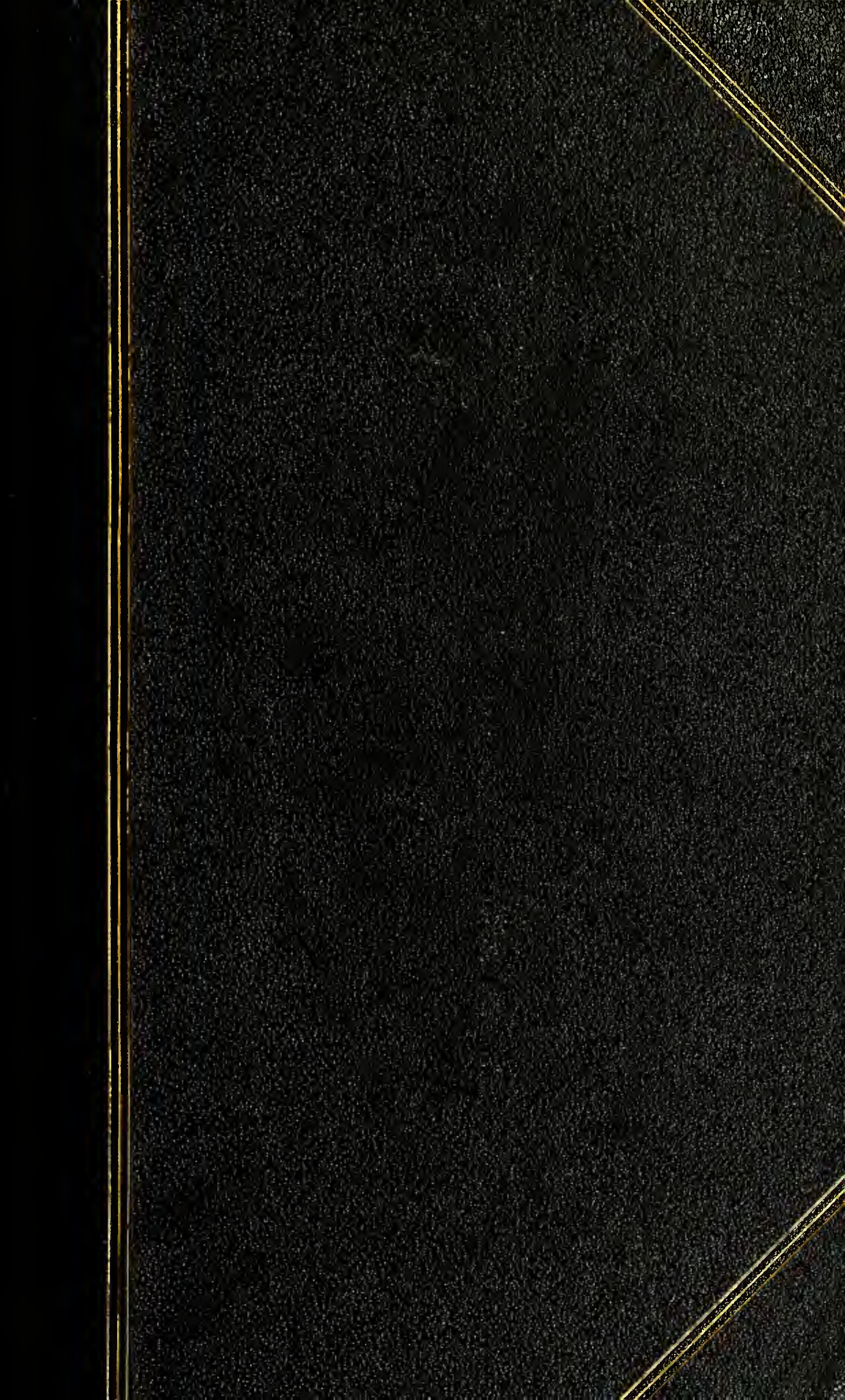



CERTUM
PETE
FINEM
W.W.Rockhill.



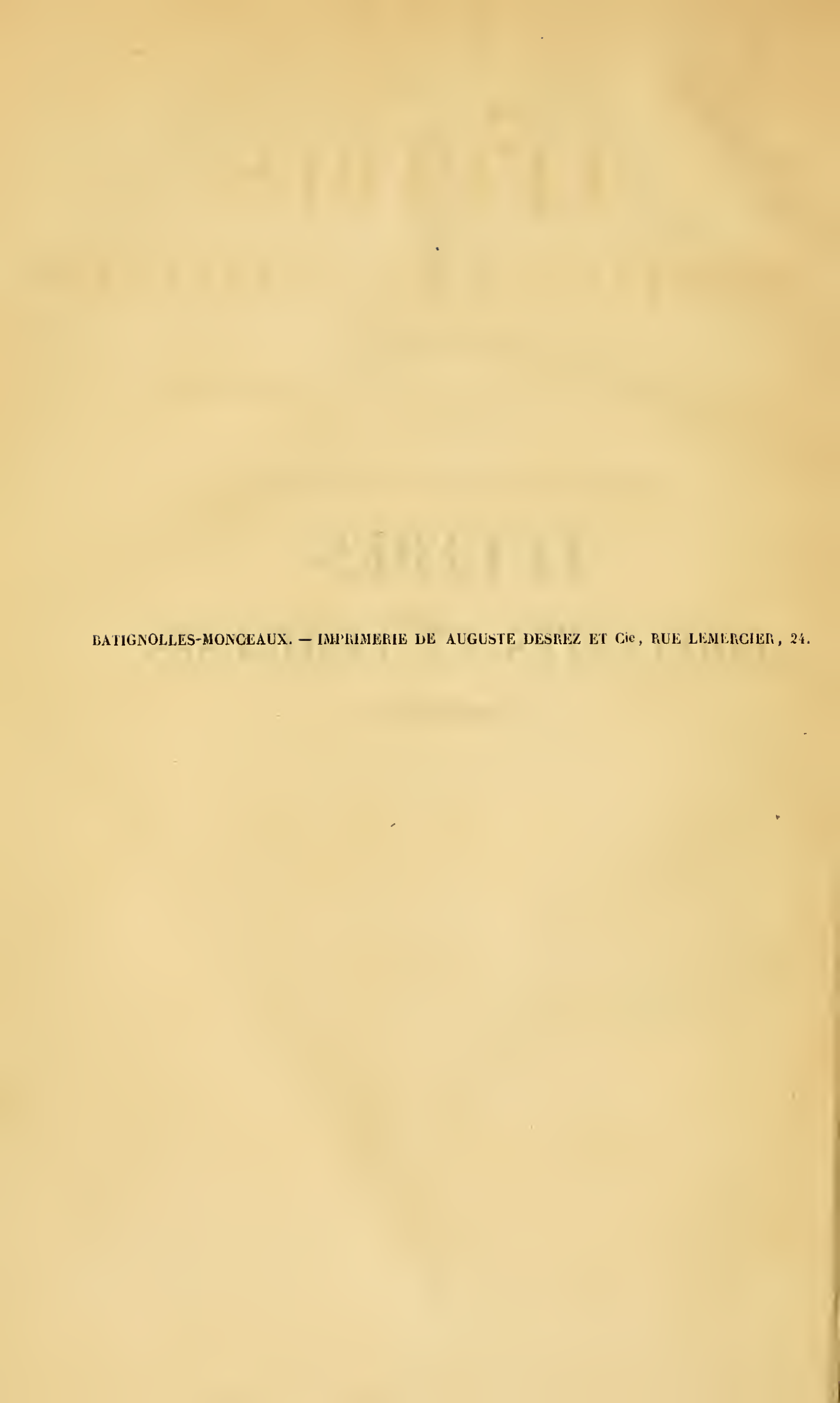
- 4 vol. [illegible] [illegible]

157

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.



BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE DESREZ ET Cie, RUE LEMERCIER, 24.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

CONCERNANT

L'ASIE, L'AFRIQUE ET L'AMÉRIQUE,

AVEC

QUELQUES RELATIONS NOUVELLES DES MISSIONS,
ET DES NOTES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. L. AIMÉ-MARTIN.

TOME PREMIER.

GRÈCE. — TURQUIE.
SYRIE. — ARMÉNIE. — PERSE. — ÉGYPTE.
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PARIS
AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
50, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS.

M DCCC XXXVIII.

A

M. RENÉ CAILLIÉ,

CULTIVATEUR A LABBADERRE [1].

MON CHER VOYAGEUR,

En plaçant votre nom à la tête des *Lettres édifiantes,* mon intention est de vous donner une marque publique de mon estime, et aussi de rappeler à notre commune patrie une gloire incontestable, le succès de votre voyage à Temboctou. La découverte de cette reine du désert, vainement tentée par une foule de voyageurs anglais, tous morts à la peine quoique soutenus par la toute-puissance et les trésors de la Grande-Bretagne; cette découverte vous l'avez faite, vous, simple enfant de nos campagnes, sans science, sans or, sans appui, et par la seule force de votre indomptable volonté. La fin terrible de vos rivaux, au lieu de vous abattre, affermissait votre courage. Les yeux fixés sur le but, ne voyant que la réussite, vous marchiez en avant, comptant pour rien la douleur, la faim, la soif, le péril et la mort.

Mais, cette glorieuse entreprise, vous ne l'avez pas conçue témérairement. Long-temps vous avez parcouru les déserts, cherchant la fatigue, bravant le climat, et apprenant les pratiques religieuses et la langue des Maures; puis, avec une force d'âme héroïque, après avoir inutilement cherché un appui dans les possessions françaises, vous êtes allé demander du travail aux étrangers, et vous avez supporté, sans murmure, les humiliations et les privations les plus rudes, dans le seul but d'amasser la somme que vous refusaient les incrédules et les puissans de ce monde. Cette somme minime vous était indispensable pour parcourir des contrées sans noms, des cités inconnues, des tribus barbares, et, pour échapper à la fois aux dédains de vos compatriotes, à la superstition des Arabes, et à la dureté de tous. Nouvel Ulysse, vous avez vaincu la fortune par la ruse, par la patience, par la sagesse, et par cette volonté inflexible qui vous fait encore aujourd'hui mépriser l'ingratitude des hommes, et reprendre noblement le noble état de vos pères. Si donc le gouvernement songe jamais à vous récompenser, il vous trouvera conduisant la charrue, comme aux jours de votre jeunesse; mais alors vous n'aviez pas doté votre patrie de la plus grande découverte géographique qui ait illustré le siècle.

L. AIMÉ-MARTIN.

Paris, 20 décembre 1837.

[1] Arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure)

MISSIONS DU LEVANT.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Le livre que nous publions n'a pas besoin de nos éloges ; sa réputation est faite depuis long-temps. Jamais on ne rassembla en si peu de pages tant de documens intéressans et variés sur les lois, les mœurs, les cultes, les coutumes de cent pays et de cent peuples divers.

Les *Lettres édifiantes et curieuses* justifient pleinement leur titre. Les missionnaires les écrivirent des villes, des provinces, des rivages qu'ils visitèrent tour à tour. Il y en a de datées de toutes les latitudes, souvent du pied d'un arbre, du fond d'une humble cabane, par fois même du vaisseau qui portait le pieux voyageur. Est-il sur le globe un coin, si reculé, où les *ouvriers évangéliques* n'aient annoncé la bonne nouvelle? Ils vont partout, se mêlent aux races et aux familles, s'adressent aux princes et aux nations; parlent avec la même liberté aux riches et aux pauvres, à ceux qui abusent et à ceux qui souffrent. Rien ne ralentit leur zèle : ni la mer et ses abîmes, ni les âpres montagnes, ni les profondeurs des forêts vierges, ni les feux dévorans du Midi, ni les glaces du Septentrion. Ils ont fait, en quittant le sol natal, le sacrifice de leur vie ; une seule passion leur reste : celle du bien ! et partout où il y a des erreurs à corriger, des cœurs à émouvoir, des maux à secourir, on rencontre les missionnaires infatigables et accomplissant leur tâche sublime jusqu'au martyre, jusqu'à la mort.

Quand on voit les effets de leur sainte audace, les immenses services qu'ils ont rendus aux sciences, à la navigation et au commerce, les preuves qu'ils ont données de leur incomparable héroïsme, on sent le besoin d'exprimer la reconnaissance et la vénération profonde qu'inspirent des travaux si rudes, des efforts si vifs et si purs, des dévouemens si généreux, dans des hommes que les arts, l'éloquence et le génie auraient élevés aux premières dignités, s'ils n'avaient mieux aimé rester pauvres et conquérir des âmes et des provinces au nom de la France, de la religion et de la vérité.

Les missions naquirent avec le christianisme. Elles prirent leur source dans une inépuisable charité. Les premiers apôtres allèrent au Levant et au Couchant, ralliant à eux tout ce qui avait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et depuis lors jusqu'à nos jours la foi n'a pas manqué d'hommes intrépides à la répandre sur toute la surface de la terre.

La charité place les missionnaires au premier rang des voyageurs. Nos plus célèbres écrivains les citent à l'envi. Jamais le témoignage de ces pieux évangélistes n'est révoqué en doute; leur parole est tenue pour incontestable, leur conviction est une autorité.

L'auteur des *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre, rappelle à tout moment les observations des missionnaires. Il aime à reproduire la vivante simplicité de leurs tableaux. Sans cesse il s'appuie des pères Dutertre, Charlevoix, Rasles, Lamberti, Solier, Martini, etc. Toutes leurs idées, il les adopte ; tous leurs plans, il les met en œuvre avec l'originalité de son talent et le charme inimitable de son style.

M. de Châteaubriand, digne élève de l'auteur des *Études*, partage son enthousiasme pour les missionnaires et pour leurs Lettres. Il consacre tout un livre, dans son *Génie du Christianisme*, à l'analyse et à la louange du grand ouvrage que nous réimprimons. Il faudrait citer tous ses chapitres pour faire voir ce qu'il trouve de beau et de sublime dans la conduite des Pères ; tout ce qu'il y a pour lui de poésie et d'enchantement dans leur correspondance et dans leurs récits. Il les suit au Levant et en Amérique, au Paraguay, aux Indes et à la Chine, et il les trouve partout voués sans calcul et sans réserve à l'instruction du genre humain ; partout aussi occupant avec désintéressement et humilité la position la plus enviée et la plus haute dans les conseils de la justice et de la science, des peuples et des rois.

Tous les historiens, tous les politiques, tous les géographes, ont puisé à pleines mains dans les trésors légués par les nouveaux apôtres ; et, chose digne de remarque, tous n'ont pas eu, comme Montesquieu et d'Anville, la conscience intelligente de le déclarer hautement.

Les ministres Louvois et Colbert donnèrent sous Louis XIV une grande extension aux missions. Les mêmes erremens de haute politique furent suivis sous Louis XV ; ils se prolongèrent sous Louis XVI, et d'immenses succès furent obtenus, promis ou préparés. Turgot en parle dans ses *Traités d'économie sociale*, et M. Lainé, qui, trente ans après lui, exer-

ça une si salutaire influence sur les destinées de notre pays, ne manqua pas d'user des mêmes ressources pour rétablir au loin d'utiles relations.

On vit alors de nouveaux missionnaires, pleins de ferveur et de patriotisme, nous lier, comme par le passé, d'amitié et de fortune avec la Cochinchine et le Tonquin. Les saines traditions reprirent cours; notre pavillon reparut aux bouches du San-Koï, du Tchu-Kiang et du Cambodji, et certes il est à déplorer que les avantages de ces rapports aient depuis été méconnus, et que par une légèreté inconcevable, par l'oubli de tous les élémens d'une sage administration, des communications si profitables aient été tout à coup négligées et interrompues.

Dans le trop court passage de M. de Martignac aux affaires, ce ministre, comprenant toute la portée des *Lettres édifiantes*, en acheta un assez grand nombre d'exemplaires, et les fit distribuer aux bibliothèques communales. Mais son budget ne suffit point à ses desirs. Toutes les villes ne participèrent point à cette distribution; et pourtant quelle lecture à offrir à la jeunesse que celle d'un recueil qui, tout en fécondant l'intelligence, fait descendre au fond de l'âme les préceptes d'une morale pure et les exemples d'une abnégation sans limites.

Il y avait des missionnaires de tous les états catholiques; il y en avait de Lisbonne, de Madrid, de Rome, mais surtout de Paris, où leurs lettres furent traduites et publiées partiellement. On sait qu'à la première apparition elles excitèrent à la cour et à la ville la plus vive curiosité. On les lisait dans les salons et à l'Académie aussi bien qu'au séminaire et dans les temples. A une époque fertile en esprits excellens, au dix-septième siècle et même au dix-huitième, ces lettres furent recommandées comme des modèles, et le succès inouï qu'elles obtinrent fit naître l'idée de les réunir en cahiers, puis en volumes, puis enfin elles formèrent un corps d'ouvrage considérable, qui a eu plusieurs éditions, et que nous avons beaucoup augmenté.

Ce fut le père Gobien, secrétaire des missions étrangères et auteur d'une *Histoire des îles Mariannes*, qui mit en ordre les huit premiers cahiers des *Lettres édifiantes*. Le père Duhalde vint ensuite : il donna le neuvième cahier, et jusqu'au vingt-septième. Il publia, en outre, à part, une très-bonne *Histoire de la Chine*, à laquelle d'Anville joignit des cartes dressées d'après les relevés mêmes et les dessins des missionnaires.

D'autres cahiers suivirent; on en compta bientôt trente-quatre, puis quarante, puis davantage; l'intérêt allait toujours croissant.

Les premiers numéros furent publiés en 1702; les derniers parurent sous le régent et sous le règne de Louis XV. Plus tard, en 1780, le père Querbœuf donna une édition nouvelle de ces Lettres, mais en les classant avec plus de méthode et en réunissant, à la suite les unes des autres, toutes celles qui traitaient les mêmes matières ou décrivaient les mêmes pays.

Cette édition, quoique complète, fut resserrée en vingt-six volumes. Plusieurs fois elle a été réimprimée, notamment à Toulouse, chez Sens et Gaude, format in-12, et à Paris, chez Gaume, format in-18, dans la *Bibliothèque des Amis de la Religion*.

Parmi ces éditions, il y en a qui renferment des Lettres nouvelles; d'autres, au contraire, ne sont que des abrégés, faits avec plus ou moins de goût et de lumière. C'est ainsi qu'en 1809 et 1814 on donna un choix des *Lettres édifiantes*, en huit volumes in-8°, où la plupart des Lettres, étrangement défigurées, avaient perdu leur caractère naïf et leur vivacité originale.

Toutes ces éditions sont épuisées, et cet empressement du public suffirait pour justifier notre entreprise, lors même que notre édition ne serait pas supérieure à toutes celles que nous venons de citer.

D'abord nous publions l'ouvrage complet; et le texte primitif, qui s'était peu à peu dénaturé par la négligence ou l'ignorance des éditeurs, est ici rétabli dans sa pureté. De plus, nous avons ajouté un grand nombre de Lettres disséminées dans les journaux, et qui n'avaient encore trouvé place dans aucune édition.

Enfin, des notes courtes de géographie et d'histoire naturelle servent à l'intelligence de quelques parties du texte. Des notes plus longues, placées à la suite de chaque grande division, servent à signaler les révolutions politiques qui se sont opérées dans l'organisation des états et dans la situation morale des peuples.

Les Lettres et Mémoires se divisent en autant de sections principales qu'il y a de missions, savoir :

Missions du Levant.
Missions d'Amérique.
Missions de l'Inde.
Missions de l'Indo-Chine.
Missions de l'Océanie.
Missions de la Chine.

L'ouvrage se publie dans cet ordre.

Nous commençons par le *Levant*, comme le père Querbœuf, et sous cette dénomination nous comprenons, pour ne pas rompre la chaîne des Lettres, les missions de l'Archipel, de Constantinople, de la mer Noire et de son périple, de la Perse, de la Turquie d'Asie et de toutes les provinces qui en dépendent, la Syrie et la Palestine, l'Arabie et l'Égypte.

On le voit, c'est une carrière large et qui a droit de fixer au plus haut degré l'attention. Dans ces contrées, berceau du christianisme, se trouve cette grande portion de l'église catholique qui ne suit point dans les cérémonies extérieures et dans une partie de la discipline les usages de l'église romaine. Là, auprès du rit latin, on voit sept autres rites, tous différens entre eux :

1° Le rit grec proprement dit, qui est répandu dans

la Morée, la Grèce, l'Archipel, la Turquie d'Europe, la Russie méridionale, et quelques points de l'Anatolie ;

2° Le rit grec melchite, qui ressemble en beaucoup de points à l'autre, et s'étend plus au midi, jusque dans l'île de Chypre ;

3° Le rit des maronites, qui règne dans cette même île, puis dans la Syrie, la chaîne du Liban, celle de Kesroun, et dans tout le pays depuis Antoura jusqu'à Antioche ;

4° Le rit syrien, dans la Syrie et l'Irak-Arabi ;

5° Le rit chaldéen, dans la Chaldée, la Mésopotamie, l'Irak, le Kourdistan et la partie occidentale de la Perse, depuis Bassora jusqu'à Schnatz et Mardin ou Diarbékir ;

6° Le rit arménien, dans l'Arménie, la Géorgie, et dans certains cantons de l'Asie-Mineure, de l'île de Chypre et de la Turquie d'Europe ;

7° Le rit cophte ou copte, en Égypte, où il y a aussi des syriens, des arméniens et des grecs.

Indépendamment de ces rites généraux et caractérisés, il existe encore un grand nombre de schismatiques attachés aux hérésies des nestoriens, des eutychéens ou des jacobites.

Les druses, les métaulis et les ansariés suivent une religion qui se compose de quelques dogmes chrétiens, mêlés à une infinité d'erreurs grossières. Les *Lettres édifiantes* renferment des détails sur toutes ces sectes, aussi bien que sur les rites-unis.

Les royaumes du *Levant* ont des vicariats et des délégations apostoliques. Nous devons en dire quelques mots pour aider à l'intelligence des Mémoires que nous réimprimons et des notes qui les accompagnent.

1° Le vicariat patriarchal de Constantinople comprend :

En Europe, la Romélie et la Macédoine ;

En Asie, l'Anatolie au nord, c'est-à-dire la Bythinie jusqu'à Trébisonde ; la Cilicie au sud, et quelques autres portions de l'Asie-Mineure.

L'archevêque, *in partibus*, de Petra en est chargé. Il réside dans les faubourgs de Constantinople, tantôt à Pera, tantôt à Galata, et il prend le titre de vicaire patriarchal, parce qu'il représente le patriarche latin de Constantinople, qui réside à Rome ;

2° Le vicariat apostolique de l'Asie-Mineure comprend l'Anatolie méridionale, l'Archipel, et principalement les îles Stancho, Samos et Mitilin.

Le prélat titulaire est l'archevêque de Smyrne ; il réside dans cette ville ;

3° Le vicariat apostolique d'Hiéropolis est composé de la Syrie et de l'île de Chypre, de l'Arabie et de l'Égypte, et il s'étend des cataractes du Nil jusqu'à l'Euphrate.

Le prélat titulaire est l'archevêque d'Icône ; il a fixé sa résidence à Antoura.

La Palestine, quoique enclavée dans ce vicariat, n'en fait cependant point partie. Elle reste sous la juridiction des pères latins de la Terre-Sainte, qui relèvent immédiatement du saint-siége. Ces pères sont des religieux franciscains, espagnols et italiens ;

4° Le vicariat apostolique de la Bulgarie, dans la Turquie d'Europe, a pour titulaire l'évêque de Philipopoli ;

5° La Grèce continentale a un délégat du saint-siége, qui est l'évêque de Syra. Les catholiques de ce diocèse sont principalement fixés à Athènes, Nauplie, Patras et Navarin ;

6° Les évêques de Santorin, Tine, Scio, Zante et Céphalonie, et l'archevêque de Naxie ont des délégations du pape, mais restreintes à leurs îles ;

7° L'évêque latin de Babylone, résidant à Bagdad, est délégué de sa sainteté pour la Chaldée, la Mésopotamie, l'Irak, la Syrie orientale et le Kourdistan. Ce siége est toujours occupé par un évêque français.

Dans le monde chrétien, il y a douze patriarches :

Sept latins ;
Cinq des rites-unis.
Trois des patriarches latins résident :
L'un à Venise ;
L'autre à Lisbonne ;
Le troisième à Madrid.

Ce dernier prend le titre de patriarche des Indes-Occidentales.

Les neuf autres patriarches, tous attachés au *Levant*, sont répartis comme il suit, savoir :

1° Quatre *latins*, titulaires de Constantinople, Antioche, Jérusalem et Alexandrie, mais résidant à Rome, et se faisant représenter par des vicaires apostoliques ;

2° Cinq des *rites-unis*, dont trois à Antioche ; celui des maronites, celui des grecs melchites, celui des syriens ; et deux qu'on nomme, l'un de *Babylone*, qui réside à Mardin ; l'autre de *Cilicie*, qui réside à Constantinople.

Les lazaristes, ou prêtres de la mission fondée par saint Vincent-de-Paule, ont quatorze établissemens dans les villes principales du Levant :

Constantinople,	Alep,
San-Stephano,	Tripoli de Syrie,
Salonique,	Antoura,
Naxie,	Éden,
Santorin,	Sgorta,
Smyrne,	Seïde,
Damas,	Nebket-Jabroud.

Ces missionnaires ont deux préfets apostoliques, l'un à *Tripoli*, l'autre à *Galata*.

Les religieux de la compagnie de Jésus, qui furent long-temps les seuls prédicateurs accrédités sur ces rivages par le saint-siége, et qui ensuite furent privés de leurs pouvoirs, viennent de reparaître en Orient. Deux de leurs pères sont établis au Mont-Liban, près

de Balbeck et de Zahlet. Sur leurs pas s'empressent des religieux latins de quatre ou cinq ordres ; tous s'animent à l'œuvre de la propagande chrétienne.

Nos préfaces pour les autres missions, pour celles de l'Amérique, des Indes, de la Chine et de l'Océanie, donnent également le tableau de leur position présente, et par l'ensemble de nos travaux, par la table des matières qui résume l'ouvrage, on se forme une idée complète, quoique sommaire, du grand mouvement civilisateur que l'Évangile imprime à toutes les parties du monde, et du magnifique rôle que joue l'Europe, et surtout la France, dans cette œuvre de moralisation et de charité.

Ernest G.....

FIN DE LA PRÉFACE GÉNÉRALE.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES
ÉCRITES PAR LES MISSIONNAIRES.

LETTRE DE M. L'ABBÉ FLEURY[1]
A M. L'ÉVÊQUE DE MÉTELLOPOLIS
(LANNEAU).

Grammaire. — Humanités. — Philosophie. — Morale. — Physique. — Théologie.—Théologie morale.—Histoire.—Toutes religions sont bonnes.—Il ne faut pas raisonner sur la religion. — Méthode d'instruction.

MONSEIGNEUR,

L'usage que vous faites du *Catéchisme historique* me rend bien sensible cette vérité que ce n'est pas nous, à proprement parler, qui agissons, ni qui pensons pour l'utilité des autres, mais Dieu qui se sert de nous comme de très-foibles instrumens, qui nous donne telles pensées qu'il lui plaît, et applique aux fins sublimes de sa sagesse ce que nous avons souvent connu par des vues basses et humaines. Au lieu donc de me donner des louanges, d'autant plus dangereuses pour moi que j'ai plus de vénération pour votre dignité, pour votre piété et vos autres vertus; au lieu, dis-je, de ces complimens que nous devons laisser aux enfans du siècle, accordez-moi, je vous supplie, les secours de vos prières et de celles des saints ecclésiastiques qui vous accompagnent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, et que je ne succombe pas aux tentations de la vie molle et relâchée que l'on mène ici pour l'ordinaire, quand on a les commodités temporelles, sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années, plus que suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. C'est une histoire ecclésiastique dans toute son étendue, la plus vraie et la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déjà ébauché les trois premiers siècles, et je me propose de les donner avant que de passer outre. Mes amis espèrent que cet ouvrage pourra être utile, du moins m'occupe-t-il agréablement; et je vous avoue, Monseigneur, que je me suis fait quelque violence, quand je l'ai interrompu pour travailler à ce mémoire, et à exécuter ce que vous m'avez ordonné. Si je m'y étois pris plus tôt, je l'aurois peut-être fait plus exact; mais vous avez eu la bonté de me dispenser de vous envoyer un ouvrage aussi fini que le demandoit l'importance de la matière; et puis je sais à qui j'écris. M. de la Loubère m'en a assez dit, et j'en ai assez vu moi-même dans votre lettre et dans votre mémoire, pour connaître qu'il n'y a qu'à vous indiquer les choses, et que vous entendrez bien plus que je n'en ai dit. J'ai parlé avec liberté, n'écrivant que pour vous, et sachant que vous aurez plus d'égard à la sincérité de mon intention qu'à la manière dont je parle. Il sembloit que vous voulussiez un plus grand ouvrage; mais quand j'en aurois été capable, le moyen de le composer en si peu de temps! J'ai cru me devoir renfermer dans les grands principes et dans les règles générales de la méthode d'instruire, en attendant *qu'ici même nous ayons de bons traités de théologie spéculative et morale* que l'on puisse enseigner dans les séminaires de France. L'institution au droit ecclésiastique, que je prends la liberté de vous envoyer, sera peut-être de quelque secours pour donner à vos jeunes clercs les principes de la discipline de l'église; et si Dieu permet que je mette au jour quelque volume de l'Histoire ecclésiastique, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Cepen-

[1] Vicaire apostolique de Siam.

dant, je crois me devoir appliquer tout entier à ce travail; et je ne l'aurois pas quitté pendant quelques semaines, si je n'avois considéré votre lettre comme un ordre de Dieu, auquel il ne m'étoit pas possible de résister. Ayez donc la bonté, monseigneur, de ne m'en pas demander davantage. Quant à faire travailler quelque autre, suivant mes vues, j'y vois encore plus de difficulté qu'à travailler moi-même. Je sens ce qui me manque et pour le fond de théologie et pour la connoissance de la doctrine des Indiens et des Chinois, et je ne sais où trouver quelqu'un assez instruit de l'une et de l'autre ensemble, et en même temps assez docile pour vouloir travailler sur le plan d'autrui. Au reste, me défiant avec raison de mes pensées, j'ai communiqué ce mémoire à quelques-uns de mes meilleurs amis; et monseigneur l'évêque de Meaux, le premier théologien de notre siècle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner et me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre. J'espère que vous aurez la bonté d'excuser les fautes qui y sont restées. Trouvez bon, je vous supplie, que je présente ici mes respects à monseigneur l'évêque de Rosalie[1], et que je vous demande à l'un et à l'autre votre sainte bénédiction. Je suis avec un profond respect, monseigneur, etc.

A Paris, ce 3 mars 1689.

MÉMOIRE

Pour les études des missions orientales.

Il faut commencer par vous défaire de tous les préjugés que vous avez apportés d'Europe, et voir en chaque partie des études ce qu'il y a de naturel, d'essentiel et de vraiment utile, pour rejeter tout le reste. Au contraire, il faut vous appliquer à connoître les préjugés de ceux que vous voulez instruire, afin d'en profiter autant qu'il sera possible, vous mettant dans leur place, et entrant dans leurs idées. Pour les amener à vous, vous devez faire plus de la moitié du chemin. Or, comme votre établissement à Siam n'a pas seulement pour but la conversion du peuple de Siam en particulier, mais celle des peuples voisins, de Pégu, de Laos, du Tonquin, de la Cochinchine, et de la Chine même, et encore principalement et immédiatement l'instruction de ceux d'entre les nouveaux chrétiens que vous jugerez capables d'être ordonnés prêtres pour leur pays, vos vues doivent être fort étendues, et vous devez vous appliquer aux connoissances qui peuvent servir à la conversion de toutes ces nations différentes : ce qui sera d'autant plus facile, qu'elles ont, autant que je puis connoître, des principes communs entre elles.

Grammaire.

Distinguez l'art de la grammaire d'avec les langues. On peut apprendre la grammaire chacun dans sa langue naturelle, et apprendre les langues étrangères par l'usage, sans aucune règle de grammaire. On dit que les Siamois apprennent ainsi par l'usage le chinois et les autres langues orientales, même leur Bali. Continuez donc à leur enseigner de même le latin et les autres langues d'Europe. Je ne doute pas que ces langues orientales n'aient entre elles bien plus de conformité qu'avec les nôtres, mais cette différence ne va qu'à plus ou moins de travail.

Si l'on croit que l'art de la grammaire soit nécessaire, je voudrois commencer par la leur apprendre en leur langue : car, quelque éloignée qu'elle soit de notre génie, on peut la réduire à certaines règles. On peut distinguer les mots qui signifient des choses, et ceux qui signifient des actions, c'est-à-dire les noms et les verbes; voir comment on exprime le pluriel, le genre, la personne qui parle, le temps et les autres circonstances de l'action. La grammaire générale imprimée à Paris, in-8°, peut y aider, quoique, à mon sens, elle ne soit pas assez générale. Mais, pour bien faire, il faudroit différer cette étude après la logique, puisque les réflexions sur le langage supposent les réflexions sur les pensées et les opérations de l'esprit, dont les paroles ne sont que les signes.

Quand les Indiens sauroient les principes de la grammaire par rapport à leur langue, on pourroit les appliquer à la langue latine, en leur en faisant voir la différence. Elle consistera, si je ne me trompe, à s'exprimer en plus ou moins de mots; à dire, par un adverbe ou par une préposition, ce que le latin exprime par la déclinaison ou la conjugaison; et, d'un autre côté, ils auront des commodités de s'exprimer qui nous manquent. C'est un grand avantage, ce me semble, d'avoir affaire à une nation polie, et qui a l'usage des lettres; et s'il est vrai que le Bali ait des cas et des inflexions, ceux qui le sauront auront plus de facilité pour le latin.

[1] M. de Lionne.

Humanités.

La lecture des poëtes latins me paroît inutile aux nouveaux chrétiens des Indes, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'ils sachent la langue latine dans sa perfection, comme nous qui en avons besoin. Il en est de même des auteurs.

Pour bien entendre ces auteurs, il faut avoir une si grande connoissance des mœurs, des lois et de toute la manière de vivre des anciens, qu'il ne me semble pas à propos d'en charger des gens qui ont tant d'autres choses à apprendre. Il y a contre les poëtes des raisons particulières, les vices et les fables. Ce seroit scandaliser vos disciples de leur faire voir que nonobstant les infamies dont ces auteurs sont pleins, vous les estimez encore assez pour les enseigner aux autres, sans compter les mauvaises impressions qu'eux-mêmes en prendroient. Les fables de l'ancienne idolâtrie y sont proposées sous des images agréables et dans un trop grand détail. Si vos nouveaux chrétiens doivent en connoître quelque chose, il faut qu'elles leur soient proposées de manière à leur en faire horreur; mais, plutôt que de leur charger la mémoire de nouvelles fables, sans doute vous voudriez leur faire oublier celles de leur propre religion. Ainsi, de tous les auteurs profanes, je ne vois guère que les historiens qui soient à leur usage. Mais je crois qu'ils apprendront assez de latin dans les auteurs ecclésiastiques.

Le style de saint Cyprien et celui de saint Jérôme ne le cèdent guère aux meilleurs auteurs profanes. Les premiers ouvrages de saint Augustin, faits un peu après sa conversion, sont encore parfaitement bien écrits. Sévère Sulpice peut fournir en même temps le latin et l'histoire; et notre Bible vulgate n'est pas à mépriser : ce qui y manque quelquefois pour l'élégance est bien compensé par la clarté du style et par l'importance de la matière. Je voudrois toujours commencer par cette lecture, comme la plus facile. Après tout, de quoi servira un latin si élégant à des prêtres qui doivent passer leur vie à instruire des Indiens? Ne suffit-il pas qu'ils puissent entendre nos livres et entretenir commerce avec nous? C'est beaucoup de les charger de cette langue si difficile pour eux : soulageons-les autant qu'il est possible. Le latin nous est nécessaire en Europe pour la jurisprudence et pour la plupart des sciences; mais ils n'en ont besoin que pour la religion uniquement.

La rhétorique, au moins celle de nos écoles, est si peu utile, même pour nous, que je ne voudrois pas non plus les en embarrasser, puisqu'ils sont accoutumés à parler simplement et sans mouvement. Exercez-les dans cette manière de parler qui est sans doute la meilleure pour instruire. Nos prédicateurs s'échauffent souvent fort à contre-temps, en traitant de la scolastique la plus sèche. Je ne laisserois pas d'observer comment les Indiens parlent entre eux quand ils traitent d'affaires importantes; quels effets font sur eux les passions; s'ils sont plus touchés de ce qui est dit avec mouvement, ou de ce qui est proposé simplement, avec assurance et autorité; et de ces observations j'en ferois une réthorique à leur usage. Mais nous ne pouvons la faire de si loin, nous qui ne connoissons point leur manière. Une partie du défaut de la réthorique de nos écoles, vient sans doute de n'avoir pas assez étudié nos mœurs, et de nous appliquer mal à propos ce qui convenoit aux Grecs et aux Romains. Je crois, toutefois, que, qui sauroit bien imiter Platon et Démosthène, persuaderoit par tous pays. Il semble que ce soit la raison même qui parle dans leurs écrits. Quant aux harangues de parades, il y a des gens sensés qui les regardent comme des fléaux de ces pays-ci, et je me garderois bien d'en donner l'idée à ceux qui sont assez heureux pour ne les point connoître. La vraie réthorique n'est que l'art de mettre la vérité dans son jour. Voyez ce qu'en dit saint Augustin dans la doctrine chrétienne et contre Cresconius.

Philosophie.

C'est déjà beaucoup, ce que vous reconnoissez, que les Indiens ne comprennent rien à la philosophie de nos écoles. Si l'on vouloit y prendre garde et parler de bonne foi, on verroit que les François n'y comprennent guère davantage, comme je l'ai ouï dire plusieurs fois à plusieurs hommes de bons sens qui n'étoient pas accoutumés à ce jargon. Ceux même qui y sont accoutumés s'imaginent souvent entendre ce qu'ils ont coutume de dire, ou sont honteux d'avouer qu'ils n'entendent pas ce qu'ils ont étudié long-temps.

L'expérience que l'on a déjà du succès de la géométrie chez les Indiens, me paroît fort importante. C'est en effet la meilleure méthode,

pour accoutumer à raisonner juste; et l'imagination étant soutenue par les figures, rend cet exercice plus facile, cette étude fournit un moyen sûr pour éprouver la raison des Indiens, et voir s'il est vrai qu'elle soit d'une autre espèce, ou du moins tournée d'une autre manière que la nôtre. Ont-ils jamais trouvé dans les trois angles d'un triangle plus ou moins que la valeur de deux angles droits? Ont-ils le secret de diviser le nombre impair en deux nombres pairs? En un mot, y a-t-il quelques démonstrations d'arithmétique ou de géométrie dans laquelle ils ne conviennent pas avec nous? Je ne le crois pas. Or, cette observation est très-importante: car on conviendroit de même dans tout le reste, si on pouvoit convenir des principes, et poser nettement l'état des questions. Ainsi, quand on dit qu'ils ont une autre manière de raison, je crains que l'on ne confonde ce qui est de coutume et d'institution humaine avec ce qui est naturel et d'institution divine. Un homme accoutumé à mettre pour principe que la nature abhorre le vide; que les corps pesans tendent au centre du monde; que rien n'est dans l'entendement qui n'ait passé par le sens, et tels autres axiomes de nos écoles; celui, dis-je, qui y est accoutumé, les prend pour des principes de lumière naturelle dont tout animal raisonnable doit convenir, et commence à douter de la raison de ceux qui les nient, au lieu qu'il faudroit douter de la vérité de l'axiome, qui, en effet, n'est qu'un préjugé. Quand donc vous trouverez quelque principe dont les Indiens ne conviendront pas, défiez-vous du principe, et prenez garde s'il est parfaitement clair; car s'il l'étoit autant que ceux de géométrie, ils en conviendroient de même. Il ne faut donc compter avec eux pour principe de raisonnement que les vérités dont ils conviendront, et vous n'avez d'autre moyen de les en faire convenir que l'évidence ou l'habitude qu'ils auront de les croire comme nous. Voilà sur quoi je voudrois fonder une philosophie à leur usage, composant une bonne métaphysique de ces premiers principes que l'on auroit éprouvés avec eux. Plus les nations avec qui on les auroit éprouvés seroient éloignées, plus ils seroient sûrs, puisqu'il seroit plus difficile qu'elles se fussent accordées ensemble, ou qu'elles eussent donné dans les mêmes erreurs. Cette métaphysique me paroît la plus nécessaire pour les missions orientales : car, sans le don des miracles, je ne vois que le raisonnement pour persuader la véritable religion et frayer le chemin à la foi et à la grâce. Or, si le raisonnement est foible, il est à craindre que la persuasion ne le soit; mais il sera solide, quand il sera établi sur des principes accordés, comme en géométrie. Je voudrois donc essayer de faire convenir des principes qui vont à prouver une première cause, comme, que rien ne se fait de rien; que le corps ne peut se donner à soi-même le mouvement; que le premier moteur n'est point corps, et les autres semblables. Il faut établir la distinction de la substance spirituelle et de la corporelle; l'idée d'un esprit parfait et la liaison nécessaire de tous ses attributs, c'est-à-dire qu'il ne peut être parfait sans être éternel, immense, sage, puissant, juste, bon; d'où suit la Providence et la nécessité des peines et des récompenses. Pour l'établissement de ces vérités, on peut se servir utilement de Platon dans le dixième livre des *Lois*, et d'Aristote dans le huitième de la *Physique générale*; et entre les modernes, des méditations de Descartes et des six discours de la distinction du corps et de l'âme de M. Cordemoi. Quant à M. Bernier, il n'a fait qu'abréger la philosophie de Gassendi, qui contient des erreurs grossières sur ces premiers principes, et particulièrement sur la nature de l'âme et de la substance spirituelle qu'il semble confondre avec la corporelle. Il est vrai que Bernier parle plus correctement que son maître de la distinction de l'âme et du corps, comme on voit dans sa lettre à Chapelle. Sa manière de raisonner est solide et tout-à-fait éloignée du galimatias de l'école. Si l'on veut des philosophes modernes, on pourra se servir plus utilement de Descartes, quoique sa doctrine contienne aussi quelques erreurs. Sa manière de raisonner aideroit vos disciples à ne rien dire sans l'entendre et à suivre des idées nettes. C'est particulièrement sa méthode et ses méditations qui serviraient pour cette première partie de la philosophie. Mais je voudrois que l'on s'en servît, sans le nommer, puisque ce n'est pas son autorité que je propose de suivre, mais son style et ses raisonnemens. Son nom pourroit alarmer les Espagnols et les autres scolastiques. D'ailleurs, on trouvera tous ces mêmes principes dans les livres de saint Augustin contre les académiciens, de l'ordre, de la quantité

et de l'âme, et dans les derniers, de la Trinité, on le pourra citer hardiment, s'il faut citer : mais que servent les citations dans les matières de pur raisonnement? Vous avez encore besoin d'un autre genre de principes pour parvenir à l'établissement des faits et des vérités positives, sans lesquelles vous ne ferez que des déistes et non des chrétiens, je veux dire les prophéties et les miracles. Il faut donc convenir des règles sur lesquelles est fondée toute la créance humaine; voir ce qui peut obliger un homme de bon sens à croire les faits qu'il ne sait pas lui-même : sur quoi, par exemple, chacun doit être né de tels parens, avoir un tel âge, par où il sait qu'il y a dans le monde une telle ville qu'il n'a jamais vue; que tant de siècles avant lui, vivoit un tel homme qui a fait telle chose, et ainsi du reste, rendant tout cela sensible aux Indiens par l'exemple des pays voisins et des histoires de leur nation. De là suivra la distinction de l'histoire et de la fable. On tiendra pour histoire ce qui est raconté par des témoins oculaires, ou du moins contemporains, qui ne soient suspects ni d'extravagances, ni de crédulité trop grande, ni de malice, ni d'intéret à tromper, principalement si les mêmes faits ont été crus par divers peuples dans une longue suite de siècles, sans aucune interruption, et s'ils ne contiennent rien que de vraisemblable; s'ils s'accordent avec les autres histoires véritables qui ont parlé des mêmes choses. Quant aux faits miraculeux, il faudra plus de précaution; qu'ils soient publics et attestés par un très-grand nombre de témoins; qu'ils aient été écrits dans le temps même par ceux qui les ont vus; que ces écrits soient venus jusqu'à nous par une suite de tradition continuelle, sans que jamais leur autorité ait été révoquée en doute; que ces miracles aient produit dans le monde quelque grand changement dont nous voyions au moins des restes; que, hors le fait particulier qui est donné pour miraculeux, tout le reste de l'histoire soit naturel, suivi et semblable aux autres histoires.

Au contraire, on tiendra pour des fables les faits qui n'ont aucune liaison avec les autres faits connus, et qui ne s'accordent ni avec la suite des temps, ni avec celle des lieux : si, depuis hier, je me suis imaginé avoir été à Montpellier et à la Rochelle, et y avoir vu deux de mes amis morts il y a quatre ans, je vois manifestement que j'ai rêvé, et c'est la principale marque pour distinguer les songes; c'est par là que je connois aussi que le roman d'Amadis est une fable, parce qu'aucune histoire connue pour vraie ne me parle des personnages qu'il nomme, et que, dans le temps où il le suppose, je vois dans le même temps des choses toutes différentes. Je tiendrai encore pour fables les faits merveilleux racontés sur une tradition incertaine par des auteurs qui ont vécu longtemps après celui dans lequel on les suppose arrivés : ainsi, ni Ovide, ni les poètes grecs qu'il a suivis, fût-ce Homère ou Hésiode, ne méritent aucune créance sur leurs métamorphoses, parce qu'aucun d'eux ne prétend avoir vu le changement de Daphné en laurier, ou d'Io en vache; ni l'avoir appris de ceux qui en avoient été témoins. Une autre marque de fable, sont les faits monstrueux et qui ressemblent aux chimères des songes, comme qu'un homme ait tranché une montagne d'un coup d'épée; qu'il ait avalé un fleuve, et d'autres imaginations grotesques, dont nous voyons remplies les histoires des mahométans et des Indiens. Il est aisé aux hommes de diminuer par l'imagination un fleuve et une montagne, et de grossir à l'infini la figure humaine, comme l'on fait en peinture; mais, laissant les choses comme elles sont en effet, il n'est pas aisé de concevoir de tels prodiges, et d'ailleurs on ne voit pas quelle en pourroit être l'utilité.

Une autre marque de fable est le vide considérable dans les histoires; par exemple, on dira qu'il y avoit en tel lieu un roi d'un tel nom, qu'il y a dix mille ans qui fit bâtir une grande ville. Puis on dira qu'il y en eut deux mille ans après un tel autre, ou plusieurs de suite; puis, après trois mille ans d'intervalle, encore d'autres, ou bien cette suite de temps sera remplie seulement d'une suite de noms sans aucuns faits, comme les dynasties des anciens rois d'Égypte, que nous voyons dans la *Chronique* d'Eusèbe. Tout cela rend les histoires fort suspectes.

Par ces moyens, employés avec discrétion, on pourroit réduire les Indiens et se défier de leurs traditions et de leurs histoires, et à goûter les nôtres. Vous croyez, leur diroit-on, que Sommonocodom vivoit en tel temps, et qu'il a fait telle merveille. L'a-t-il écrit ou quelque autre de son temps? Comment savez-vous que ces écrits sont d'eux? Y a-t-il des auteurs de siècle en siècle qui en aient parlé toujours de-

puis? Les avez-vous lus vous-même? Les exemplaires qu'on en a sont-ils fort anciens? Pour nous, nous avons tous ces avantages : sans parler de l'Ancien Testament, nous lisons l'Évangile en grec, comme il a été écrit par saint Luc; nous en avons des manuscrits de treize cents ans; tous les auteurs, de siècle en siècle, l'ont cité et expliqué tel que nous l'avons. Les nestoriens et les jacobites, séparés de nous depuis douze cents ans, les lisent comme nous.

Pour la logique, l'expérience nous excite peu à l'étudier. On voit tant de gens qui raisonnent juste sans l'avoir apprise, et tant d'autres gens qui, après l'avoir apprise, raisonnent aussi mal ou pis que le commun, qu'il est difficile de croire qu'elle soit de grande utilité. En tout cas, elle doit se réduire à très-peu de règles, et consiste principalement, si je ne me trompe, à bien diviser et bien définir pour s'accoutumer à penser nettement et à s'expliquer de même, à ne rien dire qu'on ne l'entende parfaitement, à ne porter aucun jugement que sur des idées claires, à ne tirer de conséquences que sur des principes certains et à les tirer toujours droites : ce qui souvent se sent mieux par l'idée que nous avons naturellement d'une bonne conséquence, que par des réflexions et des préceptes. La géométrie peut servir de matière pour le raisonnement, et je crois que l'étude de la logique consiste moins en préceptes que dans un exercice continuel de ce que je viens de dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'en servir pour découvrir le vice d'un sophisme et convaincre un opiniâtre; mais l'usage en doit être rare, et on ne doit pas en attendre un grand effet. La logique servira encore, comme j'ai dit, à poser les fondemens de la grammaire, en accoutumant à réfléchir sur les pensées et à distinguer les opérations de l'esprit.

Au reste, l'inclination que l'on trouve dans les Indiens à disputer et à chicaner sur ce qu'ils entendent, me paroît un défaut à corriger, et non pas une disposition que l'on doive cultiver en leur fournissant matière de dispute. On doit craindre qu'il ne leur arrive de tomber dans le défaut commun aux Arabes, aux Espagnols, et aux autres peuples spirituels et paresseux. Il est bien plus commode, quand une fois on y a pris goût, de raisonner et subtiliser sans fin que de feuilleter des livres pour apprendre des langues et des faits. De là est venue la scolastique *chicaneuse*. Il faut donc réprimer la curiosité des Indiens, les accoutumer à se contenter des connoissances utiles et à mépriser les questions vaines qui vont à l'infini, et profiter pour cet effet de leur disposition naturelle à la docilité, à la modestie et au silence.

Je voudrois surtout leur faire voir le rapport de toutes les études à la morale. Un homme de bien doit être prudent et sensé; il doit être sincère et ami de la vérité. Il ne doit donc jamais parler de ce qu'il n'entend pas, si ce n'est pour s'en instruire. Il ne doit jamais juger témérairement, c'est-à-dire affirmer ou nier ce qui ne lui est pas évident, mais suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il soit pleinement éclairci. Il ne doit ni croire légèrement, ni par complaisance affirmer ce qu'il ne croit pas, ni être opiniâtre, et résister par fausse gloire à la vérité connue, parce que lui ou ceux qu'il estime ne l'ont pas trouvée, ou parce qu'il est accoutumé à penser le contraire. On doit surtout éviter la paresse dans une affaire aussi importante qu'est le bon usage de la raison. C'est en quoi consiste essentiellement le péché d'infidélité, de n'avoir pas voulu user de la lumière naturelle pour connoître celui de qui on la tient, et de s'être plus occupé des affaires temporelles et des soins du corps que du soin de perfectionner sa raison et de croire la vérité. Il ne suffit donc pas de ne faire tort à personne et de vivre moralement bien, si d'ailleurs on demeure dans l'habitude d'un si grand crime que de mal user de la raison; et de là s'ensuit que le premier devoir est de bien régler sa créance.

Morale.

Peut-être ne faudroit-il pas d'autre étude de morale que celle de la loi de Dieu. Du moins il me semble que c'est celle où la méthode des écoles est la plus utile. Savoir la morale, ce n'est pas savoir en discourir, qui est ce qu'Aristote nous apprend; mais c'est savoir bien vivre, qui est ce que nous apprenons dans les livres de Salomon et dans le reste de l'Écriture, avoir de bonnes maximes, en être solidement persuadé, être fidèle à les pratiquer aux occasions : voilà la morale. Qu'importe en quel ordre on ait appris ces maximes : toutefois, si l'on voit qu'elles entrent mieux dans l'esprit, étant présentées d'une manière plutôt que d'une autre, à la bonne heure; mais il est

important qu'elles y entrent agréablement, et c'est à quoi servent merveilleusement les comparaisons abrégées et les images ingénieuses des paraboles; le principal est que l'on en soit persuadé sérieusement, et pour cet effet il est bon de les soutenir par le raisonnement, d'en montrer la liaison nécessaire et de les ramener quelquefois jusqu'aux premiers principes, afin qu'elles aient des fondemens inébranlables; autrement on court le hasard de suivre une conduite inégale et incertaine, comme la plupart des hommes, et de pratiquer le contraire de ce que l'on dit ou même de ce que l'on fait dans d'autres rencontres. Or, pour ces raisonnemens de morale, qui vont au fond et à la conviction, aucun des auteurs anciens n'est comparable à Platon. Sa doctrine est bien plus élevée que celle d'Aristote, qui va terre-à-terre et s'accoutume aux humeurs ordinaires des hommes. Platon vise à la perfection de la raison, et approche bien plus de la vérité et de l'Évangile. La trop grande opinion qu'on a conçue d'Aristote dans ces derniers siècles est une des sources du relâchement qui a passé en dogme dans la morale. Platon a de plus l'avantage de la méthode; il ne se contente pas de décider et de proposer sèchement ses maximes; il s'accommode à la portée de celui qu'il instruit, et fait tout le chemin nécessaire pour le tirer de ses erreurs et l'amener pas à pas à la connoissance de la vérité, en sorte qu'il ne reste plus aucun doute et que l'esprit est pleinement satisfait: du moins il le fait quelquefois, ce qui suffit pour en montrer le chemin. Si l'on en veut faire l'expérience, qu'on lise le Gorgias, le premier Alcibiade, le Philebe, et surtout son chef-d'œuvre, qui est la *République*. Mais il faut le lire avec attention et patience, et d'ailleurs avec discernement; car il faut toujours user de précaution avec les auteurs payens. Au reste, il n'y a pas beaucoup de personnes capables de ces raisonnemens, et ils ne seront pas nécessaires quand l'autorité divine sera une fois bien établie.

Physique.

Ce qui commença à détromper les Grecs des fables du paganisme, ce fut la connoissance de la nature. L'étude des météores fit voir qu'il n'étoit point nécessaire que Jupiter fît forger les foudres par les Cyclopes, ni qu'il eût un aigle pour les porter. On vit que la terre pouvoit trembler sans le trident de Neptune, et que le soleil pouvait se lever et se coucher sans entrer dans l'Océan : car auparavant toutes ces fables étoient crues sérieusement. Il s'en trouve de semblables dans les Indes. Les talapoins enseignent que le soleil se cache toutes les nuits derrière une haute montagne, qu'ils mettent au milieu de la terre, et autour de laquelle ils mettent une mer immense. Ils comptent jusqu'à dix-neuf cieux, dont ils déterminent les espaces; et le reste, que vous savez mieux que nous, ils semblent l'avoir pris des Indiens, et la physique des Chinois n'est guère meilleure, à ce que j'en puis connoître.

Saint Augustin [1] dit que la connoissance de l'astronomie commença à le dégoûter des manichéens, quand il vit l'absurdité des raisons qu'ils rendoient des éclipses et des phénomènes célestes; car, dit-il, encore que ces connoissances ne soient pas nécessaires pour la piété, il est nécessaire de ne point se vanter de savoir et d'enseigner aux autres ce qu'on ne sait pas. Dieu a permis que la plupart des imposteurs aient donné dans cette vanité, afin qu'il y eût un moyen facile et sensible de les convaincre.

Il est donc très-important aux missionnaires orientaux de savoir la physique, pour ruiner par les fondemens les superstitions et les fables. Mais ce n'est pas la physique de nos écoles, ni les raisonnemens généraux sur la matière et la forme, sur le lieu, le vide et l'infini; la physique particulière, et principalement ce qu'elle a de positif, je veux dire l'histoire naturelle. Je comprends ici sous ce nom la cosmographie, la géographie, et même l'astronomie, y regardant seulement les faits qui passent pour constans entre les meilleurs astronomes, sans en examiner les preuves. J'y comprends aussi une connoissance médiocre de l'histoire des plantes et des animaux, et de l'anatomie du corps humain. Plus un missionnaire sera instruit de ces faits, plus il aura de moyens de convaincre d'ignorance les talapoins et les autres docteurs idolâtres, et pour montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses religions.

Du reste, je voudrois peu raisonner en ces matières. Je ne voudrois point m'embarrasser dans les tourbillons de Descartes ni dans ses trois élémens. Ses globules dont le mouvement fait la lumière, sa matière tournée en vis qui

[1] Confess. c. 3, 4.

fait mouvoir l'aimant, ni tout ce qui est particulier à son système. Mais, après m'être bien assuré du fait, je raisonnerois suivant les principes qui me paroîtroient les plus clairs et les plus simples. En l'un et l'autre genre des faits et des raisonnemens, je distinguerois soigneusement ce qui est certain et ce qui ne l'est pas. Il est certain que tous les nerfs viennent du cerveau ; mais on n'est pas également assuré du principe qui les fait agir. Il est certain que le soleil est sans comparaison plus grand que la terre ; mais on n'en sait précisément ni la grandeur, ni la distance. Il n'est pas certain si c'est le soleil ou la terre qui tourne, si les animaux sont de pures machines ou non. Je commencerois toujours par les exemples les plus simples et les plus sensibles, et m'appliquerois surtout à ne rien dire que je m'entendisse bien, à ne pas prendre des mots pour des raisons, à ne pas brouiller les idées de l'esprit et de la matière, ni la morale avec la physique. Ainsi je rejetterois les termes d'appétit, d'instinct, de sympathie ; du moins je prendrois grand soin de les expliquer, et je ne souffrirois point qu'on voulût, à force de subtiliser un corps, le faire passer en substance ou en qualité spirituelle : enfin, quelque principe de philosophie que vous jugiez à propos de suivre, il est très-important d'en séparer toujours la religion, et de ne pas donner occasion à vos disciples de croire qu'elle dépende de la philosophie. Je crains que les premiers missionnaires n'aient quelquefois manqué en ce point, et qu'ils n'aient donné la doctrine des formes substantielles ou des accidens réellement séparables de la substance, comme des fondemens du christianisme. Il y avoit 1200 ans que l'on enseignoit l'Évangile quand on s'est appliqué à ajouter les principes d'Aristote. Si l'on s'appuie trop sur la philosophie, il est à craindre que les disciples ne la trouvent foible en quelques endroits, et ne viennent à mépriser la religion même.

Théologie.

Les missionnaires sont dans l'état où étoient les péres de l'église dans les premiers siècles, excepté qu'ils ont de plus grands obstacles à surmonter. Les pères travailloient à établir la religion au milieu des infidèles ; mais ils étoient dans leur pays, parlant leur langue naturelle, grecque ou latine. Ils avoient affaire à des gens de même nation, dont ils savoient parfaitement les mœurs et la doctrine : eux-mêmes avoient été payens pour la plupart ; ils disputoient avec des esprits excellens philosophes pour la plupart et exercés aux raisonnemens les plus subtils et les plus suivis. Cependant ils ne s'embarrassoient point des questions vaines et inutiles. Leur théologie consistoit à savoir parfaitement l'Écriture et l'expliquer suivant la tradition encore vivante, répondre aux objections des infidèles et des hérétiques, détruire les fondemens de leurs erreurs. J'estime donc que quelques ouvrages des pères les plus anciens, ou plutôt des extraits que l'on en pourroit faire, seroient la meilleure théologie des séminaires d'Orient. Vous y verriez le traité de l'unité de Dieu que les Grecs appeloient la monarchie, pour combattre la pluralité des dieux, ou des principes, et établir la nécessité d'un être souverain, les preuves de la création, de la Providence, de la résurrection, des peines et des récompenses éternelles ; la réfutation de l'éternité du monde, de la métempsycose, du culte des intelligences et des démons ; les réponses aux principales objections contre la trinité et l'incarnation ; les preuves de la corruption de la nature, de la foiblesse du libre arbitre, de la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Quant au catalogue des anciennes hérésies, si on ne se contente pas de celui de saint Augustin, il y en a de reste dans saint Epiphane.

Quoique l'idolâtrie des Grecs fût très-différente de celle que vous avez à combattre, les traités que les pères ont fait contre eux, ne laisseront pas de vous être utiles, si vous en observez bien la méthode. Ils étoient instruits à fond des erreurs qu'ils combattoient, en sorte qu'il y a bien des particularités, des fables et des mystères profanes du paganisme que nous ne connoissons que par eux. Voyez entre autres le petit traité de saint Clément Alexandrin et la *Cité de Dieu* de saint Augustin. On y voit une lecture prodigieuse des poètes, des historiens et de tous les auteurs qui traitoient de la religion des payens. Pour réfuter les objections qu'ils faisoient de la nouveauté du christianisme, les chrétiens étudièrent à fond la chronique et toute l'ancienne histoire ; et de là vint l'ouvrage d'Africain, d'où Eusèbe a tiré sa chronique, ce précieux trésor d'antiquités. En effet, il est impossible de combattre une doctrine qu'autant qu'on la connoît ; qui la connoîtra imparfaitement, ne la combattra qu'im-

parfaitement. Ce n'est pas convertir des gens que leur faire accroire qu'ils pensent comme nous, quand en effet ils pensent tout autrement. Quelques missionnaires ont prétendu avoir trouvé en la doctrine des bramines une trinité et plusieurs incarnations. Mais les voyageurs les plus exacts et les plus sensés ont avéré que ce ne sont que de légères convenances. Il ne faut donc rien dissimuler, mais avouer de bonne foi que les idolâtres à qui vous avez affaire sont plus éloignés de nos principes que les anciens idolâtres, quoique dans le culte ils semblent se rapprocher. Vous pouvez vous servir des pères, principalement en imitant leur méthode, pour réfuter les fables par elles-mêmes et par les absurdités qu'elles renferment, quoique les fables que vous combattez, soient différentes des anciennes. Mais je désire surtout qu'on les imite fidèlement dans leur discrétion; que l'on n'explique les mystères qu'autant que les auditeurs en sont capables, et que l'on ne les expose jamais au mépris et à la risée des infidèles, puisque le précepte de l'Évangile y est exprès, et que l'on ne prévienne jamais les objections, mais que l'on attende, pour les réfuter, qu'elles soient effectivement proposées, et que l'on se contente d'y répondre ce qui est précisément nécessaire pour les réfuter, sans jamais aller au-delà. Si cette règle de discrétion avoit été religieusement observée dans les derniers siècles, nous n'aurions pas tant de volumes remplis de questions inutiles contre le précepte de saint Paul. Je voudrois encore que l'on fît un point de conscience d'observer la défense que fait saint Paul de s'arrêter aux fables, et que l'on ne mêlât jamais à la doctrine chrétienne rien qui fût indigne de la majesté de l'Évangile. Je le dis, parce que je vois qu'en France les missionnaires et les catéchistes ne *craignent* point assez de débiter des histoires tirées du *Pédagogue chrétien* et de la *Fleur* des exemples que l'on met entre les mains de tous les peuples, des vies des saints, la plupart apocryphes, et que nos histoires ecclésiastiques les plus sérieuses, je dis même celle de Baronius, ne sont pas assez correctes sur ce point. Vous ne pouvez donc y être trop réservés. Employez autant qu'il sera possible les histoires de l'Ecriture-Sainte et ensuite celles que vous croirez de bonne foi les plus authentiques; car je sais bien que vous n'avez ni le loisir, ni la commodité de faire des discussions de critique; mais surtout gardez-vous d'apprêter à rire aux Anglois et aux Hollandois : ils se sont bien moqués d'une histoire de Jésus-Christ, écrite en persan par.... qui commence par saint Joachim, sainte Anne et la conception de la Vierge; et pour la faire connoître à tout le monde, ils l'ont imprimée en Hollande. Je voudrois user de la même précaution pour les images, et je ne souffrirois point que l'on proposât le dragon de sainte Marguerite, ni celui de saint Georges, ni saint Christophe comme un géant, ni saint Jacques en habit de pèlerin. Ici tout le peuple est accoutumé depuis long-temps à ces ouvrages, et il y est plus difficile de les abolir. Mais à quoi bon les porter à de nouveaux chrétiens qui n'en ont aucun besoin? On remarque aussi que la plupart des missionnaires sont trop crédules sur le point des sorciers, ou des apparitions d'esprits, ou des miracles. Plus vous trouverez de crédulité dans les néophites, plus vous devez être scrupuleux à n'en pas abuser.

Théologie morale.

Mais en quoi les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles peuvent être utiles? c'est pour la discipline. Car je ne vois rien qui empêche de la suivre en formant un christianisme tout neuf et dans des pays où on ne peut dire qu'il faille s'accommoder à la foiblesse qui reste d'une longue corruption. Je crois voir donc que l'on devroit étudier exactement le livre des constitutions apostoliques, qui est au premier volume des conciles et ailleurs. Quoiqu'il porte un titre incertain, il est toutefois constamment ancien et du temps des persécutions, et il n'y a qu'à le lire pour en connoître l'utilité. On y verra toute la morale et la discipline de l'église, toutes les précautions avec lesquelles on éprouvoit les catéchumènes; la discrétion dont on usoit dans l'administration de la pénitence; quelles étoient les fonctions des diacres, l'ordre des assemblées ecclésiastiques, la règle des familles chrétiennes, et tout le reste que j'ai marqué succinctement dans les mœurs des chrétiens. Les apologies de saint Justin, d'Athénagore, de Tertullien; les lettres de saint Cyprien, les épîtres canoniques de saint Grégoire Thaumaturge, de saint Denis et de saint Pierre, tous deux évêques d'Alexandrie; en un mot, tout ce qui nous reste des trois premiers siècles semble avoir été conservé par une providence particulière pour être les modèles sur

lesquels on doit à jamais former les églises naissantes et réformer les anciennes. Je sais que vous avez de grandes mesures à garder avec les religieux portugais et d'autres qui, n'étant guère instruits dans l'antiquité, pourroient blâmer des pratiques très-saintes, et vous en faire des crimes à Rome; mais je crois qu'il est toujours bon de vous proposer ces grands originaux pour en approcher le plus qu'il sera possible. Cette connoissance de l'ancienne discipline suffira presque pour la théologie morale; car, dans les ouvrages que j'ai marqués, on verra la plupart des grands principes, et surtout on y apprendra à se servir de l'Écriture et à l'appliquer pour décider les cas particuliers. On trouvera encore un grand nombre de principes solidement établis sur l'Écriture-Sainte, dans les œuvres morales de saint Basile, principalement dans ses petites règles. Or, il me semble que le meilleur en cette matière est d'avoir des principes, et non pas de vouloir descendre dans les cas particuliers, comme ont fait nos théologiens modernes. Leur méthode a plusieurs inconvéniens. Il est impossible de prévoir tous les cas. Il en arrive tous les jours de nouveaux qui embarrassent ceux qui ne les trouvent point dans leurs livres, et donnent occasion d'écrire et d'étudier à l'infini, et de ramasser un grand nombre de cas extraordinaires, qui ne sont plus en usage, sinon de salir les imaginations de ceux qui les étudient, les remplir d'idées affreuses et les endurcir au mal. Enfin, cette application à des cas particuliers rétrécit l'esprit, comme la trop longue attention à des petits objets accourcit la vue, en sorte que l'on tombe dans des maximes trop humaines et dans des scrupules judaïques fort éloignés de la noblesse de la loi de Dieu, que l'on perd de vue insensiblement. Les anciens avoient donc raison d'écrire très-peu sur cette matière, c'est-à-dire seulement des canons pénitentiaux; encore n'étoient-ils connus que des prêtres et gardés sous un grand secret.

Je vois bien qu'il vous seroit plus commode de vous envoyer des traités tout faits : un pour la théologie spéculative, où les mystères fussent expliqués nettement, et appuyés des preuves les plus solides de l'Écriture et des conciles, avec les réponses aux principales objections des hérétiques; un autre pour la théologie morale, à peu près semblable; mais de tels traités nous manquent jusqu'à présent. Les meilleurs évêques de France les demandent pour l'instruction de leurs séminaires. On en a fait la proposition à plusieurs docteurs, et aucun ne l'a encore exécutée. J'espère toutefois que Dieu procurera de notre temps ce secours à son église.

Histoire.

Une des connoissances les plus nécessaires aux missionnaires orientaux est l'histoire, tant des pays où ils travaillent que des nôtres, et non-seulement l'histoire des états, mais des sciences, des arts et de toutes nos traditions. Si le *Catéchisme historique* a quelque avantage au-dessus des autres, ce n'est pas qu'il contienne une doctrine singulière, il ne vaudroit rien; c'est qu'il met l'auditeur en état d'entendre mieux la doctrine. Je voudrois donc en faire de même à l'égard de toutes les études. Pour leur faire comprendre la nécessité du latin, je leur ferois l'histoire de nos langues, je leur marquerois l'antiquité et l'étendue de l'empire romain; qu'il étoit divisé en deux langues principales, le latin et le grec; que le latin étoit la langue de tout l'Occident; qu'il est encore la langue commune parmi les savans de l'Europe, et que l'italien, le françois et le portugais en sont venus. On pourroit, sur la poésie, leur apprendre sommairement ce que c'étoit que les poètes des Grecs et des Romains, et de quelle sorte étoit leur idolâtrie, afin que ce qu'ils en verront dans les auteurs et dans l'Écriture leur soit moins nouveau. De même pour la philosophie, je leur en marquerois succinctement l'origine et les progrès; qui étoit Pythagore, dont les dogmes se sont répandus si avant dans les Indes, et dont le nom même n'y est pas inconnu; qui étoient Socrate, Platon, Aristote; ce que c'étoit qu'académiciens, stoïciens, épicuriens; ces derniers même sont nommés dans l'Écriture.

Il faudroit, si je ne me trompe, commencer par un abrégé de l'histoire générale, tel que le *Rationarium temporum* du P. Pétau, ou quelque autre semblable, et y joindre la géographie, ayant toujours la carte devant vous et le livre en main, afin de montrer les pays à mesure que vous les nommeriez. Les études sont bien difficiles quand tout est nouveau. J'en ai fait l'expérience en étudiant l'histoire de la Chine dans l'Abrégé du P. Martini. Tous les noms me paroissoient semblables; je

confondois les personnes avec les lieux ; tout m'échappoit sitôt que je l'avois lu. Il faut bien du temps et de la patience avant que des idées toutes nouvelles aient fait une forte impression dans le cerveau. Mais aussi quand la doctrine est liée à des faits qui frappent l'imagination, les idées sont bien plus durables. Des faits, pourvu qu'ils soient suivis, et qu'on en voie la liaison, sont bien plus agréables que des vérités abstraites.

La suite de l'histoire générale et la connoissance sommaire des pays qui nous sont les plus connus servira encore à soutenir les raisonnemens métaphysiques sur les motifs de la crédibilité, en fournissant les exemples et les preuves particulières. Vous montrerez à vos néophites que ce n'est point en l'air que nous comptons cinq ou six mille ans depuis la création du monde, mais sur une suite d'auteurs non interrompue, dont les livres ne sont point secrets, mais répandus entre les mains de tout le monde ; que nous connoissons chacun des historiens anciens, son nom, son pays, son temps ; et que, bien que les langues dont ils se servoient soient mortes, nous avons plusieurs savans qui les entendent, et lisent ces auteurs en l'original. Vous leur montrerez notre bonne foi en ce que nous reconnoissons que les lettres, les sciences et la véritable religion n'ont pas commencé en France ; que nous avouons avoir reçu les sciences des Grecs et des Romains qui ne subsistent plus, et que nous ne commençons notre histoire que depuis environ deux mille ans, au lieu que l'histoire romaine et la grecque remontent bien au-delà. Peut-être trouvera-t-on plus utile, au moins dans les commencemens, de leur proposer notre histoire en remontant, leur disant d'abord ce que nous savons du dernier siècle, puis du précédent, et ainsi, en remontant toujours jusqu'au temps de Jésus-Christ et au-dessus, à proportion. Cette méthode est plus propre à persuader la vérité de nos histoires, parce qu'il est plus vraisemblable que l'on en ait de nouvelles que d'anciennes ; mais il en faudra toujours revenir à l'autre méthode qui va en descendant, pour leur mettre en l'esprit l'ordre des temps.

Cette même suite d'histoire fournira des preuves de la nouveauté du monde, pour montrer non-seulement qu'il n'est pas éternel, mais encore qu'il est beaucoup moins ancien que ne le font les Indiens, et cela par le progrès visible des arts, des lettres, des sciences, que l'on voit commencer par les pays que l'Écriture nous marque pour les premiers habités ; savoir : la Chaldée, l'Égypte et la Syrie, et de là s'étendre par tout le reste du monde. Que si, dans notre chronologie, vous vous trouvez embarrassé à cause des histoires de la Chine dont vos Indiens ont sans doute une grande opinion, vous pouvez suivre la chronologie des Septante, qui vous donnera sept ou huit cents ans de plus, et vous mettra fort au large. Elle a été depuis peu fort bien expliquée par le P. Pezeron, de l'ordre de Cîteaux.

Quant à la théologie, l'exemple du catéchisme me fait voir combien l'histoire y peut être utile, puisque le catéchisme n'est que l'abrégé de la théologie. Le théologien doit donc savoir plus exactement que le simple fidèle l'histoire de la religion, tant sous l'Ancien que sous le Nouveau Testament. Quant à l'histoire de l'Ancien Testament, il n'y a rien à chercher hors de l'Écriture. Tant de gros volumes sur ce sujet n'ont rien ajouté au texte de la Bible que des dissertations, des curiosités et des paroles.

Pour l'histoire ecclésiastique du Nouveau Testament, il faut, en attendant mieux, vous contenter de ceux qui ont abrégé Baronius, du moins pour le septième siècle et les suivans ; car pour les six premiers, ce sera plus tôt fait de lire Eusèbe et les autres historiens originaux. Mais, de quelque auteur que l'on se serve, il me paraît nécessaire de connoître la fondation et la succession des principales églises, la propagation de l'Évangile, les persécutions, et même, en particulier, les actes les plus authentiques des principaux martyrs, par où on peut juger des autres ; les hérésies les plus fameuses et qui ont eu le plus de suite, les pères de l'église les plus illustres, et dont nous avons les écrits, les conciles universels et particuliers les plus célèbres. Sans avoir une teinte au moins légère de ces faits, je ne vois pas qu'il soit possible de savoir ni théologie, ni discipline ecclésiastique. La plupart de ces faits nous sont familiers dès l'enfance. Il n'y a pas de femme qui n'ait ouï parler, toute sa vie au moins, au sermon de saint Augustin, de saint Jérôme, de Jérusalem et d'Antioche ; mais à un Indien, ces noms sont aussi étrangers qu'à nous ceux de Bartrouhen et Padmanata. En géné-

ral, j'estime que, sur la plupart des hommes, la connoissance des faits et la longue attention sur les mêmes objets font plus d'effet que les raisonnemens subtils et suivis. Les Indiens, et particulièrement les Siamois, sur les relations que j'en ai vues, paroissent peu exercés à raisonner sur les matières abstraites et qui regardent la religion, et être plus attachés à leur créance par habitude de jeunesse que par une persuasion solide; en sorte que ce seroit beaucoup gagner que de les accoutumer à penser autrement : ce qui ne se peut faire qu'en leur remplissant la mémoire d'autres faits, et les en entretenant pendant un temps considérable. Je sais que la conviction par de bons raisonnemens seroit plus solide; mais quand on ne peut faire ce que l'on désireroit, il faut se réduire à ce que l'on peut.

Après avoir traité tous les points du mémoire qui m'a été envoyé, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de proposer quelques moyens de réfuter les principaux sophismes des idolâtres.

Toutes religions sont bonnes.

Il y a apparence d'équité à ne condamner personne, et laisser à chacun la liberté de ses opinions. Dans le fond, ce n'est que paresse d'examiner, et désespoir de trouver la vérité. On veut faire compensation d'erreurs, souffrir celles des autres, pour avoir droit de garder la sienne. Là revient la tolérance mutuelle des protestans, et c'est le grand chemin du pyrrhonisme. Je ne crois pas que l'impudence et la stupidité puissent aller jusqu'à approuver toute sorte d'opinions sur la religion, puisqu'il faudroit en accorder de contradictoires. Si toutes les religions sont bonnes, celle qui condamne toutes les autres, comme le christianisme, ne sera pas bonne. Ceux qui n'ont pas de religion, comme les Caffres, et quelques peuples de l'Amérique, seront dans l'erreur.

Il faut distinguer dans les mœurs des hommes ce qui est indifférent de ce qui ne l'est pas. Ce qui est de leur institution est indifférent, comme le langage, la forme des habits, des meubles, des bâtimens. Il a été libre aux hommes d'établir tels signes qu'il leur a plu pour exprimer leurs pensées, de choisir telles étoffes, telle couleur et telle figure de vêtemens qu'ils ont voulu. Encore, qui l'examineroit bien, trouveroit souvent qu'ils ont été déterminés par la qualité des pays chauds ou froids, par la nature des plantes et des animaux qui s'y trouvent, etc. Mais que tout cela soit indifférent, à la bonne heure; on peut mettre en ce rang les manières d'exprimer le respect, le deuil ou la joie publique, les formes de rendre la justice, les lois et le gouvernement; mais ce qui regarde le fond des mœurs est le même chez tous les hommes. Tous conviennent qu'il faut tenir ce qu'on promet; qu'il faut dire la vérité; qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent; qu'il ne faut point faire de mal à qui ne nous en fait point, et être reconnoissant du bien que l'on nous fait; qu'il faut aider les autres dans leurs besoins; qu'un mari et une femme doivent s'aimer et se secourir; qu'ils doivent aimer leurs enfans, les nourrir et les élever tant qu'ils sont petits; que les enfans doivent les honorer et les servir. Ces maximes et plusieurs autres que l'on pourroit rechercher se trouveront dans le cœur de toutes les nations, avec celle qui en est une suite : que ceux qui ne les suivent pas sont méchans et méritent d'être punis. C'est sur ces règles qu'est fondé le commerce entre les nations les plus éloignées; ce qui prouve qu'elles ne se sont pas accordées pour les établir, mais que chacune de leur côté elles les ont trouvées chez elles. En un mot, c'est la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes et inséparable de la lumière et de la raison.

Et il ne faut pas être troublé de ce que l'induction n'est pas absolument générale, et qu'il se trouve quelques nations particulières qui font profession de cruauté, de tromperie et de quelque autre vice; car il s'en trouve aussi qui sont accoutumés à manger la chair humaine ou à pervertir l'ordre de la génération, ce que je ne crois pas qu'aucun homme sensé regarde comme indifférent. Comme il y a des hommes particuliers, extravagans ou méchans, l'extravagance ou la malice peuvent aussi gagner tout une famille ou tout une nation. Mais il faut voir de quoi conviennent la plupart des hommes, principalement quand ils jugent des autres, et qu'ils n'y ont point d'intérêt. Il faut ensuite prouver que la religion appartient à cette loi naturelle qui est la même en tous les hommes. La religion est une partie de la justice. S'il faut être reconnoissant d'un bienfait particulier, à plus forte raison de tous et du fondement de tous, qui est l'être. Il faut donc revenir à prouver un Dieu créateur et conser-

vateur de tout, un être souverainement parfait, tout puissant, tout sage et tout bon; et l'on aura prouvé la nécessité de l'honorer et de lui obéir. C'est sur ce point d'un Dieu unique, indépendant, souverain, qu'il faut principalement insister : car encore que ces mots ne soient pas inconnus aux Indiens, il semble qu'ils n'en sentent pas la force, puisqu'ils parlent comme si nous avions notre Dieu et eux le leur, et qu'ils comptent plusieurs hommes devenus dieux successivement. Il y a apparence que le commerce avec les mahométans, les chrétiens et les Juifs, les a accoutumés à parler d'un Dieu tout puissant, quoiqu'ils n'aient sur la Divinité que des idées confuses. Ce qui montre que les Siamois n'ont pas d'idée claire de la Divinité, c'est qu'ils reconnoissent que ceux qu'ils nomment dieux commencent et finissent; que le Sommonokodom est né en un certain temps; qu'il est mort et anéanti, au moins réduit en un état où il ne se mêle plus de rien, et n'agit plus sur les hommes et sur le reste du monde. Avant donc la naissance du Sommonokodom, ou plutôt avant qu'il fût devenu dieu, il n'y avoit point de dieu. S'il y en avoit un autre, avoit-il commencé? On peut les pousser ainsi jusqu'à ce qu'ils reconnoissent un être éternel. Comme la religion de Siam est venue des Indes, il y a apparence que ce sont dans le fond les mêmes principes et les mêmes fables; du moins j'y vois une grande conformité.

Or, les bramines donnent un corps et une figure humaine à leur souverain dieu, soit Vistnou, soit Esouara; ils lui donnent aussi une femme et des enfans, le font sujet à la colère et aux autres passions, à peu près comme les Grecs parlaient de leur Jupiter qui était le souverain dieu, qui toutefois ne pouvoit résister au destin et avoit souvent querelle avec les autres dieux. Il ne faut donc pas s'arrêter aux termes généraux d'un grand dieu souverain, tout puissant ; voyez quelle idée y répond et si elle se soutient partout. J'admire entre autres le raisonnement des Siamois qui veulent que la puissance de leur dieu s'étende jusqu'à pouvoir s'anéantir lui-même.

Il semble plutôt que les Indiens et les Chinois ne connaissent point, à proprement parler, de Dieu ; ils veulent que tout soit par nécessité ; et que, comme il y a des lois nécessaires pour les mouvemens des corps, il y en ait aussi pour la punition ou la récompense des esprits suivant leur mérite ; en sorte que le bon et le mauvais usage de la liberté attire par une suite nécessaire et une espèce de fatalité, le bonheur ou le malheur. Si cela est, il faut reprendre avec eux la religion dès les premiers fondemens.

Travaillez donc à montrer qu'il y a un être nécessaire qui subsiste par lui-même, immuable et infini, qui est purement et simplement, sans aucune addition, sans différence de temps ni de lieu, puisque tout ce qui s'agite à l'idée de l'être marque un être borné, comme dire qu'il a été, qu'il sera ou qu'il ne sera plus, ou qu'il est étendu jusqu'à certains termes. Prenons garde que les mots ne nous trompent. Infini est un terme négatif, parce que nous ne sommes accoutumés à considérer que des choses finies ; mais, à proprement parler, c'est le fini qui emporte négation de durée, ou d'étendue ou de vertu au-delà de son terme, et l'infini est le positif qui est purement et simplement sans limitation. Cet être infini est corps ou esprit ; nous n'avons d'idées que de ces deux substances. S'il est corps, il n'y a donc que des corps, ou plutôt qu'un seul corps sans division et sans mouvement. Car d'où lui viendroit le mouvement et comment se pourroit-il mouvoir s'il étoit infini et remplissant tout ? On ne pourroit dire aussi qu'il y eût plusieurs corps, puisque chacun seroit borné, du moins à l'égard de l'autre, et par conséquent aucun ne seroit infini contre la supposition. L'être infini est donc infini, et c'est ce que nous soutenons. Or, nous convenons qu'un esprit infini peut mouvoir les corps, et même les faire de rien, puisque étant infini, il doit avoir toutes les perfections et par conséquent une puissance infinie. Si l'on dit qu'outre l'esprit infini, il y a aussi la matière qu'il peut mouvoir et arranger quoiqu'il ne l'ait pas faite, je demanderai pourquoi cette matière n'est pas immense aussi bien qu'éternelle. Si on la suppose immense, on revient à la première supposition que j'ai détruite, en montrant qu'il n'y auroit qu'un seul corps, et qu'il seroit immobile. Si on la suppose bornée et divisée en plusieurs corps, comme l'expérience le fait voir, qui a pu lui donner ces bornes, si elle est indépendante quant à l'être et à la substance ? Mais il y a grande apparence que ceux à qui vous avez affaire, ne sont pas capables, pour la plupart, de ces raisonnemens métaphysiques. Revenons donc à des preuves plus sensibles d'une première cause. L'exemple d'un

palais qui ne se bâtit pas tout seul, quand vous avez serré quelque chose dans un coffre, si vous ne la trouvez pas, vous êtes surpris ; elle ne s'en est pas allée toute seule; nous cherchons la cause du moindre accident; faire observer la structure merveilleuse des corps naturels; cela s'est-il fait par hasard ? est-ce un homme qui l'a fait?

A l'égard des Siamois, vous avez besoin particulièrement de distinguer les genres de causes, pour détruire l'équivoque de leur cause méritoire. Les hommes, disent-ils, sont punis et récompensés par leurs mérites, comme si le mérite étoit une cause efficiente ou agissante ; et apres cela ils ne cherchent plus de Dieu pour punir ou récompenser. Montrez-leur la différence de la cause efficiente et de la finale dont le motif est une espèce. Un ouvrier bâtit une maison par l'espérance du gain : direz-vous que c'est l'intérêt qui a bâti cette maison ? en ferez-vous un personnage subsistant qui puisse remuer du bois et des pierres? Ce criminel a été puni à cause de son crime ; est-ce son crime qui a pris son épée pour lui couper la tête? Ne voyez-vous pas que son crime a été le motif qui a porté le juge à le condamner et le bourreau à l'exécuter, comme le gain a été le motif qui a excité le maçon à bâtir? Travaillez à leur faire entendre la chose, sans vous mettre en peine de leur apprendre les noms de cause efficiente, finale ou matérielle. Si vous pouvez une fois établir l'idée d'un esprit infini et agissant, en un mot, d'un Dieu créateur, il ne sera pas difficile d'établir la nécessité d'une seule religion. Tout l'univers n'a qu'un seul maître, il ne faut donc plus dire votre Dieu et le nôtre; le maître doit être servi, non au gré de ses esclaves, mais au sien. C'est à lui à leur faire la loi. Mais, dira-t-on, il est assez grand pour être servi par divers peuples en diverses manières ; il est à croire qu'il se plaît à cette diversité, puisqu'il la souffre, comme il se plaît à la diversité de leurs figures, de leurs couleurs, de leurs mœurs et de leurs langages. Tout cela ne sont que des conjectures, et par ce principe de la tolérance on concluroit que Dieu approuve tous les crimes ; car il pourroit absolument les empêcher. Il faut donc revenir aux preuves effectives de sa volonté, et il est question de savoir s'il a parlé aux hommes pour la leur apprendre et de connoître sa parole. Je crois que tous les idolâtres ont des livres qu'ils estiment sacrés, et croient être la parole de Dieu, soit à l'imitation de la vraie religion ou autrement. Ils croient en aveugles tout ce qui est dans ces livres. Ils se feroient grand scrupule d'en douter, ou de douter que ces livres fussent divins ; en un mot, ils opposent leur prétendue foi à tous les raisonnemens. Ce point mérite d'être examiné.

Il ne faut pas raisonner sur la religion.

Toutes les fausses religions imitent en ce point le langage de la véritable. Il faut croire, se soumettre, se défier de la raison, ne la point écouter. L'autorité divine l'emporte sur tous les raisonnemens. Ainsi, les mahométans ne parlent que de foi ; ainsi, les anciens idolâtres, quand on les pressoit sur l'absurdité de leurs fables, avoient recours à l'antiquité. Nos pères l'ont cru ainsi, eux qui étoient plus sages que nous. Nos poètes l'ont appris des dieux, les choses divines passant leur portée. Puis ils exaltoient l'élégance des poésies qui étoient leurs livres sacrés, comme les uns font valoir le style de leur Coran, les autres de leur Bali. Mais ni les anciens ni les nouveaux infidèles ne viennent point à examiner comment ils sont assurés que Dieu a parlé, et que leurs livres sont sa parole. Toutefois, cet examen est nécessaire pour distinguer la crédulité téméraire d'avec la foi prudente. Car on ne peut nier qu'il n'y ait eu des imposteurs; autrement, il faudroit croire la doctrine du premier venu. Vous devriez donc, leur dirois-je, croire la nôtre ; et ensuite, s'il venoit un mahométan, vous devriez encore le croire, et ainsi à l'infini, sans jamais vous arrêter à aucune créance. Il faut donc revenir à des signes évidens de l'autorité de Dieu, qui soient comme des lettres de créance de ceux qui viennent de sa part, sans lesquelles on ne doit pas seulement les écouter.

Ces signes ne peuvent être que des miracles : car, pour montrer que l'on parle au nom de l'auteur de la nature, il faut faire quelque chose qui ne soit possible qu'à lui, c'est-à-dire qui soit au-dessus des forces de la nature. Il semblera peut-être à quelqu'un qu'il seroit de la bonté de Dieu de se faire ainsi connoître à chaque homme en particulier, et de faire voir à chacun des miracles pour l'assurer de la vraie religion, au moins une fois dans sa vie. Mais si les miracles étoient si fréquens, ils ne seroient plus miracles. Il ne faut pas une moindre puissance ni une moindre sagesse pour

former un homme dans le ventre de sa mère, que pour ressusciter un mort. Rejoindre une âme à un corps encore entier, ou même rassembler les parties de ce corps déjà dissipées n'est pas plus difficile que de le former la première fois et y joindre la même âme. Il n'y a que l'habitude de voir naître tous les jours des hommes et des animaux, qui fait que nous n'admirons pas ces merveilles ; et si la résurrection étoit aussi fréquente, nous l'admirerions aussi peu. D'ailleurs, ce n'est pas à nous à donner des lois à Dieu, ni à lui prescrire quand il doit faire des miracles Il suffit qu'il en ait fait de très-évidens, en présence d'un très-grand nombre de témoins, et que nous en ayons entre les mains des preuves incontestables. Tels sont les miracles de Moïse, ceux d'Elie, d'Elisée et des autres prophètes ; ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Ils ont été faits en public pour la plupart ; ils ont été reconnus dans le temps , écrits par ceux qui les avoient vus dans des livres qui ont toujours subsisté depuis et que nous avons encore. Nous voyons les effets de ces miracles, de ceux de Moïse en toute la nation des Juifs, qui subsiste depuis si long-temps dans tout le monde, dans un état si singulier ; de ceux de Jésus-Christ, dans l'établissement de la religion chrétienne, si sublime et si au-dessus de la nature, et principalement par la manière dont elle s'est établie, par la souffrance et le martyre pendant 300 ans de persécution. Je ne m'étends point sur ces preuves qui ont été si bien traitées par les pères de l'église, et principalement par saint Chrysostôme et saint Augustin.

Le seul miracle de la résurrection de Jésus-Christ suffit pour prouver tous les autres , et par conséquent tous ceux de Moïse à qui Jésus-Christ a rendu témoignage. C'est pourquoi les apôtres ont pris tant de soin de prouver invinciblement sa résurrection. Or, celui qui ne se rend pas à ces preuves, seroit bien en danger de ne se pas rendre à la vue du miracle même ; car on ne peut refuser d'ajouter foi à un fait si bien prouvé que par une mauvaise disposition d'esprit, ou pour n'en pas admettre les conséquences, qui sont de suivre la doctrine de Jésus-Christ, renoncer au plaisir et combattre ses passions ; ou simplement par orgueil, pour ne se pas confesser vaincus, pour se distinguer du commun et faire l'esprit fort. Or, les mêmes dispositions feroient rejeter un miracle quand on l'auroit vu. Entre les Juifs qui furent présens à la résurrection du Lazare, il y en eut plusieurs qui ne crurent pas à Jésus-Christ plus que devant. Au contraire, ils furent plus irrités et persistèrent dans le dessein de faire mourir Jésus-Christ. Ils y ajoutèrent le dessein de tuer le Lazare, afin de s'ôter de devant les yeux cette conviction manifeste de leur aveuglement. Tels sont les hommes passionnés : plus on leur fait voir leur tort, plus on les irrite. S'il vous arrive de fermer la bouche aux talapouins, et de mettre en évidence leurs erreurs, ne vous attendez qu'à les avoir pour ennemis implacables. Comme notre âme est la principale partie de nous-mêmes, et la raison, ce qui nous fait hommes essentiellement, rien ne nous est plus précieux. Nous attaquer en cet endroit est, ce semble, nous vouloir anéantir et nous détruire. Or, on attaque notre raison toutes les fois que l'on entreprend de nous montrer notre tort. C'est la source de toutes les disputes ; et de là viennent ces mouvemens si violens, en contestant sur des maximes et même sur des faits qui souvent ne nous importent en rien dans le fond. Tout ceci fait voir clairement la vérité de cette parole de Jésus-Christ [1] que ceux qui ne se rendent pas à l'autorité de l'Ecriture, ne croiroient pas un mort revenu de l'autre monde.

Il reste maintenant à examiner sur quelles preuves les Siamois ajoutent foi à leur Bali, les Indiens à leur Beth ou Védam, les musulmans à leur Coran. Je m'attache à ces derniers que je connois mieux. Ce que j'en dirai pourra s'appliquer aux autres. Le Coran, dit-on, est si bien écrit, et parle si dignement de Dieu, qu'il est clair que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. Quant à la beauté du style, Homère le disputeroit et l'emporteroit de bien loin; il est bien mieux suivi, et occupe l'esprit bien plus agréablement, il plaît même dans les traductions fort imparfaites ; au lieu que le Coran, quoique bien traduit, est fort ennuyeux. Mais qui ne voit la foiblesse de cette preuve? Comme si on ne voyoit pas tous les jours des méchans qui parlent bien et disent de bonnes choses. Au contraire, un menteur et un charlatan prennent plus soin de bien parler, que celui qui dit la vérité ; elle se soutient de soi-même. Le succès, disent les mahométans, a

[1] Luc, 16, v. 31.

montré que notre prophète étoit envoyé de Dieu ; autre signe très-équivoque. Combien de fois Dieu a-t-il permis, pour punir les crimes des hommes, que l'erreur ait prévalu ! Les musulmans eux-mêmes ne nomment-ils pas temps d'ignorance tout ce qui a précédé leur prophète? Par la même raison, tous les hérésiarques, tous les auteurs des fausses religions, seroient envoyés de Dieu ; et sans sortir des Indes, un Brama, un Sommonokodom, seront des dieux. De plus, nous savons comment la doctrine de Mahomet s'est établie avec la domination temporelle et par la force des armes ; en quoi il n'y a rien de surnaturel. Qui pourroit savoir comment la religion des Siamois, ou des autres Indiens, s'est introduite, y trouveroit aussi sans doute le contredit. Quant aux miracles, Mahomet marque souvent qu'on lui en demandoit, et il ne répond que par des discours généraux. Dieu, dit-il, en a assez fait par ses anciens prophètes, sans que le monde y ait cru. Pour moi, il ne m'a pas envoyé faire des miracles, mais prêcher les peines de l'enfer. Je sais que les musulmans racontent des miracles, et en attribuent quelques-uns à Mahomet ; mais ils ont été écrits long-temps après, et ils n'ont point de témoignage certain, et sont en substance bien différens des vrais miracles, sans utilité, sans liaison avec les faits véritables et connus d'ailleurs. D'alléguer pour preuve qu'un livre est divin la longue possession où l'on est de le croire tel, ce seroit ne pas raisonner. On ne prescrit pas contre la vérité, il faut venir à la source, et voir si les premiers ont eu raison d'y croire; car si leur créance a été téméraire, elle peut assurer celles de leurs descendans. De dire : nous avons bonne opinion de nos ancêtres, et nous présumons qu'ils n'ont cru que sur de puissantes raisons ; c'est revenir à autoriser toutes les religions ; car tous les peuples peuvent en dire autant. Donc, Dieu aura enseigné également l'Évangile, le Coran, le Beth, le Bali, quoique tous ces livres se contredisent et se détruisent l'un l'autre.

Mais outre que le Coran n'a aucune preuve d'autorité divine, il a des preuves positives de supposition et de fausseté. Il se contredit en reconnoissant Moïse et Jésus-Christ, comme envoyés de Dieu, et toutefois détournant les hommes de suivre leur loi. Il confond Marie, sœur de Moïse, avec Marie, mère de Jésus-Christ, qui ont vécu à 2000 ans l'une de l'autre. Il raconte des histoires impertinentes de Salomon, et de la huppe et de la fourmi qui lui parlèrent, et d'autres semblables. Ces contredits sont encore plus forts contre des livres qui contiennent des absurdités plus manifestes, contre des faits évidens par la simple expérience, ou par des démonstrations astronomiques comme les rêveries des Indiens et des Siamois, touchant la grande montagne qui cause la nuit, touchant les éclipses et le reste. Il faut extrêmement insister sur ces argumens sensibles, et montrer que Dieu ne peut se contredire et nous dire dans un livre le contraire de ce qu'il nous a dit dans la nature, par les sens et la raison que lui-même nous a donnés. Toutefois il ne faut pas outrer cet argument, ni faire la raison juge de la parole de Dieu, en sorte que quand nous trouverons dans un livre quelque chose que nous ne pouvons accorder avec nos lumières naturelles, nous rejetions ce livre comme ne pouvant venir de Dieu, qui nous a donné ces lumières. Ce seroit frapper par le fondement toute religion, et nous réduire à une pure philosophie humaine. Il ne faut donc pas commencer par cet examen pour discerner si un livre est divin ou non. Comme notre raison est foible et obscurcie par les passions, nous pourrions nous y tromper. Je ne dirai pas d'abord, pour voir si ce livre est divin, je veux l'examiner en lui-même, et juger s'il ne contient rien que de raisonnable et digne de Dieu. Mais je dirai : voyons d'abord d'où il nous vient, et comment nous savons que c'est la parole de Dieu? S'il n'y en a pas de preuve, je n'ai rien à examiner davantage. Si l'on me prouve, en sorte que je n'en puisse douter, que c'est la parole de Dieu, alors je la lirai avec respect et avec foi, disposé à y soumettre ma raison. Si j'y trouve des choses obscures, je jugerai qu'elles ne seroient pas à un esprit plus éclairé, et je ne laisserai pas de les croire, quoique je ne les comprenne pas : et voilà la foi des mystères fondée sur l'autorité de la parole de Dieu. Mais avant que de s'y soumettre, il faut être assuré d'ailleurs que ce soit sa parole. Si vous commencez par vous prévenir qu'un tel livre est divin, simplement parce que tout un peuple le dit, ou (ce qui est encore plus absurde) parce que vous vous imaginez y voir par vous-même un caractère de divinité, comme disent les protestans, vous vous expo-

sez à croire toutes les fables imaginables; ou si vous croyez en savoir plus que le commun, vous vous exposez à ne rien croire. Nous devons nous rendre à l'autorité de Dieu, à proportion comme nous nous rendons à celle des hommes. Un malade, pour agir prudemment, ne doit pas se commettre au premier venu qui promet de le guérir, mais au meilleur médecin qu'il pourra trouver; et comment le connoîtra-t-il? sera-ce en l'examinant à fond, ou en le faisant discourir de son art? Il faudroit que le malade fût plus savant en médecine que le médecin même. Il faut donc en venir aux préjugés extérieurs : est-il médecin de la faculté? passe-t-il pour un savant, pour sage, pour expérimenté? est-il fort employé? a-t-il fait grand nombre de belles cures? On s'engage sur la foi publique; on le fait venir; on lui explique le mal. Seroit-il raisonnable d'examiner ses raisonnemens sur les causes et les effets de la maladie, de disputer perpétuellement contre lui, de vouloir connoître la composition des remèdes? Non, le malade y ayant une fois pris confiance, s'abandonne à sa conduite, souvent même contre ce que lui dit sa raison.

Il en est de même d'un avocat pour la conduite d'une affaire, d'un pilote pour la navigation; et toute la vie humaine roule sur cette confiance que l'on est obligé de prendre en ceux qui sont communément estimés habiles en quelques arts. Il n'y a point de science qui donne moins à l'autorité que les mathématiques. Toutefois, si le disciple vouloit contester à son maître, et ne pouvant nier la vérité des axiomes et des définitions, du moins en disputer l'utilité qui ne paroît pas d'abord, il n'apprendroit jamais rien. Ce qu'on appelle docilité n'est autre chose que cette disposition modeste qui fait dire à un disciple : cet homme en sait plus que moi; il faut donc le croire sur sa parole, jusqu'à ce qu'il m'ait mis en état d'entendre les raisons qu'il me dit et de les voir par moi-même.

Au reste, il y a une grande différence entre les mystères que la vraie religion nous enseigne et les absurdités que proposent les fausses religions. Que le soleil se cache tous les jours derrière une montagne; qu'il y ait des mers de lait, de crême, de sucre; que la terre soit soutenue par des éléphans, soutenue par une tortue, c'est ce qui s'appelle des contes de vieilles dont on amuse les enfans; mais que l'esprit infini ne puisse être compris par les esprits qu'il a faits et qu'il a bornés, il n'y a rien en cela que de raisonnable. Si nous n'entendons pas nettement ce que nous sommes nous-mêmes, comment un corps et un esprit, deux natures si différentes, s'unissent en nous pour ne faire qu'une personne; comment c'est le même esprit qui veut et qui connoît, quoique connoître et vouloir soient des actions si distinctes; si, dis-je, nous-mêmes nous entendons si peu tout cela, devons-nous trouver étrange que nous n'entendions pas ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir de la trinité des personnes de la nature divine, ou en Jésus-Christ, l'unité de personne subsistant en deux natures? Il est vrai que l'eucharistie est un objet sensible et d'expérience journalière; mais le changement que nous y croyons, n'est que dans la substance qui ne tombe pas sous les sens. La foi de ces mystères ne consiste pas à démentir la sensation, mais à redresser le jugement; elle ne me fait pas dire : je ne vois rien de blanc ni de rond sur l'autel, mais seulement ce que je vois de blanc et de rond sur l'autel n'est pas du pain, mais le corps de Jésus-Christ. Nos jugemens suivent de si près nos sensations, que nous les confondons souvent. Je dis que je vois un grand arbre à 200 pas, je le vois en effet petit par rapport à moi; mais la distance et la comparaison des objets qui en sont proches, me le fait juger grand. Je marche sur un pavé de marbre, et je dis que toutes les pièces en sont carrées, quoique celles qui s'éloignent de moi me paraissent en losange, et avec les angles plus inégaux plus ils s'éloignent. Je dis le même de l'eucharistie; je vois un objet blanc et rond, que je juge en telles circonstances être le corps de Jésus-Christ, par la foi que j'ai à sa parole infaillible et toute puissante.

Telles sont donc les bornes de la raison et de la foi. Il faut raisonner pour discerner la vraie autorité de la prévention téméraire. Ce qui fait naître tant d'opinions et d'erreurs parmi les hommes, c'est la facilité de croire au hasard, particulièrement dans la jeunesse, tout ce que leur disent ceux avec lesquels ils se rencontrent, soit pour les faits, soit pour les règles de conduite, et de n'user pas assez de leur raison pour distinguer à qui il faut croire. Cet examen seroit difficile. C'est plutôt fait de suivre le torrent; et ce qui les rend inexcusables d'en

user ainsi à l'égard de la religion et de la morale, c'est qu'ils ne sont pas si crédules en ce qui regardent leur intérêt temporel. Ils examinent par eux-mêmes, et consultent ceux qu'ils estiment les plus habiles, marque assurée que ces intérêts leur tiennent plus à cœur que ceux de leur ame et de leur salut. Voilà le crime de la crédulité téméraire qui attache aux fausses religions, crime d'autant plus grand, que la matière est plus importante et la négligence plus affectée.

Mais, dira quelqu'un, la plupart des chrétiens n'agissent-ils pas sur ce point comme les infidèles? N'est-ce pas le bonheur de la naissance qui les détermine à la vraie religion? Pensent-ils seulement à l'examiner, et ne condamneroient-ils pas cet examen comme une dangereuse tentation, puisqu'il supposeroit le doute et par conséquent l'extinction, ou du moins l'affoiblissement de la foi? Je réponds que Dieu seul sait le secret qui se passe dans les cœurs; lui seul connoît l'effet de la foi qu'il répand dans l'âme des enfans à leur baptême; lui seul sait quand chacun d'eux commence à en produire des actes; quels sont les objets et les occasions qui les y excitent; comment l'habitude se fortifie, s'affoiblit ou se perd tout-à-fait; qui sont ceux qui ont une véritable foi divine et surnaturelle, et ceux qui ne tiennent à la religion que par une foi humaine et une crédulité téméraire? Car comme il n'est que trop certain que la plupart des chrétiens perdent la charité, il est vraisemblable qu'il y en a plusieurs qui perdent la foi. Il y a des apostats. Or, on ne doit pas croire qu'ils ne perdent la foi qu'au moment qu'ils renoncent à la vraie religion. Elle étoit éteinte auparavant dans leur cœur : on peut juger de même des libertins et des impies; elle est sans doute bien foible dans les grands pécheurs et languissante dans le commun des chrétiens, qui prend si peu de soin de la fortifier par des actes et un exercice fréquent.

Toutefois, il ne faut pas s'y tromper : les simples et les ignorans font bien des raisonnemens et des réflexions sans s'en apercevoir, et il faut bien se garder de croire qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils sont capables de dire. L'homme le plus grossier, pourvu qu'il raisonne, exerce toutes les opérations de la logique; comme en marchant et en se remuant il pratique les règles de la mécanique, sans les savoir. Ainsi, ne doutez pas que, touchant les objets de la foi, il ne soit frappé de tous les motifs de crédibilité qu'il peut entendre, et par la Providence divine il y en a de proportionnés à tous les esprits : ce sont des faits sensibles et évidens. Il est clair, au moins dans la partie du monde que nous habitons, depuis l'entrée de la Perse jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, qu'il y a toujours eu une société d'hommes faisant profession d'adorer un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; que, depuis la venue de Jésus-Christ, ce culte s'est étendu dans le monde de tous côtés, et que, pour la conduite de cette société qui est l'église, il y a eu des pasteurs dont la suite n'a point été interrompue jusqu'à nous. C'est aux Indiens à montrer, s'ils peuvent, de leur côté, quelque chose de semblable.

Méthode d'instruction.

Il faudroit être sur les lieux, et connoître la disposition des esprits auxquels vous avez affaire, pour vous donner sur ce point des règles certaines. Voici celles qui me paroissent les plus importantes tant en général que pour les Indiens en particulier, suivant le peu de connoissance que j'ai de leurs mœurs et de leurs maximes.

On ne peut établir une religion qu'avec bien du temps, du travail et de la patience. L'expérience nous le fait voir dans toute l'histoire de l'église. Dans les deux ou trois premiers siècles où les miracles étoient si fréquens, le progrès fut plus prompt. Aussi, y avoit-il d'ailleurs des dispositions que vous ne trouvez pas. Les apôtres s'adressoient d'abord aux Juifs déjà instruits du fond de la religion, à qui il ne falloit qu'expliquer les prophéties, et leur faire connoître ce Messie qu'ils attendoient et dont ils savoient que le temps étoit venu. Les Grecs et les Romains étoient préparés par la philosophie qui les avoit déjà désabusés des fables de leurs poètes; en sorte que les gens d'esprit étoient pour la plupart sans religion, et ne soutenoient l'idolâtrie que par politique pour le peuple. Cependant il fallut trois cents ans avant que la religion pût prendre le dessus sur l'idolâtrie, et même sous les empereurs chrétiens, le paganisme se soutint encore plus de deux siècles, principalement dans le menu peuple. La vaste étendue de l'empire romain donnoit une grande commodité pour le progrès de la religion; mais nous ne voyons guère qu'elle ait

subsisté au-delà. Les traditions touchant les prédications des apôtres sont très-obscures. Il y eut à la vérité de grandes églises dans les terres des Parthes et des nouveaux Perses, mais toujours persécutées, et les Sarrasins musulmans achevèrent de les ruiner. Quant à la mission de saint Thomas dans les Indes, l'histoire en est assez incertaine. On ne sait ce que c'est que cette Calamine où le Martyrologe romain marque sa sépulture ; et quant au sépulcre qui étoit honoré à Méliapour, quand les Portugais y arrivèrent, les savans ont vérifié que c'étoit le sépulcre de Mar-Thoma, ou seigneur Thomas, marchand nestorien, qui y avoit prêché l'Evangile à sa mode. Mais je ne vous conseille pas d'entrer sur ce point en dispute avec les Portugais. Dans cette partie de l'Europe que nous connoissons distinctement, nous voyons que les Barbares, c'est-à-dire ceux qui étoient hors de l'empire romain, se sont convertis fort tard. La Flandre et les pays voisins ne reçurent l'Evangile que vers le milieu du septième siècle, par les travaux de saint Éloy ; la Germanie, un siècle après, par les prédications de saint Boniface qui y souffrit le martyre. Encore ne fut-ce que depuis les conquêtes de Charlemagne que la religion y fut établie à demeure, c'est-à-dire dans le neuvième siècle. Elle entra alors dans la Suède et le Danemarck ; en Bohême et dans les autres pays des Slaves, dans le dixième siècle ; en Hongrie, dans le même temps ; en Pologne, dans le onzième siècle. Est-ce que saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Remy n'auroient pu prêcher aux Allemands dont ils étoient si voisins ? Ils ne manquoient pas de zèle ; mais ils attendoient les dispositions favorables.

Je sais que ces peuples étoient brutaux et farouches, et que vos Indiens sont doux et polis ; mais leur douceur les rend paresseux et indifférens. Nous avons ouï parler de l'orgueil des Chinois et de l'opinion qu'ils ont de leurs connoissances. Du moins nos barbares d'Occident se reconnoissoient ignorans, et respectoient les Romains. Ce qui est toujours commun aux nations fort éloignées, c'est d'avoir des coutumes et des opinions très-difficiles à vaincre. Ce qui vient d'un autre bout du monde, nous paroît à peine sérieux. Le roi de Siam et même le roi de la Chine semblent presque être des rois de théâtre. Le premier mouvement porte à rire quand on voit des hommes d'une couleur et d'une figure si différentes. Nous devons être aussi extraordinaires aux Indiens que les Indiens le sont ici. Des hommes vêtus de longs habits, à qui on ne voit que le visage fort blanc, doivent y paroître des spectres, et je ne m'étonne pas si les Siamois s'enfuient d'abord à l'approche des missionnaires. Mais quand des gens si extraordinaires viennent vous dire que vous êtes tous dans l'erreur, que tous vos ancêtres sont damnés et que vous le serez comme eux, ce n'est pas le moyen d'être bien reçus.

Il faut donc prendre un long détour, et user de grandes précautions, leur inspirer le goût de la vérité dans les matières indifférentes, comme les mathématiques et la physique, afin de les accoutumer peu à peu à raisonner plus juste qu'ils n'ont fait jusqu'ici ; leur raconter des histoires véritables, principalement de celles qui n'ont rien que de naturel, pour leur faire sentir, sans le leur dire, la différence des fables ; travailler en même temps à poser les principes de la métaphysique que j'ai marqués, sans en faire encore l'application. Après avoir ainsi préparé un esprit, et l'avoir long-temps fortifié par une bonne nourriture, vous pouvez commencer à lui faire apercevoir les erreurs dans lesquelles il a été élevé, s'il ne les aperçoit déjà de lui-même ; car s'il a compris les principes, et s'il en est persuadé, pour peu qu'il ait de pénétration, il les appliquera aux objets qui lui sont familiers.

Quand vous aurez une fois excité du doute dans leur esprit, il faut encore travailler à leur ôter diverses préventions qui viennent du cœur plus que de l'esprit ; le respect pour leurs docteurs, l'affection pour leurs parens et amis, l'attachement à leurs coutumes. Je n'y vois point de meilleur remède que l'amour de la vérité. S'ils l'ont une fois goûtée, ils verront que rien ne doit lui être préférée ; mais il faut avouer qu'il n'y a que le temps qui puisse guérir de ces passions, comme de toutes les autres. Ce même amour de la vérité doit surmonter l'indifférence d'opinions et principalement des religions. Il faut souffrir en patience l'erreur des autres, quand nous ne pouvons les en guérir ; mais nous sommes coupables, si nous y demeurons un moment à notre escient. On peut pardonner à un homme de se tromper ; mais d'assurer hardiment ce qu'il ne sait point, et des fables inventées à plaisir, et le persuader

aux autres, c'est ce qui n'est point excusable.

De là on peut venir à donner du mépris et de l'aversion des faux docteurs et des faux prophètes, après avoir bien convaincu leur doctrine de fausseté. Tous les imposteurs et faux témoins sont haïssables, mais principalement ceux qui mentent en matière très-importante, et qui séduisent des peuples entiers. De tous les faux témoins, les pires sont ceux qui portent faux témoignage contre Dieu même, ou disent qu'ils sont envoyés par lui, ou se mettent à sa place, en se faisant rendre des honneurs qui sont dus à lui seulement. Après avoir levé ces obstacles extérieurs qui viennent de l'attachement à leurs préjugés, ou de la négligence à s'appliquer, ou de l'autorité de leurs docteurs, il faut attaquer les opinions qui résistent plus à notre doctrine, l'éternité du monde, la multitude des dieux ou tous ensemble, ou successivement; que tout soit corporel; que les âmes des bêtes soient immortelles, ou qu'elles passent de corps en corps, et surtout que le bonheur ou le malheur suivent le mérite par une nécessité fatale et indispensable. Avant que d'avoir effacé ce préjugé, si vous leur parlez de la croix de Jésus-Christ, ce sera pour eux un scandale : ils concluront, suivant leur principe, qu'il avoit mérité dans une autre vie ce qu'il a souffert depuis sa naissance, et ils feront le même jugement des martyrs. C'est peut-être pour cette raison que les jésuites ne se sont pas pressés de parler aux Chinois de Jésus-Christ crucifié. Mais sitôt qu'on y verra les catéchumènes disposés, on ne doit pas différer à les instruire d'un dogme si capital au christianisme. Tous ces préliminaires semblent nécessaires avant que de venir à l'explication de la doctrine chrétienne, si ce n'est que l'expérience vous ait appris que la proposition simple et solide de la vérité suffise pour faire évanouir les erreurs contraires, comme le soleil dissipe les nuages. Si je n'écrivois pour des personnes d'une vertu consommée, je les avertirois de se précautionner contre la tentation de faire paroître un grand fruit de leur mission. Il est triste à la nature d'avoir fait inutilement un si grand voyage, d'avoir tant souffert, et de demeurer dans cet exil volontaire. On veut, à quelque prix que ce soit, faire des chrétiens; l'amour-propre se déguise en zèle. Regardez toujours les exemples des premiers siècles. On éprouvoit les catéchumènes pendant deux ou trois ans, et on ne donnoit ensuite le baptême qu'à ceux qui le demandoient instamment et dont les mœurs paroissoient solidement corrigées. A cette épreuve servoient tant d'exorcismes et de scrutins pendant le carême, dont la pratique pourroit être rétablie très-utilement dans les nouvelles églises. Je ne vois pas non plus que dans ces premiers siècles la conversion des princes fût regardée comme le moyen le plus propre à établir la religion. A la vérité, quand l'occasion s'en présenta, les saints évêques l'embrassèrent avec zèle, et en rendirent grâces à Dieu comme d'un miracle. Mais, auparavant, ils la regardoient comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs et le luxe de la cour avec l'humilité, la tempérance et les autres vertus chrétiennes. L'on dit que l'autorité des princes est le moyen le plus court pour amener les peuples au changement de religion, surtout en Orient, où les rois sont regardés comme une divinité. Mais je doute fort que cette autorité produisît une conviction intérieure. Je crains qu'elle ne fît seulement un changement dans le culte par une basse complaisance, et que de tels chrétiens ne fussent prêts à retourner à leurs idoles, au premier changement de souverain. Je craindrois encore que les missionnaires ne fussent tentés d'avoir des complaisances excessives pour un prince qui se seroit déclaré chrétien, et qu'ils ne crussent être obligés, pour le bien commun, à relâcher beaucoup de la sévérité de leur discipline. Je crois du moins qu'il faudroit, avant que de lui donner le baptême, l'éprouver bien plus que les particuliers. L'exemple de Constantin est remarquable. Il a été trente ans le protecteur de la religion chrétienne sans être baptisé; car il est certain [1] qu'il ne le fut qu'à la mort.

Les biens et les maux suivent le mérite.

C'est ici, si je ne me trompe, l'objection capitale pour la morale; elle a une apparence de raison et de justice; c'est, dira-t-on, l'ordre des choses; le bonheur est dû au bon usage de la liberté, le malheur au mauvais usage : donc tout méchant est malheureux, et tout malheureux est méchant; et comme l'expérience est

[1] Sont-ce les évêques, et n'est-ce pas Constantin lui-même qui voulut différer son baptême? *(Note de l'Editeur.)*

contraire, il y aura d'autres vies devant et après; devant, pour avoir mérité les biens et les maux de cette vie; après, pour recevoir la peine et la récompense de ce qu'on y a mérité: et voilà la métempsycose. De là suivra que jamais l'état des esprits ne sera fixe; car si tout dépend de leur volonté libre, ceux qui sont malheureux pourront, s'ils se convertissent, devenir heureux, et les plus heureux pourront tomber et devenir misérables. C'est le fond des erreurs d'Origène qui les avoit prises de Platon et de Pythagore, et, à remonter plus haut, des Égyptiens, de qui les Indiens peuvent les avoir autrefois reçues. Il y a encore d'autres suites de ce principe. S'il n'y a que le mérite qui distingue les esprits, tous sont égaux naturellement, ou du moins de même nature; le même sera ange, homme, démon, selon notre manière de parler. Il pourra même arriver à devenir Dieu, selon que les Indiens entendent que l'est Sommonokodom, et les autres qui l'ont été et le seront. Donc, c'est par accident que les esprits deviennent âmes et sont unis à des corps, pour peine ou pour récompense de leurs œuvres. Donc il n'y a que l'âme à considérer; c'est l'âme seule qui est l'homme; le corps n'est que le vêtement ou la prison. Je ne vois pas que les Indiens disent que les corps n'aient été faits que pour punir les esprits. Au contraire, je vois qu'ils comptent, pour récompense, d'animer des corps célestes, comme le soleil, les astres, le premier ciel, d'où vient le Xangti des Chinois [1], qui est comme le souverain esprit. Je vois encore que les Indiens comptent, pour récompense, de devenir rois ou rayas, et même de passer en de certains animaux, comme des éléphans. Mais le fond du principe est toujours le même: un certain nombre d'esprits qui, selon leurs mérites ou démérites, deviennent heureux ou malheureux, et, après avoir expié leurs crimes par de longs tourmens, peuvent devenir heureux. Je ne vois pas qu'ils disent que ceux qui sont arrivés au souverain degré de bonheur puissent tomber.

Ou l'on prétend fonder cette doctrine de la métempsycose sur le raisonnement ou sur l'expérience. D'expérience, on ne peut en alléguer de certaine. Tout homme sincère avouera qu'il ne se souvient de rien avant cette vie, et qu'il ne se souvient pas même du commencement de cette vie; et c'est ce qui avoit fait inventer aux anciens leur fleuve Léthé, dont on faisoit boire aux âmes avant que de les renvoyer dans des corps. Quand donc Pythagore ou Sommonokodom, ou qui on voudra, ont dit qu'ils avoient été autrefois un tel homme et un tel animal, ils n'ont pas dû être cru sur leur parole, et il étoit juste de leur en demander des preuves. Et pourquoi quelques particuliers seulement s'en seroient-ils souvenu? Et si la loi de la métempsycose étoit générale pour tous les hommes, la réminiscence devroit être aussi générale; d'autant plus que l'on prétend que les âmes sont envoyées en d'autres corps pour être punies ou récompensées. Or, la punition est inutile si le coupable ne sait pourquoi il souffre. On ne se venge qu'à demi si on ne le fait connoître. Il en est de même de la récompense. Que si, pour prouver la réminiscence, on a recours aux notions qui sont en nous des principes de toutes les sciences, comme Platon prétend s'en servir dans le Ménon; dans ce cas, il faudra revenir à ce qui a été dit, que tous les hommes ont à la vérité ces principes, et que c'est en quoi consiste le fond de la raison. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils les aient appris dans une autre vie, puisque l'on demanderoit par quels moyens ils les auraient appris, et ainsi à l'infini. Il n'y a non plus aucune expérience qui nous oblige à attacher des esprits aux astres ni aux cieux. Voyons bien que leurs mouvemens ont été réglés par quelque esprit très-sage et très-puissant; mais que chacun ait le sien qui y soit attaché, c'est ce que nous ne voyons point. Leurs mouvemens ressemblent bien plus à ceux des horloges et des autres machines artificielles, toujours uniformes, suivant l'impression qui leur est donnée, qu'à ces mouvemens des animaux, si irréguliers, suivant les objets qui les attirent ou les repoussent. Quant aux bêtes, loin d'être obligées d'avouer qu'elles ont des âmes semblables aux nôtres, nous sommes forcés d'avouer qu'elles n'en ont pas de telles, et que, s'il y a en elles autre chose que le corps, du moins il n'y a ni raison, ni intelligence; ce qui mérite d'être examiné à part. Il faut donc convenir qu'il n'y a point d'expérience certaine sur laquelle on puisse appuyer l'opinion du passage des âmes de corps en corps.

[1] La métempsycose est une doctrine peu suivie à la Chine. Tous les lettrés chinois la rejettent. Voyez les Lettres des missionnaires de la Chine.

(Note de l'Editeur.)

Il n'y en a point non plus de raisonnement démonstratif. Les hommes, dit-on, souffrent dès qu'ils entrent dans cette vie; donc ils ont péché auparavant. C'est une conjecture, non une preuve, comme s'il ne pouvoit y avoir d'autre cause de ces souffrances. Tous les hommes reconnoissent que l'on punit les pères en la personne de leurs enfans. Pourquoi donc n'en seroit-il pas de même pour tout le genre humain? Ce qui est en effet notre doctrine du péché originel. De plus, je nie qu'il soit toujours injuste de faire souffrir celui qui n'a point péché, pourvu qu'on le récompense ensuite de sa souffrance. Tous les hommes travaillent, c'est-à-dire souffrent du bien et du mal dans l'espérance d'un bien à venir. Le laboureur qui a souffert le froid et le chaud, la faim, la soif et la lassitude, n'a point regret de son travail quand il recueille une grande moisson. Moins on a mérité de souffrir, plus il y a de vertu; et je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse mettre au même rang un criminel qui souffre le supplice dû à son crime et un homme de bien qui veut bien souffrir des peines aussi rigoureuses. Nous louons encore celui qui paie pour un autre et qui souffre pour un autre; c'est une espèce d'excellente vertu. Ainsi, le principe n'est pas vrai en général : que la peine suive toujours le mérite comme par une nécessité fatale, et que tout malheureux soit méchant.

Il faut encore démêler l'équivoque de bien et de mal. Le vrai bien de chaque chose est ce qui la rend meilleure; son mal est ce qui la rend pire. Donc le bien essentiel d'un esprit est l'amour de la vérité et de la droiture : son mal est de s'en éloigner. D'être attaché à un corps, à l'occasion duquel l'esprit sente de la douleur, est bien une espèce de mal pour l'esprit, puisque c'est un sentiment fâcheux; mais ce mal, loin de le rendre mauvais, est une preuve et un exercice de vertu, c'est-à-dire qu'il est l'occasion d'un vrai bien; car celui qui souffre doit se conformer à son état présent, qu'il ne peut changer, l'agréer et céder à cette nécessité. S'il le fait, il sera louable. Personne ne dit qu'un homme soit méchant et haïssable parce qu'il est malade et qu'il souffre de cruelles douleurs; on le plaint seulement comme malheureux; on le loue même s'il est patient; et si l'on veut deviner une vie précédente où il ait mérité ce qu'il souffre, ce n'est plus un sentiment ordinaire, c'est un détour recherché et un raffinement propre à éteindre toute estime de la patience, toute compassion et tout sentiment d'humanité. Que si le vrai bien de l'homme sur la terre n'est que la connoissance de la vérité et l'exercice de la vertu, il est facile de montrer combien est grossière l'imagination des bramines, qui passent plusieurs années sans changer de posture, et souffrent volontairement de cruels tourmens pour devenir rois ou grands seigneurs dans une autre vie, en même temps qu'ils font profession de mépriser les richesses et les honneurs de la terre; c'est-à-dire que dès à présent ils se rendent malheureux, afin de devenir un jour malheureux d'une autre manière, et même méchans; car la vertu est bien plus difficile dans la grande fortune que dans la médiocre..... On ne voit rien de semblable dans l'ancien paganisme; il y avait peu de ces tristes et affreuses superstitions : ce n'étoit que pompe, spectacles et plaisirs.

Des âmes des bêtes.

La question des âmes des bêtes n'est pas seulement de physique à l'égard des Indiens, mais de théologie, puisqu'il est de la foi chrétienne que l'homme est d'une autre nature que les bêtes, fait à l'image de Dieu, qui les lui a soumises et lui a permis de s'en servir à toute sorte d'usage, même de les tuer pour s'en nourrir. Il est donc nécessaire de leur persuader qu'elles n'ont pas d'âmes raisonnables et immortelles, et de ruiner ainsi la métempsycose par le fondement.

Ce seroit sans doute le plus court de montrer qu'il n'y a dans les bêtes que le corps, et que tous leurs mouvemens les plus merveilleux se peuvent expliquer par des raisons mécaniques. Du moins quand il y auroit quelqu'un de leurs mouvemens que nous ne pourrions pas expliquer, il faudroit avouer simplement notre ignorance plutôt que de nous payer de mots que nous n'entendons pas. Or, qui peut dire qu'il entend bien ce que c'est qu'une âme matérielle, qui n'est ni esprit ni corps, mais partie d'un corps, une substance incomplète, une forme substantielle? Qui peut résoudre nettement les objections que l'on fait sur les formes partielles, la forme cadavérique, les deux ou trois âmes subordonnées en un même sujet, et toutes les autres suites de cette doctrine? Pour moi, j'aimerois mieux reconnoître de bonne foi que je ne connois pas tout ce qui se passe dans les

bêtes ; mais cette ignorance ne me fera jamais assurer ce que je ne comprends pas, encore moins admettre en elles une âme semblable à la mienne, puisque je n'y vois aucun des signes qui me la font reconnoître dans les autres hommes ; ce seroit donc le chemin le plus court de réduire les Indiens à cette négative. Je n'ai aucune raison de croire que les bêtes aient des âmes plutôt que les horloges et les autres machines artificielles ; mais cela n'est pas à espérer. Leurs anciennes préventions les éloignent trop de cette pensée. Ils sont trop ignorans de l'anatomie pour comprendre les ressorts qui peuvent faire tant de mouvemens si différens, et il est impossible de les instruire qu'en tuant des bêtes, au moins si l'on veut venir jusqu'à voir le chemin du chyle et la circulation du sang; c'est-à-dire qu'il faudrait les avoir persuadés avant que de pouvoir commencer la preuve. Je ne crois pas toutefois que les missionnaires doivent négliger de s'instruire de l'anatomie autant qu'il leur sera possible : ce n'est pas à leur égard une simple curiosité, puisque de là dépend la résolution de cette question de l'âme des bêtes, si importante dans les Indes. Mais quand on viendra à en tirer les conséquences, ils doivent prendre garde à ne pas paroître trop entêtés de la nouvelle philosophie, à cause des Espagnols et autres Européens, à qui elle pourroit être suspecte, faute de l'entendre.

Je crois donc qu'il faut se contenter d'établir solidement la distinction de l'homme et de la bête, qui suffit pour votre dessein, et voici comme j'y voudrois procéder. Nous ne devons raisonner que suivant ce que nous connoissons, et nous connoissons mieux ce qui est en nous que ce qui est dehors [1]. Je sens en moi des pensées, des connoissances, des volontés. Je reconnois aussi que j'ai un corps étendu, figuré et capable de mouvement. Je vois autour de moi d'autres corps entièrement semblables au mien. J'en vois d'entièrement différens, comme les astres, les fleuves, les pierres. J'en vois partie semblables, partie différens, comme ceux des bêtes. Quant aux animaux dont les corps sont tout-à-fait semblables au mien, je vois qu'en leur parlant ils me répondent à propos, c'est-à-dire qu'ils me font entendre des pensées semblables aux miennes et liées avec les miennes, et cela par des signes qui n'ont aucun rapport naturel avec nos pensées, et qui par conséquent doivent avoir été inventés ou concertés par ces animaux semblables à nous, que nous appelons *hommes*. Je vois de plus que ces hommes apprennent et exercent des arts qu'aucun d'eux ne fait naturellement, comme de bâtir des maisons, faire des tissus et des étoffes, forger des métaux, écrire, peindre, et que dans ces arts ils inventent tous les jours et se perfectionnent de plus en plus. Je vois qu'ils se souviennent des choses passées il y a long-temps; qu'ils prévoient celles qui doivent arriver long-temps après, jusqu'à prédire des éclipses long-temps auparavant. Je vois qu'ils sont violemment agités par des objets qui ne regardent point le corps, comme l'opinion des autres hommes, qui produit la gloire ou l'infamie, d'où viennent l'ambition, la honte et les autres passions semblables. Je sens en moi tous ces mouvemens et toutes ces propriétés que je vois dans les autres hommes ; d'où je conclus avec raison qu'ils ont tout ce que j'ai au-dedans comme au-dehors, c'est-à-dire non-seulement un corps de la même figure, mais une âme de la même espèce.

Quand je viens aux autres animaux, j'y vois à la vérité quelque ressemblance : ils se nourrissent comme moi, ils marchent, ils font divers mouvemens, ils en font même que je ne puis faire, comme de voler ; mais tout cela appartient au corps, et sans examiner tout le reste qui peut être équivoque, je n'y vois aucun des signes auxquels j'ai dit que je reconnoissois les hommes. Ils ne parlent point, ou s'il y en a qui prononcent quelques paroles, comme les perroquets, elles n'ont point de suite, ne répondent point à propos, en un mot, ne nous apprennent point que ces animaux aient des pensées. De dire que les animaux de chaque espèce et principalement les oiseaux ont un langage entre eux par lequel ils se communiquent leurs pensées, mais que nous ne l'entendons pas, on le dit sans preuve, et on peut le nier ; de même nous voyons bien dans tous les animaux des voix naturelles semblables à celles qui expriment nos passions ; mais nous n'y voyons aucun signe d'institution semblable à notre parole.

En général les animaux n'inventent rien. Ils font à la vérité des ouvrages dont nous admirons l'artifice, comme les nids de tous les oiseaux et des hirondelles en particulier, les toiles des araignées, les loges des mouches à miel, les

[1] V. Aug., l. 10, *de Trin.*, c. 9.

coques des vers à soie; mais ils les font toujours de même, dans tous les pays, dans tous les temps; ils ne s'instruisent point les uns les autres. Or en nous-mêmes il se fait de grandes merveilles auxquelles notre raison n'a point de part. Ce n'est point par son secours que notre nourriture se digère et se distribue; que toutes les parties de notre corps, même celles que nous ne connoissons pas, se conservent et s'augmentent; ce n'est point par la raison que nous prenons en marchant un équilibre si juste et que nous étendons si à propos un bras quand il y a péril de tomber. Enfin, la mère des sept martyrs avoit raison de leur dire : Je ne sais comment vous vous êtes trouvés dans mon sein, ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie, ni qui ai formé vos membres. Nous n'attribuons à l'homme que les ouvrages qu'il fait avec dessein, connoissance et réflexion.

Mais, dira-t-on, les animaux sont capables d'instruction; on dresse des chevaux et des chiens; on les accoutume à quantité de mouvemens qu'ils ne feroient pas d'eux-mêmes, et ils obéissent à la seule voix. Prenez garde comment se fait cette instruction : suffit-il de parler à un animal? Ne faut-il pas joindre à la voix le bâton ou quelque appât de viande, ou quelque chose de semblable qui s'applique immédiatement à son corps, ou du moins qui frappe fortement ses sens? Ensuite la voix qui accompagne ces impressions venant à le frapper encore, peut bien faire toute seule le même effet. Après cela il est inutile d'alléguer une infinité d'exemples de l'industrie des chiens, des ruses des lièvres, de la docilité des éléphans et toutes les histoires, vraies ou fausses, par lesquelles finissent ordinairement les disputes en cette matière. Tout ce que l'on pourra conter prouvera bien que les animaux sont conduits par une raison très-sage, mais non pas que cette raison soit en eux, puisqu'il demeurera constant que tous les animaux de même espèce font toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances; que l'expérience des siècles passés ne leur a rien appris, qu'ils se logent et se nourrissent comme ils ont toujours fait; que les poissons sont aussi faciles à prendre, les chevaux aussi faciles à dompter qu'ils l'ont toujours été, ou plutôt que toutes ces facilités ont augmenté, parce que les hommes y ajoutent toujours quelque chose. Enfin, que l'on prenne l'homme le plus ignorant et le plus grossier, un imbécille même, si l'on veut, ou un insensé, on remarquera une infinité d'actions qui lui seront singulières, et qui marqueront en lui un principe intérieur de pensées et de volontés semblables aux nôtres.

Au reste, en rabaissant l'âme des bêtes, quand on iroit jusqu'à la nier, il ne faut pas craindre de mettre la nôtre en péril ni d'affoiblir les preuves de l'immortalité de l'âme. Elles ne dépendent point de ce qui est hors de nous, mais de ce que nous sentons en nous-mêmes; soit que dans les bêtes il n'y ait que la machine des corps, soit qu'il y ait quelque chose de plus, cela ne fait rien pour nous. Nous sommes assurés que nous pensons et que nous voulons; c'est la première connoissance dont nous avons de la certitude; et si l'on veut pousser le raisonnement jusqu'à la dernière exactitude, on trouvera que s'il y avoit en nous quelque partie dont nous pussions douter, ce seroit plutôt de notre corps que de notre âme par laquelle nous connoissons le corps. Or, que ce soient deux parties, c'est-à-dire deux substances différentes, on le reconnoîtra clairement, en attribuant à chacun ce qui lui convient : en mettant d'un côté les pensées, les connoissances, perceptions, sentimens, volontés, doutes, désirs et actions semblables; et de l'autre, étendue, figure, couleur, mouvement, mollesse, dureté, solidité, on verra que ce qui convient à l'un ne peut jamais convenir à l'autre que par des manières figurées et abusives. D'où il s'ensuit que nous devons tenir pour des substances différentes les sujets auxquels conviennent des attributs si différens. Or, si l'âme est spirituelle, elle est indivisible et incorruptible, par conséquent immortelle, à moins qu'il ne plût à Dieu de l'anéantir, ce qu'aucune raison naturelle ne nous donne sujet de craindre. Mais en relevant la dignité de l'âme raisonnable, il faut montrer l'absurdité de ceux qui veulent la relever jusqu'à l'excès, et la faire une portion de Dieu même. Aucun esprit n'a des parties divisibles, moins encore l'esprit souverain qui est immense sans étendue et éternel sans durée. Il ne peut être lui-même son propre ouvrage, lui-même être bon par une de ses parties, et mauvais par l'autre, être ignorant et savant, sage et insensé, ami et ennemi de lui-même, heureux et malheureux; ce sont des contradictions trop manifestes.

Il faut dire un mot des plantes, puisque les Siamois y étendent leur métempsycose, du moins jusqu'à certains arbres. Il est bien plus facile à l'égard des plantes qu'à l'égard des animaux de montrer que ce ne sont que de simples machines, et que, sans y admettre aucun principe intérieur qui attire la nourriture (ce qui est plus aisé à dire qu'à concevoir), il suffit de supposer que la chaleur du soleil, ou quelque autre cause agitant les sucs qui sont dans la terre, ils entrent dans les pores des graines, ou des racines qui sont propres à les recevoir, et qui, étant une fois engagés, ils se poussent toujours et font augmenter la plante. Il me semble que cette opinion devient assez commune, et qu'il n'y a plus guère de philosophes qui s'intéressent à la conservation des âmes végétatives. Mais quand on voudroit en reconnoître, on pourroit se servir de tout ce que je viens de dire de la différence de l'homme et de la bête, et bien plus fortement, et je ne crois pas qu'il y ait d'Indien assez stupide pour défendre l'âme des plantes, après avoir abandonné celle des animaux. Seulement, à l'égard des plantes, je voudrois insister davantage sur ce que la preuve est générale. S'il y a une âme dans un éléphant, il y en a aussi dans une mouche, dans une huître. S'il y en a une dans un chêne, ou un cèdre, il y en a aussi dans une épine, dans une ortie, dans la moindre herbe. On ne peut alléguer de raison pour l'un que je n'applique à l'autre. Donc, s'il n'est pas permis de couper les arbres de peur de les tuer, il ne sera pas permis de cueillir un brin d'herbe, ni un grain de blé ou de riz, de peur d'en chasser des âmes; et je ne vois plus de quoi les hommes ni les animaux se nourriront. Cette absurdité bien poussée peut servir à réveiller les Indiens et les tirer de leurs préjugés.

Destinée, liberté.

Sur cette matière, il y a deux erreurs opposées qui se trouvent souvent dans les mêmes personnes, suivant leurs dispositions en des occasions différentes. L'idée confuse d'une destinée, ou d'une nécessité fatale, leur paroît commode pour se dispenser d'examiner l'avenir et pour abréger les délibérations, et encore plus pour s'excuser quand ils ont failli. D'ailleurs, ils sentent leur liberté par une expérience continuelle, et elle flatte leur orgueil en leur faisant croire qu'ils sont la cause unique du bien qu'ils font, et qu'il y a en eux un principe d'actions entièrement indépendant. L'imagination d'une destinée et d'une nécessité invincible est fondée sur l'expérience du cours réglé de la nature : on a vu le soleil et les astres rouler toujours par les mêmes routes; les corps légers ou pesans tendre toujours au même lieu, et ainsi du reste. On a donné à cet ordre invariable le nom de *nécessité*, sans faire assez d'attention à la cause de cet ordre, qui est la volonté du Créateur. Au contraire, les anciens philosophes ont cru que l'esprit souverain qui avoit formé l'univers s'étoit assujetti à cette nécessité, comme les ouvriers vulgaires. C'est pourquoi Timée, que Platon a suivi, établit d'abord ces trois principes : l'intelligence, la matière et la nécessité. On a passé plus loin, et voyant combien est courte la prudence humaine, et que les hommes, malgré leurs précautions, tombent souvent dans les maux qu'ils craignent le plus, on a voulu croire qu'il y avoit, même dans les actions des hommes, une nécessité inévitable, et les méchans ont cherché par là à s'autoriser dans leurs crimes.

Si vous trouvez des infidèles dans ces erreurs, appliquez-vous à leur faire entendre que nous ne jugeons des choses nécessaires que par rapport à nous, c'est-à-dire en tant qu'elles ne dépendent point de notre volonté. Ainsi, ce qui est nécessaire à l'égard de l'un, est volontaire et arbitraire à l'égard de l'autre. La volonté du maître devient une nécessité pour son esclave. Le caprice du prince est comme un puissant ressort qui remue et souvent renverse toute la machine de l'état. Ainsi, cet ordre merveilleux de la nature si nécessaire à notre égard, n'est que l'effet de la volonté de Dieu. Il peut se dispenser, quand il lui plaît, des lois de la mécanique et des autres règles que lui-même a établies, puisqu'il peut faire des miracles.

Quant à l'imagination d'une nécessité fatale dans les choses humaines, vous la détruirez par les exemples des lois, des peines, des récompenses, des délibérations, des préparatifs et des provisions qu'on fait pour l'avenir; en un mot, par les mêmes preuves qui montre le libre arbitre. Seulement, après avoir établi l'idée de l'être nécessaire, de l'esprit créateur, vous montrerez qu'il doit être le maître des créatures intelligentes aussi bien que des autres, et les conduire toutes par des voies con-

venables à chacune pour accomplir ses desseins. Que si nous ne pouvons concilier aisément avec notre liberté les règles infaillibles de la Providence, il faut nous en prendre à notre foiblesse plutôt que de nier ce qui est évident. Car si nous voulions détruire l'une de ces vérités par l'autre, que nous sommes libres, ou que nous dépendons absolument de celui qui nous a fait et qui nous conserve, laquelle abandonnerions-nous la première?

D'ailleurs, pour ôter l'idée que notre liberté soit entière, et pour abaisser l'orgueil humain, faites-leur remarquer la foiblesse de leurs bons désirs et de leurs bonnes résolutions; combien il y a de différence entre l'esprit et le cœur; combien il est facile d'apercevoir ce qui est juste, et combien il est difficile de le pratiquer; la distance entre connoître et vouloir, et entre vouloir imparfaitement et efficacement; la rébellion du corps et la violence des passions; la tyrannie des mauvaises habitudes; en un mot, toutes les preuves que nous avons par notre propre expérience que la nature n'est pas entière, et que l'homme n'est pas tel que sa raison lui fait voir qu'il devroit être : ici servira tout ce que saint Augustin a dit contre les pélagiens, tiré de la raison naturelle. Par cette doctrine du libre arbitre, vous poserez les fondemens du péché originel et du besoin d'un réparateur.

LETTRE DU PERE TARILLON,

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT,

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DES MISSIONS DES PP. JÉSUITES DANS LA GRÈCE.

Missions de Smyrne, de Tessalonique, de Scio, de Santorin.

MONSEIGNEUR,

Prêt à repasser dans la Grèce, dont je suis absent depuis près d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de l'état où j'ai laissé les missions que nous y avons. Vous parler, monseigneur, de ces belles et florissantes missions, et des facilités que nous trouvons partout à y exercer nos saints ministères, c'est moins vous en faire la relation que vous rappeler le souvenir des grandes obligations que nous vous avons, et que vous rendre compte de l'usage que nous faisons de votre protection. J'ose dire que c'est encore satisfaire en quelque façon votre piété. Je sais, monseigneur, et je sais par ma propre expérience, le plaisir que vous prenez à être informé dans le plus grand détail de tout ce qui a rapport à l'avancement de la religion, pour laquelle vous avez un zèle qui doit bien animer le nôtre. Dans cette confiance, monseigneur, et pressé d'ailleurs par ma reconnoissance particulière, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire à votre Grandeur, avant que de partir, un récit fidèle et circonstancié des différens lieux où nous résidons et des emplois que nous y exerçons.

Les principales demeures des missionnaires sont Constantinople en Thrace, Smyrne en Ionie, Thessalonique en Macédoine, Scio, Naxie, Santorin dans l'Archipel.

La mission de Constantinople.

Constantinople est un monde où le nombre des chrétiens est prodigieux. On ne parle pas moins de deux cent mille Grecs et de quatre-vingt mille Arméniens d'habitans fixes, sans y comprendre ceux qui vont et viennent, et que la demeure de la cour ou le mouvement du grand commerce y fait incessamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude du peuple de Constantinople que les temps de mortalité. J'ai été témoin que la peste y a enlevé jusqu'à deux et trois cent mille personnes. On faisoit cette supputation par le nombre des corps morts que l'on passoit aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques semaines on revoyoit partout la même foule, et il ne paroissoit pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitoient du temps des Génois, il y en a encore plusieurs qui se sont maintenues à Galata et à Péra. Ces familles font entre elles trois à quatre cents personnes. La plupart sont interprètes des ambassadeurs, quelques-uns sont médecins, ce qui leur donne une grande considération et de grandes entrées auprès des seigneurs turcs, et même jusque dans le sérail.

Les maisons des ambassadeurs des princes chrétiens, et les marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des chrétiens francs; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtimens des chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour

à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays.

Il faut encore compter parmi les catholiques de Constantinople quatre ou cinq mille esclaves servant sur les vaisseaux et les galères, ou enfermés dans le bagne du grand-seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces catholiques ont pour supérieur ecclésiastique, M. Raymond Galani, archevêque titulaire d'Ancyre, de l'ordre de saint Dominique, et Ragusois de nation, prélat d'une très-exacte régularité et d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine, et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre église passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûté avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques ambassadeurs de France et de celle de la jeune princesse Tekeli. La sépulture de madame la princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion, ils avoient commencé à Nicomédie une petite mission que la mort de la princesse a interrompue : ces missions détachées n'étant pas pratiquables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette princesse.

Les fonctions ordinaires de notre église sont la célébration du service divin, l'administration des sacremens, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'Evangile; tout cela avec une liberté aussi entière que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en grec, en turc, en italien, en françois. Quantité d'hommes et de femmes des trois rits, franc, grec, arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plein-pied de l'église; les femmes sont, à la manière d'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en grec et en turc, quoique établis pour les seuls enfans, ne sont pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années, le père Jacques Portier, notre supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions turques tous les lundis : une le matin pour les marabutes ou vierges arméniennes consacrées à Dieu, et qui, dans les maisons de leurs parens, mènent une vie fort retirée et fort austère; l'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de conférence, a été instituée pour apprendre les principaux points de la religion orthodoxe et les devoirs des ecclésiastiques à beaucoup de jeunes diacres et sous-diacres arméniens, d'un fort bon esprit, qui par là s'aguerrissent contre les erreurs, et seront eux-mêmes un jour d'excellens missionnaires, quand ils auront été faits prêtres ou vertabiets.

Le dimanche, les marchands s'assemblent pour leur confrérie du Saint-Sacrement, qui est fort nombreuse, et où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des pénitens de Sainte-Anne, établie à Galata, et qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi saint au soir leur coutume est de faire en pleine rue une procession générale, où on porte solennellement la relique de la sainte épine, et où tout Galata et tout Péra se trouvent.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre procession le long des principales rues de Galata, avec la croix haute et chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin sont les premiers à s'arrêter et à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'église à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des ambassadeurs du roi. Le comte Caprara, un de leurs ambassadeurs, y est inhumé, et j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obsèques des deux derniers empereurs[1]. Il faut qu'à chaque céré-

monie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appeloient ces représentations funèbres *katarthirion*, et les Arméniens *kavaran*, qui en leur langue veut dire purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prières continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funèbres et de tout ce qui se pratiquoit selon nos usages pour le repos de l'âme, ou pour honorer la mémoire des princes défunts. On en sait plusieurs que ces actes publics de la foi du purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction résident dans la ville impériale au-delà du port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le Patriarcat, ou le Fanal. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens empereurs grecs, d'autres qui ont des alliances avec les beys de Moldavie et de Valachie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro-Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro-Cordato a laissé deux fils dont l'aîné est pour la seconde fois bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces messieurs. Le bey de Moldavie, à qui le père Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un jésuite pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes visites, et il nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de religion; il nous dit ses pensées, et sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats vêtus aussi simplement que lui, et de quelques ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois ornée de compartimens d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de patriarche universel, et il faut l'appeler, non très-saint père, mais très-saint, *panosiotatos*. De même quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas comme nous, l'archevêque ou l'évêque, mais le saint d'une telle ville, comme le saint d'Héraclée, le saint de Calcédoine, etc.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres prélats dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfans à nos instructions et à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un bey de Valaquie. Je connois à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentimens; mais, généralement parlant, ce n'est pas dans cette capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des schismatiques de cette nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines qui les rendent indociles et suffisans. On dirait que cette grande ville et toute la puissance qu'elle renferme est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, vouloit être pauvre et humilié. « Dieu, » m'ajouta-t-il, qui nous connoît, et qui veut » nous sauver, nous fait marcher par-là depuis » près de trois cents ans. Nos richesses et no» tre grandeur passées nous ont perdus. J'ai bien » peur que les fumées qui nous en sont restées » à la tête n'achèvent notre entière ruine. »

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes

plus grands docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs; mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudroit pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts d'heure ou une heure seulement, comme on fait en France; ils n'en seroient pas édifiés. Après les deux et trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Église. Les pères et les mères, les enfans, les domestiques mêmes, tous n'y respirent que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, et qui ont tout presque perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement. *Y pensez-vous,* disent-ils à leurs amis, *la parole de Jésus-Christ notre maître n'est-elle pas expresse?* « *Que qui perdra tout pour lui, jusqu'à sa vie, retrouvera tout dans lui.* » Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés et non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte communion, et après eux les mères avec leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'âme pénétrée. Si nous n'avions des mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation à Constantinople est le P. Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Avant que de se consacrer aux missions du Levant, il avoit fait pendant quelques années l'office de missionnaire à Fribourg en Brisgau, du temps de la dernière guerre. Nos officiers, dont plusieurs vivent encore, l'honoroient de leur confiance, et c'est entre ses mains que le célèbre M. du Faï voulut mourir. Dans la seule année 1712, ce père a ramené plus de 400 schismatiques, et a confessé lui seul plus de 3,000 personnes. L'année passée, le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paroître peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à sa main un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs prêtres et vertabiets orthodoxes servent encore extrêmement la foi. Ils sont comme les surveillans de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la justice que le grand-seigneur fit il y a quatre ans du sanguinaire visir Ali-Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre les Arméniens, les catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez constante. Il semble que le sang du saint prêtre arménien Dergoumidas [1], répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la persécution. Il ne se fait plus de temps en temps, de la part des hérétiques, que quelques légers mouvemens qui passent vite, et qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fidèles.

Si on en croit tout Constantinople, la mémoire du serviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occasion des grâces miraculeuses que plusieurs personnes publient avoir obtenues par son intercession. La plus réelle, et celle qu'on attribue le plus communément à ses prières, est l'esprit de foi qui semble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue et sanglante persécution qu'ils viennent d'essuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des catholiques de Constantinople s'est augmenté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de 12,000. Il en est des autres grandes villes à proportion. Messire Melchou, élève de la congrégation *de Propaganda*, et évêque de Mardin, dans le Diarbeck, prélat d'une grande vertu et d'un grand savoir, vient de faire presque tout son diocèse catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies et de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage, il eut le courage de passer l'année dernière à Constantinople, et de venir demander au grand-

[1] Il fut condamné à mort par le grand-visir Ali-Pacha, le 5 novembre 1707.

visir un *firman* de la Porte qui mît à couvert sa personne et son troupeau des vexations du pacha de Mardin. Ne trouvant personne qui voulût se hasarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein divan, et Dieu donna tant de force à ses paroles, que le visir ordonna par sentence publique que le pacha de Mardin seroit déposé et mis en prison jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos missionnaires à Constantinople est le soin des esclaves du bagne du grand-seigneur. Le bagne, ainsi appelé du mot italien *bagno*, à cause d'un bain qu'ont là les Turcs, est une vaste enceinte fermée de hautes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtimens de figure presque carrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand bagne, et le plus petit le petit bagne. Ces deux bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte, et par quelques fenêtres fort hautes traversées de gros barreaux de fer. C'est là où on loge les chrétiens pris en guerre, ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Les officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, et où chacun n'a guère de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque bagne, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec et moscovite. Chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornemens à part. Ces chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disoient les Turcs, leur son réveilloit les anges qui venoient dormir la nuit sur le toit d'une mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage.

Assez près du petit bagne, on a bâti et orné, des aumônes des fidèles, une petite église sous le titre de Saint-Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la chapelle des officiers et des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du bagne, et sous lui un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque esclave, quoique dans le bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, outre les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens turcs ont été contens pendant le travail sont séparés les uns des autres; ceux qu'ils veulent punir sont laissés enchaînés ensemble; après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les bagnes. Ils n'y sont pas plus tôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs; il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux jésuites vont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagnes. Ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves. Le père de chaque bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière. La coutume est de commencer par faire l'eau bénite, et d'en jeter de tous côtés; ensuite le père fait la prière à haute voix, et donne les cinq points de l'examen

avec la formule de l'acte de contrition, que tous répètent après lui. Quand les prières sont achevées, il fait une petite exhortation d'une demi-heure sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapports à leurs dispositions présentes. De là il se met au confessionnal pour quelques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le père leur fait une courte explication de l'Évangile. La messe finie, après que les communians ont fait leur action de grâces, il va se placer à la porte de la chapelle avec les aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à la portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres, et du supérieur même), s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le pere Vandermans, Flamand de nation. La peste étoit alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir près de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnoissance de la grâce insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie, que le père Pierre Besnier, si connu par son beau génie et par ses rares talents. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres pères de cette mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le père eut expiré; et pendant les trois jours de sa maladie ils avoient été nuit et jour auprès de lui.

Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le père Jacques Cachod dont j'ai parlé, et qui, avec le nom de père des Arméniens, a encore à Constantinople et à Malte celui de père des esclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et les galères du grand-seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent sortir, savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce père m'écrivit à Scio la lettre qui suit:

« Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses; et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai donné les derniers sacremens et fermé les yeux à quatre-vingts-six personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville et au grand air les gens mouroient à milliers. Durant le jour je n'étois, ce me semble, étonné de rien; il n'y avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentois l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru, ajoute-t-il, et que je ne courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de 82 canons. Les esclaves de concert avec les gardiens m'y avoient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étoient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvois respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. »

J'abuse peut-être de votre patience, monseigneur, en vous entretenant de tous ces me-

nus détails. Je voulois les supprimer, mais on m'a assuré que votre Grandeur seroit bien aise de les voir ici. J'ajouterai seulement à cet article de la mission de Constantinople, que si au lieu de quatre ou cinq jésuites, nous y étions douze ou quinze, nous aurions encore plus de travail que nous n'en pourrions porter.

La mission de Smyrne.

Smyrne n'a que quatre jésuites, dont deux ont près de quatre-vingts ans. Cependant c'est encore une mission où il y a de grands biens à faire pour le salut du prochain. Il est vrai que le père Adrien Verzeau, qui en est le supérieur, y travaille autant que plusieurs autres.

Les consuls de France, d'Angleterre, de Vénise, de Hollande, de Gênes, logent avec presque tous leurs marchands, dans une grande et belle rue d'une demi-lieue de longueur, appelée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne 20,000 Grecs, et 7 à 8,000 Arméniens. Les Grecs commencent-là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'archevêque et les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété et aux lettres. Plusieurs d'entre eux, jusqu'à leurs ecclésiastiques, se confessent à nous, et fréquentent notre église comme les Latins.

Les Arméniens sont à Smyrne à peu près les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons là pour consul M. de Fontenu, qui sait les contenir eux et les autres dans un respect dont personne n'ose sortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de catholiques très-réglés et très-fervens, entre autres beaucoup de marchands de Perse et de la province de Nakivan, que les pères dominicains cultivent depuis près de quatre cents ans. Presque toute cette province a embrassé le rit latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très-nombreuses, et qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des catholiques à s'approcher des sacremens. Quelquefois notre église et notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noël et à Pâques un des pères est demandé à Guzelhissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Éphèse, à Tyatire et autres lieux de ces quartiers-là, où le cmmerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage le père réconcilie toujours quelqu'un à l'église. Quand nous aurons un plus grand nombre de missionnaires, nous étendrons ces missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs de Smyrne. Si même il étoit possible que quelques-uns de nous pussent aller et venir tour à tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagneroit bien des âmes à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des missions de l'Archipel. Les jardinages sans fin dont la ville est environnée, sont presque tous entre les mains de chrétiens latins et grecs des îles de Chio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, etc., tous gens à portée d'être instruits, et qui nous connoissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes et de filles de toutes les îles, que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance et de toute l'ardeur de leur zèle, pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de pestes violentes et de tremblemens de terre si furieux, qu'ils allarment ceux-mêmes qui sont moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de 10,000 personnes, et les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se précautionnèrent, et très-peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti, leur évêque, fut presque seul frappé de mort. C'étoit un bon prélat, âgé de plus de quatre-vingts ans, que sa douceur et sa vertu ont fait universellement regretter.

Pour ce qui est des tremblemens de terre, on ne peut ni s'en garantir ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps, pendant le jour et pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement, que l'unique parti que l'on ait à prendre, est de purifier sa conscience et de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer est long-temps calme, c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre trembloit lorsque la mer étoit fort agitée; d'autres fois, que la mer étoit très-unie pendant les jours entiers, et que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne arrivée l'an 1683 venoit de ce que les mai-

sons étoient trop chargées de pierre, et que leur lourde masse ne prêtoit pas assez aux secousses réitérées, qui, trouvant de l'obstacle, les renversoient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la ville. Toutes les maisons ne sont de pierre que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pièces de bois entrelacées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet survenu depuis des tremblemens qui ébranloient tout, et qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avait abattu la ville. Les maisons étoient fort agitées, mais presque aucune ne tomboit. La ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï dire à des gens dignes de foi, que quand la ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, et le tremblement venir de là par-dessous la mer, qu'il faisoit bouillonner et mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançoit. Le 10 de juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne et exposition du saint sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, et beaucoup de communians. Le père François Lestringant, alors supérieur de cette mission, qu'on retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le sermon de ce jour-là. Personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connaissance de cause ni être aussi rempli de son sujet que lui.

Notre église et notre maison ont été rebâties, et elles sont maintenant bien plus commodes et plus spacieuses qu'elles n'étoient. On en est redevable à la libéralité de messieurs de la chambre du commerce de Marseille, à qui les Jésuites ont les plus essentielles obligations. L'église est propre et bien entendue. Fêtes et dimanches, les prédications s'y font en quatre langues, comme à Constantinople. A la fin de la dernière messe, on fait dans la cour une instruction en grec aux pauvres de la ville, qui s'y rassemblent de toutes parts. Après l'instruction, le père leur distribue les aumônes qu'il a eu soin de leur ramasser pendant la semaine. A une heure après midi, le père fait l'explication de la doctrine chrétienne aux petites filles grecques et à leurs servantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente congrégation de nos marchands, sous le titre de la *Conception de Notre-Dame*. Les assemblées s'en font les dimanches avec une assiduité et une dévotion qui édifient toute la ville. C'est toujours un député de la nation qui en est le préfet. Lui et les autres marchands, à son exemple, font de grosses aumônes pour le soulagement des pauvres malades et pour le rachat des esclaves.

A Smyrne, il n'y a point de bagne pour les esclaves. Quatre galères seulement y viennent hiverner. Les beys de ces galères permettent rarement qu'on y aille administrer les sacremens à leurs esclaves chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes et des gardiens qui les suivent partout. En récompense, nous avons les bâtimens françois et italiens du port, où nous allons confesser et instruire les équipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le catéchisme aux mousses dont la plupart n'ont pas encore fait leur première communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans [1].

Je dois encore dire de la mission de Smyrne qu'à la mort de monseigneur le dauphin et de madame la dauphine, la nation françoise leur fit faire chez nous de secondes obsèques, où tous les étrangers se trouvèrent, et qui, pour la multitude des luminaires, pour la disposition et le bon goût du mausolée, des inscrip-

[1] Smyrne est la reine des villes de l'Anatolie. La forme nouvelle donnée à sa construction fait qu'elle résiste aux incendies et aux tremblemens de terre. Dix fois détruite, elle s'est dix fois relevée, et sa position au centre d'une infinité de ports de commerce y attire un concours prodigieux de négocians et de voyageurs. Sa population est de près de 150,000 âmes que la peste décime tous les ans. La ville se divise en deux : la ville haute, habitée par les mahométans; la ville basse, habitée par les Francs. Elle est en amphithéâtre et n'est belle que de loin; car les rues sont étroites et assez mal tenues. La ville basse est une espèce de république fédérative, dont les divers consuls sont les chefs. Toutes les langues de l'Europe y sont parlées, mais le françois y domine. Il y a des cafés et des journaux comme à Paris, et le service régulier des bateaux à vapeur que l'on établit en ce moment va rendre encore les voyages de Smyrne plus faciles et y populariser nos usages. Smyrne sera en quelque sorte une sœur de Marseille, une succursale de Lyon et une colonie de Paris.

tions, des devises, des armoiries, et pour tout le reste, auroient peut-être été approuvées en France.

La mission de Thessalonique.

Thessalonique est, monseigneur, une de nos anciennes missions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que Votre Grandeur a bien voulu y remettre des jésuites chapelains des consuls de France : elle a ouvert par là un vaste champ à leur travail.

La ville de Thessalonique est une des plus grandes et des plus fameuses de la Turquie européenne. Elle a un *heptapyrgion*, c'est-à-dire un château de sept tours, comme Constantinople. Les Grecs y sont en assez grand nombre. Il y a aussi des négocians arméniens. Tous ces chrétiens ne montent guère qu'à 10,000 âmes. Les Juifs y sont autour de 10 à 12,000. Ils passent pour être fort industrieux. Deux grands visirs des années dernières s'étaient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Thessalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disoient-ils, la Turquie en état de se passer des étrangers ; mais, quelque dépense qu'ils aient faite, et quelques mesures qu'ils aient prises, ils n'ont jamais pu y réussir.

Les pères missionnaires traitent familièrement et utilement avec les Grecs. Le père François Braconnier, depuis sept ou huit ans qu'il est là, a fort gagné leurs esprits par ses manières affables, et par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété et de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables, et qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce, le père a occasion d'en instruire successivement un assez grand nombre. Ils se servent de la chapelle des marchands françois, et ils n'en fréquentent point d'autre.

La nation françoise n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle l'est à Constantinople ou à Smyrne ; mais elle est composée de sujets très-choisis. M. de Boesmont, son consul, y est universellement aimé et respecté, et il le seroit partout ailleurs, sur ses représentations soutenues du crédit de M. le comte des Alleurs, ambassadeur du roi à la Porte. Le grand-seigneur vient de lui accorder, et à sa nation, l'usage d'une chapelle publique. Des deux missionnaires jésuites, il en reste toujours un pour la desservir ; l'autre se transporte vers Pâques à Scopoli et à la Cavale, où il y a des vice-consuls et d'autres François, qui n'ont personne pour leur administrer les sacremens. Scopoli est une île fort peuplée et fort agréable, à cinquante lieues de Thessalonique. Elle est la principale de plusieurs autres, qui forment comme un archipel à part, sur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresse turque, ainsi nommée de la figure du cheval que représente de loin le grand rocher sur lequel elle est bâtie, est, par terre, à trente lieues de Salonique, tirant au nord-est. Par mer, il y auroit près de cent lieues, à cause des grands circuits qu'il faudroit faire. A la vue de la Cavale, paroît Thasso. C'est une fort belle île, de près de trente lieues de tour. Ses habitans, partagés en quinze villages ou bourgades, font environ 8,000 âmes. Les missionnaires sont très-bien venus en tous ces endroits. Le père Braconnier les a visités déjà plusieurs fois. Il a aussi fait quelque séjour aux monastères du mont Athos, à Lemnos et à Négrepont, et dans tous ces endroits il a fait de grands fruits. Les autres îles de ces grandes et belles côtes n'ont besoin que de missionnaires zélés et laborieux qui aillent les instruire. Le père Mathieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations grecques du mont Olympe, et des environs des monts Pelion et Ossa. C'est entre ces deux dernières montagnes que coule le fleuve Pénée, qui forme en serpentant le célèbre vallon de Tempé. Le père y a trouvé partout des gens d'une humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la religion. Si nous étions en Grèce plus de jésuites que nous ne sommes, nous pourrions faire un établissement à Scopoli, où les gens du pays nous souhaitent, et où la bonté de l'île attire bien des Francs, qui y vivent et meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la mission de Négrepont, que les dernières guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes, et surtout la disette des missionnaires nous ont fait quitter, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup sur coup six jésuites d'un grand mérite, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays ; mais il y auroit à cela un expédient, qui seroit de résider l'hiver à la

ville, où nous avons encore notre maison et notre chapelle, et pendant les chaleurs de l'été, qui est le temps que la ville est infectée, de nous répandre par les bourgs et villages, où la contagion ne se répand guère. Cette grande île a près de 200 villages, grands et petits, et plus de cent lieues de tour. De Négrepont ou de Scopoli, rien ne nous empêcheroit de passer, quand nous voudrions, dans la terre ferme de Macédoine, qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de chrétiens, à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperoit seul deux missionnaires pendant six mois de l'année. C'est, après Thessalonique, la ville la plus fréquentée de ces quartiers-là et où il aborde le plus d'étrangers chrétiens.

L'île de Thasso, qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du nord, seroit encore une station très-propre pour les missions qu'on iroit faire de là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la Thrace, et qui n'est ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'est peut-être l'endroit de toute la Turquie où les François sont les mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont, n'y sont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix et demain la guerre; au lieu qu'on y regarde les François comme des amis éternels, qu'on ne connoît là de père en fils que par leur commerce et que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'espère de votre protection, monseigneur, et je crois devoir me promettre du zèle de nos jésuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grèce, dont le seul nom retrace à l'esprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai christianisme que saint Paul y entretenoit autrefois par ses travaux et par ses épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens.

La mission de Scio [1].

Scio est encore une mission que vous avez relevée, monseigneur, et où, sans vous, la religion catholique étoit anéantie. Tout le monde sait qu'en 1694 cette île devint la conquête des Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite, et la laissèrent à la merci de l'armée turque, qui y commit en y rentrant les plus horribles desordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont Latins, quelques mauvais Grecs accusèrent faussement les Latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs, les maisons des particuliers saccagées, et avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs et les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les jésuites avoient à Scio, depuis près de cent ans, une église et un collége, qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs, ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fît de Constantinople et d'ailleurs, et quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres religieux qui abandonnoient cette île, notre maison et notre église furent conservées pendant quelque temps. Le séraskier, ou général de l'armée, Miffir-Oglow,

[1] Scio ou Chios est le domaine et l'apanage de la sultane mère. On y jouissait, sous la protection de cette princesse, de plus de liberté que dans les autres pays de la domination turque, ce qui contribuoit à y attirer les étrangers et les commerçans. Cette île est formée de roches granitiques et calcaires; mais son aridité apparente n'empêchoit point qu'elle ne fût une des plus riches de l'Archipel. On la nommoit le Paradis de la Grèce. La douceur de l'administration y favorisoit la culture et le développement de l'industrie. La population s'accroissoit chaque année; elle étoit de 110,000 âmes en 1822, quand vinrent les guerres de la révolution hellénique.

Cette population étoit grecque en grande partie, et le quart résidoit dans la capitale, qui porte le même nom que l'île.

Les fabriques étoient là très-actives, et en soierie particulièrement on rivalisoit avec Lyon, la Perse, l'Inde, et l'on faisoit de nombreux envois en Égypte et dans tout le Levant.

Mais la guerre a tout paralysé. Les Grecs de Scio se sont soulevés contre les Turcs; ils les ont d'abord chassés : le sultan a envoyé des vaisseaux et des troupes qui ont réduit les insurgés et en ont fait un horrible massacre. Qu'on juge de cette boucherie par le peu d'habitans que l'on compte à présent dans l'île : on n'en porte pas le chiffre au-dessus de quinze mille.

Le climat de cette île est délicieux. L'oranger, le limonier, le cédrat, le rosier y parfument l'air. On y récolte du froment et de l'orge; on y fait de l'huile en abondance; on y recueille des figues et des grenades; enfin on y cultive un *arbre à mastic* dont les femmes de Scio mâchent le fruit pour blanchir et conserver les dents.

L'île se vante d'avoir donné le jour à Homère; on y montre la grotte où il composa ses poëmes.

loua fort les pères de leur attachement et de leur constance, et il leur donna une garde de soldats pour leur sûreté, jusqu'à ce que le premier tumulte fût apaisé; mais les Grecs schismatiques, déterminés à ôter toute ressource au rit latin qu'ils vouloient détruire, firent tant par les grosses sommes qu'ils allèrent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant, le toit de notre église fut enfoncé, les pères tirés de leurs chambres avec violence, et quelques-uns d'eux blessés de coups d'épées. Quand l'église et la maison eurent été dépouillées de tout, elles furent données en présent à un turc du pays qui en fit un *karavenseras*, ou maison de louage. En même temps, on publia par toute la ville une défense de professer la religion du pape, sous peine de mort ou d'esclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour cela, il fut ordonné qu'on iroit faire ses prières aux églises grecques. On dressa même, et on envoya solennellement au grand-seigneur un acte public, par lequel on assuroit à sa hautesse qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio, et qu'on les avoit tous fait Grecs. Néanmoins les jésuites ne purent se résoudre à quitter l'île, comme on les en sollicitoit de toutes parts, et à laisser sans secours quatre ou cinq mille catholiques, qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de religieux, ils en prirent d'autres, et se mirent à parcourir les maisons latines, disant la messe, administrant les sacremens, encourageant les fidèles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les catholiques étoient fermes et prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur et décrier à jamais le rit latin, avoient demandé et obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison des Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec une fermeté toute chrétienne les grands établissemens qu'on leur offroit s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le séraskier, menant à la main leurs petits enfans. « Seigneur, lui dirent-elles d'un ton assuré, vous avez fait mourir hier nos maris, parce qu'ils étoient catholiques, faites-en autant de nous et de ces petits innocens que vous voyez; car nous sommes tous de la même religion qu'eux, et nous n'en changerons jamais. » Le séraskier, attendri et frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'imputez pas la mort de vos maris; ce n'est pas moi qui les ai fait mourir; ce sont ceux-là, » dit-il, en leur montrant les primats grecs.

Les choses furent pendant près d'un an dans ce triste état. M. de Castagnères, alors ambassadeur du roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fidèles catholiques, et des dangers continuels des missionnaires qui les assistoient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un vice-consul, et de lui joindre le père Martin, jésuite françois, en qualité de son chapelain. Sa vue étoit d'ouvrir un asile à la religion à la faveur d'une chapelle françoise, et de ménager en même temps aux autres jésuites du pays la liberté de leur ministère, par l'aide et par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs frères, sur lequel les Grecs et les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, monseigneur, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'ambassadeur, et il vous plut de l'affermir par les lettres-patentes du roi que vous en fîtes expédier aux jésuites, en 1696 et en 1699. On peut dire, qu'après Dieu, c'est là ce qui a sauvé la religion à Scio. Un si grand monde, et surtout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même à demi-séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, et peu à peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres îles du voisinage, où le rit latin qui y dominoit autrefois est aujourd'hui aboli. Grâce à la protection du roi et à votre piété, monseigneur, dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacremens et y entendre la parole de Dieu. Depuis ce jour-là, outre les prières ordinaires et publiques qu'on fait pour le roi et pour vous, monseigneur, il en fut ordonné de particulières dans les familles, aux-

quelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle françoise suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté le dernier dépit. Ils voyoient que la Porte s'ouvroit par-là au rétablissement du rit franc qu'ils croyoient anéanti. Taxes excessives, emprisonnemens, citations éternelles devant les juges, accusations, calomnies, tout fut mis en œuvre pour fatiguer les malheureux Latins et les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres piéges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître, de leur propre aveu, en présence de la justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le pape. On sait assez qu'en Turquie le nom du pape est en horreur, et qu'on l'y regarde comme le premier et le plus irréconciliable ennemi de Mahomet. Cette haine générale du nom du pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galères avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la place. Les schismatiques, profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que l'aveu public et juridique des Latins survenant là-dessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagèrent à grands frais, et par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de loi et de tous les agas de l'île en présence du cadi. Le vicaire-général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses prêtres, tous les jésuites du pays, et tous les chefs des familles latines y furent cités; mais Dieu confondit l'iniquité et protégea l'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par-dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profitèrent de l'avis. Quelques demandes que leur fit le cadi, et de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que celui du roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, et faisoient tous leurs exercices de piété comme lui; qu'enfin ils n'avoient que la même religion et le même chef de loi que lui. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin, un bey de galère, leur ami, qui rioit depuis longtemps de ce manége, dit en se levant : « Pour » moi je me fierai toujours plus à ceux qui » croient comme les François, qu'à ceux qui » croient comme les Moscovites », voulant par-là insinuer les Grecs, qui le sentirent vivement, mais qui n'osèrent répliquer. L'affaire en demeura là, il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, et les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, et dura de la même force près de quatre ans et demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que, pendant tout ce temps de souffrance, il parût aucun des religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le père Martin et les autres jésuites, étant presque seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi, de six qu'ils étoient, deux succombèrent au travail et moururent, savoir : le père Ignace Albertin et le père François Ottaviani. Enfin le calme succéda à cette tempête, et les choses se rétablissant peu à peu, les autres religieux commencèrent aussi à revenir un à un. Le père Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des catholiques. Depuis ce temps-là, il s'y dit régulièrement tous les jours neuf ou dix messes, hautes et basses, accompagnées de confessions et de communions continuelles. L'office divin, les prédications presque journalières, les catéchismes, les assemblées de la Congrégation de Notre-Dame, composées de plus de cinq cents personnes, les quarante heures avec exposition du saint sacrement, tout s'y fait sous l'autorité du nom du roi, avec une ardeur et un concours qui rappelle le souvenir des temps les plus favorables à la religion.

Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre collége, les pères Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria, ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchaînés contre nous ne laissent pas d'envoyer leurs enfans avec ceux des Latins. Les pères s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant, et ils édifient par-là le public, autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des catholiques pour leur religion, et qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, et à imaginer toutes sortes de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur but principal est de les ruiner peu à peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de nouveau pacha et de nouveau cadi à Scio qu'ils ne les fassent mettre à contribution, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Le plus ordinaire est celui de la religion. Les catholiques y sont si accoutumés, que, dès que ces nouveaux officiers du grand-seigneur arrivent, ils se préparent à la prison ou aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut poussé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premières familles, et avec eux le père Stanislas d'Andria, furent chargés de fers et jetés dans une galère qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de là qu'après quatre mois de souffrance, et moyennant une exaction de trois cents écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons catholiques arrivèrent, tout pâles, tout décharnés. Leur premier soin en débarquant, fut, non d'aller revoir leurs familles, mais de se rendre à la chapelle, remerciant Dieu à deux genoux et le visage contre terre, de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte pour être jugés et punis, s'ils étoient trouvés coupables, ou déclarés innocens, si on ne trouvoit rien à leur reprocher. Ali-Pacha, le plus terrible des derniers visirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan-Kuprogli, aujourd'hui pacha de la Canée, avoit commencé à les servir; mais le temps de son visiriat fut si court qu'il ne put conduire jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion que par l'entremise et l'autorité de la France; à quoi je dois ajouter que si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincère à la nation et par ses inclinations toutes françoises, c'est certainement le peuple latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de sept mille âmes. La peste, qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, et quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enlève par centaines les Grecs et les Turcs. Il y a encore à Scio de très-fréquens tremblemens de terre. La chapelle est une salle haute fort spacieuse, assise sur trois voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très-rudes secousses pendant la célébration des saints mystères et les prédications, où il y avoit près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'île de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si mal intentionnés que ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paroissoit déchaîné contre le rit latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes et l'ont professé avec courage parmi les exils et les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit grec, qui en soi est bon et saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur faisant refuser la communion; mais ils n'y ont rien gagné, et ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-dessus.

Dans les campagnes, les peuples sont très-dociles et très-portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu, que je ne les aie vus m'écouter avec joie et que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses devenoient plus tranquilles, et qu'on eût là autant de liberté que dans les autres îles à faire des missions réglées par les vil-

lages, il est certain qu'on y feroit d'excellens chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment et estiment naturellement les Latins et surtout les François. Elle vient des supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance ou la prévention. Pour les Turcs, ils sont tout ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *beizadez*, c'est-à-dire les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de *taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques et d'assez fréquentes preuves de la part de quelques pachas et des agas les plus distingués de l'île. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison et de notre église nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé, ce qui ne monte qu'à huit bourses ou quatre mille écus. Si nous avions pu lui trouver cette somme, il y a longtemps que nous y serions rentrés, et que le vice-consul y auroit pu placer sa chapelle. Les beys des quatre galères du département de l'île nous font aussi toutes sortes de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau ; parce que, disoit-il, la nuit ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette mission des galères va encore à plus de douze cents Latins, Allemands, Espagnols, Italiens, et environ cent François. Le père Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galères, et elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le père se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en supplioient et qui appréhendoient tous de mourir sans sacremens. Il y étoit les jours entiers, ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres âmes abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père et l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion catholique jouir à Scio de quelque repos, et que nous puissions nous y rassembler huit ou dix jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serons à portée de rouvrir les missions de Métélin, des îles Mosconisses et de Samos. J'ai été à ces trois îles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on ne m'ait parlé avec attention et respect. A Métélin, où j'ai fait trois petits voyages, l'archevêque grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les quatre-vingts villages de sa dépendance. « Seigneur » père, me dit-il d'un air fort ouvert et fort familier, amenez ici deux ou trois de vos pères » francs, et prêchez mes peuples tant qu'il » vous plaira, vous ne ferez pas peu si vous les » faites gens de bien, car j'ai bien de la peine » à en venir à bout. »

J'ai été deux fois aux Mosconisses : c'est un amas de petites îles à l'est de Métélin, fort abondantes en vins et huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces îles a un gros bourg de plus de six cents maisons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La dernière fois que j'y ai été ils venoient d'être affligés de la peste, et les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à apaiser promptement la colère de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paroît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maisons. Depuis ces îles, en suivant la grande courbure du golfe, qui tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de Métélin, on trouve de belles côtes, et d'espace en espace des habitations toutes de chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore sur ces côtes et dans les terres beaucoup d'esclaves Latins, qui ne savent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adram [1] et Eléa, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits

[1] Ville maritime de la Mysie, sur le Caïque, ancienne colonie d'Athènes.

lieux semés le long de la côte. C'est un pays très-beau, mais très-inconnu, et où les âmes périssent sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays ; le peu de service divin qui leur est resté, et qui consiste en peu de chose, se fait en turc.

Une autre mission à la porte de Scio est la belle île de Samos[1]. On y compte douze à quinze mille âmes en dix-huit habitations : dont trois ressemblent à des villes. L'évêque et les principaux ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines, prêchant et instruisant tant que je voulois dans les églises et dans les places publiques. De tous les Grecs des îles, je n'en ai point vu de plus spirituels que ceux de Samos ; mais ils ont besoin de missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

La mission de Naxie.

Naxie passe pour une île des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'évêque étoit primat de la mer Égée, la primatie a été transportée à l'archevêque de Naxie, de qui tous les évêques de ces quartiers-là relèvent comme leur métropolitain. C'est dans cette île qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie, qui s'étoient fait des établissemens dans la Grèce à l'occasion des conquêtes de nos princes occidentaux.

L'église cathédrale et l'archevêché sont dans le château, qu'on laisse sans garnison, quoique entouré de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'élève une grosse masse carrée, qui a un escalier tourné en dehors, avec des fenêtres et des créneaux de marbre blanc. C'étoit le palais des anciens ducs de Naxie. Leur souveraineté, qui avoit commencé en 1208 sous Marc Sanudo le premier duc, finit en 1566, dans la personne de Jacques Crispo, le dernier duc dépouillé par Soliman II[1].

Le chapitre de la cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les jésuites furent appelés et fondés à Naxie en 1627 par messieurs Coronello, qui leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle et grande église. Ces messieurs leur donnérent encore une de leurs maisons pour les loger, et leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après, ils appelèrent aussi à Naxie les RR. pères capucins, et leur donnérent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres, il n'y a pas plus de dix mille âmes. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent de père en fils les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île. Les mai-

[1] Samos est de moitié moins grande que Scio ; elle a 60,000 habitans. Elle récolte la soie, les oranges, l'huile et le vin muscat. Les femmes y sont laides, ce qui est une rareté dans l'Archipel.

L'ancienne ville de Samos n'a plus que des ruines. La nouvelle capitale est Meyali-Chora, qui est un bourg de 12 à 15,000 âmes, sans autre importance que son port qu'on nomme Tegali et qui est impraticable quand souffle le vent du nord.

Valhi est une autre ville de l'île, dont le port est meilleur que le Tegali.

Sur le mont Kerbi, qui est au centre de l'île, on voit des neiges qui ne fondent qu'au milieu de l'extrême été. Samos possède des carrières de marbre et des vestiges d'un temple de Junon que ne manquent pas de visiter les voyageurs.

Cette île donna le jour à Créophyle, qui recueillit Homère et ses écrits. Elle est la patrie de Pythagore et de plusieurs sculpteurs habiles.

[1] Naxie ou Naxos est la plus grande et la plus fertile des Cyclades. C'est un verger de lauriers, d'orangers, de limoniers, d'oliviers, de cédras, de grenadiers, de mûriers, de figuiers, de rosiers. Elle est entourée de montagnes qui défendent l'intérieur de tous les vents funestes. Des ruisseaux limpides coulent dans tous les sens. Elle abonde en gibier, et ses vins ont conservé leur antique réputation. Le culte de Bacchus y étoit fort en honneur.

Les Naxiens ont tour à tour vécu sous des rois, puis en république, puis ils ont été esclaves des Perses, alliés des Athéniens, sujets des Romains, donnés aux Rhodiens par Marc-Antoine, rendus à la liberté par Vespasien, soumis à des ducs au moyen-âge, et enfin conquis par les Turcs à l'aide d'intrigues qui tenoient à des querelles de religion.

Naxos a 15 à 20,000 habitans.

sons des Grecs de quelque distinction sont autour du château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le château.

Les chrétiens des deux rives vivent avec assez d'union, et font entre eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance et à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le château sont les prédications du carême et de l'Avent dans la cathédrale et dans notre église, où l'auditoire est de Latins et de Grecs, les instructions aux assemblées du rosaire les samedis, les catéchismes pour les garçons le dimanche et pour les filles le lundi. Nous avons outre cela une grande classe d'enfans latins et grecs, où les jeunes clercs sont élevés en particulier. Les vendredis, l'après-dînée, un des pères va faire à la cathédrale la conférence des cas de conscience, où l'archevêque assiste toujours avec son clergé. Le père explique d'abord les questions, ensuite chacun propose sa difficulté.

En entrant dans la chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cents ans, l'association des pénitens du titre de Jésus crucifié, sur le modèle et avec les statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confrères sont Latins et Grecs. Leurs fonctions sont de faire l'office public de leur chapelle pendant le carême et aux grandes fêtes de l'année, de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint viatique aux malades, d'avoir soin de la sépulture des morts.

Nos occupations hors le château sont auprès des Grecs du bourg et des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs églises. Il nous reçoivent et nous écoutent avec de grandes marques de respect. Tous les dimanches, et à chaque grande fête, ceux de nous qui peuvent s'absenter du château, se partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous observons est de nous trouver à leur messe avant l'Évangile. Quand le célébrant en a fait la lecture, le père prend le livre de sa main, le baise, le porte sur sa tête à la manière des Orientaux, et l'explique mot à mot en langue vulgaire; ensuite il remet le livre au prêtre avec les mêmes cérémonies, et va s'asseoir sur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inspire. La messe finie, il assemble les enfans sur le parvis de l'église, et leur explique la doctrine chrétienne. Les personnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule à l'écouter. Comme les Grecs sont fort vifs et fort naturels, les pères et mères qui voient quelquefois leurs enfans embarrassés à répondre, prennent souvent la parole et répondent pour eux, et ils arrivent souvent qu'eux-mêmes ne se tirent pas mieux d'affaire. D'autres surviennent et veulent mieux dire, et par là les vérités de la religion s'impriment dans les esprits. Souvent il se fait là plus de fruit qu'au sermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Assomption, nous ne pouvons presque fournir au grand nombre des confessions. Alors, pour y vaquer, nous sommes obligés de demeurer dans les villages éloignés trois et quatre jours. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on sait que nous sommes arrivés, la coutume est d'en faire avertir tous les habitans par la voix du crieur public, et de leur annoncer le temps que nous resterons à instruire, et à entendre les confessions, et l'église où nous nous tiendrons. Depuis qu'on a fait ce cri jusqu'à ce que toutes les confessions soient finies, il ne faut pas compter d'avoir un seul moment à nous.

Il est aisé de voir par là la grande différence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, et combien ceux de l'Archipel sont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient aussi quelquefois leurs travers. Leurs moines ne s'avisent que trop souvent de leur parler mal à propos de notre créance et de nos sacremens, ce qui les trouble et les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plus tôt levé leurs doutes, qu'ils sont les premiers à aller défier à la dispute ces faux docteurs; ils s'échauffent contre eux, et le plus souvent ils les maltraiteroient si on n'alloit les apaiser. On doit s'attendre à toutes ces inconstances parmi un peuple naturellement volage et peu éclairé. C'est dans la Grèce plus qu'ailleurs qu'il faut être fait aux contradictions, et aller toujours son chemin. Aujourd'hui, les gens blâment tout haut ce que vous dites, et le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie dans ce qui se passe tous les ans à la fête de Dieu.

Les Grecs ont toujours de la peine à souffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, et conséquemment une matière non suffisante à être changée au corps de Jésus-Christ. Ils ont encore beaucoup de peine à s'accoutumer à l'eucharistie gardée dans nos tabernacles sous une seule espèce. Ils disent, et ils tâchent de prouver à leur manière que, hors de l'action du sacrifice, la séparation des deux espèces n'est pas permise. Malgré tout cela, le jour du saint sacrement, qu'ils appellent le jour *du présent du ciel*, personne ne travaille dans cette île, et de tous côtés on les voit se rendre au château en habits de fêtes, pour assister à la procession des Latins. Dès que l'archevêque met le pied hors de l'église, portant le saint sacrement, les uns se jettent par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades, les mettent dans les rues, priant à haute voix Notre Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, et y font toucher des fleurs et des branches de myrtes, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons et sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les chrétiens des deux rits, et à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis long-temps d'établir à Naxie un monastère d'Ursulines françoises. L'archevêque latin, noble gênois de la maison de Justiniani, qui est un prélat rempli de vertu et de zèle, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son palais archiépiscopal, et il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire, il suffiroit de deux ou trois religieuses de France, qui pussent lui donner la première forme. En moins de quatre ou cinq ans, le monastère se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les îles, chacune avec sa dot, qu'on seroit obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous Grecs et Latins m'ont fait de très-vives instances de hâter, autant que je pourrois, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du P. Robert Sauger avoit suspendue. L'obstacle de la première fondation, qui est celui qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse et riche qui y a déjà beaucoup contribué, et qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

Au regard des difficultés qu'on se figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles sont les moindres de toutes, l'Archipel étant un pays presque aussi franc que la chrétienté.

1° Les galères des Turcs n'y paroissent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs, encore ne les voit-on presque jamais à Naxie, parce que le port n'y est pas sûr. Leur mouillage ordinaire est au port de Drio, ou à celui de Sancta-Maria, sur l'île de Paros;

2° Les religieuses seroient dans le château, au milieu des églises latines et des maisons de la principale noblesse du pays pour laquelle on a de grands égards.

3° Plusieurs îles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois monastères de religieuses grecques sans protection de personne, où il est inouï qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un monastère de religieuses latines de Saint-Dominique, qui se sont fondées et mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus de deux cents ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les aient jamais inquiétées; au contraire, ils leur rendent toute sorte d'honneurs et de déférence, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte et retirée que par l'éducation, qui leur fait regarder comme des asiles inviolables tous les lieux où il y a des femmes assemblées et consacrées à Dieu.

4° Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les ursulines viendroient à Naxie sous la protection du roi, seroit que les principaux chefs de famille allassent témoigner au cadi du lieu qu'il leur faut chez eux une maison de maîtresses d'écoles françoises pour élever leurs filles dans l'honnêteté et la crainte de Dieu, et qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet acte du cadi de Naxie, ils feroient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus. Moyennant cela, les religieuses seroient dans leurs maisons et y serviroient Dieu, selon leur vocation, avec autant de tranquillité et de sûreté que dans leurs couvens de France.

Il n'est pas concevable combien elles ren-

droient de services à la religion et aux bonnes mœurs. Par le moyen des seules pensionnaires et des externes qu'elles instruiroient, et à qui elles inspireroient la crainte de Dieu, elles réformeroient peu à peu et convertiroient les familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel que les veuves, quelque jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus. Plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vu demander en pleurant quand donc elles verroient à Naxie le monastère tant souhaité. Les îles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia et de Milo réitèrent souvent la même demande. Il est sûr qu'à la première nouvelle de cet établissement on y verroit venir beaucoup de filles des premières familles latines et grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons latines, et à leur imitation les maisons grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuses, et qui se retirent des compagnies, déclarant par-là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti. Entre elles, la nièce de M. l'archevêque, jeune demoiselle qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières et lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous sommes servis depuis quelques années, qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance catholique, est la mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les pères qu'on a appliqués à ce laborieux emploi ont visité à diverses fois les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du ciel à plus de quarante mille âmes. Ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingts, toutes habitées. Le centre de la nouvelle mission est Naxie. Les pères n'ont encore pu marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pu visiter qu'une partie de ces îles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de missionnaires, qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie et de Candie, il y a un assez grand nombre d'îles fort peuplées, où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en font partie, ont un extrême besoin de la visite des missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou deux fois, et d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, et rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce secours. Quand les missionnaires quittent une île pour passer à l'autre, ils emploient les termes les plus touchans pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Presque tous les temps de l'année sont propres à ces saintes expéditions, et il seroit bien à souhaiter qu'on eût assez de missionnaires pour les occuper dans une œuvre aussi sainte et aussi utile qu'est celle-là; néanmoins, les temps les plus propres sont ceux des carêmes de l'église grecque, celui de Noël, qui dure quarante jours; celui de Pâques, qui est de près de deux mois; ceux des Apôtres et de l'Assomption de Notre-Dame, qui varient selon les variations de l'ancien calendrier que suivent les Grecs. Ces temps d'abstinence sont pour eux des temps de recueillement et de prière. Alors, avec un peu de zèle et d'assiduité, il est assez facile de les ramener à Dieu et à la pureté de la foi.

Sur quelques lettres écrites à Paris touchant le progrès de ces missions, bien des gens de mérite se sont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au schisme qui afflige leur église. Cette méthode est toute unie et toute simple; elle consiste à inculquer aux peuples dans tous nos discours les vérités catholiques, et à rebattre incessamment dans nos catéchismes les articles contestés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en assurer plus en détail à l'égard de chaque particulier dans le tribunal de la pénitence. Quant au rit grec, qui en soi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au latin. Lorsqu'il se trouve des curés ou d'autres ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les orthodoxes ont sur cela des règles du saint siége, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'u-

tile, et doivent rejeter constamment le reste. C'est sur ces règles que nous nous conduisons et que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer ne reçoivent de nous aucune absolution. Nous ne laissons pas pour cela d'aller à leurs églises pour avoir occasion de les mieux instruire. Nous ne les excluons pas non plus des églises latines, quand ils y viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime et le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans l'union de l'église.

Au regard des abus qui se commettent en matière de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différens états du lieu où se fait la mission. Un jour se fait l'assemblée des prêtres; l'autre, celle des gens de négoce, et ainsi du reste. Dans ces assemblées, chacun s'instruit à fond de ses devoirs et des fautes dans lesquelles il tombe communément. Les auditeurs en sortent consternés, et ils ne tardent guère à mettre ordre à leurs consciences par des confessions générales. Je sais des îles où l'on a vu par ce moyen disparoître en peu de semaines des vices très-anciens et très-scandaleux.

Il est certain que ces missions ne sauroient être trop soutenues et trop multipliées, et que quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devroit toujours regarder comme une mission très-utile à la religion.

La mission de Santorin.

Santorin est à trente lieues environ au sud de Naxie. Le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, ou comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la cathédrale latine, la maison des jésuites et le monastère des religieuses de Saint-Dominique dont j'ai parlé. L'évêque grec, avec ses principaux ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin comme partout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété une nombreuse jeunesse latine et grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons ecclésiastiques.

L'union qui règne entre les chrétiens de Santorin plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les observances de son rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos catéchismes dans les églises grecques, à la ville et à la campagne indifféremment comme dans nos propres églises. Quand nous donnons la retraite aux ecclésiastiques latins dans les temps des ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux et en font comme eux tous les exercices. Notre congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, et il ne se fait pas dans la cathédrale latine, ou chez nous, la moindre solennité qu'ils n'y assistent. Il est vrai que depuis quelques années il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux églises, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu, comme de son propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnèrent au patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre les Grecs et les Latins, que sur leurs mauvaises relations il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une épître synodale contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les pratiques de l'église latine. Les missionnaires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étoient ceux de séducteurs et de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense expresse aux ecclésiastiques et aux laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente épître fut adressée aux primats grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les églises et de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entre eux, grands et petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du patriarche et on les pressa de s'expliquer. « Ils » récrivirent que ce n'étoit pas à eux que *sa* » *toute sainteté* avoit parlé; qu'ils ne reconnois- » soient dans les Latins de leur île, ni dans les » pères qui les conduisoient, aucun des traits

» exprimés dans l'épître synodale; que ces pères » n'étoient ni des séducteurs ni des loups; qu'ils » étoient les guides fidèles et les pères de leurs » âmes; que depuis plus de quatre-vingts ans » que Santorin avoit le bonheur de les posséder, ceux qui s'attachoient à eux étoient, de » l'aveu de tout le monde, les plus gens de bien » et les meilleurs chrétiens de l'île; qu'au reste » ces pères, quoique nés Latins, savoient » mieux le rit grec et l'honoroient plus que les » Grecs mêmes; enfin, que si l'on vouloit que » le peuple de Santorin n'eût plus aucun rapport avec eux, on eût à lui envoyer des gens » plus capables, plus zélés et plus remplis de » l'esprit de Dieu. » Dans le même temps, M. l'ambassadeur de France envoya ses drogmans demander de sa part au patriarche si c'étoit par son ordre que l'on avoit écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance et les ministres de l'église romaine. Le supérieur des jésuites alla le voir en particulier, et le supplia, avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les missionnaires lui avoient déplu et ce qu'il y avoit à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentoit parfaitement qu'on l'avoit surpris et qui avoit honte de l'avouer.

Les quatre patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés, et même un ou deux pères de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur mission, ils ont affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du père Louis de Boissy, arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le père de Boissy leur étoit cher depuis long-temps, et ils ne l'appeloient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfans, qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un saint.

Le père Jacques Bourgnon est à Santorin un autre missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sait de médecine, et il en sait beaucoup. Il a par là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anasi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi et l'innocence des mœurs.

A ces missions des jésuites françois on peut ajouter celles que les jésuites italiens cultivent avec de très-grands fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille âmes. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine et ceux des îles tributaires des Turcs est que leurs ecclésiastiques admis aux ordres sacrés, n'ont permission d'en exercer les fonctions qu'ils n'aient pris leurs démissoires de l'évêque latin. A cela près, ils ont pour leurs observances particulières la même liberté qu'ailleurs. Les pères jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle et avec succès. En temps de paix, ils vont à Miconé et à Andros, et ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est là, monseigneur, la situation où j'ai laissé, l'an passé, nos missions de Grèce. Votre Grandeur les a toujours honorées de sa protection et de ses bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation, au nom de tous nos missionnaires qui y travaillent sous vos auspices. Les assurances que je leur en donnerai leur inspireront un nouveau courage à supporter les fatigues de leurs emplois et une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre Grandeur verroit volontiers une description de la nouvelle île sortie de la mer depuis quelques années dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le journal suivi, tel que deux de nos jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre [1].

Je suis avec un très profond respect, etc.

TARILLON, missionnaire de la Grèce.

De Paris, ce 4 mars 1714.

RELATION

En forme de journal, de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Téramène,* n'est pas sortie elle-même du

[1] Ce groupe d'îles volcaniques a excité vivement l'attention des savans. La plus ancienne et la plus grande fut habitée et d'abord cultivée par une colonie de Lacédémoniens.

On y recueille du coton, du blé, du vin en abon-

fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une appelée autrefois *Hiera,* parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni,* ou de grande Brûlée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145e olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voilà ce qu'en dit cet historien au livre 20, chap. 4. *Eodem anno inter insulas Theramenem et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit.*

L'autre île, appelée par les gens du pays, la petite *Cammeni,* ou la petite Brûlée, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport de personnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres.

Ces deux îles, ou pour mieux dire ces deux écueils, sont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni,* qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire et stérile. C'est du milieu de ces deux îles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle île dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une île des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrain est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton. On y recueille beaucoup de figues, mais surtout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux *Cammeni* a un aspect qui fait peur. Ce n'est partout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de châteaux. Le plus considérable est Scaro. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle île, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'île est une montagne dite de *San-Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, et on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurèle, de Lucce-Vère, de Commode, de Septime-Sévère et de sa famille, etc. Les revers ont tous le mot *Thêreôn* ou *Thêraiôn* de l'ancien nom de l'île *Thêra.*

L'an 1707, le 23 mai, au point du jour, on aperçut les commencemens de la nouvelle île, qui sortoit de la mer, entre la grande et la petite Cammeni, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secousses de tremblemens de terre. On n'y fit pas alors grande attention; mais dans la suite on eut lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'île nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer, et à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage que la mer avoit amenés là pendant la nuit. Dans cette pensée, et dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'étoit des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage sans causer à l'île de grands désastres. Néanmoins, deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois, plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté et d'autre et à considérer attentivement toutes choses; puis ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approchèrent et mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouvèrent partout une espèce de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près on l'auroit pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plut davantage, fut quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin: ils se mirent à en ramasser le plus

dance. Ses côtes sont rudes; sa capitale se nomme Scaro, comme au temps où le père Tarillon écrivoit. Sa population est de 60,000 habitans.

qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout à coup les rochers se mouvoir, et tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'île qui croissoit, et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de vingt pieds de hauteur, et en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenoit tous les jours plus haute et plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit et diminuoit par un côté, tandis qu'elle se haussoit et diminuoit par un autre. Un jour, entre autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa figure, étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, je m'attachai à l'observer en particulier pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans la mer et ne reparut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres qui, après s'être montrés et rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin et demeurèrent stables. Tous ces différens balancemens ébranlèrent fort la petite Cammeni, et on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant cela, la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 juillet, on vit pour la première fois la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs qui s'élevèrent tout à coup à soixante pas de là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond, ce qui forma pendant quelque temps comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, et l'autre l'île Noire, à cause de leur différente couleur, mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortoit de cette chaîne de rochers noirs étoit épaisse et blanchâtre comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations située à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaisante.

La nuit du 19 au 20 juillet, on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu, ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, particulièrement à ceux du château de Scaro les plus exposés de tous et par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'île brûlante; et par la situation, Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, et comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu et de la fumée qui s'élançoient si près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, disoient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matière combustibles qui apparemment de la nouvelle île communiquoient sous leurs pieds et qui prendroient bientôt feu; ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs maisons par quelque subit tremblement de terre, qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela, ils prenoient le parti, et avec raison, d'abandonner le château, et de se retirer avec leurs effets dans quelque autre île, ou au moins de changer d'habitation jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques-uns prirent ce dernier parti, et on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'île paie tous les ans au grand-seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortaient tout le monde à prier Dieu et à faire marcher les enfans par les rues, criant à haute voix : *Kyrie, eleison*, parce que, disoient-ils, ces enfans n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes personnes à apaiser sa colère. Ce feu néanmoins étoit encore peu de chose, puisqu'il ne sortoit que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paroissoit point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissoit pas pourtant de croître toujours, mais l'île Noire croissoit beaucoup plus vite. On y voyoit chaque jour sortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue et tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'île, quelquefois ils en étoient fort éloignés : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites îles noires, qui en quatre jours se réunirent et n'en

firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut qu'on la voyoit de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paroissoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains endroits, et jaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest fort frais la dissipa ; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, et qui, en une nuit, en furent tous grillés. On remarqua encore que partout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là, l'île Blanche s'affaissa et baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet on s'aperçut que la mer jetoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante, nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui montèrent bien haut et s'éteignirent incontinent.

Le 1er août le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne, à une hauteur prodigieuse. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu.

Le 7 août, le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd. Il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois dans un puits profond. Il est assez probable que c'étoient de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachoient ensuite par leur propre poids, et retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette pensée, c'est que pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'île dans un continuel mouvement, les rochers qui les formoient allant et venant, disparoissant et puis reparoissant de nouveau. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 août, le feu et la fumée diminuérent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais à la pointe du jour ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eue. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la terre autour de l'île Noire fumoit et bouillonnoit d'une manière surprenante. Pendant la nuit, j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cime de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'île que je ne pouvois pas voir.

Le 22 août au matin, je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela, la mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jetoit partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Therasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour et nuit nous avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, c'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes, ce fut encore tout autre chose. Après

les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout à la fois comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumières, qui, se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, et puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'île, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène, qui parut à quelques-uns d'un mauvais augure : c'est que du milieu de ces feux volans il se détacha une lance de feu fort longue, qui, après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 septembre, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'île qui répond au sud-ouest, ne crut plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'île tournée à l'ouest ne cessoit de s'allonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, et tantôt sans bruit, mais presque toujours avec des sifflemens qu'on eût pris pour les divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour les hurlemens de bêtes féroces.

Le 12 septembre, le bruit souterrain, qui naturellement sembloit ne devoir plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais ni si épouvantable, ni si fréquent que ce jour-là et les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures, et un moment après il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu, qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée qui voloit aux nues en figures d'ondes, et qui, lorsqu'elle se dissipoit, répandoit partout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre; elle paroissoit blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc. J'en jetai dans le feu pour voir quel effet elle auroit, ayant la figure et le grain de la poudre fine; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée, qui, ce jour-là et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups: leur violence étoit si extraordinaire que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres qui bruissoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite Cammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumières, nous crûmes, à cause de la proximité des deux îles, que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions : tout cela ne venoit que des pierres enduites de soufre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 septembre, la petite Cammeni étant ainsi tout en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin d'œil tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant, il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans cette pensée; mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 septembre, le feu reprit toute sa furie, et l'île devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens que deux personnes qui se parloient avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti en chancela, et toutes les

portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même manière pendant les mois d'octobre, novembre, décembre 1707 et janvier 1708, aucun jour ne se passant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six.

Le 10 février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un trémblement de terre assez fort. La nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible, ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scène. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avoient paru qu'à fleur d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissemens souterrains ne venoient plus par intervalle; ils duroient le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour (ce que nous n'avions pas encore vu), surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre et la furie de ces coups terribles, en sorte que pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente et grandes pièces de roches qui remplissoient l'air, nous crûmes tous que c'en étoit fait, et que l'île avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, et il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, et qui en un instant redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres et des grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là jusqu'au 23 mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à peu près sur le même pied. Ce que je remarquai de particulier fut que l'île crut toujours en hauteur, et ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, et par les matières fondues, que je crois être du soufre et du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit là à peu près comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la suite, tout s'apaisa insensiblement. Le feu et la fumée diminuèrent, les tonnerres souterrains devinrent tolérables, et leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servoient d'aliment au feu n'étoient plus si abondantes, et peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 juillet j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle île. Le jour étoit beau, la mer calme, et les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie monseigneur François Crispo, notre évêque, et quelques autres ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour cela nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté et dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit à l'île d'un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau et nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore et la mer qui y jetoit de gros bouillons, nous obligèrent de prendre un long circuit, encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin faisant j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle île et la petite Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne le croyois, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue pourroit passer par les endroits mêmes les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'île sur sa figure oblongue pouvoit bien avoir deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois de mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé long-temps l'île blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, et jamais on n'y avoit aperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes et fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque mettant la main dans l'eau nous sentîmes que plus nous approchions et plus elle devenoit chaude. Nous jetâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrâce, le vent qui étoit frais porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y porta pas autre chose. A voir comme nous étions faits après cette ondée de cendre, qui nous avoit tout couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très à propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de l'île que le tintamarre y recommença, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 juin 1710 que j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient; selon ce qu'il m'ont rapporté, l'île brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, et il ne paroît pas que cela doive cesser sitôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 septembre 1712, sur le même sujet.

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fût possible, la situation et les autres merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle île étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers ramens à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qu'il avertisse vite dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout à coup, comme si le feu y avoit passé.

L'île me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droit, et qui de loin ne représentent pas mal un cimeterre de Turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la petite Cammeni, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds. J'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre, le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paroît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diamètre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit qu'un chat ne pourroit y grimper. Par le dedans de l'île, on peut monter jusque dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an, je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, et

finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures, le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendoit l'autre, faisant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs des plus gros canons tirant tous ensemble; élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer des pièces de roches enflammées, qui, à la vue, paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit étoit blanche et épaisse comme du coton, et montoit droit aux nues en forme de colonne; le vent qui étoit alors fort frais, ne l'étant pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrasures, vomissoient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante de couleur violette et d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de grands coups, et ensuite de l'élancement des pièces de roches, on entendoit pendant un long temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le son des tambours et des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des hennissemens de chevaux, etc.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que dans les grandes pluies le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle île, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois, d'aller grimper sur la nouvelle île par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, et ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paroît un mixte de vitriol et d'une espèce de bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matière liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, et le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, et laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, et à mesure qu'elle s'élevoit, la petite brûlée qui en est proche s'est beaucoup affaissée, et s'affaisse tous les jours, et même le côté de Santorin qui lui est opposé, a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques magasins de la marine, qui avant cela étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, et dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent et demeurent à flot.

Je ne sais où tout ceci aboutira; mais c'est un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, étoit, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abîma autrefois. Maintenant que de ce côté-là les terres commencent à remonter du fond de la mer, qui sait si ce qui est resté de Santorin ne sera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux et tous ses villages, à peu près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'une baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confirmeroit presque dans cette conjecture, c'est, 1° que Santorin est souvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondemens, et qui sait si ces feux ne le sapent pas peu à peu, et si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps en temps le long des bords escarpés de l'île, où de grands rochers se détachent et s'en vont à la mer. Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi pendant la nuit la moitié de notre jardin.

2° Le fond, et comme la substance de l'île, est tout de pierre ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les habitans de la campagne creusent leurs logemens avec une facilité surprenante. Or, pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de

l'île soit tout pénétré d'exhalaisons de feu.

3° Les terres, tant des champs que des vignes, ne sont pas ici comme ailleurs liées et consistantes : ce n'est qu'une cendre fine et légère sous laquelle on trouve la pierre ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, surtout quand la saison est pluvieuse; mais dans les temps de sécheresse, le pays est désolé; les vents transportent la terre d'un lieu à un autre, de manière que tel qui avoit aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, et de ceux-là à d'autres.

4° Tous les vins de Santorin ont le goût et la couleur de soufre, et sont communément très-violens, ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprits de feu. Enfin, je compare Santorin à un grand laboratoire où tout se fait, blés, vins, et le reste à force de feux et de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, et que les feux sur lesquels l'île me paroît soutenue ne viennent pas à se faire jour quelque part et à la détruire de fond en comble!

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE EN GRÈCE,

AU PÈRE FLEURIAU.

Voyage de Marseille à Smyrne. — Notions sur Malte, la Morée et les îles de l'Archipel.

MON RÉVÉREND PÈRE,
P. C.

C'est pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis Marseille jusqu'à Smyrne.

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solennelles actions de grâces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remercîmens de la grâce que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'Évangile, et d'avoir part à leurs fonctions, si propres de notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité qu'il en coûte beaucoup à la nature pour se séparer de son pays, de sa nation, et des personnes avec lesquelles on a eu l'honneur et la douceur de vivre pendant plusieurs années.

Mais il faut aussi convenir que c'est alors que l'on sent toute la force de sa vocation. On est intérieurement pénétré de la douce consolation de se voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appeloit pour travailler à sa plus grande gloire et au salut d'une infinité d'âmes qui s'y perdroient, si le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyoit continuellement ses ministres pour leur apprendre le chemin du salut.

Car on doit appliquer aux diverses nations où nous sommes ce que saint Paul disoit autrefois aux Romains : *Comment seront-elles instruites des vérités dont la connoissance est nécessaire au salut, si on ne les leur annonce; mais qui les leur annoncera, si on ne leur envoie des prédicateurs?*

C'est dans cet exercice de la prédication évangélique que sont continuellement occupés nos missionnaires.

Devant que de vous parler, mon révérend père, de notre mission de Smyrne, où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte de notre départ de Marseille, de notre navigation et des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à Marseille, lieu de notre embarquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disoit chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, et regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avoit que quinze hommes d'équipage. Le capitaine étoit honnête homme. Il voulut bien nous recevoir gratuitement sur son bord, et nous promit de nous rendre promptement à Smyrne.

Le jour de notre embarquement étant le plus beau qu'on pût souhaiter, nous avions sujet d'espérer que notre capitaine nous tiendroit parole : mais le temps sur mer étant aussi inconstant que les fortunes du siècle les plus brillantes, nous expérimentâmes bientôt leur changement.

Notre vent si favorable devint tout à coup si violent que nos voiles et notre petit vaisseau en furent rudement agités. Nous avions toutes les peines du monde à nous tenir debout ou assis.

Je ne parle point des autres incommodités qui en sont les suites ordinaires, surtout pour ceux qui ne sont point faits à la mer.

Nous menions un garçon chirurgien qui s'étoit donné à nous et qui devoit être très-utile à nos missionnaires : car, à la faveur de la médecine, qui est très-honorée dans le Levant, on gagne la protection des officiers turcs, et on ouvre les maisons des chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon, qui n'avoit jamais vu la mer, fut si effrayé d'un violent coup de vent, que se croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant instamment de le confesser. Je profitai de sa disposition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après, le vent s'étant calmé, sa peur se calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas cependant à nous en plaindre, car sa violence nous servit à avancer chemin.

Dès le troisième jour de notre départ, nous doublâmes l'île de Saint-Pierre, qui est à la pointe de celle de Sardaigne. Nous regardâmes avec vénération cette île, qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints évêques et autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de Sardaigne, nous crûmes que notre capitaine relâcheroit à l'île de Malte. Mais comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, et de laisser Malte à sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, et qui l'obligea de gagner au plus tôt cette île, qu'il avoit voulu éviter [1].

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour nous faire conduire dans la maison des jésuites. Nos pères nous y reçurent avec beaucoup de bonté et de charité. Nous y trouvâmes le père de la Motte, confesseur des chevaliers françois, et un autre de nos pères destiné pour y enseigner les mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon, malade, fut en peu de temps rétabli par le bon traitement que nos pères lui firent, et par les soins particuliers qu'en prit le chevalier de Sarasse, qui possède parfaitement la science de la médecine, et qui nous honore de son amitié.

Notre capitaine, obligé de rester à Malte plus long-temps qu'il ne le vouloit, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos pères s'offrirent à nous très-obligeamment pour nous accompagner partout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon révérend père, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'île, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, et défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu et bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration et de louange que la sagesse du gouvernement qui y règne; que le grand ordre qui s'observe partout; que la noble et édifiante conduite des chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, et surtout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de leurs maîtres.

Le grand-maître commande en souverain pour le peuple, et en supérieur pour tous ceux de l'ordre. Il a continuellement à sa cour un très-grand nombre de chevaliers des plus anciennes et des plus illustres maisons de toutes les nations chrétiennes, car on sait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très-grand honneur d'avoir eu des chevaliers de Malte.

La ville de Malte est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes et autant de péninsules. Elles sont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art et la nature s'en sont si heureusement servis, qu'ils n'ont laissé aucun endroit foible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque.

La ville où le grand-maître fait sa demeure est la principale. On la nomme la Valette. L'île où l'inquisiteur a sa maison s'appelle le Bourg, et la troisième est l'île de Saint-Michel.

Le port qui renferme les galères de la religion est le plus vaste et le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château Saint-Elme, et de l'autre par le château Saint-Ange,

[1] Les François avoient pris Malte en 1798. Mais les Anglois la leur ont enlevée et s'y sont maintenus.

Ce sont deux forteresses qui mettent les galères en sûreté.

J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cents pièces de canon qui défendoient la ville et son port, et j'apprends que le nombre en est augmenté.

La ville, du côté de la terre, a deux enceintes. Ses fortifications sont taillées dans le roc. Les maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme pour prévenir les effets du bombardement : car dans le cas d'un siége, on couvriroit les maisons de terre et de fumier, qui amortiroit les effets des bombes.

La ville est très-bien bâtie, ses maisons sont commodes et bien ornées ; mais il semble que Malte ait mis toute sa magnificence à bâtir un vaste et superbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils soient, sont reçus, soignés et entretenus généralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'ordre de Malte soit un ordre militaire, selon son institution, il ne laisse pas d'être un ordre de religieux hospitaliers. Aussi l'ordre a-t-il conservé constamment et précieusement cette fin de son établissement : car pendant que les chevaliers ont toujours les armes à la main pour combattre les ennemis de la religion, ils sont aussi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital ; et afin que tous les chevaliers la puissent pratiquer, chaque auberge ou prieuré a son jour marqué pour venir servir ses malades. Les chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi ; l'auberge de France a le mardi ; l'auberge d'Auvergne le mercredi ; l'auberge de Castille le jeudi ; l'auberge d'Aragon le vendredi ; l'auberge d'Italie le samedi, et celle d'Allemagne le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent.

Le grand-maître, suivi des grands-croix, vient tous les matins, et quelquefois aussi l'après-dînée, visiter l'hôpital, pour connoître par lui-même si les commandeurs font leur devoir auprès des malades, et si les malades sont bien soignés et ne manquent de rien. Si parmi les malades il s'y trouvoit des chevaliers, le grand-maître les serviroit lui-même.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des chevaliers va si loin, que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu comparable à celle que nous admirons dans les plus grands saints.

L'évêque de Malte, le prieur de l'église de Saint-Jean et le grand-inquisiteur ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le prieur, qui est le curé des chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux évêques. Il porte les ornemens épiscopaux, approuve les confesseurs pour les chevaliers et donne les démissoires aux clercs de la religion.

L'évêque fait sa résidence à Citta-Vecchia ; son église est belle ; les chanoines y portent le camail violet, comme leur évêque.

L'église de Saint-Jean est la première église de la religion et la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme, l'une représente un saint Jean et l'autre un saint Luc. Elles sont placées aux deux côtés du grand-autel. Entre le chœur et la nef, il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de Malte ; c'est un présent du commandeur Fardella de Trapano. Chaque langue des chevaliers a sa chapelle particulière dans l'église. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le faubourg de Citta-Vecchia, nous vîmes une très-jolie chapelle dédiée au grand apôtre saint Paul. A côté de cette chapelle on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint apôtre se retira pendant l'espace de trois mois et quelques jours après son naufrage.

Les Actes des apôtres [1] qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que Paul et ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipère sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de Paul, et s'y attacha si étroitement que les assistans qui en furent témoins ne doutèrent pas que la piqûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort ; mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent que l'apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, et que ses mains demeurèrent aussi saines qu'elles l'étoient auparavant. Cet événement le fit regarder dans Malte comme un homme extraordinaire.

Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilége qui est singulier et remarquable ; sa-

[1] Chap. 21.

voir, que les vipères et autres animaux venimeux qui portent leur venin partout où ils se traînent, n'en ont point ici, et que ceux même qu'on y apporte le perdent en y entrant.

On peut croire que cette faveur du ciel aura été accordée à l'île de Malte, en mémoire de la bonne réception que ses habitans firent autrefois à l'apôtre des gentils, lequel est dans cette île l'objet de la vénération et de la dévotion publique.

On trouve non-seulement dans la grotte de saint Paul, mais encore dans toute l'île, des yeux et des langues de serpens [1]. Les voyageurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'elles sont un préservatif contre tous les accidens de venin; ce qui est assez surprenant, c'est que quelque quantité de ces langues et de ces yeux qu'on enlève, on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de Malte, on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois et demie de largeur, et vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes, mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts et des vignes; mais par compensation les oliviers, les orangers et les limoniers y sont communs et leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de janvier dernier des amandiers déjà fleuris.

Un pays où le séjour est si agréable mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de Malte.

Les Maltois parlent l'arabe un peu corrompu : les hommes sont presque tous vêtus à la françoise, quelques-uns y portent un petit collet et un grand manteau noir. Les prêtres et les religieux y sont en grand nombre : les femmes et les filles ne sortent jamais seules; elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante : leur démarche et leur habillement sont si modestes qu'on les prendroit pour des religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

[1] Ces prétendues langues de serpens ne sont que des pétrifications des dents du poisson *lamia* ou *charcharias*. On en voit dans tous les cabinets. Elles n'ont aucun effet contre les venins. Les yeux de serpens appartiennent au genre des bufonites, et sont aussi des pétrifications de dents de poisson.

Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de Malte, j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement et sa gloire, c'est de posséder un très-grand nombre d'illustres chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte religion. Ils sont prêts en tout temps de courir les mers et d'exposer leur vie pour sa défense.

On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits et les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet d'un éloge digne d'eux, c'est que dans tous les temps, à Malte et ailleurs, on a vu des chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du christianisme.

Ces illustres chevaliers ont fait jusqu'à présent un honneur infini à la religion.

Malte est aujourd'hui gouvernée par un grand-maître qui méritoit de l'être : sa capacité, sa prudence et sa bonté dans son gouvernement lui ont gagné la vénération et l'amour de toutes les nations chrétiennes, qui donnent continuellement de nouveaux chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à Malte, notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre capitaine nous ayant averti du jour de son départ, nous prîmes congé de nos pères en leur rendant mille actions de grâces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver; mais l'air étoit aussi doux qu'en été.

Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts, la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air jouoient ensemble à la proue de notre vaisseau; nous les voyions s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent; mais heureusement le vent étant en arrière, il nous faisoit avancer avec une si grande vitesse, que s'il eût continué il nous auroit rendus en quatre jours à Smyrne.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route; bien loin d'approcher de Smyrne, nous fûmes obligés de relâcher à l'île de Sapienza.

Cette île est à la pointe de la Morée, du côté du midi; elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de Modon, capitale de la province de Betuederé dans la Morée.

Cette mer étant souvent infectée de corsai-

res, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de Modon. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île; nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs; car on n'y voit ni villes, ni villages, ni maisons; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux et leurs troupeaux, et ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vitesse étonnante, perçant des buissons très-épais et grimpant des rochers avec la légèreté de leurs chèvres. Leur figure étoit aussi barbare que leurs vêtemens. Ces deux hommes étoient deux grands Albanois, armés d'un gros bâton crochu et ferré : ils s'approchèrent de nous, et d'un ton féroce ils nous demandèrent en jargon italien qui nous étions et où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci, que nous étions François, que nous allions dans l'Archipel, et que notre vaisseau étoit au mouillage.

Ces hommes sans nous rien dire nous quittèrent brusquement, et nous les vîmes gagner une hauteur d'où ils tâchoient de découvrir notre vaisseau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs : le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, disoit-il, ces sortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les apercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux Arabes, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet et le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. « C'est donc vous, lui dirent-ils, ou un de vous » autres qui avez tiré sur nos chèvres, il vous » en coûtera la vie. » Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouilloient ses poches : ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent, le déshabillèrent et ne lui laissèrent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entre eux s'enfuirent avec leur butin, et le quatrième délia le patient et s'enfuit à son tour.

Notre voyageur, qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au vaisseau avec le seul habillement que les quatre Arabes lui avoient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnèrent des habits dont il avoit grand besoin.

Après cette dernière aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île, pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 janvier à six heures du matin. Nous cotoyâmes la Morée, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes assez près de Coron; nous doublâmes le cap de Matapan; le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre Cérigo et le cap Saint-Ange; et quelque temps après nous découvrîmes Malvoisie, que l'on dit être la meilleure place de la Morée.

Cette ville s'appeloit autrefois Épidaurus. Elle est située sur un grand rocher, au pied duquel commence le golfe de Napoli et de Romanie. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer, produit cet excellent vin de Malvoisie, dont le nom fait l'éloge.

Nous sortîmes enfin de la Morée pour entrer dans l'Archipel, laissant à notre droite le royaume de Candie.

Jusqu'à présent nous avions eu un temps presque aussi chaud qu'en été; mais un grand vent de bise s'étant élevé tout à coup, nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes et nous en couvrir. Les côtes de la Morée, qui étoient couvertes de neige, nous envoyoient le froid que nous sentions : mais au froid près nous nous trouvions bien de ce vent, qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de Paros, à une lieue de Naxie.

Par malheur pour nous il ne continua pas. Notre capitaine se crut obligé de relâcher à Argentaria, petite île de l'Archipel, située entre Milo et Siphanto. Son port est assez bon; à peine y eûmes-nous jeté l'ancre, que deux Grecs de l'île nous abordèrent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du consul de France sur notre arrivée, et nous offrir des rafraîchissemens.

Nous reçûmes cette politesse avec les remercîmens qu'elle méritoit, et nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le consul dans sa maison. Nous priâmes

les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent.

Le logis du consul est à trois quarts de lieue du port. Nous le trouvâmes en compagnie du consul des Anglois : l'un et l'autre sont natifs du pays, et des plus considérables familles de l'île. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la ville. Les deux consuls nous accompagnèrent. Il ne ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour; car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, et elle n'a pour habitans que huit ou neuf cents personnes. Les rues sont si étroites qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette ville, qui est plutôt un bourg qu'une ville, quelques familles françoises, qui y font un commerce pour subsister. Ces François furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des prêtres grecs et des autres principaux Grecs de la ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir de nous voir. Ils nous demandèrent si nous venions leur faire une mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celles que le père Jacques-Xavier Portier et son compagnon nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étoient ignorans, et ils les rendirent savans; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, et ils les réconcilièrent; nous ne vivions pas en chrétiens, et ils nous disposèrent à leur faire nos confessions et à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-temps. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là nous sommes sortis du bon chemin où ils nous avoient mis : Venez donc, ajoutèrent-ils, nous y faire rentrer; venez nous rendre la joie, que la présence du père Jacques-Xavier Portier nous avoit causée, et que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que ne sachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre et nous mettre en état de nous faire entendre d'eux et de les entendre.

Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avoit fait relâcher à Argentaria, nous y retint vingt jours entiers sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas être inutiles, nous y fîmes des instructions aux François et des catéchismes à leurs enfans. Les Grecs et les François assistoient à nos messes. Les officiers de notre vaisseau, nos matelots et nos voyageurs s'y trouvoient et donnoient partout bon exemple. Plusieurs d'entre eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps pour sortir du port d'Argentaria. Nous allâmes mouiller le soir à Siphanto, anciennement Siphnos, île plus grande et plus riche que celle d'Argentaria. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à Myconi.

Cette île qu'on appelle aujourd'hui Myconi, est une des Cyclades dans la mer Égée. Nous apprîmes en y arrivant qu'il y avoit un assez grand nombre de catholiques romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur curé, pour lui demander la permission de dire nos messes. Le curé, quoique grec de nation, suivoit le rit latin; il étoit entretenu par la congrégation de la propagande pour le service des catholiques romains. Ses paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté et de charité.

Ils nous parlèrent de la mission que le pére Jacques-Xavier Portier leur avoit faite il y a quelques années. « Nous en aurions besoin d'une seconde, nous dirent-ils; s'il le savoit, il viendroit bientôt à notre secours, car il avoit un grand zèle pour notre salut. »

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle mission qu'ils désiroient. Nous leur dîmes la messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, et avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne savions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dîmes seulement quelques mots par interprète.

Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île, nous prîmes congé du curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 février aux îles de Spalmadori, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de Chio. Mes deux compagnons jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des catholiques qui y habitent. Mais nos désirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'Archipel, et pour entrer dans la Natolie en Asie.

Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel et des chaleurs qui ne seroient que trop grandes ; mais l'expérience nous convainquit du contraire, car nous sentîmes alors un froid des plus piquants, qui nous obligea, et tous nos officiers, à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de Smyrne que d'une bonne journée de chemin ; nous espérions le faire ; mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer. Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens turcs qui alloient de Constantinople à Chios. Une sultane de trente pièces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous et nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot.

Le capitaine de la sultane fit monter notre capitaine sur son vaisseau, et il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouvèrent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le commandant des cinq vaisseaux turcs se contenta de beaucoup interroger notre capitaine sur l'état de Malte et de Sicile, et nous le renvoya.

Notre capitaine à son retour salua les vaisseaux turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut et continuèrent leur route.

La bonace, et ensuite un vent contraire retardèrent notre entrée dans le golfe de Smyrne. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de Bouroun, qui est à la pointe du golfe de Smyrne.

Nous fûmes charmés de son point de vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur et cinq de largeur. Ses côteaux sont couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective grand nombre de vaisseaux qui étoient à la rade, et Smyrne terminoit notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de février vers le midi. Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours pendant un hiver des plus rudes ; mais grâce à Dieu nous arrivâmes dans une santé parfaite.

Le père Adrien Verzeau, supérieur de notre mission de Smyrne, et nos autres pères françois, nous attendoient depuis long-temps.

Ayant été informés qu'un vaisseau paroissoit dans le golfe, ils ne doutèrent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, quelle fut alors leur joie et la nôtre. Nous nous embrassâmes de bon cœur. Ils nous conduisirent dans notre maison, et nous apportèrent tous les rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le père Adrien Verzeau nous conduisit chez M. l'archevêque pour lui rendre nos respects, et chez M. Fontenu, consul de la nation françoise en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté et de civilité.

Les jours suivans se passèrent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, et nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos pères missionnaires. Les services qu'ils rendent aux François, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime et la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi que la protection que M. de *Fontenu* donne à nos fonctions, et les grands égards de messieurs de la nation françoise, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos missionnaires leurs conti-

nuels travaux : car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire que l'on ne peut espérer de fruits de son ministère qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de *Smyrne* offre aux missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept églises de l'Asie ; les états généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'empire ottoman. Le commerce y est très-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux françois, anglois, hollandois, vénitiens et génois. Ils y viennent pour enlever des soies de Perse, du coton, des camelots tabisés d'Angoura, des huiles, du tabac et de la scamonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a, pour sa défense, qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cents janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans Smyrne soixante mille habitans ou environ, tant Turcs qu'Arméniens, Juifs, Grecs et Francs : chaque nation demeure dans un quartier séparé ; celui des Francs s'étend le long de la mer, et est sans contredit le plus beau.

Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois ; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux.

Les mosquées ne sont pas belles, les bazars sont plus beaux. Ces bazars sont de longues rues qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le désir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes, qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monumens qui contribuoient à sa gloire ; mais les Turcs, peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphithéâtre dans lequel un grand nombre de martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte foi.

Mais le temps qui détruit tout n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de saint Polycarpe. A l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette église où saint Jean l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avoit accordée.

Nos chrétiens l'honorent ici comme leur père et leur protecteur auprès de Dieu, et vont par respect et par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé Germanicus, qui, dans le même temps et pour Jésus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque et ceux de nos anciens missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon révérend père, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que je vous répéterois ce qui en a été dit dans la lettre du père Tarillon.

Pour ce qui est de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hasarde déjà à faire le catéchisme aux enfans, et j'espère, avec le secours de Dieu, être bientôt en état de soulager nos pères missionnaires, qui sont surchargés de travail pendant le jour, et souvent pendant la nuit. Je suis chargé de leur part, mon révérend père, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déjà témoin, depuis que je suis ici, du besoin que nous avons d'un plus grand nombre de missionnaires dans cette florissante mission.

Le père Adrien Verzeau, notre supérieur, donne tous ses soins à l'instruction des esclaves, qui sont ici en grand nombre. Il profite de leur misère extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du salut, et les autres dans le sein

de l'église catholique. Un de nos plus anciens missionnaires septuagénaires, qui cultive cette mission depuis quarante ans, soutient le poids du joug avec un courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, et souffrit avec une patience héroïque l'espace de deux ans un très-rude esclavage. Nous avons eu depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du père François l'Estringant, natif d'Orléans, et dans celle du père François Braconnier, de la province de Champagne.

Le premier étoit entré dans la compagnie avec un désir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu et du prochain dans les missions étrangères; il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il étoit né avec toutes les qualités propres à gagner des âmes à Dieu. Il s'en est servi très-avantageusement pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent missionnaire et d'un sage et bon supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire, pour une action de charité et pour la cause de Jésus-Christ, de souffrir la prison et de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur jusque dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années et de mérites dans cette mission.

La perte du père Braconnier fut générale par toutes nos missions. On le destinoit en France aux premières places de sa province, lorsque la Providence l'appela ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talens que Dieu lui avoit donnés pour apprendre facilement les langues le rendirent bientôt capable de faire le catéchisme aux enfans, et ensuite de confesser, de prêcher et de faire des conférences. Il le faisoit avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvoient en lui un grand sens, beaucoup de droiture et de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, et de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques missions particulières, on le fit supérieur de toutes nos missions en Grèce. Celle de Smyrne qu'il aimoit, lui a de grandes obligations. Notre maison de Constantinople ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu, qui réduisit en cendres, il y a quelques années, un nombre considérable de maisons dans le faubourg de Galata.

Le père Braconnier eut recours dans notre malheur à la bonté et à la libéralité de messieurs du commerce de Marseille, les bienfaiteurs de toutes nos missions du Levant. Il obtint des puissances ottomanes dont il étoit connu et estimé, les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avoit détruit; et il a eu la gloire de mettre notre maison dans le bon état où elle est.

Vous savez, mon révérend père, qu'après avoir gouverné nos missions pendant plusieurs années, il entreprit l'établissement de celle que nous avons à Salonique dans la Macédoine.

Ce très-digne missionnaire ayant été informé que les chrétiens qui habitent cette ville et les campagnes voisines étoient sans secours pour leur salut, et qu'il y avoit de grands biens à faire, se transporta à Salonique, avec la seule espérance que Dieu lui feroit trouver les moyens nécessaires pour commencer cette bonne œuvre si elle étoit conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas, l'œuvre se fit et se perfectionna par les soins du père Braconnier, par la libéralité de quelques chrétiens du pays, et par les bons offices de messieurs de la nation et du consul françois.

On vous a déjà exposé bien au long le commencement et les progrès de cette nouvelle mission[1] ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le père François Tarillon avoit succédé au feu père Braconnier, et qu'ayant pour compagnon le père Xavier Piperi, natif de Chio, ils faisoient tous deux de grands fruits dans cette mission.

Une dame vertueuse et zélée pour la gloire de Dieu les a mis en état de faire un établissement, qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste sacrement de nos autels.

Cette dame s'est sentie inspirée de fonder à perpétuité des prières publiques, qui se font matin et soir, les jeudis de chaque semaine dans

[1] Voyez les détails sur la mission de Smyrne, p. 14 et suiv. de ce volume.

notre chapelle. Le saint sacrement y est exposé; nos catholiques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints mystères et aux instructions que leur font nos missionnaires sur la divine eucharistie.

La dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler et a travaillé elle-même à de très-beaux ornemens qu'elle a donnés à cette florissante mission, dont le feu père Braconnier a eu l'avantage de jeter les premiers fondemens.

Ce père ne pensoit qu'à cultiver sa chère mission, lorsqu'il reçut ordre du révérend père général de se rendre en Perse pour succéder au père supérieur général de nos missions dans ce royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eut le père Braconnier pour sa mission de Salonique, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut que ce voyage avanceroit ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux Dardanelles : il n'y fut pas plus tôt arrivé, que le consul, qui étoit fort de ses amis, le vint prendre pour le loger chez lui. Quelques jours après, l'indisposition du père devint une maladie mortelle. Il fit prier un saint religieux, qui étoit alors aux Dardanelles, de le venir assister dans ses derniers momens. Il demanda et reçut les derniers sacremens avec des sentimens que sa voix mourante faisoient entendre aux assistans qui le regardoient comme un saint. Il rendit enfin son âme à Dieu, en lui offrant le sacrifice de sa vie.

Je vous supplie, mon révérend père, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la sanctification de mon âme et à celle des peuples qui nous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente et fervente une aussi précieuse mort. C'est la grâce que vous demande celui qui est avec respect, etc.

LETTRE DU P. J. X. PORTIER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. FLEURIAU, DE LA MÊME COMPAGNIE.

Missions dans les îles Siphanto, Serpho, Thermia et Andros.

A Naxie, le 20 mars 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédictions que Dieu a bien voulu répandre sur les missions que nous faisons de temps en temps dans les îles de l'archipel. Siphanto, Serpho, Thermia et Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière; aidez-nous, mon révérend père, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plu à sa bonté d'y opérer par notre ministère.

L'île de Siphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très-claire; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le blé, les légumes, les fruits, les câpres et le coton y abondent; les limoniers, les orangers, et les autres arbres de cette nature y seroient plus communs si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette île étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, et on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or et d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. M. Guyon, consul de la nation françoise, nous a assuré que dans la dernière guerre, un Vénitien, habile chimiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, et que sur quatre-vingts livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Siphanto sont humains, affables et laborieux. Ils parlent un grec fort doux, et un peu moins corrompu que celui des autres insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de château, en huit gros villages où l'on compte environ six mille âmes. Les toiles de coton et la poterie font tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'évêque grec fait sa

résidence ; son diocèse comprend encore huit autres îles, savoir : Serpho, Myconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino et Policandro. Ce prélat a environ quarante ans : il est homme d'esprit, et parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'île quarante-cinq églises paroissiales, et chacune est desservie par son papas particulier. Outre ces quarante-cinq paroisses, on y voit un grand nombre de chapelles répandues çà et là sur les collines et dans les campagnes ; elles sont propres et de loin font un très-bel aspect : aux fêtes des Saints dont elles portent le nom, on y célèbre le saint sacrifice de la messe, et cette dévotion y attire beaucoup de peuples.

Cette île a encore cinq monastères, trois d'hommes et deux de filles. Le plus considérable est placé au centre de l'île ; il est bien bâti, et son église, qui est dédiée à Notre-Dame, est fort propre. Il est habité par douze caloyers [1] et par cinq prêtres séculiers. Le second monastère n'est que de quatre caloyers ; il est dédié à saint Élie, et est placé sur le cime d'une montagne fort élevée. Le troisième est abandonné, parce qu'il est maintenant sans aucun revenu. En Grèce, c'est du corps des religieux que se prennent ces évêques ; et s'il arrivoit qu'on fît choix d'un prêtre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'habit de religieux et de faire procession dans quelque monastère.

Les deux monastères de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de religieuses dans l'un, et vingt dans l'autre ; elles sont toutes d'un âge fort avancé, et ne subsistent que de leur travail : elles ont de la vertu et de la piété, mais peut-être en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles et d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs monastères soient sans clôture, on n'a jamais ouï dire qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur établissement. Les infidèles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, et ce seroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le rit latin est fort tombé à Siphanto ; il n'y en a que deux petites églises, l'une dans le château, dédiée à saint Antoine et desservie par un vicaire qui relève de l'évêque latin de Milo ; l'autre, qui est à la campagne et qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'île que six familles latines, encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois : le rit latin y florissoit ; la famille des Gozadini qui commandoit le pays étoit toute latine ; mais depuis l'invasion des Turcs, leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu à peu dégénéré et sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de juillet que nous abordâmes à Siphanto, le père Luchon et moi, avec le sieur Deslandes, qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes, fut de rendre visite à l'évêque grec, et de lui demander la permission d'exercer les fonctions de notre ministère. Son accueil fut d'abord assez froid ; mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Constantinople, monseigneur l'archevêque de Spiga, vicaire patriarcal pour le saint siége dans toute l'étendue du patriarcat de Constantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample et la plus honorable que nous puissions désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs.

D'un côté, M. de Fériol, ambassadeur du roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom pour la sûreté de nos personnes. Ce digne ministre, également zélé pour l'honneur de la religion et pour celui du nom françois, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions sous la protection de Sa Majesté, et que non-seulement on eût à nous laisser aller et venir, séjourner, partir quand et où il nous plairoit, mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît partout tous les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre mission : nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit nécessaire pour notre subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'église les plus gratuites, étoient charmés de notre désintéressement. Convaincus par-là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les sermons que nous faisions chaque

[1] Moines grecs.

jour à une grande foule de peuples qui se rassembloient de divers endroits de l'île; la doctrine chrétienne que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remèdes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'évêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, et, touché des sentimens de componction dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en présence des auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avoit confiés à ses soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'île, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le père Luchon prêchoit matin et soir à un grand peuple, qui accouroit en foule à ses prédications; les églises n'étant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le silence avec lequel ils l'écoutoient n'étoit interrompu que par leurs gémissemens et leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfans, à visiter les malades, et à parcourir les différentes maisons où plusieurs familles s'assemblent pour travailler. Là nous les instruisions de leurs devoirs, et nous répondions à toutes leurs difficultés par manière de conservation, et sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient guère moins utiles que les prédications publiques. L'usage fréquent des sacremens, dont il y avoit plus de vingt ans que plusieurs ne s'étoient approchés, le changement des mœurs, et la réformation de plusieurs abus grossiers, furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois et demi que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous transporter dans les autres îles du voisinage. A la première nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'assemblèrent en foule autour de nous: prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient comme ils auroient pu faire dans une calamité publique: « Vous êtes nos pères, nous » disoient-ils, vous êtes les anges de nos mai- » sons, et les guides de notre salut, ayez pitié » de nous; au nom de Jésus-Christ, ne nous » abandonnez pas. » Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu, en leur faisant espérer que nous reviendrions bientôt les voir, et que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons sentimens où nous les laissions. Mais avant que de consentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoissance par une patente qu'ils nous expédièrent, et qui fut signée de cinquante-trois personnes, parmi lesquelles se trouvent les curés et les principaux de l'île. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous primats et chefs du peuple, soussi- » gnés, rendons de très-humbles actions de » grâces à la miséricorde divine, de ce qu'elle » nous a procuré un si grand secours, en nous » envoyant les révérends pères Jacques-Xavier » Portier et Jean Luchon, religieux françois, de » la compagnie de Jésus. La justice, la recon- » noissance et la vérité, nous obligent à rendre » témoignage à tout le monde qu'ils se sont » comportés ici en dignes ministres de l'évan- » gile, au grand avantage de toute notre île: » ils ne cherchent que la pure gloire de Dieu et » le salut des âmes; leur conversation est fort » édifiante, leurs avis très-salutaires et leur » doctrine très-saine: leur application infati- » gable et désintéressée à prêcher dans les égli- » ses, dans les carrefours et dans les maisons, » à confesser, à visiter les pauvres et les mala- » des, nous a fort édifiés; et nous sommes » tous consolés de voir les grands fruits qu'ils » ont fait ici: ils nous ont assistés, non-seule- » ment pour les besoins de l'âme, mais encore » pour ceux du corps; leur maison a toujours » été ouverte à tous les malades, auxquels ils » ont distribué avec bonté d'excellens remèdes, » sans vouloir d'autre récompense que celle que » Dieu réserve à leur grande charité; en sorte » que nous les regardons comme les médecins » de nos âmes et de nos corps, comme nos pè- » res, et comme de nouveaux apôtres. Les » louanges et les bénédictions que toute notre » île leur donne, les prières et les larmes avec » lesquelles nous les accompagnons, marquent » assez combien nous sommes touchés de ce » qu'ils ont fait pour nous. Nous voudrions » bien pouvoir les retenir ici; mais leur zèle » qui embrase tout le monde ne le permet pas. » Heureux les peuples qui pourront comme

» nous voir les bons exemples et entendre les » saints discours de ces serviteurs de Dieu! » nous reconnoîtrons pour nos légitimes frères » en Jésus-Christ tous ceux qui leur feront le » bon accueil qu'ils méritent. En foi de quoi » nous leur avons donné ce présent écrit, signé » de notre main. A Siphanto, le 17 septembre » de l'année 1700. »

Ici étoit le seing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques, nous descendîmes dans notre barque, et nous prîmes notre route vers Serpho. Cette île a bien douze lieues de circuit : le terroir en est sec, montagneux et rempli de rochers ; autant que Siphanto est riant et agréable à la vue, autant l'aspect de Serpho est-il triste et affreux. On n'y recueille presque point de blé ni de vins ; et on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes et les arbrisseaux qui s'échappent çà et là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, et leur toison est fort belle et très-fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des îles où il est rare d'en trouver de grises. L'île a encore des mines de fer et deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer, et dans un village éloigné du bourg d'environ une lieue. L'un et l'autre contiennent environ huit cents personnes. Le peuple est pauvre et grossier : il parle un grec fort corrompu, et le prononce d'un ton qui a je ne sais quoi de niais qui fait rire.

L'île est gouvernée pour le spirituel, par un vicaire de l'évêque de Siphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six paroisses fort pauvres et fort mal entretenues. A deux lieues du bourg se trouve le monastère de Saint-Michel, habité par cent caloyers. Quand nous y allâmes, nous n'y trouvâmes que le seul abbé, les religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les îles voisines, partie à la garde des troupeaux et au labourage. Il est bon de remarquer ici que, quoiqu'en France on comprenne tous les moines grecs sous le nom de caloyers, il n'en est pas de même en Grèce ; il n'y a que les frères qui s'appellent ainsi ; car pour ceux qui sont prêtres, ils se nomment jéromonaches. Cependant, pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas et fort obscur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, et qui étoit si fort dépourvu de toutes choses que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le vicaire. Les épitropes ou primats, et le vaivode turc nous firent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnèrent entièrement, et il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour ; le toit d'une maison nous servoit de chaire, et nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, et avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, et les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familières dans les maisons que nous parcourions l'une après l'autre, à consoler les malades, à leur porter des remèdes, et à rassembler les enfans pour leur faire le catéchisme. Tous les habitans de l'île profitèrent de la mission et approchèrent des sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie avec des sentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho, plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions et remerciant Dieu mille fois de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho nous allâmes à Thermia, qui en est éloignée de douze lieues. Cette île a pris son nom des thermes ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guère que du froment et de l'orge. Le vin y est mauvais, et on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros bourg au milieu de

l'île, et à deux lieues de ce bourg un gros village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le nord et le couchant, paroît sur une éminence un reste de vieux château, avec plusieurs maisons ruinées, et les masures de deux églises latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville qui doit avoir été spacieuse et bien bâtie.

Thermia est de la dépendance de l'évêché de Zia, île assez voisine et où l'évêque réside. Dans le bourg il y a treize paroisses grecques, et quatre dans le village, avec cinq monastères de caloyers. Il n'y a dans toute l'île qu'une église latine, desservie par un vicaire qui relève de l'évêque de Tine, vénitien. Le rit latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'île, nous allâmes voir le supérieur ecclésiastique : c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel et ses grands biens mettent fort au-dessus des autres prêtres grecs. Les plus considérables de l'île, qui étoient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit et des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussitôt notre mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire, chacun sur le parvis d'une église, où se rendoient de toutes parts une foule de peuples qui venoient entendre les nouveaux prédicateurs. Un abbé fort respecté dans l'île, qui s'étoit démis d'un évêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos auditeurs ; ce vertueux prélat nous suivoit partout ; il avoit même le zèle de prêcher aussi, et il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de notre doctrine et de notre ministère.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulières, les confessions devenoient si fréquentes que nous ne pouvions y suffire. Les ecclésiastiques et les séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au tribunal de la pénitence, au sortir duquel ils avouoient publiquement qu'ils comptoient pour rien toutes leurs confessions passées, et qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mît la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son monastère un vieux moine, ancien confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne rétribution ; car parmi les Grecs les confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son monastère les mains vides.

Parmi les malades que nous visitions, il y en eut un chez qui nous allions souvent, plutôt pour nous édifier que pour l'instruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ses membres et tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remèdes pour le soulagement de ses maux : « Hé, mes pères, » nous répondit-il, en nous regardant d'un air » plein de douceur et de respect, que vous ai-je » fait pour vouloir m'enlever la matière de mon » mérite ? Je ne suis pas digne, il est vrai, de » la grâce que Dieu me fait de m'éprouver par » ces douleurs passagères ; mais puisqu'il a plu » à son infinie miséricorde de me les envoyer, » est-ce à moi de chercher à en être soulagé. » Ayez soin de mon âme, mes pères, et, je » vous prie, laissez là mon corps. » Il faut vous l'avouer, mon révérend père, ces discours pleins d'une foi si vive, et d'autres semblables qu'il nous tenoit toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la providence de Dieu qui sait se conserver des âmes choisies dans les endroits mêmes qui semblent être le plus délaissés.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre mission dans le bourg de Thermia, nous nous rendîmes au village qu'on nomme Silaka. Ce village est bâti sur deux petites collines qui se font face l'une à l'autre, et qui sont séparées par un torrent. Le père Luchon prêchoit d'un côté devant la première église, et moi, de l'autre côté, je montois, comme à Serpho, sur le toit d'une maison, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas long-temps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas ! » mes pères, nous disoient ces bonnes gens » avec une certaine naïveté qui nous charmoit, » combien y a-t-il que nous disions à Dieu :

» Seigneur, envoyez-nous quelqu'un qui nous » apprenne à vous honorer et à vous servir ! » c'est vous, mes pères, que Dieu nous a en- » voyés, et nous reconnoissons maintenant » qu'il s'est laissé fléchir à nos prières. » Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur style figuré : « Vous autres, mes pères, vous êtes des vases » fermés, d'où rien de ce qu'on y met ne s'ex- » hale au-dehors : on peut sans peine vous ou- » vrir sa conscience, parce qu'on est sûr que » vous jetez tout dans un abîme profond d'où » rien ne remonte jamais. Vous ne demandez » que notre conversion, et les autres nous de- » mandent notre argent. » Ils avoient quelque raison ; les confesseurs du pays ne sont pas assez discrets, et leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchés.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce village, après quoi nous retournâmes au bourg, pour passer de là à Andros : il nous eût été impossible d'y aborder si nous eussions différé plus long-temps notre départ. Une foule incroyable de peuples nous suivit jusqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la mission, et nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part et d'autre beaucoup de larmes.

L'île d'Andros est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne et de beaux jardins, que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cèdres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers et de mûriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes ; le blé, les herbages et les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'île qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, est le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'est dans ce port que, pendant la dernière guerre, les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port sont fort déserts : toute l'île n'est même guère peuplée, eu égard à sa grandeur, car on n'y compte que cinq mille âmes. Le bourg, ou, comme on l'appelle, la ville d'Andros, est réduite à cent maisons, bâties au nord sur une langue de terre qui avance dans la mer, et qui forme à ses deux côtés deux petites baies assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la ville s'élève un palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toit : les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque partout semées des armes et des chiffres des seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette île, et qui, depuis l'invasion des Turcs, sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Apano Castro : c'est un nom commun dans ces îles, à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'île n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appela quelques familles albanoises, qui s'y sont multipliées et qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle Arna, et l'autre qui se nomme Molakos.

Les principaux de l'île descendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athènes : ils possèdent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un corsaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent et à les entretenir de leur salut.

Andros a un évêque qui réside d'ordinaire dans la ville. Outre plusieurs petites églises grecques qui y sont dans l'île, il a deux grands monastères de religieux : le premier nommé Agra est à deux lieues du port Gavrio ; l'église en est belle et est dédiée à Notre-Dame. Le second monastère, qui est à une lieue de la ville, s'appelle Panachrando. Il y a aussi à Andros un évêque latin, qui est depuis quelque temps absent de son diocèse. Il a un vicaire qui gouverne pendant son absence.

On comptoit autrefois dans l'île environ huit cents familles du rit latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'île ; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit grec. Il n'y a plus maintenant du rit latin que la famille du seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse, et que ce seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir autant que par son mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'île.

Nos pères de Scio avoient autrefois dans la ville une maison avec une petite église dédiée à saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces pères, nés la plupart sujets du grand-seigneur, avoient de grandes mesures à observer, et essuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. pères capucins y avoient aussi un hospice, qu'ils ont quitté et repris à diverses fois. Un de leurs pères plein de vertu et de zèle y est venu depuis peu, et nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps nous voir établis dans leur île : mais notre pauvreté et la disette d'ouvriers évangéliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes qui produisent toujours de grands biens et qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects à l'évêque grec. Ce prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, et nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales églises. L'évêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus et les désordres les plus communs du pays, c'étoit aussi ce qui faisoit la matière de tous nos sermons, et des instructions particulières que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des sacremens, les réconciliations sincères, les promptes restitutions, et l'éloignement des concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'île nous fit alors un compliment qui nous surprit: « Mes pères, nous dit-il » en nous saluant, vous êtes les deux mêmes » que je vis en songe il y a trois semaines ; j'en- » tendis alors une voix qui me disoit intérieu- » rement : voilà ceux que j'ai envoyés pour te » convertir, ne manque pas de mettre ta con- » science entre leurs mains ; si tu perds cette oc- » casion, tu es perdu toi-même ». Soit que ce songe fût l'effet d'une imagination frappée, soit que ce fût véritablement un avertissement du ciel, il fit une confession générale de toute sa vie, et nous bénîmes mille fois le Dieu des miséricordes qui se sert de tout pour conduire les ames au salut.

Cette mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour Arna, village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard et extrêmement fatigués : car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle et la caisse de nos remèdes, et deux autres lieues à faire en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides et tout couverts de broussailles et de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, et d'une grossièreté extrême et qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales églises, où un grand peuple étoit assemblé : nous leur déclarâmes d'abord que le seul désir de leur salut nous avoit attirés dans leur village, que nous ne leur serions point à charge ; et que pour l'administration des sacremens, pour nos instructions, et pour les remèdes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prières.

Ce premier début gagna entièrement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, et on y écoutoit nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours, nous fûmes accablés des confessions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage, que de les voir venir du fond de leur vallée au travers des ravines qui sont affreuses au mois de décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser et proposer leurs doutes.

L'abandon où les supérieurs ecclésiastiques laissent ce pauvre peuple, est digne de com-

passion. Une seule fois l'année, qui est le jeudi saint, quelques caloyers des deux monastères qui sont dans l'île parcourent la vallée pour y entendre les confessions. Quelques-uns d'eux ignorent même jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des péchés grossiers : puis ils demandent aux pénitens une certaine somme d'argent : quand elle est payée, la confession est censée faite. Souvent même ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail, ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente ; que le pénitent dise oui, et en même temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, et on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant, et à plusieurs autres semblables, dont il seroit trop long de faire ici le détail.

Trois semaines se passèrent dans les exercices ordinaires de notre mission ; comme nous étions sur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos catéchismes grecs à l'épitrophe de la vallée, et il nous promit de le lire tous les dimanches à la messe dans la principale église. Ce sera le moyen de conserver parmi ces peuples les sentimens de piété et de religion que nous avons tâché de leur inspirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues se tournèrent vers Apano Castro, où nous savions que les besoins étoient pressans. Apano Castro est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'île. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'église ou de temple fort ancien. La coupole en subsiste encore et paroît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc et noir très-poli, qui représente des roses et des fleurons travaillés avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en fouillant les ruines de la partie du temple qui s'est écroulée, on y trouva une image de Notre-Dame, qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à Apano Castro des cœurs bien préparés, et dans lesquels on ne jetoit point inutilement la semence évangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, et nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie chrétienne. L'évêque ayant su que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la foi et des obligations du christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la messe, dans toutes les paroisses. Les plus distingués de l'île qu'on nomme Archos, furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures convenables pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entre eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser. Le plus considérable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jésus-Christ : elle a déjà refusé les plus riches partis de l'île. Son père ne veut pas forcer ses inclinations ; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un monastère des religieuses de son rit. Il a ouï dire que des religieuses françoises doivent venir fonder un monastère à Naxie : il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention étoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage si elle eût embrassé cet état.

Voilà, mon révérend père, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, sont élevés dans un aversion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons été bien reçus partout, et plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées, si nous étions secourus d'un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques ! Faites réflexion, je vous prie, mon révérend père, que la mission de Constantinople comprend plus de cent mille âmes ; qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie et à Santorin plus de huit mille, sans parler des missions que nous venons de faire où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints patrons de la Grèce, qui voient du haut du ciel l'abandon affreux de tant de pays autrefois si fervens et si catholiques, d'obtenir de Dieu qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque

sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'âmes, et qui peuvent y contribuer, les uns par leur charité, les autres par leur zèle, à ne pas laisser périr une si vaste moisson faute d'ouvriers pour la recueillir. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le P. Jean-Baptiste Souciet, de la compagnie de Jésus, missionnaire au Levant [1].

THESSALONIQUE ou Salonique étoit regardée dans les premiers siècles de la religion chrétienne comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à quarante degrés trente-six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge à trois ou quatre lieues de la ville le Vardar, autrefois Axius. Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne et très-sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik; son premier nom fut Halis. Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée assez près de là sur les Thessaliens. D'autres prétendent qu'elle ne fut ainsi nommée que pour honorer la sœur d'Alexandre, qui portoit ce nom. Le premier sentiment me paroît le plus raisonnable [2]. Saint Paul y prêcha l'évangile, beaucoup d'infidèles furent convertis par ses discours. Il y envoya son disciple Timothée pour les confirmer dans la foi. Deux épîtres magnifiques de ce grand apôtre nous attestent combien ce troupeau lui étoit cher. L'église de Thessalonique fut très-florissante dès la naissance du christianisme; elle compte dans ses fastes un grand nombre de héros chrétiens qui ont versé leur sang pour la religion. Le plus illustre est saint Démétrius, qu'elle a choisi pour patron. Il étoit proconsul: à peine fut-il converti à la foi qu'il en devint l'apôtre, et mérita d'en être le martyr sous l'empereur Maximien. Les archevêques de cette ville ont toujours eu un rang distingué parmi les métropolitains de la Grèce; ils y sont regardés comme de petits patriarches; leur autorité s'est étendue dans toutes les provinces comprises autrefois sous le nom d'Illyrie; ils y avoient la qualité de vicaires ou de légats du saint-siége. Le pape saint Damase honora de ce titre Ascholius, archevêque de Thessalonique; il le chargea de faire ordonner un évêque de Constantinople à la place de Maxime, philosophe cynique, et usurpateur de ce siége. Sirice, successeur de Damase, veut qu'aucun évêque ne soit ordonné dans le district de Thessalonique, sans l'aveu et le consentement d'Anysius, successeur d'Ascholius. Innocent Ier lui écrivit: Rufus succéda à Anysius; et le même pontife, en le félicitant, s'exprime ainsi: « Je confie à votre prudence » et à votre sagesse, le soin et la discussion des » causes qui peuvent naître dans les églises d'A- » chaïe, de Thessalie, de l'ancien et du nouvel » Épire, des deux Dacies, de la Mœsie, de la » Dardanie, etc. Je ne fais qu'imiter en cela les » souverains pontifes mes prédécesseurs, qui » donnèrent la même charge aux bienheureux » Ascholius et Anysius, etc. » Boniface Ier marque au même Rufus, qu'il est prouvé, par les mémoires et les monumens des pontifes romains, que la sollicitude de toutes les églises de Macédoine et d'Achaïe doit être confiée aux archevêques de Thessalonique. Ils conservèrent pendant quelques siècles cette qualité de légats du saint-siége dans l'Illyrie. Cette correspondance avec l'église de Rome les préserva long-temps des schismes divers qui s'élevèrent dans l'église de Constantinople. Ils n'eurent aucune part à celui de Photius: l'exemple des autres prélats grecs les entraîna dans la suite. Quelques-uns se signalèrent dans les schismes

[1] Salonique ou Salonik, ou Soloniki, dans la Romélie, au fond du golfe de ce nom.

Cette ville n'a pas de port; mais sa rade est excellente. Deux phares guident les navires dans ces parages.

Salonique, sous le rapport du commerce, est la ville la plus considérable de la Turquie d'Europe après Constantinople. Elle reçoit de toutes les parties de l'empire des produits qu'elle répand au loin. Ses principales exportations sont le coton, qu'elle expédie à Marseille et à Trieste; la laine, le blé et le tabac.

Le commerce est presque entièrement entre les mains des étrangers, et toutes les nations y ont des agens et des comptoirs; mais les François et les Anglois y font en ce moment les affaires les plus importantes.

On compte dans cette ville 70,000 habitans.

Le golfe de Salonique s'étend depuis le cap Paillouri jusqu'à l'entrée de la baie de Volo.

Les îles Schate, Scopoli, Calidroni, Pelerisse et Diavolo forment une chaine de verdure qui ferme le golfe de Salonique et se déroule dans la mer en face de la ville.

[2] La dernière version a cependant prévalu.

qui suivirent ; Siméon dans le douzième siècle, et dans le quatorzième siècle Nicolas Cabasilas et le fameux Grégoire Palamas se distinguèrent entre les autres. Pour Eustathius, dont nous avons les commentaires sur Homère, il se mêla plus de belles-lettres et d'histoire profane que de théologie et de science ecclésiastique. Ce Siméon dont je viens de parler, composa un gros ouvrage contre les Latins ; il soutient qu'ils ne sont pas chrétiens, et prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : « Nous sommes, dit-il, appelés chré- » tiens du saint chrême, qui est la matière du sa- » crement de confirmation ; or, les Latins ne re- » çoivent pas la confirmation incontinent après » le baptême : donc ils ne sont pas chrétiens. » Son livre est plein de pareils raisonnemens.

Au reste, si Thessalonique donna au schisme de zélés défenseurs, la religion trouva dans un prélat originaire de cette ville un héros dont on ne saurait assez louer l'attachement à la foi. Il se nommoit Isidore ; il étoit archevêque grec à Kiovie, et primat de Russie. Au concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque et de l'église latine. Le pape Eugène l'honora de la dignité de cardinal, avec Bessarion, ce savant et vertueux archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres services importans : on sait que les Grecs renoncèrent bientôt à l'union dans Constantinople : le pape l'envoya aussitôt dans cette capitale de leur empire. Il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire, il se rendit à la métropole de Kiovie, et comme il y prêchoit publiquement la soumission à l'église romaine, les schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de sortir de prison et se réfugia à Constantinople, où il fut fait esclave lorsque cette ville fut prise par les infidèles ; il se racheta et se retira à Rome, où il termina sa carrière. Il y mourut saintement vers l'an 1463. Tel fut à peu près l'état de la religion à Thessalonique, jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans le civil et le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la capitale ; le proconsul y fit sa résidence : elle fut honorée plus d'une fois du séjour et de la présence des empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver ; il y tomba malade : c'est là qu'il fit appeler le saint évêque Ascholius, et que s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de sa main [1]. Guéri presque subitement et par une espèce de miracle, ce prince reconnoissant, par un édit daté de cette ville, proscrivit l'arianisme de tout son empire. Théodose revint à Thessalonique, en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui, suivant aveuglément les conseils de Justine sa mère, favorisoit l'hérésie ; il la persuada et l'attacha pour toujours à la foi catholique. Ce second voyage fut encore marqué par de nouveaux édits contre la secte arienne. Il falloit que du temps de Théodose Thessalonique fût une ville distinguée, puisque dans la révolte qui coûta la vie à 7000 hommes de ses habitans, on parle de cirque et de courses de chariots ; d'ailleurs, une populace, quelque insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand empereur et à répandre le sang du général des armées de l'empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée et saccagée par les Barbares : ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses commandans. Soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, roi de Sicile, la conquit ; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413, Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent ; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions et de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siècles de l'empire romain ; elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état, dans le Dictionnaire de Morery : cet auteur a été trompé par de fausses relations ; mais quoiqu'elle gémisse comme le reste de la Grèce, sous le joug de la tyrannie ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait nous ont donné tout le temps de la bien reconnoître, et nous ont mis en état d'en faire une description exacte.

[1] L'an 380.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Il ne paroît pas que son enceinte ait jamais été beaucoup plus grande ; on voit seulement du côté le plus élevé de la ville les restes d'un ancien mur dont la longueur est d'environ un mille ; il n'y a que quelques pas de distance entre ce mur et celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reste aucun vestige qui puisse faire conjecturer qu'elle ait eu des faubourgs et des maisons de plaisance. Elle est fermée d'un simple mur flanqué d'espace en espace par de méchantes tours carrées; elle s'étend du sud-est au nord-ouest environ deux milles en ligne droite, et de ce côté-là la mer baigne presque partout ses murs. Du couchant au septentrion, son enceinte qui s'élève sur des collines est fort irrégulière.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept-Tours ; ce château a toujours été peu de chose, et maintenant il tombe en ruine : il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château on trouve une espèce de faubourg ou de petite ville, séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur et la vue fort étendue, puisque de là on découvre aisément les montagnes d'Épire et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts : le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient et le midi ; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne et carrée, l'autre récente et ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour il y a environ cent ans. Le pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et il obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre vénitienne parut devant Salonique ; celui qui la commandoit fit sommer le pacha de lui donner quarante mille sequins[1], et le menaça en cas de refus de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner ; le gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de sequins à son ordre, mais qu'il y avoit quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetèrent des bombes : on leur répondit de ce fort avec de grosses pièces d'artillerie qui endommagèrent quelques-uns de leurs vaisseaux et les obligèrent de se retirer.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, et à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'est qu'une grosse et ancienne tour hexagone : ce fort est situé peu loin de la porte de la marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisième est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion ; il paroît n'avoir guère que deux cents ans : il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace ; chacun de ces forts ou châteaux est muni de grosses pièces de canons de bronze, braqués contre la mer; chacun a son aga ou commandant particulier, avec quelques canonniers. Une grosse tour ronde et solidement bâtie à l'endroit où les murs commencent à descendre des Sept-Tours, sert d'arsenal et de magasin à poudre. Ce sont là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, et quoique les Turcs l'appellent *khalé*, c'est-à-dire forteresse, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'est rien moins qu'une ville forte : elle n'a ni ouvrages extérieurs, ni fossés ; ses murailles foibles en beaucoup d'endroits ne sont terrassés nulle part : d'ailleurs elle est dominée du côté du nord-est par des hauteurs voisines. Elle a, au reste, une espèce de garnison de sept à huit cents janissaires, la plupart mariés et peu aguerris : leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du grand-seigneur, et quelquefois aux Francs. Ils entendent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands, qui ont le titre de janissaires, mais sans en recevoir la paie; ceux-ci sont assez tranquilles et ne font de mal à personne.

Du côté des Sept-Tours et du faubourg qui tient à cette forteresse, la descente est roide, scabreuse et semée de petits rochers qui s'élèvent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville de grands jardins occupent presqu'un tiers du terrain ; les deux autres sont occupés par des maisons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs sont bâtis pour l'agrément : ils n'ont point de solidité ;

[1] Le sequin vénitien vaut une pistole.

les murs ne sont que de terre grasse détrempée et couverte d'un enduit de mortier. On les soutient par deux longues pièces de bois ou solives minces, jointes ensemble par des traverses engagées horizontalement dans la maçonnerie, et distantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre : cette espèce de charpente dirige les maçons pour élever à plomb leurs murailles ; mais ces pièces de bois, qui souvent paroissent à l'extérieur, venant à pourrir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des sérails ou hôtels assez beaux pour le pays : leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, et de belles salles bien plafonnées, avec des estrades ou sophas sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience et rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville et dans les rues où il n'y a guère qu'eux. Les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties et disposées à la turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habité ; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés et le long des murs du côté de la mer. Quelques riches marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement ; mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés et sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre : ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques et même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sophas, qui de chaque maison sortent en dehors ; elles sont mal pavées et fort malpropres dans la basse-ville. Vers le milieu où sont les marchés, les rues sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice assez solide et assez beau ; il consiste en six petits dômes à deux rangs, soutenus et séparés par des pilastres joints les uns aux autres par des arcades : c'est ce qu'on appelle le bezestan, et c'est le lieu où les marchands d'étoffes, de soie, de mousselines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant sept ou huit piastres qu'ils paient par an. Vers le quartier de la marine, il y a beaucoup de magasins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, sont assez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq kans principaux : ce sont des bâtimens à plusieurs ailes, ou corps de logis partagés en petites chambres ; chacun peut y loger pour son argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Thessalonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reste des vestiges. Le premier est un vaste portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, sur trente ou trente-cinq de large ; il est placé au milieu d'une rue, assez près de la porte nommée Calamaria ; il est soutenu par deux gros pilastres ou massifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux et d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, et qui semblent représenter une bataille. Ces figures, qui sont bien conservées, ne paroissent pas fort délicates ; elles sont surmontées d'une architrave et d'une corniche simple, d'où naît l'arcade faite de briques et fort gâtée ; elle sert de retraite aux cicognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilastres, le bas est couvert par des boutiques, l'autre est environné de maisons qu'on y a adossées ; ainsi, je n'ai pu savoir s'ils contenoient des inscriptions : ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du cintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurèle, après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à peu près au milieu de la ville, à l'entrée d'une maison des Juifs : ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un ordre simple, dont le pied est enterré ; elles sont posées de suite en ligne droite, et elles ont leur architrave, leur frise et leur corniche ; au-dessous sont des pilastres de marbre, séparés les uns des autres par un espace vide. A ces pilastres, qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossées des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle ; d'un des côtés une de ces figures a des ailes ; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté, l'une de ces figures tient un cygne sur sa poitrine, et les autres ont à la

main quelques instrumens de musique. Ce monument, qui paroît être d'un siècle où florissoient les beaux arts, n'est apparemment qu'une partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans, il y a une place longue d'environ deux cents pas, et large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'étoit autrefois l'hippodrome et le lieu des spectacles. Dans les murs, surtout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades, que quelques-uns disent avoir été des chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les âmes de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues chapelles étoient ce que les Romains appeloient *Caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servoient au spectacle ; et ce sentiment est d'autant plus vraisemblable qu'on voit de pareils monumens à Béziers et à Nîmes, dans ce qui reste d'anciens cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe, des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées. Je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aie pu lire, ou qui méritent d'être rapportées ; et, pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphyre maçonné au bas d'un minaret de mosquée. Il faut cependant rendre une justice à ces peuples : ils ont grand soin de conduire l'eau par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près les mosquées, et aux environs même des villes, et des repos de promenades qu'ils appellent kiosques.

Ces kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belvéder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toit ; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener et même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux musulmans qui, pour le salut de leur âme et la commodité du public, font faire des kiosques et des fontaines jusque sur les grands chemins : cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans [1] qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire ; on dit que le crâne contenoit un boisseau de blé : la chose est probable à en juger par quelques-unes de ses vertèbres qu'on avoit attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matière couvertes d'un vernis verdâtre ; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes, les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, et avoir un air triste ; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent et de cuivre y étoient autrefois assez communes, et un marchand françois m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourroit, je crois en sûreté de conscience, en rabattre quelque chose; il ajouta qu'il les avoit revendues à un chaudronnier: c'étoit dommage; il pouvoit, il devoit même y en avoir de curieuses. Les médailles sont aujourd'hui extrêmement rares : depuis sept ans on n'a découvert que quelques médailles consulaires, et celles de quelques rois de Macédoine ou de quelques empereurs romains, mais presque toutes assez communes : on n'y trouve même plus ces pierres précieuses gravées qu'on y trouvoit autrefois. Un chancelier françois de cette Échelle en avoit de fort belles qu'il a emportées en France : j'en ai retenu des empreintes en cire d'Espagne et en cire commune.

Les mosquées sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie ; on en compte ici jusqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui sont peu fréquen-

[1] Le père Souciet écrivoit en 1734.

tées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq ; les autres sont d'anciennes églises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Démétrius et des Saints-Apôtres.

Sainte Sophie, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'églises grecques, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais en petit. C'est un édifice carré, couronné d'un dôme assez plat, tout couvert de plomb ; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a dedans un siége de porphyre mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'église de Notre-Dame a été changée en mosquée. On estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées : c'est à présent la principale mosquée de la ville.

Celle de Saint-Démétrius est un grand vaisseau qui a une nef et deux ailes de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre ; il y a, outre cela, six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune : cette église étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique ; elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état ; le plafond étoit crevé et l'édifice menaçoit ruine. Pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits que les Grecs disent être miraculeux. L'église des Apôtres dont on a aussi fait une mosquée, a quatre petits dômes autour du principal ; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre mosquée, qui est tout proche des murs vers l'orient, et qui autrefois étoit une église, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que saint Paul a prêché ; et dans un enfoncement de la mosquée on conserve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avoient ramassés, lorsque Amurat II assiégea la ville [1], il y a plus de trois cents ans. Il paroît certain que l'attaque se fit de ce côté-là ; et l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable, qui paroît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle étoit dressée la tente du sultan : c'est la coutume de ces princes de camper sur de pareilles élévations que leur fait l'armée. On dit aussi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres sur l'endroit où a été le pavillon impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de son séjour et de sa présence ne soit pas foulée par d'autres pieds. L'un et l'autre peut être véritable.

Au reste les mosquées sont toutes nues ; et à cela près que le pavé est couvert, du moins en partie, de tapis et de nattes, plusieurs sont malpropres : elles n'ont en dedans pour ornement qu'une tribune d'où les imans lisent au peuple le Coran ; et en dehors une tourelle ou minaret très-élevé et d'une construction hardie, du haut duquel on annonce cinq fois par jour les heures de la prière.

Salonique n'a que deux maisons de religieux turcs, l'une dans la ville, l'autre sur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans ces maisons huit ou dix frères (c'est le nom qu'ils se donnent), gouvernés par un supérieur perpétuel. A certains jours, ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur mosquée. Ils peuvent se marier ; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les églises grecques sont au nombre, non pas de trente (comme dit Morery), mais de douze ou treize seulement ; elles sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le souffriroient pas, mais dans des enfoncemens derrière des maisons. La cathédrale, dédiée sous le nom de Saint-Démétrius, est assez proprement bâtie ; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux ailes et le sanctuaire, sans parler du vestibule : elle n'est que plafonnée ; deux ou trois rangs de siéges règnent tout autour. Sur une des ailes est une galerie pour les femmes, qui, selon la louable coutume de l'église d'Orient, sont toujours séparées des hommes. Le sanctuaire est fermé par une haute cloison de bois sculpté, et ornée de peintures qui représentent Notre Seigneur et la sainte Vierge, des saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et quelques pères grecs. Ces peintures n'ont

[1] Amurat II enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1429.

rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'église aucune statue ; les Grecs se font mal à propos un scrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un seul autel, et sur cet autel, sans ornemens, est un petit tabernacle où est le saint sacrement. Au fond du sanctuaire sont des siéges en demi-cercle pour les prêtres et pour l'évêque qui se place au milieu de son clergé. Tel est dans la Grèce l'usage de toutes les cathédrales.

On garde dans celle de Salonique le corps de Grégoire Palamas ; on y honore ce prélat comme un saint, surtout un des dimanches de carême où on ne célèbre la liturgie que dans cette église : à la vérité, l'office ne fait point mention de ce prétendu saint ; mais chacun vient se prosterner devant la relique, qu'on expose à la vénération publique : ce corps est tout desséché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui sont morts excommuniés, et quelques-uns n'ont pas de foi à la sainteté de Palamas. Il y en a même qui s'absentent de cette cérémonie : un des derniers archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte : son exemple a été suivi.

Les autres principales églises de Salonique sont les paroisses de Saint-Athanase, de Saint-Nicolas, de Saint-Mennas, de Saint-Constantin et de la bienheureuse Vierge : cette dernière paroisse fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cents piastres pour obtenir la permission de la rebâtir ; on s'y porta avec un zèle admirable ; les uns fournirent de l'argent ; les autres des matériaux, ceux-ci leur ouvrage, ceux-là leurs soins, et en peu de temps leur travail fut achevé : elle est solidement bâtie, très-propre en dedans et très-régulière.

Il n'y a qu'un monastère, qu'on appelle en turc *Chiaoux monastir*, monastère de l'Huissier : j'ignore l'origine de cette dénomination ; je sais seulement qu'il avoit autrefois plusieurs priviléges aussi utiles que peu glorieux ; les mahométans les avoient accordés aux moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville ; mais, comme la reconnoissance s'affoiblit, surtout quand elle est onéreuse, ces priviléges ont été restreints : ces religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroissent doux et d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves, habillées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont pour le moins trente synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille âmes, dix mille Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, et dix-huit à vingt mille Juifs. La ville est gouvernée par un pacha et un molla. Ce pacha est comme le gouverneur de la province, et son autorité s'étend sur tout le militaire. Le molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le pacha que quand celui-ci est pacha à trois queues. Il y a aussi un janissaire aga qui commande les janissaires de la ville et protége les Juifs. Ces officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre. Les imans qui président à chaque mosquée dépendent du muphti, qui est le chef de la religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs archontes ; ces archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui se font sur la communauté : ils sont gouvernés pour le spirituel par l'archevêque, aidé des principaux papas, comme le grand économe, le proto-syncelle, etc. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme et enfans, non-seulement avoit soin du revenu de l'archevêché, mais étoit même une espèce de grand vicaire : il donnoit aux papas les permissions de célébrer et de confesser ; il les interdisoit quand bon lui sembloit ; je ne sais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce désordre. Les évêques suffragans de la métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la fête de saint Démétrius, qui se célèbre avec grande solennité le 6 de novembre. On ne sera peut-être pas fâché de voir la description de cette cérémonie à laquelle j'ai assisté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'office : sur les six heures et demie du matin on revêtit de ses habits pontificaux l'archevêque, qui étoit sur un siége élevé tout au bas de l'église ; il avoit une espèce d'aube d'une étoffe de soie à fleurs d'or, et par dessus une robe à manches courtes, mais larges : elle étoit d'un damas rouge, à grandes fleurs d'or et de

soie ; cette robe répond à notre chasuble : il lui pendoit sous le bras droit une pièce carrée comme une bourse de calice, où étoit représentée, en broderie très-fine, la transfiguration de Notre Seigneur. Son pallium étoit fort large, et d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de semence de perles. Une autre pièce brodée en argent et à peu près carrée lui couvroit la poitrine ; enfin il portoit sur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles et de diamans de peu de prix, et ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept évêques s'habilloient dans le sanctuaire : au lieu d'aubes ils prirent des tuniques d'étoffe de soie rouge à fleurs d'or, et une espèce de chappes qui n'avoient d'ouverture que pour passer la tête : ces chappes étoient de différentes couleurs ; leurs étoles étoient larges de six ou sept pouces et bien brodées, et au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignités de la cathédrale et les curés de la ville étoient aussi vêtus d'ornemens magnifiques, et les évêques n'étoient distingués d'eux que par leur large étole. Les diacres n'avoient qu'une tunique et l'étole en travers. Evêques, prêtres, diacres, tous portoient sur les extrémités des manches de petites pièces d'étoffe qui leur servoient de manipules ; au bas des manches et des vêtemens de l'archevêque étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or, qui descendoit jusqu'à terre de tous côtés. L'archevêque y vint précédé des diacres, des prêtres et des évêques. On portoit sa crosse, qui est comme un bâton de saint Antoine, croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'unissoient par le haut, et avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le signe de la croix. Il en donnoit aussi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos évêques, ensuite il fit plusieurs encensemens.

On commença la liturgie par une hymne en l'honneur de saint Démétrius ; ensuite le prélat récita quelques prières, fit sur soi quelques signes de croix, et s'assit sur son trône derrière l'autel, ayant à ses côtés les évêques et les prêtres sur des bancs. On chanta l'évangile du haut d'une tribune ; on pria pour le patriarche de Constantinople et pour l'officiant. L'archevêque et ses assistans allèrent à un des côtés du sanctuaire prendre les oblations de pain et de vin, devant lesquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis sur une patène, et le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions et oraisons, pendant lesquelles les prélats eurent presque toujours la tête couverte. Ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'officiant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration, les évêques et les prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais seulement des inclinations, suivant leur usage. Après la consécration, un diacre remuoit sans cesse une palle autour du calice, qui demeura découvert. Après quelques prières, un prêtre chanta de la tribune l'Oraison dominicale.

Les évêques récitèrent l'un après l'autre une formule de soumission à leur archevêque. Après quelques oraisons vint la communion. Le célébrant commença le premier : il prit d'abord l'espèce du pain, puis le sang précieux où l'on avoit mêlé une goutte d'eau chaude depuis la consécration, outre celle qu'on avoit mise auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang du côté ouvert de Notre Seigneur, ou, selon d'autres, le désir ardent qu'il avoit de sa passion. Ensuite l'officiant donna à chacun des évêques et des prêtres un petit morceau de pain consacré qu'ils reçurent dans leurs mains, et qu'ils consumèrent autour de l'autel ; puis ils vinrent prendre un peu de sang de Notre Seigneur à trois reprises. L'archevêque présentoit le calice aux évêques, et un des évêques aux prêtres. Avant la communion, les prêtres et les évêques approchèrent du calice quelques morceaux de pain qu'ils rendirent aux laïques qui les avoient offerts : c'est une espèce de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La liturgie étant achevée, l'archevêque, assis sur un siége élevé au milieu de la nef, et tenant sa crosse de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du saint. Son discours me parut fort raisonnable. Après le sermon, il distribua du pain béni aux plus distingués de l'assemblée, et en le recevant, on mettoit quelques pièces d'argent dans un bassin qui étoit tout proche. Toute la cérémonie dura

plus de deux heures. Les évêques et les prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer quelquefois pour me laisser voir plus commodément. L'archevêque même, avant que de commencer son discours, me fit placer honorablement, et après le sermon il me fit inviter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la messe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire visite avec le père supérieur ; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des Latins, et en particulier des jésuites : il en avoit parlé de même le jour de la fête à ses évêques et à ses papas. Nous le vîmes une seconde fois ; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il se contenta de nous envoyer son proto-syncelle, un prêtre et son diacre, pour nous rendre la visite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroissent peu aliénés des François et du rit latin : quelques-uns même des plus honnêtes gens et des plus capables sont de nos amis ; nous n'en connoissons qu'un qui dogmatise contre nous. Un des plus grands maux de l'église grecque est l'ignorance crasse des peuples et d'un grand nombre de pasteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un papas de la ville la question suivante : « *Est-il vrai que Jésus-*
» *Christ est Dieu ?* Il me semble l'avoir souvent
» entendu dire ainsi ; d'un autre côté, on dit
» qu'il est homme : comment accorder ces deux
» choses ensemble ? S'il est Dieu, comment
» peut-il être homme, et s'il est homme, com-
» ment peut-il être Dieu ? » Le papas de la ville, mieux instruit, fit le catéchisme au papas de village, qui acquiesça à tout : il ne falloit pas être grand théologien pour résoudre la question. Quelle instruction un peuple grossier peut-il attendre de pareils docteurs ?

Les Juifs font presque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde ; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que partout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne ; et avant que de s'y établir, ils envoyèrent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général, mais on leur fait quelque grâce parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit considérable : ils forment une espèce de petite république ; ils ont entre eux une sorte de gouvernement et de juridiction, dont le chef est celui de leur religion. Ils l'appellent le grand Kakan. Ce juge a ses assesseurs ou conseillers choisis entre les principaux de la nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent ; en sorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux chrétiens ; enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait et pour fournir aux autres dépenses de la nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, et de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables ; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux, le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un espagnol corrompu et mal prononcé : la plupart des hommes entendent l'italien, et quelques-uns le provençal ; ils portent tous la barbe longue et un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles. Les femmes renferment leurs cheveux dans une espèce de longue queue plate qui leur pend derrière la tête, et attachent au bout un bouton de cuivre. Ils sont fort laborieux, et ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçans, les autres artisans ; ceux-ci sont courtiers des marchands, ceux-là vendent en détail ; plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, portefaix : ces derniers sont fort misérables ; ils ne vivent presque que de châtaignes pendant l'hiver, et pendant l'été que d'herbages, de concombres, de melons d'eau qu'on nomme *carpouz*. Cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Ils sont communément trompeurs, méprisés également des chrétiens et des Turcs ; mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion et à beaucoup de superstitions, dans lesquelles leurs Kakans les entretiennent. Ils observent religieusement le sabbat ; et si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques chrétiens de leur en allumer ; cependant il arrive de temps

en temps que quelques-uns se font Turcs par la crainte de la mort ou de la bastonnade. Les nouveaux musulmans, originairement juifs, sont peu estimés des anciens mahométans; ils conservent toujours de père en fils une inclination secrète pour le judaïsme, jusqu'à réciter leurs anciennes prières au lieu de celles du Coran.

Il y a environ soixante ans qu'ils se persuadèrent que le Messie alloit enfin paroître. Pour se préparer à son arrivée, et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent ensemble et voulurent se rendre maîtres de la ville. Les commandans turcs en furent avertis; on fit arrêter les chefs de la révolte, et à force de menaces on les obligea d'embrasser la religion mahométane, après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie : c'est un aveu que les mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion.

Outre plusieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége seulement où ils enseignent leur philosophie, leur droit, et je pense aussi leur théologie : les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, se réduisent à quelques centaines, tous, ou presque tous, de la ville même, et non pas de tout l'empire ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus florissant : les étudians y soutiennent des thèses imprimées comme leurs autres livres, en caractères hébraïques, mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs savans en hébreu, et l'on n'y parle d'aucun rabbin de réputation; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur religion. Leurs synagogues sont situées et ouvertes sur les rues, privilége que n'ont pas les chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, et leur chant est très-désagréable : le convoi est souvent nombreux, mais les femmes n'en sont point; elles se contentent de pleurer à la maison, et elles ont une certaine formule de lamentations et de gémissemens. Les cimetières de cette nation occupent un fort grand terrain, hors d'une des portes de la ville, parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent alentour, et le Kakan paroît parler au mort; on remplit ensuite la fosse sur laquelle on accumule de petites pierres, de sorte que leur sépulture s'élève toujours de terre : on met sur la plupart une tombe communément de marbre, sur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de fleurs et de diverses figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs, anciens habitans de Salonique, il y en est arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Espagne et de Portugal : ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs, ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les chrétiens : aussi les autres ne les regardent que comme des demi-juifs, et presque comme des déserteurs de la loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la religion près, sont honnêtes gens. Ils ont des médecins assez habiles, qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guère que quatre-vingts ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent : les François ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un consul; cependant leur commerce et celui des autres étoit fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des blés que le grand-seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, et jusqu'à cent quatre-vingt bâtimens françois; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, et jamais il ne sera florissant tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'est là à peu près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le transport du fer est défendu; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines; le coton n'est pas beau; la cire et l'alun manquent, et l'on trouve ailleurs du tabac et des cuirs à meilleur compte : ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traite des grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens et les sujets de l'empereur voulurent avoir leur consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie, et

surtout les draps, sont les principales marchandises qu'y apportent nos François. Mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant; enfin ce commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire à se louer à des gens du pays pour des voyages à Smyrne, à Constantinople, en Egypte, en Syrie, en Candie.

Si les Turcs étoient et plus industrieux et plus laborieux, s'ils faisoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce seroit plus avantageux et pour eux et pour les étrangers; mais l'agriculture est presque abandonnée et les paysans découragés, parce que les gens en place leur enlèvent de force les blés à vil prix, et les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il seroit à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, surtout par rapport aux François et à leur commerce, et de demander des réglemens qui missent nos marchands et nos marins à l'abri des vexations et des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élèvent entre eux et les Turcs.

Tel est le pays et la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu et du salut des âmes d'établir une mission de notre compagnie.

RELATION

De l'établissement et des progrès de la mission de Thessalonique, extraite des Mémoires du père Braconnier, par le père Souciet.

Le père François Braconnier, auteur de ces Mémoires et fondateur de la mission de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-dessus du commun. Il avoit l'âme grande et généreuse, l'inclination bienfaisante et un courage à toute épreuve. Comme il savoit l'allemand, quand il vint dans ces missions, il fut d'abord d'un grand secours aux esclaves de cette nation qui se trouvoient alors à Constantinople; ce furent là ses premières occupations et les essais de son zéle. Devenu supérieur général des missions de la Grèce, il s'attira l'estime et la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il sut si bien gagner le fameux comte Tékéli, qu'il l'engagea à faire entre ses mains abjuration du luthéranisme. Cependant il ne pouvoit oublier ses chers esclaves; et quand il s'agissoit du service des pauvres ou du salut des âmes, le risque de la contagion, celui des mauvais traitemens, ne pouvoient l'arrêter. Il y pensa perdre la vie: sa santé en fut beaucoup altérée; cependant il soutint ses travaux et ses maladies avec une patience infatigable.

C'est de ce saint homme que Dieu s'est servi pour fonder la mission de Salonique. Voici comment il en raconte lui-même l'établissement. (Le père Braconnier ignoroit qu'en 1690 on avoit fait une mission en Macédoine; elle fut courte et ne se fit qu'en passant. C'est ce que nous apprenons par nos Mémoires de ce temps-là.) Il est assez surprenant, dit-il, que les missionnaires de notre compagnie et des autres ordres religieux n'eussent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce siècle pour y faire mission, tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les Échelles du Levant, et que toute l'Asie sembloit ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensois pas moi-même à venir dans ces pays; je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens catholiques ou schismatiques, lorsqu'un marchand françois, qui étoit venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine.

Il me fit entendre que la capitale de cette province et les îles voisines offriroient un plus vaste théâtre à mon zéle, et que j'y ferois plus de fruit dans les âmes. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des apôtres (j'étois tombé sur le sixième chapitre) où il est rapporté que saint Paul étant dans l'Asie-Mineure vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisoit cette prière: *Passez en Macédoine et secourez-nous*. Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dînée avec le marchand, me parut comme un avertissement du ciel, et je ne pensois plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'apôtre m'avoit tracée.

M. notre ambassadeur à la Porte [1], aussi zélé pour l'avancement de la religion que pour l'honneur du roi et du nom françois, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent piastres [2], pour fournir aux premières dépen-

[1] Le marquis de Fériol.

[2] La piastre turque vaut trois francs.

ses nécessaires ; je m'embarquai à Constantinople [1], et j'arrivai à Salonique. M. le consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prêcherois dans sa chapelle les dimanches, les mercredis et les vendredis aux chrétiens du rit latin, de quelque nation qu'ils fussent ; la foule fut grande, et les Arméniens, qui n'ont à Salonique ni église ni prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le carême, tous au temps de Pâques firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la religion avec quelques Grecs schismatiques, qui ne me parurent pas éloignés du royaume de Dieu.

On me sollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année ; et en particulier le desservant de la chapelle consulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en pressoit fort. On m'apportoit pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendoient pas la langue françoise, et qu'il falloit un missionnaire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent ; je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet et de faire mission en plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savois être encore plus destituées de secours que cette capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques îles voisines du continent de Thessalie à l'orient du mont Pélion ; et le troisième jour j'abordai à Scopoli, qui est la principale de ces îles, que les anciens et même les nouveaux géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli est à la vérité une petite île qui n'a pas plus de trente-six milles de tour; mais elle est fort bien cultivée, et l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart sont rassemblés dans une ville assez jolie, qui n'a point de nom particulier. On dit que cette île se trouvant déserte, il y a deux cents ans, le chef de cuisine du grand-seigneur, ou, selon d'autres, le chef des boulangers de Constantinople, l'obtint du prince, et la repeupla en y faisant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des priviléges qui ne sont pas même connus ailleurs sous la domination des Ottomans ; aucun de ces infidèles ne demeure parmi eux ; ils ont la liberté de sonner des cloches et de planter des croix sur les chemins et sur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils sont obligés d'appeler quelques juges turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne sont tenus de lui fournir la subsistance que durant trois jours. Ils ont un évêque grec, qui l'est aussi de l'église de Schiatto. Scopoli a peu de blés, mais en récompense on y fait beaucoup de vin : c'est presque partout un gros vin rouge, foncé et fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parce que pour le conserver on enduit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met, ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. Lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée, on y débitoit beaucoup de ce vin, et nos François ont considérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, et surtout à Salonique ; on fait aussi à Scopoli un peu de vin blanc qui est fort bon, aussi bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de son marc. On voit dans cette île de fort belles eaux ; elle est abondante en cèdres, en orangers, en citronniers et en autres arbres dont les fruits sont excellens.

Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions ; mais comme j'étois alors pressé, après y avoir employé huit jours à instruire et à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers Négrepont : c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'île du même nom, qui est l'Eubée des anciens. Cette île est fameuse par l'Euripe, qui la sépare de la terre ferme, et par le flux et reflux qui se fait assez régulièrement chaque jour, et dont on a jusqu'ici ignoré la cause. Il est probable cependant que ce flux et reflux vient de la variété alternative et réglée des vents, qui, en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'île. Je crois, pour moi, que c'est tout le mystère. Le consul me vit avec joie, et me reçut d'autant plus volontiers que, quoique nommé par la cour, il n'avoit point de chapelain. Je séjournai quinze jours, tant dans la ville que dans quelques villages voisins où je fus appelé.

L'île de Négrepont, qui s'étend le long de la côte orientale de la Grèce, a environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beau-

[1] Le 29 janvier 1706.

coup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cents villages, quarante mille chrétiens, et à peu près autant de Turcs : elle abonde en blé, en huile et en troupeaux ; mais l'air y est malsain, surtout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une mission, que le massacre de quelques-uns de nos missionnaires, et plus encore l'intempérie de l'air et les maladies contagieuses, nous ont obligé d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moisson croître entre mes mains ; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, et je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption : je passai les mois de mai et de juin dans les fonctions et les exercices de mon zèle. Je voulois me transporter dans le continent voisin ; mais comme la peste faisoit bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminèrent à entreprendre le voyage du mont Athos : j'en parcourus tous les monastères ; et, à parler en général, ces moines me parurent de bonnes gens, simples et fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins : « Avons-nous si grand tort, » me répondirent quelques-uns d'entre eux ; il » n'y a que quelques siècles qu'un pape passa » exprès de Rome à Constantinople pour obtenir de l'empereur grec la permission de » ruiner nos monastères : de quel œil devons- » nous regarder des gens qui ont ainsi conspiré notre perte ? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir et entretenir le schisme ; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun pape n'étoit venu au Levant, et qu'on n'avoit jamais pensé à les détruire.

Je m'étois proposé de ne point parler de religion dans ce premier voyage pour ne point les effaroucher ; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. Le premier monastère où j'abordai fut celui des quarante Martyrs : on me demanda dans une assemblée nombreuse ce que je pensois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confrères, et ensuite archevêque de Thessalonique. Au lieu de répondre à cette question, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres historiens de ce Grégoire. Le moine qui s'étoit chargé de disputer avec moi sentit bien la force de mon interrogation ; il me répondit aussitôt que, quoique Palamas eût été un saint homme, il avoit eu même dans l'église d'Orient des contradicteurs et des adversaires. Eh quoi donc, répliquai-je, appelez-vous saint un homme qui, au jugement non-seulement de l'empereur Andronic, mais même du patriarche de Constantinople et de son concile, a eu des opinions erronées et extravagantes sur des points de foi, et qui a été publiquement excommunié ? La droiture de mon adversaire l'empêcha de nier le fait : c'étoit me donner un grand avantage ; il se contenta d'excuser Grégoire, mais il n'y réussit pas, et tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoissoient pas pour saint. On s'en tint là, et la dispute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à Cargués, petite ville où réside l'évêque de ces moines. Ce prélat avouoit que le souverain pontife est le légitime successeur de saint Pierre, mais il refusoit à ce chef des apôtres la primauté ; il me donnoit beau jeu, et il me fut aisé d'assurer cette prérogative par les paroles mêmes de Jésus-Christ au chapitre 16 de saint Mathieu et au 20e de saint Jean, par l'autorité des conciles, par les témoignages et les exemples de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostôme et des autres saints de l'église orientale, qui ont reconnu les papes juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, et la contestation finit non par des querelles et des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour ; je me contentai de promettre que je tâcherois de revenir. Je retournai à Scopoli ; j'y reçus le brevet du roi, par lequel sa majesté rétablissoit les jésuites chapelains de son consul à Salonique : c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans la capitale. Dès le lendemain de mon arrivée, le brevet du roi fut lu dans l'assemblée des négocians chez M. le consul, et il fut reçu avec un applaudissement général.

Le père Mathieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'avril, nous nous abouchâmes ensemble, et il fut réglé qu'il y auroit toujours un missionnaire à Salonique, et que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis inconti-

nent après Pâques, et je parcourus une bonne partie de la Macédoine. On sera peut-être bien aise de savoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai presque partout le terrain assez semblable à celui de nos meilleures provinces de France; il produit un vin délicat et toutes sortes de grains, du froment, du seigle, de l'orge, du millet, et même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir est moins fertile; on y voit beaucoup de rochers et des pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrières; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller. On y voit aussi le long du chemin un banc de rocher élevé et assez égal, qui a bien une lieue de long, et qu'on dit être de la pierre de chaux.

Ce pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivières et deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, et l'autre six lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très-fertiles ; la pêche de ces étangs est affermée au nom du grand-seigneur ; on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une grosseur monstrueuse, et d'autres poissons que nous ne connoissons point. Sur ces lacs et sur ses étangs on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oies sauvages et une espèce de pélican : c'est le nom que je crois donner à un oiseau plus gros que le cygne et d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, et plus gros à proportion qu'il n'est long. Il est large de trois ou quatre doigts à la racine, et, diminuant proportionnellement, il se termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres; ils ne sont pas fort gros pour leur hauteur, qui est de dix à douze pieds. Comme je les considérois attentivement pour voir si ce n'étoit pas les ruines de quelque château, le janissaire qui me conduisoit m'apostropha ainsi : « Cet amas de pierres vous étonne, me dit-il, vous en ignorez sans doute l'histoire ; je vais vous l'apprendre. C'est une noce.— Comment une noce, m'écriai-je ? — Oui, une noce. Vous saurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ses parens, sa mère lui donna sa malédiction ; et au moment même, non-seulement l'épouse et l'époux, mais tous les conviés, furent changés en pierres. » Il lut mon étonnement dans mes yeux et dans ma contenance. « Est-il possible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une si grande merveille? — Mais les vôtres en disent-ils quelque chose? répondis-je. — Et qu'est-il besoin de livres, me dit-il, quand on voit les choses de ses yeux, et que les pierres, pour ainsi parler, nous instruisent? » Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la soumission et du respect dus aux pères et aux mères, et des rigoureux châtimens qu'exerce la justice divine sur ceux qui sont infidèles à ces devoirs. Comme je m'aperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention respectueuse, je passai à nos obligations envers Dieu ; je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raison nous étions obligés de servir le Père céleste, à qui nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Contessa, et celles de l'ancienne Rhédine que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux forteresses donnoient leur nom au golfe qui est entre celui de la Cavalle et de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent golfe de Contessa. Les cartes marines de Provence l'appellent golfe de Rondine, et les gens du pays ne le connoissent que sous le nom d'Orfano.

Le Pas de Rondine est fameux dans le canton par les vols et les meurtres qui s'y sont commis autrefois, et il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce sujet une aventure fort plaisante, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs; la haine et le mépris qu'on a pour cette nation perfide a perpétué la tradition du conte ou de l'histoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au siége de Bagdad, et ayant besoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils sortirent de la ville au nombre de sept à huit mille, armés de toutes pièces pour se rendre à Constantinople, et de là en Asie. Ils marchèrent fièrement en ordre de bataille ; mais sur le bruit qu'il y

avoit des voleurs au Pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte : on assemble le conseil de guerre, on délibère, et l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une escorte de janissaires pour se défendre contre les voleurs. Le pacha, homme d'esprit et qui savoit qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire sur de pareilles troupes, licencia cette brave milice, et leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir : ils préférèrent le repos à la gloire, et ils achetèrent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront. Le sultan, informé de l'aventure, en rit de bon cœur, et depuis plus de deux siècles elle est encore célèbre dans le pays.

Prévista, qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavalle, est encore un assez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges de fer; il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines, entourées de jolies collines et semées de villages. La campagne est si bien cultivée, que dans une étendue immense elle présente des moissons de toutes parts. Elle est arrosée par une petite rivière, qui serpente et roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres où l'on sème le riz. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, et il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure étoit à peu près ronde, et il y avoit presque une lieue d'une porte à l'autre : on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, et nomment Philippes sans restriction, Philippopolis de Thrace, bâtie par l'empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de château paroît sur une colline au septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne; la structure en étoit mauvaise, et bien différente de celle d'une espèce de temple ou de palais dont on voit encore de beaux restes, presque au milieu de l'enceinte de cette ville : ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles règne un entablement riche en ornemens et de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor, où cinq pieds au-dessous une petite frise d'environ huit pouces de haut régnoit sur des pilastres qui ont tous été enlevés, et dont il n'est resté que les chapiteaux : chaque pilier a deux de ces chapiteaux au-dessus desquels on voit des naissances d'une voûte qui devoit être de briques ou d'une pierre fort légère. De sorte qu'il semble que cet édifice étoit à deux étages : il renfermoit encore d'autres colonnes, puisque les quatre qui subsistent ont des pierres de communication en largeur et en longueur.

On trouve aussi du côté de l'occident un reste de vestibule et une porte d'une maçonnerie de briques, épaisse de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inscription, et dans ce qui y paroît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque seulement dans les chapiteaux quelques feuillages qui ressemblent à celui d'un plane. Comme on a creusé en cet endroit, on a déterré une espèce de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inscription grecque en neuf lignes, dont aucune n'est entière, et dont le caractère est mauvais : je la crois cependant du temps des payens. Comme on ne peut en tirer aucun sens, je ne me donnai pas la peine de la transcrire. Pour ce qui est des colonnes et du portique, il n'y paroît aucun caractère gravé.

On trouve une grande quantité d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, on l'a taillé en forme de plaque, et on y a tracé diverses figures en bas-relief; mais ces figures sont mal conservées et ne paroissent pas de bonne main. On y voit aussi une inscription grecque, d'un assez mauvais caractère, et déjà tout effacée; les latines au contraire sont d'un beau caractère et bien conservées. On reconnoîtra sans doute en les lisant, que toutes ces inscriptions ne sont que des listes des noms de ceux qui s'associent pour le culte de l'idole que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles sont du temps des consuls. Outre les noms des associés, on voit par l'inscription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les présens qu'ils ont faits à la Divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtisse ou à l'ornement du temple [1].

[1] *Inscriptions trouvées près de Philippes, telles*

Je crois qu'on doit aussi rapporter au temps de la république romaine ou des consuls une fameuse pierre qu'on voit à l'orient de la ville, environ à cinq cents pas de distance. Elle est creusée en forme de vase ; elle a quinze pieds de haut et huit de large. Elle est de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé ; elle est unie et sans autre ornement qu'un cordon ou espèce de couronne de feuilles de laurier qui règne sur les bords. On voit une inscription gravée sur les deux côtés de cette pierre ; cette inscription, qui est la même sur l'un et l'autre côté, contient neuf lignes en caractères latins. Les cinq dernières ne peuvent plus se lire, on ne lit même la quatrième qu'en devinant un peu. Les lettres de la première ligne sont au nombre de neuf ; elles sont si grosses et tellement séparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un espace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxième, de la troisième et de la quatrième vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres. Voici l'inscription qui s'y lit en lettres initiales.

C. VIBIUS. C. F.
COR QVARTVS.

qu'elles ont été copiées par le père Braconnier. Gruter, tome I, pag. cxxix, nomb. 10, *n'en avoit rapporté que les cinq premières lignes et d'une manière fort imparfaite.*

Première colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT
TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC.
VRBANOS. P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I NVTRIVS VALENS IVG
HEI MEROS METROEORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINVS COLONLE
M, PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS
P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le père Braconnier n'a pas copiées, sans doute parce qu'elles ne contenoient que des noms.

Seconde colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS
CATILIVS NIGER
THARSA COLONLE
PHOEBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS
P. TROSIVS GEMINVS.
M. PLOTIVS VALENS.
M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
I. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omises.

Troisième colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIRES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIRVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS
L. VOLVTIVS FIRMVS
M. PVBLITIVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERIANVS
L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
L. ATIARIVS MOSCHAS.

Et quatre autres lignes omises.

Inscription la plus élevée à droite.

CVLTORES..... I. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE
Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIONYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QVINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inscription dont la place n'est pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO.
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMENTIC......
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, etc.

Cinq autres lignes omises.

Seconde colonne de la dernière inscription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS
SIGNVM ÆREVM SILVANI CVM BASI
ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC. IN
DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EXCIDIT.

MILLEGVN MACEDONIE
DECVR. ALAES CVI VIOR.

Ce grand vase est posé sur une espèce de base de deux pierres mal assemblées l'une avec l'autre; je crois que c'est une urne qui a servi à enfermer les cendres de deux Romains dont le nom y est marqué, et peut-être celles de quelques autres de leur famille : on croit dans le pays qu'elle est du temps des rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a servi pour le même usage aux Macédoniens; que les Romains conquérans et maîtres de ce pays se la sont appropriée, et qu'ils y ont fait graver les noms que l'on y lit encore. Le haut de ce vase est bien conservé, mais le bas est beaucoup endommagé : il était apparemment couvert, mais le couvercle n'y est plus.

A quelques lieues au nord est la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours; elle est située sur un rocher qui s'avance et fait cap à l'île de Thasse, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, et présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est attaché par un isthme assez bas, qu'il ne seroit pas difficile de couper. C'est par cet isthme que viennent dans la ville la plupart des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un château escarpé; mais malgré ce château la place n'est pas forte, et l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultième guerre, à la première volée de canon le commandant envoya offrir le tribut au capitaine général de la flotte.

Quelques géographes disent que cette ville étoit autrefois appelée Calyba et Bucephala, ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, et son nouveau nom de Cavalle reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens, qui l'ont possédée les uns après les autres; mais elle subsistoit du temps de l'empire romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions; les caractères en sont encore fort bien marqués et très-lisibles.

Première tombe au-dessous de l'aqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC DIVÆ AVG.

A la seconde ligne.

ANNO XXXV H S E.

Seconde tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ
MATER ANNO LX H S E.

Troisième tombe auprès d'une mosquée.

P. CORNELIVS ASPER. ATIARIVS. MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN DIVI CLAVDI
PHILIPPIS ANNO XXIII H S E.

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; et sur cette inscription latine, quelques gens ont pensé que cette ville s'étoit appelée Philippes, et que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes, qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, et dans la suite des temps transportés à la Cavalle, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavalle je passai dans l'île de Thasse[1] : elle a environ quatre-vingts milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filet. Cela vous étonne; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, et ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des missionnaires : environ douze mille de ces poissons n'étoient guère différens du hareng pour la grosseur et la fifigure; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette île a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes souterraines qu'on voit encore dans les montagnes[2].

Les vins de Thasse étoient autrefois estimés à Constantinople; on les trouvoit délicats et bienfaisans. Les uns, dit-on, inspirent la joie, les autres concilient le sommeil : saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connoissoient un raisin sous le nom de *thassia uva*, parce qu'il se trouvoit principale-

[1] Thaso.

[2] Elle avoit aussi des mines d'or et des pierres précieuses.

ment en cette île : aujourd'hui ces vins sont en discrédit, et quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux et en une certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel et de sa cire : c'est en cela que consiste son principal trafic, et elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité, que le capitan-pacha, à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades et des Sporades.

Les Thassiens croient que l'hérétique Nestorius est mort dans leur île, où il fut relégué, disent-ils, par l'empereur Théodose le jeune, pour n'avoir pas voulu se soumettre au concile d'Éphèse. Ils montrent trois tombeaux, dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, et les deux autres de deux de ses disciples ; mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi : ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences, une fable des Grecs modernes, et voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu. En lisant dans les historiens ecclésiastiques que Nestorius fut exilé dans l'oasis, une affreuse solitude d'Égypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'O d'*oasis* pour un *Th* ; d'où ils ont fait *Thasos*, qui est le nom de leur île. Voilà sur quoi peut être fondée la prétendue tradition.

Au reste, cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de nestorianisme. Pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, et à invectiver contre cet hérésiarque et ses sectateurs.

Ils ne paroissent guère connoître d'autre hérésie que celle-là, et l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appelons la Sainte Vierge, si c'est *theotocos*, avec l'accent sur la pénultième syllabe, ce qui signifie mère de Dieu ; ou *théotocos*, avec l'accent sur l'antepénultième, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matière de religion : comme je lui eus répondu que l'église catholique reconnoissoit Marie, non-seulement pour fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour mère de Dieu, tous applaudirent à cette réponse et me donnèrent de nouvelles marques d'amitié.

L'île de Thasse conserve encore aujourd'hui des monumens de l'antiquité, et les ouvrages même des Génois nous apprennent à remonter plus haut, puisqu'ils n'ont été construits que de pierres ramassées d'autres édifices plus anciens, et que l'on y voit de grandes pièces du plus beau marbre, mêlées sans ordre avec le moellon le plus grossier. Il y reste d'ailleurs de précieux vestiges d'une domination plus puissante, entre autres le port avec une fort belle darse autour de laquelle régnoit un beau quai pavé de marbre blanc, qui subsiste encore en partie. La plaine voisine, qui a plus d'une lieue de diamètre, est toute couverte de ruines d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est un sépulcre qui s'élève de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, et qui n'est composé que de cinq pièces, toutes d'une belle pierre grise. Ces cinq pièces sont, premièrement, le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour soutenir quelques figures ; ce couvercle a neuf pieds et demi de long, quatre de large, et deux dans sa plus grande hauteur ; secondement, un coffre carré et uni, de neuf pieds de long, quatre et demi de large, autant de haut ; troisièmement, une espèce de tombe épaisse de deux pieds, ornée d'un bourrelet et d'une moulure autour, qui sépare ce premier coffre du second ; quatrièmement, le second coffre taillé par le dehors en forme de piédestal, haut d'environ quatre pieds ; cinquièmement, une base haute de deux pieds, depuis le coffre carré jusqu'au bas. Toutes ces pièces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de sorte que la base a bien onze pieds de long et six de large. Je ne trouvai aucune inscription sur ce monument.

On voit aussi, presque au centre de l'île, les ruines d'un château avec deux inscriptions et des bas-reliefs ; mais ces inscriptions, l'une grecque, l'autre gothique, sont pleines de fautes, et ne disent rien autre chose, sinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'est-à-dire l'an de l'ère chrétienne 1402, puisque, selon le calcul des Grecs, la première année de l'ère chrétienne est la 5508e depuis la création du monde.

L'inscription grecque est accompagnée d'un écusson blasonné d'une croix, cantonnée de quatre lettres grecques que les empereurs de Constantinople substituèrent par dévotion à

celles du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K. qui signifient que c'est Jésus-Christ qui remporte les victoires.

L'inscription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434 : on voit sur cette même plaque de marbre trois écussons, celui du milieu a le champ semé d'écailles de poissons, et en chef une croix, cantonnée de quatre B ainsi renversés. L'écusson de la droite est fuselé en pal ; ce qui ressemble aux armes des princes Monaco de la maison de Grimaldi. L'écusson de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais sans la croix : les métaux sont distingués des couleurs dans ces armoiries ; ils ne le sont point entre eux, non plus que les couleurs entre elles.

A l'extrémité de l'île, vers le sud-est, il y avoit une petite ville défendue par un château : je n'ai trouvé là ni inscriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ cinquante ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, et furent d'abord repoussés ; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, se rendirent maîtres de la ville, s'emparèrent du château et le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommèrent le capitaine de ces corsaires ; et ils m'ajoutèrent qu'il étoit mort dans l'indigence et la misère, quoique ses courses fréquentes et heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'île. Le nom françois y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'empire ottoman.

Les Anglois et les Hollandois y sont peu connus ; les Allemands et les Vénitiens y sont regardés comme ennemis : les François y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, et se sont intéressés en leur faveur auprès de la seigneurie de Venise et du grand-maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le père Piperi à la côte voisine de Thessalie, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage Zagoura. On donne ce nom aux environs des monts Pélion et Ossa, si fameux par les fables des poëtes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle-même semble avoir pris soin d'embellir. Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucun de leurs ornemens. Le célèbre vallon de Tempé, avec son fleuve Pénée, en fait une partie considérable : presque tout ce canton charmant est coupé par de beaux ruisseaux qui serpentent en cent petits canaux naturels, et arrosent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, et donnent aux bergers et aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. L'air ne peut manquer d'être fort sain dans un si beau pays ; cependant les habitans, presque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de savoir se gouverner et se modérer : ils n'usent presque que de mets salés et de fruits. Quoique leur vin ne soit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès ; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui se moquent de nous quand ils nous voient mettre de l'eau dans notre vin ; mais aussi en échange ils boivent l'eau toute seule, quelquefois pendant plusieurs mois : ils passent souvent de l'un à l'autre par caprice et sans règle : aussi sont-ils sujets à des maladies fort dangereuses, surtout pendant l'été et pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui soutiennent encore la réputation de l'ancienne cavalerie thessalienne : on y nourrit toutes sortes de troupeaux, et on y trouve quantité de blé, de miel, de cire et même de soie.

Le père Piperi parcourut toutes ces contrées, et ne revint me joindre à Salonique qu'après trois mois écoulés.

Il resta avec moi tout l'hiver, et nous ignorions quels secours nous pouvions espérer, pour donner à la nouvelle mission la forme qui convenoit.

La maison consulaire où nous avions demeuré jusqu'alors, n'étant guère propre pour les fonctions de notre sainte religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente un petit appartement dans la paroisse de Saint-Athanase : je m'y retirai, et je laissai le père Piperi chez M. le consul. Là, je dressai un autel. J'y disois la messe les jours ouvriers, et je commençai à travailler au salut des Grecs, par l'instruction de leurs enfans, qui y accouroient en grand nombre : les parens de ces jeunes Grecs et plusieurs autres personnes y venoient en foule ; chacun me proposoit ses difficultés sur les choses de la foi, et sur la différence des deux rits : ils saisissoient avidement les répon-

ses; et d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au mont Athos nous faisoit honneur auprès des Grecs, qui ont en singulière vénération ces monastères, les religieux qui les habitent et ceux qui les ont visités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, personne cependant n'osa se déclarer contre nous, excepté un orfèvre grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il se trouva dans une nombreuse assemblée, où la plupart de ceux qui la composoient parloient fort honorablement de nous; il n'osa pas contredire ouvertement. Ces papas, dit-il, ont du zèle; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai su de très-bonne part que le roi de France a envoyé quatre de leurs confrères en Moscovie pour faire périr le czar; et ils se sont volontiers chargés de cette commission. Tous furent surpris de ce discours: l'accusation étoit grave par elle-même, elle pouvoit faire plus d'impression en ce pays que partout ailleurs. Les Grecs sont persuadés, on ne sait sur quel fondement, que le czar les délivrera un jour de la domination des Turcs: comme la Grèce et la Moscovie suivent le même rit, peut-être cette persuasion est-elle fondée sur la conformité de religion. Quoi qu'il en soit, cette calomnie suffisoit pour renverser notre mission naissante. Heureusement un de ceux qui écoutoient ce discours, étoit revenu depuis peu de Moscovie; il assura qu'il y avoit vu quelques-uns de nos pères; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, et qu'ils y étoient honorés de la bienveillance et de la protection du prince.

Malgré cette espèce de justification que sembloit nous avoir ménagé la Providence, je crus devoir porter les choses plus loin: je priai d'autres Grecs, que je savois avoir demeuré long-temps à Moscou, d'aller trouver l'orfèvre et de le détromper; je fis encore plus, je portai mes plaintes au consul de France, et je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le roi très-chrétien: je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur selon la rigueur des lois, mais de lui faire les reproches que méritoit une imputation si odieuse, et de l'avertir qu'il se tînt désormais dans les bornes du respect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du roi et à celui de la religion. La démarche r ussit comme je le souhaitois. Quand il s'agit de l'honneur du roi, ou de la nation, messieurs nos consuls ne savent ce que c'est que de plier, ils prennent le haut ton, et se font respecter. M. Arnaud fit une sévère réprimande au calomniateur, et l'assura que si nous n'avions intercédé pour lui, il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir, ou de le traduire au tribunal du juge turc pour le faire châtier comme criminel de lèse-majesté à l'égard du plus grand des rois qui vivent en paix avec la Porte Ottomane. Cette affaire fit grand bruit, les Grecs en furent instruits; notre modération nous fit honneur, et nous les attacha encore davantage. Nous ressentîmes bientôt les effets de cette affection. Le seigneur Jean Paléologue, le plus distingué des primats de la ville, voyant avec peine que la maison que nous avions louée étoit petite, obscure et fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais; et il exécuta son projet l'année suivante.

Tout sembloit concourir à nous accréditer: les Arméniens qui trafiquent à Salonique n'y ont point d'église, et les Grecs qui les méprisent ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un missionnaire qui parloit turc, et même arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la messe et recevoir les sacremens. Parmi eux, un pauvre homme tomba malade; nous l'assistâmes pendant sa maladie, et nous lui procurâmes tous les secours spirituels et corporels que l'humanité et la religion demandent. Il mourut entre nos bras: ses compatriotes ne savoient comment le faire enterrer, les Grecs leur demandoient une grosse somme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, et qu'il étoit sujet du grand-seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses confrères prirent le parti d'aller trouver le molla, ou juge souverain de la ville, et de lui exposer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos frères; il étoit pauvre, nous ne savons comment le faire inhumer; si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, et le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres [1]. Mais les pères françois l'ont secouru dans sa maladie, ils s'of-

[1] L'aspre est une petite monnoie turque qui vaut six deniers.

frent à l'enterrer pour rien, si vous avez la bonté de le permettre. Cela est merveilleux, répliqua le juge turc, que ces pères après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire que les François sont généreux, et cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer; adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service; et si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission : je fis à leur confrère des obsèques honorables; je fournis le luminaire, et j'engageai plusieurs François à y assister. Cette charité étoit placée, elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus assidus que jamais à notre chapelle, et s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre ministère, et nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion qui se répandoit de jour en jour obligea le consul, et presque toute la nation françoise, à quitter Salonique et à se retirer à Galasse, gros bourg distant de sept lieues vers l'orient, et agréablement situé dans un air pur et fort sain (c'est l'ancienne ville d'Adrameria, qui est encore aujourd'hui un siége épiscoral); M. le consul pria le père Piperi de le suivre et de servir d'aumônier à la caravane. Nous crûmes ne devoir pas refuser à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 juin [1] au matin, et on arriva au terme le soir; on marchoit comme en ordre de bataille. Dès que les habitans de Galasse virent paroître l'étendard blanc que M. le consul faisoit porter à la tête de la troupe, ils le saluèrent d'une décharge de mousqueterie, et l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galassiens avoient placé dans la campagne des fusiliers de distance en distance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes et leur servir d'escorte : ces fusiliers se joignoient à mesure qu'on avançoit, et ils marchoient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg les primats se présentèrent, et après avoir salué M. le consul, ils lui montroient les logis qu'on avoit destinés pour lui et pour sa suite. On avoit été prévenu, et le pacha de Salonique avoit envoyé à Galasse un commandement qui portoit que pour leur argent les François fussent logés commodément, et qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, pendant tout le temps qu'ils y séjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté : dès qu'on eut pris possession des maisons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du consul, on régala plusieurs fois l'évêque, l'aga, les papas et les primats; et tout se fit avec cet air de politesse et de magnificence, qui est le caractère de notre nation, et qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

[1] Année 1708.

Le père Piperi, chargé du spirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à sanctifier ce séjour par les plus saints exercices de la religion. Il dressa un autel dans la maison du consul. Tous les jours il y célébroit la sainte messe que nos François entendoient régulièrement; quelquefois il les menoit à de petits pèlerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire étoit une église de Sainte-Anastasie. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de l'évêque que ce prélat lui permit d'instruire les pères et les enfans : tout se passa avec une satisfaction mutuelle. Les Grecs même se déclarèrent en bien des occasions pour le rit romain; la peste ne dura que deux mois; nos Français revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étoient partis. L'évêque, à la tête de ses papas, vint en cérémonie leur souhaiter un bon voyage, et s'arrêta pour voir passer la cavalcade. Les primats et une bonne partie du peuple la suivirent jusque hors du bourg. On sait que les François aiment à faire de la dépense, surtout dans le pays étranger. Comme leur séjour avoit répandu quelque argent, le peuple, et surtout les pauvres gens, furent touchés de leur départ. En rentrant dans Thessalonique, ils traversèrent une partie de la ville l'étendard levé, pour conduire M. le consul chez lui.

Le 7 novembre, le père Piperi s'embarqua sur une pinque, pour visiter les chrétiens des îles circonvoisines. Il avoue dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de sa vie il n'a été en si grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, et tout l'équipage étoit dans la joie : sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, et le vent changeant d'un moment

à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers Cassandria, tantôt vers Zagoura. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole, depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, et nous mit à deux doigts de notre perte. Le capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de Dieu et la protection de la Sainte Vierge; que le vent seul pouvoit nous sauver, et que le vent commençoit à manquer: j'étois, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort; je le priai de m'avertir des progrès du danger, et du temps où il seroit nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut et augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venoient tout à la fois de trois ou quatre endroits différens, se briser contre notre barque avec un bruit horrible, et les plus violens balancemens que j'aie jamais sentis sur la mer; enfin le vent manqua tout-à-fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, et qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la Sainte Vierge, dont je récitai les litanies: je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance et de charité.

Le capitaine fit ensuite, en son nom et au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de Vatopedi, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie: chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jetai de l'eau bénite dans la mer; je leur fis promettre de se confesser. En arrivant à terre j'en confessai quelques-uns, et je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur faisant espérer que Dieu auroit pitié de nous; qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes et les rappeler à lui. A ce discours, tous m'interrompirent et s'écrièrent en pleurant: Jésus, sauveur de nos âmes, ayez pitié de nous; Vierge sainte, secourez-nous; oui, mon Dieu, ajoutèrent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons; mais nous promettons de nous convertir et de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois: *Patrona navigantium, ora pro nobis.* Mes enfans, leur dis-je ensuite, je sens dans mon cœur que cette reine toute-puissante, l'asile et le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflèrent: on crie miracle; on redouble les prières; la reconnoissance entretient les sentimens que la crainte avoit fait naître; le vent se fortifie et devient en poupe. Notre course s'acheva sans alarmes: nous fûmes assez heureux pour gagner le port de Palermo [1] avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, Latins et Grecs, pour rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu, à sa sainte Mère, et aux saints que nous avions invoqués.

Le père Piperi finit ainsi sa relation: Cette tempête, dit-il, me parut singulière; mais quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé, aucun des passagers délivrés de la crainte du naufrage ne fut infidèle aux promesses qu'il avoit faites, et tous se confessèrent à Scopoli avec des sentimens d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avoit fait bâtir le seigneur Paléologue se trouva logeable au mois de février [2]. J'allai m'y établir; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue et la commodité de notre nouvelle demeure: le fruit répondit au travail, et j'eus la consolation de voir le nombre des catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissans m'enhardirent; je souhaitois établir huit ou dix missionnaires à Thessalonique et aux environs; mais les besoins des autres missions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les missionnaires que dans quelques îles et dans les Échelles du Levant, où il y a des consuls françois, firent échouer ce dessein, et il fallut se borner à ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le czar et le grand-seigneur [3] nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs, qui leur reprochoient sans cesse qu'ils étoient Moscovites d'inclination, et par l'espérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination ottomane, commencèrent à nous découvrir avec plus de confiance leurs sentimens sur la religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus rai-

[1] C'est le port de l'île Scopoli, qu'on nomme aussi Scopelo.

[2] Année 1709.

[3] Année 1711.

sonnables et les plus instruits d'entre eux paroissoient souhaiter une réunion générale et solide de l'église d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entre autres nous ouvrit un vaste champ de dispute en nous présentant un ouvrage posthume d'un fameux Dosithée, patriarche schismatique de Jérusalem ; cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, et est intitulé : *Tomos Charas*, Livre de joie.

En effet, dès la préface, ce téméraire discoureur se félicite d'avoir convaincu les Latins d'hérésie et d'impiété manifestes, et il invite arrogamment tous ceux de son parti à prendre part à sa joie. Le corps de l'ouvrage comprend : 1° deux lettres de Photius au pape Nicolas Ier, une troisième au clergé d'Antioche, une au patriarche d'Alexandrie, et enfin une cinquième à l'archevêque d'Aquilée ; 2° les actes du faux synode où il présida, et qui le confirma dans le siége de Constantinople en chassant saint Ignace ; 3° des notes sur ce synode ; 4° des ouvrages d'un certain Nicolas, *iatro-philosophe*, ou médecin-philosophe, et d'un Mélece, contre la primauté du pape ; 5° un mauvais dialogue contre le concile de Florence. Voilà ce que contenoit le livre.

Après quelques conférences particulières sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistans convinrent qu'il devoit être rejeté ; et on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail fut-il fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandoit beaucoup plus de discussion et plus d'application. Il y avoit à Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramasser tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des PP. grecs, et de les lui envoyer : il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, et il lui fit tenir les œuvres de saint Athanase, de saint Denis l'Aréopagite, de saint Cyrille d'Alexandrie, des saints Grégoire de Nazianze et de Nysse ; mais à la fin de chaque livre on y avoit inséré quelques pages de papier, où l'on avoit écrit quantité de notes qui tendoient à prouver que ces saints avoient été du sentiment des Grecs modernes sur la procession et la mission du Saint-Esprit, sur le purgatoire, sur la primauté du pape, sur la béatitude des saints, et sur la lumière thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres et de plus clairs en faveur des dogmes catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense ; mais avec le secours divin nous y réussîmes de telle sorte que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques nous employions la persuasion, nous avions en même temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministères, et nous obtînmes un firman ou commandement du grand-seigneur [1] qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorsqu'ils viendroient chez nous pour entendre la lecture du saint Évangile : c'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte religion. Le chancelier de l'ambassadeur [2] nous servit beaucoup dans cette affaire. Le firman fut reçu avec respect par le molla à qui il étoit adressé ; et ce juge, après l'avoir lu, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau consul [3]. A son arrivée, il consentit que la chapelle consulaire fût transférée chez nous, et il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de mai, elle fut ouverte et publiquement fréquentée sans que personne s'y opposât. Nous avions déjà disposé notre maison de manière qu'on y pût célébrer des messes solennelles et y faire le service divin plus décemment que dans la maison du consul ; mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation, pendant l'année suivante [4], fut de bâtir une nouvelle chapelle : l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs, ni les Grecs schismatiques, ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela ; au contraire, la plupart se réjouissoient de ce que les pères noirs (c'est ainsi qu'ils nous appellent), formoient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine. En entrepre-

[1] En 1712.

[2] M. Brue, chancelier de M. le comte des Alleurs, ambassadeur a Constantinople.

[3] M. de Boismont.

[4] Année 1713.

nant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires : il s'acheva cependant sans contracter de dettes; les fidèles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, et un de leurs primats ou archontes nous légua en mourant cinquante écus romains.

La chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, et haute de trente; elle est consacrée sous le nom de Saint-Louis, que le tableau de l'autel représente adorant Jésus-Christ entre les bras de la Sainte Vierge. La première messe y fut célébrée le jour de l'Immaculée Conception, et la cérémonie se fit avec tout l'appareil possible : cet appareil ranima la piété de nos François. Les catéchismes et les sermons y furent plus fréquens et plus fréquentés; l'office divin se fit avec plus de dignité et de solennité. Cette chapelle se voit d'assez près du haut des murailles, où il passe souvent des janissaires; le chant s'entend des environs, et jamais nous n'y avons vu faire d'insulte; on fit même, dans la cour où elle est placée, la procession du saint sacrement, le jour de la Fête de Dieu, dans la plus grande décence et avec les marques d'un respect général.

Ici finissent les Mémoires du père Braconnier; ce fondateur de la mission de Salonique fut nommé supérieur des missions de Perse. Il partit pour se rendre à Constantinople, et de là à Ispahan. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler plusieurs affaires avec le nouveau vice-consul, M. Gautier : pendant ce séjour, il fut attaqué de la goutte et de la dysenterie. Son courage le mit au-dessus de la nature défaillante; il s'embarqua pour la capitale de l'empire ottoman, dans l'espérance, disoit-il, de mourir entre les bras de ses frères. Dieu, pour achever de le purifier et de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi mort au château des Dardanelles; il y reçut les derniers sacremens de l'église de la main d'un père récollet, aumônier d'un consul françois, et après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles avec une présence d'esprit et une tranquillité d'âme admirables, il expira [1] dans la paix, le calme et la joie sainte que la religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetière des Arméniens.

[1] Au commencement de l'année 1716.

Après la mort de ce grand missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, et l'on demanda à la cour de Rome que la chapelle fût érigée en cure : elle répondit qu'elle n'y trouvoit aucune difficulté, mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France, en ce temps-là, ne vouloit rien demander à la cour de Rome : enfin, après bien des négociations, l'affaire a été heureusement consommée, et le titre curial accordé par le concours et le consentement des deux puissances. Nous sommes en partie redevables de cette érection à monseigneur l'archevêque de Carthage, vicaire patriarcal de Constantinople. La sacrée congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations nécessaires; il les fit, et rendit le témoignage le plus honorable pour les missionnaires. Sa lettre, que nous avons en main, est un éloge continuel de leurs vertus et de leurs travaux. Si nous la rendions publique, on nous accuseroit peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit; mais nous manquerions à ce que la reconnoissance exige si nous ne lui faisions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné et des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le père Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte et intéressante, étoit le cinquième de six frères qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre compagnie; la facilité de son esprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif et profond dans ses recherches, exact et fidèle dans ses récits, toujours en garde contre les erreurs et incapable de les enseigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, et ne décidoit que sur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au public quand on a de tels auteurs ou de tels garans des mémoires qu'on lui présente. Aux talens qui rendent l'homme de lettres précieux à l'état, il joignoit les qualités qui rendent l'homme de zèle véritablement utile à la religion. La gloire de Dieu et le salut des âmes furent les deux objets qui le conduisirent aux missions du Levant. Sage, mais intrépide, il sembloit ne connoître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre, et tous les dangers de l'action ne se présentoient à ses yeux que comme des attraits pour l'entreprise. En voici un trait bien marqué :

Deux esclaves, dont l'un étoit Lithuanien et l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur foiblesse, ils firent une pénitence publique. Cette démarche éclatante arma l'infidélité contre eux; ils furent arrêtés; on les conduisit au juge. La bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices, tout fut employé pour les intimider. Les missionnaires furent alarmés; ils craignirent une chute nouvelle : on résolut de tout risquer pour les secourir dans ce danger pressant.

Le père Souciet s'offrit pour cette entreprise : c'étoit exposer sa vie. L'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, il parla aux deux confesseurs de Jésus-Christ, leur administra le sacrement de pénitence, et les anima si vivement par ses discours, qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la religion qu'ils avoient auparavant abjurée et réparèrent l'apostasie par le martyre. L'instruction des matelots l'occupa tout entier; il la continua sans intervalle : il les assembloit les dimanches et les fêtes dans notre maison. Les autres jours, il alloit les trouver sur les vaisseaux; il préparoit les uns à des confessions générales, il disposoit les autres à la sainte communion; il les instruisoit tous des principes et des lois de notre sainte religion. C'est dans ces saints et pénibles exercices, que les chaleurs excessives et des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fièvre violente qui nous l'enleva le 23 juillet 1738 : la force de la maladie ne lui laissa que des momens de connoissance; il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers sacremens de l'église, et il mourut victime de son zèle au milieu des regrets, arrosé des larmes de ceux qu'il avoit secourus. Outre cette relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 août 1734, qui contient deux événemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui Veria, un jeune François, âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à la religion. Honteux de sa foiblesse, il la détesta publiquement; et comme il n'y avoit point de prêtres latins à Veria, il confessa son crime à un prêtre grec, et en reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé : sa ferveur le porta à un genre de pénitence bien singulier.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au cou une petite croix; dans cet état, il parut au milieu de la ville, et, dépouillé jusqu'à la ceinture, il se frappoit avec une corde nouée en criant : *J'ai été apostat, mais je suis chrétien.* Le juge le fit arrêter : menaces, promesses, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une seconde apostasie; il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et il mourut dans les supplices. Les chrétiens enlevèrent son corps et l'enterrèrent avec honneur dans une église. Plusieurs ont gardé des gouttes de son sang et des morceaux de ses habits. Le second événement, qui a quelque chose de plus singulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente passion pour une fille bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la séduire; mais tout fut inutile. Son amour se changea en désespoir et en rage : il suborna des témoins; ceux-ci attestèrent qu'elle avoit donné parole de l'épouser et d'embrasser la religion mahométane. Elle nia l'un et l'autre constamment. Le juge l'envoya en prison; sa mère l'y suivit. Là, elle répétoit sans cesse ces paroles : *Mon Sauveur, vous savez que je suis à vous, délivrez-moi de ce péril et appelez-moi à vous.* Sa prière fut exaucée; elle mourut le matin du second jour de sa prison. Les gardes aperçurent une grande lumière sur la chambre où elle étoit; ils y entrèrent, la trouvèrent morte, et, frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins. Les Grecs, frappés de cet événement, mirent en pièces une partie de ses habits et les conservent encore comme des reliques.

LETTRE DU P. ***,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. LE CAMUS, DE LA MÊME COMPAGNIE.

Conversion et martyre d'un jeune Turc.

A Constantinople, en l'année 1739.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Paix de N. S.

Je ne saurois assez tôt vous faire part de l'édifiant spectacle qu'un jeune Arménien catholique, âgé de 22 ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin; ses compagnons de débauche profitèrent de l'état d'ivresse où il étoit pour l'engager à embrasser la loi mahométane et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement; car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tête du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle le tinrent caché près de deux mois sans oser paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, et chercher le remède qui pouvoit le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, et je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avoit donné; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence; que sa résolution étoit prise de quitter le turban et le vêtement à la turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du mahométisme; qu'infailliblement on le feroit mourir, et que par sa mort soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, et répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, et si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, et qu'il se contenteroit de son repentir et de sa pénitence; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin; qu'il pouvoit souffrir une mort douce et paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il m'écouta tranquillement; et quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la sainte eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grâce pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé, et m'être bien assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, et je lui dis tout ce que le Seigneur m'inspira pour le fortifier et l'encourager à suivre une inspiration que je ne doutois plus qui ne vînt de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jeta à mes pieds, et accusa ses péchés avec les plus grands sentimens de piété et de douleur. Depuis son apostasie, il s'étoit corrigé de tous les défauts auxquels la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon crucifix, qu'il baisa en répandant un torrent de larmes. Je lui donnai ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer, mais sur la manière dont il devoit répondre, c'est-à-dire avec modestie, et sans laisser échapper aucune parole dont les Turcs pussent s'offenser.

Quand il eut reçu la communion et fini son action de grâce, il sortit de notre maison, vêtu à l'arménienne: c'est ainsi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant son habit turc avant que d'entrer dans notre maison, et prenant un habit arménien qu'un catholique de ses amis lui fournissoit. Cette précaution étoit nécessaire; car s'il eût été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un Turc, la mission seroit totalement perdue, et notre maison confisquée et changée en mosquée.

De notre maison il alla droit au Bezistein; c'est une espèce de halle fort belle où se trouvent les marchands: il y eut bientôt réglé ses affaires, car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenoit, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit;

lui, de son côté, remit à ses créanciers toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous d'un air modeste et d'un ton ferme que le plus grand bonheur auquel il aspiroit étoit de mourir pour la religion sainte, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde qui passoient par-là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang, et le conduisirent à la prison.

Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit, et avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien, qui étoit en prison pour dette, de le réveiller à une certaine heure pour reprendre ses prières. Le lendemain, plusieurs Turcs le visitèrent, et mirent en œuvre les promesses et les menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'aga de la prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand-visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension s'il vouloit changer de sentimens. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur et les biens dont il vouloit le combler ne le garantiroient pas des supplices éternels s'il mouroit hors du sein de la religion catholique. Le ministre, insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. C'est la seule grâce que je vous demande, repartit le jeune homme, et la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. Alors le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice.

Avant que de sortir du sérail, le grand-seigneur s'étant trouvé sur son passage, accomgné du chef des eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit de la part du prince des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ en présence du sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers, il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant tout le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement se répandant jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui étoit le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et tenant les yeux élevés au ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage : tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, et au moyen de quelque argent ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs même en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice; mais les marchands d'Angoura, ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivis d'un peuple infini qui vouloit lui baiser les pieds et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angoura. Mgr. notre archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la sacrée congrégation, et pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisième qui, depuis que je suis dans cette ville, a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie; et ce sont trois nouveaux protecteurs que cette mission a dans le ciel.

Je suis, etc.

NOTE SUR CONSTANTINOPLE.

La ville de Constantinople est nommée Stamboul et Istambouli par les Turcs et les Grecs; elle a été bâtie par l'empereur Constantin sur les ruines de Byzance. Les *Croisés* s'en rendirent maîtres, et Boudoin, comte de Flandre, en fut souverain. Les François y régnèrent pendant la première partie du 13e siècle. Michel Paléologue les en chassa, et ses successeurs en furent expulsés par Mohomet II, en 1453.

Cette ville est aussi grande que Paris, mais elle n'a que 5 à 600,000 âmes. Ses rues sont étroites, mal tenues, et ses maisons peintes en diverses couleurs sont en bois, ce qui explique la fréquence des incendies.

Le sérail est sur l'emplacement du palais des empereurs de Byzance. Il est fort grand et fort riche. La principale *porte* d'entrée donne son nom à l'empire ottoman.

Jadis aucun homme étranger au service du sérail n'y pouvoit pénétrer, et aucune femme renfermée dans le palais n'en pouvoit sortir qu'en litière, voilée et bien accompagnée.

L'empereur actuel Mahmoud a détruit ces usages; il a tout changé dans l'état. La révolution ne vient point là du peuple; elle descend du trône: aussi se fait-elle difficilement : le peuple manque de lumière pour apprécier les bienfaits de ces changemens. Déjà les janissaires ont disparu, et les troupes sont armées et habillées à la françoise. Le sultan sort à pied, sans turban et avec un chapeau sur la tête, une badine à la main. Ses domestiques ne seront plus bientôt ni muets ni eunuques, et ses femmes non-seulement ont la liberté de franchir les portes du sérail, mais encore elles sont obligées de se montrer aux promenades publiques.

Mahmoud a éprouvé des revers dans ses guerres contre la Russie et contre le pacha d'Égypte, mais il ne perd rien de sa dignité, il ne s'arrête point dans ses réformes; et si l'histoire n'en fait pas un héros, il y pourra trouver une place plus haute parmi les civilisateurs du monde et les bienfaiteurs de l'humanité.

Il est d'une tolérance absolue pour les religions. Attaché à la sienne, il laisse en paix les Grecs, les Arméniens, les catholiques. Il a fait à ceux-ci des grâces particulières, et il les a autorisés à élever partout où bon leur sembleroit des chapelles et des autels.

Entre les mosquées, qui sont nombreuses, on distingue celle de Sainte-Sophie, ancien temple chrétien qui a reçu de grands embellissemens.

La ville a quatre faubourgs : Péra, Galata, Pacha et Tophana. Les ambassadeurs de toutes les puissances habitent le premier; les Francs et les Juifs habitent le second.

Le port de Constantinople est un des plus vastes et des plus sûrs de l'Europe. Sa longueur est de plus de 3000 toises, et sa plus petite largeur de 300. Il peut contenir 12 à 1500 vaisseaux. L'entrée est éclairée par deux phares et défendue par des forts et des batteries.

L'industrie de la ville est peu importante; on n'y trouve guère que quelques filatures et quelques fabriques d'étoffes de soie et de tissus de coton; des manufactures d'armes, des fabriques de maroquins et de divers objets d'une consommation journalière; il y a aussi des chantiers de construction, mais point de grands ateliers pour les arts, point d'usines remarquables, et rien encore qui approche de cette activité productive des principales villes de l'Europe.

Sur les côtes, la pêche produit de bons poissons et d'excellens coquillages.

Quant au commerce, il est assez considérable. Constantinople est un des grands entrepôts de l'Europe et de l'Asie. Ses exportations consistent principalement en soie, laine, coton, cuivre, cire jaune, blés, opium; les importations consistent en sucre, quincaillerie, café, soieries, cochenille, draps, vins de Champagne et de Bordeaux.

La loi de Mahomet qui défendoit l'usage du vin, n'est plus rigoureusement observée en Turquie, et nos provinces doivent se trouver fort bien de cet adoucissement aux anciennes lois.

La peste exerce toujours ses ravages en Orient. Constantinople souffre cruellement de ce fléau, qui a fourni aux missionnaires l'occasion de montrer une si intrépide charité.

En face de Constantinople, sur la côte d'Asie, est Scutari, qui est regardé comme un cinquième faubourg.

Gallipoli, ville et port intéressant, est sur la côte d'Europe, plus au sud.

Au nord, et à l'entrée de la mer Noire, sont deux phares : l'un près du château du Phanaraki sur l'ancien promontoire *Panium*, en Europe; l'autre sur le promontoire d'*Hereum*, en Asie, à moins d'une lieue du premier.

Au pied du fanal d'Eupope sont les îles ou roches *Cyanées*, dont l'une est surmontée d'un autel qui se présente de loin comme une colonne, et qui sert de point de mire aux navigateurs.

LETTRE DU P. DUBAN

A MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE TORCY,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Nouvel établissement de la mission des pères jésuites dans la Crimée.

MONSEIGNEUR,

On m'ordonne de la part de votre Grandeur, de lui envoyer un détail suivi des commencemens et des progrès de la mission que nous venons d'ouvrir dans la Crimée, sous la puissante protection du roi, que vous avez bien voulu nous ménager. C'est un tribut que nous payons avec joie, et que nous reconnoissons devoir, autant à la gloire de votre ministère qu'à la générosité et à l'étendue de votre zèle.

Chargé par sa majesté de l'administration des affaires étrangères, votre religion a cru devoir mettre dans ce rang l'affaire du salut d'une infinité de pauvres étrangers de presque

toutes les nations chrétiennes de l'Europe qui gémissent ici dans l'esclavage. En vous rendant par cette lettre un compte exact de tout le bien que vous nous avez mis en état de leur faire, souffrez, monseigneur, que je reprenne les choses dès la première naissance de la mission; et pardonnez-moi, s'il vous plaît, le détail trop étendu dans lequel il m'arrivera peut-être d'entrer; c'est une première lettre, dans laquelle il me semble que j'ai mille choses à dire des gens et des mœurs de ce nouveau pays. Dans les autres lettres qui suivront celle-ci, je tâcherai d'être moins long.

Au mois de juillet de l'année 1706, un François, nommé le sieur Ferrand, premier médecin du khan des petits Tartares, étant venu à Constantinople pour quelques affaires, nous raconta mille choses touchantes du pitoyable état où se trouvoient dans la Crimée une infinité de chrétiens de tout âge et de tout sexe, faits esclaves dans les diverses courses des Tartares et destitués absolument de tout secours spirituel. Il nous ajouta que, deux ans auparavant, un jésuite polonois, à qui il avoit obtenu la permission d'entrer en Crimée, commençoit déjà à y faire de grands biens auprès des esclaves de sa nation, mais qu'il n'y avoit vécu que dix mois, une grande peste survenue vers la fin de 1704 l'ayant emporté avec plus de vingt mille de ces pauvres gens. Nous savions déjà une partie de tout cela; nous savions de plus, que les autres chrétiens du pays étoient aussi à plaindre que les esclaves, et il y avoit long-temps que nous regrettions de n'être que quatre jésuites pour la vaste et laborieuse mission de Constantinople. Nous en avions même conféré trop souvent avec notre ambassadeur, M. le marquis de Fériol, que son zèle pour la religion et sa grande charité pour les malheureux, rendoient très-sensible au délaissement de la Crimée. Touchés plus que jamais de ces dernières nouvelles, nous proposâmes à M. de Fériol de détacher quelqu'un de notre petit nombre, et de l'envoyer au secours de ces chrétiens abandonnés; ce qu'il accepta de tout son cœur. Mon bonheur voulut que ce fût sur moi que tomba le choix, et jamais je n'oublierai les traits de sa générosité, vraiment digne d'un ambassadeur du roi. Non-seulement il honora de sa protection la nouvelle mission que j'allois commencer, mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais et de la faire goûter à sa majesté. Vous savez, monseigneur, les lettres pleines d'ardeur et de christianisme qu'il vous en écrivit alors; il en écrivit aussi de très-pressantes au khan des Tartares, son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présens; et m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 août de la même année, en la compagnie du sieur Ferrand. C'étoit la belle saison, où la navigation de la mer Noire est aussi douce et aussi sûre qu'elle est rude et dangereuse dans les autres temps. Le grand danger qu'il y a à naviguer sur cette mer, vient de la quantité de ses bas-fonds et de son peu d'étendue, ce qui rend les vagues si hautes, et en même temps si courtes, que les meilleurs bâtimens résistent à peine à leurs coups redoublés, et qu'il n'y a point d'année qu'il ne s'en perde un grand nombre. Il y a huit ou dix ans que neuf galères du grand-seigneur y périrent toutes à la fois.

Par le beau temps que nous avions, nous fîmes assez vite les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée. Le trajet seroit moins long, si l'on faisoit canal en droiture; mais il faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Bagchsaray, qui est la capitale du pays et la demeure ordinaire du khan. Les lettres et les beaux présens de M. de Fériol nous firent avoir une audience fort prompte, qu'il accompagna de beaucoup de caresses. Le khan, nommé sultan Gazi Guiray, me parut un prince d'environ quarante ans, fort bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très-réguliers; en cela bien différent des autres Tartares, qui ont presque tous le visage fort difforme. Sa personne, et tout ce qui l'environnoit, avoit plus l'air guerrier que magnifique. Ce qui me charma, fut la bonté avec laquelle il me reçut. Il me fit quantité de questions sur le roi et sur les guerres de France, auxquelles il me paroissoit s'intéresser fort : il me parla aussi de M. l'ambassadeur, avec de grandes démonstrations d'estime et d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres chrétiens de ses états. Il me l'accorda sur-le-champ d'une

manière aussi étendue et aussi favorable que je pouvais la désirer.

Le khan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays. Il prend la qualité de *padicha* ou d'empereur, et il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc, au défaut des enfans mâles des osmans. Avec tous ses grands titres il ne laisse pas d'être vassal du grand-seigneur, qui le met et le dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir le déposé, et de lui substituer toujours un des princes de son sang. Ces princes du sang de Tartarie, qu'on nomme sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne les grands emplois, et chacun a sa maison et son apanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens, qui se dévouent à leurs intérêts et à leur fortune; ce qui cause souvent des mouvemens dans l'état, et en causeroit de plus fréquens, si ces sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont guère. Le khan lui-même l'est assez peu pour un souverain. Quand les pensions de la Pologne et du czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowitz, les rentes de ses terres, une partie des douanes, et quelques légers impôts sont presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le grand-seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever, ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plus tôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux et toutes leurs provisions. L'espérance du butin, et la licence de piller, leur tient lieu de solde.

Après les sultans, il y a les cherembeys, qui sont comme la haute noblesse et les dépositaires des lois du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations de khans que contre les invasions de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante et belliqueuse lui donne de continelles inquiétudes. Ce corps de noblesse, distingué d'ailleurs par ses grands biens et par ses fréquentes alliances avec la maison royale, a son chef qu'on nomme bey, ou seigneur par excellence. Ce bey a, comme le khan, son kalga et son nouradin. Les cherembeys entrent de droit dans toutes les délibérations de conséquence, et le khan ne décide aucune affaire d'état sans leur participation. Après les cherembeys viennent les myrzas, qui sont comme nos gentilshommes titrés, et qui ont aussi part aux conseils. Outre cela le khan a son divan, composé à peu près des mêmes hauts officiers que celui du grand-seigneur, son visir, son muphti, son kadiasker, avec la différence que ces charges demeurent à ceux qui les ont, autant de temps que dure le règne du khan de qui ils les tiennent, et qu'en Turquie elles sont plus changeantes. Pendant que ces hauts officiers sont en place, ils sont les juges immédiats de toutes les affaires civiles et criminelles. Pour le civil, la justice est administrée en Tartarie, comme ailleurs, à force d'argent et d'amis. Pour le criminel, comme par exemple pour les assassinats et les violences, il n'y a nul grâce à espérer. Dès que le coupable est déclaré duement convaincu, la coutume est de le livrer à sa partie adverse, qui tire de lui telle vengeance que bon lui semble. Cela va quelquefois à des excès d'une barbarie outrée, mais qu'on croit nécessaire à imprimer le respect des lois dans les âmes féroces des Tartares, qu'on a encore bien de la peine à contenir par tous ces spectacles de terreur.

Les Tartares soumis à l'obéissance du khan, portent les différens surnoms de Précops, de Nogais et de Circasses. On appelle Tartares Précops ceux qui habitent la grande presqu'île de Crimée, qui est la Chersonèse Taurique des anciens. On lui donne soixante-dix ou quatre-vingts lieues de longueur sur environ cinquante lieues de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base du côté du midi présente une chaîne de hautes montagnes, qui sur un front presque égal s'avancent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent et soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée que six ou sept villes qui en méritent le nom: Caffa, Bagchsaray, Karasou, Guzlo, Orkapi, et la nouvelle forteresse de Yegnikalé.

Caffa, autrefois Théodosie, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur et pour son commerce: elle est demeurée entre les mains des Turcs depuis l'an 1475 que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs

pendant les divisions de leurs derniers empereurs.

Bagchsaray, capitale du pays, et le séjour ordinaire du khan, est située au milieu des terres. C'est une ville de près de 1000 feux, mal bâtie et mal tenue.

Karasou, qui est aussi dans les terres, à environ 25 lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa, est à peu près de la même grandeur, et aussi mal entendue.

Guzlo, ville maritime à l'occident de l'isthme, a une fort bonne rade. C'est l'abord des bâtimens de Constantinople et du Danube.

Orkapi, ou la Porte-Or, est une fort petite ville, à la gorge de l'isthme, avec un fortin et un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre. L'isthme n'a guère plus d'un bon quart de lieue de largeur. Cette ville appartient aux Turcs.

A quatre lieues de Caffa on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays: ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines parmi lesquelles il y a encore çà et là quelques maisons qu'on habite.

La forteresse Yegnikalé, sur le Bosphore Cimmérien, a été nouvellement bâtie par les Turcs; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706. Elle a été élevée pour arrêter les excursions des Moscovites, qui, lorsqu'ils avoient Azak, auroient pu venir par là infester toute la mer Noire jusqu'au voisinage de Constantinople. Cette nouvelle forteresse est une place fort irrégulière, et de peu de défense du côté de la terre. Ce qu'elle a de meilleur est une grande plate-forme qui bat sur tout le passage du Bosphore. Il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très-gros calibre, et quelques-uns de 200 livres de balles. Ces boulets énormes, dont les Turcs se servent dans leurs forteresses maritimes, sont d'une pierre grise très-dure et très-pesante.

On qualifie encore du nom de ville, Mankoup, Baluklava, Kers, qui ne sont dans le vrai que de très-médiocres bourgs. Dans toute l'enceinte de la Crimée il n'y a pas plus de douze cents tant bourgs que villages, quoique nos géographes lui en donnent libéralement quatre-vingt mille. La preuve en est toute claire: on ne compte en tout le pays que vingt-quatre kadiliks ou bailliages, et le plus fort bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les terres, quoique bonnes et grasses, ne sont pas pourtant cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent blé. Les jardins et les pâturages occupent beaucoup de terrain. Les eaux vives manquent dans les plaines; on y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des villages entiers. Le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux; mais en hiver le froid perçant du vent du nord n'est pas supportable.

Le commerce des étrangers, la culture du pays, et les habitations de la Crimée semblent avoir un peu adouci les mœurs des Tartares Précops. C'est surtout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables. Ils ne sont pas même si malfaits de leurs personnes. Ils ont la taille médiocre et assez bien prise; leur constitution est des plus robustes; accoutumés de bonne heure à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; et quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur langue est un jargon turc mal arrangé et mal prononcé, tel que seroit notre françois dans la bouche d'un Suisse: il ne faut que s'y faire un peu; on n'a pas de peine à l'attraper. Leur religion est le mahométisme, tel que les Turcs le professent; ils ont, comme eux, leurs mosquées et leurs gens de loi, à qui ils portent grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en aient plus d'une: ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même loi leur interdit l'usage du vin: ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de loi et les marchands; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte et très-enivrante, qu'ils font avec le lait aigre et le millet fermenté, et qu'ils appellent *bosa*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait et une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempée dans de l'eau. Ils ne mangent ni légumes ni herbages; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis; ils la préfèrent au bœuf et au mouton, viandes, selon eux, trop fades. Leur manière de l'apprê-

ter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou, s'ils sont en voyage, de la laisser bien faisander sous la selle. Quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les Précorps ont deux grands défauts, ils sont hardis menteurs et extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare le vol n'est ni permis ni puni, le voleur en est quitte pour la honte, et pour rendre ce qu'il a pris, à moins que son action n'intéresse le public ou quelque personne d'autorité : car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées ; mais on ne vient jamais jusqu'à le faire mourir. Le contingent des Tartares Précops en temps de guerre est de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais sont errans par les déserts à la manière des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche et toute la rudesse. Leur pays commence depuis la sortie de l'isthme de Crimée, et s'étend sur des espaces immenses en Europe et en Asie, depuis le Budziak jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares Circasses. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins et plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur visage, qui est affreux et difforme. Ils naissent les yeux fermés, et sont plusieurs jours sans voir. Leur langue n'est pas si mêlée de turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni villes, ni bourgs, ni habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment d'un lieu à l'autre leurs familles et leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sûreté de leurs familles et de leurs troupeaux. Ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de bey, et qui a sous lui plusieurs mirzas. Ceux du Budziak sont gouvernés par un seigneur de confiance que le khan a soin de leur envoyer, et qui est quelquefois un sultan : ils sont tous mahométans. Leur nourriture est le lait, la chair et le boza, dont ils font des débauches outrées. Quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis et où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le khan tire ses troupes les plus nombreuses. Ils peuvent fournir dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux, celui qu'il monte, un autre pour changer et qui porte ses provisions, et les deux autres pour charger les esclaves et le butin. Alors, malheur aux provinces sur lesquelles ils tombent. Leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans; partout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue.

Les Tartares Circasses, voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du khan. Leur tribut consiste en miel, en fourrures, et en un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces peuples ont le sang parfaitement beau. Ils ont leur langue particulière, qu'ils parlent avec beaucoup de douceur. Leurs mœurs, quoique toujours farouches et sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que celle des Nogais. Il y a parmi eux des vestiges de christianisme, et ils font caresse aux chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares Précops nomment l'Adda, est bon et fertile; l'air y est très-pur et les eaux y sont fort bonnes. Ses limites sont, au nord, le fleuve Kouban et les Nogais; au midi, la mer Noire; à l'orient, la Mingrelie; à l'occident, le Bosphore Cimmérien et partie du Limen ou mer de Zabaches. L'Adda est presque moitié plaines et moitié montagnes. Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, et ne sont pas si sociables que les autres; ceux des plaines ont des villages et quelques petites villes sur la mer Noire, où il y a du commerce. Les beys ou seigneurs qui les gouvernent, trafiquent de leurs vassaux, et les pères et mères de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse que vaillans à s'en servir dans le combat; néanmoins, en 1708, ceux des montagnes eurent le courage de refuser au khan le tribut annuel qu'ils avoient coutume de lui payer. Le khan marcha contre eux avec une armée de Nogais, qui fut défaite, s'étant engagée imprudemment dans des défilés coupés de ravines et de bois, où la cavalerie ne pouvoit agir. Depuis cela ils ont pris des liaisons avec les Moscovites, sans pourtant vouloir se soumettre à eux.

Outre les Précops, les Nogais et les Circasses, il y a encore quelques Tartares Kalmouks, qui se disent soumis au khan. Toute leur sou-

mission consiste en un tribut annuel de fourrures de prix, qu'ils lui apportent à Orkapi en certains temps de l'année.

A la suite de cette lettre, on trouvera de tous ces pays des connoissances plus circonstanciées dans la relation d'un voyage de Circassie, où le sieur Ferrand suivit le sultan Kalga Guyray, frère du khan régnant, l'an 1702. Revenons à ma mission.

Je n'eus pas plus tôt obtenu du khan la permission dont j'ai parlé, que je commençai à prendre des mesures pour m'en servir. On ne peut se figurer un plus déplorable état que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restoient, et qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille, attendoient tous les jours la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur et l'ancienneté de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare où la plupart avoient vieilli sans prêtres, sans parole de Dieu, sans sacremens; tout cela les avoit comme abrutis. Quelques-uns s'étoient faits mahométans, et beaucoup penchoient de ce côté-là : plusieurs étoient devenus schismatiques; ceux qui avoient conservé leur religion, l'avoient comme oubliée et n'en pratiquoient plus les devoirs.

Les autres chrétiens du pays, Grecs et Arméniens, quoique libres et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étoient ni mieux secourus, ni plus gens de bien. Les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivoient dans une profonde et crasse ignorance; l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs dominoient partout.

Au milieu de cette confusion étrange, je fus plus de six mois à voir aucun jour qui me consolât. Je travaillois beaucoup, et j'avançois peu. De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvois partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du ciel, la facilité que je trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux et à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pauvre église à demi ruinée. C'est là qu'après bien des peines je commençai à rassembler quelques esclaves errans que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Bagchsaray, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs qui étoient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres, et que je ne pouvois arrêter que quelques momens, trouvèrent tout à coup du loisir; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent : on chercha à les apaiser par de bonnes confessions; les plus courtes étoient depuis le siége de Vienne [1].

De la ville, le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Bagchsaray un père franc, venu de Constantinople pour être le chapelain des catholiques; qu'il prêchoit, qu'il disoit la messe et donnoit les sacremens dans l'église des Arméniens; que c'étoit l'ambassadeur de France qui l'envoyoit, et que le khan lui-même lui en avoit expédié la permission.

De ces esclaves des campagnes, les uns avoient des maîtres durs et avares, qui les tenoient occupés à un travail sans relâche; les autres étoient une espèce d'affranchis, qui, n'ayant point de maître certain, se faisoient pour vivre les esclaves de tout le monde; la troisième sorte étoit une multitude de vieillards accablés d'années ou estropiés, dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service. Ces pauvres gens, rejetés de tous, étoient incessamment à chercher leur vie par les villages et autour des maisons où ils avoient autrefois servi, et d'où ils ne pouvoient guère s'éloigner sans s'exposer à mourir de faim. Rien de tout cela ne pouvoit favoriser le dessein où j'étois de rassembler et de ramener à Dieu tous ces malheureux ainsi dispersés; mais l'opposition la plus forte fut celle que je trouvai dans les funestes engagemens que plusieurs avoient pris dans l'esclavage et dont ils ne savoient comment sortir. C'étoit beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays; leurs maîtres infidèles les ayant, disoient-ils, forcés par mille mauvais traitemens à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage, et encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves,

[1] En 1683

dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes, à se faire mahométans, particulièrement les petites filles. Tout cela fit que dans les commencemens il ne me vint pas grand monde de ces habitations champêtres. Les premiers qui firent quelque nombre furent les Allemands, que je trouvai assez dociles et à qui je recommandois toujours, en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient des autres esclaves de leur connoissance. Ils le firent avec zèle et avec succès. De là à quelques mois je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemands, de Polonois, de Hongrois, de Transilvains, de Croates, de Serviens, de Russiens. Jusque-là, j'avois toujours fait les exhortations en allemand, qui étoit la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer; mais je m'aperçus que tous ne m'entendoient pas : je remarquai même entre eux à ce sujet quelques naissances de jalousie de nation. Je leur proposai de changer de méthode et de les prêcher désormais en petit tartare, qui, étant la langue de leurs maîtres, devoit être entendue de tous. Cet expédient leur plut, et à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs et des Arméniens à qui cette langue est familière en Crimée, et que par là j'espérai attirer aux instructions. En effet, depuis ce jour-là je vis les Arméniens venir en foule et se mêler sans distinction parmi les esclaves. Alors, sans paroître avoir intention de leur parler, je commençai à leur dire avec liberté tout ce que je voulus et tout ce qu'il étoit nécessaire qu'ils entendissent : ainsi, à la faveur de cette manière de prêcher indirecte et enveloppée, la mission devint commune aux uns et aux autres. Dieu en a tiré sa gloire.

Il n'y eut que les Polonois qui me donnèrent plus de peine. Peu d'entre eux avoient pu apprendre l'idiome tartare, qui est, comme j'ai dit, un jargon de turc corrompu. Je ne crus pas perdre mon temps que de me mettre avec quelque soin à apprendre de leur langue ce qu'il m'en falloit pour les entendre et être entendu d'eux. Dieu donna visiblement sa bénédiction aux petits efforts que je fis pour cela, et je m'en trouvai trop bien payé par l'esprit de pénitence qu'il lui plut de répandre sur cette nation, comme sur toutes les autres. Il n'est pas croyable les vives agitations et les troubles salutaires qui se mirent tout à coup dans les consciences les plus endurcies. Je voyois des inconnus venir de fort loin, et m'avouer, en gens frappés, que depuis la nouvelle de mon arrivée, et sur les récits de leurs camarades, ils avoient l'esprit tourmenté de mille représentations terribles qui ne leur laissoient plus aucun repos. D'autres venoient, sans presque savoir eux-mêmes ce qui les amenoit, étant, disoient-ils, comme entraînés malgré eux par une main invisible à laquelle ils ne pouvoient résister. Quelques-uns moins sincères cherchoient à composer avec moi, tombant d'accord qu'ils étoient en mauvais état, mais qu'ils attendoient dans peu leur liberté, et que je pouvois compter que dès qu'ils l'auroient, rien ne les empêcheroit plus de changer de vie; qu'au reste, ils n'en vouloient pas faire à deux fois, ne pouvant, ajoutoient-ils, demeurer esclaves et être fidèles à Dieu. Quelques autres, déjà sur le bord du dernier précipice, et prêts à franchir le terrible pas de l'apostasie, se mêloient de vouloir disputer, pour trouver, comme ils me l'ont avoué depuis, l'éclaircissement à quelques restes de doute qui les tourmentoient, et qui étoient comme des liens par où la miséricorde de Dieu les tenoient encore. J'eus la consolation de voir les consciences se calmer, et les tentations d'incrédulité s'évanouir peu à peu dans ceux que je pus réduire à une vie chrétienne et réglée. Tous n'en vinrent pas là d'abord ; il y en a eu qui se sont défendus long-temps, et j'en sais qui résistent encore à Dieu avec obstination. Je les suis toujours de l'œil et de la voix, et je ne cesserai de les suivre que quand Dieu lui-même ne les suivra plus.

J'ai eu moins de peine à remettre dans le bon chemin cette troupe de vieillards impotens et hors de service dont j'ai parlé. L'extrême misère et la caducité les rend plus dociles ; mais ce n'est pas une petite peine que de leur rappeler ce qu'ils doivent savoir pour approcher des sacremens. Dès qu'ils me surent à Bagchsaray, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, demi-morts de faim et presque tout nus. Je les reçus comme de pauvres abandonnés, que le monde rebutoit, mais que la miséricorde de Dieu n'abandonnoit pas, et qu'elle m'envoyoit pour les sanctifier sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer le long de la semaine, chaque dimanche je leur distribue à l'église une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre

pieuse France m'en auront fourni les moyens. J'ai été obligé d'en user ainsi pour les rendre plus assidus au service divin et aux instructions dont ils ont entièrement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de religion sont si effacées qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la croix, et les remettre avec les petits enfans aux premières demandes du catéchisme. Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent, il y a trois ans, de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui alloient être pervertis. Deux ont été dépaysés, et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je forme au service de l'église et à l'office de catéchiste, où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire. Il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes de voir ces bonnes gens de quatre-vingts ans et plus, apprendre de deux enfans de douze ou treize ans à dire leur *Pater,* et à répéter les Commandemens de Dieu.

Vers ce temps-là, la mission eut des contre-temps dont quelques-uns l'auroient déconcertée, et les autres l'auroient entièrement fait tomber, si Dieu ne l'avoient soutenue.

Le premier vint de la trop grande bonté du sultan Gazikan. Ce prince me faisoit quelquefois appeler pour l'entretenir sur divers sujets qui étoient de son génie, et souvent il me faisoit écrire bien des choses secrètes qui marquoient bien de la confiance. Un jour qu'il avoit six beaux chevaux à envoyer à M. de Fériol, il proposa au sieur Ferrand de l'envoyer lui-même au roi avec des lettres de créance, et de me joindre à lui pour expliquer ses intentions à sa majesté. Je frémis en apprenant cette nouvelle, qui déroutoit absolument tous les projets de zèle que je me faisois, et rendoient inutiles toutes mes peines. Après bien des délibérations et bien des prières, je me hasardai à prendre un parti qui me réussit. Ce fut de représenter au prince, avec le plus de respect qu'il me fut possible, que, sans qu'il se privât de son médecin, qui lui étoit si nécessaire et si attaché à sa personne, il y avoit une autre voie pour écrire au roi, également sûre et beaucoup plus noble que celle de deux particuliers comme nous; que cette voie étoit son ambassadeur; que c'étoit par lui que le roi, notre maître, parloit au grand-seigneur, et que le grand-seigneur parloit au roi, quand ils avoient quelque chose à se dire. Cette réponse eut heureusement tout l'effet que je m'en étois promis; le khan la goûta, et il prit effectivement ce parti-là; ainsi je n'en eus que la peur.

De-là à quelques mois j'eus à essuyer un autre coup plus accablant, et auquel je ne pense encore qu'avec une vive douleur : ce fut la déposition subite, et ensuite la mort de ce généreux prince. Sa disgrâce vint d'avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre de Moscovie, que le grand-visir d'alors, Ali-Pacha, si connu par ses violences, avoit intérêt de ne pas vouloir. Sultan Dewlet Guiray son frère fut installé à sa place. Toute la cérémonie qu'on y fit, fut que le grand-seigneur envoya au successeur un de ses premiers officiers avec le sabre et le bonnet de martre zibeline, orné d'une attache de pierreries, le tout accompagné d'un hattichérif, ou ordre de sa Hautesse, par lequel le sultan Dewlet Guiray étoit établi khan des Tartares à la place de sultan Gazi Guiray. Cet ordre du grand-seigneur ayant été lu aux chérembeys assemblés en divan, le prince déposé se démit de sa souveraineté, et l'autre en fut revêtu avec autant de tranquillité que si ç'avoit été une chose concertée entre les deux frères.

Le grand-seigneur, comme je l'ai dit, ne fait jamais mourir les khans qu'il dépose; il les envoie seulement en exil hors de la Tartarie. L'île de Rhodes est ordinairement le lieu où on les transfère, et où ils sont traités avec tous les égards dus à la dignité de leurs personnes. Il arrive même très-souvent qu'on les rappelle, et qu'on les remet sur le trône. Sultan Gazi Guiray fut relégué à Guinguenay Saray, un de ses palais de campagne, à vingt-cinq lieues de Constantinople, d'où j'ai su qu'il continuoit ses liaisons avec M. de Fériol. Il songeoit même à l'aller voir incognito en partie de chasse, lorsqu'il fut soudainement frappé de peste avec toute sa maison. De cent trente officiers ou domestiques qui la composoient, il en mourut d'abord quatre-vingts. Le prince, sa femme et sa sœur furent emportés en un seul jour. La sultane Validé, femme de Sélim Guiray, et seulement sa mère adoptive, âgée d'environ cinquante ans, Circassienne de nation, et femme d'un esprit fort élevé, se donna un coup de poignard dans sa douleur; heureusement il ne se trouva pas mortel. Sultan Gazi avoit les sentimens nobles et dignes d'un prince. Tous les

Tartares eurent des regrets infinis de sa perte : ils désiroient avec passion de l'avoir de nouveau pour khan.

Le changement de souverain me rendit pendant quelques semaines plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau khan ne me connoissoit pas, et je n'avois de lui aucune permission. Je courus vite à mon asile ordinaire, M. de Fériol ; mais sa vigilance avoit déjà tout prévu et tout aplani. Lorsque je m'y attendois le moins, et que, pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le khan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son visir, qui avoit ordre de me faire faire raison.

Cette déclaration me releva fort le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante. Les catholiques et les chrétiens du pays s'y affectionnèrent avec plus de cœur que jamais ; convaincus, disoient-ils, que Dieu s'intéressoit visiblement à la maintenir malgré les révolutions du pays. Une des preuves pour moi des plus convaincantes de la protection divine sur elle, fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Fériol, son fondateur et son père, dont il sembloit que l'éloignement dût la faire tomber. Ce digne ambassadeur, après douze ans d'un ministère également glorieux et utile à l'état et à la religion, fut remplacé par M. le comte des Alleurs, dans qui je trouvai le même appui et le même zèle. Il ne m'en falloit pas moins pour me soutenir et me consoler dans la perte que je venois de faire.

Au temps de sultan Gazi, il y avoit des mesures prises entre le prince et M. de Fériol pour l'érection d'une chapelle françoise, et le khan y avoit donné son consentement ; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. des Alleurs a repris ce projet avec le khan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement. Il nous a déjà obtenu du prince la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les chrétiens, et de leur y lire l'Évangile ; ce qui, en style du pays, veut dire, avoir chez soi une église.

Dans l'attente du dernier accomplissement d'une œuvre si nécessaire au solide établissement de la religion, je me mis à donner quelque forme à ma mission, où de jour en jour je voyois croître la ferveur et le travail. Pour n'en être pas accablé, seul comme j'étois, je fus obligé de régler le temps de l'office divin, des instructions et des confessions générales, qui devenoient à tout moment très-nombreuses et d'une discussion fort longue. J'établis donc que les jours ouvriers seroient pour ces grandes confessions et pour les instructions des nouveaux venus ; et que ces jours-là il n'y auroit point d'assemblées réglées ; que les dimanches et les fêtes de précepte, dont je distribuai des catalogues, les confessions courantes, la célébration de la sainte messe, les instructions et l'explication de l'Evangile, feroient l'emploi de la matinée ; que ceux qui auroient des maîtres plus traitables, et qui le matin auroient communié, assisteroient l'après-dînée au reste du service et aux instructions du catéchisme. Quand j'aurai un soleil pour exposer avec décence le saint sacrement, et terminer par un salut les dévotions de la journée, je suis sûr d'y avoir beaucoup de monde en prières autour de Notre Seigneur, et des chrétiens du pays encore plus que d'autres. On ne sauroit croire combien ils sont frappés de nos cérémonies romaines. Nos jours extraordinaires sont les principales solennités de l'année, et les fêtes de Notre-Dame. Alors la foule est si grande, et les dévotions si empressées, que je ne sais ni où me mettre ni à qui répondre. Par la miséricorde de Dieu, je n'ai encore vu aucun de ces jours de bénédiction qui n'ait été marqué par quelque changement de vie exemplaire, ou par quelque abjuration publique.

Depuis cet ordre établi et constamment observé, autant que la condition des esclaves a pu le permettre, la mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui, moi-même, je ne la reconnois plus. À ce froid glaçant et à cette indifférence désespérante qu'on avoit pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zèle et une ardeur qui s'étend jusqu'aux protestans, qui sont ici, hommes et femmes, en assez grand nombre. Quelques-uns sont calvinistes, la plupart sont luthériens. Les Tartares leur donnent à tous le nom de Francs comme à nous. Ce nom, dans leur idée, ne contient autre chose que chrétiens d'Occident. Mes bons catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, et touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très-sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie. Il n'y a point de pieux artifices dont

ils ne s'avisent pour les engager à quitter leurs erreurs. Quand ils leur ont dit tout ce qu'ils savent, ils me les amènent pour les instruire plus à fond, et ils ne les quittent point qu'ils ne leur voient faire abjuration. Jusqu'ici je n'ai point encore vu d'année que je n'en aie réconcilié à l'église au moins cinq ou six.

Je ne sais comment le bruit en a été porté jusqu'à Bender; mais il est venu de là un ministre suédois, bien fourni d'argent et bien équipé, pour faire, disoit-il, rentrer en eux-mêmes les luthériens pervertis, et empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que par ses largesses et par ses discours il faisoit peu de chemin, que les convertis, même les Suédois, demeuroient fermes, et que les non convertis n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes instructions, il trouva moyen de faire entendre au khan que je contrevenois à la loi de Mahomet, dont un des articles étoit de laisser chacun dans sa religion, et de ne point obliger les chrétiens à passer d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuellement traitoit le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la loi; que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisois que rappeler les luthériens à la religion des François qu'ils avoient quittée par libertinage. Le khan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au ministre que c'étoit par son ordre que le père François apprenoit aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ses affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu du progrès que fait la foi catholique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans le seul Bagchsaray. Ils iroient à beaucoup davantage, sans les mesures que je suis obligé de garder, pour ne pas trop effaroucher le faux zèle des autres, qui sont encore hérétiques, et qui dans cette capitale sont beaucoup plus remuans et plus hardis que dans les autres villes. Cela ne va pourtant qu'à quelques particuliers, gens fort peu capables, mais fort entêtés, et qui ne se distinguent des autres que par une grande confiance à parler haut, sans trop savoir ce qu'ils disent. Leur archevêque, qui est un bon prélat, d'un esprit fort simple et fort borné, a du moins cela de louable, qu'il ne se laisse pas aller aux conseils violens. Il n'a nulle aversion des catholiques, et il me laisse assez faire ce que je veux. Il sait mieux que personne tous ceux qui viennent, ou me consulter, ou me faire des confessions générales, sans leur en montrer plus mauvais visage. Bien plus, il m'a donné de lui-même un écrit signé de sa main, avec permission expresse de faire mes fonctions de religion dans toutes les églises de sa dépendance, avec autant de liberté que si elles m'appartenoient en propre, et défense à quiconque des siens de me troubler dans cette possession, sous quelque prétexte que ce soit.

A l'égard de ceux qui se font catholiques, leurs surveillans ont tant de gens aux aguets, qu'il n'y a pas moyen de leur cacher long-temps leur conversion. Alors les reproches et les menaces durent les jours entiers; mais cela se passe et tout en demeure aux simples paroles. Les hérétiques arméniens, quelques démonstrations de chagrin qu'ils donnent, ont toujours dans l'âme un grand fond de respect pour la religion catholique. On ne les entend presque jamais l'attaquer, comme font quelquefois les autres schismatiques de l'Orient. Au contraire, ils disent qu'elle est bonne et sainte, mais que la leur ne l'est pas moins, et qu'il faut que chacun demeure comme il est. Je suis néanmoins persuadé qu'avec le respect de la religion catholique, il entre aussi un peu d'intérêt dans cette modération. Ils voient le sieur Ferrand toujours en crédit auprès des khans et de la noblesse; ils se souviennent que c'est lui qui m'a amené dans la Crimée sous la protection d'un de nos ambassadeurs, et ils ne peuvent ignorer que M. l'ambassadeur d'aujourd'hui, dont eux et leurs confrères de Constantinople peuvent avoir besoin à tout moment, est mon zélé protecteur. Quand ils auroient quelque mauvaise volonté, il est certain que toutes ces considérations les retiendroient et les empêcheroient de se porter à rien de violent. J'espère de la bonté de Dieu, et de la docilité de cette bonne nation, qui ne demande qu'à être éclairée, qu'avant qu'il soit peu ils ne seront plus conduits par d'autres intérêts que par celui de leur salut éternel.

Au reste, l'attention que j'ai à cultiver Bagchsaray et ses environs, comme la tête et le siége principal de la mission, ne m'empêche pas d'aller par intervalle au secours des autres endroits. Le temps ordinaire de mes excursions est à diverses reprises, depuis Pâques

jusqu'en automne. Dans ces expéditions ambulantes, j'ai pour maxime de n'aller jamais me montrer aux habitations où sont les esclaves; il y auroit trop d'inconvéniens, et leurs maîtres ne manqueroient pas d'en prendre ombrage. Ma manière est de me rendre à quelque ville voisine, et de les faire appeler de là. Les villes les plus commodes à ce dessein sont Karasou, Guzlo et Orkapi, toutes à vingt-cinq ou trente lieues l'une de l'autre, et à une distance presque égale de Bagchsaray, qui en fait comme le centre; ce qui ne laisse pas d'embrasser un grand pays. Dès que j'arrive à quelqu'une de ces villes, je fais incontinent savoir aux environs et mon arrivée et le temps que j'y dois être. Les assemblées se font tantôt plus nombreuses et tantôt moins, selon la bonne ou mauvaise humeur des maîtres tartares. La méthode que j'observe dans tous ces endroits, est la même qu'à Bagchsaray, surtout pour les prédications, où la foule est toujours grande de la part des Arméniens. Si au lieu d'adresser la parole aux esclaves en patois tartare, je voulois ne prêcher que pour eux en pur turc, les églises ne seroient pas assez grandes; mais il n'est pas encore temps d'y aller si à découvert. Je me trouve mieux du voile sous lequel je continue à me tenir caché; les fruits n'en sont guère moindres, et je ne fais crier personne.

Comme les Arméniens réfléchissent beaucoup, et qu'ils ne prennent guère leur parti qu'après y avoir long-temps pensé, je ne recueille ordinairement à un voyage qu'après avoir semé à l'autre. J'ai dans Karasou et dans Guzlo un bon nombre d'orthodoxes fervens, qui à chaque tournée m'amènent quelque nouveau prosélyte, qu'ils ont gagné pendant mon absence. Karasou est pour cela ma ville choisie. La grande ferveur s'y est mise à l'occasion d'un luthérien de Dantzik, dont je reçus il y a cinq ou six ans l'abjuration en pleine église, et avec toutes les cérémonies ordonnées en pareil cas. On n'avoit encore jamais rien vu de semblable à Karasou. Tous les chrétiens de la ville y accoururent. Plusieurs en pleuroient de joie, et c'étoit à qui féliciteroit le nouveau converti de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Je ne crus pas devoir laisser refroidir ces bons mouvemens. C'étoit la veille de mon départ. Je leur fis en forme d'adieu une exhortation qui les toucha, et dont l'impression a duré long-temps. La conversion de ce luthérien a comme frayé le chemin à plus de douze autres de différentes nations, dans le seul département de Karasou.

A Guzlo, où ma dernière tournée fut l'an passé, pendant les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte, j'ai été consolé et édifié au-delà de toutes mes espérances. Le nombre des catholiques a été augmenté de cinq dames arméniennes d'une grande vertu, de deux accolytes des premières familles et de deux vieillards respectés dans la nation et honorés du nom de Haggi. Ce nom, qui signifie pélerin sacré, se donne en Orient aux chrétiens qui ont fait le pélerinage de Jérusalem. Les mahométans le donnent aussi entre eux à ceux qui ont été à la Mecque. Trois autres catholiques de moindre considération me furent déférés, comme ayant molli par respect humain dans quelques occasions où il s'agissoit de se déclarer pour ce qu'ils étoient. Ils vinrent à repentance avec beaucoup de confusion; et en réparation de leur faute, ils firent plus que je leur demandois. Pendant ces dix jours, je fus si occupé que je ne pus vaquer à l'entière instruction de six pauvres esclaves impotens, cinq Polonois et un Vénitien, que leurs maîtres avoient chassés. Ils couchoient dans les rues et ils ne pouvoient plus marcher. En m'en allant je les fis voiturer à Bagchsaray, pour y être soulagés et instruits avec les autres.

Sur la fin de l'automne dernière, j'ai retourné à Karasou. Je voulois y aller un peu plus tôt, mais mon voyage fut retardé par les grands mécontentemens que le sultan prit tout à coup contre les chrétiens. Dès que je sus le différend terminé, je m'y rendis en diligence, mais non assez à temps pour donner les derniers sacremens à un Polonois et à une Servienne, nouveaux catholiques, qui moururent en les demandant avec de grandes instances. Le vif regret que j'en eus fut un peu adouci par la mort précieuse d'un autre Polonois, qui sembloit n'attendre que moi pour aller à Dieu, et par la profession de foi d'un esclave russien et d'un marchand grec des plus accrédités de la ville. Je fis encore rentrer en lui-même un affranchi allemand, qui, par une complaisance mal entendue pour un prêtre arménien, son maître, qui l'avoit mis en liberté, avoit embrassé sa religion. Il reconnut publiquement sa faute; et pour gage de sa persévérance, il me

donna son fils né d'une femme Arménienne, pour l'élever dans la religion catholique.

C'est pendant cette dernière course de Karasou que j'appris l'arrivée du père Curnillon, que j'avois tant demandé et qu'on m'envoyoit enfin. L'impatience de le voir et de l'embrasser me fit expédier vite ce qui me restoit à faire, et regagner au plus tôt Bagchsaray, où je le trouvai en bonne santé. Ce père a beaucoup de mérite; il possède bien la langue turque et n'aura pas de peine à se rompre bientôt au petit tartare. J'avois en vérité besoin d'un tel secours, après plus de six ans d'une solitude qu'il faut avoir éprouvée comme moi pour en sentir tout le poids, et aussi pour concevoir la grande douceur qu'il y a de se trouver deux dans un pays perdu comme celui-ci.

M. l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé par le père une patente de consul. Il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant, comme un consul est une nouveauté dans la Crimée, où les chrétiens d'Occident n'ont ni ne peuvent avoir de vaisseaux de leurs bannières, la matière est délicate à proposer, avant que d'avoir pris quelques mesures. Une des plus efficaces dans ce pays-ci, où les présens font plus de la moitié des affaires, seroit de nous envoyer de France un globe terrestre, une pierre d'aimant armée, une ou deux bonnes lunettes d'approche, et autres choses de cette nature, qui sont fort du goût des princes tartares.

J'avois trop de joie de l'arrivée de mon compagnon; Dieu voulut la tempérer en me faisant craindre pour sa vie. Il tomba malade quelques jours après son arrivée, d'une fièvre opiniâtre qui l'a tourmenté près de quatre mois. Mais son courage a suppléé à ses forces, et il le falloit de ce caractère généreux dans les fâcheuses conjonctures où nous venons de nous trouver. La peste qui affligeoit déjà le pays est devenue soudainement vive et ardente. Ses ravages, quoique grands, n'ont pas été néanmoins universels. Guzlo a perdu la moitié de son monde. Bagchsaray en a été quitte pour trois mille morts. Nous avons perdu près de cent catholiques, hommes et femmes, dont, grâces à Dieu, aucun ne nous a échappé pour les derniers sacremens. Entre les pertes que nous avons faites, je regrette surtout deux femmes russes qui faisoient grand honneur à la religion. L'une, naturellement éloquente, avoit une grâce particulière pour persuader et ramener à l'église celles de sa nation que l'ignorance ou la prévention retenoient dans l'erreur. Elle me valoit seule quatre des plus fervens catholiques; s'introduisant hardiment dans les maisons et parmi les esclaves ses compatriotes, où les femmes seules ont droit d'entrer; elle faisoit si bien qu'elle m'amenoit toujours quelque âme à convertir. Peu de jours avant que d'être prise du mal, elle m'en avoit amené cinq.

L'autre étoit remarquable par la vivacité de sa foi, et par une certaine ardeur qui la transportoit et qui embrasoit les plus insensibles quand on la mettoit sur les choses de Dieu. Atteinte du mal et frappée à mort, son maître, qui étoit un prêtre arménien, s'offrit plusieurs fois à lui donner la communion, lui disant que j'étois trop occupé aux autres mourans et que je ne viendrois pas à elle. Il y viendra, répondit-elle toujours, il y viendra, et je recevrai encore une fois de sa main le corps de mon Sauveur, comme le reçoivent les catholiques, enfans de Dieu et de la sainte église. J'eus encore le temps d'aller lui donner cette dernière consolation, qu'elle reçut avec une foi dont je fus moi-même infiniment consolé.

Pendant près de deux mois, la peste gagnoit si vite, que les Tartares eux-mêmes, quoique de leur naturel assez intrépides, et de plus mahométans, ne laissoient pas de quitter la place comme les autres et de fuir en diligence. Pour nous, il faut l'avouer, ce ne fut ni la bravoure ni l'intrépidité qui nous retint à la ville, où nous étions continuellement parmi les malades et les mourans, ce fut uniquement le devoir et la conscience; et nous pouvons bien dire que c'est Dieu seul qui par sa bonté nous a sauvés. Notre grand danger n'étoit pas à assister les mourans et à enterrer les morts, qu'il étoit en pleine église, où nous ne pouvions nous dispenser de dire nos messes et d'entendre tous les jours les confessions des survenans. Les Arméniens, dans les heures les plus fréquentées, y apportoient à la fois jusqu'à cinq ou six corps morts, faisant leurs obsèques et toutes les cérémonies mortuaires avec autant de lenteur et aussi peu de précautions pour eux et pour nous, que si nous avions été de pierre ou de fer. A la fin pourtant nous leur fîmes entendre raison, et ils convinrent avec nous, quoiqu'un peu tard, que dans un temps de

mortalité comme celui-là, il suffiroit de porter les corps des maisons au lieu de la sépulture sans les faire passer par l'église.

Ce terrible fléau de la justice divine, qui ne fait presque que d'être retiré de dessus nous, a laissé dans les esprits des impressions de terreur dont nous remarquons de bons effets. Kaffa, Karasou, Guzlo, cent autres endroits de la Crimée, nous ont donné jusqu'à Pâques une très-violente occupation par les continuelles allées et venues de ceux que le péril avoit effrayés, et que ni la fatigue, ni les voyages n'ont pu empêcher d'accomplir promptement ce qu'ils avoient promis à Dieu.

De l'église de Bagchsaray deux frères Arméniens ont abjuré leurs erreurs. Ils sont fils du premier papas de la ville, qui, avant la peste, paroissoit le plus animé contre nous. Leur exemple a été suivi par trois accolytes de la même église, par trois autres séculiers, le père et les enfans, et par trois familles entières, faisant à elles trois quinze personnes; quatre autres personnes de familles différentes prennent actuellement les instructions pour en faire autant.

A ces fêtes de Pâques, le concours d'esclaves a été prodigieux. Leurs maîtres, encore effrayés, n'ont osé les empêcher d'aller prier Dieu. Il en est venu que je n'avois encore jamais vu. Tout pauvres qu'ils sont, ils avoient trouvé moyen de se fournir chacun d'un cierge. Ils rangèrent tous ces luminaires autour de l'autel, en actions de grâces, disoient-ils, de ce que la colère de Dieu les avoient épargnés et en témoignage public de la sincérité de leur foi pour le mystère de la résurrection. A la grande messe un jeune Allemand luthérien, et une femme russe, firent profession de foi catholique. Une autre femme aussi russe, qui depuis trente ans n'étoit point sortie de la maison de sa maîtresse, fut remise au dimanche suivant, parce qu'elle n'étoit pas encore assez bien instruite. Mais la conversion qui nous a le plus consolé, a été celle d'une Hongroise calviniste. Elle étoit en son pays femme de ministre, et il y avoit trois ans entiers qu'elle résistoit : enfin, elle se rendit la seconde fête de Pâques, et demanda d'elle-même à faire son abjuration devant tout le monde. Il y a à Bagchsaray beaucoup d'hommes et de femmes de cette secte qui la regardoient comme leur héroïne et qui nous renvoyoient à elle toutes les fois que nous les pressions de se convertir. Son exemple et sa ferveur ne peuvent manquer d'avoir dans peu de très-bonnes suites.

Par la grâce de Dieu, entre cette année et la précédente, nous comptons soixante-huit personnes réconciliées à l'église, et quarante-trois nouvelles confessions générales, entre lesquelles il y en a eu une de soixante ans, et trois de quarante-cinq à cinquante. Parmi tout cela, j'ai admiré deux traits bien singuliers de la miséricorde divine. Le premier a été sur un noble Polonois qui venoit d'avoir la liberté après trente ans d'esclavage, et qui, avant que de reprendre le chemin de son pays, vint de l'extrémité de la Crimée me trouver à Bagchsaray pour se mettre bien avec Dieu. Il fut plusieurs jours à faire une revue exacte de toute sa vie, après quoi il se confessa et reçut Notre Seigneur avec de grands sentimens de piété. Il ne songeoit plus qu'à partir, et il avoit déjà fait ses adieux, lorsqu'il fut arrêté par une indisposition subite qui en peu de jours le mit à l'extrémité. Il voulut se confesser et communier encore une fois, louant et remerciant Dieu à haute voix de l'avoir, disoit-il, conduit à Bagchsaray pour y mourir en catholique.

L'autre exemple est d'une jeune femme allemande, qui depuis cinq ans s'étoit laissé aller aux sollicitations d'un Tartare puissant, avec qui elle vivoit publiquement, comme s'il eût été son véritable mari. J'étois instruit de tout ce commerce, et j'avois souvent cherché les occasions de lui en remontrer l'horreur; mais elle avoit toujours été si attentive à éviter ma rencontre, que jamais je n'avois pu lui parler. Enfin, elle tomba malade. De la maison du Tartare, qui étoit hors de la ville, elle fut transportée dans une maison turque, et de là dans une maison chrétienne, d'où elle m'envoya conjurer de venir la voir. J'y vais; je la trouve tout en larmes et presque mourante. Mon père, me cria-t-elle en me voyant approcher, me voilà sur le point d'aller paroître devant Dieu : y a-t-il encore pour moi quelque pardon à espérer? Oui, lui dis-je, si vous le demandez de tout votre cœur. Mon père, répliqua-t-elle, jusqu'ici je n'ai osé vous parler; mais jamais je ne vous voyois que je n'eusse horreur de moi-même. Après l'avoir disposée par les actes et la préparation nécessaire, j'entendis sa confession, qu'elle me fit

avec beaucoup de présence d'esprit et de grands gémissemens. Elle vécut encore trois jours, pleurant toujours et criant miséricorde; heureuse si par sa pénitence, quoique tardive, elle a pu apaiser la justice de Dieu! Je cite ces deux traits, parce qu'ils sont récens, et qu'ils ont fait grand bruit parmi les chrétiens. J'en pourrois citer plusieurs autres de moindre éclat et plus anciens, mais qui ne m'ont pas moins fait sentir l'attention de la divine Providence à ménager aux plus grands pécheurs les précieux momens de la conversion. Si quelque chose est capable d'adoucir les peines d'un missionnaire, c'est certainement le consolant témoignage qu'il ne peut s'empêcher de se rendre en ces occasions, que s'il ne s'étoit trouvé actuellement à portée de secourir ces âmes, telles et telles auroient péri sans secours.

C'est là, monseigneur, où en est aujourd'hui la nouvelle mission de la Crimée, que vous avez bien voulu prendre sous votre protection.

Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous en rapporter n'en est encore qu'une première ébauche, telle qu'un homme aussi foible que moi a pu la tracer, travaillant tout seul dans un pays aussi rude à défricher que l'est celui-ci. Maintenant qu'il m'est venu du secours, et que j'ai lieu d'espérer qu'on n'en demeurera pas là, elle va prendre, avec l'aide de Dieu, une forme toute nouvelle. Tout s'y dispose favorablement. Les Tartares s'accoutument à nous voir chez eux. Leurs esclaves, qui font leur grande richesse, leur disent à tout propos mille biens de nous; et ils remarquent, disent-ils, que depuis qu'ils nous fréquentent ils en sont servis plus fidèlement et plus volontiers. Les chrétiens du pays perdent tous les jours les préjugés qu'on leur inspire dès l'enfance contre la créance catholique. Beaucoup l'embrassent, et tous la respectent. L'ouvrage est commencé; il ne s'agit plus que de le perfectionner et de l'affermir. Permettez-moi, s'il vous plaît, monseigneur, d'en proposer quelques moyens que l'expérience me suggère.

Le premier moyen, et sans contredit le plus nécessaire, est d'entretenir trois ou quatre missionnaires d'un grand courage, d'une grande patience et d'une grande charité. Si nous étions seulement trois prêtres, nous parcourrions tour à tour les cantons les plus reculés de la Crimée, où il y a une infinité de chrétiens dispersés qui n'ont pu encore venir à nous, et où il ne nous a pas été possible d'aller à eux. De ces trois pères, deux marcheroient tout l'été aux villes éloignées, et le troisième demeureroit fixe à Bagchsaray, où tous se rejoindroient pendant l'hiver. Que si quelqu'un de ces pères étoit médecin, et qu'il eut un peu de bons remèdes, il auroit entrée partout à la faveur de la médecine, et il feroit des biens immenses aux villes et aux habitations de la campagne, où il ne faudroit plus tant craindre d'aller nous montrer. Connoissant le pays comme je le connois, je suis persuadé qu'il n'y auroit point d'année qu'il ne fût à portée de baptiser et de mettre au ciel des troupes de petits enfans, et qu'il n'assistât à la mort quantité d'adultes. Jusqu'ici j'ai été souvent jusqu'aux portes de Caffa, où est le fort des esclaves chrétiens, à cause du grand peuple et du grand commerce, sans avoir pu y entrer. C'est une ville turque où il n'y a pas de sûreté pour les Francs, depuis les démêlés de la Porte avec les Polonois et les Moscovites. Si j'avois eu avec moi un missionnaire médecin, ou que je l'eusse été moi-même, je sais, à n'en pas douter, que depuis cinq ou six ans qu'on m'invite à aller là, j'aurois plus fait de bonnes œuvres dans cette seule grande ville que dans tout le reste de la Crimée.

Le second moyen de donner des fondemens solides à la mission, est d'avoir une chapelle franque, établie par autorité publique à Bagchsaray. Nous avons déjà en notre faveur la parole du khan, qui l'a promise à M. l'ambassadeur; mais comme le khan peut changer, il seroit nécessaire d'avoir aussi l'agrément des chérembeys, qui ne changent jamais, et qui représentent le corps de la nation tartare. Ce pas-là une fois fait, nous pourrions dire la religion catholique établie, et les fonctions des missionnaires autorisées dans le pays. C'est ainsi que les Arméniens étrangers comme nous y ont obtenu les emplacemens séparés de quatre ou cinq églises. Nous ne demandons nous autres que l'ouverture d'une seule chapelle dans l'enceinte de notre maison. Les Arméniens ont leurs églises pour leur seule nation: notre chapelle sera tout à l'usage des esclaves, qui sont les domestiques des Tartares, et ceux qui font valoir leurs terres. D'ailleurs, cette condescendance des mahométans pour les esclaves chrétiens n'est ni nouvelle ni prohibée. A Constantinople, dans le propre bagne du grand-seigneur, les esclaves chrétiens ont de temps immémorial deux grandes chapelles

que les pères jésuites desservent par autorité publique. A ces raisons générales, que nous tâcherons, avec l'aide de Dieu, de faire goûter aux puissances, il faut encore ajouter pour le bien des âmes en particulier : 1° que n'ayant pas de chapelle à nous, toutes nos fonctions portent uniquement sur la bonne volonté des Arméniens à nous souffrir avec eux dans leur église. Or, cette bonne volonté peut changer du jour au lendemain; et si, comme il peut fort bien arriver, le caprice leur prenoit de nous exclure de leur église, à qui aurions-nous recours? Je sais beaucoup de particuliers de cette nation, et parmi eux beaucoup de personnes du sexe, qui ont dans le cœur de bons sentimens, qu'elles voudroient produire au-dehors afin de mettre leur conscience en repos, ce qui n'est pas praticable dans leur église, où elles ne manqueroient pas d'être insulté. Nous ne pouvons aller dans leurs maisons, ni encore moins souffrir qu'elles viennent dans la nôtre, tant que nous n'aurons pas un lieu séparé et consacré à une chapelle; 2° les Grecs, qui font ici un grand peuple, ont une aversion naturelle des Arméniens, et jamais on ne les voit dans leurs églises. C'est ce qui fait que jusqu'à présent nous en avons si peu ramené à la créance catholique, quoique cela ne fût pas trop difficile, si nous avions où les assembler et où les instruire en particulier.

Un troisième moyen de nous affectionner de plus en plus les Tartares, et d'intéresser la bonté de Dieu à soutenir la mission, seroit de pourvoir au soulagement de ces pauvres vieillards errans et hors de service dont j'ai parlé. Rien n'est plus digne de compassion. Il n'est point d'hiver qu'on n'en trouve plusieurs morts de faim et de froid par les campagnes, et Dieu sait en quel triste état pour le salut. Nous en rassemblons le plus que nous pouvons, et nous partageons de grand cœur avec eux ce que nous avons pour notre subsistance; mais que pouvons-nous tout seuls, et à quoi cela va-t-il pour chacun d'eux? Si nous étions assez heureux pour intéresser la charité des fidèles à leur assurer un pauvre lieu de retraite, où chaque année on leur donnât un morceau de bure pour se couvrir, et chaque jour un peu de pain noir, ils regarderoient cela comme une fortune; outre le salut de leurs âmes que l'on mettroit par-là en sûreté, aucun ne mourant qu'il ne fût assisté, il est certain que les Tartares seroient frappés de cet exemple d'humanité chrétienne, et qu'il leur inspireroit un nouveau respect pour notre sainte religion.

Ne me rendrai-je point importun si j'ose suggérer un quatrième moyen de charité, aussi méritoire du moins que les précédens, et qui doit bien toucher ceux qui ont encore quelque zèle, pour empêcher la perte des âmes qui ont tant coûté à leur Sauveur? C'est le rachat de quantité d'enfans chrétiens, garçons et filles, nés de parens esclaves, ou amenés de nouveau par les Tartares au retour de leurs courses? Ces petits innocens, abandonnés à eux-mêmes et à toute la brutalité de leurs maîtres, n'apprennent dès leur tendre jeunesse que le vice. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, qu'on commence à les corrómpre et à les mettre en vente, et le plus souvent à les pervertir. Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour les rendre mahométans, est de les faire jeûner dans le temps du Ramadan, et de les battre, quand, pressés de la faim, on les voit porter quelque chose à la bouche, ne fût-ce que de l'herbe. Après ce jeûne forcé on les circoncit, et les voilà perdus. Pour les petites filles, on les met dans le harem, ou appartement des femmes. Dès qu'elles y sont une fois entrées, il faut compter qu'elles n'en sortent plus. Avant qu'on n'en vienne là, il est facile de les acheter et de les sauver. En temps de guerre, ces enfans ne coûtent que vingt écus. Les petites filles seroient envoyées en service dans des familles catholiques à Constantinople ou ailleurs. Les garçons seroient mis en métier chez de bons chrétiens du pays, où avec le temps et nos instructions journalières, ils formeroient un corps de fidèles. Nous retiendrions auprès de nous les plus propres à réussir dans les lettres et dans le service de Dieu, dont ensuite nous ferions de fervens catéchistes, qui nous aideroient à porter les premières impressions du salut dans bien des endroits où nous ne pouvons paroître nous-mêmes. Que ne puis-je aller répéter et crier tout cela aux portes de tant de maisons opulentes que Dieu a comblées de ces biens, et où peut-être ceux qui les possèdent en font un usage fort inutile pour l'heure de leur mort!

Tels sont, monseigneur, les principaux moyens qu'il me paroît qu'on peut prendre pour établir solidement la religion dans la Crimée, d'où il ne seroit peut-être pas si diffi-

cile de la répandre dans le pays des Nogais, où il y a un monde d'esclaves chrétiens qui sont comme perdus dans ces vastes contrées et auxquels personne ne pense.

On pourroit encore essayer de l'introduire dans la Circassie, où il y a partout des marques qu'elle y a autrefois pénétré.

Votre Grandeur a eu la bonté de me faire proposer quelques questions touchant ce pays-là. Je joins à cette lettre les questions et leurs réponses, selon ce que j'ai pu démêler de plus constant et de plus vrai sur le rapport de gens qui y ont été. Je suis avec un profond respect, etc.

A Bagchsaray, le 20 mai 1713.

RÉPONSE

A quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses.

I. De qui ils dépendent, si c'est du grand-seigneur, ou du czar, ou de quelques autres princes particuliers, qui soient eux-mêmes indépendans?

Réponse. On distingue aujourd'hui les Circasses de la plaine et les Circasses des montagnes. Ceux de la plaine sont compris entre Taman et le fleuve Kouban. Ceux des montagnes s'étendent en remontant vers la source de ce fleuve. Les premiers sont gouvernés par des beys de leur nation, qui paient au khan un certain tribut annuel de fourrures, de miel, et d'une certaine quantité de jeunes esclaves des deux sexes. Il se trouve parmi eux beaucoup de sultans tartares sans emploi, qui vivent en princes particuliers, et qui ne prennent l'autorité du commandement que quand ils sont les plus forts.

Les Circasses des montagnes étoient, il y a cinq ans, comme ceux de la plaine; mais depuis 1708 qu'ils défirent, par stratagème, l'armée tartare, ils se soutiennent comme ils peuvent, et ne veulent plus entendre parler de tribut. Kabarta, qui est la contrée la plus forte, se fie sur ses défilés et sur l'âpreté de ses montagnes. Ils ont à présent quelques liaisons avec le czar, mais sans dépendre de lui. Le grand-seigneur n'a rien à voir sur la Circassie, ni de la plaine ni des montagnes.

II. Sont-ils tous chrétiens ou mahométans, ou partagés en fait de religion, et quel est le plus grand nombre des uns ou des autres?

Réponse. Les beys sont généralement mahométans, bons ou mauvais, et ils ne le sont que par complaisance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni chrétien ni mahométan; il n'a l'usage ni du baptême ni de la circoncision. Ils ont une langue particulière et toute différente des autres Tartares. Je l'entends quelquefois parler ici; elle me paroît d'une assez grande douceur.

III. Quel reste de religion trouve-t-on parmi eux?

Réponse. Il y en a qui s'informent du temps de notre carême, et qui le gardent. Ils connoissent les saints noms de Jésus et de Marie; ils n'invoquent pourtant le premier que sous le nom d'*Allah*, Dieu, qui est commun à la Trinité; d'où on pourroit conclure qu'ils ont encore quelque idée grossière et fort imparfaite des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Au reste, on ne voit plus parmi eux d'autre exercice de religion que quelques assemblées superstitieuses qu'ils font en de certains temps sous de grands arbres, auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur sert de papas fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmottant quelques prières. Ils mangent généralement et publiquement de la chair de pourceau.

IV. N'ont-ils nuls secours spirituels?

Réponse. Ces espèces de papas dont je viens de parler ne savent ni lire ni écrire; toute leur morale et tous les secours qu'ils donnent au peuple consiste en ce peu de prières qu'ils tiennent par tradition. Pour les prêtres grecs ou arméniens, que l'avidité du gain attire quelquefois à la suite des marchands, comme ils n'ont ni capacité ni zèle, ils songent à leurs affaires particulières sans s'embarrasser d'autre chose.

V. Quelle apparence y a-t-il de les réduire à la foi catholique, et quels moyens y auroit-il à prendre pour cela?

Réponse. Sur le rapport presque général de ceux qui ont pratiqué les Circasses, ils ne sont pas éloignés de nous. On pourroit prendre occasion de leur culte superstitieux pour leur insinuer la vérité de nos saints mystères. Ils permettront même qu'on donne le baptême à leurs enfans; mais on ne pourroit le conférer prudemment qu'à ceux qu'on verroit en prochain danger de mort, la plupart étant destinés à passer aux mains des Turcs et des Tar-

tares, dont ils prennent la religion. J'ajoute que dans les conjonctures présentes un prêtre franc ne pourroit guère travailler à la conversion des chrétiens circasses de la plaine. Il y a toute apparence que les Tartares en prendroient ombrage, et que les sultans répandus partout s'y opposeroient comme à une nouveauté dangereuse. Je crois pourtant qu'à un missionnaire qui auroit la réputation de médecin, et qui seroit bien venu du khan, il ne seroit pas impossible de se faire souhaiter par les sultans, et, à l'ombre de leur protection, de visiter les Circasses malades, auprès desquels on pourroit toujours gagner quelque chose, ne fût-ce qu'à éclairer les adultes mourans, et à baptiser les petits enfans qu'on verroit n'en pouvoir pas échapper.

Avec le temps les choses pourront changer, et il faut espérer que Dieu, touché de miséricorde pour ce pauvre peuple, fera naître quelque occasion plus favorable de pénétrer dans ce pays abandonné.

VOYAGE

De Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait l'an 1702 par le sieur Ferrand, médecin françois.

L'an 1702, Haggi Selim Guiray, khan, chef de la famille des khans d'aujourd'hui, envoya sultan Kalga en Circassie, pour faire la guerre à un autre de ses fils, qui s'y étoit retiré après avoir régné trois ans sur les Tartares, prétendant disputer le trône à son père, que le grand-seigneur venoit d'y remettre à sa place. Sultan Selim est ce khan si fameux dans la dernière guerre. Il battit en une seule campagne les Moscovites, les Polonois et les Allemands, qui s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Albanie. Après avoir été deux fois khan, il avoit volontairement abdiqué au retour de son voyage de la Mecque, pour se retirer à Cérès en Macédoine, et y finir tranquillement le reste de ses jours. Le grand-seigneur venoit de le faire khan pour la troisième fois, et c'est là ce qui fut cause de la révolte de son fils, le khan déposé. Je ne décrirai pas ici cette guerre; je dirai seulement que sultan Kalga vainquit son frère, qu'il le fit prisonnier dans le dernier combat qu'il lui donna; et qu'usant de sa victoire avec générosité, il se contenta de le ramener en Crimée auprès de leur père, qui le reçut avec toute sorte de douceur.

La curiosité me porta à suivre sultan Kalga dans cette expédition. J'en obtins la permission du khan son père. Nous nous mîmes en marche avec 40,000 hommes, et après vingt journées de chemin à travers le pays des Tartares Nogais, dont plusieurs nous joignirent, nous entrâmes en Circassie.

Étant au milieu des terres des Nogais, sultan Kalga m'ordonna d'aller voir un mirza qui étoit malade, et qui campoit à deux lieues de notre armée. Mon escorte étoit de trente seymens, qui sont les cavaliers de la garde du khan, armés de fusils, de sabre et de flèches. Je partis avec un domestique du mirza, qui nous servit de guide. Après une heure de marche, nous vîmes dans la plaine environ 300 Nogais le sabre à la main, divisés en deux troupes, qui sembloient se battre. Il y avoit auprès des Nogais deux chariots couverts. J'hésitai si je passerois outre; et ayant demandé au garde ce que c'étoit que ce combat, il me dit que c'étoit un mariage, et que la fiancée devoit être dans un des deux chariots qu'on menoit d'un camp à l'autre. Quand nous fûmes plus près de ces deux bandes, je m'informai du guide si les Nogais se battoient ainsi sans sujet. Il me répondit que ce n'étoit pas un véritable combat, mais une simple escarmouche pour se faire de légères plaies, d'où il pût sortir quelques gouttes de sang, ce qui seroit un présage que les enfans mâles qui viendroient de ce mariage seroient un jour de braves guerriers. C'est une autre coutume établie parmi les Nogais, qu'à la naissance de leurs enfans les parens et les amis viennent à la porte du père faire un grand bruit de chaudrons et de marmites, pour effrayer, disent-ils, et faire fuir le diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais paient pour tribut annuel au khan 2000 moutons qu'ils lui envoient en trois différentes fois. Au grand Bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux mirzas, avec un présent de quelques chevaux et de deux oiseaux de proie dressés pour la chasse. Le khan donne à chacun de ces mirzas un habit complet.

La justice de ce pays est briève. Quand un Nogais a blessé mal à propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, et les parens et les amis du blessé avec un fouet à la main, on bat le criminel jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde sur

le tombeau du défunt; mais si c'est un duel dans les formes, et qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

Les Nogais passent leur vie sous des tentes, n'ayant ni villes ni villages. On ne trouve dans tout leur pays que les restes d'une ancienne ville, où il y a plusieurs tombeaux de marbre avec des inscriptions grecques et latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la rivière qui vient des environs d'Azaz, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Cosaques, et pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays.

Leurs tentes sont faites avec de grands cercles et couvertes de feutre; elles ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravant qui tourne avec le vent pour n'être pas incommodés de la fumée. On distingue la tente d'un mirza des autres, par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. La nourriture ordinaire des Nogais est de millet. Ils le font bouillir avec de l'eau pure, et l'appellent *tzorba*. Quand ils veulent célébrer une fête, ou faire un mariage, ils tuent un cheval, de la chair ils en font des hachis, et ils servent la tête entière, comme on fait chez nous la hure d'un sanglier. Ils préfèrent cette viande à toute autre. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval, qui est le mets par excellence. Dans leurs courses, ils en portent de secs et de fumés, dont ils régalent ceux qui se distinguent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim de cinq à six jours sans manger. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contens de ce que le hasard leur présente. Un jour un Tartare Nogais voulant passer de Gulzo, port de mer de la Crimée, à Constantinople, il demanda au capitaine du bâtiment sur lequel il devoit s'embarquer, combien dureroit le trajet. Le capitaine lui répondit qu'avec le vent favorable qui souffloit, il espéroit le faire en cinq jours. Le Nogais retourna chez lui et mangea tout ce qu'il crut pouvoir lui suffire pour ce temps-là. Le vent ayant changé sur la route, et les cinq jours étant expirés, il fut trouver le capitaine, et lui dit: Tu m'avois promis que nous serions dans cinq jours à Constantinople; nous en sommes encore bien loin. J'ai mangé à Guzlo pour ce temps-là; à présent que je n'ai plus rien dans l'estomac, il faut que tu me nourrisses.

Il n'y a point de montagne dans le pays des Nogais. Ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivières, dont ils cultivent les bords, et y sèment leur millet. Ils font peu de séjour dans un même lieu. Ils ne s'arrêtent quelque temps que dans les endroits où ils sèment; et leur récolte faite, ils se transportent ailleurs. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une ville, ils disent qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des villes.

En temps de guerre, ils sont obligés de fournir au khân quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins.

Les gentilshommes portent toujours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treizième années comme malheureuses. Un Nogai n'y va point avant l'âge de quatorze ans; il n'y va point non plus dans sa vingt-six, trente-neuvième année, etc. Il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes qui se tourneroient, disent-ils, contre lui, et qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de leurs prophètes, et ils assurent qu'on n'a vu revenir dans le pays aucun de leurs guerriers qui soit allé en course dans ces années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne et la prière. Il leur est encore défendu dans ce temps-là de contracter mariage, ou de porter sur leur corps le poids d'une livre pesant; mais cette année climatérique passée, ils font un grand festin avec leurs parens et amis, où ils s'enivrent avec excès d'une boisson qu'ils nomment *bosa*, faite de millet fermenté, et qui a la force de l'eau-de-vie. J'en ai vu boire à un Nogai jusqu'à trente pintes en une heure de temps. Un bey me convia à un de ces repas où il y avoit plus de trois cents Tartares. Il tua pour nous régaler sept de ses meilleurs chevaux. Jamais on a tant bu de bosa; ceux qui en avoient

bu le plus furent se coucher le dos contre terre et le visage exposé au soleil. Après avoir dormi quelque temps en cette posture, ils rejoignoient la troupe, se plaignant d'un violent mal de tête. Pour s'en guérir, ils se remirent à boire, et y passèrent la nuit.

Les Nogais n'ont ni blé, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Le millet et le lait de leurs jumens est leur nourriture la plus ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons et de la volaille. Ils font bouillir le lait jusqu'à ce qu'il devienne dur comme une pierre; alors ils le mettent en pelotes et le font sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le délaient avec de l'eau, et en font une boisson qui leur paroît délicieuse dans les grandes chaleurs.

Après avoir traversé le pays des Nogais, nous entrâmes dans la Circassie, que les Tartares appellent l'Adda. Ce pays confine, du côté du nord, avec les Nogais; du côté du sud, avec la mer Noire; du côté de l'est, avec la Géorgie, et du côté du couchant, avec le Bosphore Cimmérien et le golfe qui les sépare de la Crimée. Sur ce golfe, il y a une échelle ou port de mer d'un assez grand trafic, nommé Taman. On en tire du caviar, de la mantègue, des cuirs, du miel, de la cire, etc. La douane se paie moitié au grand-seigneur et moitié au khan. La ville est fortifiée d'un mauvais donjon, et entourée de vieilles murailles pleines de brèches, qui sont les anciennes fortifications des Génois, qui autrefois ont occupé toute cette côte. A dix lieues de Taman, en remontant au nord, on trouve une autre petite ville assez marchande, appelée Temerouck, où il y a des Grecs, des Arméniens et des Juifs, qui paient leur caratch au khan. Assez près de Temerouck on voit un vieux château nommé l'Adda, du nom du pays, où il y a six pièces de canon, et où il faut payer une seconde douane destinée à l'entretien du gouverneur et de la garnison. Ce château sert à contenir les pirateries des Cosaques, et à empêcher les descentes des corsaires moscovites. C'est par là que passent tous les esclaves qu'on amène de Circassie. Il y a un cadi dont il faut prendre un billet nommé *pendik,* qui déclare l'esclave pris ou vendu légitimement, qui marque son âge, et trace tous ses traits pour le rendre reconnoissable, en cas qu'il vienne à fuir. Sans ce pendik, les maîtres desdits esclaves seroient traités de voleurs partout où ils passeroient; et lorsqu'ils les vendent ils en remettent le pendik à celui qui les achète.

La province de l'Adda s'étend jusqu'à une rivière nommée Caracouban, qui lui sert de limites, avec une grande peuplade de Tartares Nogais qui sont d'une difformité extraordinaire, et qu'on appelle Nogais noirs à cause de leur air affreux. Ces Tartares ont leur chef particulier, qui prend la qualité de bey. Lui et les siens reconnoissent le khan; mais quand ils sont ennuyés de la paix, ils ne demandent pas ses ordres pour faire des courses sur les terres du czar, d'où ils ramènent toujours un grand nombre d'esclaves. Il n'y a que deux ans que dix mille de ces Nogais noirs entrèrent en Cosaquie, où ils firent huit cents esclaves. Le czar l'ayant appris, envoya un de ses boyards au khan pour s'en plaindre. Le khan, pour satisfaire le czar, envoya le boyard avec un de ses principaux agas au bey de ces Nogais, avec ordre de rendre les sujets du czar qu'ils avoient pris. Le bey assembla son divan, où il fut résolu tout d'une voix, de dire à l'aga du khan que les Nogais noirs avoient beaucoup de respect pour ses ordres; mais que n'ayant d'autre métier que celui de la guerre, ils ne pouvoient se résoudre à lâcher leur proie; qu'ils permettoient cependant aux Moscovites d'user de représailles, et de prendre autant de Nogais qu'ils en pourroient rencontrer. Le khan ayant su leur refus, ordonna dans tous les lieux de sa dépendance qu'on ne laissât passer aucun de ces esclaves, et qu'on se gardât bien de les acheter, sous peine d'en perdre le prix, et de cinq cents coups de bâton pour l'acheteur. Les Nogais prirent bientôt leur parti. Ils menèrent leurs esclaves en Perse, à plus de trois cents lieues de là, où ils les vendirent le double de ce qu'ils auroient pu faire en Turquie. On peut juger si de tels voisins doivent être agréables aux Circasses.

Le côté de la Circassie par où nous entrâmes est plein de hautes montagnes et de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La capitale de ce canton est Cabartha. C'est de là que le khan de Crimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde y est d'une beauté enchantée. On n'y voit personne marqué de la petite vérole, par la manière dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeunesse.

Il y a un bey qui commande dans cette province sous l'autorité du khan, et qui a plusieurs

autres gouverneurs sous lui. Ils sont obligés de donner pour tribut au khan trois cents esclaves, savoir : deux cents jeunes filles et cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans. Souvent les beys donnent leurs propres enfans pour encourager les pères et mères à ne pas soustraire les leurs.

Lorsque les beys circasses ne sont pas d'accord entre eux, ils envoient demander au khan un aga, et quelquefois un prince du sang pour décider leurs différends. Ces commissaires ne s'en retournent pas les mains vides. On leur fait présent de ce qu'il y a de plus beau et de mieux fait. Enfin, en Circassie on fait un trafic d'hommes et de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandises.

Les Tartares Circasses se nourrissent mieux que les Nogais. Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton et de la volaille, et presque jamais du cheval. Leur pain est peu différent de la nourriture des Nogais. Il est de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte mollasse, qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre, et qu'ils mangent presque brûlante.

Le pays est beau et rempli d'arbres fruitiers, mais sans culture, et arrosé de bonnes eaux. L'air y est aussi très-bon et très-sain. Je crois que ces deux choses, qui sont particulières à la Circassie, peuvent beaucoup contribuer à donner aux Circasses cette fleur de beauté que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples estiment fort les chrétiens. Ils se disent descendus des Génois, qui ont long-temps possédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes qu'ils y avoient bâties.

J'avois porté avec moi un habit françois et une perruque, suivant les ordres du khan. Quand je parus à Karbatha dans cet équipage, tout le monde couroit après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La vénération qu'on avoit pour moi redoubla lorsqu'on sut que j'étois le premier médecin du khan ; et pour l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circasses venoient en troupes m'admirer. Je soutenois cette bonne opinion par un air grave et sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le bey, charmé de ma sagesse et de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donneroit pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerois pas de la Circassie plus loin que la Crimée, et que je lui en donnerois ma parole en présence du khan. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fut possible, à quoi je n'eus pas peu de peine, tant ses poursuites étoient vives et pressantes. Ce bey et toute sa famille étoient les meilleures gens du monde. J'eus envie de les baptiser ; mais comme il falloit auparavant les instruire des principaux mystères de notre religion, et que ne sachant pas la langue, il falloit m'en rapporter à mon interprète qui étoit mahométan, et à qui je ne voulois pas confier mon dessein, je remis ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner en ce pays-là avec un de nos pères missionnaires de Bagchsaray.

Outre les naturels, il y a en Circassie quatre sortes de nations : celle des Tartares, qui est la dominante ; celle des Grecs et des Arméniens, qu'on ne doit y regarder que comme des gens de passage que le commerce y attire ; et celle des Juifs qui y résident. Pour les Circasses, on ne sauroit dire quelle est leur religion, n'ayant ni prêtres ni livres. Ils ont beaucoup de vénération pour les corps de leurs pères et de leurs autres parens qu'ils mettent dans des cercueils de bois, et qu'ils suspendent aux branches des plus grands arbres. Ils ont aussi quelque dévotion pour les images qu'on leur montre, sans s'informer du sujet qu'elles représentent. Les esclaves suivent la religion du maître qui les achète. S'il est mahométan, ils deviennent mahométans, et ainsi des autres.

Les beys fournissent quinze mille hommes au khan lorsqu'ils en sont requis ; mais les Circasses sont peu propres à la guerre, quoiqu'ils soient fort adroits à tirer de l'arc ; et on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Les Circasses, qui sont un si beau peuple, ont, comme j'ai dit, pour voisins les Nogais noirs, qui sont horribles. Ils ont encore assez près d'eux, mais d'un autre côté, les Tartares Kalmouks, qui sont des monstres de nature. Quand on les regarde en face, on ne sait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux et leur nez. Une partie de ces Kalmouks est tributaire du khan, et l'autre partie du czar. Ils sont obligés tous les ans au grand Bairam d'envoyer une députation au khan de Crimée, pour lui souhaiter les bonnes fêtes et lui apporter le tribut, qui consiste en deux chariots couverts, l'un at-

telé de quatre chevaux, et l'autre de deux chameaux, dans lequel il y a deux pelisses de martre zibeline, une pour le prince, et l'autre pour la sultane Validé, sa mère, ou pour la première de ses femmes. Ils donnent aussi des pelisses de martre à sultan Kalga, à Sultan Nouradin et à Orbey, qui sont les trois premiers princes, fils ou frères du khan, de même qu'à son premier visir et au muphti. La pelisse qu'on présente au muphti est toujours la plus belle après celles qui se donnent au khan et à la sultane Validé.

Le chef de la députation est un des principaux Kalmouks. Quand ils sont à la Porte-Or, à l'isthme de la Crimée, ils font avertir le khan de leur arrivée. On appelle en françois Porte-Or, et en turc Orkapi, la petite ville bâtie sur cette langue de terre qui joint la Crimée à la terre ferme. C'est un poste plus propre à faire payer les douanes d'entrée et de sortie, que capable de soutenir un siége, et qui n'a pour défense qu'une espèce de redoute, avec un boyau qui tient toute la largeur du passage. Cependant Orkapi se défendit il y a quelques années contre le prince Gallichin, qui vint l'assiéger avec cent mille Moscovites ou Cosaques, et qui la battit pendant plusieurs jours avec trente pièces de canons. Sultan Kalga, fils aîné de sultan Sélim, alors khan et généralissime de ses armées, vint la secourir avec un gros corps de Tartares, et dans la retraite du prince Gallichin, il lui prit vingt-sept pièces de canons, qu'on voit encore aujourd'hui à Guzlo, port de mer de Crimée.

Dès que le khan est averti que les députés kalmouks sont à Orkapi, il leur envoie un chiaoux avec ordre de les faire entrer et de les défrayer jusqu'à la capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le kiaia du visir va les prendre à leur logement, et les conduit au palais avec leurs présens. On leur donne le caftan, ensuite deux capigis bachis les prennent chacun pardessous les bras, et ils sont menés de la sorte jusqu'à l'appartement. Alors ils se prosternent jusqu'à terre, et lui baisent le bas de la veste. Le khan leur dit qu'ils sont les bienvenus. Le premier député l'assure de la fidélité de tous les Kalmouks et offre les présens. Un moment après on les fait tous passer à l'appartement du visir, où ils sont régalés de café, de sorbet et de parfum, suivant la coutume des Turcs. Le khan leur fait fournir pendant leur séjour à Bagchsaray une subsistance journalière nommée *taym*, en pain, viande, volailles, épiceries, beurre, bois, orge et paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

Le czar est lui-même obligé d'envoyer tous les ans au khan des Tartares deux oiseaux de proie nommés songurs, qui sont estimés mille écus pièce. Avant le traité des Carlowitz il lui payoit cent mille écus en pelisses ou en argent pour empêcher les Tartares de faire des excursions sur ces terres. Il fut réglé par ledit traité que ce tribut seroit aboli. Le czar tient pour l'ordinaire un résident à la porte du khan, qui lui fait souvent des présens de la part de son maître, particulièrement au grand et au petit Bairam.

Le czar porte toujours impatiemment le tribut des deux songurs. Il dit, il y a quelque temps, à un mirza que le khan lui avoit envoyé pour quelques affaires, qu'il vouloit éprouver ses forces contre lui à la première guerre, avec un nombre égal de troupes, et qu'il faisoit discipliner dix mille Moscovites pour ce combat; que le khan pouvoit en faire de même, qu'ils combattroient à la tête de leurs armées; que s'il demeuroit victorieux, il n'enverroit plus de songur au khan; et que s'il étoit vaincu, il consentoit de rétablir l'ancien tribut, sans aucun égard pour le traité de Carlowitz. Le mirza à son retour, ayant rapporté cette parole, le khan fit dire au czar qu'il acceptoit ce défi sans attendre un renouvellement de guerre, et donna en même temps un rendez-vous au czar dans les déserts qui séparent la Crimée de l'Ukraine, où il se trouva au jour nommé avec dix mille Tartares; mais le czar manqua au rendez-vous, soit qu'il fût occupé d'autres affaires, soit qu'il crût qu'il ne convenoit pas à sa dignité de combattre avec dix mille hommes, ou qu'il ne trouvât pas ses troupes encore assez aguerries.

Le khan, après l'avoir attendu quinze jours, s'en revint à Bagchsaray sans ostentation, et sans permettre aux Tartares de ramener aucun esclave pour se payer de leur perte. Ce khan étoit sultan Haggi Selim Guiray, père de sultan Gazi Guiray, qui règne aujourd'hui, l'an 1707.

Avant que de finir cet écrit, où je mets les choses telles que je les sais, mais sans autre arrangement que celui que me fournit ma mémoire, je suis bien aise de dire, et on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre la raison pourquoi le surnom de *Guiray* est affecté aux khans de Tartarie. C'est une anecdote de cette famille

royale que j'ai apprise de la propre bouche de sultan Haggi Selim, prince d'un très-grand sens et fort versé dans les antiquités de sa maison.

Il y a près de deux siècles que les petits Tartares se trouvèrent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs principes périrent, à l'exception d'un seul âgé de dix ans, qu'un laboureur, nommé Guiray, sauva par compassion. Les Tartares se partagèrent en plusieurs factions, et la guerre devint parmi eux longue et sanglante. S'en étant enfin lassés, et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un prince, ils convinrent entre eux que s'ils pouvoient en trouver un de la race de leurs khans, ils le mettroient sur le trône. Alors Guiray présenta le jeune prince, qui avoit dix-huit ans, et qu'il fit reconnoître à plusieurs marques certaines. Les Tartares se soumirent à lui, et la tranquillité fut rétablie. Le jeune khan voulant donner à son nourricier et à son libérateur des marques de sa reconnoissance, le fit appeler, et lui demanda quelle grâce il désiroit de lui. Le bon laboureur lui dit qu'à son âge les richesses et les emplois ne le touchoient plus; mais que, sensible encore à l'honneur, il le prioit de prendre son nom, et d'obliger les princes ses descendans à le porter; et c'est depuis ce temps-là que les princes tartares joignent le nom de Guiray à leur nom de circoncision.

LETTRE DU P. STÉPHAN

AU P. FLEURIAU.

Vexations du grand-seigneur contre les familles nobles de la Crimée pour les expulser du pays.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Notre mission à Bagchsaray, capitale de la Crimée de Tartarie, devant son établissement à feu M. le marquis de Fériol, ci-devant ambassadeur à la Porte-Ottomane, et à vos soins et à vos sollicitations en France, il est juste de vous en donner souvent des nouvelles. Le peu de commodités que nous avons pour faire passer nos lettres en Europe est cause que vous n'en recevez que rarement. C'est donc avec joie que je profite de l'occasion qui se présente très à propos pour me donner l'honneur de vous écrire, et vous faire savoir l'état présent de notre mission.

Mes dernières lettres, si vous les avez reçues, vous auront déjà instruit des troubles qui commençoient dès-lors à nous faire perdre la paix dont nous jouissions dans cette grande province. L'œuvre de Dieu s'y faisoit; nos catholiques s'acquittoient de leurs devoirs avec liberté et avec ferveur, lorsque les passions, qui naissent ordinairement dans les cœurs de ceux qui gouvernent, nous ont donné de justes craintes pour notre mission et pour tous nos disciples. Mais le maître qui envoie ses ouvriers dans sa vigne, n'a pas permis que son héritage fût détruit. Il l'a conservé, et a consolé les ministres de son évangile après les avoir éprouvés pendant quelque temps.

J'aurai l'honneur, mon révérend père, de vous faire en peu de mots le récit de tout ce qui s'est passé ici ces dernières années.

Il faut vous dire d'abord que la Crimée de Tartarie est une province particulière, gouvernée sous les ordres du grand-seigneur par un principal officier, qui prend le titre de *padicha*, c'est-à-dire empereur ou roi: on le nomme communément dans le pays le khan des Tartares.

Le grand-seigneur dispose de cette place importante; mais en vertu d'un ancien privilége de la Crimée, il est obligé, pour la remplir, de faire choix d'un sujet tiré d'une ancienne et nombreuse famille de cette province, laquelle s'appelle Guiray. Cette famille se dit être dans son origine famille royale; ceux qui en sont portent tous le nom de Guiray; et avec ce nom, dont ils sont jaloux, ils prétendent avoir autant de droit que le khan des Tartares de se faire appeler padicha, c'est-à-dire empereur, comme nous l'avons déjà dit. Mais ce titre dont ils se glorifient ne les rend pas plus riches. J'en ai vu plusieurs d'entre eux qui menoient une vie misérable, se sachant cependant bon gré de s'appeler Guiray. Ils font tous la cour au grand-visir, dans l'espérance de pouvoir obtenir par son moyen la dignité de khan des Tartares. Celui qui a été assez heureux pour y parvenir, ne peut pas s'assurer de se la conserver au-delà de cinq ou six ans; il la perd même quelquefois plus tôt: car le grand-seigneur, qui a toujours droit de la révoquer quand bon lui semble, use de son droit lorsque le khan y pense le moins, soit pour tenir toujours les Guiray en respect et sous sa dépen-

dance, soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches, et par conséquent trop puissans.

Mais cette précaution, bien loin de modérer l'avidité des khans, l'augmente; car celui qui est en place, et qui sait combien peu doit durer son règne, se hâte d'employer son industrie pour remplir promptement ses coffres. Il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrètement et sans faire crier contre lui, car alors il a non-seulement à craindre de la part du grand-seigneur, mais encore de celle de la plus noble et de la plus puissante famille de toute la Crimée. On la nomme la famille des Chirins. Ces Chirins sont en possession de se dire et d'être en effet les dépositaires des lois du pays, les protecteurs des peuples contre les vexations trop ordinaires des khans et des autres officiers du grand-seigneur. Ils s'élisent un chef, auquel ils obéissent fidèlement. Ce chef s'appelle *chirinbey,* c'est-à-dire chef des Chirins. Il a son conseil, qui décide de tous les différends qui naissent entre les Chirins, et il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre tribunal [1].

Si le khan cite devant lui un Chirin, il ne le fait que du consentement du chirinbey, et celui-ci se trouve en personne chez le khan pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si de plus on doit y traiter de quelque affaire importante qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les principaux d'entre les Chirins, lesquels ont souvent arrêté des entreprises du khan, et même du grand-seigneur.

Enfin, cette famille s'est rendue si accréditée que, lorsqu'elle est mécontente du gouvernement du khan, elle demande à la Porte sa déposition, et elle s'est mise en possession de ne recevoir pour son successeur que le sujet qui lui plaît.

Ce cas vient d'arriver et nous a causé bien des alarmes. J'en dirai ici les occasions et les suites.

Les Chirins, fatigués des vexations du khan et de ses officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le chirinbey, de son côté, ne cessoit pas d'en parler bien haut au khan même pour l'obliger à changer de conduite; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui et ses officiers, et que ses plaintes au contraire ne servoient qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'on faisoit aux Chirins, il prit la résolution d'aller à Constantinople pour y porter au grand-visir les cris de toute la Crimée contre le khan et ses officiers, et pour demander sa révocation.

Le khan étoit une des créatures du grand-visir. Il le protégeoit hautement, si bien que lorsque le chirinbey se présenta devant lui, il reçut très-froidement ses plaintes. En vain le chirinbey voulut-il les porter au trône du grand-seigneur; chaque jour on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain. Tant de remises et de difficultés lui persuadèrent qu'on ne vouloit pas l'écouter, et encore moins le satisfaire. Rebuté et irrité du mauvais succès de son voyage, il partit sur-le-champ pour s'en retourner en Crimée, bien résolu d'agir par voie de fait.

Sitôt qu'il fut de retour en sa province, il donna ordre aux plus nobles et aux plus vaillans d'entre les Chirins de prendre les armes, et les fit jurer par Mahomet qu'ils ne les mettroient bas qu'après avoir chassé leur khan de toute la Tartarie: cela fait, il monta à cheval, et, étant à leur tête, il marcha vers le sérail du khan.

Le khan fut bientôt averti de cette marche à laquelle il ne s'attendoit pas. Il fit à la hâte rassembler la garde qui étoit sous son commandement, et quelques musulmans ennemis des Chirins. On dressa promptement par son ordre toutes les pièces de canon qui défendoient le sérail. Il fit avec grand bruit tous les préparatifs qu'il put faire en si peu de temps, à dessein d'intimider les Chirins et leur chef. Mais ceux-ci, sans s'épouvanter, s'avançoient au nombre déjà de quatre mille hommes bien armés. Le khan, qui se croyoit bien sûr de la victoire en donnant seulement de l'effroi à son ennemi, fut effrayé lui-même à la vue d'une armée bien supérieure à la sienne. Dans le danger évident où il se trouvoit de tomber entre les mains des Chirins, qui lui auroient fait un mauvais parti, il crut qu'il n'y avoit de salut pour lui que de fuir tout doucement, et de gagner diligemment Constantinople pour instruire le grand-visir, son protecteur, de tout ce qui venoit de se passer en Crimée, et pour rendre sa cause bonne en prévenant ses adversaires.

Le chirinbey, instruit de la fuite du khan, marcha sur ses pas avec son armée, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût sorti de toute la Tartarie.

Après avoir défait la Crimée de cet officier, dont il n'avoit pu obtenir la révocation, il campa

[1] Ce chirinbey du père Stéphan est le chérembey du père Duban.

pendant quelque temps avec ses troupes, et ne les congédia que lorsqu'il se crut en toute sûreté.

Le khan, fugitif de la Crimée, arriva à la Porte-Ottomane, et eut recours à son protecteur pour le venger de l'affront qui venoit de lui être fait.

Le grand-visir le reçut favorablement; et, après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, et à cet effet il lui procura une audience du grand-seigneur.

Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les Chirins et leur chef, et il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver au mépris de l'autorité suprême du grand-seigneur, que ce prince, jaloux depuis long-temps de l'indépendance que la noblesse chirine s'efforçoit d'usurper à la faveur de leurs prétendus priviléges, prit à l'instant la résolution de détruire cette famille, et d'achever de subjuguer absolument toute la petite Tartarie.

Pour en venir à l'exécution et sans bruit, il fit savoir aux Chirins et au chirinbey qu'il vouloit bien consentir à leur demande et leur donner un nouveau khan.

Sa Hautesse fit choix, pour remplir cette place, du beau-frère du chef des Chirins, qui se nomme Bengli Guiray, seigneur, qu'il connoissoit propre à exécuter ses ordres, et qu'il jugea devoir être agréable aux Chirins, parce qu'il avoit épousé la propre sœur de leur chirinbey. Le grand-seigneur, après l'avoir secrètement instruit de ses intentions, le fit partir incessamment pour aller prendre possession de son gouvernement. A son arrivée, les deux beaux-frères se donnèrent de grandes et de mutuelles marques d'amitié. Chacun paroissoit content, et la Crimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis quelque temps. Six mois se passèrent, les deux beaux-frères vivant en apparence en très-bonne intelligence. Le chirinbey y alloit de bonne foi, mais le khan n'y alloit pas de même; car pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus en secret du grand-seigneur et de son visir, il commença par s'assurer de quelques émissaires Chirins, parmi lesquels il savoit qu'il y avoit des mécontens : il se les attacha par intérêt, et s'en servit pour inspirer au peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur chirinbey. Ces émissaires murmuroient dans les maisons contre son gouvernement; ils se plaignoient qu'il abusoit de son crédit et de son alliance avec le khan, au préjudice des intérêts particuliers des Chirins; qu'il se prévaloit de cette alliance pour usurper trop d'autorité sur eux; qu'il défendoit foiblement les petits contre les vexations des officiers publics; qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles. Ils excitoient ceux qui les écoutoient volontiers à s'adresser au khan pour les soutenir dans le choix d'un autre chef. Ces discours séditieux et autres semblables, augmentoient le nombre des mécontens.

Le khan entendoit ces nouvelles avec plaisir; mais pour mieux dissimuler ses sentimens, il avertit, comme par amitié, le chirinbey de ce qui se disoit contre lui, et lui promit de s'employer pour faire cesser ces mauvais bruits. Il le fit en effet pendant quelques mois, contenant ses émissaires; mais ces bruits recommencèrent plus vivement quelque temps après, jusque-là que par la persuasion de ses émissaires on vint à son tribunal porter des plaintes contre le chirinbey.

Sur ces plaintes, le khan fit prier son beau-frère de le venir voir; mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'apercevoir que son beau-frère n'agissoit pas d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite dont il avoit sujet de craindre les suites. Le khan prit de là occasion de se fâcher contre le chirinbey, et résolut de le faire venir chez lui de force, ayant refusé d'y venir de bon gré; et voici comment il s'y prit.

Le chirinbey, bon musulman, avoit la coutume d'aller tous les jours à la mosquée, accompagné de peu de personnes; le khan disposa des hommes de la garde pour le surprendre à son retour de la mosquée.

Le khan ne put donner ses ordres si secrètement que son beau-frère n'en eût avis. Celui-ci, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une semblable et si prompte trahison, et qui se voyoit d'ailleurs hors d'état de pouvoir se défendre, jugea sensément que le parti le plus sûr étoit de monter promptement à cheval avec quelques domestiques, et de se retirer hors de la Crimée, pour ne pas demeurer à la merci d'un pareil ennemi, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

La garde qui le devoit arrêter, vint incontinent instruire le khan de la fuite du chirinbey. Le khan fit courir après lui, mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit, sitôt qu'il seroit sorti de la Crimée; car son dessein étoit

qu'on dît dans le public que le chirinbey s'étoit lui-même banni de son pays.

Tout fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps-là qu'il étoit allé en Circassie, pour se retirer ensuite dans le pays d'Abcras.

Je vous laisse à penser, mon révérend père, quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos catholiques et notre crainte pour notre mission. Nous perdions la protection que le chirinbey nous donnoit, et nous nous croyions continuellement exposés à voir notre chapelle et notre maison pillée, et peut-être détruite par les schismatiques, ennemis plus à craindre que les Turcs mêmes.

Mais la Providence, qui a souvent fait voir les effets de ses soins à l'égard de notre mission, nous a donné dans cette occasion une nouvelle marque de son assistance, d'autant plus sensible que nous devions moins nous attendre au moyen dont elle s'est servie pour venir à notre secours. Vous en jugerez, mon révérend père, par ce que je vais vous en dire.

Le nouveau khan étoit venu en Crimée avec l'incommodité d'une petite plaie à son bras. Il n'avoit trouvé jusqu'à présent personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les missionnaires établis en cette ville recevoient souvent des remèdes de France; qu'ils en assistoient gratuitement les malades, et que les malades qui en usoient s'en trouvoient très-bien.

Le khan, qui vouloit guérir, envoya chez nous pour nous prier de lui porter de nos remèdes. Le père de la Tour, continuellement occupé des œuvres de charité auprès des malades, et qui se charge de la distribution de nos remèdes, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa plaie, dont il avoit pris soin de se faire instruire; le khan le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un médecin dont il attend la guérison.

Le père de la Tour lui apprit la manière de se servir des remèdes qu'il lui laissa.

Quelques semaines après, le khan l'envoya chercher pour lui dire la satisfaction qu'il avoit de l'onguent qu'il lui avoit apporté; et pour lui en donner une marque, il lui assigna, ce qu'on appelle en Crimée, une pension journalière, c'est-à-dire huit cents dragmes de viande, trois pains, et deux chandelles chaque jour. Cette pension a fort accommodé notre maison; car vous savez, mon révérend père, qu'elle n'est pas à son aise : mais le succès des remèdes du père de la Tour fit encore mieux pour notre mission; car, lorsque le khan fut entièrement guéri, il appela son bienfaiteur, et lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourroit rien lui refuser.

Le père de la Tour profita de l'occasion si favorable que la Providence lui donnoit, pour demander au khan une unique grâce, qui étoit d'honorer sa mission et celle de ses frères, d'une patente de protection, afin qu'ils pussent sûrement et librement continuer leurs services à tous ceux qui en auroient besoin et qui s'adresseroient à eux.

Le khan fut ravi de pouvoir lui accorder une faveur, qui ne lui coûtoit que du papier. Il ordonna sur-le-champ l'expédition de cette patente, et il voulut lui-même la remettre entre les mains du père de la Tour.

Vous ne sauriez croire, mon révérend père, tous les avantages que nous retirons de cette patente. Elle nous donne la facilité de faire nos fonctions dans notre maison et au-dehors.

Les Arméniens et les Grecs viennent librement chez nous, et nous allons chez eux les instruire, eux et leurs enfans, baptiser ceux-ci, et administrer les sacremens de l'église aux autres, assister les moribonds, et en un mot rendre tous les services qui dépendent de notre ministère.

Après vous avoir fait part, mon révérend père, de cette dernière marque de l'assistance divine, qu'il plut à Dieu d'accorder à notre mission, je reviens au récit de tout ce qui suivit la fuite du chirinbey.

Quelque temps après sa fuite, dont le khan n'avoit pas manqué de donner avis au grand-visir, il reçut ordre du grand-seigneur de lever dans la Petite-Tartarie dix mille Tartares, pour aller en Perse venger le sang tartare qui venoit d'y être répandu. Le principal motif de cette levée étoit d'affoiblir les forces de la Crimée par dix mille hommes de moins qui l'auroient défendue.

Le khan, qui, selon les apparences, s'étoit fait donner l'ordre de cette levée, l'exécuta promptement et ponctuellement. Il fit marcher en campagne les dix mille Tartares. Après cette expédition, qui le rendoit le plus fort dans la Crimée, il entreprit de la réduire sous l'empire absolu du grand-seigneur. Pour en venir à bout, il fit faire la recherche des Chirins les plus

riches et les plus attachés au chirinbey ; et sous prétexte de leur rébellion aux ordres du grand-seigneur, il fit trancher la tête aux uns, et envoya les autres dans différens coins de la Petite-Tartarie, si déserts et si stériles, qu'ils n'y pourroient pas vivre long-temps sans y périr de misère. En effet, nous avons déjà appris que plusieurs d'entre eux y sont morts : ce qui reste ici présentement de Chirins sont si misérables, qu'ils sont hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte.

C'est par ces moyens que le khan, sans guerre civile, a détruit cette nombreuse et puissante famille des Chirins, et tous leurs anciens priviléges avec eux.

Vous me demanderez ici, mon révérend père, quel a été l'état de notre mission pendant ce temps d'alarmes ; je vous dirai qu'à la faveur de nos patentes de protection, personne ne nous a dit mot ; que les Grecs et que les Arméniens sont venus à l'ordinaire chez nous ; que nous avons été chez eux, et que nous avons même la consolation de voir que la ferveur des catholiques, malgré la crainte des persécutions si ordinaires dans ce pays, augmente bien loin de diminuer. Ils aiment la prière, et ils la font aimer en les voyant prier. Ils approchent très-souvent de nos saints mystères. Ils ont une docilité admirable pour ceux qui les gouvernent ; l'union entre eux est si parfaite qu'ils s'appellent frères. Si leur commerce fait naître quelques procès entre eux, ils s'en rapportent volontiers à un tiers et s'en tiennent à sa décision. Ils ont un grand soin de l'éducation de leurs enfans, et ils les accoutument par leur exemple et par leur conduite, à un continuel travail. Au surplus, la catholicité est gravée si avant dans leur cœur, qu'on les trouveroit toujours prêts à perdre plutôt leurs biens et leur vie même que la religion, dont ils font une profession ouverte.

Les catholiques d'une petite ville qui est à douze lieues d'ici, nommée Caffa, viennent de nous donner des preuves éclatantes de la sincérité de leur foi.

Le bacha de cette ville voulant s'enrichir, fut conseillé par des schismatiques de le faire aux dépens des catholiques ; ils l'assurèrent qu'ils étoient les plus riches du pays, et qu'ils avoient toujours de l'argent caché chez eux. Le bacha, pour profiter de cet avis, leur en fit demander par son lieutenant ; cet officier leur fit entendre qu'il y alloit de la prison s'ils ne satisfaisoient pas incessamment le bacha.

La crainte du cachot étoit bien moins grande pour eux que celle de s'attirer par leur refus la perte du libre exercice de leur religion. Ils se cotisèrent tous pour faire la somme qu'on leur demandoit. Le lieutenant leur fit espérer que, moyennant cette somme, on les laisseroit en paix. Mais la Providence prit soin de les venger, quelque temps après de la violence et de l'injustice qu'on leur faisoit ; car le kasiosken, c'est-à-dire le muphti, général de toute la Crimée, ayant été averti de cette injuste avanie, déposa le cadi pour ne s'être pas opposé à cette vexation du bacha, et envoya ordre au bacha de restituer sur l'heure l'argent qu'il avoit injustement reçu, et l'avertit en même temps qu'il y alloit de sa tête, s'il forçoit comme il le faisoit par ses vexations, les sujets du grand-seigneur de sortir de ses états pour aller en Pologne, et dans d'autres royaumes, mettre leurs biens et leur vie en sûreté.

Cette action de justice a bien consolé nos catholiques, et a augmenté leur confiance en Dieu, qui daigne prendre leur cause en main, et leur donner souvent des preuves de ses soins paternels. Nous les recommandons à vos saints sacrifices, et à ceux de tous nos pères. Je vous demande en particulier pour moi le secours de vos prières. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

NOTE SUR LA CRIMÉE.

Depuis la lettre du père Duban et la relation du docteur Ferrand, comme aussi depuis le mémoire du père Stéphan, l'aspect du pays est entièrement changé. Les récits des missionnaires et du médecin n'en ont peut-être que plus d'intérêt. Quand on voit l'état actuel des côtes septentrionales de la mer Noire, et les ports qui se sont ouverts, et les villes qui se sont élevées, et ces peuples qui ont fait un pas dans la civilisation européenne, on doit aimer aussi à savoir de quel point ces peuples sont partis, et quelle étoit la physionomie de ces provinces dans l'état ancien, avant que la foi et sa lumière n'y eussent de concert pénétré.

La description des *Lettres édifiantes* date des premières années du 18e siècle : depuis lors cent cinquante ans ont passé sur ces royaumes du Levant, et deux dominations ont succédé à celle qui fut contemporaine de la puissance de Louis XIV.

Les premiers habitans connus de ces contrées fu-

rent les Scythes ; puis vinrent les Romains et les Grecs ; les Romains sous les César, après la république, et les Grecs dans le moyen âge. Mais les Huns, les Goths et les Slaves avoient aussi paru dans ces contrées ; ils s'étendirent à l'ouest, et furent chassés à leur tour par les Tartares. Les Cosaques, descendus en partie du Nord, en partie sortis du sein même des peuplades tartares, prirent possession de tout le nord du Pont-Euxin, et à leur suite enfin les Russes, conduits par les czars, et vainqueurs depuis la Baltique jusqu'à la mer Caspienne, ont soumis à leur joug les habitans de ces plaines et de ces montagnes, que baignent le Danube, le Dniester, le Bug, le Dnieper, le Don et le Kouban.

Du Caucase aux Balkans, tout est russe aujourd'hui. Les beys, les hetmans, les khans ou padichas, tout a disparu ou a cédé, et les peuplades ou tribus militaires, jusque-là les plus redoutables, ont fini par s'accoutumer à fournir au premier signal, sur un ordre de Saint-Pétersbourg, non pas seulement des hordes sauvages, mais des auxiliaires intrépides, organisés en colonies belliqueuses et en régimens réguliers.

A l'époque de la première mission françoise, les petits Tartares se divisoient en trois sections : les Précops, les Nogais et les Circasses.

Les Précops étoient renfermés dans la Crimée, et quoique leur territoire fût d'une étendue limitée, ils étoient de tous les Tartares les plus puissans, les plus industrieux et les plus riches.

Les Nogais, qui se répandoient dans les vastes plaines au nord de l'isthme, depuis le Dniester jusqu'au-delà de la mer d'Azof, étoient des peuples nomades et féroces qui vivoient de millet et de viande de cheval.

Les Circasses, plus doux et plus heureux, occupoient tout le pays entre le Kouban et la mer Noire, ayant le Caucasse au centre et la mer Caspienne à l'est.

Ces dénominations n'ont pas toute disparu, mais le plus grand nombre a varié dans ses acceptions. Les mœurs se sont modifiées ; des villes qui figuroient sur les anciennes cartes n'existent plus ; d'autres qui n'existoient pas il y a cent ans ont été fondées et ont pris un développement considérable. Cette situation rendoit, de notre part, quelques explications indispensables ; et sans elles, à l'heure qu'il est, on ne pourroit lire avec fruit les lettres que nous réimprimons.

En remontant de l'ouest à l'est, dans ces régions qu'on désigna successivement sous le nom de Scythie, de Sarmatie, de Tartarie, de petite et nouvelle Russie, et qu'on appelle maintenant la *Russie méridionale*, on trouve, à partir du Danube et sur le Pruth, la Bessarabie, puis les gouvernemens d'Iekatérinoslaf, de Kherson et de Tauride où est la presqu'île de Crimée ; puis ceux de Saratof, Astrakan, Voronége au centre desquels sont les Cosaques du Don ; puis tout-à-fait à l'est, les gouvernemens du Caucase, qui se divisent en province du Caucase proprement dite, province de la Circassie, d'Aghestan, Lesghistan, Schirvan, Géorgie, Mingrélie, petite et grande Abasie, Iméréthie, Gourie, et de plus les camps de Kalmoucks qui, dans les stèpes, s'étendent jusqu'au Volga.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans le détail de tout ce qui concerne ces gouvernemens. Mais nous croyons utile de dire quelques mots des villes principales qui ont été créées depuis un siècle sur les rivages et les temps de la mission, ou qui ont subi des transformations notables depuis l'époque où les *Lettres édifiantes* ont été écrites et publiées.

BESSARABIE.

Bender, sur le Dniester, ville de 10,000 habitans, florissante il y a un siècle, ruinée par les Russes, et se relevant aujourd'hui par ses fabriques et ses tanneries.

Kaouchanof, ville tartare, également ruinée par les Russes et qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg.

Varnizza, où Charles XII se défendit avec une poignée de serviteurs fidèles contre des milliers de Turcs.

Akerman, port sur le Liman ou Léman du Dniester. — 15,000 habitans qui font surtout le commerce du fil. — On nomme Léman l'espèce de lac ou golfe qui se trouve dans ces parages à l'embouchure des fleuves russes. — En France nous avions nommé département du *Léman* celui qui avoit pour chef-lieu Genève sur les bords du lac de ce nom.

Kilia, ville de commerce, qui tend à prendre de l'accroissement.

Izmaïl, ville forte sur le Danube. Elle avoit en 1789 30,000 habitans, qui presque tous furent massacrés le jour qu'elle fut prise d'assaut sur les Turcs par le général russe Souvaroff. — Dix-sept mosquées furent réduites en cendres. — La ville se rebâtit ; c'est une position importante.

Khotin, jadis boulevard des Turcs dans la Moldavie, ruinée par les Russes. Elle avoit 20,000 habitans ; elle n'en a plus que 5,000. Sa citadelle a été reconstruite par des ingénieurs françois.

Kichenau.—On attribue aux Romains une grande muraille qui va de cette ville dans la Tauride. Les habitans du pays disent que c'est un ouvrage des Génies. Cette muraille défendoit les villes maritimes contre les incursions des peuples nomades.

KHERSON.

Kherson, capitale, sur le Liman du Dnieper, qui, à son embouchure, ne porte que des navires de 500 tonneaux. — La ville a 3 ou 4000 maisons. Howard, un des bienfaiteurs de l'humanité, y mourut en 1790 : on y a élevé un monument à sa mémoire. Potemkin,

son fondateur, a ses cendres dans les caveaux de la cathédrale.

Orzacoff, ville renommée par le règne des Turcs.

Kinbourn, sur le Dniéper, en face d'Orzacoff. Objet des luttes de Pitt et de Fox, dans le parlement anglois quand ils voyoient dans ce port une marque de grandeur pour la marine russe. — Kinbourn est aujourd'hui sans importance politique.

Odessa, dans une presqu'île près du Dniester : c'est la ville qui fixe les regards de l'Europe. — Créée par le duc de Richelieu ; on a élevé sur le port un monument à sa mémoire. — La ville a 40,000 habitans. Elle exporte les blés, bois, cires, peaux de l'Ukraine, et importe les vins, fruits, soieries de la Méditerranée. Ses bassins, ses casernes, son théâtre, ses hôpitaux, tout est fait sur des plans remarquables. — Odessa a des trottoirs et des rangées d'arbres dans ses rues. L'instruction publique y a de beaux et vastes établissemens : on cite le *lycée Richelieu*, fondé en 1818, et qui est considéré comme une des meilleures maisons d'éducation de l'Europe. Son école militaire, fondée par Alexandre, a de la réputation. Dans ses écoles élementaires, plus de 1200 enfans de diverses religions reçoivent des leçons excellentes. — On rassemble tous les objets d'antiquités dans un musée. — C'est une ville modèle qu'il faut regarder comme un autre Saint-Pétersbourg et comme la capitale de la Russie méridionale. — Elle a des fabriques de toute espèce. Il entre annuellement dans son port 5 à 600 navires, et son mouvement de fonds se porte tant pour l'entrée que pour la sortie des marchandises à 20 ou 25 millions de francs tous les ans.

Élisabethgrad et *Nicolaïef* sont deux villes neuves, qui ne comptent pas moins de 1200 habitans chacune.

Olbia, étoit une ville d'origine milésienne sur le Liman du Bug. On n'en voit plus que les ruines.

YEKATÉRINOSLAF.

Le chef-lieu du gouvernement Yekatérinoslaf est une ville de 200 maisons construites en bois, sous le règne de Catherine II. L'impératrice posa la première pierre de la cathédrale en présence de Joseph II, qu'elle avoit amené dans ces provinces nouvellement conquises.

Comme Clovis, elle marchoit par le secours du clergé. Elle fit un diocèse des trois gouvernemens de Kherson, de Tauride et d'Yekatérinoslaf. La ville de ce dernier nom est le siége de l'évêché.

Les autres villes ou forts de ce gouvernement sont Novo Moskowsk, Pawlograd, Barkmont, Alexandrowsk, Mikopol, et à l'embouchurs du Kalmious dans la mer d'Azof, la ville de Marioupoul, toute peuplée de Tartares enlevés de la Crimée par Catherine.

TAURIDE.

La Crimée forme la meilleure partie de ce gouvernement. *Pérécop* est sur l'isthme qui unit le continent à la presqu'île. A l'est, *mer Putride*, qui est un golfe de la mer d'Azof ; à l'ouest, mer de Pérécop, qui est un golfe de la mer Noire.

Pérécop est le nom russe de l'ancienne *Orkopi*, comme l'appelle le père Duban. Auparavant même on disoit Tophros, Tophræ, ou *fossé*, parce qu'en effet il y eut de temps immémorial, en cet endroit, un fossé fortifié qui ferma l'isthme dans une largeur d'environ un quart de lieue.

Nous entrons dans la Crimée, l'ancienne Chersonnèse Taurique. Pallas, le célèbre voyageur, fait de cette presqu'île, et notamment de sa partie méridionale, une description enchanteresse. C'est le climat de l'Asie-Mineure. Les fruits les plus savoureux, les fleurs les plus odorantes y croissent; la douceur des mœurs des habitans, leur vie de pasteurs et le bonheur dont ils jouissent, reportent l'imagination aux rêves de l'âge d'or.

Dans un vallon délicieux on trouve *Ackmetched*, qui est la capitale de la Tauride et que les Russes nomment Symphéropol. Les Tartares lui donnoient le nom de *sultan Saraï* (palais du sultan), parce que le sultan Kalga y faisoit sa résidence. Le palais est changé en une brasserie. Le commerce s'est emparé des débris de la grandeur. — Là il y a deux villes, deux nations, deux cultes : ville russe et tartare, religion grecque et religion de Mahomet. On entend souvent aux mêmes heures le son des cloches et la voix des mollas au haut des minarets. Des prêtres catholiques y sont venus et y ont fait récemment beaucoup de bien.

Batchi Saraï, que le père Duban nomme Bagchsaray, étoit l'ancienne capitale. On y voit encore le palais des *khans de Tartarie*. Les czars le font entretenir avec soin. Le pays est joli, la ville est entourée de vergers. Les rues sont montueuses, tortueuses, étroites, mal tenues ; mais les canaux sont nombreux et magnifiques, et les eaux partout en abondance. La population, autrefois considérable, n'est plus que de 6 à 8000 âmes. — On voit dans la ville un couvent de religieuses Tartares, dont les grandes robes de laine blanche les fait ressembler à nos pénitentes du Midi. On a pour elles beaucoup d'égards.

Tchoufou Cali, l'ancienne Carafou, est sur une montagne escarpée et presque toute peuplée de Juifs.

Kaslof ou *Eupatoria* est l'ancienne Guzlo; elle a 4 à 5000 habitans. — Son port est commerçant, mais moins qu'il ne l'étoit au temps de la mission.

Sébastopol n'existoit pas en 1706 ; ou plutôt il n'y avoit là que le bourg d'Achtiar qui fut agrandi et transformé en ville vers 1780. — C'est l'arsenal maritime de la Russie du Sud. — En vingt-quatre heures une flotte sortie de ce port et bien conduite peut fondre sur le Bosphore et aller assiéger Constantinople.

Bucklava a deux mille pêcheurs grecs ; le vignoble de Laspi qui touche ce port a été planté par un François.

Foursouf est dans un site romantique. Nous passons rapidement sur Nikita et Alouchta qui ne sont que de gros bourgs, pour arriver à Soudak où le vin est parfait : on le vend aux grands seigneurs russes pour du champagne.

Kaffa, est l'ancienne Théodosie, et la Féodosie des Russes. — Sous les Génois qui s'en étoient emparés, cette ville rivalisoit avec Constantinople. — Elle eut, dit-on, 40 mille maisons; mais son enceinte ne répond point à ces prétentions.—Quoi qu'il en soit, là, comme partout, les Russes ont vu fuir les Tartares, et ce port ne compte pas aujourd'hui plus de 4000 habitans.

Kerch, ancienne Panticopée, fut érigée en port franc par l'empereur Alexandre. — Dans ses murs est le tombeau de Mithridate.

Jenikalé, que le père Duban écrit Gegnikalé, n'est qu'une forteresse sur le Bosphore Cimmérien. Elle renferme beaucoup d'antiquités, entre autres un magnifique sarcophage, indignement transformé en auge pour faire boire les cavales.

GOUVERNEMENS COSAQUES.

Les Cosaques du Don et de la mer Noire occupent tout le fond et le flanc oriental de la mer d'Azof. — C'est parmi eux qu'on trouve encore des familles de ces Tartares Nogais qui étoient les maîtres de tout le pays il y a un siècle, et qui n'y sont plus soufferts que dans quelques cantons.

Là est un district qui n'appartient pas aux Cosaques, et dont la ville principale nommée *Nachit-Chevane* est toute asiatique et peuplée d'Arméniens. Ils sont au nombre de 10,000, cultivant les mûriers et faisant des étoffes de soie.

Rostof est une autre ville de ce district; quelques-uns disent la capitale.

Azof, autre ville et port, qui donne son nom à la mer qui baigne ses murs, tire son origine d'un prince polovtzien et remonte à plusieurs siècles.

La capitale des Cosaques est New-Tcherskask; elle est bâtie avec goût. On y a ouvert des écoles de latin, de grec, de françois, d'allemand, d'histoire et de géographie.

Taman, que cite le docteur Ferrand, est dans la presqu'île de ce nom. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Phanagorea et près du fort de Phanasgoriaskaïa.

Tangarog est à l'embouchure du Don, à l'est de la mer d'Azof. C'est un des ports les plus intéressans de la Russie. — Les mâtures, les fers, les pelleteries sont les principaux objets de son commerce. On y compte 5 à 6000 habitans. — Pierre-le-Grand vouloit en faire une de ses capitales. — L'empereur Alexandre y a trouvé la mort.

GOUVERNEMENS DU CAUCASE.

Nous comprenons sous ce nom tous les pays qui sont entre le Kouban (fleuve), la mer Noire, la Térak (rivière), et la mer Caspienne. — Les villes principales sont Stavropol, Georgievsk, Mozdok, Kisliar, puis les forts de Konstantinagorok et d'Alexandersbad. En ce dernier lieu sont des eaux sulfureuses et gazeuzes très-fréquentées.

Telles sont les acquisitions les plus récentes de l'empire russe. Toutes ces provinces ont été arrachées par les armes sur les Turcs et les Persans. — Les populations n'y manquent ni d'activité ni d'intelligence. — Le sang y est beau; les femmes surtout y ont une grande réputation de beauté, et il faut de la part des autorités russes une surveillance de tous les instans pour empêcher les enlevemens d'esclaves que les marchands destinoient au sérail du grand-seigneur, ou aux plaisirs de ses principaux officiers.

La Circassie et la Géorgie étoient, sous ce rapport, en coupe réglée. Chaque année on voyoit, au temps des marchés, les plus nobles familles décimées et dégradées. Mais la religion chrétienne en s'étendant par ces montagnes et dans ces vallées, fait tous ses efforts pour y apporter un meilleur ordre; et les mœurs, les modes, les opinions européennes, qui se font jour peu à peu dans ces pays, tendent, même en passant par la Russie, à achever pour les peuples du Levant, la régénération populaire qu'avoient entamée les missions.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

AU P. PROCUREUR DES MISSIONS DU LEVANT.

Voyage de Constantinople à Alep.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Constantinople à Alep; je ne puis vous refuser cette satisfaction. Je sais que vous ne désirez d'être instruit qu'afin de prendre des arrangemens convenables pour contribuer à la conversion et au salut des âmes, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Destiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Constantinople; j'étois chargé d'y obtenir de la sublime Porte des commandemens importans pour le bien de la religion et de nos missions. M. l'ambassadeur devoit les demander de la part du roi. Il avoit eu la bonté de dresser lui-même les requêtes qu'il falloit présenter au grand-visir, et elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux et les

plus favorables pour la catholicité ; mais quelques démêlés survenus au sujet du cérémonial en retardèrent l'expédition. Comme je sentis qu'elles ne seroient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, et je fis agréer à son excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de madame l'ambassadrice, qui me dit obligeamment que, comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que désormais elles fussent les siennes, et que je pouvois me reposer sur elle du soin de les poursuivre et de les solliciter. A qui les aurois-je mieux confiées ? Les remettre entre ses mains, c'étoit les remettre entre les mains de la vertu même et de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnoissance, et je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep, par terre ou par mer. Je balançai quelque temps sur la route que je devois choisir. Je crains la mer, elle me fatigue extraordinairement, et j'ai peine à la soutenir : j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au printemps, et je croyois trouver partout la saison aussi belle qu'à Constantinople ; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges et du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, et qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes et des animaux gelés et morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison : malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer ; et, tout bien considéré, j'aimai mieux m'exposer à souffrir qu'à périr.

On me proposa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, et de Rhodes en Chypre : on me fit entendre que le séjour que je ferois à Rhodes ne seroit pas inutile au bien des âmes ; que dans cette île, il y avoit sur les galères du grand-seigneur quantité d'esclaves chrétiens, qui se trouvoient sans prêtres ; que ces esclaves avoient leur chapelle, où je pourrois faire librement les fonctions de la religion ; que Pâques approchant, ce seroit pour ces pauvres gens une consolation de me voir, et de pouvoir, par mon secours, satisfaire entre mes mains à leur devoir pascal. Ce fut un attrait pour moi ; mais vous verrez par la suite de mes aventures que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation ; un révérend père capucin, missionnaire zélé, m'en obtint une du capitan bacha, grand amiral de l'empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce seigneur prioit les cadis de Scio et de Rhodes, de me regarder comme un de ses domestiques, et de me procurer partout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendus ce révérend père, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du bacha pour placer un archevêque catholique dans l'église des nestoriens de Diarbekir, et il n'emploie sa protection que pour le bien de la religion et l'avancement du christianisme. Il a accompagné son protecteur dans la dernière campagne contre les Moscovites ; il est encore ici à sa suite comme son médecin : c'est une espèce d'esclavage où le zèle le retient ; esclavage qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rude à un homme de la vertu et du mérite de ce père. Son état m'a fait concevoir que si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, surtout avec les grands. On commence par être leur médecin, et on finit par être leur esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer : il se trouva une grande saïque grecque prête à faire voile pour Scio. A la recommandation d'un ami, j'y fus reçu sans rien payer.

Je m'embarquai, le 22 de mars, avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, et de n'être pas moins austère qu'eux : ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation et du dimanche des Rameaux, qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes et de légumes. On leur permet les huîtres et les coquillages, les écrevisses et autres poissons qui n'ont point de sang, et qui s'attachent aux rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitage, qu'étant malades ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder des dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les demandent,

et pour quelque raison que ce soit. Je vous avoue, mon révérend père, que cette sévérité peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire souvent d'affligeantes réflexions sur l'audacieuse liberté avec laquelle on insulte aujourd'hui en France à ces saintes lois.

Une des choses qui inspire aux Orientaux le plus d'aversion pour l'église romaine, est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point. Quelque mal fondée que soit cette aversion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils eussent vu un religieux comme moi aussi immortifié que les séculiers; et malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les passagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, et qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvoient se persuader que je fusse fidèle à ses observances. Un jour que j'invitai une personne du vaisseau à venir manger un peu de riz assaisonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit, à ce que je crois, le fils d'un prêtre, l'arrêta, et lui dit qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire, que j'étois romain, et que je mangeois gras. On le désabusa, et cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en assez bonne compagnie; nous avions sur notre bord un métropolite et quelques ecclésiastiques; la mère du patriarche de Constantinople, et quelques-unes de ses parentes, qui retournoient à Scio, d'où il est natif, et qui étoient venues le féliciter sur sa promotion. L'équipage étoit composé de bonnes gens, presque tous des îles de l'Archipel, et surtout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'italien : c'étoit à ceux-là que je m'adressois pour m'informer de diverses choses dont je voulois être instruit; je leur rendois instruction pour instruction, en tâchant de leur inspirer des pensées de salut, et si j'avois su le grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles et fort traitables.

Nous sortîmes de Constantinople avec un vent très-favorable; secondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de temps, et nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous côtoyions la Thrace, et nos matelots, qui connoissoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la carte et le compas à la main : je fus bien surpris de trouver tant de mécompte; et en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait, et qu'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, et que nous n'ayons encore rien d'exact? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes; ce ne n'étoit partout que villes omises ou déplacées, et c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques, ennuyeux peut-être mais non pas inutiles.

A douze milles de Constantinople, on me fit remarquer Agios Stephanos; à deux milles plus loin, Sicomesé; à six milles au-delà, Milo [1], et à une égale distance, Sicomesé grande : on trouve ensuite Panagia, qui n'en est éloignée que de trois milles; on voit à huit milles de là Penatis : puis, dans un égal éloignement, Seluria, d'où Héraclée n'est éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la vue de cette dernière place que nous jetâmes l'ancre pour y passer la nuit. La situation d'Héraclée est extrêmement belle. Cette ville est bâtie sur une petite montagne qui s'avance dans la mer, et qui y forme un cap. J'aurois bien souhaité d'y entrer, mais la mer étoit si agitée qu'il n'y avoit pas d'apparence de se hasarder à y aller avec la chaloupe. Je me contentai de la voir par les dehors, qui ne présentent à la vue que de foibles murailles et des maisons mal bâties. Celui qui en est archevêque est un des plus considérables métropolites du patriarcat de Constantinople, et c'est lui qui a droit de couronner le patriarche, comme l'évêque d'Ostie a droit de couronner le pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, et nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en huit heures. Le premier lieu remarquable que nous aperçûmes sur la côte, fut Rhodosto, à quarante milles d'Héraclée, à sept milles de la Suandersi, à pareille distance, Ganofano, Mircophito à trois milles plus loin, et dans un égal éloignement, Peristasi et Panili : enfin, après avoir fait encore vingt-six milles, nous arrivâmes à Callipoli. Là tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs, ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un prêtre Sciote du rit latin, qui y fait les fonctions de consul pour les Vé-

[1] Où l'on a découvert la statue de Vénus.

nitiens; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, et s'il n'avoit point d'autre revenu, M. le consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de catholiques que lui et son valet. Je l'avois connu assez particulièrement à Constantinople; il me fit tout l'accueil possible; il m'engagea à aller loger chez lui; j'y couchai même, et le lendemain, qui étoit un dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. C'est une grande consolation, mon révérend père, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste et divin sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des infidèles dans ces lieux, et d'ôter, pour ainsi dire, au démon la prescription qu'il veut y établir. La ville est de médiocre grandeur, et le château qui la défend n'est pas fort. La mer, qui s'enfonce dans les terres, n'y forme pas un port parfait, et le lieu où les vaisseaux jettent l'ancre n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli, on voit les restes de l'ancienne Lampsaque; elle est située entre Serrak, qui tire vers Constantinople, et Pregaz qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Dardanelles on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers châteaux, nous passâmes à la vue de Mayto, qui n'en est éloigné que de quatre à cinq milles; c'est un bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux, qui, en allant et en revenant, ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, et nous allâmes mouiller à Ténédos. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abattre le vent, qui étoit et fort violent et presque contraire. De là nous nous rendîmes à Mételin, c'est la fameuse Lesbos des anciens : elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; elle ne commande plus à toute la Troade; elle ne domine plus sur l'Eolide; je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux esprits, je n'ai pu en faire l'épreuve; mais je puis vous assurer avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de poëte Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux-arts. Lesbos fut la patrie de Pittaque, l'un des sept sages de la Grèce. Il y vécut long-temps, et joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'île paroît extrêmement fertile, elle renferme 360 villages : elle a trois petits ports, qui sont Mételin, Navagia et Tokmak.

Mételin est un gros bourg, ou si vous voulez une petite ville, mais sans murailles; elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand château bien bâti, c'est l'ouvrage des Génois, qui l'élevèrent pour la défense de l'île lorsqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent, est couverte de maisons qui forment la ville. Par là Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon, parce qu'il n'est pas couvert; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents. Il est bon pour les galères, mais il n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitans sont partie chrétiens, partie Turcs. Les chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du rit grec. Comme cette île n'est pas fort éloignée de Constantinople, et que souvent les galères du grand-seigneur y viennent mouiller, les corsaires n'osent presque y paroître, et les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers et ne s'y multiplient que trop. Il y a un métropolite à Mételin, et un évêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, et plusieurs saïques et barques se disposèrent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter, ne vouloit mettre à la voile que le lendemain : il souhaitoit que je fusse sur son bord. Je n'en devinois pas la raison; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, et à quoi je pouvois lui être bon : mais il me dit qu'il étoit persuadé que s'il rencontroit malheureusement des corsaires chrétiens, je le délivrerois de leurs insultes, et que je lui sauverois au moins son vaisseau. Je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses désirs. C'étoit le samedi au soir : impatient de partir, je voulois être à Scio le dimanche matin, pour y dire la sainte messe; je me jetai donc dans une saïque qui levoit l'ancre, et je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans cette île. Je fus bien mal payé

de mon empressement, et il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, et nous l'avions en poupe; mais notre pilote n'ayant pas bien distingué pendant les ténèbres de la nuit le canal que forme la mer entre Scio et la terre ferme, prit sa route par les derrières de cette île, et il ne s'aperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'étoit plus temps de rebrousser chemin, et le vent ne nous permettoit pas de retourner en arrière : nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, et de chercher quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre et se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, et l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappelai et mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce sage de Mételin : Il faut se précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux; mais s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs, pour voir si nous y découvririons ou quelque maison, ou du moins quelque visage humain; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes, que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce désert; nous n'en pûmes rencontrer, nous n'apercevions pas même un seul arbre qui pût nous abriter du soleil, qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, et je trouvai une grotte assez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, et plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'est que le vent paroissoit être un vent de tenue, et nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, et il falloit que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'esprit de nos pauvres gens, que la crainte des corsaires : on ne doutoit point que si nous étions aperçus ils ne vinssent droit à nous, et ne pillassent notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus, nous serions morts de faim et de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu de saint François-Xavier, et de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon : celui où je me voyois n'étoit pas aussi extrême que le leur. Je l'agréois par soumission aux ordres de Dieu; mais je vous avoue de bonne foi que j'avois peine à en goûter la douceur; et quoique par la grâce de Notre Seigneur je me dévouasse à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature, dont je me confesse avec honte.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation; enfin sur le minuit s'éleva un vent foible, à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions et nous faire avancer vers l'île de Samos; notre pilote y avoit sa maison et ses affaires, et c'étoit là qu'il étoit résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio et d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus sur son bord, avec promesse de les y porter : c'étoit une infidélité marquée; mais on sait assez que les Grecs ne sont pas fort scrupuleux sur l'article. Je m'aperçus dans cette traversée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corsaires. Quoique nous fussions assez avant en mer, ils gardoient et ils faisoient garder un silence aussi profond que si l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faisoient qu'à voix basse, et comme regardant si personne ne les entendoit. Quoique je ne fusse guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette espèce de comédie; mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'île de Scio, et je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin d'où nous pussions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignoit de Samos; mais ce vent cessa bientôt, et après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prières, favorable à notre pilote, et fraîchissant insensiblement il le poussa en très-peu de temps vers son île, dans un méchant port où il n'y avoit pas un seul habitant. De là nous voyions l'île Icarie, et nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier : la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarrer. Le lendemain matin je pris avec moi mon petit bagage, et je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port; mais c'est un port d'une nouvelle espèce : ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils les laissoient en mer, dans une si mauvaise

rade, les corsaires ne vinssent s'en saisir et les enlever.

Je trouvai là un pilote albanois qui devoit mettre à la voile au premier bon vent; comme je crus qu'il s'élèveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque, qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher et d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon révérend père, que mon lit fut bientôt fait, et qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui se nomme Carlovazi, pour y trouver une retraite, ou au moins du pain; mais par malheur je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de la peine à rencontrer mon Albanois; je le déterrai cependant, et je lui exposai mes besoins. Il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légère collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque et en faire ma demeure trois jours et trois nuits. Enfin, la place ne me parut plus tenable, et je commençois à être attaqué d'une grosse fluxion qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le dimanche, après la messe, je fis tant par mes supplications qu'on me loua bien cher un petit logis, et une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'étoit pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile; il ne s'agissoit que de me faire cuire un peu de riz avec de l'huile, et quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connoissance avec un caloyer, ou religieux grec, natif de Bologne en Italie. Aprés avoir servi dans les troupes de Venise, il étoit venu se marier dans cette bourgade. Aprés la mort de sa femme, il s'étoit fait moine au mont Athos, et il avoit quitté son monastère pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs: il gagnoit sa vie à cultiver un jardin, et il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchissement de salades; c'étoit un homme fort simple, et je fus bien aise de le trouver de ce caractère, pour savoir plus au vrai les choses dont je voulois être informé. J'eus le temps de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la position que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées sur moi-même; je m'attendrissois sur la triste situation de nos passagers de Pathmos; ils n'en étoient qu'à quinze lieues, et ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience et leur résignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, et c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude, et dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort de les suivre jusqu'à leur île, pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où saint Jean l'évangéliste a écrit son Apocalypse: j'aurois été fort curieux de voir un monument si respectable, mais je ne pouvois désemparer. Hors cette grotte et le monastère des caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos; ce n'est qu'un grand rocher, habité par ces religieux et par quelques familles chrétiennes: le terroir est ingrat, et l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils se louent pour mariniers à des pilotes, et à leur retour ils rapportent de quoi vivre. Mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens se plaignoient fort des corsaires chrétiens, qui, sans aucun respect pour un lieu si saint, et en quelque sorte consacré par le séjour d'un évangéliste, étoient venus piller leur île, n'épargnant pas même les autels et traitant les religieux et les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos; mais un incident rompit leur voyage. Les corsaires firent une descente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, et oubliant qu'ils étoient chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes et aux filles, qui furent déshonorées et retenues avec menaces de les emmener, si on ne leur donnoit de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables habitans de notre bourgade: ils crurent que mon caractère me donneroit de l'autorité, et qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerois de leurs mains ces femmes et ces filles chrétiennes: c'étoit une œuvre de charité, je m'y offris de bon cœur; mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade et de mes remontrances; que le capitaine étoit Italien et moi François; que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes,

méchans chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, et que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guère d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre; que cependant j'étois prêt à partir, qu'il se pourroit faire qu'ils seroient plus traitables que je ne pensois, et que peut-être le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirèrent pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes et les filles, et que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractère d'ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon révérend père, êtes-vous curieux de savoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministère, je m'entretenois pendant la journée avec saint Paul, dont je lisois les divines épîtres, et le soir j'avois une assez longue conversation avec mon caloyer Boulonois, qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette île : elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos, qui en étoit la capitale, a perdu ce nom, et elle s'appelle aujourd'hui Megali Khora; elle est située sur le bord de la mer à l'orient : c'est là que le métropolite a son siége, et que réside l'aga turc chargé de percevoir les droits du grand-seigneur. Marato Cava est au septentrion; à l'occident, Carlovazi, Necori et Vati. Toutes ces bourgades sont sur la côte. Dans les terres on trouve Platano, Castagne, Arvanito, Cori et Forni. Les montagnes sont habitées par une colonie d'Albanois, qui s'y sont réfugiés depuis plus d'un siècle : on n'a pu me dire à quelle occasion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent est bien rare dans cette île, et quand une fois le Turc en a tiré 15,000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reste guère. Cependant les terres et les montagnes même, sont d'un assez bon rapport : sa fertilité et son abondance en faisoient autrefois un objet d'envie, et y attirèrent les armes de divers peuples qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles donnèrent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, et l'on disoit communément qu'à Samos les poules mêmes avoient du lait. Les habitans, qui sont tous chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne lèvent aucun droit sur les vignes, et les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées; outre qu'ils en tirent de grands droits, si le chrétien à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent et les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles et les terres labourables? J'en étois embarrassé comme vous, et voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette île. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit : cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, et ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le siècle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les îles voisines en produisoient d'excellent et en abondance : *Ex vino infelix est cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces insulaires; ils vont le vendre à Scio, et surtout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions : il est chargé en couleur, il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat. Le curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'assez bon; mais cette espèce est rare; on le débite en France pour du vin de Scio, et je crois que nos gourmets françois en sont quelquefois la dupe. Le vin et un peu de soie, voilà tout le trafic de cette île. Le blé, l'huile et les autres denrées qu'elle produit, s'y consomment. Il me semble qu'on m'a dit aussi qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des saïques et des barques : on le peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déjà dit que toute l'île n'est habitée

que par des chrétiens; ils sont tous du rit grec, et de grands jeûneurs; ils passent tout le carême avec un peu de légumes; ils n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les assaisonner avec de l'huile: ils ne s'en servent que le samedi et le dimanche, qui sont des jours privilégiés, où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un métropolite, dont le revenu, qui ne consiste presque qu'en casuel, est à peu près de deux cents écus; chaque famille lui donne cinq sols par an et autant au patriarche, et dix sols pour les autres droits de l'église. Pauvres et riches, tous doivent la même somme, et personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du patriarcat de Constantinople, les prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le patriarche et les évêques ne confient cette importante fonction qu'à des religieux, qui, aux grandes fêtes, vont par les villages et par les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du sacrement de pénitence. Hors ces temps de solennité, les confessions sont très-rares, faute de père spirituel, car c'est ainsi qu'on appelle le confesseur: je puis ajouter, plus souvent encore faute de dévotion.

Ce qui est digne de compassion, c'est que ces pauvres Grecs sont très-attachés à leur religion; mais peu en observent les préceptes, et presque personne n'en atteint la perfection. J'allois tous les dimanches et toutes les fêtes dans leurs églises pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne sauroit croire jusqu'où ils portent l'immodestie et l'irrévérence; leurs prières peuvent passer plutôt pour une profanation du temple du Seigneur que pour des actions de piété. On chante, on cause, on rit en même temps, et ce qui est plus scandaleux encore, c'est que les prêtres sont souvent de la partie : en un mot, on n'y voit presque aucun signe d'âmes vraiment touchées de Dieu, et qui paroissent avoir quelques sentimens des divins mystères où elles assistent. Ils les appellent cependant comme nous, les redoutables mystères, tandis qu'ils les traitent avec la dernière indignité. Leur conduite est une énigme inexplicable; ce n'est que contradictions et qu'inconséquences; ils profanent les églises et ils les révèrent : il est rare qu'ils passent devant quelqu'un sans faire une profonde inclination, et deux ou trois signes de croix et sans réciter quelque courte prière, souvent même ils vont en baiser les pierres par dévotion; et ils se persuadent qu'à ces marques extérieures de respect est attachée une bénédiction particulière. Il y a cinq monastères dans cette île : des deux qui sont dédiés à la Sainte Vierge, le plus considérable s'appelle Panagia Megali; les trois autres sont Stavros, Agé Elias, Agé Georgios, parce qu'ils sont consacrés en l'honneur de la Croix, de saint Elie et de saint Georges. Les religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur âme, et plût à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une et pour l'autre! Les connoissances saintes aussi bien que les profanes sont bannies non-seulement de cette île, mais encore du reste de l'Orient, tant il y a peu de gens qui soient instruits et qui veuillent l'être!

Au reste, je fus d'abord regardé là comme un hérétique et un excommunié. Comme ces chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités constantes tout ce que leurs prêtres et leurs caloyers mal affectionnés leur débitent sur notre compte, et ils entrent aveuglément dans leurs sentimens. Quoiqu'ils vissent que j'étois religieux, et que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardois pas : on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair et des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ses enfans d'une grande blessure qu'il s'étoit faite, je lui en donnai, et le remède réussit. La mère reconnoissante vint me présenter des œufs : je les refusai; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeois pas, et encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu ce service. L'exemple de désintéressement fait toujours ici de fortes impressions, parce qu'il est toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le village, et l'on commençoit à s'apprivoiser peu à peu avec moi; mais moi je commençois à m'ennuyer; j'aurois trouvé de quoi m'occuper si j'avois su assez de grec vulgaire pour pouvoir faire quelques instructions; mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de suite. C'est une grande peine, mon révérend père, d'avoir des oreilles et de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet

et de ne pouvoir parler : je le sentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de ressource que dans mon caloyer; mais il passoit toute la journée à son jardin : il est vrai que quand il étoit revenu de son travail, je me dédommageois de mon mieux du silence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour, et que je lui faisois mille et mille questions. Je m'informai de lui si, lorsqu'il embrassa le rit grec pour se marier, on lui avoit fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'église romaine, et si on lui avoit parlé de le rebaptiser ou de le confirmer une seconde fois : il m'assura qu'on ne lui en avoit jamais fait la proposition, ni à Samos, quand il se maria, ni au mont Athos, quand il se fit religieux; et il m'ajouta que jamais il n'y auroit consenti. Je voulus aussi savoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion Oros*, c'est-à-dire la sainte montagne : il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article. Je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations, mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté, et il l'a fait d'un air si naïf et si ingénu, que je me voudrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès, roi des Perses, sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas, à ce que dit Pline. Elle est si élevée, dit le même auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'île de Lemnos, qui en est éloignée de quatre-vingt-sept milles : sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au père Riccioli le père Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de dix mille pas italiques; elle porte sa cime au-dessus des vents et des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qu'on y a écrit sur la cendre ou sur le sable, se retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'est pas de mon caloyer que j'ai appris ces particularités; jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de religieux grecs. De vingt-deux monastères qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt. La longueur des offices qu'on y chante à diverses heures du jour et de la nuit fatigue beaucoup, et la rigueur des jeûnes rend la vie fort austère.

Au commencement du grand carême, on est presque trois jours entiers sans boire et sans manger, c'est-à-dire le lundi, le mardi et le mercredi de la Quinquagésime : la cuisine, la dépense et le réfectoire, tout est fermé, et ce n'est que le mercredi sur les trois ou quatre heures du soir qu'on va prendre le premier repas. Mon caloyer m'avoua que tous n'étoient pas si mortifiés, et que quelques-uns réservoient dans leur chambre de quoi se donner en secret quelques petits soulagemens. La même austérité se pratique à la fin du carême; et après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire ni sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, et parce qu'on est affoibli par les jeûnes passés, et parce qu'on demeure plus long-temps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en carême, excepté le temps pascal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle, et quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des religieux plus mortifiés qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappelez-vous ce qui se pratique à la Trappe et à Sept-Fonds; on n'y voit rien de semblable; et il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige : que de mérites perdus, et que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur et de schisme!

Les supérieurs de ces monastères sont électifs, et l'assemblée capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On n'est pas ordinairement disposé à avoir tant de respect pour une autorité de courte durée, et presque toujours prête à expirer; mais les caloyers qui sont en place savent bien se faire obéir, et ils punissent sévèrement les inférieurs qui leur manquent. La prison n'est la punition que des fautes grièves; mais au moindre mécontentement, ils mettent leurs inférieurs en pénitence, et cette pénitence est d'un goût singulier : c'est un grand nombre de bastonnades qu'ils leur font décharger sous la plante des pieds; et si le coupable est trop rebelle et veut s'enfuir, on a recours au bras séculier, on le livre

entre les mains de l'aga turc, qui en fait bonne et prompte justice, et qui sur-le-champ le remet aux exécuteurs de ses volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on maintient la discipline monastique : il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de chapitre, de faire de procès, de prononcer de sentence; je ne dis pas on abrége, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet aga est envoyé par la Porte, et préposé par le grand-seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer à ces pauvres religieux; ce tribut est de 20,000 écus : il n'y a pas longtemps qu'il leur a été imposé. Mon caloyer n'a pu me dire à quelle occasion; il m'a seulement assuré qu'on le levoit avec la dernière exactitude et la dernière rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire : on peut s'en rapporter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paroît incroyable, et qui cependant est vrai, je le tiens de témoins oculaires, et c'est à Scio que la scène s'est passée. Deux Grecs portèrent une affaire devant le cadis, c'est-à-dire devant le juge de la ville. Une des parties avoit des papiers et des raisons qui décidoient en sa faveur; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer et l'esprit d'intérêt et l'assurance du bon droit : les assistans croyoient le plaidoyer sans réplique, et condamnoient déjà son adversaire. La partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentoit un peu du triomphe : pour toutes pièces justificatives, il n'avoit à la main qu'un simple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, et sans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Présentant au cadis ce papier plein de pièces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma partie vient d'avancer est faux; en voici la preuve par témoins; je vous prie de l'examiner vous-même. Le cadis reçut le papier, il le déploya; et après avoir compté les sequins, il dit au premier : Mon ami, tes raisons sont bonnes; mais celui-ci a quarante raisons d'une sincérité éprouvée qui déposent contre toi : je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons et en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante sequins l'emportèrent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'aga : il oblige les religieux de payer, et ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres et d'argent, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils achètent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les supérieurs envoient un certain nombre de religieux faire la quête, non-seulement dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, mais jusque dans Constantinople et la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse et le plus d'esprit; et c'est ce qui perdra un jour ces monastères et en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siècle, toujours contagieux pour des personnes religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'âme que la retraite entretient, et que, pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au monastère moins caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs et aux dangers qui suivent la dissipation de l'âme. D'ailleurs, quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, ils se croient nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, et ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs frères et à ne pas respecter des supérieurs qui les ménagent par foiblesse et qui les caressent par intérêt.

Ces monastères sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée; et comme la communauté ne fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits et se pourvoir de je ne sais combien de commodités. Le monastère où ils meurent hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, et il y en a tels à qui l'on trouve jusqu'à mille et deux mille écus de réserve, dont le procureur ne manque pas de se saisir aussitôt au nom de la maison. Les cottes mortes les plus considérables viennent ordinairement de ce ceux à qui on a donné à vie pour une somme modique quelque terre du monastère qu'ils font valoir, et qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail et par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces religieux cette uniformité si désirable et si précieuse dans les communautés. Ceux qui, en se faisant

caloyers, donnent quelque somme considérable, vivent presque à discrétion : on ne les oblige pas aux observances régulières avec autant de sévérité que les autres ; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les offices divins, surtout quand ils sont trop longs ; en un mot, ils se donnent des libertés et des douceurs qu'on ne permettroit pas aux autres, et il leur semble que le titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire. Je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions et ces dispenses.

Il y a des caloyers de toutes sortes de métiers chez qui les autres vont acheter leurs besoins : la plupart de ceux-là sont hors des monastères ; ils remplissent le lieu où l'aga turc fait sa demeure ; ils y ont leurs boutiques, et le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les monastères ont l'usage des cloches comme dans les pays chrétiens : on en obtient facilement la permission, et en cela comme en tout le reste les Turcs sont toujours de bonne composition quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs françois, qui aiment à exagérer et à peindre les choses en beau, font monter le nombre de ces religieux jusqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus sur leur parole ; mais mon caloyer, homme vrai et bien instruit, m'a détrompé et m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié : il n'en compte que quatre ou cinq mille ; et c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de deux cents par monastère.

Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles et les plus patiens de tous les hommes ; leur bile s'allume aisément, et à la moindre contradiction ils s'injurient les uns les autres et se chargent d'imprécations : Puisses-tu avoir une mauvaise année, se disent-ils, puisses-tu être anathème! Mon caloyer m'a dit que les quêteurs, dans leurs courses, scandalisent souvent par de honteuses foiblesses, et que pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs désordres connus, ils font banqueroute au monastère, ils apostasient et se retirent dans des terres étrangères ; il m'ajouta que de pareilles scènes n'étoient point à craindre à Monte Santo, qu'on y prenoit des mesures infaillibles pour y parer, et qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût sur cette montagne.

Il n'étoit pas assez habile en architecture pour me faire une description juste des églises et des bâtimens ; mais il savoit assez sa religion, et c'est ce qui m'intéressoit le plus et ce qui piquoit davantage ma curiosité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos pères : ils voudroient, lui dis-je, s'établir à Monte Santo, y former une école, y enseigner le grec littéral et la théologie, et élever dans les principes de la communion romaine de jeunes caloyers qui, devenus maîtres, répandroient partout la bonne doctrine. Rien ne seroit plus avantageux pour la destruction du schisme. Vous avez raison, me répondit-il : ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs pasteurs ; ce sont les prêtres, et surtout les religieux, dont les discours, soutenus par une régularité constante et d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége ; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, et je ne doute pas que la conquête de Monte Santo ne fût suivie de celle de presque toute la Grèce. Je conviens que le projet est admirable ; mais l'exécution n'en seroit pas aisée ; il faudroit trouver des missionnaires qui fussent aussi abstêmes et aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos pères, dans les missions de Malabar et de Maduré, vivent comme les pénitens du pays ; l'abstinence et le jeûne n'effraient point des hommes vraiment apostoliques ; un zèle ardent sait forcer la nature et se fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il ; mais comment vaincre l'aversion insurmontable qu'ils ont pour vous? Vous ne vous imagineriez jamais jusqu'à quel point ils la portent et de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent *les Monocanons ;* c'est leur unique casuiste, et pour eux comme un second Évangile. Pour le rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, et il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire entre les mains ; je tombai sur un chapitre qui avoit pour titre : *Peri tôn Francôn kè Latinôn*, c'est-à-dire des Francs et des Latins. Je le lus avec attention, et je me l'imprimai dans l'esprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups, c'est la favorable épithète qu'on nous donne, et on y établit pour premier principe que tous ceux qui sont soumis au pape et reconnoissent sa primauté sont

depuis long-temps hors de la tradition des apôtres et de l'église catholique et vivent sans loi comme des barbares : ce sont les propres termes. Outre l'accusation d'avoir ajouté au *Credo* que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils et de célébrer la messe en azymes, on y avance comme un fait certain que Notre Seigneur consacra du pain levé; que Judas en ayant reçu un morceau sortit incontinent et l'alla montrer aux Juifs, et en cela ils justifient le traître, et rendent Jésus-Christ criminel et prévaricateur de la loi. Ils nous font passer pour nestoriens, et ils nous reprochent de ne point appeler la Sainte Vierge mère de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les samedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la sainte quarantaine que le mercredi de la Quinquagésime; de ne pas chanter en carême *alleluia;* de ne pas faire le signe de la croix jusqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la communion; de ne pas faire peindre dans nos églises l'histoire du martyre des saints, mais seulement la figure de la croix; ils nous font un crime de permettre à nos prêtres de se raser et de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accusation; mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon révérend père, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, et je suis surpris que le savant Allatius, qui a composé de si beaux traités sur les hérésies contenues dans les ouvrages ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité: apparemment qu'il n'avoit point découvert cette source venimeuse, d'où cependant coule le poison dans toute la Grèce. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon caloyer, comment nos religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui repartis que l'obstacle n'étoit pas insurmontable; qu'en s'établissant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit insensiblement à bout de leur faire sentir ou la fausseté de ces suppositions, ou l'injustice de ces reproches. Tout seroit inutile, me dit-il, en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes, en vain les presseriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand apophtegme: c'est ainsi que notre loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai su des vieux caloyers qu'un de vos confrères, et, après lui, le docteur Rhodino, natif de l'île de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient; que si les jeunes caloyers devenoient une fois savans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes les porteroit peut-être à quitter les monastères pour être évêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes religieux; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, et que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur ou à travailler à la campagne ne verroient pas de bon œil leurs frères occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon caloyer ne me surprit point; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, et je crus y reconnoître le génie et le style de certaines communautés peu régulières : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, et elle craint que le mépris que l'on feroit d'elle ne soit suivi de la perte de l'autorité. Ils ajoutèrent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs monastères des religieux francs, ils seroient suspects aux Turcs et se feroient des affaires avec les czars de Moscovie, dont il est de leur intérêt de se ménager la protection et les bonnes grâces. Ces réponses fermèrent la bouche aux supplians et firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte ou quelques reliques considérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révèrent une ancienne image de Notre-Dame qui, selon la tradition du pays, fut jetée à la mer par les iconoclastes, et qui, de Constantinople, vint surgir au mont Athos. Un saint ermite nommé Gabriel marcha sur les eaux, la retira et l'apporta dans une église : elle est ornée de quantité de perles et de pierres précieuses, et devant elle sont allumées jour et nuit plusieurs lampes d'or et d'argent. Ce sont des présens des princes et seigneurs qui ont reçu de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, quelques faveurs singulières.

Outre cette image miraculeuse, ils conservent encore dans le monastère de la Sainte-Laure le chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce chef sacré la vertu de faire

mourir les chenilles, les sauterelles et les autres insectes qui désolent les champs et les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'île de Rhodes, affligés de ce fléau, envoyèrent une députation solennelle pour demander cette relique; ils l'obtinrent et la portèrent processionnellement autour de leurs terres : aussitôt tous ces animaux disparurent, au grand étonnement des fidèles et des infidèles. Quelque temps après, on accorda la même grâce au vaiwode de Valachie : le même prodige s'opéra; et ce prince reconnoissant donna de quoi bâtir dans l'enceinte du monastère une église en l'honneur de ce thaumaturge. C'est tout ce que j'ai pu tirer de mon bon caloyer, et voilà à quoi je me désennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous disse des nouvelles de ces fameux vases de Samos dont on se servoit aux tables des princes et aux sacrifices mêmes des dieux : non-seulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sache pas qu'on y en fasse même de terre commune; au moins les gens de notre saïque, en passant aux Dardanelles, en firent leur provision pour eux, pour leurs amis et même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur île, l'emplète eût été fort inutile. On y trouve quelques inscriptions anciennes et quelques restes du temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Personne n'ignore que cette reine des dieux de la fable étoit née dans cette île, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, et qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos est célèbre dans l'histoire chez les poëtes. Ce fut là que Bacchus fit une sanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Éphèse. Ce fut là que régna Policrate, qui passoit pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru sur la terre : il se vantoit de son bonheur et se croyoit au-dessus de tous les revers et de toutes les disgrâces; mais Dieu le punit de sa présomption, et lui fit sentir qu'il n'est point ici-bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, satrape de Perse, qui le traita cruellement et le fit enfin pendre. Le roi d'Égypte sembloit avoir prévu ce fâcheux retour : entendant un jour louer la félicité de ce prince : Un homme, dit-il, qui mène une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse. Cette île a eu la gloire de donner la naissance au philosophe Pythagore et à Créophile, qui fut le maître d'Homère [1].

Enfin, au bout de quinze jours, le vent changea; nos mariniers poussèrent leurs barques en mer. Là, je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaisseaux qui ont déjà fait quelques courses : les prêtres vinrent sur le rivage avec l'encens et l'eau bénite, ils récitèrent des prières, et firent sur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au soleil couchant : nous n'osions partir de jour, de peur d'être aperçus des corsaires. Nous voguâmes toute la nuit par un vent assez rude; le vent varia, mais enfin il nous conduisit au port de Scio. Nos pères, à qui j'étois annoncé depuis long-temps, me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent! Il fallut m'arracher à leurs empressemens et m'embarquer sur une galère du grand-seigneur qui devoit partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, et j'y fus reçu avec bonté. Ainsi en usent les Turcs avec nos missionnaires quand ils ont à passer d'une île à une autre ou des îles à la terre ferme. Ces infidèles les prennent volontiers sur leurs galères, ils leur font des amitiés, et ils leur laissent du moins une liberté entière de consoler et d'instruire la chiourme chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, et nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio, et l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le 18 avril, et j'appris en arrivant qu'une caravane devoit partir pour Alep le 13 mai : je profitai de l'occasion. Quelques correspondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands arméniens de leur connoissance à qui ils me recommandèrent; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoit de fort aimables gens, et pendant tout le voyage j'en reçus toutes les caresses et toutes les civilités possibles. Ils étoient Persans et presque tous d'Érivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet, qu'il fournissoit pendant trente-quatre jours de marche : je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu soin de moi, et je remarquai que cette petite gratification l'avoit affec-

[1] Qui recueillit les chants du poëte.

tionné. Dans toute notre caravane, qui étoit composée d'une centaine de personnes, il n'y en avoit aucune qui sût les langues que je savois. On n'y parloit que turc et arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus en vérité que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois mahométans qui savoient l'arabe, se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise; je fis connoissance avec un des trois qui me témoignoit beaucoup d'amitié, et qui me servoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mène une vie très-frugale dans ces caravanes; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, et ce bon repas consiste en un peu de riz qu'on arrose d'un peu de beurre. Quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir; on se sert du bouillon pour faire cuire le riz : c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, et le plus que l'on peut auprès des ruisseaux et des rivières. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; et pour se mettre à couvert de la rosée et de la pluie, on n'a que ses habits et la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisions une espèce de tente avec deux petits tapis de Bergame qu'on attachoit avec de grands bâtons. Malgré tant d'incommodités et la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grâce de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon révérend père, qu'il y a des grâces d'état.

La première journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne; la traite n'étoit pas longue, et c'étoit seulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là où s'assembla la caravane, et où je commençai à voir quantité de grues qui avoient leurs nids sur les arbres et qui se tenoient dedans et dessus de la manière la plus niaise qui se puisse imaginer. Ce spectacle me réjouissoit. Je me rappelois nos proverbes françois, et j'en reconnoissois la vérité. Les petits oiseaux venoient en grand nombre insulter ces nids, qui sont extrêmement gros, et faits de petits branchages fort proprement entrelassés : je ne sais s'ils y trouvoient des vers ou quelque autre chose à manger; mais je sais qu'ils s'y attachoient, qu'ils sembloient y gagner leur vie, et s'y divertir; et les nonchalantes grues qui en étoient témoins ne s'opposoient point à leurs plaisirs.

Le second jour nous marchâmes huit heures seulement, et nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays est de mettre tous les ans les chevaux et les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de se refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loisir de paître, et pour s'épargner la dépense de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve presque point d'avoine en ce pays, et celle qu'on voit en quelques endroits est vide et sans grain. Nous passâmes ce jour-là un petit fleuve, ou, pour mieux dire, un gros ruisseau qui fait plusieurs détours : on me dit qu'il s'appeloit *Nif*. Je le pris pour le Méandre, mais je me trompois.

Le troisième jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, et nous campâmes à la vue de Dorgot [1]; nous y demeurâmes le reste du jour, et le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire et qui devoient venir grossir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquèrent pas : aussitôt que les gens de la ville nous aperçurent, ils en apportèrent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce séjour pour aller me promener dans Dorgot et y chercher des médailles : on m'en présenta quelques-unes qui ne valoient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Asie-Mineure. C'étoit autrefois le Pérou des Romains, et l'on en briguoit les proconsulats pour s'enrichir : ainsi la monnoie romaine et les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France n'en ont point encore été chercher là, et par conséquent c'est une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement [2].

Il n'y a presque dans Dorgot que des maho-

[1] Détruite en 1715 par un tremblement de terre, rétablie sous le nom de Degnizli.

[2] M. Cadalvène a décrit, dans un ouvrage récemment publié, plusieurs médailles trouvées en ce pays.

métans; les chrétiens et les Juifs n'y sont que comme en passant et pour y trafiquer : aussi les uns y sont-ils sans église et les autres sans synagogue. Les chrétiens sont tous Arméniens, et ils demeurent dans ces sortes de grands logis qu'on appelle Kates; ils y entretiennent avec eux un de leurs prêtres pour être secourus en cas de nécessité ou de mort. Ils font leurs prières en secret dans une chambre; ils n'y disent point la messe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans des églises consacrées; ils n'y gardent pas même le saint sacrement : un prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion pascale, et pour le donner en viatique aux malades. Cet éloignement est sujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politesses; j'y répondis de mon mieux par gestes et par signes. Je fus édifié du soin qu'ils ont de prier pour les morts. Le soir du jour que nous arrivâmes, un de leurs prêtres qui étoit de notre caravane, assembla les plus dévots et alla faire sa prière avec eux dans un cimetière qu'ils ont acheté des Turcs bien chèrement, et qu'ils conservent par un catakérif du grand-seigneur: c'est ainsi qu'on nomme les commandemens que ce prince signe de sa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du nord, il y a une ville considérable, nommée Manasa [1], où le bacha fait sa résidence; et à une petite lieue du côté du sud, sur la frontière de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra [2]. C'est à l'évêque de cette ville qu'on reproche, dans l'Apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs et les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre, que saint Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands, qui en venoit, me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes, cette ville si renommée. Elle étoit jadis la capitale de la Lydie et le siége du riche empire de Crésus: ce n'est plus aujourd'hui qu'un village ; mais on voit par les grandes et superbes ruines qui en restent, que c'étoit une ville d'une étendue et d'une magnificence extraordinaire. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares inscriptions et d'y chercher des médailles : mais nos muletiers, qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruisseau un excellent pâturage pour leurs mulets; et les besoins l'emportèrent sur ma curiosité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée Alachabar [1], je crois que c'est le rendez-vous général des grues; toutes les murailles en étoient couvertes. De là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être, à mon avis, que le Méandre des anciens, au moins à en juger par les cartes. Son eau est trouble et mauvaise à boire, et elle étoit d'autant plus mauvaise à notre passage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles qui, après avoir désolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces animaux ruineroient le pays si l'aimable providence de notre Dieu ne fournissoit une ressource contre ces ennemis si foibles, et cependant si invincibles à toutes les forces de l'homme : j'en ai vu quelquefois en l'air des nuées entières qui déroboient le soleil aux yeux ; elles mangèrent cette année-là toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres et même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique, le remède que Dieu envoie de temps en temps, est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable à celui de nos martinets : en voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiseaux une certaine eau, et on la garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, surtout à Damas et à Alep, qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience constante, que dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule, comme s'ils

[1] Il faut lire Mélasso, Miless, autrefois Mylassa. On en voit encore les usines.

[2] Tirah, Tyreh a 20,000 âmes; elle est au pied d'une montagne de la chaîne nommée Kestenousdagh. Ce n'est point l'ancienne Thyatira; les géographes ont reconnu que cette ville antique étoit aujourd'hui remplacée par un bourg de 2 à 3,000 habitans, appelé Ackhissar.

[1] Ala-Cheber, l'ancienne Philadelphia, compte 8,000 habitans. Résidence d'un évêque grec et d'un *proto-pape*. La cathédrale est riche de toutes sortes d'ornemens.

la sentoient et étoient attirés par son odeur.

Au reste on ne compte pas tellement sur ce secours qu'on n'implore en même temps le secours du ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep, cela donna occasion à une cérémonie assez bizarre et assez singulière : les Turcs obligèrent les chrétiens et les Juifs à faire avec eux une procession publique et solennelle. Tel fut l'ordre de la marche. Les mahométans alloient en tête, portant leur Coran, et demandant à Dieu miséricorde avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les chrétiens et leurs papas suivoient avec le saint évangile, les croix, les reliques, les images sacrées et les prêtres en chapes, chacun d'eux faisant leurs prières en leurs langues grecque, syriaque et arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon révérend père, que tous ces différens chœurs étoient séparés et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacòphonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie mal entendue troubla la fête et mit quelque confusion. Les Juifs, contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable, ils cédoient volontiers aux Turcs qui étoient les dominans ; mais ils se crurent méprisés voyant qu'on leur préféroit les chrétiens : ils voulurent prendre le pas sur eux et user de violence. Les chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain et de conserver leur préséance ; il y eut quelques coups donnés, et les Turcs qui savent profiter de tout se les firent payer bien chèrement. Du reste, toutes choses demeurèrent dans l'arrangement prescrit. On ne devoit pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de religion, pût attirer les bénédictions du ciel : aussi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé ; on en avoit envoyé chercher, on l'apporta, on la remua, les oiseaux parurent, ils dévorèrent les insectes, et bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *Zèmarmar*. Nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes ; mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, et après nous être reposés une partie de la nuit, nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables et fertiles ; mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, et le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'inscriptions grecques ; mais nos conducteurs qui marchoient fort vite ne me donnoient pas le temps de les lire : j'en lus quelques-unes à demi, et il me parut que c'étoit des épitaphes.

Le onzième jour de notre voyage, nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres ; les voleurs y ont souvent pillé les caravanes et dévalisé les voyageurs : ce lieu se nomme *Hamamelou-Bogaz,* comme qui diroit le passage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe se mit sous les armes et fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux et qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cents contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très-beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, et ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle manière de boulanger. Quelques-uns d'eux commencèrent à mettre la main à la pâte, et faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite et bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu ; quand elle est à demi cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre, ils la laissent se cuire pendant quelques momens, et leur pain est fait. Il est fort mince, on le plie comme l'on veut ; on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs ; il sert de plats, d'assiettes, et même de serviettes pour essuyer les doigts : cela vous dégoûte, mais je vous assure qu'en caravane tout cela est bon. Quoique je fusse avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'étoit guère plus ragoûtant, et que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardoit les restes du pain ; et quand on trouvoit l'occasion d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêloit avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé, on y jetoit ces morceaux de pain moitié gras, moitié moisi, et tout cela faisoit un potage rafraîchissant que nous trou-

vions de grand goût : tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnemens. Pour le riz, on ne le fait pas en bouillie, on le laisse en son grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante; on l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bue; on verse dessus un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'ognon, on le laisse mitonner : c'est un mets excellent qu'on nomme *pilau*. On en sert aux tables des plus considérables de l'Empire, et même à celle du grand-seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, et fait plus proprement que celui dont nous usions; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit et tant de plaisir: ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité ?

Le douzième jour nous arrivâmes à Balmamont, qui est un des riches Timars du favori du grand-seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie et beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, et on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces prés à deux sols par tête.

Le seize nous trouvâmes, à un petit village nommé Capicadoukam, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel spectacle; c'est en vérité quelque chose d'horrible, et j'en frémis encore. Ils étoient chacun plantés sur leur pal, qui passoit aux uns par derrière le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorsqu'on l'enfonce, rompe nécessairement les boyaux et le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce supplice; et des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne se plaignoient que de la soif extrême qu'ils endurent. Vous savez qu'on dit la même chose en France des criminels qui expirent sur la roue.

Nous eûmes un spectacle plus agréable dans ce même endroit : ce fut une grosse caravane d'Égypte qui portoit au sultan le trésor des oiseaux de proie; c'est de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie aux plaisirs du grand-seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité; tel homme monté sur son mulet en portoit jusqu'à quatre ou cinq; ils en avoient sur le poing, sur les bras, sur les épaules. Le sangak qui conduisoit la troupe étoit renfermé dans sa litière, suivi et précédé de ses domestiques; un Maure, monté sur un chameau, battoit devant lui à coups lents une espèce de tambour ou de timbale : les grands officiers de la Porte se distinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De là nous nous rendîmes à Ladik, qui est une des anciennes Laodicées; les inscriptions grecques qui s'y lisent, les colonnes et les tables de marbre renversées et semées partout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous chrétiens du rit grec, et qu'un beau jour, ou pour mieux dire qu'un malheureux jour, ils s'accordèrent tous ensemble à renier la foi et à embrasser le mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée, mais nous approchions d'Iconium [1]. Je désirois voir cette ville, célèbre dans les Actes des apôtres. Nos marchands l'évitèrent, et pour ne point payer le tribut qu'on exige des chrétiens dans toutes les villes, quand ils n'y demeureroient qu'un seul jour, et pour ne point s'exposer à quelque avanie dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des ministres turcs.

Le vingt-cinq et le vingt-sixième jour nous traversâmes des montagnes et des vallées épouvantables, et nous gagnâmes les bords d'un

[1] Iconium est remplacée par Konieh, Koniah, capitale de l'Asie-Mineure, l'Anadoli des Turcs et notre Anatolie.

Cette province est partagée en six pachalicks ou eyalets, qui sont divisés en sandjahs ou livahs qui reviennent à nos départemens.

Toute cette presque île de l'Asie occidentale étoit couverte de colonies grecques : l'Ionie, la Carie, la Lybie. Les Romains, plus tard, s'en emparèrent.

Ibrahim, fils du vice-roi d'Égypte, a remporté, sous les murs de Konieh, une grande victoire sur les troupes du sultan Mahmoud. Cette ville est la résidence d'un pacha qui gouverne la partie supérieure de la Caramanie, comprenant l'ancienne Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie, partie de la Cappadoce et la Cilicie. Konieh a 30,000 âmes. Elle en avoit davantage lorsqu'elle étoit le séjour habituel des sultans Seldjoukydes de Roum.

Une de ses mosquées a été bâtie sur le modèle de la Sainte-Sophie de Constantinople. On cite aussi le couvent des Mevdevis qui est le chef-lieu de tous les monastères de cet ordre répandus dans l'empire ottoman.

Le tombeau d'un *Santon* et une statue colossale d'Hercule attirent les regards des curieux.

fleuve qu'on passe à gué quantité de fois; on l'appelle en turc *Herkeakir,* c'est-à-dire les quarante passages, comme si on le passoit quarante fois. Nous passâmes ensuite une montagne fort haute, d'où nous descendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres et de rochers.

Le vingt-huitième jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre et par la mort de l'empereur Frédéric, nous vînmes à Adena [1]. C'est dans cette ville que s'opéra, par l'intercession de la Sainte Vierge, ce miracle si célèbre dans toute l'Asie. Le diacre Théophile s'étoit donné au démon, et avoit signé sa donation de son sang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut se mettre en possession de sa conquête; mais la reine des cieux la lui arracha d'entre les mains, et le força de rendre cette sacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la suite un grand saint dont l'église révère la mémoire. Adena est une ville fort jolie et assez commerçante, surtout en cire, en soie et en coton.

Nous passâmes à Masis-le-Gehan [2] ou l'ancien Sarus, et le trentième jour nous descendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un passage fort étroit, une porte d'une structure fort ancienne, qu'on nomme *Caraulac-Capi* : c'est une de ces piles ou portes célèbres de la Cilicie, par lesquelles seules on peut entrer dans la Syrie. Un fort bâti dans cet endroit en seroit le boulevard, et arrêteroit et feroit périr de grosses armées.

[1] Adena, Adana étoit le chef-lieu d'un pachalick de la Turquie d'Asie. Ibrahim s'en est emparé et l'a réunie à sa domination. C'est une ville de 30,000 âmes. Elle remplace l'ancienne Bathnœ. Elle a un pont et un aqueduc magnifiques.

Sis et Tarsous sont deux villes de cette province. La première très-peu importante; la seconde, autrefois rivale d'Athènes, est encore la plus belle ville de la Cilicie. Elle est sur le Cydnus (Kara-Sou). Ce fleuve arose des plaines charmantes au milieu desquelles Sardanapale avoit sa statue.

Tarsous est à trois lieues de la Méditerranée. Elle a 30,000 âmes comme Adana. Elle fait un grand commerce avec l'Europe. On y a élevé une église arménienne superbe. Haraoun-el-Réchid bâtit ses murailles, et Bajazet son château.

[2] Masis, Messis, dans la Cilicie, qui est la province maritime de la Caramanie.

La mer est au sud, le Taurus au nord. Les côtes sont brûlantes en été, et les habitans se retirent dans les gorges des montagnes pour éviter les feux du soleil.

A quelque distance de là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Issus* des Latins [1]. Les Grecs et les Maronites y ont chacun leur église; les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; et comme ils sont plus riches et plus puissans qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, et nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui règne le long de la mer. Là je quittai la caravane, et comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent Scandarone, n'étoit, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beaucoup bâti, et c'est maintenant un gros bourg : il y a des vice-consuls de France, d'Angleterre et de Venise. Les François y ont une jolie église. Je crois que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius, et que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'Alexandrette. On trouve dans la campagne un fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon, du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un bacha avoit commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, et lui envoya ordre de raser et de détruire ce qui en étoit déjà fait.

L'air est fort malsain à Alexandrette [2] et sur toute la côte; on ne sauroit y demeurer même un jour sans être incommodé, et sans contracter des maladies dont on a peine à revenir; bien des gens en meurent en très-peu de jours, et ceux qui en sont quittes à meilleur marché, sont tourmentés pendant un ou deux mois de fièvres malignes d'une espèce inconnue en Europe; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air; mais, après tout, on n'y voit guère de vieillards : ce qui est admirable, c'est que si on demeure sur la mer dans un vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette

[1] On croit que c'est Baias ou Ayas, village qui est l'ancienne Issus, non Payas, ville où résida un pacha.

[2] L'air mal sain d'Alexandrette tient aux marais qui l'avoisinent. En été, les habitans se retirent à Bailan, qui est dans les terres à cinq lieues et où l'air et les fruits sont excellens.

que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correspondans d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts et les plus rapides messagers de l'univers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en passant; nous marchâmes à Beilom [1], où l'air, les eaux, le vin, tout est bon. Pour abréger la route, nous laissâmes Antioche sur notre gauche, et nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruisseau que les Turcs appellent *Saouq sou*, c'est-à-dire eau froide : effectivement, l'eau en est extrêmement fraîche.

Le trente-quatrième jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence : elle porte encore aujourd'hui son nom, et les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'est-à-dire la montagne de saint Siméon. Ceux qui m'environnoient ignoroient l'origine de ce nom; je la leur appris en leur racontant l'histoire du saint. Ils l'écoutèrent avec joie et me donnèrent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaisir. Vous voyez, mon révérend père, qu'on passe ici pour savant à peu de frais. Vous ne sauriez croire combien ces peuples sont ignorans, surtout en matière de religion : jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort sérieusement qu'on pouvoit faire pénitence de ses péchés après la mort. La proposition vous paroît extravagante; la preuve qu'il en apporta ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, dit-il, qu'aussitôt que Judas eut vendu Jésus-Christ il alla se pendre? Cela est vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il? N'est-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les limbes lorsque Jésus-Christ y descendroit, et qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendroit et iroit dans le ciel jouir de la gloire avec les âmes des saints pères? Ce n'est pas tout, me dit-il encore; Jésus-Christ, qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu penchât presque jusqu'à terre, de manière qu'il ne pouvoit pas être étranglé, et il demeura en cet état jusqu'après la résurrection du Sauveur : alors la branche se redressa, et il mourut. Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement, ni moi non plus; et je vous avoue que cette histoire me fit rire et que je demeurai sans réponse.

[1] Bailan.

Revenons à l'inimitable Stylite : le lieu qu'il avoit choisi est en été comme une fournaise ardente; je ne fis qu'y passer, et toute la peau de mon visage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver, c'est le règne des frimas, des neiges et des vents, et cependant ce saint y a passé quatre-vingts ans, exposé à toutes les injures de l'air, sur le haut d'une colonne si étroite qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de son long, jeûnant toute l'année, passant les carêmes entiers sans boire et sans manger, ayant eu pendant long-temps à la jambe un ulcère plein de vers qui lui causoit des douleurs extrêmes, et faisant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris après cela des conversions innombrables qu'il opéroit. Un prédicateur qui du haut d'une pareille chaire annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples, est bien capable de faire impression sur l'esprit et sur le cœur de ses auditeurs.

De cette montagne nous descendîmes dans des campagnes vastes et fertiles, qui nous conduisirent au terme de notre voyage et le trente-cinquième jour nous arrivâmes à Alep. C'est de là que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis, etc.

EXTRAIT

DE LA LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DE DAMAS

AU P. PROCUREUR DES MISSIONS DU LEVANT.

Excursion dans les montagnes de l'anti-Liban. — Renseignemens sur un manuscrit de Mahomet.—Description d'une solennité de la confrérie de Sainte-Anne à Constantinople.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

J'étois à Seyde [1] sur le point de partir pour Damas, selon l'ordre que j'en avois reçu de mes supérieurs, lorsque ma destination changea; je fus obligé de prendre une autre route, et d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'anti-Liban. Comme le patriarche des Maro-

[1] L'ancienne Sidon.

niles devoit faire bientôt publier le jubilé dans toute l'étendue de son patriarcat, on crut que je pourrois aider nos missionnaires qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon révérend père, que je sentis plus de penchant pour les montagnes; c'est là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu lui-même et avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mène, et l'amour-propre ne sauroit se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par là ma carrière, et de consacrer par une si pénible mission les prémices de mon apostolat.

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre résidence d'Antoura : dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'arabe. Je le fis avec application, et même avec avidité, et bientôt j'en sus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangère et difficile, et que j'en ignorois les délicatesses, je m'imaginois que je n'aurois autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience; mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, et que, pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos pères alloient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les fidèles à profiter de la grâce annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte religion; et des enfans grossiers et ignorans furent la portion chérie du troupeau que l'on me confia. Ce n'est pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le ministère, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel; ainsi en ont pensé les Ignace et les Xavier nos pères et nos maîtres; et je ne crains point de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus de fruit : quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se faisoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me prescrire dans mes instructions une méthode facile, nette, précise, et Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages; j'y assemblai les enfans, je trouvai partout peu de lumières, mais beaucoup de docilité. Au reste, je comptois n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse : mais les pères et mères, destitués de tous secours spirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, et ils avoient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par là mes fonctions furent plus étendues, mon travail augmenta, et je devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la mission. Mais, grâces en soient rendues au père des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, et le succès surpassa mes espérances!

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là recommencèrent mes occupations. Cette distinction de villages et de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystère. C'étoit le temps auquel on commençoit de travailler aux soies. Quant une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations et se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement destinés à la nourriture des vers à soie : c'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur sur 6 à 7 en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie qu'ils mettent sur des espèces de claies faites de joncs et de roseaux à cinq ou six étages les unes sur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la réserve de deux chemins étroits pratiqués à droite et à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui se fait régulièrement deux fois le jour, à six heures du matin et à six heures du soir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer et d'y donner ma bénédiction : je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie. Un de nos pères avec qui j'étois lorsqu'on m'adressa la parole, s'aperçut de mon embarras et me dit que les Maronites avoient une si haute estime des missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter et bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit : j'entrai, et je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos manufactures en France, et jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Pardon, mon révérend père, je ne me rappelois pas en ce

moment l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, et je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie : les vers à soie surtout attirèrent ma curiosité et fixèrent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles et qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidoit aux ouvrages; il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours; qu'ils avoient encore deux jeûnes à passer; que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier; qu'après le troisième ces vers s'attacheroient à de petits faisceaux d'épines, et que sur ces faisceaux ils fileroient leur soie. C'étoit un homme du métier, je le crus sur sa parole, et je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richesses, c'est là proprement le temps de leur récolte, et c'est pour les missionnaires le temps d'une abondante moisson. Au reste, ces missions sont extrêmement pénibles, et ces premiers essais de mon zèle m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos pères : que les croix sont partout l'apanage de l'apostolat, et qu'on a beaucoup à souffrir ailleurs qu'au Maduré et qu'en Canada.

Ces cabanes sont souvent fort éloignées les unes des autres; quelquefois même elles sont placées sur des rochers escarpés et presque inaccessibles. Le croiriez-vous, mon révérend père, c'est là où la charité de Jésus-Christ porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir solidement le royaume de Dieu parmi tant de gens dont il semble que le ciel nous ait particulièrement confié les âmes. Hélas! sans nous ils n'entendroient jamais parler de la religion, et environnés de nations infidèles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quittèrent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, et nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette mission fut-elle achevée, que mes supérieurs m'en destinèrent une autre, et me firent l'honneur de m'associer à un confesseur de Jésus-Christ. C'étoit un missionnaire fervent et intrépide, qui allant il y a quelques années en Mésopotamie pour consoler les chrétiens de cette église abandonnée, eut le bonheur et la gloire de souffrir la prison, les fers, et d'autres incommodités pour la querelle de son cher maître : quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon révérend père!

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'alors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis longtemps l'amitié d'un chrétien accrédité dans le canton, et c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, et nous servir d'introducteur auprès de ses compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paroissoit entièrement éloigné de nous; il ne vouloit point reconnoître Athanase pour le vrai patriarche, et donnoit aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrille dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre! Il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux catholiques : aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-Puissant. Dieu, qui tient en main la clef des cœurs, et qui des pierres sait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui et toute sa famille. Revenu dans le sein de l'église, la première et la plus sûre marque qu'il voulut donner de la sincérité de sa conversion, ce fut de nous appeler et de nous promettre un libre accès chez ceux de sa nation. Il nous a depuis tenu parole; il nous a accompagnés partout, et toujours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle : nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, et ce fut au commencement de l'année dernière que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin, nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point sur les arbres comme en Amérique : on le sème tous les ans, et chaque grain de semence jeté en terre pousse une tige haute de deux

pieds avec quantité de branches, sur lesquelles croît un fruit de la grosseur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou six petits grains de semence avec le coton blanc comme la neige, et la coque qui l'environne n'est pas plus épaisse que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre mission, après bien des fatigues causées et par la longueur du voyage et par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'est un pays où il y a plusieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek* [1], c'est-à-dire la montagne du Vieillard, parce que pendant toute l'année elle est toujours couverte de neige : vous sentez l'allusion. A notre arrivée nous allâmes droit chez ce brave chrétien, sur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés ; il nous reçut avec des démonstrations de joie et une effusion de cœur qu'il est difficile d'imaginer : il étoit presque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il sut que nous étions les missionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La première chose qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiser et de la porter sur sa tête en signe de respect : il s'adressa ensuite au père que j'accompagnois, et il lui parla en ces termes : « Père, que tu sois le bienvenu ; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon esprit et dans mon cœur ; la bénédiction du ciel est descendue sur moi et sur toute ma famille par ta présence et celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisque enfin voici les anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite et qui apportent dans notre pays l'abondance et la paix. Je loue l'auteur de toutes choses, et je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation. Entre père, entre dans ma maison, où tu pourras commander, et tu seras obéi. » Ces complimens, qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux, et ils ont en arabe une noblesse, des beautés, des grâces que notre langue ne sauroit rendre. Le père y répondit de son mieux et rendit politesses pour politesses.

[1] Djebel Cheick.

Après les premières civilités, on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du père de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux, et nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au baptême, et *Richesses de Dieu* étoit son surnom. La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son père ; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né ; alors le père de l'enfant perd son surnom et n'est plus appelé que le père de tel, par exemple père de *Richesses de Dieu*.

Richesses de Dieu étoit un de ces beaux caractères que la nature et la grâce semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur et la consolation d'une famille chrétienne : à une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante, il joignoit et un naturel doux et un grand désir d'apprendre. Il nous fit sur la religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé ; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espèce d'importunité toujours agréable à des missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle mission j'allois reprendre mon emploi de catéchiste. Je jetai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions. Vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chèvre ; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le père s'informa de la disposition des esprits à notre égard : on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage ; qu'on nous écouteroit volontiers, et que nos instructions seroient bien reçues. On servit ensuite le souper ; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats et déliés à peu près comme du parchemin (on n'en mange point d'autres à la campagne) : le maître du logis nous en distribua fort abondamment, et plus que nous n'en eussions pu manger en quatre jours (c'est la manière des Arabes) ; ils prétendent par là faire connoître qu'ils sont libéraux et que l'abondance règne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût et de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit sa place

autour du panier ; on servit en même temps trois plats de terre en forme de coupes : le premier étoit rempli de riz si mal assaisonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puissent manger ; dans le second étoit une espèce de vin cuit, qui a assez de rapport avec le miel ; et dans le troisième, il y avoit quantité de morceaux de fromage qui nageoient dans l'huile : un François délicat auroit été embarrassé de choisir. Tout cela fut servi sans nappes, sans assiettes, sans cuillers, sans fourchettes. Pour boisson, nous avions de l'eau dans un grand vase de terre, où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception et le plus grand régal que nous fîmes pendant la mission : car les Arabes, qui se contentent de peu, ne font guère de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos missionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle soit, et vous en sentirez aisément la différence. Il est vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac ; le maître de la maison l'alluma et nous la présenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut possible ; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, et il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faisoit mille questions sur la France, dont il avoit ouï raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de chrétiens qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée ; ils étoient tous Grecs et Suriens. Leurs démonstrations nous firent d'autant plus de plaisir que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains curés schismatiques qui les visitent de temps en temps, et qui, dans leurs visites, songent moins à les instruire de la religion, qu'à les prévenir et à les indisposer contre les religieux missionnaires : mais Dieu rendit inutiles, et fit même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du schisme et de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, et le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'église dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous ; c'étoit là où l'on s'assembloit. Le père ouvrit la mission par un discours si vif et si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début ! Voici l'ordre des exercices. La prière du matin étoit suivie de la messe, et la messe d'un sermon. Après le sermon, ces bonnes gens, qui étoient avides d'apprendre le chemin du ciel, se partageoient ; les uns alloient au père, qui leur faisoit une instruction familière, les autres venoient à moi : je leur expliquois et les points capitaux de la religion, et la manière de prier. Je ne savois guère d'arabe, je m'expliquois assez mal, et cependant j'étois écouté. La simplicité de mes auditeurs me charmoit ; il se trouvoit parmi eux des gens âgés qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde, et bientôt ceux qui étoient moins avancés en âge les imitoient. Toute la matinée se passoit dans ces saints exercices. Après dîner, tandis que le père alloit visiter les malades et consoler les affligés, j'assemblois mes chers enfans, et je commençois le catéchisme. *Richesses de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulières, faisoit le petit apôtre ; il se transportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer ; il haranguoit ses camarades. Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la mission ; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des péres. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant missionnaire : ses compagnons le suivoient. A la tête de sa troupe, il entroit dans la chapelle les yeux baissés, les mains jointes : Père, me disoit-il, apprends-nous à connoître, à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspiroit à toute sa suite de la modestie, de l'attention, de la docilité, et en ce moment je croyois être, non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits anges, et ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon révérend père, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrois alors à mes fonctions. A l'instruction chrétienne succédoit une prédication : nous finissions par la prière du soir, et chacun se retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun se retiroit ; je me trompe, il en restoit plusieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, et qui ne pouvoient se lasser d'entendre parler de Dieu. Nous étions si accablés que nous avions à peine le temps de

satisfaire à nos exercices spirituels, et de prendre, couchés sur la dure, quelques momens de sommeil. Ah! que des jours si pleins nous paroissoient couler vite! Malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit sur cette mission, nous laissâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressans obligèrent nos supérieurs à nous rappeler: il fallut malgré nous nous arracher à un troupeau si cher; mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre et y mettre la dernière main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa : ce sont de légères consolations que Dieu ménage quelquefois aux missionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux que pour animer leur zèle et le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour; et l'obéissance qui nous y avoit rappelés, nous renvoya bientôt dans un village pour visiter quelques familles chrétiennes qui demandoient depuis long-temps des missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas : il y en a une entre autres qui jette de l'eau en si grande abondance, qu'on croiroit que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, et moins ennemis des chrétiens que ceux de Damas : nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays, et pour un de ceux qui entend le mieux sa loi. Nous en fûmes favorablement accueillis; il nous dit obligeamment qu'il avoit beaucoup de considération pour des personnes comme nous, et qu'une des choses que leur prophète leur avoit recommandées plus instamment, c'étoit de nous traiter avec bonté; qu'au reste il nous prenoit sous sa protection, que nous pouvions aller en liberté partout où nous voudrions, sans craindre que personne, dans tout son district, osât nous faire insulte. Ce langage nous surprit, et ce qu'il nous dit de son prophète nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remerciâmes de ses bontés, et nous nous servîmes avantageusement de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des chrétiens, et pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, et sembloient nous écouter avec plaisir : deux même d'entre eux nous avouèrent que la véritable religion étoit celle des chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excursion un sujet de consolation bien sensible : c'est un de ces coups de miséricorde, qu'un Dieu infiniment bon, et qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus, ménage quelquefois à certaines âmes prédestinées.

Un Surien plus qu'octogénaire, étoit presque perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, et aveugle depuis dix : il avoit une foi ardente et vive; et depuis si long-temps étendu sur le lit de douleurs, toujours il avoit supporté son mal avec une résignation et une patience admirables. Quoique ses infirmités et son grand âge lui fissent sentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il se flattoit, et disoit même à ceux qui l'environnoient, qu'il ne mourroit point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque pressentiment secret que lui imprimoit l'Esprit saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sut notre arrivée : Voilà, s'écria-t-il, les promesses du ciel accomplies; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison, pour nous supplier de nous transporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifioit par sa constance, et dont il se faisoit respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes et avec des sentimens dignes d'une âme vraiment chrétienne : la religion, mon révérend père, a partout ses héros.

Mon père, dit-il au missionnaire que j'accompagnois, vous êtes des anges secourables qui portez partout l'instruction, la lumière et la bénédiction. Depuis bien des années je souhaitois de vous voir, et j'avois toujours espéré que sur la fin de mes jours j'aurois cette consolation. Je sens bien maintenant que c'est Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce espérance dans mon cœur. Mes vœux sont accomplis; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir et mes derniers soupirs, et le dernier aveu de mes foiblesses. Animez-moi dans mes combats; faites couler sur moi le sang de Jésus-Christ; appliquez-moi ses mérites; nourrissez-moi de sa chair, et

par les sacremens de la sainte église catholique, mettez le comble à ma félicité et le sceau à ma prédestination. Je sens que je suis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi d'expirer entre vos bras; de pouvoir en expirant remettre ma conscience entre vos mains, et mon âme entre les mains du Seigneur! Hâtez-vous de me purifier par le sacrement de pénitence, et aidez-moi à bénir les miséricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres et touchantes paroles, ses fils et ses petits-fils qui étoient autour de son lit fondoient en larmes, et je ne pus retenir les miennes. La religion, mon révérend père, fait quelquefois sur nous des impressions dont nous ne sommes pas les maîtres. Le missionnaire, aussi pénétré que nous, l'embrassa plusieurs fois, et l'exhortoit à profiter de ce dernier secours que le ciel lui offroit, et à consommer le grand ouvrage de sa sanctification. Nous les laissâmes ensemble. Le malade lui fit une confession générale, souvent entrecoupée de pleurs et de sanglots. Toute la famille rentra, tous se prosternèrent; le bon patriarche les bénit. On le communia. A la vue de son Dieu, les transports de sa ferveur et de sa piété redoublèrent. On lui présenta un crucifix, qu'il baisoit amoureusement et les lèvres collées sur celles de son divin maître, il expira doucement, tranquillement dans le baiser du Seigneur. Quelle mort, mon révérend père! J'en fus si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée : Mes enfans, ou la religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un saint; et je leur fis remarquer que jamais le schisme et l'infidélité n'offroient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de grâces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes le temps et les soins nécessaires; mais cet événement singulier fut ce qui signala notre course apostolique; nous ne pouvions nous lasser de l'admirer, et à notre retour ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avoit ressenti une joie plus douce et plus pure, et que ce seul moment ne l'avoit que trop bien payé de ses fatigues passées: je le crus aisément, à en juger seulement par ce qui s'étoit passé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette bourgade qui faisoit voyage avec nous, et qui comme nous venoit de Damas, me dit que j'avois paru curieux de savoir pourquoi Mahomet avoit particulièrement recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs. Si vous voulez, ajouta-t-il, en savoir la raison et pénétrer à fond ce mystère, je vous adresserai à un habitant de la ville où nous allons, il est en état de vous en instruire; c'est un homme savant dans la loi, fort versé dans l'histoire du pays, et qui volontiers vous fera part de ses lumières. Il me nomma le docteur en question: l'avis me parut bon, je ne crus pas devoir le négliger; j'étois bien aise d'éclaircir un point dont j'avois déjà ouï parler si diversement. Lorsque j'étois encore en France, et que je me disposois à ces missions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent et de Mahomet et du Coran; j'avois lu en particulier l'article de Bayle sur ce prophète. Je voulus donc me mettre au fait, et mon premier soin depuis mon retour à Damas a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué : c'étoit un chrétien, et en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aisance et de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le prophète des musulmans leur ait ordonné de ménager les religieux chrétiens? Rien n'est plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos François, je dis même ceux qui se piquent d'une érudition plus profonde, gardent sur cela un profond silence, et nous n'en découvrons aucun vestige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il : mais la chose n'en est pas moins certaine, et vous me permettrez de vous dire qu'avec toute leur science, nous sommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumières et des pièces qu'ils n'ont pas. Au même moment il tira de ses papiers un ancien manuscrit qu'il me montra: il étoit écrit en arabe, et c'étoit toute l'histoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous savez notre langue, lisez: sans entrer dans une discussion inutile et d'odieuses comparaisons, voilà de quoi terminer le différend entre vos François et nous. Je lus ce manuscrit, ou plutôt je le dévorai; et comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois, je le priai de me le laisser pour quelques jours. Il y consentit de la manière la plus obligeante. En voici un extrait fidèle, du moins quant à ce qui concerne notre question. Si j'y ai trouvé

quelque chose d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas si je le rapportois; cela seroit étranger à mon sujet : je laisse ce soin à ces auteurs qui, pour se mettre au ton de notre siècle, farcissent leurs livres de mille impiétés, de mille obscénités, et qui ne respectent ni les mœurs ni la religion.

Selon ce manuscrit, Mahomet étoit de la Mecque. Sa naissance fut obscure : comme il avoit des sentimens élevés, il pensa à se tirer de la misère et à faire fortune. Trop connu dans son pays pour pouvoir s'y distinguer, il vouloit passer dans une terre étrangère. La famine qui désoloit sa patrie lui en fournit l'occasion; il la saisit et se joignit à une caravane de ses compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé jusque dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Hauran est à deux journées de Damas, du côté du midi [1]; c'est un canton où les terres sont extrêmement et constamment fertiles. Dans les plus mauvaises années il y croît toujours du blé en abondance, et ce blé passe pour le meilleur qui soit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avoit alors un religieux nommé Sergius, homme sévère et régulier, mais entièrement dévoué à la secte et opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il étoit un des plus ardens et des plus zélés défenseurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius aperçut le jeune Mahomet : sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait et qui avoit dans l'air je ne sais quoi de noble et de distingué. Ses entretiens le charmèrent; il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, et il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, et il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la proposition n'auroit pas été conforme à ses inclinations, le jeune Arabe l'auroit acceptée par besoin : il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du religieux syrien. Naturellement souple et pliant, il parut docile à son nouveau maître; il écouta ses leçons et il les goûta. Né dans le sein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconséquence, et bientôt il abjura un culte grossier et superstitieux : mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre, et en devenant chrétien il devint hérétique, et hérétique arien. Les ariens nient la divinité du Verbe : ils veulent que Jésus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De là les grandes idées que les musulmans ont de Jésus-Christ : ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un prophète et comme un très-grand prophète : c'est la remarque du manuscrit que je cite.

[1] A l'orient du Jourdain.

Instruit des vérités du christianisme, Mahomet forma le dessein d'en instruire sa patrie, et de retirer ses concitoyens de l'abîme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il commença à dogmatiser; et il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des dieux.

A la loi payenne qu'il avoit abolie, il falloit en substituer une autre. Ses premiers succès l'enhardirent, et il eut l'ambition de devenir législateur. Il étoit naturel qu'il choisit la loi des chrétiens; il en avoit fait profession, et il en avoit une teinture plus que superficielle : mais elle étoit trop répandue dans l'univers; jamais il ne seroit venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur; et encore une fois il vouloit passer pour législateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper des esprits grossiers et de flatter des cœurs sensuels. Les Juifs ne faisoient plus un corps ni de nation ni de religion; ils étoient errans et dispersés par tout le monde. Il crut mieux trouver son compte chez eux, et il se persuada qu'en se parant de leurs dépouilles le larcin seroit moins reconnu : il eut donc recours à la loi judaïque, et il en détacha quantité de pratiques qui composent une partie de la sienne.

Ce n'étoit pas assez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir solidement et perpétuer ce grand ouvrage : son éloquence naturelle et le talent qu'il avoit de contrefaire le prophète attirèrent en peu de temps beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles et opiniâtres qui refusèrent de l'écouter, et qui prirent la résolution de se défaire du nouveau dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramoit contre lui. Il se sentoit assez de manége pour être législateur, mais pas assez de courage pour être martyr : ainsi il prit le parti de la fuite, et accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Médine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusque-là il n'avoit employé que la voie

d'exhortation pour introduire sa nouvelle secte; mais comme les choses n'alloient pas assez vite conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les événemens, se servir de la voie des armes : elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques Arabes déterminés, et il marcha contre sa patrie. Il y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à son entreprise. Ce coup hardi et heureux grossit ses troupes : bientôt il se trouva à la tête d'une formidable et nombreuse armée; il se rendit maître d'une grande étendue de pays; il parcourut en conquérant les provinces voisines, et il pénétra jusque dans le Hauran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius, son ancien maître; il eut plusieurs conférences avec lui; il en reçut de nouvelles instructions. Ces pourparlers alarmèrent ses disciples; ils en prirent ombrage; et comme Sergius étoit un homme dur et austère, ils appréhendèrent qu'il n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéissance aveugle, à leur imposer des lois trop onéreuses. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent dont Sergius fut la victime, et ils l'égorgèrent pendant la nuit. L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle ils s'étoient enivrés; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyoit que l'excès avoit donné occasion à une action si détestable. Le manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le législateur avoit reçu tant de bons offices, il avoit recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, et ce système paroît assez vraisemblable. Seroit-ce donc là le fameux testament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, et sur lequel dans ses notes il fait une longue dissertation? Je ne saurois le croire. Il dit que ce manuscrit fut apporté de l'Orient par le père Pacifique Scaliger, capucin, traduit en latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris, en 1630, à Rostoch, en 1638, et à Hambourg, en 1690, et que l'original trouvé dans le monastère des religieux du Mont-Carmel a été mis à la bibliothèque du roi. Il ajoute que les sentimens des plus habiles critiques sont partagés sur l'authenticité de cette pièce; que Grotius, Voetius, Bespiers et plusieurs autres savans ministres la croient supposée; que Saumaise, Hinkelman et Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces contestations. Comme la pièce dont je parle est une pièce toute différente de ce testament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu; et je suis persuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuscrit semblable, puisqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que selon les histoires que les chrétiens ont en main, ce législateur leur fut et favorable et affectionné : ce sont ses propres termes, que rapporte Saumaise : *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex historiis christianorum, addictum illum fuisse christianis et benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il est permis à un jésuite missionnaire de s'en mêler, surtout quand il s'agit de l'honneur et de la gloire de la religion, je suis, etc.

Pour confirmer ce que vient de dire le missionnaire de Damas de la tolérance des Turcs instruits et du respect qu'ils ont pour le christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette lettre nous donnions au public la lettre qu'écrit à sa sœur un missionnaire de Constantinople au sujet d'une cérémonie de la religion qui se fait tous les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'empire ottoman.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

Je connois trop votre zèle pour la religion et l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empressement de l'édifiant et touchant spectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chère sœur? au milieu même de Constantinople les catholiques font des processions solennelles aussi tranquillement et aussi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout simplement ce que j'ai vu. Au reste, le merveilleux de cette cérémonie, tout auguste qu'elle est, ne consiste pas tant dans sa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle se fait, et dans le respect dont les Turcs même qui la voient paroissent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrérie de Sainte-Anne, qui est établie depuis cinq à six siècles, et qui a passé dans notre église depuis trente ou quarante ans : c'est une antiquité respectable. Cette confrérie a des priviléges assez singuliers. Les confrères ont droit de

chanter l'Évangile avec une étole comme les diacres, et de prendre du vin dans des vases le jour de Pâques après avoir communié. Elle n'étoit autrefois composée que des plus notables catholiques du pays; mais depuis plusieurs années, MM. les négocians françois et vénitiens y sont entrés et lui donnent un nouveau lustre : cette circonstance est remarquable. Ordinairement dans le christianisme ces sortes d'établissemens de piété s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, et la succession des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Elle possède un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées et dans cette ville et dans cet empire. Ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jésus-Christ. Cette précieuse relique est vérifiée par les certificats et les pièces les plus authentiques, et c'est elle qui a donné occasion à la procession dont je vous parle. Cette procession se fait depuis longtemps la nuit du samedi saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre et l'arrangement.

Elle sortit de notre église vers les deux heures du matin, et n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasse choisis dans les palais des ambassadeurs, marchoit à la tête et faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précèdoit trois riches bannières qui étoient environnées et éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannières étoient suivies de tous les confrères, au nombre d'environ deux cents qui marchoient deux à deux, et qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espèce d'aube d'une toile blanche et fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux et d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un autel portatif, magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, et de presque autant de flambeaux. Sur cet autel s'élevoit une résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jésus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espèce de rotonde, dont le dôme est soutenu par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, et a dû coûter beaucoup. On voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés et ornés de sculpture, tout cela faisoit un très-bel effet.

Venoit après cela le clergé, composé des cordeliers, des récollets, des trinitaires, des dominicains, tous en chappes, et des jésuites en manteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, étoit porté par le prieur et les trois principaux officiers de la confrérie, habillés de blanc comme le reste des confrères. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la sainte épine, et j'étois en chappe avec une écharpe brodée d'or. Cette relique, qui consiste en une petite branche revêtue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement et le pied sont de vermeil. Le dais étoit environné de quelques prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux et de quatre confrères qui portoient de grands vases d'argent remplis d'eau de rose dont ils arrosoient continuellement les assistans. Cette odeur, mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumoient toutes les rues où l'on passoit, et qui étoient bordées d'un peuple infini. La procession étoit fermée par une vingtaine de confrères et par les principaux officiers des palais, qui tous avoient un flambeau. Il ne faisoit pas le moindre vent, et le ciel étoit on ne peut pas plus serein : jugez si tout étoit bien éclairé.

Tous les ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre et de Suède, s'étoient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le marquis de Villeneuve, qui est le nôtre, et qui se distingue autant par sa rare et solide piété que par son zèle ardent à soutenir et à étendre la religion, vint avec madame son épouse dans notre église, où la messe fut chantée en musique. Notre église, qui est, à ce que je crois, la plus belle que les catholiques aient dans tout le pays, étoit toute tendue de drap d'or et d'argent fourni par le prieur de la confrérie, qui est un riche marchand vénitien.

Les Arméniens, que notre ambassadeur a su intimider par son autorité, et qu'il a tellement gagnés par ses caresses qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bientôt réunis à nous,

avoient demandé avec instance que la procession se détournât pour passer devant une de leurs églises : on leur accorda cette grâce d'autant plus aisément que l'évêque de cette église est catholique dans le cœur ; qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entièrement, et qu'il l'auroit déjà fait si on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que, n'étant point suspect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son église : il étoit en chappe et en mitre ; plusieurs prêtres de son clergé l'accompagnoient, et étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques momens. Un de nos diacres chanta l'évangile du jour et l'oraison du patron de cette église. Ce prélat s'approcha ; je lui présentai la sainte épine, et il la baisa. A cette station, l'eau de rose ne fut point épargnée ; on la répandoit avec profusion, et l'on jetoit des fleurs en si grande quantité, que je fus obligé de tenir long-temps les yeux fermés. On dit que sur le passage les Turcs mêmes en jetèrent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vu, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chère sœur, une cérémonie qui sans doute vous surprendra. Je suis bien persuadé que vous ne vous seriez jamais imaginée que la religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre et en Hollande. Tout se passa avec une piété et une modestie qui surpassent de beaucoup celles de toutes nos processions d'Europe ; et les chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du christianisme, se font un devoir de paroître plus recueillis sous les yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée et de la majesté du Dieu qu'ils adorent, et de la sainteté de la loi qu'ils professent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous fasse plaisir, et à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre sainte religion. Je suis, etc.

LETTRE DU P. GURYNANT,

Sur des soulèvemens et des troubles.

De Damas, le 4 novembre 1739.

Un soulèvement général arrivé dans cette ville a été sur le point de causer la ruine de notre mission, et nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs et des schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman-Bacha ayant été employé dans la guerre que le grand-seigneur avoit avec l'empereur, on lui donna pour successeur Hussem-Bacha. Cet officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoli, Alep, etc., comptoit d'accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoissoit pas le génie des habitans de Damas, qui sont naturellement fiers, arrogans et ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La scène commença un vendredi ; je remarque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs ce que le dimanche est parmi les chrétiens. Ils vont régulièrement à leur mosquée sur le midi, surtout pendant le temps du *Ramadan* ou de leur jeûne. Leurs chaïks ou leurs prêtres crièrent à l'ordinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la prière ; et tandis que chacun, occupé au-dehors à se laver et à se purifier, attendoit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout à coup les portes, et les chaïks s'étant présentés : « Retirez-vous, dirent-ils, il n'y a point aujourd'hui de prière ; » celle qui part d'un cœur aigri et envenimé » n'est point agréable à Dieu. Allez venger » l'honneur du prophète, vengez ses lois, et » faites tout ce qu'un saint zèle vous inspirera. »

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussitôt aux armes : on n'entendit bientôt dans toutes les rues et les places de la ville que des coups de fusil et des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les grands s'assemblent ; ils vont chez le muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, et sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, et deux de ses domestiques tombent morts en sa

présence. Il ne balance plus et se laisse entraîner au torrent. Les grands vont de là aux tribunaux et font défense à toutes les cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les prêtres et le pontife, les magistrats et les grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil et de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis ; le peuple en devint plus furieux, et d'abord cinquante à soixante personnes de gens attachés au bacha furent massacrées.

Le carnage auroit été plus grand sans le bruit qui se répandît que le bacha s'étoit sauvé de son sérail par une porte dérobée ; les esprits se calmèrent, et le reste du jour fut tranquille. Le bacha en fut informé, et dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'aga des janissaires et l'aga des quapigouls, qui refusèrent d'obéir sur l'heure, et qui n'allèrent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils parurent : « Pourquoi, leur dit le bacha en colère, ne » contentez-vous point vos troupes? Je saurai » bien vous en faire repentir : qu'on ferme les » portes du palais. » On exécutoit ses ordres lorsqu'un domestique vint lui dire à l'oreille que le canon du château étoit braqué contre le palais et qu'on se préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baissa le ton et parla d'accommodement. Les deux agas parlèrent haut à leur tour, et lui dirent qu'il n'avoit point de paix à espérer de la part de la ville qu'aux conditions suivantes : 1° qu'il restituât les neuf cents bourses qu'il avoit reçues depuis son arrivée à Damas ; 2° qu'il renvoyât de son service une partie de ses troupes ; 3° qu'il s'engageât par écrit de ne molester personne durant le temps de son gouvernement ; 4° enfin que ce jour-là même il élargît les prisonniers. Il promit ce qu'on voulut pourvu qu'on mît bas les armes et qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laissa pas de part et d'autre de se tenir sur ses gardes. Bien en prit aux habitans, car trois jours après la parole donnée, le bacha, suivi de quatre mille hommes, entra sur le minuit dans un faubourg dont il avoit le plus sujet de se plaindre, et il le mit au pillage, saccageant, brûlant les maisons, et tuant tous ceux qui faisoient quelque résistance. L'alarme se communiqua en peu de temps à la ville ; on s'assembla au plus tôt et en si grand nombre, que le bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le sérail et ensuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable un peuple sans frein, violent, indiscipliné, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion et sa fureur, et qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de chrétien.

Dès qu'on apercevoit des chrétiens on maudissoit leur foi, et on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la ville ; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, et ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie. La frayeur causa la mort à plusieurs dames, et d'autres aimèrent mieux périr de la main de ces furieux que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine et le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées à coups de fusil, et les balles tombèrent à mes pieds. Une autre fois ils allumèrent un grand feu à la porte des franciscains pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espèce de miracle. Je serois infini si j'écrivois dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au bacha.

Le bacha, échappé de la ville, alla visiter Naplou [1], Jérusalem et les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, et pour se préparer au voyage de la Mecque. On sait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pèlerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur prophète Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'empire ; on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quant tout est rassemblé et qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le Ramadan. Le bacha de Damas est le maître et le conducteur de la caravane. C'est à lui à donner

[1] Nabolos, Sichem.

les ordres pour la marche et pour le séjour, à vider les différends qui s'élèvent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le bacha parcouroit les villes de son gouvernement, les habitans de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifièrent les endroits foibles de leurs murailles, ils relevèrent ceux qui étoient abattus, ils amassèrent des provisions de guerre et de bouche, et se mirent en état de soutenir le siége au cas que Hussem-Bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas : ils avoient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné et justificatif de leur conduite; mais ils apprirent vers ce temps-là qu'il avoit été arrêté par le grand-visir, protecteur du bacha sa créature, et qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimidèrent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposèrent point à l'entrée du bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avoit exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux prisonniers et congédié ses troupes; c'est ce qui le rassura et l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-décembre qu'il arriva jusqu'à la fin de janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les mécontens qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuèrent point; ils subsistoient encore au retour de la caravane. Alors le bacha, pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes et par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, et s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durèrent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent halte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses troupes de camper près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes et leurs effets; mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas, on leur courroit sus comme auparavant.

Ce nouvel échec discrédita tout-à-fait Hussem-Bacha. Caché dans son sérail, haï de ses troupes, baffoué de ses sujets, sans pouvoir et sans autorité, il n'avoit plus que le titre et le nom de Bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire dont la connoissance lui appartenoit, Achmet abdel Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant et intrépide, l'évoquoit aussitôt à son tribunal, et prononçoit des arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le Bacha entretenoit de secrètes correspondances avec le gouverneur du château, qui étoit bien fourni d'artillerie, et qui par sa situation commandoit la ville et les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les quapigouts, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêtèrent leur aga, se saisirent des portes, et le constituèrent prisonnier. Le signal fut aussitôt donné, et en peu de temps tous les révoltés se rassemblèrent et coururent droit au sérail. Les troupes du Bacha se défendirent d'abord avec courage; elles attaquèrent ensuite et repoussèrent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même furie de part et d'autre, et la victoire indécise ne se fixa en faveur des habitans que sur la fin du troisieme jour. Le nombre des morts fut à peu près égal. On regretta dans la ville sur tous ceux qui périrent, Achmet abdel Brédi, que son mérite et sa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deuil dressoit aux mânes de son héros un superbe mausolée, et l'invoquoit par des hymnes et des cantiques comme le père et le libérateur de la patrie, le Bacha dont le palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troisième fois. Mais le moyen de subsister à la campagne! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penser à mettre sa vie en sûreté : son unique ressource fut de lever des contributions, et c'est ce qui mit le comble à son malheur.

Les paysans des environs de Damas venoient continuellement à la ville pour se plaindre que la campagne étoit ravagée par Hussem-Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on consulta le muphti qui, après de mûres délibérations, décida que la loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu et des hommes, qui en vouloit

au bien et à la vie de ses frères. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le muphti, les commandant et officiers subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgeoisie, suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche, et arrivèrent le lendemain au lieu où l'on assuroit qu'étoit le camp du Bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparèrent des hauteurs, et les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces mesures furent inutiles, le Bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, et dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cents chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y régna à l'ordinaire, et l'on ne discontinua point de piller et de maltraiter les chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'octobre qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, et nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministère. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un consul et une nation françoise qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc, et qui dès la naissance de l'église ont persécuté les hommes apostoliques. On sait que l'apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher et de se retirer de leur ville. Aussi, puis-je assurer que, pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guère passé de semaines que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs et des schismatiques.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE D'ALEP,

Sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage.

A Alep, en Syrie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux et de plus remarquable dans les différentes contrées que je serois obligé de parcourir. Pour satisfaire à mes engagemens, voici le système que je me suis proposé de suivre. Dans les voyages, je me contente d'examinsr attentivement la position des lieux, la situation des villes, la différence des climats; mais quand je suis une fois fixé dans quelque endroit, les usages du pays, les coutumes des peuples, surtout en ce qui concerne la religion, font mon étude particulière; étude qui remplit les momens de loisir que me laissent mes occupations essentielles; étude que je ne crois pas indigne d'un missionnaire. Vous êtes François, vous êtes jésuite; je suis sûr que ce que je vais vous raconter vous fera plaisir. Les mœurs étrangères rapprochées des mœurs françoises, doivent flatter notre nation, et notre sainte religion ne peut que gagner beaucoup quand on la compare aux autres religions; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallèle, ou, si vous voulez, de ce contraste qui lui est si glorieux. Vous pouvez compter sur la fidélité de mon récit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin et que je n'aie vu de mes propres yeux. Je ne sais ce que c'est ni que d'inventer ni que d'exagérer, ni même que de hasarder. Vous me permettrez de finir cette lettre par quelques aventures de mon voyage; elles vous feront connoître jusqu'où les infidèles portent la superstition, et jusqu'où les missionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront sur l'état pitoyable où se trouve le christianisme dans l'Orient, et sur le malheureux sort de tant d'âmes infortunées, qui, avec les meilleures dispositions du monde pour le salut, périssent faute de secours. Je commencerai par la comparaison du carême des Turcs et du carême des chrétiens, des pâques chrétiennes et des pâques turquesques.

Le grand ramadan, ou le carême des Turcs, est une pratique solennelle de religion prescrite par le Coran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune tout entière. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la religion chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujetti ses disciples à cette loi. Les fausses religions se font souvent honneur d'imiter, du moins en quelques points, la véritable. C'est ordinairement le temps de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne; vous en verrez dans la suite la raison, et combien la brièveté des

jours et la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année on y a consacré dans cette ville la lune de janvier. Dès que la lune de décembre cessa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les musulmans que le grand ramadan commençoit le lendemain. Voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc et du filet noir, prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vue bonne un avantage sur les autres, et ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les mosquées ; à ce signal on reprend la pipe et l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez léger ; il est suivi de promenades, d'assemblées et de toutes sortes de divertissemens. On court les rues, partout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes, on se croit tout permis parce que l'on jeûne, et cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les chrétiens disent-ils que les Turcs sont alors à demi fous ; et ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les musulmans, bien persuadés qu'ils n'en auroient aucune justice s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courses nocturnes, chacun rentre chez soi, et quelques heures avant qu'on puisse distinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là se trouvent réunies l'abondance et la délicatesse des viandes, et l'on réserve pour ce temps du grand ramadan tout ce qu'il y a de plus succulent et de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est là une plaisante manière de jeûner. Quand vous demandez à un musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis et recherchés : C'est que je jeûne, dit-il ; si je ne jeûnois pas, mon repas seroit plus frugal, mais il faut me soutenir. Après ce grand repas, dès que le soleil paroît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au-devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence ; et ils ne paroissent guère en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos : c'est-à-dire que toute l'austérité du jeûne consiste et à faire meilleure chère et à faire le jour de la nuit. Vous connoissez en Europe bien des gens, surtout dans un certain monde, qui pratiquent cette espèce de jeûne presque toute l'année, et qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand soin de se défigurer par un masque affreux de sévérité et de mélancolie ; ils marchent lentement, ils ne se montrent qu'avec un air abattu et un visage exténué, à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, et dans ces sortes de grimaces les plus maladroits sont assez habiles pour réussir dès la première fois. Les féliciter alors sur la fraîcheur de leur teint, sur leur embonpoint, sur leur bonne santé, ce seroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce soit paroître pénitens.

Jamais la justice n'est plus mal administrée que pendant le temps de ce grand ramadan : le jeûne assure aux coupables une espèce d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en justice, quand il le dénonce et l'accuse devant le cadi, cet équitable juge répond à l'accusateur : Il est vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Vois son visage, il fait pitié ; il est si foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps et l'esprit, je ne sais presque où j'en suis moi-même ; la défaillance nous fait tourner la tête : il étoit apparemment à demi fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse ? je t'en fais toi-même le juge : le voilà sans forces et presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups ? Ce seroit une cruauté. L'accusateur, si c'est un chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, et s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la consolation de s'être plaint. Si c'est un musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, surtout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrètement quelque somme d'argent entre les mains de son juge : cette somme attire infailliblement la compassion sur son épuisement et sa prétendue foi-

blesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur qui ne se contentent pas de ces raisons, et qui veulent absolument une satisfaction proportionnée ; mais quelquefois aussi ils en sont les mauvais marchands, et c'est ce qui arriva le carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribunal public un autre Turc dont il avoit reçu un affront sanglant. Le juge gagné penchoit vers la clémence, et pour être autorisé à ménager le coupable, qu'il protégeoit et qu'il vouloit sauver, il fit beaucoup valoir la raison tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accusateur une raison suffisante, il s'obstina à soutenir que l'accusé étoit en état de supporter la punition méritée ; il élevoit la voix et parloit avec beaucoup de feu et de vivacité. Le cadi, qui ne pouvoit opposer à ses représentations rien de raisonnable, y répondit d'une manière singulière mais efficace. Ah ! ah ! lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi, apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puisque tu parles tant, et que tu ne sens pas la foiblesse que nous éprouvons. Et sur-le-champ il lui fait donner la bastonnade comme à un prévaricateur de la loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand ramadan. L'argument n'étoit pas juste, mais il étoit péremptoire, et le pauvre malheureux ne put y répondre que par ses cris.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois jours de réjouissances, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les bazars et dans toutes les places, des divans chargés de tapis et de carreaux. C'est là qu'on mange en public, c'est là qu'on reçoit les visites, c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font branler avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, et qui descendent jusqu'à terre : ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'en coûte rien pour être spectateur, et que pour son argent on peut être acteur à son tour si l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes ; dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes et d'autres instrumens barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui sont comme la basse de la musique : dans l'espace de quelques momens l'homme se trouve élevé jusqu'à la voûte, dont la hauteur égale celle de nos églises de France les plus exhaussées. Dans cette position, les plus hardis et les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers ; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre : la musique cesse et fait place aux battemens de mains et aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force et de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sols de France pour se donner ainsi en spectacle au public. Un aga préside à ces jeux, et reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge. Les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, et le haut à égale distance de la voûte ; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons et les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, et les chaises, qui suivant son mouvement se tiennent toujours droites et sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds et sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela des petits tours composés de planches en ligne horizontale, et qui roulent sur un pivot ; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfans au-dessous de dix ans, et ils passent rapidement en revue devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale occupation des musulmans pendant ces trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et voilà ce que j'ai appelé les pâques turquesques. Je vous assure que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horizontales, le bruit effroyable des machines, et le mélange de tant de voix confuses, font un spectacle qui donne plus d'horreur que de plaisir. Ah ! que ces pâques sont bien différentes des pâques chrétiennes ! Commençons par le carême qui les précède.

Nous sommes ici presque aux portes de la fameuse Antioche, où saint Pierre établit d'abord et la chaire de vérité et le siége apostolique. Vous savez que cette ville fut la première de toutes les villes de l'univers qui eut

le bonheur et la gloire de voir naître dans son sein des adorateurs fidèles, et de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ses murs. Docile à la voix des apôtres, ils lui transmirent leur esprit, elle en suivit les règlemens ; ce fut d'eux qu'elle apprit la manière de célébrer les fêtes, et toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formèrent sur elle ; et comme Alep (autrefois appelée *Hiérapolis* et ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement et le plus religieusement à ses traditions et à ses coutumes : elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu : c'est ce qui rend ses traditions plus sûres et ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austère, et l'on y fait un carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'église romaine ; mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, et ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile ; et à l'abstinence de ces mets, les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste, on ne parle jamais de dispense : les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres ; les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin, ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur foiblesse, en rompant le jeûne, jamais ils ne rompent l'abstinence. Si par hasard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'est, selon eux, un péché presque impardonnable, dont ils n'osent se confesser, et dont on a bien de la peine à leur donner l'absolution. Un médecin qui au commencement du carême viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conserver leur précieuse santé, ne feroit pas fortune ; on le regarderoit, je ne dis pas seulement comme un prévaricateur, mais comme un monstre, et comme un ministre du démon : on en auroit horreur et on le fuiroit. Voilà jusqu'où les Orientaux portent la sévérité dans les sentimens et dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglois et les Hollandois : ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne pouvant les soutenir, plusieurs d'entre eux, pendant le carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est aux temps heureux du christianisme naissant que vous voulez qu'on remonte pour justifier les traditions ; c'est aux quatre premiers siècles de l'église que vous en appelez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques ; traditions qu'ils ont reçues de la fameuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette objection embarrasse nos protestans ; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le purgatoire, l'adoration de la Croix, l'invocation des Saints, etc., sont des inventions papistiques, et sorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'est point ici question, ni des papistes, ni de la Babylone, ni de l'Antechrist : ce sont là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardiesse qu'inspire l'hérésie, peuvent en imposer en Europe, mais qui ne signifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les apôtres. Le pas est difficile à faire : aussi ces messieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une dispute où ils auroient du dessous ; et plus sages qu'en France, ils gardent sur tous les points contestés et sur toutes les pratiques de la religion un respectueux et profond silence, bien persuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le suffrage

de l'église grecque. Cette conformité de sentimens entre l'église grecque et l'église latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions. Je connoissois il y a quelques années, fort particulièrement, un ministre de la nation hollandoise : c'étoit un homme de beaucoup d'esprit ; je m'entretenois souvent avec lui, parce qu'il parloit fort aisément latin. Il s'embarqua, et avant son départ il me dit en confidence qu'il alloit en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante sur laquelle ses yeux lui avoient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avoient changé.

Messieurs de la religion prétendue réformée n'oseroient ici dogmatiser ; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un ministre anglois, zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un catéchisme de sa façon : il prétendoit faire couler dans l'esprit et le cœur de tous les chrétiens le poison dont il étoit rempli ; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, sans que les missionnaires fussent obligés de se donner pour cela le moindre mouvement. Les chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne savent ce que c'est que de douter de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie ; et ils ont un si grand attachement pour leurs jeûnes et leurs carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont aussi reçu d'Antioche, leur voisine et leur maîtresse dans la foi, la coutume de prier pour les morts. L'invocation des saints, et en particulier pour saint Georges, leur est si chère et si précieuse, qu'ils se feroient plutôt hacher en pièces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la mère du grand prophète Jésus ; et en cette qualité la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle. Quel étrange contraste ! Des hommes nés dans le sein du christianisme refusent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reste, le respect des musulmans ne se borne pas à la mère de notre Dieu ; le sépulcre du Messie est un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont visité les sépulcres des deux prophètes comme des hommes d'une piété extraordinaire ; et à ce double pélerinage sont attachées des marques de distinction : c'est un saint, dit-on ; il a été à Jérusalem et à la Mecque. Un de nos marchands, qui a demeuré long-temps dans la Cité sainte, et qui avoit vu plusieurs fois de ces pélerins turcs, m'a raconté qu'ils alloient sur leurs genoux, et se traînoient à terre depuis la porte jusqu'au saint sépulcre ; qu'avant d'y entrer ils ôtoient la cesse de leur turban : c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, et une marque de respect quand on le fait volontairement ; qu'ensuite ils se prosternoient ; qu'ils faisoient des inclinations profondes, et qu'ils frappoient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, et m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le grand-seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux et magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur et de conservateur de la Cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent : aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis que des chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels et affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon révérend père ; mais pardonnez à mon zèle cette petite digression. Je reviens à la manière dont nos chrétiens célèbrent la pâque.

Ils appellent le jour de la résurrection le jour de la grande fête, ou simplement la grande fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites ; tous enfin soit hérétiques, soit schismatiques, soit catholiques, tous observent les mêmes pratiques ; tous font trois jours de fêtes consécutives comme en Europe ; et comme en Europe la solennité commence dès le samedi saint, ils ne jeûnent pas la veille de Pâques, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Il y en eut un qui s'étant confessé à notre supérieur, après avoir abjuré son schisme, lui promit qu'il n'en mangeroit que le lendemain, pour se conformer à l'église romaine, et il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il pouvoit lui promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager sa famille à en faire de même.

. Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le pre-

mier qui parle dit ces paroles : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité. Oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité ; réjouissons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour on pare les maisons, on porte ses habits les plus magnifiques, et il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'église sur les dix heures, et jusqu'au soir on rend ses visites. Tout s'y passe avec une décence et une cordialité charmante. Partout on voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la religion qui l'inspire.

Dès le samedi saint toute la nation françoise et tous les religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes. Messieurs les Hollandois et les Anglois nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques : François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux nations au milieu desquelles nous vivons ; et ces nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites ; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'est la demeure des chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes nations, et même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la religion met à la bouche de tous les chrétiens, et toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand mystère de la résurrection.

Notre première visite fut chez l'archevêque des Maronites. Un curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du prélat : c'étoit la salle d'honneur, et par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon révérend père, cette salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées françoises, mais cela n'en est pas moins vrai, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux lapis, sur lequel sa Grandeur étoit assise, les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin, qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ses côtés étoit son grand-vicaire, et après le grand-vicaire deux ou trois curés, tous dans la même posture. Dès que nous parûmes, aussitôt l'archevêque se leva ; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les prêtres et les religieux baisent la main des évêques, et les laïques celles des prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues et en présence des Turcs.

De là nous allâmes chez le patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos églises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux prélat a ses vues ; son dessein, en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une église : c'est le tour que prennent ici les chrétiens. Comme il leur est défendu par le Coran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la loi, ils font bâtir de grandes salles voûtées, qu'ils habitent quelques années ; ils demandent ensuite à la sublime Porte la permission de les changer en églises : ils l'obtiennent aisément, pourvu qu'ils donnent au grand-visir une certaine somme d'argent dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du prélat, et même pour lui attirer des éloges. Il est très-bon catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques, qui ne voulurent pas être de sa communion et qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas, où il résidoit, se choisirent un autre patriarche, et ce partage l'a obligé de venir fixer son siége à Alep. C'est un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes. Il voulut que nous eussions l'honneur d'être assis à ses côtés sur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux se croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, et méprisés si leurs hôtes le refusoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux princes de l'église, nous passâmes chez les principaux habitans suriens, arméniens, grecs et

maronites : partout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la table est toujours dressée pour régaler ceux qui se présentent. Il y avoit partout des œufs durs, des dattes, des raisins, des figues, des pistaches et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi ces mets différens, et dès qu'on en a goûté on vous présente un coup de vin et d'eau. On vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez; mais à chaque visite, il faut manger et boire, et en user autrement ce seroit une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables, et quelques multipliées qu'elles soient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, et qu'on en soit incommodé.

En voilà assez, mon révérend père, pour faire sentir la différence qui se trouve entre notre carême et le ramadan, entre les solennités turquesques et les solennités chrétiennes. A ne juger des deux religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'esprit de tout homme sensé et raisonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en sa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonstanciés vous fatiguent ou vous ennuient; on est si curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de l'étranger : les coutumes, la religion, les mœurs piqueroient-elles moins notre curiosité ?

Nos pères d'Alep ont toujours le même succès dans leur mission; la moitié de la nation surienne est déjà catholique, et nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'église. Les Arméniens et les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs. Ne méprisons point ces conquêtes, mon révérend père, elles ne sont quelquefois rares que parce qu'elles sont extrêmement difficiles; et si quelqu'un étoit tenté de les mépriser, faites-le souvenir, je vous en conjure, de ce que dit un saint docteur, qu'il est plus aisé d'éclairer des milliers d'idolâtres et de toucher des milliers de pécheurs, que de persuader un hérétique; et que le retour sincère d'un schismatique est une espèce de prodige.

Ce prodige se renouvelle cependant tous les jours sous nos yeux, et nous avons la consolation de voir de nouveaux convertis, fermes et inébranlables dans la foi, la confesser publiquement et généreusement. Il y a quelques jours qu'un Surien qui venoit de faire son abjuration, fut interrogé sur sa religion par un patriarche schismatique. N'es-tu pas Franc? lui dit le prélat. La question étoit susceptible d'ambiguité et d'équivoque : par le nom de Franc on entend ici et les Européens et les catholiques romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas assez claire pour être obligé de se déclarer nettement. Non, dit-il, je ne suis pas Franc. Mais, poursuivit le prélat, n'as-tu pas embrassé la religion des Francs? De quels Francs me parles-tu? répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponse, il faut savoir que les chrétiens de ce pays abhorrent la religion des Anglois et des Hollandois, qu'ils disent n'être pas bons Francs.

Pour couper pied à toute tergiversation, je te demande, dit le patriarche, si tu ne suis pas les dogmes du pape et de l'église romaine? La question étoit trop pressante pour ne pas s'expliquer : dissimuler c'eût été trahir sa foi. Oh oui, répondit le Surien, et je m'en fais gloire. A quoi penses-tu, infidèle, répliqua le schismatique? A quoi je pense? et ne sais-tu pas, seigneur, que presque toute notre nation croit déjà comme moi, et que bientôt nous serons tous réunis à l'église de Saint-Pierre de Rome? Vous vous vantez d'être mieux instruits que nous, d'être nos maîtres et nos pères en Jésus-Christ, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, et n'est-il pas honteux que nous soyions obligés de vous prévenir? Piqué de ces justes reproches, le prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Évangile : *In peccatis natus es totus;* et de dépit, il lui rendit les six piastres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau catholique qui ne s'attendoit pas à ce présent, les reçut volontiers; ce fut autant de gagné pour lui, et autant de perdu pour le patriarche, qui, quelques jours après en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa maison et excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juste et bien valide? vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'avisa pas de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon révérend père, de finir cette lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjouiront : mais elles ne me firent point rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman, et tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'étoit pas scrupuleux, surtout sur le vin; et comme il ne voyoit aucun Turc qui pût le déférer, il en but tout à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter sur mon mulet, qui n'avoit ni sangle ni étriers. Il poussa le sien; le mien voulut aller de compagnie, et au premier mouvement je tombai sur la tête, dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même temps et tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé; et comme j'avois perdu mon conducteur de vue, j'appelai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, et après m'avoir demandé si je n'avois point de mal, il me prit entre ses bras, et me remonta sur ma bête. Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, et je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devoit s'assembler la caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou soixante pas de ce château, m'asseoir sur le bord d'une rivière pour y dîner. Mon dîner consistoit en deux œufs durs et un peu de fromage; mais je comptois du moins le manger seul et tranquillement, lorsque tout à coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demandèrent leur part : je ne sais par où ils étoient venus. J'eus beau leur protester que je n'avois pour toutes provisions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix et la moitié d'un fromage, ils n'eurent point égard à mes représentations, et ils me menacèrent avec leur fusil et leur sangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route que d'être poignardé; je leur donnai quelque chose, et ils se contentèrent de peu.

Quand il s'agit de se coucher, je choisis pour la place de mon lit un rebord de muraille, sur lequel j'étendis une méchante paillasse, ou plutôt un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets, de peur qu'ils ne se blessent. La place n'étoit pas trop bonne; elle me fut cependant enviée et disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, et me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode et la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'est qu'on y voyoit la mer, la lune et les étoiles. J'avois de la peine à céder; et comme je défendois le terrain, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix. Après m'avoir gracieusé et fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, et lui dit qu'il me connoissoit, parce que j'étois un docteur de ma loi et un docteur franc. Ce mot de docteur étourdit mon adversaire, qui se retira. Vous voyez, mon révérend père, que cette honorable qualité, dont certaines gens font si peu de cas, n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scène. Nous étions campés dans une prairie, qui n'étoit séparée du cimetière des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetière un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espèce de surtout dont se servent les voyageurs sur mer et sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de redingote, et qui ne diffère en rien de la robe d'un capucin, sinon qu'il s'ouvre par-devant, et qu'en dedans il est doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote et j'allai m'étendre sur le sépulcre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut disposée à mon gré pour reposer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit raffinement de délicatesse me coûta cher. A peine eus-je dormi l'espace d'un quart d'heure d'un sommeil profond et tranquille, que plusieurs Turcs de notre caravane commencèrent à s'écrier que je profanois et le sépulcre et le cimetière; et tous concluoient que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidèle fût couché sur le corps d'un de leurs fidèles, à qui le grand prophète Mahomet avoit ouvert les portes du ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zèle outré de superstition : mais il sentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, il craignoit pour moi. Il les apaisa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, et il me fit coucher sur une couverture, qu'il étendit par terre entre ses mulets et

ses ballots de marchandises : je dormis là sans que les mulets qui me touchoient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fissent aucun mal. Rien n'est si doux que ces animaux; et dans tout ce pays c'est un proverbe, assez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur et l'humanité des hommes, et les hommes la férocité et la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, et au milieu d'une nuit obscure et noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux et bordé de précipices : comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étudioit à suivre celui qui le précédoit. J'avois heureusement devant moi un Turc que j'apercevois plus aisément, parce que la cesse de son turban étoit blanche; c'est ce qui distingue les Turcs d'avec les chrétiens. La mienne étoit bleue, comme l'est celle de tous les prêtres grecs ou maronites; ceux qui ne sont pas prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, et celle des Juifs est ordinairement rayée. La cesse de soie verte est le partage des seuls descendans de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un ambassadeur du grand-seigneur auprès du roi de Perse se plaignoit à ce prince de la part du sultan son maître, de ce qu'il permettoit aux domestiques et aux personnes de la plus basse condition, de porter cette couleur qui étoit celle du grand prophète. Le roi de Perse répondit en riant à cet ambassadeur, que de toutes les couleurs la verte étoit la plus commune et la plus méprisable, parce que les hommes et les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu est la couleur du ciel qui est au-dessus de nos têtes. Cette réponse déconcerta l'ambassadeur, et il n'insista plus sur cet article de ses instructions.

Fatigué d'une si pénible marche, j'aperçus plusieurs arbres dans un petit vallon; je voulus aller m'y reposer, je trouvai que les plus distingués d'entre les Turcs y avoient déjà dressé leurs tentes : je me retirai, et j'allai m'appuyer contre nos ballots, exposé à l'ardeur du soleil, qui étoit insupportable quoique au mois de novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingen de café sans sucre, ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, et je m'en accommodai, parce que j'étois tout baigné de sueur. En revanche je lui donnai six noix; je dis six, car il m'étoit important de les compter; il me parut content, et pendant le reste du voyage, nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit présent.

Le jour suivant, nous campâmes sur le bord d'une rivière, sous un ombrage frais et charmant. Mais ce fut un autre embarras; mes provisions étoient bien diminuées, et je n'avois presque rien pour souper. Soliman, mon incomparable Soliman, seul confident de mes besoins et de mon indigence, m'apporta deux petits oiseaux grillés sur la braise; les chasseurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, et je lui laissai l'autre; il y joignit un bassin rempli d'un riz si solide, que la cuiller pouvoit à peine y entrer, et par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point là question de répugnances, j'étois fait aux façons du pays; nous nous en servîmes alternativement. Il commença à manger le premier, en me disant : Mange, cela est bon, ne crains rien. Nous bûmes, dans la même cruche, de l'eau tant que nous voulûmes, sans frais et sans scandale; je dis dans la même cruche, en France ce seroit incivil d'en user ainsi, et parmi eux ce seroit n'être pas homme d'en user autrement : ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des esclaves Maures manger à la table de leurs maîtres, et choisir ce qui étoit de leur goût. Tout cela est contre la politesse françoise; mais ils prétendent eux que cela est selon les lois de la nature et de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent : nous sommes tous hommes, disent-ils, et par conséquent tous égaux dans notre origine; un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela est selon les lois de la nature, mais non de la nature civilisée et perfectionnée par l'éducation : ils n'entendent point tous ces raisonnemens, et ils se moquent des règles austères et gênantes de notre politesse.

De là nous arrivâmes aux portes d'une ville, et nous n'y entrâmes point. Tous les habitans sortirent en foule, les uns par curiosité, pour voir de nouveaux visages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connoissance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, et les catholiques des catholiques. Comme je n'étois connu de personne, je fus le spectateur tranquille de ces

empressemens, et je ne pouvois faire qu'un personnage muet. Je n'avois point de dîner à commander, et il me restoit encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeois qu'à me délasser et qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approchèrent de moi, me saluèrent respectueusement et me baisèrent la main : c'étoient des chrétiens maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois prêtre. Je les laissai faire, et quand ils virent que je ne me défendois point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, et me donnèrent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le curé vint lui-même ; mais comme il étoit mon collègue dans le sacerdoce, il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, et il me conduisit dans sa maison ; il me donna à dîner. On servit des œufs brouillés, et c'étoit tout ; mais c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner, il me montra son église : dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voisinage me suivirent ; ils vouloient voir un prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres et les complies de la Toussaint, et matines et laudes pour le jour suivant. On me tint toujours compagnie ; si l'on m'avoit laissé seul, j'aurois cessé de chanter, et l'on ne m'abandonnoit point parce que je chantois toujours. Le chant de l'église romaine qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit sans doute pour eux des agrémens ; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faisois la description de cette église, mon révérend père, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur vous feroit verser bien des larmes. C'étoit une étable; non, ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistoit en un petit carré que formoient quatre murailles qui portoient quatre soliveaux, sur lesquels on avoit mis des fagots de bois ou d'épines. On avoit fait au-dessus une terrasse, sur laquelle on se promenoit, et qui se trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contiguë. Le bon curé m'étala tous ses ornemens ; ils consistoient en une pauvre chasuble ; l'aube et la nappe étoient extrêmement noires, et je crois qu'il s'en servoit depuis plus de six mois. Il n'y avoit point de devant d'autel, et la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes qu'il attacha sur la muraille avec des épingles : c'étoit un présent que lui avoit fait en passant un missionnaire jésuite. Le présent n'étoit pas considérable, c'étoit de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sols. Il me regarda ensuite, et je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet, je lui aurois donné ce qui lui étoit nécessaire ; quelque bonne âme en France m'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette église, et cependant le saint sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle ; je ne vous la ferai pas parce qu'il n'y en avoit point. Le saint sacrement étoit dans une petite boîte rouge, et le ciboire de bois peint étoit sur un des gradins de l'autel avec le chandelier : c'étoit encore un présent d'un missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre ; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit, et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la pixide des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien ! que notre Dieu est grand, mon révérend père, mais qu'il est bon, il s'abaisse à tout pour nous sanctifier !

Aussitôt que j'eus rejoint ma brigade, mon curé reconnoissant m'envoya deux poules cuites et une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avoit ménagé, je me crus riche, et dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman : j'avois mangé de ses oiseaux, il étoit bien juste qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner, je versai du vin dans ma tasse, et pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voisin, le Turc au café ; il me laissa faire, et alla la laver à la fontaine ; il la croyoit immonde, parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à sa superstition, et dès qu'il l'eût rapportée, je recommençai : il se leva et recommença la même cérémonie. Enfin je dévoilai le mystère, et je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite disgrâce, et je le priai de me mener dans quelque endroit séparé où nous pussions dîner ensemble. Il ne demandoit pas mieux ; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient : d'ailleurs il étoit du pays des Druses, et les Druses sont re-

gardés comme des hérétiques par les musulmans.

Tout alloit bien jusque-là ; mais bientôt mon Turc superstitieux me fit encore une chicane qui pensa me susciter une mauvaise affaire. Sur le soir j'avois soif, et je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine, il venoit d'y remplir sa cruche ; dès qu'il me vit puiser avec ma tasse, il se mit à crier de toutes ses forces : *ia allah !* ô Dieu ! A son embarras, à ses gestes, à ses cris, à ses plaintes, je sentis bien que je transgressois quelque loi : mais je le laissai crier, et je me hâtai de boire parce que j'avois soif. Sur ces entrefaites arrivèrent d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce chrétien en a puisé avec son finghen avec lequel il a coutume de boire du vin ; la fontaine est immonde. Ils se moquèrent de lui en lui disant : *à la nafra :* sur son âme, sur sa conscience ; et moi je répondis : *naâm â lâ nafsi* : oui, sur mon âme, sur ma conscience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends sur moi. Je fus cru préférablement à lui ; cependant il est certain que selon leurs idées la fontaine est immonde, et je ne sais pas de quelle eau ils se serviront pour la purifier.

Nous descendîmes dans une vallée où j'aperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on est étranger on admire tout. De ces cabanes je vis sortir des personnes habillées d'une manière qui me frappa : leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries et de sequins d'or de Venise ; les femmes avoient non-seulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expression est neuve, mais elle est juste. Elles avoient des perles aux deux narines, et les plus riches en avoient le nez si chargé que je m'étonnois comment il pouvoit les soutenir sans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, et nous passâmes fièrement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, et encore plus les François sans armes que les Turcs armés. On me disoit dans la caravane, un François contre cinq Arabes, et un Arabe contre cinq Turcs. Cela est bien glorieux à notre nation, et l'on peut juger par là jusqu'où s'est répandue la terreur du nom françois.

Enfin nous arrivâmes à Caffetin ; c'est la patrie de mon fidèle Soliman ; je fus logé chez lui, et pour me faire compagnie, il invita mon dévot turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut la première fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me présenta me dégoûtoit, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vite, et le souper ne dura pas plus d'un quart d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table. Après le repas, ils se lavent les mains avec de l'eau et du savon : la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirèrent, et je fus fort surpris de voir toutes les filles et les femmes qui composoient la famille se ranger autour de moi et me tenir compagnie. Dans ce pays jamais elles ne paroissent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un religieux Franc, et qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de rester toutes ensemble avec moi. Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage ; ce seroit ici la plus grande incivilité, et dès qu'elles s'en aperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les lois austères que leur imposent et l'éducation et la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres ! dans toutes mes missions d'Europe, jamais je n'avois reçu tant de marques de bonté et de bienveillance que j'en reçus de cette famille infidèle. Ces bonnes gens me parloient éternellement, et je ne les entendois pas ; ils avoient la patience de tourner la phrase en tant de manières qu'enfin je comprenois quelque chose. Nos François, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette complaisance pour les étrangers. Pour eux ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur disois que ce que je savois. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent les faisoit quelquefois sourire, mais c'étoit d'une façon aimable plutôt que choquante, et plus capable de m'encourager que de me déconcerter. « Savez-vous l'arabe, me disoient-ils? — Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. — Savez-vous le turc? — Non. — Que savez-vous donc? — Je sais le fran-

çois, le grec, l'italien et le latin. Je sais toutes les religions : je sais qu'il n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, et vous malheureusement vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié, quand je saurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous instruire, et tâcher de vous sauver. Ces promesses étoient reçues avec reconnoissance. Hélas ! mon révérend père, il ne manque ici que des missionnaires ; la moisson seroit abondante. Les Druses ont en horreur la polygamie, et quoique pour ne pas s'attirer d'avanies et de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucun sacrement dans la pratique, dans la spéculation ils n'en rejettent aucun. Ce seroit là deux grands acheminemens à leur conversion.

Charmé de tant d'attentions, je voulois reconnoître une si affectueuse hospitalité ; je ne pouvois le faire que par quelques petits présens, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur distribuai : j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osois les leur présenter, de peur que la croix ne leur fît peine, et qu'ils ne fissent en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre salut. Je m'enhardis pourtant, et je me hasardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma surprise ! quelle fut ma joie, quand je vis la mère ôter le chapelet à cet enfant, et en baiser la croix, et la porter sur sa tête pour marquer son respect ! le chapelet fit la ronde dans toute l'assemblée ; on l'admiroit, on le considéroit, on le baisoit. Voilà des infidèles bien chrétiens, me disois-je à moi-même. Hélas ! il ne leur manque que des missionnaires pour les instruire. Mais si nous ne les instruisons pas, ce n'est pas notre faute, permettez-moi de vous le dire, mon révérend père, c'est la vôtre. Envoyez-nous du secours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui sont dus, un petit voisin âgé de dix ans, s'étoit glissé dans la chambre pour me voir de plus près ; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à son tour voir ce chapelet, qui faisoit l'objet de la curiosité ; mais dès qu'il en aperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui se trouva assez près de lui, et il se mettoit en disposition de la briser. La maîtresse du logis l'arrêta ; elle lui arracha le bâton, et le chassa de la maison.

Après mille remercîmens, on garnit d'huile la lampe de ma chambre : c'est ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laissa seul ; je fis ma prière, et je pris un peu de repos. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon révérend père : j'avoue que, comme il est des nouvellistes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des événemens extraordinaires, des villes prises, des batailles gagnées, il est des chrétiens qui ne prennent plaisir à nos relations que quand on y parle de faits éclatans, de nations conquises à Jésus-Christ, d'empires et de royaumes convertis. Cette lecture ne sera pas du goût de ces sortes de personnes ; mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéressans, ne laissent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connoître le caractère des peuples, les pratiques de leur religion, les peines inséparables de la vie d'un missionnaire. Ce sont les objets que je me suis proposés, je crois les avoir remplis ; ainsi j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU PERE FROMAGE,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. LE CAMUS, DE LA MÊME COMPAGNIE,

PROCUREUR DES MISSIONS DU LEVANT.

Relation d'un concile national tenu chez les Maronites le 30 septembre 1736.

A Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je préviens vos demandes et les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant et édifiant spectacle que la religion vient de nous présenter. C'est du synode des Maronites dont je parle. Depuis leur réunion à la chaire de saint Pierre, ils avoient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'église, et en 1516, leur patriarche s'étoit trouvé au cinquième concile de Latran ; mais jamais ils n'avoient tenu de synode

national. Tout s'y est passé avec tout l'éclat et toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre infidèle.

Peut-être serez-vous bien aise, mon révérend père, de savoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire : j'ai été l'orateur du synode, je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avoit prédit que j'aurois l'honneur de prêcher devant un concile, je vous avoue que j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille distinction est au-dessus de mes foibles talens ; mais il est dans la vie certaines occasions, certaines circonstances, où, par obéissance et pour le bien de l'église, le zèle est obligé de se prêter à tout, malgré ses répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos évêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué ; grâces au ciel de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siècles chez les Maronites! La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient, a respecté la pureté de leur foi, et jamais le schisme et l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la chaire de saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'église les ont préservés de ces funestes malheurs, et s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles et plus fidèles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentimens et dans ces dispositions : on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos chrétiens étoit pure ; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps la discipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le savez, mon révérend père, l'épouse de Jésus-Christ est toujours sans rides, mais ses enfans ne sont pas toujours sans souillures ; l'église est toujours sainte, mais la corruption altère quelquefois la sainteté des sujets qui la composent. Insensiblement la succession des années introduit le relâchement dans les sociétés les plus saintes, et ces révolutions, presque inévitables, sont le triste apanage de la condition humaine. On ne cesse pas d'être homme, parce qu'on est chrétien. Il s'étoit donc glissé quelques abus chez nos Maronites, et ils avoient donc gagné jusque dans le sanctuaire : ces taches blessèrent les yeux de quelques personnes zélées ; elles en écrivirent au saint-siége pour demander qu'on apportât un remède prompt et efficace à des maux qui commençoient à s'invétérer. Le souverain pontife, chargé par sa primauté de veiller aux besoins de l'église universelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictoit un zèle pur et désintéressé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remède ; que voyant les choses de plus près, on seroit plus à portée de prendre les mesures convenables ; il se persuada qu'un concile national donneroit plus de poids aux réglemens et aux défenses qu'on seroit obligé de faire. D'ailleurs le saint père n'ignoroit pas que, selon les règles ordinaires de l'église, c'est sur les lieux que ces sortes de causes doivent être décidées en première instance avant que d'être portées à son tribunal ; sauf à lui à en rejeter ou à en approuver le jugement et la décision. C'est le parti que prit ce sage pontife ; il avoit nommé monseigneur Assemanni[1] ablégat apostolique dans ces cantons ; c'est un prélat actif et judicieux : il le chargea d'une lettre adressée au patriarche des Maronites. L'ablégat, dès la première visite, la lui remit entre les mains. Je l'ai lue ; rien n'est plus sage, ni plus ferme.

Sa sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au patriarche d'assembler un concile de concert avec l'ablégat, d'y proposer environ une douzaine d'articles qui regardoient la réforme, et de les faire recevoir, afin que, appuyés de l'autorité du concile, ils eussent plus de force. Comme il n'auroit été ni juste ni même prudent d'agir d'autorité, et de fermer la porte à toutes représentations, le pape accordoit au patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos pour de bonnes raisons, pourvu néanmoins qu'il s'engageât à faire savoir ces raisons au saint-siége, et qu'il promît de s'en tenir à la dé-

[1] Joseph Assemanni, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le séminaire des Maronites, chanoine de l'église de Saint-Pierre, garde de la bibliothèque du Vatican, a été un des plus savans hommes de son siècle, et un prélat des plus vertueux.

cision que Rome porteroit quant elles y auroient été mûrement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1° C'étoit une ancienne coutume des évêques Maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordinaire séparé de celui de l'évêque que par une porte de communication. Les religieux en avoient aussi dans l'enceinte de leur monastère. Croiriez-vous bien, mon révérend père, qu'une chose si scandaleuse ne causoit presque point ici de scandale, ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée et de la sainteté des prélats et des religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vertu la plus irréprochable. Apparemment que ces religieuses avoient pris la place de ces veuves pieuses ou de ces filles dévotes qui dans les premiers temps de l'église, consacrées à l'ornement et à la décoration des autels, ne s'éloignoient guère des basiliques.

2° Le patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de faire les saintes huiles : il les distribuoit aux évêques et aux curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on les alloit demander; la taxe étoit générale et sans exception, et le pauvre curé donnoit un écu : on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma présence un curé venant les demander, n'offrit qu'une pièce de 50 sols; on eut bien de la peine à les lui accorder, et ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté qu'il les obtint. Un autre, après les avoir reçues, dit en payant à celui qui les distribuoit la somme prescrite : Prenez le prix des saintes huiles. J'étois présent à cette scène; elle me révolta, elle m'indigna : je pris la liberté de représenter que c'étoit une simonie. On me dit pour toute réponse que c'étoit la coutume, et l'on crut par là se justifier pleinement.

3° Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De là, que d'inconvéniens! L'avidité du prélat rendoit les peines ecclésiastiques et moins justes et plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas! et de quoi n'abuse pas la cupidité! Vous sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4° Le saint-sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des églises de la campagne, et il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les églises des religieux. De là quels inconvéniens encore, et combien de chrétiens, dans certaines bourgades éloignées, étoient, à la mort, privés malgré eux de ce secours privilégié!

5° Contre l'ancien usage établi et observé de temps immémorial, on permettoit à des prêtres mariés de convoler à de nouvelles noces. J'en ai connu un qui étoit dans ce cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois aprés sa prêtrise : on dissimuloit, on toléroit même ces scandales.

6° Les églises restoient sans ornemens décens, et les membres de Jésus-Christ sans les secours nécessaires. Ici les évêques sont chargés de pourvoir à la décoration des temples et aux besoins des pauvres; mais pauvres eux-mêmes par la multiplicité des siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que cent cinquante petites paroisses composent quinze diocèses et le patriarcat.

7° Les Maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos églises qu'en arabe depuis dix à douze ans, et avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'office divin et de réciter toutes les prières en langue syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence; c'étoit à peu près comme si on s'avisoit dans une de nos grandes villes de France de chanter l'office en langue vulgaire. Vous savez, mon révérend père, avec quelle fermeté nos prélats se sont élevés contre cet abus partout où l'esprit d'erreur et de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la réforme projetée, et sur lesquels devoit prononcer le concile. On ne sauroit disconvenir qu'il ne fût fort utile, et que c'étoit rendre un grand service à l'église des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient sa beauté. La bonne œuvre ne laissa pas de souffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve partout des partisans; et l'esprit d'intérêt,

surtout, quand il se couvre du manteau de la nécessité, n'est pas une passion qu'on persuade aisément de son déréglement et de son désordre. Il est vrai qu'à la première proposition du concile, le patriarche et les évêques y consentirent; ils écrivirent même au pape une lettre commune pleine de soumission et de respect : ils l'assuroient qu'ils entroient parfaitement dans ses vues, et qu'ils seconderoient volontiers son zèle. On fixa le temps du synode, et monseigneur Assemanni se retira plein de bonnes espérances. Il ne doutoit pas du succès de l'entreprise, et déjà il en bénissoit en secret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loisir les arrangemens, il choisit pour lieu de sa retraite un monastère proche de notre résience d'Antoura; il n'en sortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur de sa première visite : il eut assez de confiance en nous pour nous faire part de la situation des affaires, et il en recommanda le succès à nos prières et à nos soins. Il fit la même confidence au gardien de Jérusalem, religieux accrédité dans le pays; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, et de la part du saint-siége il l'envoya au Caire chargé d'une commission importante et délicate. Nos pères missionnaires d'Égypte vous instruiront du sujet de ce voyage.

De Seyde, le visiteur apostolique se transporta chez l'émir des Druses qui l'avoit invité; il en fut reçu au mieux : ils eurent ensemble quelques conférences; ils y traitèrent de quelques affaires secrètes qui intéressoient la religion. L'émir, extrêmement satisfait du prélat, lui fit présent de son cheval de monture, et l'ablégat revint dans sa solitude de Louaisé pour mettre la dernière main aux arrangemens du synode projeté.

Le terme convenu et fixé pour le concile approchoit; monseigneur Assemanni crut qu'il étoit temps de sommer de leur parole le patriarche et les évêques, et d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choses n'en étoient pas encore au point où il pensoit, il trouva du refroidissement, et même une espèce d'aliénation dans les esprits : l'enfer avoit ourdi bien des trames et fait jouer bien des ressorts pour indisposer les prélats maronites, et traverser le projet! Il seroit trop long, mon révérend père, de vous développer ici toutes ces intrigues : vous savez mieux que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, et même pour éluder les ordres du saint-siége. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage et à redoubler ses efforts; et je dois dire ici, à la louange de ce digne prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience et de dégoût, qu'il sut se roidir à propos contre les obstacles, et qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroissoit entièrement rompue.

De leur côté les missionnaires de la Terre-Sainte et les Jésuites travailloient de tout leur pouvoir à apaiser la tempête; mais avec tout cela rien n'avançoit, le moment marqué par la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout se calma : les prélats maronites reconnurent les piéges qu'on leur avoit tendus; ils ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts, qui n'étoient autres que ceux de la religion, et ils se rendirent. J'ignorois encore cette heureuse nouvelle, lorsqu'un beau jour de grand matin on vint me dire, à l'issue de la messe, que M. le patriarche avoit mis pied à terre au séminaire où il m'attendoit. Je sortis pour l'aller saluer; mais il me prévint, et je le trouvai à la porte de notre maison, où il entra, suivi de la plupart de ses évêques. Mon père, dit-il à notre supérieur, on ne dira plus que je ne suis pas le conseil des jésuites. Ces agréables paroles relevèrent nos espérances, et nous en augurâmes bien; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces prélats nous firent l'honneur de prendre chez nous un léger déjeûner; et sans entrer dans aucun éclaircissement, ils remontèrent à cheval, et prirent le chemin du monastère de Louaisé. Monseigneur Assemanni fut charmé de les voir, et sa joie fut d'autant plus grande qu'elle étoit inespérée. Après les premières civilités, on entra d'abord en matière, et l'on prit de concert tous les arrangemens nécessaires.

Les choses étoient dans cette heureuse disposition, lorsque le visiteur apostolique m'envoya dans un monastère éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la suite. Là, dès le lendemain, un exprès vint me re-

mettre une lettre de monseigneur, qui me prioit de me rendre incessamment à Louaisé, où le concile devoit s'ouvrir le jour suivant: il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'ablégat. J'obéis : je revins précipitamment, et j'arrivai à temps. Ce fut le 30 septembre dernier que le synode commença. On ne pouvoit choisir un jour plus convenable à cette grande action ; c'étoit le jour où l'église latine honore la mémoire de saint Jérôme, ce fameux docteur qui a éclairé de ses lumières, et édifié par ses vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abréger la durée du concile, on avoit auparavant préparé toutes les matières par une exacte discussion; l'on avoit réglé ce qui devoit être proposé, et en quelques séances paisibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda et les cérémonies qui s'observèrent. On avoit paré l'église des religieux du monastère de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le patriarche, l'autre du côté de l'épître pour l'ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient à droite et à gauche deux rangs de chaises pour les évêques ; après eux, et dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les missionnaires invités pour assister au concile en qualité de théologiens du pape. Vis-à-vis des missionnaires étoient les religieux maronites, ayant leur supérieur à leur tête. Entre les théologiens du pape et les religieux, les curés maronites formoient une ligne, et étoient pareillement assis; et derrière tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, monseigneur Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre; que les missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce réglement, les pères de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les évêques, de leur côté; après eux se rangèrent les jésuites, après les jésuites les capucins ; les carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre, qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du monastère pour se rendre à l'église. Voici le nom des prélats qui composoient cette auguste assemblée :

Joseph, patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, ablégat apostolique.
Simon, archevêque de Damas.
Servus Dei, archevêque de Baruth.
Élias, archevêque d'Arga.
Étienne, archevêque de Patron.
Philippe, archevêque de Gébaïl.
Ignace, archevêque de Tyr.
Jean, archevêque de Laodicée.
Michel, archevêque de Banias.
Gabriel, archevêque d'Alep.
Tobie, archevêque de Nablos.

Tous ces prélats étoient maronites. Trois autres archevêques de la même nation étoient absens à cause de leur grand âge; savoir :

Basile, archevêque de Tripoli.
Gabriel, archevêque de Keidan.
Gabriel, archevêque d'Acre.

Outre ces prélats, d'autres archevêques catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation maronite, furent invités au concile et y assistèrent.

Grégoire, archevêque surien. Il avoit avec lui un évêque de sa nation.

Abraham, archevêque d'Alep, arménien.

Étienne, archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un député en sa place.

Vous serez sans doute surpris, mon révérend père, qu'on ne parle ici que d'archevêques. Ne les prenez pas pour autant de métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des évêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste. D'ailleurs, que les prélats d'un concile soient évêques ou archevêques, peu importe. Dans ces assemblées c'est le caractère qui décide et non pas la dignité, et il est incontestable que ce que nous appelons en France un évêque *in partibus*, est juge de la foi, comme l'évêque du plus grand et du plus riche diocèse.

Dans ce synode tous les ecclésiastiques étoient revêtus d'habits sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles. Les évêques étoient habillés pontificalement; et ce qui distinguoit les prélats maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la

tête une mitre superbe et magnifique, que le saint père leur avoit envoyée en présent.

Dès qu'on fut entré dans l'église, chacun prit la place qui lui avoit été désignée, et l'on s'arrangea sans embarras et sans confusion. On commença par invoquer le Saint-Esprit, et le patriarche se disposa à célébrer la sainte messe. Pénétrés des sentimens de la plus tendre piété, tous les assistans fondoient en larmes; et si la majestueuse simplicité de ce religieux spectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'église on avoit placé une chaire assez élevée; j'y montai après l'évangile, et je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure: il rouloit tout entier sur le sujet de l'assemblée; toute autre matière auroit été déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que disoit autrefois l'apôtre saint Paul: Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. Il n'y avoit rien de recherché dans mon discours; mais comme les esprits étoient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses où l'on trouve passable dans la bouche d'un orateur chrétien, ce qu'en d'autres temps on ne daigneroit pas écouter. Mon sermon ne mérite pas de vous être envoyé, mais comme il fait partie de la cérémonie, et que mon supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, et je l'ai transcrit pour vous: vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au reste, je compte sur votre indulgence plus encore que sur celle des Maronites, et j'en ai plus besoin. Les François, quand il s'agit de sermons, se piquent d'être plus délicats que les autres peuples: d'ailleurs, vous trouverez dans cette pièce beaucoup d'expressions figurées, des métaphores qui paroissent un peu outrées, des applications presque continuelles de l'Écriture. En France tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux; et j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder et au génie de la langue qu'on parle, et au goût des auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in ea.

C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; faisons éclater notre joie et notre allégresse.

(Ces paroles sont tirées du pseaume CXVII.)

Vénérables pères des chrétiens, augustes juges de la foi, fermes et brillantes colonnes de l'église, dignes chefs des armées du Seigneur, sages conducteurs du peuple fidèle.... ainsi parloit autrefois le saint roi David dans un de ces divins transports que lui inspiroit l'esprit saint. La pierre qu'une aveugle nation a rejetée est devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui seule soutient un édifice mystérieux, pierre contre laquelle viennent se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille! s'écrioit-il. Le bras du Tout-Puissant a pu seul opérer ce prodige et lui imprimer cette inébranlable fermeté! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, et s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnoissance; ou plutôt, bannissons les pleurs, et que l'univers entier retentisse des chants d'allégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in ea.*

Me trompai-je, messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles. La pierre angulaire, c'est Jésus-Christ, l'édifice mystérieux qu'elle soutient, c'est l'église, les colosses qui viennent se briser, c'est l'erreur, le schisme, l'hérésie; et ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie, c'est celui où l'épouse de Jésus-Christ va triompher par le courage et la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in ea.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à mes regards! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille; par l'ordre et sous la direction du premier de tous ses chefs, se lèvent de braves et d'invincibles capitaines, revêtus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant! tremblez, démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les destructeurs: ces héros sont sûrs de les vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire? Ce n'est pas seulement un ange qui conduit ces redoutables

guerriers, c'est l'esprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui soutient leurs bras et qui dirige leurs coups. Ils comptent sur votre assistance, ô mon Dieu! vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, et que tous les jours vous seriez avec eux jusqu'à la consommation des siècles. C'est vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois et le signal et le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas se promettre de l'épée du Seigneur?

Sous la protection de ces anges tutélaires, ne craignez rien, peuple maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien.. Un légat apostolique détaché de la chaire de saint Pierre vient à vous : quelle distinction! Depuis plusieurs siècles, il n'est point de peuples dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le souverain pasteur de tous les chrétiens, il vient se joindre à vos pasteurs, et les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, et bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, révérendissimes pères en Dieu, secondez les intentions du saint père, et comblez l'espérance de ce peuple fidèle. Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus, c'est à vous à les réformer. Votre vigilance les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une et d'animer l'autre, c'est tout mon dessein. Soutenez ma foible voix, esprit saint : vous allez décider par la bouche de ces pasteurs; daignez leur parler par la mienne.

PREMIÈRE PARTIE.

Messeigneurs.... que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, et surtout de la société chrétienne! elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir, et les plus délicats pour la conscience; elle a voulu que le plaisir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Élevés sur la tête des autres, vous en êtes, dit l'apôtre saint Jacques, responsables au souverain maître; vous devez veiller sur eux comme devant un jour lui rendre compte de leurs âmes. Placés sur le chandelier de l'église, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie : Prophète, pasteur des peuples, je t'ai établi non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs et des distinctions attachées à ta dignité, mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies : *Ecce ego constitui te ut evellas, et destruas, et dissipes, et ædifices, et plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministère; dans mes desseins, c'est moins un honneur qu'un fardeau. C'est à vous, sentinelles de la maison d'Israël, que s'adresse cette instruction.

Figurez-vous donc, messeigneurs, que le souverain pontife vous dit aujourd'hui par la bouche de son légat apostolique, ce que disoit autrefois l'épouse du cantique des cantiques : *Manè surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin, visitons les vignes, voyons si la nôtre a fleuri, et si ses fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante épouse des cantiques, est la figure de cette partie du domaine de l'église confiée à vos soins et à votre gouvernement; levez-vous donc, et voyez en quel état elle se trouve : *Surgamus ad vineas.*

Grâces au Dieu immortel, et qu'il en soit à jamais béni! vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie et privilégiée ces désastres affreux qui désolent les autres vignes des églises d'Orient; le Seigneur jusqu'ici, par une bonté spéciale et une assistance particulière, l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le prophète appelle *singularis ferus, aper de sylva*, l'infâme animal des bois, la cruelle bête de l'hérésie; depuis bien des siècles ces monstres en sont bannis; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourroit produire d'excellens raisins, et qui faute de culture ne produisent que du verjus, des herbes venimeuses qui peuvent empoisonner les fruits, des ronces et des épines qui en empêchent l'accroissement et la fertilité, des terrains vides où l'on pourroit semer le grain de la parole de Dieu et de l'instruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, selon l'expression de la même épouse, de petits renards qui, sans y faire des ravages marqués, la détruiroient insensiblement si vous ne preniez soin de les dé-

truire eux-mêmes : *Capite nobis vulpes parvulas quæ domoliuntur vineas.* Vous m'entendez assez, sans que je m'explique davantage.

Gardiens fidèles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jetez avec moi un coup d'œil sur la portion de votre héritage, et vous découvrirez aisément les dégâts que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la religion et qu'anime l'ardeur du zèle.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat et les beautés de votre église! j'y retrouve presque tous les traits qui distinguoient, qui caractérisoient l'église naissante de Jésus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme et de la gentilité, on la vit, par le plus surprenant de tous les miracles, sortir des mains de Dieu son auteur.

Je la comparerois volontiers, cette église, à la toison mystérieuse de Gédéon, sur laquelle la rosée du ciel tomboit en abondance, tandis que tout ce qui l'environnoit étoit desséché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette nation chérie du ciel que le Seigneur prenoit plaisir à conduire lui-même à travers les déserts, les rochers, les montagnes; tandis que ses fiers ennemis marchoient au milieu des plus épaisses ténèbres, une colonne brillante et lumineuse dissipoit les horreurs de la nuit et guidoit ses pas. Vous ne désavouerez pas ces comparaisons, elles ne sont ni hasardées ni déplacées.

Elle forme une bergerie séparée dont les brebis, toujours dociles à la voix du souverain pasteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, et qui, par leur docilité, se mettent à l'abri de la fureur des loups; disons mieux, et parlons sans figure, elle forme au milieu même de l'infidélité un peuple entier de véritables adorateurs que respecte le souffle contagieux et empesté du schisme et de l'hérésie, et l'on peut dire de vous ce que disoit le texte sacré des premiers fidèles, que vous persévérez unanimement, constamment dans la doctrine des apôtres : *Erant perseverantes in doctrina apostolorum.* Puissiez-vous, hélas! la conserver à jamais, cette foi si pure, et de génération en génération la transmettre à vos neveux jusqu'à la consommation des siècles!

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la religion et du christianisme : comme les premiers fidèles vous vous assemblez souvent dans les temples du Dieu vivant; vous y offrez assidûment le tribut de vos prières. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-Haut des cantiques de louanges et d'actions de grâces, et la fraction du pain sacré fait vos plus chères délices. *Erant perdurantes in templo in communicatione fractionis panis, et orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers fidèles devant le Dieu de majesté, vous ne paroissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, et rend respectable à tout un peuple infidèle la religion sainte que vous professez : *Gratiam habentes, ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous ni de divisions, ni de démêlés, ni de dissensions; la discorde n'ose y présenter les sombres lueurs de son funeste flambeau. Vous n'êtes ni à Apollo ni à Céphas, vous êtes tous à Pierre et par Pierre à Jésus-Christ. La charité de l'Esprit saint qui vous unit, forme entre vous comme entre les premiers fidèles une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuse multitude de croyans, semble ne faire qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.*

Que de vertus! mais quelques taches légères n'en terniroient-elles point l'éclat et n'en obscurciroient-elles point la splendeur?

On ne voit point parmi vous d'incestueux comme à Corinthe; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des vierges d'habiter presque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuse et permanente proximité, ou ne soit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne fasse naître dans les âmes foibles des soupçons injurieux à l'honneur du sanctuaire, et porter des jugemens, qui, pour être faux, ne sont pas téméraires? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Étienne ait passé dans tous les cœurs, et que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les anges du Seigneur, il est vrai; mais souvenez-vous que saint Paul veut que, forcées par la nécessité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paroissent devant vous que voilées; et n'ou-

bliez jamais la belle réflexion de saint Jérôme : Le Sauveur du monde, dit ce père, permit pendant sa vie mortelle à la calomnie de porter sur lui et sur ses disciples une dent sacrilége; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du sabbat, de manger avec les pécheurs et les publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition et à la révolte : mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie ; et dans une matière si délicate, les soupçons même les plus légers et les plus mal fondés lui parurent si injurieux aux disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que des hommes déjà consacrés aux autels, déjà honorés du sacerdoce, des hommes qui plus encore que les chrétiens ordinaires, doivent par leur état et leur caractère être élevés au-dessus de la chair et des sens, et dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministère, doit égaler, approcher du moins de celles des intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les attachent à la terre, et se formassent peut-être plus d'une fois des liens que la religion bénit toujours dans de simples laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les Lévites de la loi nouvelle ? Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale, tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complice.

On ne voit point parmi vous d'Ananie et de Saphyre, qui mentent au Saint-Esprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauste; on n'y voit point de fidèles mal instruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Esprit saint et les richesses spirituelles de la grâce : mais fixer un prix à la matière de deux augustes sacremens, mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions ecclésiastiques; mais pour de l'argent délier les consciences, quelle simonie ! Est-ce donc là, grand Dieu ! donner gratuitement, ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt comme l'ordonne le grand apôtre? Non, sans doute : mais selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands docteurs de l'église d'Occident, c'est faire et des choses saintes et des plus sacrés ministères, un trafic honteux et un commerce indigne. Quel détestable abus ! si vous n'ôtiez ce scandale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée et qui jugez la terre.

Vous êtes les pères des pauvres : mais les pauvres sont-ils toujours secourus? On ne sauroit vous faire les reproches foudroyans que faisoit autrefois le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel aux pasteurs d'Israël : Malheur à vous, leur disoit-il, pasteurs avides et intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine et qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras ! *Væ pastoribus Israël qui pascebant semetipsos, lac comedebatis, et lanis operiebamini, et quod crassum erat occidebatis, gregem autem meum non pascebatis!* Vous ne portâtes jamais et l'injustice et la cruauté jusqu'à ces brillans excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devant vous sans être soulagée, et puis-je conclure votre éloge comme le texte sacré concluoit celui des premiers fidèles? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant par des libéralités bien placées, ils trouvèrent l'heureux secret d'empêcher que les pauvres qui se joignoient à eux, ne fussent jamais dans l'indigence; *nec quisquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'est un devoir indispensable pour vous, pasteurs de Jésus-Christ. Écoutez cette décision, elle est hardie, mais elle n'est pas de moi ; elle est de saint Chrysostôme, une des plus brillantes lumières de l'église d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non pavisti, occidisti.* Ce n'est donc point votre générosité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez assidûment dans les temples les louanges du Très-Haut : mais sont-elles partout chantées uniformément, mais contre l'ancien usage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une langue que votre église proscrit de l'enceinte de ses murs, comme peu convenable et à la majesté de ses cérémonies et à la dignité de son sacrifice?

Vous êtes les dispensateurs des saints mystères : mais la manne sacrée dont se nourrissent les fidèles, mais le pain des forts qui doit les soutenir dans le passage redoutable du temps à l'éternité, résident-ils toujours

dans l'arche du tabernacle ? et dans ce moment décisif, privées de ce secours salutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les âmes confiées aux soins de vos subalternes, ou plutôt de vos coopérateurs ?

Vos lèvres doivent être les dépositaires de l'instruction, et l'important ministère de la la parole qui fut le partage des apôtres, doit être le partage de leurs successeurs. C'est par la prédication que s'est établie la religion ; c'est par la prédication qu'elle se perpétue : mais la doctrine chrétienne est-elle partout enseignée ; mais la parole est-elle partout annoncée, et n'est-il pas à craindre qu'une jeunesse grossière et mal instruite, sans lumières et sans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blasphême des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous prosternez au pied des autels : mais les ornez-vous, mais les embellissez-vous, mais les enrichissez-vous de vos présens, mais les couronnez-vous de vos dons ? et tandis que les dieux de la terre habitent au milieu de la splendeur et de la magnificence, le Dieu du ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans des églises ruinées, négligées, sans ornement, sans décorations ? Et n'est-il pas à craindre que justement scandalisée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir sa source que dans l'esprit d'un vil et sordide intérêt, l'infidélité ne s'écrie : Où est donc, où habite donc le Dieu des chrétiens ? *Ubi est Deus eorum ?*

Mais où m'emporte mon zèle ? arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides et mes maîtres. Il est inutile de présenter le flambeau à des prélats si éclairés. Votre vigilance pastorale, messeigneurs, suffira seule pour découvrir jusqu'aux plus légers abus, et votre courage pour exterminer jusqu'aux plus invétérés. Daignez me supporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuser de votre patience.

SECONDE PARTIE.

S'il s'est glissé quelques abus dans l'église des Maronites, cette église si pure et si belle ; peuples voisins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous insultez pas. Il n'est point d'astre dans la nature, quelque brillant qu'il paroisse à nos yeux, qui n'ait ses taches ; et l'astre du jour lui-même, le flambeau même du monde n'en est pas exempt ; mais avec cette différence cependant que les taches du soleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains ; au lieu que celles qui partent du relâchement et de la corruption des hommes, ne sont pas ineffaçables. Rien n'est impossible à l'ardeur du zèle, messeigneurs ; le souffle de l'esprit du Dieu qui vous inspire peut aisément purifier toutes les souillures ; et animés d'un courage tout divin, il n'est point de monstre que vous ne soyez en état de faire tomber et expirer sous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes que de combats. Vous êtes les princes des peuples, vous êtes les héros de la religion ; rassemblés autour du Dieu d'Abraham, c'est sous ses étendards que vous marchez ; c'est par ses ordres que vous combattez : ne craignez rien ; la justice de la cause que vous défendez est pour vous un gage infaillible et de sa protection et de la victoire.

Inséparablement attachés à la chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité sera pour vous cette tour mystérieuse de David, où étoient suspendus mille et mille boucliers, dont les braves d'Israël avoient coutume de s'armer pour leur défense ; elle vous armera du glaive de la sévérité contre le relâchement, et elle vous fournira des armes victorieuses pour triompher. Jusqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler sa constance, et c'est un oracle sorti de la bouche de la vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre sa fermeté : vos intérêts sont communs avec les siens, vous vaincrez avec elle ; vous vaincrez par elle.

L'entreprise est difficile, il est vrai, et à Dieu ne plaise que j'en dissimule ici la difficulté : ce sont des maux invétérés auxquels il faut remédier ; ce sont d'anciennes plaies qu'il faut fermer. Ah ! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le médecin qui doit les panser ! Il faudra y appliquer le sel et le vinaigre, mais savoir sagement en adoucir l'acrimonie ; il faudra y porter le fer et le feu, mais savoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais savoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni règles ni lois à vous prescrire ; votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumières de guides, et l'Esprit

saint conduira votre main. C'est tout dire ; suivez sa direction et ses impressions.

L'entreprise est difficile, mais jamais les difficultés n'effrayèrent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur et qu'à obstiner leur courage ; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relèvent l'éclat de la victoire, et jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent justement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en étoit cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler sa propre foiblesse, où qu'allarmât l'incertitude du succès, pour l'encourager et soutenir sa valeur chancelante, je lui adresserois volontiers les belles paroles qu'adressoit autrefois saint Bernard à un prélat timide ; qui, par une pusillanimité peu séante à son caractère se croyoit trop foible pour remplir ses devoirs, et pour porter le fardeau que l'église lui avoit imposé. Pardon, messeigneurs, pardon si, dans ce discours abrégé, je cite une seconde fois ce grand homme : son inflexible droiture, son austère probité, ses talens supérieurs, sa vertu reconnue, et sa fermeté vraiment apostolique, l'avoient mis en possession de parler en docteur et en maître, aux maîtres et aux docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui disoit-il, Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades ; il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison : il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement ; il exige seulement que vous plantiez avec Paul,. que vous arrosiez avec Apollon : abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, et conjurez-le de rendre vos efforts utiles et vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces ? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, ressembler à ce fils lâche et paresseux dont parle l'Évangile ? Envoyé par son père pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces et d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, et il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point courage ; avec l'aide et le secours du ciel, tout devient possible à un ministre laborieux et zélé, et l'impossibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalence et de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différens des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, et que la proximité rapétisse. A l'entrée de la terre promise, Israël, revenu de ses premières frayeurs et de ses terreurs paniques, extermina facilement des géans qu'il avoit cru invincibles.

Reprenons, messeigneurs, reprenons, et suivons les idées guerrières. Juge et chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné de formidables ennemis : leur nombre, dit l'Écriture, égaloit celui des grains de sable qui bordent la mer. Les Amalécites, les Madianites et toutes les plus fières et les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour soutenir le choc et la mêlée, il ne lui restoit pour toute défense que trois cents braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude ? Oui, sans doute : mais jamais ces indignes frayeurs ne trouvèrent entrée dans son cœur : il n'oublia pas que sa petite armée étoit l'armée du Seigneur ; et bientôt son Dieu lui donna un présage assuré de la victoire.

Dans un songe mystérieux, j'ai vu, dit un soldat, comme un pain d'orge cuit sous la cendre ; j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du général, la parcourir, la renverser, et porter partout le désordre : *Visus est mihi, quasi subcinericius panis volvi, et in media castra descendere, et cùm pervenisset ad tabernaculum, percurrit illud, atque subvertit.* A ce récit : ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépositaire de la confidence, ce pain d'orge ne peut être autre chose que l'épée glorieuse de Gédéon : *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, et pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles : Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat : suivez-moi, et faites seulement ce que vous me verrez faire : *Quod me videritis facere, facite.* Il est obéi : on marche, on court, on vole à l'ennemi ; tout

cède, tout plie, et les nations liguées prennent l'épouvante et la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des chrétiens, le chef de l'église, c'est le souverain pontife ; ce glaive victorieux qui répand partout la terreur, ce sont ces clefs de puissance et de force, que le Sauveur du monde a promises et accordées à saint Pierre et à ses successeurs ; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu, ce sont les infidèles, les hérétiques, les schismatiques qui vous environnent, et qui, ligués ensemble, conspirent contre vous. Ces braves choisis, qui forment et composent la petite armée du Seigneur, c'est la nation maronite ; ce sont ces illustres prélats assemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, messeigneurs, le Gédéon de la loi nouvelle vous dit par la bouche de son ablégat : Je compte moins sur votre nombre que sur votre courage ; il s'agit de sauver un troupeau qui est le vôtre et le mien ; nos intérêts sont communs ; réunissons nos armes, et faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille et mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras : qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre ; armez-vous comme moi de la foudre, et osez la lancer : rien ne sauroit tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie : depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monstres, bannissons-les de l'Orient ; vous êtes mes collègues et mes confrères dans l'épiscopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur et mon zèle. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre église ; effaçons les taches légères qui la défigurent, rendons-lui son ancien lustre et sa première beauté. Que ce premier concile national fasse refleurir la discipline parmi vous ; qu'il remette les lois ecclésiastiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puisse servir à vos successeurs d'exemple et de modèle, et qu'à jamais ce beau jour soit marqué dans vos fastes en caractères ineffaçables !

Quelles tendres, quelles pressantes invitations, messeigneurs ! Cette aimable voix est la voix du père commun de tous les fidèles : c'est la voix du pasteur des pasteurs ; pourriez-vous la méconnoître, et refuser de la suivre ? Non, je juge mieux de votre docilité et de la droiture de vos intentions. Vous fûtes, Esprit saint, l'auteur d'un si beau projet, soyez-en le consommateur ; descendez du ciel ; venez achever de couronner notre ouvrage, et faites briller sur cette auguste assemblée un rayon de votre divine lumière. Vous êtes, par essence, par excellence, l'esprit de force et de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes pasteurs, et fortifiez leur courage ; que votre souffle salutaire purifie tout ce qu'il y a de souillé ; qu'il guérisse tout ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inspirez ces prélats dociles qui sont vos organes, et mettez dans leurs bouches fidèles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire, au salut de la nation maronite. *Ainsi soit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la messe, et dès qu'elle fut finie on publia l'ouverture du synode avec les cérémonies accoutumées. Ainsi se termina la première séance. On indiqua la seconde pour l'après-dînée ; ce fut dans cette seconde séance qu'on commença à entrer en matière. On lut la lettre du pape ; elle fut écoutée avec respect, et l'on convint des abus qu'il falloit réformer : on y travailla les trois jours suivans dans six séances différentes, de trois heures chacune ; et le 3 octobre sur le soir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitième et dernière par les acclamations ordinaires et par de solennelles actions de grâces. On chargea M. Assemanni de faire rédiger et les actes et les réglemens du concile, de les envoyer à sa sainteté, et chaque prélat se retira dans son diocèse. Nous ne serons exactement et sûrement instruits des arrangemens de ce synode que quand le souverain pontife l'aura approuvé et fait publier. Rappelez-vous, mon révérend père, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer presqu'au commencement de cette lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, et qui paroissoient les plus crians et les plus révoltans : l'un regardoit l'habitation des religieuses auprès de l'appartement de l'évêque et dans l'enceinte des monastères d'hommes ; l'autre regardoit la distribution des saintes huiles pour de l'argent : nous savons sûrement que ces deux abus sont entièrement abolis ; nous savons encore que depuis le synode les Maronites d'Alep ont cessé de chanter dans leurs églises en arabe, et qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'office, et de dire toutes les

prières en syriaque. Nous ne savons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté dans le concile de travailler à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline; on y a formé des projets, et fait des réglemens qui, dans la suite, seront fort utiles pour l'instruction des fidèles et la propagation de la foi. En voici deux entre autres, dont je me souviens. Chaque évêque aura auprès de lui, pour les besoins de son diocèse, un ou deux missionnaires, prêtres ou religieux, capables de cet emploi; ils seront choisis parmi les naturels du pays, et on les enverra étudier à Rome où ils seront élevés dans un séminaire, et formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux et important ministère.

Dans les principales paroisses de chaque diocèse, surtout dans les bourgades et dans les gros villages, on établira des maîtres d'écoles, qui, gagés ou par l'évêque, ou par les habitans, ou par des personnes charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le cardinal Zondondari, que son éminence a déjà promis de fournir à la dépense et à l'entretien de quatre ou cinq de ces maîtres; et nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuses et zélées n'imitent bientôt un si bel exemple.

Voilà, mon révérend père, tout ce que je puis vous mander du fameux synode national des Maronites. Ça été un grand événement pour ce pays, et la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la religion. Ce récit vous fera sentir que la vigilance pastorale de notre saint père le pape s'étend sur l'orient comme sur l'occident, et que les brebis les plus éloignées des yeux du pasteur universel, ne sont pas les moins dociles et les moins fidèles. Je me recommande à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

Le père Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce synode, et il mourut le 10 décembre 1740, âgé de 65 ans. Je me persuade que le public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le sermon du prédicateur du concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractère propre et particulier. On le vit toujours égal à lui-même; toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires et les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde lui gagnoit tous les cœurs; et si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressoient à lui, il assaisonnoit son refus de tant de marques de bonté, que ceux même à qui il se refusoit se retiroient toujours contens. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non-seulement des particuliers, mais du corps des différentes nations et des évêques.

Au reste, sa douceur étoit une douceur éclairée, et la supériorité de ses lumières, et la sagesse de ses conseils lui avoient acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osoit rien entreprendre de considérable sans le consulter, et que son sentiment l'emportoit ordinairement sur celui de tous les autres.

Pendant le cours de sa dernière maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'âme admirable; et la douce sérénité qui se répandoit jusque sur son visage édifioit tous ceux qui le visitoient, et qui venoient lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières. On l'entendoit souvent s'écrier : Ah ! le bon maître, que le Dieu que nous servons ! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant : *C'est un saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, et de faire venir des janissaires pour écarter la foule et empêcher le désordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les catholiques est venu nous faire des complimens de condoléance, et mêler ses larmes aux nôtres : Nous perdons plus que vous, nous disoient-ils obligeamment; c'est un frère que vous perdez, et nous perdons un père.

Le père Fromage avoit le talent d'élever les âmes jusqu'à la plus haute perfection, et nous reconnoissons, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main. Sa mémoire sera long-temps en bénédiction. Il a enrichi l'Orient

de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages françois, qu'il a traduits en arabe. Il a établi des catéchismes publics dans les trois églises d'Alep ; il a appris aux prêtres maronites à prêcher ; il a érigé deux congrégations qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué plus que personne à l'érection d'un monastère, qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. Chargé de tant de mérites et de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il est allé en recevoir la récompense des mains du souverain rémunérateur.

RELATION

D'une mission faite dans les environs du Mont-Liban.

Mon révérend Père,

Il y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'étoit arrivé dans les missions du Mont-Liban ; on en parut content, et l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de semblables pour la consolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, et pour animer le zèle de ceux qui s'y sentent appelés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. Je crois devoir cette satisfaction à des personnes que je respecte et dont les prières sont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions apostoliques, je joins un détail succinct de ce que j'ai remarqué de singulier dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mélange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous savez, mon révérend père, que tous les lecteurs ne sont pas du même goût. Chacun a son attrait particulier : tel se sent affecté par un objet, tel se sent affecté par un autre. J'espère que dans cette relation, et la piété fervente et l'innocente curiosité trouveront également de quoi se satisfaire.

Dès que je sus l'arabe de façon à pouvoir me faire entendre et le parler aisément, on m'envoya faire une mission au nord de nos montagnes ; et c'est cette mission dont j'ai déjà rendu un compte exact. L'année dernière j'en ai fait une autre vers le midi, et, grâces au ciel, j'y ai eu à travailler et à souffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos frères ; il pouvoit partager mes peines et non pas mes travaux. Si j'avois eu un prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-temps dans la fausse persuasion que sur ces montagnes qui paroissent désertes, le zèle trouveroit à peine de quoi s'exercer ; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous sommes bien revenus de ces idées, et nous avons appris par notre expérience qu'un prêtre seul ne sauroit suffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces missions. Ce n'est point la moisson qui manque dans ce champ du père de famille, ce sont uniquement les ouvriers ; et le défaut de missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la religion et l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au ciel, et nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celle de Jésus-Christ, et nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes et de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumières supérieures et des connoissances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent : qu'on vienne se joindre à nous ; qu'on apporte seulement de l'ardeur pour le travail et de la bonne volonté, c'en est assez, Dieu suppléera au reste. Vous connoissez mes talens, mon révérend père, ils sont fort médiocres, et cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le trésor de ses grâces, et faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il pas à des talens supérieurs ! Mais encore une fois, cette supériorité de talens n'est point nécessaire, surtout dans ces missions de campagne. Nous n'y trouvons ni des savans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des schismatiques entêtés qu'il faille convaincre et persuader. Nous n'avons à instruire que de bonnes gens, ignorans et grossiers à la vérité, mais dociles et même avides de la sainte parole. La terre est bien préparée ; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables et laborieuses qui veulent bien y jeter la semence. Pardonnez à mon zèle cette petite digression ; il est difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moissons en danger de périr faute de moissonneurs.

Je partis avec mon compagnon, et le terme de ma mission devoit être Bescomta, bourgade située dans le voisinage du pays des Druses.

Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous protester avec vérité que dans cette seule excursion, qui a duré deux mois, j'ai eu la consolation de confesser plus de mille personnes, qui toutes depuis long-temps avoient besoin, et un très-grand besoin de confession.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui se trouva sur notre route. Je fus écouté avec une attention qui me charma, et je crus lire dans les yeux de mes auditeurs les vives impressions que je faisois sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser; mon dessein étoit à mon passage de préparer seulement les voies du Seigneur, de laisser au grain de la parole le temps de germer, et j'étois résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette manière est la meilleure quand elle est praticable. La méthode de ceux qui, en arrivant dans une mission, confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paroît sujette à bien des inconvéniens, et souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompois pas quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes sermons: j'en eus quatre heures après une preuve bien consolante et bien sensible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un couvent de religieuses de Saint-Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce monastère; étonné plutôt, je pense, de mes travaux que touché de la véhémence de mes discours, il leva les yeux au ciel, et s'écria d'un air pénétré: Ah! Seigneur, si nous avions dans notre pays deux ou trois missionnaires comme celui-là, nous serions tous des saints. Ce bonhomme marquoit assez par là ce que la parole de Dieu avoit opéré dans son cœur, et la connoissance qu'il avoit du besoin où nous sommes de bons ouvriers pour travailler avec succès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudissemens que la naïveté rendoit estimables, me flattèrent moins qu'ils ne m'encouragèrent, et je ne songeai plus qu'à me rendre digne du succès dont le ciel sembloit vouloir couronner ma mission.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre dont je découvris dans la suite le mystère, et où je vis briller un de ces traits singuliers de la providence de notre Dieu sur ses élus. Je trouvai sur mon chemin un père de famille, qui, me reconnoissant pour le missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, et me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, et de venir le confesser lui et toute sa maison qui étoit fort nombreuse; je fus attendri et tenté de lui accorder sur-le-champ sa demande. Mon cher père, me dit-il, depuis long-temps nous souhaitons avec ardeur de voir un missionnaire, et j'ai un pressentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, et serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez vous? Il m'avoua ingénument que le détour seroit long, et qu'il habitoit dans des montagnes perdues et presque entièrement séparées du commerce du reste des humains. Le devoir l'emporta sur la tendresse; mais en refusant de me rendre à ses empressemens, je tâchai de le consoler de mon mieux. Je lui fis même espérer que peut-être dans un autre temps je pourrois aller à lui. Il me baisa la main, et me dit en se retirant: Vous y viendrez plus tôt que vous ne pensez; nous prierons tant le bon Dieu qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui, il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin sans faire beaucoup d'attention à ces dernières paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, et où je suivis la même méthode que j'avois suivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, et je puis dire avec vérité que Dieu donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route; je parcourus divers villages qui se trouvèrent sur mon passage, et ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, et comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plusieurs abîmes, côtoyer des précipices, et pour comble d'infortune, nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher où nous courions risque d'être dévorés par les tigres et par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il falloit chercher

une retraite ; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit presque partout. La ressemblance de cette étable avec la crêche de Jésus-Christ nous fournit de consolantes réflexions et nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous aperçûmes un couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne que nous voyions d'assez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce monastère : c'étoit le seul lieu habité qui se présentât à nos regards. Pour y arriver, il falloit percer au hasard des buissons et des broussailles, sans aucun chemin frayé ; nous nous y déterminâmes, et après bien des peines et des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En sortant de cette petite forêt d'épines et d'arbrisseaux, nous nous trouvâmes assez près d'une grosse métairie qui étoit isolée au milieu d'un désert affreux ; nous nous y présentâmes : mais quel fut notre étonnement lorsque nous reconnûmes dans le maître de la maison celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avoit fait tant d'instances pour nous engager à venir exercer chez lui nos ministères : il ne parut pas moins surpris que moi ; transporté de joie, il me reçut comme un ange descendu du ciel pour le sauver lui et toute sa famille. Dès qu'il me vit, il se prosterna à mes pieds. Je le relevai et l'embrassai.

Que pensez-vous de cette aventure, mon révérend père? le hasard seul y auroit-il part? je ne saurois me le persuader. Pour moi, je vous avoue bonnement qu'en rapprochant ce qui m'avoit été dit et ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque chose d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, et je ne pus m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obstinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon secours étoit si nécessaire. Peut-être me taxera-t-on de simplicité, et m'accusera-t-on de vouloir trouver partout du surnaturel. Je ne suis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois aussi qu'il y auroit de l'obstination et même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations surnaturelles, surtout quand elles sont marquées à des traits qui saisissent et qui frappent tout esprit raisonnable.

Quoi qu'il en soit, mon hôte ne songea qu'à profiter de la grâce que Dieu lui faisoit, et du secours inattendu que lui présentoit la Providence. Il rassembla tout son monde, il fit rappeler tous ceux qui étoient dispersés à la campagne ; il ordonna d'interrompre tous les travaux, et les jours que je passai chez lui furent uniquement consacrés aux exercices de la religion et de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, et fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie ; mais bientôt elles se changèrent en larmes que leur arrachoit ou la vivacité de la contrition ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de système, et comme je prévis bien que de long-temps je ne pourrois revoir ces chrétiens, je prêchai et je confessai. Je n'avois point à craindre de brusquer les choses ; la moisson étoit mûre, et l'espérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un missionnaire, les avoit engagés à rentrer sérieusement en eux-mêmes et à se disposer à la participation des sacremens. Tous se confessèrent et communièrent. Dépositaire de leurs sentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnoient mutuellement, je m'écriois au fond de mon cœur : Béni soit à jamais le père des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du ciel sur ces climats abandonnés ! Que nos catholiques d'Europe ne font-ils un aussi bon usage de ces secours qu'ils ont chaque jour entre les mains !

Je ne vous dirai rien de la manière dont on me traita pendant mon séjour : je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faisoit, des respects qu'on me rendoit, et des soins excessifs que me prodiguoit une pauvreté généreuse. Avant de nous séparer, tous se mirent à genoux, et me demandèrent ma dernière bénédiction. Je la leur donnai, et dans le moment, aux larmes qui recommencèrent à couler se joignirent les soupirs et les sanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, et je vous avoue que, pour m'épargner l'embarras de cette touchante scène, si j'avois connu les chemins je me serois dérobé sans dire adieu à personne. Mais j'avois besoin de guide dans ces routes détournées : tous s'offrirent à m'en servir, et je ne courois aucun risque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne

volonté, et je ne permis qu'au maître et à un de ses domestiques de me faire compagnie. Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tarissoient point sur ses louanges, et leur tendre reconnoissance se répandoit continuellement en actions de grâces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avoit ménagé une mystérieuse Providence. Mon cher père, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux des hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous; nous l'en bénirons à jamais, et à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Bescomta : ce fut là que je pris congé d'eux et les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse bourgade, dont les habitans sont partie catholiques maronites, partie catholiques du rit grec. Selon le conseil du grand apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la foi, et je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, et je ne les confessai que quand je m'aperçus que les consciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode; et le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucun arrangement particulier, sinon pour l'ordre des matières. Je mêlai toujours l'instructif et le pathétique, et je faisois alternativement une conférence et un sermon. L'éclat que firent les exercices de la mission chez les Maronites, piqua la curiosité des Grecs, et ils voulurent entendre le missionnaire à leur tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs chefs, et m'envoyèrent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche sans la permission de leur archevêque. Quand j'arrivai, le prélat étoit à l'église où il officioit. On m'annonça à lui; il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitoit. J'étois embarrassé sur le choix du sujet que je devois traiter. Je voulois un sujet utile et qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirèrent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'administration du sacrement de pénitence; que les pénitens s'accusoient tous ensemble de quelques péchés légers, et que le ministre leur donnoit une absolution générale; que cette coutume accommodoit également et les pénitens et les confesseurs : les pénitens, parce qu'elle leur épargnoit la honte de certaines fautes honteuses et grièves; les confesseurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des confessions entières et séparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux et si universel. Je ne l'attaquai pas de front; j'aurois appréhendé de révolter des esprits déjà assez prévenus contre les pratiques du rit latin; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon sermon, qui n'étoit proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession, et j'insistai particulièrement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le curé étoit au milieu de l'auditoire. Je fus bien étonné de voir les applaudissemens qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il parloit quelquefois aussi haut que moi, et disoit à ses paroissiens assemblés : *hhadq*, ou *hedq*; c'est-à-dire cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du pasteur sur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je disois : mais en fut-on touché? je ne saurois vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands comédiens, et il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, et je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le sermon, la plupart ne daignoient pas me regarder, et lorsque j'eus prêché, les plus considérables d'entre eux sortirent de l'église et vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance; mais mes chers Maronites chez qui je logeois ne voulurent jamais le souffrir; et je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours et d'appareil, et j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infectés de sauterelles; il est des années où il en vient des légions entières qui ravagent tout, et rien n'échappe à la voracité de ces insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivières du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : Je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser.

Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premières sauterelles qui se présentent sur la rive se rapprochent et se serrent les unes contre les autres, et formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau; de leurs corps elles font une espèce de pont sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord et y vont porter la désolation. Ce trait me parut singulier; j'avois peine à le croire, mais il me fut attesté par plusieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer.

Le curé m'ajouta que dans ses terres il avoit vu sur la pointe d'une montagne un serpent d'une grosseur extraordinaire qui attendoit les sauterelles au passage, et qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui; qu'il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante; mais qu'aussitôt que ces sauterelles qu'il avaloit toutes vivantes eurent pénétré dans ses entrailles, elles le dévorèrent à son tour, et le rongèrent de façon que bientôt il n'en resta plus que les épines et les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroisse, n'est pas destitué de toute vraisemblance.

Je comptois terminer là mes courses apostoliques, et je songeois à revenir promptement sur mes pas par la même route, pour pouvoir recueillir ce que j'avois semé en passant; mais je ne pus me refuser aux empressemens des habitans de Métain, j'y trouvai deux cents chrétiens maronites, à qui j'annonçai les vérités du salut, et à qui j'administrai les sacremens de pénitence et de l'eucharistie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnoit parmi ces catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs, qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette bourgade, et il semble que l'infidélité qui les environne, ne serve qu'à entretenir et leur fermeté dans la pureté de la foi, et leur ferveur dans les pratiques du christianisme.

Le curé m'édifia plus encore que les paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante : il ne manque à rien de ce qu'il doit à son troupeau; sa vigilance se soutient, et il porte avec allégresse tout le poids du ministère. Il est cependant d'un âge fort avancé; et tous m'ont assuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta avec un air simple et naïf, une chose surprenante qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, et qu'il regarde avec raison comme une espèce de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'été passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes et presque continuelles. Un soir qu'elles redoublèrent extraordinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays, et selon ma coutume je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derrière ma maison s'enfla tout à coup; les eaux percèrent la muraille en plusieurs endroits, et se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon neveu et ma nièce qui avoient leurs lits séparés, et qui étoient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, se levèrent promptement pour remédier à ce désordre, dont ils ignoroient la cause; ils approchèrent de mon lit, pour savoir si les eaux ne m'avoient ni gagné ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe qui étoit encore allumée, ils s'aperçurent que l'inondation m'avoit respecté, et que les eaux qui environnoient mon lit de tous côtés avoient formé une espèce de rempart. Elles demeuroient comme suspendues et croissoient sans se répandre; ils me réveillèrent, et j'échappai à ce petit déluge : les voilà présens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je me rappelai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Israël, au passage de la mer Rouge. Mon premier soin fut de remercier le Seigneur de cette grâce singulière, et de chanter en son honneur, comme les Israélites, des cantiques de bénédictions et d'actions de grâces. En vérité, mon révérend père, poursuivit-il avec un air touché et pénétré, en vérité il faut que Dieu soit bien bon, pour prodiguer sa protection et ses merveilles à un pécheur comme moi, et à un homme décrépit, qui est presque hors d'état de rien faire désormais pour son service et pour sa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux sentimens de ce respectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux; il se pourroit bien faire que les tendres alarmes du neveu et de la nièce, pour la vie d'un oncle qui leur est cher, et la frayeur du bon curé, aient un peu grossi les objets; mais la manière affectueuse dont il s'exprimoit, ne

sauroit être une marque équivoque de sa foi et de sa reconnoissance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce prêtre maronite; ces exemples ne sont pas rares dans ce pays. J'y en ai vu de plus âgés que lui : j'ai parlé à un frère religieux de Saint-Antoine, qui avoit près de six-vingts ans. Quoique selon la coutume des moines d'Orient il n'eût jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le monastère, il se portoit encore assez bien; cent ans d'abstinence ne l'avoient presque point affoibli; et à en juger par son visage et par sa démarche, on ne lui auroit pas donné plus de 70 ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois; il est à peu près de même âge, et encore plus vigoureux. Il m'a plusieurs fois assuré qu'il lui renaissoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a cinq ou six mois; et à une surdité près, il ne se ressent point des incommodités de la vieillesse. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'est qu'ils sont plus robustes que nous, et vivent pour l'ordinaire plus long-temps qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La manière dure dont ils sont élevés dès l'enfance, et la misère qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druses, et comme j'avois franchi les bornes de ma première destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis long-temps se trouvoient abandonnés et sans pasteurs. L'état pitoyable où étoit la religion dans ces bourgades, me perça le cœur et me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignèrent les habitans à la vue d'un missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des infidèles expose les pauvres chrétiens à la contagion, et je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres; car ils sont presque tous fermiers de ces demi-Turcs, et ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres, et d'abolir certains abus qu'y avoit introduits le commerce avec les infidèles. Les révérends pères capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, et ils l'ont fait avec un succès égal à leur zèle.

Les Druses sont une nation, dont l'origine et la religion sont assez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une et de l'autre; et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux se trouve conforme à ce que m'avoit raconté monseigneur le patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avions eu ensemble sur ce sujet. Une colonie françoise, établie depuis plusieurs siècles en Asie, m'a paru devoir piquer la curiosité d'un François. Il est naturel de s'intéresser particulièrement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siècles que les chrétiens francs vinrent dans la Palestine avec une armée formidable; tout plia sous les efforts de leurs armes victorieuses, et bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un roi de leur nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge; mais ce prince belliqueux et ses successeurs soutinrent pendant bien des années les assauts qu'on leur livra, et les repoussèrent. Cependant le nouvel état qu'on avoit formé s'affoiblissoit insensiblement, et comme les Francs occupés des guerres qu'ils se faisoient les uns les autres négligèrent d'envoyer des secours dans la Terre-Sainte, elle redevint sous la domination de ses anciens maîtres. Les affaires des chrétiens en Orient se trouvèrent ainsi délabrées; les chefs ne songèrent qu'à repasser en Europe, et à y conduire le peu de troupes qui leur restoient. Dans cette retraite forcée, un seigneur de la maison de Dreux faisoit l'arrière-garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légères des ennemis, il ne put suivre les autres. Abandonné de ses compatriotes, il sentit bien que tôt ou tard il seroit accablé par le nombre. Pour se dérober à la fureur des infidèles, qui ne faisoient aucun quartier, il se retira sur des montagnes. Les ennemis s'attachèrent à poursuivre le gros de l'armée, et

perdirent insensiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la situation des lieux ne permettoit guère d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les chrétiens se fortifièrent dans ces déserts; ils se marièrent à des filles des bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au milieu de l'infidélité un peuple nouveau, d'adorateurs fidèles; et du nom de Dreux que portoit leur commandant, s'est formé par corruption le nom de Druses, qui leur est resté [1].

Les Sarrasins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes, mais ces implacables ennemis du nom chrétien, vouloient qu'ils abjurassent la religion; et tandis que les fugitifs la conservoient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencèrent leurs poursuites, et persuadés que la religion s'entretient par les ministres, les prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, et qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les pasteurs, et le troupeau sans conducteur ne fut pas longtemps sans s'égarer. On cessa de prêcher la religion, et bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, et bientôt les pratiques en furent négligées : la foi affoiblie leur devint moins chère, et ils la sacrifièrent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessèrent d'être chrétiens, sans cependant devenir tout-à-fait Turcs; et entre eux et les mahométans, toujours il y a eu, et il y a encore aujourd'hui, une différence essentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de sa loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand ramadan ou le carême des Turcs; ils boivent du vin; ils lisent l'Évangile avec un respect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *ukkal* [2], c'est-à-dire les spirituels, qui font profession d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; et l'on peut dire que, malgré l'oppression où les retiennent leurs durs et orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'âme chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou six fois à un des chefs des plus distingués de cette nation. Il y est extrêmement respecté, et on le regarde comme un seigneur de la première qualité. Il est bien fait; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manières populaires, et il aime fort les François. Il me fit mille politesses, et j'oubliois presqu'en ce moment que j'étois au milieu de la Barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le duc cavalier. Il est parent du prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, et à qui obéissent les chrétiens et les Druses. Ce prince se dit de la maison des ducs de Florence; il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des seigneurs qui, au onzième siècle, avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, et j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects; mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des chrétiens, et je me rendis à Choüifat [1] qui est assez près de Baruth. On voit dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, et d'une seule pierre creusée, et couverte d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étoient tous vides, et les chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres et des médailles.

Assez près de là paroissent les restes d'un château, qui a dû être autrefois extrêmement fort : mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, et toutes d'une épaisseur et d'une longueur surprenante. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur; et cependant il semble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre

[1] Nous avons dit précédemment un mot de cette version, qui est bien différente de celle qu'on a depuis généralement adoptée.

[2] Okhal.

[1] Chef-lieu du pays de Chouf.

grasse. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, et chacune étoit de 18 à 20 pieds de haut, et de 5 ou 6 pieds de diamètre. J'examinai curieusement cet ouvrage, et je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de si surprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine on avoit trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrain plat et uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux qui m'avoient fait la question, mais je n'en fus pas plus instruit. Au reste, sur ces montagnes, on voit assez souvent dans les anciens bâtimens de ces sortes de pierres d'une grosseur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur et autant de largeur : elles sont si polies et si bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos missions. Il étoit temps : nous étions épuisés de forces, et si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé. Les chaleurs commençoient à se faire sentir : nous avions couru tout le carême sur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas consistoit pour l'ordinaire en un peu de pain et de blé bouilli, quelquefois un peu de lentilles; c'étoit le régal des grands jours. La chère ne fut pas plus délicieuse après Pâques : la viande et le vin sont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre sur un simple tapis de poil de chèvre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, et je confessois jusqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réservoit encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En sortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes, je ne sais comment, dans un chemin étroit et peu frayé, qui sembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduisit que jusqu'à un petit ruisseau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques sentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions sur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous résoudre à revenir sur nos pas, et nous aimâmes mieux marcher au hasard au milieu des rochers et des buissons. La montagne où nous étions alors étoit si escarpée, et les broussailles dont elle étoit couverte si épaisses, que nous courions risque d'être obligés d'y passer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois se détachoient et nous entraînoient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buisson et à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arrière et de descendre quelques pas pour aller chercher une partie de nos habits et les ornemens d'autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers desquelles nous avions passé. Nous fîmes ce manége pendant plusieurs heures; mais après avoir bien roulé, bien rétrogradé, Dieu bénit nos efforts : nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit, et là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité; ils s'empressèrent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité; et le récit que le bon frère leur fit de nos aventures les engagea à redoubler leurs attentions et leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zèle, et nous fîmes pour ces hôtes charitables tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre ministère et attendre de notre reconnoissance. Comme le nombre de ces chrétiens étoit fort petit, notre séjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Bescomta; et sans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits et les cœurs dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avois jetées en passant avoient germé et fructifié au centuple. Les impressions subsistoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément et promptement une moisson si belle et si mûre; et comblé des bénédictions que le ciel avoit répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laissé deux esclaves qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, et ils avoient fait profession du mahométisme tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le

sein de l'église, et de professer librement leur ancienne religion. Ils se disoient tous deux Polonois; mais le nom de chrétien qu'ils avoient porté, suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut et à leur délivrance; et à mon retour j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jeta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, et me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux vénitiens mouillèrent à la rade voisine; les officiers vinrent chez nous par occasion, nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord, ils acceptèrent la proposition, et les transportèrent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avoit déjà fait la grâce de se servir de moi pour procurer la liberté à sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos pères trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agissoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons : son nom gravé par les mains mêmes de la reconnoissance dans tous les cœurs de ses concitoyens ne mourra jamais, et toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connoître à l'Occident ce chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, et dont après plusieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche et le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentimens dignes du trône; il étoit noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, et une magnificence sans faste le distinguoit de tous les autres grands. C'étoit effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, et qui savoit également et l'art de se faire craindre, et l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connoissoient ses talens, lui rendirent justice, et le prièrent d'être leur consul. Ce témoignage d'estime et de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore et plus précieux. Le prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honoroit comme son père, et il le consultoit comme son oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les chrétiens et d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Établi par le choix du souverain, juge de son peuple, il en étoit le père par sa bonté. Élevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse et son affabilité; il avoit le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre odieuse, et de rendre même aimable le joug qu'il faisoit porter. Une tendre compassion pour les malheureux faisoit son caractère propre et particulier; elle sembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-seulement pour les personnes les plus distinguées du canton, mais pour tous les passans, et il exerçoit envers eux une généreuse hospitalité. Les pauvres même n'en étoient pas exclus, il les regardoit comme ses plus chers enfans; il ne pouvoit se refuser à leurs besoins; sa vigilance les découvroit, sa libéralité les soulageoit, et la bonté de son cœur le rendoit infiniment sensible à toutes leurs misères. Son zèle pour tout ce qui intéressoit la religion étoit inexprimable, et il suffisoit d'être chrétien pour avoir un droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les mahométans suscitoient aux catholiques sans gémir et sans verser des larmes; et quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espèce de foiblesse : Tous les chrétiens sont mes frères, disoit-il, n'est-il pas naturel que je partage leurs peines? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur; et dans ma maison je ressens, malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople.

Les jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère : son amitié étoit fondée sur l'estime singulière qu'il faisoit de notre compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il descendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion. Il nous auroit honorés plus souvent de ses visites s'il eût suivi son inclination; mais il n'osoit que rarement quitter les montagnes, de

peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui sachant qu'il étoit le protecteur du christianisme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puissant, qui demeuroit dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les chrétiens; il lui envoya un exprès pour le prier de ne pas lui refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piége; il étoit trop sur ses gardes pour y tomber : en homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, et il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie de me » voir parce que vous ne me connoissez pas ; » mais moi, parce que je me connois, je ne » dois point avoir envie d'être vu, et je vous » proteste que je ne mérite pas l'honneur que » vous voulez me faire. Je suis cependant si » flatté du désir empressé que vous me témoi- » gnez, que ne pouvant contenter entièrement » votre curiosité, je veux du moins la conten- » ter en partie : si vous ne me voyez pas en » réalité, vous aurez du moins la satisfaction de » me voir en peinture. Voici donc au naturel » le portrait du personnage qu'on a tant vanté. » Ma taille est un peu au-dessus de la médio- » cre; j'ai la tête grosse et le col fort court. » Mon regard est fier; j'ai les yeux un peu » plus qu'à fleur de tête, le front large, la » barbe épaisse, les couleurs vives, le nez » court et gros, mais il ne sied pas mal à mon » visage. Ceux qui veulent un peu me flatter » disent que j'ai dans l'air et dans le port » quelque chose de grand, et que je suis assez » vénérable. Ce que je puis dire avec vérité, » c'est que mon visage tient beaucoup de ces » médailles antiques que les Romains nous ont » laissées sur nos montagnes, et ressemble fort » à ces vieux rois qu'il me souvient d'avoir » vus peints sur les tapisseries. Me voilà trait » pour trait tel que je suis. Jugez maintenant, » seigneur, si l'on peut avoir la curiosité de » voir un homme bâti de la sorte, et s'il doit » avoir lui-même la passion de se montrer. Je » crois vous servir en vous épargnant la » peine de faire un voyage pour voir un pa- » reil objet; nous y perdrions vous et moi. »

Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre qu'à la solidité de l'esprit, il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de son peuple : il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens, il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété : il reçut les sacremens de l'église avec une présence d'esprit admirable, et sans aucun symptôme violent; il rendit sa grande âme entre les mains de son Dieu, et s'endormit doucement du sommeil des justes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ses mérites pendant sa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes souffrances.

Tandis qu'il vivoit, les sentimens de reconnoissance ne se renfermèrent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit secourus et obligés ; mais quand il mourut ils furent plus vifs, et se manifestèrent avec plus d'effusion. Le deuil fut universel, et jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus sincères. Si l'on en croit la tradition du pays, sa mort fut annoncée par certains événemens extraordinaires : mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge que ces pronostics douteux et incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré, ses domestiques et ses parens jetèrent de grands cris, qu'ils redoublèrent plusieurs fois au-dedans et au-dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyèrent des exprès dans toutes les bourgades d'alentour pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages circonvoisins assistèrent à ses obsèques ; et pas un seul des ecclésiastiques séculiers et réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, et dès qu'ils étoient près de la maison du défunt, ils s'annonçoient par de grands cris et des gémissemens lamentables : la famille, qui étoit à la porte pour les rece-

voir, leur répondoit par des cris et des gémissemens semblables. Cette lugubre scène se renouvela jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sais quoi de frappant, et réveille dans le cœur certains sentimens d'horreur et de tendresse dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens de la campagne qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroissoient consternés, et la douleur étoit peinte sur leur visage.

Le troisième, le septième et le trentième jour les prières recommencèrent, et l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnoissance, et pour procurer dans le ciel un bonheur éternel à un homme qui, pendant toute sa vie, n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité sur la terre. On juge assez par ce seul trait que les Orientaux pensent bien différemment de nos protestans sur l'efficacité de la prière pour les morts, et sur la vertu de l'auguste et divin sacrifice de la messe, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. Les Maronites surtout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois jusqu'à de pieux excès, et j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur restoit, afin d'être en état de faire prier et dire des messes pour leurs parens. Que messieurs de la religion prétendue réformée ne nous accusent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant; nous l'y avons trouvée établie de temps immémorial, et nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable et si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à nos usages; mais quand le mort est illustre et de la première qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'écuyer fait venir le coursier que montoit ordinairement son maître, et étendant la veste du défunt sur la selle et sur la croupe de ce cheval, il le promène au milieu de toute l'assemblée : à ce spectacle, les assistans poussent de grands gémissemens; à ces cris redoublés succède un triste et morne silence, et chacun se retire pour pleurer et pour prier. Je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU PÈRE CHABERT,

MISSIONNAIRE AU LEVANT.

Emprisonnement des missionnaires à Damas.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

Cessez de nous plaindre, et félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il est flatteur, qu'il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministère apostolique, d'essuyer les souffrances et les tribulations qui en sont l'apanage; d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modèles, et de trouver, en étendant l'empire de l'église, les persécutions qui l'ont établie! Vous demandez une relation exacte de cet événement; je suis en état de la faire, puisque j'ai eu le bonheur d'être un des prisonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande et peuplée, offre aux missionnaires un champ vaste et pénible à cultiver. Dès la naissance du christianisme, saint Paul y trouva des persécuteurs, et ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos missionnaires eurent recours à M. le marquis de Bonac, alors ambassadeur de France à Constantinople, et ils le prièrent d'obtenir de la Porte un firman, ou commandement qui les mît à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étoient exposés. Ce seigneur zélé pour les progrès de la religion et pour la sûreté des sujets du roi obtint ce qu'il désiroit. Vous serez peut-être bien aise de savoir en quelle forme s'expédient les ordres du grand-seigneur.

« Respectable visir, grand conseiller qui
» gouverne les affaires par la pénétration de
» son esprit, très-puissant et noble bacha de
» Damas, chef de la caravane de la Mecque,
» mon visir; le bacha que Dieu fasse prospé-
» rer le plus juste des juges mahométans, le
» vertueux et preux dépositaire de la science
» des apôtres et des prophètes, que Dieu se-
» conde et augmente ses vertus.

» A l'arrivée de ce commandement, vous
» saurez que le marquis de Bonac, ambassa-
» deur du roi de France à notre sublime Porte,
» et le modèle des seigneurs de la nation
» chrétienne, a envoyé à notre trône de féli-

» cité une requête, afin que tous évêques et » religieux dépendans de France, de quelque » ordre qu'ils soient, se tenant dans les bornes » de leur profession, ne soient empêchés » d'exercer leur religion dans toute l'étendue » de notre empire, où ils font jusqu'à présent » leur résidence, conformément aux capitula- » tions; et ayant appris que le chef des janis- » saires et autres officiers avoient inquiété » les religieux françois habitans à Damas, et » empêché de lire l'Évangile et d'exercer les » fonctions de leur rit, en leur faisant des ava- » nies contre les capitulations, nous avons » donné le présent commandement pour em- » pêcher que personne ne contrevienne aux » capitulations susdites : ainsi à l'arrivée de ce » noble commandement, vous ne souffrirez » pas qu'on insulte lesdits religieux. Fait à » Constantinople la bien gardée, au commen- » cement du mois d'Jemetvel (mai), l'an » mil cent trente-trois, » ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil commandement, nous nous croyions en sûreté; mais le calme dura peu : nous cherchâmes encore des protections auprès du bacha de Damas. M. le marquis de Villeneuve, plus respecté pour ses qualités que pour son caractère d'ambassadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au gouverneur par son capi-kaïkié, c'est-à-dire son agent à la Porte; l'autre étoit du grand muphti, elle étoit adressée à Ali Effendi, defterdar, c'est-à-dire intendant ou receveur des deniers du grand-seigneur.

La mission est partagée entre les cordeliers de Jérusalem, les capucins et les jésuites. Les supérieurs de ces trois ordres se disposoient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos allarmes, et nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

Le frère David fut frappé en pleine rue par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité : cet infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue un coup du plat de son coutelas, et le coup fut si violent que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cette action détermina les trois supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au bacha; et afin de trouver occasion de faire en même temps leurs plaintes, ils conduisirent avec eux le frère au palais du gouverneur.

Le defterdar, à qui ils s'adressèrent d'abord, les reçut avec bonté; il ouvrit avec respect la lettre que le chef de la religion musulmane lui écrivoit; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le frère avoit été traité. « Remettez, ajouta-t-il, au bacha la lettre qui lui est adressée; je vous rends celle du grand-muphti, il est à propos que le bacha la lise aussi. Ces deux recommandations, jointes ensemble, auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. » Il appela un *toukadar*, c'est le nom qu'on donne aux domestiques des grands.

Les supérieurs missionnaires, pénétrés de reconnoissance, marchèrent quelque temps avec leur guide; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il ne savoit pas l'arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, et l'on ne sut que long-temps après qu'il demandoit une récompense.

Abandonnés par leur guide, les quatre religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au bacha doivent se remettre d'abord au kaïkié, c'est-à-dire à son lieutenant, qui a soin de les lui présenter. Une foule de peuple remplissoit toutes les avenues qui conduisent à son appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du sarafi, c'est le changeur du bacha. Sur le soir ils se présentèrent à la porte du kaïkié : ils en furent deux fois repoussés avec violence. Ils résolurent alors de passer par dessus les règles ordinaires et d'aller droit au bacha.

L'aga, qui étoit en fonction à sa porte, prit les lettres, et lui en fit la lecture. Les missionnaires furent appelés; le bacha leur reprocha qu'ils engageoient les chrétiens du pays à se faire Francs. « Je saurai bien, dit-il, remédier à ce désordre, et je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, et vous n'y serez plus long-temps. » Les religieux vouloient se justifier; mais ils furent à peine écoutés, et se retirèrent.

Le lendemain matin un toukadar vint les chercher. Le religieux de la Terre-Sainte avoit disparu; le supérieur des capucins, le père de Lerne, notre supérieur, et le frère David, furent saisis. On les conduisit devant le kaïkié; il

étoit d'autant plus irrité contre nous, que le bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laissé les chrétiens francs pénétrer jusque dans son palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré depuis qu'un motif d'intérêt, et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagèrent à la violence dont il usa.

Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois religieux; je fus substitué à la place du quatrième qui manquoit. On nous chargea des chaînes les plus pesantes, et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevoit qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toit. Le père de Lerne, que ses infirmités et son grand âge avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminuoit point; et ces cœurs, plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés, ne s'ouvroient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement. M. Martin, consul de cette Échelle, écrivit une lettre très-forte au defterdar. Il connoissoit notre innocence, et de son propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du kaïkié; il porta la lettre du bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté si le kaïkié y consentoit. Celui-ci exigea une rançon considérable que nous n'étions point en état de payer; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il couroit d'offenser notre ambassadeur et le grand-seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animoit.

M. l'ambassadeur nous avoit recommandés au bazerghan-bachi, c'est-à-dire au marchand qui fournit au bacha des étoffes : il vint nous voir en prison. « Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pièces de drap feront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense; on y suppléera : ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. — Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnoissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs, M. l'ambassadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. » Nous parlions encore qu'il étoit sorti, et deux heures après la prison nous fut ouverte.

Nous croyons être redevables à sa libéralité; mais elle n'étoit point gratuite, et nous fûmes obligés dans la suite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus nécessaire, pour lui payer cent cinquante piastres qu'il nous dit avoir distribuées pour nous.

Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles; le calme durera-t-il long-temps? Nous n'osons point nous en flatter : Dieu est le maître, et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ doivent être disposés à porter celles qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos saints sacrifices le courage qui nous est nécessaire pour être constamment les modèles de la loi sainte dont nous avons l'honneur d'être les interprètes.

Je suis avec un profond respect, etc.

A Seyde, le 25 de juin 1742.

HISTOIRE

Des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas.

Sylvestre, auteur de ces persécutions, étoit un de ces hommes remuans et audacieux, que l'intérêt et l'ambition conduisent, que l'honneur et la probité n'arrêtent point; qui ne regardent que ce qui leur est utile dans ce qui leur est proposé, et le saisissent toujours avec préjudice de ce qui est légitime. Schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant, il se proposoit d'éteindre la foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il falloit être élu patriarche d'Antioche. Athanase, son ennemi, l'étoit; il plia sa haine à son ambition, sut gagner ses bonnes grâces, et se fit nommer par lui-même son successeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur; ils connoissoient le caractère violent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons et plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour patriarche Cyrille : on l'ordonna. Il fut intronisé à Damas, avant que Sylvestre le fut à Constantinople, où il s'étoit transporté. Cette ordination imprévue l'étonna; il fut alarmé; la crainte qu'elle ne fut confirmée à la Porte l'engagea dans toutes les ma-

nœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le patriarche de Jérusalem et celui de Constantinople. Il s'appuya du crédit de quelques seigneurs ottomans, et obtint de la Porte un commandement qui, en l'établissant patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent et tous ceux qui suivoient son parti.

Son ambition étoit satisfaite, il croyoit sa puissance assurée, et il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les missionnaires françois en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux patriarches ses amis du moyen de les éloigner, et ils obtinrent le firman ou l'ordre qu'ils demandoient de nous exiler et de nous bannir entièrement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le comte d'Andrezel, alors notre ambassadeur à la Porte ; par ce firman, les missionnaires étoient chassés de tous les endroits *où il n'y auroit pas de consul ou de nation françoise*. On voit assez que cet ordre ne regardoit que la mission de Damas. M. l'ambassadeur en porta ses plaintes au grand-visir ; il représenta à ce ministre combien cette démarche étoit contraire aux capitulations ; on en suspendit l'exécution. On travailloit à l'annuller, lorsque la mort nous enleva cet ambassadeur, si digne de la confiance du roi et des regrets de la mission.

. A la première nouvelle de ces ordres, dont Sylvestre étoit porteur, son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes. L'usurpateur partit de Constantinople avec cet air de triomphe par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre et couvrir la honte de ses démarches ; il se disoit chargé de lettres qui l'autorisoient à mettre dans les fers quiconque se refuseroit à ses lois. Il étoit accompagné d'un religieux, son procureur ou son agent, aussi furieux et plus fourbe que lui, et d'un chavich, qui devoit être l'exécuteur de ses ordres et le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep ; son commandement fut signifié ; on somma tous les chrétiens de le reconnoître pour patriarche ; l'évêque Gérasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi qu'il avoit lui-même dressées : l'une étoit pour les prêtres catholiques, et contenoit une malédiction contre la religion des Francs et contre tous les dogmes qu'ils croient, contre le pape et contre le huitième concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le saint concile de Florence : cette profession devoit être lue publiquement ; l'autre étoit pour les laïques, qui consistoit dans la manière de souscrire à la première, et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les prêtres francs, ni de croyance dans ce qui est enseigné par le pape.

Ces formules révoltèrent beaucoup de catholiques ; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie. Le grand nombre des prêtres la reçut ; ceux qui s'y refusèrent allèrent dans les montagnes se joindre au patriarche Cyrille : l'église des pères francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylvestre envoya le jour de la fête du Saint-Sacrement son chavich avec des hommes armés pour se saisir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le consul y étoit ; il fut témoin de cette violence, et il envoya faire des plaintes au gouverneur. On arrêta le chavich, son escorte, et quelques hérétiques qui favorisoient la manœuvre. Sylvestre fut cité : il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des catholiques et des dispositions du bacha fit impression sur lui, et suspendit au moins ses fureurs. On crut même quelque temps son caractère changé. Il passa de la plus impérieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le grand-seigneur, dont il avoit passé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon et digne des punitions qu'il avoit sollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laissa entrevoir inspira de la hardiesse à ceux qu'il persécutoit : on le menaça, il disparut, et s'embarqua pour la capitale de l'empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la religion. Les catholiques présentèrent au cadi une longue requête où étoient exposés leurs griefs contre ce faux patriarche : il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la conclusion de la requête étoit la déposition de Sylvestre ; elle fut obtenue. La victoire étoit entière : deux députés vinrent l'annoncer ; par malheur le troisième resta à Constantinople : il se nommoit Cherveri-Bitar. Sylvestre entreprit de le ga-

gner, et il y réussit. Ce député, flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement; on convint que Sylvestre resteroit patriarche d'Antioche, mais qu'Alep seroit sous la juridiction de Constantinople, et qu'on enverroit aux habitans de cette ville tel évêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommoit Grégoire : peu attaché à la religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître; mais il se démentit bientôt : les catholiques se séparèrent de lui; ils demandèrent au cadi la permission de se choisir un évêque qui fût de leur pays et indépendant de tout patriarche. Il y consentit : ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant, et propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Gérasimos étoit exilé, mais non dépossédé; sa démission étoit nécessaire pour que l'élection de l'autre fût légitime. Il la donna sans peine, et ce vertueux prélat consacra lui-même celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement qui accrédita la religion et charma tous ses diocésains. Les prêtres qui s'étoient laissé tromper par Sylvestre vinrent se jeter entre les bras de ce pasteur charitable qui les reçut avec bonté; et après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les églises et les écoles des missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme, qui dura quelques années, rappela dans la Syrie les beaux jours du christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier interprète du grand-seigneur. Il lui fit une peinture vive et touchante de ses malheurs, surprit la compassion de ce prince, et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople muni des recommandations les plus pressantes : là il recommença ses manéges; il demanda la révision de son procès : la protection du prince fit admettre sa requête; le grand-seigneur lui donna même un commandement par lequel, anéantissant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétablissoit dans tous les droits de son patriarcat, soumettoit de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisoit à y nommer un évêque, et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le patriarche rétabli se hâta de notifier cet ordre du grand-seigneur. Il vint à Tripoli et à Damas, et cette dernière ville fut choisie de préférence pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep, et se contenta de leur envoyer son commandement par son chavich et par un religieux son procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cents personnes, où l'on représentoit au grand-seigneur ce même Sylvestre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puissance ne s'établissoit que sur les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses; l'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme sans passions, et dont le zèle conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, et avoit le talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet désiré.

Les religieux françois surtout étoient les victimes de choix sur lesquelles Sylvestre aimoit à exercer sa fureur. Il fit défendre aux catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou envoyer leurs enfans à l'église ou à l'école des missionnaires. Il fit présenter par son procureur une requête contre eux au grand-juge; mais on n'y eut point égard. Il menaça de l'envoyer à Constantinople; on le craignit. Le père Seguiran, missionnaire jésuite, fut chargé d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres missionnaires; il le fit; la lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux; ils l'accusoient :

1° D'avoir dit au bacha que les catholiques ne refusoient de communiquer avec lui, que parce que c'étoit le grand-seigneur qui l'avoit fait patriarche. C'est une imposture.

2° D'avoir défendu aux pères et mères, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'école des missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3° D'avoir suscité aux missionnaires françois des procès injustes, et de leur avoir causé des insultes sans nombre.

4° D'avoir parlé en public contre le nom françois et contre les ministres du roi.

5° D'avoir mis le trouble et le désordre dans Alep, par les lettres qu'il avoit écrites au bacha contre les chrétiens et les religieux françois.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression, surtout le quatrième parut d'une conséquence digne de toute l'attention. On sait combien le roi de France est respecté à la cour ottomane, et la préférence éclatante que l'on y donne à nos ambassadeurs sur tous les autres. M. le marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda; et l'on expédia en faveur des missionnaires un commandement qui assura leur repos; du moins, je n'ai lu dans aucun des mémoires de nos missions que celle de Damas ait été inquiétée jusqu'en 1744.

La persécution qu'elle essuya sur la fin de cette année, se trouve décrite dans une lettre que M. de Lane, consul à Seyde, écrivit le 2 janvier 1745, à M. le comte de Castellane, ambassadeur du roi à la Porte.

Monseigneur,

« Je dois rendre compte à votre excellence » d'une persécution que viennent d'essuyer les » missionnaires de la compagnie de Jésus, à » Damas, sans y avoir donné occasion. Le » meut-sallem de Damas, qui gouverne en » l'absence du bacha, étant chargé d'un billet, » par lequel le sieur Caire, négociant à Seyde, » promettoit de payer 900 piastres pour le » loyer du khan, ou bâtiment qu'il occupe en » cette ville, m'écrivit, le terme échu, de » porter ce François à le satisfaire. Celui-ci » me fit entendre qu'il alloit à Damas, lever » l'argent de ses débiteurs, et satisfaire le » meut-sallem, à qui je mandai cette réponse. Il partit en effet; mais au lieu d'aller à » Damas, il s'arrêta dans un village qui est » à moitié chemin. Le meut-sallem s'ennuya » de ce délai, et il voulut rendre les jésuites » responsables de la dette. Il envoya chercher » leur supérieur, lui présenta le billet, et lui » demanda la somme énoncée. Le missionnaire » lui représenta l'injustice du procédé; le » meut-sallem l'exigea, et ne lui accorda que » cinq jours de délai. Il se repentit ensuite de » l'avoir accordé, et il ordonna qu'on le mît » aux fers. On le conduisoit en prison, lors» qu'un nommé Ronzouma, procureur des » Grecs schismatiques de Damas, et dont la » haine contre les catholiques est connue, pria » qu'on le remît en liberté, et s'offrit pour être » sa caution. On le relâcha. Mais le lendemain, » le meut-sallem exigea des jésuites cent vingt» six piastres. Ces pères me le mandèrent : » je chargeai le sieur Fornetti, second drog» man de cette échelle, d'aller à Damas pour » avoir satisfaction de cette affaire; je lui com» mandai de passer par le village où je sa» vois que le sieur Caire s'étoit arrêté, et de » lui ordonner de ma part d'acquitter sa dette. » J'écrivis en même temps au meut-sallem » une lettre polie, mais ferme. Il y eut égard, » et pour me le témoigner, il fit revêtir les jé» suites d'une *abe*, en public; c'est la répara» tion la plus grande qu'un homme de ce rang » puisse faire. Le sieur Caire fut obligé de lui » payer ce qu'il avoit demandé à ces pères en » pure avanie.

» Cinq jours après que le drogman fut parti » de Damas, la persécution recommença. Une » troupe d'enfans se rassembla sur le soir de» vant la porte des jésuites, dirent contre eux » toute espèce d'injures, et y jetèrent une grêle » de pierres. Le supérieur, qui revenoit des » fonctions de sa mission, fut maltraité. Le » lendemain, dans le temps que l'un des deux » pères qui sont à Damas venoit de finir sa » messe, ils furent saisis tous les deux par » les gens du meut-sallem, et conduits dans » la maison de Ronzouma. On les accabla d'in» jures; on inventa les calomnies les plus » atroces et les plus ridicules : de-là on les » conduisit au palais du meut-sallem, où plu» sieurs faux témoins déposèrent contre eux » tout ce qu'on leur avoit suggéré.

» On rappela toutes les accusations intentées » anciennement et récemment contre tous les » missionnaires; on en imagina de nouvelles. » Ils furent renfermés dans un cachot affreux, » où on les chargea de chaînes. L'affaire de» vint si sérieuse, que des chrétiens de leurs » amis leur conseilloient de s'accommoder. Le » meut-sallem leur demanda dix bourses » (15,000 livres); ensuite on leur promit qu'il » se contenteroit de deux, à condition qu'ils » ne porteroient pas leurs plaintes au consul de

» Seyde. Les pères répondirent que j'étois peut-» être déjà instruit, ou que, quand même ils » se tairoient, je le serois bientôt. On les retint » deux jours en prison; ils n'en sortirent que » pour être traînés au palais du meut-sallem qui » commanda qu'on leur donnât la bastonnade. » Ils avoient déjà les entraves aux pieds, et » le bras étoit levé pour les frapper, lorsque des » gens apostés sans doute demandèrent grâce » pour eux. Le premier des intercesseurs fut » Ronzouma, qui passe bien encore pour avoir » été le premier auteur de la persécution. Ils » étoient occupés à chercher auprès de leurs » amis l'argent qu'on leur avoit demandé, lors-» qu'on les avertit que les gens du gouver-» neur étoient à leur poursuite; ils se cachè-» rent : on saisit le frère qui gardoit leur » maison. Le cadi s'étoit plaint de ce qu'on les » avoit élargis sans sa participation. Enfin, les » jésuites furent obligés de payer près de trois » bourses, et à ce prix le frère leur fut rendu. » Ces violences se sont faites dans l'absence du » bacha qui a été chargé de conduire la cara-» vane de la Mecque. J'attends son retour pour » en avoir satisfaction ; s'il me la refuse, j'aurai » recours à votre excellence; son crédit répond » du succès. »

M. le comte de Meaurepas fut instruit de cette affaire avant les jésuites de France : il prit l'ordre du roi, et demanda, en son nom à la Porte, une justice éclatante contre l'officier turc qui avoit maltraité les missionnaires. Le sieur Caire fut rappelé en France, et perdit son établissement. Les missionnaires avoient cependant écrit; leurs lettres n'arrivèrent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais sur l'avis qu'il en avoit eu du bureau de la marine, le père Roger, procureur des missions du Levant, avoit chargé d'un placet le père Perussault, qui étoit à l'armée de Flandre, à la suite de sa majesté, et qui le présenta au ministre des affaires étrangères. M. le marquis d'Argenson écrivit à M. le comte de Castellane deux lettres très-pressantes, l'une par la voie de Marseille, l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux jésuites de Damas, avec la dernière violence; on leur donna un diplôme ou sauve-garde, pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le patriarche Sylvestre recommença ses brigandages. Il ordonna des évêques, il les distribua dans toutes les villes du patriarcat. Ces hommes, sans foi et pleins de rage contre les catholiques, exercèrent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces désordres, manda à M. le comte de Castellane, que le moyen le plus sûr pour couper jusqu'à la racine du mal, étoit de solliciter vivement auprès du grand-seigneur la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée et accordée sur-le-champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portoient en même temps la déposition de Sylvestre, et le rétablissement de Cyrille sur le siége patriarcal d'Antioche. Ce double événement a porté un coup mortel au schisme. Nos églises sont fréquentées, et les catholiques, à qui nous ne laissons pas ignorer qu'ils ne sont redevables de ces changemens heureux qu'au zèle du roi, font sans cesse des vœux au ciel pour la conservation de sa personne sacrée, pour la gloire de son règne, et pour la prospérité de la famille royale.

La joie de ces succès a été troublée par la perte que la mission a faite du père Yves de Lerne, jésuite de la province de France, mort à Tripoli, au mois de juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la religion dans ces pays éloignés, pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les missions toutes les qualités qui annoncent les hommes apostoliques, et il mit tous ses soins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer son zèle, ou d'ébranler son courage. On ne l'entendit jamais se plaindre ni des travaux dont il étoit accablé, ni des persécutions qu'il avoit à soutenir. Il fut jeté plusieurs fois dans d'horribles prisons; plus d'une fois il a été frappé de la peste, en secourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues inséparables des missions, il joignit des jeûnes fréquens, des jeûnes extraordinaires, des austérités excessives. Il étoit révéré comme un saint, et sa vie entière s'est passée dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son âme se développa tout entière aux approches de la mort; il l'avoit trop souvent affrontée pour la craindre, et il l'envisageoit avec joie comme l'entrée dans une éternité glorieuse où il posséderoit son Dieu. C'est dans ces sentimens que, muni des sacremens de l'église, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum.*

M. le consul et toute la nation françoise l'ont honoré de leurs regrets.

Le curé et les paroissiens de Sgorta, bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur église. Nous avons accordé à leurs instances ce précieux dépôt. A ses obsèques nous versions des larmes. Les regrets se sont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur père, et ils le vénèrent presque comme leur apôtre.

LETTRE

ÉCRITE A M. SAVARY,

AGENT-GÉNÉRAL DU DUC DE MANTOUE EN FRANCE.

Traversée par terre de la Méditerranée au golfe persique, et d'Alexandrette à Bassora par Alep, Diarbekir, Samancour et Bagdad.

De Bassora, le 19 octobre 1675.

Je vous écris de Bassora, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, et d'une demi-lieue du bord occidental d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve :* il est produit par l'union de l'Euphrate et du Tigre. La situation de Bassora est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses, qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre sèche et brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie : il seroit inutile et même dangereux d'en entreprendre la traversée ; c'est pourquoi plusieurs de nos missionnaires sont passés en Perse pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maisons de Bassora ne sont faites que de terre ou de brique séchée au soleil ; la couverture en est plate et de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur ; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrain inutile et inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, et en a chassé les bachas arabes, qui ne reconnoissoient le grand-seigneur que par quelques petits présens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici consiste en perles que l'on pêche dans le golfe Persique, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, et en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de Surate et des autres parties des Indes, dans les mois de juillet et d'août, des vaisseaux qui retournent en novembre et décembre. Il vient aussi des caravanes de marchands d'Alep et de Bagdad pour acheter les marchandises des Indes.

Tous les habitans de Bassora sont mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de chrétiens, que l'on appelle vulgairement de Saint-Jean. Ces chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoissent ni mystères, ni sacremens, ni cérémonies : ils ignorent même le nom de Jésus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent saint Jean et Adam, le premier père. Il y a ici une mission de pères carmes déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces chrétiens étrangers [1], que l'on nomme aussi sabis. Nous avons eu la consolation dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces saints missionnaires, de voir plusieurs de ces *sabis* venir à la messe, et faire toutes les fonctions de bons chrétiens. Ils ont une église où l'on fait publiquement le service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau anglois qui doit nous porter à Surate ; mais avant de m'embarquer, permettez-moi, monsieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'empire turc jusqu'à notre sortie.

Le 17 novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'Alexandrette en Syrie. Ce lieu est très-malsain et n'est considérable qu'à cause du voisinage d'Alep. Il en est comme le port.

Son nom d'Alexandrette a fait croire à plusieurs qu'Alexandre-le-Grand vint avec sa flotte prendre terre en cet endroit, lorsqu'il couroit à la conquête de l'Asie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de Jonas, lorsqu'il fut rejeté sur ce lieu par la baleine. Les pères de la Terre-Sainte ont ici une église publique pour les catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chasse de cette ville presque tous ses habitans ; il n'y

[1] Ils sont venus des environs du Jourdain, où saint Jean baptisoit.

reste que ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir, principalement dans les grandes chaleurs. Alexandrette est gouvernée par un vice-consul françois et un anglois, dépendans tous deux des consuls françois et anglois qui résident à Alep. M. le vice-consul françois nous reçut dans sa maison avec beaucoup de civilité, et nous y demeurâmes jusqu'au moment de partir pour Alep, qui est éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour Alep, au nombre de cinq missionnaires : nous prîmes, suivant la coutume, un janissaire pour nous escorter. Le vice-consul françois nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour passer d'Alexandrette à Alep. Il nous dit que M. de Nointel, ambassadeur à la Porte, avoit fait exempter les missionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, et nous passâmes les plaines d'Antioche; nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier siége de saint Pierre. L'on nous dit que la principale église a été profanée et changée en mosquée. Cependant il en reste une aux chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et ils ont un patriarche schismatique. Le 21 nous arrivâmes à Alep, accompagnés d'un grand nombre de François qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaisseau à Alexandrette, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet sous l'aile, et qui s'en étoient retournés à Alep, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volans sont fort communs dans ce pays; ils vont même de Bassora à Bagdad, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Alep est une ville des plus peuplées et des plus marchandes de l'empire turc. Durant le séjour de six semaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus considérable. Sa situation est agréable à la vue, le pays en est plat et très-abondant; elle m'a paru plus grande et plus peuplée que Rouen : c'est un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des monastères; on les appelle *camps*. Nous allâmes descendre au grand Camp, qui est la demeure de M. Dupont, consul françois, dont nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de consulat pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille chrétiens de diverses sectes; savoir, Grecs, Arméniens, Suriens et Maronites. Les Maronites sont tous catholiques, et dépendent de leur archevêque qui est au Mont-Liban. Les Suriens ont aussi un archevêque qui est très-zélé catholique, et qui a ramené au bercail plusieurs brebis égarées. Les missionnaires, actuellement résidens ici, sont jésuites, capucins et carmes déchaussés; ils travaillent continuellement à la conversion de ces pauvres chrétiens, qui joignent au schisme plusieurs hérésies et qui gémissent sous la dure tyrannie des Turcs. Les missionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la conversion des mahométans.

Nous avons été obligés de séjourner à Alep plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cause du *ramadan;* c'est le carême des Turcs; aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il se fait de grandes réjouissances dans la ville; on environne les mosquées d'une grande quantité de lampes allumées; ce qui forme un très-beau spectacle : on donne des concerts dans les tours, et l'on fait ensuite une décharge d'artillerie.

C'est ainsi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui consiste à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorsque la nuit commence, et que l'on ne peut plus distinguer le fil bleu d'avec le fil noir, suivant l'expression du Coran, ils peuvent manger tout ce que bon leur semble, excepté ce qui leur est défendu par la loi.

Il se fait à Alep un très-grand commerce des marchandises de Perse, des Indes, et de tout ce qui croît et se fabrique dans cet empire, comme coton, noix de galles, drogues, maroquin, etc. Les François y portent de l'argent et du papier commerçant; les Anglois, au contraire, y font leur commerce, sans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre et des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit : aussi les meilleurs maisons d'Alep sont-elles angloises.

Le 7 de janvier 1675 nous partîmes d'Alep pour Diarbekir. Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue : c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire

route avant le jour, et nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé de paroître, nous nous aperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane consistoit en trente muletiers qui conduisoient du savon, et en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois marchands seulement étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'aperçût pas notre foiblesse. Nous diminuâmes de nombre, car le froid et la neige retinrent plusieurs marchands qui devoient partir avec nous, et nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigues et de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à Samancour, petite ville de Syrie, où demeurent quelques chrétiens. Nous ne pûmes savoir de quelle secte ils étoient, parce que le valet que nous avions pris à Alep pour nous servir d'interprète, ne savoit que quelques mots italiens.

Nous partîmes de Samancour après six jours de repos, et nous arrivâmes à travers les neiges et les mauvais chemins à Galgas, bourg syrien, situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg à cause du mauvais temps, si le bacha de Diarbekir n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à Constantinople, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions et les communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de mars nous passâmes l'Euphrate, et nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Écriture sainte par la demeure du premier patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle et la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à Diarbekir, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux capucins missionnaires dans cette ville. Ces pères nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux; et vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous restâmes un mois entier chez les saints missionnaires capucins, à cause du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le temps d'examiner Diarbekir, capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tigre, un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes: c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville, bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tigre. Les murs de Diarbekir sont en pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine et flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la ville par une forte muraille: c'est la demeure du bacha.

Il y a plusieurs sortes de chrétiens à Diarbekir, on y voit aussi beaucoup de Juifs. Les missionnaires capucins y font profession de médecine, et ne doivent leur tranquillité qu'à cet art. Le bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de médecins, et nous les avons vu plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le maroquin, les toiles de coton et les noix de galles, sont les objets les plus importans du commerce de Diarbekir. Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes sur un *quellec*. Cette machine est faite comme un train de bois; elle est carrée, et on y attache quantité d'outres. On est obligé de naviguer ainsi sur le Tigre; les rochers qui se trouvent dans son lit empêchent qu'on ne se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les Curdes qui logent dans ces hautes montagnes. Le 13 avril nous descendîmes à Mousol ou Mosul. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté; on en voit encore quelques ruines à demi ensevelies sous les terres. Mosul est éloigné de soixante lieues de Diarbekir; l'enceinte de ses murs est très-

vaste, mais elle contient peu d'habitans; le plus grand nombre sont chrétiens nestoriens. Les pères capucins missionnaires se maintiennent aussi à Mosul, en pratiquant la médecine. Nous fîmes nos Pâques en cet endroit avec ces révérends pères qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du christianisme dans ces cantons; ils nous dirent que de l'autre côté du Tigre, au pays des Mèdes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de chrétiens. C'est de ce même côté que l'on aperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient par tradition être celui du prophète Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de Pâques, 15 avril, nous repartîmes de Mosul sur nos quellecs. Le cours du fleuve devint plus doux; le pays que nous vîmes jusqu'à Bagdad étoit plat, agréable et abondant. Deux jours après nous aperçûmes une petite ville nommée Tichery, et nous commençâmes à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très-large en cet endroit, et qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre quellec au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faisoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple juif, sous le règne de Nabuchodonosor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles sont immenses et impriment un certain respect. Ce jour-là nous continuâmes de descendre; et si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le 19 avril, nous arrivâmes enfin à Bagdad qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs sont faits de la même matière. Bagdad est au confluent du Tigre du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation. Le pays paroît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères capucins y ont une mission; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre et nous conduisirent dans leurs maisons. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cents chrétiens dans Bagdad, et chaque secte y a le libre exercice de sa religion.

Le commerce de Bagdad se fait par les négocians de Mosul et de Bassora, qui viennent y prendre les marchandises de Perse et des Indes, et de là les transportent dans tout l'Empire, et même jusqu'en Europe. Le 21 avril, nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à Bassora, d'où je vous écris et dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver où nous sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes et villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtâmes seulement à Génasir, petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches; nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de Cornar, où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontière, est bien fortifiée et sous la domination du grand-seigneur.

Le 3 mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à Bassora. Voilà, à peu près, monsieur, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins : ils sont très-graves et ne rient presque jamais; ils ne se battent point, et rarement on voit des querelles parmi eux. Ils sont sages et rusés, et ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce et les armes sont leurs seuls exercices. Pour les chrétiens, toute leur science consiste à savoir par cœur beaucoup de psaumes. Ils sont timides; les Turcs les méprisent : ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de Bassora à Surate, parce que quand nous sommes arrivés dans cette rade,

les vaisseaux par lesquels je vous écrivis étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine et de la fatigue dans notre voyage des Indes, à cause des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompensés par la joie que nous ressentîmes l'autre jour en mouillant à la rade de cette ville, de voir au milieu des Indes trois vaisseaux de notre grand roi, porter le pavillon blanc, et de voir fleurir les lys dans des mers où nos ennemis sont si puissans. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à Surate, une chaloupe d'un des trois vaisseaux qui portoient pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à sa bannière pour être anglois. Le commandant de la chaloupe nous dit que des trois vaisseaux françois, deux étoient à la compagnie, et l'autre au roi. Nous descendîmes dans la chaloupe pour aller saluer M. le général Baron, qui étoit sur un des vaisseaux de la compagnie, et pour voir trois de nos missionnaires qui étoient passés de Perse aux Indes, sur des vaisseaux portugais. M. Baron estime beaucoup nos missions, il est fort votre ami, et m'a fait mille caresses, parce que je vous appartenois. Cet homme est l'honneur des François dans les Indes. Il étoit temps qu'il y arrivât; les lys commençoient à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, et de là nous chercherons un passage pour Siam, qui est le lieu fixe de nos missions, et où résident nos seigneurs évêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici que Dieu dispose tellement le peuple de Siam et de la Cochinchine, que la moisson doit être très-abondante; il ne manque que des ouvriers. Adieu, monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur de mon absence, et de lui demander pour moi la grâce de bien remplir mon ministère.

MÉMOIRE

Sur la ville de Damas et ses environs.

Damas a l'avantage de s'être conservé le titre de capitale de la Syrie [1], quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par Hus, petit-fils de Sem, augmentée ensuite, et embellie par Damas, intendant de la maison d'Abraham, qui lui fit porter son nom.

[1] C'est Alep qui à présent a ce titre.

Les Arabes la nomment *Cham-el-Deméchy*. *Cham* signifie *Sem*, grand-père de Hus, qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en hébreu *buvant le sang*, nom qui lui fut donné parce qu'elle est située près de la montagne où Caïn tua son frère Abel.

Isaïe vit en esprit la ruine future de cette ville soixante-cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesseroit d'être ville, et deviendroit semblable à un amas de pierres. L'événement a justifié la prédiction.

En effet, cette fameuse ville n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons et de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reste *Sahié*, c'est-à-dire village. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut Nabuchodonosor qui réduisit Damas en cet état. Saint Jérôme dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas sur les mêmes fondemens, mais un peu plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs fut parce que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimèrent mieux placer la nouvelle dans la grande et belle plaine où elle est aujourd'hui, près de plusieurs rivières qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les rois Ptolomée, charmés de son heureuse situation, prirent plaisir à la décorer et à l'enrichir; mais ayant eu ensuite le malheur de changer souvent de maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de sa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de Pompée. Ils s'en rendirent les maîtres. Les Sarrasins à leur tour en chassèrent les Romains. Vinrent après eux nos princes chrétiens qui l'assiégèrent. Les assiégés étoient sur le point de se rendre, lorsqu'un Grec, gagné par les Sarrasins, fit si bien qu'il persuada aux chefs de l'armée chrétienne qu'il ne leur seroit pas possible de prendre la ville du côté dont ils l'assiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur seroit aisé de s'ouvrir un passage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru sur sa parole : l'armée chrétienne décampa, et passa de l'occident de la ville à son orient.

Les assiégés n'attendoient que ce mouvement des assiégeans pour faire à propos une sortie : elle se fit. Les Sarrasins se saisirent des meilleurs postes, et détournèrent tous les

canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étoient excessives dans cette saison ; les officiers et les soldats françois souffroient une soif mortelle. Le mal étoit sans remède; ce fut donc une nécessité de lever le siége.

Le siége levé, les Sarrasins demeurèrent les maîtres de leur ville ; mais ce ne fut que pour quelque temps, et jusqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chassa. Les Mamelucks, maîtres de l'Égypte, l'enlevèrent aux Tartares, et ceux-ci jouirent paisiblement de leur conquête jusqu'en 1517. Au bout de ce temps, Sélim, empereur des Turcs, se mit à la tête d'une nombreuse armée, et en fit le siége. La ville se rendit; et, depuis cette année, les empereurs, successeurs de Sélim, l'ont conservée dans leur empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour sa défense. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand et profond fossé défendoit le second mur. Le troisième, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé sur la contrescarpe.

Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres carrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites ont leurs créneaux, leurs embrasures et leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un carré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs qu'elle avoit, il ne lui en reste qu'un seul. Ce faubourg s'étend du nord à l'occident, et peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté et la commodité de la ville viennent de sept petites rivières, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivières traversent la plaine de Damas : elles y entretiennent la verdure et la fertilité. Les jardins qui environnent la ville, et qui lui donnent abondamment les fruits et les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivières ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons mêmes, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une particulière, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus considérable des rivières dont nous venons de parler est celle qu'on nomme *Barrada*. Elle coule près du grand hôpital où logent les caravanes. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour carrée, toute pavée d'un marbre de différentes couleurs. Cet hôpital a l'air d'un monastère. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres ; les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs et rangées à la mosaïque. Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre.

Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entre autres très-remarquables qui soutiennent un vestibule qui est à l'entrée de la mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur et d'une hauteur surprenante, ne sont cependant chacune que d'un seul morceau de marbre.

La rivière de Barrada dont nous avons parlé, et qui passe près de cet hôpital, s'approche ensuite du château de Damas.

Ce château est comme une petite ville, qui a ses rues et ses maisons particulières. Il est défendu par cinq tours, dont les pierres sont taillées en faces de diamant. On y conservoit autrefois ce fameux acier de Damas dans un magasin dont l'entrée étoit fermée à toute personne, de quelque qualité qu'elle soit. Je n'assurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des restes de cet ancien acier, comme quelques-uns le disent.

Pour ce qui est des maisons de la ville, elles ne sont bâties que de bois, et n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne sont que sur des cours intérieures. Au-dehors on ne voit que de grands murs et sans fenêtres. Mais autant que les maisons paroissent peu considérables à l'extérieur, autant en dedans sont-elles riches en peintures, dorures, meubles et porcelaines, rangées avec art sur des tablettes qui font le tour de la chambre.

Chaque maison a son divan, c'est-à-dire un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, et où les officiers rendent justice et tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruit.

Les mosquées sont les plus beaux édifices de

la ville. On en compte environ deux cents dans Damas. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de Saint-Jean. Elle étoit anciennement une illustre église dédiée à saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la mosquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Les chrétiens n'y entrent point; mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art que, lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup d'œil tout l'intérieur de la mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec des larmes le triste souvenir que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de saint Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

Après avoir parlé de la mosquée de saint Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les Actes des apôtres. Cette rue se nomme en latin *Via Recta;* elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite et à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les caravanes apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse et des Indes.

Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises, arrangées avec art, inspirent le désir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de Judas, où saint Paul fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large et deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nourriture, et elle ajoute que l'apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Galates[1]; ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du disciple Ananias.

A quarante pas de la maison de Judas, il y a une petite mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce disciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher Paul de Tarse, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur apôtre des gentils.

Les chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite église au lieu même où étoit la maison d'Ananie: j'y suis souvent entré. Les Turcs, voulant en faire une mosquée, ont plus d'une fois tâché d'y élever une tour selon leur usage; mais l'ouvrage du jour se trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des fidèles ce lieu saint, si évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale et à son côté méridional, on voit encore aujourd'hui une espèce de fenêtre qui servit aux disciples de l'apôtre saint Paul pour le tirer des mains des Juifs et lui sauver la vie.

Un soldat chrétien, Abyssin de nation, étoit de garde avec sa compagnie à la porte orientale. Il n'ignoroit pas que le dessein des magistrats étoit de se rendre maîtres de saint Paul et de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ses disciples une espèce de fenêtre en manière d'embrasure qui donnoit sur le parapet de la grande muraille; les disciples de Paul profitèrent de cette découverte; ils descendirent leur maître hors de la ville par cet endroit, et le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évasion de celui qu'ils croyoient déjà entre leurs mains. Déchus de leur espérance, ils firent toutes sortes de perquisitions pour le retrouver. On leur dit qu'entre les gardes de la ville il y avoit un soldat chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce soldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur prisonnier. Ils découvrirent ce soldat; ils demandèrent sa mort. Elle fut accordée à leur argent; et, avec le même argent, ils obtinrent

[1] II. Galat. 12.

du gouverneur de la ville que cette fausse fenêtre fût murée, pour être, disoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du soldat. Mais dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve sensible de la protection divine sur son apôtre.

Les chrétiens enlevèrent le corps du soldat, et lui élevèrent un tombeau environné d'une balustrade qui soutient un petit toit dont le tombeau est couvert. Les chrétiens et (ce qui est surprenant) les infidèles le visitent avec respect.

La ville de Damas ne me fournissant rien de plus, mon révérend père, pour vous entretenir, je m'étendrai présentement sur ses dehors ; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, et sur le chemin qui conduit au tombeau des Turcs, on trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maison de Naaman, surnommé le Lépreux, et qui étoit général des armées de Benadad. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lèpre. Cet hôpital a sa mosquée, qui compose un de ses corps-de-logis. La cour est grande et remplie de figuiers et de palmiers. On y conserve un tombeau qu'on dit être celui de Giezi, domestique d'Élisée, qui se retira à Damas après sa disgrâce, et où il mourut.

Les deux fleuves Abana et Pharphar dont parle l'Écriture, sont à deux cents pas de cet hôpital.

Ces deux rivières donnent naissance à une troisième qu'on nomme Siouf ; et plus bas elles se divisent en trois autres rivières qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivières sont excellentes pour teindre en toutes sortes de couleurs. Ces rivières vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Ora-dit Goutha*, qui veut dire engouffrement des eaux.

Cet étang est à trois lieues de Damas, et à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur, et cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On voit beaucoup de gibier dans les bois taillis qui l'environnent.

Ce qui est de surprenant dans cet étang, c'est que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivières, et plusieurs eaux sauvages, on ne le voit cependant jamais débordé : d'où l'on juge qu'il se décharge ailleurs par des canaux souterrains. Je rapporterai à ce sujet ce que l'on dit en ce pays, et ce que j'en ai connu moi-même sur les lieux.

A une lieue ou environ de notre mission à Antoura, il y a une rivière qu'on nomme le *fleuve du Chien*. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le dessein d'aller jusqu'à sa source.

Je fus surpris à mon arrivée, de voir sortir, de dessous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une si grande abondance d'eau, qu'à peine plusieurs sources jointes ensemble pourroient-elles ordinairement en fournir une si grande quantité.

Cette voûte m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, sur douze ou quinze de hauteur ; c'est de cette voûte que sort le fleuve du Chien. L'opinion commune est que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela est ainsi, il faut que ses eaux, pour sortir de leur étang et venir jusqu'ici, se soient creusées un canal souterrain qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'est que les eaux du canal du Chien ont la même qualité que celles du grand étang. Elles sont également froides, dures et malsaines, et de plus on trouve les mêmes espèces de poissons dans l'un et dans l'autre.

Près du grand canal souterrain dont nous venons de parler, il y a plusieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingts pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de cristal et d'autres figures, qui ne seroient pas mieux faites si elles avoient été faites au ciseau.

Au reste, il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes, si on ne veut pas être assailli tout à coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du Chien n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-escarpées. Ces montagnes sont d'un sol si solide, qu'elles vous paroissent n'être que d'un seul rocher depuis le haut jusqu'en bas.

J'observai ce que l'on m'avoit dit, qui est que les eaux de ce fleuve étant sorties de leur canal, se divisent en deux bras ; que l'un des deux rentre quelques pas plus loin sous terre et sous des rochers, et ne se fait plus voir ; et

que l'autre fleuve, le fleuve du Chien, sépare le Kesroan du pays des Druses.

Ce fleuve s'appeloit anciennement Lycus. On le nomme aujourd'hui le Chien, parce qu'à son embouchure on adoroit autrefois une idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour constant que cette idole rendoit autrefois des oracles; qu'elle les faisoit entendre jusqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de son piédestal. La masse du corps a été ensevelie dans les eaux de la mer, et la tête a été, dit-on, portée à Venise. Voilà ce que j'en ai vu et ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, sans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui est sur ce fleuve du Chien, conduit le voyageur sur un grand chemin qui est taillé dans le roc. L'inscription suivante, qui est gravée à l'entrée du pont sur une table de pierre, nous apprend qu'il a été construit par l'ordre de l'empereur Antonin. Cette inscription est conçue en ces termes :

Imp. Cæs. M. Aurelius Antonius pius felix Augustus. Parth. Max. BRIT. Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæsis, viam dilatavit per.... Antonianam suam. Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui suit :

Invicte Imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal, et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit que Caïn et Abel offrirent à Dieu leurs sacrifices; et qu'un peu plus loin, l'impie Caïn sacrifia l'innocent Abel à sa jalousie.

Sainte Hélène fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes; mais le temps qui les a respectées les a laissées entières.

Le tombeau de Caïn est à trois lieues de Damas, sur le chemin de Seyde.

Lorsqu'on revient de la montagne d'Abel à Damas, on passe par un lac qui a une demi-lieue en carré. Le fond de ce lac est d'une pierre blanche, âcre et salée. L'eau qui y séjourne pendant l'hiver et le printemps contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaississent et font évaporer peu à peu les parties les plus humides. Les grossières demeurent, et forment un sel blanc et luisant qu'on enlève aisément par morceaux. Nous vous en envoyons par curiosité.

A deux lieues de ce lac et à son nord, et à cinq lieues de Damas, il y a deux célèbres monastères, l'un de religieux, et l'autre de religieuses : l'un et l'autre sont grecs. Ces deux monastères sont sur la montagne Sajednaja. Le monastère des religieuses est, quant à présent, d'environ quarante filles. Elles obéissent à une supérieure qui prend la qualité d'abbesse.

On ne sera point surpris en France d'apprendre que cette abbesse est également supérieure des deux monastères d'hommes et de filles, et que les uns et les autres lui obéissent.

Les religieux chantent au chœur l'office divin, et administrent aux religieuses les sacremens. Leurs frères servans ont soin du temporel des deux monastères.

Celui des religieuses est très-riche. Elles doivent l'hospitalité à tous les passans, et elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la sainte Vierge y est très-fervente. Elle attire, dans les jours de ses fêtes, une affluence étonnante de pèlerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion est fondée sur un fait miraculeux, que le père Maimbourg rapporte dans son *Histoire des Croisades*.

Ce fait est qu'un tableau, qui représentoit la sainte Vierge, et qui étoit placé dans l'église de ce monastère, parut autrefois aux yeux des assistans, non plus avec ses peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une nouvelle carnation. La renommée d'un si grand prodige m'a fait naître le désir de m'y transporter.

On m'y fit voir une châsse posée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles en fer, qui mettent la châsse en sûreté. On me dit que cette châsse renfermoit l'image miraculeuse de la sainte Vierge; mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle est ornée des présens magnifiques que les fidèles y apportent ou y envoient. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nu-pieds et en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de Sajednaja, où les deux monastères grecs sont situés. Le village de Barsé se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement Noba. Ce fut jusqu'à cet endroit qu'Abraham poursuivit les cinq rois qui avoient enlevé Loth avec tous ses effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grâces de sa victoire.

A demi-lieue de Barsé, les Juifs ont une synagogue dans le village de Yaubar. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette synagogue avoit été bâtie. Ils me dirent que leurs anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète Élie, y avoient bâti cette synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevés à la hâte du temple de Salomon, lorsque les empereurs Tite et Vespasien entreprirent de saccager Jérusalem.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une synagogue; qu'à son orient, elle a trois petites chapelles; que dans celle du milieu, les Juifs y renferment le *Pentateuque*, et quelques autres livres écrits à la main en caractères hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, et forment un gros volume rond. Celui qui contient le *Pentateuque* est renfermé dans un coffre de bois précieux et couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'Élie est dans la chapelle à droite et à son midi. Sa figure est carrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint prophète.

Les Juifs appellent cette grotte, la grotte d'Élie; parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra Hazaël par ordre de Dieu, pour succéder à Bénadab, roi de Syrie; et ils ajoutent qu'après avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de Bénadab qui le poursuivoit.

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que des dehors qui sont à l'orient de Damas. Ceux qui sont à l'occident et à son midi ne doivent pas être oubliés.

La montagne de Sajednaja, qui s'étend jusqu'à la montagne de Salhié, est au septentrion de cette ville. Cette dernière montagne a dans son vallon un village auquel elle a donné son nom de Salhié. Sur cette montagne, il y a une vaste grotte environnée de rochers qui sont autant de pierres de jaspe. On dit que quarante Grecs chrétiens s'y réfugièrent autrefois, et y furent mis à mort, ayant été accusés d'avoir parlé contre Mahomet et sa secte.

A deux cents pas de cette grotte, et sur la même montagne, il y en a une autre plus élevée dont les chrétiens n'osent approcher. Les Turcs font à son sujet l'histoire que je vais rapporter. Ils disent que Mahomet, considérant du haut de cette montagne la ville de Damas, elle lui parut si délicieuse, que pour cette seule raison il ne voulut pas y entrer; et que même, pour s'en éloigner plus promptement, il fit un pas de géant qui le transporta diligemment à Médine, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur prophète, et qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de Sajednaja on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un seigneur turc qui venoit presque tous les jours pour en jouir a voulu y être enterré.

A l'occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la Victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des croisades.

A cette occasion, un auteur arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étant mise entre les officiers qui assiégeoient Damas, un capitaine plus sensé que les autres entreprit de faire comprendre aux chefs de l'armée que leur division mettoit obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre, il ramassa plusieurs flèches, et en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très-étroitement; il fit ensuite, à la vue de l'armée, tous ses efforts

pour rompre ce gros faisceau. Mais ayant fait voir que l'entreprise n'étoit pas possible, il délia les flèches, et alors les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pièces : C'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés ; mais soyez unis ensemble, comme l'étoient les flèches dans mon faisceau, vous serez invincibles.

Ce discours, joint à cet exemple, dit l'auteur arabe, réunit tous les esprits, et la ville fut prise.

Cet événement, ajoute le même auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa le *Champ de la Victoire*. Je ne crois pas que cet auteur arabe, quoique favorable à l'armée chrétienne, mérite plus de foi que tous nos historiens, qui, en parlant du siége de Damas, non-seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent même qu'un espion des ennemis fit si bien, qu'il persuada à nos chefs de changer leur attaque, ce qui causa la levée du siége.

Le sieur de Joinville et le père Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, confirment ce mauvais succès du siége de Damas.

C'est du sieur de Joinville et d'autres historiens avec lui que nous apprenons que ce fut près de ce Champ de la Victoire et sur le chemin de Damas que le père Yves, dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, et dans l'autre un vase rempli d'eau ; et que le père Yves lui ayant demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu et de cette eau : C'est, lui répondit-elle, pour brûler le paradis et éteindre les feux d'enfer, afin que les hommes n'aiment et ne servent Dieu que par amour.

Le père Yves fit rapport de cette réponse au saint roi ; et ce monarque, plein de religion, admira la foi vive de cette femme, et s'en fit une édifiante leçon.

En parlant du Champ de la Victoire, il ne faut pas passer sous silence la tour qui y est située sur un gros rocher. On l'appelle la *Tour de la réconciliation*, parce que ce fut prés de cette tour, dit-on, que les chefs de l'armée chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivières qui s'en approchent d'assez près. Ces rivières paroissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de Damas et d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué ;* il est continuellement fréquenté par les Damasquins, qui viennent jouir de ses agrémens.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, et six ou sept de large. Elle s'appelle *Ovadi le à Jans*, c'est-à-dire la plaine de Perse. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du *Cheik*. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est ; elle ne finit que vers Césarée de Philippe. Cette ville, si célèbre autrefois, n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son ancienne noblesse que son château, qui commande sur quelques maisons à demi ruinées.

Prés de Césarée, et dans son territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur et un quart de lieue de circuit. Cette élévation est ombragée de chênes verts, de sycomores, de citronniers et d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut sur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ses disciples, et leur demanda ce que le peuple disoit de lui, et ce qu'eux-mêmes en pensoient. Sur quoi saint Pierre prenant la parole, lui répondit : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. »

C'est du pied de cette élévation que sortent les deux fontaines Sor et Dan. Elles sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, et vont se joindre cinquante pas plus loin, pour former le célèbre fleuve du Jourdain. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ses eaux à saint Jean pour en baptiser le Messie. Les chrétiens en font boire à leurs malades ; et le Seigneur, assez souvent, accorde à leur foi une prompte guérison.

L'Écriture nous apprend que ce fut par ordre de Josué que les Israélites enlevèrent du lit de ce fleuve douze grosses pierres qu'ils placèrent les unes sur les autres pour servir de témoignage à la postérité, et lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve pour ouvrir un chemin sec à l'arche d'alliance et à l'armée qui la suivoit.

A propos de la montagne de Cheik, dont nous venons de parler, je rapporterai une his-

toire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la savoir par tradition de père en fils, et qui la tiennent pour certaine.

Il sortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du Cheik une rivière que les Persans appellent *Aboulouaire*. Cette rivière avoit creusé son lit sous de gros rochers et sous des terres, depuis le pied de la montagne du Cheik jusqu'en Perse, sans que qui que ce soit eût eu connoissance de cette rivière, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très-singulier.

Un berger conduisoit chaque jour son troupeau sur le penchant de la montagne du Cheik. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en trouvoit pas sur la montagne ni dans ses environs. Étant un jour assis sur une des roches dont la montagne étoit presque toute couverte, il s'aperçut que son chien, après s'être écarté de son troupeau pendant quelque temps, revint à lui, sortant de dessous une de ces roches, et secouant l'eau qui dégouttoit de tout son corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu sortir son chien; mais il n'y put voir autre chose qu'une suite de roches qui se tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain sur la même montagne et au même endroit. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que son chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu sortir la veille. Il le suivit, et il observa que son chien se glissoit sous une grosse roche, ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de son chien; il revint bientôt après, et aussi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à son maître, lui faisant mille caresses, comme pour lui annoncer sa découverte et la joie qu'il en avoit.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée sous ces roches; mais, pour la découvrir, il falloit commencer par casser les grosses roches sous lesquelles l'eau devoit se trouver.

Il revint le lendemain avec tous les instrumens qui lui étoient nécessaires pour son entreprise. Le chien, qui prit son chemin pour aller boire, montroit à son maître les roches qu'il avoit à casser.

Le berger s'efforça, à grands coups de pioche, de se faire une première ouverture; sitôt qu'elle fut faite, il aperçut une concavité sous laquelle il se glissa, ayant son chien pour guide.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit semblable à celui d'une cascade d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, sans se rebuter, de casser ce qui s'opposoit à son passage. Enfin, il fit si bien, qu'il vint à bout de gagner une seconde concavité, d'où il vit sortir, de dessous des roches que la nature avoit construites en voûte, une abondance étonnante d'eau qui se précipitoit rapidement dans deux canaux différens.

Le berger, surpris et charmé de cette découverte, crut, sans qu'on sache pourquoi, qu'il seroit bien de boucher l'un des canaux: ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment se réserver à lui seul la connoissance.

Cela fait, il se retira bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenoit souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine et odoriférante dont il s'accommodoit très-bien, et le berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver, dans la plaine de Damas, trois seigneurs persans. Ces seigneurs s'informoient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduiroit à la source de la rivière d'*Aboulouaire*. Ils savoient, disoient-ils, par tradition dans leur pays que la source de cette rivière étoit dans la plaine de Damas. Ils ajoutoient que cette rivière n'avoit jamais cessé de couler en Perse dans toutes les saisons; mais que depuis peu, et à leur grand étonnement, le lit de cette rivière étoit à sec. Nous avons été envoyés, disoient-ils, en votre pays et dans cette plaine pour y découvrir la cause de cet accident. Au reste, nous avons été chargés de récompenser libéralement ceux qui nous donneront les connoissances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promesse de la récompense vinrent aux oreilles de notre berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce sujet, lui fit venir en pensée qu'il se pourroit bien faire que le canal qu'il

avoit bouché, fût celui même qui auroit supprimé les eaux qui alloient en Perse. Dans cette pensée, il alla trouver les envoyés persans, et leur dit que si la source de la rivière étoit dans la plaine, comme ils le prétendoient, il se faisoit fort de la trouver.

Ces envoyés furent charmés de l'espérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvelèrent de leur part les assurances de bien récompenser son travail.

Comme ceux-ci se disposoient à faire avec lui la recherche de la rivière en question, le berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte; mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, et qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait.

Cette réponse ne les contenta pas; ils persistèrent à vouloir le suivre, et celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin les Persans, ennuyés de vivre si longtemps hors de leur pays, et ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce berger leur faisoit, aimèrent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneroient, que de prolonger ici plus longtemps leur séjour, dans l'espérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain.

Cependant, pour engager le berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une première gratification, et se disposèrent à se mettre en chemin pour la Perse.

Le berger, instruit de leur départ, et impatient qu'il l'étoit de jouir au plus tôt de sa bonne fortune, alla détruire le batardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Sitôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance et de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre berger visitoit de temps à autre l'un et l'autre canal, pour voir si l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille, il attendoit avec impatience des nouvelles des Persans.

Ceux-ci ne firent pas une si grande diligence que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour et nuit, elles prévinrent aussi leur arrivée en Perse.

On ne peut expliquer la joie qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la rivière étoit dans son lit. On leur en faisoit de toutes parts des conjouissances. Ils furent conduits comme en triomphe sur les bords de la rivière Aboulouaire.

Comme chacun vouloit savoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur rivière, ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé; la connoissance du berger, et la récompense qu'ils lui avoient promise. A leur retour, ils lui tinrent parole, et lui firent toucher ce qu'ils lui avoient promis.

Plusieurs années se passèrent sans que la rivière Aboulouaire manquât d'eau; mais dans la suite des temps on s'aperçut qu'elle décroissoit sensiblement. On fut bien plus étonné lorsqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de saison. Mais comme elles ne revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avoit eues des premiers envoyés persans.

Avec ces instructions, ceux-ci allèrent en droiture au village de la plaine où le berger dont nous avons parlé s'étoit trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps. Ils s'informèrent s'il n'avoit point laissé des enfans qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur père.

Leur père étant tombé malade, et n'espérant pas relever de sa maladie, appela son fils aîné. Il lui dit que devant que de mourir, il vouloit lui donner une marque particulière de son amitié, en lui laissant un secret qui ne seroit que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la rivière Aboulouaire, sa situation, l'usage qu'il en avoit fait, et toute sa bonne fortune qui en avoit été la suite.

Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas perdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le père mourut. Son fils, impatient d'aller reconnoître lui-même tout ce que son père lui avoit dit, alla chercher la rivière cachée sous les roches. Il trouva toutes choses comme son père les lui avoit dites.

Pour jouir au plus tôt du bonheur dont son père l'avoit flatté, il releva le batardeau qui avoit été détruit, et reboucha entièrement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à sec la rivière qui alloit en Perse, et se flatta en même temps qu'un second voyage des Persans dans la plaine lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avoit prévue. De nouveaux envoyés de Perse s'adressèrent aux enfans du feu berger. L'aîné se présenta à eux.

Ayant su ce qu'ils souhaitoient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu son père. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, et même plus grande récompense.

La convention faite, les envoyés demandèrent à être conduits à la rivière Aboulouaire dont son père avoit eu connoissance. Le fils, voulant garder le secret qui lui avoit été si particulièrement recommandé, leur fit toute sorte de difficultés. Mais les Persans persistant dans leur demande, et celui-ci se défendant de son mieux, ceux-là firent si bien que le jeune berger se laissa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, disoient-ils, la récompense qu'ils lui avoient promise.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils souhaitoient si ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui sortoit de dessous des rochers, comme un torrent; mais ils furent bien surpris d'apercevoir deux assez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parce que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur présence. Le canal ne fut pas plus tôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, et il en fut en un instant rempli.

Les Persans reconnurent aisément la fraude, et l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne doutèrent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du desséchement de leur rivière.

Il n'étoit plus question alors que de s'assurer que ce canal ne seroit jamais rebouché. Ils ne se contentèrent pas d'en avoir la parole du jeune berger; mais ils eurent grand soin de publier, dans toute la plaine de Damas, la découverte qu'ils venoient de faire de leur rivière, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, et que personne ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu d'appeler ici la partie occidentale de Damas, la plaine de Perse.

Pour ce qui est de la rivière Aboulouaire, des voyageurs intelligens et curieux, et autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être son origine.

Après bien des recherches, ils ont cru que cette rivière étoit une décharge du grand étang qui est dans la plaine, que l'on nomme *Goulha* [1]; et que les eaux qui coulent dans le canal qui passe en Perse, vont s'engouffrer dans le Sein Persique, et du Sein Persique dans l'Océan. Que pour ce qui est des eaux qui remplissent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du Chien, et du fleuve du Chien dans la mer Méditerranée. Si cela est ainsi, comme nos curieux l'ont imaginé, le prophète a eu grande raison de s'écrier « que Dieu est admirable dans la distribution des eaux qui arrosent les terres. »

Devant que de quitter la plaine de Damas, je ne dois pas omettre qu'en descendant la montagne du *Cheik*, on trouve sur son chemin, près du village de *Beïtima*, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; plusieurs croient que c'est le tombeau de *Nemrod*. Il est construit à la manière des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de *Baalbée* [2] les tombeaux de Seth et de Noé, qui sont pareillement construits.

Je n'assurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de Nemrod, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux prince, qui voulut se faire adorer comme un dieu, la rosée du ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes.

On en dit autant du tombeau de Nestorius, pour punir l'impie témérité de cet hérésiarque, qui voulut enlever à la très-sainte Vierge l'honneur d'être la mère de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à Damas et dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grâce toute

[1] Goutha.
[2] Balbeck.

puissante de Jésus-Christ et de la fidèle correspondance du grand apôtre saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de l'apôtre des gentils.

L'ancien chemin de Jérusalem à Damas est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied et terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire lumière céleste, ou astre lumineux. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumière dont saint Paul fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Medaouar el Kaukab*, c'est-à-dire cercle de lumière. Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit, qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il se tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes que l'homme prédestiné de Dieu pour porter son nom aux nations étrangères, « fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du ciel; et où, tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous [1]? »

Paul, effrayé de ce reproche et revenu à lui de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à Damas, et pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

La tradition du pays est que l'apôtre étant sorti de cette ville quelque temps après, vint se réfugier dans la même grotte pour se dérober à la fureur des Juifs.

Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte, et ont connu par expérience qu'on ne peut y entrer sans y être pénétré de tendres sentimens de dévotion.

L'apôtre, pour aller à Damas, passa par les villages *Dadaidé*, *Jahhnaïa* et *Chérafre*. Ces villages sont habités présentement par les Turcs, qui cultivent la plaine et qui la rendent fertile en coton, en mûriers, en blé, en orge et en toutes sortes de légumes. La plaine est terminée par deux grandes montagnes, dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, et l'autre plus haute se nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, et au sud-ouest de Damas, commence la plaine de *Hauran*. Cette plaine est le pays d'Abraham [1]. Les villes qui y étoient anciennement situées sont présentement ruinées; mais la fertilité en est si grande, qu'on l'appelle aujourd'hui le grenier de la Turquie.

En effet, on voit arriver presque chaque jour, de toutes les provinces de l'empire, des caravanes qui enlèvent continuellement des blés. La farine en est excellente : on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur et de demi-pied d'épaisseur. Il se conserve un an sans se corrompre. Lorsqu'il est sec, on le trempe dans l'eau, et on le trouve aussi bon que s'il venoit d'être fait. Les riches et les pauvres le préfèrent à tout autre pain.

En finissant ce que j'avois à dire de la ville de Damas et de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les prophètes en ont écrit. Ils appellent la ville une maison de plaisance, et ses environs des lieux de délices.

[1] Actes des Apôtres, chap. IX, v. 3.

[1] Orient du Jourdain.

LETTRE DU P. NACCHI

AU P. TAMBURINI.

Maronites. — Missions d'Alep, de Damas, de Tripoli de Syrie, de Seyde et d'Antoura.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Le zèle ardent et continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre compagnie jusqu'aux extrémités du monde, et faire annoncer aux nations barbares, infidèles et schismatiques, l'évangile de Jésus-Christ, mérite que votre paternité ait la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des jésuites.

Ce fut un de vos prédécesseurs qui établit en 1626 les missions de notre compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie; c'est de ces missions dont je dois avoir l'honneur de vous rendre compte; j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse, car votre paternité sait que je suis né sujet du maître de ce grand empire. Mais je suis rede-

vable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître dans la nation maronite, qui a toujours fait une profession publique et non interrompue, d'être inviolablement attachée à la religion catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice, et que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sait que la nation maronite tire son origine et son nom du célèbre abbé Maron, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien Maron, hérésiarque monothélite. Le saint abbé Maron naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples, qui embrassèrent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean-Chrysostôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de supporter avec patience et courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le cardinal Bàronius fait l'éloge des lettres que le saint abbé écrivit au pape Hormisdas, et du livre qu'il présenta au concile, preuve authentique de la catholicité du saint abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second monastère près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnèrent le nom de leur père, et depuis ce temps-là il fut appelé le monastère de Saint-Maron. L'empereur Justinien en rebâtit l'église, et lui donna une bien plus belle forme que n'étoit celle de la première.

Dans le nombre des cénobites de ce monastère, il y en eut un nommé Jean, qui, s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu abbé, et en l'honneur de leur premier père celui-ci fut surnommé l'abbé Maron.

Ce second abbé Maron combattit vivement les hérétiques et les schismatiques. Il en convertit plusieurs, et défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment et universellement dévouée à la chaire de saint Pierre.

L'abbé Jean Maron dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré du titre de patriarche des Maronites. Il reçut le patriarcat du saint-siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au pape, pour en recevoir la confirmation et le pallium.

Après la grâce que Dieu m'a faite d'avoir pris naissance dans une nation si catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre, qui m'est très-précieuse, c'est de m'avoir appelé à la compagnie de Jésus, et d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étois. Tant de grâces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur et dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine que je tâche, depuis plusieurs années, de remplir le moins mal qu'il m'est possible les devoirs de mon ministère.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particulièrement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avois eu lieu d'espérer qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouvernement de nos missions en Syrie et en Egypte. Vous avez commandé, mon révérend père; j'ai obéi, dans l'espérance que mon obéissance me procureroit du côté de Dieu tout ce qui manque du mien, pour accomplir sa volonté divine et vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous exposer dans cette lettre, vous fera connoître plus parfaitement que jamais, la conduite édifiante de vos enfans, leurs travaux, leurs souffrances, leurs succès, et les nouvelles moissons que le ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs qui nous font espérer que votre paternité conservera pour nos missions son affection paternelle, et qu'elle continuera de nous envoyer plusieurs de nos frères, qui trouveront dans ce pays des âmes à gagner.

La Syrie, où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu et de notre sainte religion, est une grande province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens : ils sont placés dans les villes et autres lieux où les exercices d'une mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célèbres et les plus fréquentés de la Syrie, qui sont Seyde [1] et Tripoli. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, savoir, Damas et Alep. Notre cinquième établissement est dans la partie qu'on appelle Kesroan. Son siége est à Antoura.

Le feu roi Louis XIV, d'heureuse mémoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la

[1] Saïde.

gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ses états, jugea à propos l'année 1698, d'envoyer des missionnaires en Égypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser à son altesse sérénissime monseigneur le comte de Toulouse, l'établissement que feu sa majesté nous a fait au grand Caire, capitale d'Égypte. Cette lettre [1], que le père Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché jusqu'à présent d'y faire; et elle vous aura suffisamment instruit de tout ce qui regarde cette mission, qui fait un sixième établissement dans le département du supérieur général de nos missions en Syrie et en Égypte.

Devant que d'exposer à votre paternité nos occupations pour la sanctification des âmes, nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre: car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que saint Ignace fait aux missionnaires de sa compagnie, qui est d'employer leur zèle pour se perfectionner dans les voies de Dieu, devant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'est la vue presque continuelle de toutes les actions et de toutes les souffrances du Sauveur, qui avoit choisi cette petite partie du monde par préférence à toute autre, pour naître, pour y converser avec les hommes, et enfin pour y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas, sans reconnoître les vestiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guérissant les maladies spirituelles et corporelles, et souffrant les mauvais traitemens de ceux qui jouissoient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience, de sa charité, de sa douceur, de son zèle, de son union continuelle avec Dieu son père, nous sont de continuelles leçons, qui nous instruisent, qui nous animent et qui nous consolent.

Le second moyen de perfection que les missionnaires trouvent ici, sont les croix qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des infidèles, qui ont un souverain mépris des chrétiens, et qui se font un point de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitemens.

[1] Cette lettre se trouve dans notre édition.

Nous avons encore plus à souffrir des schismatiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les catholiques, et particulièrement contre les missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix les maladies pestilentielles et contagieuses auxquelles les missionnaires sont souvent exposés, et où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs frères en Jésus-Christ par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont là les croix inséparables de la vie évangélique, qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées et promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie et de nous-mêmes, et qu'elles nous font aimer Dieu, et désirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici, mon révérend père, de notre manière de vivre, bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne; nous déclarons à nos disciples que nous ne voulons que le salut de leurs âmes, et nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France, ayant toujours devant les yeux la pauvreté, dont le Fils de Dieu et ses apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisième moyen de sanctification que la Syrie et l'Égypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres qui se présentent sans cesse à nous. Nul missionnaire ne manque d'ouvrage; il en trouve plus qu'il n'en peut faire, et c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs, qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervens religieux de différens ordres la cultivent avec nous.

Au reste j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de royaumes entiers, pour les mettre sous l'empire de Jésus-Christ, et à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François-Xavier en a baptisé. Ce n'est pas là de quoi il s'agit; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les chrétiens catholiques dans leur sainte foi, pour les préserver de la contagion du schisme, de l'hérésie et du libertinage, et pour faire rentrer dans le sein de l'église ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici pour toute occupation que certaines œuvres obscures, qui nous sont journalières, nous nous estimerions encore très-heureux d'y pouvoir employer toute notre vie; persuadés comme nous le sommes que, pour être cachées et sans éclat, elles n'en sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais, grâce au Seigneur, le champ que nous avons à cultiver est vaste et très-peuplé: il fournit toujours à un très-grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie et dans l'Égypte environ deux cents mille chrétiens de différentes nations, savoir: les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens et les Cophtes. Tous font un exercice public de la religion chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs patriarches, leurs évêques et leurs prêtres, dont les uns sont catholiques et les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de bénir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson! Elle est l'objet de nos vœux et de nos travaux, nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvoit dépendre; j'ose vous assurer, mon révérend père, que telle est la disposition de tous nos missionnaires. C'est le fruit des excellens moyens que nous fournit chaque année la Syrie, pour parvenir à la perfection de notre état et pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire, mon révérend père, il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque mission en particulier, pour en donner à votre paternité une connoissance parfaite.

Mission de Notre-Dame d'Alep.

Je commence par notre mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la première établie en Syrie, et qu'elle devint pour ainsi dire la mère des autres.

Alep est une des principales villes de l'empire ottoman. Quelques-uns l'ont appelée Beroan, et d'autres Hiérapolis. Les habitans prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui est tiré du mot arabe *halep*, qui signifie lait. La raison qu'ils en rapportent est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham faisoit élever ses troupeaux en ce pays, fertile en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, et très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes et la Perse, qui y envoient tout ce que ces royaumes ont de plus précieux; le peuple y est très-doux, plus poli qu'ailleurs, et spirituel. Le nombre des catholiques grecs, maronites et arméniens, y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles nestoriennes.

Notre mission en cette ville prit naissance au milieu des croix. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés les regardèrent comme des gages assurés de la protection de Dieu, et des fruits spirituels qu'ils recueilleroient un jour de leurs travaux et de leurs persécutions. « Si le grain de blé, dit le Sauveur, étant tombé dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là seul; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. » Cette parole du Sauveur étoit le ferme appui de leur espérance, et leur espérance causoit leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit par des nouvelles sûres, que les intérêts de l'église catholique demandoient que l'on envoyât au plus tôt des missionnaires en Syrie, pour conserver notre sainte religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa sainteté s'adressa au révérend père Mutio Viteleschi[1], un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de notre compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les pères Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre : ils arrivèrent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée et de

leur mission, qu'une personne très-puissante auprès du bacha, et qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme et le libertinage, qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux missionnaires. Dieu permit qu'il y réussit, et les deux pères furent embarqués sur un vaisseau anglois, avec ordre au capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout à coup, obligea le capitaine à s'aller sauver lui et son vaisseau dans le port de Malte.

Le père Manilier y tomba si dangereusement malade, que le capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord; la maladie paroissant devoir être longue, le capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du père. Il le laissa entre les mains du père Stella pour en prendre soin, et il fit voile en même temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution, avec le père son compagnon, d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouvèrent en cette capitale la puissante protection de notre ambassadeur; il leur obtint un commandement favorable du grand-seigneur pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même temps en France pour supplier très-humblement le roi d'ordonner à son consul de s'employer à leur établissement et d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, et particulièrement par son grand zèle pour la religion, accorda très-volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux pères. Ces deux missionnaires étant munis d'un commandement du grand-seigneur et de la puissante recommandation du roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secrètement les hérétiques à aller accuser au bacha les deux pères d'être des perturbateurs du repos public, et d'avoir voulu forcer les sujets du grand-seigneur à se faire francs, c'est-à-dire catholiques romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir pour opprimer des innocens. Car heureusement pour les missionnaires, ce bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux pères à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs: « Vous êtes des imposteurs, je connois ces religieux, je les ai vus à Constantinople, et j'ai signé moi-même le commandement qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera. » Ensuite, regardant les deux pères avec bonté, il leur dit: « Ne craignez rien, rassurez-vous, je vous accorde ma protection. »

Il ne leur en fallut pas davantage pour leur faire mettre la main à l'œuvre, et pour commencer leur établissement. Les catholiques, charmés d'avoir dans les deux pères un secours dont ils avoient été jusqu'à présent privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité pour assister à leurs conférences et instructions.

Quelque temps après, le père Stella ayant été député en France pour venir demander de nouveaux ouvriers, et pour pourvoir à leur subsistance, le père Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le père Manilier et son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'estime et l'affection de ceux qui leur avoient été jusque-là contraires: mais les marchands françois, craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes qui leur étoient si nécessaires, les forcèrent de venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire dans une vaste maison, où plusieurs d'entre eux occupoient des appartemens séparés.

La maladie contagieuse ayant cessé, le métropolitain grec, prélat qui étoit catholique, prit les pères en amitié; il leur faisoit faire chez lui des catéchismes pour les enfans, et des conférences pour ses ecclésiastiques. Avec cette protection de l'archevêque et du bacha, la religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie et sur le libertinage. Le démon, jaloux de ce succès, voulut y mettre opposition, ou plutôt il plut à Dieu d'éprouver les instrumens dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs

des missionnaires. Les hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une chapelle où ils disoient publiquement la messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le bacha fit jeter dans les cachots le père Jérôme Queyrot, le père Aimé Chezaud, et deux de nos frères nommés Fleuri Béchesne et Raymond Bourgeois ; il les fit charger de chaînes, et ordonna qu'on remplît leurs cachots de pointes de cailloux et de pots cassés.

Les hérétiques en vouloient particulièrement au père Manilier ; mais ce père ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le père Jérôme Queyrot et ses compagnons se consoloient et s'animoient en se disant les uns aux autres qu'ils étoient heureux d'être chargés, comme l'apôtre des gentils, des chaînes de Jésus-Christ, et d'avoir à souffrir pour une si bonne cause dans un pays où le Fils de Dieu, leur maître et leur père, avoit voulu porter sa croix et y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur, qui veille continuellement sur ses élus, ne laissa pas long-temps ses serviteurs dans cette fournaise de tribulation. Il suscita un gentilhomme, nommé Contour, ami du nouveau bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation françoise et son consul se joignirent à ce charitable gentilhomme, et entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs et l'innocence des calomniés, que le bacha, convaincu de l'un et de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie, non-seulement à leurs protecteurs et à tous les catholiques, mais encore aux consuls anglois et hollandois, qui voulurent en leur particulier faire leurs remercîmens au bacha de la liberté qu'il avoit rendue aux missionnaires. Le malheureux qui les avoit accusés fut quelque temps après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort, dans son malheureux état, causa plus de douleur aux missionnaires que leur délivrance ne leur avoit donné de joie.

Le calme ayant succédé à la tempête, les missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la mission. L'instruction de la jeunesse et la fréquentation des sacremens leur ayant paru les plus efficaces moyens pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent, pour l'instruction des enfans, une école où ils les assemblèrent. Les chrétiens, témoins des peines et des soins que les pères se donnoient pour leur éducation, étoient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience et quelle application ces hommes évangéliques apprenoient à leurs enfans les principes de la doctrine chrétienne ; ils établirent en même temps trois congrégations d'hommes ; la première pour les François, la seconde pour les Arméniens, et la troisième pour les Maronites et les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faisoient, et les autres exercices de piété qu'ils mirent en usage, accoutumèrent peu à peu les nouveaux congréganistes à s'approcher des sacremens de pénitence et d'eucharistie. L'exemple du consul, qui étoit à la tête des François, animoit et entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux missionnaires, ne contribuoit pas peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs en différens temps, le père Jean Amieu, le père Guillaume Godet, le père René Clisson, le père Michel Nau, les pères Avril, et le père Joseph Besson.

M. Piquet, consul de la nation françoise, jugea à propos de leur donner sa chapelle avec la qualité de chapelains. Ce titre, qui les mettoit sous une protection particulière du roi, leur donnoit les facilités d'assembler les chrétiens dans la chapelle consulaire, de les instruire et d'y faire librement et tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession, qu'en 1679 le feu roi ayant été informé par le chevalier d'Arvieux, alors son consul à Alep, des avantages que la religion et ses sujets négocians dans le Levant recevoient des services des missionnaires, fit expédier en leur faveur le brevet ci-joint, par lequel sa majesté confirme lesdits missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des consuls de la nation.

BREVET DU ROI.

« Aujourd'hui septième de juin mil six cent » soixante-dix-neuf, le roi étant à Saint-Ger

» main-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les pères jésuites françois, missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la religion, et des avantages que ses sujets qui résident et qui trafiquent dans toutes les Échelles reçoivent de leurs instructions, sa majesté les a retenus et retient pour ses chapelains dans l'église et chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les négocians audit pays; qu'ils aient l'administration de ladite église ou chapelle consulaire; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution : et Sa Majesté, pour marque de sa volonté, m'a ordonné d'expédier le présent brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, et fait contresigner par moi son conseiller secrétaire d'état et de ses commandemens et finances. »

Signé, LOUIS.

Et plus bas : COLBERT.

Ce brevet fut enregistré au parlement d'Aix, le 3 août de la même année, et M. le vicomte de Guilleragues, ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son ordonnance du 6 septembre 1679.

Cette qualité de chapelains dont nos premiers missionnaires furent honorés, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des missionnaires, pour partager entre eux tant de différentes occupations et qui sont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux œuvres de piété dans la chapelle et dans les congrégations, et les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville et de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue et de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cent mille âmes ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille chrétiens, tant maronites qu'arméniens et grecs, sans y comprendre un grand nombre de François que le commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes nations que les missionnaires rendoient leurs services, pour entretenir et perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquérent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux Orientaux, et entre autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier, et le plus criminel de tous, qu'ils appeloient *korban*.

Ce sacrifice consistoit à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'église. Le prêtre sacrificateur bénissoit du sel et le mettoit dans la gorge de la victime; il faisoit ensuite quelques prières sur le couteau dont il alloit se servir, et après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, et abandonnoit le reste aux assistans qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très-souvent funestes aux bonnes mœurs.

C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes que l'on appelle *Chamsies*, et d'autres qu'on nomme *Banianes*. Les premiers adoroient le soleil, et les seconds se disoient de la religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, et croyoient que manger de leur chair c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend père, de parler ici du père Joseph Besson, qui quitta le rectorat de notre collége de Nîmes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus qu'il y a laissés. Il y joignoit beaucoup de capacité, et surtout la science, qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue arabe que ceux qui la parloient le plus élégamment avouoient qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter et prêcher; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les congrégations, dont il avoit le soin. Les consuls et les principaux de la nation se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur aux congrégations et à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zèle que le père Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au

milieu du péril; et après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps-là de contagion, il fut attaqué de la peste et en mourut. Sa vocation à nos missions et sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un profès de notre compagnie, qui est engagé par un vœu particulier et solennel de courir au premier ordre de son supérieur jusqu'aux extrémités du monde pour y procurer le salut des âmes. Le père provincial de la province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le père Besson lui répartit à l'instant : « Me voici prêt à partir, mon père, » parlez, et je pars.» Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les missions ne devoient-elles pas attendre d'un missionnaire si saintement disposé !

Dieu se servit en effet de lui pour procurer sa gloire dans les travaux continuels où son zèle l'engageoit. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle et affreuse mortification. Il ne quittoit jamais le cilice; deux ais composoient son lit, et deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit, et se levoit chaque jour de grand matin pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toujours gai et d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, et entre autres de fréquentes visites de son ange gardien, dont il recevoit de salutaires avis : mais l'humble serviteur de Dieu cachoit aux hommes les grâces qu'il recevoit du ciel. Son zèle ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le père Gilbert Rigauld. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades et l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le père Rigauld, son compagnon, fut si touché des biens qu'un missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, et qui surtout est mortel aux étrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses supérieurs le lui permettroient.

La conversion des Jasidiés fut un nouvel objet de zèle pour le père Besson. Les Jasidies sont des peuples qui adorent le soleil et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le père Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu; mais ayant été chargé du gouvernement de nos missions, et ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue. Les missionnaires que le père Besson leur envoya ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir. Ils s'en revinrent après avoir secoué la poussière de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu, par sa miséricorde, voudra dissiper les ténèbres, qui empêchent ces hommes aveugles de voir l'horreur de leurs mystères d'iniquité.

Le père Besson et quelques autres missionnaires dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carrière, le père Deschamps et le père Gabriel de Clermont, tous deux de la province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le premier a gouverné très-utilement nos missions pendant plusieurs années, et finit sa vie dans l'exercice actuel de sa charge en assistant les malades attaqués de fièvres pourprées.

Le père de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même temps de la même maladie. Ces deux pères et leurs successeurs, qui ont eu soin de cette mission, se sont employés de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage qu'ils avoient reçu de leurs prédécesseurs. C'est cet héritage que nous cultivons, et que nous sommes prêts aujourd'hui de défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos pères nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il plaît à Dieu de nous faire part de temps en temps pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le père Sauvage et le père Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites. Le dernier étant supérieur de cette mission, et faisant faire quelques réparations dans une maison, que M. Le Maire, consul à Alep, lui avoit procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une chapelle publique. Cette accusation, toute fausse qu'elle étoit de notoriété publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats et le conduire

ignominieusement devant le cadi, qui le fit mettre au carcan, et ensuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte pour ces mauvais traitemens, si M. Le Maire, alors consul d'Alep et aujourd'hui consul au Caire, n'eût interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre sainte religion. Cette avanie, et plusieurs autres semblables, doivent disposer tous les missionnaires qui viendront en ce pays-ci, à dire sincèrement comme l'apôtre saint Paul : « Je ne crains rien de tout cela, et » je n'estime point ma vie plus précieuse que » moi-même. »

En effet, nous serions bien coupables si nous avions peur des croix, dont ce pays est presque tout parsemé ; car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-temps tranquille parmi les infidèles, qui ont en horreur notre sainte religion, et qui persécutent ordinairement les ministres de l'évangile, à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sait tout ce que le patriarche et l'archevêque d'Alep eurent à souffrir il y a quelques années pour le seul crime dont ils furent accusés, qui étoit de faire une profession publique de la religion catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fît souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le patriarche Ignace reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'archevêque d'Alep, nommé Denis Rezkallah. Ils n'en sortirent que pour être conduits par ordre du grand-seigneur au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours.

L'archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le patriarche lui survécut de quelques mois, mais avec des infirmités continuelles et causées par les affreuses incommodités du cachot. Un prêtre, compagnon de ses souffrances et témoin de sa sainte mort, nous a rapporté que, devant que de mourir, il renouvela sa profession de foi, et déclara qu'il mouroit enfant de l'église catholique, apostolique et romaine, ajoutant, par une expression qui lui étoit assez familière, qu'il se mettoit sous les pieds de saint Pierre, et de ses successeurs, les vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut Ignace Pierre, patriarche d'Alep.

Ces deux courageux serviteurs de Dieu nous honoroient particulièrement de leur bienveillance et de leur confiance : leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non-seulement de notre mission, mais encore de toute leur nation, et c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réunion de nos trois patriarches de l'église grecque à l'église romaine est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois prélats sont les patriarches d'Alexandrie, d'Alep et de Damas. Le schisme les avoit séparés de nous dès leur bas âge ; nous ne cessions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ses mains, de disposer les leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs pères.

La pureté constante de leurs mœurs et leur probité éprouvée et reconnue, nous faisoient espérer pour eux cette grâce, de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu où le bandeau, qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique, est tombé. Le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Alep ont été les premiers qui ont envoyé à notre saint père, le pape Clément XI, leur profession de foi, par laquelle ils protestent qu'ils le reconnoissent et le révèrent comme le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'église et le centre de l'unité de la foi catholique.

Le patriarche de Damas, nommé Cyrille, le plus puissant de tous les patriarches du Levant, et par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Il vivoit depuis long-temps dans le schisme ; mais comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer et de défendre la catholicité. Il fréquentoit les missionnaires, et trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouailles, il favorisoit, autant qu'il pouvoit, le retour à l'église romaine. Il avouoit même qu'il savoit mauvais gré aux Grecs de Constantinople de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimoient ses sentimens, faisoient que les catholiques l'affectionnoient. Ils souhaitoient et demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux patriarches d'Alexandrie et d'Alep venoient de

lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prières; et voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce prélat dans le sein de l'église romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le schisme le tenoit dans son esclavage; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité de la manière dont je le vais dire.

Le patriarche dont nous parlons confia le Missel de son église à un de ses disciples pour le porter chez un relieur. Quelques Turcs étant entrés par hasard dans la boutique trouvèrent ce Missel. Un d'entre eux s'en saisit, et le porta à l'instant au bacha pour lui faire sa cour. Le bacha, charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au patriarche, et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas le lendemain de l'envoyer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le bacha lui dit d'un ton furieux qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs et pour en faire des Francs; qu'il avoit donné à un d'eux un livre de sa fausse religion pour le pervertir; que son crime méritoit le feu; et sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée, parce qu'elle est destinée aux criminels qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du bacha fut exécuté; mais le patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui seroit rendue, fit payer au bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un bref du pape Clément XI, par lequel sa sainteté lui mandoit qu'elle avoit appris, avec une sensible joie, la protection qu'il accordoit aux catholiques, et les marques qu'il donnoit de son estime pour l'église romaine; que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu; qu'il le conjuroit, comme son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu qui l'appeloit, et vouloit se servir de la voix du commun pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son âme.* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du patriarche d'Alexandrie et du patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux saints conciles. Nous attendons, lui dit le pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire et la conduite que vous devez tenir.

C'est à peu près en ces termes que le bref étoit conçu. Le patriarche le reçut et le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même temps au cœur du patriarche, qui, touché de cette invitation du père et du chef des pasteurs, assembla les missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au saint père dans les termes qu'il le désiroit.

Ce prélat a tenu parole. Il députa l'année dernière trois personnes, qui portèrent à Rome sa profession, avec des présens et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que sa sainteté n'ait eu une joie bien sensible de recevoir en sa communion, et presque en même temps, les trois patriarches de l'église grecque. Dieu veuille que ceux qui leur succéderont soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le seront de leur dignité.

Cet événement, qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'église grecque, anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumières de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différens biens qui se font dans chacune de nos missions, je lui rapporterai ici ce que le père Blein, supérieur de la mission d'Alep, en écrivit ces dernières années au père Jean Barse, mon prédécesseur. Votre paternité jugera par cette simple lettre du fruit des occupations qui nous sont les plus ordinaires, et dont il nous est permis de parler.

Ce père missionnaire mandoit au père Barse que, pendant l'année 1714, il s'étoit fait dans la mission d'Alep près de quatre cents confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux prêtres

du pays, qui, pour avoir plus tôt fait, et ne point perdre la rétribution de leurs pénitens, se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite, et sans en attendre souvent la réponse, sans même connoître la disposition de leurs pénitens, ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter, ajoute le père Blein dans sa lettre, plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme; des restitutions pour de très-grosses sommes, et sept ou huit réconciliations entre des personnes très-considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres, qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le père Blein s'explique sur les fruits de sa mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus attachés que les autres. Ces derniers sont en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des disciples d'Eutichès et de Dioscore nommé Jacob. Ce disciple renouvelà les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, et enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine et l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sait pas trop de quoi il s'agit, mais leurs évêques et leurs prêtres schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté et la profonde doctrine de Dioscore et de Barsama, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est d'estime et de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, aient été capables de se tromper. Ainsi leurs prêtres faisant retentir continuellement à leurs oreilles que ces deux apôtres de leur secte, savoir, Dioscore, successeur du grand saint Cyrille dans le patriarcat d'Alexandrie, et Barsama, ce fameux moine, son archimandrite, leur ont enseigné que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jésus-Christ, ils s'en tiennent opiniâtrément à ce sentiment; et si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, et tenant en même temps les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ, et qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme cependant pas la bouche; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs évêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, et que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, et que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur créance contraires à la nôtre, comme par exemple sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre qu'avec le saint Évangile que nous avons en main; nous leur opposons les textes des Écritures, qui décident clairement la question, et les décrets du concile de Calcédoine, qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le père Yves de Lerne a été souvent chargé de cette mission, et il la continue autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfans des paysans, il visite les malades, dispose les chrétiens adultes aux sacremens de pénitence et d'eucharistie; surtout dans des temps de peste, où il assiste ceux qui en sont infectés. Il entretient la paix et l'union dans les familles, et fait d'autres bonnes œuvres, qui procurent le salut à des âmes qui sont chères à notre Rédempteur.

Pour travailler avec espérance de recueillir un jour de grands fruits, soit dans la ville, soit dans la campagne, nous nous appliquons particulièrement à l'instruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts et fermes dans la foi catholique, afin que, devenant un jour les successeurs des évêques et des curés hérétiques, ils arrachent l'ivraie du champ de Jésus-Christ et y sèment le bon grain.

Nous avons déjà des preuves sensibles de ce que nous devons attendre un jour de la

bonne éducation de ces enfans, et des autres moyens que nous employons, soit pour maintenir les familles catholiques dans la pureté de leur foi, soit pour la faire embrasser à celles qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos espérances ne sont pas vaines.

Un curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans, qui avoit été instruit par un de nos pères, le curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, et les joignit ensuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine et la divine, unies ensemble dans Jésus-Christ, ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot d'or à la place de ce petit morceau de fer, faites-les rougir tous deux, et approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je demande alors, ce morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? chaque morceau ne demeurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, et l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble? Oui sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine et la nature humaine, quoique distinguées l'une l'autre, ne font cependant qu'une seule personne en Jésus-Christ.

Le curé, qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, et sortit ensuite plein de colère, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend père, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été témoins à Alep; ils vous feront connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la piété par un père et une mère qui craignent Dieu, fut recherchée, il y a quelque temps, avec importunité, par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse et de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement, et voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités, elle eut le courage de se défigurer le visage, pour mettre en sûreté sa virginité qu'elle avoit vouée à Dieu.

Une dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance et par ses biens, s'interdit, il y a quelques années, par délicatesse de conscience et par esprit de mortification, tout usage du bain, si ordinaire dans le Levant.

Le père Verseau, qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue, et de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connoissance s'étoit fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, et voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représentèrent qu'il n'avoit de pain pour vivre que ce qui lui en restoit. L'artisan leur répondit qu'ils n'avoient rien à craindre, que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jésus-Christ, lui et sa famille n'en manqueroient jamais. En effet, quelques momens après cette action de charité, deux hommes, en présence du père Verseau, entrèrent dans sa boutique avec une corbeille de pains, qu'ils y laissèrent en se retirant.

Le père lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit, avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos missionnaires étant allés faire une mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouvèrent tous les habitans en joie, à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avoient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les aperçut, et qui les reconnut à leur habit, leur dit : « Venez, pères, venez voir notre chasse et le partage que nous en allons faire. D'autres pères, comme vous, ont fait ici autrefois la mission. Nous étions en

guerre les uns contre les autres, ils nous firent faire la paix, et nous ordonnèrent de partager entre nous nos chasses, pour entretenir dans notre village une bonne et continuelle intelligence. C'est ce que nous allons faire. » Ils le firent en effet. Nos deux missionnaires nous racontèrent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon révérend père, plusieurs autres actions de vertu de nos fervens chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du christianisme. J'ajouterai seulement que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la Sainte Vierge et inspirer la dévotion du rosaire. Cette association assujettit ceux que nous avons jugé à propos d'y recevoir à un réglement de vie qui les retire d'un monde oisif, et qui les occupe à des devoirs de leur état. Ce réglement leur prescrit des temps destinés à la prière, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, et les oblige à donner bon exemple, et à s'approcher au moins tous les mois des sacremens de pénitence et d'eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion et la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon révérend père, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervens catholiques, nous en joignons un autre d'une très-grande importance pour le salut de plusieurs âmes; c'est la distribution des remèdes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée partout dans les maisons schismatiques, aussi bien que dans celles des chrétiens catholiques, et même dans celles des Turcs.

Nous devons, aux services que nous avons rendus à quelques seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remèdes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les exhorter à faire un saint usage de leurs maladies, et de les préparer à la mort.

Ces remèdes nous fournissent même la facilité d'administrer le sacrement du baptême à des enfans moribonds qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir s'ils avoient vécu plus long-temps.

Cette mission vient de perdre un de ses plus grands missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous : c'est le père Bernard Couder. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie, âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnoit fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses supérieurs lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu, qui l'appeloit, sut bien le mettre en liberté pour passer les mers et venir en cette mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique avec un zèle qui le fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue arabe : il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'église patriarcale des Suriens. Ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroit à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui firent une grande vogue, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance, non-seulement des catholiques, mais même des schismatiques arméniens, grecs et suriens. On compte à Alep plus de neuf cents familles qu'il a formées dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers différens. Chaque jour il visitoit un quartier; il commençoit par les maisons où il y avoit des malades. L'usage où il étoit d'en voir souvent lui avoit acquis une grande expérience des maladies : cette expérience lui servoit pour donner à propos quelques-uns des remèdes qui nous viennent de France. Le succés de ces remèdes, joint à son désintéressement et sa charité à secourir les malades, le faisoient désirer et demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ses malades pour opérer en même temps, avec la grâce de Dieu, ou leur conversion, ou leur sanctification. On ne peut compter le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance et à son industrie leur entrée dans le ciel que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades et corporellement et spirituellement, il faisoit ses instructions dans les maisons où ses disciples s'assembloient. Il prenoit ce temps pour confesser les personnes qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particulièrement des pauvres familles, et il trouvoit le moyen de faire en sorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des âmes étoit si grand, qu'on l'a vu souvent attendre des dix jours entiers un pécheur sur son passage pour le forcer, par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposoit. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroïque.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chère que celle de la charité. Il en donna un rare exemple lorsqu'un supérieur lui ayant mandé de quitter la mission d'Alep pour se rendre à une autre à laquelle on le croyoit nécessaire, il se disposa à l'instant même pour partir, malgré l'opposition de ceux qui connoissoient combien son absence seroit préjudiciable à la mission, et nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié et moins obéissant que lui auroit eu pour le bien qu'il faisoit dans la ville d'Alep.

La vie dure et austère de ce fervent missionnaire, ses grands travaux et son âge très-avancé, lui causèrent, sur la fin de sa vie, de fréquentes infirmités : elles étoient aussi douloureuses qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit son travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le souffroit sans jamais laisser échapper un mot ou un signe de plainte; content de tout, il disoit souvent qu'on en faisoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours, où il se trouva mieux, pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, et se recommander à leurs prières. A son retour, il demanda les derniers sacremens, qu'il reçut avec une piété et un amour de Dieu qui enflammoit son visage; il mourut enfin de la mort des justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep et que les Turcs même ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques, les grâces que plusieurs catholiques assurent avoir obtenues de Dieu par son intercession, toutes ces circonstances nous font croire que nous avons dans le ciel un nouveau protecteur de cette mission, qu'il a chérie, qu'il a servie, et édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du père Couder a été suivie de celle de plusieurs autres missionnaires, soit de notre compagnie, soit des autres ordres religieux, et de quelques prêtres maronites et grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre que le père Yves de Lerne, supérieur de notre mission à Alep, m'écrivit à ce sujet est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à votre paternité. Sa lettre est du 7 mars 1720. La ville d'Alep, écrit le père de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de mars 1719 jusqu'au mois de septembre.

Les Turcs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une si vive et si meurtrière. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé six vingt mille âmes au moins, tant chrétiens que Turcs. La terreur étoit si grande et si universelle, que les sains et les malades avoient également recours à nous pour les confesser. Jour et nuit on étoit à notre porte pour nous demander notre secours. Les catholiques, les hérétiques, les Francs, les riches et les pauvres, nous appeloient également. Quel triste spectacle, mon révérend père! Nous trouvions dans une même chambre quatre et cinq malades avec une seule personne pour les servir, et tous en danger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs âmes les secours les plus pressés, quelques-uns de nos missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits tout couverts d'une infection des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds. Nos prêtres ne pouvoient suffire à enterrer les morts. Ils ne faisoient qu'aller au cimetière commun pour y porter les corps, et en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler étoient réduits à une grande nécessité; Dieu leur a fait la grâce de les assister par les abondantes charités de nos négocians.

J'ai reçu en particulier de grosses aumônes de MM. Ausbert, Souchron, Raimbaut et Fagnel, marchands anglois, et de plusieurs autres. Ce m'étoit une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais, d'un autre côté, j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le père Emmanuel, carme déchaussé, qui, pendant quatre mois, a rendu de continuels services aux pestiférés. Après lui, j'ai assisté le père Arnoudie et le frère Jean Marthe de notre compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confession générale, et je leur administrai les derniers sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des saints, et dans l'exercice actuel de la charité pour leurs frères. Le père Arnoudie dit à un de ses amis, quelque temps avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux missions du Levant avoit été pour se procurer une heureuse mort.

Il avoit moins de santé que de zèle; ce qui nous surprenoit, c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au-dehors pour le service du public, soit dans sa chambre pour composer un très-utile ouvrage arabe sur l'Écriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes in-folio, et il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraison. Son attrait pour la prière étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très-aisé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la prière.

Le mal contagieux l'attaqua étant auprès du frère Jean Marthe, qui en étoit à l'extrémité. Sitôt que ses disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, et ne le quittèrent pas un seul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Regis, et la présence d'esprit lui revint au même moment. Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes avec lesquels il expira.

Notre frère Jean Marthe mourut avant ce cher missionnaire, et après avoir reçu ses derniers sacremens. Ce cher frère avoit obtenu la permission d'accompagner ceux qui assistoient les pestiférés pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

Il étoit marchand joaillier à Paris, et avoit fait un voyage dans le Levant pour y chercher quelques curiosités. Étant à Damas, il fit connoissance avec nos missionnaires qui sont en cette ville. Quelque temps après, étant de retour à Paris, il s'adressa au père Fleuriau pour obtenir la grâce d'entrer dans notre compagnie, et de venir ensuite en ce pays servir nos missionnaires. Le père Fleuriau l'envoya à notre noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entière des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimoit le travail, ne se refusoit jamais aux travaux les plus durs et les plus abjects. Sa charité le rendoit très-aimable, et sa dévotion, jointe à son humilité, le faisoit estimer de ceux qui le connoissoient.

Nos prêtres grecs et maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quelques-uns d'eux, et des pères de la Terre-Sainte, religieux de l'ordre de Saint-François, ont eu aussi la gloire de cueillir les palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon révérend père, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prières pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre compagnie, que le service des pestiférés nous a enlevés à Damas, à Tripoli, à Antoura et à Alep, vous auront déjà engagé à écrire en France pour nous faire une bonne recrue de missionnaires. Il n'y a point d'année que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons régimens de perdre les meilleurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers dignes de succéder à ceux que nous avons perdus.

Je finis, mon révérend père, par cette lettre du père de Lerne ce que j'avois de plus considérable à dire de notre mission de Notre-Dame d'Alep.

Mission de Saint Paul de Damas.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siècles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le prophète Isaïe. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, et après lui saint Jérôme, fut Hus, fils d'Aram. Le second fut Damascus, serviteur d'Abraham, qui la renouvela et l'embellit. Le troisième fut Coré, fils d'Ésaü. Saint Jérôme dit que ce dernier lui donna une nouvelle forme, et la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint évêque grec nommé Eutimios, natif de Chio. Après la ruine d'Antioche, le siége patriarcal ayant été transféré à Damas, Eutimios en alla prendre possession. Il mena avec lui le père Jérôme Queyrot pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, et pour être son missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues orientales, et l'étude particulière qu'il avoit faite des pères grecs, le rendoit très-utile au patriarche, et surtout aux Grecs. Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des pères grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le père avoit avec lui un de nos frères nommé Guillaume Volrad-Bengen, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savoit l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le françois et le flamand. Pendant que le père étoit occupé dans ses controverses particulières et publiques, et dans les autres fonctions de son ministère, le frère faisoit le catéchisme aux enfans, et s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent combattus par deux événemens qui arrivèrent en ce temps-là l'un après l'autre, et qui devoient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une mission à Damas; mais, au contraire, ces événemens, par une protection spéciale de Dieu, opérèrent leur établissement.

Le patriarche grec, protecteur du père Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient, et à sa nation, sept mille écus. Le père fut contraint de sortir de Damas avec son patriarche; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savoient combien sa présence étoit nécessaire aux chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant survenue entre les Turcs et les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens et les Latins, tant négocians que religieux; mais nul officier turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le seigneur Michel Condoleo, maître de l'artillerie du grand-seigneur, le plus considérable d'entre les chrétiens, et qui aimoit tendrement le père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât, et à la ville, un homme à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi des infidèles. Dans cette pensée, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le père Queyrot, qui arriva pour la première fois en cette ville la veille de la fête de l'apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle mission que cet apôtre des gentils. Il lui en fit porter le nom. Elle le conserve encore aujourd'hui, et nous l'honorons comme le protecteur et le patron de notre mission.

Le père Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers qu'il appela de France à son secours. On lui donna pour second le père Charles Malval, qui quitta par obéissance les missions de Grèce pour se rendre à Damas; mais il y abrégea le cours de sa vie par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps. Il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le saint sacrement de l'autel; sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur étoit si vive et si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire en disant la

sainte messe, il fallut promptement le retirer du saint autel, le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après consumé du feu de l'amour divin, le 5 février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le père Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas comme une perte publique. Les Grecs la pleurèrent comme la mort de leur père; le clergé de l'église patriarcale assista à ses funérailles. Le seigneur Michel Condoleo dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur. Chacun faisoit dans sa famille son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeurs dans la mission dont il avoit été fondateur, les pères Parvilliers, Richelius, Resleau, Clisson et le père Nau. Il seroit trop long, mon révérend père, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zèle. Il me suffit de dire à votre paternité que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette ville et dans les campagnes voisines est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevables entre autres, au feu père Nau et au feu père Clisson, de nous avoir laissé les excellens ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, et pour réunir à l'église catholique ceux que le schisme a séparés du chef de l'église de Jésus-Christ et du corps des pasteurs.

Nos évêques et nos prêtres lisent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-seulement les pères grecs, mais encore les livres de leur secte et leur liturgie, y sont continuellement cités; et, grâce à Dieu, nous voyons que les hérétiques de bonne foi, qui les lisent pour s'instruire de la vérité, la reconnoissent et l'embrassent sincèrement.

Le père Clisson, après avoir donné trente-cinq ans sa vie au service des missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés.

Le père Nau se destina aux mêmes missions dès sa plus tendre jeunesse; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçu du ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique, un esprit droit et solide, un cœur tendre et charitable, une inclination laborieuse et réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, et une application constante et inviolable à tous ses devoirs.

Son zèle pour l'établissement des missions dans les lieux où il les croyoit nécessaires pour le salut des âmes, fut cause qu'il eut à souffrir à Meredin les cachots et les fers, qui affoiblirent sa santé et qui abrégèrent sa vie. Il la finit à Paris, où les affaires des missions l'avoient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des missions de Syrie où Dieu l'avoit appelé; mais il adora les ordres de la Providence qui en ordonnoit autrement. Les missionnaires qui viendront en ce pays auront encore une grande obligation au père Nau des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, et de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres missionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des pères de la Thuillerie avec lesquels nous avons vécu, si je passois sous silence ces deux frères, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait et le plus saint missionnaire.

Le père Joseph de la Thuillerie fut l'aîné: sa douceur, sa patience inaltérable, sa charité, sa modestie, son humilité, jointe à un caractère de sainteté qui paroissoit sur son visage, et un certain air gracieux qui lui étoit naturel, toutes ces vertus le faisoient aimer, révérer et rechercher de ceux qui avoient le bonheur de le connoître; chacun vouloit l'avoir dans sa maison pour y faire des conférences; les catholiques avoient grand soin de s'informer des lieux où il devoit aller pour s'y rendre; les assemblées étoient toujours nombreuses. Il avoit un talent rare pour concilier les esprits et entretenir l'union dans les familles; il avoit même le don de se rendre agréable aux mahométans, de les porter aux vertus morales, et de leur donner de la vénération pour notre sainte loi. Il établit la coutume, que nous observons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre maison les fêtes et les dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent missionnaire que nos catholiques sont redevables de

l'usage édifiant où ils sont d'approcher souvent des sacremens de pénitence et d'eucharistie. Il cultiva cette mission pendant l'espace de dix ans avec un zèle et une charité universelle qui lui gagnoit tous les cœurs, et dont il faisoit ensuite ce qu'il vouloit.

Enfin, ayant été choisi pour être supérieur général de nos missions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas eurent beaucoup de part à sa dernière maladie, qui nous priva d'un si excellent homme et d'un si bon supérieur. Il mourut en odeur de sainteté; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un saint qu'ils ont vu et qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir et d'embrasser son cher frère Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec son frère les travaux de la mission. Le cadet hérita des vertus, des talens et de la sainteté de son aîné; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux frères que celle qui étoit entre eux jusque dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux et estimables. Le cadet ayant succédé à l'aîné dans cette mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle et le même succès; un très-grand nombre de schismatiques lui doivent leur réunion à l'église romaine; plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, et quantité d'enfans lui sont redevables du saint baptême qu'il leur a administré quelques instans avant leur mort.

Nos missions de Damas, d'Antoura et de Seyde, ont été les témoins de son zèle, de ses travaux et des fruits de ses missions. Il mourut à Tripoli, après avoir passé ici douze ans parmi nous, et alla rejoindre son cher frère au ciel, où nous avons sujet de croire que Dieu dans sa miséricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le père René Pillon, entre ceux de nos missionnaires qui ont rendu de plus grands services à notre mission de Damas. C'étoit un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu; les bonnes œuvres le venoient pour ainsi dire chercher; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employoit volontiers; il avoit un grand nombre de disciples, Grecs et autres, qu'il instruisoit dans notre maison, et donnoit le reste de son temps à la visite des malades. Il regarda comme une grâce singulière de Dieu d'être attaqué de la peste, et d'en mourir au service des pestiférés. Ses disciples, affligés de la perte de leur père plus qu'on ne le peut dire, voulurent par respect et par amour le porter en terre. Ils se relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu destiné à la sépulture des François, qui étoit fort éloigné de notre maison.

Ce fervent missionnaire est encore aujourd'hui très-regretté dans cette mission, et les anciens nous en font souvent l'éloge.

C'est à nous présentement à conserver le précieux héritage que nos prédécesseurs nous ont laissé, et grâce à Dieu, il ne paroît pas qu'il ait déperi depuis ce temps-là; votre paternité en jugera par la lettre que le père Pierre Maucolot, supérieur de la mission de Damas, m'en écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandoit ce père, augmentent, grâce à Dieu, bien loin de diminuer; nous annonçons librement la parole divine, soit dans notre maison, soit dans celle des catholiques et à la campagne; l'école où nous instruisons les enfans est devenue si nombreuse, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaste, les enfans y sont si bien instruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, se trouva dans une maison avec quatre prêtres schismatiques : ils lui demandèrent ce que les missionnaires lui apprenoient du purgatoire; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enseigne sur cet article, et leur ajouta qu'il faisoit soir et matin une prière particulière pour les âmes que le purgatoire achève de purifier. « Prière perdue! » lui répondit un des prêtres schismatiques. « Quoi donc, reprit l'enfant, les prières que saint Augustin fit faire pour sa mère décédée, furent-elles perdues, et le Saint-Esprit s'est-il trompé, lorsqu'il a dit que la pensée de prier pour les morts étoit bonne et salutaire [1] ? »

Cette réponse du jeune enfant mit son adversaire fort en colère. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, et criant à haute voix : « Que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, et qu'après ta mort il te place parmi les Francs ! »

[1] II. Machab. XII. 46.

« C'est tout ce que je demande, » répondit l'enfant.

Un autre de nos élèves ayant été chargé par son évêque de lire le jeudi saint, selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'église grecque porte contre l'église latine, qui consacre avec un pain azyme : « Pourquoi, lui dit l'enfant, excommunier l'église latine, qui pratique ce que Jésus-Christ pratiqua lui-même avec ses apôtres la veille de sa mort ? » C'est ainsi qu'en instruisant les enfans, nous instruisons en même temps les familles; car les pères et les mères ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans répètent publiquement leurs leçons, et leurs parens sont charmés de les entendre.

Des bénédictions que Dieu accorde aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeunesse, nous font regarder nos écoles comme autant de séminaires, qui donneront à l'église catholique des prosélytes bien instruits et capables d'en instruire d'autres.

Pendant qu'un de nous est occupé à l'instruction des enfans, matin et soir les autres missionnaires vont visiter les familles chrétiennes dans leurs maisons. Ces visites sont aussi nécessaires qu'utiles; car les personnes du sexe n'ayant pas la liberté de sortir de chez elles, elles n'entendroient jamais parler de Dieu, ni de leur salut, si on ne les alloit chercher pour les y faire penser. De plus le fruit de ces visites est ordinairement l'union des familles, la réconciliation des uns avec les autres; la modestie dans leur conduite, l'amour et la pratique de la prière, et la fréquentation des sacremens.

Voilà, mon révérend père, ce que le supérieur et nos autres missionnaires de Damas m'ont écrit. Je sais de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus considérables. Le premier abus étoit que les parens ne faisoient baptiser leurs enfans que quarante jours après leur naissance. On leur a fait concevoir que différer si long-temps le baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus; et, grâce à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déjà parlé ailleurs, et qui ne regarde que les schismatiques, c'est au sujet de leurs confessions. Leurs confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitens, sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague et générale, sans les déclarer en particulier.

Nos missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns et aux autres que les confesseurs, établis juges par Jésus-Christ pour lier et délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connoissance, et que par conséquent les pénitens sont obligés de déclarer leurs péchés au tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos missionnaires que ces abus et plusieurs autres se détruisent peu à peu et insensiblement.

Telles sont, mon révérend père, les occupations de nos missionnaires les jours ouvriers. Pour ce qui est des fêtes et des dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre maison. Ces conférences se font le livre à la main. Le missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture, qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques, dont nos pères font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit; l'explication de ces images et de ces figures est comme un spectacle qui attire les catholiques, et ceux même qui ne le sont pas. Elle sert à leur faire comprendre la brièveté de la vie et son incertitude: la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux d'enfer, les avantages de la vertu, et la récompense que Dieu lui destine dans le ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Le père de Maucolot, que nous avons perdu, étoit admirable dans ces sortes de conférences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification et utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa parole, et de sa retenue et simplicité religieuse dans sa conduite, mais surtout d'un certain air de sainteté qui paroissoit dans sa personne.

Un curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit en le reconduisant: Vous allez perdre un missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours. Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne faisant par jour qu'un seul et léger repas, pour donner plus de temps à ses conférences et aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fièvre maligne qui nous l'a enlevé à l'âge de quarante-trois ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit employé au service de nos missions en Syrie les dix dernières années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un saint. Trois évêques et plusieurs prêtres qui nous firent l'honneur d'assister à ses obsèques, furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, et pour obtenir quelque petite partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos catholiques pour un de nos missionnaires, fait connoître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions et pour en profiter. Ils en donnèrent, il y a quelque temps, en cette ville une preuve bien sensible, et qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses, nos voisins, qui occupent les montagnes depuis Acre jusqu'aux environs de Baruth, ayant refusé de payer leur tribut au grand-seigneur, le bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, et leur fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il s'y trouva plusieurs chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le père Blein, un de nos missionnaires , qui étoit alors à Damas, ayant été informé du pitoyable état de ces chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos catholiques; il leur représenta la misère de leurs frères qui étoient dans les fers, et la tentation violente où ils étoient exposés de changer de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs catholiques, émus de compassion et de zèle, ramassèrent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, et le portèrent à la prison. Le père Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques catholiques qui fournissoient tour à tour à leurs plus pressans besoins. Mais le père songeoit particulièrement aux besoins de leurs âmes, surtout depuis qu'il eut appris que le bacha leur avoit fait dire qu'il falloit ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le père Blein courut à la prison pour les fortifier et les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grâce de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confessèrent au père et se disposèrent à mourir pour Jésus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les catholiques entreprirent de les racheter et de les sauver.

Pour y réussir, ils s'adressèrent à un domestique du bacha, auquel ce seigneur devoit une somme d'argent considérable; ils engagèrent ce domestique à proposer à son maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les catholiques l'assurèrent en même temps que les chrétiens lui feroient un présent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son maître.

Le domestique, impatient d'avoir son argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au bacha. Le bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier, il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du bacha. Les chrétiens, pour lui tenir parole, se cotisèrent ensemble, et firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice et deux ciboires de notre maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre; mais par respect pour ces vases sacrés, ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du bacha, et les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos chrétiens. Les Turcs même ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence que le père Blein, que nous venons de perdre, exposa généreusement sa vie en cette occasion pour délivrer une esclave chrétienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pu-

relé. Après l'avoir préservée d'un péril si grand et si présent, il la mit en sûreté chez un Grec, fervent catholique et l'un des plus riches de sa nation, qui en prit autant de soin que si elle eût été sa fille, jusqu'à pourvoir libéralement à son établissement.

Les infidèles n'en demeurèrent pas là; car, outrés de colère de ce qu'on leur avoit enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous, pendant la nuit, et enfoncèrent la porte de la maison.

Le père Blein étant venu au bruit et s'étant présenté à eux, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent par terre, lui donnèrent plusieurs coups, tirèrent même le couteau sur lui; il n'échappa à leur fureur que parce qu'on vint au plus tôt à son secours.

Notre cher missionnaire ne nous en parut pas plus ému, nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui faisoit pour l'action qu'il venoit de faire.

Votre paternité sait que la sacrée congrégation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre pour nous témoigner la satisfaction de la charité de nos catholiques dans cette occasion.

Les marques du zèle et de la charité du père Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les seules qu'il nous ait données. Damas et Alep en ont vu plusieurs autres, dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une chrétienne dont il avoit pris soin, et qui étoit fort maltraitée de son mari, étoit dans le dessein d'embrasser la religion des Turcs, espérant que ce changement la mettroit à couvert des cruautés de celui qui la faisoit souffrir, le père Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui représenta si vivement et si efficacement l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans son devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le père Blein seul avoit fait changer la résolution de cette femme, l'allèrent attendre sur son chemin; ils se jetèrent sur lui avec violence, le terrassèrent, le frappèrent de plusieurs coups. Un Turc, qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le père Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de cinq cents écus, et par cet appât le tira de leurs mains. Il fit entrer le père dans sa maison et le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus quelques heures après demander la bourse qui leur avoit été promise, furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colère et avec un air menaçant: Suivez-moi, je vais vous apprendre chez le cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se gardèrent bien de le suivre, ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même père Blein aller tous les jours panser les plaies d'un chrétien qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joie que quand il s'agissoit d'aller visiter des prisonniers ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le père Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui faisoit toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les pauvres. Il consacroit à la prière les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur qui paroissoit sur son visage, et par la posture de son corps, excitoit la dévotion dans le cœur de ceux qui le voyoient. Son humilité étoit si grande, qu'il étoit ennemi jusqu'à l'excès de toute louange, que personne ne pouvoit lui refuser; l'estime que ces vertus lui avoient acquise parut particulièrement à sa mort. Car, quoique la contagion dont il mourut nous eût empêché de faire des invitations pour ses obsèques, les Grecs et les Maronites vinrent en corps y réciter les prières de leur rit. Ils lui baisoient les mains et les pieds; on en vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avoit que cinquante-deux ans, dont il en avoit passé vingt-un dans nos missions en Syrie. Si Dieu avoit bien voulu prolonger ses jours, cette mission en eût tiré de grands avantages: car, grâce à Dieu, les fruits de la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos patriarches grecs à l'église romaine, et celui de l'évêque de Baruth, qui a suivi de près leur exemple, nous en font espérer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux missionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers que la contagion à laquelle ils se sont exposés nous a enlevés.

La mission de Damas et d'Alep, dont je viens de parler, et celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur destine.

Mission de Saint-Jean à Tripoli.

Tripoli, dont le port n'est qu'à demi-lieue de la mer, est la troisième ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le père Jean Amieu, de notre compagnie, y donna commencement. Ce père, après avoir fait mission à Alep et à Damas, alla en pèlerinage à Jérusalem pour y visiter les saints lieux, où les plus augustes mystères de notre religion ont été accomplis.

Au retour de son pèlerinage, il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville et dans ses environs, un nombre considérable de chrétiens maronites, grecs et suriens, qui manquoient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le grand-seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs qui se trouveroient à Tripoli. Le père Amieu, qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq François avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut ce semble donner commencement à la nouvelle mission; car le père y avoit le loisir et la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soutenoit leur patience par son exemple et ses paroles; il les exhortoit à se conformer à la volonté de Dieu, et à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux. Il faisoit ensuite succéder la prière à ses instructions, et par ces saints exercices, il leur adoucissoit les rigueurs de la prison, et les leur rendoit méritoires pour le ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, et au moment que le père Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte Ottomane de mettre les prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le père Amieu, avant que d'en sortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, et ils se séparèrent.

Le père Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jours où il n'en fît quelqu'une, soit en françois pour la nation françoise, soit en arabe pour les chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, et il étoit obligé de loger tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre.

Les catholiques, témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger, et deux ou trois de ses compagnons.

Le père Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de saint Jean-Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'église célèbre la fête de ce bien-aimé disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce saint apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, et reconnoît avoir reçu de grandes grâces du ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, et qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos missions à Alep et à Damas dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le père Amieu.

Les évêques maronites avoient entre eux des usages différens dans l'administration des sacremens; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le père Amieu fit des conférences aux patriarches et aux évêques maronites, où il leur expliquoit le pontifical romain. Ces conférences les obligèrent à établir parmi eux une pratique sûre et uniforme dans l'administration des sacremens. Les évêques maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le père Amieu. Grégoire XIII ayant fondé un collége à Rome pour l'éducation de la jeunesse maronite, si chère au christianisme, quelques gouverneurs du pays ne vouloient pas souffrir que les sujets du grand-seigneur sortissent de ses états pour aller chez des étrangers. Les parens même des enfans ne pouvoient se résoudre à les donner, et à se priver pour un si long-temps de la joie de les voir. Ainsi, il n'y en avoit qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation maronite.

Le père Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères, qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation que le ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument né-

cessaire pour les rendre un jour de dignes ministres des autels ; qu'ils auroient à répondre à Dieu d'avoir rejeté cette grâce de prédilection pour leurs familles. Enfin, le père fit si bien qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il pût alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens pour les envoyer à Rome.

Le souverain pontife témoigna au révérend père général sa satisfaction de ce qu'avoit fait le père Amieu, pour donner à son nouveau collége des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur que fut celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collége de Paris. L'intention de sa majesté étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le roi, leur bienfaiteur, et d'estime pour la France; mais surtout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de religion et de piété qu'ils auroient pris dans le collége de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que monseigneur le duc d'Orléans, pour se conformer aux intentions du feu roi, avoit d'abord maintenu et protégé cet établissement; mais que sur les représentations de M. le marquis de Bonnac, notre ambassadeur à la Porte Ottomane, on venoit d'y faire un changement. Ce sage et zélé ministre du roi lui ayant représenté qu'il seroit beaucoup plus avantageux à la religion et au service de sa majesté, d'élever à Paris dans notre collége de jeunes enfans françois destinés à être un jour dans le Levant les interprètes et les drogmans des consuls de la nation françoise, monseigneur le duc d'Orléans, de l'avis de monseigneur le comte de Toulouse, grand-amiral, a ordonné par un arrêt « qu'à l'avenir il sera élevé dans » le collége des jésuites à Paris, au lieu de douze » Orientaux, dix jeunes enfans françois, qui se» ront nommés par sa majesté, et pris alternati» vement de familles de ses sujets habitans dans » le royaume, et de celles des négocians, drog» mans ou autres François établis dans les Echel» les du Levant, lesquels seront instruits dans » ledit collége des jésuites, et enseignés dans la » langue latine à l'ordinaire, jusques et compris » la rhétorique, et en même temps dans les » langues turque et arabe, par deux maîtres de » ces langues, qui iront les leur montrer dans » ledit collége, aux jours et heures qui seront » réglés, pour être ensuite lesdits enfans des» tinés aux emplois de drogmans. »

On nous assure de Paris que l'ordre du roi et de monseigneur le duc d'Orléans s'exécutoit, et que les jeunes François qui ont pris la place de nos Orientaux apprenoient le turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit espéré. Leur progrès dans les langues sera bien plus prompt et plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent, autant que faire se pourra, de ne parler entre eux que dans la langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfans, par ce moyen, non-seulement acquerront en peu de temps l'usage de parler aisément, mais ils le donneront encore à ceux qui leur seront associés : car les anciens conversant et jouant avec les nouveaux, leur seront autant de maîtres de langues.

L'habit, à la longue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre, ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues orientales qui leur doivent être familières. De plus, cet habit distingué dans le collége leur fera aimer de bonne heure leur état, et les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon révérend père, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu roi pour nous, et de celle de monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété et à la libéralité du feu roi, qui ordonna cet établissement, et à monseigneur le duc d'Orléans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre mission de Tripoli.

Le père Amieu, nonobstant les occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter, avec son compagnon missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose,

et dans les plaines de Zaovie, de Patron, et de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouvèrent beaucoup d'ignorance, et une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des missionnaires. Il fallut leur apprendre les premiers articles du catéchisme, et leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans.

Le père Amieu préféroit cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentoit, et sa raison étoit qu'il y avoit un bien et plus grand et plus solide à faire dans les pauvres chaumières de la campagne que dans les riches maisons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les églises et pour faire des conférences particulières dans les maisons. Il y employoit une partie du jour, et donnoit le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abréger ses jours; il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il faisoit alors une mission à Baruth, appelé autrefois Beryte. Cette ville est située sur le bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entretenoient une colonie. Ses habitans avoient droit de bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avoit embellie, et le roi Agrippa l'avoit enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs bâtimens superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un crucifix, que la tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodème, possédé ensuite par Gamaliel, et envoyé à Baruth deux ans avant la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien. L'auteur, qui porte le nom de saint Athanase, fait l'éloge de ce crucifix dans son sermon rapporté au concile de Nicée. Le sang qui sortit de cette image percée de la main impie d'un juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église de Saint-Sauveur, dont les Turcs ont fait une mosquée. Nos chrétiens et les Turcs même ont recours dans leurs maladies et dans leurs autres besoins à cette miraculeuse image de Jésus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé dit encore que le Messie alla prêcher son Évangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer, pour observer lui-même la défense qu'il avoit faite à ses Apôtres de ne point aller sur les terres des gentils[1]. Mais le Sauveur du monde ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, a envoyé, depuis ce temps-là, prêcher son Évangile aux gentils aussi bien qu'aux Juifs; et c'est dans cette ville que le père Jean Amieu, annonçant le royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison, et l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui seroit rendue.

Les choses arrivèrent comme le père Amieu les avoit prédites : son ami guérit, et le père Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent missionnaire, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Baruth et fut inhumé à la porte de l'église des Maronites, dédiée à Saint-George, où la voix de ce prédicateur de l'Évangile s'étoit fait si souvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après sa mort nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grâce divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulières qu'il avoit reçues de Dieu et de sa sainte Mère, et que son humilité nous avoit cachée. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obsèques. Chacun en parloit comme d'un saint, et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne missionnaire, les exercices de la mission de Tripoli furent suspendus; la guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs et aux chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause : mais la principale fut la perte de plusieurs missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et que la France eut réparé nos pertes, les pères Pilon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette mission, pour y prendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du père Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, et je puis rendre témoignage qu'un missionnaire affectionné à ses fonctions ne manque pas de travail, soit à la ville, soit surtout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des adultes s'approcher de la sainte table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la communion

[1] S. Mathieu, X. 5.

comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille et payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en faisant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périroient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la manière dont nos missionnaires commencent ordinairement leur mission dans les villages.

Ils y entrent, le crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une église ou une chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des missionnaires. Ils emploient les premiers jours à les visiter, ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'église, lorsque les curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans et des instructions aux adultes ; ils s'informent avec soin des malades et les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours spirituels ; car leurs curés qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage que de celui de leurs paroissiens, et ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boîtes d'argent dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées, pour donner le viatique aux malades, qui nous paroissent en danger et bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle manière les curés grecs de la campagne conservent la sainte eucharistie et l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le jeudi saint ; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent; étant consacré, ils le trempent dans les espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher : étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin, et étant pulvérisé, ils gardent cette poudre dans un sac assez malpropre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'extrême-onction, ils préparent et administrent ce dernier sacrement en cette manière. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat, versent de l'huile sur cette pâte ; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois mèches allumées ; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Écriture sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine et aux mains.

Le feu père d'Avril, missionnaire de notre compagnie, étant de retour d'une de ses missions à la campagne, raconta à nos pères qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son curé qui lui faisoit ses onctions, et que le curé les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, et voulut par honneur les commencer par le père missionnaire qui étoit présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le père Jean Verseau, et qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette mission.

A trois lieues de Tripoli et à son midi, il y a un monastère de religieux grecs nommé Belmande. Ces religieux étoient autrefois schismatiques; comme ce monastère a toujours eu la réputation d'être le plus riche et le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme et à l'accréditer dans toute la nation.

Nos missionnaires, persuadés des grands avantages que la religion retireroit de la conversion de ce monastère, cherchèrent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit.

Deux de nos disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie religieuse, ils choisirent ce monastère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le père Verseau, qui les connoissoit particulièrement, les alla visiter et les avertit

du danger où ils étoient exposés dans une maison où l'on pensoit mal en matière de foi; mais ce père, après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes novices, comprit qu'étant aussi bien instruits qu'ils l'étoient de la doctrine de l'église, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître et la faire goûter aux religieux de ce monastère.

Flatté de cette espérance, le missionnaire les visitoit souvent; et comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la manière de faire naître des doutes dans l'esprit des religieux sur les dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux novices; car leur piété sincère, leur régularité exemplaire, leur capacité qui se découvroit dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnoit leurs paroles et leurs actions, toutes ces rares qualités leur gagnèrent en peu de temps l'estime, la considération et la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes et sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes religieux de leur côté ne manquoient pas de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le père Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le monastère. Ces deux disciples lui firent faire connoissance avec d'autres religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères. Ces dernières connoissances lui en donnèrent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur louoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes religieux les excellens livres du feu père Clisson et du feu père Nau, composés en arabe, pour combattre le schisme et pour établir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile et des autres pères grecs, fondés sur le propre texte des saintes Écritures, qui établissoit les preuves invincibles des vérités catholiques contre les opinions schismatiques. Le père Verseau leur fit observer dans les mêmes livres des saints pères la pratique ancienne de la fréquentation des sacremens de pénitence et d'eucharistie, que le schisme avoit abolie jusque dans leur monastère.

Enfin, avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes religieux et les entretiens de nos missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les religieux du monastere, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée.

Depuis ce temps nos missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bienvenus, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la saine doctrine.

C'est dans cette mission, mon révérend père, que les supérieurs généraux de nos missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres missions et d'y envoyer leurs ordres.

Le pére Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de supérieur général, mérite, après le père Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la mission du père Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avoient gagné et lui ont conservé la confiance et la vénération des chrétiens. Les infidèles mêmes le respectoient et en parloient toujours avec éloge; la réputation qu'il avoit d'être un aussi bon médecin que missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons, non-seulement des chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade, qu'on n'appelât au plus tôt le père Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appeloit communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeoit ses pas, et il les faisoit volontiers. Le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auroient été exclus du royaume des cieux, si par le baptême il ne leur en avoit ouvert la porte!

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur, qui paroissoit sur son visage.

Quoiqu'il fût très-sévère et très-mortifié pour lui-même, il étoit très-humain pour les autres. Sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions, dont la Providence le chargea. Tous les missionnaires l'honoroient et l'aimoient comme leur père: aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le père Jean Barse, qui succéda au père Nicolas Bazire dans l'emploi de supérieur général de nos missions en Syrie, et que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient et le plus courageux; mais le zèle du père Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux et plus constant.

Après bien des peines et des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans. Il falloit le voir au milieu d'eux, les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, et tantôt en général, avec une bonté et une charité sans égales. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du désir de bien instruire ces enfans des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands et les petits, et il l'employoit très-fidèlement. Aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits; car en instruisant les enfans, il instruisoit les familles. Les pères et les mères venoient le consulter et lui proposoient leurs doutes. A leur exemple plusieurs chrétiens s'adressoient à lui pour mettre leur conscience en repos; ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez le louer.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner au gouvernement de ses missions. Il veilloit sur tous les emplois des missionnaires, et avoit fort à cœur qu'un chacun satisfît à ses devoirs. Il employoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractère de son esprit étoit solide, vif et ardent; sa vertu lui mettoit toujours dans la bouche des paroles si gracieuses, qu'elles lui gagnoient l'affection et la confiance de ceux dont il étoit connu. Au surplus, il paroissoit toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte religion suscitoient à nos missionnaires. Il savoit se taire et parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyoit, son zèle étant toujours sage, modéré et discret. Toutes ces rares qualités dans un supérieur, qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faisoient espérer que nos missions profiteroient de ses services pendant plusieurs années. Mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le septième de décembre 1715, veille de la fête de la Conception de la sainte Vierge pour laquelle il avoit une dévotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des missions. Il demanda ensuite les sacremens de l'église, et ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un missionnaire et un supérieur accompli.

La mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les pères Paulet et Grenier. On peut dire d'eux avec vérité, que rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils en donnèrent une preuve éclatante lorsqu'ils apprirent que le royaume d'Éthiopie n'étoit pas absolument fermé à l'Évangile, et que le père de Brevedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet; mais les fatigues et les misères que ces trois missionnaires eurent à souffrir, marchant par des pays inaccessibles, les mauvais traitemens qu'ils reçurent dans le royaume de Sennaar, qu'il falloit traverser, abrégèrent leurs jours. Dieu, pour des raisons que sa providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur, et réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité, une courte relation de l'Éthiopie; elle lui rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre compagnie, que la Providence divine avoit envoyés en ce

royaume dans ces derniers siècles pour y éclairer cette nation, teinte du sang de tant de martyrs, qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grâce et miséricorde.

Mission de Notre-Dame de Seyde [1].

Seyde, qui étoit appelée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Canaan, et de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr par les grandes richesses qu'elle possédoit et qu'elle devoit à la commodité de son port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux : elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aient été mis en mer.

Mais, d'un autre côté, elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie et par les vices qui en sont les suites.

Les chrétiens perdirent cette ville en l'an 1111. Ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et saint Louis la répara l'an 1250. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an 1289, et l'émir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il alloit, dit saint Marc [2], des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit désirer à nos premiers missionnaires l'établissement d'une mission dans la ville de Seyde.

Ils avoient en effet sujet d'espérer que les grâces que le Sauveur du monde regretta en quelque manière de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Corosaïn et de Bethsaïde, seroient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, et qu'ils en profiteroient pour opérer le salut de ses habitans.

La Providence favorisa les désirs de nos missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venoit de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos François en furent les premiers attaqués. Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette où ils étoient à Seyde de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le père François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable missionnaire ne fut pas plus tôt averti qu'on le demandoit à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager et spirituellement et corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au père Crasset, religieux de l'Observance, et commissaire de Terre-Sainte, de proposer au père Rigordy de prêcher l'Avent et le carême dans son église.

Ce père se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les chrétiens de la ville et de la campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritoit, non-seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du ciel; car il paroissoit en chaire parlant avec un air prophétique; sa voix étoit grande et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire : ses discours étoient solides, mais si pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministère de la parole évangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation françoise, qui l'entendirent assidûment pendant l'Avent et le carême, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le père Rigordy pour établir à Seyde une mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entre eux occupoient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires que le père Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la mission.

Le père, qui connoissoit par expérience combien le bon et le mauvais exemple des François hors de leur pays fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa

[1] Saïde, l'ancienne Sidon.

[2] S. Marc, VII. 24.

mission par travailler à la sanctification des François que le commerce rassembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir, fut l'établissement d'une congrégation sur le modèle de celles que notre compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons pour y former des personnes de différentes conditions et de différens âges, dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les négocians, en les assurant en même temps que l'érection d'une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge leur donneroit, dans cette auguste Mère de Dieu, une puissante protectrice, qui attireroit sur eux, sur leur famille et sur leur commerce d'abondantes bénédictions.

Ces assurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le père Rigordy souhaitoit; non-seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'employèrent volontiers avec le père pour préparer une chapelle convenable et pour s'associer d'autres négocians françois qui commenceroient avec eux les exercices de la congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation surienne, MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert et M. Piquet. Ces premiers congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient surtout grand soin d'assister les pauvres chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables commerçans françois demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété et à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, et étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le père Gilbert Rigoust et le père Jean Amieu, gouvernèrent pendant plusieurs années cette congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'années en années; car la conduite édifiante de leurs congréganistes faisant honorer la vertu et décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés catholiques, témoins de ces changemens, donnoient mille bénédictions aux directeurs de la congrégation.

La réputation où ils étoient étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils, et qu'on en passoit par leur avis dans les différends qui naissoient entre les négocians.

En parlant de la congrégation et des congréganistes, il est de la gloire de Dieu et de l'honneur de la congrégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce congréganiste dont je veux vous parler, fut M. François Lambert; il étoit natif de Marseille, et le plus accrédité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit surtout recommandable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les liaisons que la congrégation lui donnoit avec les missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entre eux pour aller établir une mission à Ispahan, capitale du royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement et de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de chrétiens, dont la foi périclitoit dans un empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Mathieu, c'est-à-dire de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires que le Sauveur appeloit en Perse.

Après y avoir bien pensé et consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration comme une vocation particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques; il laissa ses dernières volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage et vertueux, et il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les pères missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appelé à son service en disposa autrement; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers événemens sur les côtes des Indes et près de Méliapor.

Notre voyageur fut bien étonné de se voir contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avoit donné occasion de faire dans un voyage invo-

lontaire des œuvres saintes pour lesquelles il semble qu'elle avoit voulu l'employer. D'ailleurs, se voyant près du tombeau du saint apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers, qui lui seroient révélés lorsqu'il seroit au pied de ce célèbre et saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Méliapor, que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il se fit conduire au tombeau de l'apôtre. A la vue de ce respectable objet, il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand saint fut percé d'un coup de lance, et il y demeura long-temps en oraison.

Il ne se contenta pas de cette première visite, où il avoit ressenti de si abondantes consolations. Il venoit chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, et il en revenoit toujours de plus en plus animé du désir de se donner à Dieu.

Il y répétoit continuellement ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le Seigneur, qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, et lui inspira le désir d'entrer dans la compagnie pour y être missionnaire.

Le sieur Lambert se rappela pour lors la vie et les travaux des ouvriers évangéliques qu'il avoit connus en Syrie; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur et le déréglement des mœurs précipitoient à leur perte, les fruits de leur parole dont il avoit été si souvent témoin; leur vie, d'ailleurs, innocente et irrépréhensible, leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient au prochain; tous ces objets se présentoient vivement à son esprit, et lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée, il ne pouvoit rien faire de mieux que de se mettre au nombre de ses disciples, qui s'efforçoient de marcher sur ses vestiges.

Cependant, pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avoit à prendre, il alla consulter un religieux de Saint-Augustin, qui avoit la réputation d'être un grand homme de bien et très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui, où il lui fit le récit de sa vie; il lui exposa les pensées dont il étoit occupé depuis les visites qu'il avoit rendues au tombeau de l'apôtre saint Thomas, et il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyoit que Dieu avoit sur lui.

Le religieux son directeur ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation, lui dit qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appelât à son service pour travailler au salut des âmes dans le pays où la Providence l'avoit conduit, et que tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Alep lui paroissoit être autant de moyens que Dieu avoit employés pour le retirer du commerce qu'il faisoit en cette ville, et pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui étoit inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au sieur Lambert pour le déterminer à suivre les impressions de l'esprit saint, qui le portoit intérieurement à la vie évangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissoit d'abord de se faire recevoir dans notre compagnie, et étant déjà un peu âgé, il appréhenda que son âge ne mît obstacle à sa réception.

Pour prévenir toutes difficultés, il jugea à propos, de l'avis de son directeur, d'aller en droiture à Rome, et de s'y adresser au général des jésuites, qui, après avoir examiné et connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui, ne pourroit se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves; il les instruisit dans la foi catholique, et les disposa à recevoir le saint baptême.

Le voyage du sieur Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au révérend père général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avoient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la compagnie.

Le révérend père général, après l'avoir vu et entendu plusieurs fois, fut charmé du présent que la Providence offroit à sa compagnie dans la personne du sieur Lambert; il n'hésita pas à le recevoir, et il le conduisit lui-même au noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple

étoit une continuelle exhortation pour tous les autres novices, qui admiroient dans un homme déjà fait une si profonde humilité.

Les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions évangéliques auxquelles il étoit destiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même temps à recevoir les saints ordres. Le sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais, d'aller prêcher le royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine; ses études étant finies, et se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un missionnaire doit savoir, il obtint du révérend père général la permission d'aller finir ses jours dans nos missions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes jésuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partoit pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli; mais la Providence qui avoit conduit jusqu'à présent le père Lambert, et qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitans de cette côte apercevant un vaisseau qui s'approchoit de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire; et sans trop examiner ce qui en étoit, ils y coururent et se saisirent du père Lambert et de ses deux compagnons, et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le commandant du pays.

Le commandant étoit Abunaufel, Maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie et si connue, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du grand-seigneur qu'il étoit, pour être son consul de la nation françoise, et il lui en fit expédier le brevet.

Ce furent devant ce seigneur que comparurent le père Lambert et ses deux compagnons. Abunaufel les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarèrent ce qu'ils étoient; et pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les patentes du révérend père général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa compagnie et destinés pour aller faire les fonctions de missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus corsaires étoient des missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui.

L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au père Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du Mont-Liban qu'on appelle le Kesroan.

Le père Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'Abunaufel. Ce seigneur tint parole aux missionnaires; il fit don d'un terrain convenable pour bâtir une petite maison avec une chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le père Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'Antoura. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exercices de la mission. Aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. Abunaufel voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le père Lambert, au bout de quelques années de missions, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût les récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut, et à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours contitnué et continue encore d'envoyer des missionnaires en différentes parties du Mont-Liban. Je vous rendrai compte de leurs missions, mon révérend père, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la mission de Seyde.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs et de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire leurs enfans, à visiter les malades, à prêcher les Avents et les carêmes avec la permission des pères de Terre-Sainte, qui sont les curés nés dans la Syrie et dans la Palestine,

et à disposer les adultes pour approcher dignement des sacremens. Mais nos principales et plus nécessaires occupations sont dans les campagnes; la raison est que nos chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples, qui professent une religion bien contraire à la religion catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos catholiques, et ne pervertisse leurs mœurs après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, et d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos missionnaires préfèrent les missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir, à l'honneur de la nation maronite, que l'on trouve dans cette aimable nation des âmes pures, innocentes et capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, et pour faire en même temps admirer et bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve maronite, pour mettre dans le troupeau de Jésus-Christ une âme qui en étoit exclue par sa naissance, et pour la disposer à finir ses jours par le martyre.

Cette femme maronite s'appeloit Vonni Joussephe. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le Mont-Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle étoit fort âgée et très-infirme, son corps étoit presque tout couvert d'ulcères; si on la touchoit pour la soulager, on lui faisoit souffrir des douleurs très-aiguës : d'ailleurs, son extrême pauvreté la privoit des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien étoit moins étonnant que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre; bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur et une égalité d'humeur inaltérables.

Ses voisines qui venoient la visiter ne pouvoient assez admirer sa tranquillité et sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines, il y avoit une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée quelque temps avant sa mort, Marie-Thérèse. Elle avoit été élevée par son père et sa mère dans la religion et les erreurs de sa nation. Cette jeune fille, charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade, étoit celle qui la fréquentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda comment il se pouvoit faire que, souffrant autant qu'elle souffroit, elle ne se plaignoit jamais et paroissoit toujours contente. « C'est, lui répondit la patiente maronite, que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore et qui est le seul adorable, m'aide par sa grâce à souffrir. Sa grâce m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, et que les siennes pour le salut de mon âme ont été beaucoup plus grandes. Mais vous avez le malheur d'ignorer, ajouta la malade à la jeune fille, que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances.

« Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi? reprit la jeune fille, je voudrois le connoître. Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez, lui dit la Maronite. »

La jeune fille, frappée de ces discours, revenoit souvent visiter la Maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occasions pour l'instruire des principales vérités du christianisme et de nos augustes mystères.

La jeune fille écoutoit avec plaisir ses instructions et les méditoit chez elle avec attention. Dieu de son côté préparoit intérieurement son âme à recevoir la divine semence que l'on y jetoit.

Sur ces entrefaites, il se présenta un parti pour cette fille; son père le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécuter. Sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son père : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son père, qui avoit un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avoit choisi, déclara à sa fille qu'elle n'auroit point d'autre époux que celui qu'il lui avoit destiné, et qu'il regardoit sa résistance comme une rébellion manifeste à la volonté d'un père. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes et de gémissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les pères.

Mais ce père n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui et de l'abandonner. Ces menaces n'empêchèrent pas sa fille de persister dans sa résolution; ce qui obligea son père d'engager un de ses oncles, qu'elle aimoit, de parler à sa fille, et de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa nièce, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit, en refusant un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, et lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre de l'indignation d'un père offensé par sa désobéissance.

La jeune fille qui avoit pris le nom de Marie-Thérèse, n'osant pas encore déclarer les sentimens que Dieu mettoit dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa répugnance extrême et invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même temps de lui donner la plus tendre de toutes les marques de sa tendresse, en obtenant de son père la grâce de ne lui en parler jamais.

L'oncle, attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il pût pour persuader à son père de ne point forcer l'inclination de sa fille, et de songer plutôt à marier sa cadette.

Pendant ces négociations, Marie-Thérèse trouvoit chaque jour des momens pour aller secrètement rendre compte à sa directrice sa voisine, de tout ce qui se passoit. Celle-ci la fortifioit dans ses résolutions, et l'instruisoit de toutes les vérités qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les espérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenseroit ce qu'elle souffroit, et ce qu'elle auroit encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignoit la pratique des vertus qui lui étoient nécessaires, et lui en faisoit faire les actes. Marie-Thérèse revenoit toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour et plus d'attachement pour la religion chrétienne.

Son père, qui avoit gardé le silence pendant quelques jours pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui ni son oncle n'avoient pu la réduire à lui obéir, regarda sa résistance comme un mépris de son autorité et un affront que sa propre fille lui faisoit. Piqué de ces pensées, il prit la résolution de marier sa cadette, et de se défaire de l'aînée, qui lui étoit devenue un objet odieux. Marie-Thérèse fut bientôt informée des desseins de son père. Elle en avertit sa bonne amie maronite, qui la disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de son père.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets; car ce père inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa fille, fit les noces de sa cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là: conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus, et l'accusant d'une rébellion criminelle et punissable des derniers supplices, ce père inhumain n'eut pas horreur, dans une assemblée chez lui où l'on prenoit du café, d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime, qui la but sans savoir qu'elle devoit lui causer la mort. Peu de temps après, elle se sentit attaquée d'une fièvre lente, accompagnée de frissonnemens et de défaillances fréquentes qui l'avertirent que ses jours s'abrégeoient, et qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice, la Maronite. La fièvre lente qui la consumoit redoubla. Dieu lui fit la grâce de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion, et pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre: son âme, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au ciel. Son père, pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jeter inhumainement son corps dans un puits; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel père fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugemens de Dieu, comme la conversion et l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événemens arrivèrent vers la fin de l'année 1697. L'un et l'autre donnèrent matière à nos missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste, ce n'est pas seulement dans cette occasion que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils instrumens aux yeux des hommes pour faire éclater les plus grands effets de sa miséricorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins notre admi-

ration, c'est que nous rencontrons dans de pauvres chaumines des âmes simples, qui ne voient que rarement des missionnaires, mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu qui agit en elles, et qui leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du christianisme.

Nos missions dans le Kesroan et dans les montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent assez souvent quelques-unes de ces âmes dont les vertus sont cachées aux hommes, mais qui sont connues de Dieu.

Mission de Saint-Joseph d'Antoura.

Notre mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au seigneur Abunaufel dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie non-seulement notre protecteur, mais encore notre insigne bienfaiteur; on doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plu à Dieu d'opérer par le ministère des missionnaires qu'il y a établis, protégés et maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre Beryte et Gibail [1], et à cinq lieues de l'un et de l'autre. Tout le monde sait que ce fut à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du Mont-Liban, et destinés à la construction du temple, et que, de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem, par les ordres du roi Hiram.

Antoura signifie, en arabe, source de rocher. Ce village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire et abondante qui traverse le village.

C'est dans ce village que le seigneur Abunaufel nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes missions dans les montagnes. Un second avantage est que le pays étant presque tout chrétien et catholique, nous y avons en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres missions.

[1] Djebail.

Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que partout ailleurs d'aller faire nos excursions évangéliques dans les différentes parties du Liban, où les secours spirituels sont en un plus pressant besoin.

Notre maison, toute petite qu'elle est, convient assez à nos usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes, qui sont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une chapelle détachée de la maison; elle avoit été autrefois bâtie et proprement ornée par un de nos frères qui s'entendoit assez bien en bâtimens. Nos premiers missionnaires la dédièrent à saint Joseph, et donnèrent à notre mission le nom de ce puissant protecteur, dont elle a souvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raisons particulières nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite chapelle. Nous espérons nous la rendre beaucoup plus commode, et à nos disciples, qu'elle ne l'étoit auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage, si la Providence n'avoit excité des dames de la première qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornemens d'église qu'elles nous ont envoyés et qui sont très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un tabernacle, où le corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos missionnaires, on peut dire qu'elles sont des missions continuelles, qui se succèdent les unes aux autres, soit dans les villages de Kesroan, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban et de l'Anti-Liban. Les différentes saisons de l'année règlent nos courses évangéliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les missions les plus éloignées et qui doivent être les plus longues. On sait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous et avec tous les catholiques, c'est-à-dire celui qui précède le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'Avent, et les deux autres sont ceux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, mère de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces qua-

tre carêmes aux missions des villages qui nous environnent et qui composent le Kesroan ; nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés : nous les visitons les uns après les autres. Leurs curés, qui ne sont pas à beaucoup près ni si savans, ni si instruits des fonctions curiales qu'en chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices ; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits monastères, ou pour mieux dire des ermitages de religieux et de religieuses maronites et grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur patriarche ; ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre ; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir ; ils marchent pieds nus ; leur occupation est la prière et le travail des mains ; ils se relèvent la nuit pour chanter des psaumes en syriaque ; leur vie est très-dure, ils ne vivent que de légumes et ne boivent que de l'eau ; ils couchent sur la dure, et observent pendant le jour un continuel silence.

Nos missionnaires d'Antoura les vont visiter ; ils en sont toujours parfaitement bien reçus ; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la foi catholique, dans l'observance de leurs devoirs et dans la pratique de la fréquentation des sacremens ; la retraite des huit jours, selon la méthode de saint Ignace, est le moyen le plus efficace dont se servent les missionnaires pour conserver dans ces solitaires l'esprit religieux et la pureté de la foi et des mœurs.

Pour vous faire ici, mon révérend père, un plus grand détail de nos occupations à la campagne, je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le père Neret et le père le Mole nous ont écrite au retour de leurs missions dans le Kesroan ; c'est en ces termes qu'elle est écrite :

« Nous ne sommes de retour de nos courses évangéliques dans le Kesroan, le père le Mole et moi, que depuis peu de jours : j'avois déjà fait, il y a quelques années, mon apprentissage dans ces missions sous la conduite d'un de nos missionnaires le plus expérimentés que nous ayons pour faire avec fruit les missions du Kesroan et des montagnes du Liban.

» Le père le Mole ayant été destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la rivière du Chien, et nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplés, nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire, et vous savez, mon révérend père, que tous ont besoin d'instruction ; mais l'instruction se fait avec joie lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçu dans les lieux que nous avons visités.

» Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avoit une église, le son d'une espèce de cloche de bois qui est en usage en ce pays donnoit le signal aux habitans pour s'y rendre : chacun y accouroit incontinent.

» Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du chrétien, sur ceux de leur état particulier, et sur les précautions nécessaires pour approcher dignement des sacremens de pénitence et d'eucharistie ; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le catéchisme aux enfans ; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les curés et leurs parens sont bien plus occupés des soins domestiques et de la culture de leurs terres que de l'instruction des enfans.

» Après avoir satisfait à ces premières obligations de la mission, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le ciel à de pauvres enfans moribonds qui en auroient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades, celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire, mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles.

» Mais ce qui mérite ici une attention particulière des missionnaires, et ce qui a fait singulièrement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de

plusieurs superstitions, et pour corriger d'autres désordres, que le voisinage de quelques nations, qui se disent chrétiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement et facilement parmi eux.

»Nous avons trouvé quatre principaux désordres à combattre, dont le premier est l'ignorance de nos mystères : elle vient du commerce que ce pays entretient avec les Druses qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion catholique.

»Le second est le peu de dévotion du sexe, particulièrement de celles que la nature a favorisées de ses grâces; car elles croient se faire honneur et se distinguer du commun du peuple en ne paroissant jamais dans les églises, sinon dans les plus grandes fêtes, c'est-à-dire deux ou trois fois l'année, et leurs maris entretiennent cette coutume; de là vient qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs, qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or, dans les temps de nos missions, elles assistent librement à nos instructions et les écoutent avec profit.

»Le troisième désordre est l'usure qu'ils apprennent des infidèles et qui leur devient commode. Ils se la croient permise, parce que ceux qui devroient la leur défendre, ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur. De l'usure naît le quatrième désordre, qui est l'injustice et souvent la violence, effets malheureux que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur et de charité, et surtout c'est avec de fréquentes et ferventes prières pour obtenir le secours du bras tout puissant de Dieu, que les missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos missions.

» Aidez-nous, s'il vous plaît, mon révérend père, à rendre de grandes grâces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions, et souvent générales, suivies quelquefois de restitutions et de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des pénitens. On peut juger quelle est ensuite leur dévotion en s'approchant de la sainte table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin, sans en être ému jusqu'aux larmes.

» De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre catholiques et catholiques, c'est-à-dire entre ceux qui approchent de nos saints mystères avec une foi vive, et ceux qui n'y apportent qu'une foi froide et languissante.

» C'est par ces derniers exercices que nous finissons, selon la coutume, chaque mission pour aller à une autre.

» Il est inutile de vous dire, mon révérend père, que notre départ d'une bourgade y causoit autant de tristesse que notre arrivée dans une autre y donnoit de joie. Car c'est ce que vous avez souvent vu dans les missions que vous avez faites ici avant nous.

» Nous avons visité, le père le Mole et moi, les villages de Geita, Bellounié, de Zouy et Keral, villages considérables sur le fleuve du Chien. Ces missions, et quelques autres étant finies, j'en ai recommencé de nouvelles avec le père Bonamour dans les villages de Calrat, d'Algiton, et dans plusieurs autres situés entre Antoura et la rivière qu'on nomme Abraham. Nous avons eu partout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire et des désordres à corriger.

» Pour conserver, autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prières publiques pour les morts et les pratiques de la confrérie du Rosaire; l'expérience nous a appris les heureux effets de ces saints établissemens.

»Je dois vous ajouter ici, mon révérend père, que Dieu me fait la grâce de me donner un si grand goût pour nos missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monumens qui ont été teints du sang que Jésus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance. Je me recommande à vos saints sacrifices. »

Cette lettre du père Charles Neret, qui rend compte de ses travaux dans les missions de la campagne, fait l'éloge en même temps du zèle,

du courage et de la vertu solide de ce vertueux missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austère.

Au retour de son pélerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France, il revint à la mission d'Antoura, qui étoit l'objet de ses affections; et sans vouloir se donner un moment de repos, il reprit avec plus de ferveur que jamais ses missions de la campagne; mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fièvre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre mission d'Antoura, qui le regardoit comme un ange sur terre, conserve pour lui une singulière vénération et ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, et son air avenant lui avoient gagné l'estime et l'affection de ceux qui le connoissoient, et des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du pére Neret avoit été précédée de celle du père Gravier, du père Cordier, du père Heuré, et a été suivie de celle du père Nicolas Treffons, qui tous s'étoient pareillement dévoués au service des missions des montagnes. Il faut convenir, en effet, qu'elles sont très-rudes; car, pour y arriver, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nu-pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire ses ornemens, et ce qui est nécessaire pour dire la messe; de plus, avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour les malades, et nos autres besoins pour tout le temps de la mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main des jours entiers.

Est-on arrivé dans un village où doit être la mission, on la commence sans perdre de temps: nous y sommes toujours les bienvenus, ayant affaire à un peuple doux, docile, catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu.

Le temps de la mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les curés, dans les grandes fêtes, se contentent de demander à une foule de pénitens qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, et sur le simple aveu qu'ils leur en font, et sans autre examen, leurs curés leur donnent l'absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte messe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas, en carême, ne se prennent qu'après le soleil couché; la frugalité en est toujours inséparable, car il consiste dans des olives, du blé rôti, des ognons cuits sous la cendre, et dans du riz fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, et plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posés à terre sur un tapis ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe et de serviette.

Dans ces repas, on ne sait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'après-dînée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchisme aux enfans, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées et leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien Testament et de la vie des saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différens états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire portant la main à la tête, baisant la main, et nous disant en style oriental: « Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières et donne du repos à ton corps; que ton bon ange te garde

pendant la nuit, et que le soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer. »

La fatigue du jour demanderoit en effet le repos de la nuit; mais le moyen de l'avoir? Ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre étendu à plate terre, étant continuellement interrompus du cri des enfans qui se fait entendre toute la nuit, tourmentés en même temps comme on l'est d'une armée de petits insectes qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoutez, à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi éteint qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, et qui par conséquent suffoque ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Sitôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la mission, et les continuer aussi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que soient ces missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon révérend père, que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation maronite, et les fruits qu'on y recueille, nous les rendent non-seulement supportables, mais encore très-consolantes. Je finirai ces mémoires de nos missions de Syrie par le récit d'une histoire qui doit vous paroître fabuleuse, et que nous-mêmes nous ne pourrions croire, si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas, âgé d'environ treize ans, passant sur une saïque, fut pris par des chevaliers de Malte. Ces chevaliers le donnèrent à un seigneur espagnol qui le mena en Espagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection, il le fit instruire de la religion catholique et la lui fit embrasser.

Quelques années après, l'Espagnol ayant été obligé d'aller servir en Flandre, il emmena avec lui son nouveau catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, et celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagèrent l'officier espagnol à demander pour son Turc, à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole: il l'obtint. Le nouveau capitaine, qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver.

La réputation qu'il y porta d'être un bon officier dans l'armée le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeoit une riche dame d'Amsterdam, qui étoit venue à Bruxelles avec sa fille pour y passer quelque temps.

La mère et la fille étoient très-bonnes catholiques; elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune officier espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse et une conduite très-réglée. Elles savoient d'ailleurs la considération que les autres officiers avoient pour lui.

L'hiver s'étant passé, notre officier turc, qui se disoit toujours Espagnol, se flatta que le bon accueil que la mère et la fille lui faisoient dans leur maison le mettoit à portée de pouvoir demander la demoiselle en mariage: il le fit.

La mère, déjà prévenue en faveur du cavalier, reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connoissoit dans cet officier ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, et que les bonnes qualités d'ailleurs rendroient sa fille heureuse.

Ces réflexions de la mère, et l'inclination de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une et l'autre au mariage: les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, et n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après, le cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le désir qu'il avoit de faire le pèlerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne pour y voir sa famille, disoit-il, et lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posséder.

La jeune femme hollandoise, qui étoit attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, et surtout de le tenir caché à la mère, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concertèrent si secrètement leur embarquement sur un vaisseau hollandois qui faisoit voile en Italie, que la mère ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa surprise à la première nouvelle qu'elle en eut. Elle fut

long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher partout; mais enfin la chose fut si avérée, qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mère ne cessoit point de pleurer la perte de sa fille, le vaisseau qui la portoit, elle et son gendre, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois barbaresques qui vinrent l'attaquer. Notre cavalier espagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au capitaine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévue; car le commandant l'ayant fait passer sur son bord, l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol, lui conta toutes ses aventures, et lui dit que son dessein secret étoit de retourner en Turquie, sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses pères. Il conjura en même temps le commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions: heureusement pour lui, il se trouva sur le vaisseau du commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa famille, et qui en rendit témoignage. Il n'en fallut pas davantage pour engager le commandant à entrer dans les intérêts de cet officier. Le commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de la lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plus tôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau hollandois; parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

La jeune femme hollandoise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devoit savoir plus qu'elle.

Le commandant, instruit secrètement de tout le mystère, reçut agréablement le père, la mère et leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger: la Hollandoise ne savoit d'abord où elle étoit; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre; mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'aperçut que son mari fréquentoit continuellement les Turcs et se trouvoit même à leurs prières. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon catholique dans l'âme; mais craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plus tôt le terme de leur pélerinage, qui étoit Jérusalem, étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du christianisme.

L'Espagnol, son époux, qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le mahométisme, profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie sur un vaisseau prêt à partir pour l'Égypte, l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquèrent tous deux, mais avec des intentions bien différentes.

Ils abordèrent en peu de temps à Alexandrie, et le capitaine espagnol, son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, alloit secrètement aux mosquées et fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandoise, malgré toutes les précautions du faux catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que doit tenir un chrétien. Elle en fut consternée, et ne sachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-temps son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandoise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie de Bruxelles, et son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta en même temps qu'elle auroit toujours partout le libre exercice de sa religion; que pour lui il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse, qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées, et toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son âme fut alors agitée. Elle se vit tout à coup la femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation dont les mœurs, les coutumes, la religion étoient si op-

posées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours avec ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence divine, qui n'abandonne jamais ses créatures lorsqu'elles lui sont fidèles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, et qui redoubloit son attention pour lui plaire et pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Égypte en Syrie, et la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'histoire de l'un et de l'autre devenue publique à Alexandrie et au Kaire, avoit déjà été mandée à Alep. Sitôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandoise, qui avoit épousé un Turc croyant épouser un officier espagnol, qui devoit faire sa fortune en Espagne; le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, et particulièrement des catholiques, qui s'efforcèrent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs; car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus trésors. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin. La Hollandoise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle et son fils, dépourvue de tout bien, dans une terre étrangère, sans savoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours : des femmes maronites, qui étoient venues à Alep et qui devoient s'en retourner au Mont-Liban, lui proposèrent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa religion, et que rien ne lui manqueroit pour elle et pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminèrent à suivre les femmes maronites. Celles-ci l'emmenèrent dans la bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne catholique, et des mieux accommodées du bourg, la prit chez elle et en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connue; sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu, qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, et s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes aventures.

Elle donna sa confiance à un de nos missionnaires, qui prit un soin particulier de la mère et de l'éducation du fils.

Après que l'un et l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion et une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mère se résolut d'en profiter; nos missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aidèrent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étoient qu'elle trouveroit beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, et plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, et où malgré tous nos soins elle auroit toujours beaucoup de choses à désirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidèle aux âmes qui s'abandonnent à sa Providence, aura heureusement conduit le fils et la mère au terme où ils désiroient arriver.

J'ai exposé à votre paternité, mon révérend père, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos premiers missionnaires, et de toutes les bonnes œuvres de leur vie évangélique : j'y ai joint celles de leurs successeurs et celles encore qui se sont passées de nos jours et sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos frères dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service des pestiférés, n'a pas épargné nos missionnaires dans le Levant: leur charité pour

secourir ceux qui en étoient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous supplions votre paternité, qui envoie continuellement, dans toutes les parties du monde chrétien, des missionnaires pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, de se souvenir que nos missions du Levant, et particulièrement celles qui sont dans la Syrie et dans la Palestine, furent infiniment chères à saint Ignace, et méritent par cette considération et par plusieurs autres, la spéciale protection de votre paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos missionnaires. Ils ne cessent pas d'offrir à Dieu leurs vœux et leurs travaux pour obtenir la conservation de votre paternité précieuse à toute notre compagnie, et à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, et qui suis avec un très-profond respect, etc.

LETTRE DU P. ROUSSET

SUR LA MISSION DE DAMAS.

A Antoura, le 15 septembre 1750.

La mission de Damas que je viens de quitter mérite à tous égards que je vous la fasse connoître, et que je vous entretienne quelque moment de l'état où je l'ai laissée, et de la situation de cette grande et fameuse ville. On ne peut, sans regret, se rappeler l'état florissant où étoit autrefois la religion à Damas : il n'en reste que de tristes débris. A la naissance du christianisme cette ville fut, après Jérusalem, la première arrosée du sang des fidèles. Saint Paul y portoit leur arrêt de proscription, lorsqu'une lumière céleste l'investit tout à coup, et le fit tomber à la renverse. On montre l'endroit de l'apparition, et de sa chute, lequel étoit tout près de la ville; la maison du fidèle Ananie, et la cave où il se réfugioit dans le temps de la persécution, de même que la porte par où les fidèles firent évader saint Paul, son nouveau disciple : tout cela se voit encore de nos jours.

Ces premières persécutions annonçoient des triomphes pour la religion. Damas fut dans la suite comme le théâtre du christianisme, qui s'y soutint avec gloire, jusqu'au temps malheureux où des schismes s'élevèrent sous les empereurs de Constantinople. Les ariens, les Macédoniens, Nestorius, Eutychès, mais surtout le mahométisme, terminèrent et firent disparoître le lustre de cette église. Cependant, elle conserva encore quelque éclat du temps des Sarrasins et de saint Jean Damascène; mais depuis que les Turcs s'en sont emparés, c'est-à-dire depuis plus de deux siècles, la ville de Damas n'est plus qu'un assemblage de sectes, qui, comme autant de monstres, la déchirent. La plus puissante de toutes est la secte de Mahomet : elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les autres; parce que, favorisant, comme elle fait, les passions brutales du cœur humain, elle attire sans cesse à elle les partisans des schismes divers, qui partagent le christianisme de ce pays.

En effet, on compte ici trois différentes nations de chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Ephèse, sectateur de Photius; les Suriens, celle de Dioscore, et les Arméniens, celle de Nestorius. Les uns et les autres n'étant plus conduits par les lumières de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier, et de l'erreur ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui étoit autrefois toute chrétienne, s'est trouvée presque toute mahométane, en sorte que, de plus de cinq cent mille habitans, à peine y avoit-il dix mille chrétiens.

Tel étoit à peu près l'état de la religion à Damas, lorsque nos missionnaires, il y a plus de cent ans, y arrivèrent. On n'y comptoit pas trois familles catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, et qui ont toujours été élevés dans la foi romaine. Ce n'étoit pas manque de missionnaires zélés. Les pères cordeliers et les pères capucins étoient avant nous ici; mais ils n'avoient pu, ni osé entreprendre de mission chez d'autres nations que chez les Maronites, qu'ils servoient comme curés, quand le patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisoit les enfans. Les pères et les mères furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfans, et insensiblement ils se défirent des préjugés que la haine pour les Francs avoit profondément gravés dans leur esprit et dans leur cœur.

La crainte des persécutions et le respect humain les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du patriarche des Grecs, appelé Civile, qui occupoit le siége il y a trente-cinq ans, et qui favorisoit les catholiques ; ce ne fut, dis-je, que sous son gouvernement que les chrétiens commencèrent à se déclarer en faveur de la vérité ; mais après la mort de ce patriarche, les persécutions, de la part des pasteurs de ce troupeau, en dispersèrent une partie et firent prévariquer l'autre. Cependant les missionnaires ne discontinuoient pas d'exhorter les catholiques, tantôt en public, tantôt en secret, lorsque les temps étoient orageux, de ne point chanceler dans la foi, jusqu'à ce que de nos jours nous avons vu le patriarche catholique s'emparer du siége patriarcal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluoit le schismatique, appelé Sylvestre ; mais il ne tint le siége qu'un mois, encore fût-ce par procureur. Sylvestre obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissoit à Damas, et le patriarche catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un monastère de religieux grecs, où il est actuellement sur la montagne de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, et ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des grands, elle disposa celui du bacha qui gouverne le pays en faveur des catholiques et des missionnaires, jusque-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs églises, et aux chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet empire. Il a fait plus, il a annullé un contrat que les catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, et par lequel ils s'étoient engagés de donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les missionnaires. Depuis ce temps, c'est-à-dire dans l'espace de trois ans, il est incroyable quels progrès a fait la catholicité. Je puis assurer en mon particulier qu'il n'est point d'année que je n'aie eu le bonheur et la consolation de voir rentrer plus de cent personnes dans le sein de la vérité. Ce n'est pas que nous n'ayons essuyé quelques orages dans l'absence du bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pélerins à la Mecque, on profitoit de ce temps pour nous persécuter ; mais nous en sommes sortis victorieux par les mesures que nous avons prises.

Au reste, le genre de persécution que les Turcs exercent sur les chrétiens, n'est pas tant les tourmens et la mort que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'usage est ici que, lorsqu'on accuse quelques chrétiens pour la cause de la religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés, et après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui se lève sur toute la nation, ou grecque, ou surienne, ou autre. Depuis quelques années, lorsque le bacha étoit parti pour la Mecque, on accusoit les catholiques de s'être faits Francs, et de prier chez les Francs, et en conséquence on leur imposoit une grosse avanie, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des catholiques persécutés, et que, par son crédit à la Porte, il obtînt un commandement qui soumît tous les chrétiens sans distinction, et non pas les seuls catholiques, aux avanies qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son excellence promit de ne rien omettre auprès du bacha pour faire exécuter mon dessein, et qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après, les schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les catholiques d'être Francs, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses[1]. Alors, poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette avanie fût levée sur tous les chrétiens sans exception. Qu'après tout, chez les Turcs on ne faisoit aucune différence d'un chrétien à un autre, soit qu'il fût franc ou qu'il ne le fût pas, catholique ou non catholique. Ils furent écoutés, et par-là nous avons ôté aux schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent avec tant de succès pour nuire aux catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera, tout au moins tant que durera le règne de ce gouverneur.

[1] Une bourse est de 500 écus ou 1,500 livres de notre monnoie.

A la faveur d'un si heureux et si paisible gouvernement, nous exerçons notre ministère ; nous prêchons dans notre église ; nous y célébrons les saints mystères, je ne dis pas comme nous faisons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la bannière de France, mais comme nous ferions au milieu même du royaume ou de Paris. De là les conversions des schismatiques, la fréquentation des sacremens ; de là les instructions particulières et publiques qui produisent des fruits étonnans dans des cœurs affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos sermons, ou dans l'explication que nous faisons de l'Évangile, qu'un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine et gémir dans le temps du saint sacrifice, surtout à la consécration et à la communion du prêtre. Les schismatiques eux-mêmes, et les hérétiques qui y assistent, en sont touchés et souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille mission, que de soins et de travaux ne faut-il pas de la part des missionnaires ! répondre aux questions importantes et continuelles des catholiques ; instruire et convaincre les hérétiques ; vider tous les procès qui s'élèvent parmi nos fidèles, lesquels ne prennent d'autre juge que nous ; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, et celles des autres tout le long du jour la veille des dimanches et des fêtes ; visiter, consoler les malades. Voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la mission de Damas si pénible, c'est que, sans compter les catholiques de la ville qui vont à près de neuf mille, il en vient un grand nombre des villes et des villages voisins, faute de missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viens maintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisième ville de l'empire ottoman, qu'elle est aussi grande que Paris, et qu'elle seroit plus riche peut-être si elle étoit sous la domination d'un prince chrétien. Il y a plusieurs mosquées d'une grande beauté, mais une surtout qui est d'une grandeur énorme, toute ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers chrétiens : c'étoit autrefois l'église métropolitaine. Ce qui faisoit l'enclos fait aujourd'hui une cour carrée, qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille personnes.

Quant à la situation de la ville, elle est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas : une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du levant à perte de vue, et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une est pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine.

Je fus frappé d'étonnement lorsque je vis, pour la première fois, l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration : personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance, de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux.

Dans cette vaste et magnifique campagne, les chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les manufactures de soie et dans leur commerce, sur quoi voici comment raisonnent les Turcs : « Vous autres, disent-ils aux chrétiens, vous n'avez point de possessions en fonds de terre, vous ne travaillez point les jours de dimanches et de fêtes, lesquelles occupent un tiers de l'année ; vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conserver votre église et pour faire du vin, sans compter les avanies ; et avec tout cela vous

êtes aussi bien logés, aussi bien nourris, et peut-être plus superbement habillés que nous, qui avons beaucoup de biens-fonds, qui ne payons aucun impôt, et qui n'avons qu'un ou deux jours de fête dans l'année qui ne nous permettent pas de travailler : comment cela se peut-il faire? »

Les chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout, et que le maître que nous servons est un bon maître qui nous dédommage souvent dès ce monde, des peines que nous endurons pour lui.

RELATION

D'un voyage à Cannobin[1], dans le Mont-Liban, envoyée au P. Fleuriau par le P. Petitqueux, missionnaire jésuite.

J'ai l'honneur de vous envoyer, mon révérend père, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au Mont-Liban. Je sais que d'autres de nos missionnaires l'ont fait avant moi, et qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le désir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaiter qu'ils aient omis dans le leur quelque circonstance que vous trouviez dans ma relation. En tous cas mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le père Bonamour et moi, le 13 octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, et à six lieues des cèdres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous fallut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux : nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands et des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup et nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le seigneur du village nous ayant aperçu vint au-devant de nous et nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter, car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses et des plus froides, accompagnée de grêle et de tonnerre, qui dura deux heures sans discontinuer, et sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés ; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers des ravines d'eau qui menaçoient de nous noyer. La pluie, qui formoit une rivière sous nos pieds, se changeoit en neige sur les montagnes voisines. Enfin, après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à Marserkis, monastère des révérends pères carmes. Les secours de leur charité nous vinrent très-à-propos, car ils nous firent trouver chez eux tout ce qui nous étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions ; nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer : elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux aigles et aux vautours qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison, la nature et l'art l'ont rendue assez belle et commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc. Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire et salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du monastère où l'eau est nécessaire : le jardin est riche en légumes ; le séjour de Marserkis est délicieux en été. Les pères carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges et les froids cuisans du Liban en rendent le séjour pendant l'hiver si insupportable, que les pères carmes sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, et de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16, nous nous fîmes conduire aux cèdres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyés après les pluies passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de Marserkis jusqu'aux cèdres, que l'on aperçoit de loin.

Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme dans son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, et qui sont couvertes de neige.

[1] Actuellement Kanobin.

Les cèdres si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine, mais il y en a beaucoup plus de petits et de jeunes que de grands et d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros, ils avoient six brasses de circuit; nous en vîmes quelques-uns qui, après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur. Des voyageurs accoutumés à mettre leur nom partout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cèdres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les plaies: nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cèdres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de Notre Seigneur, le patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'évêques, de prêtres et de religieux, et suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la *fête des Cèdres*. Quoique les Maronites célèbrent cette fête le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur office dans la fête du jour dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, et qu'on appelle le Liban et l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres et qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbek, et qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appelées, parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban et qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cèdres conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter, la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales et des simples très-rares,

Le gibier de toute espèce y est commun; il n'a à craindre que les vautours et les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité de buissons qui portent une espèce d'épine-vinette noire et de très-bon goût.

Le Liban étoit autrefois couvert de cèdres; on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine dont j'ai parlé, et sur une autre montagne voisine de Cannobin. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cèdre; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du monastère de Marserkis, pour aller à celui de Marélicha, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le père vicaire et deux autres de ces religieux nous accompagnèrent. Le monastère de Marélicha, c'est-à-dire de Saint-Élisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, et sur le bord du fleuve appelé Nahr-Gadischa, qui veut dire le fleuve Saint; il coule dans un profond vallon fort étroit dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes. A trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve Saint. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le supérieur du monastère de Saint-Élisée nous reçut avec de grandes démonstrations de

charité. Ce monastère est composé de vingt religieux maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de religieux.

Un saint prêtre nommé Abdalla les établit ici il y a environ vingt-cinq ans ; il prit particulièrement conseil du feu père Nicolas Bazire, pour donner une forme et une conduite religieuse à ses frères. Il fut leur premier supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son monastère pour le faire évêque. Notre mission d'Antoura est de son diocèse ; il a laissé pour successeur dans son monastère le prêtre Gabriel, religieux d'une rare modestie et d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé et honoré des Maronites, des Grecs et des Turcs même, en considération de sa profonde capacité dans la langue arabe.

Les religieux alepins font deux ans de noviciat ; ils ne mangent jamais de viande ; ils sont très-pauvrement vêtus ; ils chantent l'office à minuit : nous y assistâmes trois fois, et nous fûmes infiniment édifiés de leur modestie à l'église et de la ferveur de leur chant ; ils emploient une partie du jour à la culture de la terre et aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin et soir, compte de leur conscience à leurs supérieurs ; ils observent leurs règles avec une scrupuleuse exactitude, et particulièrement un silence et un jeûne rigoureux. Rarement voient-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur église. S'il arrive que quelque religieux se relâche et se démente de sa vocation, le supérieur lui conseille de se retirer, eût-il dix ans de profession. Le supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce monastère jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du monastère de Saint-Élisée ; nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens monastères, que des solitaires habitoient autrefois, et qui sont aujourd'hui déserts et ruinés par les Metoualis, hérétiques turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces monastères situés sur des rochers si escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une chapelle taillée très-proprement dans le roc ; elle a conservé deux autels : sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, et sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette chapelle, et dans le même roc, nous y vîmes quelques cellules désertes, où les solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, et peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin, où nous arrivâmes, est la demeure du patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection, les religieux y sont en petit nombre et très-pauvrement logés, et encore plus pauvrement vêtus et nourris. Le patriarche avec les religieux, et quelques évêques maronites qui sont auprès de lui, vivent dans une union parfaite et dans une simplicité et une pureté de mœurs très-exemplaire ; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure ; sous cet habit, il avoit une soutane couleur de pourpre : la modestie y est très-observée.

L'église du monastère est dédiée à la Sainte Vierge ; le patriarche nous dit qu'elle avoit quatorze cents ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'église qui est assez belle, elle est ornée de peintures ; le patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV. Nous assistâmes à l'office du jour et de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion et de piété. Leur liturgie est très-ancienne ; elle est composée en syrien ou ancien syriaque, et une petite partie en arabe, mais écrite en lettres syriaques qu'ils appellent *kerchora*.

Les cellules des religieux sont dans des grottes près de l'église. Pour s'y rendre l'hiver et l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom des trois jésuites, savoir : les pères Jean Bruno, Jean-Baptiste Ælien et Jérôme Dandini, qui furent envoyés en 1581, par Grégoire XIII et ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le concile de Trente par les Maronites, et Clément y envoya le dernier pour faire abjurer dans un synode du patriarche, des évêques et prêtres maronites, les erreurs d'un conciliabule schismatique. Le concile de Trente fut reçu et le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui et ses religieux : la frugalité y est parfaitement gardée, des légumes apprêtés à l'huile, quelques raves et un peu de poisson salé, avec un pain sec et noir, composèrent tout le régal qu'on nous fit ; mais le vin est excellent, et on n'en boit point de meilleur en France.

Le patriarche nous fit toutes les instances possibles pour nous retenir plus long-temps dans son monastère. Mais le jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes notre congé après avoir assisté à l'office de nuit et célébré la sainte messe. Le patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses propres ornemens, qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction, et nous partîmes.

Il nous donna son diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du monastère nous trouvâmes la chapelle dédiée à Sainte-Marine. Tout ce pays rempli de l'odeur de la sainteté de cette vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute ce que les historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette vierge par une inspiration divine cacha son sexe sous un habit religieux, et servit Dieu sous cet habit pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fût accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte, qui est aujourd'hui la chapelle où elle est honorée ; mais que Dieu, qui prend toujours les intérêts de ses serviteurs et de ses servantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre vierge, et récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles, qui s'opérèrent à son tombeau.

Après avoir fait nos prières dans cette dévote chapelle, nous prîmes le chemin de Saint-Antoine, éloigné de Cannobin d'environ deux lieues. Pour y arriver il fallut monter la plus rude montagne que j'aie encore vue et la descendre. Le monastère de Saint-Antoine est situé sur la côte voisine d'un rocher fort escarpé.

Il y avoit alors trente religieux alepins dont j'ai déjà parlé ; entre ces religieux il y avoit douze prêtres. L'évêque Abdule leur fondateur et leur premier supérieur avant son épiscopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce prélat mène dans ce monastère la vie d'un véritable saint ; il est logé comme un des plus simples religieux, et quelque austère que soit leur vie, il vit encore plus austèrement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers pour nous faire voir le monastère et ses environs. Le monastère est divisé en deux parties assez éloignées l'une de l'autre, chaque partie a son église ; mais l'office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux églises en fait tout l'ornement. Le prélat nous conduisit à d'autres grottes, qui sont autant de chapelles ; nous en vîmes une entre autres grande et belle, dédiée à Saint-Michel. Elle contient trois autels et deux petites chambres pour les religieux, qui y font des exercices spirituels ; sur la croupe de la montagne opposée il y a deux autres grottes, où deux religieux du monastère mènent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais, ils ne parlent à personne, si ce n'est au supérieur pour lui rendre compte chaque jour de leur conscience. Ils sont tous deux prêtres et disent la messe dans une petite chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifiée que je le fus des actions de piété que je vis faire aux religieux de ce monastère.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'évêque d'Abdule ; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire pour traverser des montagnes bordées de précipices, et pour arriver à Argès par des chemins inconnus.

D'Argès à Tripoli il n'y a que quatre lieues. Ces quatre lieues forment une seule plaine très-agréable, plantée d'oliviers, et de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris, grâce à Dieu, les exercices de nos missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations ; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zèle de nos missionnaires. On seroit honteux de ne pas les imiter. Comme nous avons continuellement besoin des grâces de Dieu, nous vous supplions et tous nos pères de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, mon révérend père, de votre ré-

vérence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

PETITQUEUX.

LETTRE DU P. P. FROMAGE,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN SYRIE,

AU P. FLEURIAU.

De Seyde, le 21 juillet 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Nous ne pouvons trop tôt vous donner avis d'un nouveau commandement du grand-seigneur, qu'un capigi vient d'apporter à Damas, à Alep et aux principales villes de la Syrie.

Par ce commandement, il est fait défense aux chrétiens sujets du grand-seigneur d'embrasser la religion catholique, et aux religieux missionnaires latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même commandement, qu'en cas que quelques chrétiens grecs, arméniens et syriens sujets du grand-seigneur aient quitté leur ancienne religion pour faire profession de celle des papistes, ils aient à la quitter incessamment pour reprendre leur religion première.

Ce commandement a été donné sur la requête des patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et de Damas, assemblés dans un synode qu'ils tenoient alors à Constantinople.

Le véritable motif qui les animoit étoit le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, et celui de Jésus-Christ s'augmenter et s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le patriarche de Jérusalem, le plus zélé partisan du schisme, passant par Damas et par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la religion catholique. Il vit, avec une peine qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux églises. Il en rendit compte au synode; mais le synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du grand-seigneur et de son grand-visir contre les catholiques. Les patriarches du synode représentèrent au grand-visir que les religieux francs (c'est ainsi qu'ils appellent les religieux latins) séduisoient leurs peuples, sujets du grand-seigneur, qu'ils leur faisoient changer de religion pour suivre celle des papistes, et qu'ils se mêloient de les instruire, ce qui n'appartenoit qu'aux patriarches de leur nation. Il ne falloit que cette seule exposition pour obtenir le commandement qu'ils sollicitoient; et en effet ils l'ont aisément et promptement obtenu.

En conséquence de ce commandement, les officiers turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux catholiques, emprisonnèrent l'évêque d'Alep, l'évêque de Seyde, plusieurs prêtres, et plusieurs séculiers bons catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant les uns d'exil et les autres de mort s'ils ne reprenoient la religion de leur patriarche.

Notre consul d'Alep nous a signifié ce nouveau commandement de la Porte. Il nous a obligé de suspendre nos missions, et de cesser nos fonctions ordinaires de missionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un siècle. Toute la France sait que nous y avons été envoyés par ordre et sous le nom de nos rois, pour y conserver et maintenir la foi catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont été intimés, mais en même temps nous avons recours à la piété du roi, protecteur de la religion catholique en cet empire infidèle.

Nos rois ses prédécesseurs nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables; car il est de notoriété publique que ce commandement a été donné sur un faux exposé.

Les patriarches chismatiques accusent les missionnaires latins de faire changer de religion aux Grecs, Arméniens et Syriens, et il est visible à tout le monde que les sujets du grand-seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint-siége et dans des conciles œcuméniques. Leur changement, s'il y en a, est purement intérieur, et ne consiste pour l'ordinaire qu'à abandonner certaines superstitions et quelques erreurs particulières que le schisme a introduites parmi les chrétiens, et qu'à professer les

vérités catholiques que la seule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui est des fonctions des missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes capitulations de la France avec la Porte Ottomane, sans aucune innovation ; et bien loin que nos fonctions éloignent les sujets du grand-seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent, les magistrats turcs sont obligés de convenir que les sujets catholiques de sa Hautesse lui sont beaucoup plus soumis, et au gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon révérend père, ce que nous vous supplions de représenter à sa majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connoître en même temps au Turc que sa majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos rois ses prédécesseurs, et en particulier Louis XIV, de glorieuse mémoire.

Pendant son long régne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils commandemens ; mais ses ordres portés incontinent à nos ambassadeurs, pour demander la révocation de ces commandemens, ont toujours été très-heureusement exécutés.

M. le marquis de Châteauneuf, ci-devant ambassadeur à la Porte, nous a obtenu des commandemens beaucoup plus favorables à l'église catholique que les schismatiques n'en avoient achetés de contraires, et c'est l'obligation que la religion et les missionnaires lui ont. M. le marquis de Fériol, son successeur, les a maintenus avec toute la vigueur possible. C'est à l'ombre de leur puissant crédit que les missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier commandement sera très-aisément révoqué, que le sieur Abraham, Maronite, que Louis XIV a honoré d'une croix de chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, et qui est aujourd'hui second truchement de la nation françoise à Seyde, a eu le crédit, par le moyen de l'aga de Seyde, et d'Osman, bacha de Damas, d'obtenir du grand-visir la liberté des évêques et des catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon révérend père, que votre zéle pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne vous emploie avec vivacité pour supplier le roi qu'il ait la bonté et la charité de donner ses ordres à son ambassadeur, et de faire demander la révocation du dernier commandement et l'exécution de nos anciennes capitulations. Ses ordres fidèlement exécutés mettront nos catholiques en sûreté, rétabliront les missionnaires dans leurs mêmes et anciennes fonctions, et maintiendront ici la foi catholique, qui seroit entièrement et bientôt anéantie dans ces royaumes infidèles, si elle y étoit privée de la protection de nos rois et des services des missionnaires.

Nous élevons nos mains au ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la religion demande, et la conservation de notre jeune monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, mon révérend père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PIERRE FROMAGE,
de la compagnie de Jésus.

M. le comte de Morville, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères, a rendu compte au roi de ce dernier commandement du grand-seigneur, et sa majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à M. le marquis de Bonnac, son ambassadeur à la Porte.

MÉMOIRE

Sur la ville et les environs d'Alep ; les Ismaélites et les Druses.

La ville d'Alep, où j'ai eu l'honneur d'être missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens et beaux monumens que la ville de Damas ; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce et par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez eu l'origine dans une des premières lettres de ces Mémoires [1].

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs et ses tours ne paroissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix ; quelques-unes sont très-belles. Sous une de ces portes il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées en l'honneur du prophète Élisée, qui prit, dit-on, pendant quelque

[1] Lettre du P. Nacchi.

temps cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au dehors ; mais ceux qui ont les moyens de les orner, les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures et des marbres.

La plus belle de toutes les mosquées étoit autrefois une église qu'on croit avoir été bâtie par sainte Hélène. C'est ainsi que Dieu, pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens, a permis que des royaumes entiers aient perdu la foi, et soient tombés dans des schismes et des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de catholiques. La lettre du père Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre religion qui y sont pratiqués, et grâce à Dieu nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises, qu'on y apporte de Perse et des Indes, rend la ville très-peuplée. Mais on remarque que ce commerce, qui étoit autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle qui se fait par l'Euphrate et le Tigre, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'Euphrate, et parce que le Tigre n'est navigable que depuis Bagdad jusqu'à Bassora.

Mais si la ville d'Alep perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes et nombreuses caravanes qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations et presque tous négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes.

Elles ont un chef qui la conduit et qui la gouverne. Il régle les heures des marches, des repas et du repos. Il est même juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité et leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver, sans sortir de la caravane et sans embarras, tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandiers, qui portent toutes sortes de provisions, et qui sont toujours prêts à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des négocians, qui ont avec eux des richesses, c'est de marcher en sûreté contre les Arabes, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire, jour et nuit, la garde à ses gens ; mais, nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, et, à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois dont eux seuls savent les routes.

Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes, et la moins évitable, c'est que, dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets et d'animaux qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de prendre un instant de sommeil : le jour a sa fatigue, les nuits ont le bruit et les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles que de voyager seul.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de Damas ou d'Alep pour aller au tombeau de Mahomet. Faisant mission dans l'une et l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette caravane. Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la Mecque dans le mois de juillet. Vers ce temps, on voit arriver, chaque jour, des pélerins de Perse, du Mogol, de la Tartarie et des autres empires, qui suivent la secte de Mahomet.

Quelques jours avant le départ de la caravane, les pélerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de Mahomet, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur prophète, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses s'efforcent de paroître, revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves, qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du soleil, les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins qui se disent issus de la race de Mahomet ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet vert en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parens du prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instrumens. Après eux, marchent en différens rangs des chameaux, parés de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent ensuite, à cheval, six à six, les autres pélerins de la caravane, suivis des litières remplies des enfans que les pères et mères doivent présenter au prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs, qui font en chantant mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cents cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canons montés sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps des cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donne un air belliqueux.

Quatre cents soldats à pieds, vêtus de vert, et portant sur leur tête une espèce de mître jaune, précèdent la marche du muphti.

Le muphti, accompagné des docteurs de la loi et d'une nombreuse troupe de chantres, marchent devant l'étendard de Mahomet, qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert brodé d'or. Il a pour sa garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent continuellement et en cadence sur des plaques d'argent.

Paroît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de Mahomet. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs.

Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires.

Enfin, le bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instrumens turcs, ferme la marche de la procession.

La procession finie, chaque pélerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de la Mecque est le terme du pélerinage. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse, à près de quatre milles de la mer Rouge. L'opinion des Turcs est que leur prophète naquit dans cette ville; et c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de la *Magnifique*.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur mosquée est au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même où Abraham construisit sa première maison. Ils appellent cette mosquée la *Maison Carrée*[1], persuadés, par la seule tradition, que la maison d'Abraham avoit cette figure.

La mosquée est belle et grande, enrichie de diverses peintures et dorures, et de tous les présens que les sectateurs de Mahomet y envoient par honneur.

Les minarets, qui sont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de la Mecque et sa mosquée. Près de la Kiaba, ou la Maison Carrée, il y a une espèce de chapelle qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs; ils l'appellent *Zemzem*. Leurs historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à Agar et à Ismaël, lorsque, chassés par Abraham de sa maison, ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recomman-

[1] La Kiaba ou la Maison carrée, si révérée des Turcs, est au centre de la Mosquée.

dable à toute sa secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les âmes souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau et s'en laver.

Des marchands de toutes sortes de pierreries et de toutes couleurs étalent près de ce puits leurs brillantes marchandises, et quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau de puits, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la Mecque, quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits et en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit autrefois à Agar et à son fils, de leur donner dans cette campagne, où l'ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La ville de Médine n'est pas moins recommandable à tous les musulmans que celle de la Mecque. Des historiens arabes nous en apportent la raison. Ils disent que les habitans de la Mecque, jaloux de ce que Mahomet s'érigeoit parmi eux en législateur, et se faisoit suivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un oracle, firent un complot de le chasser de leur ville; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux de ses disciples, et de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée Tour, qui n'est éloignée que d'une lieue de la ville de la Mecque. Les mêmes historiens ajoutent que ne se croyant pas encore en sûreté dans cet asile, il le quitta pour s'aller réfugier à Médine avec ses deux compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur maître.

Mahomet avoit alors, disent les historiens, quarante-cinq ans. Il en avoit employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la Mecque et sa retraite à Médine ont donné commencement à la première hégire des musulmans.

Le nouveau législateur se voyant tranquille en cette ville, commença tout de nouveau à dogmatiser. La réputation qu'il se fit d'un homme inspiré de Dieu et favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirèrent en peu de temps une foule de sectateurs, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de disciples, il en fit autant de sujets, qui lui obéissoient comme à leur souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la Mecque, qui avoient voulu le chasser du lieu de sa naissance, le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une manière qui leur seroit très-sensible, en déclarant que Médine seroit dorénavant sa ville et le siége de son empire pour lui et pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre y seroit construit; et de fait on voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande mosquée nommée *Kiabi*.

Comme les chrétiens n'entrent point dans cette mosquée, nous ne savons que sur le rapport d'autrui que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans le coin de la grande mosquée; qu'il est couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, et que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré.

C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présens du grand-seigneur n'est pas plus tôt arrivée, que les dervis, dont l'emploi est de prendre soin de la mosquée, se présentent pour la recevoir, les pélerins font retentir la mosquée de leurs cris d'allégresse et du chant de leurs cantiques en l'honneur du prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes et réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ les pélerins se rassemblent et partent chantant à haute voix des versets du Coran. Les parens et amis des pélerins, instruits du passage de la caravane, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en

porter sur toute leur route : mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur partout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges, que la religion turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de Mahomet. Celui de ces priviléges, qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la justice ottomane. Le pélerinage de la Mecque les met à couvert de toute poursuite, et les rend, de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen que Mahomet a trouvé le secret d'accréditer son tombeau et les priviléges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pèlerins de la Mecque que ces priviléges sont accordés : le chameau qui a eu l'honneur de porter les présens du grand-seigneur jouit du sien, et son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à Mahomet. Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics et du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure; il y vit en repos, et est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la Mecque, je dirai que nous vîmes, il y a quelques années, le roi des Yousbecks passer par Alep, pour aller au tombeau du prophète dans l'intention d'y mener une vie privée.

Ce prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, et son fils à leur tête, qui entreprenoit de détrôner son père et se rendre maître du royaume.

Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux de son père, pour lui faire perdre toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes, armés de carquois et de flèches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là, nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux père et puni son fils dénaturé. Ce fils mourut misérablement, et ses sujets recoururent à leur légitime roi. Ils le rétablirent sur son trône, et lui obéirent avec plus de soumission que jamais.

Les Yousbecks sont des Tartares voisins des Persans. Ils sont gouvernés par quatre rois différens, et indépendans les uns des autres. Le plus puissant est le roi de Balk; le second, de Karisme, ou autrement d'Urgents; le troisième, de Chakar, et le quatrième, de Kytar.

L'habillement des Yousbecks est le même que celui des Mogols. Ils ne se servent que de flèches et de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux et humain. Ils aiment et traitent très-bien les étrangers, de quelque religion qu'ils soient. Leur pays est bon et abondant dans tout ce qui peut servir à la nourriture et à la commodité de ses habitans. Ils commercent avec les Persans et les autres Tartares leurs voisins, et même avec les Chinois, quoiqu'ils en soient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles et des étoffes très-belles : on dit même qu'ils ont des rivières qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui est de leur religion, il est assez croyable que leurs ancêtres faisoient profession de la foi catholique. Leur naturel est doux. Ils ont des qualités qui les disposent à la pratique des vertus chrétiennes; mais, par le commerce qu'ils ont continuellement avec les mahométans, ils sont devenus susceptibles des mœurs de ceux-ci, et ont reçu leur loi. Preuve sensible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des hérétiques et des libertins.

Nous avons sujet de faire ici souvent une réflexion très-avantageuse à la religion catholique, savoir : que la mahométane, qui est la dominante dans tout ce grand empire, s'y trouve divisée, et, pour ainsi dire, déchirée par différentes sectes, qui se haïssent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raison que dans la nature même de l'esprit humain; car, lorsqu'il ne veut avoir que sa raison pour se fixer et se déterminer, surtout en matière de religion, il entreprend de s'en faire une à sa mode, c'est-à-dire qui soit conforme aux fausses lumières de son esprit, et plus souvent à la corruption de son cœur, et par ce moyen il s'en tient à la religion qui lui est la plus convenable.

C'est la réflexion que nous faisons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur faisant sentir en même temps leur avantage, d'avoir dans les décisions de

l'église une règle infaillible, qui nous prescrit dans tous les temps et dans toutes les disputes, qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire et pratiquer pour nous conduire dans la voie du salut. Effet admirable de la sagesse divine, qui a donné également aux petits aussi bien qu'aux grands, aux ignorans aussi bien qu'aux savans, le moyen sûr et infaillible de connoître la vérité qu'ils devoient suivre et embrasser.

Après cette digression, que les caravanes qui partent d'Alep m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon révérend père, à la suite du récit que vous nous demandez de ce qui nous paroît en ce pays digne de quelque curiosité.

Lorsque nous allons d'Alep à Tripoli, nous trouvons à deux journées d'Alep la célèbre ville d'Antioche, que l'empereur Justinien fit autrefois nommer Théopolis, c'est-à-dire Ville de Dieu. Elle méritoit ce glorieux nom, lorsque le prince des apôtres, saint Pierre, y tenoit son siége, et y formoit les premiers fidèles pour être de vrais disciples de Jésus-Christ. Ils profitèrent si heureusement des leçons de leur maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de chrétiens.

Ce fut en cette ville que les apôtres tinrent un concile, dont saint Pamphile, martyr, assure avoir vu les canons dans la bibliothèque d'Origéne.

Les éloquentes prédications de saint Jean-Chrysostôme au peuple d'Antioche honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint docteur de l'église, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles. Il ne lui reste de ses grands et superbes édifices que les ruines de ses murs; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'église de Saint-Pierre, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé la chaire du vicaire de Jésus-Christ.

L'heureuse situation de cette ville méritoit sa conservation. Elle est placée au milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve Oronte, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes : le vallon qui les sépare, forme un point de vue des plus agréables.

Entre Antioche, dont nous venons de parler, est la ville de Tripoli, et à l'orient de Tortose, appelée anciennement *Antaradus;* il y a une plaine, dont l'étendue est de six milles de largeur et de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple, qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendant être descendus du fameux Arsace, qui fonda l'empire des Parthes après la mort d'Alexandre.

Ce peuple, qui étoit sorti dans le septième siècle des confins de Perse, vers Babylone, vint former un petit état dans un coin de la Phénicie. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles, d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins : leur brigandage et leurs assassinats leur firent donner le nom d'*Assassins*[1], nom odieux, qui exprimoit leur cruauté.

Les Assassins élisoient eux-mêmes leur chef. Il se nommoit *le Vieux de la montagne*, nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, soit parce que le choix qu'on en faisoit tomboit toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitoit un château nommé *Almut*, ou *Alamut*, situé sur une haute montagne, où il étoit presque impossible de l'attaquer.

Nos vieux historiens ont mal entendu l'arabe. *Scheik* signifie *vieux, senior;* mais il signifie aussi *seigneur*. Il n'est pas vrai que les Assassins choisissent pour prince le plus ancien de la nation; il falloit donc traduire le seigneur de la Montagne.

Son empire sur ses sujets étoit si absolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement qu'on leur en faisoit, et au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de Bavière, en 1231, et d'avoir osé attenter à la vie de saint Louis.

Le sieur de Joinville n'en dit rien; il prétend au contraire que leur chef, en 1252, envoya des présens à ce saint monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle étoit la mahométane. Mais ils y étoient si peu attachés,

[1] Ils tirent leur nom de leur fondateur Hassan Sabah; mais ils méritèrent aussi ce nom, parce qu'ils se firent un métier des assassinats de guet-apens.

qu'ils offrirent aux Templiers d'embrasser la religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les Templiers refusèrent cette condition, et ce refus, dit Guillaume de Tyr, causa la perte du royaume de Jérusalem.

Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cents ans. Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur roi *Allan* ou *Haloën*, pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur chef et de les détruire; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connoissons ici aucun peuple qui porte le nom d'Assassins; mais il pourroit bien se faire que les Kesbins, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, et les Nassariens, autre nation qui est établie dans la plaine, vers la mer, fussent les successeurs des Assassins. Ces deux nations habitent le même pays, et de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les Assassins faisoient profession et celle que professent aujourd'hui les Kesbins et les Nassariens.

Ces deux nations des Kesbins et des Nassariens doivent être regardées comme faisant une même nation.

Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entre eux qui habitent les montagnes s'appellent Kesbins, parce que leur pays se nomme *Kesbiè*. Les autres qui occupent la plaine se nomment Nassariens, c'est-à-dire mauvais chrétiens, qualité qui convient aux uns et aux autres; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du mahométisme et du christianisme, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints mystères. Les docteurs de leur secte s'appellent *Cheïks*. Ces docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non-seulement dans Jésus-Christ, mais encore dans Abraham, dans Moïse et dans d'autres personnes célèbres de l'Ancien Testament. Ils font même l'honneur à Mahomet de lui accorder pareille prérogative. Absurdité dans laquelle les Turcs mêmes ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jésus-Christ, de soutenir qu'il n'est pas mort en croix, comme les chrétiens le professent; mais ils ajoutent qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place : ainsi, disent-ils que Mahomet ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé.

Ils admettent de plus la métempsycose, et disent que la même âme passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois, mais avec cette différence, que l'âme d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien; et que l'âme d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du christianisme la communion; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin et un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, et en excluent les femmes et les enfans. C'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entre eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes : celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Épiphanie, et celle du jour des Rameaux, de Pâques, et de quelques-uns de nos apôtres et de nos saints.

Lorsqu'ils font leurs prières, ils se tournent du côté du soleil, ce qui a fait dire qu'ils adoroient cet astre; mais ils n'en conviennent pas. J'omets plusieurs autres de leurs coutumes, parce qu'elles sont autant d'extravagances. Ils y sont cependant fortement attachés, persuadés, comme ils le sont, que leur religion n'est pas moins bonne que celle des Maronites, parce qu'ils en observent quelques pratiques.

Plusieurs de nos missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrément que leurs mauvais docteurs, et ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés; nos missionnaires désespérant de leur conversion, ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers.

C'est dans tous les temps que l'expérience a fait connoître que, dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi catholique, que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut, on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit humain a de différentes manières de penser.

C'est ce que l'apôtre saint Paul vouloit faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disoit que ces hommes qui se croyoient sages et fort au-dessus du vulgaire se sont perdus dans leurs

vains raisonnemens, et que leur esprit insensé a été frappé par une juste punition de Dieu d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts, qui ne veulent point d'autre juge en matière de foi que leur raison; mais malheur encore pour les ignorans, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'église notre commune mère, ils se laissent séduire et entraîner par de faux prophètes qu'elle réprouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, et à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les Ismaëlites qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus,* sont de ce nombre. Leur vie est si brutale et si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme, en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres et d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors qu'il ne veut avoir que ses passions pour guide.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connoître l'origine, non plus que la religion. On la nomme *Druses*. Cette nation habite une partie du Mont-Liban, les montagnes au-dessus de Seyde et de Balbek, et le pays de Gébail et de Tripoli.

Ces Druses s'étendent jusque dans l'Égypte. Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte, en 1099, et qu'après la perte de Jérusalem ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs; car ceux-ci les poursuivirent partout, pour achever de massacrer et de détruire les restes du christianisme, dont le seul nom étoit devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre origine, et prétendent qu'un comte de Dreux, du temps des croisades, ayant été défait par Saladin, les soldats de ce comte s'enfuirent dans les montagnes et s'y retranchèrent; et que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habitations, et prirent le nom de Druses, en mémoire du comte de Dreux qui avoit été leur chef.

Mais, comme il est certain qu'avant les croisades cette nation portoit déjà en ce pays le nom de Druses, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de Druses vient, par corruption, du mot arabe *Deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme avec l'union qui doit régner constamment dans la nation; car, par cette comparaison, les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre que, comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crâne de sa tête, ainsi la nation drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous les membres pour se maintenir et se défendre contre ses ennemis, et de son uniformité dans la pratique constante de ses coutumes, pratiques et cérémonies.

Cette comparaison, répétée si souvent dans leurs livres, étant ici supposée, on peut conclure que de ce mot *deuz*, que nous avons dit signifier la ligne qui est entre les deux parties du crâne, cette nation a d'abord été appelée *Durzi*, en arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'est-à-dire, en françois, qui conserve son union et son uniformité; et de ces mots arabes est venu par corruption celui de Druses, qui est demeuré à cette nation.

Les Druses aujourd'hui reconnoissent pour leur législateur un soudan d'Égypte, de la dynastie des Fatimites, qu'ils nomment Maoulana el Hakem Biemrillah, c'est-à-dire notre seigneur el Hakem Biemrillah. Il a commencé à régner l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire. Ses disciples l'honoroient comme leur roi, et ne paroissoient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des Druses est un composé monstrueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme, dont ils faisoient anciennement profession, et de coutumes et cérémonies mahométanes qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, soit plutôt par politique, pour se concilier leur bienveillance et leur protection.

Ils gardent très-religieusement le livre [1] que leur a laissé leur législateur. Ce livre contient trois sections qui sont en forme de lettres.

[1] Ce livre est à la Bibliothèque du roi.

Les Druses prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur religion.

Outre ce premier législateur, ils en reconnoissent un second, qui étoit son disciple. Ils le nomment Hamzé, homme saint, selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Ils les retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique.

Les femmes passent chez eux pour être les mieux instruites de leur religion, ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs; elles leur en recommandent, sur toutes choses, le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables et des histoires extravagantes dont les Druses se remplissent l'esprit.

Nous savons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de Druses : les uns, qu'ils appellent en arabe *Ukkal*, c'est-à-dire les spirituels; d'autres, qu'on nomme *Dgiuhhal*, qui veut dire les ignorans. Les spirituels se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure; d'ailleurs, ils ne portent point de handgiar à leur ceinture, c'est-à-dire qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes; mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes comme dans des espèces de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, jusque-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présens qu'on leur veut faire n'aient point été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs au Coran, se soumettant à la circoncision, au jeûne du ramadan, à l'abstinence du cochon, et à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des Druses qu'on nomme Dgiuhhal, c'est-à-dire ignorans, ils ne se trouvent point dans les assemblées des spirituels. Ils ignorent le secret de leurs mystères, on peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prières en l'honneur de leur législateur Biemrillah, et en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en arabe, *ma fi Ilah illa houé,* c'est-à-dire « Point de Dieu, sinon lui. » Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des Druses, de posséder la statue de leur grand législateur.

Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux, pour en obtenir ce qu'ils souhaitent; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette idole!

Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée, se nomment Bagelin et Fredis; ils sont situés dans les montagnes; les chefs des Druses y font leur résidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des Druses. Nous faisons souvent mission aux catholiques qui sont dans leur pays, mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation est très-éloignée du royaume de Dieu. Il est vrai qu'ils aiment les chrétiens et n'aiment pas les Turcs. Il est vrai encore qu'ils aiment mieux se dire chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban et la ceste verte. Ils nous reçoivent même volontiers et avec joie chez eux.

Nonobstant ces favorables dispositions, l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur religion, qui n'est qu'un assemblage affreux de pratiques et de cérémonies chrétiennes et mahométanes, et de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire nous donne un juste sujet de craindre que cette nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lumière de l'Évangile, que le soleil de justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le

salut des âmes, de lui demander avec nous la conversion de cette nation et de plusieurs autres, qui toutes ont part au sang de Jésus-Christ, mais que le schisme et l'hérésie bannissent de l'église, et mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon révérend père, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premières villes de la Syrie, Damas et Alep, et de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, et mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, et autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de recherche, et nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous aussi, s'il vous plaît, le secours des prières de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perse et la Syrie vous en demandent. Nous avons une ferme confiance dans le Seigneur des miséricordes et le maître des richesses qu'il pourvoira en France à notre subsistance.

LETTRE DU PÈRE NERET AU P. FLEURIAU.

Voyage de Jérusalem par Seyde, Tyr, Sarepta, St-Jean-d'Acre, Jaffa, Rama, Lydde et la vallée de Térébynthe.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous savez mieux que personne que les missions de notre compagnie dans la Syrie ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidèle.

Les fruits de leur apostolat et la consolation qu'ils ont de marcher sur les vestiges de Jésus-Christ, m'avoient toujours fait désirer avec ardeur de suivre leurs pas, surtout dans la Terre-Sainte, où notre Sauveur et ses apôtres ont été les premiers missionnaires.

Dieu m'a fait la grâce de conserver cette chère et précieuse vocation pendant mes années de régence et mes études en théologie. Je la sentis beaucoup plus vive dans ma troisième année de probation; je m'adressai dès-lors à notre révérend père général, et je lui demandai la permission d'aller consacrer ma vie au salut des nations qui habitent la Palestine et les autres contrées de la Syrie tant de fois arrosées des sueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon révérend père, les bons offices que vous me rendîtes dans cette occasion pour obtenir la grâce que je souhaitois instamment, et il n'y a point de jour qu'à l'autel je ne me souvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grâce que j'avois fort à cœur en venant dans ce pays-ci, et qui m'a été accordée à votre prière, augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avoit fait naître dans mon cœur le même désir qu'eut saint Ignace après sa conversion, d'aller visiter les saints lieux. Je quittai la France avec joie, et je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le temple de Jérusalem et au pied du saint sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon révérend père, ont été exaucés. J'ai visité la sainte cité, où le grand mystère de notre Rédemption s'est accompli et où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de témoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, et dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété et de religion qu'ils inspirent!

C'est pour acquitter ma parole que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon révérend père, comme une marque de ma reconnoissance; mais, avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée que par la dignité et la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie, que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte; cette ville s'appeloit autrefois Sidon : vous savez que nous y avons une mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu vou-

lut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à Jérusalem, pour assister pendant la semaine sainte à la célébration de nos augustes mystères.

Enfin, le 7 d'avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable et avec une compagnie de pèlerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Étant sortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de Sarepta, celle de Tyr et du Cap-Blanc. Sarepta, qui étoit autrefois une grande ville et un port de mer, n'est plus qu'un champ labouré et traversé par le grand chemin qui mène à Tyr; les restes d'un pavé mal en ordre et les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annoncent une ville qui a été considérable, et qui n'est plus.

On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer et de cuivre, ce qui lui a donné le nom de Sarepta qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie fer, et l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucuns de ces métaux.

Cette ville est appelée dans le troisième livre des Rois Sarepta des Sidoniens [1], parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de Seyde.

A quelques pas de l'ancienne Sarepta on rencontre sur le bord de la mer une petite mosquée. Les Turcs et les chrétiens du pays prétendent que cette mosquée fut le lieu où le saint prophète Élie opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisième livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile et d'une petite poignée de farine. Dieu l'accorda aux prières du saint prophète, pour récompenser la foi et la charité de cette bonne veuve qui, dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance et celle de son fils que ce peu d'huile et de farine, offrit l'un et l'autre au prophète, dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le prophète, venant loger chez elle, trouva l'enfant mort et la mère désolée. Élie, touché de compassion, le prit des mains de sa mère, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant, et le rendit vivant à sa mère.

Saint Jérôme faisant l'épitaphe de sainte Paule, dit que cette vertueuse dame allant visiter les saints lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui étoit près du port de Sarepta, et qui avoit servi d'hospice à ce saint prophète.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le prophète Jonas. En ce cas il devoit être bien vieux lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois quarts de lieue de Sarepta, il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en carré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires, qui s'y retiroient et qui s'étoient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serois plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncemens étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de Sarepta. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules, ou sépulcres, les grottes d'Adnoun.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve Eleuthère, on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du Mont-Liban, traverse l'Iturée et la Galilée, pour se jeter dans la mer de Phénicie, entre Sarepta et la ville de Tyr. Il sépare les terres de Seyde d'avec celles de Tyr. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de Kasemieh, qui signifie partage.

Les différens détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide; la pêche de tortues qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui rend ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre Jonathas, frère de Juda Machabée, accompagna par honneur le roi Ptolomée jusqu'au bord du fleuve Eleuthère [1]. Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve que ce grand capitaine poursuivit les généraux de Démétrius, qui trouvèrent dans leur fuite précipitée le

[1] *Sarepta Sidoniorum.* III. Reg. c. 19.

[1] Chap. 11 et 12.

moyen de gagner le fleuve et de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, et à neuf ou dix de Seyde, et sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de Tyr, ville qui étoit autrefois, dit Ézéchiel, si superbe, que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or et l'argent y étoient aussi communs que la poussière de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillans soldats de la Perse, de la Libye et de la Lydie, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible.

J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la ville de Tyr aussi magnifique que le prophète nous l'a représentée; mais j'espérois du moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur que le temps auroit respectés.

Je fus trompé dans mon espérance; je vis au contraire la destruction totale, et, pour parler plus juste, je vis l'anéantissement de cette ville tel que le prophète Ézéchiel [1] l'avoit prophétisé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres dispersées çà et là, couvertes d'herbes et de sable, et sept ou huit misérables cabanes, qui servent de retraite à des pauvres Arabes dénués des choses les plus nécessaires à la vie [2].

J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'Origène qui subsistoit encore, dit-on, dans le onzième siècle : c'est ainsi que Dieu voulut punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, et apprendre en même temps à tous les hommes, combien une prospérité brillante et constante est dangereuse.

Quelques auteurs font l'honneur à cette ville de dire que ses citoyens trouvèrent l'art d'écrire, de teindre en pourpre et de naviguer. Les Hébreux ne conviendront pas du premier; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre et de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée, on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui aient exercé et perfectionné ces deux arts, et surtout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville : sa situation y étoit très-propre, car elle étoit, dit Ezéchiel, dans le cœur de la mer, c'est-à-dire qu'elle en étoit environnée, et éloignée du continent d'environ deux cents pas.

[1] Ezéch. chap. 28.

[2] Les Turcs et les Égyptiens la reconstruisent.

Alexandre, comme l'on sait, fit de cette île une péninsule, l'ayant fait joindre à la terre ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise [1].

A une lieue de Tyr on voit un des plus beaux et des plus anciens monumens qui nous soit resté de l'antiquité; c'est un vaste puits qui tire toutes ses eaux, et en grande quantité, du Mont-Liban. On le nomme le puits de Salomon, non pas qu'il soit sûr que ce prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle dans ses cantiques, et dit que ce puits contient des eaux vives, qui coulent avec impétuosité du Liban.

Je n'eus pas le loisir de l'aller voir; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de même manière, et disent qu'il est placé dans le milieu d'une espèce de grande tour carrée en forme de terrasse, bâtie de grosses pierres dures proprement taillées, et si bien cimentées et mastiquées entre elles, qu'on diroit que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte facilement sur cette terrasse par un escalier de vingt-cinq marches, ou environ; que le puits qui est dans le milieu de cette terrasse est d'une figure octogone, et a de circonférence environ quatre-vingts pas; que l'eau monte jusqu'au haut du puits, d'où elle sort si abondamment de part et d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, et que de l'autre elle va se répandre dans une plaine qu'elle fertilise, et entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à Tyr.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée et humiliée, dont le nom même ne subsiste plus, car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de Sour à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de Tyr.

De cette péninsule où cette ville étoit située, nous continuâmes notre route pour aller au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous doublâmes le Cap-Blanc, qui tire son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le chemin d'Alexandre : c'est un ouvrage digne de ce conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre, et creusé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer, dont les vagues battent

[1] Les sables se sont amoncelés près de cette digue et en ont fait un isthme.

continuellement le pied de la montagne. Ce chemin a plus d'une lieue de longueur, et six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée qui alloit assiéger Tyr.

Après avoir côtoyé le chemin d'Alexandre et le Cap-Blanc, nous parvînmes à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre.

Cette ville méconnoissante de toutes les grâces dont Dieu l'avoit comblée, se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages et ses impudicités, qui la jetèrent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des Sarrasins, qui y mirent tout à feu et à sang.

De l'église cathédrale de Saint-Jean-d'Acre il n'en est demeuré qu'un pan de muraille, et de celle de Saint-Jean-Baptiste, que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voûte, où l'on voit en relief le chef de ce saint précurseur. On voit encore quelques restes de plusieurs monastères, dont le plus respectable est celui de ces généreuses filles, qui, par une inspiration divine, à l'exemple de leur sainte abbesse, se défigurèrent le vigage pour conserver la pureté et l'innocence de leurs âmes.

Les morceaux de marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, le palais des chevaliers de Jérusalem et des Templiers, ceux des princes chrétiens, le magnifique arsenal des galères, et les autres édifices tombés en ruine, sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le nom de Ptolémaïde et d'Accon, parce que ces deux frères Ptolémée et Accon en étoient les fondateurs. Elle étoit si grande qu'en l'année 1191 on y vit vingt princes souverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois assiégée, prise et reprise, tantôt par nos princes croisés, et tantôt par les infidèles, ce qui fut la source de ses malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs marchands s'y sont venus établir, et demandent des missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, et la ferveur du christianisme.

De Saint-Jean-d'Acre dont nous venons de parler, et suivant la côte, nous passâmes devant le château Pélerin et la ville de Tartoura. Le premier s'appelle ainsi, parce que les pélerins y venoient autrefois aborder et y trouvoient leur sûreté. Tartoura étoit en ce temps-là une ville très-puissante, elle s'appeloit Dordora ou Adora. Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de sainte Paule, dit que cette sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, et qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du blé, des lentilles et des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux et de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chèvre, soutenues sur des bâtons.

Le château Pélerin et cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de Tartoura, en est une autre preuve bien sensible : car ses belles et grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de sa ville, et qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contre-escarpe; tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville et celui où elle étoit autrefois. Elle devoit son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite qu'à sa reconnoissance pour César Auguste, qui lui avoit conservé le sceptre de la Judée. Il crut payer ce bienfait en faisant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur.

Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la tour de Straton, qui commandoit l'armée de Darius, lorsque Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître; mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières de la foi dans la personne du noble et vertueux centurion Cornélius.

Les Actes des apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidèle d'entre les gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyoit encore une église qui avoit été la maison du même Cornélius. Ce centurion fut le successeur de Zachée, qui en avoit été le pre-

mier évêque : tous deux furent consacrés par l'apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre vierges qui vivoient ensemble à Césarée, occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, et faisant profession d'une très-exacte virginité. Ce saint père ajoute que sainte Paule, dans son pélerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres, qui étoient en grande vénération. On peut dire que ces quatre vierges ont l'honneur d'avoir été les premières religieuses du monde chrétien.

Les infidèles se sont rendus maîtres de cette ville, d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue Césarée de Palestine que nous découvrîmes la ville de Jaffa, anciennement nommée Joppé. Les Hébreux l'appeloient Jaffa, qui signifie beauté. En effet, sa situation est charmante. Ce qui en reste est sur une colline grande et élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, et de l'autre des campagnes vastes et fertiles.

Saladin fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occasion que ce saint roi fit une héroïque action de charité et de mortification ; car ayant appris que les ouvriers qui travailloient par son ordre au rétablissement de la ville, avoient été massacrés par les infidèles et demeuroient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean-d'Acre à Jaffa. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus : il fit plus, car malgré leur corruption, il voulut pour donner exemple en charger un sur ses épaules, et le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de Jaffa que tous les pélerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, tout agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pélerins que la vue de la Terre-Sainte : le port de Jaffa la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués, nous nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens francs, grecs et arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leur nation. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté et de charité de la part des pères de la Terre-Sainte qui y ont un hospice : ces péres sont de l'observance de Saint-François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même où étoit celle de Simon le corroyeur.

Le port de Jaffa est célèbre pour avoir reçu les cèdres qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon pour la construction du temple ; mais il est encore plus recommandable par le mystère qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jeté en mer, et qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port, et le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du riz, du café et du savon de Jérusalem et de Rama.

Avant que de partir de Jaffa pour continuer notre route, le turc vint nous faire un compliment ; ce fut pour demander quinze piastres à chaque pélerin : c'est ainsi que les infidéles mettent à profit la dévotion des chrétiens.

De Jaffa nous allâmes à Rama ; nous traversâmes une partie des belles et vastes campagnes de Saron, dont l'Écriture sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes, qui y naissent d'elles-mêmes ; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pésent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine.

Saron ou Sarona, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une assez belle ville, située sur une éminence, d'où elle dominoit tout le pays. La plaine, qui s'étend depuis Césarée de Palestine jusqu'à Gaze, est très-vaste et féconde. Les habitans se convertirent et embrassèrent la foi chrétienne, à la vue de la guérison miraculeuse du paralytique que saint Pierre fit à Lydde.

Rama, qui est à quatre ou cinq lieues de Jaffa, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent Ramlé, qui signifie sable en arabe, parce qu'elle est située sur un terrain fort sablonneux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens Joseph d'Arimathie, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit que, pour récompenser cette action dès ce monde, le Sauveur dès le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre, où les Juifs le tenoient prisonnier, et lui fit voir la plaie de son côté.

C'est à Rama que les pélerins attendent la

permission du cadi de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les pères de Terre-Sainte se chargèrent de solliciter la nôtre, et de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, et soutenue de vingt-quatre arcades, qui avoient été autrefois ornées de peintures ; mais le temps les a presque tout effacées. Ceux qui vous la font voir disent que c'est un ouvrage de sainte Hélène.

De Rama on vient à Lydde, qui a porté le nom de Diospolis. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis Lydde jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter et descendre continuellement, et à travers de gros rochers : mais la joie d'entrer bientôt dans la sainte Cité soulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en passant un village, d'où, dit-on, le bon larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Latroun. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les chrétiens du pays prétendent qu'il s'appeloit Dimas. Le cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler, nous vînmes à un autre, où il y a une église dédiée à saint Jérémie, et qui en porte le nom. Nous descendîmes ensuite peu à peu les montagnes de Judée, et nous nous trouvâmes dans la vallée de Térébynthe, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver, il nous fallut remonter des montagnes, qui nous cachoient la vue de la sainte ville. Comme elle est située sur le penchant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est prêt à y entrer. Enfin, après avoir continuellement monté et descendu par des chemins très-fatigans, Jérusalem parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentimens dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte ville, c'est ce qu'il n'est pas possible de faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du dimanche des Rameaux que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux révérends pères religieux de Saint-François, nommés communément les pères de Terre-Sainte. Ces pères représentent à Jérusalem l'église latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois désirer. Comme ils savoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'église du Saint-Sépulcre, et qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, et, sans perdre de temps, je suivis les pères qui voulurent m'y conduire.

L'église du Saint-Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois églises. Celle du Calvaire est la première, celle du Saint-Sépulcre est la seconde, et celle de l'Invention de la Sainte-Croix est la troisième. La plus magnifique des trois est celle du Saint-Sépulcre, qu'on appelle l'église de la Résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une croix. L'église du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint-Sépulcre, celle de l'Invention de la Croix est à sa droite. Au-devant de la grande église du Saint-Sépulcre, qui renferme les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'église il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, et ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la prière avec leurs cris ordinaires ; mais le ciel a toujours puni si sévèrement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il nous en coûta seize piastres à chacun de nous, pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer et sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, et dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos rois.

Du plein pied de l'église, et à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la chapelle du crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois églises. Un gros pilier carré, qui soutient la voûte, divise cette chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la croix, et où il eut les mains et les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la

croix du Sauveur fut plantée et où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. L'endroit où la croix fut plantée, et qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris et ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent par la libéralité et la piété d'un prêtre grec nommé Siba, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la croix du Sauveur doit son plus riche ornement au sang de Jésus-Christ dont il fut couvert, lorsque le Sauveur de nos âmes le répandit pour nous à la croix.

A cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la sainte Vierge et saint Jean étoient placés lorsque le Sauveur en croix dit à son disciple bien-aimé : Voilà votre mère ; et à sa mère : Voilà votre fils.

Des saints péres, et sainte Brigitte dans ses Révélations, disent que ce fut au même lieu, et à la vue du crucifiement de son Fils, que la mère de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, et qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi morte entre les bras de Marie-Magdelaine [1].

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces péres, que la mère des pécheurs offrit pour eux au père éternel les mérites infinis du martyre de son Fils.

Aprés avoir considéré attentivement toutes les parties de cette chapelle, j'en descendis les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je rentrai dans la grande église, et suivant à droite les murailles du chœur, j'aperçus la chapelle du glorieux sépulcre du Sauveur.

Cette auguste chapelle a son dôme ; il a été fait avec des solives de cédre : on prétend qu'on en a employé cent trente-une, qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, et forment des arcades d'espace en espace.

Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la chapelle, et pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour et nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des princes chrétiens : on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert ; on y avoit seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux. Mais l'église ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fidèles, on a élevé au-dessus du saint sépulcre un petit dôme porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades.

Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde, qui étoit autrefois enrichie des images des prophètes et des apôtres. Ces images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées et nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme, il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui régnent autour du saint sépulcre. Elles sont voûtées et soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes et de pilastres, disposées pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diamètre, et est pavé d'un trés-beau marbre.

Les galeries haute et basse sont partagées aux diverses nations chrétiennes qui font chacune l'office divin dans l'église, selon leur rit particulier.

Le sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé, après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme et au milieu de cet espace, qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau et le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il n'en a que six de diamètre. Le corps du sépulcre est orné au-dehors de neuf petites arcades posées sur leurs piliers, de hauteur et de grosseur proportionnées.

Je ne puis, mon révérend père, vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits sépulcres qu'on fait ici de nacre de perle, et qui imitent assez bien la figure du sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'est pas le seul qui soit dans l'église du Saint-Sépulcre, elle renferme de plus quatre autres monumens qui y sont honorés.

A dix ou douze pas de la petite chapelle du

[1] *Tunc Mater semimortua cecidit inter brachia Magdalenæ.* Cap. 79 et 80.

sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où Notre Seigneur apparut à sainte Marie-Magdeleine en habit de jardinier; les Latins y entretiennent une lampe allumée, et les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une seconde chapelle où les pères de Terre-Sainte célèbrent l'office divin. La tradition est que cette chapelle est le lieu où étoit la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie. La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils, et que ce Fils, si cher à sa mère, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa première apparition en ce lieu.

Cette chapelle a trois autels qui représentent ces mystères, et qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisième chapelle qui suit, et qu'on appelle la chapelle de la division *des Vêtemens*, est celle où l'on croit que les soldats se partagèrent entre eux les vêtemens du Sauveur.

La quatrième et la dernière qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre est celle qu'on nomme la chapelle de l'*Impropère*. L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre, de dix palmes de circuit, et de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans l'église de l'Invention de la Sainte-Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'Invention de la Sainte-Croix, parce qu'elle fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélène. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la messe, ainsi que dans les autres lieux saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon révérend père, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monumens, et à méditer les profonds mystères qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction et distribution des palmes. Le révérend père gardien de Terre-Sainte, religieux cordelier de l'Observance, officioit avec la mitre et la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint-Sépulcre. Les religieux et tous les assistans catholiques portent des palmes en leurs mains, et marchent dans un très-bel ordre. Leur modestie, la mélodie du chant, les magnifiques ornemens des officians, inspirent du respect et de la vénération pour ces saintes cérémonies de l'église romaine. Elles m'occupèrent toute la matinée.

Lorsqu'elles furent finies, un des religieux me conduisit en leur couvent appelé le couvent de Saint-Sauveur. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces pères eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvois désirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois proposé.

Le soir du dimanche des Rameaux ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du Jourdain. La coutume est que le lundi saint il part de Jérusalem une caravane de pélerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cents personnes. Je me mis du nombre : nous parcourûmes une partie de la vallée de Josaphat. Nous passâmes par Béthanie, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Magdeleine, et où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendîmes ensuite dans un vallon. Les pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le Sauveur et ses disciples se reposoient en venant de Jéricho.

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, étoit située dans une vaste et agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte qui fut celle, dit-on, où Notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit et fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte et de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier et jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines et de fatigues pour en descendre que nous en eûmes pour y monter.

Etant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, et un grand nombre de vivandiers qui offroient aux pélerins du riz, du café et autres pareils rafraîchissemens pour leur argent; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long, car une heure avant le jour le conducteur de la caravane donna le signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du Jourdain. On y dressa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le baptême de son saint précurseur, et je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la sainte messe.

Nous aperçûmes de loin la mer Noire, qui a pris la place de ces villes infâmes, qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du ciel. Tout le terrain que ces villes occupoient ayant tout à coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du Jourdain y entrent et forment cette mer, dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Celte mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahh-ret Louth* [1], c'est-à-dire le lac de Loth; mais il est plus connu sous le nom de la mer Noire, ou mer Morte, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson; car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues [2]. Ce qui est de plus surprenant, c'est que les eaux douces et salutaires du Jourdain n'y sont pas plus tôt entrées, qu'elles deviennent si salées, si amères et d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, et si brûlantes, qu'on ne les touche pas sans se brûler. Toutes ces mauvaises qualités, que quatre mille ans de temps n'ont pu faire perdre à cette mer, sont autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut apprendre aux siècles à venir qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces villes criminelles et réprouvées.

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres que les anciens auteurs appellent arbres de Sodome, et que l'on voit près de la mer Morte, à une journée de l'embouchure du Jourdain. Ils sont grands comme des figuiers, le bois de ces arbres en est assez semblable; mais la verdeur et la forme des feuilles des arbres de Sodome tiennent de celles du noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aisément pour d'agréables limons; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve entre ses doigts qu'une poudre noire et légère que le vent emporte.

[1] Bahr el Loud.

[2] On y a découvert depuis de petits poissons qui sont particuliers à cette mer.

Saint Fulbert, évêque de Chartres, en parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels, qui trompent par leur belle et séduisante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le mercredi saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à la vallée de Josaphat. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis le jardin des Oliviers, qu'on appelle le jardin de Gethsémani, parce que le village qui porte ce nom n'en est pas éloigné. Les pères de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les pères en font un peu d'huile, qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des chapelets, qui sont recherchés des chrétiens.

C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa prière à Dieu son père, et où son corps et la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau et de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde où il y a deux autels. Les pères chantoient la grand' messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laisse à penser quels doivent être les sentimens qu'inspire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien souffrir une espèce d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plus tôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à Jérusalem, et y assister aux cérémonies des derniers jours de la semaine sainte.

Nous y arrivâmes le mercredi saint, après avoir passé le torrent de Cédron. L'on nous fit remarquer en passant une grande roche, sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps lorsqu'il permit que son extrême foiblesse le fît tomber sur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite.

A mon arrivée à Jérusalem, je me retirai au

couvent de Saint-Sauveur pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le jeudi saint, j'allai dans l'église du Saint-Sépulcre pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine.

L'office du jeudi saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété qui ravit l'âme des assistans. Les autels sont ornés des présens de tous les princes chrétiens et des vœux des fidèles, ouvrages, pour la plupart, d'une rare beauté et d'une richesse immense. Le révérend père gardien de Jérusalem officia pendant tous les saints jours avec la crosse et la mitre. Les religieux, les pélerins et autres catholiques, communièrent de sa main.

Ce même jour, le très-saint sacrement fut porté en procession au saint sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain et à l'eau pendant les trois jours est observé très-régulièrement de tous les pélerins catholiques.

Le vendredi saint fut employé en prières publiques et en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dînée on fit une procession où tous les religieux et prêtres en surplis, et les assistans le cierge à la main et pieds nus, allèrent visiter les saints lieux pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystère de la passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistans, les pères de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux, qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystère du crucifiement de Notre Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, et dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras et ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent et se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élèvent ensuite, et posent le crucifix dans le trou où la croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très-touchantes sur le mystère de la passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa croix; et, pour imiter l'action sainte de Joseph d'Arimathie, de Nicomède et des femmes pieuses, ils le portent sur la pierre de l'onction, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire et le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières et en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain, samedi saint, le révérend père gardien et ses religieux firent l'office, et célébrèrent nos divins mystères avec toute la solennité que le saint lieu et le saint jour demandoient. Mais autant qu'on est édifié de la manière pleine de modestie et de religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant on est affligé de voir le patriarche des Grecs avec d'autres évêques et prêtres grecs, tous schismatiques, être de leur côté les ministres d'une cérémonie, qui n'est qu'une supercherie inventée pour abuser de la simplicité d'un peuple grossier et ignorant.

Ces pasteurs, ou plutôt ces loups ravissans, pour inspirer à leurs ouailles du mépris pour l'église latine, leur disent que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du samedi saint; mais que Dieu, voulant donner aux Grecs une marque publique de sa spéciale dilection pour eux, leur envoie du ciel même un feu divin que leur patriarche reçoit entre ses mains.

Cette fable, que le peuple croit sans peine sur la parole de leurs pasteurs, est rapportée dans une lettre du père Sicard.

Le saint jour de Pâques j'assistai à l'office du matin et du soir. Tout y est auguste, l'église du Saint-Sépulcre est ornée de riches tapisseries et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entre autres une croix qui a été donnée par les rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église de plusieurs lampes très-riches et dignes de cette monarchie.

Les ornemens qui servent à l'autel sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le révérend père gardien célébra pontificalement la messe sur un autel dressé à la porte du saint sépulcre. Il étoit accompagné de plusieurs officiers qui le servoient. Il communia à la fin de la messe un nombre prodigieux de

pélerins et autres, qui se présentoient deux à deux à la sainte table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en resta très-peu pour nous disposer aux offices de l'après-dînée, qui continuèrent bien avant dans la nuit.

Tout l'office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les pères de Terre-Sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire, selon la coutume, le pélerinage de Bethléem, qui n'est éloigné de Jérusalem que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne dont la situation est très-agréable. Les habitans sont partie chrétiens et partie mahométans. Les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de Notre Seigneur et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du Champ des Pasteurs, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacre de perles. Le débit en est très-grand.

L'église et la grotte de la Nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'église. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'École de saint Jérôme. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, et quinze ou seize de largeur. Sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint docteur faisoit ses leçons sur l'Écriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pélerins. L'église est grande et belle. Cinquante colonnes de marbre, toutes d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des ailes et forment le chœur. La frise qui règne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les mystères de notre sainte religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tout effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef: il y a un autel dans la croisée dédié aux rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il naquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un et de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par les lampes continuellement allumées. La crèche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crèche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crèche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avoit choisi pour naître, est aujourd'hui l'objet de la vénération des chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété et fortifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternations et autres marques d'une dévotion sincère et édifiante, les richesses mêmes des présens que les princes chrétiens y ont envoyés pour être des monumens publics de leur religion, tout cela excite en votre âme des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte il y a un autel de marbre sur lequel on dit la sainte messe. J'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusèbe, abbé de Bethléem, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame romaine, l'honneur de la famille des Gracchus et des Scipion, dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de Bethléem à celui de la ville capitale du monde, et son pauvre ermitage aux appartemens superbes de Rome.

De Bethléem on nous conduisit aux montagnes de Judée: on y avoit autrefois bâti une église au lieu même où naquit le saint précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les infidèles l'avoient profanée.

Louis XIV, qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du

monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir et orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières églises du Levant. Les pères de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possibles.

Il ne faut pas s'étonner que le saint précurseur, qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi subsister, se contentât de sauterelles, car elles sont ici en grande quantité. Il usoit aussi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de sauterelles, et que les paysans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'Écriture dit qu'il se nourrissoit, on le trouve dans le creux des rochers, où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces montagnes de Judée, qui nous rappellent le souvenir de l'austère vie de saint Jean, prêchent encore aujourd'hui après lui le baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces montagnes et le monastère de Saint-Jean pour revenir à Jérusalem. En revenant, nous passâmes par le monastère des Géorgiens; on l'appelle le monastère de Sainte-Croix. Il porte ce nom parce qu'on croit ici pieusement que les Juifs allèrent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'église est fort jolie, son dôme est très-orné. Les images de plusieurs saints, qui étoient peintes sur les murailles, sont presque tout effacées.

Étant de retour à Jérusalem, j'employai les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David qui renfermoit en ses murs le trône et le temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation juive; car le dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle Jérusalem, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion et de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siècles l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avoient d'un si puissant et d'un si bon libérateur.

Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans Jérusalem. La ville n'est ni grande ni belle: on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le mont de Sion. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie; ses rues sont étroites, malpropres et mal pavées. Il y a toujours à monter et descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, et par conséquent très-pauvre: son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pèlerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises et des couvens. Celui du patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Hélène et à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur monastère avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier et leur synagogue.

Les mahométans y ont plusieurs mosquées: la plus belle et la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le temple de Salomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun chrétien d'y entrer, je ne sais que par ouï dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques, que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme, et qui fait le tour de l'église; enfin, que de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire[1].

Mais pour ce qui est de ses dehors, je les ai bien considérés. Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque et faits de pièces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres arabes, qui représentent des sentences choisies du Coran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la Porte-Dorée, est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer parce qu'ils ont

[1] Ali-Bey (Badia), dans son *Voyage* en 3 volumes, imprimé chez Didot, a donné une description de ce temple.

une tradition parmi eux, qu'un prince chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de Jérusalem.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse piscine probative, que Salomon fit bâtir pour l'usage du temple. Cette piscine est extrêmement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long, et quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille. Sa figure est carrée et un peu oblongue; elle est présentement desséchée et de nul usage.

J'ai très-peu de chose à vous dire, mon révérend père, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois.

Près de la porte qui va au mont de Sion, on nous montra la maison d'Anne, ou plutôt le lieu où elle étoit située, car il n'est pas possible que cette maison et les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusqu'à présent. On nous fit cependant remarquer dans la maison d'Anne un vieux olivier où l'on dit que Notre Seigneur fut lié. Ce qui est de vrai, c'est qu'il n'est permis à personne d'en couper. Il est environné d'une balustrade qui le défend contre ceux qui voudroient en approcher. Son tronc est fort ancien, ses branches portent d'excellentes olives, dont les noyaux servent à faire des rosaires et des chapelets que les chrétiens achètent.

De la maison d'Anne il faut passer toute la ville pour aller au sérail du bacha, qui étoit autrefois le prétoire de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *Scala sancta.*

Près du sérail il y a un petit bâtiment carré bien voûté. Les chrétiens et les Turcs même disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé et couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très-avérés. Le fils d'un bacha ayant voulu y placer ses chevaux, et ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avoit placés, et la chambre supérieure fondit tout à coup.

Un peu plus bas que la maison du bacha, il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot *tolle.*

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la voie qu'on appelle *Douloureuse*, parce que ce fut par cette rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mère affligée, jetant les yeux sur son fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin on nous montra à droite la maison du pauvre Lazare, et à gauche celle du mauvais riche. Vers le bout de cette rue on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur et celui des Juifs plutôt que le sien propre. La maison de la Véronique étoit plus bas, et peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appeloit la porte Judiciaire, parce que les criminels y passoient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la prison de saint Pierre. Les chrétiens en avoient fait une chapelle; mais depuis ce temps-là les infidèles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la maison de Simon le pharisien, où la Magdeleine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincère, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son Évangile seroit annoncé.

L'église de Sainte-Anne, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette sainte, n'est pas éloignée de celle du pharisien. Sous le règne des princes françois, cette église étoit jointe à un monastère de religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de Zébédée, père de saint Jacques et de saint Jean, et le lieu du martyre de saint Jacques, qui est vers le mont de Sion. Les Arméniens y ont fait un grand monastère. Leur église est d'une structure particulière, mais fort régulière. C'est dans une chapelle de cette église qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à

la mosaïque l'endroit où cet apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon révérend père, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la messe sur le tombeau de la sainte Vierge. Il est placé dans une église bâtie au pied de la montagne des Oliviers, et au-delà du pont du torrent de Cédron. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte Mère de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée et revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé, occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des pélerins, qui y descendent les uns après les autres, chantant les litanies de la Mère de Dieu, tout cela vous inspire, à la vue de ce sanctuaire, un profond respect et une dévotion très-sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes nations. Elles y célèbrent les divins mystères selon leur rit. Les catholiques latins sont les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une chambre obscure et une petite chapelle dédiée à saint Joseph, qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. On y dit la sainte messe.

Entre l'église du sépulcre de la Sainte-Vierge, et une des portes de la ville que les chrétiens appellent la porte de Marie, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presque à fleur de terre. Les chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que saint Etienne fut lapidé. Les pélerins s'y arrêtent pour la baiser, et pour faire quelques prières en l'honneur du saint.

La montagne des Oliviers est à l'orient de Jérusalem. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes; car on voit au pied de la montagne Jérusalem dans toute son étendue. On découvre plus loin, d'un côté, une partie du Jourdain, la mer Morte, et les montagnes qui sont au-delà; et de l'autre côté on voit celle de Siloüan et de Béthanie. En montant la montagne, on trouve en son chemin trois caves profondes et longues, en forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous carrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les sépulcres des prophètes.

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que Notre Seigneur apprit à ses apôtres l'Oraison dominicale, et où il leur prédit la destruction de Jérusalem et du monde entier; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne, pour y honorer l'endroit d'où le Fils de Dieu monta aux cieux. Les fidèles y avoient autrefois bâti une magnifique église; mais ayant été détruite, les infidèles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors et ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée que les Turcs conservent avec grand soin la pierre sur laquelle paroît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs qu'à leur avarice; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir et d'adorer les vestiges des deux pieds du Sauveur. Mais les chrétiens prétendent que depuis ce temps-là, les infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, et l'ont placé dans leur grande mosquée de Jérusalem, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent apprend aux chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde dont l'entrée n'est permise qu'aux mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que sainte Pélagie choi-

sit pour y passer le reste de ses jours, dans une très-rigoureuse et constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que Pélagie préféra aux palais et aux délices de la ville d'Antioche, inspire l'esprit de componction, et nous découvre les richesses immenses de la bonté et de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avec un cœur aussi contrit et humilié que le fut celui de cette pécheresse.

A l'occident de Jérusalem, et sortant de cette ville par la porte de Damas, on voit le sépulcre de Jérémie, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, et autant de hauteur. Les Turcs qui s'en sont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant et grossier que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *santons*; c'est-à-dire de quelque fanatique de leur secte, qu'ils font passer pour un saint.

A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuses cavernes, qu'on appelle les sépulcres des rois. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches et plusieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau et le ciseau. Les dépenses prodigieuses et nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile, n'ont pu être faites que par des rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres : car les ouvriers qui y ont mis la main, les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moulures et de panneaux travaillés avec autant de délicatesse que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc, et faits du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres et du nom des rois qui y avoient été inhumés ; je ne trouvai qui que ce soit, et je ne découvris aucun vestige, qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre monastère de Saint-Saba.

L'amour que ce saint solitaire avoit pour la solitude et la pénitence lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit ; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastère.

Cette montagne est à trois lieues de Bethléem, et à quatre de Jérusalem. Elle est fort longue, et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits : ces rochers creux avoient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs anachorètes avant saint Saba.

Le torrent de Cédron coule au pied de cette montagne. La vue du torrent qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très-propre à ce saint solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque le désir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son père et sa mère qui l'aimoient uniquement, et d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem. Il se retira dans le monastère de Saint-Elpide. Les vues que Dieu avoit sur ce jeune homme, parurent au saint abbé si claires, qu'il jugea à propos de l'envoyer à saint Euthime, qui avoit reçu du ciel le talent de conduire les âmes à la perfection où le Seigneur les appeloit.

Saint Euthime reconnut bientôt dans le jeune Saba de grandes dispositions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet sous un si bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croissoit à proportion que son amour pour la solitude, pour l'abstinence et pour l'oraison croissoit en lui. La réputation de sa sainteté, malgré sa retraite, attira de tout côté des hommes qui venoient embrasser le même genre de vie.

Les démons, jaloux de tant d'âmes qu'il leur enlevoit, lui livrèrent de grands combats. Ils suscitèrent contre lui de faux frères qui lui firent une cruelle guerre : ils en vinrent même jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitemens ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son âme. Il n'y eut qu'à la perte de saint Euthime que le serviteur de Dieu parut être sensible.

Saint Euthime en mourant nomma son disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son maître. Mais tous les solitaires de concert l'obligèrent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avoit donné pour supérieur.

La sagesse de son gouvernement et la sainteté de sa vie acquirent à son monastère une si grande réputation, qu'en peu de temps on y vit arriver de toutes parts des hommes du siècle qui venoient se jeter aux pieds du nouvel abbé et lui demander instamment la grâce de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur fît, il se trouva néanmoins le père de deux cents disciples. Les derniers venus qui ne trouvoient pas de place pour s'y renfermer, se creusoient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après le bienheureux Saba ayant reconnu que dans ce grand nombre de ses disciples il y en avoit plusieurs qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté que dans une étroite solitude, fit bâtir un monastère, où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé Théodore ceux qui étoient appelés à la vie religieuse. Il préféra pour lui la vie des anachorètes, et gouverna ceux qui embrassèrent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'étoit qu'un creux où un homme à peine pouvoit-il être debout. C'est dans ce creux qu'il prenoit un peu de repos pendant la nuit. Il n'avoit pour lit que la dureté des rochers, et des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas que de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses disciples. Il leur fit un très-pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la suite du monde, et dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes et dans la pratique exacte des réglemens de la vie solitaire qu'ils avoient embrassée.

Pendant que le saint abbé leur parloit en termes pleins de dévotion, ils fondoient en larmes, et la grotte du mourant, qui étoit couché sur une simple natte, retentissoit de leurs soupirs. Ils lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que par la miséricorde de Dieu il seroit pour toujours témoin de leur fidélité à son service. Il se fit ensuite réciter des psaumes ; et pendant qu'on prononçoit ces paroles : *Je dormirai et je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son âme entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint abbé Saba, plein d'années et de mérites. L'empereur Justinien, qui avoit pour lui l'amour d'un fils pour un père, donna de sensibles marques de sa douleur sitôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès, sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, père d'un grand nombre d'anachorètes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à sa prière que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là cette fontaine n'a jamais tari.

On nous conduisit à son sépulcre, qui est en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être transporté à Venise. Mais on a construit en ce lieu une jolie chapelle, couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce sont aujourd'hui des religieux du rit grec qui vivent dans le monastère de Saint-Saba. Ils y observent de rigoureux jeûnes, et y chantent régulièrement les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de la nuit et du jour.

Après la visite de ce monastère, il ne nous restoit plus rien à voir à Jérusalem qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avoit conduits ayant fixé le jour de son départ au 27 avril, j'allai dès le grand matin au saint sépulcre pour y remercier Dieu de la grâce qu'il m'avoit accordée de venir en ces lieux saints, si propres à inspirer des sentimens d'amour et de reconnoissance pour notre divin Rédempteur.

Je pris ensuite congé des pères de Terre-Sainte, et j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par Rama, et de Rama nous allâmes nous embarquer à Jaffa, où il fallut payer pour la seconde fois le tribut au Turc.

De Jaffa, où nous nous embarquâmes le dernier jour d'avril, nous allâmes nous rendre au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de Nazareth que d'une journée. Mon intention étoit d'y aller, quand même il y auroit eu plus loin. Nazareth n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où, disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau et son nom seront à tous les chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, on voit

arriver chaque année un grand nombre de pélerins, qui y viennent honorer la Mère du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des croisades, y vint en personne avec sa cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte chapelle, il se mit à pied, et continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara par un jeûne au pain et à l'eau, à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, et passa quelques jours en prières devant les saints autels.

Cette sainte chapelle où la sainte Vierge est honorée, a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeusement transportée en Dalmatie le 9 mai de l'année 1291, et ensuite de Dalmatie à Laurette; elle a d'un mur à l'autre six pieds et demi de large, et vingt-un de long. On y a dressé trois autels, l'un à l'orient, dédié à saint Joseph, l'autre au midi, dédié à sainte Anne, et le troisième à l'occident, dédié à l'archange saint Gabriel.

Près de cette chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servoit d'oratoire, et l'on croit qu'elle y étoit en prière lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'ange la salua, et une autre dans celui où Marie pleine de grâce lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des trésors : il n'en reste plus que la partie supérieure qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les chrétiens et les Turcs regardent comme quelque chose de miraculeux. Les pères de Terre-Sainte ont un hospice près de la chapelle et y reçoivent les pélerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette chapelle, on voit les restes d'une grande et belle église qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'étoit la boutique de saint Joseph.

A l'extrémité de la montagne on aperçoit le plus affreux précipice que j'aie jamais vu. C'est dans ce précipice que les Nazaréens voulurent jeter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres.

Revenant à Nazareth, on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les chrétiens disent avoir appris de leurs pères, que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avoit fait bâtir une église qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à Nazareth, nous parcourûmes une partie de la Galilée pour aller jusqu'à la mer de Tibériade.

Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles et si peuplées, sont aujourd'hui en friche et désertes. On appelle cette province le pays de l'Annonciation ou de l'Évangile, parce que notre Seigneur avec ses apôtres y avoit annoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par Saphet. Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne Béthulie, mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très-peu de chose, et est si pauvre que ses habitans couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite le Champ de Dothaïn. Les troupeaux de Jacob devoient s'y bien trouver, car il est très-fertile, et sa fertilité devoit être encore plus grande lorsque ses enfans y conduisoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ le puits de Joseph où ses frères le jetèrent : le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme, soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant Capharnaüm. A peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux, qui paroissent avoir été bien travaillés.

Ce sont autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville, dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuoit. Sa situation étoit des plus heureuses. Elle étoit sur les bords agréables de la mer de Tibériade, et s'étendoit à son orient sur le penchant d'une belle campagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie, car la mer d'un côté lui donnoit des poissons de toute espèce et en grand nombre, et de l'autre, le plat pays lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations, qui s'y rendoient

pour jouir de ses douceurs et de ses agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitans si mous et si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur et à ses miracles, qui auroient converti les villes de Tyr et de Sidon [1].

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la mer de Tibériade. Je me représentois avec une joie que je ne puis exprimer, cette heureuse barque où Notre Seigneur étant avec ses disciples, calmoit les eaux de cette mer orageuse et leur faisoit faire une pêche si abondante qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, et huit ou neuf de longueur.

La ville de Tibériade fut bâtie par Hérode le Tétrarque, en l'honneur de Tibère. Elle donna son nom à la mer Tibériade. Saint Luc l'appelle l'étang de Génézareth, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de Génézareth.

Tibériade, qui étoit autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une église bâtie, dit-on, par le prince Tancrède, dédiée à saint Pierre, pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au prince des apôtres le pouvoir de lier et de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale, et les bains en sont fort salutaires et très-fréquentés.

Pour revenir de Tibériade à Nazareth, nous prîmes notre route par le vallon où Notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux montagnes d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains et de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la montagne des Béatitudes, qui s'élève du milieu d'une vaste plaine et qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle la montagne des Béatitudes, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage et si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle la *Plaine des Épics*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les apôtres, pressés de la faim un jour de sabbat, arrachèrent des épis pour s'en nourrir.

A demi lieue de là nous entrâmes dans Cana de Galilée où le Fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une mosquée de l'église qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là on montre une fontaine où l'on puisa l'eau dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'est pas bien juste, elle sert du moins à nous conserver la mémoire des actions du Sauveur du monde et de ses disciples.

Nous revînmes pour la seconde fois à Nazareth. J'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Le mont de Thabor est à deux lieues de Nazareth. Nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos Écritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'on la voyoit de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire, car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue, sa forme est ronde. Elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très-rude et très-étroit.

Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite chapelle. J'avois avec moi des ornemens pour y célébrer nos saints mystères : je n'eus que le temps de dire la sainte messe; car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin, accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, et nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vite que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restoit plus de notre pélerinage que le seul Mont-Carmel à visiter. Nous y allâmes avant que de regagner Saint-Jean-d'Acre. Il n'y a pas plus de six ou sept lieues du Thabor au Mont-Carmel. Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint prophète Élie, lorsqu'il fuyoit les fureurs d'Achab et de Jézabel.

[1] S. Matthieu, XI. 21.

Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, et de l'autre le fleuve Cisson roule ses eaux le long du Carmel.

Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer et sur de vastes campagnes, méritent l'éloge que l'Écriture fait de leur beauté.

Les révérends pères carmes déchaussés sont depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du Carmel. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu, c'est-à-dire dans une continuelle retraite et dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastère, où ils nous reçurent avec tous les empressemens d'une sincère amitié.

Leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se sont faites à leur usage. Leur chapelle dédiée à la sainte Vierge est très-dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint prophète se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la messe.

Les révérends pères nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la chapelle : cette caverne, taillée dans le roc, est une espèce de salle longue et large à proportion, dont les murs et les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Élie faisoit ses instructions au peuple, et répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint et si révéré des chrétiens est entre les mains des infidèles. Ils y ont un santon ou religieux turc qui en est le gardien, et qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréable solitude. J'allai joindre ensuite notre caravane pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à Seyde, lieu de ma mission, d'où j'étois parti.

A notre arrivée, nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de grâces de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon révérend père, des Arabes, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve partout, et même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en sort point sans en être dévalisé. Ils ne savent point se faire un autre revenu que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon révérend père, sans vous dire encore un mot des chevaliers de Jérusalem. Ils sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux personnes distinguées ou par leur noblesse ou par les services qu'ils ont rendus aux saints lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au saint sépulcre.

Le père gardien de Jérusalem, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du saint sépulchre l'épée de Godefroy de Bouillon, son collier et ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau chevalier, on l'attache ensuite à son côté; on met ses éperons à ses pieds, et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie on récite des prières; les prières finies, le nouveau chevalier prononce une formule qui contient ses engagemens. Le père gardien lui fait un discours où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un chevalier de Jérusalem. Il élève cet ordre au-dessus de tous les autres ordres de chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la Toison d'or. Il instruit le nouveau chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le bon exemple et le zèle qu'il doit avoir pour la défense et la conservation des saints lieux. Enfin la cérémonie de la réception du chevalier de Jérusalem se termine par une procession solennelle autour du saint sépulcre.

Je finis par ce récit, mon révérend père, celui de mon voyage à Jérusalem. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fidèles de tout ce que les saintes Écritures nous rapportent de la passion et de la mort du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de grâces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous nos frères qui sont en France, pour les inviter à

venir partager avec nous ces consolations que le père de la moisson accorde à ses ouvriers!

Venez et voyez, écrivoit autrefois saint Jérôme à Marcelle et à d'autres dames romaines, pour les engager à quitter le tumulte et les embarras de Rome pour venir à Bethléem.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disoit ce saint solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la première ville de l'univers, ni ses vastes galeries enrichies de peintures et de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux : on n'y voit pas, les somptueux ameublemens des palais, où l'or et l'argent sont prodigués avec excès ; mais vous y verrez la crèche du Sauveur, et cette étable où il recevoit les hommages des pasteurs et des rois.

Ces seuls objets paroissoient à saint Jérôme capables d'attirer à Bethléem les dames romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci, pour exciter nos frères à venir avec nous à Alep, à Damas, à Tripoli, à Seyde, à Jérusalem, dans les montagnes du Liban, dans le vaste royaume d'Égypte! Toutes ces terres sont saintes depuis qu'elles ont été sanctifiées par la naissance et par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers disciples. Nous marchons partout sur leurs pas. Nous prêchons le saint Évangile dans les villes et dans les bourgades où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les nations qui l'ont reçue des apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente partout aux hommes de bonne volonté. Il est vrai qu'il faut marcher sur les épines et sur les ronces ; mais le Seigneur et ses disciples y ont marché avant nous, et il nous est glorieux et méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

Je vous demande, mon révérend père, le secours de vos prières pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appelé ici à son service, et pour m'obtenir la grâce d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon révérend père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

NERET, jésuite.

SITUATION ACTUELLE DE LA PALESTINE ET DE LA SYRIE.

La Syrie a pour limites au nord le mont Amanus ou Alma-Dagh ; au nord-est, l'Euphrate ; à l'est, des déserts qui se confondent avec ceux de l'Arabie, et dont Palmyre est le point extrême ; au sud, la mer Morte et le torrent d'El Arish ; à l'occident, la Méditerranée.

On y compte trois millions d'habitans. Tous les climats se trouvent dans cette contrée : sur les montagnes, des neiges ; sur le bord de la mer, de la chaleur humide ; dans les plaines, de la sécheresse, qui va parfois jusqu'à l'aridité.

Tous les arbres de France et d'Europe sont cultivés dans les vallées de la Syrie, à côté des arbres de l'Afrique et de l'Asie.

Le riz, le maïs, la canne à sucre, l'indigo, les céréales et les plantes oléagineuses, les légumes les plus savoureux, sont partout le produit de la culture ; et si la nouvelle industrie de l'Occident finit, comme il le faut croire, par pénétrer dans ces régions, elles deviendront bientôt les plus riches de la terre.

La Syrie est située entre le Bengale et l'Italie, et elle est l'entrepôt naturel d'un immense commerce.

Des montagnes élevées coupent cette province par le milieu, du nord au sud, et forment plusieurs chaînes dont les sommets principaux sont le mont Casius, le mont Liban, l'Hermon, cité dans la Bible. On nomme encore, dans la partie orientale, le mont Galaad, l'Aburim, le Moab ; et dans la partie occidentale, le Thabor, le Carmel, l'Ebal, le Garizim, et le Golgotha ou Calvaire.

L'Anti-Liban est la partie orientale du Liban. Dans le pays on l'appelle Ansariéh.

De ces montagnes tombent des eaux qui forment un grand nombre de lacs, de torrens, de fleuves, de rivières.

Parmi les rivières et les fleuves, ceux qui ont de la renommée sont l'Oronte, le Jourdain, le Kasmié, le Nahar-el-Kebir.

L'Oronte sort du pied du Liban au nord, traverse le lac Famieh, tourne à l'ouest, passe à Antakieh (Antioche), reçoit les eaux de son lac, et, après un cours de quatre-vingts lieues, va se jeter dans la Méditerranée, entre Alexandrette et Ladikieh (Laodicée). C'est par un canal creusé de l'Oronte à l'Euphrate, à la hauteur de Birs, que les Anglais veulent établir une communication, par des bateaux à vapeur, de l'Inde à l'Europe par le golfe Persique et les mers du Levant.

Le Jourdain part du lac Phiala, au pied de l'Anti-Liban, coule au sud, traverse les lacs Maron et Tabarieh (Tibériade), et, après un cours de quarante lieues, se jette dans la mer Morte. Ce fleuve, objet des railleries de Voltaire, a été réhabilité par Cha-

teaubriand et Lamartine. Il roule des flots de bitume et de sable, et pourtant cet épais limon nourrit un poisson excellent.

Le Kasmié ou Casimir est le Léontos des anciens; il se jette dans la mer au nord de Tyr.

Le Nahar-el-Kebir est l'antique Eleutherus qui servoit de frontière à la Phénicie au sud. Une fausse tradition y fait périr Barberousse.

Des torrens de la Syrie, le Cédron est le plus célèbre. Quant aux lacs qui sont sans écoulement, il y en a plusieurs, tels que l'Acla, l'Alepi, le Geboul, le Zarka, le lac dit Bahr-el-Mardjs ou *du Pré*, et le plus fameux de tous, l'Asphaltite ou mer Morte.

L'eau de la plupart de ces lacs est salée. Sur les bords de plusieurs aucune plante ne prend d'accroissement.

Toute la vallée du Jourdain est volcanique; on y voit des laves et du basalte, et toutes les traces des mouvemens convulsifs d'une nature sulfureuse et brûlante.

Nos animaux domestiques se retrouvent tous en Syrie. Le chevreuil est remplacé par la gazelle; le mouton y est plus fort que le nôtre, même que celui d'Espagne. Ce que nous n'avons pas, c'est le chameau et le buffle, qui font la gloire des vallées et des plaines qui s'étendent au pied du Liban. On ne voit point de tigres dans le désert du sud et de l'est, mais des chacals, des hyènes, des guépards et des caracahs, moins nuisibles encore que les sauterelles que fait pleuvoir le vent du désert.

Il y a un oiseau sauveur, le samarmar, qui leur fait la chasse, et un vent bienfaisant de l'est qui les pousse et les noie dans la mer.

Il n'y a pas de pays peut-être où les races d'hommes soient plus mêlées qu'en Syrie. Les guerres ont peuplé et dépeuplé cent fois ses campagnes. Les Perses, les Mèdes, les Éthiopiens, les Égyptiens, puis les Grecs, les Romains, les croisés, les Arabes, les Turcs, tous les peuples se sont donné rendez-vous sur cette terre fatale, qui s'est engraissée de leurs dépouilles et de leur sang.

Toutes les croyances ont été professées tour à tour dans ces contrées. Les Juifs et les chrétiens y ont vu le berceau de leur religion.

Les soldats de Mahomet ont préservé la Mecque de toute atteinte. Les missionnaires et les moines y sont aujourd'hui les seuls représentans des chrétiens. La Syrie vient de changer de maître. Le vice-roi d'Égypte s'en est emparé par les armes de son fils Ibrahim. Il y a détruit la puissance de Mahmoud, le sultan de Constantinople, et aux quatre pachaliks d'Alep, de Damas, de Saint-Jean-d'Acre et de Tripoli, il a fait succéder ses naziries, espèces de préfectures comme en France, car notre forme d'administration se fait jour à présent jusqu'en Asie.

PROVINCE D'ALEP.

Alep est l'ancienne Berœa. Les Turcs la nomment Halel-el-Chahba (Alep la Royale). Elle a été ruinée en 1822, et depuis, par des tremblemens de terre et par la peste. Auparavant elle comptoit plus de deux cent mille habitans : c'étoit la première ville de la Turquie d'Asie.

Quand un homme quittoit la cour ou les affaires, et qu'il sortoit enfin de Constantinople, il alloit à Alep passer le reste de sa vie. Aujourd'hui, cette ville est en désordre; la guerre y a mis le comble; cependant il faut croire que son commerce contribuera à la rétablir. C'est dans ses murs qu'aboutissent les caravanes de Bagdad et de Bassora.

Les mœurs des habitans sont polies, et l'hospitalité des femmes, surtout dans les villages environnans, va aussi loin que jadis celle des Babyloniennes. Cette prostitution, en quelque sorte légale, est un reste des anciens cultes de l'Asie : elle ne sera extirpée que par l'Évangile.

Les campagnes d'Alep sont plantées de vignes et d'oliviers; mais les Turcomans et les Arabes dépouillent le cultivateur du fruit de ses peines : ils fondent comme l'ouragan, et ne laissent après eux que la désolation et la mort.

Alep est dans les terres à égale distance de l'Euphrate et de la mer. Alexandrette est considéré comme son port. C'est une ville de 12,000 âmes; mais son climat est mortel, et sa population se retire, surtout depuis les derniers tremblemens de terre.

Palmyre est à soixante-dix lieues au sud-est d'Alep, au milieu d'un désert qui fut jadis une contrée fertile. Avec les habitans a disparu la fortune. L'homme en société porte avec lui la fécondité; les tribus nomades ne traînent à leur suite que la désolation. Quelques cabanes d'Arabes errans sont plantées sur les débris de l'immense et antique cité. Les ruines de Palmyre couvrent un eepace de trois lieues. Une route romaine conduisoit à cette ville, qui fut le *Tadmor* de Salomon et la résidence de l'illustre Zénobie. Palmyre fut détruite par Nabuchodonosor quand il marcha sur Jérusalem.

PROVINCE DE TRIPOLI.

Tripoli de Syrie, ou Tarabolos, est une ville commerçante. Son port est peu sûr, et généralement tous ceux de la côte de Syrie, battus des vents d'ouest, offrent des dangers pour les navires. Sa population est de 15 à 20,000 âmes. Elle est au pied d'une montagne, et traversée par une petite rivière qu'on nomme Nabar-aba-Aly. Une forteresse la défend à l'est. Ses rues sont pavées, ornées de fontaines, et ses maisons sont bien bâties.

Au nord est Ladikié ou Lataquié, l'ancienne Laodicée, bâtie par Séleucus Nicanor, qui lui donna le nom de sa mère. Elle fut ruinée par un tremblement de terre en 1796. Un marchand, Coplan-Aga, l'a

rétablie. Elle est une des plus florissantes de la côte, et son commerce avec Damiette est considérable.

L'île Rouah renfermoit autrefois une ville nommée Aradas, dont la population étoit aussi heureuse que riche. Les maisons avoient cinq et six étages, et le commerce florissoit avec la liberté. Tout est détruit : un fort et quelques canons que gardent des soldats muets, c'est là tout ce qui reste de cette population brillante qui animoit ce rocher au milieu des mers.

Djebaïl et Batroun sont les ports ou échelles du pays des Maronites. Ces villes remplacent Byblos et Botrus. Près de la première coule le petit fleuve d'Adonis, auquel on a récemment donné le nom d'*Ibrahim-Pacha*, c'est-à-dire du vainqueur.

Bayrout est l'antique Beritus. Fachr-el-Dyn (Facardin), l'émir des Druses, y avoit fait construire un palais qui est en ruines. La ville a 10 à 12,000 âmes. On y fait le commerce des soieries et des cotonnades. Le pays est agréable. A Bayrout sont deux évêques, l'un grec, l'autre maronite. On y voit des églises et des couvens auprès des mosquées, comme dans beaucoup de villes de cette côte. Elle fut visitée par Hérodote, et sur ses rochers on a découvert des inscriptions hiéroglyphiques.

PROVINCE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

Saint-Jean-d'Acre, l'Auo des Arabes, joue un grand rôle dans l'histoire des croisades. C'est l'antique Ptolémaïs. Elle étoit ruinée quand Daher-Pacha la rétablit. Il régnoit sur la Galilée, et il eut pour successeur Djezzar-Pacha. Djezzar entoura la ville et le port de fortifications, et il s'opposa au passage des François lorsque, sous la conduite de Bonaparte, ils se présentèrent pour se porter sur l'Asie-Mineure.

Le siége d'Acre restera à jamais fameux. Treize assauts furent donnés. Caffarelli, qui commandoit le génie, y reçut la mort. Sidney Smith vint au secours de Djezzar avec sa flotte, et l'artillerie ennemie fut dirigée par un François qui depuis long-temps s'étoit engagé au service des Turcs.

La ville a 20,000 âmes. Sa mosquée principale est ornée de colonnes de marbre prises dans les débris des antiques cités qui couvrent la contrée.

Séyde, Saïde, est l'ancienne Sidon, la reine des villes de la Phénicie. Le port est comblé. On y voit des ruines sur lesquelles s'élève la petite ville moderne, qui compte 5 à 6,000 habitans. Une tour qui la domine fut bâtie par Louis IX.

Tyr, qui tient tant de place dans l'histoire de la civilisation, et qui étendit si loin son commerce et sa renommée, est en ruines comme Sidon : seulement, depuis quelques années, les Turcs ont un peu ranimé ses débris et ont construit des bains et une mosquée. Le vice-roi d'Égypte a pris des mesures pour continuer cette régénération de la ville, qui est, comme ne manque pas de le dire le père Nerel, désignée sous le nom de *Sour* par les Arabes.

La ville de Baalbeck ou Balbeck est dans les montagnes; elle a 1,500 habitans, et repose sur les imposantes ruines d'Héliopolis. Le temple du Soleil, bâti sous Antonin-le-Pieux, a disparu; on n'en voit plus que le portique, défiguré par des constructions turques.

Balbeck est la capitale de la principauté particulière des *Moutoualès*, qui honorent Ali presque à l'égal de Mahomet, et qui vivent en dehors de toutes les autres sectes et tribus.

Les *Assassins*, gouvernés par le *Vieux de la Montagne*, et qui firent tant de peur et tant de mal aux chrétiens, habitoient ces contrées. C'étoit une tribu d'Ismaëliens qu'on nomma Haussaie, Heissessini, Assissini, et enfin Assassins. Ils vivoient dans les parties montueuses de la Perse, et s'étoient séparés des sectes mahométanes d'Omar et d'Ali. Leur puissance s'accrut; ils s'étendirent en Syrie, et vinrent jusque dans les gorges du Liban, ayant à leur tête un lieutenant de leur kalife qu'ils appeloient le cheick el Djebel (prince des montagnes).

Ce fut là qu'on les rencontra et qu'ils se firent une réputation d'exaltation et de courage, qui tenoit à une préparation végétale qu'on nomme encore dans l'Orient *haschich*, et qui cause un prompt enivrement. Il y entre du *chanvre indien*, et ceux qui en font usage sont appelés Haschischin.

Voilà des étymologies qui n'ont rien du mystère et du merveilleux, qu'on trouve dans les contes du Vieux de la Montagne et de ses intrépides sujets.

PROVINCE DE DAMAS.

Damas, Damascus, Demechk, Cham el Dimichk, est une ville de 150,000 âmes, au pied du Liban, à l'est, et dans une plaine que fertilisent de nombreux ruisseaux. La *Goutha* ou vallée de Damas est regardée par les Arabes comme un des *quatre paradis terrestres*. La ville est riche et d'un séjour fort agréable. Ses rues sont pavées, elles ont des trottoirs; il y en a une qui a une lieue de long et qui est bordée de magasins où l'on trouve étalées toutes sortes de marchandises de l'Inde et de l'Europe.

Les maisons les plus ordinaires sont encore fort commodes; elles sont bâties le bas en pierre, le haut en briques, et quoique simples en dehors, elles ont en dedans toutes les recherches du luxe.

Le château, la grande mosquée, sont des édifices pleins de magnificence.

Les caravanes animent tous les ans cette cité, et le commerce y répand ses bienfaits. Sa fabrique de sabres est renommée; les sabres anciens, formés de lames d'acier et de fer, plioient jusqu'à la poignée et étoient d'une trempe dont le secret s'est perdu.

A l'ouest de Damas sont les Druses, qui se gouvernent par des émirs et des cheicks. C'est une nation peu nombreuse, mais valeureuse. Le prince des Druses est héréditaire; mais quand sa famille s'éteint, le successeur est élu par les suffrages du peuple. Il y

a une assemblée de notables qui décide de la guerre et de la paix. Tout homme qui a fait ses preuves de capacité a droit de voter à ces réunions. Les okhals (prêtres) ont plusieurs degrés d'initiation ; le plus haut degré exige le célibat.

Druze dérive de darass, qui signifie étudier. Les Druses étudient les mystères. C'est une race de philosophes qui remonte aux temps primitifs. On en trouve des traces dans les fastes de la plus haute antiquité.

Épars dans les diverses régions de l'Orient, ils furent, au dixième siècle, réunis en Égypte par Mansour Ebn-el-Anzir ou Mohammed-ben-Ismaël, qui se déclara le troisième kalife de la dynastie des Fathmioun. Il prétendit ensuite être un Dieu incarné et descendre de Fatime, fille du prophète. Le nombre de ses prosélytes s'accrut ; il conquit la Syrie, persécuta les Juifs et les chrétiens, et fut tué par la trahison des siens, l'an 1021 de notre ère.

Hamzeh, son disciple, déclara que Mansour avoit disparu dans un tourbillon, laissant un livre qui contenoit sa doctrine et où il falloit puiser la foi. Ce livre est un tissu de maximes juives, chrétiennes, musulmanes, basées sur l'adoration d'un Dieu unique et tout-puissant.

Les Druses poussent la fidélité à leur culte et à leur prince jusqu'au délire, et, comme les anciens fils du Vieux de la Montagne, ils ont des *fadarichs* qui vont frapper de mort un ennemi désigné jusqu'au sein des cités populeuses.

On avoit autrefois pensé que les Druses venoient d'une colonie de François qui étoient restés en Syrie au temps des croisades, sous la conduite du comte de Dreux, dont leur nom seroit venu. Cette opinion a cédé depuis à celle que nous venons de faire connoître.

Une remarque à faire, c'est que ces peuplades étoient très-disposées à se réunir à nos troupes contre les Turcs lors de l'expédition de Bonaparte en Syrie.

Les Maronites partagent le Liban, ses versans, ses vallées, avec les Druses. Ils sont ralliés à la foi catholique, comme l'expliquent très-bien les révérends missionnaires. C'est une société politique à la fois et religieuse, et qui vit sous des chefs particuliers en payant tribut au souverain. L'agriculture fleurit chez eux à l'abri de l'indépendance, et ils font un très-bon commerce avec l'Égypte et l'Europe par les ports de la Méditerranée. Kanobin est leur capitale. C'est, comme le dit le père Petitqueux, la résidence de leur patriarche, qui vit dans un couvent entouré de deux cents autres monastères et d'une infinité d'ermitages répandus sur les flancs des montagnes, ou enfoncés dans les grottes et les vallées.

Les Maronites, moins belliqueux que les Druses, n'ont pas un aspect moins austère. Ils sont hospitaliers, généreux, chastes, sobres, travailleurs, pieux. Ils forment avec les Druses une population qui ne s'élève pas à moins de 400,000 âmes.

La résidence du prince, émir des Druses, est à Damil Camar (maison de la lune), gros bourg dans un canton qu'on nomme Chouf, qui est au centre de leurs possessions et qui fournit les meilleures soies de la Syrie.

Les cèdres du Liban, dont tous les voyageurs parlent avec enthousiasme, méritent toujours d'être visités. On n'atteint les bois formés de ces arbres qu'après avoir traversé la longue plaine de Sahhel.

Au bout de la plaine de Sahhel est l'Éden, village situé dans un lieu ravissant, au milieu des vergers, des fleurs, des eaux et de leur murmure, et sur une plate-forme d'où l'on aperçoit dans le lointain les flots agités de la mer.

C'est là que la tradition place le paradis terrestre et la demeure d'Adam et d'Ève. Le déluge et la succession des siècles en ont défiguré les limites sans pouvoir entièrement détruire le charme de leur aspect.

LA PALESTINE.

La Palestine s'étend de l'Hermon à l'Arabie et dépend du gouvernement de Damas. Elle est divisée en deux par le Jourdain. Le Haouran est à l'orient du fleuve, le Chaulan à l'occident.

Le Haouran produit le meilleur froment de la Syrie ; mais en été il n'y a pas un courant d'eau qui ne soit à sec.

On conserve l'eau dans des étangs, où l'on fait tomber les ouadi ou torrens pendant l'hiver.

Bosra est la principale ville de cette contrée. Elle étoit au troisième siècle la capitale de l'Arabie romaine. Aujourd'hui ses monumens sont en ruines.

Au-dessous est le district de Bothyn, l'ancienne Batanea, où les bergers arabes vivent dans des cavernes, comme les Troglodytes. Dans ce canton est Djerrach, l'antique Gerasa, dont les restes ont encore de la grandeur et de la majesté. La noix de galle est nourrie par les chênes du mont Gilead, qui élève sa cime dans le Bothyn.

Kerek est une petite ville où réside un évêque grec ; elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale de la Moabitie.

El Szalth est le centre d'un district nommé El Becka, n'obéissant à personne et ne se laissant assujettir à aucun tribut.

De l'orient du Jourdain passons à l'occident ; nous y trouverons la Galilée, la Judée, la Samarie, distribuées dans différens districts, et formant le pays que les Arabes nomment Chaulan.

La Galilée est fertile et pittoresque ; elle est renfermée dans le district de Safad, et la ville de Safet en est la capitale.

Le père Neret ne croit pas que Safet soit l'ancienne Béthulie ; cependant l'opinion contraire, qui fut celle des anciens historiens, prévaut aujourd'hui. Holopherne l'assiégea ; Tobie y reçut le jour. On y

montre la *maison de Jacob* : c'est une suite de salles creusées dans le roc et dont on a fait des sépulcres. La vieille citadelle de Safet a d'épaisses murailles, et pourtant elle ne fit pas une grande résistance aux François lorsqu'en 1799 ils allèrent faire le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Ils s'emparèrent de toutes les positions, depuis El Arish jusqu'à l'Hermon, et depuis le Jourdain jusqu'à la mer. M. de Chateaubriand, lors du voyage qu'il fit dans ces contrées, se sentit heureux et glorieux de retrouver partout empreints le souvenir et les traces de ses courageux compatriotes.

Les campagnes de Safet sont couvertes de myrtes. La ville est bâtie sur le haut et sur les pentes d'une colline. Les Juifs la regardent comme une de leurs villes sacrées ; ils y ont une de leurs écoles fameuses.

Nasra est Nazareth, où Jésus-Christ fut conçu dans le sein de la Vierge. La demeure de Marie étoit creusée dans le roc : on a bâti dessus une église dite de l'Annonciation, et qui le dispute en beauté à celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le couvent des franciscains de Safet est un très-beau monument. Dans cette ville il y a 4,000 habitans, presque tous chrétiens. On y montre l'atelier de saint Joseph, l'école où alloit l'enfant Jésus, et une table de pierre où souvent il prit ses repas.

Cana, la ville au miracle de l'eau changée en vin, compte environ 1,800 âmes.

Le *Thabor* est l'Atabyrion ou l'Ithaburius des anciens. Il s'élève au-dessus de la plaine d'Esdrelon comme une pyramide de verdure. C'est le lieu témoin de la transfiguration ; c'est le rival du Sinaï.

Saint Louis parut au Thabor à la tête des croisés. Bonaparte y remporta une victoire fameuse sur la grande armée de Damas.

Tabarieh remplace la ville de Tibère, Tiberias, qui donna son nom au lac voisin, appelé aussi l'Étang de Génézareth, comme l'observe très-bien le père Neret, et la mer de Galilée. C'est une ville de 4,000 âmes, dont la campagne est riche en arbres odorans. Elle avoit un château où les Turcs vouloient se défendre lors de notre expédition. Ces Turcs faisoient partie de l'armée des pachas qui étoit venue de Damas ; mais quand ils apprirent notre victoire et la dispersion de leurs troupes, ils capitulèrent devant Murat, et livrèrent à nos soldats d'immenses magasins qui mirent à même de poursuivre le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Dans tout ce pays, la vigne croît avec une vigueur extraordinaire ; on y voit des ceps qui ont deux pieds de diamètre et dont les raisins ont trois pieds de long. De leurs branches on fait des salles de verdure et des berceaux où la population va prendre le frais aux jours de fêtes.

L'ancienne Samarie comprend les districts d'Areta et de Naplous.

Dans le premier est la forêt de chênes qu'on nommoit jadis *Saronas*.

Au nord est Kaisarieh, l'ancienne Césarée, que bâtit Hérode, que restaura saint Louis, et que les rois de Jérusalem prirent quelque temps pour leur résidence. Elle est aujourd'hui presque abandonnée ; cependant ses rues, ses places, ses églises sont dans un assez bon état de conservation.

Le mont Carmel est sur un promontoire où l'air est vif et embaumé. Des ermitages, des chapelles, des jardins couvroient ses pentes et animoient ses grottes ; c'étoit la chrétienté dans sa fleur ; tout en ces lieux respiroit la béatitude. On n'y voit plus à présent que des ruines éparses. Cependant l'église qui couronnoit le mont, dévastée par les guerres, a été rebâtie sous le règne et par les ordres de Charles X, avec les matériaux de l'ancienne.

Au pied est Caïffa, où une seule compagnie de grenadiers françois, commandée par le capitaine Lambert, empêcha le débarquement d'une flotte anglaise.

Naplous, Nicopolis, l'antique Sichem, que les Turcs appellent Nabolos, a une population de 10 à 12,000 âmes. Le pays est mauvais et les maisons de peu d'apparence. On y voit les grottes sépulcrales de Jacob, de Joseph, de Josué.

La ville de *Samarie* est ruinée. Le petit village de Sébaste ou Kulaad Zanour la remplace.

Les Samaritains se retrouvent dans les mœurs et les croyances des nouveaux habitans ; ils adorent toujours Jehovah. Leur temple antique étoit sur le Garizim ; ils y vont encore prier, mais en arabe, car ils ont oublié leur langue mère, qui étoit un dialecte de l'hébreu.

La *Judée* comprend trois districts : celui de Gaza ou des Philistins ; celui de Kalil ou d'Hébron ; celui d'El Kods ou de Jérusalem.

Gaza est à l'embouchure de la petite rivière de Bezor. Jadis elle appartenoit aux Philistins ; prise sur eux par les Hébreux, elle fut donnée à la tribu de Juda. Samson s'y ensevelit sous les ruines d'un palais ; Darius Codoman y déposa ses trésors ; Alexandre y fut blessé ; Omar la mit en cendres. Rétablie sous l'empire des Turcs, elle ouvrit ses portes à notre armée.

Jaffa ou Yâfa ferma au contraire les siennes ; elle fut prise d'assaut et mise à feu et à sang. La peste de Jaffa est célèbre dans notre histoire militaire.

Ramlé ou Rama, l'ancienne Arimathie, fait un grand commerce de savon avec Damiette et de gomme arabique qu'elle tire du désert. Elle est aujourd'hui bien resserrée au milieu de ses champs sablonneux ; mais jadis elle étoit grande ; on ne lui donnoit pas moins de deux lieües de tour.

Bethléem est au nord-est, au centre de vignobles dont les produits sont délicieux. Le vin de *la côte Saint-Jean* est exquis.

Qu'ajouter à ce que dit le père Neret de l'église

qui couvre l'étable et la crèche où le Fils de Dieu se fit homme? Rien. Il n'a rien omis, et tous les voyageurs ont confirmé les récits du missionnaire.

La *chapelle de la Nativité* est dans un couvent catholique que ses hautes murailles font ressembler à un château fort.

Hébron remonte aux premiers âges du monde. Elle existoit avant Memphis. Ce fut une armée sortie de son sein et de ses campagnes qui alla, au temps de la première dynastie des Pharaons, faire la conquête de la Basse-Égypte.

On l'a nommée Kiriatharba, et en arabe Kalil et Kahr Ibrahim. On y place le tombeau d'Abraham, vénéré des musulmans comme des chrétiens, ainsi que ceux d'Isaac, de Rebecca, de Rachel.

Sa population est de 4 à 5,000 habitans.

Dans la plaine d'El Gor, que le Jourdain arrose, on voit les ruines de *Jéricho*, la cité des palmiers de Moïse, et qui ne mérite plus ce titre, car elle n'a plus de forêt qui la couvre, et toute son antique splendeur s'est changée en une triste solitude.

Une vallée féconde et riche existoit non loin de Jéricho. Gomorrhe, Sodome et d'autres villes y sont ensevelies.

Nous voici à Jérusalem. Le père Neret en a donné une description à laquelle nous nous garderons bien de rien ajouter.

LA MÉSOPOTAMIE.

Les Turcs donnent à cette province de l'Asie-Mineure le nom d'Al-Djezireh. Située entre le Tigre et l'Euphrate, elle avoit onze villes sur le premier de ces fleuves, vingt-cinq sur le second, et trente dans l'intérieur.

Elle se divise maintenant en plusieurs pachaliks, et ses principales villes sont : 1° Diarbekir, l'ancienne Amida, qui a 60 à 80,000 habitans. Ses murailles furent construites par les Romains ; elles ont vingt-cinq pieds de haut. Ses terres produisent des melons et des pastèques qui pèsent jusqu'à cent livres. Le blé y donne trente pour un, ce qui est le double de nos meilleures terres.

2° Mardin, l'ancienne Miride, qui a 30,000 habitans et fait un commerce considérable.

3° Maaden, qui est le siége d'un évêché arménien et qui possède des mines de cuivre.

4° Souerek, qui a 6,000 habitans et commerce avec la Syrie.

5° Djeziret El Omar ou Djezireh, qui donne son nom à la province, étoit jadis plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ses environs sont semés de ruines.

6° Mossoul, résidence d'un pacha, dans un pays fertile, dont une portion dépendoit de l'ancienne Assyrie. Les céréales, le coton, les grenadiers, les figuiers y abondent. Il y fait très-froid en hiver, et l'air y est fiévreux en automne. Elle a 70,000 habitans, dont la dixième partie à peu près est chrétienne. C'est de sa fabrique que les toiles de coton ont pris le nom de *mousselines*. Les ruines de Ninive sont près de Mossoul. La tradition veut qu'un tombeau qui est au centre soit celui de Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie sur ces débris. Ces lieux sont souvent cités dans l'Écriture.

7° Orfa, l'ancienne Édesse, a 50,000 âmes. Elle fleurit par ses manufactures et par le passage des caravanes d'Alep. Sur une montagne près de la ville sont les restes du tombeau de Nemrod.

8° Djiaour-Kouri a dans son territoire une quantité innombrable de grottes qui présentent les vestiges d'une ville souterraine, creusée, dit-on, par les Cyclopes.

9° Hasran, ville déjà connue au temps d'Abraham, fut appelée Charra par les Romains. Crassus y périt avec ses légions. A deux lieues de la ville, sur la colline qui porte encore le nom d'*Abram*, sont les ruines d'un temple des Sabéens, ou adorateurs des astres.

10° Bakka est une résidence de pacha. C'est l'ancienne Nicéphorium et la demeure favorite d'Haroun-el-Réchyd.

11° Bir est l'antique Birtha. Elle a 3 ou 4,000 âmes. Là sera le point de départ du canal qui doit réunir l'Euphrate à la Méditerranée.

12° Mygdonia étoit appelée par les Grecs Anthemusia la fleurie, parce qu'en effet elle est au milieu d'une plaine émaillée de fleurs. Il n'en reste plus qu'un village qu'on nomme Nazebio.

La Mésopotamie est traversée par un désert qui ne laisse croître de loin en loin que des plantes salines, de l'absinthe et de la réglisse : celle-ci sert à tempérer l'âcreté des eaux qui sourdissent à maigres filets dans le gypse aride et le gravier brûlant.

De ses lacs sulfureux et stagnans s'élèvent des vapeurs malfaisantes qui, chassées par les vents, forment le samoum, ou colonne infecte qui balaie le désert, ôte à l'air tout principe vital, couvre le soleil d'un voile de sang, et suffoque en deux minutes tous les êtres qui se trouvent sur son passage.

Au sud de la Mésopotamie se rencontrent deux peuplades de mœurs opposées : l'une, errante et vagabonde, a pour centre *Annah*, où Jérémie vit le jour ; l'autre, pacifique et industrieuse, vit au milieu des mûriers, élevant des vers et préparant la soie, qu'elle vend au loin avec de grands bénéfices. Chacune de ces peuplades a pour chef un émir et vit dans l'indépendance.

L'IRAK-ARABI.

La capitale est Bagdad, bâtie au confluent de la Diala et du Tigre. Cette ville si renommée étoit la résidence des kalifes. Elle n'a plus qu'un pacha, qui, de même que celui de l'Égypte, tend à se rendre indépendant. Il peut mettre sur pied une armée de 50,000 hommes. Badgad à elle seule compte 100,000 habitans. Ses maisons sont de peu d'appa-

rence, ses rues assez mal tenues : il n'y a d'édifice remarquable que le palais du gouvernement. On voit dans cette ville le tombeau du sophi Abdou-Kadir-Ghilani et celui de Zobéide, femme d'Haroun-el-Réchyd. On cite le pont de bateaux sur le Tigre, long de neuf cents pieds, large de vingt-quatre.

Les ruines de Ctésiphon, Kocha et Séleucie, sont à peu de distance de Bagdad ; mais de ces ruines les plus célèbres sont celles de Babylone, aux environs d'Hilleh, sur l'Euphrate.

Le Tigre et l'Euphrate forment, en se rapprochant au-dessus de Bagdad, une prairie magnifique et dont la fertilité est prodigieuse.

Ce pays est fécond et découvert. L'homme s'y use vite ; les passions y sont ardentes : le climat détruit les palais comme les hommes, et nulle part les dominations et les croyances ne se sont succédées avec tant de rapidité.

Hilleh, ville de 12,000 âmes, est bâtie des briques arrachées à Babylone. A quelque distance on montre la *tour de Babel*.

Koufa avoit une académie célèbre qui donna son nom aux caractères koufiques. Il n'y a plus aujourd'hui que des ruines.

Là sont des marais au milieu desquels est Dgiamdeh, centre d'une tribu qui adore les astres et se dit issue directement de Seth.

Lemloun est au milieu des champs de riz, ainsi que Kud et Mansourieh.

Korna s'élève du confluent du Tigre et de l'Euphrate : c'est l'ancienne Apamea selon Ptolémée, ou Digba selon Pline. Elle a 6,000 habitans. A peu de distance, sur la rive opposée, est le tombeau d'Esdras, qui recueillit et publia les livres saints.

Bassora a près de 60,000 âmes ; elle est à quinze lieues des bouches de l'Euphrate, et elle forme le centre d'un petit état presque indépendant. Son commerce est immense par la mer, par les fleuves, par es caravanes.

Toutes ces contrées qui bordent et avoisinent l'Euphrate et le Tigre ont été depuis un siècle l'objet de persévérantes missions. En 1640 fut créé l'évêché de Babylone. Le premier titulaire fut un carme, le père Bernard, qui, après avoir passé quelques années dans le Levant, revint à Paris, où il fonda les missions étrangères, rue du Bac, non loin d'une autre rue à laquelle, par allusion à son évêché, il donna le nom de Babylone.

Un des successeurs du père Bernard fut un Lyonnois, François Picquet. Accrédité par Louis XIV comme ambassadeur auprès du schah de Perse, il employa tout son crédit à étendre les relations des catholiques dans l'Orient.

L'évêque actuel est M. Couperic, dont le zèle est sans borne comme la charité. On lui doit l'établissement de plusieurs écoles : il achète et répand des livres, et par ses exemples évangéliques il lutte à la fois contre les superstitions du mahométisme et les traditions mesquines des jacobites.

LETTRE DU P. MONIER

AU P. FLEURIAU,

Sur l'Arménie.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

Nous avons l'honneur de vous envoyer les mémoires de nos missions en Arménie. Vous nous les demandez, et vous les attendez depuis long-temps ; mais tout ce temps, qui nous a paru aussi long qu'à vous, nous a été nécessaire pour les ramasser et pour les vérifier.

Recevez-les, s'il vous plaît, avec la même bonté que si nous avions été plus diligens à vous obéir. Nous souhaitons qu'ils vous soient agréables, et aux personnes auxquelles vous jugerez à propos de les communiquer.

Peut-être que ceux qui les auront lus auroient voulu qu'ils fussent plus étendus et plus circonstanciés ; mais nous les prions de considérer que nous sommes des missionnaires de profession et non pas des historiens. Si saint Paul disoit de lui et des autres apôtres qu'il n'étoit pas juste qu'ils abandonnassent le ministère de la parole pour pourvoir aux besoins des tables, l'exemple de cet apôtre ne nous autorise-t-il pas à dire avec lui, dans un sens peu éloigné du sien, qu'il n'est pas à propos que nous laissions les fonctions évangéliques de nos emplois dans les missions, pour aller faire des recherches qui n'auroient point d'autre fruit que celui de satisfaire la curiosité d'un petit nombre de personnes.

Cependant, ceux qui se donneront la peine de lire ces mémoires ne seront pas tout-à-fait privés du plaisir d'apprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe encore aujourd'hui dans des pays éloignés d'eux. De plus, ils seront édifiés de ce qu'ils y liront, et béniront Dieu de ce que le christianisme, non-seulement se conserve, mais fait encore du progrès dans une des plus belles nations du Levant, malgré les efforts de l'enfer pour y détruire le royaume de Jésus-Christ.

Nous avons renfermé sous huit chapitres, qui

composent la première partie de ces mémoires, ce qui nous a paru plus digne de tenir place dans une histoire d'Arménie; savoir : l'état ancien et présent de ce royaume, autrefois très-florissant; son gouvernement ecclésiastique, et les moyens dont la Providence s'est servie pour y établir et y conserver le christianisme.

Comme les rois et les patriarches de l'Arménie ont eu la principale part dans l'établissement et dans l'affoiblissement du christianisme dans ce royaume, nous avons cru faire plaisir à ceux qui liront ces mémoires de leur exposer dans ce chapitre l'ordre des rois qui ont gouverné l'Arménie pendant plusieurs siècles, et celui des patriarches qui se sont succédé les uns aux autres sur le trône patriarcal depuis saint Grégoire, que les Arméniens ont surnommé l'Illuminateur, jusqu'au temps présent. Entre ces patriarches, on en verra plusieurs qui ont mérité d'être mis au nombre des saints; et l'Arménie honore aussi comme saints quelques-uns de ses rois.

Les chapitres suivans expliqueront le rit des Arméniens schismatiques dans l'administration des sacremens, et les erreurs où le schisme les a insensiblement conduits.

Enfin, le dernier chapitre sera en faveur de nos frères qui sont en France, et qui souhaitent et demandent à nos supérieurs la permission de venir partager avec nous les travaux de nos missions. Ce chapitre contient des règles pour annoncer utilement la parole de Dieu aux Arméniens, et nos nouveaux missionnaires ne pourront mieux faire que de les suivre fidèlement.

Après avoir donné dans la première partie de ces mémoires des connoissances générales de l'état de l'Arménie, nous exposerons dans la seconde l'état particulier de nos missions dans quelques-unes de ses plus anciennes villes; savoir : à Trébizonde, à Erzerum, à Érivan et à Chamakié. Le récit que nous ferons donnera de nouvelles preuves que c'est parmi les croix que naissent les fruits de la parole divine; mais elles ont aussi, ces croix, l'avantage d'animer et de consoler ses ministres, et d'affermir la foi des fidèles.

Comme les missions dont nous parlerons nous obligent d'aller souvent de l'une à l'autre, quelques-uns des missionnaires ont pris soin de mettre par écrit le journal de leurs voyages. Je suis de ce nombre; j'ai fait le journal de mon voyage d'Erzerum à Trébizonde, et de mon retour de Trébizonde à Erzerum; j'étois à la suite de Mustapha Aga, que je dois appeler par justice et par reconnoissance mon constant protecteur dans ces pays, où en certaines occasions très-importantes j'ai eu besoin de toute sa puissante protection.

Un autre de nos missionnaires avoit dressé par votre ordre un mémoire de la province de Sirvan; je l'ai trouvé parmi ses écrits après sa mort : il nous a paru très-exact; je vous l'envoie avec mon journal. Ce mémoire de la province de Sirvan sera suivi d'un autre, qui est un journal du voyage que fit, il y a quelques années, le feu père de la Maze de Chamakié à Ispahan, où nous avons une mission dont nous ne vous dirons présentement que peu de chose, nous réservant à vous en donner dans quelque temps de plus amples mémoires.

Le père de la Maze fit ce voyage en compagnie du sieur Jurabe, envoyé extraordinaire du roi de Pologne au roi de Perse. Il traversa la province du Guilan, dont il fit une carte que je joins à son journal. Les observations de ces journaux pourront aider à corriger quelques erreurs que nos géographes n'ont pu éviter, et qui sont, en effet, inévitables à tout auteur qui n'a pu voir d'aussi près que nous ces vastes provinces si peu connues.

Je finis ma lettre, mon révérend père, en vous représentant que la religion a un grand intérêt que vous multipliez dans l'Arménie et la Perse le nombre des ouvriers évangéliques. La disette de missionnaires fait que nous perdons de fréquentes occasions de procurer la gloire de Dieu et le salut de plusieurs âmes qui périssent, parce qu'elles n'ont personne qui leur rompe le pain de la parole de Dieu.

Nous ne cessons point de demander au grand maître de la moisson qu'il vous donne des ouvriers pour sa vigne, et qu'il pourvoie, par sa libéralité et par sa miséricorde, à leur subsistance. Nous espérons qu'il nous accordera en même temps votre conservation. J'ai l'honneur d'être, dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

CHAPITRE PREMIER.

État ancien de l'Arménie.

Strabon et Ptolémée donnent d'étendue à l'Arménie depuis le mont Taurus, qui la sépare de la Mésopotamie vers le midi, jusqu'à l'Ibérie; et depuis la Médie à son orient jusqu'aux

monts Paryadres et à l'Euphrate, qui la séparent de la petite Arménie à son occident. Dans cette étendue de pays, dit Strabon, naissent plusieurs rivières qui se partagent entre trois différentes mers; savoir : le Lycus et le Phase, qui se jettent dans le Pont-Euxin; l'Araxe, dans la mer Caspienne; l'Euphrate et le Tigre, dans le golfe Persique.

L'Euphrate et l'Araxe sortent assez proche l'un de l'autre de la montagne appelée autrefois Abos, au 41e ou 42e degré de latitude; le Tigre sort du mont Niphates, vers le 39e degré.

Toutes ces montagnes sont des parties du Taurus, qui, dans sa longueur, prend divers noms.

Les anciens géographes et les historiens grecs et latins font mention de quelques villes principales de l'Arménie dont voici les noms :

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon et Plutarque disent qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, ayant été obligé de faire sortir de ses états Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce général carthaginois, persécuté par sa mauvaise fortune, vint se réfugier auprès du roi Artaxes ou Arsaces; et qu'étant auprès de ce prince, il lui donna le dessein de bâtir cette ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du roi Artaxes, son maître et son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carcathiocerta étoit entre l'Euphrate et le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata ou Arsamosata étoit placée au pied du mont Taurus, et peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim et Holstenius rapportent une médaille [1] de cette ville, ΑΡΜΟϹΑΙΤΤΗΝΩΝ, frappée à l'honneur de Marc-Aurèle, ce qui marque qu'elle est une colonie grecque.

Quant à la terminaison *certa*, ΚΕΡΤΑ, Hesichius dit qu'elle signifie ville; et Tigranocerta, d'Étienne le géographe, est la ville de Tigranopolis en grec, ou Tigrane en françois.

Les Arméniens peuvent, avec plus de raison que les Chaldéens et que les Égyptiens, vanter leur antiquité; car il est constant que la terre qu'ils habitent est la première sur laquelle marchèrent les hommes après le déluge en descendant de l'arche. L'Écriture nous apprend, en effet, que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie; mais il faut aussi convenir que Noé et sa famille n'y firent point alors d'établissement, et qu'ils passèrent en la terre de Sennaar, soit pour chercher un climat plus doux, soit pour y aller revoir leur chère patrie. On ne sait lequel des descendans de Noé y ramena une colonie. Selon l'opinion commune ce fut ou Hus ou Gether, l'un et l'autre fils d'Aram, et petit-fils de Sem.

Au reste, les Arméniens ont, comme les Chaldéens et les Égyptiens, leurs antiquités fabuleuses; mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainsi qu'ont fait ces deux peuples; ils ont même conservé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption générale des hommes.

Un de leurs historiens, nommé Moyse de Choren, et qui a écrit, dit-on, dans le quatrième siècle [1], raconte qu'Arsaces, qui fonda le royaume des Parthes, ayant donné l'Arménie à Valarsaces, son frère, ce prince voulut s'instruire de ce qui concernoit son nouveau royaume, et envoya un nommé Mariba consulter les archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuse découverte d'un vieux livre avec cette inscription : « Ce volume, traduit du chaldéen en grec par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes : Sictuan, Titan, Apétustes, et la suite de leurs descendans pendant plusieurs années. »

Or, selon cette ancienne histoire, Haik fut le premier roi d'Arménie; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arrière-petit-fils de Gomer, né de Japhet. Il vainquit et tua Belus, qui prétendoit le soumettre à son empire, et c'est de lui que la nation a été nommée haikane.

Les historiens arméniens ajoutent qu'ils ont eu cinquante-trois rois de la postérité de Haik, et que le dernier, nommé Vahé, fut défait et tué dans un combat contre Alexandre; ils comptent ensuite vingt-sept rois de la race des Arsacides, à commencer par Valarsaces.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Arménie ne fut point sujette aux rois d'Assyrie, puisque les deux fils de Sennachérib s'y réfugièrent après l'exécrable parricide qu'ils commirent en la personne de leur père et de leur roi. Cette longue suite de rois est contredite par des historiens très-croyables, et l'on ne peut

[1] Du cabinet de M. le grand-duc.

[1] Il n'a écrit que dans le cinquième siècle.

pas douter que l'Arménie n'ait été une province de l'empire des Mèdes et des Perses, gouvernée par un satrape; car Strabon, pour prouver qu'elle est très-propre à élever des chevaux, dit que le satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au roi de Perse; et Xénophon raconte que les dix mille Grecs, qui firent cette fameuse retraite, après la défaite du jeune Cyrus, prirent leur route au-dessus des sources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtés par les Perses au passage des rivières. Arrien, faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbelles, y nomme les Arméniens et leur donne deux chefs, Orontes et Mithraustes.

On ne croit pas non plus qu'Alexandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, et combattit Darius proche d'Arbelles, au-dessous du mont Taurus; et si Quinte-Curce fait voir ce conquérant sur les bords de l'Araxe, ce n'est point l'Araxe qui coule dans l'Arménie : il donne ce nom à deux autres rivières; l'une qui est dans le Perside et qui tombe dans le golfe Persique; l'autre qui arrose l'Hircanie.

L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient, car Alexandre la met au nombre de ses autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte-Curce, au livre VI de son histoire, lui fait faire à son armée pour l'animer à suivre le cours de ses victoires. Peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses généraux.

Justin compte aussi l'Arménie entre les gouvernemens, qui, après la mort d'Alexandre, furent ou distribués, ou laissés aux principaux chefs de son armée, et il dit qu'elle échut à Frataphernes.

Frataphernes avoit commandé les Parthes, les Hircaniens et les Tapiriens à la bataille d'Arbelles, et il ne s'étoit soumis à Alexandre qu'après l'avoir vu s'avancer jusque dans l'Hircanie, ainsi que nous l'apprenons d'Arrien et de Quinte-Curce.

Comme la plupart de ces gouvernemens devinrent bientôt autant de rois, et qu'on voit depuis le temps de Frataphernes une suite de rois en Arménie se succéder de père en fils pendant plus d'un siècle, on ne peut pas douter que Frataphernes n'ait pris le titre de roi, et qu'il ne l'ait transmis à sa postérité. Orontes fut le dernier qui porta ce titre. Il étoit issu, dit Strabon, d'Hydarnes, un des sept seigneurs perses, qui, après s'être défait du mage Smerdis, aspirèrent à la royauté. Par conséquent Frataphernes venoit d'Hydarnes.

Après la mort d'Orontes, l'Arménie fut partagée entre Artaxes et Zadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus-le-Grand, et qui apparemment étoient de la famille d'Orontes.

Artaxes fut aussi nommé Arsaces, ou plutôt c'est le même nom; il fut la tige des Arsacides, rois d'Arménie, comme un autre Arsaces le fut des Arsacides, rois des Parthes. Ce fut ce prince qui, cinquante ou soixante ans auparavant, s'étoit soulevé contre Antiochus, surnommé le dieu, roi de Syrie. Les historiens arméniens, qu'on estime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la généalogie de leurs rois Arsacides. Ils disent qu'Arsaces, qui fit révolter les Parthes contre Antiochus le dieu, fut père d'Artaxes, qui le fut d'Arsaces II, et que celui-ci donna l'Arménie à Valarsaces son frère.

Tigranes, fils d'Artaxes, se rendit maître de l'autre partie de l'Arménie, et la posséda tout entière : profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit, et conquit aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mésopotamie, et battit souvent les Parthes.

Tigranes, victorieux et redoutable dans l'Orient, se faisoit appeler le roi des rois; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre pays son armée composée de cent cinquante mille hommes d'infanterie et de cinquante mille de cavalerie, sans compter dans ce nombre vingt mille autres soldats armés de frondes et de flèches, se laisser battre et fuir devant Luculle, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'infanterie, moins de trois mille de cavalerie, et environ mille autres armés de flèches : il vit la ville de Tigranocerta prise et détruite; il perdit une seconde bataille, et eut sujet de craindre que sa chère Artaxarta, où il avoit renfermé ses trésors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrâce lui arriva pour avoir reçu chez lui et favorisé Mithridate, dont il avoit épousé la fille; mais il comprit alors qu'il lui en coûteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau-père.

Il alla donc au-devant de Pompée aussitôt qu'il le sut arrivé en Arménie : l'ayant joint,

il se prosterna en sa présence, et s'ôtant le diadème de dessus la tête, il le mit aux pieds du vainqueur, protestant qu'il ne vouloit le reprendre et ne le tenir que de la grâce du peuple romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau royal, le déclara roi d'Arménie, allié et ami du peuple romain. Une preuve des richesses immenses de Tigranes, c'est que Pompée lui ayant demandé six mille talens, il poussa la générosité plus loin, faisant donner sur-le-champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque soldat, mille aux centurions et un talent aux tribuns, c'est-à-dire qu'en rapportant la livre ou la mine grecque à notre marc fixé à trente livres [1], il distribua environ 75 livres à chaque soldat, 468 livres 10 sols aux centurions, 2812 livres 10 sols aux tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux conquérant fut dépouillé de ses conquêtes : il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Arménie.

Artavasde, son fils et son successeur, eut une fin plus malheureuse, car s'étant rendu suspect à Marc-Antoine, qui faisoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté et mené à Alexandrie, où, après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce temps-là, l'Arménie fait une partie assez considérable de l'histoire romaine, surtout à l'occasion des guerres entre les Romains et les Parthes, puis entre les Grecs et les Perses.

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des invasions des Sarrasins et des Tartares. Enfin, les Turcs et les Persans, après s'être fait longtemps la guerre, se sont accordés à la partager entre eux [2].

L'histoire d'Arménie nous fait remarquer que ce royaume a eu des rois de la maison des Arsacides jusqu'à Ardaches, qui fut le dernier, et qui régna du temps de l'empereur Arcadius.

Les continuelles révolutions qui agitèrent l'Arménie pendant plusieurs années, ont été funestes à la religion ; car elles ont abouti à y introduire le mahométisme qui y domine, et qui n'a pas peu contribué à faire périr jusqu'aux noms des plus anciennes et célèbres villes, dont les histoires de Grèce et d'Arménie font l'éloge. Les Grecs parlent des villes de Théodosiopolis, Léontopolis et Justinianopolis, honorées du nom des empereurs Théodose-le-Grand, Léon et Justinien. Les Arméniens célèbrent leurs villes de Vaarsciabat, Thévin, Charno ou Charni, Manaschiert, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais fait mention d'une ville qu'il nomme Ara, proche du mont Ararat, et où il y avoit, dit-il, mille églises, et cinquante mille familles.

Ce qui reste de ces villes a changé de nom, et ce sont aujourd'hui les villes d'Erzerum, Torzon, Assankala ; Béazit, Baybout, Erivan; Naschivan, Zulpha d'Arménie ; en sorte qu'on ne peu comparer que sur des conjectures légères l'état présent de l'Arménie, avec celui où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y subsistent encore ; mais ceux des hommes y ont été détruits par le temps, ou ont été tellement défigurés, qu'après de longues et curieuses recherches on ne peut s'assurer d'avoir découvert quelque chose de certain. On ne voit quelques restes d'antiquités qui soient considérables, que dans un village nommé Ardachat, entre Erivan et le mont Ararat. L'on croit que ces restes ont été tirés de la ville d'Artaxarta.

Si les anciennes villes d'Arménie ont été bâties comme le sont les nouvelles, il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige; car elles ne sont construites que de terre soutenue par quelques morceaux de bois, qui y est très-rare et très-cher.

Les murs des villes et les forts sont d'une espèce de briques séchées au soleil, et liées ensemble par le moyen d'un mortier qui n'est qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages sont bientôt détruits par les pluies, et plus encore parce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie est presque tout environnée du mont Taurus, des monts Paryadres et Caspiens, de l'Anti-Taurus, de Niphate, des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes, toujours couvertes de neige et de glace, y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir, qui est imprégné de sel, contribue à l'augmenter : ainsi, ce n'est pas chose rare d'y voir neiger et geler au mois de juin : par malheur pour ses habitans, le bois y est rare. Pour éviter la dépense d'en aller chercher bien loin, et pour avoir plus tôt fait, ils n'allument que du chaume et de la bouse de vache, qu'ils ramassent et font

[1] Le marc est maintenant plus haut. Les cent cinquante drachmes font 116 livres de notre monnoie; les mille drachmes, 778 livres ; le talent, 4,668 livres.

[2] Les Russes ont réuni à leur empire toute l'Arménie persane en 1828.

sécher au soleil. Mais pendant que d'un côté ils tâchent à se défendre du froid avec ces matières combustibles, ils ont à souffrir de l'autre une odeur très-désagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommodités n'empêchent pas que le pays ne soit assez bien peuplé, son terroir étant très-fertile. Le nombre des villages y est grand, mais les villes y sont peu considérables.

Les laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printemps, pour faire la récolte vers le commencement de septembre. Leur usage est de faire les sillons très-profonds ; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues. Les vignes sont couvertes de terre pendant l'hiver. Le vin qu'elles donnent mériteroit qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eau-de-vie qu'on en tire ne vaut pas mieux.

Au reste, l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que ses habitans sont obligés de quitter la ville, pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Arménie étant située entre le 37e et 41e degré de latitude, la chaleur y seroit universelle si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

CHAPITRE II.

Division de l'Arménie.

L'Arménie est inégalement partagée entre les Turcs et les Persans, qui se la sont disputée par de longues et sanglantes guerres. Les Turcs en possèdent une grande partie, dont Erzerum [1] est la ville capitale. Les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la capitale est Erivan [2].

On croit communément qu'Erzerum est l'ancienne Théodosiopolis : Procope prétend que Théodose-le-Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village, mais que dans la suite l'empereur Anastase la ferma de ses murailles, et la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion qu'Erzerum soit l'ancienne Théodosiopolis, ne peut s'accommoder avec la situation que lui donne Procope : car cet auteur ajoute que Théodosiopolis étoit à quarante-trois stades, c'est-à-dire à deux lieues environ de la source de l'Euphrate. Or, il est certain qu'Erzerum en est beaucoup plus éloigné, car il est situé entre deux rivières qui vont se joindre à trois journées au-dessous de cette ville, et qui forment l'Euphrate de leurs confluens. L'une de ces rivières coule à une journée d'Erzerum, et l'autre à une journée et demie. Quelques-uns prétendent que cette ville est l'ancienne Charno, que d'autres appellent Charni, où Héraclius revenant de sa glorieuse expédition contre les Perses, assembla un concile des évêques d'Arménie; mais peut-être que Charno fut le premier et l'ancien nom qui fut ensuite changé en celui de Théodosiopolis.

Quoi qu'il en soit, Erzerum est au pied de la montagne, qui donne naissance aux deux rivières dont on vient de parler, et à quantité de ruisseaux qui viennent l'arroser. La ville a devant elle une belle et fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises, qui ont des tours d'espace en espace. Son château, bâti sur une hauteur, n'est guère en meilleur état : il est commandé par une espèce de donjon plus élevé, où l'aga des janissaires loge et commande indépendamment du bacha.

On tient qu'il y a à Erzerum dix-huit mille Turcs, sept à huit mille Arméniens, et environ cinq cents Grecs. Ces derniers, ramassés ensemble dans un faubourg, travaillent à faire de la vaisselle et des ustensiles de cuivre. Ils y ont une petite église.

Les Arméniens en ont deux dans la ville : ils y exercent toutes sortes de métiers, et font commerce de marchandises. Il n'est pas permis aux chrétiens d'avoir des maisons dans le château ; et s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour y travailler, ils sont obligés d'en sortir avant la nuit.

Cette ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des caravanes. Comme c'est le passage connu pour le plus sûr

[1] Erzeroum, l'ancienne Carina, capitale de la Haute-Arménie et du pachalik qui porte son nom; dans une plaine fertile, au pied des montagnes, sur l'Euphrate. Cette ville a deux évêques, l'un grec et l'autre arménien. Elle fut ruinée en 1784 par un tremblement de terre. On l'a rétablie. Elle est l'entrepôt du commerce des Indes.

[2] Erivan n'appartient plus aux Persans, mais aux Russes depuis la dernière guerre, ainsi que toute l'*Arménie persane.*

entre la Turquie et la Perse, il est aussi le plus fréquenté : ainsi Erzerum est toujours rempli d'un grand nombre d'étrangers.

On dit que le grand-seigneur tire chaque année d'Erzerum et de ses dépendances, plus de six cents bourses, et que le bacha en a trois cents pour son compte. Chaque bourse est de cinq cents écus. Erzerum est environ au 40e degré de latitude, et néanmoins l'hiver y est rude et long ; à peine y est-on délivré du froid au mois de juin, qu'il revient dès le mois de septembre, de sorte qu'on peut prendre à la lettre ce que dit Horace :

Usquè nec Armenis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes.

A deux lieues d'Erzerum ou environ, et près d'un village nommé Élija, il y a un bain d'eau chaude, qui se renouvelle continuellement par deux sources, qui jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme. Le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure, dont la voûte est ouverte au milieu. Ces bains sont très-fréquentés, surtout dans un pays où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzerum à Erivan, il y a quatorze ou quinze journées de caravanes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes ; l'une par Kars, qui est la dernière place des Turcs en Arménie ; l'autre par Tiflis, capitale de la Géorgie.

Erivan est la seule place importante que le roi de Perse possède en Arménie : elle est la conquête de Schah-Séphi, fils de Schah-Abas, qui l'an 1635 l'emporta d'assaut, et fit main-basse sur la garnison turque, qui étoit, dit-on, de vingt-deux mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à huit ou neuf cents pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son château est sur un roc escarpé et inaccessible vers le couchant ; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du khan ou du gouverneur et des autres officiers de la garnison. La ville est au-dessus enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins et de vignes que de maisons. On y compte environ quatre mille âmes. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie, et ont cependant quatre églises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le château, on voit une rivière, ou pour mieux dire, un torrent nommé Zengui, qui descend d'un grand lac de vingt-cinq lieues de tour, à deux journées et demie de la ville vers le nord : c'est le lac d'Aglamar. Dans une des îles qu'il forme, il y a un monastère où réside un prélat, qui se donne le titre de patriarche d'Arménie, quoique sa juridiction soit bornée dans son île. On dira en son lieu à quelle occasion fut fondé ce patriarcat imaginaire. Le Zengui va se jeter dans l'Araxe, à trois lieues au-dessous d'Erivan ; on le passe en cette ville sur un beau pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres pour aller y prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite rivière nommée Queurboulac. La ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux et de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celles d'Erzerum sont excellentes ; mais en récompense le vin d'Erivan est excellent, et celui d'Erzerum est détestable.

En sortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits et de grains, abondante en riz et coton, avec de beaux vignobles et de gras pâturages. Grand nombre de villages et de jolies maisons de plaisance agréablement situées, donnent à cette ville une vue délicieuse.

On met Erivan entre le 28e et le 29e degré d'élévation du pôle [1]. Les glaces et les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver ; mais en été l'air s'enflamme si vivement et devient si malsain, que le khan et la plupart des habitans sont contraints d'abandonner la ville pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un peuple très-nombreux. Il se loge sous des tentes, et l'on dit que l'on en dresse plus de vingt mille ; car non-seulement les Curdes qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux pour y consumer les herbages et pour y éviter les chaleurs.

Erivan est de même qu'Erzerum le chemin le plus ordinaire des caravanes qui vont de Turquie en Perse, et de Perse en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment et à bon

[1] C'est sans doute une erreur de copiste, Erivan est entre le 40e et le 41e degré de latitude, ou d'élévation du pôle.

marché, les rafraîchissemens si agréables aux voyageurs, et toutes les commodités de la vie.

Cette province remplit les coffres du roi de Perse de grosses sommes d'argent. L'opinion commune est qu'elle vaut au khan plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoie environ neuf cents mille livres. L'abassis fait un peu plus de dix-huit sols six deniers, et le toman contient cinquante abassis, c'est-à-dire environ cinquante livres monnoie de France.

A trois lieues d'Erivan, du côté d'Erzerum, est le célèbre monastère d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on nomme aussi le monastère des trois églises, lieu de la résidence ordinaire du patriarche d'Arménie. Il est composé de quatre grands corps-de-logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarcale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtimens et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtimens, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers.

Echmiadzin, dans son étymologie, signifie *Descente du Fils unique*, parce que, selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut dans ce lieu-là à saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre d'Arménie, à qui l'église est dédiée. On tient pour constant dans le pays, que Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avoit son palais en cet endroit, et qu'il le céda à saint Grégoire; que ce palais étoit au centre d'une grande ville capitale du royaume et nommée Vagarsciabat, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'église de ce monastère est obscure, mais riche en vases sacrés et en ornemens. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration.

Il y a toujours à Echmiadzin un bon nombre de prélats et de vertabiels; c'est le nom de leurs docteurs ou prédicateurs, qui y vivent comme les moines, c'est-à-dire très-frugalement. Les moines cultivent de grands et beaux jardins et toutes les terres d'alentour.

Les deux autres églises de ce monastère sont hors de son enclos; l'une est dédiée à sainte Caïna, et l'autre à sainte Ripsine. La tradition est que ces deux saintes étoient nobles vierges romaines, et que, pour se soustraire à la cruauté de Dioclétien, elles se réfugièrent avec trois autres compagnes en Arménie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persécuteur des chrétiens, mais qui fut ensuite chrétien lui-même par la miséricorde de Dieu : ainsi cette même miséricorde, toujours attentive à nos véritables intérêts, conduisit a la palme du martyre ces vierges qui paroissoient la vouloir fuir.

Le mont Ararat est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencèrent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération : sitôt qu'ils l'aperçoivent ils se prosternent en terre et la baisent. Ils appellent cette montagne Mesesousat, c'est-à-dire montagne de l'Arche. On croit sur l'autorité de Joseph et de saint Épiphane, que cette montagne est dans l'ancienne géographie le Mont-Gordien, *Mons Gordiæus*. Son sommet est divisé en deux pointes, toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvans, entrecoupés de quelques pelouses maigres, où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs, et entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause de la roideur de la montagne, de l'abondance des sables et du manque d'eau.

Le mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Erivan, tirant entre le midi et l'orient [1].

CHAPITRE III.

Etat présent des Arméniens.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les qualités qu'on attribue communément aux Arméniens.

On loue en eux un sens droit, leur prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continuelle et infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle qui les lie aisément avec les étrangers, qui exclut d'entre eux toute querelle pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les na

[1] C'est encore une erreur de copiste. Pour aller d'E rivan au mont Ararat, il faut tirer entre le midi e l'occident.

tions, d'aimer la bonne chère, le vin, et par-dessus tout leur intérêt : mais il faut dire à leur louange qu'il n'est peut-être pas au monde un peuple plus susceptible des sentimens de religion, et plus constant à les suivre. Ils aiment les discours et les livres de piété. Ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs églises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient.

Le christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs ; il les oblige à des jeûnes longs et austères, qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent ni pour cause des longs et pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie ; leur fidélité à s'acquitter de la prière n'est pas moins édifiante.

On sait que Schah-Abas Ier, surnommé le Grand, désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs, et ne voulant leur laisser qu'un pays désert, enleva plus de vingt-deux mille familles arméniennes, et les divisa en plusieurs colonies, qu'il dispersa dans les diverses provinces de ses états. Mais la plus grande partie de ces colonies ayant été confondues avec les mahométans dans les régions éloignées, ont eu le malheur avec le temps d'oublier leur origine et la religion de leurs pères.

Il n'en a pas été ainsi de la colonie que Schah-Abas a établie à une lieue, et comme dans le faubourg d'Ispahan. Ce prince, qui avoit de grandes vues, ayant reconnu que ses états pouvoient fournir à un riche commerce, mais que les Persans, portés naturellement à l'oisiveté et à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre et de l'entretenir, résolut de se servir des Arméniens, peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses états les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs que les Arméniens étant chrétiens, seroient mieux venus dans l'Europe que toute autre nation qui ne l'étoit pas. Il réussit dans ses desseins ; les Arméniens prirent goût au commerce, et depuis ce temps-là ils ont porté partout le monde le commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en retirèrent fut de se bâtir une ville près d'Ispahan, capitale de la Perse ; ils la nommèrent Zulfa ou Julfa, du nom d'une ville de leur première patrie, et cette ville est aujourd'hui considérable : elle a son kalanther de leur nation. Cet officier est comme qui diroit parmi nous un maire ou un juge de la police.

Le commerce ayant fait sortir les Arméniens de leur pays, ils se sont établis, par des colonies volontaires, dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé ; dans la Géorgie et les provinces voisines, dans la Perse, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, et dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur patrie les ont contraints de se réfugier ; de sorte que les Arméniens, qui, dispersés comme ils le sont, paroissent un peuple infini, réunis ensemble, ne feroient peut-être pas deux ou trois provinces de France.

Les infidèles, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire ; ils les chargent d'impôts et les exigent avec violence, ce qui entretient dans les esprits de toute la nation une timidité qui passe des pères aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au-dehors des dissensions et des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres pour leur faire des avanies et pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables ne leur laisse pour toute distinction que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, et cessent de l'exercer quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres et à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles comme de toutes celles qui sont dans l'Orient. L'on peut dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle. Si elles sont obligées de sortir du logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau et d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle manière qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux pour se conduire et le nez pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter et s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines ; mais ces portes, bien différentes de celles du temple de Janus, s'ouvrent quand les dames sont en paix, et se ferment quand elles sont en guerre. Les filles et les jeunes femmes ne paroissent à l'église qu'une ou deux fois l'année, quoiqu'elles aillent

bien plus souvent aux bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent à présent les Arméniens.

CHAPITRE IV.

Gouvernement ecclésiastique.

Le patriarche, qui fait sa résidence à Echmiadzin, et dont nous avons déjà parlé, est reconnu et honoré par tous les Arméniens, non-seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romilie et la petite Tartarie, comme le chef de leur église et de leur gouvernement ecclésiastique. Ce prélat prend lui-même le nom et la qualité de pasteur catholique et universel de toute la nation, quoiqu'elle se soit laissé malheureusement diviser entre elle par un ancien schisme dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand et célèbre patriarcat, trois autres prélats ont encore le titre de patriarche, mais ils sont bien moins considérés et moins considérables : le premier de ces trois prélats réside à Sis ou en Cilicie, et étend sa juridiction sur la petite Arménie et les provinces voisines, sur la Natolie et sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un diocèse : l'un est en Albanie, et l'autre à Agtamar.

Les Arméniens catholiques de la province de Naschivan ont un archevêque qui relève immédiatement du saint-siége. Ce prélat et tout son clergé sont de l'ordre de Saint-Dominique, mais du rit arménien. Les Arméniens établis en Pologne et unis à l'église romaine, ont aussi un archevêché à Léopol.

Le grand patriarche est élu à la pluralité des voix des évêques qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la cour de Perse pour en avoir l'agrément du roi. Cet agrément s'achète sous le nom spécieux d'un présent pour sa majesté et pour ses ministres. Mais si l'ambition et la partialité viennent à partager les suffrages et à causer une double élection, alors le patriarcat est mis à l'enchère et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Le roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut; et même, sans y avoir égard, il nomme pour patriarche qui il lui plaît.

Le patriarche ainsi nommé ou agréé par le roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur son siége, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres prélats, archevêques et évêques, avec le droit non-seulement de les nommer et de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, et réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les églises particulières, ou les nominations qui viennent de la part du grand-seigneur ou du roi de Perse. Le patriarche consacre la plupart de ces prélats à Echmiadzin. Il en consacre même plusieurs autres sans leur assigner d'église propre, et qui sont à peu près comme nos évêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son monastère, et auprès de sa personne, plusieurs de ces évêques, et quelques autres, forcés par des persécutions d'abandonner leurs siéges.

Les revenus du patriarche sont très-considérables, et montent tout au moins à deux cent mille écus, sans que pour être si riche il en soit plus magnifique; car il est vêtu simplement, et porte, comme les moines, un cuculle et un manteau noir; sa nourriture est frugale, vivant en communauté et comme sa communauté, c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viande, qu'on ne lui sert que des légumes, qu'il ne boit point de vin, et qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenant à son monastère, et en partie des contributions de tout son peuple; mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la cour, à entretenir le monastère, à réparer et à orner des églises, à contribuer aux frais de la nation, et à payer le tribut pour quantité de pauvres dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le christianisme.

Tous les trois ans le patriarche bénit le saint chrême, et députe quelques-uns des évêques qui sont auprès de lui, et sans territoire, pour le porter aux prélats qui ont des diocèses, et ceux-ci le distribuent aux curés. Cette distribution est très-fructueuse au patriarche; car chaque Arménien se fait honneur et gloire, dans cette occasion, de faire un présent au patriarche selon l'étendue de ses moyens.

Outre un procureur ou receveur établi en chaque église par le patriarche pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne soit des évêques, soit des vertabiets, pour lever ses droits et pour porter ses ordres. Ces courses ne sont jamais

stériles à ceux qui les font; ils sont très-bien reçus partout, et les présens ne leur manquent jamais.

Chaque église particulière a son conseil composé des anciens les plus considérables : ils élisent leur évêque, et l'élu va se faire sacrer à Echmiadzin.

Ils prétendent avoir droit de le destituer s'ils n'en sont pas contens, ce qui retient leur évêque dans la crainte continuelle, ou de sa déposition de la part du conseil, ou de l'excommunication de son patriarche, laquelle leur est très-sensible.

Les évêques font leur résidence ordinaire dans les monastères, et y vivent en communauté avec les moines. Leur revenu consiste dans les aumônes et dans les revenans-bons qu'ils exigent pour les ordinations et pour les secondes noces. Ils ne portent point la croix sur la poitrine, comme nos évêques; mais ils ont la mitre, l'anneau et la crosse.

Les vertabiets ou docteurs tiennent un grand rang dans l'église d'Arménie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les évêques qui n'ont pas le degré de docteur. Ils portent la crosse, et ont une mission générale pour prêcher partout où il leur plaît. Plusieurs sont supérieurs de monastères, et les autres courent le monde, débitant leurs sermons, que les peuples écoutent avec respect.

Pour avoir et porter ce titre honorable de vertabiets, il ne leur en coûte que d'avoir été disciple d'un vertabiet : celui qui l'a une fois acquis le communique à autant d'autres de ses disciples qu'il le juge à propos. Lorsqu'ils ont appris le nom des saints pères, quelques traits de l'histoire ecclésiastique, surtout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des docteurs consommés.

Au reste, ces vertabiets se font rendre un grand respect : ils reçoivent, étant assis, les personnes qui les vont voir, sans excepter même les prêtres. On s'avance modestement vers eux pour leur baiser la main; et, après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des sermons qu'ils font au peuple sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins. Leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les prêtres séculiers sont curés. Si plusieurs desservent une même église, la paroisse se partage entre eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'ordination.

Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guère plus loin qu'à savoir lire couramment le Missel, qui est en arménien littéral, et à entendre les rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'ordre de la prêtrise, se termine à demeurer quarante jours dans l'église; le quarantième jour ils disent la messe; elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la papadie, c'est-à-dire la femme du nouveau prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées et la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions où son mari va être employé. Chaque fois qu'un prêtre doit dire la messe, il passe la nuit précédente dans l'église; si l'église a plusieurs prêtres, l'hebdomadaire y passe toutes les nuits de sa semaine.

Les prêtres ne se croient point obligés au bréviaire hors du chœur; les plus réguliers se contentent de réciter tous les jours quelque partie du Psautier. Le Psautier, l'Antiphonaire, le lectionnaire, les hymnes et les proses sont autant de livres séparés, et notés pour le chant par des points sur les voyelles. Dans le cours de l'année, les prêtres ne vont à l'église que le matin pour les matines, et le soir pour les vêpres.

Pendant le carême, ils y vont encore à midi; bien que matines se disent à une ou deux heures avant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de séculiers.

Tout le peuple chante; les jeunes gens qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs pères et mères; mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de religion et dans les lieux saints.

Lorsque les enfans ont appris à lire, les maîtres d'école les présentent à l'évêque; l'évêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans; et après l'ordination, ils demeurent deux ou trois jours à l'église sans en sortir. On les y fait lire, ils y jouent, on leur y porte à manger, et ils y couchent : ils ont toujours leur petit surplis sur le corps, et ils ne le quittent que lorsque les prêtres les reconduisent chez leurs parens. Les parens et les amis du

nouvel ordonné ne manquent pas de régaler l'évêque avec ses prêtres. L'évêque ne reçoit que douze sols de chaque ordonné.

CHAPITRE V.

L'établissement du christianisme dans l'Arménie.

L'ancienne tradition est que les apôtres ayant partagé entre eux tous l'univers, pour porter les lumières de l'Évangile jusqu'aux extrémités les plus reculées et les moins connues, saint Barthélemi et saint Thadée furent envoyés aux Indes, et ensuite en Arménie, pour annoncer le royaume de Dieu à Abgare, roi d'Édesse; et que ce prince, touché de leurs paroles, embrassa la foi chrétienne, et la fit embrasser par ses peuples.

C'est par la même tradition que nous savons qu'Abgare, qui vécut saintement et constamment dans sa foi, eut pour successeur Ananus son fils, lequel, bien différent de son père, fut un roi impie et ennemi des chrétiens. Sanatragus, fils de la sœur d'Abgare, régna après Ananus et apostasia.

C'est à ce prince apostat et à son frère Polimius, et à un autre petit roi de Babylone, que l'on attribue la mort des deux saints apôtres, saint Barthélemi et saint Thadée. Le dernier ordonna saint Atthée, évêque d'Édesse, qui fut couronné du martyre sous Ananus, fils d'Abgare, et qui en alla recevoir la palme dans le ciel, pendant que saint Thadée, son maître, combattoit encore sur terre pour la mériter.

Saint Atthée eut pour successeur Théophile dans la même église; mais depuis Théophile, jusqu'au temps de Constantin, ou environ, la tradition et l'histoire ne font mention d'aucun roi d'Arménie qui ait fait profession de la foi chrétienne, et même ne nous font apercevoir aucun vestige du christianisme dans cette nation. Mais le Seigneur qui se ressouvient toujours de sa miséricorde, voulut donner un nouvel apôtre aux Arméniens, et cet apôtre fut saint Grégoire, surnommé l'Illuminateur. Il étoit, disent les historiens, issu de leurs rois Arsacides. Son père, nommé Anac, fut un traître qui assassina Chosroës, son roi et son parent, dans le temps que, les armes à la main, il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras, roi de Perse, et qu'il conquéroit l'Assyrie. L'auteur de ce crime énorme fut à l'instant jeté du haut d'un pont dans un fleuve très-rapide, où il fut noyé, et ses enfans furent mis à mort. Grégoire, dont nous parlons, fils d'un tel père, mais destiné de Dieu, pour être l'apôtre des Arméniens, fut préservé du sort de ses frères. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une dame vertueuse, qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes et des saintes pratiques de la religion chrétienne.

A peine fut-il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son apostolat. Il annonçoit l'Évangile de Jésus-Christ, et en particulier et en public. Les Arméniens, charmés d'entendre un de leurs frères, qui les instruisoit avec tant de science et de zèle, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate, fils de Chosroës, qui régnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac, l'assassin de son père, prêchoit le christianisme dans ses états avec un succès surprenant. La haine de ce prince contre le christianisme, et son vif ressentiment du meurtre du roi son père, l'irritèrent à l'excès contre Grégoire. Il le fit arrêter et tourmenter de toute manière, jusqu'à le faire cruellement jeter dans un puits infecté, où le saint vécut quatorze ans d'un peu de pain, qu'une bonne et charitable veuve chrétienne lui apportoit en secret. Sa fureur contre Grégoire s'étendit jusque sur tous les chrétiens de l'un et l'autre sexe, qu'il persécutoit à toute outrance.

Les saintes vierges Ripsime et Caïenne, sorties de Rome pour éviter la persécution de Dioclétien, et plusieurs autres de leurs compagnes, réfugiées en Arménie avec elles, furent les innocentes victimes de sa cruauté. Mais la main de Dieu, qui avoit ses vues sur ce prince, le punit dans sa miséricorde : on dit qu'il fut changé en bête comme un autre Nabuchodonosor, et qu'il demeura sous cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu que sainte Ripsime avertît en songe la sœur de Tiridate, nommée Cæsaroduite, que ce seroit Grégoire, dont le roi son frère avoit été le cruel persécuteur, qui obtiendroit par ses prières la délivrance de son triste état et sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate, rétabli dans son premier état, et touché vivement de la grâce divine, fit à l'instant sortir Grégoire du puits où il l'avoit fait précipiter. Il se jeta humblement à ses pieds,

lui demanda pardon de sa cruauté, le conjura de prier Dieu pour lui, et de l'instruire pour embrasser la religion chrétienne. Grégoire l'instruisit. Le roi instruit ne se contenta pas de faire une profession publique de la religion des chrétiens ; mais il fit de plus un édit pour exciter ses sujets à imiter son exemple, et promit à Grégoire toute sa protection pour l'établissement de la foi catholique dans son royaume.

Grégoire commença par consulter Dieu sur ce qu'il avoit à faire pour le salut des Arméniens. Il alla à Césarée de Cappadoce pour se faire ordonner évêque, par Léon, archevêque de cette ville, et à son retour, il établit son siége épiscopal à Vagarsciabat, capitale d'Arménie, et située au lieu où est aujourd'hui le monastère d'Echmiadzin.

Ses premières prédications sur le bord de l'Euphrate, produisirent chaque jour des effets surprenans et presque incroyables. L'on voyoit, dit-on, une colonne avec une croix de lumière sur la tête des baptisés. Le progrés de l'Évangile fut si grand que l'histoire de ce temps assure que, dans l'année 310, il y eut au moins quatre millions d'âmes régénérées dans les eaux salutaires du baptême.

L'année suivante, 311, Tiridate voulant donner au successeur de saint Pierre des preuves sincères de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Grégoire, et des principaux de sa cour. Saint Sylvestre occupoit alors le saint siége, et Constantin tenoit l'empire[1]. Ils reçurent l'un et l'autre le roi Tiridate et Grégoire, avec tous les honneurs possibles, et les plus grandes démonstrations d'amitié. Grégoire, en présence du pape et de l'empereur, fit la profession de foi au nom du roi et de ses sujets, reconnut la primauté du pape, et supplia sa sainteté de recevoir à sa communion son église et sa nation. Le saint pape reçut l'un et l'autre avec toute la joie d'un pére qui voit revenir à soi ses enfans. Il fit plus : car, pour donner à ses nouveaux enfans des marques de sa tendresse, et pour mettre leur évêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier patriarche des Arméniens, et lui donna le pouvoir d'établir des patriarches chez les Ibériens et chez les Albanois.

Le nouveau patriarche revint de Rome en Arménie, revêtu de cette respectable dignité. Il la regarda comme une obligation qui lui étoit imposée, plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au gouvernement de son église. Il la gouverna pendant plus de trente ans, et toujours avec le même zèle et la même application. Dieu, de son côté, versoit ses bénédictions en si grande abondance sur les travaux continuels et infatigables de son serviteur, qu'il eut la consolation, pendant son gouvernement, de sacrer quatre cent trente bons évêques, de bâtir plusieurs églises, d'ordonner de vertueux prêtres pour les desservir, de détruire le culte des idoles, d'élever la croix de Jésus-Christ sur leurs débris, et de voir, avant sa mort, sa chère patrie soumise à la loi du Messie.

Lorsqu'il se vit avancé en âge, et qu'il sentit approcher la fin de sa vie, il ordonna son petit-fils, Grégoire, prêtre et patriarche de l'Albanie, sur les confins de la Géorgie, et établit son fils Aristarces sur son siége patriarcal d'Arménie.

Enfin, aprés avoir gouverné seul l'église arménienne pendant trente-trois ans, et sept autres années suivantes avec son fils Aristarces et son successeur, il se retira dans une solitude sur le haut d'une montagne nommé Sépuh pour vaquer uniquement à la contemplation des choses célestes, et finit sa vie dans cette sainte occupation. Ses reliques demeurèrent longtemps cachées : elles ne furent trouvées que sous l'empereur Zénon ; elles furent portées à Tuertan, et transportées ensuite à Constantinople. La main droite du saint fut demandée par le monastère d'Echmiadzin, où elle est encore aujourd'hui conservée et honorée. La main gauche fut portée à Nérito ; son chef et ses autres ossemens sont à Naples, dans une église de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît. Toute la nation arménienne conserve une vénération singulière pour ce grand saint, qu'elle honore comme son pére et son apôtre envoyé de Dieu pour lui reporter le flambeau de la foi chrétienne, et rétablir parmi elle le christianisme qu'elle avoit laissé perdre.

Aristarces ou Aristarque, fils et successeur de saint Grégoire, tint le siége patriarcal pendant sept ans. Il assista, du vivant de saint Grégoire, son pére, au concile de Nicée. A son

[1] Cette légende arménienne souffre bien des difficultés. Saint Sylvestre n'étoit point pape en 311. Il n'est monté sur la chaire de Saint Pierre qu'au commencement de l'année 314. Constantin n'étoit point à Rome en 311 ; il n'y entra qu'en 312, vers la fin de l'année.

retour, il fut massacré, en haine de la foi, par les ordres du prince Archélaüs, qui ne put souffrir les continuels reproches que ce zélé patriarche lui faisoit de ses désordres scandaleux.

Les Arméniens, fertiles en histoires fabuleuses, en ont fait une dans leur martyrologe, toute des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce patriarche Aristarces, qui avoit l'extérieur un peu disgracié, parut sans mérite au concile de Nicée; et que, se voyant méprisé des pères du concile, il attela des bœufs à une charrue, et en laboura les eaux de la mer sur ses bords, et y sema du blé à la vue de tout le monde; mais que ce blé ayant crû et mûri sur les eaux en moins de rien, et au grand étonnement des péres de ce concile, ils reconnurent la sainteté de celui qu'ils méprisoient, et rendirent tous les honneurs qui étoient dus à l'auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plutôt le martyre du patriarche Aristarces, Vertanes, son frére aîné, monta sur son siége, et le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils avant son ordination, Hésichius et Grégoire.

Hésichius lui succéda, et ne fut assis sur le siége que six ans : il finit glorieusement sa vie par le martyre. Son martyre fut causé par le refus qu'il fit au roi Tiranus, fils de Chosroës II, et petit-fils de Tiridate, de placer des idoles dans son église, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce prince, qui trempa ses mains dans le sang du saint martyr, fut frappé d'un subit aveuglement qui le jeta dans un si grand désespoir, qu'il se tua lui-même : son fils Arsaces régna après lui, et Panierses gouverna l'église des Arméniens pendant cinq ans.

Nierces-le-Grand, fils d'Ahénogéner, et petit-fils d'Hésichius, lui succéda. Il fut reconnu de toute sa nation pour un saint patriarche rempli de l'esprit de prophétie. Il lui prédit tous les malheurs qui lui sont arrivés, et dont elle seroit un jour délivrée par le zèle des disciples de l'église romaine, qui passeroient les mers pour venir à son secours.

Vers ce temps, l'histoire de cette nation rapporte que l'empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor, roi de Perse, et qu'il invita Arsaces, roi d'Arménie, à prendre les armes avec lui; mais qu'Arsaces ayant refusé de le faire, l'empereur en fut tellement irrité, qu'il fit entrer son armée en Arménie, y causa de grands désordres, et fit mourir Tiridate, frère du roi Arsaces. Arsaces en fut si consterné, qu'il envoya le patriarche Nierces pour demander la paix à l'empereur.

L'empereur l'accorda en sa considération; ensuite de quoi Arsaces épousa Olympiade, sœur de l'empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arsaces étoit apparemment commun à tous les rois d'Arménie; ce qui fait qu'on ne les distingue pas aisément.

Celui dont nous parlons étoit chrétien, et c'est, selon toutes apparences, celui à qui Julien l'apostat écrivit une lettre menaçante, parce qu'il faisoit profession de christianisme; ses mœurs n'en étoient pas cependant meilleures; Dieu, ce semble, l'en punit; car il permit qu'il tombât entre les mains de Sapor, roi de Perse, son vainqueur, qui lui fit souffrir une dure prison, dans laquelle il se tua lui-même.

Les historiens grecs et latins font de grands éloges de ce roi; mais les Arméniens en parlent très-mal, et comme d'un persécuteur de leur grand patriarche Nierces, parce que ce saint prélat lui reprochoit sa vie licencieuse.

Après la mort d'Arsaces, le patriarche Nierces obtint, de l'empereur Théodose, la couronne d'Arménie pour Pabas, fils du dernier Arsaces; mais le déréglement de ses mœurs lui ayant justement attiré les reproches de Nierces, il conçut l'exécrable dessein d'ôter la vie à celui à qui il devoit la couronne. Il le fit empoisonner la quatrième année de son patriarcat, sur la fin du quatrième siècle. Dieu, ce semble, voulut venger la mort de son serviteur; car Pabas s'étant révolté contre Théodose, fut vaincu et mené captif à Constantinople, où il fut massacré. On comptoit en ce temps deux mille quarante monastères en Arménie.

Les rois successeurs de Pabas, tributaires des Persans et des Romains, n'ont rien fait qui soit digne de l'histoire.

Le dernier des rois Arsacides fut Ardaches ou Ardachirus. Après son règne, l'Arménie fut soumise tantôt aux Persans, tantôt aux Grecs, et ensuite aux Sarrasins et aux Tartares : elle voulut de temps à autre se relever de son esclavage; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des maîtres qui l'avoient subjuguée.

La foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le patriarcat d'Isaac, de Zaven et d'Asbarakes, et jusqu'au temps du saint patriarche

Isaac II, fils de Nierces-le-Grand. Ce dernier patriarche et le roi Ardachirus étant toujours demeurés attachés aux Romains, les grands du royaume formèrent un parti contre eux en faveur des Perses, et vinrent à bout de les chasser tous deux du royaume.

Cette révolution, funeste à l'Arménie, arriva sous l'empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son siége, et le tint onze ans. Il prédit souvent aux Arméniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur foi. De son temps vivoit un savant et célèbre moine, nommé Mesrob[1] ou Miesrobe, qui, voyant que les caractères grecs ne répondoient pas aux diverses inflexions de la langue arménienne, inventa ceux qui y sont aujourd'hui en usage; et on dit que saint Jean Chrysostôme les approuva.

Isaac, voulant laisser de bons disciples à son église, fit choix, avec le moine Mesrob, de ceux qui leur parurent les plus capables d'être perfectionnés dans les sciences et dans la langue grecque.

Ils les envoyèrent à Athènes. Trois d'entre eux s'y distinguèrent: Moïse le grammairien, David le philosophe et Mamprée. A leur retour de cette ville, ils s'appliquèrent, sous sa direction et celle de Mesrob, à la traduction des meilleurs livres grecs, et on leur attribue celle de l'Ancien et du Nouveau Testament en arménien, ce qui la rend respectable par son antiquité.

Aprés la mort du saint patriarche Isaac, dixième et dernier patriarche de la race de saint Grégoire l'Illuminateur, le patriarcat passa dans des familles étrangères. Les deux premiers qui succédèrent l'un après l'autre au patriarche Isaac, et qu'on doit compter pour onzième et douzième patriarches, furent Suormache et Joseph. L'histoire arménienne les nomme ainsi, et place dans ces temps, c'est-à-dire quatre ans après le concile d'Éphèse, le synode des Arméniens, où Théodore de Mopsueste et Dodore de Tarse furent condamnés. Elle nous apprend aussi la sanglante persécution qu'Isdegerdes, roi de Perse, et son fils Veramus exercèrent contre les chrétiens; plusieurs souffrirent le martyre avec un courage invincible; le patriarche Joseph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux que les saints patriarches Grégoire et Nierces avoient prédits aux Arméniens. Kiut, troisième patriarche, craignant que la relique de saint Grégoire ne lui fût enlevée, transféra le siége patriarcal à Thévin pour se mettre hors de la domination des rois de Perse. Jean Mantacourt[1], qui lui succéda, mit en ordre les prières et la liturgie de l'église arménienne; il composa plusieurs sermons, prières et cantiques; il reçut le concile de Calcédoine, selon le témoignage de Nierces de Lampron. Les six patriarches qui lui succédèrent furent Papken, Samuël, Musce, Isaac III, Christophe I et Léonce II. Ils persistèrent tous dans l'union avec l'église romaine. Ainsi, depuis saint Grégoire, premier patriarche des Arméniens, on compte vingt patriarches qui ont conservé, pendant deux cents ans, la foi chrétienne dans toute son intégrité.

Les malheureux changemens qui arrivèrent ensuite à l'église d'Arménie nous donnent juste sujet de croire que la ville de Thévin, où le siége patriarcal avoit été transféré, étoit déjà tombée sous la domination des rois de Perse; car le patriarche Nierces, surnommé Achdaraghensis, qui fut le vingt-unième, tint à Thévin, vers l'an 520, un conciliabule de dix évêques, dans lequel il se déclara pour l'hérésie des Monophysites, soit qu'il eût de l'affection pour cette hérésie, soit plutôt qu'il voulût faire sa cour aux Persans, qui cherchoient à mettre de la division entre les Grecs et les Arméniens, unis ensemble par leur commune opposition à l'idolâtrie des Persans. Il ordonna de plus, dans ce conciliabule, que les fêtes de Noël et de l'Épiphanie se célébreroient toutes deux ensemble le 6 janvier; qu'on ajouteroit, au *Trisagion, que Jésus-Christ avoit été crucifié pour nous;* qu'on rejeteroit le concile de Calcédoine, et qu'on ne reconnoîtroit qu'une nature en Jésus-Christ: ce patriarche hérétique, qui donna naissance au schisme dans sa nation, eut pour successeurs sept autres patriarches qui y maintinrent le même schisme pendant cent douze ans; savoir: Jean II, Moïse I, Abraham et Jean III, Gomidas et Christophe II. L'ère arménienne commença sous le patriarcat de Moïse I, l'an de Jésus-Christ 551. Il faut convenir ici que l'histoire de ces temps est fort

[1] C'est vers l'an 440 que Mesrob inventa les caractères arméniens. Quelque temps après, il trouva ceux des Géorgiens.

[1] C'est Jean surnommé le Mantacune.

obscure, et par conséquent peu certaine dans toutes ses circonstances. J'en rapporterai seulement ce que la tradition lui donne de plus vraisemblable.

Il est certain que les Arméniens, pendant ce premier schisme, souffrirent beaucoup des Persans. L'empereur Héraclius, traversant l'Arménie après avoir fait la guerre au roi de Perse et l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé : ayant reconnu que le schisme étoit la principale source de ses maux, il entreprit de le détruire. Il assembla à cet effet, en 622, un concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzerum. Dans ce concile, le patriarche Jéser, et plusieurs évêques grecs et arméniens, après un mois de conférences, rejetèrent le conciliabule de Thévin, cassèrent ses décrets, reçurent une seconde fois le concile de Calcédoine, retranchèrent l'addition du *Trisagion*, ordonnèrent qu'on célébreroit à l'ordinaire la fête de Noël le 25 décembre, et celle de l'Épiphanie le 6 janvier ; qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans les sacrés mystères ; et enfin les pères de ce concile se réunirent aux sentimens de l'église romaine. Cette réunion dura cent cinq ans sous les patriarcats de Niercès III, d'Anastase, d'Israël, d'Isaac IV, et d'Élie. Nierces III bâtit le palais patriarcal à Echmiadzin, et une église à Thévin.

L'an 727, Jean Otzniensis [1], leur successeur, renouvela le schisme ; il assembla à Manaskiert, par ordre d'Homar, chef des Sarrasins, et avec le secours du calife de Babylone, un conciliabule de peu d'évêques arméniens, et de six évêques assyriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ, une volonté et une opération, et qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des sacrés mystères pour ne point marquer deux natures en Jésus-Christ par le mélange de l'eau avec le vin. Comme ce patriarche étoit aussi hypocrite qu'artificieux, il trouva le moyen de se faire la réputation d'un saint ; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter extérieurement un air mortifié, et de faire des ordonnances sévères, dont l'une défendit, dans les jours de jeûne, l'usage du poisson, de l'huile d'olive et du vin, aussi étroitement que la viande et les œufs y étoient défendus. Quoique les Arméniens n'aient pas jugé à propos de s'assujettir à toutes ces dures pratiques, leur auteur ne laisse pas de passer parmi eux comme un autre illuminateur.

Le schisme renouvelé par ce patriarche hérétique dura jusqu'en l'an 862, sous ses successeurs, David I, Tiridate I, Tiridate II, Sion, Isaïe, Etienne I, Jcab, Salomon, George I, Joseph II, David II et Jean V.

Le patriarche Zacharie, qui succéda au dernier en 862, s'efforça de réunir son église à celle de Rome. Il assembla un concile à Chiraguan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les conciliabules de Thévin et de Manaskiert. On y dressa de plus plusieurs canons sur différentes matières, et un, entre autres, qui anathématise ceux qui soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. L'histoire ne donne point à connoître que cette réunion ait été constante. George II succéda à Zacharie, et à George succéda Machdouets. Ce dernier dressa le rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Théodore I, et à celui-ci succéda Jean VI, qui écrivit une admirable lettre pour prouver les deux natures en Jésus-Christ. Élisée I, Ananie et Vahan furent les successeurs de Jean VI. Vahan, de concert avec Grégoire Nariechath, travaillèrent à rétablir la foi catholique et à abolir la mémoire des deux derniers conciliabules hérétiques ; mais leur attachement à l'église romaine fit chasser Vahan de son siége par les schismatiques.

On a bien de la peine à démêler dans l'histoire, si les patriarches suivans demeurèrent dans le schisme ou non. Il est cependant plus croyable qu'ils furent tous schismatiques ; car, au rapport de saint Nicon, la nation arménienne étoit alors plus infectée d'erreurs qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan furent Étienne II, Kacik I et Serge I. Mais, comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs qui ne fléchissent point le genou devant l'idole, la Providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'église romaine reconnoît pour saints. Le premier fut saint Nicon, qui, après avoir travaillé inutilement à rendre sa nation catholique, secoua la poussière de ses souliers, et passa en Europe pour y prêcher la vérité : il la confirma par plusieurs miracles, et mourut dans l'île de Crète. Le second fut saint Macaire, patriarche d'Antioche ; il renonça à sa dignité, visita les églises d'Occident, et mourut en Flandre l'an 1012. Le troisième fut saint Si-

[1] C'est Jean Dotzni. Dotzni en arménien signifie un serpent.

mon qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le pape Benoît VIII, et mourut à Mantoue l'an 1016, après s'être rendu célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles.

Après la mort du patriarche Serge I, que nous venons de nommer, Pierre, frère de Kacik, monta sur le siége patriarcal. Les schismatiques l'en chassèrent, pour mettre Dioscore en sa place, et chassèrent bientôt après celui-ci pour rétablir Pierre.

Kacik II, successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Arménie, transporta son siége à Sébaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protection des empereurs grecs. Après sa mort, l'empereur Constantin Ducas, prétendit avoir droit de nommer au patriarcat vacant; mais ayant été quatre ans sans user de son droit prétendu, il se commit des désordres infinis pendant la vacance de ce siége. Pour y mettre fin, la princesse Marie, sœur d'un seigneur arménien, nommé Kacik, supplia l'empereur Emmanuel de nommer au patriarcat vacant, Grégoire Ughaiaser, fils du prince Maghistros, ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut universellement approuvé; car Grégoire avoit les qualités les plus capables de lui concilier l'estime et le respect de toute sa nation : une naissance illustre, étant issu des anciens princes d'Arménie, un éminent savoir, et une piété singulière qu'il avoit acquise dans l'éloignement du monde depuis plusieurs années.

Ayant été forcé d'accepter la dignité patriarcale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fît au moins ce qui seroit en son pouvoir pour bannir le schisme et rétablir la catholicité. Il alla à Constantinople, pour s'assurer de l'autorité séculière, établie de Dieu pour soutenir la spirituelle; il supplia l'empereur Alexis Comnène de l'aider de sa puissance, pour ramener son troupeau de l'erreur à la vérité; mais Dieu ne permit pas que ses bonnes intentions eussent l'effet qu'il désiroit. Les factions des schismatiques en empêchèrent l'exécution. Tout ce qu'il put faire, ce fut de laisser à son église plusieurs belles traductions de livres grecs et syriaques en sa propre langue.

Pendant que ce patriarche donnoit tous ses soins pour faire rentrer sa nation dans le véritable chemin du salut, Kacik, seigneur arménien, dont nous venons de parler et qui étoit de l'illustre maison des Pacracides, entreprit de relever le royaume de la petite Arménie. Il prit le titre de roi; et non-seulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin ou Rupin et Léon. Rupin succéda à son père, mais ce fils ne laissant qu'une fille, qui étoit son unique héritière, il pria Léon son frère en mourant, de prendre la régence et la tutelle de sa fille; mais Léon s'empara des états de son frère dont il étoit régent, et monta sur son trône. A peine s'y fut-il assis, qu'il s'y trouva environné des infidèles, qui menaçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il se trouva, il eut recours aux Latins; pour se les rendre favorables et s'attirer leur considération, il pria le pape Célestin III de lui donner un cardinal pour faire la cérémonie de son couronnement. Le cardinal Conrad de Vittelsback, archevêque de Mayence, étoit alors légat en Orient. Sa sainteté le nomma pour couronner le nouveau roi des Arméniens.

Léon, pour mieux affermir sa couronne, envoya un ambassadeur à l'empereur Othon. Sa conduite avec le pape Célestin III et avec l'empereur fut si heureuse, que ces deux hautes puissances lui accordèrent le titre de roi, à condition qu'il feroit apprendre le latin à tous les enfans qui seroient au-dessous de douze ans. On ne sait point si cette condition fut exigée et observée; mais Léon, soit par politique, pour plaire au pape et à l'empereur, soit autrement, donna toute la protection qu'il lui fut possible à la religion catholique; et les patriarches de son temps, qui étoient orthodoxes, en profitèrent pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Grégoire Ughaiaser, dont nous avons parlé, envoya en 1080, des ambassadeurs au pape Grégoire VII, dont il reçut les règles pour gouverner l'église arménienne dans la foi orthodoxe. Basile, son parent et son successeur, les suivit fidèlement. Grégoire III, fils d'une sœur de Grégoire II et successeur de Basile, envoya deux fois des ambassadeurs à Rome : la première fois à Innocent II, et la seconde à Eugène III.

Nierces IV, surnommé Glajensis, frère de Grégoire III, lui succéda. Ce fut un patriarche animé d'un zèle aussi pur qu'ardent pour défendre la foi de Jésus-Christ et la faire embras-

ser, s'il l'eût pu, à toute l'Arménie. Il avoit un talent rare pour la poésie, qu'il n'employa que pour des sujets de piété. Il composa plusieurs beaux livres, et un entre autres qui est ici très-commun et très-estimé. Il a pour titre, *Jesus filius* [1]. Il écrivit de savantes lettres à l'empereur Manuel, sur la Trinité et l'incarnation du Verbe. Cet empereur lui envoya Théorien, théologien grec, pour conférer avec lui. Leur conférence est rapportée dans la bibliothèque des pères. Ce fut après cette conférence, que ce théologien s'écria : « Je suis Romain et je » combattrai toute ma vie avec les Romains » contre les Arméniens schismatiques. » La nation arménienne le met au nombre des saints. Il ne fut que sept ans sur le siége patriarcal.

Après la mort de ce patriarche, le siége fut transporté à Sis, ville de la petite Arménie, l'an 1171, et y demeura deux cent soixante-dix ans, jusqu'au temps du moine Cyriaque dont nous parlerons dans la suite.

On croit devoir attribuer cette translation du siége patriarcal au trop grand empire que les Grecs vouloient exercer sur les patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Grégoire IV, neveu du saint patriarche dont nous venons de parler, qui fit cette translation. Il convoqua ensuite un concile à Tarse, ville de Cilicie, l'an 1177. Nierces de Lampron, évêque de Tarse, que les Arméniens appellent le Chrysostôme de l'Arménie et dont ils célèbrent la fête le 7 juillet, y présida. Il en fit l'ouverture par un discours très-éloquent et très-pathétique, dans lequel il exposa vivement les malheurs que le schisme avoit causés à sa nation, et toutes les tentatives qui avoient été faites en différens temps pour le détruire. Il finit sa harangue par des paroles si touchantes et si persuasives, que tous les prélats et autres convoqués au concile, se sentirent aussi animés pour la bonne cause, que le prélat l'étoit lui-même. On devoit, ce semble, beaucoup espérer de si belles dispositions; mais la mort de l'empereur Manuel interrompit ce concile et en empêcha la conclusion.

L'histoire arménienne fait mention en ce temps, c'est-à-dire en 1221, d'une irruption des Tartares en Arménie.

Ils s'emparérent de la Géorgie et de la grande Arménie. Ils détruisirent la ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille églises et cent mille familles. Si le schisme n'avoit pas suscité et entretenu une continuelle division entre les catholiques et ceux qui ne l'étoient pas, les Arméniens auroient toujours été les plus forts contre leurs ennemis; d'autant plus que leurs rois et leurs patriarches étoient en ces temps catholiques. Les successeurs de Grégoire IV qui convoqua le concile de Tarse, furent Grégoire V et Grégoire VI. Ce dernier écrivit au pape Innocent III, successeur de Célestin III, des lettres pleines de soumission, où il remercioit sa sainteté de ce que son prédécesseur avoit envoyé l'archevêque de Mayence pour couronner le roi Léon I, roi d'Arménie; Léon, de son côté, envoya au pape un ambassadeur, et le pape lui fit présent de l'étendart de saint Pierre, contre les Sarrasins. Les Arméniens prétendent qu'Innocent III confirma au roi les priviléges accordés autrefois par saint Sylvestre en leur faveur.

A Grégoire VI succédèrent Jean VII. David III, Jean VIII, Constantin I. Celui-ci ayant eu quelque contestation avec le patriarche d'Antioche au sujet de la juridiction, le pape Grégoire IX lui ordonna d'obéir au patriarche d'Antioche, qui avoit l'Arménie mineure dans son diocèse. Il lui envoya cependant le pallium, la mitre, la croix et l'anneau, l'an 1239. Le roi Léon I mourut quatre ans après en 1243. Il ne laissa ainsi que son frére, qu'une fille héritière de ses états.

Constant, gentilhomme arménien, l'enleva de force et la fit épouser à son fils Hayton. Celui-ci, en vertu de son mariage avec l'héritière des états de Léon, se mit en possession du royaume d'Arménie. On dit que Constantin son père fit mourir soixante-deux seigneurs arméniens, pour délivrer son fils de tous ses concurrens. Ce nouveau roi ne se croyant pas encore assez affermi sur son trône, alla trouver le roi des Tartares, et fit une ligue offensive et défensive avec lui. On prétend même qu'il persuada au roi tartare et à son frére Halson, d'embrasser la foi chrétienne. Quoi qu'il en soit, Halson accompagna le roi d'Arménie avec une puissante armée, pour le délivrer du joug des Sarrasins. Il commença d'abord par se rendre maître de la Perse : il prit de force Babylone, et fit esclave le calife; puis, joignant ses forces avec celles du roi d'Arménie, ils attaquèrent ensemble les Sarrasins, prirent Alep,

[1] En arménien *Isous-overti.*

Damas et presque toute la Syrie. Halson, poursuivant ses conquêtes, s'avançoit déjà vers Jérusalem pour l'assiéger, lorsqu'il apprit la mort du roi des Tartares, qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le sultan d'Égypte ne manqua pas de profiter du départ de Halson; il attaqua aussitôt son lieutenant et le défit. Halson sur ces nouvelles, revint sur ses pas; mais chemin faisant, il fut enlevé par une mort subite. La perte de ce vaillant capitaine causa celle de l'Arménie; car les Sarrasins y entrèrent avec peu de résistance; elle demeura leur proie, et la Syrie fut celle du sultan.

Hayton, découragé par tant de disgrâces, reçut des lettres de Clément IV qui lui offroit du secours et l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarrasins n'en ravagèrent pas moins ses terres. Son fils aîné combattant contre eux fut tué, et Léon son cadet fut fait prisonnier. Leur père, après cette dernière disgrâce, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'accommoder avec le sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit espéré, et qui lui rendit son fils. Hayton son pére, après avoir régné quarante-cinq ans, et avoir connu par sa propre expérience la fragilité des choses humaines, prit la résolution d'y renoncer. Il abandonna à son fils Léon tous ses droits sur l'Arménie; et ayant tout quitté, jusqu'à son nom pour prendre celui de Macaire, il embrassa la vie solitaire, où il mourut quelques années après. Léon II, son fils, étoit un prince sage, prudent, et qui avoit le talent de se faire aimer. Abaga, roi des Tartares en Perse, ami de son père et le sien, lui offrit le royaume de Syrie qu'il avoit conquis : il ne l'accepta pas, aimant mieux se conserver les états de son père et faire tous ses efforts pour en chasser les Sarrasins ses ennemis. Le pape Grégoire X, touché de tous les désordres que causoit ce peuple barbare par ses fréquentes irruptions en Arménie et ailleurs, convoqua un synode à Lyon, l'an 1273, pour y prendre les moyens de combattre avantageusement les Sarrasins, et de les chasser une bonne fois de tous les pays chrétiens. Il y invita le roi Abaga et Léon II. Abaga y envoya ses ambassadeurs, qui y reçurent le baptême des mains du cardinal Pierre, évêque d'Ostie, depuis pape, sous le nom d'Innocent V. Léon, à la prière du pape, y porta les actes entiers du concile de Nicée et de plusieurs autres synodes, traduits en langue arménienne. Les Sarrasins, instruits de ce qui se passoit au synode de Lyon, prévinrent l'effet des résolutions qu'on y devoit prendre, et vinrent fondre tout à coup sur l'Arménie. Ils y massacrèrent plus de vingt mille hommes, et emmenèrent dix mille esclaves, tant jeunes filles que garçons. Léon. instruit de ce carnage, et plus animé que jamais contre cette nation sanguinaire, vint demander du secours au roi des Tartares. Abaga lui envoya aussitôt de bonnes troupes et son propre frère Mangodamore pour les commander. Léon, de son côté, leur joignit toutes celles qu'il put ramasser dans ses états; et tous deux ayant réuni leurs forces, attaquèrent si vivement les Sarrasins qu'ils les défirent. La victoire de ces deux princes eût été complète, si le peu d'expérience du jeune frère du roi des Tartares ne lui eût fait faire une retraite mal à propos, qui lui fit perdre le fruit de ses armes, et qui livra malheureusement les Arméniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga voulant poursuivre la victoire qui avoit échappé à ses troupes, méditoit d'envoyer à Léon un nouveau secours, lorsque lui et son frère Mangodamore moururent empoisonnés du fait des Sarrasins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon, son fils, lui succéda, après s'être défait de son oncle, Tangader, apostat du christianisme, et persécuteur des chrétiens. Il étoit un troisième frère du roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son père pour les rois d'Arménie, et aussi ennemi des Sarrasins, se lia d'amitié et d'intérêt avec Hayton, fils de Léon, qui mourut en ce temps-là : ils s'adressèrent au pape Nicolas IV, aux rois de France et de Sicile, pour se joindre à eux contre les Sarrasins; mais les Sarrasins plus expérimentés que ces jeunes princes dans le métier de la guerre, savoient toujours profiter du temps qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune roi Hayton II, ravagèrent ses terres, emmenèrent prisonnier le patriarche Etienne III, successeur de Constantin, qui mourut dans sa captivité.

Le sultan se saisit en même temps de la main de saint Grégoire, et l'enleva; mais on prétend que cette précieuse relique eut dans son pays l'effet qu'eut l'arche d'alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage, et ce fléau ne cessa que lorsque le sul-

tan eut renvoyé ce sacré dépôt au roi Hayton. Le prince attribua cet événement et un autre qui le suivit à la protection du saint apôtre de l'Arménie ; car le sultan, qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'armée des croisés, qui avoit déjà passé la mer, se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Hayton, après ce traité, se croyant tranquille dans ses états, s'adonna aux exercices de piété, et comme dans ce temps les frères mineurs étoient en grande vénération dans l'Orient, et que ce prince les honoroit singulièrement, sa dévotion le porta à changer son manteau royal en un habit de saint François : il prit le nom de Jean, sans quitter cependant encore le gouvernement de son royaume. Alors on vit un roi avec l'habit de religieux manier un sceptre.

Un an après, c'est-à-dire en 1294, le mariage de sa sœur Marie ayant été conclu avec Michel, fils de l'empereur Andronic, il prit la résolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses noces devoient être célébrées ; mais pendant son voyage, Sembat, son second frère, sous prétexte que le roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son royaume. Il épousa en même temps une fille tartare, dans l'espérance que ce mariage lui gagnerait les bonnes grâces du roi des Tartares et sa protection. Il voulut aussi s'assurer de celle du pape Grégoire VIII qui tenoit le saint-siége. Sembat lui envoya des ambassadeurs, pour être les garans de sa soumission filiale, et pour engager sa sainteté à le reconnoître pour roi légitime.

Pendant que cette révolution se passoit en Arménie, Hayton, après les noces de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toujours en paisible possession de ses états ; mais il eut nouvelle en chemin que son frère lui avoit enlevé la couronne et se l'étoit mise sur la tête.

Alors, prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frère usurpateur, il crut que le plus sûr pour lui étoit de s'aller réfugier avec son troisième frère, nommé Toros, auprès du roi des Tartares, et de lui demander du secours pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat, qui faisoit espionner ses deux frères, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner Toros, et crever les yeux à Hayton, son roi. Cet indigne frère ne jouit pas long-temps de ses crimes, car un quatrième frère, qui se nommoit Constant, et qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade, où il perdit la vie.

L'histoire d'Arménie assure ici qu'Hayton recouvra miraculeusement la vue, sans nous dire comment ce miracle se fit, et elle ajoute qu'après cette guérison inespérée, il reprit possession de ses états, en chassa les Sarrasins, avec le secours des troupes que Cassan, roi des Tartares, lui donna ; et qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en mariage au roi des Tartares, qui étoit payen, et qui l'accepta. De ce mariage, continue l'historien, naquit un fils très-disgracié et contrefait ; ce qui fit dire que l'enfant étoit né d'adultère. Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner au feu la mère et l'enfant. La mère, qui étoit chrétienne, demanda instamment que l'enfant fût baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçu le saint baptême, qu'à la vue de tout le monde, l'enfant devint aussi beau et aussi bien fait qu'il étoit auparavant laid et difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la sainteté de la mère, et opéra la conversion du roi Cassan, qui conserva toute sa vie une vénération singulière pour la reine, et une étroite alliance avec le roi d'Arménie, son père.

Ce prince, voyant ses états en paix, et étant d'ailleurs infiniment touché des miracles que Dieu avoit opérés en sa personne et en celle de sa fille, voulut se débarrasser des occupations du gouvernement, pour mener une vie privée et plus conforme à l'habit de religieux dont il s'étoit revêtu. Il mit son fils Léon en possession du royaume, qui lui appartenoit par sa naissance ; mais le fils exigea de son père qu'il demeurât encore auprès de lui pour l'assister de ses conseils.

Grégoire VII et le 73e patriarche, lequel mérita le surnom de théologien, à cause de son grand savoir, fut un prélat très-zélé pour la religion et pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables pour exciter Hayton et Léon III son fils à convoquer un synode dans la ville de Sis, pour y traiter de la réunion générale de toute la nation arménienne à l'église de Rome, et pour y corriger les abus qui s'étoient insensiblement introduits dans l'église d'Arménie. Les deux princes, aussi bien intentionnés que le patriarche, consentirent à cette convocation ; mais le patriarche Grégoire n'eut que l'avantage de l'avoir proposée ; car il

mourut avant l'assemblée du synode, l'an 1307, après avoir tenu le siége patriarcal quatorze ans.

Constantin II, évêque de Césarée, fut élu son successeur; et comme il étoit aussi bon catholique que Grégoire VII l'étoit, il pressa la convocation du synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva trente-six évêques, dix vertabiets et sept abbés. Le roi Léon III y assista avec son père, et les autres princes et seigneurs du royaume. La lettre de Grégoire VII, pour la convocation du synode, y fut lue et approuvée. On reconnut dans ce synode deux natures, deux volontés, et deux opérations en Jésus-Christ.

On reçut les sept conciles œcuméniques. On ordonna que les fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême et de l'Epiphanie, seroient célébrées aux mêmes jours que l'église romaine les célébroit; qu'on suivroit le ménologe romain pour les autres fêtes; que dans les jours de vigile on ne mangeroit que du poisson et de l'huile; qu'on porteroit à l'autel les vêtemens propres de chaque ordre; qu'on mettroit des corporaux sur l'autel, et qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le sacrifice de la sainte messe.

Constantin, après la tenue du synode, heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les décrets qui y avoient été portés. Mais alors les hérétiques et les schismatiques commencèrent à s'élever et à parler bien haut contre le synode et les pères du synode, dont les sacrés décrets anathématisoient leurs erreurs. Ils protestèrent contre tout ce qui s'étoit fait, disant que les suffrages de ceux qui y avoient assisté, ou avoient été achetés à beaux deniers comptans, ou avoient été forcés. On prétend même que leur animosité fut si entière, que ce fut à leur sollicitation qu'un Tartare, nommé Bularfa, assassina le roi Léon et son père Hayton. Ce qui est vrai, c'est que le père et le fils périrent de la main de ce meurtrier.

Osein succéda à Léon III en 1316.

Ce prince, aussi religieux que ses prédécesseurs, crut que, pour confondre absolument et honteusement les schismatiques et hérétiques du royaume, il étoit à propos d'assembler un second synode dans la ville d'Adana : le patriarche Constantin fut du même avis.

Le synode assemblé en 1316, et composé de dix-huit évêques, cinq vertabiets, deux abbés, grand nombre de prêtres et de savans religieux, le roi présent et grand nombre de seigneurs, confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier synode, fit l'éloge des pères du concile de Sis, et ordonna l'exécution des décrets qui y avoient été publiés. Les catholiques en témoignèrent une joie universelle; mais les hérétiques et les schismatiques, qui ne changent jamais de caractère, et qui ne savent ce que c'est que de se rendre, et de captiver leur esprit sous le joug de la foi, ainsi que l'exige saint Paul des véritables fidèles, dirent une seconde fois du synode d'Adana ce qu'ils avoient faussement publié du synode de Sis.

Constantin, nonobstant les clameurs des schismatiques, pressa l'exécution des décrets des deux synodes, de Sis et d'Adana. Les quinze patriarches suivans en firent de même, et demeurèrent constamment unis au saint-siége. Leurs noms sont Constantin III, Jacques II, Mekhitar, Mesrob, Constantin IV, Paul Ier, Théodore II, Gerabied Ier, David IV, Gerabied II, Grégoire VIII, Paul II, Constantin V, Joseph III et Grégoire IX. Ces patriarches, tout orthodoxes et zélés qu'ils étoient, ne purent cependant contenir les schismatiques, et bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'église, et fanatiques dans leur rébellion, ne cessoient de causer aux catholiques et à leurs patriarches des avanies et des persécutions de la part des infidèles; et ce fut, comme on a sujet de le croire, en punition de leur obstination dans le schisme, et de la guerre qu'ils firent aux catholiques, que Dieu permit la destruction de leur monarchie, et la dure servitude où ils tombèrent et dans laquelle ils gémissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs et des Persans; car Osein II, qui mourut quelques années après le synode d'Adana, fut le dernier roi de l'Arménie; et les patriarches qui succédèrent à Grégoire IX, furent presque tous schismatiques et hérétiques.

Le premier qui lui succéda fut un moine nommé Cyriaque, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis la sainte relique de la main droite de saint Grégoire et de la rapporter à Echmiadzin, où il eut le crédit de se faire élire patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du patriarcat des Arméniens, qui dure encore aujourd'hui; car Sis a conservé jusqu'à présent son patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Cilicie et

la Syrie, et Echmiadzin a le sien. Celui-là fonde son droit sur une succession non interrompue depuis saint Grégoire, et celui-ci, c'est-à-dire le patriarge d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté et la prérogative de son siége, établi par saint Grégoire, dont il se dit le successeur légitime. Cyriaque ne jouit pas long-temps de sa dignité usurpée; car il en fut chassé deux ans après son usurpation en 1447.

Alors trois prétendans au patriarcat s'en mirent en possession; savoir : Grégoire X, Aristarces II et Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le patriarcat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas régner seul, emporta la sainte relique de la main de saint Grégoire dans l'île d'Aghtamar, où il avoit été patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succédèrent s'arrogèrent après lui le titre et le droit de patriarches d'Aghtamar. Ainsi, leur prétention fit alors un troisième patriarcat. Il faut cependant observer ici que la division des trois patriarches est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Arméniens, faite devant le pape Benoît XII en 1341, sous le règne de Léon IV, les patriarches de la grande et petite Arménie et d'Aghtamar sont nommément distingués; et dès-lors cette division des trois patriarcats que nous venons de nommer passoit pour être si ancienne qu'on la faisoit remonter au temps d'Héraclius. Le patriarche de la grande Arménie y est appelé le patriarche des colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne dans une histoire abrégée d'Arménie, écrite au commencement du huitième siècle, et imprimée par les soins du père Combesis, dominicain, sur un manuscrit de la bibliothèque du roi. Ce manuscrit rapporte que Chosroës ayant été rétabli sur son trône, avec le secours de l'empereur Maurice, céda à son bienfaiteur une partie de l'Arménie, et qu'alors les Grecs y firent élire un patriarche uni de sentiment avec eux, nommé Jean, pendant que Moïse étoit toujours reconnu patriarche des Arméniens, dans l'autre partie de l'Arménie qui resta aux Perses. Ce Moïse étoit un jacobite déclaré et si ennemi des Grecs et de leur rit, qu'on lui entendoit dire souvent: « Dieu me garde de manger ce qui a été mis au four, et de boire de l'eau chaude. » Il vouloit dire : « Dieu me garde d'user de pain levé à la messe, et de mettre de l'eau chaude dans le calice, comme font tous les Grecs.»

Cette ancienne scission du patriarcat ne dura pas long temps, et cessa sitôt que Chosroës reprit toute l'Arménie, ce qui arriva vers l'an 606 ou 607.

L'information dont j'ai parlé, qui fut faite devant Benoît XII, nous apprend encore que le patriarche de la grande Arménie se choisissoit son successeur et le consacroit, se réservant cependant jusqu'à la mort sa dignité et sa juridiction, et que le nouveau consacré demandoit ensuite au roi des Tartares des lettres confirmatives de son élection, lesquelles ne lui étoient accordées que moyennant une grosse somme d'argent payée comptant, sans préjudice d'une autre qu'il devoit payer au roi chaque année, mais dont il savait se dédommager en exigeant de chaque prêtre la valeur d'un florin par an, et de six gros d'argent pour leur administrer les sacremens.

Pour ce qui est de l'élection du patriarche de la petite Arménie, elle se faisoit en cette manière, ajoute ladite information. Les évêques assemblés par l'ordre du roi de Perse lui présentoient trois sujets. Le roi en choisissoit un et lui mettoit un anneau au doigt, qui coûtoit bien cher au patriarche choisi par le roi. L'information que je viens de citer dit que le patriarche qui étoit alors en place, l'avoit achetée du roi cinquante mille gros d'argent, et lui en payoit vingt mille tous les ans; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la sainte relique de saint Grégoire, dont il étoit le maître; car il l'imposoit sur la tête des évêques qu'il consacroit, et soutenoit habilement que cette imposition étoit si essentielle à la validité de sa consécration, qu'il ne reconnoissoit pour évêque que ceux qui avoient reçu de sa main cette imposition, ce qui lui attiroit autant de consécrations d'évêques à faire que les autres patriarches, qui ne pouvoient faire la même cérémonie, en avoient peu.

Il est à présumer que le patriarche Zacharie, qui enleva secrètement d'Echmiadzin la relique de saint Grégoire, pour la transporter à Aghtamar, s'en servit avec le même avantage, aussi bien que Sergius II, son successeur. Mais Sergius étant mort, Jean IX reporta la sainte relique à Echmiadzin, l'an 1476, et y tint le siége avec Sergius III, son concurrent.

Tout le siècle suivant vit tout à la fois deux et trois patriarches qui occupoient la chaire patriarcale, avec tous les inconvéniens qui ne manquent jamais d'arriver dans le gouvernement de plusieurs maîtres, mais au profit des rois de Perse, qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593, David et Melchisédech, qui exerçoient ensemble le patriarcat, ne pouvant plus payer au roi de Perse leur tribut ordinaire, appelèrent à leur secours l'évêque d'Hamit, ou Diarbekir, nommé Sérapion, et lui donnèrent une troisième place sur leur siége patriarcal. Cet évêque, qui étoit orthodoxe et bien intentionné, l'accepta dans l'espérance de servir l'église catholique; et comme il étoit noble et riche, il paya les dettes du patriarcat; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux sur le siége, le rendirent suspect à Schah-Abas, roi de Perse. Il en fut si persécuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut, en 1606.

Après sa mort, David et Mechilsédech se disputant le patriarcat d'Echmiadzin, Schah-Abas, pour les mettre d'accord, et faire en même temps le profit de sa ville capitale d'Ispahan, en y attirant de toutes parts les Arméniens très-dévots à saint Grégoire l'Illuminateur, fit apporter en sa ville la relique de la main de ce grand saint, et donna de plein droit le patriarcat à Melchisédech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année de deux mille écus; mais ce patriarche ayant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, et laissa le patriarcat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le compétiteur de son oncle Melchisédech, ayant appris sa fuite, vint au plustôt à Ispahan, pour y disputer à Isaac la place qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils se débattoient ensemble de la dignité patriarcale, Schah-Abas, roi de Perse, fit venir à Ispahan un vertabiet, nommé Moïse, qui apprit à ses officiers l'art de blanchir la cire. Ce service lui mérita les bonnes grâces de Schah-Abas, et celles de Schah-Séfi, son successeur et son petit-fils; en sorte qu'Isaac, devenu odieux aux Arméniens, et étant mort à Echmiadzin où il s'étoit réfugié, le roi donna le patriarcat à Moïse. Moïse étoit orthodoxe; il employa les trois années de son patriarcat à rétablir l'église patriarcale et le palais du patriarche, et mourut l'an 1632, après avoir donné pendant sa vie et à sa mort des marques d'une édifiante piété.

Philippe, très-zélé catholique, lui succéda. Il se rendit si agréable au roi, qu'il en obtint la permission de rapporter à Echmiadzin la sainte relique de saint Grégoire, qui avoit été transférée à Ispahan par ordre du roi, et qui y avoit été conservée pendant l'espace d'environ trente ans. Il fit réparer l'église des saintes Ripsime et Caïene. Ensuite il alla par dévotion à Jérusalem, où, s'étant trouvé avec le patriarche de Sis, nommé Niers, ils firent entre eux une alliance très-étroite; puis étant revenu à Echmiadzin, il y mourut l'an 1655.

Jacob III, aussi fervent catholique que son prédécesseur, tint après lui le patriarcat : il entreprit le voyage de Rome, pour témoigner sa parfaite obéissance au saint-siége; mais étant arrivé à Rome, il y mourut, après y avoir laissé sa profession de foi.

Eléazar Glaiotse, pareillement catholique, favorisa les missionnaires et leurs missions. Les missions reçurent un grand accroissement sous son pontificat, qui commença en 1680.

Nahabiet, son successeur, parut avoir les meilleures intentions du monde pour maintenir la foi catholique et l'union avec le saint-siége; mais sa mauvaise politique, qui lui faisoit craindre de déplaire au roi de Perse et aux schismatiques, le retint dans l'inexécution de de la bonne volonté qu'il avoit témoignée : il mourut en 1706.

Alexandre, évêque d'Ispahan, lui succéda : il fit une guerre secrète aux catholiques, cachant sous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup furieux.

Asvadour, qui est aujourd'hui sur le siége patriarcal, est un prélat pacifique, qui laisse vivre les catholiques en liberté. Il est le cent vingtième patriarche. Au reste, dans ce nombre de patriarches qui ont gouverné l'église arménienne, il est aisé de remarquer que le Sauveur des hommes l'a toujours chérie, malgré la résistance d'un grand nombre d'Arméniens aux lumières de l'Évangile, dont la Providence avoit voulu les éclairer; car il leur a envoyé de temps en temps de très-zélés patriarches catholiques, qui ont fait tous leurs efforts pour ramener à Jésus-Christ ceux de leurs ouailles que le schisme en avoit sépa-

rés. Leurs travaux, par la grâce de Dieu, n'ont pas été sans fruit; et à ce sujet je rapporterai, pour finir ce chapitre, un mémorable événement, que l'histoire ecclésiastique d'Arménie place en 1330, et qui est encore un sujet de bénir Dieu de tout ce qu'il continue d'opérer pour le salut de cette nation, qui lui est chère.

Un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, nommé Barthélemy, natif de Boulogne en Italie, ayant été sacré évêque et envoyé en Perse par le pape Jean XXII, établit sa résidence en la ville de Maraga, à deux journées de la ville de Tauris, et y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de sa sainteté et de sa science le firent bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit vinrent à la connaissance d'un abbé, nommé Isaïe, qui faisoit sa demeure près d'Erivan. Cet abbé passoit pour le plus savant homme qu'il y eût parmi les Arméniens : il avoit donné le degré de docteur à trois cent soixante-dix de ses disciples; il fit choix de celui d'entre eux qu'il estimoit le plus capable et le plus propre à être envoyé auprès de cet évêque latin, pour conférer avec lui, et connoître au vrai si le prélat méritoit tous les éloges qu'on en faisoit.

Ce jeune docteur, député par son maître, s'appeloit Jean de Kerna, distingué non-seulement par sa naissance, étant neveu du prince de Kerna, mais encore par l'opinion que l'on avoit de son érudition singulière. Le saint évêque le reçut parfaitement bien, conféra volontiers avec lui; mais il connut bientôt que le jeune docteur, tout savant qu'il étoit, n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la chaire de saint Pierre, et encore moins quelle devoit être l'union des membres avec leur chef, pour faire un corps parfait, c'est-à-dire quelle devoit être l'union des chrétiens avec le vicaire de Jésus-Christ, chef visible de son église, laquelle est son corps mystique. Ainsi le prélat comprit que toutes les conférences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laissoit ce jeune docteur dans l'ignorance d'un dogme qui le séparoit de l'église de Jésus-Christ. Il s'appliqua donc à lui expliquer ce que le Sauveur nous a appris dans son Évangile sur cet article; ce que les pères, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la nécessité de cette union des membres avec leur chef, et de notre humble soumission à l'église et à ses décisions, pour fixer la légèreté et les incertitudes de nos esprits, pour les empêcher de se laisser emporter à tout vent de doctrine, et enfin pour rendre notre foi inébranlable. Le jeune docteur, qui avoit l'esprit bon et droit, et nullement du caractère de ces demi-savans si prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres pour leur servir de règles, écouta avec docilité les instructions de l'évêque Barthélemy; il chercha à s'instruire de la vérité, conférant souvent avec le prélat. Il étudia en son particulier ce qui lui étoit enseigné dans les conférences : enfin il se convainquit lui-même de la certitude des dogmes que le schisme lui avoit fait ignorer : il en fit abjuration entre les mains du saint évêque; et ensuite Dieu voulut se servir de ce jeune docteur, éclairé des véritables lumières, pour les porter à ceux de ses confrères et de sa nation, qui étoient dans les ténèbres de l'erreur. Il commença par écrire une lettre dogmatique aux autres docteurs de sa connoissance qu'il jugea les mieux disposés à écouter la vérité et à la suivre. Il leur expliquoit dans cette lettre les raisons solides et convaincantes qui l'avoient obligé à rentrer dans l'église romaine, qui avoit été celle de leurs pères, et il les invitoient sur la fin de sa lettre, dans les termes les plus touchans, à venir se joindre à Kerna, pour prendre ensemble les moyens de procurer à sa nation la grâce que Dieu venoit de lui faire. Sa lettre eut l'effet qu'il souhaitoit : douze docteurs ses anciens condisciples, qui connoissoient et révéroient le mérite et la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivé à Kerna, il y invita l'évêque Barthélemy, qui s'y rendit volontiers. Le prince de Kerna, son oncle, fit toute la dépense de cette assemblée. Les douze docteurs embrassèrent les sentimens de l'évêque et de Jean de Kerna. Ils firent plus; car s'étant mis sous la direction du prélat, ils formèrent entre eux une association, qu'ils appelèrent la Congrégation des Frères-Unis, ou des frères de l'Union : ils prirent la règle de saint Augustin, avec les constitutions et l'habit des frères prêcheurs, au camail et au scapulaire près, qui étoient noirs. Ils s'appliquèrent ensuite à la traduction de plusieurs livres latins en la langue du pays, et de ceux particulièrement qui étoient les plus utiles à la nation. Puis ils allèrent prêcher, dans différentes parties de l'Arménie, les vérités de l'Évangile de Jé-

sus-Christ. Ils y combattirent le schisme et l'erreur avec un succès extraordinaire. Ils habitoient tous ensemble dans un même monastère, qui étoit dans l'archevêché de Maraga, dont Barthélemy étoit évêque : mais le nombre des frères de l'Union s'étant de beaucoup augmenté, ils se bâtirent quatre autres monastères : l'un à Tiflis en Géorgie, l'autre à Caffa dans la Chersonèse : un troisième à Saltance en Perse, et le quatrième à Naschivan. Ce dernier est le seul aujourd'hui qui subsiste et qui porte le titre d'archevêché. Cette province de Naschivan a le bonheur de posséder les dignes successeurs des Frères-Unis ou de l'Union, qui furent en 1356 incorporés à l'ordre de Saint-Dominique. On doit à la sainteté de leur vie et à leurs soins évangéliques, ce que nous avons déjà dit de la fervente piété et de l'inébranlable attachement des chrétiens de la province de Naschivan à l'église romaine.

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes pour les maintenir dans leur foi, il envoie dans les autres provinces de l'Arménie et de la Perse des missionnaires françois, pour cultiver les fidèles qu'il s'y est réservés, et pour ramener au sein de l'église ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignés par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement séparés par la corruption de leur esprit et de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux, pour jouir avec nous de la consolation que nous avons de voir ce troupeau de Jésus-Christ, tout persécuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre et croître en piété, et dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus sévères ici qu'en Europe.

Ceux qui vivent au-delà de nos mers, beaucoup plus occupés de leurs grandeurs et des biens du siècle que de leur salut, seront peu touchés de l'exemple des catholiques du Levant et prendront peu de part aux travaux des missionnaires : nous les plaignons autant que nous avons de reconnoissance pour ceux qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, et qui veulent bien partager avec nous le fruit de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du rit des Arméniens schismatiques.

Le rit de cette nation consiste particulièrement dans la liturgie, dans les sacremens, dans les fêtes, dans les jeûnes, dans le chant et dans les prières publiques. J'en ferai autant d'articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les églises, le pavé est couvert de nattes ou de tapis; la coutume est de quitter par respect ses souliers lorsqu'on y entre. Les autels sont de pierre, sans reliques, simples, étroits et faits de manière qu'on peut aisément tourner tout autour. Le crucifix est peint, ou fait de nacre de perles enchâssée dans du bois. Le calice et la patène ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crespon, sans pale. Le sanctuaire est séparé de l'église par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystère de la sainte messe. Il est rare qu'on dise deux messes en un jour dans la même église ; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque autel. Le prêtre qui la doit dire, couche dans l'église pendant la semaine. On n'y célèbre que des messes hautes et toujours à la pointe du jour ; mais la veille de Pâques les messes se disent le soir.

Le célébrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix ; son aube est étroite et courte ; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espèce de manche, qui ne monte que jusqu'au coude : son étole est ornée de croix ; les extrémités en sont étroites. L'amict du prêtre est comme un collier de moine d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules ; il est ensuite revêtu d'une chape. Les prêtres assistans n'ont simplement qu'une chape sur leurs habits.

Les diacres ont une aube, sans ceinture, et une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant et derrière. Les sous-diacres et les clercs ont un surplis, ou une aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le surplis ou l'aube sont marqués de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, et sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites aux quatre coins.

Les cérémonies des prêtres à l'autel sont celles-ci : le prêtre habillé se lave les mains, dit l'Introït au pied de l'autel, et fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le prêtre assistant dit *Misereatur;* le célébrant étant monté à l'autel, le baise trois fois ; l'archidiacre lui porte l'hostie, qui est d'un pain sans levain, et le prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui où l'on met les burettes dans quelques-unes de nos églises. Il y pose aussi

le calice, aprés y avoir mis du vin pur, et sans eau. Le diacre dit du milieu de l'église ces paroles : « Bénissez, Seigneur. » Le célébrant poursuit seul , disant : « Bénédiction et gloire au pére et au fils ; » et récite le psaume, l'antienne et l'hymne du jour; les clercs chantent trois fois le *Trisagion*, avec l'addition de Pierre Gnaphée : « Saint Dieu , saint fort, saint immortel, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous.» Les clercs ayant fini, le célébrant lit le psaume, la prophétie , et l'épître propre du jour; il se tourne vers le peuple , et dit : « La paix soit avec vous; et avec votre esprit, » répondent les clercs : ces paroles se répètent sept fois pendant la messe.

Le diacre lit l'évangile du jour. Dans le symbole, qui se chante après l'évangile, en parlant du Saint-Esprit, le schisme a supprimé ces mots : « Qui procéde du Père et du Fils. » Les *oblata* se font ensuite en cette manière. Le célébrant, le diacre et les clercs, les portent en procession autour de l'autel et chantent : « Le corps du Seigneur, et le sang de la rédemption est en présence », et le peuple se prosterne. Le prêtre étant remonté à l'autel, et s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du diacre, et lui donne le baiser de paix. Le diacre dit alors: « Donnez-vous la paix mutuellement, dans le baiser de pureté; et vous qui n'êtes pas dignes de communiquer aux mystéres, descendez à la porte, et priez. » Le célébrant étant venu à la consécration, il prononce d'abord ces paroles : « Prenant le pain dans ses saintes, divines, immortelles, immaculées et agissantes mains, il bénit, rendit grâces, rompit, donna à ses disciples choisis, saints et assis.... »

Le prêtre continue, et profére les paroles sacramentales, telles que nous les proférons sur le pain et sur le vin, qu'il élève pour être adorés du peuple. Après la consécration, et quelques prières faites avec des bénédictions, le célébrant lève le voile qui couvre le calice, et prenant l'hostie en main, dit trois fois : « Par ceci, tu feras véritablement le pain béni, le corps de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » Il ajoute, et dit trois fois : « Ton Saint-Esprit coopérant ; » et couvre le calice. Après ces paroles, le prêtre prie pour tous les états réguliers et séculiers. Le diacre en chantant fait mention des saints, et en particulier des saints Thadée et Barthélemy, Grégoire l'Illuminateur, auxquels il joint Jean Orodnicti, Grégoire Dukeratsi, et Barsam, tous trois hérétiques. Il fait aussi mémoire d'Abgare, Constantin, Tiridate et Théodose.

L'oraison dominicale est chantée par le peuple. Après l'oraison, le prêtre se tourne deux fois vers le peuple, et lui montrant l'hostie sur le calice, dit d'abord : « Les choses saintes aux saints ; » et à la seconde fois il ajoute : « Mangez le saint vénérable corps et sang de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec sainteté, lequel descend du ciel, habite parmi nous ; il est la vie. »

L'*Agnus Dei* se dit dans les termes dont nous nous servons, ou approchans, et le célébrant fait la communion. La communion étant faite, le diacre dit au peuple : « Approchez avec crainte et avec foi, et communiquez au saint : j'ai péché contre Dieu. Nous croyons au Père, Dieu vrai; nous croyons au Fils, Dieu vrai; nous croyons au Saint-Esprit, Dieu vrai. Nous confessons et croyons que c'est le vrai corps et sang de Jésus-Christ, qui nous sera donné en rémission de nos péchés.» Les clercs répondent et chantent : « Notre Dieu et notre Seigneur nous a apparu; béni celui qui vient au nom du Seigneur. » Alors le peuple communie; le célébrant le bénit, et chante : « Faites vivre, Seigneur, votre peuple ; » les clercs poursuivent en chantant : « Nous sommes remplis de vos bontés. » Le diacre ajoute : « Avec foi et avec paix; » et les clercs avec lui disent : « Nous rendons grâces. » Le célébrant marche ensuite vers le milieu de l'église ; il y fait quelques prières, et les finit en se tournant du côté du peuple, disant : « La plénitude de la loi et des prophètes ; vous êtes le Christ Dieu ; » puis il monte à l'autel, et après trois adorations: « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, ayez pitié de nous.» L'évangile de saint Jean se récite à la fin de la messe, selon la coutume de l'église latine.

Pendant la messe, les officians ne font aucune génuflexion, mais seulement des inclinations : le célébrant bénit le peuple plus de cinquante fois, étendant la main sans tourner le corps. Le diacre prononce presque autant de fois, et en même temps ces paroles : « Bénissez, Seigneur. »

Avant la messe, les Arméniens font une profession de foi qui est hérétique. Elle commence par un exorcisme, et finit par une confession de toutes sortes de crimes les plus capables

de choquer les oreilles pieuses et chastes.

Pour ce qui est de l'office divin qu'on récite dans les églises arméniennes, l'ancienne langue de la nation, qu'on peut appeler un arménien littéral, y est seul en usage; mais son intelligence est réservée aux ministres des autels lesquels, très-souvent, ne savent autre chose que le lire. C'est non-seulement par ce rit singulier que la nation se distingue des autres sociétés chrétiennes; mais encore par l'administration des sacremens, où ils ont introduit des abus à corriger, et d'autres à abolir, comme on le va voir.

ART. II. — DES SACREMENS.

Du sacrement de baptême.

L'évêque, ou le prêtre, qui administre le sacrement de baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'église, qu'on tient fermée : il y récite le psaume cent trentième, et diverses prières. Ensuite se tournant vers l'occident, il répète trois fois l'exorcisme; puis s'étant tourné vers l'orient, il fait trois fois les demandes ordinaires, sur la créance des principaux articles de la foi, et dit le psaume *Confitemini*, qui est le cent dix-septième. Alors la porte de l'église s'ouvre; et étant ouverte, on marche vers les fonts baptismaux. Le prêtre y oint l'enfant d'huile bénite. Il récite à haute voix le psaume, *Vox Domini super aquas*, et le troisième chapitre de saint Jean, où Jésus-Christ instruit Nicodème de la nécessité d'une régénération spirituelle que le saint baptême opère en nous; puis il bénit l'eau des fonts. Il y plonge le crucifix, et y répand le saint chrême, disant trois fois : *Alleluia*, avec ces paroles : « Que cette eau soit bénite, ointe et sanctifiée. »

Après ces premières cérémonies, le prêtre demande le nom qu'on donne à l'enfant; et le nommant alors par son nom, il le plonge entièrement trois fois dans l'eau des fonts, disant à chaque immersion : « N. serviteur de Jésus-Christ, qui se présente de sa propre volonté au baptême, est maintenant baptisé par moi, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le sang de Jésus-Christ, délivré de la servitude du péché; vous êtes fils adoptif du Père céleste, cohéritier de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit. Cette forme convient mieux avec la nôtre que celle des Grecs, en ce qu'elle indique le ministre qui baptise; mais c'est un abus de la répéter à chaque immersion; car le sacrement ayant son intégrité, et par conséquent son efficacité dès la première immersion, c'est pécher contre son unité, de réitérer deux fois l'immersion et les paroles, qui sont la matière et la forme du sacrement.

Un autre rituel arménien que j'ai vu prescrit une différente manière de conférer le baptême, mais qui n'est pas moins condamnable. Le prêtre dit à la première immersion : « Au nom du Père; » à la seconde, « Au nom du Fils; » et à la troisième, « Au nom du Saint-Esprit. » Cette répétition au nom, est contraire à l'institution de Jésus-Christ, dans laquelle les saints pères remarquent, contre les ariens et les Macédoniens, que les trois personnes de la sainte Trinité sont énoncées sous le mot au *nom*, une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence.

A ces erreurs des Arméniens, il faut ajouter un nouveau reproche qu'ils méritent, qui est d'attendre le huitième jour après la naissance d'un enfant pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent que l'enfant meurt pendant cet espace de temps sans baptême. Quelques-uns de leurs docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que dans cette occasion le baptême n'est pas absolument nécessaire à l'enfant; et c'est ce qui a donné occasion de les accuser de ne pas croire le péché originel. Cependant il est certain que la nation en général croit la nécessité du baptême.

Du sacrement de confirmation.

La confirmation se donne aux enfans incontinent après le baptême : le même prêtre administre l'un et l'autre sacrement; tel est l'usage ordinaire des églises du Levant. Leur chrême n'est pas seulement composé d'huile d'olive et de baume, ils y ajoutent le suc de différentes aromates confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive est très-rare dans le pays, quelques églises y avoient substitué l'huile de sésame; mais ils l'ont retranchée n'étant pas une matière convenable.

La bénédiction du saint chrême est attribuée au seul patriarche des Arméniens; il en envoie chaque année une portion aux évêques pour en faire la distribution aux prêtres. Ceux-ci craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangère, et s'exposent à l'altérer considérablement. Le rituel prescrit aux mi-

nistres de la confirmation de faire premièrement le signe de la croix avec le chrême sur le front de l'enfant qui vient d'être baptisé, et il prononce ces paroles : « La suave onction, au nom de Jésus-Christ, est répandue sur vous, le sceau des dons célestes au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Il ne répète point l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité aux onctions suivantes. A celle des yeux, il dit : « L'onction de la sanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le sommeil de la mort. » Aux oreilles : « L'onction de la sanctification, pour vous faire entendre les commandemens de Dieu. » Aux narines : « L'onction de la sanctification vous soit au nom de Jésus-Christ une garde à votre bouche, et une porte forte sur vos lèvres. » Dans le creux des mains : « L'onction de la sanctification soit en vous au nom de Jésus-Chrit la cause des bonnes œuvres. » Sur la poitrine : « L'onction de la sanctification formera en vous un cœur pur, et renouvellera l'esprit droit dans vos entrailles. » Sur la paume des mains, il dit : « L'onction de la sanctification vous sera, au nom de Jésus-Christ, un bouclier pour repousser les flèches du malin esprit. » Sur les pieds, il dit : « L'onction de la sanctification dirigera vos pas à la vie éternelle. »

Après toutes ces onctions faites, le ministre met une couronne sur la tête de l'enfant, et le communie étant encore à la mamelle.

Du sacrement de l'eucharistie.

Les Arméniens administrent le sacrement de l'eucharistie d'une manière qui leur est particulière. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie, quelque grand que soit le nombre des communians. Leur hostie est ronde, mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'hostie en autant de petites parties qu'il y a de communians ; il les fait tremper toutes dans le sang de Jésus-Christ ; et les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette manière de donner la communion avoit commencé à s'introduire dans l'église latine vers la fin du onzième siècle ; mais les papes Pascal et Urbain s'y opposèrent : le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, abbé de Cluny ; et le second la défendit dans le concile de Clermont. La raison est que, selon l'institution de Jésus-Christ, la participation de son sang se doit faire en le buvant. C'est par la même raison qu'environ l'an 1053, le cardinal Humbert désapprouva la pratique de l'église de Constantinople, de donner la communion dans une cuiller, qui contenoit une particule de l'hostie consacrée et trempée dans l'espèce du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, et les Arméniens celle de communier les enfans immédiatement après le baptême et la confirmation, nonobstant le grand inconvénient dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'hostie qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre qui lui est contraire, c'est la rareté des communions parmi les adultes ; car plusieurs passent les années sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année ; savoir, le samedi saint et le jour de l'Épiphanie. Le malheur est que plusieurs de leurs évêques et de leurs vertabiets, qui sont leurs docteurs, autorisent cette coupable négligence par leur mauvais exemple, car à peine disent-ils la sainte messe une fois l'année. Ils croient beaucoup faire que d'assister en certains jours à celles des prêtres, sans vouloir y communier, sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité de recevoir la communion de la main d'un prêtre leur inférieur.

Quant à leur manière de donner le saint viatique aux malades, leur rituel ordonne que le prêtre sera précédé de la croix et d'un encensoir : il récite des psaumes, des épîtres et des évangiles, le symbole de la foi, auquel il ajoute le Trisagion. Je ne sais pourquoi ils ont pour pratique de ne donner la communion, même aux malades, que quarante jours après la précédente communion.

Du sacrement de la pénitence.

L'incapacité des prêtres arméniens a introduit plusieurs abus intolérables dans l'usage du sacrement de pénitence. Le confesseur, pour avoir plus tôt fait, et pour avoir sa rétribution, a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite, sans y supprimer les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il s'en connoisse coupable ou non, répond : « J'ai péché contre Dieu. » Si un confesseur, mieux instruit de son devoir, interroge son pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera de péchés griefs ; mais

s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le confesseur prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, et lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas surtout de le questionner s'il n'a point de biens d'autrui; car si le cas y écheoit, il s'applique, ou à son église, la restitution qui est due à l'homme volé.

Pour ce qui est des prélats et des vertabiets, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inférieur, ils se croiroient trop humiliés qu'on les vît aux pieds d'un prêtre pour recevoir l'absolution de leurs péchés.

Les termes dont les Arméniens se servent pour prononcer l'absolution, sont différens de ceux que les Grecs y emploient. Les termes de ceux-là sont absolus, et ceux des derniers ont une forme déprécatoire. Voici la formule des Arméniens : « Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse miséricorde; qu'il vous accorde le pardon des péchés que vous avez confessés, et de ceux que vous avez oubliés; et moi, par l'autorité que me donne l'ordre sacerdotal, selon les divines paroles, tout ce que vous avez délié sur la terre sera délié dans le ciel; avec les mêmes paroles, je vous absous de tous vos péchés, que vous avez commis par pensées, paroles et œuvres, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Du sacrement de l'extrême-onction.

Les Arméniens reconnoissent l'extrême-onction pour un des sept sacremens institués par Jésus-Christ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'extrême-onction ayant, disent-ils, la vertu d'effacer les péchés, les peuples se prévaloient de cette opinion, pour s'exempter de la peine de confesser leurs péchés et de faire pénitence. Ainsi, pour corriger cet abus, ils ont supprimé le sacrement de l'extrême-onction.

Il faut cependant remarquer ici que, dans les églises d'Orient, on l'administre indifféremment aux sains et aux malades; car, disent-ils, Jésus-Christ l'a instituée pour guérir les maladies du corps et de l'âme; et c'est pour nous instruire de ce double effet du sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes : or, il arrive assez souvent que le corps étant en santé, l'âme est malade par la grièveté de ses péchés.

Mais les Arméniens ont une pratique bien singulière à l'égard des prêtres après leur mort.

Un prêtre vient-il de mourir, on en avertit aussitôt un autre prêtre, qui apporte le saint chrême, et qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, et sur le haut de la tête du cadavre, disant : « Que la main de ce prêtre soit bénie, ointe et sanctifiée par ce signe de la sainte croix, par cet évangile et par le saint chrême, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette dernière cérémonie, concluent quelques-uns de leurs docteurs, que consiste, à proprement parler, le sacrement de l'extrême-onction. Les Arméniens ont encore pour pratique de laver les pieds de tous ceux qui sont à l'église. Après les avoir lavés, les prêtres les oignent de beurre, en mémoire du parfum que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beurre faute d'huile, qui est rare dans le pays : l'évêque le bénit avant que de commencer le lavement des pieds, et dit, en le bénissant : « Seigneur, sanctifiez ce beurre, afin qu'il soit un remède contre toutes les maladies; qu'il donne la santé à l'âme et au corps de ceux qui en reçoivent l'onction. » Leur rubrique porte que cette pratique est recommandée par les apôtres inspirés du Saint-Esprit.

Du sacrement de l'ordre.

Le rit que les Arméniens observent dans les ordinations, est conforme, plus qu'aucun autre des églises d'Orient, à l'église romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du pape saint Grégoire-le-Grand, pour lequel ils conservent une singulière vénération.

Les prières que fait l'évêque en donnant les ordres sont belles et édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou fort peu, du sens de celles que l'église romaine emploie dans les ordinations : ainsi, je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de différent entre leur usage et le nôtre.

La tonsure chez les Arméniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'état ecclésiastique, avec cette différence que le rit romain ne donne aucun office au tonsuré dans l'église, et que le rit arménien le charge du soin de tenir l'église propre et nette : c'est pourquoi l'évêque met entre les mains du tonsuré un balai, et lui dit : « Recevez le pouvoir de nettoyer l'église de Dieu, et qu'en même temps le Sei-

gneur vous nettoie des péchés que vous avez pu commettre. »

Les Grecs confondent les autres quatre ordres, qu'on appelle moindres dans celui de lecteur. Mais les Arméniens les distinguent, et celui qui les reçoit reçoit de l'évêque, ainsi que dans le rit romain, ce qui doit être de son office : le portier reçoit les clés de l'église, et l'évêque lui dit : « Comportez-vous comme ayant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clé, et qui vous sont données ; soyez vigilant, priez tandis que vous ouvrez et fermez la porte de l'église. » L'évêque ensuite le conduit à la porte, et le diacre dit trois fois à l'évêque : « Enseignez-le. » L'évêque met la clé dans la serrure, disant aussi trois fois : « Faites ainsi. » Les autres moindres se donnent avec les cérémonies et les avertissemens qui leur sont propres.

L'habit de sous-diacre est une aube, et rien de plus. Celui du diacre est l'aube sans ceinture et une étole. Ils reçoivent de l'évêque ce qui est propre de leur ordre, et l'évêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'ordination des prêtres arméniens a des cérémonies particulières que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs psaumes et d'autres prières ; l'évêque s'informe ensuite des qualités du diacre qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un mariage légitime. Son information faite et jugée favorable, l'évêque impose la main droite sur la tête du diacre, et prononce les paroles suivantes : « Seigneur, Dieu tout puissant, créateur de toutes choses, rédempteur vivifiant et réparateur des hommes, qui, par votre bonté infinie, accordez à votre sainte église les grâces et les dons visibles et invisibles, nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder à celui-ci, votre serviteur, que, par cette invocation et cette imposition de mes mains, il reçoive l'ordre de prêtrise ; qu'il reçoive dignement votre Esprit saint, et le don de bien gouverner par la grâce de notre Seigneur et Rédempteur, qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les ordres différens, pour servir Dieu, et pour glorifier avec action de grâces le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles. Ainsi soit-il. »

L'évêque après cette prière, fait deux nouvelles impositions de sa main sur la tête du diacre qu'il ordonne ; il lui met l'étole sur le cou, une espèce de mitre sur la tête, un amict sur les épaules, une chape au lieu d'une chasuble ; il accompagne ces actions de différentes prières, et toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer que lorsque l'évêque lui donne et met la ceinture, il lui dit : « Recevez du Saint-Esprit le pouvoir de lier et de délier, que notre Seigneur Jésus-Christ donna aux saints apôtres, lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel et ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. » Ces paroles finies, l'évêque lui fait une onction dans les mains et sur le front, et lui présente ensuite le calice avec le vin, et la patène avec l'hostie, en disant : « Recevez, prenez ; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire le saint sacrifice, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, tant pour les vivans que pour les morts. »

L'ordination du prêtre finit enfin par la bénédiction que l'évêque lui donne en ces termes : « Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous, qui avez reçu l'accomplissement de l'ordre de prêtrise, pour offrir le corps et le sang de Jésus-Christ pour la paix et pour la rémission des péchés. Ainsi soit-il. »

Il y auroit ici une question à examiner, et que je ne fais que proposer ; savoir si la partie essentielle de l'ordination des prêtres arméniens consiste dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, ou dans la tradition du calice et de la patène : si on décidoit qu'elle consiste dans la tradition du calice et de la patène, il s'ensuivroit que le pouvoir de lier et de délier seroit donné au prêtre avant le pouvoir de consacrer, le prêtre ayant déjà reçu de l'évêque la ceinture, et par conséquent le pouvoir de lier et de délier, avant que d'avoir touché au calice et à la patène, auquel cas il y auroit un contre-temps et un abus manifestes. Cette raison donne sujet de croire que les Arméniens mettent la partie essentielle de l'ordination sacerdotale dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, laquelle précède le temps où l'évêque lui donne la ceinture et le calice avec la patène à toucher. En effet, lorsque l'évêque lui met le calice et la pa-

tène entre les mains, il lui dit ces paroles, qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné : « Recevez et prenez, car vous avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire le saint sacrifice, etc.

Les hérétiques, qui ne perdent jamais une occasion de faire glisser partout le venin de leur hérésie, ont inféré dans leur rituel une profession de foi qu'ils font prononcer aux ordinands, avant leur ordination, et qui est conçue en ces termes : « Nous croyons en Jésus-Christ une personne et une nature composée ; et pour nous conformer aux saints pères, nous rejetons et détestons le concile de Calcédoine, la lettre de saint Léon à Flavien : nous disons anathême à toute secte qui introduit deux natures. »

Du sacrement de mariage.

Les enfans des familles arméniennes se reposent absolument sur leurs pères et mères, ou sur leurs plus proches parens pour le choix de la personne qu'ils doivent épouser, et pour les conventions matrimoniales. Le mariage se célèbre à l'église ; les contractans s'y rendent de grand matin ; la future épouse y est conduite par sa famille ; son visage est couvert d'un grand voile qui la cache aux yeux de tous les assistans, et c'est à l'église seulement que son futur époux la voit pour la première fois. Le rituel contient de très-belles oraisons pour la bénédiction de l'anneau des fiançailles : la bénédiction nuptiale que le prêtre donne ensuite aux fiancés, est exprimée en ces termes : « Bénissez, Seigneur, ce mariage d'une bénédiction perpétuelle, et accordez-leur par cette grâce qu'ils conservent la foi, l'espérance et la charité ; donnez-leur la sobriété, inspirez-leur de pieuses pensées, conservez leur couche sans souillures, afin que, fortifiés de toutes parts, ils persévèrent dans votre bon plaisir. »

Après la célébration du mariage, ceux qui y ont été invités reconduisent les nouveaux mariés chez les parens de l'épouse, avec des cris de joie et des frappemens de mains qui en sont les marques publiques. La cérémonie des noces finit en présentant un bassin à tous les conviés, qui y mettent leur présent selon leurs facultés, et chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les noces chez les Arméniens sont défendues depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs mariages, qu'on appelle dirimans, sont ceux-ci : contracter avec une personne infidèle qui n'est point baptisée, avoir embrassé la profession religieuse ; être déjà engagé dans le mariage ; être lié de consanguinité et d'affinité jusqu'au quatrième degré avec la personne qu'on voudroit épouser. Le mariage entre les parens du mari et de la femme jusqu'au troisième degré, est défendu. Deux frères ne sauroient épouser les deux sœurs, ni les cousins-germains des cousines-germaines, ni même issues de germains. L'empêchement provenant de l'adoption légale se termine au second degré ; celui de l'adoption spirituelle s'étend au troisième. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend pour tous les enfans qui en naissent, que le même parrain et la même marraine. Les Arméniens ne mettent point au nombre des empêchemens, ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle simplement empêchans.

Il y a sujet de douter si l'ordre de prêtrise est chez eux un empêchement qui rend un second mariage nul et invalide, ou s'il n'est seulement qu'illicite ; la raison de douter est qu'un prêtre qui contracte un second mariage après la mort de sa première épouse, en est puni par la dégradation, sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs, privilèges, fonctions et habits du sacerdoce ; et il n'est admis que comme laïque à la participation des sacremens.

Pour ce qui est des troisièmes noces, les Arméniens les réprouvent et les jugent illégitimes de droit divin ; mais leur pratique y est contraire : car si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisième mariage, et sur un refus, menace de se faire mahométan ; alors son curé, sans avoir recours ni au patriarche ni à son évêque, la lui accorde promptement. Les Arméniens croient avoir remédié à de grands désordres par la coutume établie parmi eux, et qui tient lieu de loi, qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes noces.

A l'occasion du sacrement de mariage, dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette nation, mais qui lui est commune avec d'autres nations du Levant. Les Arméniens célèbrent la mémoire du baptême de Notre Seigneur le 6 janvier, et voici de quelle manière ils font cette fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour

de la fête, ces peuples courent en foule sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau voisin. Le patriarche, ou un évêque, ou un vertabiet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la cérémonie par la lecture de plusieurs prières et leçons tirées des saintes Écritures, et qu'ils appliquent à cette fête. Il bénit ensuite les eaux de la rivière, et y verse du saint chrême. Alors, disent les Arméniens, les eaux bouillonnent à gros bouillons, merveille dont ils sont les seuls qui s'aperçoivent. Mais ce qui est au vu de tout le monde, c'est l'empressement avec lequel ce peuple superstitieux et grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, et y va chercher les parties du saint chrême qui surnagent, pour s'en frotter les yeux, le visage et la tête. Leur dévotion en ce jour est si fervente, que le froid du mois de janvier, souvent excessif, et les eaux à demi glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition et plusieurs autres semblables, qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes nations, et que les désordres en sont inséparables, les magistrats turcs s'y transportent pour y remédier, et savent toujours se faire bien payer de leur présence.

ARTICLE III.

Des fêtes et jeûnes des Arméniens.

Les Arméniens ont très-peu de fêtes pendant l'année, qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes, et comme ils ont un grand nombre de fêtes, la plus grande partie de l'année se passe aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte et si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs et pénibles voyages, ne leur sont point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après midi; ceux qui le sont moins, avancent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du laitage, et d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson, et qu'on nomme *caviar*. Ce seroit un relâchement parmi eux, si quelqu'un usoit de l'huile d'olive et buvoit du vin. Enfin, on peut dire que, dans leurs jeûnes, ils ne vivent que d'herbes et de légumes cuits dans l'huile de sésame, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur sont ordonnés pendant l'année, ils ont encore cinq jours où le seul usage de la viande leur est défendu; et ces jours s'appellent *nevagadik*. Au reste, le grand nombre de jeûnes qu'ils observent, les prévient si fort en faveur de leur église, que lorsqu'ils la comparent à l'église romaine, ils traitent les chrétiens européens d'hommes lâches, sensuels et efféminés, et prennent de là occasion de faire l'éloge de la sainteté de leur église.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûne et de toutes leurs fêtes, le récit en seroit ennuyeux. Je rapporterai seulement ce qui mérite d'être remarqué. Les Arméniens ne disent point de messes les jours de jeûnes : ils ne la célèbrent que les jours de fête, parce que dans ces jours ils ne jeûnent point. Les mercredis et vendredis sont jours de jeûne, à moins qu'une fête particulière ne les en dispense. Ils n'ont pendant l'année que quatre fêtes non mobiles, qui sont l'Épiphanie, la Circoncision de Notre Seigneur, la Purification de la sainte Vierge et son Annonciation. Si le 15 août n'est point un dimanche, la fête de l'Assomption est renvoyée au dimanche suivant. Il en est de même de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qui ne doit être célébrée qu'un dimanche. Ces deux fêtes sont précédées de plusieurs jours de jeûne. Le samedi qui précède la fête de l'Assomption est employé à dire anathème au concile de Calcédoine et à saint Léon. Ils font la fête des trois cents dix-huit pères du concile de Nicée avec la même cérémonie le samedi, veille de la Nativité de la sainte Vierge, renvoyée au dimanche suivant, lorsque le 8 septembre est un jour ouvrable.

La fête de saint Serge, soldat, et de son fils, tous deux martyrs, et de leurs quatorze compagnons, est célèbre parmi eux. Ils la solennisent le samedi de devant la Septuagésime. Elle est précédée de cinq jours de jeûne, si rigoureusement observés, que plusieurs filles et garçons s'abstiennent de presque toute nourriture pendant ces jours-là.

Le dimanche de la Quinquagésime s'appelle *Pariegsentan*, c'est-à-dire bonne vie, comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le carême commençant le samedi suivant. Tous les samedis du carême sont destinés à des fêtes particulières. Celle de saint Grégoire l'Illuminateur se fait le cinquième samedi.

Le dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solennisé, comme dans l'église romaine, par la bénédiction des palmes et la procession. A son retour, un prêtre accompagné du diacre, entre dans l'église et en ferme la porte. L'officiant, qui est à la tête de la procession, frappe à la porte et chante les paroles : « Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des miséricordes, à nous qui vous invoquons les larmes aux yeux. » Le prêtre et le diacre qui sont dans l'église répondent : « Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre ? car c'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les justes entrent avec lui. » L'officiant et ceux qui l'assistent répondent : « Ce ne sont pas seulement les justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession et la pénitence. » Ceux qui sont dans l'église répliquent : « C'est la porte du ciel et la fin des peines promises à Jacob. C'est le repos des justes et le refuge des pécheurs : le royaume de Jésus-Christ, la demeure des anges, l'assemblée des saints, un lieu d'asile et la maison de Dieu. » L'officiant et les diacres ajoutent : « Ce que vous dites de la sainte église est juste et vrai, parce qu'elle est pour nous une mère sans tache, et que nous naissons en elle enfans de lumière et de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, et nous trouvons en elle le salut de nos âmes. »

Après ce pieux et touchant dialogue, la porte de l'église s'ouvre, la procession entre, et l'office finit par d'autres prières très-édifiantes. Les jours suivans et celui de Pâques n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'église romaine pendant la semaine sainte, ne sont point observées et ne sont point en usage. Ils célèbrent la messe le jeudi saint, et plusieurs y communient.

La seconde férie de Pâques est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prières et des évangiles. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, ils n'ont point de jeûne, ni les mercredis ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Arméniens célèbrent plusieurs fêtes qui leur sont particulières, et qui sont précédées par cinq jours de jeûne. Les principales sont la fête de l'Invention des reliques de saint Grégoire l'Illuminateur ; celle où ils font mémoire du jour auquel ce saint patriarche fut retiré du puits où Tiridate l'avoit fait jeter ; la fête des deux cents pères du concile d'Éphèse ; celles de saint Georges, des archanges, de Jonas, de saint Jacques de Nisibe, et de plusieurs hommes illustres de l'Ancien-Testament. J'ai parlé de la fête de saint Serge, soldat, qui est célèbre parmi les Arméniens, mais je n'ai rien dit du jeûne qui la précède, et qu'ils appellent d'*Artzibut*. Ce jeûne fait le sujet d'une grosse querelle qui est entre les Grecs et les Arméniens ; car ceux-là font un crime aux Arméniens de faire un tel jeûne, et voici l'histoire sur laquelle est fondé le reproche que les Grecs leur font. Artzibut, disent-ils, étoit le chien d'un évêque, qui précédoit son maître en tous lieux et qui annonçoit son arrivée ; l'évêque fut si affligé de la mort de son chien, qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Arméniens, que vous jeûnez ces cinq jours. Une fable aussi absurde que celle-ci ne méritoit pas que saint Nicon et le patriarche Isaïe en fissent un chef d'accusation. Mais ce qu'il y a ici de réel, c'est que le mot d'Artzibut signifie un avant-coureur ou un messager, et que le jeûne de saint Serge venant dans la semaine de la Sexagésime, annonce que le carême suit de près.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'office et du chant de l'église arménienne, pour finir tout ce qui regarde son rit. Les prêtres ont pour bréviaire le Psautier : ils le récitent en psalmodiant en différens temps, soit dans le chœur ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des saintes Écritures, des oraisons et autres prières. Pendant le carême, ils vont trois fois à l'église ; le matin, à midi et le soir : les autres jours ils n'y vont que deux fois, le matin pour y dire matines et la messe lorsqu'ils la doivent célébrer, et le soir pour dire vêpres. Leur chant est très-pesant, et imite en cela leur langue : ils sont persuadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur ; ils le notent par des points sur les voyelles, et s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'église.

CHAPITRE VII.

Des erreurs des Arméniens.

L'erreur capitale des Arméniens, et qui est l'origine et le fondement de leur schisme, est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jésus-Christ. Ils sont jacobites, et conviennent

avec les suriens et les cophtes dans la même créance. Ils confessent avec eux que Jésus-Christ est Dieu et homme parfait, ayant un corps et une âme comme nous ; que la nature divine s'est unie avec la nature humaine, sans qu'il se soit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, et sans aucun mélange et sans confusion. Ils avouent que selon la chair il a souffert la fatigue, la faim, la soif ; que c'est volontairement qu'il s'est livré aux souffrances de sa passion et à la mort ; mais que selon sa divinité il étoit impassible et immortel. Leur confession de foi, qu'ils récitent très-fréquemment, contient ces articles. Ils disent anathème à Eutichès comme ils le disent à Nestorius, et ils le condamnent comme complice d'Appollinaire, en ce qu'il a nié que le Sauveur fût homme comme nous. Quand donc sur l'aveu qu'ils font, que Jésus-Christ est Dieu et homme, l'un et l'autre parfait, et qu'il a souffert selon la chair et non selon la divinité, on veut les obliger à conclure nécessairement de cette doctrine, qu'il y a donc deux natures en Jésus-Christ. Ils se retranchent alors dans la comparaison de notre corps et de notre âme, lesquels, disent-ils, ne composent, par leur union naturelle, qu'une seule nature. Ce fut pour les chasser de ce retranchement qui leur paroît un fort imprenable, que Théorien, théologien grec, employa, dans ses conférences avec Niercès, patriarche de Sis, des argumens abstraits et métaphysiques, qui sont rapportés dans la Bibliothèque des pères. Mais comme notre foi n'a point besoin pour la défendre de toutes ces subtilités, qui réduisent souvent les opinions combattues de part et d'autre à une pure question de nom, Théorien se servit bien plus à propos de l'autorité des saintes Écritures et des pères, qui prouvent solidement l'existence de deux natures en Jésus-Christ. Le théologien grec auroit pu faire voir au surplus la défectuosité de la comparaison en question, dont les Arméniens mêmes doivent convenir ; car ils avouent, et il est vrai, que le Verbe s'est fait chair, que Dieu s'est fait homme ; mais ils n'osent pas dire que l'âme se fasse corps. Ils confessent que Dieu est né et qu'il est mort ; mais ils ne diront pas, et ne disent pas en effet, que l'âme soit étendue et formée par un arrangement de la matière et qu'elle meurt. Ainsi la comparaison dont il s'agit ne va pas plus loin qu'à expliquer l'union des deux substances dans une seule hypostase ; mais l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ opère ce qu'on appelle la communication des idiomes, laquelle n'a pas lieu entre le corps et l'âme.

Saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, dans son troisième discours contre les Sévériens, dont Photius nous a conservé un bel extrait, explique parfaitement l'usage légitime qu'on doit faire de cette comparaison et les justes bornes qu'on doit y donner, et il remarque que saint Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypostatique.

De ce faux principe d'une seule nature en Jésus-Christ, les Arméniens, de concert avec les autres monophysites, concluent qu'il n'y a qu'une opération en Jésus-Christ et qu'une volonté, entendant par ce mot de volonté l'action de la volonté, et non pas la faculté : c'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions théandriques, qu'ils ne s'accordent pas entre eux, et que, quand il est question d'expliquer leurs sentimens, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des eutychiens, et les autres celui des monophysites, tous hérétiques condamnés dans le concile de Calcédoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune avant le conciliabule de Thévin. Ses plus zélés partisans n'étoient que quelques moines et quelques évêques qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectionnés à leur parti, et ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouvèrent à propos un certain prêtre, né avec des talens, tout propre à être un chef de parti. Il se nommoit Jacques Zangales, homme adroit, séduisant, parlant bien, populaire, se donnant des airs de modestie et d'humilité qui cachoient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conférences avec quelques évêques et quelques vertabiets qui pensoient comme lui. Il fit si bien qu'il leur persuada de le sacrer évêque, ce qu'ils firent. Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commença à dogmatiser, parcourant les villes et les villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé et envoyé de Dieu : cette opinion conçue de lui, jointe à son art de bien parler, le faisoit écouter volontiers du peuple ; il faisoit chaque jour quelque conquête ; le nombre de ses disciples s'augmentoit, et devint si fort qu'on commença à les appeler jacobites, du nom de leur séducteur Jacques Zangales, et ce nom leur

est demeuré. Le conciliabule de Thévin, convoqué par le patriarche Nierces, surnommé Achdaraghensis, confirma les erreurs dont Jacques Zangales avoit déjà infecté les peuples. Il condamna de plus le concile de Calcédoine, et forma enfin le schisme qui dura plus d'un siècle.

Pour ne parler présentement que des Arméniens qui sont sous nos yeux, nous leur devons la justice de dire qu'ils n'entrent point dans toutes ces sortes de questions. Ils s'en tiennent en général à ce qu'on leur a dit, qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, sans en savoir davantage. Car, pour ce qui est des autres erreurs qu'on reproche aux Arméniens, et dont nous allons parler, on les doit moins imputer à la nation qu'à quelques-uns de ses docteurs qui veulent se signaler dans leur pays en dogmatisant contre l'église romaine, et qui croient en même temps qu'il est de leurs intérêts d'inspirer à leurs compatriotes du mépris et de l'aversion pour les catholiques romains.

Quelques-uns de ces docteurs arméniens soutiennent avec les Grecs que le Saint-Esprit ne procède que du Père, et nullement de la seconde personne de la sainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer que les églises arméniennes chantent le jour de la Pentecôte une prose contenue dans un de leurs livres nommé *Hiachoust*, où sont ces mots : « Guérissez, Seigneur, le Seigneur des vertus et vrai Dieu, source de lumières et de vie, Esprit saint, procédant du Père et du Fils. »

Comme une erreur conduit toujours à une autre, ils enseignent de plus que Dieu diffère la récompense des justes et la punition des pécheurs jusqu'après le jugement dernier ; et cependant, dans les prières publiques, ils demandent à Dieu qu'il place les âmes des défunts dans le royaume du ciel avec les saints, et ajoutent que les saints sont dans la gloire avec les anges.

A ces erreurs grossières ils en ajoutent d'autres, qui ne sont pas moins extravagantes, savoir : que Dieu créa toutes les âmes dès le commencement du monde, que Jésus-Christ, descendant aux enfers, en retira les damnés ; que depuis ce temps-là il n'y a plus de purgatoire, et que les âmes séparées de leurs corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Arméniens, et non sans raison, que se faisant honneur d'être chrétiens, ils défigurent le christianisme par des pratiques judaïques. En effet, ils observent le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux que la loi a déclarés immondes, dont ils exceptent la chair du pourceau, sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croiroient coupables d'un péché s'ils avoient mangé de la chair d'un animal étouffé dans son sang. Comme les Juifs, ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de leurs églises par le ministère de leurs prêtres. Ils trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée ; ils en font une croix sur la porte de leurs maisons ; le prêtre retient pour lui la moitié de la victime, et ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Il n'y a point de bonne famille qui ne vienne offrir son agneau aux fêtes de l'Épiphanie, de la Transfiguration, de l'Exaltation de la sainte Croix et de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils appellent le jour du sacrifice général. Ils font de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guérison de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en faisant ces sacrifices ils se condamnent eux-mêmes, car ils prononcent ces paroles contenues dans leur rituel : « Nous savons, Seigneur, que vous ne » voulez plus de victimes. » Ceux qui sont intéressés à les maintenir dans ces pratiques ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'église romaine, qui bénit des agneaux dans les fêtes pascales. Mais nous leur faisons remarquer la différence de leur pratique à la nôtre, car notre seule intention est de bénir des viandes qui nous sont données pour notre nourriture, mais non pas d'offrir à Dieu des sacrifices qu'il a abolis lorsqu'il nous a donné son Fils unique, qui s'immole continuellement pour nous.

Saint Nicon, célèbre missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite élégamment par le père Sirmond sur un manuscrit grec, et qui a été insérée dans les *Annales* de Baronius, met entre les erreurs des Arméniens, l'an 560, le retranchement qu'ils ont fait de deux endroits de l'Évangile : le premier est du verset XLIIIe du XXIIe chapitre de saint Luc, où cet évangéliste narre l'agonie et la sueur du sang de Jésus-Christ au jardin des Olives. Ce saint missionnaire a cru apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques docteurs schismatiques, qui non-seulement n'admettoient qu'une seule nature en Jésus-Christ,

mais qui soutenoient que Jésus-Christ avoit été impassible. Erreur, en effet, condamnée par ce verset XLIII[e] du XXII[e] chapitre de saint Luc.

Pierre le Foulon, patriarche intrus d'Antioche, et quelques autres docteurs après lui, donnèrent dans une hérésie contraire, soutenant que la divinité même avoit été crucifiée et qu'elle avoit souffert; et ce fut pour favoriser cette opinion impie que cet hérésiarque fit insérer dans le *Trisagion* des Arméniens, c'est-à-dire dans la prière qui répète trois fois *saint Dieu, saint fort, saint immortel,* les paroles suivantes : *qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miséricorde.* Mais les évêques arméniens catholiques anathématisèrent cette hérésie dans les conciles de Sis et d'Adana, proscrivirent cette addition hérétique, et ordonnèrent qu'on chantât publiquement le *Trisagion* en cette manière : « Saint Dieu, saint fort, saint immortel, Jésus-Christ qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miséricorde. » Dans cette prière catholique on reconnoît sa divinité et son humanité; on distingue deux natures en sa personne, l'une immortelle et exempte de douleur, l'autre souffrante et mortelle.

L'autre endroit retranché de l'Évangile que saint Nicon reproche aux Arméniens, est l'histoire de la femme adultère, en saint Jean, chapitre VIII. Mais comme cette histoire ne se trouve point dans quelques anciens manuscrits grecs, ni dans les exemplaires à l'usage de l'église d'Antioche, la traduction arménienne, qui aura été faite apparemment sur ces exemplaires, ne doit point être responsable de cette omission, d'autant plus que cette histoire n'a aucun rapport à leurs sentimens particuliers, et ne les doit point par conséquent intéresser.

A ces erreurs que l'on impute aux Arméniens, il faut ajouter leurs abus dans l'administration des sacremens dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et qu'il seroit inutile de répéter; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une consolante espérance de leur réunion à l'église romaine. On sait que le schisme les en sépare depuis bien des années; mais malgré leur séparation ils conservent un respect et une vénération pour la sainte église romaine et pour son chef, qui peut faire honte à des catholiques. Ils l'appellent le successeur de saint Pierre, à qui Dieu a confié son troupeau. Ils avouent sans peine que le siége de Rome est le plus ancien et le premier siége du monde chrétien, qu'il est la lumière qui chasse les ténèbres. Ces sentimens, et plusieurs autres, que la bonté divine conserve dans leurs cœurs, est comme un germe qui produit de temps en temps de bons fruits, mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour avec la grâce de Dieu. C'est pourquoi nous ne cesserons pas de cultiver cette bonne et aimable nation, portée naturellement à la piété et à tous les exercices de la religion les plus sévères. Nous prions les personnes qui liront ces Mémoires de nous aider du secours de leurs prières, afin qu'il plaise à Dieu bénir nos travaux évangéliques et ceux de nos successeurs, que notre compagnie ne manquera jamais de nous donner. C'est en leur faveur que sera le dernier chapitre qui finira ces Mémoires.

CHAPITRE VIII.

Manière de traiter avec les Arméniens.

Un de nos plus anciens missionnaires qui a eu le bonheur de travailler pendant bien des années, et avec de grands fruits en Arménie et en Perse, nous a laissé d'excellentes règles pour traiter avec les Arméniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes missionnaires que de leur faire part de ces avis importans.

Les ouvriers appelés de Dieu pour annoncer son royaume aux Arméniens, doivent commencer par gagner leur estime et leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur et de bonté dans les instructions qu'ils leur feront; il faut leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'église et celle de leurs ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, et se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui, bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, et les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Arméniens qui ne sont, pour me servir des termes de l'école, que matériellement hérétiques, d'avec ceux qui le sont formellement : la classe des premiers est la plus nombreuse; car c'est celle du peuple, qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance légère et confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières; ils

croient bonnement ne différer de nous que par le rit, et se font honneur d'être aussi séparés des protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, et seroient même dangereuses. Elles seroient inutiles, parce que ce peuple grossier et ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions, et ils iroient incontinent consulter leurs docteurs pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, et les exciteroient à nous susciter des persécutions et des avanies. Le missionnaire sage et prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, et le disposer à croire ce que l'église catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des hérétiques que nous avons dit être solennellement hérétiques, c'est-à-dire de ceux qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'église, et en particulier par le concile de Calcédoine, et qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément, il faut leur mettre sous les yeux les saintes Écritures, et les livres des pères grecs qu'ils respectent; leur faire voir avec douceur et charité les vérités qui y sont établies et qui détruisent leurs dogmes hérétiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux catéchismes et rituels, avec les anciens qui servoient de règle à leurs pères.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que des intérêts particuliers et des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les véritables motifs de leur conduite; on trouve très-souvent, particulièrement dans les prêtres et dans les évêques, que ceux-là, dans la crainte de perdre leurs ouailles et les profits qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs évêques, ne veulent point abandonner le schisme; et que les évêques, pour être bien dans l'esprit de leur patriarche et pour en recevoir des grâces, font gloire d'être attachés à sa communion. Il faut convenir que la conversion de ces intéressés politiques est très-difficile; mais elle n'est pas cependant impossible; car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des évêques et des curés qui vont de bonne foi abjurer le schisme et se réconcilier à l'église romaine. Ainsi il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience que le grain semé en terre y germe et vienne à maturité. Surtout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme ou d'hérésie. Vous vous fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume et de l'huile, et ne pas aigrir sa plaie avec du vinaigre.

A l'égard des Arméniens et Arméniennes qui se présentent pour revenir à nous, il est de conséquence de bien examiner les motifs de leur démarche pour n'y être pas trompé. Il faut se faire bien instruire de quelle manière ils ont vécu, étudier le caractère de leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers et changeans; il faut voir comment ils écoutent nos premières instructions, et quels fruits ils en retirent; il faut éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme et de leurs erreurs, et ne la leur accorder que lorsqu'on pourra moralement s'assurer qu'on donnera à l'église catholique un disciple fidèle et constant. Sans ces sages précautions on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées, qui aboutiroient à des rechutes scandaleuses.

Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance et la dissimulation entrent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes. Il faut cependant dire à leur honneur que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, et qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes catholiques qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur et de fermeté qu'on n'en voit dans les hommes.

Enfin, notre missionnaire finit ses excellentes règles par un avis qui est de conserver toujours avec les différentes nations du Levant un air de gravité, de modestie, et en même temps de douceur et de charité, qui gagne leur estime et leur confiance.

JOURNAL

Du voyage du P. Monier d'Erzerum à Trébizonde.

Nous partîmes le 17 octobre 1711 de la ville d'Erzerum, pour aller coucher à Cars [1].

[1] Ou Kars, au nord d'Erzeroum.

Comme notre persécution avoit commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines ; mais un des plus fervens d'entre eux, qui avoit souffert la bastonnade pour la défense de la foi, me vint trouver de nuit, et m'assura que tous nos disciples persévéroient constamment dans leur foi.

Je dis la sainte messe en actions de grâces, et je demandai à Dieu leur persévérance. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appelé Chacuf, qui n'avoit jamais vu aucun missionnaire. Il ne recevoit des instructions que d'un prêtre que j'y trouvai, et qui me dit dans un entretien, que le Saint-Esprit s'étoit incarné; que Jésus-Christ n'avoit eu que l'apparence de l'humanité; qu'il n'avoit tiré des enfers que sept cents âmes, et que ces âmes étoient répandues dans l'air, où elles attendoient leur dernier jugement. Je fis de mon mieux pour lui ôter de l'esprit toutes ces rêveries.

Il m'avoua franchement qu'il n'étoit pas savant; mais il n'en étoit pas moins opiniâtre à persister dans ces opinions extravagantes. Il fallut me contenter de demander à Dieu pour lui la docilité des enfans de lumière.

Le 19, nous passâmes par Chimaghil pour aller à Avirag, autre village, habité, partie par des Arméniens, et partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui assembla toute sa famille pour recevoir mon instruction; quelques-uns d'eux profitèrent de l'occasion qu'ils avoient de faire leur confession générale.

Le 20, sans nous arrêter à Baybourt, village, nous allâmes coucher à Varzouhan. A juger de ce lieu par les masures de deux grandes églises ornées de mosaïques, et par les autres restes d'un grand mausolée, il est à croire qu'il étoit autrefois plutôt une ville qu'un village; le prêtre, seul curé de ce lieu, se disoit avoir été disciple du vertabiet Aviedik, le plus grand persécuteur que les catholiques aient jamais eu dans le Levant; son disciple étoit tout fier d'avoir eu un tel maître. Il voulut disputer avec moi en présence d'un diacre, et de plusieurs autres chrétiens qui s'étoient assemblés dans la maison où j'étois. Les témoins de notre dispute convinrent qu'il n'avoit pu répondre à mes objections, et me promirent de faire à mon retour abjuration du schisme où leur curé les entretenoit.

De Varzouhan, nous passâmes par Palakou, village qui n'en est qu'à trois heures de chemin : nous y séjournâmes. Le 21, le prêtre du lieu m'invita à loger chez lui ; il ne demandoit qu'à être mieux instruit qu'il ne l'étoit. Je lui laissai deux livres arméniens pour lui donner les instructions que mon peu de loisir ne me permettoit pas de lui faire. L'un étoit une exposition de notre foi, l'autre du devoir des pasteurs des âmes.

Lorsque je pris congé de lui, il parut si content de moi, qu'il me dit par amitié et par estime, que je devrois être un de leurs vertabiets. J'espère qu'il profitera de la lecture de mes deux livres.

Le 22, nous fûmes à Teké, village qui n'est habité que par des Turcs. Les ruines d'un château sur un rocher sont tout ce que nous y vîmes de plus beau.

De Teké nous allâmes à Gumickané, où nous étions rendus le 23. Nous logeâmes hors de la ville dans la maison d'un aga, ami de Mustapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, et presque toujours sur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du village de Jotauvry, habité par des Grecs, qui n'ont que de mauvaises maisons éparses çà et là, sur le penchant des deux montagnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à Trébizonde, qui est dans la Cappadoce supérieure. Cette ville est située sur la mer Noire, et est célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. Alexis l'avoit établie en 1204, et Mahomet II la détruisit en 1460: ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été[1].

J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens

[1] C'est l'ancienne Tropezus. Elle a pris de l'importance dans ces derniers temps. On y compte 30,000 habitans dans les temps ordinaires et le double au temps des grandes foires et de l'arrivée des caravanes qui viennent du sud.

Quoique les rues soient étroites, il y en a plusieurs qui ont des trottoirs. Les bazars sont très animés. Les mosquées sont au nombre de dix-huit. Celle de Sainte-Sophie est dans une ancienne église chrétienne. Une autre est placée dans un ancien temple d'Apollon. Quelques ruines de monumens antiques se voient dans différens quartiers. Tous les environs sont remplis de couvens arméniens et grecs.

Les chrétiens ont dans la ville un quartier séparé. Ils ne sont pas nombreux et tous sont schismatiques.

Les maisons sont généralement basses et en pierre. De l'une à l'autre, on ménage des communications secrètes, afin que dans les temps de sédition on puisse se défendre ou se sauver plus commodément.

Les bains sont remarquables par l'élégance de leur architecture; le marbre, les peintures, tout y est

sous la direction de quatre prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les catholiques. Je leur fis plusieurs instructions ; je les préparai à s'approcher des sacremens ; j'y établis la confrérie du Rosaire, et j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveler dans le clergé catholique, d'où dépend celle du peuple.

Avant que de quitter Trébizonde, je désirai savoir les circonstances de la précieuse mort du saint Arménien que j'avois connu à Constantinople, et dont j'avois eu la confiance. Il s'appeloit Cogga Bagdassar. Son mérite personnel faisoit qu'il étoit de tous les Arméniens le plus honoré, estimé et respecté. Sa foi étoit si vive, et son désir de la porter chez toutes les nations étoit si ardent et si pur, qu'ayant appris que l'évêque du lieu de sa naissance professoit une religion contraire à la foi catholique, et la prêchoit à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte, et non-seulement il l'obtint par le crédit que lui donnoit la considération qu'on avoit pour lui, mais il eut encore un commandement pour en nommer un autre à sa place.

Voulant donc mettre son commandement en exécution, il vint à Trébizonde, où j'apprends qu'ayant trouvé en cette ville un évêque bon catholique, il lui avoit donné sa nomination, et lui avoit mis entre les mains le commandement du grand-seigneur. Cet évêque étoit de ces naturels vifs et ardens, qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les règles de la prudence et de la discrétion : car se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucun ménagemens, faire passer ses sentimens dans l'esprit et le cœur de ceux qui ne les avoient pas. En vain son bienfaiteur faisoit-il son possible pour l'arrêter ; il n'en put venir à bout. Enfin l'évêque porta si loin son zèle outré et indiscret, que les schismatiques ne s'en tenant plus aux murmures, allèrent déclarer au bacha que l'évêque et Bagdassar vouloient les forcer à se faire francs, c'est-à-dire à professer la religion du pape ; et pour rendre leur accusatiou plus grave, ils ne manquèrent pas d'ajouter que l'évêque et Bagdassar étoient tous deux ennemis de sa hautesse. Le bacha les fit mettre aux fers ; et sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus. Le bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire mahométan, pour se tirer du supplice ; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimoit très-heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ, et que, pour toutes choses au monde, il ne voudroit pas perdre l'occasion de répandre son sang, pour mériter une place dans le royaume de Dieu. Il mourut en effet martyr de Jésus-Christ.

Je me fis conduire sur son tombeau, qui est dans le cimetière près de l'église. Nos catholiques y vont souvent prier. J'avoue que je me sentis plus inspiré que jamais, de demander à Dieu, par l'intercession de ce digne confesseur de Jésus-Christ, la conversion de toute sa nation.

Après avoir séjourné onze jours à Trébizonde, et Mustapha aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plus tôt que je ne l'aurois voulu : car, vu les dispositions présentes de cette ville, j'avois lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le royaume de Dieu.

Étant donc partis de Trébizonde le 7 novembre, nous employâmes la matinée, depuis six heures jusqu'à midi, à grimper une haute montagne ; mais par un chemin, qui, tout rude qu'il étoit à monter, nous étoit cependant très-agréable, car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes espèces : sapins odoriférans, chênes-verts, peupliers, ormeaux, entrecoupés de lauriers-roses en buisson ; à chaque pas nous découvrions de nouveaux villages situés sur la côte, et séparés les uns des autres par des bois, et par quelques petits cantons de terre cultivée : ils s'étendoient jusqu'au bas du vallon terminé par une vaste prairie arrosée de divers ruisseaux que l'art y avait conduits, aidé de la nature.

Sur le soir, nous arrivâmes au village de Salauroy. Plusieurs Grecs qui savoient mon arrivée me vinrent trouver dans la maison où je devois passer la nuit ; ils me prièrent avec instance de leur faire une instruction, dont ils étoient privés depuis long-temps. Il me fallut passer une partie de la nuit avec eux pour les satisfaire.

Nous marchâmes la journée suivante pour gagner Gumichkané ; comme nous y devions faire quelque séjour, on nous logea dans le palais du bacha. La ville est bâtie à mi-côte d'une haute et stérile montagne ; les maisons rangées en amphithéâtre, et à différens étages, regardant toutes le nord. Lorsqu'à la fin du jour elles sont

d'une rare magnificence. Il y en a de très-commodes pour les pauvres.

Le commerce d'exportation consiste en chanvre, toiles, cordages, filets, et aussi en tabac, cire et métaux pour Constantinople et l'Archipel ; en fruits secs, en étoffes, et même en vin pour la Russie.

éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles font une illumination toute des plus agréables. Le bas de la ville est baigné par les eaux d'un torrent qu'on voit se précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux.

Les Grecs ont dans Gumichkané six cents maisons et sept églises. Les Turcs y ont quatre cents maisons et deux mosquées. Nul peuple ne se seroit jamais avisé de venir habiter en un lieu si sauvage, et aussi mal situé que celui dont nous parlons, sans l'espérance de pouvoir s'enrichir des mines de différens métaux que cette haute montagne et les voisines cachent dans leur sein ; et c'est aussi le seul, mais puissant attrait qui y a attiré les Grecs et les Turcs, qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très-pénible, dont d'autres profitent.

Je dirai ici ce que j'ai vu de ces mines, et de la manière dont on tire les métaux. La minière est une pierre noirâtre et friable, laquelle réduite en poussière, et mêlée de litarge, se met au fourneau ; tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, tombe au fond du fourneau, et se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du réverbère : alors le plomb est le premier qui se détache ; l'or et l'argent jetés ensuite dans l'eau froide, se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend par semaine deux cents drachmes d'argent, et trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre et de plomb. Les Grecs sont les entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes ; car il faut qu'ils entretiennent cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le grand-seigneur a un officier sur les lieux pour lever ses droits : cet officier en rend cent cinquante bourses au grand-seigneur ; mais il en retient presque autant pour lui. Des marchands arméniens transportent en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or et l'argent, qui est continuellement sous les yeux des habitans de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche qui parle de l'abondance du cœur, est toujours ouverte pour en discourir, ce qui leur ôte absolument toute pensée de religion et de salut. Je fis mon possible, mais inutilement, pour leur faire connoître les véritables richesses qu'ils devoient rechercher, et qu'ils laissoient malheureusement perdre. J'appris qu'ils avoient un évêque ; je crus lui devoir rendre une visite de pure civilité. Je le trouvai si touché de la mort d'un neveu qu'il avoit enterré la veille, qu'il ne me fut pas possible de lui parler de son peuple. Je liai conversation avec un autre évêque arménien, un caloyer et deux prêtres ; mais après quelques discours, je compris que, pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'évêque arménien étoit mieux disposé ; il me témoigna même qu'il pensoit à quitter son diocèse, pour se retirer dans une ville ou dans un monastère, où il pût librement faire profession de la religion catholique ; mais je lui représentai qu'il feroit mieux de garder son siége, et de tâcher de faire entrer son peuple dans son sentiment.

Le peu de fruit de mes paroles dans le voisinage de ces mines, me faisoit désirer d'en sortir, pour aller travailler ailleurs plus utilement, et nous rapprocher de ma mission d'Erzerum. Nous en partîmes le 10 de décembre ; nous allâmes coucher à un village turc nommé Sroba, et le lendemain 11, nous arrivâmes à Palacour. J'espérois y recevoir la profession de foi d'un prêtre, qui m'avoit promis de la faire à mon retour ; mais l'embarras des noces d'une de ses filles lui servit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devoit faire à Erzerum.

Le 12 du même mois, nous laissâmes à notre gauche Varzouhan et Baybourt, pour aller à Arousga, village d'Arméniens et de Turcs, où je n'eus de temps que pour instruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuf : j'engageai le curé du lieu à se rendre incessamment à Erzerum, où il m'avoit promis de venir faire sa profession de foi.

Nous arrivâmes enfin à Erzerum le 16 décembre ; mon premier empressement fut pour aller trouver nos catholiques. Je les trouvai par la grâce de Dieu dans la ferveur où les persécutions passées les avoient mis ; j'espère qu'avec la protection et l'amitié dont notre aga m'honore, je continuerai ma mission avec succès. Je vous demande, mon révérend père, le secours de vos prières, afin que je puisse toujours agir et souffrir pour Dieu. J'aurai soin de satisfaire le désir que vous avez d'être instruit de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'opérer par notre ministère. Je suis, mon révérend père, votre, etc.

MÉMOIRE

De la Mission d'Erivan [1].

Erivan est une ville bâtie sur la frontière de Perse, au 40e degré de latitude, et au 63e de longitude. Elle est située au bout de cette grande et fameuse plaine, où l'on croit que Noé, après le déluge, offrit à Dieu son premier sacrifice; et elle a près d'elle le mont Ararat, où l'on dit communément que s'arrêta l'arche, lorsque les eaux commencèrent à décroître. Les fortifications d'Erivan ne sont ni belles, ni de grande défense; elles consistent dans une double enceinte de murailles toutes de terre, et dans quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblemens de terre y sont fréquens. Il y en eut un si terrible il y a quinze ans, que toutes les maisons en furent renversées, et la moitié des habitans ensevelis dans les ruines. Les fruits y sont abondans, mais malsains, les eaux n'y valent rien; les chaleurs y sont excessives; l'air y est si corrompu, que, pendant les mois de juillet et d'août, on est obligé d'en sortir, et d'aller dresser des tentes à la campagne pour y mettre sa vie en sûreté.

Le monastère d'Echmiadzin, où le grand patriarche des Arméniens tient son siége, n'est pas éloigné d'Erivan. Il fait par sa proximité le principal ornement de cette ville. Comme les églises arméniennes se conforment en matière de religion au sentiment de leur patriarche et de son monastère, nos missionnaires furent persuadés que leur conversion à la foi catholique dépendoit principalement de celle du patriarche.

Dans cette persuasion, ils cherchèrent les moyens de s'approcher de ce prélat et de gagner ses bonnes grâces, afin de le gagner lui-même et sa nation, à la seule et véritable église, qui est celle de Jésus-Christ. Pour réussir dans ce projet, ils crurent devoir commencer par se procurer un établissement à Erivan, où ils furent à portée de rendre souvent leurs devoirs au patriarche. Le mauvais air de cette ville, et surtout pour les étrangers, ne fut pas capable de les détourner de ce dessein. Ils l'appréhendoient beaucoup moins que les obstacles presque invincibles, qu'ils auroient à surmonter pour parvenir à leur fin; car il falloit d'abord avoir des lettres-patentes du roi de Perse, pour s'établir dans cette ville, et ils n'avoient ni crédit ni patron à sa cour : de plus, il falloit n'y pas trouver d'opposition de la part du patriarche et des vertabiets, et leur opposition étoit certaine. Nonobstant toutes ces difficultés, nos missionnaires se confiant en la puissante protection de Dieu, mirent la main à l'œuvre. Ils cherchèrent d'abord accès auprès de sa majesté persienne; mais les entrées chez ce prince leur furent long-temps fermées. La Providence enfin leur ouvrit un chemin pour parvenir à son trône. En voici l'occasion. La province de Nachivan, qui est une des principales provinces de la grande Arménie, renferme plusieurs villages catholiques, dont les habitans doivent aux pères de Saint-Dominique, non-seulement leur conversion à la foi de Jésus-Christ, mais encore leur fervente piété, que l'espace de quatre cents ans n'a pu interrompre ni diminuer. Ces fidèles Arméniens se sentant de jour en jour, et plus que jamais, accablés du poids des mauvais traitemens qu'ils recevoient de leurs ennemis, ou plutôt des ennemis de la religion, crurent pouvoir trouver un remède à leurs maux dans la protection de Louis-le-Grand. Ils entendoient souvent dire que son zèle le portoit à étendre la religion catholique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés. Ils n'ignoroient pas d'ailleurs la haute estime que le roi de Perse avoit conçue pour ce grand monarque, dont la renommée publioit partout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'y adresser, et voici l'occasion qu'ils en eurent.

Messire François Piquet, évêque de Césaropole, fut alors nommé par le saint-siége à l'évêché de Babylone, avec la qualité de vicaire apostolique. Louis XIV le choisit en même temps pour être consul de la nation françoise en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté de ce prélat, jointe à ses autres titres

[1] Erivan ou Chirvan, capitale de l'Arménie, a une population qui n'est pas en rapport avec son étendue. Elle a été beaucoup plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y a une ancienne et une nouvelle ville. L'ancienne fut ruinée par les guerres; la nouvelle est bâtie aux bords de la Zengui, rivière rapide.

Erivan est la résidence du patriarche arménien. On vante les jardins de cette ville et les vignobles de ses environs.

Prise par les Turcs en 1769, elle fut ressaisie par les rois de Perse, de l'empire duquel elle faisoit partie, lorsqu'en 1828 elle a été conquise par les Russes et réunie à l'empire des czars.

d'honneur et de dignité, qui lui attiroient le respect et la vénération de tout le pays, furent autant de motifs qui déterminèrent les catholiques de Naschivan à recourir à ce saint évêque, pour faire porter leurs très-humbles requêtes au trône du roi de France : Dieu bénit leurs intentions. Le prélat fut si touché de la misère extrême, où la dureté et l'avarice des infidèles les avoient réduits, qu'il en écrivit au feu père de La Chaise, pour l'engager d'être auprès du roi l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervens chrétiens.

Le père de La Chaise, qui connoissoit mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand prince, lui fit le rapport de leur requête, et de la lettre de son consul. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser le roi à leur soulagement. Il prit à l'heure même la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au sophi, et chargea en même temps un de ses ministres d'écrire pour le même sujet au premier ministre du roi de Perse : il fit plus, car il voulut joindre des présens à sa lettre, et ordonna qu'on préparât ceux qu'on croiroit devoir être les plus agréables à sa majesté persienne. On fit faire des ouvrages à ressorts, tels qu'on n'en avoit point encore vu, non-seulement en Perse, mais même en France. Ces ouvrages étoient de grandes montres qui avoient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentoient à chaque moment le mouvement ordinaire du soleil sur son zodiaque, et celui de la lune, leurs éclipses, le mouvement des planètes et leur conjonction, les heures du jour et de la nuit, les mois et les années, et tout cela dans son ordre successif et naturel.

On entretenoit le mouvement continuel de ces machines par le moyen des clés qui les montoient, comme nous montons nos pendules.

On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques et si rares à des personnes capables de les bien gouverner. Le père Longeau et le père Potier, jésuites, qui devoient partir de France pour être missionnaires en Perse, furent chargés des lettres du roi et du soin de ces riches présens.

Ils partirent de Paris le 15 octobre 1682, et après bien des dangers et des fatigues inséparables d'un si long voyage par mer et par terre, ils arrivèrent à Ispahan, capitale du royaume de Perse, au mois d'octobre, précisément au même jour qu'ils étoient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée, ils allèrent rendre leurs respects à l'évêque de Babylone, et lui rendre compte de leurs ordres. Ils en furent reçus avec autant de joie que le prélat avoit de bonté et d'affection pour notre compagnie. Les deux pères missionnaires, après quelques jours de repos, mirent les présens en état d'être offerts à sa majesté. L'évêque de Babylone demanda audience du sophi pour les lui présenter avec les lettres du roi son maître. Le sophi, voulant dans cette occasiou faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'ambassadeur du roi de France, lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent étant superbement vêtus. Le roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du roi son maître, et fit, en la recevant, un éloge du roi de France qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux pères missionnaires et les présens dont ils étoient porteurs. Le sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher pour les considérer de plus près et examiner les différens mouvemens que les ressorts donnoient à ces machines, qui lui représentoient dans un petit objet toute la face du ciel. Il faisoit remarquer à tous les seigneurs qui l'environnoient la délicatesse et la nouveauté de ces ouvrages inconnus jusqu'à présent à tous les Persans. Il mêloit dans ses discours des louanges du roi qui avoit des sujets capables d'inventer et d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin, sa majesté ajouta plusieurs choses obligeantes pour l'évêque de Babylone; elle l'assura de la joie qu'elle avoit de le voir à sa cour. Le prélat crut alors devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au roi sa supplique. Elle contenoit plusieurs articles qui étoient autant de grâces qu'il demandoit à sa majesté : entre autres, il la prioit, de la part du roi de France, d'avoir la bonté d'accorder aux deux pères missionnaires la permission de s'établir à Erivan, et d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa requête, il supplioit très-humblement sa majesté persienne de donner sa protection à ses fidèles sujets de la province de Naschivan, qui souffroient une continuelle oppression contre ses intentions royales. Le roi se fit lire et interpréter la supplique de l'ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y au-

roit, et accorda sur-le-champ et très-volontiers, aux deux pères missionnaires leur établissement à Erivan. L'évêque de Babylone et les deux pères firent au sophi leurs respectueuses actions de grâces et se retirèrent. Quelque temps après, les deux pères missionnaires ayant pris congé du roi, partirent d'Ispahan pour aller à Erivan, et ils y arrivèrent le 18 juillet de la même année. Ils allèrent d'abord au palais du khan et lui présentèrent leurs lettres-patentes, par lesquelles le roi lui ordonnoit d'établir les deux pères dans la ville d'Erivan, et de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux chrétiens ses sujets. Le khan les reçut très-favorablement : « Choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, et je ferai défense à qui que ce soit de vous molester. »

Ces commencemens alloient trop bien pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avoient prévue. Le patriarche d'Echmiadzin fut bientôt instruit de l'établissement que les deux pères s'étoient procuré à Erivan. Les vertabiets schismatiques qui étoient auprès de sa personne n'omirent rien pour l'animer contre les deux missionnaires. « Ils ont méprisé votre trône, lui représentoient-ils, ils veulent habiter près de vous sans votre permission; ils vont y enseigner une doctrine opposée à celle de votre monastère, et vous enlever vos sujets. » Il n'en fallut pas davantage pour irriter le patriarche. Jaloux de son autorité et animé de l'esprit de schisme, il envoya sur-le-champ faire défense expresse aux deux missionnaires de passer outre, sous peine d'excommunication, et défendit pareillement, sous la même peine, aux Arméniens de s'adresser à eux et de favoriser leur entreprise. Cette signification ayant été faite aux deux pères, ils demandèrent conseil aux Arméniens catholiques de ce qu'ils avoient à faire pour adoucir l'esprit du patriarche. Leur avis fut qu'ils allassent lui rendre une visite de civilité qui pourroit le gagner, et détruire par leur présence les préventions qu'on lui avoit données contre eux; ils suivirent ce conseil; ils allèrent au monastère, mais le patriarche ne voulut pas les voir. Le khan en ayant été informé, appela les deux missionnaires et leur dit que sa seule protection leur suffiroit pour les mettre en possession de leur établissement, conformément aux ordres qu'il en avoit du roi son maître; mais un triste et subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance : ce fut la mort du père Longeau.

Ce père tomba tout à coup dans des convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle et d'une faim dévorante. Le malade se sentant frappé à mort, demanda les derniers sacremens de l'église; il les reçut, et mourut incontinent après, âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie jugèrent que sa mort n'étoit pas naturelle, et on en vit des marques après son décès. Quoi qu'il en soit, la nouvelle mission perdit celui qui en avoit jeté les premiers fondemens.

Le patriarche, toujours irrité, témoigna sa mauvaise volonté, même après la mort du missionnaire; car il défendit à tous les prêtres arméniens de donner la sépulture à son corps, qui demeura trois jours sans être inhumé, et il fallut employer l'autorité du khan pour faire rendre au défunt les derniers honneurs.

Nous devons, à la mémoire de ce digne missionnaire, dire de lui qu'il joignoit un excellent esprit à une très-rare vertu, et une douceur, une bonté, une charité pour tout le monde, à une austère sévérité pour lui-même: les instrumens teints de son sang, qu'on trouva après sa mort, en furent des preuves bien sensibles. Son courage fut toujours au-dessus de toutes les contradictions qu'il eut à soutenir, rien n'étant capable de le rebuter quand il s'agissoit de la gloire de Dieu; dangers, persécutions, menaces, travaux, fatigues, voyages, maladies; il étoit surtout très-propre pour aller annoncer notre foi aux personnes d'une condition distinguée; mais il disoit qu'on gagnoit beaucoup plus à l'annoncer aux petits qu'aux grands. Dieu voulut récompenser son serviteur après avoir travaillé la première heure dans sa vigne. Le père Roux, qui étoit supérieur de la mission d'Ispahan, apprit avec une très-sensible affliction la mort du père Longeau, et comprit la perte que faisoit la mission naissante; c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours pour continuer ce qui y avoit été commencé. Il partit d'Ispahan le 29 novembre 1684, et arriva à Erivan le 16 janvier 1685.

A son arrivée, il alla rendre ses devoirs au khan, et lui demander la continuation de sa protection. Le khan le reçut favorablement, lui fit l'éloge du feu père Longeau; il visita

ensuite les principaux Arméniens : sa modestie et son humilité lui gagnèrent en peu de temps l'affection de la nation ; mais il s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du patriarche. Il se servit d'un Arménien, ami de ce prélat, pour savoir de lui s'il auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le patriarche, qui entendoit dire tous les jours beaucoup de bien du pére Roux, dit à l'Arménien, son ami, que le père missionnaire pourroit venir.

Le père Roux ne perdit point de temps, et se rendit incontinent au monastère. Le patriarche le fit entrer : le père se présenta à lui d'un air si plein de douceur, de modestie, de politesse et de respect, que le patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage lorsque le père lui eut expliqué les motifs de son voyage, et de l'établissement qu'il désiroit faire à Erivan, pour lequel il venoit lui demander très-humblement son agrément. Le patriarche, commençant à revenir de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du père, lui fit un bon accueil. Il l'entretint assez long-temps, et l'invita à venir souvent au monastère, l'assurant qu'il le verroit volontiers. Il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes ; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le père Roux se retira bien content de sa première audience. Quelques jours aprés, il revint au monastère. Le patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Il le retint même pour passer quelque temps auprès de lui ; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir, soit en particulier, soit en présence de ses vertabiets et de ses évêques.

Le pére, de son côté, se conduisoit si bien, qu'ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le détromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les missionnaires. Dans une des visites que le pére rendit au patriarche, le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au révérend père général, dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du père Roux, et prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seroient très-utiles à la nation arménienne, voulant au surplus en avoir quelqu'un auprès de lui pour son conseil, et pour faire des instructions dans son monastère.

Cette lettre arriva très-à-propos à Rome. Elle procura des ouvriers à l'Arménie et à la Perse, qui réparèrent les pertes passées, et celles qu'on étoit encore prêt d'y faire ; car le père Roux, usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse, tomba dangereusement malade. Sa maladie causa au patriarche une douleur qu'on ne peut exprimer. Il l'envoya visiter plusieurs fois chaque jour par quelqu'un de ses évêques, et lui donnoit libéralement tous les secours dont il avoit besoin. L'heure de recevoir dans le ciel la couronne de ses travaux évangéliques étoit venue. Il finit saintement sa vie le 11 septembre 1686. Le patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques, et ne cessoit point de pleurer sa perte. Il parloit continuellement des vertus qu'il avoit remarquées dans ce grand serviteur de Dieu, qu'il appeloit son pére.

Le supérieur général de nos missions en Perse et en Arménie, qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan, ne fut pas plutôt averti de la mort du père Roux, qu'il envoya le père Dupuis pour lui succéder. Ce père étant arrivé à la mission d'Erivan, alla incontinent saluer le patriarche. Le patriarche le reçut parfaitement bien, et lui donna par la suite toute la confiance qu'il avoit eue en son prédécesseur. Le père Dupuis voulut plusieurs fois s'en servir pour lui persuader d'écrire au pape, et de lui témoigner, par un acte public et solennel, qu'il vouloit vivre et mourir dans l'union et communion avec le saint-siége. Il lui représenta que cette action, si digne de lui, et si convenable à la place qu'il occupait, seroit capable de détruire le schisme qui désoloit l'église arménienne ; que plusieurs évêques et prêtres suivroient son exemple, et qu'une grande partie de sa nation étant catholique, celle qui ne l'étoit pas se déclareroit plus hardiment pour l'église romaine. Le patriarche, à toutes ces instances, se contentoit de répondre en termes généraux que l'église arménienne n'avoit point d'autre créance que celle de l'église romaine. Il s'en tenoit à cette décision fort équivoque. A cela près, il est certain qu'il se conduisoit en catholique ; du moins à l'extérieur il protégeoit hautement les catholiques, punissoit sévèrement les évêques et les prêtres schismatiques qui les molestoient. Cette conduite du patriarche faisoit espérer au père Dupuis qu'il en obtiendroit une profession de foi authentique. Dans cette espérance, il le cultivoit avec assiduité ; il lui faisoit de petits pré-

sens ; il lui offrit un jour le portrait de Louis XIV qu'il souhaitait avoir. Le patriarche le reçut avec une joie inexplicable ; il le baisa plusieurs fois, et le fit placer sur une des portes des trois églises qui sont à Echmiadzin.

Le père lui ayant proposé de faire des explications de théologie dans son monastère, il y consentit. Il y invitoit les évêques, les vertabiets et les prêtres, et y étoit toujours présent. Il ne manquoit à sa conduite qu'une déclaration plus manifeste et plus ouverte de sa sincère et véritable catholicité.

Mais le point d'honneur, le respect humain, la crainte politique de s'attirer la persécution des schismatiques, et surtout des vertabiets qui pourroient demander sa déposition, tous ces vains motifs le retinrent et l'empêchèrent de faire ce dernier pas, que sa conscience, que la religion et que les bons catholiques exigeoient de lui. Quelque temps après, la justice ou la bonté divine, qui punit souvent dès ce monde nos résistances à la voie de Dieu, permit que ce que sa politique lui faisait craindre lui arrivât en effet par un endroit qu'il n'avoit pas prévu. Je rapporterai ici la lettre que le père Ricard, l'un de nos missionnaires, qui étoit alors à Erivan, nous écrivit à ce sujet.

LETTRE DU P. RICARD,

Missionnaire de la compagnie de Jésus, du 7 août 1697.

Après bien des tentatives inutiles pour engager notre patriarche à envoyer au saint-siége sa profession de foi, nous en avions enfin obtenu une lettre qu'il écrivoit à sa sainteté. Par cette lettre, il reconnoissoit la chaire de saint Pierre comme la première chaire du monde chrétien, d'où sortoit une abondance de lumières qui éclairoient l'univers. Elle contenoit d'ailleurs des termes magnifiques, que les Orientaux savent si bien employer pour donner des louanges et faire des complimens. En persuadant au patriarche d'écrire cette lettre, notre vue étoit de donner occasion au pape de répondre au patriarche par un bref qui l'exciteroit à s'unir de cœur et de sentimens à l'église de Rome, à détester tout schisme, à faire une profession plus ouverte que jamais de la doctrine catholique, et à faire ses efforts pour réunir toute sa nation dans la seule et unique église, qui est celle de Jésus-Christ. Nous attendions le bref du pape, qui ne pouvoit avoir qu'un bon effet, lorsqu'il se répandit tout à coup un bruit que Stéphanos, évêque d'Ispahan, l'un des plus grands ennemis des catholiques, avoit obtenu par ses intrigues auprès du roi de Perse la déposition de notre patriarche. Cette nouvelle ne se trouva que trop véritable. Sitôt que nous en fûmes instruits, nous courûmes à Echmiadzin, où le patriarche avoit déjà appris l'ordre de sa déposition. Après lui avoir témoigné toute la part que nous prenions à sa disgrâce, nous lui conseillâmes de se procurer des témoignages favorables, non-seulement des principaux de sa nation, mais encore des mahométans dont il étoit très-aimé. Il les obtint aisément ; les Arméniens d'Erivan surtout se déclarèrent très-vifs pour sa défense, regardant comme un affront qui leur étoit particulier la déposition de leur patriarche, qui venoit de leur bâtir deux belles églises, et qui avoit jeté les fondemens de deux autres.

Nous ajoutâmes un second conseil au premier, qui étoit de se retirer à Tauris, où il profiteroit du crédit des pères capucins auprès du grand chancelier de Perse qui étoit alors dans cette ville. Sur ces entrefaites, la déposition du patriarche lui fut signifiée par un ordre exprès du roi de Perse. Une troupe de gardes se saisit à l'heure même de sa personne pour le conduire à un monastère où il devoit être renfermé le reste de ses jours. Le patriarche n'eut que le temps de ramasser au plus vite ce qu'il put d'argent, et ce qu'il fit très-à-propos ; car, comme ce métal a autant de vertu en Perse que partout ailleurs, moyennant une gratification qu'il en fit à chaque soldat et à leur commandant, ils le laissèrent échapper. Le prisonnier étant en liberté s'enfuit à Tauris. Les pères capucins le reçurent chez eux, et employèrent volontiers en sa faveur leur crédit auprès du chancelier. Ils lui présentèrent le patriarche, qui lui exposa tout ce que l'injustice et l'ambition de Stéphanos, évêque d'Ispahan, qui vouloit usurper sa place, avoit fait contre lui. Il lui en donna les preuves, produisant les certificats que sa nation et que les Turcs mêmes lui avoient donnés de sa bonne et fidèle conduite. Il fut aisé au chancelier de découvrir l'inique procédé de Stéphanos, qui avoit obtenu par surprise la déposition de Nahabiet et son intronisation. Le chancelier lui promit sa protection, et lui dit qu'il attendoit dans peu de jours un nouveau khan, qui prendroit le gouvernement d'Erivan, et qu'ils verroient ensemble ce qu'il

y auroit à faire pour son service. Le khan arriva en effet peu de temps après à Tauris, accompagné de Stéphanos, avec ordre de la cour de le mettre en possession du patriarcat. Le chancelier prévint le khan, et ayant repris ensemble une exacte connoissance de l'affaire dont il s'agissoit, ils résolurent d'en instruire le sophi et son premier ministre. Le khan, après quelques jours de séjour à Tauris, partit pour se rendre à Erivan : Stéphanos le suivit, se croyant déjà en place, sans s'apercevoir de l'orage prêt à tomber sur sa tête. Le khan étant arrivé à Erivan, consulta, selon la coutume, des astrologues, pour prendre un jour favorable à son entrée. Le jour étant pris, il fut annoncé dès le matin par le bruit du canon, et par le son des fifres et des trompettes. La marche de son entrée commença par dix timbaliers et douze trompettes montés sur des chameaux. Leurs timbales sont plus grosses que les nôtres, et leurs trompettes sont plus longues. Cinquante soldats les suivoient le fusil sur l'épaule, la crosse du fusil tournée derrière le dos. Le khan marchoit ensuite à cheval. Sa longue veste, toute brillante d'or, et le superbe équipage de son cheval, le faisoient distinguer au milieu d'une nombreuse troupe d'officiers de sa maison, qui l'escortoient. Enfin, plusieurs palfreniers conduisoient les chameaux et les chevaux de main, tous richement caparaçonnés, et fermoient la marche.

Stéphanos, pour faire sa cour au khan, avoit fait dresser une grande tente sur sa route, et l'y attendoit en habit de cérémonie, accompagné de ce qu'il avoit pu ramasser de vertabiets, de prêtres et de moines qui s'étoient déclarés pour lui. Lorsque le khan approcha de sa tente, il s'avança vers lui et lui fit une harangue, que le khan entendit froidement et sans y répondre. Il continua sa marche jusqu'à la maison qui lui avoit été préparée. Il y reçut les complimens et les honneurs ordinaires en pareille occasion.

Stéphanos avoit grand soin de lui aller faire tous les jours sa cour; mais craignant que le patriarcat ne lui échappât, il demanda au khan la permission d'en aller prendre possession à Echmiadzin. Le khan, qui n'avoit point encore reçu le contre-ordre qu'il attendoit de la cour, le laissa aller. Stéphanos, sans vouloir perdre de temps, se fit introniser par le patriarche arménien de Jérusalem, qui étoit alors dans ce monastère. Sitôt que Stéphanos se vit en place, il crut n'avoir plus rien à craindre; mais pour mieux affermir son invasion, il voulut s'assurer de l'estime et de la considération de tout le monastère et des Arméniens; il affecta à cet effet un air de sévérité et de régularité extraordinaire. Il ne parloit que de réforme dans le vivre et dans les habits monastiques. Il prêchoit continuellement aux moines et aux vertabiets la solitude et la résidence dans leurs cellules. Il parloit avec mépris de son prédécesseur. Il blâmoit sa conduite; il détruisoit tout ce qu'il avoit fait, jusqu'à démolir des bâtimens que Nahabiet avoit fait construire. Enfin, il se déclara pour le schisme et les schismatiques, et entreprit de faire la guerre aux catholiques. De tels commencemens nous donnoient sujet de craindre pour nous et pour notre mission; mais Dieu y pourvut par l'événement que je vais rapporter. Curgekan, prince grégorien, disgracié du roi de Perse depuis quelques années, par des raisons de politique, fut rappelé à la cour; il vint à Erivan pour y voir le khan son ancien ami. Ce prince y arriva malade : le khan, qui avoit appris le bon effet de quelques remèdes que nous avions reçus de France, m'envoya chercher, et me pria instamment d'aller visiter le prince son ami, et de lui procurer, s'il y avoit moyen, une prompte guérison. J'y allai; et comme sa maladie n'étoit qu'une fièvre double-tierce, je lui donnai du quinquina. Dieu bénit ce remède; il en fut guéri, et sa guérison nous concilia sa faveur, et augmenta celle du khan pour nous : nous en profitâmes pour leur parler en faveur de Nahabiet, et ils nous assurèrent que nous serions contens.

Stéphanos, qui ne trouvoit plus son entrée bien libre chez le khan, et qui n'y recevoit que des audiences courtes et froides, commença à juger qu'il n'en étoit pas où il croyoit être. Son trône lui parut chancelant sous ses pieds; mais quelque temps après il se crut près d'en être chassé lorsqu'on vint lui signifier, de la part du khan, une taxe de mille sequins, parce qu'il avoit refusé de venir à Erivan pour bénir les eaux de la rivière le 6 janvier, selon la coutume des Arméniens. Nahabiet, de son côté, apprit d'Ispahan, par des lettres de ses amis, que ses affaires alloient aussi bien que celles de l'intrus Stéphanos alloient mal, et qu'il ne lui en coûteroit que de l'argent pour remonter sur son trône. Nahabiet entendit bien

ce que cet avis vouloit dire; il se fit en peu de temps la somme de mille écus qu'on lui demandoit, et il l'envoya à Ispahan.

Ce puissant moyen, joint aux lettres et aux informations du khan et du chancelier, aussi favorables à Nahabiet qu'elles étoient contraires à Stéphanos, opérèrent la déposition de celui-ci et le rétablissement du premier. Stéphanos étoit à table avec ses amis un jeudi gras, lorsqu'il reçut le compliment d'un officier de la cour, qui lui signifia un commandement du sophi, qui non-seulement le déposoit du patriarcat, mais qui le condamnoit encore à mille écus d'amende et à une prison perpétuelle. Ses partisans, c'est-à-dire les plus déclarés schismatiques, firent tous leurs efforts pour suspendre l'exécution de cet ordre; mais le roi fut toujours inexorable, et ordonna qu'on ne lui en parlât plus.

Nahabiet fut rétabli dans le même moment avec éloge, tant de la part des Arméniens que de celle des Turcs dont il s'étoit fait aimer. Son rétablissement, dont il se dit redevable à nos conseils et à nos sollicitations, a augmenté son affection pour les catholiques, et en particulier pour nous. Dieu veuille que sa bienveillance nous soit un moyen pour l'unir parfaitement et constamment à l'église catholique, et que toute sa nation, à son exemple, par la grâce de Jésus-Christ, rentre dans le seul chemin qui conduit à la vie! Accordez-nous pour le succès de ce grand ouvrage le secours de vos prières. Ici finit la lettre du père Ricard.

Cette lettre nous renouvelle la douleur d'avoir perdu un des plus vertueux et des plus courageux missionnaires que l'Arménie ait jamais possédé. Il y avoit environ trente ans qu'il s'étoit dévoué au service de nos missions, et en particulier à l'instruction des Arméniens. Pour se rendre capable de faire du fruit parmi eux, il avoit étudié leurs dogmes, leurs erreurs, leurs usages, et il en étoit parfaitement instruit: il s'étoit fait une méthode claire et efficace pour combattre tout ce que le schisme avoit introduit de mal à propos dans leur église. Il s'étoit de plus rendu très-habile dans la langue arménienne, et il la parloit facilement, et même élégamment. Il accompagnoit ses discours d'un certain air de bonté, et d'une douceur si insinuante, qu'il se faisoit écouter avec plaisir de ses auditeurs, et gagnoit leurs affections. Dieu lui a fait la grâce de réconcilier un grand nombre d'Arméniens schismatiques à l'église romaine; mais ce n'a pas été sans essuyer de cruelles persécutions de la part des ennemis de la religion : car sa vie s'est trouvée souvent en danger par les mauvais traitemens qu'il a éprouvés sur son corps. Sa vie apostolique méritoit une fin pareille à la sienne; car il nous a été enlevé le 6 août 1719, dans les exercices de la plus pure charité, servant et assistant les catholiques frappés du mal contagieux de la peste, qui a fait cette année dans le Levant des ravages effroyables. Le mal le saisit en administrant les derniers sacremens à des moribonds. Nos Arméniens ne cessent de le pleurer comme leur père. Notre consolation et la leur est qu'il sera dans le ciel leur protecteur auprès de Dieu, après avoir été sur la terre leur père qui les a engendrés en Jésus-Christ.

Avant que de finir ce chapitre de la mission d'Erivan, je ne dois pas omettre ce qui a donné occasion à nos pères polonois de venir en cette mission. Un Arménien né en Pologne, nommé Simon Petrowitz, après avoir fait ses études à Rome, et y avoir reçu l'ordre de prêtrise, revint en Pologne, où son mérite le fit employer dans plusieurs affaires importantes, qui réussirent au gré du roi Jean Sobieski. L'amour de ce bon prêtre pour sa patrie, et son zèle pour le salut de ses compatriotes, lui firent concevoir le dessein de retourner en Arménie, pour y travailler à la réunion de sa nation à l'église romaine. Il proposa au roi son dessein. Sa majesté polonoise y entra si volontiers, qu'elle le fit son ambassadeur auprès du roi de Perse, afin que ce caractère lui donnât, et à son ministère, plus de considération et de crédit. Il le chargea de ses lettres pour le sophi et pour le patriarche d'Echmiadzin. Le roi, dans sa lettre au patriarche, l'invitoit à se réunir à l'église romaine, et lui représentoit, dans les termes les plus touchans, l'honneur qu'il se feroit devant Dieu et devant les hommes, s'il parvenoit, par son exemple, à ramener avec lui son troupeau au véritable bercail, qui est celui de Jésus-Christ. Il l'assuroit, en finissant sa lettre, de l'assistance du pape, de celle de l'empereur et de la sienne. Le cardinal primat, et les deux grands généraux de Pologne, écrivirent aussi des lettres au patriarche sur ce même sujet.

Petrowitz, muni de ces puissantes lettres, partit de Pologne; mais le Seigneur, dont les

secrets sont impénétrables, l'arrêta au milieu de sa course. Il tomba malade en chemin, et mourut avant que d'arriver à Erivan. Sa mort et celle du roi Sobieski, qui suivit de près, détruisirent nos projets et nos espérances; mais grâce à Dieu elles se relèvent aujourd'hui à l'arrivée de quelques-uns de nos pères polonois qui sont venus à Erivan, animés du zèle de Petrowitz, pour cultiver nos Arméniens. Ils se chargent du soin de cette mission en particulier, et nous espérons que leurs travaux y produiront de grands fruits.

MÉMOIRE

De la mission d'Erzerum.

La ville d'Erzerum est la capitale de la petite Arménie, dépendante du Turc. On compte en cette ville sept ou huit mille Arméniens, et une centaine de familles grecques; elle est le passage des Turcs et des Persans, et l'entrepôt du commerce qui se fait entre ces deux nations. Ce fut cette considération qui nous fit penser à l'établissement d'une mission dans cette ville: car, disions-nous, nous y trouverons à instruire non-seulement les Grecs et les Arméniens qui y habitent, mais encore tous les étrangers qui vont et viennent ici sans cesse par caravanes, et qui reporteront ensuite à leurs compatriotes les instructions qu'ils auront reçues de nous.

Mais avant que d'en venir à l'exécution de notre projet, nous crûmes devoir le proposer à M. Guilleragues, alors ambassadeur à la Porte, pour nous assurer de sa protection. Ce fidèle ministre du roi, aussi attentif au progrès de notre sainte religion qu'au service de son maître, approuva notre dessein, et voulut bien se charger de nous obtenir une patente du grand-seigneur pour nous mettre à couvert, autant qu'il seroit possible, de toutes les avanies auxquelles les prêtres étrangers, plus que tous autres, sont continuellement exposés en ce pays-ci.

M. de Guilleragues s'adressa au grand-visir, et lui demanda, de la part du roi son maître, les lettres qui nous étoient nécessaires pour nous établir à. Erzerum. Elles furent promptement accordées. Il les remit au supérieur des missionnaires, et joignit à ce bienfait toutes les marques d'une affection singulière. Le supérieur profita des circonstances favorables, pour envoyer deux missionnaires à Erzerum; le père Roche et le père Beauvoilier y furent destinés. Ils y arrivèrent au mois d'août 1688; et, sans perdre de temps, ils allèrent présenter au bacha les ordres du grand-seigneur en leur faveur.

Le bacha, qui étoit d'un caractére plus doux et plus humain que ne le sont ordinairement les bachas, les reçut gracieusement, et ordonna l'exécution des lettres dont ils étoient porteurs. Les catholiques, instruits de l'arrivée des missionnaires et du sujet qui les avoit fait venir à Erzerum, en témoignèrent toute la joie possible, et s'empressèrent à les loger et à leur trouver un lieu commode pour y commencer les exercices de la mission.

Dieu avoit donné de grands talens au père Roche et au père Beauvoilier, pour remplir heureusement la fonction de missionnaire. Le père Roche avoit une douceur et une patience inaltérable, jointe à un air modeste, affable, gracieux et gagnant. Il possédoit d'ailleurs la science des controverses, et s'en servoit toujours avantageusement contre le schisme et l'hérésie. Le père Beauvoilier avoit un courage capable de tout entreprendre et de tout souffrir pour la gloire de Dieu: il disoit souvent que le caractère propre des œuvres de Dieu étoit d'être contredites; ainsi, bien loin de se laisser rebuter des difficultés, elles ne servoient qu'à l'animer. Son esprit alors étoit fertile en expédiens, dont il y en avoit toujours quelqu'un qui lui réussissoit.

Avec ces heureuses qualités, les deux missionnaires travailloient conjointement à l'établissement de leur nouvelle mission. Ils gagnèrent d'abord l'évêque d'Erzerum. Ce prélat étoit un bon vieillard, qui cherchoit de bonne foi la vérité, et qui s'y rendoit sincèrement. Quelques autres évêques, vertabiets et prêtres, suivirent l'exemple de l'évêque d'Erzerum. Sou ancienneté dans l'épiscopat le rendoit recommandable dans tout le pays: les peuples, qui se laissent aisément conduire par ceux qui sont à leur tête et qui les gouvernent, suivirent la voix de leur pasteur et celle des missionnaires.

Les heureux commencemens de la mission d'Erzerum n'empêchèrent pas le père Beauvoilier de penser toujours au vœu qu'il avoit fait de consacrer ses jours aux missions de la Chine, et pour lesquelles ses supérieurs l'avoient destiné. L'arrivée d'un nouveau mission-

naire à Erzerum lui fit juger que cette mission étoit en état de se passer de lui. Ainsi il ne songea plus qu'à se préparer à partir pour chercher un chemin qui le conduisît à la Chine par la Tartarie.

Le père Roche vit avec douleur ces préparatifs; car il sentit la perte que faisoit sa mission naissante. Il ne put cependant s'opposer à la destination et au vœu du père Beauvoilier. Ils prirent congé l'un de l'autre : en s'embrassant mutuellement, le père Roche lui dit qu'ils ne se reverroient que dans une meilleure vie; et par un pressentiment de sa mort prochaine, il conjura le père Beauvoilier de demander à Dieu tous les jours pour lui une sainte mort, et de s'en souvenir particulièrement au saint sacrifice de la messe.

En effet, quelque temps après le départ du père Beauvoilier, la peste s'alluma dans tout le pays. Erzerum en fut d'abord attaqué; le père Roche et son compagnon coururent aussitôt dans les maisons pour y assister ceux que le venin avoit déjà saisis. Il en mourut un grand nombre entre leurs bras après avoir entendu leur confession, et avoir donné l'extrême-onction et le saint viatique à ceux qui furent en état de le recevoir. Le père Roche, qui avoit souvent demandé à Dieu la grâce de mourir d'un martyre de charité, s'il ne pouvoit mourir en versant son sang, eut un pressentiment que cette grâce lui étoit accordée. Il fit une confession générale à son compagnon, dit la sainte messe; et, continuant ensuite la visite de ses malades pour s'apprendre à bien mourir, en préparant les autres à la mort, il fut arrêté tout à coup, et mourut peu de temps après du mal de ceux qui en étoient morts entre ses mains.

Il semble que l'ennemi du salut des hommes n'attendoit que le moment de la mort de ce digne ouvrier de l'Évangile, pour semer la zizanie dans le champ que le serviteur de Dieu avoit cultivé avec tant de soin. Cet esprit infernal suscita deux vertabiets, nommés *Tcholax* et *Aviedik*, hérétiques emportés contre l'église romaine, qui commencèrent avec un prêtre hérétique comme eux, nommé *Arourhcoir*, à décrier publiquement la doctrine des missionnaires, et à prêcher une doctrine contraire, à vomir des blasphèmes contre le pape et les catholiques, à lancer des excommunications contre eux, et dans les termes les plus injurieux. Non contens de tout cela, ils y ajoutèrent la calomnie, accusant les missionnaires de vouloir révolter les sujets du grand-seigneur contre leur prince légitime, de s'entendre avec les Moscovites pour les faire entrer en Arménie, et d'avoir chez eux, à cet effet, un magasin d'armes pour faire armer leurs néophytes.

Fesulach-Effendi, le premier magistrat de la ville, sentit le ridicule de cette accusation : mais soit qu'il appréhendât que son silence sur cette accusation ne lui fît une affaire à la Porte, soit qu'il fût de ces seigneurs turcs qui ont coutume de donner gain de cause à la partie qui sait le mieux contenter leur avarice, il ne voulut rien écouter de tout ce que le bacha lui pût dire pour la défense des missionnaires et des chrétiens. Il persista au contraire à vouloir leur faire un crime d'état de cette extravagante accusation.

On seroit trop long à faire le détail de cette affaire. Je dirai sommairement que des prêtres zélés et très-bons catholiques furent bâtonnés; que plusieurs Arméniens furent condamnés à payer deux mille écus de taxe; qu'ils la payèrent avec joie, s'estimant heureux de sacrifier une partie du gain de leur commerce pour une si bonne cause; qu'un missionnaire fut mis aux fers, et que les autres furent chassés d'Erzerum. Mais, Dieu qui tient toujours en main la cause des innocens, et qui peut, quand il veut, submerger dans les eaux de la mer Rouge les ennemis de son peuple, punit exemplairement les auteurs d'une si criante injustice. Fezulach-Effendi, le plus coupable de tous, eut ordre du grand-seigneur de lui envoyer sa tête. Il avoit été précepteur de Mahomet IV, et avoit eu grande part à la confiance de Mustapha, qui l'avoit fait grand-muphti. Toutes les dignités dont il avoit été revêtu, et les richesses qu'il avoit amassées pendant sa fortune, n'empêchèrent pas que son corps, après sa mort, ne fût traîné par les rues de la ville.

Le bacha d'Erzerum, qui ne fut coupable que par sa mollesse dans la défense des missionnaires, ayant été accusé à la Porte de quelques vexations, causées par son avarice, perdit la vie par le cordon, selon la coutume ordinaire.

Tcholax, un des vertabiets dont nous avons parlé, fut puni, comme il le méritoit, pour un crime infâme dont il fut atteint et convaincu. L'évêque fut condamné à cinq cents écus d'a-

mende. Il ne restoit plus qu'à faire rentrer les missionnaires dans Erzerum.

M. le marquis de Châteauneuf, alors ambassadeur à la Porte, et zélé protecteur des missionnaires, entreprit leur rétablissement. Il en fit la demande à la Porte : son crédit y étoit si grand, qu'il l'obtint aisément et promptement.

Un saint prêtre arménien, qui avoit été banni avec les missionnaires, prévit secrètement leur retour à Erzerum, et s'employa très-utilement en leur faveur auprès des catholiques. C'est un grand sujet de joie et de consolation pour nous lorsque nous pouvons nous associer de vertueux ecclésiastiques qui veulent bien partager avec nous les occupations de la mission.

Les missionnaires étant rentrés dans Erzerum, reprirent leurs fonctions avec plus de ferveur que jamais. Les persécutions ont cela d'avantageux qu'elles purifient et animent le zèle des hommes apostoliques, et rendent leurs disciples plus dociles à leur voix. On voit dans les Actes des apôtres que le nombre des premiers fidèles croissoit au milieu des persécutions. Le sang des martyrs, dit Tertullien, étoit une semence de nouveaux chrétiens. La mission d'Erzerum persécutée eut le même avantage : le père Ricard et le père Monier, qui l'ont cultivée pendant plusieurs années, envoyèrent, il y a quelque temps, au père général des jésuites et au père Fleuriau, un journal de tout ce qui s'étoit passé sous leurs yeux. Ils y exposent d'abord que la grande étendue de leur mission les obligea de la partager en deux parties.

La première, disent-ils, porte le nom de Saint-Grégoire, que les Arméniens ont surnommé l'Illuminateur; elle comprend les villes de Torzon, Assankala, Kars, Béazit, Arabkice, et quarante villages. La seconde, nommée Saint-Ignace, renferme les villes d'Ispire, Baybourt, Akaska, Trébizonde, Gumichkané, et vingt-sept villages. Chaque ville compte dans son enceinte plus de quinze cents catholiques. Le père Ricard, qui avoit fait une étude particulière de la médecine, sachant par expérience combien elle lui étoit utile pour annoncer partout la parole de Dieu, se donnoit publiquement pour médecin : cette qualité lui ouvroit l'entrée dans toutes les maisons, et même dans celles des officiers turcs, où il étoit très-bien reçu. Par ce moyen, il se procuroit, et à son compagnon, la protection qui leur étoit nécessaire. Le père Monier visitoit les chrétiens pour les instruire dans leurs maisons; mais il y alloit plus de nuit que de jour pour éviter l'éclat, qui n'auroit servi qu'à réveiller la jalousie et l'animosité des schismatiques contre les catholiques. Les deux péres avoient avec eux un de nos frères, très-bon pharmacien. Leur sage conduite, et les services qu'ils rendoient aux malades de la ville, avec un parfait désintéressement, leur gagna la protection du premier aga, qui, par amitié pour eux, leur donna une maison très-propre et commode à leur usage. Soutenus de cette puissante protection, ils exerçoient paisiblement le ministère évangélique; ils assembloient devant le jour les fidèles de l'un et de l'autre sexe, tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre. Les missionnaires faisoient séparément le catéchisme aux enfans, et des instructions aux personnes plus âgées; ensuite ils écoutoient les confessions de leurs disciples, et leur administroient la sainte eucharistie. Lorsque le jour les surprenoit, des prêtres arméniens, moins observés que les pères missionnaires, alloient les communier chez eux.

Comme les Arméniens célèbrent la fête de Pâques plus tard que les catholiques, suivant l'ancien calendrier, les missionnaires, pour éviter un concours qui auroit été suspect, commençoient, dès l'entrée de notre carême, à disposer leur troupeau à la communion pascale. Pour le faire plus facilement et avec plus de fruit, ils séparoient la ville en différens quartiers; ils les visitoient les uns après les autres, donnant à tous les instructions nécessaires, et faisant en sorte que tous leurs disciples se fussent toujours religieusement acquittés du devoir pascal avant la Pâque des Arméniens.

Leurs occupations dans la ville ne les empêchoient pas de prendre un temps pour parcourir les bourgs et les villages de leur district, mais toujours avec les mêmes précautions, évitant surtout l'éclat et le grand jour qui les auroit fait connoître. Ils avoient dans leur confidence des prêtres arméniens, missionnaires comme eux, qui prenoient les devants, et qui alloient préparer la voie à ces deux péres.

Ils marquoient les lieux d'assemblées et les temps propres pour s'y rendre. Les catholiques attendoient les missionnaires avec impatience et les recevoient avec joie. Tous profitoient de

ces occasions favorables pour s'approcher du sacrement de pénitence et d'eucharistie. Ces visites ne se passoient pas sans que quelques schismatiques n'augmentassent le troupeau de Jésus-Christ.

Le père Ricard, dans la course qu'il fit jusqu'à Trébizonde en 1711, réconcilia à l'église un évêque, vingt-deux prêtres, et huit cent soixante-quinze autres personnes que le schisme en avoient séparés.

Le père Monier, de son côté, pénétra jusque dans le Kurdistan, pays sous l'obéissance d'un prince particulier, situé entre la Turquie au couchant et la Perse à l'orient, et à cinq journées d'Erzerum. Il est habité par les Jézidies ou Kurdes, et par des Arméniens qui y ont plusieurs grands villages [1].

Les Jézidies, ainsi que les manichéens, reconnoissoient deux principes, un bon et un mauvais, Dieu et le diable; mais ceux-là, plus insensés que les manichéens, partagent leur culte entre l'un et l'autre. Ils mènent une vie vagabonde et presque uniquement occupée à exercer le brigandage.

Semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.

Ils passent l'été sur des montagnes, où ils trouvent du fruit et de bons pâturages, et ils tiennent la plaine pendant l'hiver.

Les Arméniens qui habitent le Kurdistan et qui avoient été trop long-temps sans voir de missionnaires parmi eux, reçurent le père Monnier, comme une terre sèche reçoit l'eau du ciel; c'est-à-dire avec un désir ardent d'entendre la parole de Dieu.

Les deux missionnaires, instruits par les paroles de Jésus-Christ et par le sort des apôtres, ne s'attendirent pas à jouir d'un long calme.

L'évêque de Kars, et quelques prêtres à sa sollicitation, tous schismatiques, témoins du progrès de la sainte doctrine des pères missionnaires, les accusèrent au tribunal du bacha d'inspirer la révolte aux sujets du grand-seigneur, de les affectionner au service des Moscovites, d'en avoir déjà gagné un grand nombre, et nommèrent plusieurs catholiques qu'ils soutenoient être dans ce parti. Le bacha étoit alors en chemin pour la Crimée. Le musselin, c'est-à-dire son lieutenant qui tenoit sa place, reçut volontiers cette accusation comme une bonne aubaine, que l'absence du bacha lui donnoit. Pour la bien faire valoir, il commença par faire grand bruit; il remplit les prisons des accusés; il leur fit donner la bastonnade, et fit mettre aux fers le père Ricard et le père Monnier, et ne parloit pas moins que de les faire expirer sous le bâton. Toute la ville, qui connoissoit l'innocence des pères et des accusés, étoit indignée de la violence de cet homme avare et gagné par les schismatiques : on l'obligea de porter cette affaire au divan, c'est-à-dire au tribunal des agas. Elle y fut examinée avec plus de justice; les informations furent faites et les témoins y furent ouïs : après les procédures ordinaires, l'accusation fut reconnue et jugée fausse et calomnieuse.

Les accusateurs craignant pour eux se rétractèrent; les prisonniers furent élargis, et les deux missionnaires mis en liberté.

Ce ne fut pas tout, car sur ces entrefaites, le musselin, c'est-à-dire le lieutenant du bacha, fut déposé. Son successeur arriva dans ce même temps, et prit sa place : ce nouvel officier fut d'abord informé des injustices et des vexations de son prédécesseur. Il en fut si indigné, que

[1] Le Kourdistan, pays des Kourdes, s'étend, au sud de l'Arménie, sur une longueur de cent lieues environ du nord-ouest au sud-est, et sur une largeur de cinquante lieues. C'est un pays fertile, formé de hautes montagnes et de riantes vallées. Les peuples qui l'habitent sont distribués en un grand nombre de tribus presque toujours en guerre entre elles. La Porte entretient ces divisions qui assurent son pouvoir sur le pays et lui garantissent le paiement des impôts qu'elle exige. Car aussitôt que les tribus se rapprochent, elles cessent de payer.

Les principales provinces du Kourdistan sont le Djoulamerk, l'Amadieh, le Djézireh, le Karadjolan et le Soulemanieh. Les chefs ou princes de ces arrondissemens sont les vassaux du grand-seigneur.

Les villes remarquables sont Gialamerk, Kodjanisi, Raban-Orsius, Amadia, Zakou, Kerkouk (l'ancienne Demetria ou Memnis), Kehil (l'antique Arbelles, qui vit la victoire d'Alexandre et la chute de Darius).

Les Kourdes parlent la langue persane, mêlée de mots arabes et chaldéens. Les Turcs prétendent que ces peuples adorent Arismane, le mauvais génie des Persans; mais le fait est qu'il y en a un grand nombre qui croient à un Dieu unique; d'autres qui sont chrétiens, mais non pas sans mélange de superstitions. Le plus grand nombre est nestorien.

Ils ont deux patriarches et une vingtaine d'évêques qui sont mariés, et dont les fonctions sont héréditaires du père au fils ou de l'oncle au neveu. Les Kourdes attachent un grand prix à la noblesse de l'extraction, et ils vivent pour la plupart de brigandages.

Le nombre de ces familles errantes, en réunissant toutes les tribus, s'élève à 140,000.

pour donner une première et bonne idée de son esprit de justice, il commença sa première fonction par faire mettre aux fers celui qu'il venoit de déposséder, et le fit conduire dans la même prison où les deux pères avoient été mis auparavant par les ordres de cet homme injuste. Entrant dans la prison, il donna mille malédictions aux schismatiques, les accusant d'avoir été les auteurs de ses injustices, et d'être présentement la cause de son malheur.

C'est ainsi que Dieu défendit ses serviteurs; mais il voulut encore éprouver leur patience à Erzerum, pour les rendre plus dignes de leur saint ministère. Il permit que plusieurs vertabiets ne se contentèrent pas de renouveler contre eux leurs anciennes accusations; ils y en ajoutèrent de nouvelles, mais tout aussi mal fondées que les premières. Pour faire cesser ces continuelles persécutions, que la jalousie des schismatiques excitoient contre eux, les deux missionnaires jugèrent à propos de se retirer de dessous les yeux de leurs ennemis et de s'absenter d'Erzerum.

Ils prirent donc le parti d'aller à Trébizonde où ils avoient plusieurs fervens disciples; mais Dieu les envoyoit pour donner un nouvel exercice à leur charité; car les chaleurs du mois de juillet, alors excessives, y avoient allumé le feu de la peste qui y faisoit un cruel ravage.

Les deux pères n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils se livrèrent au service des chrétiens qui en étoient attaqués, et dont un grand nombre mourut entre leurs mains.

Mais pendant que toute la ville et que les infidèles mêmes faisoient l'éloge de leur zèle et de leur courage, au milieu du danger où ils s'exposoient continuellement, un relaps schismatique, qui devoit au père Ricard sa première éducation dans la religion catholique, n'eut pas plus de peine à renoncer à tous les sentimens d'humanité pour son bienfaiteur qu'à abjurer sa foi: il vint exprès à Trébizonde, à dessein d'en faire chasser le père Ricard; il se mit à la tête des schismatiques, et fit tous ses efforts pour soulever la ville contre lui. Mais Dieu donna à ce père un puissant protecteur, qui arriva en même temps à Trébizonde.

Ce protecteur étoit Mustapha Aga. Il avoit été ci-devant guéri d'une maladie, par le moyen des remèdes qu'on nous envoie de France; sa guérison lui avoit donné de l'affection pour les missionnaires, et il les protégeoit hautement. Le schismatique, intimidé par les menaces qui lui furent faites de sa part, n'osa plus rien dire ni rien faire contre eux.

Comme Mustapha Aga avoit une considération particulière pour le père Monier, il lui dit qu'il vouloit le ramener à Erzerum, où il sauroit bien le maintenir en sûreté, lui et son compagnon.

Le père Monier, qui aimoit tendrement sa mission d'Erzerum, accepta ses offres, et le suivit pendant que le père Ricard alla à Constantinople pour y solliciter un nouveau commandement qui assurât leur état. Le père Monier, étant de retour à Erzeron, y exerça librement ses fonctions sous la protection de Mustapha Aga. Voici ce qu'il en écrivit au père Fleuriau le 13 septembre 1713:

Grâce à Dieu, les persécutions passées à Erzerum n'ont servi qu'à affermir la foi catholique, à augmenter entre les fidèles une mutuelle charité, et faire croître leur amour pour la véritable église, surtout quand ils ont connu par expérience l'animosité et la perfidie que le schisme met dans le cœur de ceux qui en sont infectés. Ce père ajoute qu'un saint prêtre, en son absence, les avoit secourus et fortifiés dans leur foi et dans leur confiance en Dieu; que depuis son retour à Erzerum, il avoit reçu l'abjuration de douze prêtres schismatiques, et d'environ cent cinquante autres personnes, dont sept ou huit avoient été les plus animées contre les catholiques. Le même père dit encore dans sa lettre, que la peste ayant enlevé à Erzerum plus de vingt mille âmes, il n'y avoit eu dans ce nombre que soixante-dix catholiques qui en fussent morts; qu'en mourant ils avoient renouvelé leur profession de foi, et remercié Dieu de la grâce qu'il leur avoit faite de mourir dans la véritable église. Enfin, le père Monier finit sa lettre par des actions de grâces qu'il rendoit au père des miséricordes, de ce que le nombre des catholiques d'Erzerum se trouvoit augmenté au mois de janvier 1714 de plus de sept cents néophytes. Ses vœux les plus ardens étoient de demeurer dans cette mission, parce que Mustapha Aga lui donnoit les moyens de travailler plus sûrement et plus utilement que jamais à l'œuvre de Dieu.

Mais le maître de la moisson, qui dispose de ses ouvriers comme il le juge à propos, retira quelque temps après le père Monier de sa mis-

sion, car la mort nous ayant enlevé le père Ricard qui devoit prendre le gouvernement de nos missions en Perse, le père Monier reçut ordre de nos supérieurs de se rendre incessamment à Ispahan pour y prendre la place que le feu père Ricard devoit occuper.

On ne peut expliquer la peine qu'eut ce père à quitter la mission d'Erzerum, où il travailloit avec fruit; mais ce père étant le plus ancien et le plus expérimenté dans le ministère évangélique auprès des Arméniens, étoit aussi de tous les missionnaires le plus nécessaire à Ispahan; car la mission que nous avons en cette ville, est comme le séminaire où l'on vient apprendre les langues étrangères et se former à la vie évangélique.

Celle d'Erzerum ne souffrira pas de ce changement : la Providence a déjà pourvu à ses besoins; elle nous donne quatre nouveaux missionnaires, dont deux sont arrivés; les deux autres sont en chemin. Notre compagnie, qui a toujours des ouvriers prêts à partir pour porter notre sainte foi jusqu'aux extrémités du monde, ne nous en laissera jamais manquer. Au reste, ceux que la France nous a envoyés et ceux qu'elle nous enverra, jouiront d'un avantage que nous souhaitions depuis long-temps, et que nous devons au feu roi Louis XIV. Je crois devoir, à sa glorieuse mémoire, rapporter ici ce qui s'est passé sous nos yeux à ce sujet.

Les ministres du feu roi, continuellement attentifs à tout ce qui pouvoit augmenter le bonheur de son règne, ayant été informés des grands biens qui reviendroient à la France du commerce que feroient ses sujets dans l'empire des Perses, exposèrent à sa majesté l'utilité et la facilité de l'établissement de ce commerce, et lui proposèrent en même temps d'envoyer quelqu'un à Ispahan, capitale de ce royaume, pour s'assurer de la vérité des faits, prendre connoissance de toutes les marchandises commerçables à l'usage de la France, et pour convenir avec les ministres du sophi des conditions d'un traité entre les deux nations.

Le roi, toujours prêt à écouter favorablement ce qui pouvoit procurer le bonheur de son royaume et de son peuple, approuva ce projet et en ordonna l'exécution. Le sieur Michel fut choisi pour faire incessamment le voyage de Perse; on lui dressa ses instructions : il partit de Paris avec ses lettres de créance, et arriva heureusement à Ispahan.

A son arrivée, il s'adressa au premier ministre du sophi, et après les premières civilités ordinaires, il lui exposa le sujet de son voyage. Le ministre reçut très-favorablement les propositions de l'envoyé de France. Il en rendit compte à son maître, et prit son ordre pour conduire le sieur Michel à une audience publique. Dans cette audience, où la cour fut, par ordre exprès du roi, plus nombreuse et plus brillante qu'à l'ordinaire, le sophi reçut la lettre du roi avec tous les témoignages d'une joie extraordinaire. Il fit l'éloge de notre monarque comme du plus grand souverain et du plus fameux conquérant qui eut jamais paru en Europe. Le sieur Michel répondit au sophi en l'assurant de tous les sentimens d'estime et d'amitié du roi son maître pour sa majesté persienne, et dit que pour lui en donner des preuves certaines, le roi son maître désiroit unir ses sujets avec les siens, par le lien d'un commerce qui leur seroit également avantageux.

Le sophi lui répartit alors que le sujet de son voyage, dont il avoit été instruit, lui étoit très-agréable, et qu'il entreroit avec plaisir dans les intentions du roi son maître. En effet, il ordonna sur-le-champ à son ministre de faciliter, par tous les moyens possibles, l'exécution des propositions de l'envoyé de France, qui étoient si glorieuses à son règne. Le ministre, aussi bien intentionné que son maître pour cet établissement, eut plusieurs conférences avec le sieur Michel.

Ils dressèrent de concert les articles du traité qui devoit être signé de part et d'autre. Le sophi les ayant approuvés, et le sieur Michel ayant satisfait à sa commission avec tout le succès qu'il pouvoit désirer, prit son audience de congé, et se remit en chemin pour venir rendre compte en France de l'exécution de ses ordres.

Le rapport qu'il fit à son retour de ce qu'il avoit vu et fait en Perse, confirma ce qui avoit été dit des avantages que retireroit la France de ce nouveau commerce, dont d'autres nations avoient profité jusqu'à présent. Il assura de plus que les Persans, qui aimoient et estimoient les François par préférence à tous les autres peuples, attendoient avec impatience et verroient arriver avec joie un consul de la

nation françoise et des négocians françois pour donner commencement à leur commerce. Enfin, le sieur Michel crut devoir ajouter que la religion chrétienne, dont un grand nombre des sujets du roi de Perse faisoit profession, acquerroit une puissante protection par la résidence d'un consul françois dans la capitale de cet empire, lequel seroit continuellement à portée d'employer l'auguste nom du roi de France en faveur des chrétiens et des missionnaires qui les instruisent. Toutes ces raisons, et particulièrement la dernière qui regardoit les intérêts de notre religion, déterminèrent le roi à donner son agrément au sieur Gardanne [1], pour exercer le consulat de la nation françoise dans la ville capitale de l'empire des Perses. On lui mit ses instructions en main, dont les principaux articles et les plus recommandés concernoient la religion et les catholiques.

Nous avons eu bien de la joie de voir arriver dans cette ville impériale M. Gardanne, après avoir fait un long et pénible voyage par mer et par terre. Il ne lui falloit pas moins que l'honorable réception qu'on lui a faite en cette cour, pour le dédommager des disgrâces qu'il a essuyées sur la route, et qui lui ont été causées par ceux qui se sont crus intéressés à faire échouer le projet de la France. Nonobstant leurs efforts, ils ont été témoins de toutes les marques d'honneur qui lui ont été accordées par le sophi et par les grands du royaume, en considération du roi de France son maître.

Je dois ajouter ici, pour rendre justice à notre nouveau consul, que sa sage conduite et son habileté en matière d'affaires, lui ont gagné l'estime et la considération de ceux qui ont à traiter avec lui. Il attend les ordres de la France sur les importantes représentations qu'il a cru devoir faire à S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

Au reste, nous ne pouvons assez nous louer de la bonté de M. Gardanne pour nous : nos deux missionnaires, qui ont eu l'honneur d'être à sa suite sur la route, lui ont de grandes obligations. Depuis son arrivée en cette ville, il nous témoigne toute la bienveillance possible ; nous nous ressentons déjà de son crédit en cour : l'honneur qu'il nous fait de se servir de nous pour ses chapelains, rend notre église, qui est assez belle d'ailleurs et très-commode, beaucoup plus fréquentée qu'elle ne l'étoit auparavant. Enfin, sa protection et celle dont notre digne archevêque, de l'ordre de Saint-Dominique, nous honore, nous mettent plus en état que jamais de remplir nos fonctions évangéliques, avec autant de liberté que de fruit.

Nous pouvons donc assurer les ouvriers qui viendront partager avec nous nos occupations, qu'ils auront de quoi satisfaire leur zèle.

Le père Bachoud, l'un de nos deux missionnaires qui ont accompagné M. Gardanne, nous écrit de Chamakié, où il fait mission, qu'il n'auroit jamais cru trouver un travail aussi grand et aussi continuel que celui que sa mission lui donne, et qui demanderoit plusieurs ouvriers. Le père de la Garde, son compagnon, qui est demeuré ici avec nous, en dit autant de notre mission d'Ispahan.

En parlant du pére de la Garde, nous devons à son occasion et par reconnoissance, finir ce mémoire par le récit d'un accident qui devoit nous le ravir en chemin, et dont il sortit heureusement par la puissante intercession du bienheureux François Régis.

La caravane du père de la Garde et du pére Bachoud, ayant eu avis qu'une troupe de soixante voleurs étoit en embuscade dans un bois pour la surprendre et la voler, se détourna de son droit chemin pour l'éviter, et en prit un autre par des montagnes trés-escarpées, qui ne laissoient aux voyageurs qu'un sentier raboteux et étroit, bordé d'affreux précipices que l'œil n'osoit regarder. Le cheval du père de la Garde, qui n'étoit pas des meilleurs de la caravane, fit par malheur un faux pas, qui le fit tomber lui et son cheval, chargé d'une grosse valise. Ils roulérent ensemble jusqu'au fond de cet abîme. Ceux qui marchoient devant et après lui ne firent qu'un cri à la vue de cette chute effroyable.

Le père Bachoud, tout troublé de cet accident, se sentit inspiré de recommander son cher compagnon au bienheureux Jean-François Régis.

Chacun pleuroit déjà la perte du père de la Garde, qui avoit l'estime et l'amitié de toute

[1] On voit là un Gardanne consul, et ce fut un Gardanne aussi qui, deux cents ans après et avec le grade de général de division, fut envoyé en Perse comme ambassadeur, par l'empereur Napoléon. Il étoit accompagné de M. Jaubert comme interprète, et de M. Trézel comme aide-de-camp. Ces deux derniers ont publié la relation de leur voyage.

la caravane, et qu'on croyoit perdu. Le père Bachoud, suivi de quelques voyageurs, firent leurs efforts pour descendre dans ce précipice, s'attachant à des branches d'arbres et à tout ce qu'ils pouvoient saisir. Après avoir fait quelques pas en descendant, ils entendirent la voix du père de la Garde qui leur disoit : Grâce à Dieu, je ne suis point blessé. Je laisse à penser quelle fut alors la joie du père Bachoud et de toute la caravane. Chacun s'empressa pour l'aider à remonter du fond de cet affreux abîme. Il se trouva en effet sain et sauf. Toute la caravane qui fut témoin de cet événement miraculeux, rendit des actions de grâces à Dieu et à son serviteur le bienheureux Jean-François Régis, que Dieu continue d'honorer par toutes les grâces qu'il accorde si souvent à sa puissante intercession.

MEMOIRE

De la province du Sirvan, en forme de lettre adressée au P. Fleuriau.

Vous avez souhaité, mon révérend père, que je vinsse en notre mission de Chamakié, qui demandoit des missionnaires, et que je vous envoyasse des mémoires, non-seulement au sujet de cette mission, mais encore sur tout ce que je pourrois connoître de la province du Sirvan. C'est après l'avoir parcourue assez exactement et y avoir fait mission tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que j'ai l'honneur de satisfaire à ce que vous avez souhaité de moi ; je m'estimerai très-heureux, si en vous obéissant j'ai rempli vos intentions.

La province nommée aujourd'hui Sirvan, est l'ancienne Albanie, terminée au septentrion par le mont Caucase, appelé aujourd'hui la montagne du Roi [1]; à l'orient par la mer Caspienne ; au midi par la rivière du Cyrus, au-dessus du confluent avec l'Araxe, et par une rivière qui se jette dans le Cyrus et appelée par les anciens géographes *Alazon* : de ce côté-là, le Sirvan confine à la Géorgie [2]. Il a environ trente lieues de longueur du septentrion au midi, et autant de largeur de l'orient à l'occident. Dans toute cette étendue du pays, il n'y a que trois villes, Chamakié, Derbent et Bakou ; le reste n'est proprement que des villages. On en compte environ soixante habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolémée, conviennent de la situation de l'Albanie entre le mont Caucase, la mer Caspienne et le Cyrus : ces bornes n'ont point changé depuis le temps ; mais ils ne s'accordent guère entre eux sur le reste.

Ptolémée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus et de l'Araxe. Plutarque dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivières tombent dans la mer par une seule embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que, selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues avant que d'atteindre à la mer ; et il est vrai que l'Araxe jette ses eaux et perd son nom à vingt lieues loin de la mer, ou environ. A peu de distance au-dessous du confluent, il y a un gros village nommé Jarat, avec un pont de bateaux construit par les ordres de Schah-Abas.

Selon Pline, l'Albanie étoit arrosée de plusieurs rivières qui se rendoient à la mer Caspienne en cet ordre : le Cyrus, le Cambyses, l'Albanus, le Casius et le Gernus. On ne sait présentement où trouver ces quatre derniers, ni qu'en dire, si ce n'est qu'ils soient réduits à n'être plus aujourd'hui que des ruisseaux [1].

La Pirsahade est la seule rivière que nous voyons. Elle passe au-dessus de Chamakié : son lit est fort large, et il ne se remplit qu'à la

[1] En persan, Couh-Scab ou Koukscha, ne s'éloigne pas du nom de Caucasus.

[2] Chirvan, Schirwan fait partie de la province à laquelle les anciens donnoient le nom d'Albanie. Cette province avoit pour limites à l'est, la mer Caspienne ; à l'ouest, l'Ibérie ; au nord, les Udins ; au sud, l'Atropalie.

De l'Albanie antique on a fait plusieurs provinces plus petites, savoir entre autres, le Schirwan, le Daghistan, le Zesghistan.

Le Daghistan est le plus fertile. Il a dix cantons, tels que celui de Kouba, qui sont délicieux de situation et de température. Les Persans ne l'appeloient que le *Paradis des roses*.

Dans ces derniers temps, ces provinces ont été souvent pillées par les Lesghis.

L'islamisme règne dans ces contrées. Le christianisme y a pénétré; mais les peuplades qui courent dans les steppes et les montagnes, en sont encore pour la plupart à l'adoration du soleil, de la lune, des arbres et des fontaines.

[1] Pline, VI, 12, ne nomme que quatre rivières de l'Albanie, Casius, Albanus, Cambyses et Cyrus. Il n'est pas si difficile de les reconnoître dans un pays où l'on en voit plusieurs. entre autres celles de Terchin, Samara, Balbara et Kur, sans compter le torrent de Pirsahade.

fonte des neiges. Cette rivière a été divisée en trois canaux, dont l'un s'approche des jardins de la ville; mais à peine ces trois canaux peuvent-ils chacun fournir assez d'eau pour faire aller les moulins.

Ptolémée compte un grand nombre de villes dans l'Albanie et dans la province de Capulaca. Pline prétend que la ville de Capulaca en étoit la capitale, et donnoit le nom à toute la province [1].

Mais il faut dire de ce grand nombre de villes ce que Ptolémée nous a dit du nombre des rivières; car si ces villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien.

Strabon paroît plus croyable que Pline [2], lorsqu'il dit que ces Albanois asiatiques vivoient à la mode des nomades, sans villes et sans habitations fixes, s'occupant à élever et à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan est une province du royaume de Perse. Chamakié en est la capitale et la résidence du khan : c'est le nom que les Persans donnent à un gouverneur. Nous parlerons ailleurs de la ville de Chamakié. Derbent et Bakou sont deux petits états séparés sous des princes qui ont le titre de sultan, et qui sont vassaux du roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie, du côté du septentrion, et occupe un terrain d'environ une lieue depuis le Caucase jusqu'à la mer [3]. C'est apparemment ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitoient au-delà. Cette longue muraille, dont on voit encore les ruines sur la montagne, et que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au Pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie.

Ces habitans se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville [4], et soutiennent que leur ville est l'Alexandrie que ce conquérant fit bâtir auprès du mont Caucase : prétention qui n'est fondée que sur l'équivoque du mont Caucase. Quinte-Curce et Arrien rapportèrent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, transportèrent de Scythie le nom de Caucase et qu'Alexandre bâtit une ville, qu'il honora de son nom.

Au reste, Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie, qu'Atropatos déroba à ses rapides conquêtes. Atropatos étoit un des lieutenans de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva, fut appelée Médie Atropatène, et il en demeura toujours le maître; et du temps de Strabon, ses successeurs en étoient encore en possession. Cette partie de la Médie est proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Guilan. On est surpris de la méprise d'Oléarius [1], dans la relation de son voyage de Perse, quand il dit que le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus, et que la Médie Atropatène étoit au-dessous vers le midi. Il devoit même savoir que l'ancienne Arménie s'avançoit entre l'un et l'autre, pas loin de la mer Caspienne.

Retournons à Derbent [2]. Cette ville est située sur le penchant de la montagne, et défendue par un château bâti au-dessus, où le sultan fait sa résidence. La plaine jusqu'à la mer retient le nom de ville des Grecs; on n'y voit que quelques masures dans des champs labourés.

On remarque encore que Derbent n'est point ce qui s'appeloit anciennement les portes du Caucase, qui, selon Pline, étoit vis-à-vis d'Harmastis, ville capitale de l'Ibérie. Ces portes étoient un grand ouvrage de la nature; car on voit, dit Pline, les montagnes se séparer naturellement, pour laisser un passage entre elles;

[1] Ptolémée, V, 12, ne parle point de la province de Capulaca, mais de la ville de Chabala. Pline, VI, 10, nomme cette ville Cabalaea; c'est maintenant Kablasvar, sur la rivière de Samura.

[2] Strabon ne contredit point Pline, qui n'a parlé que d'une seule ville d'Albanie.

[3] Tout ce pays à présent est aux Russes.

[4] Cette tradition du pays est conforme à ce que rapporte Quinte-Curce, VIII, 3, et n'est pas mal fondée.

[1] Oléarius ne s'est pas mépris. Le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus au nord. La Médie Atropatène, ou le Guilan est au-dessous vers le midi. Ces deux provinces sont limitrophes, et ne sont séparées que par l'embouchure du Cyrus.

[2] Derbent est l'Albanie des anciens. Alexandre l'a fondée; Nauschiwan, roi de Perse, l'a agrandie. Resserrée entre la mer et les montagnes, elle a au nord une porte de fer qui lui a fait prendre le nom de Demi-Capi. Elle compte 20,000 habitans; c'est la capitale du Daghistan. Ses rues sont étroites; ses maisons bâties à l'orientale ont des toits plats. Darius, d'autres disent Cosroës, y éleva contre les Scythes un mur qui se prolongeoit à cinquante lieues dans les gorges du Caucase. Ses fortifications ont été comparées à celles de Gibraltar, ce qui ne l'a pas empêchée d'être prise par les Russes en 1795 et réunie à leur empire.

Le calife Haroum-al-Réchid y établit pendant un temps sa résidence.

Il y a de bons vignobles dans ses environs.

mais les peuples qui habitoient en-deçà de ce passage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple plus nombreux qui habitoit au-delà, fermèrent ce passage par des portes armées de barres de fer, grosses comme des poutres, sous lesquelles passoit le fleuve d'Yriodonis [1]. Non contens encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sûreté contre leurs ennemis.

Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables, mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son temps. Vers le septentrion, ajoute-t-il, et du côté des Nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, et ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve Aragus. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, et un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit, où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonction de ces deux rivières et sur les montagnes, sont les villes d'Armozica et de Seumara, ou Seusamora; la première sur le Cyrus et l'autre sur l'Aragus : ce fut par ce chemin que Pompée, et ensuite Canidius, passèrent dans l'Ibérie.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'étoit enfui dans la Colchide, les Albanois convinrent de lui donner passage, et que changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avoit distribué son armée pour passer l'hiver.

A la fin du mois de décembre, ils passèrent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'infanterie, et vingt-deux mille de cavalerie; mais ils trouvèrent les Romains prêts à les bien recevoir, et ils furent entièrement défaits, sans qu'il paroisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire et qu'il soit entré dans leur pays; puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, et de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à quinze lieues [2] au-dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, et qu'on nomme souvent mer de Bakou.

Les environs sont d'une terre légère et abondante en safran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte en telle abondance et avec tant de profit, qu'on assure que les droits du roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cents mille abassis, l'abassis vaut environ vingt sols, et le toman cinquante livres.

La naphte, qui est une espèce d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, et on la fait couler par des canaux; il y en a de blanche et de noire. La blanche, comme étant plus estimée et d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers; la noire se consume dans le pays, et n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, et l'on y met des mèches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie : l'air y est sain et tempéré; le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige, et le vent de mer en modère la chaleur; d'ailleurs tout le pays est inégal et s'élève en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, et par conséquent à le purifier et à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids, et les neiges qui y tombent ne durent pas long-temps sur la terre.

Le beau temps, la pluie, la neige ont leurs saisons réglées selon le besoin, et comme à souhait; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile et qui ne suffise à nourrir les habitans qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte.

La terre est si bonne qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On la laisse seulement reposer une année ou deux; et au printemps on lui donne la première façon. Le laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le laboureur s'assied sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour renverser les mottes remplies de racines

[1] Pline, VI, 11, ne parle pas du fleuve Yriodonis, mais il remarque que sous ces portes passoit un fleuve *Diri odoris*. Le château se nommoit *Cumania*.

[2] Il est à près de trente lieues. Bacou ou Bakou est une ville assez commerçante, sur un rocher escarpé et ayant un port au pied, sur la mer Caspienne. Elle est à l'extrémité nord du golfe de Guélan. Elle appartient aux Russes.

de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées tout l'été aux rayons du soleil qui les réduit en terre très-légère.

La seconde façon se fait en automne, on y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux et les battent sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le seigneur du champ, et le reste pour le laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, bien que ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son.

Cette quantité de paille, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile. Ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs et à leurs chevaux, ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne sauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que, sans de grandes pluies et assez fréquentes qui en délivrent le pays, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares, nommés Turquemis, parce qu'ils sont de la secte des Turcs ; et, à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles : ils vivent sous des tentes qu'ils dressent en hiver dans la plaine, et en été sur les montagnes, et ils font consumer les fourrages à leurs bestiaux. Je dirai en passant que la plus grande partie des habitans de cette province fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse dans les montagnes, entre Balk, Kaboul et Candahar, où ils ont conservé leur premier nom, avec peu de changement, étant nommés Akvans [1] ; mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils sont devenus voleurs et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées, comme en Europe, portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort, si, dans le temps de la vendange, on n'y mêloit pas environ la dixième partie d'eau : le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu et l'autre fort gros ; le blanc est sans pepins et à un goût de muscat. Il n'y a ici ni cave ni cellier : on enterre les cuves ou dans les jardins ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin. Quand une cuve est vide, on se contente de la laver, sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces viennent sur les montagnes et dans les forêts, également comme dans la plaine. Leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises, fort petites et extrêmement douces ; des châtaignes, des nèfles, des noisettes ; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, manque de greffe. Les coignasses sont d'une grosseur étonnante, il y en a d'aussi grosses que la tête. Les bois de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts, qui sont sur les montagnes, d'où il les faut voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons et fort gros, et ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères et les racines qu'on voit en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les truffes blanches y sont communes ; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Bakou, où la terre est extrêmement légère. On sème des oignons excellens ; et à la sixième année on les transplante. On ne débite point le safran pur ; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poêle, et ensuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de

[1] Ou plutôt *Aghvans*. En arménien, *l* se change en *gh*, et le *b* en *v*. C'est Tamerlan qui les a transportés du Sirvan dans cette extrémité de la Perse. Les Afhgans ont étendu leur puissance et se sont rendus indépendans.

petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale.

Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de Pidrakou, à trois petits quarts de lieue de Chamakié. Sa tige s'élève fort haut, et est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant, et devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle sèche en automne, et renaît au printemps.

La campagne est ornée de diverses fleurs. Les tulipes y sont très-belles; les unes sont jaunes et petites; les autres rouges et fort grandes : celles-ci ont un fond noir et jaune. Si ces couleurs se mêloient dans les feuilles, ce seroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit partout, non-seulement dans les champs labourés et parmi les blés, mais aussi dans les chemins. J'en ai mis et cultivé dans notre jardin, sans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les rosiers naissent dans les forêts, et entre les broussailles, de même que les câpriers; mais en ce pays-ci, on n'attend pas que les câpres soient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils sont tendres, et on les confit au vinaigre : on confit de même les petits concombres, sortant de leurs fleurs.

Les terres qui ne sont pas en labourage, servent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les bœufs sont des bêtes de voiture, et portent les charges sur le dos.

On voit ici deux manières tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares voisins du Sirvan viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble, comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans, au contraire, pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licol, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent sur le soir qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze ou quinze lieues sans débrider; et, ce qui est de bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cents chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamakié un commerce considérable de peaux de renards pour Astracan et Erzerum. Les alouettes et les cailles sont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais en récompense les perdrix y sont très-communes, aussi bien que les outardes, les francolins et les faisans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cigognes en été y viennent faire leurs nids, ils y élèvent leurs petits, et disparoissent ensuite.

Quand l'hiver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sols, une outarde pour cinq ou six sols, un faisan en vie pour dix sols. Ces oiseaux se cachent la tête dans la neige, et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, et qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode et délicieuse, est habitée par un peuple pauvre et misérable. Soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par de grands impôts, dont on le charge, on m'assure que le roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'abassis [1]. La nourriture ordinaire des habitans du pays est de légumes et de fruits. Leurs délices sont de manger du riz, du caillé aigre et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entre eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermine; mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part et d'autre sur le pied, et attachée avec des cordes.

Ils ont la réputation d'être fourbes et menteurs, et on dit d'eux qu'ils sont persuadés que sans le mensonge, une affaire ne sauroit, réussir. D'ailleurs, ils sont bons et paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols et d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays : le turc, qui est la langue la plus commune;

[1] A peu près cinq millions de notre monnoie.

le persan, mais corrompu, et l'arménien. Les enfans apprennent et parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la manière dont ils se couvrent la tête. Comme les Persans aiment le turban rouge, on les appelle *Kesel Baschi,* c'est-à-dire rouges têtes; les Arméniens, *Karabaschi,* noires têtes; les Géorgiens, qui portent un fort petit bonnet, *Baschi Achouk,* têtes découvertes.

Je viens à la ville de Chamakié[1], qui n'étoit autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelques pans. La ville s'est accrue du côté du midi, et s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles et sans fossés, et composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres, avec de la terre pour mortier; mais la plupart ne sont que de terre et d'argile. Plusieurs ont le toit élevé et couvert de planches, au lieu d'ardoises et de tuiles, et les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte et les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, et posée à la hauteur d'un pied sur des solives et sur de petits ais, elles ne sauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison.

Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus; et, afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

Il n'y a à Chamakié aucun édifice public qui mérite d'être regardé, ni aucune belle mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, et l'entrepôt de la Moscovie et de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravanserai ou magasin, et apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de roussil, des fourrures, et d'autres marchandises de leur pays. Les Persans et les Indiens y vendent leurs étoffes de soie et de coton, les brocards d'or et d'argent, et une infinité de balles de soie.

Les Tartares amènent des chevaux et des esclaves.

Il y a un bazar ou marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés, et couvertes.

Pour les religions, dont l'exercice public est permis à Chamakié, il y en a presque de toutes les sortes. Le mahométisme est la dominante; mais elle est divisée en deux sectes; savoir, de Jonis et de Chais, ou Ichais. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, et ceux-ci d'Ali. Ces deux sectes se maudissent mutuellement.

Les Juifs ont leur synagogue, et les Indiens leur pagode. Les Indiens sont ici au nombre d'environ deux cents; ils y font le plus gros commerce, et sont les plus riches marchands. D'ailleurs, ils sont gens très-paisibles, et extrêmement unis entre eux. Quand le temps est beau, ils vont ensemble s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et y font leurs prières.

Les chrétiens habitués dans la ville sont Arméniens, et ne font guère plus de deux cents maisons. Leur maison est petite et obscure. Ils y ont un évêque, qui réside ordinairement dans un monastère de la campagne. Les Moscovites ont une chapelle dans leur magasin; les prêtres de ces deux nations sont habillés de vert, et ils ont malheureusement les uns et les autres le défaut d'aimer le vin sans modération.

Le gouverneur de la ville et de toute la province a le titre de khan; et le magistrat qui maintient la police et rend la justice, se nomme *Kalenter.*

Il arrive rarement que le Sirvan éprouve le malheur de la guerre; car, encore qu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sûreté, et le mont Caucase est un rempart que les armées ennemies ne sauroient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le roi de Perse fait une pension de sept cents tomans, ou trente-cinq mille abassis au chamkal, c'est ainsi qu'on appelle le prince de Leski. Les Leskis sont un peuple de Tartares, qui habitent au-delà des montagnes, dans le Daguestan[1]. On dit que Leskus[2], premier prince

[1] Chamakié, Shamakié ou Chamakiah étoit la capitale de la Géorgie persane. Elle l'est encore du Schirvan devenu russe, de persan qu'il étoit au temps où les missionnaires écrivoient. Plusieurs fois ruinée, elle a été reconstruite à une journée de l'ancienne; puis cette nouvelle ville ayant été ruinée encore par les tremblemens de terre et par les guerres, les habitans sont en partie retournés dans leurs anciens murs.

[1] Daghestan.

[2] Lesghis, premier prince de Pologne, régnoit l'an 550.

de Pologne, étoit sorti [1]. Le roi de Perse s'étant dispensé, il y a quelques années, de payer la pension, le chamkal permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, et de piller les vaisseaux qui étoient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du chamkal. Ce prince de Leski prenoit part au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en Circassie, où le czar entretient une garnison.

Tandis que Gurgikan, prince géorgien, fut en guerre contre le roi de Perse, le Sirvan eut à souffrir des troupes de ces deux princes, parce qu'elles ne subsistoient que de pillage; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays sont les Cosaques, qui, non contens de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes, avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à Dersauré, gros village de la sultanie Bakou, qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques étant descendus à terre, seulement au nombre de vingt, jetèrent la terreur partout aux environs. Le sultan fit armer autant de monde qu'il put, et les fit poursuivre par deux cents cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de Chamka, pendant plus de vingt lieues, sans avoir perdu un seul homme.

Peu de temps auparavant, cinquante Cosaques étant descendus près de Mességui Bazar, gros bourg de la même sultanie de Bakou, enlevèrent, hommes, femmes, enfans et un gros butin. Tout le pays prit les armes : cinq cents cavaliers s'étant avancés, les Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derrière eux. Ils demeurèrent ainsi en présence assez long-temps, et les Kesel Baschi ou Persans n'osoient attaquer ces gens déterminés à se bien défendre; enfin, un des plus braves poussa son cheval et blessa un Cosaque; deux autres, à son exemple, se détachèrent du gros et en tuèrent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les Kesel Baschi, s'imaginant que la crainte rendoit les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laissèrent approcher à la distance de sept ou huit pas; et alors, d'une décharge de leurs fusils, ils en jetèrent une quarantaine à terre. Les Kesel Baschi en furent tellement effrayés, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, et laissèrent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin, sans oser davantage les inquiéter.

[1] Lesghis.

La mer Caspienne seroit sans doute la voie la plus courte et qui coûteroit le moins à la Moscovie, pour entretenir le commerce avec Astracan; mais outre que cette mer est extrêmement orageuse, elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté : elle n'a pas même de bonnes rades le long du Sirvan, étant un fond de pierres où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de Niézova, dans la sultanie de Derbent, où néanmoins l'on voit souvent des vaisseaux, ou pour mieux dire des bateaux; car ils ont le fond plat pour tirer moins d'eau et ne portent qu'une voile carrée.

Avec cette construction, jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent, ils ne suivent que la ligne du vent, et ne sauroient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans, dix ou douze de ces bateaux tirés à terre, passent l'hiver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maisons, les équipages se font des tentes sur le bord de la mer, et y attendent le temps de la navigation, qui est depuis la fin d'avril jusqu'au commencement d'octobre. Ils ne se mettent point en mer, à moins que quelque autre vaisseau venu d'Astracan ne leur annonce que le Volga est dégelé et qu'il est navigable.

Le trajet est de cinquante lieues [1]; par un bon vent on les fait en cinq jours, mais assez ordinairement en neuf jours, six sur la mer et trois sur le Volga [2].

[1] Il est de plus de cent lieues.

[2] Le Volga prend sa source dans les forêts du Valdaï ou gouvernement de Novogorod. Son nom lui vient d'un des lacs qu'il traverse.

Nisney Novogorod est au confluent de l'Oca et du Volga, Casan est au-dessous de l'endroit où la Kama se jette dans le fleuve. Macarief est entre ces deux villes sur les bords du Volga; c'est là que se tient la plus grande foire de la Russie : celle où le commerce de l'Asie du nord, de l'est et du midi, vient s'unir à l'Europe par ses produits si riches et si divers. Les fourrures et les châles dominent à ces marchés.

Le Volga est navigable à Rief, et sa largeur est là de cinq à six toises. Cette largeur augmente successivement jusqu'à cent et deux cents toises. Au temps des pluies et de la fonte des neiges, il reçoit de ses affluens une si énorme quantité d'eau, qu'il sort violemment de son lit et cause souvent de grands ravages.

La difficulté est de trouver le canal qui conduit à Astracan et d'éviter les bancs de sable; car ce grand fleuve, disent les Moscovites, se décharge dans la mer par soixante et douze embouchures, et il charrie une grande quantité de sable.

Quand le vent vient à changer, on ne sauroit décider le temps du voyage. Un de nos marchands catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant sur cette mer. Il fut poussé à la côte des Yousbeks, où le vent lui ayant manqué tout à coup, le laissa plusieurs jours dans un continuel danger d'être fait esclave et d'avoir le nez et les oreilles coupés par ces barbares, qui, heureusement, ne trouvèrent point de barque pour aller à lui. Il m'ajouta que l'équipage, pour se tirer de cet endroit dangereux, et pour obtenir du ciel un souffle de vent, résolut de jeter un homme dans la mer; mais que le vent qui survint arrêta leur criminel dessein. Les Moscovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, se servent de cette invention : ils font porter dans un petit bateau un gros câble et un cabestan. Ils attachent ferme le cabestan sur un des bords de la rivière. Ils le tournent ensuite à force de bras, et par le moyen du câble qui tient d'un côté au cabestan, et qui est attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve.

Si le voyageur craint les périls et les inconstances de la mer, il peut faire le voyage par terre, surtout depuis que le chamkal est en paix avec le roi de Perse. Je vois plusieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par Derbent, Tarkou et Tarki. Elle est de vingt-cinq journées pour un cavalier, depuis Chamakié jusqu'au Bagchsaray, capitale de la Crimée, ou petite Tartarie.

Les habitans de Chamakié ont une sorte de divertissement, auquel ils prennent grand plaisir; mais je ne sais si le récit que j'en ferai en donnera autant à ceux qui le liront. Quoi qu'il en soit, je dirai ce que j'ai vu. Quand il leur prend envie de se divertir dans les beaux jours de l'année, plusieurs familles se joignent ensemble et font bourse commune. Ils vont sur les collines aux environs de la ville, ils y dressent des tentes, font bonne chére, et dansent tout le jour au son des instrumens de musique; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorsqu'ils sont près de s'en retourner chez eux, et qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes ils prennent les nappes dont ils se sont servis, et qui sont des pièces de toile de diverses couleurs, et longues d'environ dix aunes. Ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence, à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise et une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement : lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, en sorte que le loup ne sauroit se jeter sur l'un que l'autre ne le retienne : on prend jour pour donner le loup en spectacle.

La scéne est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté et d'autre contre cette jeunesse qui fait de grandes huées, et qui s'enfuit ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque habit déchiré, et souvent quelque coup de dent : quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattans s'avance vers lui. Le loup se relève, le combattant le saisit et le serre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au col et le promène dans l'assemblée.

Près d'arriver à Astracan, il se divise en huit bouches principales qui s'ouvrent dans la mer Caspienne. Cette espèce de delta a cinq ou six lieues de large, mais le Volga n'a pas de limon fécondant comme le Nil, et la mer où il arrive n'est bordée que de peuplades à peine civilisées.

Par des canaux et des lacs qu'on a liés au Volga, la communication est tracée entre Saint-Pétersbourg et Astracan. Le fleuve gèle en hiver, et alors au lieu d'être un moyen de navigation, il devient une route à voitures.

Il coupe par le milieu la Russie d'Europe, et tourne à moitié par l'est le plateau central de cet empire. Les cinq à six mille barques qui flottent dessus, transportent du nord au sud tous les produits de la chasse et de la terre. Ces barques sont déchirées à Astrakan, elles ne remontent plus le fleuve. C'est ainsi que les sapines de la Loire sont déchirées et vendues à Nantes comme bois à brûler.

Pendant ce manége, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le khan et le khalenter donnent à certains jours de l'année, sont un nouveau divertissement. Elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours.

A l'entrée de la nuit, plusieurs volées de canon n'ont pas plus tôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plate-formes des maisons de la ville et les collines d'alentour paroissent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir sans cesse des fusées volantes, et autres feux d'artifice, qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différens objets présentent aux yeux un très-agréable spectable.

On célèbre aussi dans cette ville, pendant dix jours, et dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'Hussein, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi-nus, barbouillés de noir, et divisés en plusieurs bandes, courir par la ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces *Hussein! Hussein!* Le dixième jour on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort pour représenter Hussein : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit : cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la ville, qui a plus de cinq cents pas de long, et plus de cent cinquante de large.

La ville se partage en deux partis, l'un des Heideri, et l'autre des Elahmedoulai; ce sont les noms des deux frères qui étoient autrefois princes de Chamakié. Les combattans sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique et de frondes; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu; en sorte que le combat ne finit point sans qu'il y ait du sang répandu. Les gouverneurs tâchent d'arrêter ce désordre; mais ils ne peuvent retenir la jeunesse qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

Après avoir parlé des divertissemens des habitans de Chamakié, je passe à des choses qui méritent mieux notre attention, parce qu'elles regardent notre religion.

Les Arméniens qui habitent le Sirvan, et qui sont en grand nombre, étoient dans un extrême abandon, et dans une déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du christianisme.

Leur état pitoyable excita la compassion et le zèle des ouvriers évangéliques. Ils considéroient d'ailleurs que Chamakié étant l'abord de diverses nations, et le passage de Moscovie et de Pologne en Perse, ils auroient de fréquentes occasions de se rendre utiles à toutes ces nations, s'ils pouvoient y établir une mission.

Le père Pothier étoit à Ispahan, et s'occupoit de cette pensée, lorsque la Providence lui présenta le moyen d'exécuter ce dessein. Le comte de Siri, célèbre par plusieurs et importantes négociations, arriva à Ispahan, en qualité d'ambassadeur du roi de Pologne Sobieski. Ce prince envoyoit le comte de Siri, pour persuader au roi de Perse qu'il devoit profiter de la guerre que l'empereur, le roi de Pologne son maître, le czar et la république de Venise faisoient au Turc, et pour engager sa majesté persienne à joindre ses armes à celles de toutes ces puissances.

Le comte s'entretenant avec le père Pothier, lui dit qu'un des articles de son instruction portoit de demander au roi de Perse des lettres-patentes pour l'établissement de quelques missionnaires à Chamakié. Il lui ajouta que le pape, informé du bien qu'on devoit espérer de cette mission, avoit fort à cœur cet établissement.

Le père Pothier fut charmé de trouver une conjoncture si favorable à ses intentions. Il en profita pour faire entendre au comte tous les avantages que la religion tireroit en effet de cette bonne œuvre.

Le comte, de son côté, s'employa si efficacement au succès de sa commission, qu'il obtint les lettres-patentes par lesquelles le roi permettoit aux jésuites missionnaires d'avoir un établissement à Chamakié. Le comte fit plus, car ayant fini ses affaires dans cette cour, et s'en retournant en Pologne par Chamakié, il voulut que le père Pothier l'y accompagnât, avec promesse de sa part de le bien recom-

mander au khan de cette ville, au nom du roi de Pologne et du roi de Perse. Le père Pothier suivit avec joie le comte de Siri : il l'accompagna jusqu'à Chamakié. Lorsqu'ils y arrivèrent, le khan en étoit parti pour Ispahan. En son absence, le comte s'adressa au lieutenant qui tenoit sa place. Cet officier, qui n'ignoroit pas la considération où étoit le comte de Siri, auprès du roi son maître, le reçut avec honneur, et fit un accueil favorable au père Pothier qui accompagnoit le comte. Le père lui présenta ses lettres-patentes : le lieutenant, à la prière du comte de Siri, lui promit ses bons offices; mais le père Pothier, sachant par expérience qu'un missionnaire ne doit être à charge à qui que ce soit, et moins encore aux premiers officiers, le remercia de sa bonne volonté, et lui dit qu'il avoit des amis parmi les Arméniens, qui s'étoient chargés de lui trouver un logement. En effet les catholiques s'empressèrent à le loger et à lui procurer tout ce qui étoit nécessaire pour y commencer la mission. Le premier soin du père Pothier fut d'avoir une chapelle pour y célébrer les divins mystères. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la mission. Comme elle étoit petite, il étoit obligé de les recommencer autant de fois que la chapelle se remplissoit. L'évêque de Chamakié donnoit l'exemple. Il se trouvoit aux instructions, et y amenoit les prêtres de la ville et du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu alloient croissans de jour en jour. Il ne s'en passoit pas un, sans que le père ne réconciliât quelques schismatiques à l'église de Jésus-Christ. Les Turcs commencèrent à en faire du bruit. Ils reprochèrent au Turc qui avoit vendu sa maison pour les missionnaires, que sa maison étoit devenue une maison de Francs. Le Turc fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le père dans sa propre maison. La nuit du 27 septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer, et ayant forcé la porte de la chambre où le père reposoit, il lui donna un coup de poignard dans le front, et un autre dans le cœur, et s'évada.

Le lendemain on trouva le corps mort, nageant dans son sang. La nouvelle de cet assassinat s'étant répandue en un instant par toute la ville, les Arméniens et les catholiques des autres nations, qui étoient alors à Chamakié, en furent consternés. La justice turque fit toute la façon de vouloir punir le coupable. Elle fit les informations selon la coutume; mais l'assassin étant Turc, et l'assassiné étant Franc, comme ils parlent, il n'en fut plus question; car lorsque les chrétiens vinrent en demander justice au lieutenant de la province : Représentez-moi le coupable, leur répondit-il, je le ferai punir, et l'affaire en demeura là.

La mission perdit son fondateur dans la personne du père Pothier. Il avoit souvent demandé à Dieu la grâce de verser son sang à son service, et il semble que Dieu la lui eût accordée. Il avoit tâché de s'en rendre digne par une vie pure, laborieuse, mortifiée, toujours appliquée à procurer la gloire de Dieu. Dieu, de son côté, lui avoit fait des faveurs insignes. On sait qu'il avoit souvent prédit des choses importantes et qui se vérifient; qu'il avoit été miraculeusement préservé plus d'une fois de la mort dans des périls évidens. Mais la plus grande de toutes les grâces qu'il reçut de Dieu, ce fut celle de mourir à peu près comme il l'avoit toujours désiré et demandé à Dieu.

Les espérances de la mission de Chamakié étoient trop favorables pour l'abandonner. Sitôt que l'on eut appris à Ispahan la mort du père Pothier, on fit partir le père de la Maze, missionnaire jésuite, pour se rendre à Chamakié : le père de la Maze étoit alors âgé de soixante-cinq ans. Il en avoit passé vingt dans cette capitale de l'empire, et dans les plus rudes fonctions de son état. Sitôt qu'il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en chemin par obéissance et sans avoir égard à son grand âge, et à quelques autres infirmités que sa vertu avoit toujours cachées.

A son arrivée à Chamakié, il alla chez le sieur Boyhdanbegh, résident de Pologne à la cour de Perse. Ce seigneur et son frère Persidanbegh étoient les intimes amis du père Pothier. Après sa mort, ils prirent soin de ses meubles et de sa maison : ils en mirent en possession le père de la Maze, qui reprit les exercices de la mission que la mort du père Pothier avoit interrompus. Le travail étoit si grand qu'il fallut lui donner un second. Le père Champion arriva de France très-à-propos pour lui en servir. C'étoit alors un jeune homme plein de feu, d'un naturel charmant, qui n'avoit pas cessé, depuis son entrée dans la compagnie, de demander l'emploi des missions. Il avoit même fait une étude particulière de la

médecine pour se rendre plus utile à l'état qu'il vouloit embrasser. Cette étude, en effet, lui fut fort avantageuse à Chamakié; car elle lui ouvroit, et au père de la Maze, les portes de toutes les maisons. Ils étoient partout bien reçus, et marchoient dans les rues avec une pleine liberté.

Pour mieux juger de l'utilité de la mission de Chamakié et des fruits qu'on y cueille, on rapportera ici une lettre écrite de Chamakié à Paris au père qui est chargé du soin des missions du Levant.

« Nous n'aurions jamais cru, mon révérend père, que la mission de Chamakié fût aussi nécessaire que nous le connoissons par expérience. Cette ville est le rendez-vous de tous les commerçans qui trafiquent en Moscovie, en Suède et en Hollande, en sorte qu'elle est toujours très-peuplée d'étrangers qui vont et qui viennent; c'est ce qui fait que notre seule mission dans cette ville nous tient lieu de plusieurs missions différentes; car cette succession d'étrangers que le commerce attire ici nous donne continuellement de nouveaux disciples à instruire qui reportent à leur nation les instructions qu'ils ont reçues de nous. Je leur dis tous les jours la sainte messe. Nous avons trouvé le moyen de les y faire assister, et de leur faire entendre, après la messe, l'instruction que nous leur faisons en turc ou en arménien, qui sont les langues dominantes. La coutume est établie qu'en arrivant en cette ville, et avant d'en sortir, les catholiques s'approchent du sacrement de pénitence et reçoivent la sainte eucharistie.

» Lorsque les caravanes partent, nous les accompagnons pendant quelques jours pour entretenir et perpétuer, autant qu'il est possible, le bien que nous avons tâché de faire parmi eux. Chemin faisant, nous visitons les villages voisins, qui sont presque tous chrétiens, et qui passent assez souvent les années entières sans avoir un prêtre qui leur dise un mot de Dieu et de leur salut.

» Nous ne sommes ici que deux missionnaires. Si la Providence vous donnoit des secours pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y auroit suffisamment de travail pour eux et pour nous avec un avantage plus grand qu'ailleurs; savoir : que nous y faisons nos fonctions plus librement, parce que nous y sommes regardés et considérés comme les aumôniers des ambassadeurs d'Europe qui vont à la cour de Perse. Nous y avons encore la protection du roi de Pologne, qui a souvent des envoyés dans cette cour. Nous y avions de plus celle de Louis XIV, notre maître, et nous espérons que le jeune héritier de ses états le sera aussi de son zèle pour notre sainte religion. Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, la haute idée que les Persans et les Arméniens de ce royaume avoient conçue de la grandeur et du mérite personnel du monarque que nous avons perdu; ils le regardoient comme le plus puissant, le plus magnanime et le plus grand conquérant empereur du monde, et en même temps comme le plus sage et le plus religieux de tous les princes. L'honneur que nous avions d'être nés sujets d'un roi si renommé et si respecté dans l'univers ne contribua pas peu à la grâce que le roi de Perse fit à nos anciens missionnaires en leur permettant d'avoir un établissement à Chamakié.

JOURNAL

Du voyage du P. de la Maze, de Chamakié à Ispahan, par la province du Guilan.

La route de Turquie en Perse par Erzerum et Erivan est, sans contredit, la plus fréquentée, et par conséquent la plus connue; car la commodité de la mer assemble à Constantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs qui viennent se joindre aux caravanes qui partent régulièrement plusieurs fois l'année de ces deux villes pour aller en Perse. La route au contraire de Chamakié à Ispahan, n'étant ordinairement suivie que par les voyageurs du nord, les Moscovites, les Polonois et les Suédois, nous en avons moins de connoissance.

Oléarius, qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Ispahan avec les ambassadeurs du duc de Holstein, nous en a fait le récit; mais, tout habile homme qu'il étoit, il s'est trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le père de la Maze, jésuite missionnaire en Perse, dont nous avons déjà parlé, a fait le même voyage en 1698, et nous a laissé un journal très-exact. Comme il nous a paru contenir des observations curieuses, et qui peuvent être utiles à la géographie et à l'histoire naturelle, nous vous l'envoyons, mon révérend père, pour en faire l'usage que vous jugerez à propos. Ce journal vous expliquera le motif du voyage du père de la Maze, et quelle en fut la suite.

Journal du P. de la Maze.

Le duc de Saxe ayant été couronné roi de Pologne, le sieur Zurabek, Arménien catholique de Chamakié, eut l'honneur de lui présenter les lettres de Schah-Soliman, roi de Perse, et sa majesté polonoise lui fit pareillement l'honneur de le charger de sa réponse à Schah-Hussein, successeur de Soliman et son neveu [1]. Zurabek arriva de Varsovie à Chamakié dans le mois de juin, et il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractère d'ambassadeur dont il étoit revêtu. Le khan le fit loger et défrayer aux dépens du roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un officier pour l'accompagner partout et pour avoir soin de son équipage. Cet officier se nomme en Perse *mémondar*. Il assigna pour la dépense de l'ambassadeur et de sa suite soixante abassis par jour, et il lui fit de plus un présent de trente tomans. L'abassis vaut environ vingt sols, et un toman cinquante livres.

Il ordonna pour le voyage trente chevaux et autant de chameaux : la nourriture des chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour; le chaij est le quart de l'abassis, c'est-à-dire qu'il vaut environ cinq sols. A ce compte, Zurabek touchoit chaque jour plus de trois tomans et demi. Le roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense; mais la ville et les villages qui se trouvent sur la route de l'ambassadeur en paient les frais. Il est vrai qu'on tâche de les soulager par un autre endroit; car il arrive assez ordinairement que dans les grandes villes, et surtout dans les villes marchandes, on suspend pendant quelques jours la marche des ambassadeurs, sous prétexte des difficultés à lever sur les habitans les taxes imposées pour les frais de l'ambassade; mais la vérité est qu'on le fait exprès, pour mettre par ce retardement l'ambassadeur dans la nécessité de dépenser beaucoup plus qu'il ne reçoit, et pour l'engager, lui et sa suite, à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux et de nouveau à leur égard; car alors les marchands savent fort bien profiter de la curiosité des étrangers pour se rembourser de la taxe qu'on leur impose pour les frais des ambassadeurs.

Zurabek étoit prêt à partir de Chamakié. Le sieur Fabricius, ambassadeur du roi de Suède, pour la troisième fois y arriva. Il menoit avec lui un ministre nommé Lenfant. Zurabek, ayant l'honneur d'être l'ambassadeur d'un roi catholique et nouvellement parvenu à la couronne de Pologne, crut qu'il étoit de l'honneur et de la dignité de son maître qu'il eût avec lui un aumônier pour lui dire la sainte messe, pour lui administrer les sacremens, et pour entretenir la piété et l'édification dans la caravane qui étoit à sa suite. Comme j'avois l'avantage d'être connu du sieur Zurabek, il me proposa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, pour toutes sortes de raisons de bienséance et d'utilité pour notre mission de Chamakié, devoir accepter la proposition qu'il me fit. Je l'acceptai, et je me préparai au voyage.

Zurabek, ayant fini ses préparatifs, fit annoncer son départ le 3 octobre par les volées de quatre pièces de canon qu'il avoit fait placer sur une colline près de la ville. Le quatrième jour il fit la revue de son équipage avec le khan qui l'accompagnoit. Il ne devoit s'y trouver que trente chevaux, et il s'y en trouva plus de deux cents. Cette augmentation d'équipage est au profit de l'ambassadeur et de quelques autres personnes; car les marchands, pour faire passer leurs marchandises franches de tous droits, se mettent à la suite des ambassadeurs, et on les souffre moyennant un présent qu'ils font à ceux qui les voient et qui n'en disent mot. Le cinquième jour fut employé à faire et à recevoir les visites de cérémonie. Enfin, le 6 octobre notre ambassadeur sortit de Chamakié avec tout son monde et en très-bon ordre; les chemins étoient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusque sur la colline de Kalakhoné, qui est à la vue de la ville. Étant parvenu au haut de la colline, notre ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parens et amis de Zurabek l'attendoient. Après ce repas, Zurabek leur fit ses remercîmens et ses adieux, et nous nous remîmes en marche, gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamakié. Bientôt après nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, et qui alloient en serpentant entre deux abîmes qui faisoient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avoit point plu, ce qui auroit rendu les chemins glissans, et par conséquent très-dangereux.

[1] Il étoit le second fils de Soliman.

Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de blé qu'ils y recueillent, et de quelques vignes qu'ils y cultivent.

Nous passâmes par un de ces villages nommé Sanguian, et près d'un autre nommé Karkan. Il y a dans le premier un beau monastère, dans lequel étoient alors trois évêques sans évêché.

Les Arméniens de Karkan sont à leur aise, parce que le village appartenant à une mosquée d'Ispahan, il en est moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à Aksou, gros bourg au milieu d'une terre fertile : Aksou signifie eau blanche, et nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute différente, car nous eûmes à traverser des lieux marécageux et à percer une épaisse forêt de roseaux forts et hauts, et qui, en revenant contre nous, frappoient rudement nos visages et nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à Kederlou. Les maisons de ce village sont séparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers, dont les feuilles nourrissent des vers à soie, qui font le grand commerce et les richesses du pays. Les mûriers sont comme des bois taillis ; on ne les laisse monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les dépouille au printemps de leurs feuilles pour les donner aux vers à soie. On coupe ensuite les branches : l'été et l'automne en font produire de nouvelles, et le printemps fait naître des feuilles jaunes et tendres, qui donnent des soies plus fines.

Le huitième jour d'octobre nous n'avions que sept lieues à faire pour nous rendre à Javat, et nous en fîmes plus de douze, errans çà et là, sans tenir une route certaine, manque d'un bon guide. Nous traversions les campagnes comme des chasseurs ; mais le plus fâcheux étoit que nous nous engagions souvent dans des roseaux, et que nous nous y perdions. Alors notre timbalier faisoit son devoir, qui étoit de battre souvent pour nous rallier. Enfin, après avoir fait des tours et des détours, nous arrivâmes à notre gîte très-fatigués.

Javat est un gros village, semblable à Kederlou, à un demi-quart de lieue du confluent de l'Araxe et du Cyrus, ou du Courk [1], qui garde son nom pendant l'espace d'environ vingt lieues, jusqu'à la mer Caspienne. La pêche y est fort abondante et s'afferme quatre cents tomans. Elle se fait depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois le poisson y est rare et maigre. Les pêcheurs s'attachent principalement aux esturgeons et aux poissons qui ont des œufs ; et ces œufs séchés, qu'ils nomment *caviat*, sont d'un grand débit dans tout l'Orient. Les esturgeons qui n'ont pas d'œufs sont nommés *ourson boumons*, c'est-à-dire long nés. On prend aussi des saumons gros comme un homme, mais courts pour leur grosseur. Quoique les carpes ne cèdent pas en grosseur au saumon, on n'en fait nul cas. La pêche se fait par le moyen de quelques estacades, qui arrêtent le poisson remontant de la mer dans la rivière. Comme la rivière grossit au printemps par les pluies et par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui résister, et par conséquent plus de pêche à faire. Le Courk est profond et charrie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand, de la suite de Fabricius, qui voulut s'y baigner et qui s'y jeta, ne parut plus. Il fut le premier des dix hommes qu'il perdit dans son voyage de Chamakié à Ispahan. Zurabek n'en perdit aucun.

Tout le matin du neuvième jour jusqu'à midi fut employé à passer le pont de Javat sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer, dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme : c'est un ouvrage de Schah-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton, pour forcer les gens de Javat à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les ambassadeurs qui sont les plus forts en Perse ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent ; d'où il arrive que les paysans, sur les premières nouvelles qu'ils ont d'une ambassade, prennent incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis : ce pont dont nous venons de parler, est si étroit que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la bride : nous marchâmes ensuite par

[1] C'est le Kur ou le Kour. Rien de si arbitraire que l'orthographe des Francs dans l'Orient.

des routes écartées, pour surprendre les habitans d'un village où nous devions passer la nuit; mais ils nous avoient prévenus, et s'étoient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avoit empêché d'emporter. Il fallut aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux et pour les chameaux : on fut près de livrer un combat pour en avoir. Nous autres nous soupâmes et nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après midi en un lieu fort agréable, nommé Kerdamadlou, sur le bord du Courk. Les gens du pays qui vivent sous des tentes, nous en dressèrent deux fort grandes : la manière de les dresser est assez plaisante. Un homme élève, autant qu'il peut, un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous, d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques; ils élèvent ensuite tous ensemble ce grand cercle, et posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons et les affermissent; puis ils couvrent le tout d'un feutre noir qui résiste à la pluie. Nous étions d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que depuis Javat nous n'avions vu que de vastes et misérables campagnes, couvertes d'herbes de marais ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux et de romarins sauvages. Les terres les plus sèches produisent une plante, qui pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, et se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays étoit compris dans l'ancienne Arménie, et se nomme aujourd'hui le Mougan. Il est habité par des Turcs, qui se donnent le nom de Chasevan, c'est-à-dire, ami du roi, parce qu'ils ont passé de la domination du grand-seigneur sous celle du roi de Mougan.

Le Courk, qui traverse le Mougan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très-profond et peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitans du Sirvan.

Le 11 octobre, le kalenter, qui est comme l'intendant du Mougan, vint saluer l'ambassadeur, et le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la rivière. Il portoit sur le poing un allant, qui est un très-bel oiseau de chasse auquel l'on ne met point de chaperon, mais que l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés comme la nuit précédente sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, et en attendant que le kalenter apportât douze tomans à l'ambassadeur pour les frais de son passage. Il lui demandoit encore vingt autres tomans, qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14 on fit partir les chameaux dès le grand matin, et nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à Kalouboulak, c'est-à-dire fontaine sanglante. Ce nom lui est donné parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres, les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs et cruels. Je ne sais si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais sur les cinq heures du soir, on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avoit pas une goutte d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargea, et nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, et une partie de la matinée pour arriver à Chamakou, où nous nous arrêtâmes par nécessité, les hommes et les chevaux étant également fatigués.

Chamakou est le premier village de la province de Guilan, et dans la sultanie d'Arasch. Il est composé d'une vingtaine de maisons, dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais, et qui sont plus hautes qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés et pressés les uns contre les autres. Le toit est en pente des deux côtés et couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos, nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à Chambdou, qui n'en étoit distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, et nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitans vinrent au-devant de M. l'ambassadeur et lui firent le hoschque, c'est-à-dire, *vous soyez le bienvenu;* car en ce pays on ne sait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du sultan, qui consiste en un grand salon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. De quoi me serviroit, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiteroit sans qu'il m'en sût gré?

La journée du 17 de Chambdou à Beulgada,

ne fut que de quatre petites heures par une prairie continuelle, où passoient une infinité de vaches et de poulains. Nous passâmes à gué la rivière nommée Vélas. L'eau n'étoit pas profonde, mais les bords en étoient escarpés et incommodes pour les chameaux qui avoient de la peine à se soutenir. Les maisons de Boulgada, ainsi que celles de tous les villages du Guilan, sont éparses et environnées de jardins et de vergers plantés d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers.

La pluie qui avoit duré toute la nuit, et presque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer notre départ jusqu'à deux heures après midi. Nous passâmes pour la troisième fois le Vélas avec des peines extraordinaires; et après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à Keze-Agag. Ce nom signifie bois rouge ou bois d'or. Je n'en ai pu savoir l'étymologie; quoi qu'il en soit, ce lieu est dans une situation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un fossé, et dans cette enceinte l'on ne voit que jardins et que vergers.

A une demi-lieue de là, nous passâmes une grosse rivière sur un pont de bois, et nous fîmes ensuite deux lieues par de belles prairies remplies de bétail, d'où nous entrâmes dans un gué long d'une demi-lieue, les chevaux ayant l'eau jusqu'aux sangles, et en quelques endroits jusqu'à la selle. A peine en étions-nous sortis, que nous entrâmes dans un autre gué, et plus long et plus profond. Les chevaux y avoient l'eau jusqu'au col, de sorte que tout le bagage fut mouillé : ces gués ont néanmoins des chaussées, faites et affermies dans de grands marais remplis de roseaux. Elles sont larges à faire passer huit cavaliers de front, et il ne leur manque que d'être plus élevées. On pourroit les éviter, en prenant par la montagne; mais on s'engageroit dans des boues dont il seroit difficile aux chevaux et aux chameaux de se tirer : d'ailleurs ce chemin est le plus long. A peine fûmes-nous sortis de ce marais, que nous trouvâmes encore trois rivières à passer avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin, et nous côtoyâmes la mer pendant deux bonnes heures pour nous rendre à Langueran, qui veut dire lieu d'ancrage. Cette étymologie vient de ce qu'une grosse rivière nommée Varasaruth, qui se décharge dans la mer, reçoit les barques et les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou six attachées à des pieux et sans ancres. Les habitans de Langueran conservent la naphte et le vinaigre dans de grands vaisseaux semblables aux urnes antiques qu'ils nomment coupes, et qu'ils enfoncent en terre jusqu'au col. Le vin se conserve aussi de la même manière à Chamakié, et dans tout le Sirvan. Au reste, il se fait ici une grande consommation de vinaigre, pour aider, disent-ils à la digestion du riz, qui est leur nourriture ordinaire, et pour se préserver des vers.

Nous séjournâmes à Langueran; et le 21 octobre nous nous remîmes en route par le plus beau temps et le plus agréable pays du monde. Nous passâmes la rivière du Langueran et celle de Serdune sur des ponts de bois : nous traversâmes ensuite plus de vingt ruisseaux qui se jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vastes et charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes des Turquemi avec leurs troupeaux. Ces gens n'ont ni maisons ni habitations fixes, et ne s'arrêtent nulle part, qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher sur les montagnes, où les herbages conservent mieux qu'ailleurs leur suc et leur verdeur : l'hiver ils se tiennent dans la plaine; ainsi ils évitent et les grandes chaleurs et les grands froids. Ils chargent leurs tentes et leurs bagages sur le dos des bœufs, et leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons, nommé Chlapni, et entouré de palissades soutenues par des saules : nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les vignes dans ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul cep, à ce qu'on m'a dit, et à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin : il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, et qui croissent au milieu des forêts, ne mûrit pas bien, et le vin en est vert. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moût, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les alkalis ou les sels lexivieux de la cendre émoussent et corrigent les acides du moût.

Les orangers sont communs et en pleine terre dans tout le Guilan, et deviennent de grands et de gros arbres; mais il est surprenant que dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mûrissent point sur l'arbre : on les cueille vertes au commen-

cement des froids, et on les met dans la paille de riz sous laquelle elles se colorent. Les citrons sont gros, mais ils ont peu de suc, et moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le derraga, c'est-à-dire] le magistrat de toute la contrée, qui étoit venu saluer l'ambassadeur, me voyant lire dans un livre, qui étoit mon bréviaire, me demanda ce que c'étoit. Comme je lui eus répondu que c'étoit un recueil de psaumes, et de plusieurs endroits choisis des prophètes et de l'Évangile, il le prit, et le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui étoit dans le bréviaire, et il la passa sur son visage et sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente : nous la commençâmes à midi, et la finîmes à cinq heures au village de Boutkouja, qui ne vaut pas mieux que Chlapni. Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres avec de la terre pour fermer les fentes ; le dedans est enduit d'argile, et le toit est de planches couvertes de terre. A un coin il y a un petit foyer pour cuire le riz ; et comme la fumée n'a point d'autre issue que par la porte, on est contraint de se tenir assis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils disent que s'ils avoient des maisons plus propres et plus commodes, ce ne seroit pas pour eux, mais pour les personnes de considération qui passent par leur village. En effet, je voyois qu'à notre arrivée on faisoit déloger les principaux habitans pour nous donner leurs maisons ; je crois néanmoins que la pauvreté y a beaucoup de part ; car ce pays, qui est fertile en blé, en riz, en vin, en huile, en toutes sortes de fruits et de légumes, et qui fournit une quantité prodigieuse de soie, est habité par un peuple très-pauvre.

Pour arriver à Boutkouja, nous avions marché dans une forêt de grenadiers et de néfliers, ayant à l'orient des arbres d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Ils soutiennent des vignes qui s'élevoient encore plus haut : nous eûmes aussi trois rivières à passer : nous passâmes les deux premières à leur embouchure, sur des ponts de bois, et nous traversâmes la troisième à gué.

Les douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent saluer l'ambassadeur, et lui offrirent, et à sa suite, des pipes de tabac à fumer, et donnèrent à nos valets du vin à boire à discrétion.

Le 23 nous partîmes de Boutkouja, à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduisit à Lemir, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte.

Nous en partîmes le lendemain 24, et nous allâmes grand train pour gagner Chiraverd. Nous arrivâmes au soleil couchant : c'est une maison de plaisance du sultan d'Arasch, située au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut passer diverses petites rivières et quantité de petits ruisseaux d'une eau claire mais mauvaise, parce qu'elle traverse des marais où l'on élève le riz. Le riz se sème dans les campagnes : quand il est monté un demi-pied, on le transplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau à mi-jambe. A notre départ il fallut user de violence pour tirer la taxe des habitans : il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton sous la plante des pieds : c'est une cérémonie très-triste et très-ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 octobre, nous continuâmes à marcher comme les jours précédens, par un chemin couvert d'arbres, et traversé de ruisseaux ; nous passâmes aussi une assez grosse rivière, et nous arrivâmes à Lissa, gros et riche bourg, où cependant nous fûmes très-mal logés.

La traite du 26 ne fut que de deux lieues, et nous nous arrêtâmes à Peské, qui n'est qu'un méchant hameau : la campagne étoit couverte de certaines petites fleurs, qui s'élèvent d'un oignon comme les tulipes, et qui ne paroissent sur les collines de Chamakié que pendant le mois de mars.

La journée du 27 ne fut que de quatre petites lieues jusqu'à Mahamed-Ducani, gros bourg, dont les habitans bien vêtus font voir qu'ils sont fort à leur aise. En chemin nous rencontrâmes une petite caravane allant à Tauris. Cachhic, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux frères, MM. Cavalier de Dieppe. Ils étoient tous deux calvinistes ; le cadet avoit perverti son aîné, qui étoit ci-devant catholique. Ayant été obligés tous deux de sortir de France, ils se retirèrent dans le royaume du Nord, où ils furent favorablement reçus. Ils passèrent ensuite en Perse, dans le dessein d'y faire fortune. Ils y portèrent quantité de médailles et de pierres gravées, et entreprirent l'établissement d'un commerce entre l'Allemagne et la Perse ; mais

la mort qui les surprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28 nous partîmes à midi pour nous rendre à Rokna, par un chemin au travers des forêts de différens arbres, mais principalement de buis qui s'élève fort haut. Entre ces arbres, nous en remarquâmes deux d'une espèce particulière : l'un a les feuilles semblables à celles du cerisier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignolles. Ils sont très-doux et sans noyaux. Les gens de ce pays appellent ce fruit *kourma,* et le font sécher pour le manger pendant l'hiver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougère. Rokna signifie village sale, et répond parfaitement à son étymologie. C'est le dernier endroit de la sultanie d'Arasch, laquelle comprend ce qui anciennement étoit appelé le pays des Caspiens et des Caduciens dans la Médie-Atropatène. Selon toutes les apparences, nous avions passé, sans nous en être aperçus, le lieu où, selon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, sur la mer Caspienne, à quarante-deux degrés et demi de latitude. Je m'appliquerois inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29 nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous le faisions depuis plusieurs jours, dans les forêts, et traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierre d'une seule arcade. Nous vînmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans tout le pays. Avant que d'y entrer, notre timbalier s'étant mis à battre, les habitans, au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du gouvernement de Kaskar, où nous allions, nous trouvâmes une troupe de cavaliers que le khan y avoit envoyés pour nous attendre et pour faire escorte à M. l'ambassadeur. Étant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le khan en fût averti. Quelques heures après, notre mémondar et celui du khan nous vinrent prendre, et nous conduisirent à une très-belle maison, où, après avoir pris quelque rafraîchissement, deux jeunes seigneurs, accompagnés de leurs gouverneurs, vinrent complimenter l'ambassadeur de la part du khan.

Kaskar ne mérite guère le nom de ville. Il est divisé en deux parties par la rivière. Celle par où nous arrivâmes consiste en une centaine de boutiques de chaque côté, et en deux caravansérais.

Les maisons qui ont le plus d'apparence sont au-delà de la rivière : celle du khan est de ce nombre. Le lieu est d'un grand abord et d'un grand commerce. Les mardis il y a un marché célèbre qui y attire un monde prodigieux : le pays est très-peuplé et rempli de villages.

Le 31 notre gîte étoit marqué sur le rôle de notre mémondar à une maison de campagne ; mais les paysans, pour s'exempter de fournir de l'orge et de la paille avec les autres choses nécessaires, avoient rompu et embarrassé le chemin, et nous fûmes contraints de camper et de coucher à la belle étoile : nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir des maisons voisines notre nourriture et celle de nos chameaux.

Le 1er novembre, nous sortîmes au plus vite d'un si mauvais gîte ; je me trouvois alors si incommodé et si foible, qu'il falloit qu'un valet fût derrière moi en croupe pour me soutenir sur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues qui me parurent bien longues, et nous arrivâmes à un jardin du roi, à un demi-quart de lieue de Rascht. Le palais est grand et capable de loger commodément un roi avec toute sa cour. Il est environné de jardins et d'une grosse rivière qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques ; car, du reste, les maisons sont écartées et dispersées dans les bois. Il s'y fait un très-riche commerce des soies du Guilan qu'on estime être les plus belles du monde.

Un vieux marchand nommé Aurakiel, qui revenoit d'Amsterdam, et qui avoit pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tiroit des soies du Guilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étois pas le seul incommodé, et que presque toute la suite de l'ambassadeur l'étoit aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais ; mais le mauvais air qu'on respire dans le Guilan mettoit grande opposition à notre rétablissement. Cette province, qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitans,

les tue par son air empesté. Ce qui produit sa fertilité et sa richesse, cause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde, produit des vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper; celles surtout qui s'élèvent des marais où l'on fait croître le riz sont très-pernicieuses. La soie même qu'on y prépare contribue encore à l'infection : d'ailleurs le terrain est bas et serré à l'occident par une suite de montagnes plus hautes que les nues. La chaleur, qui s'y concentre pendant l'été, épuise les corps et cause mille maladies. Ainsi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits et comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux il n'est presque pas possible de s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Guilan : car *guil* en persan signifie boue.

Rascht [1] est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avions côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni ports, ni havre, ni baie. Ses bords depuis Bakou sont bas et unis, et les vaisseaux ne sauroient s'en approcher, ni s'y mettre à l'abri des vents; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'Astrakan et de Tarki, dernière place des Moscovites, et à celui de Derbent et à Niezova.

Quand il nous fallut partir, le 3 novembre, M. l'ambassadeur, qui vit ma santé fort affoiblie, me fit mettre sur un chameau dans un kajava, qui est une espèce de grande cage : le chameau en porte deux, qui sont à ses deux côtés. Pour y être un peu à son aise, il auroit fallu avoir l'habitude de se tenir les jambes croisées à la mode des Orientaux, et je ne l'avois pas; je n'y pouvois donc trouver une posture commode. Nous marchâmes cependant environ six lieues à travers des forêts, et dans un chemin bordé de hauts buis. Nous arrivâmes à Koutum, qui n'est qu'une grande et belle maison isolée dans la plaine, et entre deux longues allées de très-beaux arbres. Je ne sais d'où sortirent des gens qui nous présentèrent du riz, qu'ils appellent chelau-pelau; c'est un riz plus mou que le pelau et dont les grains sont entiers.

Le 6 du mois, le chemin changea de face, et nous commençâmes à nous engager dans les montagnes. L'ambassadeur et sa suite prirent les hauteurs pour éviter la rivière de Kezel-Ouzan [1], laquelle est serrée et coule rapidement dans le vallon. Les chameaux la passèrent quinze fois, ayant l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entroient dans le gué, quelques cavaliers s'avançoient au milieu du courant pour les animer par leurs cris. Enfin, après avoir ainsi voyagé tout le jour, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir, que mon valet, qui conduisoit le cheval chargé de mon petit bagage, étoit avec l'ambassadeur qui avoit campé sur la montagne, à une demi-lieue de nous. Ainsi la nuit fut rude à passer, et le froid me fut très-sensible.

Le Kezel-Ouzan prend son origine entre Tauris et Ardebil, c'est-à-dire dans la grande Médie, et perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Rascht. La rivière de Karzan, qui vient d'une montagne du même nom, proche de Casbin, et qui tombe dans le Kezel-Ouzan, est, selon toutes les apparences, le Rhidagus et le Ziobéris. Mais dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer; et la terre, en forme de voûte, a pu s'affaisser. Ce qui me paroît certain, c'est que le Casbin est dans l'endroit qui étoit arrosé par le Ziobéris. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'historien d'Alexandre, en ce qu'il fait passer une rivière qu'il appelle Charoud, en ligne droite par le pied des montagnes, il ne s'accorde pas aussi à ce que j'ai vu sur les lieux.

Avant de quitter le Guilan, je ferai quelques remarques, non pas sur la bonté du terroir et sur l'infection de l'air, que je fais assez connoître, mais sur la situation qui est singulière.

[1] Rescht ou Recht, capitale actuelle du Ghilan, est une ville de 3,000 âmes. Son port est au village de Zinzili ou Enzeli, dans la baie de ce nom, bien abritée. Dans ce port viennent les navires russes d'Astrakan.

Recht a ses maisons en briques, et des métiers au nombre de 2,000 pour la fabrique des étoffes de soie.

Aux environs, des marécages en rendent le séjour malsain.

On y voit un palais abandonné, parce que le fils du propriétaire a été tué. Les Persans ont horreur de l'habitation d'un homme qui a péri de mort violente. C'est là ce qui fait qu'il y a en Perse tant de maisons désertes.

[1] Kizil-ouzen.

Cette province est comme une lisière, longue d'environ quatre-vingts lieues, et qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'occident au midi, et elle est resserrée à son orient par la mer Caspienne, et à l'occident par de hautes montagnes, qui sont une branche du mont Taurus, et que les gens du pays appellent *Alpons*. Elles sont couvertes d'arbres et pleines de bêtes fauves de toutes les espèces. Les sangliers y multiplient à l'infini; parce que les habitans, qui sont tous mahométans, les ont en horreur et ne les tuent point.

Le Guilan se trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, et une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'est ni fossés ni remparts qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos, qui y commandoit pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguoit l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que faisoit ce conquérant, et à l'attendre partout où il viendroit. C'est ainsi que Strabon s'en explique; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, et y reçut ses soumissions. Justin dit plus : car dans la division des provinces, après la mort d'Alexandre, il fait Atropatos gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des historiens, la narration de Strabon paroît d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne possédoient que cette partie de la Médie dont il est question, et que le nom d'Atropatène qu'elle retint en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon et Pline, étoit la ville capitale. C'étoit sur de mauvais mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premières en sont éloignées, comme je l'ai déjà remarqué, et je ne sais pas où est la quatrième. Il place entre l'Araxe et le Cambyse la ville de Sanina, entre le Cambyse et le Cyrus, celle de Taxina et des autels Sabées; entre le Cyrus et l'Amardus le fort des Caduciens et Cyropolis; c'est-à-dire, qu'à son ordinaire il multiplie les villes, villes qui sont entièrement inconnues et dont il ne reste aucune trace.

Aujourd'hui le Guilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la seule ville de Rascht; car nous ferions trop d'honneur à Kaskau et à Aslara, que nous avions laissés à notre droite, si nous leur donnions le nom de ville. Les maisons de tous ces villages sont séparées les unes des autres comme nous l'avons déjà remarqué, pour donner à chaque maison la commodité d'avoir près d'elle les mûriers, qui donnent la nourriture aux vers à soie[1].

Pour reprendre ici notre route, le septième jour de novembre nous eûmes pendant six lieues à monter et à descendre, par des sentiers si roides, qu'en plusieurs endroits l'on a fait des escaliers avec de grosses pierres, pour arrêter les pieds des chevaux et des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyois m'aller précipiter du haut en bas de mon cavaja : j'eus même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frère de notre ambassadeur, qui me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licol, et me conduisit hors du danger où j'étois. Chacun de nous étoit si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensoit pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages, formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs et de villages, et environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire.

Dans un de ces vallons, nous vîmes un palais nommé *Zeiton-rout-bar*, assez vaste pour loger un roi. Un khan y fait sa demeure ordinaire. Il en étoit absent, et nous en profitâmes le soir : on nous y reçut fort bien, et nous y reposâmes le soir et le lendemain. *Zeiton-rout-bar* est un mot composé de trois autres. *Zeiton* signifie olive; *rout*, rivière; *bar*, charge de fruits; comme qui diroit que les olives y sont en telle abondance qu'elles chargeroient la rivière. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'élève fort haut, et une cascade où l'eau tombe de coquille en coquille faites de pierres : c'est le dernier endroit où je vis des orangers en pleine terre. Ils ne céderoient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étoient vertes.

[1] Le Guilan ou Ghilan est une province de 600 lieues carrées le long de la mer Caspienne. Elle compte plus de 250 mille habitans. Ses impôts sont évalués à deux millions, dont les quatre cinquièmes entrent au trésor royal. Le reste passe en frais de perception.

Les Ghilandois ne vont jamais qu'armés. Les femmes sont jolies. La langue est particulière au pays et ne ressemble ni à l'arabe ni au persan.

Le pays est riche, fertile, mais marécageux et malsain.

Elles ne prennent leur belle couleur jaune que lorsqu'on les a cueillies.

Nous partîmes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par lesquels nous devions passer m'obligèrent de reprendre mon cheval. Ils étoient taillés dans le roc, ayant par intervalle des degrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter et à descendre.

Nous avions d'un côté la rivière à plus de cinq piques au-dessous de nous, et de l'autre la montagne nous serroit de très-près : nous mîmes cinq heures à faire deux lieues, et à gagner le pont de Kezel-Ouzan. Ce pont est un très-grand et bel ouvrage bâti de briques, et qui a sept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un escalier pour descendre jusqu'à l'eau. Il a été construit par l'ordre de Schah-Sephi. La négligence des gouverneurs l'avoit laissé dépérir. On y travailloit quand nous y passâmes. Plus de cinq cents hommes y étoient employés par l'ordre de Schah-Hussein. De ce pont nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à Manzil.

Manzil est une petite ville au milieu des oliviers, aussi bien que Karzevit, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, et qui est située au pied d'une montagne vers le midi.

Les principaux habitans de Manzil vinrent au-devant de l'ambassadeur, et lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logèrent dans un caravansérai assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très-abondamment.

On présenta à notre ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, et pour en faire des présens à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fît comme celles des Moscovites et du Loski, qui emportent les marchandises des boutiques, et qui ne les paient qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11, à une heure après midi. Comme le chemin étoit assez beau et assez uni, les cavaliers et les chevaux de bagage allèrent grand train ; mais les chameaux demeurèrent derrière : on fut même obligé de les décharger sur le bord de la rivière de Charoud, c'est-à-dire du Roi, laquelle se décharge un peu plus bas dans le Kezel-Ouzan. Nous y eûmes pour notre souper un morceau de pain sec, et la terre pour notre lit.

Le 12, la faim pressa les chameliers de partir de grand matin : notre chemin fut dans une plaine où serpente le Charoud, que nous passâmes et repassâmes quinze fois avant que d'arriver à Louchan, gros bourg qui n'a pu se rétablir depuis une furieuse peste qui le ravagea quelques années auparavant : ses environs sont agréables et fertiles. Les oliviers y deviennent fort gros, et ce sont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raisin, qui rend un vin blanc, mais très-fort : nous y vîmes un arbre nommé chenard, et qu'on dit être le platane. Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier, on coupe une branche, laquelle étant plantée en terre, prend racine. Le chenard a l'écorce semblable à celle de la vigne. On a soin, pour le faire monter, de ne lui laisser des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiserie, paroît marbré.

Le 13, nous passâmes le Charoud sur un pont de quatre arches, et nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'étoit un spectacle affreux de voir d'un côté et d'autre d'énormes rochers, qui pendoient, pour ainsi dire, sur nos têtes, et qui menaçoient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant, dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé Karzan, qui n'étoit alors qu'un ruisseau, mais qui, par les pluies et la fonte des neiges, devient une rivière rapide, qui entraîne des rochers presque entiers. Le sentier où nous marchions étoit son lit. Ses eaux y avoient fait croître des herbes aquatiques, qui répandoient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes très-à-propos un méchant caravansérai, nommé Moullalou, pour y faire reposer nos bêtes qui étoient très-épuisées. Ce caravansérai est environné de vignes, dont les ceps s'élèvent à la hauteur d'un homme, et dont les branches sont entrelacées en forme de treilles : c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont aussi hauts et aussi gros que les noyers de France.

Notre journée suivante fut plus rude que la dernière. Comme il ne nous étoit plus possible de marcher par le plat pays, il fallut nous résoudre à grimper par une route si roide, que les chameaux ne pouvoient avancer dix pas

sans être contraints de faire une pause et de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à souffrir, non-seulement de la fatigue à monter et à descendre des montagnes très-rudes, mais encore d'un vent de bise qui nous couvroit de neige. Nous arrivâmes enfin après bien des peines au caravansérai Yousbaschi, ainsi appelé, parce qu'il est bâti par un Yousbaschi, ou capitaine de cent hommes. Ce caravansérai est l'unique maison qui soit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger et à souper.

Le 15 de novembre, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes et des collines couvertes de neige, et avec le même vent qui nous incommodoit beaucoup. Nous sortîmes enfin de ces tristes détroits, laissant au septentrion le Masanderan, qui est l'ancienne Hircanie, que Ptolémée sépare de la Parthie par une longue chaîne du Mont-Coran, et nous arrivâmes à Agababa dans la plaine de Casbin. Agababa est un gros village. L'excellent vin qu'on y servit ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous causèrent tant de fatigues sont les monts Caspiens, qui séparent dans leur longueur la Médie et la Parthie. La ville de Raga ou Ragcia, dont Seleucus Nicator changea le nom en celui d'Europus, et qui fut ensuite changé par Arsaces en celui d'Arsacia, en étoit proche du côté de la Médie. Je crois que Pline est le seul des auteurs qui nous fasse de la difficulté, en ce qu'il semble placer les portes Caspiennes au milieu de la Médie[1]. Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, qui n'a de largeur que pour passer un chariot, mais qui est long de dix mille pas, c'est-à-dire d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à Casbin le 16 [2], environ à midi. Cette ville est la principale de la province d'Érac. Elle étoit la demeure des rois de Perse avant l'empereur Schah-Abas, qui lui préféra celle d'Ispahan. J'allai voir leur palais : on y entre par une grande avenue de chênes, qui conduit à de vieux corps de logis bâtis en brique, qui ont grand besoin de réparation. On y voit quelques peintures grossières et d'assez mauvais goût. Le harem, ou l'appartement des femmes, s'est mieux conservé que le reste. C'est une espèce de labyrinthe, qui conduit par divers contours à plusieurs petites chambres. Il est entouré d'une haute muraille. Les jardins sont négligés : je vis un reste de parterre qui ne contenoit que des œillets et des lis. Quant à la ville, elle me parut grande, peuplée et marchande. Les maisons sont bâties de briques séchées au soleil. Les rues, comme dans le reste de la Perse, ne sont point pavées; mais celles qui sont habitées par les marchands, sont couvertes pour la commodité du public.

Il y a dans Casbin une trentaine de familles arméniennes, qui ont une petite chapelle placée sur le toit d'un caravansérai, et desservie par quatre prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils s'en consoleroient s'ils avoient de quoi subsister; mais ils me dirent qu'ils ne vivoient que de quelques gratifications des caravanes qui vont et viennent, et de quelques aumônes des femmes mahométanes, pour réciter des prières sur elles et sur leurs enfans. Pendant que j'étois à Casbin, six cordonniers apostasièrent, à cause de la défense qui fut faite aux mahométans d'acheter des marchandises des artisans chrétiens, et de les prendre à leur service. C'est ainsi que le christianisme se perdroit peu à peu dans ces royaumes infidèles, si la Providence n'envoyoit des missionnaires pour fortifier les chrétiens dans leur foi.

En parlant de Casbin, je ne ferai pas difficulté de dire qu'Oléarius n'a pas eu raison de croire que la ville de Casbin fût dans la Médie[1], et à une journée des portes Caspiennes. Casbin étoit dans la Parthie, dont la capitale se nommoit Hécatonpylos, c'est-à-dire ville à cent portes, qui étoit, selon Pline, à cent trente-trois mille pas au-delà des portes Caspiennes, et, selon Strabon, à mille deux cent soixante stades. Ces deux manières de mesurer

[1] Ce sont là les portes du Caucase, qu'il ne faut pas confondre avec les portes Caspiennes, que Pline place, comme les autres auteurs, près de la mer Caspienne vers le midi, proche la ville de Raga, maintenant Rai. Pline, VI, 14, 15 et 25.

[2] Casbia ou Kasbia est plus grande que Téhéran, mais moins peuplée. On y compte 40 à 50,000 âmes. Ancienne résidence des rois de Perse : elle tire aujourd'hui toute sa splendeur de son industrie et de son commerce. Les caravanes y abondent, ses bazars sont immenses; elle est renommée pour ses fabriques de sabres. La chaleur y est quelquefois insupportable, ce qui n'empêche pas les Persans de l'appeler Djouealabad, lieu de beauté.

[1] Casbin étoit dans la Médie avant que les Parthes y eussent étendu avec leur domination le nom de la Parthie.

diffèrent peu entre elles, et reviennent à quarante lieues.

Les environs de la ville sont plantés de pistachiers qui deviennent fort gros. Il y a aussi quantité de vignes qu'on laisse aller sans appui, et qui produisent un raisin d'une douceur admirable. On les couvre de terre pendant l'hiver, pour les préserver du froid et des neiges.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette ville est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Erivan pour Ispahan, et que les relations des voyageurs ont déjà fait connoître cette route: j'irai plus vite dans la description que j'en vais faire.

Nous partîmes le 19 assez tard, pour aller coucher à Monkam, gros village dont les maisons sont terminées en pointe, parce que cette figure leur paroît plus propre pour les défendre contre le froid, qui est long et âpre, et pour les mettre plus à couvert des neiges qui sont très-abondantes. Au reste, cette mode de bâtir n'est pas nouvelle en ce pays.

Quinte-Curce a remarqué qu'elle y étoit en usage du temps d'Alexandre. A quelque distance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la reine-mère de Schah-Hussein fit faire, quand ce jeune prince alla à Casbin, selon la coutume des rois de Perse qui alloient s'y faire ceindre de l'épée royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, et traverse une agréable plaine: nos voyageurs admirent cet ouvrage. La reine qui le fit faire, fit aussi construire plusieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déjà remarqué ailleurs que le génie du pays n'est pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne songe qu'à soi et qu'à faire subsister sa maison pour le temps de sa vie. Un Persan ou un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maison de son père, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il est aisé de conjecturer que ce ne sont pas des édifices solides ni magnifiques.

Nous nous présentâmes à un gros bourg pour y loger; mais soit que les habitans fussent exempts de logemens d'ambassadeur, ou qu'ils eussent traité secrètement d'une somme d'argent pour s'en exempter, ils prétextèrent l'absence de leur kalenter, maître des cérémonies, et nous congédièrent honnêtement, en nous offrant cependant des rafraîchissemens. Ainsi il fallut aller chercher à nous loger dans un autre bourg nommé Arasang, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi ruinée. Nous marchâmes tout le jour 21 du mois dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravanserai qu'on appelle en persan *Koschkarou*, et en turc *Gauschekav*. Ces deux noms signifient ouvrages agréables, et conviennent en effet à ce caravansérai.

Le 22, nous n'avançâmes que de trois lieues, parce qu'en chemin faisant l'ambassadeur avoit une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à Dank, où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravansérai, dont les chambres n'étoient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon dans lesquelles chacun étend son lit.

Le gîte du 23 fut à la ville de Sava, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes.

Celui du 24 fut dans un caravansérai, éloigné de huit lieues de Sava, et appelé Javarabat, ou Karabat. Je me détachai de cet endroit de la compagnie de l'ambassadeur, qui étoit souvent obligé de faire retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, et de faire ensuite une extrême diligence pour nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre mémandar, qui étoit aussi incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenoit.

Celle du 25 pour nous rendre à Kom fut de huit grandes lieues: nos chevaux et nos mulets mirent tout le jour à faire cette traite, et ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme on les traite dans les caravanes. Dès le grand matin les palefreniers, qui sont ordinairement Arabes, et qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux et des chameaux au temps de la moisson, pour faire sortir le blé des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir, ils remplissent des sacs de cette paille hachée et broyée, et mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent les sacs à la tête de leurs chevaux et de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin faisant. Le soir quand on est arrivé au gîte, les palefreniers les promènent doucement pour les délasser, et les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque

temps après ils les mènent à l'eau, et au retour ils remplissent leurs sacs de cinq ou six livres d'orge pour toute leur nuit. S'il y a plusieurs chevaux ensemble, les palefreniers ont alors grand soin de les servir tous en même temps; car c'est un ancien proverbe ici qu'un cheval tombe malade sitôt qu'il voit son voisin manger seul et sans lui. C'est en effet une chose risible de voir dans les haltes des caravanes les palefreniers courir de toutes leurs forces leurs sacs à la main remplis d'orge et de paille, pour être des premiers à donner à manger à leurs animaux; car autrement, disent-ils, ils tomberoient malades. Pour ce qui est des beaux chevaux des seigneurs, on y fait plus de façon; car dès le matin leurs palefreniers jettent plusieurs sceaux d'eau chaude sur le corps des chevaux, et les frottent à grand tour de bras; puis ils les savonnent en les frottant de la même manière, jusqu'à ce que leur poil, bien savonné et frotté, reluise de toute part. Je ne sais si les palefreniers en France s'accommoderoient de cet exercice du matin, qui cause assez souvent ici une rude bastonnade aux valets paresseux : quoi qu'il en soit, revenons à la suite de notre voyage.

De Javarabat nous allâmes à Kom, comme nous l'avons dit. En y allant, nous passâmes au pied de la fameuse montagne, nommée Telesme, que le peuple appelle *Quidenquilme*, c'est-à-dire, qui y monte n'en descend pas. Les habitans nous racontèrent que Schah-Abas y fit monter quatre soldats qu'on ne revit plus; et que de trois valets de pied que Schah-Soliman y fit monter, il n'en revint qu'un seul qui mourut incontinent après.

Il y a quelque temps que la curiosité des gens d'un ambassadeur du roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils y montèrent et en revinrent en bonne santé. Ils dirent à leur retour qu'ils n'y avoient vu qu'une carcasse de chameau. Du pied de cette montagne on tire de gros blocs d'un sel fort blanc. Toute la terre des environs est imprégnée de sel, et on en peut dire autant de toute la Perse jusqu'au golfe Persique. C'est un sel si âcre et si pénétrant, que les chairs et le poisson qu'on en sale perdent leur propre goût et ne laissent sentir que le sel.

Kom a son sultan, son daroga et son kalenther. Ce dernier étoit ami particulier de notre ambassadeur. Il lui fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours et le régala splendidement : nous fûmes logés dans un palais dont les bâtimens sont très-négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moins grande que celle de Lyon; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout à coup de terre, et en si grande abondance, qu'elles détrempèrent en peu de temps les fondemens des maisons; et comme ces maisons n'étoient bâties que de briques séchées au soleil, elles tombèrent les unes sur les autres, en sorte que presque toute la ville n'est plus qu'un amas affreux de décombres.

Sa situation étoit sur une belle grande rivière, qui a un pont de dix arches avec un quai très-commode du côté de la ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28, nous passâmes à Kesmabat, où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trente lieues, à les commencer depuis Sava jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue et à notre orient une haute montagne qui s'élève en pointe comme un pain de sucre, et qui est couverte de neige : on l'appelle Eluent ou Oneran, et on dit qu'elle est inaccessible, parce que, six lieues à l'entour, la terre est brûlante et fume continuellement.

Le 29, nous fîmes six mortelles lieues par une campagne déserte, et sur un gravier où il ne paroît pas un brin d'herbe. Cette campagne, et celle que nous avions traversée depuis Sava, me fit conjecturer que nous pouvions être dans la Caramanie déserte, qui, selon l'ancienne géographie, confinoit à la Parthie, en tirant vers le midi. La Parthie, si nous en croyons Quinte-Curce et Arrien, ne valoit pas mieux que la Caramanie, ce qui obligea Alexandre, lorsqu'il y fut entré, de tirer ses convois de la Médie. Nous couchâmes à Sinsin, gros et riche village.

Le 30 de novembre, nous arrivâmes à Kachan, où l'ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, et conduit dans un beau jardin du roi. Ce jardin a de chaque côté une longue et large allée : la première est de cyprès bien rangés; la seconde est de sapins. Les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur surprenante. L'entrée des deux allées est plantée d'arbres fruitiers de toutes les espèces, mais

surtout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau coulante, qui forme les canaux le long des allées, et dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, et le maître jardinier me dit qu'il en payoit douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, et l'autre au milieu du jardin: nous étions logés dans le premier, qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour et dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc.

La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse et à demi ruinée. Elle est traversée par une rivière impétueuse nommée *Koucout*, ou rivière des montagnes, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'occident, et d'une source qui jette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse par ses édifices, par le nombre de ses habitons, par les manufactures, par son commerce et ses richesses, par ses rues qui sont voûtées pour la commodité des marchands, et par les caravansérais qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles et d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cuivre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de soie, de magnifiques brocards. Je ne sache pas avoir rien vu en Europe qui soit plus délicatement travaillé.

Nous y séjournâmes jusqu'au 3 décembre que nous allâmes à Bouz-Abat, gros bourg dont les maisons sont fort serrées, et les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruisseau d'eau chaude qui nourrit quantité de petits poissons noirs.

Le 4, nous fîmes six lieues jusqu'à Kababat, bourg semblable au dernier. Les eaux y sont bonnes, et viennent de la montagne par un canal souterrain. Toute la Perse, depuis le Guilan et le Mazanderan, manque d'eau ; néanmoins la terre demande à être arrosée, et elle ne l'est que par le moyen de semblables canaux, que les Persans nomment *karis*. Une armée ennemie ne sauroit subsister. C'est ainsi que les Persans ont arrêté les armées des Turcs, et entre autres celle d'Amurat, lequel, après la prise de Bagdad, en 1638, se promettoit de conquérir la Perse. Cependant ce ne fut pas un obstacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrasins, qui, en 636, se rendirent maîtres de la Perse.

Le 5 décembre, après cinq heures de chemin, nous arrivâmes à Natans. Je ne saurois dire si c'est un bourg ou une ville : on voit un grand nombre de maisons sur le penchant d'une montagne et séparées par des jardins. La terre, qui ne paraît être que du gravier, à force néanmoins d'être arrosée par l'eau qui descend abondamment de la montagne, porte quantité de beau blé et de bon fruit. Les champs sont disposés en terrasse pour retenir l'eau. Le pain est plein de gravier qui monte avec le suc dont le grain se nourrit. Il n'est point de tamis qui en puisse purger la farine, et délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en souffrent. Les habitans font remarquer comme une curiosité une tour bâtie sur la cime de la montagne par Schah-Abas, en mémoire de ce qu'un de ses oiseaux de chasse avoit apporté une perdrix de très-loin. Oléarius dit que ce fut parce que cet oiseau avoit attaqué et tué un aigle. L'histoire est plus belle de cette seconde façon ; mais les gens du pays s'en tiennent à la première, et ils nomment l'oiseau *baykouch*.

Nous eûmes un jour de repos à Natans pour nous disposer, sans le savoir, à la fatigue du jour suivant, dans lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner Dambi, n'ayant pas été possible de nous loger dans le caravansérai de Serdehen, qui étoit plus propre à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava, nous n'avions vu que des campagnes incultes et désertes ; mais étant sortis de Natans, nous marchâmes tout le jour entre des collines et des rochers noirs d'un côté, et blanchis de l'autre par des neiges qui les couvroient à leur septentrion.

Le 8 décembre nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'est qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des sables mouvans à son septentrion. On leur a opposé de grandes digues pour empêcher le vent de porter ces sables dans les terres voisines. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces terres voisines, qui ne sont arrosées que d'une eau salée, ne laissent pas de produire de très-bon blé et d'excellens melons. Nous séjournâmes à Rich, où notre ambassadeur s'aboucha avec le mémondar-bachi d'Ispahan, pour régler ensemble le cérémonial de son entrée, et les logemens qu'il devoit habiter avec sa suite, dans la capitale de l'empire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre ambassadeur, et ses équipages étant prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à Ispahan.

Nous y entrâmes le 9 décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamakié jusqu'à Ispahan.

Cette ville impériale est si célèbre dans tout le monde, et si connue par les relations des voyageurs, et par les Dictionnaires historiques et géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce seroit faire ce qui a déjà été fait plusieurs fois. Les premiers compilateurs de ces sortes de Dictionnaires disent que Ispahan est bâti sur les ruines de Hécatonpylos, marquée par Strabon et par Pline, pour la capitale de la Parthie; et ils le disent sur l'autorité d'Oléarius, qui en cela paroît s'être trompé; car Ptolémée fixant la longitude d'Alexandrie à 60 degrés 30 minutes, et celle de Hécatonpylos à 96 degrés, il s'ensuit que la différence est de 50 degrés[1] 30 minutes; à laquelle si l'on ajoute 27 degrés 64 minutes[2], qui est la différence qu'il y a entre les longitudes de Paris et d'Alexandrie, l'erreur sera de 60 degrés 25 minutes[3]. De plus, Ptolémée met Hécatonpylos à 37 degrés 50 minutes de latitude. Or, Ispahan est à 50 degrés 30 minutes[4]. A l'égard de Paris, à 32 dégrés 27 minutes de latitude. Par conséquent, Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos de 13 degrés 54 minutes et plus méridional de 5 degrès 25 minutes[5]. De plus, cette ville est fort avant dans la Caramanie[6], qui confinoit à la Parthie par le 33e degré de latitude. Comme la perfection de la géographie et de l'histoire naturelle d'un pays dont nous avons assez peu de connoissance a été l'objet principal qu'on s'est proposé en rapportant le journal du père de la Maze, on s'est donné la liberté d'en retrancher cent aventures inévitables dans un long voyage, et qui ne sont intéressantes que pour ceux qui y ont eu part, mais qui sont indifférentes à ceux qui les lisent, parce qu'elles ne leur apprennent rien de nouveau ou qui en vaille la peine. On ne doit pas cependant omettre que le père de la Maze fit ce voyage en missionnaire et en homme de sa profession, entretenant l'esprit de piété et de religion parmi cette nombreuse troupe de gens à la suite de l'ambassadeur; savoir : instruisant, exhortant, disant la messe et administrant les sacremens autant que la commodité du temps et des lieux pouvoient le permettre. Sa présence empêcha bien du mal, et ses entretiens firent beaucoup de bien.

Lorsqu'il fut arrivé à Ispahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de son ambassade, pour lui parler de celles de sa mission de Chamakié. Lorsqu'il les vit prêtes à se terminer, il le fit souvenir plusieurs fois de la recommandation du pape et du roi de Pologne en faveur de la mission de Chamakié. Zurabeck remettoit de jour à autre cette négociation; mais le jour d'en parler ne venoit point. Ce seigneur étoit du caractère de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, et qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines et frivoles, parce qu'ils croiroient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendroient aux autres.

Le père de la Maze ne vit que trop clairement, mais trop tard, qu'on ne lui faisoit que de fausses promesses, qui n'aboutiroient à rien. Mais en même temps, Dieu lui donna un autre protecteur, d'un caractère bien différent : ce fut l'archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma d'Artois Pignatelly, duc de Saint-Elie, de l'ordre des carmes-déchaussés, nommé vicaire apostolique pour les Indes, ambassadeur du pape, de l'empereur et de la république de Venise vers le roi de Perse.

Cet illustre vicaire apostolique, qui avoit l'honneur d'être parent du pape[1], prévint le pére de la Maze et lui offrit ses services. Il désira même qu'il se tînt toujours auprès de sa personne, et voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce prélat fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée. Le roi lui donna le lendemain sa première audience, avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce

[1] La différence est de 36 degrés 30 minutes.

[2] La différence qui est entre les longitudes de Paris et d'Alexandrie est de 27 degrés 57 minutes.

[3] L'erreur est dans ces 60 degrés 24 minutes, qui n'ont aucun sens.

[4] Ispahan n'est pas à 50 degrés 30 minutes. Il est à 32 degrés 25 minutes de latitude,

[5] Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos d'un seul degré 30 minutes : il est plus méridional de 3 degrés 32 minutes.

[6] Ispahan ni Hécatonpylos ne sont dans la Caramanie, qui en est fort éloignée.

[1] Innocent XII.

repas, qui dura presque deux heures, le roi et tous les seigneurs de sa cour avoient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On étoit charmé de son air de modestie joint à une physionomie aussi avenante qu'elle étoit pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisoit l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience qu'il supplia sa majesté de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamakié, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le roi accorda cette grâce non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes.

Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le père Élie, évêque d'Ispahan, religieux de l'ordre des carmes-déchaussés, de porter les réponses du grand sophi. Ces deux prélats partirent en même temps; l'évêque d'Ispahan prenant sa route par Chamakié, le père de la Maze, qui devoit retourner à sa mission, prit congé de l'archevêque d'Ancyre son insigne bienfaiteur, et suivit le père Élie.

Nous avons le journal du retour de ce père missionnaire; mais comme il fit la même route qu'il avoit tenue en venant à Ispahan, et son journal d'ailleurs ne nous apprenant rien de nouveau, on se dispense de le rapporter. Il partit d'Ispahan pour Chamakié le 14 septembre 1699. Il dit dans son journal qu'étant à Kom, ils allèrent voir les sépulcres des derniers rois de Perse. C'est, dit-il, un superbe édifice divisé en plusieurs appartemens, et placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On nous fit entrer, ajoute le père, dans deux grandes salles voûtées, où étoient dans chaque salle deux ou trois tombeaux, élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept et larges de quatre, couverts de tapis très-précieux.

Nous ne pûmes savoir si ces tombeaux renfermoient le corps de quelques-uns des rois de Perse; car on dit communément à Ispahan, qu'à la mort du roi on fait trois cercueils parfaitement semblables, dont l'un est porté à Kom, un autre à Meched, et un autre à Ardebil, et qu'on ne sait point dans lequel des trois cercueils le corps du roi est renfermé.

Nous fûmes surpris, ajoute le père de la Maze, en entrant dans les deux salles, d'entendre une espèce de musique. Nous vîmes quinze moulas qui tenoient le Coran en main et qui étoient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantoit des airs d'une voix très-forte et très-harmonieuse, et on l'entendoit avec plaisir. On ne cessa pas de chanter tant que nous fûmes dans les salles. Mais en sortant, ces moulas se présentèrent à nous, et nous firent bien payer la musique que nous avions entendue.

LETTRE DU PÈRE BACHOUD,

ÉCRITE DE CHAMAKIÉ LE 25 SEPTEMBRE 1721,

AU PÈRE FLEURIAU.

Troubles de la province de Chirvan.—Querelles entre les sectes mahométanes en Perse.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je ne doute pas que vous n'attendiez nos lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le Chirvan [1], province du royaume de Perse, et à Chamakié, capitale de cette province, et le siége de notre mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plus tôt; car, dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir du Chirvan, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; je hasarde aujourd'hui la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, et je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue : je commence par vous dire, mon révérend père, que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspiration que l'etmadoulet [2], ou premier ministre du roi, a formée depuis quelque temps contre l'état.

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples mahométans sont partagés en deux sectes aussi anciennes que le mahométisme, et qui sont depuis long-temps ennemies.

[1] Chirvan en persan signifie pays de lait.

[2] C'est-à-dire en persan, appui de la magnificence.

Ceux de la première s'appellent sefis ou schais, c'est-à-dire purs, ou schahis, du nom de schah, qui est celui que tous les peuples d'Orient donnent au roi de Perse.

Ceux de la seconde secte se nomment sunnis, qui veut dire en langue perse orthodoxe, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, et qu'ils traitent d'hérétiques les mahométans de la première secte.

Les Persans sont de la première secte; les Turcs et les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux sectes ont le même Coran, et croient également Mahomet apôtre de Dieu : mais parce que ceux de la première secte finissent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar[1] et plusieurs autres imans, ou prétendus saints du mahométisme, ceux de la seconde, qui les révèrent et les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs saints du mépris que les Persans sefis ont pour eux.

Les sefis ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les sunnis. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, gendre de Mahomet et mari de Fatima sa fille. Ces deux frères furent tués par Moavia, lieutenant-général d'Odeman, troisième calife après Mahomet.

Les Persans sefis les mettent au nombre de leurs martyrs. Les rois de Perse se font honneur d'être descendus de Hussein, ce qui leur fait donner en langue persane le nom de Hussein-Sefi, c'est-à-dire fils de la famille de Hussein.

Ali, gendre de Mahomet, fut l'auteur de la secte des sefis : elle fut maintenue en Perse par ses rois; mais cette secte étant bien moins nombreuse et considérée que celle des sunnis, qui avoit pour elle toute la puissance ottomane, Schah Ismaël, un des successeurs d'Ali, jaloux de la fortune que la secte des sunnis avoit fait au désavantage de celle des rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit et d'augmenter par ce moyen les forces de son empire.

Pour y parvenir, il crut devoir commencer par faire naître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les sunnis, et il le fit renouvelant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan et d'Hussein, petit-fils de Mahomet : il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prières publiques par des imprécations contre Omar, et les autres imans ou prétendus saints du mahométisme : enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples, que le sont dans le pays les Juifs et les chrétiens, il les soumit à payer comme eux le carrache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'etmadoulet, ou premier ministre du roi de Perse, étoit, à son insu, de la secte des sunnis. Comme il y étoit très-attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le roi faisoit contre les sunnis, et surtout les imprécations des Persans contre les saints de la secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir par son crédit les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple.

Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y auroit qu'un maître absolu dans la Perse, qui pourroit détruire tout ce que les sefis avoient introduit contre les sunnis, ce ministre, soit ambition, soit zèle pour sa secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son roi et de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une révolte des sujets contre leur légitime souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'empire, dont il sauroit bien profiter, et ce fut aussi le moyen qu'il employa.

Ce ministre étant issu des princes du Daguestan[1], se persuada aisément que les peuples qui habitent cette province seroient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent Lesghis; nous les connoissons dans l'histoire sous le nom de Lazes. Ils occupent les montagnes du Daguestan, du côté de la mer Caspienne; ce sont une espèce de Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant de peu. Ils ne se servoient autrefois que de flèches et de lances; mais à présent ils sont tous armés de pistolets et de sabres : ils ont appris à les forger, et s'en servent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tar-

[1] Premier successeur de Mahomet.

[1] C'est-à dire pays de montagne.

tares Nogais, aux Circasses : ils font de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres sujets du roi de Perse. Ils sont gouvernés par un prince qu'ils nomment Schamcal : le choix du gouverneur appartient au roi de Perse ; mais il est obligé de choisir toujours un des princes du Daguestan.

Le gouverneur fait sa résidence à Tarkou, petite ville sur la mer Caspienne : elle est la seule ville du Daguestan. Ce prince a sous lui plusieurs autres petits seigneurs qu'on nomme beghs, c'est-à-dire gentilshommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples que l'etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets : il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la province du Chirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux.

Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens accoutumés au pillage à profiter de l'occasion de piller ailleurs.

Ils s'attroupèrent en peu de temps, et s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Chirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passoient ; leur troupe grossissoit chaque jour et ravageoit le pays, jetant la consternation partout.

Le roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres : il fut même averti que son ministre le trahissoit et favorisoit cette irruption.

Le roi, prévenu comme il étoit en faveur de son favori, ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité royale, fût capable d'une si noire action ; mais elle lui fut si clairement prouvée qu'il n'en put douter : alors son indignation ayant succédé à l'amour qu'il avoit eu pour son ministre, il ordonna sur-le-champ qu'on lui fît passer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, et le fit jeter dans une étroite prison pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert et puni, le roi crut que la tranquillité seroit rendue à la province du Chirvan : mais les révoltés que le ministre avoit rendus si puissans, se sentant assez forts pour se soumettre la province entière, et s'en conserver la possession, continuèrent leurs courses, pillant et massacrant ceux qui s'opposoient à leur fureur : ils se rendirent en effet bientôt les maîtres de la campagne.

Ils en vouloient particulièrement à la ville de Chamakié, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendue très-opulente : ils s'approchèrent de ses murs le 15 août dernier avec une armée d'environ quinze mille hommes : ils comptoient moins sur leurs forces pour y entrer victorieux, que sur les sunnis qu'ils savoient être dans la place. Ils se flattèrent que, sitôt qu'ils en approcheroient, les sunnis ne manqueroient pas d'employer la force et l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le gouverneur de Chamakié se fioit en effet si peu aux gens de cette secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles pour bien faire garder les portes de la ville : mais, malgré toutes ses prévoyances, les sunnis, qui étoient d'intelligence avec les assaillans, trouvèrent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les révoltés y entrèrent, jetant de grands cris et le sabre à la main. Ils égorgèrent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur passage, et mirent les autres en fuite. Ils allèrent ensuite se retrancher dans les quartiers et les maisons des sunnis. Le lendemain matin ils en sortirent, faisant main-basse sur tous ceux qui se trouvoient en leur chemin, et forçant les maisons pour les piller.

Le commandant de la ville, désespérant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite pour mettre du moins sa vie en sûreté ? Mais les révoltés le firent suivre, l'arrêtèrent et l'enfermèrent dans l'espérance de lui faire déclarer ses trésors cachés. Mais, soit qu'il n'en voulût rien découvrir, soit qu'en effet il soit sans or et argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande, qu'ils le mirent en pièces. Ils traitèrent avec la même inhumanité son neveu et un autre de ses parens, et jetèrent leurs corps aux chiens. Nos catholiques, qui s'attendoient au même traitement, se réfugièrent chez nous pour se préparer à la mort. Jugez, mon révérend père, quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instans le père de Langlade, le frère Henry et moi, étant au pied de l'autel de notre chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Régis, le suppliant de nous accorder le secours

de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos catholiques étions à toute heure exposés.

Nous eûmes sujet de croire que nous vœux furent favorablement écoutés, car toute la fureur des révoltés tomba sur les sefis, qui sont, comme nous l'avons dit, de la secte du roi : ils en égorgèrent quatre à cinq mille : mais à l'égard de nos marchands et de nos chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, sans vouloir attenter à leur vie.

Les marchands moscovites perdirent en ce jour pour leur part plus de soixante-dix mille tomans de cinquante livres chacun.

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvrions les prétendus vases d'or de nos autels : mais, après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornemens et quelques linges d'autel, le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement plus favorable que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Régis. Nous vous supplions, mon révérend père, de joindre vos actions de grâces aux nôtres.

Nous ne savons pas encore si les révoltés garderont cette ville ou s'ils l'abandonneront; mais, quoi qu'il arrive, nous sommes résolus d'y demeurer pour conserver notre mission et notre chapelle. La grâce que nous vous demandons est de nous envoyer le plus tôt que vous pourrez de nouveaux ornemens et du linge d'église, pour réparer nos pertes et décorer nos autels. Nous devons espérer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouissent long-temps de leur prospérité. Si Dieu a voulu se servir d'eux pour punir ici l'infidélité et le schisme, et éprouver la patience de nos catholiques, il jettera, comme dit le prophète, les verges au feu, et nous rendra le calme et la paix. Nous nous recommandons tous, et nos catholiques avec nous, à vos saints sacrifices.

LETTRE DU RÉVÉREND P. H. B***,

MISSIONNAIRE EN PERSE,

A M. LE COMTE DE M***.

Royaume de Suze et des Élamites.—La Médie.—Les derviches et leurs croyances.—Différentes sectes qui couvrent la Perse. — Gouvernement et mœurs de ce pays.

Monsieur,

Le vif intérêt que vous prenez à nos missions et la part que vous avez aux travaux de nos ouvriers évangéliques, ne me permettent pas de différer plus long-temps à vous envoyer les détails que vous me demandez sur les divers pays que j'ai parcourus. Destiné par la divine Providence à travailler dans les missions de Perse, mes premiers soins ont été d'apprendre les langues arménienne, turque et persane, persuadé que sans cela je n'y pourrois pas être fort utile. J'ai déjà traversé en différens temps, les royaumes des Élamites et de Suze, peu fréquentés par les Européens, occupé sans cesse à instruire et à consoler les chrétiens qui y habitent. Je consacrois le temps qui me restoit de mes fonctions à m'informer des mœurs, de la situation et des antiquités des pays où je me trouvois.

Hamadan, ville de Médie, où je fais actuellement mon séjour avec le père Zerilli, jésuite italien, est la capitale d'une province de même nom : elle est située au pied du mont Alvand, que les Persans appellent *Sultan-Alvand*, c'est-à-dire la reine des montagnes, parce qu'elle est la plus fertile, et l'une des plus hautes montagnes de Perse. C'est une branche du mont Taurus, qui s'étend jusqu'au sein Persique. Le célèbre Avicenne a demeuré long-temps sur cette montagne pour y faire ses observations sur les simples, dont elle est toute couverte. Hamadan est à 35 degrés 12 minutes de latitude septentrionale. C'est une ville très-ancienne, à en juger par les ruines d'un temple magnifique, dont il ne reste plus qu'un dôme fort élevé, bâti de briques peintes en porcelaine, sur lesquelles paroissent quelques caractères hébreux. Sous ce dôme est une chapelle de dix-huit pieds en carré, où sont, dit-on, les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Au-dessus des tombeaux s'élèvent deux mausolées

magnifiques, d'un bois très-dur : sur l'un l'histoire d'Esther est gravée en caractères hébreux, avec ces mots : *La grande reine Esther;* sur l'autre on lit : *Ces mausolées ont été construits par Ardachier* ou *Arsaces;* mais il n'y a pas de date qui détermine lequel des Arsaces. Le mausolée de Mardochée est à droite; il a sept pieds de longueur et de hauteur, sur trois pieds de largeur. Celui d'Esther est à gauche et de la même structure, sinon qu'il est d'un pied plus haut que celui de Mardochée. Les Juifs y entretiennent un grand nombre de lampes qui brûlent jour et nuit, et vont aux jours de fête y faire leurs prières.

Comme je rendois visite un jour à un seigneur persan, un derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les saintes Écritures, qui s'y trouva, fit tomber la conversation sur des matières de religion; il commença par donner de grands éloges à la religion chrétienne. Il avoua qu'il la trouvoit très-conforme à la raison, si ce n'est dans le point où elle enseigne que Jésus-Christ est Dieu. Il est vrai, lui dis-je, que nous croyons la divinité de Jésus-Christ; ce point est le fondement de notre religion; ce qui m'étonne, est que vous le disiez vous-même dans votre Coran, et que vous ne le croyiez pas : car, de bonne foi, que signifie *Rouh-Alah*, qui est le nom que Mahomet donne à Jésus-Christ? Ce mot arabe, car j'ai étudié à fond cette langue, me dit-il, signifie l'esprit ou l'âme de Dieu. Cet esprit, ou cette âme de Dieu, lui répliquai-je, est-elle différente de Dieu, ou est-elle une même chose avec Dieu? L'âme et l'esprit de Dieu, me répondit-il, ne peuvent pas être différens de Dieu : donc, ajoutai-je, Jésus-Christ est Dieu; ce qui est une même chose avec Dieu, est Dieu. Il parut touché de cette conséquence; je louai sa bonne foi à lui donner le vrai sens du mot *Rouh-Alah*.

Je vous avoue, monsieur, que je n'ai pas trouvé dans les autres mahométans la même sincérité; ils donnent à ce mot un sens différent, pour éluder la conséquence que j'en ai tirée. Prions le Dieu des miséricordes d'éclairer leur esprit et de dissiper entièrement les ténèbres qui les environnent.

Tous tant que nous sommes, reprit le derviche, nous reconnoissons Jésus-Christ pour un homme divin, et nous avons pour lui un très-grand respect; au lieu que vous autres chrétiens n'avez que du mépris pour Mahomet. Vous respectez Jésus-Christ, lui répliquai-je, parce qu'il y a dans sa conduite des caractères de sainteté qui vous frappent. Montrez-nous dans celle de Mahomet l'ombre de quelques-uns de ces caractères divins. Vous respectez Jésus-Christ, parce que vous le reconnoissez pour un prophète envoyé de Dieu aux hommes, et vous le reconnoissez pour tel à des marques évidentes, auxquelles vous avouez qu'on ne sauroit résister. En est-il quelqu'une qui nous puisse donner une pareille idée de Mahomet? Quelle a été sa conduite? quelle doctrine a-t-il enseignée aux hommes? par quels miracles a-t-il prouvé qu'il étoit envoyé de Dieu? quels prophètes avoient prédit sa mission? Je ne vous rappellerai pas les circonstances honteuses de sa vie, que je suis assuré que vous détestez vous-même dans le fond du cœur. Non, j'ai trop bonne opinion de vous; ce n'est pas par la conduite de Mahomet que vous pouvez juger qu'il est prophète. Son Coran, où il a lui-même osé publier ses impudicités, s'élèvera dans tous les siècles en témoignage contre lui : eussiez-vous même en sa faveur les miracles les plus éclatans, sa vie infâme en effaceroit tout l'éclat, et aucun homme de bon sens ne pourroit s'y laisser tromper. Mais quels miracles nous alléguez-vous en sa faveur? «Son voyage au ciel sur le cheval Alborach, à qui il promet le paradis; la lune partagée avec ses doigts, » sont des rêveries qui ne sont que pour le peuple; les honnêtes gens s'en moquent; et d'ailleurs Mahomet lui-même reconnoît que Dieu ne lui a pas accordé le don des miracles. Quant à la doctrine, combien de contradictions et d'absurdités répandues dans son Coran, opposées aux bonnes mœurs et à la droite raison. « Le monde appuyé sur les cornes d'un taureau; le ciel composé de fumée; le soleil placé dans une fontaine d'eau chaude; une étoile brillante qui se détache du firmament, pour renverser du haut des cieux les démons lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit; Salomon qui s'entretient avec des fourmis et des oiseaux; Dieu qui jure par des abeilles, et qui jure un moment après par des vaches le contraire de ce qu'il vient de jurer; le vin défendu dans un chapitre et permis dans un autre », et mille autres absurdités de cette nature font assez connoître quelle est sa doctrine.

Du moins falloit-il que Dieu marquât aux hommes, par quelques signes évidens, que

Mahomet étoit envoyé de sa part; il devoit y avoir des prédictions touchant ce nouveau législateur qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? quel prophète a parlé de lui? Jésus-Christ lui-même, dans son Évangile, reprit le derviche en m'interrompant, promet qu'il enverra l'esprit consolateur, et ce passage doit être entendu de Mahomet; Jésus-Christ l'avoit marqué par son nom; mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'étoit sans fondement que les mahométans nous reprochoient cette falsification des Écritures; qu'ils ne pouvoient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet esprit que Jésus-Christ promettoit à ses apôtres ne pouvoit pas être Mahomet, parce que cet esprit consolateur devoit enseigner aux apôtres, et rappeler dans leur esprit toutes les instructions que Jésus-Christ leur avoit données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes et celles de Jésus-Christ! Jésus-Christ ne parle que de douceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque jour sa croix, qu'on haïsse sa propre chair, qu'on aime ses ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur fasse du bien, qu'on étouffe jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Mahomet enseigne-t-il ces maximes? le Coran, au contraire, n'inspire-t-il pas la violence, l'emportement, l'orgueil et l'amour des plaisirs? L'esprit de vérité que Jésus-Christ promettoit dans ce passage, devoit recevoir de Jésus-Christ sa doctrine; c'est-à-dire, que la doctrine de Jésus-Christ et celle de Mahomet n'auroient dû être qu'une même doctrine. Cela est-il ainsi, derviche? Rendez vous-même témoignage à la vérité. Ne sent-on pas, dans la lecture de ces deux lois, une contradiction et une opposition continuelles? Il n'est pas que dans votre retraite, où vous vous occupez de la méditation des choses divines, vous n'ayez lu ces saintes maximes avec satisfaction; mais peut-être ne vous êtes-vous pas encore avisé de faire attentivement la comparaison de ce livre divin avec le Coran. Ah! faites-là, je vous en conjure, au nom de ce grand Dieu au service duquel vous avez prétendu vous consacrer, en renonçant à toutes les commodités de la vie; et si vous le cherchez dans toute la sincérité du cœur, pourquoi ne se montreroit-il pas à vous? C'est un Dieu plein de miséricorde. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit: il me dit qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût chrétien; qu'il avoit toujours senti dans son cœur un extrême respect pour Jésus-Christ, et qu'il s'étoit proposé sa vie humble, simple, pauvre, pour exemple de la sienne; qu'au reste, il feroit attention à toutes ces choses, et me prioit de trouver bon qu'il vînt encore dans quelques jours en conférer avec moi. Je lui marquai le plaisir que j'avois de le voir dans ces dispositions, et l'assurai qu'il me trouveroit toujours prêt à l'entendre.

Il y a en Perse différentes sectes de mahométans, ou, pour mieux dire, il y a presque autant de différentes opinions en matière de religion qu'il y a de différentes conditions. La croyance de l'artisan n'est pas celle de l'homme de lettres: le courtisan a encore la sienne qui lui est propre.

Le simple peuple suit le Coran à la lettre, et prétend que les mystères qu'il renferme sont trop au-dessus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer. Cette prévention est un obstacle à leur conversion presque insurmontable; car quand les missionnaires leur ont montré l'absurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce sont des mystères qu'ils ne sauroient entendre, et que Dieu s'en est réservé la connoissance à lui et à son prophète.

Les gens de lettres expliquent le Coran; ils en étudient l'interprétation, et aiment à disputer sur leur religion. Quand un missionnaire les a convaincus, d'ordinaire tout le fruit de sa victoire se réduit à quelques éloges et quelques marques d'estime qu'ils lui donnent: « Tu as beaucoup d'esprit, lui disent-ils, je voudrois que tu fusses de notre religion, elle auroit en toi un habile défenseur. »

Les gens de cour qui ont du savoir, ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet et aux illusions de son Coran: ils ne laissent pas cependant de professer le mahométisme. Les missionnaires s'insinuent plus aisément dans leur esprit que dans celui du simple peuple. Ils nous écoutent volontiers, et ils aiment à s'entretenir avec nous de religion. Ce sont eux qui nous mettent les premiers sur cette matière; ils sont attentifs à nos raisonnemens, et ils ont assez de bonne foi pour avouer, quand on les a convaincus, qu'ils en ont senti toute la force. Tous ceux avec qui j'ai traité m'ont paru de ce caractère.

Cette curiosité et cette franchise qu'ont la plupart des Persans en matière de religion, donnent aux missionnaires qui vivent parmi eux un grand avantage. Il faut, pour les engager à entendre parler de Jésus-Christ, beaucoup de douceur et de modération ; l'emportement d'un zèle trop ardent seroit un grand obstacle, surtout s'il leur paroissoit qu'un missionnaire montrât quelque plaisir de les avoir embarrassés par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur et de la passion puisse être animé de l'esprit de Dieu. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme, une manière trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des livres saints, qu'ils ont entre les mains : ils découvrent eux-mêmes combien les histoires qui y sont écrites sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son Coran. Quelques missionnaires de notre compagnie se sont servis utilement de cette lecture pour gagner à notre sainte foi plusieurs personnes de distinction.

Je passai l'année dernière dans le Laurestan[1] ; c'est le royaume des Élamites, où Chodorlahomor régnoit du temps d'Abraham. Il confine à la seigneurie de Goulpakan à l'orient, à la Susianne au midi, au Tigre à l'occident, et à la Médie inférieure au septentrion. Courmabat, sa ville capitale, est située au 33e degré de latitude. Ce n'est qu'une forteresse qui n'a rien de considérable que le palais du gouverneur et des boutiques magnifiques.

Du Laurestan j'allai à Avignerd, ville située sur les confins de la Susianne et de la Médie ; elle est bâtie en amphithéâtre, sur le déclin d'une colline : au pied de ses murailles coule la rivière de Gamasan. Son gouverneur y entretient mille cavaliers pour la garde de toute la contrée.

Enfin, après dix ans de courses et de travaux dans les différentes provinces de ce vaste empire, mes supérieurs m'appelèrent à Ispahan, capitale de toute la Perse. C'est une grande ville, qui a près de dix lieues de tour, en y comprenant ses faubourgs, mais qui n'est pas peuplée à proportion. Il y a trois couvens de religieux, quantité de jardins et de places publiques, toutes très-belles. Rien n'approche surtout de la magnificence de la cour ; mais parce qu'elle ne paroît jamais mieux que lorsque le roi assemble tous ses seigneurs pour leur donner à manger dans son palais. Je vous envoie la description du palais et du festin, afin que vous ayez une idée plus juste de la grandeur de ce prince.

[1] Le Laristan.

Quoique les bâtimens de Perse n'aient pas tant de justesse dans leur structure que ceux d'Europe, ils ont néanmoins un certain agrément qui donne de l'admiration aux Européens même, et il n'y en a pas un qui ait vu le palais du roi de Perse, sans avoir été frappé de sa beauté. Il est bâti à l'occident, dans une grande place appelée *Meidan*, c'est-à-dire marché. C'est une des plus belles places du monde. Sa longueur est de sept cents pas ordinaires, sur trois cents de largeur ; les quatre côtés sont bâtis en portiques de la même structure que les ailes de l'entrée du palais.

Les jeunes seigneurs de Perse s'exercent dans cette place à jouer au mail à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière, en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche qui est dressée au milieu de la place. Le roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met à bas. Il lui envoie aussi quatre cents écus pour une collation que le roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tous les seigneurs le vont féliciter sur son adresse et sur l'honneur que le roi lui a fait.

A l'orient de cette place, vis-à-vis le palais du roi, paroît une mosquée dont le dôme est une pièce très-hardie à cause de sa grande largeur ; les dehors de ce dôme sont peints en porcelaine ; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paroissent de gros caractères persans. La pomme et le croissant qui sont au bout sont dorés. Son portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, est la grande mosquée du roi, élevée par Schah-Abas, le dernier des douze imans ou saints de Perse. Le portail de cette mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles architectes de l'Europe. Il est d'une hauteur extraordinaire. Le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs ; et ce cordon de marbre règne aussi dans les portiques et dans le corps de la mosquée.

Toute la façade est peinte d'azur vernissé; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief. Le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré. On entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granit. Les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurées et dorées. Les Persans y font leurs prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour; la mosquée est à droite; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries. Le corps de la mosquée est fort vaste; elle a un double dôme de la même structure que celui de la belle mosquée qui est vis-à-vis le palais du roi.

Il y a devant ces dômes deux minarets couverts d'ouvrages de marqueterie; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur. Ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit qu'à peine un homme y peut monter; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des musiciens est encore un des beaux ornemens de la place; les joueurs d'instrumens du roi s'y rassemblent trois fois par jour, à midi, au soleil couchant et à deux heures après minuit; mais les jours de fêtes, leur tintamarre se fait entendre le jour et la nuit; je dis tintamarre, car ils sont plus de soixante qui jouent ensemble, les uns battent des tymbales, les autres de gros tambours, d'autres jouent du hautbois, et d'autres crient à pleine gorge, dans de longues trompettes, mêlant leurs cris au bruit des instrumens.

On entre dans le palais du roi par deux magnifiques portes, entre lesquelles on a rangé un grand nombre de canons que Schah-Abas fit apporter de la ville d'Ormus lorsqu'il l'eut prise sur les Portugais; mais ils sont si mal montés qu'on ne pourroit pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, la porte de Dieu, parce que c'est un lieu de refuge, d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de sa majesté. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages, qui forment beaucoup de chambres; de sorte qu'en le voyant de loin, on le prendroit pour une grosse tour environnée de galeries dorées, qui règnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très-belle et très-grande salle d'audience qui commande toute la place. Le roi y tient toujours assemblée le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des seigneurs et pour y prendre le divertissement des jeux que les enfans de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les gentilshommes servans et les officiers de guerre qui se tiennent debout derrière ceux qui sont assis. Elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est d'un ouvrage très-délicat; il y a beaucoup de peintures sur les murailles, mais qui auroient besoin d'un bon peintre pour les rendre régulières. Le plafond est d'un bois bien travaillé et bien doré, soutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du côté de la place. La salle est presque carrée et n'a pas moins de soixante pieds de longueur. Il y a au milieu un grand bassin de marbre, où, malgré la grande élévation de la salle, on fait jouer des jets d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'usage des festins publics est très-ancien dans la Perse, puisque le livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus; mais ceux qu'on fait maintenant sont plutôt des festins d'audience que des banquets de réjouissances. C'est durant ces festins que le roi traite des affaires d'état, et qu'il donne audience aux ministres des princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison du roi; tout y brille : les tapis sur lesquels on s'asseoit sont de grand prix, les nappes sont de brocard. On sert le roi dans un vase d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre; le couvercle et le cadenas sous lequel la portion du roi est renfermée, sont de la même matière, et on porte ce vase en cérémonie sur une espèce de brancard, orné de lames d'or. L'écuyer-tranchant ouvre le cadenas devant sa majesté; il se met à genoux, et, après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuiller et une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinctives de sa

charge. On sert au roi le vin dans des bouteilles scellées ; le grand-maître les ouvre devant lui, et il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'écuyer lui sert son plat.

Après qu'on a servi le roi, on sert aux conviés le riz, le bouilli et le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pèsent deux fois autant; chaque plat n'a pas moins d'un pied et demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or; et avant de servir en or, on a déjà servi les confitures en vaisselle d'argent et de porcelaine. Le service des confitures et des sucreries précède toujours le repas ; on les sert aux conviés pendant le temps des audiences, et c'est aussi alors que le roi fait donner du vin aux seigneurs de sa cour. Les bouteilles et les tasses dans lesquelles on le sert sont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range sur les bords du bassin de marbre, qui est au milieu de la salle; et on place aux coins de ce bassin quatre petits tonneaux d'or et quatre d'argent, qui pèsent chacun la charge d'un homme. On les met en ordre avec les bouteilles, les tasses, les cassolettes et les pots de fleurs qui sont tout d'or, ce qui fait une agréable symétrie.

On met en parade devant la salle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, et tous les animaux rares de la ménagerie; les chaînes et les clous avec lesquels on les attache sont d'or, et chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une desquelles est sa boisson, et dans l'autre sa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'est le coup d'œil magnifique que présentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette salle; chaque cheval vaut un trésor. Les étriers sont d'or, les brides, les devants et les derrières des selles sont d'or émaillé, garnis de pierres précieuses, aussi bien que les housses. Le harnois de l'un est garni de diamans ; celui de l'autre d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de très-grosses perles et de toute sorte de joyaux de la plus grande richesse. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes sauvages richement enharnachés, et l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux bassins d'or où sont leur nourriture et leur boisson.

Un Espagnol se trouvant en cette cour, surpris de voir des ânes sauvages si bien parés et si richement couverts, perdit sa gravité, et ne put s'empêcher de rire. Un officier de la cour s'approcha de lui, et lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occasion de rire. Il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitoit avec le dernier mépris en Espagne. L'officier lui répliqua avec respect : « C'est que les ânes sont communs dans votre pays, et nous en faisons grand cas dans le nôtre, parce qu'ils y sont très-rares. »

Le roi est assis dans l'enfoncement de la salle, les jambes pliées sur une espèce de lit couvert d'un brocard précieux. Il s'appuie sur un carreau fort riche. Les seigneurs de sa cour sont assis sur leurs talons, manière la plus respectueuse de s'asseoir devant le souverain. Les enfans du sérail sont debout dans l'enfoncement de l'alcôve. Il y en a toujours deux qui donnent de l'air au roi avec de longs éventails faits de queues de paons. Ils ont tous quelque office auprès de sa majesté. L'un lui sert le gobelet, l'autre le tabac, le café et le bassin pour se laver après le repas. Les principaux eunuques sont debout à côté du roi ; et les officiers d'armes forment une ligne oblique depuis le bas de l'estrade ou du trône jusqu'aux deux premières colonnes de la salle.

Le grand-visir, qui est en même temps chancelier du royaume, est assis à la première colonne du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse. Le généralissime des troupes est à droite, et, après lui, les ministres d'état, les khans, les ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne et remplissent le côté de la salle qui est en face du trône du roi. Leur musique ou leur symphonie continue durant l'audience qui précède le repas : on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du roi. Les quarante maîtres d'hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant, monsieur, que de voir une si nombreuse assemblée de seigneurs en habits de cérémonie. Leur habillement est leste et approche fort de celui des anciens Romains. Le turban des Ottomans paroît ridicule en comparaison de celui qu'ils portent ; il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or*. Leurs vestes sont d'un brocard à fond d'or ou d'argent,

ainsi que leurs écharpes. Leurs robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passemens d'or, et garnies de peaux de zibelines; et tel est le goût des Persans pour la parure et la magnificence, qu'un seigneur se contentera de pain et de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui et son cheval.

Il semble que le roi, pour mieux faire paroître l'éclat et le brillant des habits de ses officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau; il affecte de se vêtir d'une manière fort simple, et il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban qui le distingue par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez assez, par ce que je viens de dire, que les Persans imitent dans leurs festins la magnificence d'Assuérus, mais ils n'imitent pas la tempérance et la modération que ce prince vouloit qu'on gardât dans les siens. On y force les grands à boire jusqu'à un excès qui a souvent des suites fâcheuses; cependant le roi l'ordonne par politique, car il apprend par ce moyen bien des vérités qu'il ignoreroit sans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces festins y trouvent de quoi satisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y sert est exquis et bien apprêté; mais ils sont fort embarrassés quand il faut manger le riz à pleine main, et déchirer le bouilli et le rôti avec les doigts; car on n'y a ni couteaux ni fourchettes, et pas même de serviettes. On sert des cuillers de buis, mais c'est pour une certaine liqueur composée d'eau rose, de vin cuit et de verjus, qu'on boit en mangeant le riz, et on ne peut s'en servir pour manger, parce qu'elles sont fort larges et fort creuses, de manière qu'on n'y peut prendre avec les lèvres que la superficie de ce qui n'est pas liquide, le reste demeurant au fond.

La modestie et la retenue des officiers sont merveilleuses, et on n'observa jamais mieux le silence dans les communautés les plus régulières de l'Europe qu'on l'observe dans les festins du roi de Perse. Mais la contrainte ne dure pas long-temps; car, comme on mange tout à pleines mains, le repas est si court, qu'à peine a-t-on achevé de servir les tables d'en bas, qu'on dessert celles d'en haut.

Tous les seigneurs qui ont l'honneur d'assister aux festins du roi de Perse sont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval. Il y monte souvent pour recevoir, en se promenant, les requêtes de ses sujets, pour s'entretenir des affaires d'état avec son grand-visir et les autres ministres, et pour prendre le divertissement des exercices que les jeunes seigneurs de sa cour font à cheval dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Ispahan.

Ce cours est une allée droite et fort unie, large de plus de deux cents pieds géométriques, et longue de deux bonnes lieues de France. Il commence au déclin de la montagne de Sofa, et continue en amphithéâtre jusqu'au palais nommé *Hazar-Dgerib*, c'est-à-dire mille arpens, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le roi va ordinairement se rafraîchir dans ce palais quand il a traversé le cours à cheval avec les seigneurs de sa cour.

La marche est belle et bien réglée dans tout ce qui précède le roi, mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé. Les seigneurs qui le suivent n'en gardent point, et vont en confusion sans distinction de dignité. Les exempts des gardes courent à toute bride pour débarrasser le chemin par où le roi doit passer. Les carabiniers ensuite, au nombre de quatre cents, marchent sur deux lignes aux deux côtés de l'allée; ils ont chacun une banderolle de taffetas rouge sur leurs carabines. Les colonels et officiers suivent à cheval, la carabine derrière le dos, comme les Arabes, et après eux, ceux qui portent les armes du roi. L'un a son arquebuse, l'autre a son épée; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le grand-maître de la maison, le grand-maître de la garde-robe, le grand-écuyer et le grand-écuyer tranchant marchent avec leurs officiers. On mène après eux plusieurs chevaux de main richement enharnachés. Les officiers des sophis suivent avec les huissiers du palais, armés de leurs haches, et après eux l'introducteur des ambassadeurs. Les quarante maîtres d'hôtel d'honneur précèdent le grand-maître des cérémonies, qui va seul pour empêcher qu'on n'embarrasse la marche. Les pages ou enfans du sérail le suivent, tous bien montés. Le porte-parasol et celui qui prépare le tabac pour le roi sont derrière ces pages, pour les leur donner, en cas que le roi veuille s'en servir en chemin. Le premier eunuque précède le roi immédiatement; il marche au

milieu des valets de pied, qui sont au nombre de douze. Sa majesté permet communément à quelques-uns de ses ministres de l'entretenir dans la route. Les autres seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le roi est accompagné de la même manière quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la reine, aux princesses et aux dames du sérail, il prend le devant, escorté de quelques eunuques. On a soin auparavant d'ordonner aux habitans des faubourgs et des environs de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le roi doit passer avec le sérail. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage. Les eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas ces carabiniers de s'approcher pour regarder, et les eunuques en dignité règlent la marche des dames qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans quand on les surprend dans les rues qui sont gardées. Pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer et que tout soit prêt quand il arrive. Ses pavillons et ceux des dames sont grands, riches et éclatans. Ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent; ils sont si vastes qu'il y a au-dedans des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes que les murs du sérail.

Les seigneurs se mettent en marche pour la chasse dès qu'on leur a donné avis que le roi a pris son logement. Le grand-visir, les autres ministres et les khans, font la garde toute la nuit autour de la tente du roi. Ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'huissier de la chambre crie qu'un tel seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde. Les eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des dames.

Ces seigneurs n'ont guère le temps de reposer, car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le roi a dit qu'il conduiroit les dames. Ce sont de véritables amazones: elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs écuyers. Elles courent le cerf, et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles suivent le roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le roi le leur ordonne, et courent après à toute bride quand il s'écarte. Pour le rappeler, elles battent avec l'extrémité de la bride un petit tambour qui est à l'arçon de la selle. Si l'oiseau attrappe la proie, elles la viennent montrer au roi. Si ce sont des grues, le roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux dames qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures.

J'omets plusieurs autres particularités touchant la chasse du roi et celle des seigneurs de sa cour, soit pour éviter les redites, soit pour vous épargner l'inutilité des petits détails. Je passe à la manière dont la justice est administrée en Perse, article sur lequel vous m'avez demandé des éclaircissemens.

Les Persans n'ont d'autre code de lois que l'interprétation du Coran. Ils ont trois sortes de tribunaux: le criminel, qu'ils appellent *Ourf*; le civil, qu'ils appellent *Cheher*, et le légal, qu'ils appellent *Divan-Ali*, c'est-à-dire le tribunal souverain. Le chef du tribunal criminel à Ispahan et de tous les autres tribunaux du royaume, l'est aussi de la justice civile. On l'appelle *Divan-Begki*; il a pour exécuteur de ses sentences un déroga qui sert de geôlier, et qui juge les petites causes criminelles. Les khans sont aussi les chefs de cette justice dans leurs provinces, excepté que toutes les causes dont ils connoissent peuvent s'évoquer au tribunal du divan-beghi. Le jugement des crimes de lèse-majesté se fait dans l'intérieur de la maison du roi, sans la participation du divan-beghi et sans celle du conseil. Il ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au roi, à qui il fait part de la décision du sadre, qui détermine le genre de châtiment selon les lois prescrites par les imans. La manière dont il procède est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire qu'on procède par preuves, par confrontation de témoins et par questions. Il y a deux sortes de questions: la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons. On

met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel. Quelquefois on lui arrache les ongles des pieds; quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée; s'il ne confesse pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers qu'à la requête de la partie intéressée : ainsi un enfant dont on a tué le père est en droit de poursuivre l'assassin, ou de composer avec lui, sans que la justice puisse s'y opposer. Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie pour en tirer sang pour sang ; en même temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel confisqués, la justice consomme tout ; d'où il arrive que les exécutions sont très-rares, les parens du mort aimant mieux composer que de tout perdre. Cependant, les compositions n'ont pas toujours lieu, car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père ou sa mère, les juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue ; et s'il est convaincu de les avoir frappés, on lui coupe un bras.

Le roi députe souvent le divan-beghi pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands seigneurs de la cour pour y tenir sa place. Un Arménien catholique ayant été trouvé dans le chemin où le roi devoit passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le roi députa le couler-agasi, qui est la troisième personne de l'état, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce s'il vouloit renoncer au christianisme et se faire mahométan. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ tint ferme ; et voyant qu'on différoit de le faire mourir : « Ne vous attendez pas, dit-il à ce seigneur, avec un courage digne d'un martyr des premiers siècles de l'église, que j'aie la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ, qui est la vérité même, pour embrasser la secte d'un imposteur. » Sa foi fut récompensée : on lui trancha la tête; et son corps eût été abandonné aux chiens, si un de nos zélés missionnaires n'eût pris soin de le faire enlever secrètement, et de le faire inhumer dans le cimetière des François.

Les Persans n'ont pas de supplices déterminés pour les différens crimes ; tantôt ils se servent du gibet, et c'est d'une manière cruelle : ils suspendent le coupable par la gorge à un crochet de fer, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il expire ; tantôt ils attachent le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, et lui ouvrent le ventre ; ils le promènent ensuite par toute la ville. Le supplice des voleurs est toujours le même : on les jette dans une fosse remplie de chaux, et on les y laisse mourir dans les plus cruelles douleurs. L'empalement et le feu ne sont guère en usage chez eux, non plus que la roue ; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche et à lui hacher toutes les parties du corps.

Les lieutenans des gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du roi ; cependant les dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles et les jarrets aux bouchers et aux boulangers, quand le lieutenant de police les a convaincus d'avoir employé une fausse mesure. Mais personne, excepté les khans, quelques sultans et quelques dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort : ce qui occasionne de grands désordres, car les voleurs pillent et désolent les provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le divan-beghi est chef de la justice civile, et partage cet emploi avec les quatre premiers pontifes du royaume. Il n'y a dans cette justice, ni huissiers, ni procureurs, ni avocats, chacun expose sa cause au juge dans une requête, plaide lui-même, et défend ses droits. Les audiences sont, pour l'ordinaire, fort tumultueuses : on n'y observe aucun ordre, et celui qui parle le plus haut, gagne presque toujours son procès. Personne n'est condamné par défaut ; de sorte que la partie qui a tort, se sauve toujours pour se ménager une composition avantageuse.

Les lois du Coran sur lesquelles on règle les jugemens, sont sujettes à de grands inconvéniens : un homme, par exemple, qui prête, est souvent en danger de perdre ce qu'il a prêté.

Si le débiteur est de bonne foi, et que cependant il soit insolvable, son créancier ne peut l'inquiéter ; il est même obligé de lui accorder un terme pour le paiement. Le temps expiré, le juge prend un sur dix pour ses droits, sur la somme qu'il adjuge ; de manière que celui qui est fondé en raison paie les dépens. Quoique l'usure soit défendue dans le Coran, cependant les Indiens et les Arméniens ne laissent pas de la pratiquer. Si, par exemple, ils prêtent 600 livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, et font mettre d'avance dans l'obligation l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande ressource, si le débiteur est de mauvaise foi ; car au bout du terme prescrit il pourra nier d'avoir reçu la somme entière, et en offrant de remettre les trois cents livres, il fera perdre au créancier huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du juge, et tous les frais de justice.

Le juge souverain du tribunal de religion est le sarre-karsa, qui est le premier pontife de Perse. Les modarès, qui sont comme les évêques du pays, sont à la tête des tribunaux de province ; mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du sadre. Ce tribunal ressemble assez au sanhédrin des Juifs. C'est là que l'impiété et la perfidie, de concert, adjugent la couronne du martyre aux chrétiens qui refusent d'embrasser la loi de Mahomet ; et c'est là que les plus grands scélérats se dérobent à la mort et aux supplices dus à leurs crimes, en abandonnant lâchement le parti de Jésus-Christ ; car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un chrétien, s'il veut renoncer à sa religion. Les mollahs ou prêtres mahométans, sont aussi jugés à ce tribunal. Les difficultés qui naissent au sujet des mariages et des répudiations y sont décidées. Enfin, c'est dans ce tribunal que s'exécute la loi qui adjuge tous les biens d'une famille chrétienne à celui des enfans qui renie Jésus-Christ pour se faire mahométan ; les autres ne pouvant rien prétendre à l'héritage paternel, s'ils n'imitent sa perfidie, ce qui entraîne des familles entières dans l'infidélité.

J'ai déjà observé, monsieur, que les Persans ne sont point d'accord entre eux sur les points de leur religion ; ils le sont encore moins avec les mahométans des autres états de l'Asie. La contestation principale est au sujet du successeur de Mahomet. Les Persans soutiennent que c'est Ali ; les Ottomans au contraire prétendent que c'est Omar. L'interprétation du Coran qu'ils ont faite de part et d'autre est tout-à-fait contraire ; et parce que cette interprétation leur tient lieu de code où sont renfermées leurs lois, et de cérémonial où sont écrits les usages qui concernent la religion, il s'ensuit que leur manière de juger et leurs cérémonies sont tout-à-fait différentes. Les Ottomans ont un attachement superstitieux à la couleur verte, consacrée à leur faux prophète. Ils condamnent à la mort un chrétien qui est convaincu de s'en être servi. Les Persans se moquent de cette superstition. J'ai ouï dire qu'Amurat ayant envoyé un ambassadeur à Schah-Abas pour se plaindre de ce qu'il abandonnoit cette couleur à la profanation des chrétiens, celui-ci lui répondit : « J'empêcherai que cette couleur ne soit profanée par les chrétiens, quand Amurat aura empêché que la verdure des prairies ne soit profanée par les animaux qui y paissent. »

Vous n'ignorez pas que c'est à la Mecque que les Ottomans vont en pélerinage, les Persans vont à Masched, ce qui rend cette ville une des plus riches de la Perse.

Schah-Abas-le-Grand, qui régnoit au commencement du siècle passé, voulant empêcher ses sujets d'emporter l'argent de son royaume chez les Ottomans, et les détourner du pélerinage de la Mecque, imagina de leur inspirer de la dévotion pour *Imam-Reza*, l'un des douze saints de Perse, dont le tombeau est à Masched. Il rendit ce lieu célèbre par un grand nombre de faux miracles ; des gens apostés feignant d'être aveugles, ouvroient les yeux aux approches du tombeau de Reza, et crioient aussitôt : *miracle!* Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse, que les plus grands seigneurs de Perse se sont fait depuis un honneur d'être inhumés dans la mosquée de Masched, et y ont envoyé les plus riches présens.

La religion mahométane n'est pas la seule religion qui soit suivie en Perse ; il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet ; mais ils n'ont plus rien de la politesse, du savoir et de la bravoure de leurs ancêtres ; ils gémissent dans une dure servitude, et sont pour la plupart laboureurs, jardiniers ou porte-faix. On

les emploie souvent aux travaux publics les plus vils et les plus pénibles. L'esclavage les rend timides, simples, ignorans et grossiers dans leurs manières. Ils ont retenu l'ancien idiome persan, et ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens. Cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes, mais peu de personnes parmi eux la savent lire et écrire. Les objets de leur croyance sont contenus dans des livres que leurs mages ou leurs prêtres leur lisent en certains temps. Ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses; toute leur habileté consiste à les bien cacher, et ils se font un point de religion de ne les montrer à personne: on ne sait de leurs mystères que ce qu'on en peut apprendre de leurs mages, qui ne sont guère plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *gavres*, c'est-à-dire idolâtres, et ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les Juifs. Ils les accusent d'adorer le soleil et le feu: quelque soin cependant que j'aie pris de m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hommages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste, ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière; les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, et les Arméniens même le font par plusieurs signes de croix. Les gavres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur des élémens. Le soin qu'ils prennent de l'entretenir va jusqu'au scrupule et à la superstition. Ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, et se croiroient eux-mêmes souillés s'ils faisoient tomber quelque ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision, ils se contentent de faire présenter par leurs mages, leurs enfans au soleil et devant le feu, et les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils croient un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil; le bonheur des saints, selon eux, consiste à voir sa lumière, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir. Mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur que trois jours après la mort: c'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau des morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent ni de la faim, ni de la soif. Les gens pauvres de la secte de Mahomet, et, à leur défaut, les oiseaux et les chiens profitent de cette superstition. Ils croient un enfer, et se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de serpens, et de toute sorte d'animaux carnassiers, mais surtout de corbeaux et de grenouilles, espèces d'animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion. Ils appellent les corbeaux messagers du démon, et les grenouilles musiciennes des damnés.

Leur manière d'examiner quel sera leur sort dans l'autre vie m'a paru assez singulière. Ils emportent les cadavres hors de la ville, et les dressent contre une muraille, la face tournée vers l'orient. Les mages et les parens du mort se tiennent à l'écart pour considérer sur quelle partie les corbeaux se jettent d'abord; si ces oiseaux, qui commencent ordinairement par les yeux du cadavre, leur mangent l'œil droit, c'est une marque de prédestination; si c'est l'œil gauche, c'est un signe que l'âme du défunt n'est ni assez pure pour entrer dans la sphère du soleil, ni assez impure pour être jetée dans la prison obscure de l'enfer: elle doit demeurer quelque temps dans la moyenne région de l'air, pour y souffrir le froid, et passer de là dans la sphère du feu pour y être purifiée. Si les corbeaux mangent les deux yeux, les mages déclarent que le mort est damné, parce que, n'ayant plus d'yeux, il ne peut plus voir le soleil.

Les gavres ont des saints qu'ils révèrent, et prétendent que, pour le devenir, il faut travailler à purifier les élémens, labourer la terre, cultiver les jardins, purger l'eau des insectes et entretenir le feu. Ils s'occupent de tout cela par principe de religion, et sont dans l'usage de laisser par leur testament une somme, à condition que l'héritier exterminera ou fera exterminer un certain nombre de grenouilles, de crapeaux, de serpens et autres reptiles. Zoroastre est le saint pour lequel ils ont le plus de vénération. Ce fameux astrologue est le premier qui ait enseigné l'astronomie aux anciens mages de Perse, et c'est peut-être de lui que les Persans ont appris à révérer le soleil. Cependant les gavres protestent qu'ils ne reconnoissent dans cet astre que l'image d'un seul Dieu, quoique leurs histoires attestent le con-

traire. Leur fête principale s'appelle *neurus*, qui veut dire jour nouveau. Elle se célèbre le premier jour du printemps, au moment où le soleil entre dans le signe du bélier; et elle dure huit jours, qu'on emploie en danses, en jeux et en divertissemens. Les Persans modernes ont conservé cette fête.

Il semble que les gavres sont actuellement moins éloignés du christianisme que les Persans mahométans; leurs mœurs sont beaucoup plus pures. La raison m'en paroît très-simple; ils naissent et sont élevés dans le sein de la pauvreté, ce qui fait que nos missionnaires peuvent leur faire goûter plus facilement les vérités de l'Évangile, et les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation d'apprendre que le père Zerilli, ce fidèle coopérateur de mes travaux, venoit de convertir à la foi un de leurs principaux mages. Cette conversion me remplit de la joie la plus douce, et m'affermit dans l'espérance que Dieu béniroit enfin notre chère mission. Je vous conjure, monsieur, de joindre vos prières aux nôtres, et d'intéresser, en faveur de tant d'âmes qui gémissent dans l'esclavage du démon, les personnes pieuses qui secondent si efficacement votre zèle et la générosité de vos intentions.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

RELATION HISTORIQUE [1]

Des révolutions de Perse, sous Thamas Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes, tirée de différentes lettres écrites de Perse par des missionnaires jésuites.

Les Aghuans, ces fameux rebelles, qui ont assujetti et désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse, s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient guère: le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, et leur valeur étoit médiocre. Ils ne se rendirent redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité, qui pouvoient leur donner le plus léger ombrage.

Ces barbares, que la fortune sembloit conduire par la main, s'imaginèrent qu'après avoir pris Ispahan, renversé Schah-Hussein de son trône, conquis la plus grande partie du royaume, et battu les troupes des Turcs, il n'y avoit plus de puissance au monde qui pût les abattre. La paix que le grand-seigneur fit ensuite avec eux, et l'ambassade qu'il leur envoya pour reconnoître leur chef Aszraff, les enfla tellement d'orgueil, qu'ils s'estimoient les plus grands hommes de la terre, en sorte qu'ils ne regardoient plus Schah-Tamas, dont ils avoient détrôné le père, que comme un foible ennemi, qu'ils écraseroient, s'il osoit se montrer, l'appelant par mépris *Seksadé*, qui veut dire fils de chien, au lieu de Schachzadé, qui signifie fils de roi,

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manières brusques et peu civiles des Moscovites, qui, non contens de refuser le titre de roi à leur chef, avec trois cents hommes seulement défirent cinq ou six mille de ces rebelles: mais le général, qui commandoit dans la province de Guilan, leur ayant accordé une espèce de trêve et réglé certaines limites, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa cour, ils se rassurèrent entièrement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien à craindre: dès-lors Aszraff commença à se donner les airs de grand prince, et ne faisoit plus la guerre que par ses généraux. C'est ainsi que le château d'Yest fut soumis après un an et demi de siége. Cette place n'auroit tenu en Europe qu'autant de temps qu'il en auroit fallu pour la disposition de l'attaque: mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever, l'épée à la main, le plus petit retranchement. L'officier qui la défendoit ne se rendit que vaincu par la famine; et, malgré les promesses données par serment sur le Coran, qu'il ne seroit fait aucun mal, ni à lui, ni aux siens, ce brave officier fut cruellement mis à mort, et la garnison passée au fil de l'épée.

C'est de la même sorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à Benderabassy, en trompant Sayed-Amedkan qui le tenoit fermé de côté et d'autre. C'étoit un prince du sang royal du côté des femmes, brave et bien fait. Il s'étoit révolté contre Schah-Tamas dès le commencement des troubles, et avoit pris le titre de roi dans le Kirman: son armée n'étant composée que de gens ramassés et sans discipline, il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cents hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces barbares sur leur parole qu'implorer la clémence de son roi

[1] Cette relation commence à peu près où finit l'histoire de la révolution de Perse, imprimée chez Briasson, en l'année 1728.

légitime : aussi eut-il le même sort que les autres, on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée ; son infidélité lui coûta la tête qu'on lui trancha irrémissiblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même temps à l'usurpateur, et tout lui fut soumis jusqu'à Benderabassy.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier et plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes : il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortége, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, et se comportoit comme si le trône sur lequel il s'étoit assis eût été si bien affermi que nulle puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les seigneurs et les grands officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef; on eût dit qu'ils avoient tout-à-fait oublié le vil emploi de chameliers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses dont ils avoient dépouillé les Persans, la beauté des femmes et des filles qu'ils leur avoient enlevées, et dont chacun d'eux avoit un grand nombre; les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chère à laquelle ils se livroient, toute cela joint ensemble, et comparé avec la bassesse et la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet promet dans son Coran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit ainsi du grand monarque, Schah-Tamas, de son côté, travailloit au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége avec une simple escorte de cinq cents hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour et de l'heure de sa sortie ; la préférence que lui avoit donnée Schah-Hussein son père sur ses deux aînés, pour le faire succéder au trône; sa bonne fortune qui le préserva du piége qu'Aszraff lui avoit tendu à Téhéran où il prétendoit l'envelopper, sous prétexte de venir lui rendre hommage, et lui rendre la couronne que Mahmoud lui avoit enlevée; tous ces événemens sembloient promettre qu'il ne seroit pas longtemps sans remonter sur le trône de ses pères.

Ce prince, élevé comme le sont ordinairement les fils des rois de Perse, n'avoit rien vu lorsqu'il sortit d'Ispahan, que l'intérieur du sérail, des femmes et des eunuques: il trouva un dérangement affreux dans le royaume, pas un gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeoit d'entretenir, les finances épuisées et mal réglées ; des ennemis de tous côtés, et une foule de flatteurs qui l'environnoient et qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins de l'état. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, et il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlis, les Moscovites, les Géorgiens et d'autres rebelles, mais ce fut presque toujours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlis lui enlevèrent tout le pays qui est depuis Erivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan; les Moscovites s'emparèrent du Guilan : c'est la plus riche province de Perse, celle qui fournit les soieries. Les Aghuans Afdalis, autres rebelles, se rendirent maîtres d'Herac et de Maschehat dans le Chorassan; les Géorgiens secouèrent le joug, et cet infortuné prince se trouva tout d'un coup réduit à la seule province du Mazandéran, à une partie du Schirvan, et à une autre partie du Chorassan.

Tant de malheurs, capables d'abattre un prince moins courageux que Schah-Tamas, ne servirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il étoit sujet ; et lorsque ses affaires étoient le plus désespérées, il s'éleva parmi ses officiers de guerre un brave Persan destiné à les rétablir. Il se nommoit Thamas Koulikan. Il étoit âgé de quarante ans, et dès sa plus tendre jeunesse il avoit exercé la profession des armes, et s'étoit toujours distingué par son courage et ses autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'esprit, franc et sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, et punissant de mort les lâches qui fuyoient lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime et l'affection de son roi par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zèle, de son courage et de sa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes grâces de son prince, il lui fit discerner les flatteurs et les traîtres, de ceux qui lui étoient véritablement attachés ; il

l'engagea à châtier les uns et à éloigner les autres ; il sut même adroitement lui insinuer, ce qui est difficile à l'égard des princes, qu'il devoit s'affranchir de certains vices qui ternissoient l'éclat de ses grandes qualités, et qui seroient un obstacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre sur ses entreprises. Le roi écouta ses conseils, il les goûta, les suivit, et ses affaires, si fort délabrées, commencèrent dès-lors à changer de face.

L'armée royale n'étoit pas fort nombreuse, mais elle étoit bien payée et bien disciplinée : les principaux officiers et la plupart des subalternes étoient du choix de Koulikan, qui connoissoit leur expérience et leur courage : c'est avec cette armée qu'en l'année 1729, Schah-Tamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Herac et Maschchat, et soumis tous les rebelles du Chorassan et des environs. Dans ces expéditions, on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main ; mais on pardonna à ceux qui les mirent bas et qui implorèrent la clémence du roi, à condition néanmoins qu'ils serviroient dans l'armée, et que leurs chefs donneroient leurs parens en ôtages, comme autant de garans de leur fidélité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on songea à détruire les Aghuans. Le roi fit marcher son armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas dessein de rien entreprendre du reste de la campagne. Son intention étoit de donner à ses troupes leurs quartiers d'hiver sur les frontières, afin qu'elles fussent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aszraff, informé des victoires que le roi avoit remportées, et de la marche de son armée, se douta bien qu'il venoit l'attaquer : il rassembla ses troupes qui étoient dispersées de côté et d'autre, et dès le commencement du mois d'août il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cents hommes, qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans ; car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes : il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Téhéran, et dans plusieurs autres villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes et les enfans.

Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le Sekzadé (car c'est ainsi que parmi eux ils nommoient le roi) leur épargnoit la peine de l'aller chercher dans le Mazandéran : le moindre exploit dont ils se flattoient, c'étoit de le faire prisonnier; les plus raisonnables avoient compassion de cette pauvre brebis, qui venoit d'elle-même se jeter dans la gueule du loup.

Ils partent donc, remplis de ces belles idées. Schah-Tamas, de son côté, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces rebelles, et qui n'avoit consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la dernière campagne, fut ravi d'apprendre leur résolution, et se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, et même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourroit.

Le chef des rebelles, qui n'avoit jamais vu les Persans tenir pied ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déjà vainqueur. Les armées se joignirent à Damguan, petite ville du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse ; les Persans, animés par la présence de leur roi, la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avoit déjà réussi dans un combat contre les Turcs, et ce qui lui avoit procuré la victoire ; il fit deux détachemens de deux à trois mille hommes, commandés chacun par deux de ses plus grands capitaines, avec ordre de prendre un détour, et de venir attaquer l'ennemi en queue et en flanc. Ils trouvèrent partout le même ordre et la même résistance : ces détachemens furent repoussés et défaits ; le corps d'armée où Aszraff commandoit en personne, commença à s'ébranler, les Persans redoublèrent leur feu, et après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetèrent sur les rebelles, qui prirent aussitôt la fuite, et abandonnèrent leurs canons et leurs équipages, et se sauvèrent de si bonne grâce, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, et vinrent jusqu'à Téhéran, où ils se reposèrent un jour entier, après quoi, doublant toujours leurs journées, ils continuèrent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible : mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens et leur famille. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de muraille de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, qui renferme la vieille citadelle, la grande place, et la maison du roi. Cette enceinte, qui est l'ouvrage

d'Aszraff quand il fut déclaré roi, a une bonne lieue de circuit. On ne sauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte et quelle confusion ces rebelles s'y retirèrent; ils en chassèrent tous les Persans, pillant, ravageant, et brûlant tout ce qui leur appartenoit, et comme les plus riches boutiques étoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette ville infortunée.

Aussitôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens et leurs familles, ils rentrèrent en campagne, et allèrent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée royale avançoit à journées réglées; Thamas Koulikan faisant réflexion que dans les batailles précédentes le roi s'exposoit trop, et qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce prince que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que, s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblemant la perte de l'armée. Le roi se rendit, quoique avec peine, à ses fortes instances, et il resta à Téhéran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Thamas Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venoient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, et apportoient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avoit besoin; les villes la recevoient à bras ouverts, et généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence le 13 de novembre à huit heures du matin; les rebelles avoient eu tout le temps de se poster avec avantage; leurs batteries étoient retranchées et bien soutenues, et Aszraff se flattoit de recouvrer, par une pleine et entière victoire, tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner.

Le général persan, qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, et sans tirer un seul coup jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie, où il fit, à bout portant, la première et l'unique décharge; car les rebelles, épouvantés de cette fière manœuvre, prirent aussitôt la fuite, et se sauvèrent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencèrent d'arriver à trois heures après midi, publiant partout que les Persans avoient été battus. Mais une heure après, on fut détrompé par les cris et les lamentations des femmes et des enfans, que l'on entendoit dans le château. Aszraff, qui par honneur ne fuyoit pas si vite, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, et l'on s'attendoit à un massacre général dont ces barbares l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrâce: c'est pourquoi chacun prenoit toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement saisi ces barbares, qu'ils ne songèrent pour lors qu'à leur propre salut. Le calme et le silence, qui, depuis l'arrivée d'Aszraff, avoient succédé au bruit et au tumulte, étonna tout le monde; on fut bien plus surpris, lorsque, dès le grand matin, la nouvelle de leur fuite se répandit; personne n'osoit pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes, envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, remportèrent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maisons abandonnées; ces femmes furent bientôt suivies par d'autres; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, et en deux heures de temps les rues fourmilloient de peuple, qui alloit et venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé: les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute sorte, tout cela étoit à l'abandon; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit; car ils se détroussoient les uns les autres, et le meilleur butin restoit au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours et demi, jusqu'à l'arrivée du général persan, qui envoya des soldats dans le château pour en chasser les pillards et écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes denrées, que les Aghuans tenoient fermées dans les magasins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château et des environs, que pen-

dant plusieurs jours on ne pouvoit y faire un pas, sans marcher sur des tas de riz, de froment et d'orge.

On apprit par des esclaves, échappés des mains des rebelles, qu'ils marchèrent quinze lieues sans s'arrêter, ce qui, joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait un espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman, mais ayant su que les passages en étoient fermés, ils tournèrent du côté de Schiras, où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Aszraff enleva trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, et des meubles les plus précieux de la couronne, avec la famille de Mahmoud et la sienne; il emmenoit encore toutes les princesses du sang royal, à l'exception de la mère de Schah-Tamas, qu'il ne connoissoit pas, et qui, pendant le règne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le sérail, sans que les autres femmes ni les eunuques l'aient jamais découverte: rare exemple de fidélité et preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du tyran causa un si grand transport de joie à cette princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, et qu'elle ne se remit tout-à-fait que quand elle vit et embrassa ce cher fils pour lequel elle avoit si souvent tremblé avec tout le reste du royaume.

Il étoit resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouvèrent la mort qu'ils avoient tâché d'éviter; on les déterra partout, et on ne fit grâce qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, et desquels on rendoit de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitans de cette grande ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avoient bâti avec grand soin dans un enclos au-delà du pont de Schiras, et qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de temps, il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage, auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le roi, qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 décembre. Son entrée fut toute guerrière; il marcha depuis Gaze, village à deux lieues et demie d'Ispahan, à la tête de son corps de réserve, qu'il conduisoit en ordre de bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas Koulikan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de se joindre, firent plusieurs mouvemens et diverses évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas Koulikan descendit de cheval, et courut vers le roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laisse-moi faire, dit gracieusement ce prince, j'ai fait vœu de marcher sept pas devant toi, la première fois que je te verrois, après avoir chassé mes ennemis de ma capitale. » Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas et prit du café, après quoi ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur marche vers la ville. Les troupes défilèrent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées et entassées les unes sur les autres : on laissa pourtant un intervalle assez considérable, dans lequel le roi marchoit seul, précédé de ses chatis, c'est-à-dire de ses valets de pied : Thamas Koulikan suivoit à douze pas de distance. Le reste n'étoit plus qu'un amas confus de soldats qui se serroient autant qu'ils pouvoient.

Tout le peuple, hommes, femmes et enfans, étoient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi jusqu'à l'intérieur du palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pièces d'étoffe que les soldats enlevoient aussitôt que le roi avoit passé. On n'entendoit partout que des acclamations et des cris d'allégresse, au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la capitale, tout le peuple s'enfuyoit; les portes des maisons étoient fermées; nul des habitans ne paroissoit, si ce n'est les marchands qu'on forçoit de se tenir dans leurs boutiques ouvertes dans les rues par où le tyran devoit passer.

Le roi, après avoir satisfait dans l'intérieur de son palais à tout ce que la bonté de son cœur et sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premières journées à recevoir les hommages des différens ordres de l'état; il

reçut aussi les complimens des étrangers, et traita tout le monde avec des égards et avec une douceur qui lui gagnèrent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur prince, et pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misère où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa : rien ne pouvoit troubler le fond de joie qui s'étoit emparé de tous les cœurs.

Cependant le roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui procurer, conservoit toujours un air inquiet et chagrin ; et lorsque Thamas Koulikan lui représenta qu'il devoit désormais oublier les disgrâces passées, ce prince lui fit entendre que, quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics et à ses disgrâces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son père et les bourreaux de ses frères étoient encore à Schiras. Le général comprit ce que le roi vouloit dire, et au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, et elle entra en campagne sur la fin de décembre. Les mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver ; mais Thamas Koulikan étoit un guerrier de toutes les saisons. Comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges et les glaces, il s'ouvrit partout un chemin, mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes et de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en deçà de Schiras ; et, nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit et les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à être battu, ne jetât l'épouvante dans le reste de l'armée ; il avoit même accoutumé de dire que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans Schiras ; mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes : on ne leur voyoit plus cette fierté et cette férocité qui leur faisoient mépriser le reste des mortels, et dédaigner les conseils des plus habiles ; ils prenoient le ton de supplians avec les mêmes hommes auxquels ils commandoient le bâton ou le sabre à la main ; ils prenoient conseil de tout le monde, même de leurs femmes et de leurs esclaves. Ils résolurent pourtant de faire un dernier effort ; et quand il fallut sortir de Schiras pour aller au-devant des Persans, Aszraff et les principaux chefs étant aux portes de la ville, faisoient jurer aux officiers et aux soldats qu'ils étoient prêts de vaincre ou de mourir.

Ils promirent les uns et les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir ; car ils n'avoient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir. Ils furent battus ; et cette bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions, où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place, cette bataille, dis-je, fut la dernière et la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles, plus épouvantés que jamais, oublièrent leurs promesses et leurs sermens ; ils attaquoient tumultueusement et par pelotons ; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge et se retiroient. Enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance et avançoient toujours en bon ordre, ils prirent bien vite la fuite.

Le général persan les laissa fuir, et ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coutume ; mais à ce coup-là il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux officiers pour traiter d'accommodement : ils offrirent de rendre tous les trésors de la couronne pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas Koulikan leur répondit que dans un autre temps il auroit pu écouter cette proposition, mais que les temps étoient changés, et qu'il les passeroit tous au fil de l'épée s'ils ne lui remettoient Aszraff entre les mains.

Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grâce qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouvèrent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite : ils se sauvèrent donc tous ensemble avec leurs familles et leur butin.

Ils étoient déjà bien loin quand le général persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre : l'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont ; les Aghuans firent volte face pour faciliter le passage à leur équipage et à leurs familles : le détachement fut battu et contraint de se retirer. Ils continuèrent donc leur marche ; mais comme ils ne tenoient aucune route certaine et que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement ; le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte : au commencement c'étoit les gros équipages, une autre fois c'étoit de leurs femmes et de leurs enfans, et il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit les esclaves détournoient toujours quelques chameaux, et c'est de cette manière que furent ramenées la sœur et la tante de Schah-Tamas, avec quelques autres princesses du sang royal.

Enfin, ces misérables, ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, et pressés par la faim et la soif, commencèrent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cents hommes de ses plus fidèles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein-Kan, frère de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors et le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah-Hussein, le plus pacifique et le meilleur prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussitôt que Thamas Koulikan fut entré dans Schiras, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vu auparavant dans Ispahan ; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans qui n'avoient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asile. On ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens qui furent envoyés au roi : tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans, qui voyoient arriver chaque jour les débris de l'armée rebelle, se consolèrent plus aisément de la faute qu'avoit faite leur général de les laisser échapper ; et, quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la couronne, ce général n'en reçut aucun reproche du roi, qui le ménageoit, et n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Koulikan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiras ; mais à peine le printemps fut-il arrivé qu'il se mit en campagne. Après avoir visité le Loristan et les Arabes du Koquilou, il tourna du côté d'Hamadam, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadam, Tauris, et presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles jusqu'à Erivan. Un roi rétabli dans ses états, plusieurs batailles gagnées, un grand royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années, c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siècles passés.

Les rares talens de ce général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat, qui l'aimoit et le craignoit ; tout cela joint ensemble le rendoit redoutable chez les ennemis, et suspect à la cour du roi son maître. Tout trembloit dans les provinces à son seul nom. A Ispahan le peuple, la cour, le roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettoit sur le trône. Il étoit le maître absolu. Le roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois ; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges seroient plus utilement employés au paiement des troupes. A l'armée, il étoit le seul officier général : tous les autres n'étoient que des subalternes qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit et rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même que depuis ses victoires il abusoit de l'autorité sans bornes que le roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce prince étoit obligé de dissimuler ; mais on a su par des personnes qui l'approchoient qu'il souffroit impatiemment le joug, et qu'il songeoit à parler en maître quand la guerre avec les Turcs seroit entièrement terminée. Thamas Koulikan, de son côté, crai-

gnoit le roi, et n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de mai de l'année 1730.

Thamas Koulikan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne et d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés de tout le royaume succéda un ennemi plus redoutable : les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenant à la Perse, que les Aghuans leur cédèrent, lorsqu'ils eurent usurpé la couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, et même faire de nouvelles conquêtes si l'on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le général persan; mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah-Thamas d'Ispahan, et le fit transporter à Maschchat, capitale du Chorassan, où il le tint sous une sûre garde, et, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avoit déjà du temps que ce prince n'avoit que l'ombre et les apparences de l'autorité royale : c'étoit Thamas Koulikan qui l'exerçoit réellement et qui commandoit en souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction que le roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris, tandis que le général turc assembloit les siennes à Erivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, et il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de cavalerie. Il se rendit à Bagdad, qui est l'ancienne Babylone, et, après l'avoir bloquée, il s'avança jusqu'à Diarbekir et aux environs, ravageant tout le pays par où il passoit. La fortune, qui l'avoit toujours favorisé jusque-là, lui devint alors contraire; son armée fut défaite, et il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois et d'hommes et d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement et demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre, ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être excessives, ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce bacha à la Porte, ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement pour renforcer celle que commandoit le bacha d'Erivan, ou à la jalousie et à la mésintelligence qui régnoit entre ces deux généraux, ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui se faisoit attendre depuis longtemps, et qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le grand-seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le bacha de Tauris qui s'approcha d'Erivan et qui s'en empara; mais il l'abandonna bientôt, et Thamas Koulikan y envoya des troupes fraîches, qui entrèrent dans cette place et la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes ottomanes donna tout le loisir au général persan de se rétablir et de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Aussitôt que la saison le permit, il rentra en campagne et retourna à Bagdad; après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le bacha, auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part et d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin on parla de paix, on entra en négociation, et les articles furent envoyés par le bacha au grand-seigneur pour lui en demander la ratification.

C'est environ ce temps-là qu'arriva le prince Gallitzin, en qualité d'ambassadeur de Russie. On ne savoit alors que croire du sort de Schah-Tamas; on ne pouvoit dire s'il étoit mort ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, est que Thamas Koulikan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait placer sur le trône un des enfans du roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'ambassade de Russie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le général persan à rétablir le roi déposé, et à faire un traité de commerce entre la Russie et la Perse; mais le motif secret étoit de fomenter la guerre entre cette cour et la Porte. C'est

dans cette vue, et pour y réussir, que la cour de Russie rendit la riche province de Guilan, et toutes les places appartenant à la domination persane, qu'elle occupoit dans le Schirvan, savoir : Bakoud, Derbent, Mezova, Soulak, etc., et qu'elle lui fournit encore des secours considérables de vivres, d'artillerie, et d'autres munitions de guerre.

Cette ambassade fut toute ambulante : car le prince Gallitzin, aussitôt après la première audience que lui donna le général persan, reçut ordre de le suivre : ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit son audience de congé, laissant, par ordre de sa cour, en qualité de résident, M. Calouski, homme de mérite, qui étoit secrétaire de l'ambassade. Ce résident a pareillement accompagné Thamas Koulikan dans toutes ses courses, jusqu'à quelques journées d'Ispahan, où celui-ci s'étant arrêté pour soumettre quelques montagnards rebelles, il permit au résident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas Koulikan à une paix qu'il n'avoit pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdallah, bacha d'Erivan, qui commandoit la seconde armée du grand-seigneur. Le bacha, qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un officier pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le bacha de Bagdad; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, et que sans doute elles y seroient approuvées : qu'il alloit écrire de son côté au grand-seigneur pour en presser la ratification, et qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas Koulikan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du temps; mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il se rendit aux raisons du bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lesghis : ce sont des espèces de Tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Chamakié, et s'y maintenoient sous la protection du grand-seigneur auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes, encore n'y avoit-il guère que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de maille, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en carré; le reste n'étoit que des valets et de jeunes gens qu'ils appellent *ictim*, c'est-à-dire orphelins, qui ne servent guère qu'à ruiner le pays par où passe l'armée.

Thamas Koulikan fit des marches forcées, et arriva sur les bords de la rivière du Cours, à deux journées de Chamakié, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la rivière, et son armée, faute d'eau et de vivres, auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du Monghan. Mais cette province étoit entièrement dépourvue de troupes, et les Lesghis, qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traversèrent tranquillement la rivière, et arrivèrent à Chamakié, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans; car Thamas Koulikan avoit promis aux siens que, pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur abondonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline; mais les contributions qu'il exigea de la ville et de la province, ne différoit guère d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouïes, mettant indifféremment sous le bâton les chrétiens et les Turcs, les hommes et les femmes : il y en eut plusieurs qui expirèrent sous les coups.

Le père Bachoud, missionnaire dans cette ville, se trouvoit hors d'état de rien payer, et il ne pouvoit être secouru des chrétiens, qui étoient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection de M. le prince Gallitzin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas Koulikan, et qui obtint en faveur du missionnaire, non-seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de faire ses fonctions et d'assembler les chrétiens dans son église.

Après la levée des contributions, Thamas Koulikan se disposa à aller combattre les Lesghis. Il envoya d'abord son lieutenant avec six à sept mille hommes, qui marcha du côté de la citadelle de bois, que Serkober leur chef avoit fait bâtir à l'entrée du

Daguestan : c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daguestan pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis, persuadés que c'étoit Thamas Koulikan en personne qui venoit avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournèrent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même temps il vint de Ganges à leur secours dix à douze mille hommes de troupes du grand-seigneur. Le lieutenant de Thamas Koulikan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas Koulikan s'avançoit de l'autre côté : à l'instant les Lesghis tournèrent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles et leurs effets. Les troupes de Ganges restèrent seules et combattirent encore quelques temps; mais enfin, se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut un grand nombre de tués, et presque point parmi les Lesghis, qui enlevèrent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas Koulikan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daguestan, l'armée persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, et six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas Koulikan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même qu'Érivan et Tiflis. Il y avoit déjà quelque temps que Ganges étoit assiégée, sans que le siége fût plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, et qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans élevèrent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très-forte, elle a double enceinte et triple fossé. Il y avoit une bonne garnison et toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guère moins fortifiée que Ganges. La citadelle de Tiflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, et il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah Bacha, généralissime de l'armée ottomane, s'avançoit depuis long-temps avec son armée, et étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas Koulikan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs et en présence de leur armée : il résolut donc de livrer la bataille au général ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, et il les mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-temps qu'on en étoit aux mains, lorsque je ne sais quelle terreur panique s'empara des troupes ottomanes, et fit prendre la fuite à la plupart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait guère eu que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels on met leur général Abdallah et quelques officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit un gendre du grand-seigneur.

Le général persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable de vivres et d'argent; il ravagea tout le pays du côté de Kars et d'Erzerum, et fit quantité d'esclaves. Peu après la garnison de Ganges, que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, et fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué et remis entre les mains de Thamas Koulikan, quoique cette place fût très-forte, bien munie de toutes sortes de provisions, et qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée; avant la reddition d'Erivan, Tiflis, bloquée depuis long-temps, fut forcée de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieroient et feroient de nouveaux efforts; mais ils restèrent dans l'inaction, et Thamas Koulikan, de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Tiflis et d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, et il paroît qu'on la souhaitoit de part et d'autre : le grand-seigneur, par le besoin qu'il pouvoit avoir de ses troupes en Europe, et Thamas Koulikan pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-temps de mettre la couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive, et la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux du royaume. L'édit de convocation portoit que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur

esprit et par leur savoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit, à Mougham Tchoels, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les états du royaume et leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la religion et de l'empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes. Chaque rang étoit de quatorze colonnes, posées à cinq toises de distance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois pièces, qui s'emboîtoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, et elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré d'un pied et demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente: étoffes d'or et d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages et de leur faire déclarer, de la manière la plus authentique, que le royaume ne vouloit point d'autre roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses désirs. Il y fut proclamé arbitre souverain de l'autorité royale, sous le titre de Velim-Amet, qui ne se donne qu'aux rois, et qui signifie le distributeur des grâces. On dépêcha aussitôt des courriers dans tout l'empire; la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe; et dans toutes les autres villes, plus tôt ou plus tard, à mesure que les courriers arrivèrent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y a de considérable dans le royaume, au nombre de plus de quinze mille, et elle fut envoyée au grand-seigneur par une ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade, et quelques autres démarches, par lesquelles le Velim-Amet paroissoit d'intelligence avec la Porte, et désiroit gagner l'amitié du grand-seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. On sait que les Persans et les Turcs, quoique mahométans, forment deux sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur prophète et le dépositaire de son autorité. Les Persans défèrent cet honneur à Ali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Omar et Ali, armèrent chacun de leur côté tout l'empire ottoman, pour soutenir leurs droits; que Omar fut victorieux, que Ali fut tué; et qu'après sa victoire, Omar fit massacrer tous les enfans d'Ali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire et le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de religion : tous les jours les mollahs, du haut des tours attenantes à leurs mosquées, ajoutent aux prières ordinaires des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du moharam [1], ils font le dixième jour de la lune, une représentation du massacre d'Ali et de ses enfans.

La cérémonie commence dans la mosquée, où l'on choisit les plus habiles mollhas pour faire l'oraison funèbre de ces pauvres princes : tout le peuple s'y assemble en foule; le mollah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, et va se placer sur un fauteuil, qui est encore élevé de dix ou douze degrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vu de tout le peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de son discours, il expose, le plus éloquemment qu'il peut, l'indignité de ce massacre, et, dans la disposition où il trouve les esprits, il ne lui est pas difficile d'émouvoir ses auditeurs et d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre dans une espèce de procession qui marche tout autour de la ville, et qui fait un spectacle assez curieux quand on y assiste pour la première fois. On voit différens chariots, dont les uns sont chargés de divers symboles, d'autres portent des princes morts ou mourans; il y en a un surtout qui porte un ambassadeur européen, parce que, selon que le rapporte leur histoire, un ambassadeur d'Europe se trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes princes, et, quoiqu'il ne l'obtînt pas, ils ont cru devoir, par reconnoissance, lui donner une place dans leur procession. Il est ordinaire-

[1] Nom du premier mois de l'année arabique.

ment vêtu d'une manière grotesque : il a sur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du cou qui lui sert de cravate, et sur les épaules une vieille casaque qu'on ne daigneroit pas ramasser dans la rue. C'est sous ce burlesque équipage qu'ils croient bien représenter un Européen. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européens, on les ajuste d'une manière plus décente. Messieurs les Anglois et Hollandois leur prêtent souvent un équipage qui fait plus d'honneur à la nation franque. Lorsque ce comique Européen passe devant quelque Franc, il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis, d'espace en espace, de compagnies de gens nus jusqu'à la ceinture qui forment une espèce de danse en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, et se déchiquetant les bras dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur d'Ali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de jeunes enfans, de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés et garrottés, conduits comme prisonniers par une espèce de sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de temps en temps par des menaces si bien concertées, et qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voient passer, et qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Ali. C'est une lame d'acier longue de trente pieds, sur un demi-pied de largeur, et qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre qu'il fendit la lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complète de cette cérémonie : ce que j'en ai dit suffit pour mettre le lecteur au fait du démêlé de religion, qui est entre les Turcs et les Persans. Soit que le Yelim-Amet pensât comme les Turcs en matière de religion, soit qu'il ait cru que la religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, et de faire cette représentation tragique du moharam. Il porta de plus un édit, par lequel il permet à tous ses sujets d'embrasser laquelle des deux sectes ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avénement à la couronne, il a fait battre une monnoie nouvelle, qui ressemble plus à la monnoie turque qu'à la persane, mais il n'y a pas encore fait mettre son nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons royales et des autres endroits publics. Il y a surtout à Ispahan un beau cours, long d'une demi-lieue, sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schah-Abas fit faire de son temps. Il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers, qui sont maintenant fort hauts et fort gros. Il le divisa dans sa largeur en cinq parties : les deux ailes étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées, et soutenues de pierres de taille, et pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, et rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins, qui recevoient l'eau de la rivière, la distribuoient continuellement dans des canaux qui servoient à arroser ce parterre et à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit que ceux qui étoient préposés à l'entretien de ces agrémens publics trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les princes eux-mêmes concentrés dans leur sérail se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de courses de chevaux. Yelim-Amet, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusque-là avec le grand-seigneur. Quoique le démêlé de ce prince avec les Moscovites ne laissât guère douter de sa disposition à la paix, cependant le Yelim-Amet se flattoit qu'elle seroit le fruit de la terreur que son nom avoit répandue dans tout l'empire ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de

se comparer. Étant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siége de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, et après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un ambassadeur de la Porte, nommé Ali Bacha. Sa négociation ne fut pas longue, car dès la première audience, elle fut arrêtée par des demandes et des propositions si hautes de la part de Velim-Amet, que l'ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure, sans en avoir donné avis à sa cour pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, et le Velim-Amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit fut de donner des pleins pouvoirs à un de ses khans ou gouverneurs, pour traiter avec l'ambassadeur, selon les réponses qui lui viendroient de Constantinople. Bagdad fut choisi pour le lieu des conférences, et les deux plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions du Velim-Amet étoient, 1° qu'on lui rendît Bassora, Bagdad, Moussol, Diarbekir et Erzerum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien domaine de Perse; 2° qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une mosquée, où les pélerins persans pussent faire leurs prières selon leurs usages, et y eussent un libre exercice de leur religion; 3° qu'on y établît des receveurs de sa nation, qui retireroient à son profit tout l'argent qui sortiroit de Perse.

Le siége de Candahar dura plus long-temps qu'il n'avoit cru: ce ne fut qu'après quinze à seize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans, elle passoit pour imprenable, et elle l'avoit été en effet, depuis Schah-Abas le Grand, à tous les rois ses successeurs. Le Velim-Amet y trouva des richesses immenses; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan et de la Perse, avec tout l'or et les joyaux de la couronne. Le chef des rebelles, frère du fameux Mahmoud, qui avoit fait la première entreprise sur la Perse, et se nommoit Hussein Kan, fut pris et livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du conquérant, se jeta à ses pieds, lui demanda sa grâce, et l'obtint : savoir si ce devoit être pour long-temps; du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce prince ait découvert par son moyen tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frère d'Aszraff, qui avoit succédé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pélerinage à la Mecque, et elle lui fut refusée. La plupart des officiers et des soldats aghuans prirent parti dans ses troupes, et il les incorpora dans son armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines et de fatigues, il alla se délasser auprès de Kaboul, dont il fit le siége : c'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du Grand-Mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit.

Cette nouvelle conquête jeta l'épouvante dans toute l'Inde. L'empereur mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence ; et que si cette visite devoit lui causer quelque embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sait pas quelle fut la réponse du mogol ; mais ce qu'on sait, c'est que le Velim-Amet suivit son projet, et fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la lettre qui suit cette relation.

Ce prince qui avoit pris le nom de Velim-Amet, se nomme maintenant Schah-Nader [1]. Schah signifie roi, et Nader est son nom propre; car Thamas Koulikan ou Thamas Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah-Tamas en considération de ses importans services. Le nouveau souverain est d'une taille haute et bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi et brave jusqu'à la témérité. Il est très-secret dans les projets qu'il forme, et également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, et sait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations

[1] Nadir.

ni délais ; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bientôt fait : au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, et on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte, dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience : il a affecté d'abaisser tous les grands de l'ancien gouvernement, et il leur a substitué des gens de néant ; son choix fait tout leur mérite. Comme il les élève sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité : le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, et les réduit à leur premier état.

Nul prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique : rien de plus sacré que sa volonté : religion, lois, coutumes, il faut que tout lui cède. Rien de plus respectable aux Persans que la religion, et principalement la secte d'Ali, qui est parmi eux la dominante : il en a proscrit les cérémonies les plus solennelles ; il a réformé la manière de prier ; il a fait défenses, sous des peines très-sévères, de prononcer anathème contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contentent d'en gémir en secret, mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin, défendu par Mahomet, se vend par ses ordres indifféremment à tout le monde. A son exemple, les grands et les petits ne se font nul scrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, et deux sur les Turcs, font assez connoître son génie pour la guerre. Il tient ses troupes dans une discipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux : il les fait avancer avec plus d'ordre, et il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des villes dont il fait le siége, il n'a d'autre secret que de les bloquer et de les prendre par famine, soit faute d'ingénieurs ou d'artillerie, ou de gens qui sachent la servir. Aussi les siéges qu'il a formés ont-ils été très-longs : celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, des mortiers et des grenades : tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschchat, et l'établit lieutenant-général du royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant son absence. L'éloignement du roi, et l'autorité confiée au jeune prince, parurent des conjonctures favorables aux moines arméniens schismatiques de Julfa, faubourg d'Ispahan, pour s'élever contre les missionnaires et les catholiques, et pour les faire chasser du royaume. Ils comptoient beaucoup sur le prétendu crédit de leur patriarche, auquel Thamas Koulikan, avant son avénement à la couronne, avoit donné quelque marque de bienveillance, lorsqu'il passa par Echmiadzin, lieu de la résidence de ce patriarche. Le monastère de Julfa, où sont ces moines, ne renferme là, comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, sans éducation, sans étude, et assez équivoques dans leurs mœurs. C'est l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur sont soumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portèrent donc leurs plaintes au patriarche contre le grand nombre de leurs peuples qui les avoient abandonnés pour embrasser la religion catholique. La réponse du patriarche fut qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions et des remontrances particulières et publiques, et que s'ils ne pouvoient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, et qu'alors il présenteroit une requête au prince, afin de les réduire par autorité et de les forcer à se soumettre.

Cette réponse du patriarche ne fut pas plutôt arrivée, qu'ils convoquèrent le peuple dans l'église du monastère : ils la lurent avec emphase, y ajoutant des récits dénués de toute vraisemblance, des grands égards et des bontés singulières du roi pour leur patriarche, afin d'intimider ce peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un moine, qui a le titre d'évêque (car il y en a cinq ou six de cette espèce, le patriarche consacrant volontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce moine, dis-je, et un prêtre furent députés vers le patriarche ; il fut conclu qu'ils iroient de sa part présenter une requête au prince. Ils allèrent donc à Maschchat où il tenoit sa cour. Ils exposoient dans leur requête qu'il y avoit à Ispahan une espèce de gens inconnus, qui ne faisoient aucun trafic utile au roi et au royaume, qui leur causoient même un préjudice notable,

puisqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés, à se retirer en Europe ou aux Indes; que l'intention du roi est de procurer à ses sujets une vie paisible et tranquille, et que ces Européens mettoient partout le trouble et la division, ne s'occupant d'ailleurs que du soin d'instruire leur prince de ce qui se passoit dans le royaume; qu'eux en particulier avoient à souffrir plus que personne de ces hommes inquiets et turbulens, puisqu'ils séduisoient continuellement leurs peuples; que leur unique ressource étoit d'implorer sa protection et son autorité, en le suppliant d'éloigner de la Perse des gens d'un si mauvais caractère.

La réponse du prince fut très-sage : « Cette » affaire, dit-il, mérite attention; je donnerai » ordre au gouverneur d'Ispahan d'en prendre » connoissance; et si ce que vous m'exposez se » trouve véritable, je n'hésiterai point à les » chasser du royaume. »

Ces moines se retirèrent peu contens; ils auroient voulu qu'on les eût cru sur leur parole. Mais la cour de Perse est fort flegmatique; elle trouve d'ailleurs son intérêt dans ces sortes de divisions : aussi se garde-t-elle bien de décider d'abord, et d'ôter toute espérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne se découragèrent pas; ils se flattèrent même qu'à force d'argent, ils réussiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Ispahan d'un air triomphant, et publièrent qu'ils avoient obtenu un édit qui bannissoit les missionnaires du royaume. Outre ce mensonge, ils débitèrent encore cent contes ridicules, et, entre autres, que leur patriarche avoit reçu une lettre du souverain pontife, où il marquoit que les missionnaires outrepassoient ses ordres; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens; qu'il reconnoissoit la pureté de leur foi; que le patriarche étoit son frère, et les Arméniens ses enfans. Tel est l'esprit de toutes les sectes, qui n'ont guère de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le gouverneur fit venir les missionnaires, et leur demanda simplement s'ils avoient quelque édit qui les favorisât : heureusement pour eux, ils avoient apporté l'édit tout récent de Schah-Nader, qui accordoit la liberté de conscience, et qui permettoit aux chrétiens, soit catholiques, soit schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairoit, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet édit au gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne somme d'argent, il n'osa prononcer; il se contenta de faire transcrire l'édit, et d'en envoyer copie au prince; puis il ordonna qu'en attendant la décision, chacun retournât librement dans son église.

Les Arméniens eurent recours à la violence; et du consentement tacite que leur donna le gouverneur, ils gagnèrent un juge du pays qui se nomme daroga. On fit, par son autorité, les plus exactes perquisitions de ceux qui avoient renoncé à la secte des Arméniens pour embrasser la foi catholique. On les traîna au monastère, et le daroga, qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faisant donner une cruelle bastonnade à ceux qui refusoient de renoncer à leur foi. A la réserve d'un ou deux qui chancelérent, tous souffrirent avec constance ce supplice, et donnèrent des preuves de leur ferme attachement à la religion catholique. Un jeune Arménien entre autres, nommé Jean-Baptiste, se signala; plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plutôt que de devenir schismatique, et d'abandonner la vraie foi sans laquelle il n'y a point de salut.

Les missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allèrent trouver le gouverneur, et le supplièrent d'assembler un conseil qui terminât cette affaire; lui représentant que si le conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honoroit de ses bonnes grâces. Le gouverneur goûta la proposition, et convoqua les officiers persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord en leur présence la requête qui contenoit les chefs d'accusation contre les missionnaires; et sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses et de nulle valeur. La résolution du conseil fut aussitôt envoyée au prince.

Les Arméniens schismatiques, voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étoient donnés et les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées devenoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision; mais s'étant un peu remis, ils publièrent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, et que leur patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le prince, ayant vu l'édit du roi son père qui étoit favorable aux missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, et donna

ordre au gouverneur d'Ispahan de punir sévèrement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces schismatiques.

Un autre événement arrivé presque en même temps les couvrit d'une confusion nouvelle, et fit bien connoître de quoi ces moines étoient capables. Trois d'entre eux, mécontens d'un évêque qui gouvernoit alors le monastère, entrèrent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, sans un prompt secours qui lui vint, lequel écarta ces meurtriers qui le laissèrent à demi mort.

LETTRE DU P. SAIGNES

A Mme DE SAINTE HYACINTHE DE SAUVETERRE,

RELIGIEUSE URSULINE A TOULOUSE.

Guerre de Thamas Koulikan avec le Bengale.—Façon de vivre des dames mahométanes en Perse.

A Chandernagor, dans le royaume de Bengale, le 10 février 1740.

MADAME,

La paix de N. S.

La perte que nous avons faite du père du Champ et du père Josselin, deux excellens missionnaires que nous regretterons long-temps, a porté les supérieurs à m'envoyer dans le royaume de Bengale. Ce n'est pas ici, comme dans les missions du Carnate, le théâtre des grandes souffrances, des célèbres conversions, des persécutions fréquentes, et de tant d'autres événemens propres à édifier. Cependant je ne puis pas laisser partir les vaisseaux sans vous remercier de votre charité ordinaire pour nos pauvres chrétiens. Je leur ai distribué, en votre nom, l'aumône que vous m'envoyâtes l'an passé. Je serois dispensé de vous écrire plus au long, sans les deux questions que vous me faites : 1° sur la guerre que nous fait le roi de Perse ; 2° sur la façon de vivre des dames mahométanes de cet empire. Je vais vous satisfaire, au risque de troubler peut-être pour quelque moment le repos de votre solitude.

Thamas Koulikan, roi de Perse, qui fait tant de bruit dans toute l'Asie, n'est point Européen, comme on l'a débité en France. J'ai souvent entretenu ici un vieux négociant arménien, qui m'a assuré qu'il étoit persan d'origine ; il m'a ajouté qu'il avoit connu sa famille à Ispahan, qui étoit illustre ; et qu'il avoit vu lui-même ce jeune seigneur dans cette ville, lorsqu'il commençoit à se signaler dans la guerre contre les Aghuans[1].

Ce guerrier, par sa bravoure, gagna si bien avec le temps la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître. Il dompta les sujets rebelles ; il délivra ensuite sa patrie et son roi des mains des ennemis. Mais il ne sut pas borner là sa gloire et son ambition, comme il l'auroit dû. On sait ce que sont devenus tous les princes de la maison royale, et le roi même, et comment il monta sur le trône, et se fit couronner roi de Perse.

Dès qu'il fut sur le trône, il commença par réformer le luxe excessif de la cour, et il établit quelques lois nouvelles, fort utiles à la milice et aux peuples. Il ne paroît pas qu'il soit grand zélateur du mahométisme, quoiqu'il fasse profession de la secte d'Ali, ainsi que presque tous les Persans. Il a une estime singulière pour les Européens, et parmi les Européens il distingue les François à cause de leur valeur et de leur politesse. Il a permis aux missionnaires de prêcher publiquement la religion chrétienne dans tous ses états, et chacun est libre de l'embrasser sans crainte d'être inquiété. C'est là un point d'une conséquence infinie, et qui doit bien faire plaisir à ceux qui s'intéressent autant que vous, madame, à la gloire de Dieu.

Depuis son élévation au trône, il ne s'occupa que de la guerre : battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin sa revanche, et termina cette guerre par une paix glorieuse. Ensuite il tourna ses armes contre l'empire du Mogol, et se jeta dans ses provinces avec l'impétuosité d'un torrent qui se déborde : rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni villes, ni citadelles, ni armées ; ses conquêtes furent aussi rapides que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva le 17 de la lune de février 1739, à deux journées de Dely, capitale de l'empire. L'armée de l'empereur Mahadmad Schah, la plus brillante et la plus nombreuse dont on ait jamais ouï parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit composée de quatre cent mille chevaux, de quatre cent mille mousquetaires, de trois cent mille soldats armés de lances, de flèches et de sagayes, de dix mille pièces de

[1] Afghans.

canon, de trente mille chameaux, et de deux mille éléphans armés en guerre. Cette formidable armée s'étoit campée avantageusement, et elle avoit eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Koulikan, qui depuis son avénement au trône s'appelle Nader Schah, n'avoit dans son armée que soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si supérieur en forces ; il se contenta de s'emparer de quelques postes éloignés, au moyen desquels il lui rompit la communication des vivres et des fourrages avec la ville et la campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes commencèrent à sortir du camp pour aller chercher des provisions ; on tomboit sur ces détachemens, et on les mettoit en pièces ; il ne falloit pour cela que deux ou trois cents cavaliers persans. La cavalerie persane l'emporte sur les meilleures troupes de l'Asie ; mais la réputation où étoient les cavaliers de Nader Schah inspiroit de la terreur : leur seule figure et leur habillement faisoient trembler les Mogols.

Les chevaux persans sont grands ; les cavaliers sont communément bien faits ; ils gardent leurs moustaches ; ils ont pour turban un bonnet carré, haut d'un pied et demi, couvert d'une peau de chèvre ou de tigre avec son poil. A ce turban est attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de sabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Leur habit de couleur verte, jaune ou rouge, est ample, court, avec de larges manches ; ils portent au-dessous une espèce de chemise entr'ouverte sur la poitrine ; ils ont de petits caleçons et des bottines de cuir. Leurs armes sont un fusil à mèche, une hache, un sabre et un bouclier. Ces cavaliers, avec cet attirail qu'ils savoient être redoutable à leurs ennemis, marchoient à eux sûrs de la victoire ; ils les attaquoient partout en quelque nombre qu'ils fussent, et les poursuivoient quelquefois jusque sous leurs batteries de canons. Dans plusieurs de ces sorties qui se firent pendant quinze jours, Mahadmad Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine se mit dans sa nombreuse armée ; on y mangeoit les chevaux et les chameaux ; une petite mesure de riz étoit vendue jusqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva presque plus ni riz, ni froment, ni aucune sorte de grains : la faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de soixante mille hommes. Le désordre et la disette y augmentant chaque jour, trois cent mille sortirent du camp à la débandade ; peu échappèrent aux troupes de Perse. Le surlendemain Nader Schah envoya dire à Nirzamamoulouk, généralissime de l'armée mogole, qu'il vînt le trouver, et qu'il traiteroit avec lui de paix et d'accommodement.

Il faut vous faire connoître, madame, ce général de l'armée mogole. Nirzamamoulouk étoit auparavant un des premiers ministres de l'empire ; son principal emploi à la cour étoit de former l'empereur à la guerre et aux bonnes mœurs. Il auroit souhaité que Mahadmad Schah eût été plus docile à ses leçons, et qu'il se fût moins occupé de ses plaisirs. Il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes courtisans débauchés, aux eunuques et à quelques dames favorites, qui indisposèrent l'esprit du prince contre le censeur de ses désordres. On pensa à l'arrêter sur je ne sais quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit, par sa dignité d'amiral omrah, le commandement d'un corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ses principaux officiers qu'un empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'aussi braves gens qu'ils étoient; et que, pour le bien public et la propre gloire de Mahadmad Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit nécessaire pour le retirer de la profonde léthargie où le plongeoient ses voluptés. Cet éclat fut de se mettre à la tête de son armée, et de se retirer dans le Dekan dont il étoit souba ou gouverneur. En vain Mahadmad Schah ordonna-t-il de le suivre et de le combattre dans sa retraite, il ne fut point obéi. Nirzamamoulouk, retiré dans le Dekan avec son armée, se comporta toujours en sujet fidèle et respectueux; il ne manqua jamais d'envoyer à l'empereur le tribut ordinaire de sa province ; il acquit même à l'empire de nouveaux pays qu'il prit sur le Sevagi et sur d'autres Rajas gentils.

Une conduite si soumise et si peu attendue, fit oublier à la cour qu'il avoit été rebelle. L'empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance; il lui augmenta ses titres d'honneur, et il lui

soumit tous les nababs et les soubas, qui sont dans la péninsule depuis Surate jusqu'au cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, et ne lui donna-t-il que ce qu'on craignit qu'il prît par force.

Nirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'empereur, par ses parens et par ses amis. Enfin, dans les fâcheuses circonstances où étoit l'état, il céda aux instances réitérées qui lui en furent faites. Il va donc avec son armée joindre celle de l'empereur à Dely. Ce prince lui fit l'accueil le plus favorable, et les honnêtes gens de la cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre et son courage éprouvé ranimèrent tous les cœurs. Tel étoit le généralissime des armées du Grand-Mogol, avec qui Nader Schah vouloit s'aboucher et traiter de la paix.

Nirzamamoulouk, ou plutôt Azefia, qui est le nom sous lequel il est maintenant plus connu, et dont je me servirai dans la suite; Azefia, dis-je, qui connoissoit le génie de ses troupes, craignant qu'en son absence une terreur panique ne les saisît, et qu'ils ne prissent la fuite, n'accepta point la proposition du roi persan; au contraire, il exhorta Camordikan, Simolkan, et quelques autres de ses généraux, de sortir généreusement de leurs retranchemens, et de le suivre pour combattre des ennemis qu'il vouloit, disoit-il, mettre en poudre sous les pieds de ses chevaux. Ses généraux lui ayant promis de le suivre partout, il alla faire part à l'empereur de la résolution qu'il avoit prise de livrer bataille à l'ennemi. L'empereur y consentit; et, pendant la nuit suivante, tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'empereur, qui l'avoit passée dans son sérail, où il écouta les conseils des eunuques aussi lâches que lui, changea de sentiment, révoqua l'ordre qu'il avoit donné à Azefia, et lui fit défense de hasarder la bataille.

Ce contre-ordre mit au désespoir Azefia, parce qu'il voyoit périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nader Schah, accompagné seulement de dix officiers. Nader Schah qui étoit assis, se leva à son arrivée : « Voyez, lui dit-il, combien je vous estime, puisque je me lève pour vous faire honneur. — Je ne vous aime pas moins; asseyez-vous. » Azefia, après avoir fait trois révérences selon l'usage, s'assit, et Nader Schah déduisit ses griefs et les sujets qu'il avoit à se plaindre du Mogol.

Le premier étoit que Mahadmad Schah retenoit injustement le trône que Timourleng ou Tamerlan, fondateur de la monarchie mogole, avoit transporté autrefois de la Perse dans l'empire, lequel avoit coûté neuf carots, neuf cents mille roupies. Il faut vous expliquer, madame, la valeur de cette monnoie du Mogol, afin qu'elle ne vous arrête pas lorsque je vous en parlerai dans la suite de cette lettre. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies, une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, et une roupie d'argent vaut trente-huit sols de la monnoie de France.

Le second étoit que les Perses ayant prêté et soudoyé dix mille hommes pour aider le grand-père de Mahadmad Schah, oncle de Gehanguir, à monter sur le trône, l'empire mogol n'avoit point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avoit faites en sa faveur.

Le troisième, que l'empereur n'avoit point secouru la Perse, comme il s'y étoit engagé, durant les dernières guerres qu'elle a soutenues contre les Turcs, et où, faute de ce secours, elle a essuyé de grandes pertes.

Le quatrième, que l'empereur, contre le droit des gens, avoit arrêté ses ambassadeurs, sans daigner même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites.

Le cinquième, que Mahadmad Schah lui avoit donné la peine de venir de si loin pour se faire justice par lui-même.

Azefia répondit au roi de Perse que ses plaintes lui paroissoient bien fondées, et qu'il en écriroit à l'empereur afin qu'il réparât ses fautes le plus promptement et le mieux qu'il seroit possible; que du reste il prioit sa majesté de ne lui rien imputer sur les sujets de mécontentement qu'il avoit, puisque, depuis plusieurs années il s'étoit absenté de la cour, et qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du gouvernement. Que pour le dernier article, qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un si long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que lui et ses compatriotes souhaitoient avec passion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds.

Nader Schah se mit à rire; puis regardant fixement Azefia : « Vos réponses, lui dit-il, sont » justes et spirituelles; elles me font plaisir;

mais écoutez-moi : j'ai à vous parler plus sérieusement. Je vous ordonne d'aller dire à votre maître qu'il vienne me trouver demain ; je ferai la moitié du chemin, et nous nous rencontrerons au milieu de nos deux armées. Je veux bien lui accorder la paix ; mais s'il est peu touché de ma générosité, je lui ferai couper la tête. »

Azefia alla rendre compte à l'empereur d'un si fier entretien ; et ne pouvant pas lui inspirer ce noble courage dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui étoit proposée. Le Persan et le Mogol se rencontrèrent le lendemain en présence des deux armées. Ils s'abordèrent en s'appelant du nom de frères à la manière asiatique ; ils s'embrassèrent avec beaucoup de démonstrations d'une amitié apparente. L'empereur, qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit la couronne à Nader Schah : « Je salue votre couronne, répondit-il ; elle est à moi ; je vous la rends. Tout ce que j'exige, c'est que vous restituiez à la Perse ce qui lui est dû. » Le Mogol lui promit de le satisfaire pleinement.

Cette parole donnée, on ne parla plus que de choses agréables. La conversation dura six heures, et Nader Schah invita l'empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin fut somptueux ; il coûta trois laks de roupies. Les deux rois y parurent accompagnés des principaux seigneurs de leur cour, et couverts d'habits d'un éclat et d'une magnificence qui éblouissoit. A la fin du repas, on fit tirer plusieurs feux d'artifice, une troupe de musiciens divertit quelque temps la compagnie. Vinrent ensuite les danseuses qui sont toujours à la suite de la cour, et qui firent admirer leur bonne grâce, leur agilité et leur adresse.

L'empereur retourna dans son camp fort satisfait. Il régala à son tour le roi de Perse, mais d'une manière beaucoup plus somptueuse. Tous les mets étoient servis dans de la vaisselle d'or. Il termina le repas par un présent qu'il fit au roi de Perse, de six chevaux tartares, parfaitement beaux, et deux éléphans, dont l'un étoit chargé de bijoux, et l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Nader Schah fit remettre à l'empereur mogol un mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. Mahadmad Schah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or et cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azefia son plénipotentiaire de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Nader Schah lui demandoit.

Azefia s'acquitta de sa commission avec succès. Nader Schah reçut ce qui lui étoit envoyé, et il se contenta de douze carols de roupies qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, et de cinq carols de joyaux qu'on lui livreroit actuellement, avec le fameux trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia alla le présenter à l'empereur son maître pour le lui faire signer. L'empereur refusa de le faire, alléguant pour raison qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable ; qu'il renonceroit plutôt à l'empire que d'y consentir ; et que si on le pressoit davantage, il iroit se confiner dans un coin de sa province de Bengale, pour y vivre en dervis le reste de ses jours.

Azefia remontra à l'empereur qu'il ne pouvoit assez reconnoître la générosité avec laquelle Nader Schah lui avoit rendu la couronne ; qu'il ne s'embarrassât point de la somme qu'on lui demandoit, qu'il savoit où la prendre ; qu'il mettroit sur les gentils un impôt comme on avoit accoutumé de faire dans les nécessités pressantes de l'empire ; et qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le trésor impérial.

L'empereur en délibéra avec ses visirs, et leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azefia élevant la voix : « Empereur, dit-il d'un ton ferme, livrez donc la bataille avec vos visirs. » Plusieurs d'entre eux furent de ce sentiment ; mais plusieurs autres prétendirent que les troupes affoiblies par la faim et par les misères qu'elles avoient souffertes étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra ensuite en des disputes et des altercations inutiles, sans prendre aucune résolution. Cependant le temps auquel Azefia devoit rendre réponse expiroit ; il part donc brusquement, et aussitôt qu'il fut en présence du roi de Perse : « Prince, lui dit-il, je vous apporte ma tête ; j'avois engagé ma parole de faire ratifier par l'empereur mon maître le traité que j'avois fait en son nom ; il refuse de le signer : disposez de ma vie comme il vous plaira. »

Nader Schah, plus irrité qu'on ne peut le dire, fit arrêter Azefia, et défendit qu'on lui donnât à manger et à boire de toute la journée. Il dépêcha aussitôt un exprès à l'empereur mogol pour lui dire que, puisqu'il n'avoit pas plus de bonne foi qu'un infidèle, il se disposoit à le traiter en infidèle ; et qu'il alloit faire passer toute l'armée mogole au fil de l'épée, qu'il le feroit hacher lui-même en pièces, avec ses femmes, ses enfans et toute sa race, et réduire en cendre sa capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat, et fit publier à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre de l'ennemi on tombât sur Dely, qu'on y mît tout à feu et à sang, qu'on n'y épargnât personne, et qu'il abandonnoit cette ville si riche à un pillage général.

Azefia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain ; il en fit informer secrètement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre et de défendre sa vie et sa couronne. Mais, loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre prince n'en fut que plus découragé ; et à l'heure même, il fit préparer du poison pour lui, pour sa femme, ses enfans et toute sa famille. Cependant il fit dire à Azefia qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son empereur et sa patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussitôt supplier le roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la dernière fois. Cette grâce lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du prince ; et, tout en pleurs, il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'effet de son juste courroux. Après quelques momens de réflexion : « Ma clémence, répondit Nader Schah, vous accorde ce que vous demandez, mais à condition que l'empereur votre maître vienne incessamment se remettre en mon pouvoir, ou pour le faire mourir, ou pour le laisser vivre, selon que je le jugerai à propos. »

Un courrier dépêché par Azefia à l'empereur mogol ne l'eut pas plus tôt informé de cette réponse, que, sans délibérer davantage, il partit pour se livrer à la discrétion de Nader Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut si consterné de l'air fier et sévère dont le Persan l'envisagea, que, tremblant de tout son corps, il ne put dire le moindre mot pour sa justification. Nader Schah, sans rien dire, ordonna, par un simple signe de main, qu'on l'éloignât de sa présence, et qu'on le conduisît en un lieu où il fût gardé sûrement : ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, et fit couper la tête à plusieurs, tant visirs qu'omrahs, mazaris et autres officiers subalternes de tout rang et de toute condition, qu'il avoit faits prisonniers de guerre ; il ne fit distribuer des vivres dans le camp des Mogols, qu'en telle quantité et pour autant de temps qu'il étoit nécessaire, afin d'en faire sortir tout l'argent qui y restoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par les gens du roi de Perse, c'est-à-dire extrêmement cher. Une quantité prodigieuse d'hommes et d'animaux y périrent.

Sadatkan, Persan de nation, lieutenant-général des armées du Mogol, s'étoit rendu, au commencement de la guerre, auprès du roi de Perse, pour quelque sujet de mécontentement que lui avoit donné l'empereur son maître. Ce rebelle insinuoit souvent à Nader Schah qu'il devoit faire crever les yeux à son prisonnier, et le faire enfermer entre quatre murailles ; ou, ce qui seroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter sur son trône, et unir la couronne de l'empire mogol à celle de Perse.

Nader Schah fit semblant de ne pas comprendre ce qui lui étoit insinué par ce courtisan vindicatif ; il s'étoit fait un autre système qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses troupes, en leur faisant fournir les vivres purement nécessaires ; puis, avec l'élite de son armée, il s'avança vers Dely, où il fit son entrée triomphante le septième de la lune de mars. Mahadmad Schah, dépouillé de tous les ornemens de la dignité impériale, étoit à la suite du vainqueur, après quoi il fut renfermé dans la tour sous bonne garde. Nader Schah prit son logement dans le palais impérial. Il monta sur le trône des Mogols, et s'y fit couronner empereur, aux acclamations de son armée et des peuples qui changeoient volontiers de maître ; il fit battre monnoie à son coin, et y commanda en souverain tout le temps qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin de Nader Schah, étoient de vingt grains plus fortes que celles du Mogol. Telle étoit la légende qu'on y avoit gravée : *Il est né pour être le roi du*

monde. Le roi des rois, qui est-ce? Nader Schah.

Le lendemain de son entrée dans Dely, Nader Schah partagea l'armée qui l'avoit suivi en deux corps : l'un resta dans la place et dans la citadelle, l'autre au-dehors tenoit la campagne et gardoit les portes de la ville, de façon que personne ne pouvoit y rentrer ni en sortir que par son ordre. Les vivres et les fourrages n'y abondoient que pour ses troupes ; on vendoit les vivres aux habitans comme dans le camp, c'est-à-dire à un prix excessif ; et il n'y avoit point d'injustice que les troupes persanes ne commissent impunément.

Nader Schah, informé de la licence de ses soldats, tâcha d'y remédier par la défense qu'il fit à tout cavalier et à tout fantassin de garder et d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert : ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du palais ; et ces richesses étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'empereur étoient d'or, d'argent ou de vermeil : vaisselles, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, etc.

La grande salle nommée la Salle Royale, étoit revêtue, de haut en bas, de lames d'or et d'argent finement travaillées ; le plafond brilloit par les diamans qu'on y avoit placés. C'est dans cette salle qu'on voyoit le trône impérial. Il y avoit douze colonnes d'or massif qui fermoient les trois côtés ; ces colonnes étoient garnies de perles et de pierres précieuses ; le dais du trône étoit surtout digne d'attention ; il représentoit la figure d'un paon. Depuis que les empereurs mogols sont mahométans, ils ont choisi cet oiseau pour leur armoirie. Ce paon étendant sa queue et ses ailes, couvroit le trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avoit placé et ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes et toutes les sortes de pierreries qui le formoient, représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oiseau ; et l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'univers. Aussi est-il vrai de dire que, pendant plusieurs siècles, tous les empereurs qui ont précédé celui-ci se sont piqués à l'envi d'embellir et d'enrichir ce dais et ce trône. Les pierreries qu'on en arracha montoient à la valeur de cent cinquante carols de roupies, en y joignant les bijoux que l'impératrice, les princesses, et toutes les dames du sérail furent priées de céder à Nader Schah. Cette prière étoit un ordre auquel elles n'auroient pas osé manquer. Leurs pertes seules furent estimées vingt carols de roupies, et l'on trouva dans leurs appartemens jusqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Nader Schah voyoit avec plasir grossir ses trésors. Tout paroissoit tranquille, lorqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avoit fait prisonniers de guerre, comme je l'ai dit, tous les généraux de l'armée mogole. Quatre d'entre eux étoient gardés dans un hôtel par vingt cavaliers persans. Ces quatre officiers firent un jour la débauche ; et nonobstant la loi qui leur défendoit l'usage du vin, ils s'enivrèrent. Aidés de leurs domestiques qu'on leur avoit laissés en très-grand nombre, ils forcèrent leurs gardes et les tuèrent. Aussitôt ils se répandirent dans les rues, criant de tous côtés : Victoire! victoire! Mahadmad Schah a tué Nader Schah d'un coup de cataris (c'est une sorte de poignard des Indes). A ce bruit qui couroit toute la ville, la populace prit les armes, et fondit de toutes parts sur les troupes persanes. Cinq ou six mille Persans furent tués dans cette émeute qui dura quatre heures. Elle auroit duré bien plus long-temps, si Nader Schah, de la forteresse où il étoit, n'eût fait sur la ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cessèrent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Nader Schah, moins touché du faux bruit de sa mort que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouvèrent à l'instant sous les armes et en bataille dans les grands bazars. Nader Schah parcourut tous ces bazars le cimeterre nu à la main : il assigna aux différens corps autant de différens quartiers de la ville à ravager : « Allez, camarades, leur dit-il, allez, pillez, tuez, saccagez, brûlez tout ; traitons les lâches et perfides Mogols comme ils le méritent. »

Chaque commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Nader Schah alla avec la sienne dans le camp de Nichok, qui est le plus beau et le plus riche quartier de la ville ; il entra dans la mosquée de Roxerdoullak, qui est sur une petite éminence, d'où il pouvoit promener ses regards par tout : s'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu

aux quatre coins du quartier, et qu'on fît main-basse sur quiconque, sans distinction de qualité, d'âge, ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre, et en même temps dans tous les quartiers on pilloit, on violoit et on massacroit impitoyablement tout ce qui se présentoit. Ceux qui par la fuite échappèrent aux flammes, expirèrent par le fer : on n'entendoit que cris et que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes et d'enfans. Il n'y a point d'excès, de violence, de cruautés, et d'abominations qui n'aient été commis, non-seulement par les troupes persanes, mais par quantité de canaille qui cherchoit à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre; il sortit de son palais, et après bien des dangers qu'il courut dans cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là, sans turban, et ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nader Schah. Ce prince le releva, et lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

Azefia, dont le cœur étoit pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher. « Hélas! prince, lui dit-il, comment pourrois-je goûter ces douceurs que vous m'offrez, tandis que je vois couler à grands flots le sang de mes concitoyens! Faites-moi plutôt mourir avec eux. Des millions de misérables que vous faites égorger ne sont pas plus coupables que moi : ne craignez-vous pas que Dieu ne fasse crouler sur vous cette mosquée et ne vous écrase? y a-t-il de la justice dans votre vengeance? faut-il que, pour la faute de quelques particuliers, toute une ville innocente soit mise à feu et à sang? Donnez-moi le soin de rechercher les coupables, je les ferai mourir par les plus cruels supplices; mais, avant toutes choses, ordonnez qu'on mette fin au pillage et au massacre. »

Nader Schah, qui avoit conçu une haute estime pour Azefia, ne s'offensa point de ce que son discours pouvoit avoir de trop fort : il dépêcha des officiers pour faire cesser le pillage et le massacre, qui, malgré ses ordres, continua, en diminuant peu à peu, jusqu'à neuf heures du soir, et qui ne cessa que lorsque le grand-prévôt de l'armée, avec la tymbale royale, parcourût les quartiers, tuant ou faisant tuer par ses gardes ceux qui exerçoient encore quelques hostilités. Les trois quarts de Dely furent renversés ou ruinés; le feu y dura huit jours sans qu'il fût possible de l'éteindre. Les hôtels des princes et des seigneurs furent surtout l'objet de la fureur et de l'avarice du soldat. On compte qu'il périt un million d'âmes dans cette capitale.

A cette désolation, en succéda une autre : on força ceux qui avoient échappé à l'incendie et au massacre de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la citadelle. Ceux qu'on soupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit sur une espèce de croix de saint André, et, après les y avoir attachés, on les frappoit si cruellement, qu'il leur falloit ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur restoit d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche, qui se foisoit des biens de tous les officiers de l'empereur, depuis le visir jusqu'au fantassin, et de tout ce que possédoient les joailliers, les banians de la cour, de la ville et de l'armée. Triste commission pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Plusieurs de ces banians qui étoient très-riches, se voyant tout à coup réduits à la mendicité, s'empoisonnèrent de désespoir.

On apportoit à toutes les heures du jour et de la nuit, des richesses immenses dans la citadelle, ou chez Azefia. Elles y étoient amoncelées, et formoient comme autant de montagnes : là s'élevoit une montagne de roupies d'or, ici une seconde de roupies d'argent, ailleurs une troisième de vases et de vaisselles d'or et d'argent, puis une quatrième de tapis de soie, d'étoffes d'or et d'argent, et d'autres pièces rares et précieuses. Les mêmes amas se trouvoient dans une cour du palais d'Azefia.

Cent ouvriers, pendant quinze jours, furent occupés à faire fondre et réduire en lingots l'or et l'argent qui n'étoient pas monnoyé, afin que le transport fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu, et attachés ensemble avec une grosse corde, faisoient la charge d'un chameau : on remplit cinq mille coffres de roupies d'or, et huit mille de roupies d'argent. On voyoit aussi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles et d'autres bijoux. C'est ce qui paroîtra incroyable aux Européens, qui n'ont qu'une connoissance superficielle de l'empire mogol. Mais ceux

qui y ont vécu long-temps, ou qui y ont voyagé, particulièrement sur la côte de la Pêcherie, et dans le royaume de Golconde, savent quelle quantité de perles et de diamans on transporte chaque année à la cour. On peut juger des richesses de cet empire, par le tribut annuel que cette province de Bengale envoie tous les ans à l'empereur. Ce sont quatre cents bœufs chargés de roupies d'or et d'argent : or, il y a trente-deux provinces dans l'empire, dont quelques-unes sont aussi étendues que la France.

Les gouverneurs de ces grandes provinces vivent si splendidement, qu'en bien des choses ils surpassent la magnificence ordinaire de nos rois en Europe. Il ne paroissent jamais en public qu'avec une pompe qui en impose, soit par le grand nombre d'officiers richement vêtus dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs éléphans, de leurs chameaux, de leur cavalerie et de leur infanterie qui font leur cortége. Le gouverneur de Morzulabad, dans le temps que j'étois dans cette capitale de la province, entretenoit soixante éléphans, et avoit à sa solde sept mille hommes de cavalerie, et quatre mille d'infanterie, toujours campés aux portes de la ville, sur le bord du Gange.

La grandeur et la puissance de l'empereur mogol se trouve en quelque sorte ramassée dans Dely. Plusieurs rois gentils et tributaires de l'empire y font leur séjour, et y sont les premiers ministres de l'empereur. Ils ont en leur disposition, et entretiennent à leurs frais, jusqu'à vingt et trente mille hommes, ce qui les rend trop indépendans, et même redoutables quand ils s'unissent. Les princes du sang ne peuvent point s'absenter de la cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les visirs, les omrahs ont les mêmes sortes de revenus, et doivent en faire le même usage, mais ils en consument la meilleure partie en fêtes, en chevaux et en domestiques. Dely est une ville sans comparaison plus magnifique pour les équipages, plus vaste pour l'étendue, et plus peuplée que nos plus grandes villes d'Europe. Il sortira de Dely, pour la guerre, cent mille hommes sans qu'on s'en aperçoive : elle est située sur la Gemma, dans une vaste campagne très-fertile ; elle est devenue capitale de l'empire depuis que Chajahan abandonna Agra.

Notre compagnie avoit à Dely deux églises, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avoient été bâties par les libéralités de l'empereur Gehanguir : ce prince et son successeur étoient fort affectionnés à la religion chrétienne, laquelle, sous leurs règnes, fit des progrès considérables : on conçut alors les plus belles espérances pour l'avenir ; mais ces espérances se sont évanouies avec la puissance portugaise dans l'Inde. Deux jésuites portugais, qui demeuroient toujours à Dely, ont été assez heureux pour échapper au carnage ; ils y cultivoient quelques restes de chrétiens, au nombre de sept cents : les hommes en état de porter les armes étoient tous au service de l'empereur, la plupart ont été tués. L'hôtel d'une dame chrétienne, célèbre par sa piété, et fort estimée de l'empereur et de la cour, a eu le même sort que nos églises. Que deviendront tant de jeunes veuves et tant de jeunes enfans chrétiens? A quoi ne sont-ils pas exposés? et qu'il est triste que notre pauvreté nous mette hors d'état de nous procurer des secours que je serois à portée de leur faire tenir !

Le dernier trait de sévérité qu'exerça le roi de Perse à Dely, fut de faire étrangler publiquement les quatre omrahs, auteurs de la sédition, qu'Azefia avoit découverts, et qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le prince, quoiqu'ils fussent ses parents, sans vouloir même demander grâce pour eux, les en jugeant indignes.

Nader Schah n'ayant plus rien à faire dans l'Hindoustan, songea à s'en retourner dans ses états. Il régla tout avant son départ, et déclara à Mahadmad Schah, à quelles conditions il le rétablissoit sur le trône, savoir :

1° Que les royaumes de Cachimir, de Caboul, de Moultan, et quelques autres pays, jusqu'à la rivière d'Atack, seront désormais du domaine des rois de Perse.

2° Que Mahadmad Schah paiera chaque année à la Perse, durant sa vie, trois carols de roupies.

3° Qu'il n'aura que le titre et les honneurs d'empereur, et qu'Azefia gouvernera l'empire.

4° Qu'en cas de guerre, l'empire mogol prêtera du secours au roi de Perse contre ses ennemis, et qu'à son tour, la Perse en usera de même à l'égard de l'empire mogol.

5° Qu'il ne sera fourni à Mahadmad Schah qu'un lak de roupies pour sa dépense annuelle.

6° Qu'il n'aura auprès de sa personne que les officiers qui lui seront accordés.

Le prince mogol ayant agréé ces conditions, et remercié Nader Schah de ses bontés, la couronne lui fut rendue, et il remonta sur le trône. Il avoit demandé auparavant deux choses au roi de Perse : savoir, que Nader Schah approuvât la cession qu'il vouloit faire à son fils des honneurs de l'empire et de la couronne, ou que du moins le prince son fils eût le gouvernement de l'empire à la place d'Azefia : l'une et l'autre demande fut rejetée.

Azefia gouverne l'empire mogol avec un conseil de vingt-neuf omrahs, tous choisis par Nader Schah. Les peuples paroissent satisfaits de ce nouveau gouvernement. Ils n'ont jamais assez estimé et aimé leur empereur, pour donner lieu de craindre qu'il arrive aucune révolution en sa faveur. On espère que, dans quelques années de ce sage gouvernement, Dely deviendra aussi riche et aussi peuplée qu'elle l'a été. Il s'y est fait déjà des fêtes et des réjouissances extraordinaires, à l'occasion du mariage d'un des enfans de Nader Schah. Ce jeune prince persan a épousé une princesse du sang impérial. Le roi, son père, lui a fait présent, pour la dépense de son mariage, de quatre laks de roupies, et a donné quantité d'ornemens à la princesse mogole.

Nader Schah, chargé des dépouilles de l'empire mogol, sortit enfin de Dely vers le commencement de juin, avec son armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporta à trois cents carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins surpris de tant de richesses, que les manufactures et les denrées de l'Hindoustan y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie et de l'Europe, dont il ne sort plus lorsqu'il y est une fois entré. Les Marates, nation accoutumée au pillage, avoient grande envie d'enlever un si grand butin ; ils ont rôdé quelques jours autour de son armée, mais ils n'ont jamais osé l'attaquer. Sa marche se faisoit avec un ordre admirable : outre que son armée avoit été fortifiée récemment de dix mille cavaliers envoyés par son fils aîné, ce prince, aussi brave que son père, commandoit une armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingts lieues de distance. Il avoit aussi divisé ses troupes en deux corps d'armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en respect le pays conquis qu'il laissoit derrière soi, pour suppléer aux pertes qu'il faisoit en divers combats, et pour s'assurer une retraite en cas d'un échec ou d'une déroute. Les deux armées, toujours également distantes l'une de l'autre, ont repassé en Perse.

Nader Schah, avant que de quitter le Candahar, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes forteresses pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse, et pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaisie lui en prendra. Il fut reçu à Ispahan, de la noblesse et de tous les états du royaume, avec les démonstrations de la plus grande joie [1].

Venons maintenant à la seconde question que vous m'avez faite touchant les dames mahométanes. Vous ne vous êtes pas trompée, madame, outre le langage et la religion, elles ont des mœurs, des coutumes et des façons d'agir tout-à-fait différentes des dames indiennes. Il faudroit un volume pour vous satisfaire sur chacun de ces articles : je me contenterai de vous en donner une idée générale et succincte, telle que me l'ont donnée des personnes de ce pays des mieux instruites de leurs usages.

Les femmes de condition ne paroissent jamais aux yeux du public ; quand elles ont permission de sortir de la maison, elles sont toujours dans des carrosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des

[1] La province de Delhi, l'une des plus vastes de l'Hindostan, s'étend au nord de l'Agra, depuis le Gange jusqu'à la Setledje, et aux montagnes de Sewalick et de Koumaout.

La capitale est divisée en deux. L'une pour les indigens, nommée Indouani ; l'autre pour les musulmans, s'appelle Mongelanié.

Le palais impérial est sur le Djemmah. Il est en granit rouge et d'une étendue de 3,000 pieds en long sur 1,800 de large. Les écuries contiendroient 10,000 chevaux, et les bâtimens de service sont eux-mêmes comme des demeures de princes.

Les palais des fils et filles et parens de l'empereur sont voisins du palais principal, et tout ce luxe de constructions rappelle l'incroyable richesse de la dynastie aujourd'hui si cruellement déchue.

En 1830, Delhi comptoit encore 320 mille âmes. Sa population autrefois étoit triple ; mais les Persans, les Afghans, les Mahrattes, les Anglois, ont tour à tour contribué à détruire la ville et à ruiner les habitans.

On montre à Delhi les restes de l'Observatoire fondé par Djey Sing et construit en forme de sphère, avec deux grands cercles percés de soixante-dix croisées. On cite en outre la mosquée noire bâtie sur le modèle de celle de la Mecque, et la *Djema mesdjid*, autre mosquée qui passe pour la plus belle de l'Inde.

palanquins ronds et couverts : des eunuques et des cavaliers armés les accompagnent : dans la maison même elles gardent sur la tête un voile d'une gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur père, de leur mère et de leurs amies particulières.

Leurs habits sont d'étoffes de soie et d'or, et les couvrent entièrement ; le corps de l'habit par-devant s'attache jusqu'à la ceinture avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture, et plissés pour relever la taille. La jupe, qui descend jusqu'au talon, n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles les quittent aisément, et toujours lorsqu'elles entrent dans les appartemens qui sont couverts de beaux tapis.

Elles sont coiffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant, d'autres fois en rose ou en tulipe, et en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujettissant leurs cheveux sur la tête par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément, elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules : elles y attachent de petites plaques d'or légères et de pierreries. C'est un art que de savoir alors faire certains mouvemens de tête, qui fassent paroître la beauté et le brillant de leur chevelure.

Elles se percent une des narines, et y portent un anneau d'or, où sont enchâssés quelques gros diamans. Leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, et leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc, mais pour l'ordinaire il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage : elles font aussi une composition qu'elles appellent *Sourma,* qui est extrêmement noire, elles en mettent un trait autour des yeux ; elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, et elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Il n'y a de tapisserie dans leurs chambres que celle sur laquelle on marche : elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, et d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vases de cristal, d'or et d'argent, pour y conserver leurs parfums, leurs essences, et les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu : il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir, mais plus souvent c'est sur de riches tapis, les jambes croisées : derrière elles, est un grand carreau de brocard sur lequel elles s'appuient, et à côté un petit coussin qu'elles remuent et changent à leur fantaisie. Quand elles sont plusieurs ensemble, elles forment une espèce de cercle.

Elles se visitent de temps en temps : le plus riche tapis est pour la dame la plus qualifiée : de jeunes esclaves sont là pour les éventer et chasser les mouches : on présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès ; on apporte de la limonade pour se rafraîchir ; on mange des fruits, des confitures, et d'une espèce de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait, et de l'eau rose. La collation achevée, on se retire avec les bienséances accoutumées, qui consistent à incliner un peu le corps, à porter en même temps la main sur le cœur et sur la tête, et puis à s'embrasser, et à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal : 1° un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne. Cette femme est la première de toutes ; elle s'appelle *Begoum*, qui signifie femme sans souci, femme heureuse. 2° Trois autres femmes, qui sont aussi de quelque naissance, font un second rang. 3° Le troisième rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage appelé *neka* se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4° Pour la quatrième espèce de mariage, il suffit qu'on achète une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent aux gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries et parées, à proportion de leur rang. Mais il est bien difficile que cela se pratique. Rien n'est plus commun que de voir des femmes d'un ordre

inférieur, enlever auprès du mari le rang et les droits de la begoum même.

Quand ces femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux, et pour l'emporter sur ses rivales. La honte et le désespoir de n'y pouvoir réussir les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges et aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, et se font mourir par le poison, ou bien elles empoisonnent secrètement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une begoum, femme d'un nabab, dans une ville de Maduré où j'ai été, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses esclaves géorgiennes d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes ; mais le nabab, qui aimoit passionnément cette jeune esclave, fit peu de cas des remontrances de la begoum. Cette femme, que la jalousie transportoit de fureur, résolut de s'en venger d'une manière aussi étrange qu'elle étoit cruelle. Un jour que le nabab étoit allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Géorgienne par un de ses eunuques, et lui fit couper les deux mamelles avec un sabre. Le nabab revenant de la chasse, elle lui fit offrir dans un bassin les deux mamelles de l'esclave chérie avec ce compliment : *Voilà le présent que vous fait la begoum.*

Quoique en général les maris soient maîtres absolus de renvoyer leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur begoum. Les égards dus aux familles illustres de ces begoums les retiennent.

Se marier chez les mahométans, c'est, à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut se marier convient d'une somme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette somme devient sa dot, et le mari ne peut pas en disposer. Le prétendant, accompagné de ses parens et de ses amis en palanquin ou à cheval, et d'une troupe de joueurs d'instrumens, va aux flambeaux chercher son épouse. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortége du côté de la fille, et surtout de beaucoup de femmes, parentes et amies, en palanquins couverts. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux, le casi, prêtre de la loi ou le mollah, son délégué, lit en présence de tout le monde le contrat de mariage. Après cette lecture, il ordonne à une dame apostée derrière la fille, de lui lever le voile de dessus la tête. Le prétendant, qui est vis-à-vis, voit sa future épouse pour la première fois. On lui remet le voile, et le casi demande au prétendant s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont avec la jeune mariée se réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique festin, et les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les mahométans riches et de qualité se font une gloire brutale d'avoir dans leur sérail quantité de femmes, à l'exemple de leur faux prophète. Il y en a qui en ont cinquante, quatre-vingts, cent. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres. On en amène beaucoup de Circassie, de la Géorgie et de l'Abyssinie pour les vendre, et elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble par manière de divertissement. Les enfans qui naissent de la première femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne sont pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes. Jusqu'à l'âge de sept ans, ils demeurent dans le sérail entre les mains de leurs gouvernantes. Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs mères.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrumens, ni danse. Cela est réservé aux courtisanes. On ne peut comprendre ici qu'une fille puisse danser en présence des hommes. Les manières d'Europe sur cet article et sur quelques autres, scandalisent fort les dames mahométanes. C'est inutilement qu'on voudroit les justifier ; il seroit plutôt à souhaiter qu'elles les ignorassent. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grâce et posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment et avec esprit, à coudre, à broder, et à s'habil-

ler avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles aient la consolation de lire dans le Coran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées, et où l'on se pique de dévotion, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur les prières en langue arabe. Elles ne manquent point de s'assembler à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la prière; car elles ne vont jamais à la mosquée publique : avant leur prière, elles se lavent entièrement dans le bain, ou du moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds et les mains jusqu'aux coudes. Elles ont des habits particuliers pour la prière et de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits et de la personne sont des conditions essentielles à la bonne prière, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni tousser. Certaines parties de la prière se récitent ensemble et à haute voix : la posture du corps varie; elles sont tantôt droites, tantôt assises ou prosternées sur des tapis ; elles lèvent les mains au ciel à certains versets ; à d'autres, elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les genoux : il y a pour tout cela des rubriques qu'on observe scrupuleusement. Rien n'est comparable à la modestie et au recueillement de ces dames quand elles prient.

Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le paradis tel que Mahomet le dépeint à ses Arabes grossiers et ignorans. Les vieilles et les laides, disoit-il un jour, n'y entreront jamais. Ses disciples surpris lui en demandèrent la raison : C'est, leur répondit-il, parce que les vieilles et les laides deviendront alors jeunes et belles. C'est cette espèce de bon mot qu'elles répètent souvent en riant, et avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement pendant une lune chaque année, et alors elles ne mangent ni ne boivent rien de toute la journée : ce n'est que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une espèce de chapelet composé de cent grains : elles le parcourent, en disant sur chaque grain une des perfections divines ; par exemple : Tout-Puissant, créateur, miséricordieux, etc. Elles font des promesses et des vœux pour obtenir ce qu'elles désirent. Leurs vœux s'adressent d'ordinaire à quelques saints ou saintes qu'elles reconnoissent dans leur système de religion, et qu'elles supposent déjà habiter les jardins délicieux du paradis : elles les révèrent et conservent leurs reliques avec respect. Dans leurs invocations, soit à Dieu, soit aux saints ou aux saintes, elles tournent toujours le visage du côté de la Mecque. Elles ne sont point dans l'usage d'avoir des figures ou des images de ces saints ou saintes; cependant elles voient volontiers l'image de la sainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence; elles l'appellent *Bibi Miriam*, dame Marie très-chaste, qui a eu Jésus pour fils, et elles racontent en son honneur une infinité d'histoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles sont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens séparés, qu'on nomme le vieux sérail. Elles passent le reste de leurs jours dans une triste viduité ; plus pour elles ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux ou d'amusemens, comme elles en avoient auparavant, pour se distraire et pour se divertir. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier à d'autres avec le consentement du fils aîné de la famille au pouvoir duquel elles sont.

Sur ce que vous me demandez en dernier lieu, madame, si, sachant la langue mahométane, je convertis à la foi bien des disciples de Mahomet, permettez-moi de vous répondre que cette question est plus délicate que vous ne croyez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les mahométans de l'Hindoustan ne sont ni si méprisans, ni si fiers, ni si ennemis du nom chrétien que les Turcs, et que Dieu a partout ses élus. Je finis cette lettre, qui n'est peut-être que trop longue, en me recommandant à vos ferventes prières, et en vous renouvelant les assurances de la respectueuse reconnoissance avec laquelle je suis, etc.

MÉMOIRES

Sur les dernières années du règne de Thamas Koulikan, et sur sa mort tragique, contenus dans une lettre du frère Bazin, de la compagnie de Jésus, au père Roger, procureur général des missions du Levant.

Nous attendions depuis long-temps cette intéressante relation ; Thamas Koulikan a fait assez de bruit dans le monde, pour que dans les pays mêmes les plus éloignés de la Perse on soit curieux de savoir jusqu'aux moindres particularités de sa vie. Presque tous les auteurs qui en ont parlé ne nous ont appris que le bonheur de ses entreprises, la rapidité de ses

conquêtes et l'étendue de son empire. Les mémoires que nous donnons contiennent le détail de ses actions particulières; on voit dans presque toutes un caractère ambitieux et emporté, avare et inquiet, féroce et sanguinaire: s'il eût plusieurs des qualités qui font les conquérans, il les altéra par des excès qui ne se trouvent pas même dans tous les usurpateurs; cette relation nous le peint comme un monstre de nature, qui en faisant honneur au génie par la grandeur de ses projets et la bravoure de ses exploits, a déshonoré l'humanité par une avarice sans bornes et une cruauté sans exemple.

Le frère Bazin, auteur de ces mémoires, l'accompagna dans toutes ses courses depuis 1741 jusqu'en 1747, et fut son premier médecin; il a vu presque toutes les actions qu'il raconte. On a fait dans le style quelques changemens nécessaires; mais les faits sont restés les mêmes, et aucune des circonstances n'a été altérée.

Mon révérend Père,

D'autres avant moi vous ont instruit des révolutions dont la Perse est le théâtre depuis près de trente ans. Je ne ferai qu'en rappeler ici les principales époques, pour mettre plus de suite dans les mémoires que vous me demandez, sur les dernières années du célèbre Schah Nadir, connu en France sous le nom de Thamas Koulikan.

Vous me marquez qu'en Europe, et surtout en France, on a toujours parlé diversement de son origine et de ses premières occupations. Je ne puis vous en instruire que d'après les rapports qui m'en ont été faits, car je n'ai commencé à le suivre qu'à la fin de 1741. Voici ce que j'en ai appris de quelques soldats avec qui j'ai fait voyage après sa mort. Ces soldats étoient ses compatriotes; ils avoient été ses compagnons de guerres, ou plutôt de brigandages; ils s'étoient attachés à sa fortune, et l'avoient fidèlement servi pendant tout son règne.

Nadir Schah, me dirent-ils, étoit de la nation des Atichars, que Schah-Abas, un des plus grands rois qui soient montés sur le trône de Perse, avoit anciennement transportée en Chorassan. Kharrah, village de cette province, situé dans les montagnes de Kalat, fut le lieu de sa naissance. Son père, Iman Kouli, étoit chamelier, c'est-à-dire qu'il avoit des chameaux, et que son métier étoit de transporter des marchandises et de conduire des caravanes. Le fils se nomma Nadir Kouli, jusqu'au moment où Schah Thamas, son prédécesseur, en reconnoissance des services signalés qu'il en avoit reçus, lui fit l'honneur de lui donner son nom, et voulut qu'il s'appelât Thamas Koulikan.

Lorsque Nadir Kouli fut un peu grand, il quitta la maison paternelle et se mit au service du chef de sa nation. Celui-ci étoit un homme de guerre, et sous lui Nadir Kouli sut bientôt mieux arrêter et dépouiller les caravanes que son père ne savoit les escorter et les conduire. Devenu riche, il voulut se rendre indépendant: il le devint en effet. Une troupe de brigands se rassembla sous ses ordres; la hardiesse du chef, son intrépidité, et surtout son bonheur, lui donnèrent un ascendant et une supériorité sous laquelle tout plia.

L'ambition avoit commencé sa fortune, sa férocité l'établit. Il se déclara le rival du chef sous lequel il avoit d'abord combattu. Il l'attaqua, le défit, se saisit de sa personne, et loin de respecter dans lui les droits de la reconnoissance, il ne respecta pas même ceux de l'humanité: son premier maître fut sa première victime; il le fit écorcher sous ses yeux. Un de ses gens avoit transgressé un de ses ordres; il le fit lier avec une grosse corde par le milieu du corps; on perça ensuite une muraille, et de l'autre côté il fit atteler un bœuf aux deux bouts de la corde; l'animal, pressé par l'aiguillon, faisoit des efforts extraordinaires: il tiroit avec une peine extrême; mais plus ses progrès étoient retardés par l'obstacle qu'il avoit à vaincre, et plus ils prolongeoient le supplice du malheureux, qui passa enfin, disloqué et entièrement brisé, par l'ouverture étroite qu'on avoit faite au mur, et souffrit mille morts avant que de finir ses déplorables jours par celle à laquelle il étoit condamné. Je ne rapporte point d'autres cruautés, dont le seul souvenir me fait horreur. C'est par ces traits que le héros persan s'annonça, et ces sanglantes exécutions ne furent que l'essai de celles qui ont terni la gloire de son règne. Voyons par quels degrés il parvint jusqu'à régner.

En 1722, les Aghuans vinrent mettre le siége devant Ispahan; ils détrônèrent le roi Schah Hussein, et couronnèrent leur chef Aszraff. L'empereur ottoman crut cette occasion favo-

rable au dessein qu'il avoit d'étendre sa domination dans la Perse. Mais toutes ses entreprises furent malheureuses; il fut contraint d'envoyer un ambassadeur, de demander la paix et de reconnoître l'usurpateur.

Thamas, fils de Hussein, vouloit cependant soutenir les droits de sa naissance; il faisoit de temps en temps de foibles tentatives; peu de seigneurs lui étoient restés fidèles; il n'avoit qu'un petit nombre de partisans attachés à sa fortune; ceux-ci mêmes, dégoûtés d'un service pénible et dangereux, commençoient à l'abandonner, et auroient fini peut-être par le trahir. C'est dans ces circonstances que Koulikan parut; il vint s'offrir à Thamas avec cinq ou six cents hommes déterminés à tout entreprendre pour le mettre sur le trône. Ce secours inespéré fit renaître l'espérance dans le cœur de ce prince: il accepta l'offre et engagea sa reconnoissance. La petite troupe commença par de légères escarmouches dans lesquelles elle eut toujours de l'avantage; les premiers succès inspirèrent la confiance nécessaire pour de plus grandes entreprises; le courage et l'activité de Koulikan les rendit heureuses. Il fit proclamer Schah Thamas roi de Perse; ce prince le déclara généralissime de ses armées; il lui donna même son nom de Thamas, qu'il joignit à celui de Koulikan.

Revêtu de cette nouvelle dignité, Thamas Koulikan ne pensa plus qu'à la soutenir par de grands exploits; dès-lors il déclara la guerre aux Aghuans, aux Turcs et aux Moscovites. Dans le seul hiver de 1730, il enleva aux Aghuans Casbin, Cachan, Ispahan et beaucoup d'autres villes importantes: au printemps, les Turcs furent obligés de lui céder Hamadam, Ardebil, Tauris; et il fit redemander aux Moscovites la province de Guilan et tout ce qui étoit du domaine des Persans. La réputation de ses exploits avoit de jour en jour augmenté son armée: il la divisa. Schah Thamas, à la tête de cent mille hommes, marcha contre les Turcs; et Thamas Koulikan alla, avec soixante mille hommes, forcer les les Aghuans dans le Chorassan.

Schah Thamas perdit, en 1731, contre les Turcs une bataille qui répandit la consternation dans la Perse. On ne parloit que de paix, et on n'osoit la conclure dans l'absence ou sans l'avis de Thamas Koulikan; il y consentit, parce qu'il vouloit finir son expédition contre les Aghuans. Il la poussa avec une vivacité qui avança le succès. Les Moscovites furent contraints de lui céder le Guilan. A son retour, il trouva Schah Thamas plongé dans les délices, et jouissant des douceurs d'une paix dont il auroit dû ne chercher qu'à réparer la honte. Indigné de cette mollesse, il chassa ce prince efféminé du trône où il l'avoit placé; il le relégua à Maschet, le fit garder à vue, et fit proclamer roi un des enfans de ce monarque, âgé de quatre à cinq mois, sous le nom de Schah Abas III.

Alors dépositaire de toute l'autorité, Thamas Koulikan marcha contre les Turcs: rien ne lui résista jusqu'à Déelbchir; le cours de ses conquêtes fut suspendu pendant quelque temps par la perte d'une grande bataille auprès de Bagdad. La Perse le crut accablé; ses ennemis secrets en triomphoient; mais une nouvelle armée de vingt mille hommes se rassembla sous ses ordres auprès de Hamadam. Avec cette poignée d'hommes il se montra plus terrible que jamais à l'empire ottoman, et en intimida les armées innombrables jusqu'à les réduire à lui demander la paix; Thamas Koulikan ne crut pas devoir perdre, à la signature des articles, un temps qu'il destinoit à de nouvelles victoires: cet intervalle lui suffit pour soumettre les Lesghis rebelles.

A son retour, il trouva que ces propositions de paix n'avoient été de la part des Turcs qu'un artifice pour l'éloigner, et qu'ils avoient profité de son absence pour augmenter leur armée. Quelque inférieur qu'il fût en nombre, il alla les chercher; il osa les attaquer, et les défit près d'Erivan. Leur général Abdoullah Bacha périt avec trente mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Cette victoire lui valut Ganja, Tiflis, Erivan; tout l'ancien domaine des Perses étoit conquis. Thamas Koulikan pensa bientôt à s'en rendre le maître; mais il ne vouloit point passer pour usurpateur. Les états du royaume furent convoqués à Mougham-Tchouls; les grands, au nombre de quinze mille, lui déférèrent l'autorité souveraine et le proclamèrent roi. Il en vouloit le pouvoir; il en refusa le titre, et se fit nommer Velim Amet, c'est-à-dire le distributeur des grâces. C'est pour se faire reconnoître en cette qualité qu'il envoya deux ambassades, l'une à Constantinople, l'autre à Moscou.

Maître absolu de la Perse, il alla droit à Is-

pahan : il ne s'y reposa que quarante jours. Vers la fin de décembre 1736, il en partit pour aller faire le siége de Candahar, la plus forte des places de l'Asie, et le dernier retranchement des Aghuans : ils y avoient renfermé toutes les richesses de la Perse, l'or, les pierreries et les joyaux de la couronne. A peine se fut-il éloigné d'Ispahan de quatre journées, qu'il trouva les Aghuans en ordre de bataille sur le bord d'une très-large rivière. On regardoit ce poste comme l'écueil de sa gloire et le terme de son bonheur. Il passa cette rivière à la vue des ennemis, les chassa devant lui, et, au mois de mars 1737, après un siége de treize mois, il emporta Candahar, où il fit un butin immense. Hussein Kan, commandant de la ville, obtint sa grâce par l'entremise de sa sœur qui étoit dans le sérail du conquérant. Presque tous les Aghuans passèrent à son service, et devinrent ses troupes les plus intrépides et les plus fidèles.

Dans ces circonstances arriva un ambassadeur de Constantinople pour traiter de la paix. Velim Amet, qui étoit occupé d'un projet plus vaste, fit des demandes très-dures qu'il savoit bien que la Porte n'accorderoit pas sitôt; il vouloit gagner du temps; un de ses khans fut chargé de la négociation : pour lui, sorti de Candahar, il marcha seize journées, mit le siége devant Kabul sur les terres du Mogol, et s'en rendit le maître en huit jours. L'alarme se répandit dans l'Inde; l'empereur lui fit demander quelles étoient ses prétentions. Velim Amet, qui portoit alors le nom de Schah Nadir, répondit froidement que son dessein étoit d'aller le saluer à Diassabat, lieu de sa résidence. Que si cette visite lui étoit importune, il pouvoit s'en épargner le risque en lui envoyant une année de ses revenus. Il n'attendit pas la réponse, mais continua sa marche vers Dely, et se vit à deux journées de cette capitale au mois de février 1739, à la tête de soixante mille hommes de cavalerie. Selon la coutume des Persans, il n'avoit point d'infanterie dans son armée. Mahadmad Schah, empereur mogol, lui opposa une armée de plus de quatorze cent mille hommes. Schah Nadir ne voulut pas risquer une bataille où il auroit été écrasé par le nombre. Il trouva le secret d'affamer cette armée innombrable, et de la détruire sans la combattre. Mahadmad fut contraint de se soumettre; le vainqueur se fit proclamer roi sur le trône des Mogols; tous les trésors de cet empire furent remis entre ses mains : il rendit ensuite à Mahadmad sa couronne, mais à condition qu'il seroit son tributaire. On ne savoit en Perse ce qu'étoit devenu Schah Nadir, lorsqu'en 1740 on le vit paroître avec des richesses prodigieuses qui furent évaluées trois cents carols de roupies d'argent, c'est-à-dire plus de cinq milliards deux cent cinquante millions de notre monnoie. Une fortune si brillante ne suffisoit pas à l'avidité de cette âme ambitieuse et guerrière; il tourna ses armes victorieuses contre les montagnards qui vivoient dans ses états; il attaqua les Turcs, et commença ce plan de gouvernement que je vais vous détailler.

En 1741, j'étois à Derbent, ancienne ville, située sur les bords de la mer Caspienne, lorsqu'il y arriva couvert de gloire et chargé de toutes les richesses de l'Inde : c'est là que je l'ai vu pour la première fois. Son armée, augmentée de beaucoup dans ses routes et dans ses expéditions différentes, étoit alors de cent cinquante mille hommes; elle étoit composée de troupes indiennes, de Tartares Usbech et d'Aghuans; il avoit peu de Persans avec lui; il savoit que les peuples, naturellement attachés à leur souverain, ne suivent qu'à regret un usurpateur, et qu'ils ont pour le trahir l'exemple que lui-même leur a donné.

Il vouloit alors attaquer les Lesghis, peuple épars dans les montagnes, et par là difficile à dompter. Il fit de Derbent sa place d'armes : ce corps formidable de nations réunies sous ses étendards jeta partout l'épouvante. Ces montagnards effrayés ne pensèrent d'abord qu'à se soumettre; mais comme ils virent qu'après leur soumission on les exiloit dans le Chorassan, qu'ils étoient dépouillés de tous leurs biens, et que leurs familles, immolées au premier soupçon du vainqueur, perdoient dans les supplices les restes d'une vie épuisée par les travaux, ils prirent le parti qu'inspire le désespoir. Ces peuples, accoutumés au pillage, sont presque tous soldats; ils savent employer avec adresse les armes à feu, et entendent très-bien la petite guerre. Ils placèrent sur le haut de leurs rochers les plus inaccessibles, leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses. Ils commencèrent à faire des escarmouches, à dresser des embuscades, à enlever des convois; une nuit même ils osèrent attaquer le

quartier du roi. Ce prince, surpris, fut obligé de faire retraite; toute son armée se retira en désordre, et les vainqueurs firent un butin considérable. Après cet échec, il revint à Derbent pour y faire la revue de ses troupes. Outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, il se livra aux transports les plus violens, et dans sa fureur il fit égorger plusieurs de ses officiers et de ses soldats.

Il chercha ensuite des endroits plus praticables pour attaquer ces brigands avec avantage; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse: il y perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, sans faire le moindre tort à ses ennemis. Ceux-ci, toujours en mouvement, le fatiguoient sans cesse par des excursions qui gênoient son armée et l'affoiblissoient. Pour les arrêter, il fit construire à l'entrée de leurs défilés une forteresse qu'il nomma *Carascon*, c'est-à-dire ruine de la Perse. Les montagnards ne furent point réprimés; et, malgré sa fierté, il se vit contraint à leur proposer un accommodement qu'ils acceptèrent.

Son frère Ibrahim Kan avoit été tué dans le pays de Chakila; il partit aussitôt dans le dessein de le venger, mais il trouva des montagnes et des défilés impraticables; il pilla le plat pays, et brûla tous les villages qui étoient dans la plaine; son armée y séjourna une année entière, et y laissa des ravages pour plus d'un siècle. Fatigué de tant de marches et de combats inutiles, il vint camper devant Bardes.

C'est dans cette campagne qu'il fit une action bien cruelle, et qui seule suffiroit pour le rendre l'exécration de la postérité. Il courut un risque extrême à l'attaque d'un défilé; les balles siffloient autour de lui de toutes parts. Un officier accourut, et, pour le garantir, se plaça un peu au-dessus du côté où le risque paroissoit plus grand. De retour à sa tente, Thamas le fit appeler; l'officier y courut dans l'espoir d'une récompense digne de l'action et proportionnée au service: « Pourquoi, lui dit le prince, vous êtes-vous placé devant moi?— Pour sauver votre vie, répondit l'officier, au péril de la mienne. — Hé quoi! me prends-tu pour un homme sans cœur? lui dit le monarque irrité: qu'on l'étrangle. » La sentence fut exécutée dans le moment, et la générosité punie comme une lâcheté ou une trahison.

Après avoir passé le Kur, qui est un grand fleuve, nous traversâmes un désert qui nous conduisit auprès de Ganja; nous laissâmes cette ville sur la droite, et nous arrivâmes au pied des montagnes que les Arméniens appellent *Seknac*. Le roi fit passer sa grande armée par tous les défilés de ces hautes et affreuses montagnes pour se rendre au lac de Goguetséhay, qui veut dire rivière bleue; les pâturages y sont abondans; il vouloit y séjourner quelques mois pour remettre sa cavalerie en état. Le chemin étoit dur et difficile, mais le plus court; le roi s'étoit assuré des chefs des montagnards: ils lui servoient comme d'otages. Nous mîmes dix jours à passer ces gorges, et, quoique ce fût au mois de juin, nous eûmes souvent à essuyer des neiges abondantes et des pluies très-froides. On jetoit sur les rivières plus profondes de petits ponts faits à la hâte, sur lesquels toute l'armée passoit avec tant de désordre, qu'un grand nombre de soldats étoit précipité dans le fleuve par ceux qui les suivoient en foule et sans ordre.

Enfin nous arrivâmes à Goguetséhay au commencement de juillet 1743; notre séjour y fut de quatre mois. C'est là qu'à la tête de cent mille hommes il fit célébrer le mariage de son petit-fils Charok Mirka, de Nazarolla Mirza et d'Isman Kouli Mirza, ses propres fils. Les préparatifs s'étoient faits à Ispahan; il avoit ordonné à tous les danseurs et joueurs d'instrumens qui étoient dans cette capitale, de se rendre dans son camp; il en avoit fait venir beaucoup de suif et d'huile pour des illuminations, mais elles ne se firent pas; le suif et l'huile furent vendus aux vivandiers de l'armée, et il en tira une somme considérable. Ce n'est là que la moindre de ses exactions. Il disoit que dans tout son royaume il vouloit réduire cinq familles à une seule marmite, c'est-à-dire les rendre si pauvres, qu'elles seroient obligées de se la prêter successivement l'une à l'autre. Il tint bien sa parole dans la suite.

Reza Kouli-Mirza, son fils aîné, n'assista point au mariage de son neveu ni à celui de ses frères. Son père l'avoit soupçonné d'avoir aposté un assassin pour attenter à sa vie. Le prince s'étoit venu livrer lui-même entre ses mains avec cette confiance et cette sécurité que l'innocence donne. Mais au tribunal d'un usurpateur, le soupçon vaut la preuve; le fils eut beau nier constamment le parricide qu'on lui imputoit, la défiance avoit prononcé l'arrêt,

la fureur l'exécuta : il fit crever les yeux à ce prince infortuné. Plusieurs grands du royaume, témoins de l'exécution, restèrent dans ce silence d'étonnement et d'horreur que produisent les événemens barbares et inattendus; il leur fit un crime à leur tour de ne s'être pas offerts au supplice à la place de son fils, et il en fit étrangler cinquante le même jour en sa présence. Cette horrible scène se passa à Ayran Carab.

Malgré toutes ses cruautés, la Perse étoit assez tranquille. Les grands chemins étoient ouverts, et le commerce se faisoit avec sûreté d'une ville à l'autre; les marchands étrangers étoient encore plus ménagés que les autres. Il avoit établi en quelques endroits des postes royales, mais elles n'étoient que pour lui, et le public en souffroit. Il est rare qu'en Perse on voyage à cheval avec sûreté. Si par hasard on est rencontré sur la route par un courrier du roi, ou par ceux de quelques grands seigneurs dont le cheval soit usé ou fatigué, ces courriers, s'ils ont la force en main, démontent avec violence le cavalier qu'ils trouvent, prennent son cheval en échange du leur. C'est pour éviter cet accident que presque tous les riches marchands n'ont en caravane qu'un âne pour leur monture.

Les richesses immenses que Thamas Koulikan avoit enlevées au Mogol, furent d'abord déposées à Maschet et à Casbin ; deux ans après, il résolut de les mettre dans une forteresse inaccessible ou imprenable. Il choisit Kalat : c'est une double chaîne de montagnes escarpées, de quinze à seize lieues de longueur, qui, en s'éloignant par le centre, et en se rapprochant par les extrémités, forment une espèce d'ovale. Vers le milieu, on trouve une plaine assez fertile; mais l'air y est mal sain. Il n'y a que deux chemins un peu praticables pour pénétrer dans cette gorge: on les appelle les deux portes de Kalat. C'est là qu'il fit transporter ses trésors. Dès ce moment, ce séjour, qui n'inspire que de l'horreur, lui parut un lieu de délices et l'endroit le plus charmant de son royaume. Je n'ai jamais su à quoi ce trésor pouvoit monter; mais je sais qu'à sa mort, tout l'or et tout l'argent monnoyés furent apportés à Maschet dans des coffres, dont deux faisoient la charge d'un chameau ou d'un bon mulet. Je les ai vus entassés dans la place publique : ils formoient une espèce de montagne aussi haute que la maison royale de Maschet.

Tandis que nous étions campés à Gognetsé-hay, on apprit que Takhi-Kan, gouverneur de Farsistan, avoit levé à Chiras l'étendard de la révolte. La défiance du roi en fut cause, et arma contre lui un de ses plus braves et de ses plus fidèles sujets. C'étoit un grand seigneur, et dont la famille, une des plus anciennes qui fût dans le royaume, y tenoit un rang très-distingué. Thamas Koulikan, qui l'avoit fait gouverneur de tous les pays qui s'étendent jusqu'au golfe Persique, craignit de l'avoir fait trop puissant. Il ordonna à un officier de l'arrêter sans éclat, et afin de le mieux tromper, il lui envoya un ordre secret à lui-même, d'arrêter cet officier; ils se cherchèrent tous deux, et au moment de l'exécution des ordres, se montrèrent la commission réciproque qu'ils avoient l'un contre l'autre. Takhi-Kan connoissoit le caractère du roi; il se crut perdu, prit conseil de son désespoir, assembla une armée considérable, et résolut de vendre au moins chèrement sa liberté et sa vie. La révolte dura peu ; Chiras fut investi, on prit en peu de temps la ville et le rebelle; il fut conduit à Ispahan avec toute sa famille; on le fit eunuque, on lui arracha un œil, et on ne lui laissa l'autre que pour qu'il eût la douleur de voir déshonorer ses femmes et égorger ses enfans. On le conduisit ensuite au roi, qui lui demanda pourquoi il s'étoit révolté, et qui lui avoit fourni de l'argent pour lever et entretenir tant de troupes : Prince, lui répondit ce malheureux, qui n'avoit plus d'autre espoir que la mort, la cause de ma révolte est dans les ordres donnés pour m'arrêter; pour la soutenir, j'ai enlevé par force aux marchands et aux personnes riches l'argent qui m'étoit nécessaire, et je ne l'ai fait qu'à votre exemple. Le roi fut frappé de la réponse ; il affecta de n'en paroître point offensé; et pour le consoler en quelque sorte des rigueurs exercées contre lui, il l'envoya en qualité de vice-roi dans cette partie des Indes que l'empereur du Mogol lui avoit cédée.

Une autre révolte succéda bientôt à celle-ci. Les mécontens de la province de Chirvan s'unirent aux principaux chefs des Lesghis; ils écrivirent au grand-seigneur, et le prièrent de leur envoyer un jeune homme appelé Sem-Mirza, qui s'étoit retiré à Constantinople pendant les

derniers troubles de Perse. Il se disoit fils de Schah Hussein, et en cette qualité légitime héritier du royaume. Le grand-seigneur l'accorda : il arriva en Perse, escorté d'un corps de troupes ottomanes qui se joignirent à celles des rebelles. Toute la Perse étoit attentive; et dans l'espérance d'une révolution, elle voyoit avec plaisir un prince du sang de ses rois opposé à l'usurpateur de leur trône. Thamas Koulikan fit marcher contre lui Charok-Mirza, son petit-fils, avec ses plus habiles généraux. Les deux armées se rencontrèrent : celle du prétendant fut défaite après un sanglant combat; il tomba lui-même entre les mains du vainqueur, qui, par l'ordre de son grand-père, lui fit arracher un œil, couper le nez et les oreilles, et dans cet état le renvoya sur les terres des Turcs. Sa vengeance se tourna bientôt contre eux.

Nous décampâmes de Goguetséhay au mois de septembre 1744, l'armée s'approcha des frontières de Turquie; de gros détachemens furent envoyés jusqu'à Bagdad et à Mossul : cette ville fut assiégée; je n'étois point à l'armée pendant cette campagne. J'ai appris par les nouvelles publiques que Thamas Koulikan gagna une grande bataille, la quatrième et la dernière qu'il ait livrée aux Turcs. Tant de victoires avoient rendu son nom redoutable en Turquie; et à Constantinople le peuple ne l'appeloit que le *Tapouskan*, c'est-à-dire le prince à massue.

Mais s'il étoit craint des étrangers, il n'étoit pas moins détesté par ses sujets. Les contributions exorbitantes qu'il exigeoit, et surtout la rigueur barbare avec laquelle il les faisoit lever, avoient réduit les peuples à la dernière misère. Ses officiers augmentoient le malheur public par leurs exactions particulières.

Cependant, vainqueur des Turcs et des rebelles, il vint passer une partie de l'hiver à Ispahan : il en partit ensuite pour aller visiter son Kalat, et y déposer de nouvelles sommes; de là il se rendit à Maschet, il y séjourna jusqu'au printemps; il alla le passer et une partie de l'été dans les environs de Zangan, Sultania et Sakhou Boulak, où les pâturages sont abondans : il prit la route de Kachan, et revint à Ispahan au commencement de décembre. Il y resta quarante-cinq jours, pendant lesquels tout ce qu'on peut imaginer d'injustices et de cruautés fut commis par ses ordres, ou sans aucune punition de sa part. Son armée répandue dans la ville et dans les campagnes voisines, porta le désastre partout; on voyoit les soldats furieux courir dans les chemins et dans les rues, conduisant par pelotons et à grands coups, tantôt vingt, tantôt trente malheureux qui n'avoient pu satisfaire leur avidité; on n'entendoit partout que des cris aigus et perçans qui exprimoient la consternation ou le désespoir. Si quelqu'un fuyoit de sa maison, celle du voisin étoit pillée; si un village désertoit, on faisoit payer la ville dont il dépendoit : tout étoit dans la confusion et dans les alarmes; une ville prise d'assaut et abandonnée à la fureur du soldat vainqueur, ne voit pas des scènes plus horribles que celles dont Ispahan fut le théâtre pendant le séjour de l'usurpateur. Ses inquiétudes augmentoient avec ses cruautés; chaque jour étoit le dernier de quelque famille; je ne sortois point du palais que je ne trouvasse vingt-cinq ou trente cadavres d'hommes étranglés par son ordre, ou assommés par ses soldats.

Il voulut, avant son départ, se faire rendre un compte exact de tous les meubles précieux de son palais : un tapis qui servoit d'ornement au trône avoit disparu depuis environ trois ans; le soupçon tomba d'abord sur le gardien des joyaux de la couronne; l'accusé nia le fait, et, après une rude bastonnade, il déclara que son prédécesseur avoit vendu le tapis. Et à qui? reprit Thamas. Qui seroit assez hardi pour acheter les meubles de mon palais? L'accusé demanda du temps pour faire ses perquisitions; il revint peu de jours après, et dénonça comme acheteurs huit marchands, dont deux étoient Indiens, deux Arméniens et quatre Juifs. Ils furent arrêtés, et après quelques interrogations, on leur arracha un œil; ils furent ensuite attachés tous les huit par le col à une même chaîne; le lendemain matin on alluma, par ordre de Thamas, un grand feu, où ils furent jetés tous ensemble et enchaînés comme ils étoient. Tous les spectateurs, et les bourreaux eux-mêmes, étoient effrayés de cette barbare exécution : c'est la première de cette nature qu'il eût ordonnée. Malgré toutes ses recherches et tous les tourmens qu'il employa, l'auteur du vol resta inconnu.

C'est dans ce temps-là, c'est-à-dire à la fin de 1746, que je fus élevé à la dignité de son premier médecin; ce que je marque, non pour

mêler le récit de mes aventures à celui des siennes, mais pour vous faire voir que je suis en état de vous rendre un compte fidèle de ses dernières actions, puisqu'en qualité de son premier médecin j'étois obligé de le suivre partout; et que quand il fut massacré, ma tente étoit voisine de la sienne.

Thamas Koulikan, déjà plus que sexagénaire, avoit depuis deux ans une santé fort altérée. Il étoit d'un tempérament fort et robuste; mais les fatigues continuelles de tant de campagnes et de tant de marches pénibles, l'avoient beaucoup affoibli. Il se trouvoit plus mal à certains temps, et il appréhendoit quelque maladie sérieuse. Les médecins persans n'avoient point sa confiance, et je puis bien dire qu'ils ne la méritoient pas. Comme il avoit souvent entendu vanter la science des médecins européens, il chargea M. Pierson, résident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il assuroit de grands avantages. Le résident promit, mais la chose lui paroissoit difficile : Thamas vouloit la voir exécutée, et il en demandoit sans cesse des nouvelles à M. Pierson. J'étois alors à Ispahan. Depuis mon arrivée en Perse, je m'étois mêlé de médecine; j'en avois étudié les principes, et j'étois assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissoit mes soins et mes remèdes. J'eus le bonheur de réussir. Quelques cures un peu singulières m'avoient fait réputation, et des seigneurs que j'avois guéris vouloient, il y a quatre ans, que je me misse sur les rangs pour être médecin du prince. Je le refusai constamment.

M. le résident, assez embarrassé de la parole qu'il avoit donnée, jeta les yeux sur moi. Il fit valoir au père supérieur les avantages que la mission pourroit retirer de cet événement, et la facilité que me donneroit cet emploi, de servir utilement la religion dans un pays où elle est sans cesse exposée à des insultes et à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitoit, et je fus présenté au roi : ce prince me fit beaucoup de questions; il parut content de mes réponses. Nous convînmes que je le verrois le lendemain en particulier; il voulut que je demeurasse dans son palais, tant pour examiner à fond sa maladie, que pour en consulter avec les médecins persans. Il commanda qu'on me donnât cinquante tomans, un cheval, deux mulets de son écurie et quelques domestiques: le toman vaut soixante livres de notre monnoie.

La maladie de Thamas Koulikan étoit une hydropisie commencée : il avoit des vomissemens fréquens; et une heure après ses repas, il rendoit tout ce qu'il avoit pris. Ces accidens étoient accompagnés de beaucoup d'autres: grande constipation, opilation de foie, sécheresse de bouche, etc. Dès que je connus son mal, il vouloit que j'entreprisse sa guérison; mais l'affaire étoit délicate, j'avois besoin de temps pour préparer les remèdes : nous étions dans le fort de l'hiver. Je lui demandai deux mois de délai que je croyois nécessaires, et à la fin desquels nous nous trouverions dans une saison plus douce. Il m'accorda vingt-cinq ou trente jours.

Dans cet intervalle, il sortit d'Ispahan et marcha droit à Fars. Pendant toute sa route, il exerça des cruautés inouïes; il savoit que le fameux Schah-Abas, un de ses prédécesseurs, fort adroit à la chasse, avoit autrefois fait transporter dans quelques villes les têtes des animaux qu'il avoit tués, et qu'il en avoit fait des espèces de pyramides; il voulut faire à son tour un monument pareil, non pas de têtes d'animaux, mais de têtes d'hommes. Il en marqua lui-même la hauteur : elle étoit de trente pieds dans la ville de Kerman.

C'est dans cette ville qu'après le délai qui m'avoit été accordé, je vins joindre la cour. Je fus présenté au roi par un de ses ministres; il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi, et l'autre pour les domestiques qu'il m'avoit destinés, et régla que ma tente seroit toujours placée auprès de son harem, privilége qui n'étoit accordé qu'au médecin intime.

Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remèdes que j'avois préparés. Un des anciens médecins me déclara que, selon la coutume et les intentions du roi, il falloit que je prisse moi-même, avant le prince, et sous ses yeux, la dose de la médecine que je lui présenterois. Je me soumis à l'essai, et je promis d'en prendre le premier quelques gouttes; mais je représentai que n'étant ni malade, ni d'un tempérament aussi robuste que ce prince, j'exposerois mal à propos ma santé à un risque inutile pour la sienne : le prince goûta mes raisons, et suivit, pendant vingt-quatre

ou vingt-cinq jours le régime que je lui prescrivis : il se trouva fort soulagé et presque guéri. J'étois étranger, mes soins avoient du succès, le roi m'honoroit de sa confiance : la jalousie excita la haine des quatre médecins. Une indiscrétion que fit le prince leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avois donné un purgatif qui lui étoit nécessaire; le temps étoit dur, un vent froid souffloit avec violence, et la neige qui tomboit en quantité couvroit partout la terre : je le priai de rester dans sa tente; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la faculté la soumission qu'il exigeoit pour ses ordres. Il monta à cheval, et fit une longue course bien avant que la médecine eût pu avoir son effet; le mouvement du cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue lui causèrent une espèce de révolution : il rendit un peu de sang hémorrhoïdal. Il en fut épouvanté : ses médecins m'accusèrent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûloient les intestins. Mais enfin, quel reméde? leur dit le roi. Ils n'osèrent pas le risquer; mais ils lui répondirent que celui qui avoit composé le poison pouvoit seul en connoître l'antidote. Il me fit appeler, et me regardant avec des yeux enflammés de colère, me reprocha son mal, et cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avoit eu de s'exposer au grand air; mais en même temps je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur; il me fit présent d'un cheval de grand prix qu'il avoit souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement; quelques temps après, il me fit compter trois cents tomans, c'est-à-dire environ dix-huit mille livres de notre monnoie; il me dit en même temps qu'il comptoit me marquer sa reconnoissance par des dons plus dignes de lui.

Il décampa vers la fin de mars 1747, pour se rendre à Maschet; nous fûmes obligés de traverser des déserts affreux, sur une terre aride et dans des sables brûlans : on n'y trouve point d'eau douce; et malgré les précautions que l'on avoit prises, en creusant des puits, en cherchant des sources, et en transportant de l'eau de distance en distance, une partie des hommes, des chevaux et des chameaux périrent de faim et de soif dans cette marche.

De ce danger nous tombâmes dans un autre : arrivés à Dgimgim, qui veut dire *eau sous terre*, nous eûmes une peine incroyable à faire trois lieues avant que d'arriver à un endroit sûr et praticable aux voyageurs. Cette terre tremblante est couverte d'une croûte épaisse, qui, à chaque instant, s'ouvroit sous les pas des chevaux; il falloit sans cesse être sur ses gardes, pour ne pas enfoncer et se perdre entièrement dans des abîmes. Je voyois autour de moi les chevaux et les cavaliers disparoître. Pour parer à cet inconvénient, on jetoit des tapis, des matelas, des couvertures, afin d'affermir les pieds des chevaux. Pour surcroît de malheur, l'ordinaire d'un cheval coûtoit soixante livres, monnoie de France, encore ne l'avoit-on que difficilement, même à ce prix. Je fus obligé de faire une partie du chemin à pied; mon cheval avoit été deux jours sans manger; et loin de pouvoir me porter, il ne se soutenoit qu'avec peine.

Nous gagnâmes cependant Tonctabas; cette ville de la province de Chorassan est la première que l'on rencontre en suivant cette route. Elle est à six journées de Maschet. Le roi, qui vouloit voir sa famille, y fit venir tous ses fils. On les lui présenta; j'en comptai seize : ils étoient tous rangés devant lui. Après les avoir considérés long-temps, il adressa la parole aux trois aînés, et leur proposa tour à tour de leur céder la couronne. Ils la refusérent, en s'excusant sur leur incapacité, leur grande jeunesse, et le défaut d'expérience qu'ils ne pourroient acquérir qu'en l'étudiant long-temps lui-même : ils le conjurèrent de leur laisser la gloire de lui obéir pour mieux apprendre l'art de régner.

Plusieurs de ceux qui étoient témoins de ce refus soupçonnèrent d'autres motifs. Ces jeunes princes connoissoient le génie de leur père : l'appât qu'il présentoit à leur ambition étoit plutôt un piége qu'une offre véritable; il cherchoit plus à connoître leurs sentimens qu'à les satisfaire, et un seul désir témoigné pour la couronne eût été suivi d'un arrêt contre leurs jours.

Nous arrivâmes à Maschet à la fin d'avril; il commença à y renouveler les cruautés qu'il avoit exercées à Ispahan. Les deux dernières années de sa vie, il porta l'avarice et les vexations au dernier degré. Étrangers et habitans du pays, princes et gouverneurs, soldats et officiers, tous craignoient ses fureurs; presque tous les éprouvérent. Des brigues secrètes se formèrent de toutes parts. Ses parens eux-mêmes se joignirent aux mécontens : ils ne cher-

chèrent plus que l'occasion de lui ôter la vie pour assurer la leur. Il eut quelque soupçon de ces complots, et la désertion d'une partie de son armée ne lui permit pas de se les dissimuler.

Il avoit envoyé Ali-Kan, son neveu, dans le Sistan, avec quarante mille hommes de bonnes troupes, pour réduire cette province qui s'étoit révoltée. Il craignit que ce jeune prince lui-même ne se mît à la tête des rebelles; il voulut le rappeler auprès de sa personne sous des prétextes honorables, mais, en effet, pour éclairer ses démarches et s'assurer de lui. Ali-Kan, qui savoit comment on étoit traité sur le moindre soupçon, fit espérer son prochain retour, mais l'éloignoit de plus en plus, sous des raisons spécieuses, et traîna les choses en longueur jusqu'à ce qu'il se fût attaché l'armée qu'il commandoit, et que, sûr d'être soutenu, il pût se déclarer avec avantage et sans péril. Thamas employa toutes les voies de douceur pour l'attirer: promesses séduisantes, distinctions honorables, assurances des faveurs les plus distinguées, rien ne fut omis; tout fut inutile. Toute la Perse avoit les yeux attachés sur ce jeune prince, et attendoit l'issue de cette mésintelligence publique entre l'oncle et le neveu. Le roi n'entendoit autour de lui que des bruits de sédition: on arrêtoit les courriers, ses ordres étoient interceptés, chaque jour lui annonçoit un orage; tout augmentoit, rien ne calmoit ses alarmes: on prenoit plaisir à lui grossir les objets, et l'on jouissoit de son inquiétude. Il envoya sa famille et ce qu'il avoit de richesses dans la fameuse forteresse de Kalat; et quand il crut tout en sûreté, il fit semblant d'ignorer, ou il affecta d'excuser la désobéissance de son neveu. Il se disposa à marcher avec quinze ou seize mille hommes contre la nation des Kurdes qui venoient de se révolter. Pour cette expédition, il fit fondre les grosses pièces de canons, et il en fit de petites plus aisées à transporter. Les Kurdes, à son approche, se retirèrent dans les montagnes, et lui laissèrent la campagne libre. L'armée, côtoyant toujours cette chaîne de rochers qui défendent l'accès de Kalat, vint camper à une demi-lieue de Cotchan, le 19 juin. Il sembloit qu'il eût quelque pressentiment du malheur qui l'attendoit dans ce lieu. Depuis plusieurs jours il faisoit tenir dans son harem un cheval tout sellé et tout bridé. Il essaya de fuir dans son Kalat. Ses gardes le surprirent, lui représentèrent les malheurs que sa fuite alloit occasionner, lui protestèrent qu'ils étoient ses fidèles serviteurs, qu'ils combattroient avec lui contre tous ses ennemis, et qu'aucun d'eux ne l'abandonneroit. Il se laissa persuader, et rentra.

Il s'apercevoit bien que depuis quelque temps il se tramoit quelques complots contre sa vie; mais il n'en connoissoit pas les auteurs. De tous les seigneurs de sa cour, Mahomet Koulikan, son parent, et Sala-Kan, étoient les plus mécontens et les plus animés. Le premier étoit chef de ses gardes, le second intendant de sa maison. Celui-ci lui faisoit moins d'ombrage, parce que sa charge ne lui donnoit aucune autorité sur les troupes; mais il craignoit l'autre, homme d'expédition, estimé pour sa valeur et en crédit parmi les officiers. C'est sur lui que tombèrent les soupçons. Il résolut de le prévenir.

Il avoit dans son camp un corps de quatre mille Aghuans: ces troupes étrangères lui étoient entièrement dévouées et ennemies des Persans. La nuit du 19 au 20 juin il fit appeler tous leurs chefs: « Je suis mécontent de mes gardes, leur dit-il; votre attachement et votre courage me sont connus. Je vous charge d'arrêter demain matin tous leurs officiers et de les mettre aux fers. N'épargnez la vie d'aucun de ceux qui oseront vous résister. Il s'agit de la sûreté de ma personne, et je ne confie qu'à vous le soin de mes jours. » Charmés de cette nouvelle marque d'estime et de confiance, les chefs des Aghuans se retirèrent et firent mettre leurs soldats sous les armes.

L'ordre ne fut pas si secret qu'il ne transpirât. Les conjurés en furent instruits: Mahomet Koulikan, qui avoit partout des espions, fit avertir Sala-Kan; ces deux chefs s'engagèrent mutuellement, par un écrit signé de leur main, à ne se point abandonner, et à faire périr cette nuit-là même l'ennemi commun, qui avoit marqué le jour suivant pour celui de leur mort. Cet acte ne fut présenté qu'à soixante officiers qui leur étoient le plus affidés. Ils leur firent entendre que cette vengeance les intéressoit autant que ceux par qui elle étoit proposée; que les Aghuans avoient ordre de les arrêter tous le lendemain. Tous signèrent l'écrit, et promirent de se trouver à l'heure marquée pour l'exécution: c'étoit celle du coucher de la lune, environ la deuxième après minuit.

L'impatience d'attendre, ou l'envie de se signaler, attira au rendez-vous, avant le temps, quinze ou seize des conjurés. Ils entrèrent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant et brisant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Ils pénétrèrent jusqu'au lieu où dormoit ce prince infortuné : le bruit qu'ils firent en entrant le réveilla. Qui est-ce? s'écria-t-il d'une voix effrayante. Où est mon sabre? qu'on me donne mes armes. A ces mots, les assassins furent épouvantés et se retirèrent; mais à peine avoient-ils fait quelques pas que les deux chefs de la conjuration se présentèrent, et les ayant rassurés, les forcèrent à rentrer avec eux. Thamas n'étoit pas encore habillé; Mahomet Koulikan courut le premier, et lui déchargea un grand coup de sabre qui le renversa; deux ou trois autres suivirent cet exemple. Ce malheureux prince, nageant dans son sang, fit quelques efforts pour se relever, mais la force lui manqua: « Pourquoi me tuez-vous? s'écria-t-il; laissez-moi la vie, et tout ce que je possède est à vous. » Il parloit encore, lorsque Sala-Kan fondit sur lui le sabre à la main, et lui coupa la tête, qu'il remit entre les mains d'un soldat pour la porter à Ali Koulikan, qui étoit encore à Herat. Le soldat fut tué en chemin, et elle ne fut présentée au prince successeur que trois semaines après cet événement[1].

Ainsi périt, à l'âge de soixante-cinq ou soixante-six ans, après treize années de règne, le prince le plus riche du monde, la terreur de l'empire ottoman, le conquérant des Indes, le maître de la Perse et de l'Asie, le fameux Thamas Koulikan, respecté de ses voisins, redouté de ses ennemis, à qui il n'a manqué que d'être aimé de ses sujets. Sa barbe, peinte en noir, contrastoit avec ses cheveux qui étoient tout blancs. Il étoit d'un tempérament fort et robuste, d'une taille très-haute, et d'une grosseur proportionnée; il avoit le visage basané, moins arrondi qu'allongé, sans l'être pourtant trop; le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la lèvre inférieure un peu excédante, les yeux petits et perçans, le regard vif et pénétrant, la voix rude et forte, mais dont il savoit adoucir les sons, selon que le caprice ou l'intérêt le demandoient.

[1] Les auteurs ont beaucoup varié sur le jour de la mort de Nadir Schah. M. Langlès, entre autres, a donné plusieurs dates dans des ouvrages différens, publiés par lui. Le père Bazin est le seul qui ne varie pas.

Seul artisan de sa fortune, il ne dut qu'à lui-même son élévation. Malgré la bassesse de son extraction, il sembloit né pour le trône. La nature lui avoit donné toutes les grandes qualités qui font les héros, et une partie même de celles qui font les grands rois. On aura peine à trouver dans l'histoire un prince d'un génie plus vaste, d'un esprit plus pénétrant, d'un courage plus intrépide. Ses projets étoient grands, les moyens bien choisis, et l'exécution préparée avant même que l'entreprise éclatât : ses regards se portoient sur toutes les provinces de son royaume, rien ne lui étoit inconnu, et il n'oublioit rien. Les travaux ne l'abattoient point; il ne s'effrayoit pas des dangers; les obstacles mêmes et les difficultés entroient dans l'ordre de ses projets. Il n'avoit point de demeure fixe : sa cour étoit son camp; une tente formoit son palais; son trône étoit placé au milieu des armes, et ses plus chers confidens étoient ses plus braves guerriers. Les froids rigoureux de l'hiver, les chaleurs excessives de l'été, la neige et les pluies, la faim et la soif, les travaux et les périls, irritoient son courage et n'étonnoient point sa fermeté. On l'a souvent vu passer rapidement d'une frontière à l'autre; dans le temps qu'on le croyoit être occupé dans une province, il emportoit une victoire dans celle qui en étoit plus éloignée : intrépide dans les combats, il portoit la bravoure jusqu'à la témérité, et se trouvoit toujours au milieu du danger à la tête de ses braves, tant que duroit l'action, et à leur suite quand il falloit se retirer; le premier et le dernier sur le champ de bataille, il ne négligeoit aucun des moyens que la prudence suggère; mais il dédaignoit les ressources qu'elle se ménage, et ne comptoit que sur son courage et sa fortune. C'est par là que dans les actions d'éclat et dans les batailles importantes il décidoit la victoire en sa faveur. Voilà ses beaux endroits; c'est par là qu'il a mérité qu'un de nos écrivains[1] le comparât à Alexandre. Tant de brillantes qualités auroient fait oublier sa naissance, et à force d'admirer le monarque, on se seroit accoutumé peut-être à excuser l'usurpateur. L'avarice sordide, et les cruautés inouïes qui fatiguèrent sa nation et occasionnèrent sa perte, les excès et les horreurs où se porta ce caractère violent et barbare, firent couler bien des larmes et bien du sang

[1] M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

dans la Perse : il en fut l'admiration, la terreur et l'exécration. Il seroit difficile de décider de quelle religion il étoit. Plusieurs de ceux qui croient l'avoir mieux connu, prétendent qu'il n'en avoit aucune. Il disoit quelquefois assez publiquement qu'il s'estimoit autant que Mahomet et Ali ; qu'ils n'étoient si grands que parce qu'ils étoient bons guerriers, et qu'après tout, il croyoit avoir atteint le degré de gloire qu'ils avoient acquise par les armes.

Je n'ai jamais entendu parler de la façon dont il en avoit usé avec son père. Il le quitta de très-bonne heure, peut-être le perdit-il dans le temps de ses premiers exploits. Pour sa mère, il l'aimoit avec tendresse ; il en pleura la mort : sa douleur parut sincère ; et pour laisser à la postérité un monument éternel de son attachement et de ses regrets, à son retour des Indes, il fit bâtir une belle mosquée sur son tombeau.

P. S. Dans le détail des événemens principaux de la vie du célèbre Nader Schah, j'ai oublié, mon révérend père, quelques traits qui achèveront de vous donner une idée complète de la dureté de son caractère, et des trésors immenses qu'il avoit accumulés. Ayant entendu parler de la marine des Européens, il forma aussitôt le projet d'avoir une flotte sur l'Océan et une sur la mer Caspienne. Il acheta quelques vaisseaux des Anglois. Il voulut en faire construire d'autres à Bander-Abassy ; et comme il n'y a point de bois dans cette contrée, il en fit couper dans une autre province. Ses sujets furent contraints d'apporter à leurs frais ces pièces énormes pendant l'espace de trois cents lieues, et à travers des déserts affreux. Cette entreprise inutile fit périr des milliers d'hommes. Il réussit mieux sur la mer Caspienne, où il mit quelques vaisseaux : trois autres étoient commencés quand il mourut.

Il fit une autre entreprise aussi meurtrière pour ses sujets. Il les força de lui apporter de Tauris à Maschet et à Kalat, de grands blocs de marbre blanc : le trajet est de plus de deux cents lieues, toujours par terre et dans des déserts impraticables.

Rien n'égale les richesses qu'il avoit entassées à Kalat. Après sa mort, on apporta une partie de ses trésors à Maschet. Chaque chameau ne pouvoit porter que deux coffres d'argent monnoyé. Je les vis dans la place de Maschet. La magnificence de ses tentes étoit supérieure à tout ce qu'on nous raconte du luxe des anciens rois de l'Asie. Il y en avoit une entre autres brodée à fleurs sur un fond d'or, et surchargée de perles et de pierreries : elle étoit d'une hauteur et d'une longueur considérable. Ses trônes étoient magnifiques : celui qu'il avoit apporté des Indes est le plus riche que je crois que l'on puisse voir. Il a six pieds en carré sur dix de hauteur. On y voit huit colonnes toutes garnies de diamans et de perles. L'impériale, en dedans et en dehors, est chargée de rubis et d'émeraudes, surmontée de deux paons, qui ont à chaque bout des plumes de la queue une grande émeraude et des pierreries sans nombre, ajustées à peu près sur les couleurs différentes de cet oiseau. Ses cinq autres trônes étoient très-riches. Il en fit faire un qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillé en pierreries, et d'un fort bel ouvrage. Je vous envoie le plan de son camp. Le nouveau Sophi-Soliman, le troisième qui, depuis Thamas Koulikan, soit monté sur le trône, exige que je me rende à sa cour pour y être aussi son médecin. Si j'y vais, je m'instruirai de toute la suite de cette révolution, et je vous en enverrai le détail.

A Bander-Abassy, le 2 février 1751.

SECONDE LETTRE

Du frère Bazin, contenant les révolutions qui suivirent la mort de Thamas Koulikan.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Après la sanglante scène que je vous ai décrite dans ma dernière lettre, les conjurés et leurs complices se répandirent dans le camp, firent main-basse sur tout ce qui avoit appartenu à Thamas Koulikan, et n'épargnèrent aucun de ceux qu'ils soupçonnèrent d'avoir eu part à sa faveur. Ils entrèrent dans l'appartement de ses femmes, qui, tremblantes et éperdues, se jetoient aux genoux des meurtriers, et les conjuroient de ne point se diffamer eux-mêmes par une brutalité ou par des fureurs dont ils ne pouvoient retirer aucun avantage. On n'attenta ni à leur honneur ni à leur vie ; on se contenta de leur enlever les bijoux, les pierreries, et tout l'or dont Thamas leur avoit fait présent.

Du harem, les meurtriers coururent aux tentes des trois ministres qui avoient eu sa confiance : deux furent égorgés ; on épargna le

troisième. Il se nommoit Mayar-Kan. Ces ménagemens firent croire qu'il étoit d'intelligence avec eux, et qu'il avoit eu part à la conspiration. Le soupçon n'étoit pas mal fondé : on vit dans la suite cet homme intrigant et perfide, successivement ministre sous trois règnes, conserver trois fois la vie et sa dignité, en trahissant ses maîtres. Ces premiers meurtres furent suivis d'une confusion horrible dans tout le camp. On se voloit partout et l'on s'égorgeoit; on entendoit des cris affreux : le sang couloit de toutes parts ; l'appât du butin armoit l'avarice, et l'impunité irritoit la vengeance. Les quatre mille Aghuans que Thamas avoit chargé la veille d'arrêter les officiers de ses gardes ne pouvoient se persuader qu'il eût péri : ils coururent à sa tente pour le défendre; mais ils furent assaillis par ses gardes au nombre de six mille, auxquels quatre mille Persans s'étoient joints : ces braves étrangers soutinrent le choc avec un courage invincible, et, malgré l'inégalité du nombre, ils forcèrent leurs ennemis à la retraite. Étant entrés dans la tente de ce malheureux prince, à qui ils avoient voué leurs services et leur vie, ils n'y trouvèrent qu'un cadavre dont la tête étoit séparée, et nageant dans son sang. A cette vue les armes leur tombèrent des mains ; ils firent retentir l'air de leurs cris, et pensèrent enfin à se retirer. On les poursuivit, mais sans succès : ils partirent en bon ordre, et avec une valeur de désespoir qui les rendoit terribles.

Je me trouvai deux fois entre les combattans, au milieu des balles et des sabres ; mais j'échappai, sans autre accident que celui que je vais vous raconter en peu de mots. Deux domestiques m'étoient restés, dans l'espérance que je serois auprès du successeur de Thamas ce que j'avois été auprès de lui. Je sortis avec eux de la mêlée et du camp : à peine avois-je fait un quart de lieue, que six soldats dont j'étois connu se joignirent à moi : ils me promirent de me conduire en sûreté jusqu'à Maschet ; ils me dirent qu'ils espéroient pour ce service une récompense du nouveau roi, et que leurs têtes répondroient pour la mienne. Le cortége grossit bientôt ; ils se trouvèrent jusqu'au nombre de vingt-sept ou de vingt-huit.

Cette escorte m'inquiétoit, et je m'aperçus bientôt que ma défiance étoit juste. Le grand nombre de ceux qui, comme nous, se retiroient à Maschet, rendoit la route trop fréquentée pour qu'ils pussent faire aisément leur coup: c'étoit mon espérance ; mais ils trouvèrent un moment favorable, et le saisirent. Ils se jetèrent brusquement sur moi et sur les deux domestiques, que j'avois chargés d'une partie de mon argent : ils nous dépouillèrent et ne nous laissèrent que notre chemise : leur chef, qui étoit à quelques pas, leur crioit de nous égorger : j'avois une montre, je la donnai à l'un d'entre eux ; les autres la lui disputèrent ; nous échappâmes pendant ce débat : nous nous jetâmes dans un fossé profond, où un cheval ne pouvoit descendre. Ils auroient sans doute déchargé leurs fusils sur nous, s'ils n'avoient craint que le bruit n'en retentît trop loin : nous entendions leurs délibérations ; et au moment où nous craignions le plus, nous les vîmes s'éloigner. Une bannière de huit à neuf cents hommes qui parut sur une colline voisine les obligea à cette retraite.

Nous n'osions nous montrer dans l'état où ces brigands nous avoient mis. Nous attendîmes la nuit pour continuer notre route à Maschet. Cette route étoit de vingt-cinq grandes lieues, qu'il fallut faire à pied, dans des déserts affreux, et sans autre nourriture que quelques fruits sauvages. Je perdis dans cette aventure environ 12,000 livres, monnoie de France. Enfin j'arrivai à Maschet, où quelques amis nous donnèrent un asile, des habits, et les autres secours dont nous avions un extrême besoin.

Maschet est une des plus grandes villes de Perse, capitale de la province de Chorassan, et fameuse par une mosquée où est le sépulcre d'Iman-Héza, un des douze saints de la famille d'Ali. Les Persans ont autant de vénération pour lui que pour le grand prophète Mahomet, et ils se croient tous dans l'obligation de faire une fois dans leur vie ce pèlerinage, comme celui de la Mecque [1].

Après cette digression, je reviens à ce qui se

[1] On écrit aujourd'hui Mechehed ou Mechhed. Cette ville est la capitale du Khorassan occidental ou persan, depuis le XV[e] siècle. Elle avoit alors 100 mille âmes de population, elle n'en a pas le tiers aujourd'hui.

La mosquée d'Ali-ben-Moussa, que le père Bazin appelle Méza, est, comme il le dit, très-fréquentée des pèlerins mahométans. Cet Ali est le patron du royaume de Perse. Sa mosquée fut bâtie par Schah-Abas.

Mechehed a donné le jour à quatre beaux génies : le poëte Ferdoucy, le moraliste Gassali, l'astronome Nassireddin et le géographe Hanidullah Moustewsi.

passa dans le camp. Les grands du royaume, les généraux et les officiers des gardes, tinrent conseil et délibérèrent sur le choix d'un successeur. Les avis ne furent point partagés ; tous convinrent d'offrir la couronne à Ali-Koulikan, neveu de Thamas, à qui ils avoient déjà envoyé sa tête. Ils lui firent une députation solennelle.

Ce jeune prince étoit alors à Herat avec une armée de quarante mille hommes. On le soupçonnoit d'être le chef de la conspiration ; du moins est-il certain qu'il avoit refusé de venir à la cour ; qu'il étoit instruit du complot, et qu'il en attendoit le succès avec une impatience assez manifeste. Il n'étoit que le cinquième héritier : mais les dangers qu'il avoit courus sous le règne de son oncle, les mécontentemens qu'il avoit essuyés, l'opposition que l'on croyoit remarquer entre son caractére et celui de son prédécesseur, déterminèrent en sa faveur les suffrages et le choix. D'ailleurs il étoit à la tête d'un corps considérable de troupes qu'il avoit su s'attacher, et il paroissoit en état de remettre partout le bon ordre. Il témoigna aux députés sa reconnoissance, consentit à monter sur le trône, et prit le nom d'Adel-Schah, qui signifie le roi juste. Dès qu'il eut été reconnu et salué comme souverain par son armée, il quitta les environs d'Herat et vint aux environs de Maschet. Il ne voulut point entrer dans la ville de peur de l'affamer et d'y mettre la disette : il campa dans le voisinage.

Le séjour ne fut pas long : il ne se croyoit pas roi tandis qu'il ne seroit pas maître des trésors et des princes enfans de son oncle, qui pourroient lui disputer l'empire. Sa première expédition fut donc contre la forteresse de Kalat : on la regardoit comme imprenable ; il falloit pourtant l'attaquer. Il créa pour ce siége un nouveau général d'armée : ce premier choix ne fit pas honneur à son discernement. Il avoit pour confident intime un Géorgien nommé Zorab-Kan, l'objet de la haine des Persans, qui ne pouvoient souffrir qu'on les soumît à la domination d'un étranger, encore moins à celle d'un esclave. C'est à lui cependant qu'il confia le commandement des troupes pendant le siége. L'espoir du pillage fit dissimuler le mécontentement que ce choix avoit fait naître. Le siége fut poussé avec une vigueur extrême ; la trahison vint au secours de la bravoure, et en seize jours la place fut emportée.

Le nouveau roi se plaignoit déjà de la longueur de ce siége, lorsqu'un courrier envoyé par le général vint lui annoncer la prise de cette forteresse. Il ajouta que son maître attendoit les ordres du monarque, et sa décision sur le sort des princes prisonniers et des femmes du sérail. Adel-Schah ordonna qu'on fît mourir les deux fils aînés de Thomas Koulikan ; qu'on lui envoyât les autres enchaînés, et qu'on ouvrît le ventre à toutes les femmes du feu roi, et à celles de ses fils qu'on soupçonneroit être enceintes, de peur qu'elles ne donnassent à la famille royale quelques héritiers qui un jour disputeroient aux siens l'empire. L'ordre fut exécuté.

On lui envoya les princes : il les fit d'abord enfermer ; dans la suite il les empoisonna: Charok-Myrza, le plus jeune, âgé de quatorze à quinze ans, résista seul au poison, soit que son tempérament fût plus robuste, soit que la dose fût plus foible. Il étoit fils aîné du fils de Thamas Koulikan, et d'une fille de Schah-Thamas : son grand-père lui destinoit le trône, et il y avoit par sa mère des droits incontestables : malgré ces prétentions légitimes qu'il pouvoit un jour faire valoir, le nouveau roi crut n'avoir rien à craindre d'un tel rival, et dans un âge si tendre : il le laissa dans le sérail de Maschet, et l'y fit garder dans une étroite prison. Nous le verrons bientôt parvenir à la couronne, venger la mort de son grand-père, et ôter la vie à celui qui ne le croyoit pas capable de lui disputer le trône.

Adel-Schah s'y croyant bien affermi par le massacre des princes ses rivaux, entra comme en triomphe dans la ville de Maschet : il alla à la principale mosquée, où il arbora l'aigrette royale, aux cris et avec les applaudissemens de tout le peuple. Il avoit ordonné qu'on apportât à Maschet tous les trésors qui étoient à Kalat : on les déposa dans la place publique, où il les vit en sortant de la mosquée. On construisit ensuite dans la ville une espèce de citadelle, où ils furent enfermés : l'ouvrage fut achevé en trois mois. On creusa autour des fossés d'une largeur et d'une profondeur extraordinaire ; on les fortifia encore de boulevards, qui furent garnis d'une grande quantité de pièces d'artillerie : les ouvriers étoient payés avec une libéralité qui n'avoit

Les restes de Thous sont près de Mechched. Cette ville, si belle autrefois, est ruinée aujourd'hui Haroun el Réchyd y vint mourir.

point d'exemple dans la Perse ; car leur salaire fut le quadruple de celui qu'ils avoient coutume de recevoir dans les travaux publics ou particuliers où ils étoient ordinairement employés.

Il étoit à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral et bienfaisant. Délivrée des cruautés de l'oncle, la Perse espéroit beaucoup des qualités du neveu, et tout promettoit à ce jeune prince un règne heureux et tranquille. Il ne sut pas profiter de ces avantages ; son élévation l'étonna ; il fut ébloui par sa fortune, et l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur et de ses richesses, il les fit servir aux plus infâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. Ce Zorab-Kan dont j'ai parlé acheva de le rendre odieux.

L'élévation de cet esclave étranger excita la jalousie et l'indignation des grands seigneurs ; il étoit difficile de respecter un choix si déplacé. Né de la plus basse extraction, il n'avoit aucune des qualités qui pouvoient en couvrir la honte, et il en avoit toute la bassesse dans les sentimens. Les largesses d'Adel-Schah continrent les habitans de Maschet pendant les trois premiers mois de son règne : mais les vivres manquèrent dans la ville ; on en demanda à la nation des Kurdes. Ils en refusèrent ; et bien persuadés que ce refus leur attireroit une guerre sanglante, ils se retirèrent dans la ville de Coschan où étoient leurs magasins. Adel-Schah alla les y assiéger. Coschan se défendit long-temps ; les sorties furent meurtrières : mais l'artillerie fut si bien servie du côté du roi, que la ville fut enfin emportée ; les magasins furent ouverts : la disette cessa, et le roi revint triomphant à Maschet.

Mahomet Koulikan, auteur de la conspiration formée contre Thamas, en avoit tramé une contre lui. Le traître comptoit se frayer une route au trône. Adel-Schah l'avoit conservé dans sa charge de capitaine des gardes, et il l'avoit comblé de bienfaits. Averti du complot, et instruit du temps et du lieu marqué pour l'exécution, ce prince dissimula ; et de retour à Maschet, il fit arrêter le coupable. Après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, il lui fit arracher les yeux : Qu'on le conduise, ajouta-t-il, dans le harem des femmes du feu roi, elles demandent sa mort ; qu'elles s'en fassent elles-mêmes justice. A peine fut-il entré dans le sérail, qu'à la vue du meurtrier de leur ancien maître elles se jetèrent sur lui avec fureur : les poinçons, les ciseaux, furent les armes dont elles se servirent. Il ne cessa de souffrir que lorsqu'elles furent lasses de le tourmenter, et il mourut après avoir essuyé mille supplices.

Adel-Schah, dès les premiers jours de son règne, avoit envoyé son frère Ibrahim Mirza à Ispahan avec un détachement de 12,000 hommes pour s'assurer de cette ville, ouvrir les chemins, et tenir tout ce pays dans le respect et le devoir : il comptoit aller bientôt lui-même se montrer dans cette capitale ; toute sa cour se disposoit à le suivre ; mais il ne pouvoit se résoudre à abandonner son trésor, et il étoit difficile de le transporter. D'ailleurs la province de Chorassan étoit remplie de séditieux qui n'attendoient que son départ pour se révolter ouvertement : ses troupes, accoutumées sous Thamas Koulikan aux mouvemens, aux marches et aux combats, s'ennuyoient de leur séjour à Maschet, et murmuroient hautement de cette inaction. Un gros corps de celles qui étoient de la nation des Lores, demanda plusieurs fois la permission de se retirer dans son pays, situé aux environs d'Ispahan. Après avoir essuyé plusieurs refus, ils décampèrent au commencement d'une nuit avec tant de secret et de diligence, qu'ils avoient déjà fait dix lieues avant qu'on fût instruit de leur départ. Le roi, indigné de cette désertion, vouloit monter à cheval et les poursuivre lui-même : mais Zorab-Kan lui représenta que cet exploit n'étoit pas digne de lui ; qu'il étoit indécent qu'un grand prince se mît à la poursuite d'une poignée de fuyards ; qu'il le prioit de lui confier cette expédition, et qu'il espéroit le venger en peu de temps et avec éclat. Il partit en effet avec beaucoup de précipitation, et atteignit les fuyards vers la fin de la seconde journée. La marche s'étoit faite sans ordre, et toutes ses troupes n'étoient pas arrivées : mais Zorab étoit plus courageux que prudent ; il engagea brusquement l'action. Les Lores tournèrent tête et l'enveloppèrent ; presque tous les braves qui l'accompagnoient y périrent : il eut le bonheur d'échapper. Les Lores continuèrent tranquillement leur route : on prit seulement quelques fantassins et quelques cavaliers mal montés qui n'avoient pu suivre. Zorab-Kan déchargea sur eux sa vengeance, il leur fit couper la tête. Il y joignit celles de tous les mal-

heureux qu'il rencontra sur la route, et il les fit toutes porter à Maschet, comme un monument de sa victoire. Adel-Schah avoit promis 240 livres pour chaque tête de Lores qu'il apporteroit: il enchérit lui-même sur la cruauté, et ordonna de décapiter tous ceux de cette nation qui étoient restés dans la ville, sans en excepter les femmes et les enfans.

Enfin il songea sérieusement à son voyage. La retraite des Lores l'y détermina; il craignit que cette nation maltraitée ne formât un parti aux environs d'Ispahan : d'ailleurs il ne recevoit aucune nouvelle de son frère Ibrahim qui étoit dans cette capitale; ce silence lui causoit de l'inquiétude, et il commençoit à craindre une révolution dans sa fortune. L'hiver approchoit, et le voyage, différé plus long-temps, seroit devenu impossible. On partit donc le 7 décembre 1747. Il n'emporta avec lui que quelque argent monnoyé et ses bijoux les plus précieux.

Plus nous avancions vers Ispahan, et plus on entendoit parler de révolte. Elle étoit à craindre de la part de deux puissans rivaux: l'un étoit Fetali-Kan, Kadgear de nation, déjà maître de la province de Mazanderan; l'autre étoit Ibrahim Mirza, frère du roi. Il se détermina d'abord à attaquer le premier: c'étoit le moins dangereux. Il perdit à étouffer cette révolte cinq mois, qui mirent Ibrahim en état d'assurer le succès de la sienne. Adel-Schah fit de vains efforts pour l'attirer dans son camp; il lui écrivit les lettres les plus tendres; il lui mandoit qu'il ne pouvoit se persuader qu'un frère qui lui étoit si cher voulût se déclarer son ennemi; que leurs divisions seroient la perte de tous les deux; qu'il le conjuroit de se rendre auprès de lui; qu'il souhaitoit de le voir, et agiroit avec lui plus en frère qu'en roi. Il fit plus, il envoya Zorab-Kan à Ispahan, avec ordre de ménager tellement l'esprit de ce jeune prince, qu'il l'engageât à la démarche qu'il attendoit de lui : mais s'il ne pouvoit réussir par ces voies de douceur et de conciliation, il le chargea de l'arrêter sans éclat avec Sala-Kan, qu'il regardoit comme l'auteur de tous les complots. Le négociateur étoit mal choisi. Zorab-Kan laissa dans le vin échapper son secret : cette indiscrétion lui coûta la vie. Ibrahim chargea des officiers de confiance de le faire tuer dans le palais même, à la sortie du bain, et l'ordre fut exécuté.

Il comprit bien que cette mort alloit attirer sur lui toutes les forces de son frère; il sortit lui-même d'Ispahan avec toutes les siennes; les deux armées se rencontrèrent entre Téhéran et Casbin: le combat ne fut pas long, quoique les troupes fussent à peu près égales de part et d'autre. La trahison avoit préparé l'événement : dans le commencement de l'action, Adel-Schah fit paroître un courage et une valeur qui auroient sans doute décidé la victoire en sa faveur; mais après quelque foible résistance, ses meilleures troupes passèrent dans le parti ennemi; il fut obligé de prendre la fuite avec deux de ses frères qui avoient combattu toujours à ses côtés. On le poursuivit : il fut atteint et conduit au vainqueur, qui le fit d'abord charger de chaînes, et qui ordonna ensuite qu'on lui crevât les yeux. Cette bataille se donna au mois de juin 1748, un an après la mort de Thamas Koulikan.

Ce que le prince vaincu avoit de richesses fut pillé par les soldats; ils mirent son trône en pièces pour en tirer les diamans dont il étoit couvert. Le vainqueur fut proclamé roi : Miraslan-Kan, gouverneur de Tauris, qui lui avoit amené des troupes, n'attendit pas cette proclamation; il partit pour son gouvernement avec ses soldats, sans même prendre congé de ce prince. Cette démarche le rendit suspect, et l'on verra bientôt que les soupçons étoient bien fondés. Ibrahim Schah, qui, dans un commencement de règne, se croyoit obligé de ménager tout le monde, et surtout de ne point irriter les grands, souffrit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il retourna à Ispahan pour s'y faire reconnoître, conduisant avec lui son frère détrôné et aveuglé, comme le monument le plus certain de sa victoire.

Sa puisance n'étoit rien moins qu'établie: il envoya des gouverneurs dans les provinces; mais ils y étoient sans autorité; la licence des armes avoit répandu par tout l'esprit d'indépendance; les villes se faisoient la guerre entre elles, toutes les provinces étoient en proie à toutes les horreurs que produisent les guerres civiles. Il étoit encore campé auprès d'Ispahan lorsque la révolte du gouverneur de Tauris éclata. Ce rebelle avoit commandé les armées sous Thamas Koulikan, et il s'étoit acquis la réputation d'un de ses plus braves et plus habiles capitaines. Il se voyoit à la tête d'une armée considérable; et il ne doutoit pas qu'il

ne pût accabler un jeune prince sans expérience, et qui lui étoit redevable de la victoire remportée sur son frère. Ibrahim ne se laissa point intimider par les menaces et par la réputation de son ennemi ; il s'assura de la fidélité de ses troupes, et trouva le secret d'ébranler celle des soldats de son adversaire. Quand les mesures eurent été bien prises, il se mit en campagne ; il joignit le rebelle dans les environs de Tauris. Là, Miraslan-Kan éprouva le sort qui avoit perdu l'infortuné Adel-Schah : après quelques légères décharges, ses troupes l'abandonnèrent : toute sa valeur lui fut inutile. Forcé de prendre la fuite, il se sauva chez un de ses amis ; celui-ci, craignant de passer pour complice, avertit la nuit les officiers du roi ; ils vinrent le saisir dès la pointe du jour, et le conduisirent avec son frère et son fils à Tauris, où le prince étoit entré après sa victoire. Il lui demanda pourquoi il l'avoit trahi, et quelle espérance l'avoit engagé dans une révolte dont tout lui annonçoit le crime et le danger ? L'orgueilleux prisonnier ne daigna pas implorer la clémence du vainqueur ; dans les fers mêmes il ne répondit que comme il auroit pu oser répondre les armes à la main ; et il ne craignit pas de joindre l'insulte à la fierté. Le roi, saisi d'une juste indignation, ordonna de l'étrangler : il le fut dans le moment.

Tranquille de ce côté-là, et maître d'une des principales provinces de l'empire, Ibrahim-Schah y séjourna trois mois, pour faire plus aisément subsister son armée, pour y régler les affaires, et attendre des nouvelles sûres de ce qui se passoit dans la province de Chorassan. Les grands seigneurs, qui étoient à Maschet ou aux environs, firent sortir du sérail Charok-Mirza, ce petit-fils de Thamas Koulikan que Adel-Schah y avoit fait renfermer. Ils résolurent de le mettre sur le trône. Les officiers et les soldats à qui on avoit confié la garde des trésors transportés de Kalat dans cette ville, s'engagèrent dans la conspiration. La possession de tant de richesses étoit un grand avantage, et ce jeune prince s'en servit avec adresse pour augmenter le nombre de ses partisans.

Ceux-ci faisoient entendre au peuple que le ciel, par une espèce de miracle, ne l'avoit préservé de tant de dangers que pour le mettre sur un trône, où il auroit dû être placé après la mort de Thamas Koulikan son grand-père. D'ailleurs, ce prince donnoit de grandes espérances : il étoit bien né, d'un caractère heureux, et avoit toutes les qualités qui gagnent les cœurs et qui les attachent. Cet assemblage de circonstances formoit un préjugé favorable ; bientôt il réunit les vœux de la plus grande partie du royaume : il se trouva même des devins mahométans qui osèrent faire des prédictions en sa faveur, et annoncèrent vingt-quatre ans au moins d'un règne heureux et paisible. Ces prédictions flattoient agréablement le peuple, qui, fatigué de tant de changemens, ne soupiroit qu'après un gouvernement constant et uniforme. On envoya secrètement des lettres aux principaux officiers de l'armée d'Ibrahim-Schah, pour les sonder et les engager dans le parti qui venoit d'être formé. Les réponses que l'on reçut se trouvèrent conformes à celle que l'on désiroit : on se crut assez fort pour tenir la campagne. Les chefs des deux armées étant d'intelligence, pressoient de concert les deux rivaux de s'approcher. Charok-Mirza sortit de Maschet à la tête de ses troupes au commencement de juin 1749, et s'avança jusqu'à la frontière de la province de Chorassan. Ibrahim-Schah partit de son côté presque en même temps, avec toutes les forces de la province d'Adiarbejan pour venir à sa rencontre. La victoire étoit décidée avant la bataille : quelques décharges annoncèrent une action plutôt qu'elles ne la commencèrent ; l'armée d'Ibrahim suivit ses chefs, qui passèrent dans celle de son rival. Le prince, victorieux, ordonna de poursuivre le vaincu, dont la tête lui fut bientôt apportée. Le malheureux Adel-Schah, que son frère Ibrahim avoit détrôné, et qu'il traînoit par tout à sa suite, tomba entre les mains du vainqueur. Il fut conduit à Maschet ; il en avoit été gouverneur pendant deux ans sous le règne de son oncle. Devenu souverain, il y avoit distribué une partie de ses trésors, on l'y traita comme le dernier des misérables : il ne demandoit pour toute grâce que la vie, et on ne la lui laissoit que pour prolonger ses malheurs. Charok-Schah y arriva quelque temps après lui ; il le fit appeler, lui reprocha la mort de Thamas, le meurtre de tous les princes de sa famille, le poison qu'il lui avoit fait donner à lui-même ; ordonna ensuite qu'on le conduisît dans de vieilles masures voisines de la ville, et là il lui fit couper la tête.

Ceux qui avoit sincèrement à cœur les intérêts de Charok-Schah étoient d'avis qu'il se rendît au plus tôt à Ispahan pour y recevoir les hommages de la capitale : il y étoit attendu avec impatience, et cet empressement des peuples sembloit lui annoncer la soumission générale de toute la Perse. Mais les seigneurs de la province de Chorassau, à qui il étoit redevable de la couronne, souhaitoient qu'il restât à Maschet, du moins jusqu'à ce qu'on eût gagné ou forcé une nation voisine qui refusoit encore de le reconnoître. Il y resta contre l'avis, et malgré les prières de ses vrais serviteurs, et il fut victime de sa complaisance pour les autres. Il n'avoit pas encore joui pendant cinq mois du pouvoir suprême, que dans Maschet même où il se croyoit adoré, un parti se forma contre lui.

Un mollah ou docteur mahométan, nommé Mirza Mahomet, se disoit issu de la famille de Schah Sultan Hussein, et en cette qualité se prétendoit le légitime héritier du trône. Pendant le règne de Thamas Koulikan, il contrefaisoit l'homme simple et retiré, qui, renfermé dans l'étude et la pratique de la loi du grand prophète, ne craignoit que le commerce et l'entretien des hommes. Mais dès qu'il vit sur le trône un prince de quatorze à quinze ans, son ambition se réveilla ; et loin que la piété eût éteint dans lui la soif des honneurs, il s'en fit une voie pour y parvenir. Dans des entretiens particuliers avec les mollahs, il leur représenta que c'étoit non-seulement un avantage pour l'état, mais un devoir de religion, de ranimer les restes de la famille royale presque éteinte par l'invasion des Aghuans et par l'usurpation de Thamas Koulikan ; qu'il étoit le seul qui eût échappé aux violences de cet usurpateur ; que, devenu leur maître, il seroit leur appui ; que leur intérêt, autant que leur devoir, exigeoit d'eux une entreprise qui, en donnant à la Perse un souverain légitime, leur assuroit un protecteur puissant et généreux, et que s'ils le mettoient sur le trône de ses ancêtres, la première des lois, dont il donneroit l'exemple, seroit celle de la reconnoissance. Ces discours, répétés souvent à ses amis, et par eux répandus dans le public, firent l'impression qu'il attendoit sur les esprits. Il se forma un parti dans le peuple, à qui l'espoir du pillage donna bientôt des chefs. Par malheur pour Charok-Schah, le brave Emir-Kan qui l'avoit tiré de sa prison étoit absent : il avoit été obligé d'aller au secours de Herat qui étoit assiégée par les Aghuans : ces étrangers redoutables, qui avoient si bien servi Thamas Koulikan, avoient pénétré dans la Perse par le Candahar, sous la conduite d'un chef habile, et sous lequel ils se flattoient de conquérir une seconde fois cet empire. Cette dernière circonstance étoit favorable aux desseins ambitieux du perfide mollah, et tout sembloit conspirer à le porter sur le trône. Il y monta, mais ce ne fut pas pour long-temps ; il prit le nom de Schah-Soliman, et fit crever les yeux au prince détrôné. Le fidèle Emir-Kan, instruit de l'attentat, revint en diligence chasser l'usurpateur : la vengeance fut aussi prompte qu'elle étoit juste. Il se saisit du coupable et de ses deux fils : on leur arracha les yeux ; et après d'autres tourmens, on les renferma tous trois dans une prison, où la vie ne leur fut conservée que pour prolonger leurs supplices, dont le plus grand même étoit de vivre. Il fit visiter les yeux de Charok-Schah par les plus habiles médecins ; ils assurèrent que la fortune qui l'avoit si bien servi contre le poison qu'Adel-Schah lui donna, l'avoit servi encore contre la violence du rebelle, et qu'il verroit au moins d'un œil : Emir-Kan fit annoncer dans toutes les provinces de l'empire le rétablissement du roi légitime et l'espérance de sa prochaine guérison. On fit de grandes réjouissances dans toutes les villes : celle d'Ispahan signala son zèle ; elle se flatta d'être bientôt honorée de la présence et du séjour de son souverain. Elle n'eut pas cette consolation ; les médecins s'étoient trompés, le prince ne recouvra point la vue. Il renonça de lui-même à la couronne, que le brave et généreux Emir-Kan refusa de porter après lui.

Au milieu de ces changemens, Ispahan étoit assez tranquille ; Aboulfat-Kan, chef d'une nation de Lores, en étoit gouverneur depuis la mort de Thamas ; il s'entendoit bien avec le Mayar-Kan, dont je vous ai déjà parlé, et cette bonne intelligence contribuoit à entretenir la paix dont cette capitale seule jouissoit. Ali Merdon-Kan, chef d'une autre nation de Lores, ennemie de la première, vint y prendre ses quartiers : c'est ce même officier qui, deux ans auparavant, s'étoit séparé avec ses troupes de l'armée d'Adel-Schah dans les environs de Maschet. On craignit qu'il n'y fît quelques désordres, et on se préparoit à agir vi-

vement contre lui. Mais sur la nouvelle que Charok-Schah avoit nommé un de ses généraux pour y commander, il prévint, par une retraite volontaire, celle à laquelle on auroit pu le contraindre. Il ne perdit point l'espérance d'y rentrer, et y entretint toujours de secrètes intelligences, surtout avec le Mayar-Kan, dont la politique étoit de bien vivre avec tout le monde, d'attendre l'événement, et de se déclarer pour le plus fort.

Ali Merdon-Kan, qui vouloit toujours être à portée d'exécuter ses desseins, resta dans les environs de la capitale, ses troupes augmentèrent; il mit le siége devant la petite ville de Gaze, qui n'est qu'à trois lieues d'Ispahan. Il s'en rendit le maître et s'y fortifia. Selim-Kan, nommé gouverneur par Charok-Schah, venoit d'arriver. Il joignit ses troupes à celles d'Aboul-fat-Kan, ennemi déclaré du rebelle; il arma tout ce qu'il trouva d'hommes disposés à le suivre, et marcha en bon ordre pour reprendre Gaze : après dix jours de résistance, Ali Merdon-Kan, qui manquoit d'artillerie et de munitions, sentit bien qu'il seroit forcé; il amusa les assiégeans par des propositions, promit de rendre la ville à des conditions raisonnables, et demanda une conférence avec Selim-Kan lui-même, ou tel autre officier distingué que l'on jugeroit propre à une négociation sûre et avantageuse pour les deux partis. On convint du lieu, l'officier fut nommé; on indiqua le jour; mais il sortit la nuit avec ses troupes, et prit sans être inquiété le chemin de ses montagnes.

Il revint bientôt sur ses pas avec de nouvelles forces, menaça d'assiéger Ispahan même, et envoya des partis qui ravageoient toute la campagne, et faisoient des courses jusqu'aux portes de la ville. Les seigneurs qui s'y étoient renfermés, furent indignés de cette audace, et résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Ils sortirent en bon ordre avec un grand train d'artillerie, déterminés à l'attaquer; il fit semblant de fuir : on le poursuivit; et quand il jugea le temps ou le terrain favorable, il tourna tête, et engagea la bataille qu'il gagna. L'armée vaincue se retira en désordre, rentra dans Ispahan, et abandonna tout son canon : le vainqueur le tourna aussitôt contre la ville, et se présenta pour en faire le siége. Mais les bourgeois, qui étoient de garde dans cet endroit, soutinrent l'attaque, et firent sur lui de si terribles décharges, qu'il fut contraint de s'éloigner.

Repoussé de devant Ispahan, il tourna ses armes contre Julfa, qui n'en est qu'à deux petites lieues : c'est une ville dont tous les habitans sont chrétiens et gros commerçans; il comptoit emporter cette place de vive force. Mais tandis qu'il faisoit passer son artillerie à l'autre bord du canal, un de ses canons y resta embourbé : cet accident lui parut d'un mauvais présage; il retourna sur ses pas, et vint se présenter une seconde fois devant Ispahan. Alors il changea le lieu de son attaque; il n'avoit pas le demi-quart des troupes nécessaires pour investir cette grande ville; il abandonna le quartier de la rivière, fit braquer plusieurs pièces de canon vers la porte de Totchi, et la fit battre deux jours de suite avec une extrême vivacité. Il fit ses approches à la faveur de son artillerie; mais les intelligences qu'il avoit dans la place avancèrent plus le succès que tous les efforts qu'il faisoit contre elle. Le troisième jour, trente-unième de mai, la porte lui fut ouverte par quelques-uns de ses partisans : ses troupes y entrèrent; elles se répandirent dans tous les quartiers, et y commirent les plus horribles désordres. Aucun asile ne fut respecté, personne ne fut épargné; il n'avoit promis le pillage que pour vingt-quatre heures; il dura trois jours : ce n'est qu'à ce moment qu'il entra dans la ville; il alla droit au palais, et s'y logea. Les seigneurs s'étoient renfermés dans la citadelle, résolus de la défendre; mais il leur offrit une capitulation avantageuse qu'ils acceptèrent.

Quelques jours après il assembla toute la noblesse et les principaux habitans de la ville. Vous voyez, leur dit-il que chaque province vous donne à son gré un souverain : Ispahan, qui est la capitale, a plus de droit que les autres d'en choisir un qui soit en même temps le leur. Donnez vos suffrages avec liberté; je vous promets sur ma tête de défendre et de maintenir sur le trône celui que votre choix y aura placé. Plusieurs de ceux qui composoient l'assemblée répondirent qu'il falloit remettre l'empire à celui qui étoit le plus en état de le soutenir et d'y conserver la paix; que le sort des armes lui avoit donné la couronne, et qu'ils joignoient leurs suffrages à celui de la victoire. Non, leur répondit-il aussitôt, je n'aspire point à cet honneur; mon ambition se borne à éta-

blir un maître digne de nous commander, et à lui obéir le premier. Je sais qu'il y a dans cette ville trois enfans issus de nos anciens sophis ; ils vivent inconnus, dans l'indigence et dans l'obscurité ; il est de l'honneur et de l'intérêt de la nation d'être gouvernée par les descendans de ses rois ; et ceux-ci en sont d'autant plus dignes, qu'outre le droit de la naissance, ils auront appris de leurs malheurs mêmes à soulager les nôtres : choisissons un des trois pour notre roi, et rougissons de ne l'avoir pas choisi plus tôt. Un procédé si noble lui attira les applaudissemens de toute l'assemblée. L'aîné de ces princes avoit trente ans ; mais ses défauts et ceux du second firent donner la préférence au cadet, alors âgé de dix-huit à vingt ans. Il avoit toutes les qualités qui annoncent un bon prince. On fit venir la mère ; on lui ordonna de produire son fils. A cette nouvelle inattendue cette mère parut désolée : A quoi pensez-vous, s'écria-t-elle en pleurant ; mes enfans ne sont pas faits pour régner : nous avons toujours vécu dans la paix ; laissez-nous notre indigence et notre tranquillité. Ah ! plutôt que de l'élever sur un trône encore teint du sang de ceux qui l'ont précédé, faites creuser un tombeau, et ordonnez qu'on y ensevelisse et le fils et la mère.

Ne craignez rien, lui répondit Ali Merdon-Kan : amenez votre fils ; mes jours vous répondent de sa vie et de la vôtre. Elle alla chercher son fils. Le vainqueur lui attacha lui-même de ses propres mains l'aigrette royale, le fit proclamer roi, et lui donna le nom de Schah-Ismaël. La joie fut générale dans toute la ville : les commencemens de cet empire ont déjà justifié ce choix. Ali Merdon-Kan en a toute la gloire, il en goûte le plaisir sous un prince qui lui en marque avec éclat sa reconnoissance ; et, devenu le premier de ses sujets, il se croit plus heureux que s'il étoit roi lui-même. Dieu veuille, pour le bonheur de la Perse, conserver long-temps ce jeune prince sur le trône !

Quelques jours après ce grand événement, je partis pour Bander-Abassy, dans l'espérance de recouvrer quelques sommes d'argent prêtées par nos supérieurs aux Arméniens, et de trouver quelques aumônes dont notre mission a un besoin extrême. De là, je me suis rendu à Goa, et c'est de cette capitale des Indes portugaises que je vous envoie ces mémoires. Je me recommande à vos saints sacrifices ; et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE DU P. GRIMOD,

MISSIONNAIRE JÉSUITE,

AU P. BINET.

Rigueurs exercées contre les chrétiens.

A Ispahan, le 20 août 1750.

Enfin, mon révérend père, après un an et huit mois de voyage, me voici dans la capitale de la Perse. Je ne vous dirai pas ce que j'ai eu à souffrir des hérétiques, des infidèles et des voleurs ; je dois le taire, de peur qu'il ne me soit dit un jour : Vous avez reçu votre récompense. Mais ce ne sont là que les commencemens et l'apprentissage d'un missionnaire. Ce que je vois ici, et ce qui regarde notre mission entière, annonce bien d'autres disgrâces, et ne se doit pas passer sous silence. Depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis qu'est monté sur le trône Thamas Kan, ou Thamas Koulikan, ou Nader Schah, car il avoit tous ces noms et bien d'autres encore ; depuis, dis-je, environ vingt ans, toutes sortes de calamités ont commencé à fondre sur ce pays, et par conséquent la mission a aussi commencé à souffrir, et a vu peu à peu son peuple, ou périr, ou se disperser et se retirer dans d'autres contrées. Une infinité de personnes sont mortes de faim ou sous les coups ; plusieurs ont pris la fuite ; et Ispahan, où l'on comptoit, comme tout le monde sait, près de deux millions d'âmes, est réduit à vingt ou trente mille tout au plus [1].

Mais les misères passées ne sont rien en comparaison de celles dont je suis aujourd'hui le témoin oculaire. Dieu semble avoir livré ce royaume à la fureur de ses ennemis. Les Persans ne sont plus. Des peuples appelés *Cords* [2], accoutumés aux vols et aux rapines dès l'enfance, se sont emparés de leur gouvernement, et sont presque partout les maîtres. Les Persans ne gardoient plus ni justice ni lois ; mais les peuples dont Dieu se sert pour les châtier, sont encore plus méchans qu'eux. Leur chef, nommé Ali Merdon-Kan, s'est emparé d'Ispahan

[1] Nous avons indiqué d'autres nombres et qui paroissent plus sûrs dans une note sur la Perse.

[2] Kourdes.

après trois jours de siége. Ce fut le premier jour de juin de cette année qu'il s'en rendit le maître. Relisez dans les histoires les descriptions les plus vives et les plus énergiques de pillage et de saccagement des villes, et vous y trouverez tout au plus la moitié des cruautés qui se sont exercées dans ce jour malheureux, où ce chef de bandits entra dans cette capitale.

La vue seule de cette ville infortunée est capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs. On n'y voit que ruines sur ruines. Vous y faites deux ou trois lieues sans trouver une seule maison habitée. Je dis deux et trois lieues, parce que l'étendue d'Ispahan est immense; sans compter les faubourgs ou villages qui y sont contigus : il a sept à huit lieues de circuit; et il en aura au moins vingt si vous comptez ses faubourgs. Julfa, par exemple, est lui seul aussi grand et même plus grand que Lyon. Le faubourg où sont restés tous les chrétiens, tant hérétiques que catholiques, fut épargné dans le désastre général, et n'a point été, comme le reste de la ville, abandonné au pillage. Mais, à cela près, il a peu gagné à ce prétendu ménagement. Le vainqueur barbare en a exigé des contributions si exorbitantes, et avec tant de férocité, qu'à cet égard il auroit presque mieux valu qu'il l'eût livré au pillage. Alors les habitans auroient soustrait à l'avidité du soldat une infinité de choses précieuses; et ils l'auroient fait avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y a pas une maison, tant de Persans que d'Arméniens, où il n'y ait des caches souterraines. C'est une précaution singulière que l'on prend ici en bâtissant les maisons, et qui est souvent plus nuisible qu'utile : car dès qu'on exige de l'argent, soit par impôt, soit pour quelque autre raison que ce soit, ceux à qui on en demande ont beau dire qu'ils n'en ont pas, on les charge de coups de bâton; on les contraint, ou de déterrer ce qu'ils auroient caché, ou d'emprunter ce qu'ils n'ont pas; et quand ils ont donné ce qu'on vouloit, on recommence encore à les frapper. Combien y en a-t-il qui sont morts sous les coups!

Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés; et si elles ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons, ayant appris qu'il y avoit un nouvel impôt, s'enfuirent tous, et nous laissèrent exposés aux soldats qu'on avoit envoyés. Ne soyez pas surpris de la frayeur du peuple en pareilles circonstances, elle n'est que trop raisonnable. Il sait les ordres étranges que reçoivent ces soldats quand on leur donne la commission d'aller chercher des sommes d'argent : « Prends telle somme, dit-on à chacun d'eux, dans tel endroit. Si tu ne trouves personne, prends chez le voisin. Si le voisin n'y est pas, tire des pierres mêmes la somme commandée; mais ne reviens pas sans l'apporter, autrement c'est fait de toi. » Jugez à quelle violence doivent se porter des hommes déjà cruels par eux-mêmes, lorsqu'ils ont reçu de semblables ordres, et qu'il s'agit en effet de leur propre vie.

Ils vinrent donc dans le quartier où ils devoient exiger de l'argent; et n'ayant trouvé personne, ils entrèrent par ruse dans notre maison, conduits par un enfant qui la leur indiqua.

Le premier qu'ils rencontrèrent fut le frère Bazin, médecin et chirurgien; ils se jetèrent sur lui, et le maltraitèrent avec la plus horrible inhumanité; ensuite ils dirent ce qu'ils demandoient. Il leur falloit cent écus : « Donne, disoient-ils, donne sur-le-champ; il les faut créer si tu ne les a pas, ou nous les tirerons de ta peau. » Cependant les coups redoubloient sur les épaules et sur les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avoit d'argent; et comme ce n'étoit, à beaucoup près, la somme qu'ils exigeoient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le père Duhan, notre supérieur, ne sachant pas la langue persane, leur parla par interprète. Ils le frappèrent, le lièrent à un pilier, et se mettoient en devoir de lui donner la bastonnade sous les pieds : il les avoit extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étoient, ils en eurent pitié; et, après deux ou trois coups, ils le laissèrent. Mais cet accident cruel fit sur un corps affoibli une si forte impression, que huit jours après il mourut : c'étoit un missionnaire parfait; non-seulement les catholiques, mais encore les hérétiques le regardoient comme un saint. Les pleurs et les regrets dont sa mort a été suivie font l'éloge le plus complet de ses vertus.

A peine avions-nous achevé ses funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du gouverneur vint à notre maison avec un chrétien; ils nous dirent qu'ils avoient

beaucoup de peine à empêcher les soldats d'entrer chez nous, et qu'il falloit donner actuellement douze livres pesant d'argenterie sans qu'il y manquât une seule once. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre église, à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux.

Nous sommes donc sans ressource, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions, obligés à vendre les meubles, les habits, enfin les arbres de notre jardin pour subsister; n'ayant pas même de quoi acheter du riz, qui est la nourriture commune des pauvres dans ce pays-ci. Mais toutes ces misères ne nous attaquent qu'à l'extérieur. La paix que Dieu nous fait goûter dans le fond du cœur nous les rend supportables, et nous les fait même désirer. La faim, la soif, la pauvreté, doivent être l'aliment d'un missionnaire. Malheureux celui qui n'achète pas à ce prix l'honneur et la gloire d'annoncer l'Évangile aux nations étrangères!

Cependant tout fuit, tout se cache. Nous avions des protecteurs dans la compagnie hollandoise et dans messieurs les Anglois établis ici pour le commerce; mais ils se sont retirés, comme ont fait aussi tout ce qu'il y avoit de ministres étrangers. Les pères augustins et les pères capucins ont pris le même parti. Il ne reste plus qu'un père carme et un père dominicain, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus étroite.

Tel est, mon révérend pére, l'état actuel de la Perse. Tous les jours nous entendons dire: « On a fait arracher les yeux à un tel seigneur; on a fait battre celui-là jusqu'à la mort; cet autre a été poignardé. »

Depuis la mort de Nader-Schah, il y a eu cinq rois. Trois ont été massacrés, le quatrième aveuglé, le cinquième a été proclamé depuis peu. Il passe sa vie dans son harem avec sa mère, ses sœurs et ses femmes, et ne se mêle de rien. Il n'a été fait roi, dit-on, que pour la montre, et pour donner occasion à ceux qui l'obsédent de tirer des sommes considérables des villes éloignées d'Ispahan. Les grands ici sont versés dans toute sorte de fourberies. Ils envoient un courrier à dix ou vingt lieues. Là, il se tient caché quelque temps, et fait ensuite semblant d'arriver d'une province éloignée; il raconte que le pays est révolté; et, en conséquence, sous prétexte de lever des troupes, on exige des contributions énormes. Après cette scène, on en joue une autre, et le dénoûment est toujours quelque levée d'argent.

Pour nous, au milieu de tant de maux, nous nous soutenons par la patience; mais étant sans appui du côté des hommes, et tous nos chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous soyons bientôt contraints d'abandonner entièrement un royaume où il n'y a plus que crimes, brigandages et confusion. Il n'y a point de jour où l'on ne s'efforce d'enfoncer notre porte pour nous piller. Nous ne pouvons sortir qu'en cachette; et à combien de dangers et d'insultes ne sommes-nous pas exposés! Si nous quittons la Perse, nous irons ailleurs porter l'Évangile. Nous trouverons dans les Indes de quoi exercer notre zèle.

Mais si, comme je l'espère, nous restons à Julfa, quoiqu'il n'y ait presque plus de catholiques, je ne manquerai pas de travaux à entreprendre pour la gloire de Dieu. Il y a des hérétiques en grand nombre, ou plutôt il n'y a qu'eux. Je puis instruire et catéchiser. J'ai appris dans ce dessein l'arménien, langue aisée en comparaison de l'arabe. Au reste, les hérétiques sont ici d'une opiniâtreté qui passe toute expression. La raison, c'est qu'ils ont ici vingt-quatre églises et beaucoup de prêtres de leur secte, qui les entretiennent dans l'erreur, et surtout dans une haine mortelle contre nous. D'ailleurs, ces prêtres sont puissans et ont fait des lois terribles contre ceux qui désertent leurs églises. Il les excommunient, les maudissent et font tomber sur eux des impôts excessifs. La seule crainte de ces impôts est le plus fort lien qui les retienne dans leur dépendance. Si quelqu'un vient à changer, il est sûr que sa maison est ruinée de fond en comble. J'en ai vu un triste exemple dans une femme que le père Duhan avoit retirée de l'erreur avec toute sa famille. Les impôts ont fondu sur elle; de sorte qu'elle s'est vue réduite à la mendicité, et ses enfans contraints d'abandonner le pays. Elle a néanmoins persévéré; mais il en est peu qui soient assez fidèles à la grâce, pour se rendre capables d'une résolution si généreuse.

On distingue parmi les Arméniens deux sortes de prêtres: les uns sont mariés, et sont pour la plupart des ignorans; les autres, qui ne sont pas mariés, se nomment *Vasta-Pietes*, et

c'est de ce nom qu'on nous appelle. Ils ont quelque ombre de science. Il y a parmi eux des évêques ; et l'église romaine les reconnoît les uns et les autres pour véritablement prêtres lorsqu'ils rentrent dans son sein. Cependant rien n'est plus criminel que la manière dont ils arrivent au sacré caractère. Celui qui a beaucoup d'argent est sûr d'être prêtre, lui et toute sa famille, s'il le veut. J'oubliois de dire que cinq fois par an, ces mêmes prêtres et évêques nous excommunient en public et lancent sur nous toutes sortes d'anathèmes. Ils excommunient aussi saint Léon et le concile de Calcédoine. Ils ne croient point de purgatoire, ni de jugement particulier, ni de procession du Saint-Esprit. Ils ne croient qu'une nature en Jésus-Christ. Ils soutiennent encore d'autres hérésies absurdes et monstrueuses. Quand je les aurai un peu plus fréquentés, je serai en état de vous donner à cet égard des connoissances plus détaillées. Je suis, etc.

LETTRE

ÉCRITE PAR LE P. DESVIGNES,

MISSIONNAIRE JÉSUITE,

AU P. ROGER,

PROCUREUR DES MISSIONS DU LEVANT.

Ispahan et Julfa.—État des missions en Perse.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous avez demandé à notre père supérieur des nouvelles de nos missions de Perse, et surtout de celles de Julfa. Comme ses occupations différentes ne lui permettent pas de vous faire une réponse aussi prompte et aussi détaillée que vous pouvez la souhaiter, il veut bien se décharger sur moi de ce soin. Je saisis volontiers cette occasion de satisfaire votre empressement. Vous verrez par la relation simple et fidèle que j'ai l'honneur de vous adresser, et les circonstances critiques où nous nous sommes trouvés ces dernières années, et l'état présent de la religion chrétienne dans cet empire.

Ispahan, capitale du royaume de Perse, étoit autrefois une ville aussi grande et presque aussi peuplée que Paris ; mais depuis la révolte des Aghuans, elle n'est plus ce qu'elle étoit du temps des sophis. Les manufactures d'étoffes d'or et d'argent sont presque entièrement tombées ; et le nombre des ouvriers qui travaillent à ces tapis précieux qu'admire l'Europe est beaucoup diminué. Quoique cette ville soit à demi ruinée, on y voit cependant encore de beaux édifices dans le goût asiatique, et quelques restes de son ancienne splendeur.

La ville de Julfa, où est établie notre mission, est comme un faubourg de cette capitale, et n'en est séparée que par les jardins du roi ; mais ces jardins ont presque une lieue de longueur, et bordent des deux côtés le grand chemin qui y conduit, et qu'on appelle *Chakback*. Au milieu de ce chemin, est un ruisseau, ou plutôt un canal, et de distance en distance de grands réservoirs ; des arbres fort hauts, qu'on appelle chinars, forment à droite et à gauche un ombrage ; entre ces arbres sont des espèces de parterres, mais sans compartimens. Ces parterres ornés autrefois de fleurs, ne sont plus semés que de gazon depuis l'absence et l'éloignement du roi. Au bout de ce chemin, on trouve un pont de pierre de dix-huit ou vingt arches, fort beau et fort long. De ce pont jusqu'à Julfa, il n'y a pas plus d'un quart d'heure et demi de chemin.

C'est dans ce faubourg, ou plutôt dans cette petite ville, qui contient environ dix mille âmes, que demeurent les Arméniens ; elle est divisée en trois quartiers différens, dont le principal et le plus grand est Julfa, qui lui donne son nom ; le second est Erivan, et le troisième Tauris. Ces deux derniers s'appellent ainsi du nom des deux villes dont les habitans ou les marchands sont venus s'établir dans cette ville.

On compte dans Julfa vingt-deux églises arméniennes ; chacune a ses prêtres qui la desservent. Je ne comprends point dans ce nombre les trois églises des missionnaires francs, ni l'église catholique du rit arménien, appelée communément l'église des *Cherimens*, parce que ce sont les premiers chefs de cette illustre famille qui l'ont fait bâtir. Dignes héritiers de la piété et de la religion de leurs pères, les enfans en soutiennent encore aujourd'hui avec honneur le nom et la réputation. MM. Aroution, Léon et Petros, forment la principale branche de cette famille nombreuse et respectable ; et ces trois frères sont les plus fermes

appuis de la foi. Ils la défendent par leur crédit, ils l'étendent par leur libéralité; et c'est à la protection déclarée qu'ils donnent aux catholiques, que les missionnaires doivent une partie des conversions qu'ils opèrent. Dans le détail que je vais vous faire des persécutions que nous avons eu à essuyer, j'aurai occasion de vous parler de leur générosité et de leur constance; et vous verrez qu'ils se font une gloire non-seulement de protéger la religion, mais de la pratiquer et de souffrir pour elle.

Les Arméniens sont de toutes les nations de l'Orient, et peut-être du monde entier, la plus commerçante. Ils sont répandus dans toute l'Asie, et ont presque partout des établissemens. Ils entendent bien le négoce; ils sont pour la plupart flegmatiques et froids, comme les autres asiatiques, et il est rare de les voir se quereller; ils sont sobres, mais superstitieux pour les viandes qui étoient défendues aux Juifs. Le christianisme n'a pu détruire ce préjugé. Ils ont une confiance aveugle dans les vertabiets qui sont leurs docteurs et leurs pasteurs; mais par malheur ceux-ci n'ont d'autre science que celle qu'ils ont puisée dans leurs livres hérétiques, et ils croient plus à ces livres qu'à l'Évangile.

Les Arméniens ont beaucoup d'extérieur de religion, des jeûnes fréquens et des prières publiques soir et matin. Ils croiroient commettre un péché, s'ils ne faisoient le signe de la croix en passant devant une église. Les femmes vont en baiser la porte; et si les fêtes ou dimanches elles ont manqué la prière et la messe, elles croient ce péché réparé par cette marque de culte et de piété. Les hommes ont presque toujours le chapelet à la main, mais plus par contenance que par dévotion; ils regardent comme une chose honteuse de lire à l'église dans un livre de prières; les femmes se font un honneur de ne savoir ni lire ni écrire. Les sermens sont plus communs dans leur bouche que dans celle de leurs maris.

Un autre défaut, et c'est le dominant de la nation, elle est intéressée à l'excès. Parmi ces peuples, l'amour du gain l'emporte sur tout le reste : on ne prête qu'à de gros intérêts; on ajoute l'intérêt à la somme, et on prend l'intérêt de l'intérêt même. Ces usures ne se font que par les schismatiques; les catholiques se font un point de conscience de s'en abstenir. Les prêtres arméniens ne sont ordonnés qu'après leur mariage; ce qui fait que la simonie entre presque toujours dans l'exercice de leur ministère. Chargés quelquefois d'une nombreuse famille qu'il faut faire subsister, ils n'administrent pas de sacremens sans être auparavant convenus de la somme qui sera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conventions quand il s'agit d'enterrement, surtout pour les gens du peuple : ils ne composent pas avec les riches et les grands, parce qu'ils sont sûrs d'un salaire considérable. Ils sont effectivement bien payés; les enterremens coûtent ici fort cher, parce qu'ils se font avec beaucoup d'appareil : cela flatte la vanité de la nation.

Les évêques et les vertabiets sont tous religieux; ils demeurent dans des monastères, et tous sont habillés de la même façon. Le mot de vertabiet signifie, en langue arménienne, maître ou docteur. On ne nomme pas autrement les évêques. Ils n'ont pour marque de distinction que le bâton pastoral qu'ils tiennent en main lorsqu'ils prêchent. Le supérieur du monastère est toujours évêque; et, quand il sort, un novice porte devant lui le bâton pastoral. Ces monastères ont de grands jardins qui produisent beaucoup, et ils reçoivent des aumônes considérables. Les prêtres qui sortent de Julfa pour aller dans les Indes desservir les églises arméniennes, sont obligés de leur donner deux tomans, c'est-à-dire quarante écus de notre monnoie. Le nombre de ces prêtres est grand. Outre cela, tous les ans quelques-uns de ces évêques parcourent les villages, et ces visites ne sont point infructueuses.

Le patriarche a seul le droit de consacrer les évêques, et il les consacre pour de l'argent, comme c'est pour de l'argent qu'ils ordonnent eux-mêmes les prêtres. Pour son élection, il faut le consentement des Arméniens de Julfa et de ceux de Constantinople, parce que sa juridiction s'étend sur la Perse et sur la Turquie. Il a besoin d'être confirmé par la Porte; et quand il va prendre le firman, ou la patente du grand-seigneur, on dit qu'il se sert de cette formule impie et insensée : « Je demande de votre vraie loi, le pouvoir et l'autorité sur ma loi fausse. » Ce chef des Arméniens schismatiques demeure ordinairement dans son monastère; il n'en sort que pour aller distribuer le saint chrême à différentes églises, mais il ne le distribue qu'à prix d'argent. La conduite de ces prêtres schis-

matiques, comparée avec le zèle désintéressé des missionnaires, fait un contraste honorable à la religion, et commence assez souvent des conversions parmi ceux à qui des préventions violentes ne ferment pas entièrement les yeux à la vérité.

Ces conversions excitent des persécutions fréquentes : la mission en essuya une bien longue il y a quelques années.

Le mariage d'un nouveau catholique fait en secret par les missionnaires, et l'instruction d'un jeune prosélyte qui vouloit embrasser la religion des Francs, allumèrent la fureur des vertabiets. Ces schismatiques irrités délibérèrent entre eux sur les moyens de rendre les missionnaires méprisables, et de les faire passer dans l'esprit du peuple pour des imposteurs. Après la Pâques de 1738, ils députèrent cinq de leurs prêtres à monseigneur notre évêque, pour le prier, de la part des vertabiets, de vouloir bien consentir à une dispute publique sur la religion, en présence des principaux de l'une et de l'autre communion. Le prélat, homme de mérite et d'érudition, n'auroit pas balancé à l'accepter ; mais comme il a vieilli dans les missions, il connoissoit le caractère de nos adversaires, et il perça le motif de cette demande. Il savoit que ces sortes de conférences sont au moins inutiles ; que la véritable religion peut y perdre ; que l'hérésie n'y vient que par esprit de haine, n'y cherche que le tumulte, n'en sort qu'avec plus d'indocilité, et en répand toujours dans le public des rapports infidèles. Il en avoit un bel exemple dans la personne d'un religieux de son ordre.

Ce père, carme déchaussé, homme savant et fort versé dans l'étude de la langue arménienne, avoit accepté, il y a quelques années, un pareil défi, pourvu qu'on n'eût point d'autres livres que la Bible, et que tout se décidât par l'Écriture sainte. Les vertabiets avoient fait semblant d'y consentir. Au jour marqué on se rendit à l'église assignée ; mais le père fut bien surpris quand il vit entrer le vertabiet, son antagoniste, tenant à la main le livre d'un patriarche hérétique : Ce n'est pas là, dit-il, notre convention ; vous savez que nous nous sommes engagés à ne recevoir d'autre témoignage que celui des livres saints. Il ne s'agit pas de convention, répondit le vertabiet, le témoignage de mon auteur vaut bien tout autre témoignage ; puis adressant la parole au peuple : Vous voyez, s'écria-t-il, que ce missionnaire ne sait rien, et qu'il est inutile de disputer contre lui. Mille voix confuses annoncèrent aussitôt sa prétendue victoire, et ne permirent pas au missionnaire de se faire entendre. Il fut insulté et chassé de l'assemblée ; et il passa pour constant qu'il n'avoit pas pu répondre. Cette histoire, dont la mémoire est encore ici toute récente, détermina le prélat à refuser la conférence proposée. Les députés revinrent le lendemain à la charge ; ils s'adressèrent à notre père supérieur. Ils en reçurent la même réponse.

Ce refus n'étoit cependant pas absolu. Monseigneur l'évêque et le père supérieur proposèrent qu'on mît de part et d'autre les difficultés et les réponses par écrit, et que ces écrits respectifs fussent signés par les principaux de Julfa : c'étoit le moyen de bannir le tumulte et d'établir la vérité. Ce n'étoit pas là ce que vouloient les schismatiques. Ils rejetèrent la proposition, et cherchèrent d'autres voies pour perdre et les missionnaires et les catholiques. Thamas Koulikan étoit parti pour la conquête des Indes ; son fils gouvernoit à Maschet en son absence ; ils y envoyèrent un vertabiet et un prêtre qui accusèrent les missionnaires d'en imposer au peuple, de débaucher les sujets du roi, de servir d'espions aux cours de l'Europe, d'ourdir des trames secrètes, et de former des conspirations contre l'état. Telles étoient à peu près les plaintes qu'ils avoient portées contre nous. De pareilles accusations, intentées par des hommes que leur caractère paroissoit rendre dignes de foi, firent impression sur l'esprit du jeune prince : il renvoya la requête au gouverneur, avec ordre d'examiner les chefs d'accusation, et, s'ils étoient vrais, de bannir les missionnaires du royaume. Munis de ces ordres, et instruits des dispositions de la cour, le prêtre et le vertabiet revinrent. Ils se vantoient d'un triomphe commencé, et se flattoient de le rendre bientôt complet. Ils firent assembler les principaux de leur secte : à leur tête étoit le calanther ; c'est le juge de la ville ; on le choisit toujours parmi les hérétiques. On tint conseil, et il fut résolu qu'on iroit incessamment à Ispahan, communiquer au gouverneur les ordres qu'on avoit obtenus.

Il fut ravi d'engager l'affaire dont il espéroit tirer lui-même un avantage considérable. Il ordonna au dérogat de Julfa, qui est un officier

persan, préposé par le roi pour veiller sur les différends qui peuvent survenir, de se transporter sur les lieux, et d'examiner par quel ordre les pères s'étoient établis en Perse. Le dérogat obéit, et fit appeler les missionnaires. Nous y allâmes tous, et monseigneur l'évêque porta les différens ordres des rois qui nous avoient honorés de leur faveur et de leur protection : on les lut, et on nous renvoya. Nous croyions la chose finie; mais le lendemain la scène changea. Le dérogat, le calanther, et deux des Arméniens les plus accrédités de la ville s'étoient rendus au monastère, d'où ils envoyoient appeler tous les catholiques les uns après les autres. De tous les missionnaires, il n'y eut que nous de mandés.

Un envoyé du dérogat vint nous dire dès le matin que cet officier vouloit nous parler, et que nous eussions à mener avec nous notre frère Jean-Baptiste; il est Arménien de nation, et a été reçu dans la compagnie à Constantinople. Nous obéîmes, et nous fûmes conduits par ce Persan, à qui on avoit donné ordre de frapper ce frère dans les endroits où il y avoit plus de monde. Le frère lui demanda modestement en langue persane pourquoi il le maltraitoit? Il ne lui répondit que par une injure et un autre coup de bâton, ce qu'il réitéra trois fois jusqu'à notre arrivée au monastère. Nous y trouvâmes un grand peuple assemblé.

Nos juges étoient placés, les ecclésiastiques d'un côté, et les séculiers de l'autre : on commença par demander au frère pourquoi il s'étoit fait Franc? Il répondit que depuis son enfance il avoit toujours été catholique. Sur cette réponse, le juge persan le fit frapper de nouveau. Pour nous, on nous fit asseoir, tandis qu'on le maltraitoit : nos catholiques n'étoient pas plus épargnés; ils soutinrent ce mauvais traitement avec une constance héroïque; et sous la grêle des coups dont chacun d'eux étoit accablé, on ne leur entendoit prononcer que ces mots : « Seigneur Jésus, donnez-moi la patience, et pardonnez-moi mes péchés. » Après cette exécution, l'on nous renvoya.

Nous nous attendions à ramener le frère avec nous; mais on recommença à le frapper, et on le mit en prison. Nous espérions du moins le délivrer par le crédit de M. le résident de Moscovie qui a de la bonté pour nous : il envoya son drogman au monastère pour le réclamer; mais ce drogman étoit arménien, il trompa son maître. Cependant on nous le rendit le soir, et il fut redevable de son élargissement aux deux interprètes de la compagnie angloise : ce sont deux frères dont le nom de famille est Hermet. Ils sont fils d'un médecin françois qui s'étoit marié ici avec la fille d'un autre François; tous deux ont rendu de grands services à la religion; et l'on peut dire que l'aîné, qui avoit embrassé la profession de son père, a en quelque sorte sauvé la foi dans ce pays, surtout du temps des Aghuans. Un service si précieux ne sera jamais oublié dans la mission.

Les Arméniens schismatiques qui avoient quelque crédit auprès des Aghuans, voyant bien que M. de Gardanne, consul de France, étoit hors d'état d'agir en faveur de la religion, comme il avoit fait jusqu'alors, et que les compagnies de Hollande et d'Angleterre ne pouvoient appuyer les missionnaires de leur protection, s'imaginèrent que le moment d'éclater contre eux étoit arrivé : ils les firent citer devant le ministre du roi, qui, après quelques interrogations captieuses, les condamna et ordonna qu'on les chassât de toute la Perse. Ce coup imprévu nous atterra : nous n'avions plus d'autre ressource que celle de la prière, et notre seule espérance étoit dans la miséricorde divine, lorsque Dieu nous suscita un libérateur dans la personne de M. Joseph Hermet, qui n'avoit alors que vingt ans : né et élevé dans la foi catholique, il saisit avec joie cette occasion que le Seigneur lui présentoit de servir et de conserver dans ce royaume la religion de ses pères.

La Providence, qui arrange et qui ménage tous les événemens, seconda son zèle. Ce jeune médecin pansoit alors le ministre d'une plaie dangereuse qu'il avoit à la jambe; il se rendit auprès de lui, il lui parla avec force et avec courage. Aux paroles il joignit les larmes, et se jetant à ses genoux, il lui demanda en grâce que les missionnaires fussent conservés : Il faut, lui ajouta-t-il, que je sorte du royaume, et vous m'y condamnez; l'arrêt qui est prononcé contre eux, l'est aussi contre moi; je professe la même religion; s'ils sont coupables, je le suis. Ne craignez rien, lui répliqua le ministre avec bonté, ni vous, ni vos pères ne sortirez du royaume. Ces paroles ne le rassuroient pas. L'ordre étoit expédié, il devoit le lendemain être signé par le ministre. Il

le savoit, et dès le grand matin il se transporta chez le seigneur persan : les schismatiques lui présentèrent l'ordre en question. En ignoroit-il le contenu ? avoit-il oublié sa promesse ? Il le signa, sans même le lire. Quel triomphe pour les ennemis de notre religion ! Ils se retiroient avec cette joie qu'inspire une victoire désirée depuis long-temps. Ah ! seigneur, s'écria le zélé défenseur des missionnaires, est-ce donc là la parole que vous m'aviez donnée ! Songez que vous venez de signer mon exil, en signant le bannissement de nos pères. A ces mots, le ministre étonné, fit rappeler les Armeniens, leur demanda le papier, le lut, et le déchira, en leur disant qu'ils l'avoient trompé, qu'il n'avoit point prétendu signer un pareil ordre ; et il assura obligeamment M. Hermet que jamais il n'en signeroit de semblable. Ce catholique zélé lui rendit mille actions de grâces, et vint lui-même nous annoncer le succès de ses prières, sans être fort alarmé des menaces impuissantes des Arméniens, et moins encore de l'excommunication que lança contre lui leur grand vertabiet.

Quelque temps après, à sa qualité de médecin, il joignit celle d'interprète de la compagnie d'Angleterre ; et comme il fut obligé de suivre MM. les Anglois à Bander-Abassy, M. Charles-Jacques Hermet, son cadet, fut déclaré interprète de la même compagnie pour Ispahan. Ces deux illustres frères commencèrent à se lier étroitement avec MM. les Chérimans. Ce sont les chefs de cette famille si opulente et si catholique, dont j'ai déjà parlé avec éloge. Ils concertèrent entre eux les moyens de faire échouer les pernicieux desseins de nos ennemis. Pour y réussir, il falloit mettre dans nos intérêts le gouverneur, et le nabab qui est le chef de la loi. Ils en vinrent à bout par leur crédit, et surtout par les présens que firent MM. les Chérimans à ces chefs intéressés.

Ce gouverneur gagné évoqua l'affaire à son tribunal. L'alarme fut grande parmi les Arméniens, et en particulier parmi les vertabiets. C'étoit le jour de la fête du Scapulaire, qu'après avoir célébré la sainte messe nous nous assemblâmes dans la maison de la compagnie angloise : là le rendez-vous étoit donné. Quand tout le monde fut arrivé, nous allâmes chez le gouverneur. L'affaire ne fut point jugée définitivement, les présens des Arméniens avoient fait quelque effet, mais beaucoup moins qu'ils ne l'avoient espéré : messieurs les Chérimans intéressèrent les seigneurs persans en faveur de la mission. Cependant le dimanche, pendant la grand'messe, un officier vint faire grand bruit à la porte de notre église ; on la ferma de peur qu'il n'entrât et ne troublât le saint sacrifice. Il attendit, nous intima ses ordres, et nous conduisit en ville à l'hôtel de la compagnie d'Angleterre : on nous signifia que nous eussions à rester jusqu'au lendemain. Cette espèce d'arrêt n'étoit qu'une feinte concertée : on vouloit paroître par-là donner quelque satisfaction aux Arméniens qui avoient demandé notre sortie de Julfa. Effectivement, nous n'y couchâmes pas cette nuit. Dès qu'il fut jour, on nous appela chez le gouverneur pour assister à la décision de la cause. MM. Hermet vinrent avec nous. L'accueil gracieux qu'on nous fit nous annonça le succès de notre affaire.

Notre partie, c'est-à-dire les vertabiets, le dérogat et le calanther, étoient à notre droite. Monseigneur l'évêque étoit à notre tête. Le gouverneur, le nabab et les autres conseillers délibérèrent entre eux pendant quelque temps. Ensuite le nabab prenant la parole, ordonna au calanther de prouver les accusations avancées dans la requête. Répondez-nous, lui dit-il.

1° Comment les pères sont-ils des espions entretenus par les cours de l'Europe ? Depuis un siècle qu'ils sont établis en Perse, on n'a jamais rien découvert dans leur conduite qui ait pu donner d'eux de pareils soupçons. Le calanther, surpris, ne répondit que par des conjectures vagues.

2° Quels sont ceux que les pères ont fait sortir du royaume ? Le calanther présenta les noms de quelques catholiques qui étoient allés s'établir à Venise. Mais le nabab, qu'on avoit bien instruit, lui répondit : Combien des vôtres se sont établis aux Indes et en Moscovie ? Le calanther n'osa le nier. Ne maltraitez point les catholiques, ajouta le nabab, et ils n'iront pas s'établir ailleurs.

3° Comment les pères trompent-ils les peuples ? Le calanther n'osant répéter les calomnies grossières que débitent les vertabiets, prit le parti de se taire. Le gouverneur le voyant confondu, fit aux Arméniens une vive réprimande, et nous fûmes renvoyés absous.

L'affaire nous parut finie ; elle ne l'étoit pas : les vertabiets, qui, dans Julfa, avoient l'autorité

en main, avoient eu la précaution d'exiger de plusieurs de nos chrétiens intimidés, un écrit par lequel ils s'engageoient, ou à ne plus paroître dans nos temples, ou à payer une grosse amende. On en avoit même conduit quelques-uns, par surprise ou par force, aux églises des Arméniens, et les nôtres étoient presque désertes.

Mais au milieu de ces troubles et de ces tribulations, Dieu nous consola d'une manière bien sensible par l'exemple de fermeté que donna un jeune homme âgé de quatorze ou quinze ans : nous en fûmes édifiés ; nous n'en fûmes point surpris : nous savons que le même esprit, qui peut rendre disertes les langues des enfans, peut, quand il lui plaît, rendre leurs cœurs intrépides. Ce jeune homme avoit quitté notre école depuis quelque temps, et on l'avoit mis en apprentissage chez un Arménien. Son maître lui défendit de venir à la messe dans notre église : il le maltraita sans rien obtenir. Le jour de l'Assomption, il voulut le mener avec lui à l'église des schismatiques : la crainte des châtimens ne put l'ébranler, il se sauva : il vint à la nôtre se confesser et communier. Cette généreuse résistance d'un enfant sans appui nous consoloit de l'indigne lâcheté de tant d'hommes timides qu'un vil intérêt enlevoit à la foi.

Scandalisés de cette désertion, messieurs les Chérimans ne voyoient qu'avec douleur le tort qu'elle faisoit à la véritable religion : ils pensèrent à y remédier efficacement. Il falloit pour cela soustraire ces âmes intéressées au pouvoir de ceux dont les promesses les avoient séduites. Ils demandèrent au prince un ordre par lequel il fût permis à chacun de suivre la religion qu'il avoit embrassée. Il falloit pour cela faire quelque dépense. Ils la firent volontiers. Rien ne coûte à cette généreuse famille quand il s'agit de la gloire de Dieu et de celle de la religion. Pour obtenir cet ordre plus sûrement, ils s'adressèrent à M. Leyseg, qui avoit beaucoup de bonté pour eux et pour les péres, et qui étoit à la tête de la compagnie hollandoise.

L'ordre vint quelque temps après tel que nous le souhaitions ; la paix et la tranquillité furent rétablies. Nous étions à la vérité en butte aux Arméniens opiniâtres ; mais nous nous estimions trop heureux d'être méprisés, pourvu que la religion catholique triomphât.

Frustrés de leurs espérances, les schismatiques ne perdirent point courage : de concert avec les vertabiets, ils résolurent de faire une nouvelle tentative, bien persuadés que si les pères étoient une fois hors du royaume, tout le peuple se feroit arménien. Ils renvoyèrent à Maschet le même vertabiet et le même prêtre, chargés d'argent et de présens, avec ordre de solliciter auprès du prince le bannissement des missionnaires, et de le demander sans aucune restriction ; les sommes qu'ils devoient répandre étoient illimitées ; on leur promit d'acquitter toutes les lettres de change qu'ils enverroient, et on leur tint parole. Ils firent appuyer leur demande par le patriarche qui s'étoit rendu à Maschet, auprès du fils du roi, apparemment dans le même dessein. Ce chef de la religion arménienne fit de son côté des présens magnifiques. Il gagna le jeune prince, et l'ordre fut délivré.

C'en étoit fait de la religion catholique dans la Perse, si le Seigneur n'eût détourné ce coup, en permettant que celui qui le portoit à Ispahan fût dépouillé et tué en chemin. C'est le prêtre qu'on en avoit chargé. Le vertabiet et le patriarche, qui étoient restés à Maschet, l'avoient dépêché devant eux et lui en avoient remis l'original. Ils n'avoient pas même pensé à en tirer des copies authentiques. Le prêtre partit de Maschet avec peu de monde ; et en apprenant à Julfa la nouvelle de son départ, on y apprit en même temps celle de sa mort. Toute sa suite fut massacrée avec lui. Le vertabiet étoit déjà en route, et asssez près d'Ispahan, lorsqu'il sut cet accident tragique. Cette affaire fit grand bruit : les Arméniens et leurs vertabiets ne manquèrent pas de publier que les missionnaires et MM. Chérimans en étoient les auteurs secrets, et qu'ils avoient aposté des assassins ; mais la calomnie étoit si grossière, que ceux des schismatiques qui n'étoient pas aveuglés par la passion n'y ajoutèrent aucune foi : aussi elle tomba d'elle-même. Après que cet orage fut dissipé, nous demeurâmes tranquilles jusqu'à l'arrivée du patriarche ; nous connoissions son caractère vif, entreprenant et emporté. Sa seule présence étoit capable de rallumer un feu qui n'étoit pas bien éteint. Il avoit donné à Smyrne et à Constantinople des marques de sa haine implacable contre les catholiques, et leur avoit suscité une furieuse persécution.

Son arrivée à Julfa ressembloit plutôt à l'en-

trée d'un prince qu'à celle d'un religieux, et il passa avec tant de pompe et de magnificence au milieu des bazars de la ville, que les Persans qui en furent témoins en témoignèrent leur indignation ; et ces infidèles l'auroient insulté, s'il n'avoit été précédé par les valets de pied de M. le résident de Moscovie qu'ils respectoient : grands et petits, catholiques et chrétiens, tous accoururent en foule à ce spectacle. Depuis les dehors de Julfa jusqu'à la porte du monastère, toutes les rues étoient bordées de monde.

Les missionnaires furent presque les seuls qui n'assistèrent point à cette entrée triomphante ; ils appréhendoient que leur présence ne tirât à conséquence, et ils ne vouloient pas paroître autoriser par leur exemple la démarche que faisoient tant de catholiques ; les uns par curiosité, les autres par crainte, d'autres enfin par politique.

Pendant le séjour qu'il fit à Julfa, ses discours ne rouloient que sur le bannissement futur des missionnaires : il en parloit ouvertement, et il ne dissimuloit pas ses dispositions à leur égard. MM. Chérimans en furent alarmés ; et avec quelques-uns des principaux de nos catholiques, ils allèrent au monastère pour lui faire une visite de civilité, et tâcher de l'adoucir par cette politesse : elle ne fut pas reçue. Ils se présentèrent une seconde fois ; l'audience fut encore refusée. Une troisième tentative fut aussi inutile que les deux autres. On n'admettoit que ceux qui avoient quelques présens à lui faire. Nos amis ne jugèrent pas à propos d'acheter l'honneur d'une audience, qui n'auroit vraisemblablement rendu ni le patriarche plus traitable, ni les catholiques plus tranquilles. Tandis qu'on les excluoit de sa présence, on leur tendit un piège. Les chefs des schismatiques, sans doute de concert avec lui et avec les vertabiets, vinrent trouver MM. Chérimans. Après de grandes démonstrations d'amitié : Voulez-vous, leur dirent-ils, que nous vivions en paix et comme frères? conseillez aux pères, et obtenez d'eux qu'ils se retirent tous à Ispahan, seulement pendant le séjour du patriarche à Julfa : le moment de son départ sera celui de leur retour. Cette déférence produira plus que toutes vos démarches.

L'avis étoit charitable ; mais ceux qui le donnoient étoient connus. MM. Chérimans sentirent où tendoient ces prétendues propositions de paix. Ils répondirent qu'une pareille commission ne leur convenoit point, et qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire sortir les pères de Julfa. Vous le pouvez, ajoutèrent les Arméniens, vous avez de l'autorité sur leur esprit, ils vous écouteront ; faites-leur envisager que leurs intérêts les plus chers dépendent de cette démarche, qui est, après tout, sans conséquence. Nous avons des missionnaires, leur répartirent messieurs Chérimans, nous ne les chasserons pas ; mais faites-leur vous-mêmes la proposition. Cette réponse finit la négociation, et elle n'alla pas plus loin.

La résistance de MM. Chérimans les déconcerta ; et voyant que la ruse ne leur avoit pas réussi, ils résolurent d'employer la violence, et d'emporter de force ce qu'ils ne pouvoient avoir par adresse. Le fils du roi s'étoit avancé jusqu'à huit ou dix journées d'Ispahan: ils se persuadèrent que ce tribunal leur seroit enfin favorable, et que pourvu que leur requête fût bien faite, on leur rendroit bonne justice. Ils la dressèrent en effet ; ils allèrent de maison en maison, de boutique en boutique, solliciter des signatures, et généralement tous les Arméniens la signèrent. Cette requête, comme les précédentes, étoit pleine de calomnies contre les pères et MM. Chérimans. On y faisoit surtout mention de l'assassinat du prêtre qui revenoit de Maschet, et dont ils imputoient la mort aux Chérimans et aux missionnaires : elle fut portée par deux vertabiets, qui, sous prétecte d'aller pour affaires de religion dans une ville qui est à quatre journées d'Ispahan, allèrent trouver le prince. Ils lui présentèrent leur requête, et lui dirent en la présentant qu'ils étoient prêts à nous prouver en face le nouveau chef d'accusation qu'elle contenoit. Le fils du roi fut frappé de leur assurance ; et comme les accusations étoient graves, il ordonna au gouverneur d'Ispahan de faire conduire auprès de sa personne les accusés.

Les vertabiets, autorisés par cet ordre à faire marcher qui bon leur sembleroit, avoient obtenu un moisil pour arrêter et escorter les coupables. Cet officier fait à peu près les mêmes fonctions que nos archers de maréchaussée. Suivis de cet archer, ils revinrent triomphans à Julfa, et tout en arrivant ils le mirent en fonction. M. Aroution revenoit d'Ispahan : ils

ordonnèrent au moisil de le conduire en prison au monastère, et avec lui deux ou trois de ses parens, tous de la famille des Chérimans. Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la ville, et y fit grand bruit.

Messieurs Léon et Petros coururent à la prison, et ayant su les causes de la détention de leur frère : S'il est coupable, dirent-ils, nous le sommes aussi. Ils ne voulurent point l'abandonner, et passèrent la nuit avec lui.

Le lendemain matin, dimanche des Rameaux on vint appeler le père supérieur de la part de MM. Chérimans : les vertabiets qui l'attendoient lui déclarèrent qu'il falloit qu'il se rendit auprès du prince. Il promit d'obéir. Sur sa parole on lui permit de retourner à la maison, et les prisonniers eurent la liberté d'y venir entendre la messe. Le départ avoit été d'abord fixé au mardi : mais ce temps étant trop court pour les préparatifs, il fut différé au jeudi saint.

Pendant cet intervalle on avertit monseigneur l'évêque de se tenir prêt. C'étoit particulièrement à lui et au supérieur des jésuites qu'on en vouloit. Ce prélat étoit le chef des missionnaires, et le père Dussau avoit la confiance de presque tous les catholiques. Ces deux têtes une fois à bas, on comptoit venir aisément à bout de tout le reste. Il faut avouer que l'acharnement des Arméniens contre ce jésuite n'étoit pas si mal fondé : non content de confirmer les foibles dans la foi par ses entretiens, ses instructions, ses manières insinuantes et ses exhortations persuasives, il enlevoit chaque jour aux schismatiques quelques-uns de leurs sujets, et il venoit tout récemment de tirer de leurs mains deux pupilles, qu'il disposoit à embrasser la religion catholique : aussi de dépit l'appeloit-on le *voleur d'âmes*. Cette prétendue injure étoit dans leur bouche un éloge accompli de son zèle. Le mercredi on assembla tous ceux qui devoient être conduits au prince, et on les mena chez le gouverneur pour y faire enregistrer leurs noms. Pendant qu'on disposoit tout pour le voyage, les vertabiets mettoient tout en œuvre pour faire signer à ceux qui étoient sur une liste, la calomnieuse requête qu'ils avoient dressée : ils n'épargnèrent ni promesses ni menaces pour les y engager. Deux seulement parurent ébranlés : les solliciteurs de signatures voulurent profiter du moment, et leur présentèrent l'écrit à signer. Revenus de leur première frayeur, ils le refusèrent. Piqués de ce refus, les vertabiets leur arrachèrent de force leurs cachets, et scellèrent eux-mêmes l'écrit. Fiers de ces signatures extorquées et subreptices, ils les montroient avec affectation dans toutes les maisons catholiques. Ils les présentèrent à MM. Léon et Petros Chérimans, et leur proposèrent d'y joindre les leurs. Ces zélés catholiques leur répondirent que la prévarication de quelques lâches déserteurs ne seroit jamais la règle de leur conduite ; que si on vouloit les conduire devant le prince, ils étoient prêts d'y aller ; qu'ils savoient souffrir, et mourir même, pour leur foi ; mais qu'ils ne savoient ni la dissimuler ni la trahir.

Le temps de la semaine sainte, temps consacré par la religion, ne fut pas respecté ; et c'est le jour même du jeudi saint qu'on partit à deux heures du matin. Voici ce qui composoit les deux caravanes des persécuteurs et des persécutés. A la tête de la première étoit le supérieur du monastère, deux vertabiets, leurs domestiques, le moisil, et un Arménien qui devoit leur servir d'interprète. A la tête de la seconde marchoit monseigneur l'évêque, suivi du père du Han, de M. Aroution, d'un de ses parens, et d'un prêtre de l'église des Chérimans. M. Petros, frère de M. Aroution, un de ses neveux, et son beau-frère qui pouvoit servir d'interprète à monseigneur l'évêque, voulurent être du voyage.

Le jour de Pâques on arriva dans une ville où Monseigneur dit la messe, à laquelle tous les catholiques communièrent. Nourris du pain des forts, ils continuèrent leur voyage ; et après neuf jours d'une marche pénible, ils arrivèrent au terme.

Les fatigues de ce voyage furent suivies de beaucoup d'autres incommodités. Ils attendirent long-temps leur audience ; et pendant une semaine entière ils furent obligés de passer une bonne partie du jour à la porte du palais, exposés au soleil et en spectacle à une troupe de soldats qui montoient la garde. Les vertabiets profitoient de ce délai pour se faire des protecteurs par les présens qu'ils répandoient à pleines mains. MM. Chérimans jugèrent qu'il falloit défendre la bonne cause avec les mêmes armes dont on se servoit pour l'attaquer. Les ministres du prince connoissoient

toute l'injustice des vertabiets, et ils n'avoient aucun intérêt à satisfaire leur vengeance ; mais ceux qui les servoient en avoient un grand à traîner l'affaire en longueur, et ces délais valoient beaucoup. Enfin, après bien des dépenses de part et d'autre, l'audience fut promise et accordée.

Pendant que tout cela se passoit à la cour, nous étions à Julfa dans l'attente de ce grand événement qui devoit décider du sort de la religion dans le royaume de Perse. Nos ennemis avoient grand soin d'ameuter contre nous la populace. Nous ne pouvions paroître dans les rues sans entendre blasphémer contre notre sainte loi. La conspiration étoit presque générale. Les enfans ne se contentoient pas de nous dire des injures, ils nous jetoient des pierres, et nous fûmes insultés plus d'une fois. Les émissaires du patriarche faisoient courir les bruits les plus désavantageux. On disoit tantôt que monseigneur l'évêque, que le père du Han et M. Aroution avoient été conduits liés et garrottés; tantôt qu'on avoit fait mourir notre supérieur, qu'on avoit coupé la tête au prélat, le nez et les oreilles à M. Aroution, et que le catholique, interprète de monseigneur l'évêque, avoit été étranglé.

Nous étions bien persuadés que tous ces bruits étoient sans fondement, mais nous n'avions pas de preuves contraires à opposer. Une aventure singulière que fit naître le hasard, augmenta nos alarmes, et confirma le peuple dans les idées qu'on lui avoit données. Le patriarche, qui étoit encore ici, fut invité le jour de la *Quasimodo* à un grand repas que donnoit un arménien. Il étoit huit heures et demi du soir quand il se retira, et à son arrivée on sonna toutes les cloches du monastère pour lui faire honneur. Les paroissiens du voisinage, entendant cette sonnerie à une heure indue, crurent qu'il étoit venu quelques nouvelles et qu'on vouloit l'annoncer au peuple par ce carillon. Ils coururent à leurs églises et battirent leurs planches. (Pour bien entendre cette expression, il faut savoir que dans ce pays il n'y a de cloches que dans les monastères, et que les paroisses n'ont, au lieu de cloches, que des planches arrangées avec symétrie, sur les lesquelles on frappe en cadence avec des marteaux de bois.) A ce bruit extraordinaire, chacun sort en foule de sa maison pour savoir quelle est donc la nouvelle qui vient d'arriver. Personne ne répond, parce que tout le monde l'ignore. On va jusqu'au monastère : on en trouve les portes fermées ; on apprend seulement que quelques Arméniens des plus distingués viennent d'y entrer. Les soupçons augmentent, et rien n'est éclairci. On ne fut informé que le lendemain de la vérité du fait.

L'émotion cessa ; mais les Arméniens ne cessèrent pas d'aller dans les maisons de leurs parens catholiques pour leur persuader d'abandonner la foi. Ils n'y gagnèrent rien; et c'est à cette occasion qu'un chef de famille, à qui l'on disoit que quand il n'y auroit plus de pères et de missionnaires, il seroit bien forcé d'aller à l'église arménienne, fit cette belle réponse : « Je ne connois, dit-il, qu'une église, c'est l'église romaine dans laquelle je suis né, et avec laquelle je suis uni de communion. S'il ne reste plus à Julfa de missionnaires ou de prêtres catholiques, je suis veuf, et par conséquent libre ; j'irai me faire ordonner prêtre, afin de pouvoir satisfaire ma dévotion, et pour que mes enfans, trouvant dans leur maison de quoi remplir leurs devoirs de chrétiens, ne soient point tentés d'aller aux églises arméniennes. »

Dieu se contenta des généreuses dispositions du héros chrétien, et il ne permit pas que le schisme triompha de la religion. Les vertabiets se flattoient cependant d'un heureux succès ; et la veille du jugement, un de leurs chefs s'étoit expliqué de manière à faire croire qu'ils comptoient retourner seuls à Julfa, et que les missionnaires en seroient enfin bannis pour toujours. Le jour marqué pour la décision arriva. Le prince ne parut faire aucune attention aux calomnies dont on tâchoit de noircir les pères et les Chérimans. Il se contenta de les interroger sur leur foi, et leur demanda quelle étoit leur créance. Cette question s'adressoit aux deux partis. Chacun fut obligé de répondre et de s'expliquer.

Là se passa une scène singulière. Deux frères servoient d'interprètes, l'un à monseigneur l'évêque, l'autre aux vertabiets. Tous deux également zélés, l'un pour la foi catholique, l'autre pour le schisme. Le cadet, partisan des Arméniens, étoit un homme emporté. Il accabloit son frère des plus grossières injures, et lui reprochoit d'être déserteur de la foi de ses pères. L'aîné, plus modéré, les laissoit tomber

sans y répondre, mais le reprenoit avec force lorsqu'il rendoit en langue persane les fausses interprétations que les vertabiets donnoient de l'Écriture. Ce contraste réjouissoit les juges.

Le prince, qui ne vouloit, ce semble, que se divertir, demanda une explication nette et précise des articles du Symbole; chacun la donnoit à sa façon; et quand on vint à l'article du Saint-Esprit, il demanda aux Arméniens comment il étoit fait, et s'ils l'avoient vu. Ils répondirent que non, et qu'étant Dieu comme les deux autres personnes, il étoit invisible. Mais, poursuivit le prince, peut-être votre patriarche, qui est un si grand homme, l'a-t-il vu? Ces plaisanteries leur déplurent, et ils commencèrent à s'apercevoir que ce prétendu jugement qu'ils attendoient, pourroit bien dégénérer en un simple badinage : mais il n'étoit plus temps de reculer.

Enfin, après une demi-heure d'audience, le prince, que ces contestations peu intéressantes pour lui commençoient à fatiguer, les renvoya tous, sans condamner personne, mais laissant aux catholiques la liberté d'exercer leur religion : c'est tout ce qu'ils demandoient.

Les vertabiets ne remportèrent de cette tentative que la honte d'avoir fait une démarche inconsidérée : les Arméniens qui l'avoient conseillée, n'en furent pas quittes à si bon marché. Le prince, qui avoit besoin d'argent et qui connoissoit leurs richesses, les obligea d'acheter de lui pour cinq cents tomans, c'est-à-dire pour dix mille écus de soie, et de payer la somme dans huit jours.

Honteux de leur défaite, et craignant les impressions que cette nouvelle pouvoit faire sur les esprits, les vertabiets vouloient y préparer insensiblement le peuple de Julfa et devancer les catholiques; mais ils n'osoient arriver de jour dans la ville, et ce retardement donna le temps à ceux-ci de les prévenir. Les deux députés qu'avoient dépêchés et monseigneur l'évêque et MM. Chérimans, vinrent les premiers et annoncèrent le triomphe de la loi sur l'hérésie. Quelle joie pour nous et pour ce troupeau de Jésus-Christ! Le patriarche ne put soutenir cet affront; et voyant que les Arméniens qu'il avoit engagés dans une si mauvaise démarche étoient outrés contre lui, il sortit précipitamment de Julfa sans dire mot à personne, mais bien résolu de pousser les choses plus loin, et d'écraser du moins la famille des Chérimans s'il ne pouvoit ruiner la religion. Ses plus zélés partisans s'étoient tournés contre lui, et cet homme, à qui quelques jours auparavant on avoit rendu des respects, qui alloient jusqu'à une espèce d'adoration, étoit devenu l'objet de l'aversion publique. Nos catholiques suivoient de près, et leurs députés arrivèrent triomphans.

Nous commencions à respirer, lorsqu'à ces troubles assoupis succédèrent de nouvelles alarmes. Le roi vouloit une traduction persane des livres de Moïse, des Psaumes de David et de l'Évangile. Il envoya à Ispahan un mollah, ou docteur de loi, qu'il chargea de rassembler les Juifs, les Arméniens et les Francs qu'il jugeroit nécessaires pour ce travail. Le mollah, homme d'esprit, confia aux Juifs les livres de l'Ancien Testament; aux Arméniens et aux Francs, ceux du Nouveau. La traduction fut commencée chez le mollah, dès le mois de mai 1740. Nous nous trouvions chez lui ordinairement deux missionnaires et deux Arméniens catholiques; deux moines et deux prêtres arméniens schismatiques. Tous les mots étoient examinés; on cherchoit le vrai sens, et les termes les plus propres pour les exprimer. La diversité des sentimens faisoit souvent naître diverses explications. L'endroit où Jésus-Christ donne la prééminence à saint Pierre, fut, entre autres, vivement discuté. Les schismatiques prétendoient que ces paroles : *Tu es Petrus, etc*, signifioient que quiconque confesseroit que Jésus est fils de Dieu, participeroit aux éminentes prérogatives qu'avoit méritées à saint Pierre cette glorieuse concession. Le mollah fut si étonné de cette explication, qu'il demanda de lui-même au père du Han si les Francs donnoient le même sens à ces paroles. Le père du Han lui expliqua le sens catholique, qu'il trouva si naturel, qu'il imposa silence aux schismatiques. Nous eûmes la consolation de voir que dans presque toutes ces contestations, ce mahométan, guidé par la seule raison, décida en faveur des explications catholiques qui lui paroissoient parfaitement conformes au sens naturel de la lettre.

Ce travail dura six mois. Quand il fut fini, le roi, qui étoit pour lors à soixante lieues d'Ispahan, ordonna qu'on lui apportât cette traduction, et que ceux qui y avoient travaillé vinssent le trouver. Monseigneur notre évêque

et deux missionnaires partirent avec le mollah de la part des catholiques. Les Arméniens députèrent quatre évêques. Le roi les reçut avec bonté, les logea, et remboursa les frais de leur voyage. Mais quand on lui présenta la traduction, il dit qu'il n'avoit pas le temps de l'examiner ; que d'ailleurs, comme il n'y avoit qu'un Dieu, il ne pouvoit y avoir qu'un prophète. Ces paroles attristèrent nos missionnaires, qui avoient conçu de cette traduction des idées avantageuses à la religion. Depuis ce temps-là nous n'avons plus entendu parler de l'ouvrage; et quelques mouvemens que nous nous soyions donnés pour en avoir du moins un exemplaire, nous n'avons pu y réussir : ainsi se sont évanouies toutes nos espérances.

Pour comble de disgrâce, la persécution se ralluma bientôt, et nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Le patriarche alla lui-même demander une audience et l'obtint. Il dit au roi que nous débauchions ses sujets, et que nous lui enlevions son peuple.

Cet objet, présenté avec adresse, eut d'abord l'effet qu'il s'étoit proposé. Le prince expédia un ordre qui portoit que les déserteurs de la foi arménienne eussent à rentrer sous l'obéissance du patriarche. On tint quelque temps la chose secrète ; et, pour ne point se compromettre encore une fois mal à propos, on ne vouloit la rendre publique qu'après avoir pris de justes mesures pour l'exécution. Elle demandoit de grosses sommes, et les Arméniens les plus riches, las de tant de dépenses inutiles, ne vouloient plus rien débourser. Le nouveau calanther étoit parent de plusieurs catholiques, et plus affectionné à la religion que son prédécesseur : il recevoit toujours les missionnaires avec distinction. Les vertabiets n'ignoroient pas les dispositions de ce premier juge, et ils sentirent que sous son administration leurs intrigues ne réussiroient pas. Ils prirent donc le parti de ne point inquiéter les catholiques de Julfa. Il n'en fut pas de même de Tiflis, où le patriarche avoit également envoyé cet ordre.

On y persécuta les catholiques ; et les pères capucins, qui gouvernoient cette église, essuyèrent l'orage les premiers.

Ces pères furent tirés avec violence de leur maison, mis en prison, condamnés à une grosse somme d'argent, pour laquelle on prit et leurs petits meubles et leurs vases sacrés. Enfin, on les chassa de la ville. Les catholiques furent emprisonnés.

Au milieu de tant de violences, le seigneur prit en main la cause de ses serviteurs, qui étoit la sienne, et les vengea de leurs ennemis et des siens d'une manière bien éclatante.

Le révérend père Damien de Lyon, religieux distingué par son esprit et par son savoir, fut le digne instrument dont Dieu se servit pour délivrer ses frères de l'oppression. Son talent pour la médecine l'avoit mis en faveur auprès d'Ibrahim-Kan, frère du roi, qu'il avoit guéri d'une grande maladie ; et, dans une mauvaise affaire que le patriarche lui avoit suscitée à Tauris, cette faveur lui donna une victoire si éclatante, qu'il fit chasser honteusement de la ville le prélat schismatique qui avoit entrepris de le faire bannir.

Après la mort d'Ibrahim-Kan, il avoit trouvé dans le cœur du fils toutes les bontés du père, et ce jeune prince s'étoit tellement attaché à lui, qu'il vouloit qu'il l'accompagnât dans tous ses voyages.

En suivant la cour, le père Damien s'étoit fait connoître du roi ; et ce prince, qui l'estimoit, l'avoit appelé à Derbent pour prendre soin de M. le résident de Moscovie, qui y étoit fort malade. C'est là qu'il apprit les violences qu'on exerçoit à Tiflis contre les capucins ses frères, et contre les catholiques ses enfans. Il entreprit cette affaire ; elle étoit en bonnes mains, la circonstance étoit favorable. Le roi, qui aimoit M. le résident, regardoit le médecin de ce ministre comme un homme plus nécessaire que jamais ; et sa majesté étoit disposée à ne lui rien refuser. Le père Damien saisit cette heureuse conjoncture, et profita de ses avantages. Il présenta sa requête et la fit appuyer par son malade. Le roi y eut égard, et défendit qu'on inquiétât les catholiques dans toutes les terres de sa domination. L'ordre fut envoyé; mais les intéressés trouvèrent le moyen de l'éluder.

Pendant ces délais, Dieu permit que le monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foie. Son neveu lui présenta le père Damien pour le traiter, et ce père eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda, pour toute récompense de ce service signalé, qu'un ordre de sa majesté pour se transporter à Tiflis avec commission de rétablir les persécutés dans leurs maisons et dans leurs biens. Il l'obtint; et, secondé du prince,

son protecteur, il se fit donner, par le calanther de la ville, un écrit signé par lequel ce premier juge et tous les Arméniens s'engageoient, sous peine de perdre leurs biens et même la vie, à ne plus inquiéter ni les pères, ni les catholiques.

Le patriarche, furieux de voir que son crédit et son argent étoient inutiles, dressa une nouvelle batterie. Il obtint secrètement un ordre par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui s'étoient faits catholiques depuis quinze ans de revenir à l'arménisme. Il prit mal son temps. Le père étoit alors à la cour. Averti par ses amis des démarches du patriarche, il ne se contenta pas de les traverser, il fit donner un ordre décisif en faveur des catholiques.

Tout autre que le patriarche auroit quitté la partie ; mais toujours acharné à la perte de la religion, il ne se rebuta point, et voulut faire un dernier effort : il n'avoit point réussi par les prières, il voulut imposer par l'éclat. Il parut à l'audience du roi avec un air de grandeur et de magnificence peu convenable à un sujet.

Le prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avoit pour trancher ainsi du grand seigneur et du petit souverain. Il répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit suffisant pour l'entretien de son monastère d'Echmiadzin ; mais le roi étoit instruit. Il le condamna à lui céder cinq villages, et à lui payer 2,500 tomans ; il le renvoya escorté d'un moisil qui devoit rapporter cette somme et la remettre au trésor royal. Ce dernier coup l'accabla, et ses poursuites cessèrent enfin.

Cette punition du patriarche, la faveur du père Damien, et la protection dont nous honorent messieurs les Anglois, qui sont de retour à Ispahan ; tout nous annonce, du moins pendant la fin de ce règne, un calme heureux et une tranquillité constante.

Nous avons vu, dans ces temps orageux, des prodiges de valeur et de générosité chrétiennes, des fidèles résister en face aux prêtres schismatiques et aux vertabiets qui vouloient les conduire, malgré eux, à l'église des Arméniens ; un père se faire l'apôtre de sa maison qui s'étoit pervertie pendant son absence, et la rendre catholique ; une veuve convertir sa famille entière et l'attirer à la vraie foi, par ses discours, par sa piété, par son exemple. Nous avons vu un enfant de dix à douze ans, se mettre dans le risque de mourir, et mourir en effet, victime de sa fermeté. Il étoit fils d'un paysan des environs de Julfa, et il commençoit à fréquenter notre école : son père, qui étoit Arménien, entreprit de lui faire abjurer sa foi : caresses, sollicitations, larmes, prières, tout fut employé. On eut recours aux menaces ; le père employa les rigueurs, l'enfant les souffrit sans se plaindre, et sa résistance fut invincible. Les mauvais traitemens furent portés à une si grande violence, qu'il en tomba malade, et perdit la vie sans avoir rien perdu de sa constance et de sa foi.

Je finis cette lettre par quelques traits qui m'ont échappé jusqu'ici sur la religion des Arméniens. Ils anathématisent solennellement le concile de Calcédoine, saint Léon et l'église romaine quatre fois l'année ; c'est-à-dire le samedi avant la Quinquagésime, la veille de la Transfiguration, la veille de l'Assomption et la veille de Noël.

Ils ne croient ni le jugement particulier, ni le purgatoire, et ils prétendent que les âmes de tous ceux qui meurent vont dans un même lieu, où elles attendent le jugement dernier, les unes dans la joie, les autres dans la tristesse : vous voyez qu'ils enchérissent sur l'erreur des millénaires. Quoiqu'ils ne croient point de purgatoire, ils font cependant des prières pour les morts. Nous regardons cela comme une inconséquence ; mais l'esprit d'intérêt les empêche de l'apercevoir.

A la messe, ils ne mettent point d'eau dans le calice, et ils nous traitent d'hérétiques parce que nous en mettons. Voici sur quoi ils se fondent : C'est, disent-ils, que, lorsque Jésus-Christ consacra, il ne se servit que de vin, et que la messe étant le renouvellement de la Cène, on doit pratiquer de point en point ce que Jésus-Christ pratiqua.

Quand une personne malade n'a pu, par quelque accident, recevoir la communion, ou quand elle est près de mourir sans avoir pu se confesser, ils lui mettent le corps de Jésus-Christ dans la bouche lorsqu'elle rend le dernier soupir.

Ils sont étonnés de voir plusieurs autels dans nos églises, et de voir dire plusieurs messes sur chaque autel. Jésus-Christ, disent-ils, n'a consacré qu'une fois sur la même table, et par conséquent, on ne doit dire qu'une messe sur chaque autel. Dans le temps du jeûne, ils mangent à toute heure, et ils ne s'en font aucun

scrupule, pourvu qu'ils ne mangent point de mets défendus. Nos catholiques sont les seuls qui ne fassent qu'un repas par jour.

L'abstinence est beaucoup plus respectée; en ce genre, ils portent le scrupule jusqu'à des excès: si, pour guérir une maladie, il falloit ou manger gras ou commettre un péché mortel; dans la nécessité de choisir, il vaudroit mieux, selon eux, pécher mortellement que de rompre l'abstinence.

Quand les femmes sont en deuil, elles ne sortent qu'au bout de quarante jours; quelques-unes même ne sortent qu'au bout de l'an, et pendant tout ce temps-là elles n'entendent point la messe; c'est, disent-elles, la coutume du pays, coutume ou plutôt abus, qu'ont aboli les missionnaires parmi les catholiques.

Je finis, mon révérend père, et je compte vous marquer, dans une autre lettre quelles sont nos occupations au-dedans et au-dehors. Vous verrez que nous ne sommes pas desœuvrés, et qu'outre les langues qu'il faut apprendre, on a besoin ici, plus qu'ailleurs, de lumières, de science, de précautions, de modération, de patience. Qu'on ne nous reproche donc point que dans ce pays les conversions ne sont pas bien fréquentes, songez que c'est de schismatiques opiniâtres que nous sommes environnés; demandez à nos missionnaires de France, si, dans leurs excursions apostoliques ils ne convertissent pas bien moins d'hérétiques que de pécheurs.

C'est à leur expérience que j'en appelle. J'ai l'honneur d'être avec les plus respectueux sentimens, etc., etc.

A Julfa, ce 26 mai 1714.

ÉTAT ACTUEL DE LA PERSE.

Tout est changé en Perse depuis le temps de ces missions.

L'ancien royaume se composoit des provinces qui sont aujourd'hui connues sous le nom de Farsistan, Kerman et Laristan.

Les Mèdes vinrent, qui subjuguèrent les Perses; puis un des princes de leur antique race, Cyrus, les délivra, et se rendit maître de toute l'Asie occidentale.

Ses successeurs furent ruinés par Alexandre-le-Grand; mais les lieutenans du héros se disputèrent ses dépouilles, et pendant leurs discordes les Parthes s'emparèrent de la Perse et y régnèrent long-temps mêlés aux Scythes, qui ne tardèrent pas à descendre des régions plus septentrionales.

Les Romains ne pénétrèrent que fort peu avant dans la Perse; mais long-temps après les Arabes s'en emparèrent.

Sous un de leurs chefs, un nouveau royaume de Perse se forme dans le Khorassan. Peu à peu ce royaume prend de l'extension. Le roi résidoit à Chiraz, et sa domination s'étendoit sur un grand empire qui fut enveloppé dans les conquêtes de Gengiskan et de Tamerlan.

Les sophis parurent au commencement du seizième siècle. Les Afghans les détrônent vers la première moitié du dix-huitième siècle. Thamas Koulikhan règne pendant onze années. Habile, heureux, mais féroce, il excite plus de haine encore que d'admiration, et il est tué le 20 juin 1747.

Le père Bazin est le meilleur des historiens de ce chef audacieux et cruel. Tous les écrivains ont puisé dans ses lettres les circonstances de la mort de Nadir-Chah.

Cette mort fut suivie d'une anarchie affreuse, et les Afghans en profitèrent pour fonder un empire qui dure encore. Il se compose: 1° du Khorassan oriental, du Ségistan, de l'Arskasche, du Candahar, enlevés à la Perse; 2° du Kontar, du Caboul et du Cachemire, enlevés à l'Hindoustan.

Candahar est la ville capitale du nouvel empire.

Un favori de Nadir-Chah prit après lui le titre de vékil, ou régent, et gouverna la partie occidentale de la Perse, qui se soumit à sa justice. Ce prince se nommoit Kérym. Aly-Mourad lui succéda en 1784. Djaafar son fils prit le sceptre après lui; mais il fut renversé par Aga-Mohammed, eunuque qui s'étoit emparé de la puissance.

Feth-Aly-Chah, son neveu, règne depuis 1796; mais toujours en guerre avec les Russes, il s'est vu enlever par eux une partie de ses provinces du nord.

La Perse aujourd'hui porte en Orient le nom d'Irun, qui, sous les Darius et les Sapor, appartenoit à toutes les contrées situées entre l'Inde et la Mésopotamie. Ce titre pompeux n'empêche pas que le Chahlistan, ou royaume du Chah, ne soit réduit à la moitié de ce qu'il étoit sous les sophis. Du nord au sud il a quatre cents lieues, et de l'est à l'ouest trois cent cinquante. Sa superficie est de soixante-cinq mille lieues carrées; sa population, de cinq à six millions seulement.

Il y a onze provinces, savoir:

L'Irak-Adjemi.	Le Tabaristan.
L'Azerbaïdjan.	Le Farsistan.
Le Mazanderan.	Le Kerman.
Le Ghilan.	Le Kouhistan.
Le Kourdistan.	Le Khorassan occidental.
Le Khouzistan.	

Ces grandes provinces se subdivisent en gouvernemens et en districts.

L'Irak-Adjemi répond à la grande Médie des anciens. Sa longueur est de deux cents lieues sur cent

environ de largeur. Ispahan en est le chef-lieu. Au temps de nos missions, cette ville étoit la capitale de toute la Perse et la résidence de l'empereur. Elle avoit alors, suivant Chardin, douze lieues de tour et sept cent mille habitans; mais elle est réduite des deux tiers. On y compte aujourd'hui deux cent mille âmes; et pour arriver aux quartiers du centre, les seuls habités, il faut passer par des rues qui ne sont plus que des chemins, et qu'on voit partout bordées de décombres.

Cependant la ville a encore une grande importance. Le palais des rois existe toujours. C'est une suite de bâtimens magnifiques auxquels Feth-Aly-Chah a ajouté, en 1816, un nouveau palais. Sa maison de plaisance, *Siadet-Abad*, est fort élégante.

La belle avenue de Tcharbag subsiste toujours; elle ressemble à celles de Versailles. A Ispahan, comme à Versailles, on a fait de grands frais pour avoir une surabondance d'eau que ne donnoit point la rivière de Zendeboud. Les ponts, les mosquées, tout est superbe, et l'industrie, qui se soutient dans cette ville, pourra lui rendre sa splendeur. La place de *Meïdan* est une des plus belles de l'univers; elle a douze cents pieds de long sur six cents de large. Les bazars sont très-animés. La ville est au milieu d'une plaine de vingt lieues sur douze, et l'on y récolte des fruits de toute espèce, entre autres des pastèques et des melons.

La Perse avoit trois missions de jésuites : celle de Sirvan, celle d'Erivan, celle d'Ispahan. Les deux premières villes sont aux Russes maintenant, et le diocèse d'Ispahan est tout-à-fait dénué de prêtres. Cependant il y a encore en Perse beaucoup de chrétiens, et même des catholiques, qui sont épars dans les villes et villages, et que les mahométans de la secte d'Ali ne persécutent point.

Le diocèse d'Ispahan a été mis par le pape, en 1825, sous la direction de l'évêque de Bagdad.

Au nord-ouest d'Ispahan est Kachan, ville de quarante mille âmes, qui fut fondée par Zobéide, femme d'Haroun-el-Réchyd. C'est une des plus jolies villes de la Perse. Ses mosquées, ses bains, ses caravansérais sont de la plus élégante architecture. Le collége et le palais sont magnifiques. On fabrique dans Kachan et aux environs des châles, des étoffes de soie et des cotonnades; on y travaille les métaux en perfection.

Gom ou Koum, l'antique Choana, vient ensuite. Elle étoit fort grande autrefois; mais elle a été ruinée par les Afghans, en 1722. Une ancienne mosquée, qui attire un grand nombre de pélerins, est son principal édifice.

Téhéran est la capitale de la Perse. Elle a cent cinquante mille habitans en hiver, et seulement le tiers en été. Dans la belle saison, tous les riches et ceux qui les entourent vont à Sultanieh s'établir sous des tentes, comme le Chah lui-même, qui passe alors en ce lieu la revue des troupes.

Sultanieh fut le centre du commerce de la Perse et de l'Inde. Il est réduit aujourd'hui à quelques maisons; mais dans les beaux jours la population de Téhéran va y chercher le plaisir et partager le mouvement de l'armée et de la cour.

Le palais du souverain à Téhéran est au centre de la ville. Il a une enceinte fortifiée, et la ville a la sienne aussi; mais toutes ces murailles n'ont pas paru formidables à ceux de nos officiers qui ont visité le pays.

Au sud on trouve les ruines de l'ancienne Rhagès, qui porta aussi le nom d'Arsacia. C'est là que se passa la scène de Tobie, et que naquit Haroun-el-Réchyd. Ecbatane est auprès; on la nomme Hamadan.

La Perse est un des pays les plus curieux à visiter. Il faut lire les relations de MM. Jaubert et Trézel, qui donnent sur l'aspect de ces contrées et sur les forces militaires, sur les mœurs, les habitudes, le commerce et l'agriculture des Persans, des notes fort précises, et que l'on ne comparera pas sans un vif intérêt avec celles qui sont répandues dans les ouvrages de Chardin, d'Ollivier et des missionnaires.

Tous ces voyageurs sont exacts, et la différence qu'on remarque dans leurs récits ne tient pas au défaut de sagacité ou de vérité, mais à l'extrême mobilité de la fortune de la Perse, qui varie de siècle en siècle, et qui n'est pas au bout de ses vicissitudes.

Les Russes s'avancent à grands pas vers le sud. Tous les dix ans ils enlèvent à la Perse quelqu'un de ses districts. Les Anglais ne voient pas ces conquêtes sans inquiétudes. Anglais et Russes se disputent la prépondérance à la cour et dans les comptoirs du Chah.

Si le czar l'emporte, les possessions de l'Inde seront menacées. Les événemens peuvent se précipiter. Les arts, les moyens de transport font de si rapides progrès, qu'il est mal aisé de dire quel est l'avenir de ce royaume, objet de l'envie de deux cabinets entreprenans et de l'ambition d'une foule de chefs armés sur l'Indus, le golfe Persique, l'Euphrate et la mer Caspienne.

LETTRE DU P. SICARD,

MISSIONNAIRE EN ÉGYPTE,

A S. A. S. Mgr LE COMTE DE TOULOUSE.

Le Caire. — Les Cophtes. — Trois voyages : le premier dans la Basse-Égypte occidentale et le désert de Saint-Macaire; le second dans le Delta; le troisième dans la Haute-Égypte.

MONSEIGNEUR,

Nous apprenons avec beaucoup de joie et de reconnoissance que votre altesse sérénissime a la bonté de s'intéresser à tout ce qui se passe ans les missions que notre compagnie a éta-

blies depuis plus d'un siècle, dans les différens royaumes du Levant.

Henri III y envoya les premiers missionnaires, à la réquisition de Grégoire XIII, et sur les offres que fit alors le père Aquaviva, général des jésuites, de donner des ouvriers, pour porter les lumières de l'Évangile à toutes ces différentes nations, qui marchoient dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité.

Henri IV et Louis XIII, informés des fruits de ces premiers missionnaires, en firent augmenter le nombre, et leur assignèrent des fonds pour leur entretien et pour leur subsistance.

Ces missionnaires ont fait de grands progrès dans le Levant depuis leur établissement, et surtout depuis qu'ils ont été protégés par le feu roi Louis XIV, honoré, respecté et craint de toutes les puissances ottomanes, qui le regardoient comme le plus grand monarque qui ait jamais été sur le trône. Après une aussi grande perte que celle que nous avons faite, nous recevons, comme un nouveau bienfait de la Providence divine, qui veille sur le bien de nos missions, la puissante protection dont votre altesse sérénissime veut bien les honorer,

Le zèle que je dois avoir particulièrement pour la mission d'Égypte, où mes supérieurs m'ont attaché, me fait oser prendre la liberté de présenter à votre altesse sérénissime une carte géographique, qui mettra sous ses yeux les villes et les bourgades que j'ai parcourues le long du Nil, depuis les grandes cataractes juqu'à son embouchure dans la Méditerranée.

Je supplie très-humblement votre altesse sérénissime d'avoir pour agréable ce petit présent d'un missionnaire, et de lui permettre de joindre à cette carte une relation des voyages et des missions que j'ai faites dans la Haute et Basse-Égypte, pour m'instruire à fond de la religion, des erreurs et des mœurs des Cophtes, dont la conversion fait depuis long-temps l'objet de mes vœux et de mes travaux.

Lorsque dans mes courses évangéliques le hasard a permis que je découvrisse quelques restes de l'antiquité, dignes de la curiosité de votre altesse sérénissime, j'ai cru suivre ses intentions en les faisant dessiner. Je l'ai fait avec toute l'exactitude et la fidélité qui en fait le mérite.

Je souhaite, monseigneur, que votre altesse sérénissime puisse être satisfaite de tout ce que j'ai l'honneur de lui présenter. Si ces mémoires ne lui paroissent pas écrits d'un style poli et agréable, elle le pardonnera, s'il lui plaît, à un missionnaire plus accoutumé à parler arabe qu'à écrire en françois.

Il y a dix-neuf ans qu'il plut au feu roi de nous envoyer au grand Caire, capitale de ce royaume, pour y établir une mission. Le sieur Mallet, alors consul de la nation françoise, ayant reçu ordre de nous procurer un logement, et les moyens de faire nos fonctions en cette ville, s'en acquitta avec tout le soin et le succès que nous pouvions désirer.

Nos premiers missionnaires s'appliquèrent d'abord à connoître le caractère des esprits, et les mœurs des peuples qu'ils avoient à instruire. Ils ne furent pas long-temps sans comprendre qu'ils devoient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces nations, sur les grâces toute-puissantes de Dieu, qui peut des pierres même faire naître des enfans d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis.

L'expérience que m'a donnée mon séjour dans ce pays-ci depuis plusieurs années, ne m'a pas fait prendre un sentiment différent du leur. En effet, le peu qui reste en Égypte de l'ancien christianisme, annoncé autrefois aux Égyptiens par les apôtres, et nommément par saint Marc, premier évêque d'Alexandrie, est présentement dans une affligeante désolation.

Comme les Égyptiens sont naturellement superstitieux, et que ce royaume a été la conquête de différentes puissances, qui s'en sont rendues successivement les maîtres, ils se sont laissés infecter aisément des superstitions et des erreurs de ceux dont ils sont devenus les esclaves.

Quoique la religion mahométane soit la dominante en Égypte, il est cependant vrai de dire que le nombre des chrétiens grecs, arabes et égyptiens, appelés aujourd'hui Cophtes, est beaucoup plus grand que celui des Turcs. Les chrétiens sont presque tous hérétiques et schismatiques, et pour la plupart eutychiens ; mais je crois qu'on doit ajouter qu'ils sont plus ignorans qu'hérétiques. Leur ignorance est si grossière, qu'ils ne savent ni ce qu'ils croient ni ce que nous croyons. Il ne faut pas cependant conclure de là que les Égyptiens soient sans esprit, car nous voyons le contraire ; et je ne suis point surpris qu'ils aient eu autrefois de si

savans hommes dans la géométrie, dans l'astronomie et dans la médecine. Il faut cependant convenir que la domination du Turc leur a fait perdre le goût qu'ils avoient autrefois pour ces sciences.

Mon dessein n'est point de m'arrêter ici, monseigneur, à faire à votre altesse sérénissime une ample description de l'Égypte et de ses principales villes. Nous avons un si grand nombre d'historiens et de voyageurs qui en ont écrit des livres entiers, dont plusieurs sont sans doute dans sa bibliothèque, que je ne lui apprendrois rien de nouveau. L'histoire que M. l'évêque d'Avranches vient de nous donner du commerce et de la navigation des anciens mérite d'y avoir place. Son livre donne des connoissances savantes et curieuses, et la lecture en est très-agréable. Je me contenterai donc de confirmer ici ce qui a été dit par tant d'auteurs anciens et modernes des richesses et de la fertilité de ce royaume.

Pour juger de ses richesses, il ne faut que considérer sa situation. Nul royaume du monde n'en a une plus favorable pour s'enrichir de tout ce que les nations, soit voisines, soit éloignées, ont de plus précieux.

L'Égypte a l'Éthiopie à son midi, la Méditerranée au septentrion, la mer Rouge à son orient, et toute l'Afrique à son occident. De plus elle a le Nil dans son sein, qui traverse tout le royaume d'un bout à l'autre, c'est-à-dire, depuis les fameuses cataractes jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. C'est à plusieurs de ses ports, construits sur ce fleuve et sur la Méditerranée, qu'on voit aborder continuellement des vaisseaux chargés de richesses, que les nations les plus éloignées lui envoient.

Les historiens assurent que l'Égypte seule fournissoit aux Romains plus de trois cents millions : elle n'en donne pas aujourd'hui plus de douze au grand-seigneur; mais elle enrichit en une seule année plusieurs autres seigneurs, qui savent bien mettre à profit les richesses de l'Égypte.

Pour ce qui est de sa fertilité, elle a été connue dans tous les siècles. Son abondance est particulièrement en blé. Les terres produiroient aisément deux récoltes chaque année, si elles étoient autant de fois ensemencées. Autrefois une seule récolte fournissoit à Rome, à Constantinople, aux provinces et aux royaumes voisins toutes les provisions de blé nécessaires. Il doit paroître étonnant que l'Égypte, qui n'a pas plus de deux cents lieues de longueur sur soixante de largeur, rende une si prodigieuse abondance de grains, et que du sein des mêmes terres sortent sans aucun repos une pareille quantité de toutes sortes de légumes, qui naissent les uns après les autres.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, dans les temps où la stérilité et la famine se sont fait sentir partout ailleurs, l'Égypte seule a toujours joui d'une heureuse fécondité, et a été pour le reste du monde, comme au temps de Joseph, une ressource publique.

Ce furent les avantages d'une si heureuse situation qui déterminèrent Alexandre-le-Grand à rebâtir la ville d'Alexandrie sur une des branches du Nil; je dis rebâtir, parce que si on en croit quelques auteurs, les ruines d'une plus ancienne ville, dont on voit encore les colonnes et les obélisques, ont servi de fondement à la nouvelle Alexandrie.

Les richesses de l'Égypte étant aussi grandes que je viens de le dire, il s'ensuit nécessairement que ce royaume est très-peuplé, comme il l'est en effet; mais c'en est aussi une suite nécessaire, que les peuples qui l'habitent soient lâches, paresseux et fainéans, comme ils le sont. Ils se fient si fort sur la bonté de leurs terres, qu'ils ne prennent presque pas la peine de les labourer. Sitôt que l'eau du Nil est retirée dans son lit, les paysans sèment leurs champs. La seule façon qu'ils ont à faire est de mêler du sable avec le limon que le Nil répand sur les terres, en cas que ce limon les ait rendues trop grasses; et alors les terres ensemencées produisent avec usure une abondante moisson.

Les Égyptiens font leur boisson ordinaire de l'eau du Nil. Pour l'éclaircir ils la mettent dans un vase, dont on frotte l'ouverture intérieure d'un peu d'amandes pilées, et un quart d'heure après l'eau devient pure et claire comme eau de roche. Ils ont un autre secret pour la rafraîchir, malgré le climat qui la tient toujours chaude. Ils la mettent dans des vases d'une terre subtile et transpirante, et lorsque le vent du nord vient à souffler, ils pendent ces pots en l'air et les exposent aux rayons du soleil : l'eau ainsi exposée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable : j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

Les grandes chaleurs se font sentir pendant

les mois de mars, avril, mai et la moitié de juin.

L'Égypte est gouvernée par un pacha ; mais le grand-seigneur a soin de lui donner un successeur au bout de l'an, pour ne lui pas laisser le temps de devenir trop riche et de se rendre trop puissant. Outre le pacha qui gouverne l'Égypte, il y a plusieurs gouverneurs subalternes qui commandent dans différentes parties de l'Égypte, et elles sont autant de gouvernemens particuliers.

Le grand Caire est la ville capitale du royaume, elle peut être aussi longue que Paris, mais beaucoup moins large ; elle pourroit cependant lui être comparée, si l'on confondoit l'ancien Caire avec le nouveau, quoique l'un soit éloigné de l'autre d'une bonne demi-lieue. Le nouveau Caire, qui est la principale ville, est très-peuplé ; mais ce qui le fait paroître plus peuplé qu'il ne l'est en effet, c'est que, pour donner de la fraîcheur à la ville, les rues sont très-étroites, et qu'on y est arrêté à tout moment par la foule de ceux qui vont et viennent.

Les maisons sont bâties en brique, les étages en sont fort bas. On voit sortir des fourmillières d'hommes qui les habitent ; car la coutume n'est point ici d'avoir de longues enfilades d'appartemens inhabités, qui ne servent que de parade. Une nombreuse famille qui aura grande quantité d'esclaves n'occupera qu'une petite maison. Les hommes logent en bas, et les femmes ont le lieu le plus élevé.

On compte dans le seul Caire jusqu'à cinq cents mosquées, et ving-quatre mille dans toute l'Égypte. La preuve qu'on en donne, est que le cadislesquere, qui y est envoyé de dix-huit mois en dix-huit mois de la part du grand-seigneur, et qui reçoit un sequin de chaque mosquée du royaume, retire vingt-quatre mille sequins de ce seul droit.

Le Caire étoit autrefois environné de murs avec des tours de distance en distance, dont on ne voit plus que des ruines. Les portes qui subsistent sont couvertes de lames de fer, comme le sont celles d'Alexandrie, ce qui fait croire que leur fabrique est du même temps.

On trouve aussi au Caire quelques palais des anciens rois et des anciens seigneurs, avec des salles d'une grandeur et d'un exhaussement extrême, plafonnées de bois ouvragé, couvert d'or et d'azur. Ces plafonds ont une manière de dôme ouvert exprès, pour recevoir l'air de tous côtés. Les salles sont pavées de marbre avec des compartimens et des dessins bizarres. Les murs en sont pareillement revêtus à la hauteur de dix à douze pieds.

Au milieu de ces salles une fontaine jaillissante sort d'un bassin pavé de marbre. Il faut convenir que ces vastes lieux, qui ont l'élévation de nos églises et presque leur étendue, sont tout-à-fait convenables au climat.

Ils ont des inventions pour introduire le vent dans ces salles et les rafraîchir : ce sont des manières de gorges de loup, qui répondent à des coulisses fort étroites, où l'air passe avec rapidité et se mêle à la fraîcheur des eaux. L'élévation de ces salles, le marbre, et les eaux y entretiennent une si grande fraîcheur, que, dans les plus grandes chaleurs de l'été, il est difficile de s'y tenir long-temps sans pelisse. Les femmes distinguées ont aussi leurs salles dans leurs appartemens ; et l'on peut dire que c'est là principalement que la magnificence des Turcs éclate. Ces salles sont toutes brillantes d'or et d'azur, mille peintures à la turquesque y diversifient les lambris et les murs : des tapis de Perse et des coussins brodés d'or et d'argent parent leurs divans.

Le pacha loge dans le château, qui est à une des extrémités du Caire, à demi-côte de la montagne. Ce château, qui étoit autrefois la demeure des rois d'Égypte, tombe peu à peu en ruine. Le pacha y tient son divan, qui est précédé d'une assez belle place, longue de trois cents pas, et d'environ cent de large.

Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce château, c'est le puits, qu'on appelle le puits de Joseph. On ne peut disconvenir qu'il a fallu un temps infini pour le construire. Sa profondeur est comme partagée en deux parties. Du sommet jusqu'à la moitié, on y descend par un escalier, qui règne autour du puits et qui est entaillé dans la pierre. Cet escalier a été pratiqué pour y descendre des bœufs. On trouve, au fond de cette première partie, une plate-forme répondant à l'ouverture supérieure.

Les bœufs travaillent sur cette plate-forme pour élever l'eau, par le moyen d'une roue et de longues cordes, où des pots de terre sont attachés. Ces pots se remplissent et se vident en tournant avec la roue. L'eau se tire en deux temps différens par le moyen de deux roues l'une posée sur l'autre, et à quelque distance

de l'une à l'autre. La plus profonde verse l'eau dans un premier réservoir, d'où la seconde l'enlève et la porte jusqu'au haut du puits. Quatre bœufs, et souvent six, sont occupés à ce travail.

Cette eau, qui est un peu salée, ne sert que pour les animaux et les usages différens des maisons. On voit aussi dans ce château un lieu environné de beaucoup de colonnes de marbre granit, fort belles et fort hautes, qui soutiennent une manière de dôme lambrissé de bois, sur lequel on lit des lettres arabesques. On appelle cette espèce de salon le divan de Joseph : c'est un terme ordinaire dans le pays. Tout ce qui a l'air antique, ou qui contient quelque chose d'extraordinaire, porte le nom de Joseph.

Il y a à une des extrémités du château un retranchement occupé par les milices. Ce sont quatre ou cinq grosses tours bien bâties qui font une enceinte de cinq à six cents pas de circuit. Ces tours commandent l'appartement du pacha. Lorsque l'ordre lui vient de la Porte pour se retirer, on braque trois ou quatre petits canons contre sa maison qui la foudroieroient en un quart d'heure, s'il vouloit faire la moindre résistance.

Voilà, monseigneur, tout ce qui mérite d'être rapporté à votre altesse sérénissime de la ville du Caire et de ses curiosités. C'est dans cette ville où nous avons commencé nos premières missions. Messieurs du commerce de la nation françoise nous ont procuré, par leur crédit et par leur libéralité, une maison assez commode pour y faire nos fonctions. Nous leur devons, et en particulier à M. Lemaire, consul de la nation françoise, les facilités que nous avons pour faire les exercices de la mission.

Les différentes nations que le commerce attire en cette ville donneroient de l'occupation à un grand nombre de missionnaires ; les seuls Cophtes, qui sont les anciens Égyptiens, en occuperoient plusieurs.

Nos finances ne nous ont pas permis d'être jusqu'à présent plus de trois ou quatre missionnaires pour visiter les malades, instruire les enfans, faire des conférences dans les maisons particulières et dans la nôtre. Le travail est grand et continuel, et il seroit quelquefois capable de rebuter, si Dieu ne donnoit assez souvent la consolation de voir le fruit de ses travaux.

Comme rien n'est plus nécessaire à un missionnaire dans l'Égypte que de bien connoître les sentimens des Cophtes pour les combattre, et leurs mœurs pour les corriger : après avoir fait long-temps mission auprès de ceux qui habitent le Caire, j'ai cru devoir visiter les Cophtes des campagnes, pour être mieux instruit de tout ce qui les regarde, et pour m'en faire aussi mieux connoître, et par ce moyen m'attirer leur confiance, et travailler plus utilement à leur instruction et à leur conversion. C'est dans ce dessein que j'ai fait trois voyages le long du Nil.

Le premier a été au désert de Saint-Macaire dans la Basse-Égypte occidentale.

Le second, dans cette partie de la même Basse-Égypte qu'on appelle le *Delta*.

Le troisième dans la Haute-Égypte.

J'ai présentement l'honneur de rendre compte à votre altesse sénérissime de ces trois voyages. Elle verra distinctement sur la carte du Nil les lieux que j'ai parcourus, et dont j'ai fait les observations avec toute l'exactitude qui m'a été possible. Je commence le récit que j'ai l'honneur de lui faire par mon voyage au désert de Saint-Macaire,

La Providence nous employant ici particulièrement à la conversion des Cophtes, j'ai cru qu'un des plus sûrs moyens de parvenir à avoir leur confiance, étoit d'avoir entrée dans leurs monastères, de connoître les solitaires qui les habitent, et de me faire connoître à eux, m'instruire de leurs sentimens, et de gagner leur bienveillance, pour avoir celle des Cophtes, qui les respectent et les aiment.

Pour exécuter mon projet, je m'embarquai sur le Nil, à Boulacq, le 5 décembre 1712, à une heure après midi, accompagné d'un religieux cophte, prêtre et supérieur de Saint-Macaire. Nous arrivâmes à minuit à Oüardan, petit village sur le bord occidental de la branche du Nil qui descend à Rosette. N'ayant pu y trouver une maison de chrétiens pour nous recevoir chez eux, nous fûmes obligés de passer le reste de la nuit dans une place publique exposés à l'air qui étoit très-froid. Nous quittâmes ce mauvais gîte à la pointe du jour, pour aller à Étris, autre village à demi-lieue d'Oüardan. Nous y trouvâmes un hospice pour les solitaires du désert, qui en est voisin.

Le soir du même jour, après que tous les bergers et les laboureurs se furent retirés chez eux, j'assemblai au clair de la lune tous les hommes et garçons cophtes, pour leur faire une

instruction. Je trouvai ces bonnes gens affamés de la parole de Dieu, parce qu'ils ne l'entendoient que très-rarement. Leur patriarche, à la vérité, leur envoie des religieux pour être leurs curés ; mais ces pasteurs sont du nombre de ceux dont parle Ézéchiel [1], qui ont grand soin d'eux-mêmes, mais qui ne font point paître leurs troupeaux.

Je voulus commencer mon catéchisme par faire réciter le *Pater* aux enfans. A peine en trouvai-je un qui le sût, encore moins qui fût instruit des principes de notre religion. En vain en interrogeai-je plusieurs. Les pères et mères étoient aussi ignorans que leurs enfans ; plusieurs même d'entre eux avoient vécu jusqu'alors sans avoir approché des sacremens de pénitence et d'eucharistie. J'employai donc tout le temps que je pus être avec eux à réciter à haute voix l'Oraison dominicale en leur langue. Tous la répétoient après moi, et je la leur fis répéter jusqu'à ce qu'ils la sussent par cœur. Je leur expliquai ensuite les principaux articles de notre croyance. Ils m'écoutoient avec beaucoup de docilité. Je chargeai ceux d'entre eux, qui me parurent les mieux instruits, de répéter dans les maisons ce que je leur avois enseigné.

Après mon instruction, il y en eut plusieurs qui me demandèrent à se confesser, et ils le firent avec des sentimens qui me donnèrent une sensible consolation, et qui m'engagèrent à leur promettre de plus longues instructions à mon retour.

Le lendemain, 7 décembre, je partis d'Étris avec le supérieur de Saint-Macaire et un religieux d'un autre couvent, qui venoit de faire la quête au Caire et aux villages circonvoisins. Ce bon religieux étoit très-content de sa quête, car il conduisoit au couvent dix ânes chargés de provisions de blé, de riz, de lentilles, de fèves, de poissons salés, de cire et d'encens.

Après avoir marché en cette compagnie pendant une heure par une riche et agréable campagne, laissant le Nil à notre orient, nous mîmes le pied sur le sable du désert de Sceté. Ce désert, dont Pallade et Rufin nous ont fait la description, est fameux par les voyages que les saintes Paule et Mélanie y firent, et par plus de cinq mille religieux qui l'habitoient, du nombre desquels étoient les saints hommes Ammon, Arsène, Moïse le Noir, Effrem, Apollon, Pambon, Sérapion, Poëmène, Daniel, Jean le Petit. L'on comptoit alors plus de cent monastères dans ce désert. Il n'en reste aujourd'hui que quatre, dont je parlerai.

Ce désert s'étend d'orient en occident environ trois journées, et autant du septentrion au midi. C'est une vaste plaine de sable, qui, du côté du couchant et du midi, n'a point d'autre borne que les sables de la Lybie et du désert de Barca. Elle aboutit du côté du nord à la montagne de Nitrie, qui étoit autrefois habitée par une infinité de solitaires.

Étant sortis d'Étris avant le lever du soleil, nous arrivâmes un peu avant son coucher au premier des quatre monastères dont j'ai parlé. Celui-ci porte le nom de l'ancien Macaire, le second est nommé Notre-Dame des Suriens, le troisième s'appelle le monastère de *Saint-Bichoi* ou *Abisay*, et le quatrième est dédié à la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs.

Le premier monastère est loin du Nil d'une journée; le second est éloigné du premier d'une demi-journée ; le troisième n'est qu'à deux portées de mousquet du second ; et le quatrième, en s'écartant toujours du Nil et tirant vers le couchant, se trouve à demi-journée du second et du troisième, à vingt-cinq ou trente lieues de la mer Méditerranée et d'Alexandrie vers le nord.

Ces quatres monastères sont de grands enclos carrés assez égaux entre eux, de plus de cents pas de long, sur un peu moins de large, entourés de hautes et épaisses murailles, avec un parapet à hauteur d'appui. Chaque monastère à sa tour plus exhaussée de moitié que les murs de son enclos. Dans chaque tour il y a une chapelle dédiée à saint Michel ; plusieurs chambres pleines de provisions de bouche, une bibliothèque qui consiste en trois ou quatre coffres pleins de vieux manuscrits arabes ou cophtes, couverts de poudre, un puits de bonne eau, un moulin, un four et un pont-levis. La porte de chaque monastère est de bois, basse, épaisse, couverte de plaques de fer, et dominée par la tour. On voit dans chaque monastère les ruines de deux ou trois églises, de plusieurs dortoirs, et d'un fort grand nombre de cellules dont il ne reste que quelques-unes et des offices. La tour sert de donjon et de retraite aux pauvres religieux dans les irruptions des Arabes, qui n'ont pas la même facilité pour pénétrer dans cette tour, qu'ils en auroient pour

[1] Ezéchiel, chap. 34, v. 8.

s'introduire par force ou par adresse dans les bas de l'enceinte du monastère.

Le monastère de Saint-Macaire dont je parle, est habité d'un prêtre religieux qui m'accompagnoit, et qui en sort souvent pour aller à sa quête; d'un portier aussi religieux, et de deux diacres séculiers. Voilà toute la communauté de ce fameux monastère.

Le couvent de Saint-Bichoi n'est composé que de quatre religieux; les deux autres en ont douze ou quinze. Tous ne sont pas prêtres; il y a même parmi eux des séculiers, qu'on y reçoit par l'ordre du patriarche cophte. Leur nourriture et leurs habits sont conformes aux gens de la campagne. On dit une messe tous les dimanches, et tous les mercredis et vendredis des quatre jeûnes de l'année. Ils passent plusieurs heures au chœur le jour et la nuit; ils travaillent dans les autres, et obéissent tous à un supérieur qui est prêtre. L'ordre du supérieur qui les dirige et qui les occupe est leur principale règle.

Je fus très-édifié de voir tous les soirs ces solitaires après leurs offices, et devant que de se retirer dans leurs cellules, se prosterner aux pieds de leur supérieur, accuser leurs fautes, lui en demander pardon, et recevoir sa bénédiction. On peut dire que ces religieux sont de bonnes gens, à l'hérésie près. Ils sont cophtes, c'est-à-dire sectateurs de Dioscore[1], condamné par le quatrième concile général.

Ce monastère de Saint-Macaire renferme deux églises, l'une petite et entière, dédiée à Saint-Macaire, qui donne son nom à ce couvent et à tout le désert. L'autre, plus grande et à à demi ruinée, est consacrée à Saint-Jean; il en reste encore cinq dômes soutenus par une vingtaine de colonnes de marbre d'ordre gothique, avec cinq autels. Ces deux églises, et toutes celles des Cophtes, ont derrière leurs sacristies un four fait exprès, pour cuire les pains destinés au sacrifice; car c'est une coutume inviolable parmi ces peuples de n'user que du pain levé et tout chaud. Lorsque leurs prêtres doivent dire la messe, ils cuisent le même jour une corbeille pleine de petits pains, blancs, ronds, plats par-dessous et convexes par-dessus, et grands comme la paume de la main : un seul de ces pains est destiné pour l'autel, et les autres sont distribués après la messe aux religieux et aux principaux des assistans.

Les Cophtes ont une autre coutume parmi eux, c'est d'avoir dans toutes leurs églises un grand creux carré et profond qu'on remplit d'eau tous les ans, pour servir à la cérémonie du fameux bain qu'ils appellent *Gothas*. Je vis en effet ces deux grands creux dans les deux églises dont je viens de parler. On me fit remarquer dans celle de Saint-Jean-Baptiste une chapelle sous le titre de Sainte-Apollinaire, fille d'Anthemius, consul sous le règne d'Arcade, qui fit, dit-on, pénitence dans ce couvent étant déguisée en homme. Bollandus en décrit l'histoire le cinquième jour de janvier. Les Cophtes la croient fille de l'empereur Zénon; mais ils se trompent dans ce fait comme dans plusieurs autres.

On me montra dans le cœur de l'église de Saint-Macaire quatre petits cercueils où reposent, disent les Cophtes, les ossemens des trois Macaire et de saint Jean-le-Petit. L'un de ces Macaire est celui d'Égypte, surnommé l'Ancien, disciple de saint Antoine, et l'auteur de cinquante homélies en grec; l'autre est celui d'Alexandrie, surnommé le Jeune. Ces deux Macaire ont été moines ou abbés l'un après l'autre dans les monastères de ce désert.

Pallade dit du premier, qu'un homme ayant été faussement accusé d'en avoir assassiné un autre, le saint solitaire ressuscita le mort pour lui faire déclarer son assassin, et pour justifier l'innocent.

Le même Pallade, qui avoit demeuré pendant quelque temps avec ces deux saints solitaires, assure avoir été témoin oculaire de leur don d'oraison, de leur rigoureuse pénitence, et de leur charité pour les étrangers. Il raconte en particulier les grandes conversions que Dieu avoit opérées par leur ministère.

Il rapporte, entre autres choses, que ces deux saints hommes étant allés visiter quelques-uns de leurs frères, furent reçus dans un bateau du Nil où étoient plusieurs officiers de considération avec leurs équipages; que l'un de ces officiers les voyant assis dans un coin du bateau, et couverts de leurs pauvres habits, leur dit : « Vous êtes bien heureux, mes amis, de vous jouer ainsi du monde dont vous n'avez pas

[1] Dioscore, patriarche d'Alexandrie, fut un des plus zélés sectateurs d'Eutichès. Il soutint comme lui qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, et fit approuver cette hérésie dans le conciliabule appelé le *Brigandage d'Éphèse*, en 449.

(*Note des premiers éditeurs.*)

besoin, » et que nos deux saints solitaires lui répondirent : « Vous avez raison, monsieur, mais nous vous plaignons en même temps beaucoup de ce que le monde se joue de vous. » Pallade ajoute que cette parole fut un trait qui frappa le cœur de cet officier ; que sitôt qu'il fut de retour chez lui il distribua ses biens aux pauvres, et vint passer le reste de ses jours dans le désert de Nitrie, et y mourut saintement.

L'église a mis ces deux insignes serviteurs de Dieu au nombre des saints. Pour ce qui est du troisième Macaire, qu'ils appellent l'évêque, il y a tout sujet de croire qu'il étoit un des compagnons ou un des sectateurs de Dioscore, et peut-être étoit-il ce patriarche monothélite d'Antioche déposé par le sixième concile général, et non pas ce saint évêque de Jérusalem qui assista au concile de Nicée. Ce qui est de plus vrai, c'est qu'il ne faut pas beaucoup compter sur les opinions des Cophtes, et encore moins sur les reliques gardées par des hérétiques et des ignorans.

Je partis du monastère de Saint-Macaire le 9 au matin avec le supérieur, qui continua de m'accompagner par charité. A peine eûmes-nous avancé deux cents pas hors de la porte, que je me trouvai sur les ruines de plusieurs édifices, dont les fondemens et quelques pans de muraille entiers marquent la grandeur et la forme. Je demandai à mon compagnon l'explication de tout ce que je voyois. « Je vais te la donner, me dit-il (car c'est ainsi que les Orientaux se parlent). Autrefois dans ce désert de Sceté, et sur le mont de Nitrie, que tu vois borner l'horizon du côté du nord, on comptoit autant de monastères qu'il y a de jours en l'an. Ces différentes masures sont les restes de quelques-uns d'eux, et celles qui sont sous tes pieds portent encore à présent le nom de Château des Vierges, parce qu'elles étoient la demeure des personnes du sexe qui embrassoient la vie monastique.» Comme je paroissois étonné de cette multitude d'habitations de moines : « Continuons notre chemin, m'ajouta-t-il, tu verras bien autre chose. » En effet, après avoir marché environ trois ou quatre heures, il parut à nos yeux plus de cinquante monastères bien distincts les uns des autres, mais ruinés et presque abattus. « Ce ne sont là, continua-t-il, qu'une partie des débris d'un bien plus grand nombre de monumens que la piété des fidèles avoit autrefois érigés dans ces retraites de pénitence. Regarde cet arbre appelé l'Arbre de l'obéissance, qui résiste depuis douze siècles à toutes les saisons, et aux attaques des bêtes et des Arabes ; c'est un alisier qui, dans son origine, n'étoit qu'un bâton sec, fiché dans ce sable ingrat et brûlant, par l'abbé Poëmene. Cet abbé commanda un jour au célèbre Jean-le-Petit de l'arroser tous les jours. L'obéissant religieux observa constamment pendant deux ans l'ordre de son supérieur. Dieu, pour récompenser l'obéissance persévérante de son serviteur, permit que le bâton prît racine, et portât des branches et des feuilles aussi belles que tu les vois. C'est en mémoire de ce prodige que l'arbre porte le nom de la vertu d'obéissance.» J'admirai cet arbre chargé en effet de belles feuilles, et qui porte tous les ans une grande abondance de fruits.

Nous traversâmes dans la même matinée le chemin des Anges ; c'est ainsi que les chrétiens appellent une longue traînée de petits monceaux de pierres éloignés d'un pas l'un de l'autre, tirant du midi au septentrion, dans l'espace de plusieurs journées de chemin. Cet ouvrage, qu'ils attribuent aux esprits célestes, et qui peut cependant avoir été fait de main d'hommes, servoit autrefois pour diriger les pas des anachorètes, quand ils alloient de leurs grottes aux églises, et revenoient des églises dans leurs grottes. Car le sable de ces vastes plaines agité par les vents, ne laisse ni sentier, ni trace marquée; il est vrai qu'on voit de temps en temps des tertres ou éminences, qui pourroient, ce semble, servir de guide aux passans, mais leur uniformité feroit qu'on s'y méprendroit aisément.

Mon compagnon me fit alors remarquer un de ces tertres, au pied duquel nous passâmes : « Voilà, me dit-il, la colonne des Diables ; on l'appelle ainsi, parce que ces ennemis des solitaires se mettoient ici en embuscade pour insulter aux serviteurs de Dieu, et pour tâcher de les séduire. » Ce discours me fit connoître la conformité de la tradition à l'histoire que nous avons des anachorètes.

Un peu après midi nous arrivâmes au monastère de Notre-Dame des Suriens. Ce monastère est le plus beau des quatre ; il a un très-agréable jardin et un puits à roue qui l'arrose, grand nombre d'arbres de diverses espèces, des tamaris [1], des alisiers, des dattiers, et un grand

[1] C'est le seul arbre de cette nature que j'aie vu en Egypte. (*Note de l'ancienne édition.*)

et antique tamarin qu'on dit avoir pris racine d'un bâton sec planté par saint Effrem.

Il y a dans ce monastère trois églises encore entières. La première, dédiée à la sainte Vierge, protectrice des Suriens. La seconde église porte le nom de Saint-Antoine, et la troisième a pour son patron saint Victor, martyr.

Le supérieur de ce monastère ayant été averti de notre arrivée, nous vint recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié. Il nous conduisit d'abord à l'église de la sainte Vierge pour y faire nos prières. Midi étoit sonné, les religieux aussi bien que nous étoient encore à jeun. Ils étoient alors dans leur carême de Noël. Pendant ce carême, ainsi que dans les autres, des apôtres, de la sainte Vierge, et de celui qui précède les fêtes de Pâques, ils ne mangent et ne boivent quoi que ce soit qu'après midi, excepté les samedis et dimanches, qu'il leur est permis de prendre le matin quelque nourriture. Je crus devoir me conformer entièrement à leur manière de vivre, pour gagner leur créance et leur affection. Je le fis, et je m'en trouvai bien; car ma vie conforme à la leur dissipa la méfiance naturelle qu'ils ont des religieux et des prêtres étrangers, et peu à peu je me trouvai à portée de leur parler sur tous leurs besoins spirituels, dès-lors que je les découvrois.

Nos prières à l'église étant finies, ils m'introduisirent avec eux au réfectoire. Le *Benedicite* ayant été dit, on nous servit une grande jatte pleine de soupe de lentilles farcie de pain. Ce seul mets composa tout notre festin. La lecture se faisoit à table, elle étoit prise d'un petit recueil de règles monastiques, qu'ils prétendent avoir été données par la sainte Vierge à saint Macaire-le-Jeune. Le repas fini, nous dîmes le *Pater* en cophte. Cette prière seule est leur *Benedicite* et leur action de grâces ordinaire. Tous étant sortis du réfectoire, ceux qui avoient soif allèrent boire dans le seau d'un puits voisin.

Je vis dans leur cuisine trois grandes marmites de pierre. Ils n'en ont point d'autres. Celles-ci cuisent fort bien, et durent des siècles. Cette sorte de pierre se nomme *baram*[1]: elles sont communes dans la Haute-Égypte.

Puisque nous en sommes sur les grands festins de ces bons religieux, j'ajouterai qu'on nous servit le soir pour collation un petit plat d'origan en poudre, et un autre de marc de cannes de sucre fort insipide. On leur donne aussi quelquefois, pour varier leur collation, des oignons secs ou détrempés dans l'eau salée; l'odeur de ceux-ci est détestable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils ne boivent jamais de vin et rarement du café. Ils couchent tout habillés, des nattes étendues sur le plancher sont leur lit. Il faut avouer que la vie de ces bons religieux est très-frugale et très-austère; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils sont forts et robustes, gros et gras, et pleins de santé. En considérant l'austérité de leur vie, je déplorois leur malheur d'être nés dans le schisme et l'hérésie, et d'y vivre; mais mon esprit faisoit en même temps la comparaison de leur vie dure et mortifiée, avec celle d'un grand nombre de catholiques, qui, tout éclairés qu'ils sont des lumières de la foi, vivent assez communément dans une continuelle mollesse, si contraire à l'esprit de l'Évangile, qui est cependant l'unique règle de nos mœurs. Je ne sais lequel est le plus grand, ou du malheur de ceux-ci, ou du malheur de ceux-là.

Nos solitaires partagent leur journée entre la psalmodie et le travail des mains. Ils ne sortent presque jamais de leurs monastères. Ceux que leurs emplois obligent d'en sortir, ne le font qu'avec de grandes précautions, pour éviter de tomber entre les mains des Arabes vagabonds.

Ces Arabes sont d'étranges gens, ils font une profession publique de voler et de piller partout où ils passent, et ne respectent personne. Lorsque ces bandits passent par les monastères, ils heurtent à la porte, on se garde bien de leur ouvrir; mais on leur descend par une poulie du pain et des oignons, de la soupe et de l'eau pour boire; et après avoir bu et mangé, ils s'en vont contens.

A cette occasion je dirai que je rencontrai dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avoient chacun un âne chargé de butin. Leur chef, ne voyant rien dans mon habit usé qui pût servir de proie à son avarice, fut ébloui par l'éclat de mes souliers rouges, qui m'avoient coûté douze sols; c'est la chaussure ordinaire des prêtres de village. Il me les demanda bonnêtement; je les lui refusai de même, et il en demeura là. Un autre me demanda de l'argent: « Je n'en porte point, lui

[1] Le stéachiste stéatiteux dont on fabrique des poteries dans le Saïd.

dis-je. Donnez-moi du moins, reprit l'un d'eux, un bon onguent pour une blessure qui me fait grand mal. » Je lui en donnai volontiers : sur quoi toute la troupe me croyant un habile médecin, m'expliqua ses maux chacun en particulier, et me demanda des remèdes. Je leur débitai toute ma doctrine, et il ne me fut pas difficile de les guérir : mais après cela je leur dis qu'ils avoient tous une maladie bien plus dangereuse, dont ils ne pensoient pas à me demander la guérison; que cette maladie étoit la malheureuse inclination qui les portoit à voler et à piller partout, et à commettre plusieurs autres crimes, qui les rendoient odieux à Dieu et aux hommes; que ces crimes les feroient condamner un jour par le Créateur à un feu éternel, et que ce feu brûleroit dans les enfers leurs âmes et leurs corps pendant toute l'éternité. Ils m'écoutoient plus attentivement que je ne l'aurois dû espérer, ce qui me donna lieu de les exhorter à changer de vie, en les assurant que la Providence divine pourvoiroit à leur subsistance. Après cette exhortation, nous nous quittâmes bons amis. Dieu veuille que les paroles qu'il me mît alors dans la bouche aient eu quelque bon effet!

Je reviendrai ici (s'il vous plaît, monseigneur) à nos monastères que cette digression m'a fait quitter. L'ignorance qui entretenoit nos solitaires dans le schisme et dans l'hérésie, et qui leur faisoit perdre pour le ciel le mérite de l'austérité de leur vie, me perçoit le cœur. J'employois les heures du jour et de la nuit qui leur étoient libres à les entretenir du royaume de Dieu, conformant mon discours à leur génie et à leur capacité; je leur disois, entre autres choses, qu'ils se gardassent bien de s'arrêter à la fausse idée qu'ils avoient des Francs; que, quoique Franc, je n'en étois pas moins cophte; que ce nom signifioit un disciple des bienheureux Athanase et Cyrille, un serviteur de Jésus-Christ, et fils respectueux de la sainte église son épouse. Je leur demandai ensuite s'ils n'admettoient pas cette notion et signification du nom de cophte qu'ils portoient? M'ayant répondu que oui, j'ajoutai que j'étois donc vrai cophte et plus cophte qu'eux; qu'il ne leur appartenoit pas de se dire disciples des pères de l'église dont ils n'avoient jamais lu les livres; que la véritable doctrine de ces pères avoit été altérée par leurs faux prophètes; que ces faux prophètes leur avoient enseigné leurs erreurs, comme étant la véritable doctrine des pères; qu'ils les avoient cru aveuglément sur leur parole, sans examiner si ces nouveaux docteurs n'étoient point, comme le dit la parabole de l'Évangile, de ces ennemis des hommes qui viennent semer l'ivraie parmi le bon grain. Je continuai mon discours en leur disant que, touché de leur malheur, qu'ils ne connoissoient pas, j'étois accouru à leur secours comme leur bon frère.

Après cette petite exhortation, tous me répondirent avec la joie peinte sur leur visage, et avec des gestes de la tête et des mains, que j'étois le très-bien venu. Je tirai alors de ma poche mon Évangile arabe, et l'ayant porté selon la coutume et par respect sur ma tête et à ma bouche, je le leur présentai, comme si mon intention eût été qu'ils donnassent à ce saint livre les mêmes marques de leur vénération. Ils tendirent en effet leurs mains pour le prendre et le baiser; mais je le retirai brusquement et le cachai dans mon sein, leur reprochant qu'ils étoient indignes de toucher un si saint livre, qui contenoit la parole de Dieu et qu'ils foulaient cependant aux pieds, en violant, comme ils faisoient, les préceptes divins qui y sont contenus. « Au reste, sachez, leur dis-je en finissant, sachez que le doigt de Dieu a déjà gravé dans ce saint livre l'arrêt éternel de votre mort. »

A ces paroles qui les frappèrent, ils s'écrièrent tous : « Sommes-nous donc rebelles à l'Évangile? » Alors je tirai ce saint livre de mon sein, et l'ouvrant dans un feuillet préparé : « Lisez, leur dis-je, et voyez. N'est-il pas écrit : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés? Par quelle criminelle témérité osez-vous donc, depuis tant de siècles, vous et vos pères, prononcer anathème contre les Grecs et contre tous ceux qui révèrent le concile de Calcédoine? Dioscore et ses adhérens étoient-ils au-dessus de la loi divine?

» Ces hommes corrupteurs de nos saintes Écritures, ont eu la témérité et la hardiesse de les combattre; mais l'église a puni leur témérité, en retranchant leurs noms du nombre de ses enfans. Méritent-ils donc plus aujourd'hui votre créance que les saint Chrysostôme, les saint Basile, et les autres docteurs de l'église grecque, que Dieu vous avait envoyés pour vous instruire de sa sainte foi, et pour la défendre dans tout l'univers par leurs doctes écrits. »

» Quoi donc! prétendez-vous que vos jeûnes et vos veilles vous mettent à couvert des foudres de l'église? Ignorez-vous que sans la véritable foi, qui seule fait les enfans de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ, il n'est pas possible de plaire au Maître de l'univers, et à celui qui doit un jour juger les vivans et les morts? »

Plus je voyois mes gens attentifs et touchés de mes paroles, et plus j'élevais le son de ma voix, et parlois d'un ton ferme, et dans les termes que je sais qu'il leur faut parler: je le fis si vivement et si efficacement par la grâce de Dieu, que le plus ancien et le plus accrédité religieux du désert nommé Jean, s'éleva, et déclara publiquement que j'avois raison, et qu'on ne devoit en effet appeler hérétiques que ceux qui étoient déclarés tels par l'église catholique.

Tous applaudirent à ce bon vieillard; et j'ai appris que depuis ce temps-là il a toujours continué de parler et de prêcher la même doctrine.

Voilà le grain que j'ai semé pendant quelques jours dans ces terres, qui sont depuis longtemps en friche, et pleines de ronces et d'épines. Plaise à la bonté divine de faire germer cette semence pour produire un jour une ample moisson!

Le désir que j'avois de m'instruire de tous les mystères de la religion cophte me fit passer des nuits entières à lire dans leur bibliothèque leurs livres écrits en arabe, et les légendes de leurs saints. Je les trouvai remplis de fatras, d'absurdités et de choses risibles. J'en ferai usage en temps et lieu; je me contentai alors de faire quelques remarques sur mes lectures, et de tâcher surtout de me perfectionner pour lire et écrire aisement en cophte. J'écrivis le *Pater* en cette langue. Ses caractères sont les mêmes que ceux de l'alphabet grec, à quelque petite différence prés, et à sept ou huit lettres tirées du syriaque, que les Cophtes emploient par-dessus les vingt-quatre de l'alphabet des Grecs.

La langue cophte est originaire de la grecque, dont elle a retenu une infinité de mots: l'intelligence de celle-ci m'aidoit à entendre la signification de certains mots cophtes, que ces moines ne comprenoient pas eux-mêmes. Je leur disois en riant: « N'avois-je pas raison de vous dire que j'étois plus Cophte que vous? Je suis votre frére, ajoutois-je, je vous aime, et c'est par amour pour vous que je suis venu vous découvrir le chemin de la vérité, que vos conducteurs vous ont caché. »

Je passai ainsi plusieurs jours dans ce monastère, me rendant assidu à tous leurs exercices et offices de jour et de nuit, et leur faisant des conférences où je ne manquois jamais de leur faire remarquer ce qui me paroissoit défectueux dans leurs coutumes et dans leurs prières. Une cloche d'environ deux pieds de haut et d'autant de diamètre, suspendue à la tour du couvent, nous appeloit au chœur et à tous les offices de la communauté. C'est une musique bien extraordinaire dans un désert, et surtout parmi les Turcs, que celle du son d'une cloche.

Le 10 décembre, qui étoit un samedi, je me rendis au monastère d'Amba-Bichoi, autrement Saint-Abisay, éloigné de celui des Suriens de deux traits d'arbalète. Je n'y restai que deux heures, n'y ayant trouvé que trois ou quatre religieux sans aucun prêtre. Je revins donc à mon poste des Suriens, j'y passai le reste du jour. Le lendemain 11, après avoir assisté à l'office de la nuit et à la messe, qui durèrent depuis deux heures de nuit jusqu'au soleil levé, je partis pour le monastère de la Sainte-Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs. Le supérieur de Saint-Macaire retourna chez lui, et je me fis accompagner d'un ancien religieux nommé Jean, dont j'ai déjà parlé.

J'appris, en chemin faisant, que la plaine de Sceté est nommée par les Arabes *Chaihat*. Des vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de corneilles, paroissent tous les matins fraîchement imprimés sur le sable. Ces animaux rôdent la nuit et disparoissent le jour. La crotte des gazelles sent le musc; mais cette odeur se dissipe après quelques jours.

Nous entrâmes vers le midi à Elbaramous, monastère très-vénérable, non-seulement par le culte de la très-sainte Vierge, qui y est singulièrement honorée des Cophtes, mais encore par la demeure d'un grand nombre de solitaires qui s'y étoient autrefois retirés.

La tradition est qu'il fut bâti par un des deux Macaire. Saint Arséne le choisit pour le lieu de sa retraite. Ce grand serviteur de Dieu avoit toujours été homme de bien dans le monde. La réputation de sa vertu excita l'empereur Théodose de le charger de l'éducation de ses deux

enfans, Arcade et Honorius. Comme il s'acquittoit de son emploi dans les vues de Dieu, il le faisoit avec l'approbation de tout le monde. Lui seul étoit mécontent de lui-même et de la vie qu'il étoit obligé de mener à la cour. Un jour qu'il en étoit plus peiné, il s'adressa au Seigneur, et lui fit la prière de ce jeune homme dont il est parlé dans l'Évangile de saint Mathieu : *Seigneur, que dois-je faire pour mériter la vie éternelle?* Alors il entendit une voix intérieure, mais très-distincte, qui lui répondit : *Arsène, fuyez la cour.* Il ne lui en fallut pas davantage pour la quitter et pour venir goûter Dieu seul dans le désert de Sceté, qui étoit en ce temps-là très-fameux.

Il y vécut quarante ans dans un exercice continuel de toutes les vertus, et particulièrement de l'humilité. Il avoit un très-grand don d'oraison, il passoit les jours et une partie de la nuit dans l'église, se cachant derrière un pilier pour n'être vu de personne, et pour être plus recueilli aux offices divins. Son désir d'être inconnu étoit si grand, que le patriarche Théophile l'étant venu visiter, il lui demanda pour toute grâce de ne venir plus chercher Arséne dans sa solitude.

Il mourut en odeur de sainteté, âgé de quatre-vingt-quinze ans. L'église l'a mis au nombre de ses saints, et il est particulièrement honoré dans le monastère d'Elbaramous.

L'abbé Moïse, Éthiopien de nation, fut un des abbés de ce monastère, et sa mémoire y est encore aujourd'hui en grande vénération. Les commencemens de sa vie furent bien différens de ceux de saint Arsène ; car il vécut assez long-temps dans un continuel brigandage, à la tête d'une troupe de voleurs. Dieu permit qu'il lui arrivât une fâcheuse affaire, qui causa sa conversion. Ayant reconnu son malheureux état, il ne songea plus qu'à aller expier ses crimes par la plus rigoureuse de toutes les pénitences. Il la continua jusqu'à la mort dans ce monastère de Sceté, où il mourut âgé de soixante et quinze ans, fort regretté de tous ses disciples, qui l'aimoient et le respectoient comme leur père.

On m'a fort parlé ici de deux de ses disciples, très-recommandables par leur naissance et par leur vertu. On les nomme Maxime et Timothée. On dit qu'ils étoient fils d'un consul ou d'un autre grand seigneur grec. C'est en leur mémoire que ce monastère porte le nom d'*Elbaramous*, ou *Piromaous*, mot corrompu de *el Romaous*, qui signifie monastère des Grecs. A trois ou quatre portées de mousquet de ce lieu, on découvre les tristes restes de dix ou douze édifices sacrés, assez près l'un de l'autre, parmi lesquels on nomme encore le monastère de Moïse, et l'église des saints Maxime et Thimothée.

Le supérieur d'Elbaramous vint me recevoir. Ce supérieur est un jeune prêtre, qui me parut avoir beaucoup d'esprit, mais peu de science. J'eus une conférence avec lui depuis une heure après midi jusqu'au soleil couchant sur les points controversés entre eux et nous. La prévention de ces moines schismatiques en faveur de leurs opinions, si extravagantes qu'elles soient, est le principal obstacle à lever, quand on veut travailler à leur conversion. Je laisserai à juger de l'extravagance de leurs opinions, par celle dont je vais parler, et dont je ne fis que rire, pour en désabuser le jeune supérieur de ce monastère qui en étoit infatué. Sur la fin de notre conversation, je l'avertis que n'ayant pas encore dit vêpres, il étoit temps de les commencer. « La prière, me répondit-il, est défendue à l'heure qu'il est. Pourquoi? repris-je. Parce que c'est précisément l'heure que les démons font la leur, me répliqua-t-il ; le ciel est présentement fermé pour nous, et des religieux ne doivent pas d'ailleurs se trouver en si mauvaise compagnie; mais dans demi-heure d'ici l'enfer se fermera, le paradis s'ouvrira, et alors nous dirons nos vêpres, et Dieu nous écoutera. Comment, lui dis-je, un homme d'esprit comme vous, peut-il donner dans une si ridicule rêverie? Où avez vous vu que les démons sortent de l'enfer, qu'ils fassent à Dieu leurs prières, et que Dieu les écoute? Qui sont les hommes assez insensés pour vous avoir débité de pareilles extravagances, qui ne vous doivent donner que du mépris pour eux? Comment accommodez-vous cette prétendue défense d'offrir à Dieu vos prières à l'heure qu'il est, avec ce que le Sauveur du monde nous enseigne en saint Luc, chapitre 18, qu'il faut toujours prier, et ne se point relâcher? La sainte Vierge, les apôtres, et les disciples de Jésus-Christ étoient-ils donc dans la mauvaise compagnie des démons, et le ciel étoit-il fermé pour eux, lorsqu'ils passoient les jours et les nuits en prières pour se préparer à la descente du Saint-Esprit? Saint

Paul avoit donc tort d'exhorter les Éphésiens de prier à toute heure et en tous lieux ? » Ce religieux schismatique, qui avoit de l'esprit, comprit le ridicule de sa réponse. Il me dit qu'il voyoit bien que j'étois plus savant que lui, et qu'il feroit un voyage exprès au Caire pour conférer avec moi.

Je ne fis pas une longue mission à Elbaramous. J'en partis le 12 pour aller voir le lac de Nitrie ou Natron, à deux lieues de ce monastère vers le nord. Ce lac a deux ou trois lieues de longueur sur un quart de largeur. On y tire tous les ans trente-six mille quintaux de natron pour le grand-seigneur, qui lui rendent environ trente-six bourses. J'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux pour m'approcher des ouvriers qui travaillent tout nus au milieu du lac avec des barres de fer longues de six pieds, et épaisses comme le doigt. Ils frappoient de ces barres pointues par le bas, comme on fait en France dans les carrières, et faisoient tomber des morceaux de cette matière assez semblable à des pains de savon.

Le natron est tantôt d'un noir sale, tantôt d'un beau rouge incarnat : le premier est plus estimé. On en chargea ce jour-là vingt ou trente chameaux, et autant d'ânes pour le transporter à Terrané, village sur le bord du Nil. On m'assura que, pendant toute l'année, il se fait chaque jour un pareil transport, excepté les deux ou trois mois du débordement du Nil.

Ce lac est à sec pendant le printemps, l'été, et l'automne. Il transpire pendant l'hiver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur, ou couleur de sang. Le fond du lac est toujours ferme et uni comme un marbre, quand même il est couvert d'eau. On y trouve en quelques endroits du sel blanc. Le religieux avec qui j'étois en fit sa provision pour son monastère.

Le 13 nous nous embarquâmes, le frére Jean et moi, sur la grande mer du désert, mais une mer sans eau, comme ils l'appellent, *Bhar bela ma*. Nous prîmes avec nous un Arabe pour nous servir de guide.

A mesure qu'on avance dans cette plaine ou lac sans eau, le fond se creuse profondément, et se perd en certains endroits comme dans des abîmes. Ensuite ce fond se relève et s'étend en canaux larges, qui aboutissent à d'autres creux et à d'autres abîmes. Rien en effet ne ressemble davantage à un lac desséché que ces enfoncemens différens. Sur le dos de la plaine, et au bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté, qui paroissent venir du débris de quelque bâtiment ; mais quand on y veut porter la main, tout ce qui paroissoit bois, soit mâts entiers, soit ais brisés, se trouve être de pierre. A quoi doit-on attribuer ce changement, sinon à la vertu du nitre de ce climat? J'ai compté plus de cinquante de ces mâts pétrifiés, et les gens du pays m'ont assuré que j'en verrois des centaines si je marchois plus avant. Le royaume de Fejam[1], qui n'est pas loin de ce lac, contient des pétrifications admirables, dont M. Lemaire, notre consul, a été témoin. J'ai porté au Caire avec moi quelques morceaux de ce bois pétrifié, pour m'être garant du fait.

La métamorphose de bois en pierre n'est pas la seule merveille dont on parle dans la plaine de *Bhar bela ma*[2]; le sable s'y change en pierre d'aigle : cette pierre se trouve dans une infinité d'endroits à deux ou trois doigts au-dessous de la surface de la terre, et dans de petites carrières ou mines, de quelques pas de long et de large, éloignées les unes des autres d'un demi-mille ou environ. Il est à croire que dans ces lieux la terre pousse de son sein une espèce de matière métallique, qui fermente avec le sable brûlant qu'elle rencontre ; en fermentant, elle s'arrondit bizarrement, et s'attache un nouveau sable voisin plus grossier, puis elle se cuit, s'endurcit peu à peu, et se noircit par la chaleur du soleil. Ainsi se forme cette pierre creuse, sonnante et raboteuse, qui porte le nom d'aigle.

Il est à remarquer que toutes les aétites ou pierres d'aigle ne sont point noires dans leur principe ; elles sont quelquefois violettes, ou jaunes ou cendrées. L'aétite, dans sa mine, a trois qualités, qu'elle perd hors de là ; elle est tendre et cassante comme un œuf ; elle est muette, c'est-à-dire qu'elle ne sonne point ; elle est d'une couleur vive et peu foncée ; mais aprés avoir été exposée à l'air, elle se durcit peu à peu comme le corail. L'argile renfermé dans son sein, venant à se dessécher, occupe moins de place, et par conséquent elle sonne quand

[1] Fezzan.

[2] Bahhar-béla-Mé.

on la remue ; sa couleur, d'ailleurs jaunâtre ou violette, se brunit et s'obscurcit : j'en ai fait l'épreuve moi-même dans la mine la plus fameuse de toutes, qui a bien un quart de lieue de long sur cent pas de large, et dont toutes les aétites sont d'un jaune brillant. A mesure que je grattois la terre avec les doigts, de quatre pierres que je touchois, j'en cassois trois, jusqu'à ce que, devenu plus circonspect par mon expérience et par l'avis de mes compagnons, je fouillois plus doucement et ne gâtois rien ; je portois à mes oreilles l'aétite fraîchement tirée pour la faire sonner, elle ne rendoit aucun son. Mais quelques jours après, plusieurs de ces pierres furent comme autant de petits grelots. Elles perdirent peu à peu leur couleur dorée, et se teignirent, les unes en couleur brune, les autres en violet ou même en couleur noire.

Pour connoître si la mine est bonne, voici l'observation qu'on fait. Si la terre que vous grattez est chaude, moite et bigarrée de diverses couleurs, alors les pierres d'aigle se présentent à foison, et toutes excellentes. Au contraire l'argile est-elle sèche, froide, et de couleur uniforme, vous n'y rencontrez rien, ou peu de chose.

Les naturalistes anciens ont débité bien des fables sur la pierre d'aigle : quelques-uns se sont imaginé une espèce de propagation, et le docteur Etmüler paroît être de ce sentiment. La pierre d'aigle est nommée par les Arabes *maské*, c'est-à-dire retenante, vraisemblablement parce qu'elle retient dans sa concavité une espèce de gravier, qui, étant desséché et détaché de toutes parts, rend la pierre sonnante lorsqu'on l'agite. Il n'est pas pourtant essentiel à cette pierre d'avoir des concavités [1].

Dans la même plaine de *Bhar bela ma*, je parcourus un vaste monceau de sable, qu'on nomme la colline des Pierres d'aigle, parce qu'elle en est toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matière même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne sont pas creux. Je ne sache aucun des auteurs qui ont traité de ces pierres, qui ait fait mention de ce désert où elles se trouvent si abondamment.

Après avoir parcouru une partie du *Bhar bela ma*, je revins à Saint-Macaire le 14 décembre, et à Étris le 15, pour tenir ma parole aux habitans de ce lieu. Je passai trois jours avec eux. Ils me témoignèrent une joie toute extraordinaire de me revoir ; ils ne demandoient pas mieux que d'entendre mes instructions. Pour les rendre utiles à tous, j'assemblai les femmes et les filles à certaines heures, et les hommes et les garçons à d'autres ; je leur fis à tous le catéchisme, pour leur apprendre les principes de notre croyance, qu'ils ne savoient qu'à demi et d'une manière très-confuse. Je leur appris l'Oraison dominicale, que la plupart d'entre eux ignoroient, je la leur faisois réciter en public. Ces pieux exercices faisoient croître leur ferveur et ma consolation. Plusieurs d'entre eux me demandèrent à se confesser, parmi lesquels étoient un diacre marié, et le mebacher, ou receveur d'un aga, seigneur d'Étris, d'Oüardan, et d'autres villages voisins. Ces deux derniers firent une abjuration publique de l'hérésie ; les autres, à proprement parler, ne savoient ce qu'ils croyoient. Je crus devoir me contenter de leur faire promettre qu'ils honoreroient désormais l'église de saint Pierre, qu'ils croiroient tout ce que l'église catholique croyoit, et qu'ils écouteroient les instructions de ses ministres.

Après mes trois jours employés à Étris à faire des catéchismes, des prières publiques, et à entendre des confessions, le receveur de l'aga voulut me conduire lui-même à Oüardan. Nous y arrivâmes le 18. Pour ne point perdre de temps, j'assemblai dès le soir même toutes les familles chrétiennes de ce village, et je fis tous les exercices de ma mission, et avec autant de fruit qu'à Étris. On me donna avis qu'il y avoit dans ce village un colombier rempli de plusieurs papiers pleins de caractères magiques, qu'ils avoient achetés de quelques religieux cophtes et schismatiques. J'en fis sans résistance l'usage que j'en devois faire, et j'attachai à leur place une croix de Jérusalem, que les Cophtes révèrent avec beaucoup de dévotion.

Le 21 décembre, jour de Saint-Thomas, je fis célébrer la fête de ce grand apôtre le plus solennellement que je pus. Je me sentis, dans le saint sacrifice de la messe, extraordinairement pressé de demander à Dieu, par son intercession, la conversion des chrétiens de la Basse-Égypte occidentale que j'étois venu visiter et instruire.

Ma petite mission finie, et mon temps de re-

[1] Espèce de géode ferrugineuse : il y en a des bancs qu'on exploite comme mines de fer.

tourner au Caire approchant, je pris congé de mon nouveau disciple, le receveur de l'aga, seigneur d'Étris. Il me donna mille marques d'amitié, de confiance et de reconnoissance du service que je lui avois rendu. Il me promit de persévérer dans la pratique de notre sainte foi qu'il venoit d'embrasser, et de maintenir les saints exercices de piété et de religion que j'avois établis à Étris et à Oüardan.

Après nous être embrassés, il me donna un guide et des lettres de recommandation adressées à ses amis sur ma route, ensuite de quoi nous nous quittâmes; je passai par plusieurs villages marqués sur ma carte.

Je vis à Terrané le natron qu'on y conserve en gros monceaux et en piles. J'arrivai à Abou el Chaoui, où je logeai chez le receveur d'un bey, qui me donna un nouveau guide pour les jours suivans. Je continuai ma route jusqu'à la ville de Damanehour, où j'arrivai le 23 décembre.

Le receveur du bey Mahemet Surquas me reçut chez lui. Je visitai la ville qui est un fort agréable séjour. Les Cophtes y ont une église; je crois que c'est la seule qu'ils aient dans cette partie occidentale depuis le Caire jusqu'à Alexandrie; ils n'en ont point à Rozette. Les chrétiens sont dispersés dans les villages, mais sans temple, sans ministre et sans instruction.

Damanehour n'a que trois prêtres pour plusieurs chrétiens. Je ne trouvai pas ces trois prêtres mieux instruits que leurs disciples. Ils assistèrent volontiers à mes instructions. Je répondis à plusieurs de leurs questions, et j'eus tout sujet de bénir Dieu de la docilité des maîtres et des disciples.

Le receveur du bey me demanda une instruction particulière pour sa nombreuse famille et pour ses amis. Je les assemblai chez lui, il me fit continuer mon instruction bien avant dans la nuit. Tous écoutèrent la parole de Dieu avec une si grande avidité, que, quoique je fusse très-fatigué, et du chemin que j'avois fait et de plusieurs heures d'instruction, je ne pensai pas à prendre du repos.

Ce receveur prétendoit me retenir plusieurs jours; mais je lui demandai mon congé avec instance, lui promettant que je reviendrois dans quelque temps pour connoître par moi-même les fruits de ma visite. Il me donna deux hommes du bey pour m'accompagner jusqu'à Deirout, port du Nil, à quatre ou cinq lieues de Damanehour.

Je traversai cette brillante campagne que le Nil fertilise par ses inondations. Le lin étoit déjà fleuri, les fèves prêtes à nouer, le blé, l'orge, les lentilles, tout cela fort haut. Le tabac et le coton commençoient à poindre; ce qui n'étoit pas occupé par les grains, étoit couvert de barsym[1] et de sainfoin. Des chevaux et d'autres bêtes de somme le broutoient.

Après cette belle campagne, j'entrai dans une autre entrecoupée de marais et d'étangs, qui mettent la patience d'un voyageur à l'épreuve. J'eus de l'eau quatre ou cinq fois jusqu'à mi-corps, et une fois jusqu'au col. Après bien des fatigues, j'abordai à Deirout; je m'y embarquai sur un bateau après souper, et nous nous trouvâmes à Rozette avant minuit de la fête de Noël. Je n'osai mettre pied à terre que le jour ne parût; mais dès le grand matin, je me transportai à l'église des François, où je célébrai mes trois messes et assistai aux autres offices; j'allai ensuite visiter le patriarche grec d'Alexandrie, nommé Samuel, qui y étoit venu pour changer d'air et rétablir sa santé.

Les Maronites et les Cophtes, qui surent mon arrivée, vinrent aussitôt me voir, et me demandèrent avec instance à se confesser. Je les préparai de mon mieux à faire leurs dévotions.

Le jour des Innocens, je me rendis par terre à Alexandrie, où j'avois appris que tous les bâtimens françois étoient arrivés. J'allai incontinent faire mission sur ces vaisseaux, et inviter les passagers et les hommes de l'équipage à s'approcher des sacremens pour la bonne fête. Je me trouvai très-à-propos pour plusieurs d'entre eux, qui avoient grand besoin de se réconcilier avec Dieu. Ils suivirent mon conseil, se confessèrent et reçurent le sacrement de l'eucharistie avec une piété très-exemplaire. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'allai visiter l'église de Saint-Marc, respectable par son ancienneté; elle est entre les mains des prêtres cophtes, et par conséquent très-mal propre. Celle de Sainte-Catherine, qui est desservie par les Grecs, est très-ornée par leurs soins et leurs libéralités. M. de Montreuil, vice-consul, et M. Barthélemi Blanc, me firent toutes sortes de bons traitemens. Ils me

[1] Barsym-Tréfle.

donnérent leur table et leur maison, et n'oubliérent rien pour me remettre de mes fatigues passées.

Je partis d'Alexandrie le jour des Rois, pour repasser à Rozette. MM. Guis frères, de la Ciota, dont l'aîné des deux avoit été autrefois mon condisciple en philosophie, me reçurent chez eux avec toute la politesse et la bonté possibles. Ils me chargèrent de provisions pour mon retour. Je m'embarquai sur le Nil le 14 janvier. Le vent contraire ne nous permit d'arriver à Boulacq que le 21 à l'entrée de la nuit, et le lendemain dimanche je vins célébrer la sainte messe au Caire.

Voilà, monseigneur, un petit récit de mon voyage dans les déserts et les campagnes de la Basse-Égypte, à l'occident du *Delta*. Je puis dire en quelque manière, comme le patriarche Jacob, qu'avec un simple bâton j'ai osé traverser, non sans bien des périls et des fatigues, un pays d'infidèles, pour y chercher la brebis égarée. Ce bâton sur lequel je me suis appuyé, est le même que celui qui faisoit la force et la consolation du prophète-roi [1], je veux dire la Providence divine, sur laquelle je me suis soutenu uniquement dans ma route; c'est elle qui m'a inspiré, comme à Moïse, le désir de visiter mes frères, qui gémissent dans l'esclavage, et dont la visite m'a causé une très-grande consolation.

C'est dans le même esprit et par les mêmes motifs, que j'ai entrepris un second voyage dans l'île du Delta, dont je vais, monseigneur, avoir l'honneur de rendre compte à votre altesse sérénissime.

Je partis du Caire le 11 mai 1714, accompagné d'un diacre surien catholique d'Alep, homme très-sage, très-zélé, et très-propre à me servir de second dans ma course évangélique.

Nous étant embarqués ensemble sur le Nil le 11 au soir, nous ne pûmes arriver que le 13 au matin à Dagoué, petit bourg à une journée du Caire, sur la rive droite du bras du Nil, qui descend à Damiette. Nous restâmes même tout le jour à manœuvrer et à voguer vis-à-vis Dagoué, notre bateau échouant à tout moment sur le sable, les eaux étant fort basses. Pendant cet embarras, je mis pied à terre pour aller vister sept ou huit maisons de chrétiens, qui habitent ce bourg. Le temps me permit de leur faire une instruction. Le profit fut qu'ils me promirent de se préparer pour se confesser à mon retour, n'ayant pas eu occasion de le faire depuis plusieurs années. L'expérience m'a appris que tous ces Cophtes n'ont besoin que d'être instruits pour embrasser la foi orthodoxe. Mais il faut les cultiver, car ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul [1], qui se laissent aisément emporter çà et là, et à tout vent en fait de doctrine, n'ayant pas assez de lumières pour discerner le bon grain du mauvais que les ennemis de l'église leur présentent.

Je retournai le soir à mon bateau, et nous démarrâmes dès ce soir même de Dagoué. Ce petit bourg, qui n'a rien de considérable par lui-même, est célèbre par la demeure d'un insigne voleur nommé *Habib*. Cet homme, qui s'est rendu redoutable par tout le pays, pille et ravage impunément par terre et par eau tout ce qu'il trouve en son chemin. Chaque bâtiment qui descend à Damiette ou qui monte au Caire lui paie tribut. Outre cela, il choisit tout ce qu'il y a de meilleur parmi les marchandises et se l'approprie, sans dire pourquoi; qui que ce soit n'ose lui résister, et, ce qui est étonnant, c'est que le pacha, avec ses sept corps de milice et vingt-quatre sangiares du Caire, sait tout ce brigandage, et n'a pas la hardiesse de s'y opposer. Nous avions sur notre bord deux ou trois janissaires qui emmenoient avec eux une troupe d'esclaves noirs de l'un et de l'autre sexe. Un grand vaurien arabe, qui est l'homme de confiance et de main de l'insigne voleur Habib, vint tout seul, un bâton à la main, visiter tous ses esclaves. Il emmena ceux qu'il trouva à son gré, et les conduisit au sérail de son maître. Nos janissaires se contentèrent de gronder et le laissèrent faire.

Cet Habib, dont je viens de parler, étoit autrefois pêcheur; de pêcheur qu'il étoit il s'est fait chef d'une troupe de vagabonds arabes, et les commande depuis vingt à trente ans. Il loge à Dagoué dans une espèce de palais assez propre, sur le bord de la rivière. Il a deux ou trois cents chevaux dans ses écuries, et autant de cavaliers toujours prêts au brigandâge. Plusieurs milliers d'Arabes lui obéissent,

[1] Psalm. XXII. *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.*

[1] Ephés. IV. 14.

et les deniers publics, qu'on porte du village au divan du Caire, sont très-souvent enlevés par ses gens. Il a une adresse admirable pour s'enfuir quand il est attaqué par des forces supérieures. On me demandera ici comment il se peut faire que des puissances ne se joignent pas ensemble pour le détruire? Je répondrai qu'il a un moyen sûr de se maintenir dans le petit royaume qu'il s'est fait. Il envoie tous les ans de riches présens de son butin aux principaux beys ou sangiares du pays, et moyennant ces libéralités, ils le laissent maître de tout ce qu'il veut. D'ailleurs, il est d'un secours toujours prêt pour venger les querelles particulières qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a que trois mois qu'il ravagea un grand village appartenant à Ismain Bey, et qu'il y massacra une centaine de personnes, et cela à la sollicitation de Gaitha Bey, ennemi d'Ismain Bey.

Le 16 mai, après être sorti de ce coupe-gorge, nous abordâmes à Mansoura, petite ville sur la droite du Nil, celèbre par la défaite et la prison de saint Louis, roi de France. Nous en partîmes à dix heures du matin. Nous traversâmes la rivière pour passer au Delta, et, continuant notre route par terre, nous arrivâmes sur le midi à Demaie, village qui n'est habité que par des mahométans. C'est en ce lieu que ce fait le sel ammoniac le plus estimé de toute l'Égypte.

Ce sel se fabrique dans des fours dont le dessus est fendu en long et en plusieurs endroits. On pose sur ces fentes vingt ou trente bouteilles de verre rondes, d'environ un pied et demi de diamètre, avec un col d'un demi-pied. On ferme bien ces bouteilles, on les remplit de suie, avec un peu de sel marin et d'urine de bestiaux. Ensuite on élève un plancher de terre grasse et de brique qui couvre tout, excepté le haut du col des bouteilles, qui est à l'air. Alors le feu se met dans le four, et y est entretenu continuellement pendant trois jours et trois nuits. Le flegme des matières contenues dans les bouteilles s'exhale, et les sels acides et alkalis se rencontrant et s'accrochant les uns aux autres proche du col, forment une masse blanche et ronde. L'opération étant finie, on casse toutes les bouteilles, et on en tire ces masses qu'on nomme sel ammoniac. Il est à remarquer que la suie dont j'ai parlé est produite par la fumée de ces mottes à brûler, qu'on nomme *gelée* en arabe. Elles sont formées de la fiente des animaux: toute autre fumée ne seroit pas propre à se condenser en sel ammoniac.

De Demaie nous poursuivîmes notre chemin jusqu'au village de Bolquas, et de là jusqu'à Sainte-Gémianne, où nous arrivâmes au soleil couchant. Depuis Bolquas, en tirant vers le nord jusqu'à la mer, c'est une plaine d'une ou deux journées de long et de large, couverte toute l'année de buffles à milliers, de bœufs et de moutons. Des bouviers et des bergers les gardent. Les eaux du Nil l'inondent la moitié de l'année et la fertilisent. Elle ne produit pourtant que des herbes de pâturage, et quelques broussailles. Au milieu de la plaine s'élève une ancienne église à vingt-deux dômes, dont l'aspect est fort riant de près et de loin. Elle est dédiée à sainte Gémianne; c'est ainsi qu'on nomme cette sainte communément; mais son véritable nom est Damianne, ainsi que je l'ai lu dans tous les Martyrologes cophtes et arabes.

Cette sainte étoit fille unique du gouverneur de Pharamia, nommé Juste. Elle fut martyrisée, sous l'empereur Dioclétien, à la tête de quarante religieuses, dont elle étoit abbesse, et dans le même lieu où l'on voit encore son église et les restes de son couvent. La mort de cette illustre vierge arriva le 18 janvier. Sa fête et la dédicace de son église se célèbrent le 18 mai. Jusque-là la tradition des Cophtes ne contient rien que de raisonnable; mais voici les visions dont ils se repaissent aujourd'hui.

Ils soutiennent que plusieurs martyrs avec la sainte Vierge, reine des martyrs, et sainte Gémianne, descendent du ciel en plein jour dans l'église de cette sainte, et se font voir au peuple plusieurs fois l'année, mais beaucoup plus visiblement le jour de la fête de la sainte au mois de mai. L'extravagance de cette opinion a pour fondement certaines ombres formées par la réflexion des rayons du soleil. La catoptrique explique de quelle manière ces ombres se forment, sans recourir à un miracle. Voici donc tout le mystère. Il y a joignant l'église, et à son couchant, une grande citerne au milieu d'une plate-forme, où s'assemblent continuellement ceux qui y viennent puiser de l'eau. Le soleil, dont les rayons frappent tout ce monde assemblé sur la plate-forme, réfléchit confusément leurs images sur la blancheur des murs du dôme de l'église, qui ne reçoit son jour que par une petite fenêtre d'un pied ou deux

en carré. Ce miracle est aussi commun qu'il est naturel. Cependant les Cophtes, transportés de joie et d'admiration, s'écrient à la vue de ces images réfléchies : « Voilà les saints du paradis qui viennent en foule nous rendre visite! » Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les différentes couleurs des habits des hommes et des femmes qui se promènent sur la plate-forme, venant à s'y peindre sur les murs intérieurs du dôme, nommé par excellence le dôme des apparitions, les peuples, à la vue de ces nouveaux objets qui se remuent et qui marchent, pour ainsi dire, à mesure que les hommes et les femmes font de différens mouvemens, se mettent à crier et à saluer les saints qu'ils s'imaginent voir. Si l'objet est vert, ils le prennent pour saint Georges et le saluent; si l'objet est rouge : « Voilà saint Menas, martyr, disent-ils, saluons-le; » si l'objet est jaune, ils le prennent pour saint Victor et lui adressent le salut. Ils affectent ces différentes couleurs à ces différens saints, parce qu'ils leur sont ordinairement représentés ainsi colorés dans leurs tableaux.

Mais lorsque les puiseurs d'eau en répandent autour de la citerne, la réflexion de cette eau venant à se peindre sur les murailles de la chapelle, alors ce peuple ignorant et grossier ne se tenant plus de joie : « Voilà la reine du ciel revêtue de son grand manteau blanc! Non, s'écrient les Arabes, c'est sainte Gémianne, » et ils la saluent en se prosternant à terre. Ainsi, les avis étant partagés, tous crient, contestent et chantent des hymmes : c'est un charivari effroyable, causé par l'ignorance et la superstition des Cophtes, mais qui fait pitié à ceux qui la connoissent.

Vous me demanderez, monseigneur, quelle étoit ma contenance pendant ce spectacle? D'un côté, je ne pouvois m'empêcher de rire de tant d'extravagances dont j'étois témoin, et de gémir de l'autre de la stupide crédulité de ces pauvres Cophtes aveugles, et conduits par d'autres aveugles. Je n'osois pas cependant parler, car je n'eusse pas été en sûreté au milieu d'une populace enivrée de ses folles préventions, si j'avois voulu rompre le silence pour leur en découvrir le ridicule; mais des soldats turcs et arabes, que la curiosité avoit fait venir à cette fête, firent beaucoup mieux que je n'aurois pu faire pour les détromper, car ils allèrent fermer la fenêtre du dôme des apparitions, et firent écarter tout le monde, qui étoit exposé au soleil sur la plate-forme, et alors tous les saints prétendus disparurent. Ainsi finit ce miracle si célèbre parmi les Cophtes.

La plaine qui environne de toutes parts l'église de Sainte-Gémianne étoit couverte, depuis sept ou huit jours, de tentes, sous lesquelles campoit une infinité de chrétiens et de mahométans. Le lieutenant du gouverneur de la province y avoit son grand pavillon avec une garde de cavalerie pour empêcher le désordre. On égorgeoit continuellement des veaux, des cabris et des agneaux. Toutes sortes de denrées y étoient vendues, poisson, viande et eau-de-vie. On voyoit en différentes parties de la plaine des courses à cheval, l'exercice du javelot, la lutte, les danses et les festins; mais je vis peu de pratique de dévotion pour une fête si solennelle parmi les Cophtes. Leurs prêtres accourus de plusieurs villages du Delta, ne songeoient qu'à se réjouir; ils parcouroient les tentes pour manger et boire. J'en eusse fait autant si je les eusse cru.

Comme il m'étoit très-important d'être bien avec eux pour n'être pas mal avec leur peuple, et me conserver un libre accès chez eux pour les instruire, je me joignis aux uns et aux autres pour prendre mes repas en leur compagnie, et avoir occasion de leur dire un mot à propos sur leurs erreurs. Mais le temps étoit peu favorable à mon dessein, ils étoient plus d'humeur à avaler sept ou huit grands verres d'eau-de-vie qu'à m'écouter. Ils trouvoient même fort mauvais que je ne busse que de l'eau. J'avois beau leur dire que leur boisson ruinoit leur santé et n'édifioit pas leurs disciples; sur la fin du repas plusieurs n'étoient plus en état de m'entendre.

Je ne laissai pas d'avoir quelques conférences avec ceux qui me parurent les plus capables d'entendre raison. Je les fis convenir qu'ils étoient dans l'erreur sur plusieurs articles de la religion, et que plusieurs de leurs cérémonies étoient autant d'abus et de superstitions. Ils me promirent que dans le voyage qu'ils font tous les ans au Caire, ils me viendroient voir pour s'instruire avec moi des dogmes catholiques, et prendre les moyens de désabuser leurs paroissiens de leurs fausses imaginations. C'est ce qui me fit prendre dès-lors la résolution d'établir à mon retour au Caire des conférences pour les ecclésiastiques cophtes. Je cherche pré-

sentement les moyens d'exécuter ce projet, persuadé, comme je le suis, que si avec le secours de Dieu nous venons à bout de faire entrer les pasteurs dans le bercail de Jésus-Christ, leurs brebis les y suivront incontinent après.

Cette fête copthique étant finie le 19 mai, on plia les tentes, et tout le monde décampa deux heures avant le jour. Je partis de mon côté avec mon compagnon, et nous arrivâmes avant le lever du soleil à Bessath-Ennessara, village où il y a une chapelle dédiée à saint George. Les habitans prétendent avoir dans leur église des apparitions des saints beaucoup plus distinctes que dans celle de Sainte-Gémianne. Un jeune Cophte du Caire, bon catholique, que j'avois avec moi, voulut faire entendre à ses camarades que ces sortes d'apparitions n'avoient rien de surnaturel : il fut traité d'hérétique et d'excommunié.

Le 20 nous nous embarquâmes à Diast, et nous remontâmes le Nil jusqu'à Mansoura. Cette ville étant très-peuplée de Cophtes, qui y sont sans instruction et sans église, je crus devoir y séjourner cinq ou six jours. Les Grecs de la ville de Damas qui se sont établis à Mansoura et à qui j'avois été particulièrement recommandé, me reçurent chez eux avec beaucoup de charité. Ils prirent soin eux-mêmes d'assembler les chrétiens de la ville, qui apprirent mon arrivée avec joie. Ils vinrent me la témoigner, et me dirent que Dieu m'avoit envoyé tout exprès pour entendre leurs confessions, qu'ils n'avoient pu faire depuis plusieurs années à aucun de leurs prêtres pour les raisons qu'ils m'expliquèrent.

Je ne perdis point de temps. Je commençai mes instructions sur les avantages et la nécessité du sacrement de pénitence, et je leur enseignai les moyens de s'en approcher dignement et avec fruit. Nous fîmes ensemble l'examen de conscience sur les Commandemens de Dieu et de l'église, sur les sept péchés mortels, et sur les différens devoirs de leur état.

Je m'appliquai surtout à leur faire bien comprendre les motifs qui devoient exciter dans leurs cœurs une douleur sincère de leurs péchés, et la résolution de ne les plus commettre, et d'éviter, à quelque prix que ce fût, les occasions les moins dangereuses d'y retomber.

Après avoir passé quelques jours dans ces préparations au sacrement de pénitence, j'entendis les confessions de plusieurs d'entre eux, et je donnai la sainte eucharistie à ceux qui me parurent les mieux disposés.

Je vis avec une consolation que je ne puis exprimer, la ferveur que Dieu mettoit dans ces bonnes gens. Ils me donnèrent de leur part toutes sortes de marques de reconnoissance du service que je leur rendois.

Après avoir ainsi instruit les pères et mères, je les priai de m'amener leurs enfans pour leur faire le catéchisme. Cet exercice est un des plus importans de nos missions, et que notre compagnie nous recommande très-instamment. Je m'en acquittai dans cette occasion pour prévenir de bonne heure ces jeunes enfans contre les fausses opinions que leurs maîtres d'école leur enseignent.

Ce fut dans cette ville de Mansoura que je vis, pour la première fois, des fours où l'on fait éclore des poussins. Ces fours sont rangés l'un sur l'autre en différens étages, dans un double rang, qui forme une espèce de dortoir. On fait un feu modéré dans un des étages; les autres sont couverts des œufs qu'on veut faire éclore. Ils s'échauffent doucement durant vingt-un ou vingt-deux jours, après lesquels toutes les coques s'entr'ouvrent et les poussins sortent.

Le 25 au soir, je me rendis par eau à Samannoud, gros bourg dans le Delta, sur le bord du Nil, à trois ou quatre lieues de Mansoura en venant au Caire. C'était autrefois une ville épiscopale, nommée en latin *Sebennytus*, voisine de la ville de Busiris, au rapport des anciens géographes. J'y trouvai un grand nombre de chrétiens, avec une église du nom de Saint-Abanoud, jeune égyptien, qui, à l'âge de douze ans, répandit son sang pour Jésus-Christ sous l'empereur Dioclétien. La foi, le courage et l'innocence de ce jeune martyr me donna une ample matière pour faire des instructions aux chrétiens de cette ville, concitoyens de ce jeune saint.

Le 27 du même mois, j'allai à la grande Mehaillé, capitale de la Garbie, l'une des deux provinces du Delta. Le Delta se divise en deux provinces ou gouvernemens, qui sont la Garbie et la Menoufie, celle-ci au midi, l'autre au nord. Cette capitale de la Garbie est plus grande que Damiette et que Rosette. Elle est entourée d'une infinité de villages dans une vaste plaine couverte de blé, d'orge, de riz, de palmiers, de safran bâtard, et d'autres plantes et légumes.

Elle est la résidence d'un bey ou sangiac, gouverneur de la Garbie. Il s'y fait un grand commerce de toile. Un petit canal du Nil portant bateau, qui sort du bras du Nil de Damiette vers la pointe méridionale du Delta, fait toute la richesse de cette ville. Il arrose la Menoufie, la ville de Mehallé, toute la Garbie, et va se jeter dans la mer vers Brullos. Les chrétiens de Mehallé, qui sont en grand nombre, n'y ont qu'une petite église ou oratoire inconnu aux Turcs. Ils ne peuvent s'assembler et faire des prières publiques qu'à Samannoud, à deux lieues de là. Le mechaber ou receveur du bey me reçut chez lui. J'y demeurai deux jours pour y faire ma mission, qui, grâce à Dieu, n'y fut pas inutile. Le mechaber disoit tout haut, après mes instructions, que la doctrine catholique que je leur prêchois étoit bien plus raisonnable que celle qu'on leur avoit enseignée.

La fabrique du sel ammoniac se fait à Mehallé comme à Démaie, mais il n'est pas si bon. Cette ville a aussi des fours pour faire éclore des poussins.

Le 29, je retournai à Samannoud. Je logeai chez le curé de Saint-Abanoud, homme plus modéré et plus savant que le commun des prêtres cophtes. Voici pourtant les questions qu'il me fit. Il me demanda si nous croyions la divinité du Fils et du Saint-Esprit; si nous admettions les sacremens de baptême, d'eucharistie et de la pénitence; si nous recevions les Épîtres de saint Paul, l'épître catholique de saint Jacques, l'Apocalypse; si nous reconnoissions cent cinquante Psaumes de David, et si nous observions les jeûnes. Il me soutenoit opiniâtrément que nous adorions deux Dieux, par ce que nous admettons deux natures en Jésus-Christ. Il faisoit un point de foi que le Sauveur eût été attaché à la croix avec cinq clous, un pour les deux pieds, deux pour les deux mains, et deux autres pour les deux bras. Il me reprocha que nous, latins et les Grecs, nous commettions un grand crime entrant dans les églises avec les souliers aux pieds. Il me fallut répondre publiquement à toutes ces questions. Telle est l'ignorance des Cophtes sur tous les points de notre religion. Ils sont chrétiens; la difficulté est de les rendre catholiques. C'est une œuvre qui dépend premièrement de la miséricorde de Dieu, et ensuite de la patience et des soins continuels des missionnaires que Dieu leur envoie.

Le 31 mai, qui étoit cette année le jour de la Fête-Dieu, je me transportai au village de Bhabeit, c'est-à-dire en arabe maison de beauté. J'y vis en effet les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Égypte; toutes les pierres sont d'une longueur et d'une épaisseur énorme, toutes de marbre granit, ornées la plupart de sculptures qui représentent en demi-relief des hommes et des femmes, et toutes sortes de hiéroglyphes. Plusieurs de ces pierres portent la figure d'un homme debout, un bonnet long et pointu en tête, tenant deux gobelets dans les deux mains, et les présentant à trois ou quatre filles qui sont pareillement debout, l'une derrière l'autre. Ces filles ont un javelot dans une main, et un bâton plus court dans l'autre, et sur la tête une boule entre deux cornes longues et déliées. D'autres pierres sont embellies de diverses images hiéroglyphiques d'oiseaux, de poissons et d'animaux terrestres. Un pilier d'un beau granit, fort haut et fort massif, ayant dans sa partie supérieure quatre entaillures aux quatre faces, paroît avoir été construit pour soutenir les arcades et les voûtes de ce grand édifice. Chaque face du pilier présente aux yeux une tête de femme gravée plus grande que nature. Ces gravures n'ont souffert aucune injure, ni du temps, ni du soleil, ni des Arabes.

Hérodote, avec toute l'antiquité, parle d'un temple construit au milieu du Delta, dans la ville de Busiris, consacré à la déesse Isis, femme d'Osiris, si respectée par les Égyptiens. Il paroît plus que probable que ce temple, dont je viens de décrire les restes, étoit ce temple même de la déesse Isis, et que la ville de Busiris dont parle Hérodote est la ville même de Bhabeit, située au milieu du Delta, proche Sebennytus ou Samannoud. Mon opinion est d'autant plus croyable que, dans tout le reste de l'île, il est inouï qu'on ait trouvé aucun vestige, ni grand ni petit, d'aucun monument de marbre, ou de pierre, qui puisse convenir à d'autres divinités qu'à la déesse Isis [1].

Les ruines de ce temple, que je dis être le temple de la déesse Isis, auprès de Bhabeit, ont environ mille pas de tour. Elles sont à une lieue du Nil, et à deux ou trois lieues de Samannoud et de la grande Mehallé, vers le nord,

[1] C'est au village d'Abousir qu'on place l'ancienne Busiris. On y trouve des ruines.

à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines, on ne trouve ni brique, ni plâtre, ni ciment, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit.

Les étrangers ne viennent point en cette ville, et n'en sortent pas en sûreté, à moins qu'ils n'aient pris des mesures pour se mettre à couvert des insultes des Arabes. La raison de ce peu de sûreté est l'extravagante persuasion où ils sont, qu'on ne vient chez eux que pour fouiller et enlever les trésors qui sont, disent-ils, cachés sous les débris du temple, et c'est pour eux un prétexte légitime de ne laisser aux voyageurs que leur chemise.

Étant bien et dûment avertis de ces favorables traitemens des Arabes du pays, nous prîmes en gens sages nos précautions. J'avois avec moi mon chrétien d'Alep, deux domestiques du cheik Soliman, riche marchand turc de Samannoud, connu pour tel, et accrédité dans le pays. Comme nous étions à contempler ces restes du paganisme, trois voleurs à cheval vinrent fondre sur nous, la lance à la main. « Que faites-vous-là ? nous dirent-ils d'une voix féroce. Nous cherchons, répondirent tout doucement mes compagnons, une pièce de marbre pour servir de meule au moulin à l'huile du cheik Soliman. » Cette parole de mes compagnons, soit qu'elle fût en effet un ordre de leur maître, soit une pure défaite, leur fit changer de ton. « Vous êtes les bienvenus, nous dirent-ils, mais n'apportez-vous rien avec vous ? » Comme nous ne leur répondîmes qu'en montrant nos vieux et méchans habits : « Je vois bien, nous dit l'un d'eux, que vous n'êtes pas si riches que votre maître, et qu'il n'y a rien à gagner avec vous. » Ils passèrent ensuite leur chemin, et nous le nôtre, bien contens d'être défaits de leur compagnie.

Le 1er juin après midi, nous mîmes à la voile à Samannoud ; et le 3, à quatre heures du soir, ayant un vent favorable, nous débarquâmes à Boulacq, qui est le port du Caire. Mon intention avoit été de repasser par Dagoué pour tenir ma parole aux chrétiens de ce bourg dont j'avois été très-satisfait ; mais les passagers qui étoient avec moi dans le bateau, ne voulurent jamais souffrir qu'on mît pied à terre, appréhendant de se trouver la nuit dans cette caverne de voleurs, où règne le fameux Habib dont j'ai parlé. Nous vînmes donc en droiture au Caire.

A mon retour, je commençai par remercier Dieu de la protection qu'il m'avoit accordée pendant toute ma course évangélique. Après m'être acquitté de ce premier devoir, je n'eus rien de plus pressé à faire que d'aller visiter les Cophtes de cette ville.

Les visites que je venois de rendre à leurs frères de la Basse-Égypte, dont ils avoient reçu de toutes parts des nouvelles qui m'étoient favorables, avoient augmenté leur bienveillance pour moi. Ils m'en donnèrent mille marques dans notre première entrevue : mais ce qui m'a été le plus avantageux, et ce qui me le sera de plus en plus pour leurs instructions, c'est qu'ils me voyoient beaucoup mieux instruit de la doctrine cophtique, et par conséquent plus en état de la combattre. Je le ferois, ce me semble, plus aisément, et avec plus de succès, si j'avois à faire à des hommes habiles, ou du moins dociles. Mais il y a bien du désavantage à avoir pour adversaires des gens grossiers, ignorans, durs et entêtés dans leurs opinions, tels que sont la plupart des Cophtes. Je ne me sens pas cependant rebuté, par la grâce de Dieu, de la difficulté de mon ouvrage. Au contraire, mon zèle s'anime à la vue de l'état déplorable où l'infidélité, et plus encore le défaut d'instruction, a réduit ces malheureux chrétiens. Le désir que j'ai de contribuer à leur salut, m'a fait entreprendre un troisième voyage pour aller visiter les chrétiens de la Haute-Égypte. L'espérance d'en réconcilier un seul à l'église romaine m'étoit un motif suffisant pour m'exposer tout de nouveau aux risques d'une si pénible entreprise. Mais je me confiai en la bonté divine, qui voudroit bien se servir d'un instrument aussi vil que je le suis, et me protéger dans l'exécution d'un dessein que je ne formois que pour sa gloire, et pour le salut de ces peuples qui ont eu part au mérite de son sang. Je souhaite, monseigneur, que le récit de ce troisième voyage puisse être agréable à votre altesse sérénissime.

Je m'embarquai au vieux Caire le 3 septembre 1714, sur un petit bâtiment appartenant à un prince arabe qui commande à Doüer, Der, Aboutigé, Settefé, et à plusieurs autres villages circonvoisins éloignés du Caire d'environ soixante-quinze lieues. L'intendant de sa maison nommé *Mallem-Fam*, Cophte à demi catholique, et qui m'a toujours témoigné une amitié singulière, m'avoit invité à le venir

voir, et à lui porter quelques remèdes pour le guérir d'un mal dont il se plaignoit depuis long-temps. Il crut me déterminer plus efficacement à cette visite, en me mandant qu'il me donneroit des facilités pour aller visiter la fameuse église des Martyrs à Assena, dans le fond du Saïd. Je ne voulus pas perdre en effet une si belle occasion de prêcher sans bruit et en sûreté la foi orthodoxe dans ces lieux hérétiques de la Haute-Égypte. Ce voyage avoit un beau prétexte pour faire taire les malintentionnés, en leur disant que j'allois en pélerinage au sanctuaire d'Assena, pélerinage fort ordinaire et fort en réputation dans ce pays.

Je me choisis pour compagnon de mon voyage un Arménien catholique d'Alep, nommé Michel. Nous nous mîmes sur l'eau, avec un bon vent, le 3 septembre après midi, et nous nous trouvâmes, le lendemain, à la pointe du jour, proche la ville de Benisoüef. Un brigantin des corsaires du Nil, sortant de dessous le cap d'une petite île, venoit fondre sur nous; mais nos gens, qui n'étoient qu'au nombre de vingt, prenant incontinent les armes et tirant sur ces voleurs, en les chargeant en même temps d'injures avec grand bruit, les obligèrent à virer de bord sans oser nous attaquer. Nous continuâmes notre route, laissant à notre droite Halabié, village, Bébé, Fechn, deux gros bourgs, Abougergé, autre village, et la ville de Menié, que quelques-uns disent sans raison être l'ancienne Thèbes, à quarante-cinq lieues du Caire. A notre gauche, nous laissâmes Cheik, Abou-Ennour, Cherouné, Gerabié, et le Mont des Oiseaux, ainsi nommé à cause de la multitude d'oiseaux de toute espèce qui y font entendre continuellement leur ramage. Nous restâmes deux heures sur l'ancre à Souadi [1], le matin, à une lieue au-dessus de Menié.

C'est à Souadi que commencent les grottes de la Basse-Thébaïde. La perspective que forment les divers rangs et les bizarres ouvertures de ces grottes, l'immense étendue du Nil, qui unit par une seule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes qui bordent l'Égypte à son levant et à son couchant, la multitude des bâtimens à rames et à voiles dont ce fleuve est couvert, le nombre prodigieux de villes et de hameaux, les forêts d'acacias, de sycomores et de palmiers, qui font briller leur verdure au-dessus des flots : tout cela présente aux yeux un spectacle qui les charme. Je ne suis point surpris que les Romains aient eu la curiosité de faire des voyages en Égypte pour jouir du plaisir de voir tous ces différens tableaux, que la nature, plus habile que tous les peintres du monde, a voulu peindre elle-même en ces lieux.

Ces grottes dont je viens de parler s'étendent jusqu'à Manfelouth, du même côté, c'est-à-dire au levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute sablonneuse, à quelques endroits près, où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur depuis le pied de la montagne jusqu'au Nil; mais les terres qui sont au couchant de cette rivière sont très-fertiles, et s'étendent cinq ou six lieues vers les montagnes qui les bornent. Voici en peu de mots le plan de l'Égypte.

Le Nil coupe une plaine de cinq ou six lieues de largeur, plus ou moins serrée entre deux montagnes. La partie la plus étendue et la plus abondante est ordinairement à l'occident. La plus étroite et la plus stérile est à l'orient. Au-delà des deux rangs de montagnes, ce ne sont que des déserts et des sables qui aboutissent, d'un côté, à la mer Rouge; et, de l'autre, au royaume de Barca.

Depuis Souadi, avançant toujours vers le midi, nous découvrîmes, sur notre droite, Bini, Hassan, Rouda, Baïadié, la ville de Mellavi, à cinquante-cinq lieues du Caire; Massara, Tarout, Eschérif, où le canal de Joseph prend sa source, et Missara; et, le 6 au matin, nous aperçûmes la ville de Manfelouth, à dix lieues de Mellavi; ensuite Sellam, où toutes les maisons sont couronnées de créneaux, de perchoirs et de tours, qui servent de retraite aux pigeons. Toutes les villes et villages de la Haute et Basse-Égypte ont des colombiers sur les toits de la plupart des maisons, ou dans un coin de la basse-cour, avec cette différence que les colombiers de la Haute-Égypte représentent une tour carrée, et ceux de la Basse-Égypte sont composés de plusieurs tourelles faites en cône et construites en rond. On dit communément dans le Saïd qu'un père de famille qui est à son aise, ne donneroit pas sa fille en mariage à un jeune homme qui n'auroit pas chez lui un colombier.

Après avoir quitté Sellam, nous passâmes devant Monquabet, la ville de South, à

[1] Saboudi.

soixante-dix lieues du Caire, le bourg de Quathià; et le même jour 6 septembre, nous abordâmes après midi à Aboutigé, distante de trois lieues de Siouth.

Le prince arabe, nommé Hamed-Abouaith, qui commande dans ces quartiers, étoit à Der, et son intendant étoit demeuré malade à Settefé. Son valet, qui m'étoit venu prendre au Caire, alla porter à son maître la nouvelle de mon arrivée. Pour arriver à Settefé, il fut obligé de marcher trois lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture, et même quelquefois jusqu'au col. Les hommes de ce pays sont accoutumés à cheminer dans ces plaines d'eau comme dans des plaines de terre; ils en connoissent toutes les routes, et c'est une nécessité pour eux d'en être bien instruits, le Nil étant six mois à croître et à décroître; savoir, depuis les mois de juillet et d'août jusqu'en novembre et décembre. Ce valet de l'intendant nous amena le lendemain un bateau plat, sur lequel nous passâmes, et j'arrivai le soir à Settefé. L'intendant qui m'attendoit avec impatience, me reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, surtout lorsque je lui présentai les remèdes que je lui avois apportés. Après quelques heures de conversation, je lui demandai la permission d'aller visiter les chrétiens, et de faire les fonctions de ma mission. Il me le permit aisément. Je rendis mes premières visites au curé de Settefé, ainsi que j'avois fait à Aboutigé. Je trouvai tous ces curés aussi ignorans les uns que les autres. J'en vis un à Aboutigé qui n'avoit que vingt ans, et que son oncle, évêque du lieu, avoit ordonné prêtre à dix-sept ans, quoiqu'il ne sût pas lire l'Évangile en arabe, ni le Psautier en sa langue; ce qui est une preuve d'une grossière ignorance. Les ecclésiastiques de Settefé font leurs occupations de tenir un livre de compte dans des greniers publics, où l'on serre le froment, les fèves et les lentilles; ou bien ils ont la direction des moulins à huile, qui sont fort communs dans le pays. Ces fonctions ordinaires des curés et des prêtres donnent à juger des instructions que les peuples en reçoivent, et de quelle nécessité il est d'envoyer des missionnaires en tous ces quartiers pour instruire les pasteurs et leurs troupeaux.

A l'occasion des moulins à huile dont je viens de parler, je dirai qu'il ne faut pas croire que ces moulins soient pour faire de l'huile d'olive. On ne trouve ici que celle qu'on y porte de Syrie et de Grèce, ou de Barbarie. Les oliviers sont très-rares dans tout le pays. L'huile dont on se sert pour éclairer ou pour manger est faite de sesame, qu'on appelle sirége, c'est-à-dire huile à éclairer ou de carthame, en arabe *zeit-helou*, c'est-à-dire huile douce; ou de lin, en arabe *zeit-char*, c'est-à-dire huile forte; ou de graine de laitue sauvage, dont le nom arabe est *selgeam*. On mêle quelquefois les graines de laitue et de carthame [1] dans un même moulin pour les moudre ensemble. L'huile d'olive appelée en arabe *zeit-thaieb*, c'est-à-dire huile excellente, est très-rare dans le Saïd, comme je l'ai déjà dit.

Je commençai ma mission à Aboutigé et à Settefé par l'instruction des enfans que j'assemblai, tantôt dans les écoles, tantôt dans la maison de Mallem-Fam. Comme cet intendant de la maison du prince avoit très-bon sens, et étoit assez bien instruit des vérités catholiques, il m'aidoit à convaincre d'erreur les prêtres et les anciens de ces deux bourgades. Leur erreur au sujet du baptême est si extravagante, qu'on ne la pourroit croire, si l'on n'en étoit pas témoin oculaire, ainsi que je l'ai été.

Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours de leur naissance, et les filles qu'après quatre-vingts. La cérémonie du baptême ne doit jamais être faite, selon eux, que dans l'église. Si par malheur un enfant est en danger de mort avant le terme de quarante jours pour les garçons, et de quatre-vingts pour les filles, on appelle un prêtre dans la maison, qui fait sur le malade quarante-deux onctions, ni plus ni moins, avec de l'huile bénite. Si l'enfant guérit, on lui confère le baptême après ses quarante jours; s'il meurt avant le terme, ils l'abandonnent à son sort. Je n'ai pas laissé de crier sur tous les toits des maisons des villes et des bourgades de la Haute et Basse-Égypte, et d'annoncer à haute voix ces paroles de Jésus-Christ: *Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint* [2]. A ce texte si formel de l'Évangile, ils m'opposoient l'onction dont parle l'apôtre saint Jacques dans son épître catholique. J'avois beau leur répondre que cette onction est le sacrement des malades baptisés, dont parle

[1] Herbe avec ou sans épines.— Carthame teinturier. —Safranon.

[2] Joan. chap. III, v. 5.

l'apôtre; mais qu'il s'agit ici du sacrement de baptême institué par Jésus-Christ, pour effacer dans un enfant nouveau-né la tache originelle du péché; que dans l'institution de ce sacrement, le Sauveur du monde n'avoit fait mention que de l'eau et non pas de l'huile. Plusieurs d'entre eux ne concevoient pas, ou ne vouloient point concevoir ces raisonnemens. Ceux cependant qui savoient lire en arabe, et qui lisoient avec moi dans nos saintes Écritures ces passages si clairs et si distincts, furent obligés d'avouer qu'ils avoient tort et que j'avois raison, et me promirent de changer leur malheureuse pratique, qui fermoit le ciel à une infinité d'enfans.

Je n'omettrai point ici une aventure qui m'arriva à Settefé. Deux chrétiens de Der, qui m'avoient vu avec mon compagnon à Aboutigé, vinrent trouver le prince Hamed, et lui dirent que deux Francs étoient arrivés à Settefé pour clouer les bords du Nil avec des clous magiques, et pour détourner par leurs enchantemens le débordement de ce fleuve.

Ce prince se trouva fort embarrassé d'une telle déposition; mais heureusement pour lui et pour nous, un soldat du Caire, qui nous y avoit vus et connus, et qui par hasard se trouva présent à cette accusation, accusa lui-même ces hommes d'être des calomniateurs, et répondit au prince de nos personnes, l'assurant que nous n'étions venus en ces quartiers que pour faire du bien à tout le monde. C'est ainsi que la Providence prit soin de notre justification. Ce soldat étant ensuite revenu à Settefé, nous raconta lui-même cette histoire burlesque.

La vérité est que dans le Saïd, les Européens passent pour être chimistes et chercheurs de trésors. J'avois déjà été averti au Caire de cette opinion qu'on avoit de nous.

Je séjournai dix jours à Settefé, catéchisant, exhortant et prêchant en particulier et en public. J'eusse bien voulu y faire plus de fruit que je n'en fis. Dieu ne le permit pas. La dureté et l'obstination des Cophtes y est plus grande que partout ailleurs, et elle fut toujours un obstacle à mes instructions. J'aurais été bien content, si j'avois pu obtenir de Mallem-Fam, mon hôte et mon ami, de faire une profession publique de la religion catholique, mais le respect humain l'emporta sur la vérité connue. Voyant donc tous mes efforts inutiles, je pris ma résolution de prendre congé de lui; ce que je fis le 19 septembre, en secouant la poussière de mes souliers.

Toute la campagne étant couverte du débordement du Nil, je fus obligé d'aller attendre sur la pointe d'une longue levée, qui aboutit au grand lit du fleuve, la commodité d'un bâtiment qui devoit passer au pied de cette levée. Il y arriva le 20 septembre. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour sur ce vaisseau, qui faisoit voile vers le midi. J'avois des lettres de recommandation pour la ville d'Assena, et pour plusieurs autres lieux de ma route. Nous côtoyâmes à notre droite les bourgs de Kimam, Selamoun, Themé, où réside un cachef ou commandant, Koum-Elarab, Mechta, Chahtoura, Cheik-Zeineddin et Tahta, gouvernée par un autre cachef, à quatre-vingt-dix lieues du Caire. Nous laissâmes à notre gauche l'ancienne ville de Kau à demi ruinée, où l'on voit encore un vieux temple de payens [1]. Je vis avec plaisir plusieurs petits champs élevés sur les bords de la rivière, dont les chaussées servent de rempart pour défendre le dora, c'est-à-dire le millet d'Inde contre l'inondation du Nil.

Le dora ou millet d'Inde [2] croît de la hauteur de huit ou dix pieds sur une tige nouée et ligneuse, comme le roseau. Sa graine est à la cime, formant un bouquet bien rangé et unique sur chaque tige. On fait du pain de cette graine pour les paysans. Le dora est mûr en novembre et décembre. Sitôt qu'il est mûr, on fait percher des enfans tout autour sur des monceaux de gazon, pour écarter les oiseaux par le bruit de leur voix et le claquement continuel de leurs frondes. Ces enfans continuent cet exercice jusqu'à ce que le millet soit en état d'être coupé.

Le 21, deux heures avant le jour, on nous débarqua sur le port d'Akmin, ville très-jolie, au levant du Nil, à quatre-vingt-quinze lieues du Caire. Elle est gouvernée par l'émir Hassan, qui y fait régner le bon ordre et la sûreté. Les chrétiens y ont une église, la plus propre de toute l'Égypte. Je m'allai d'abord présenter à l'évêque copthe pour lui demander la permission de dire la sainte messe. Il me la refusa, et

[1] Antéopolis.

[2] Doura : il y en a de deux espèces; doura indigène seyfy (été), et doura chamy (Syrie) ou maïs.— Le premier à graine blanche, le second à graine jaune et plus grosse.

sa raison fut que les hosties que j'avois apportées du Caire avec moi, et que je lui faisois voir, étoient cuites depuis plus de quinze jours, d'où il concluoit qu'elles n'étoient plus canoniques. Je ne pris point son refus en mauvaise part, sachant que la coutume des prêtres cophtes est en effet de ne consacrer jamais qu'avec une hostie cuite du jour même. Je retournai dans la maison de mon hôte, où je célébrai secrètement nos divins mystères sur un autel portatif.

Un missionnaire ne doit point se rebuter de l'aheurtement des Cophtes à leurs coutumes; au contraire il doit travailler auprès d'eux avec patience, leur ouvrir souvent l'Évangile, pour lequel ils ont un grand respect, et leur répéter fréquemment les mêmes vérités, pour vaincre peu à peu leur opiniâtreté dans leur ignorance, sans leur donner jamais lieu de croire qu'on ait du mépris pour eux.

Étant à Akmin[1], je me souvins de la commission que M. Lemaire, notre consul au Caire, me donna avant mon départ. « Informez-vous, me dit-il, de la vérité des faits que les voyageurs nous racontent ici du serpent d'Akmin, et quel peut être le fondement de toutes les fables qu'on débite à son sujet. » Voici donc ce que j'en appris d'un ecclésiastique chez qui je logeai, nommé *Seman abou Salomé*, le plus savant sans contredit de tous les Cophtes de la Haute-Égypte. Il me dit que le serpent en question se nomme *Haridy;* que l'opinion des chrétiens et des Turcs est que ce serpent est possédé de l'esprit, qui mit à mort les sept premiers maris de Sara. La grande raison qu'ils en apportent, est la prétendue merveille de ce serpent Haridy, qui ayant été coupé en pièces dans un bain public en présence de l'émir, et ayant été mis ensuite durant deux heures sous une espèce de couvercle, en sortit ressuscité. Ce miracle, et plusieurs autres de cette nature, qu'on me raconta, me firent aisément juger que tous ces faits prétendus miraculeux, ne sont que des tours artificieux d'un bateleur turc, qui nourrit deux ou trois serpens sur une montagne voisine de Romélie, où il attire les voyageurs par l'espérance d'y voir tout ce qu'on leur raconte du fameux serpent Haridy.

On me proposa, comme aux autres, de monter cette montagne pour en être témoin; mais je répondis à ceux qui m'en firent la proposition, qu'il ne falloit point sortir du Caire pour voir de pareils miracles, et que dans la place de Romélie, vis-à-vis le château, on y voyoit souvent des bateleurs et des charlatans qui y apportoient des serpens privés, dont ils font mille tours d'adresse, qui ne surprennent et ne trompent que les sots. Je me souviens d'avoir lu dans Lucien qu'un fameux bateleur, nommé Alexandre d'Abonotique, nourrissoit du temps de Marc-Aurèle deux grands serpens de Macédoine, avec lesquels il faisoit des tours surprenans. Voilà tout ce qu'on doit penser du serpent Haridy, si célèbre dans l'Égypte.

Je séjournai cinq ou six jours à Akmin, lisant et expliquant sans cesse aux chrétiens mon livre des Évangiles. Si l'évêque du lieu dont j'ai parlé osoit se déclarer catholique, ses diocésains suivroient son exemple : mais le respect humain le retient ainsi que plusieurs autres.

Avant que de partir d'Akmin, j'allai saluer Mallem Seliman Gennami, premier mebacher, c'est-à-dire premier receveur et secrétaire de l'émir. J'en avois reçu toute sorte de marques d'amitié. Un de messieurs ses frères, que je vis dans sa maison, porte le nom d'un saint qui m'avoit été inconnu pour tel jusqu'à présent, et qui ne se trouve en effet dans aucun martyrologe que dans celui des Cophtes. Ce frère se nomme Pilate. Il ne faut pas croire que les Cophtes prétendent que ce nouveau saint soit quelque confesseur ou martyr qui ait porté ce nom; mais ils soutiennent que le patron du frère du mebacher est le Pilate même, ce juge inique et esclave de sa fortune, qui livra le Rédempteur du monde à la mort; et ils prétendent que ce perfide politique reconnut enfin son crime, et le lava dans les eaux du baptême, et ensuite dans son propre sang, étant mort chrétien et martyr. La lecture de la légende apocryphe, qui fait mention de cette conversion prétendue, occupe dans les églises une partie de la nuit du vendredi au samedi saint. J'en ai été témoin plus d'une fois.

Le 26 septembre nous nous embarquâmes sur un bateau qui alloit à Assena. Ayant fait voile, nous passâmes assez loin de Souhage, qui est sur le bord occidental de la rivière. Nous abordâmes deux heures après à Mem-

[1] Panopolis.

chié [1], qui est situé sur le même bord. Ces deux gros bourgs ou petites villes sont gouvernés par deux différens cachefs, c'est-à-dire gouverneurs. Nous nous arrêtâmes à Memchié. Les chrétiens me conduisirent au marché, où j'espérois trouver une plus grande affluence de peuple. J'y assemblai en peu de temps mon auditoire; je fis le catéchisme aux enfans et une instruction aux personnes plus âgées. Je profitai de tout le loisir que me donna le patron de notre barque. Pendant que j'étois ainsi occupé, les voyageurs avec qui j'étois allèrent faire leurs provisions, et entre autres celle d'une espèce de pâte singulière nommée *nedé*, qui ne se trouve qu'à Memchié. C'est ce qui a fait nommer ce bourg *Memchié el Nedé*. Cette pâte se fait de grains de froment. On les fait germer, en les trempant dans l'eau pendant quelques jours; on les laisse sécher ensuite, et étant séchés, on les broie sous la meule; puis on les jette dans une chaudière pleine d'eau pour les faire cuire jusqu'à une certaine consomption. De tous ces apprêts, il se forme une espèce de confiture très-douce et agréable, quoique sans sucre et sans miel. Les gens du pays en font grand cas, et en sont fort friands. Ce rob, ou cette confiture, ressemble entièrement, par le goût, par la couleur, par la consistance, au rob fait avec le moût.

Nous démarrâmes de Memchié sur le soir, et nous arrivâmes avant le jour au port de Girgé, capitale du Saïd, à cent lieues du Caire, et à l'occident du Nil. Ce nous fut un très-grand contre-temps de trouver le nouveau cachef ou gouverneur d'Assena, qui s'embarquoit pour aller se rendre à son poste. Sitôt qu'il nous aperçut, il fit tirer sur nous quelques coups de feu, pour nous obliger à l'escorter, et à recevoir sur notre bord une partie de son équipage. Il fallut céder au plus fort, et marcher à sa suite. Dix barques rangées sur deux lignes l'accompagnoient. Sa galiote tenoit le centre. C'est ainsi que ce gouverneur, comme un petit amiral, faisoit route sur le Nil au bruit des tambours, qui se faisoit entendre de bien loin.

On dit que tous les autres cachefs en usent à peu près de même, lorsqu'ils naviguent sur ce fleuve. Il ne faut pas aussi s'étonner qu'on les fuie du plus loin qu'on découvre les banderoles qui pendent au haut des mâts et au bout des vergues de la galiote du cachef. A ce signal, le pilote cherche promptement la première île ou le premier golfe pour s'y enfoncer et s'y cacher.

Pour notre malheur nous n'en pûmes faire autant; ainsi bon gré mal gré, il fallut nous joindre à ces barques et le suivre. Nous côtoyâmes à notre droite Bardis, gouverné par un chef d'Arabes, nommé *Mahemet abou Joussef*, dont la juridiction s'étend sur Belienė et sur Cheik Esseïd, où nous mangeâmes de grosses dattes rouges, les plus belles et les plus succulentes que j'eusse encore vues. Nous vînmes ensuite jeter l'ancre vis-à-vis Belienė, où nous restâmes toute la nuit. Dès le grand matin, nous fûmes éveillés par le bruit d'un convoi funèbre, dont voici quelle étoit la marche et l'appareil.

Le corps mort étoit sur une espèce de brancard, porté par plusieurs hommes sur leurs épaules. Les parens et les amis du défunt l'environnoient par honneur : suivoit après une longue file de femmes, couvertes de grands voiles blancs traînans jusqu'à terre; des troupes de danseuses, payées pour cette cérémonie, les entrecoupoient. Ces danseuses faisoient claquer leurs doigts sur leurs mains ou sur des tambours de basque, en sautillant et chantant : les autres soupiroient, pleuroient et se lamentoient en jetant de grands cris, ou plutôt des hurlemens, comme des femmes qui se désespèrent, ce qui formoit un plaisant contraste. Les parentes et les amies qui vouloient paroître les plus affligées, se jetoient et se rouloient à tout moment par terre, ramassant à pleines mains la poussière, et la répandant sur leur tête. La mère du défunt, et quelques autres femmes qui l'accompagnoient, descendirent sur le bord du fleuve, et pétrissant de la boue avec de la terre et de l'eau, s'en barbouillèrent le visage, et s'en couvrirent la tête et leur grand voile blanc, qui est la marque de leur deuil. Alors les unes redoublèrent leurs hurlemens, et les autres recommencèrent leurs danses et leurs chants. Jamais je n'avois encore été spectateur d'un tel appareil tragi-comique. On m'assura dès-lors que les pompes funèbres des mahométans dans toute l'Égypte supérieure étoient semblables à celle-ci. J'en ai été en effet témoin plus d'une fois.

Le 28, nous laissâmes à notre droite Bha-

[1] Ptolémaïs.

geoura et Hou [1], deux résidences de cachefs. La première, qui est à cent dix lieues du Caire, est gouvernée par un chef d'Arabes, nommé *Hamet abou Joussef*. La deuxième, qui est éloignée de deux petites lieues, a un cimetière un peu élevé. On y vient enterrer les morts de Bhageoura et de plusieurs villages d'alentour, parce que leur terrain étant trop bas, ne pourroit pas mettre les sépulcres à couvert de l'inondation.

Le 29 septembre, nous vîmes sur notre gauche Quassr, Fau, portant le titre de cacheflik ou gouverneur de cachef; Samatha, Quena [2], autre cacheflik à cent dix-huit lieues du Caire, où se fait le transport des marchandises qui débarquent à Cosséir sur la mer Rouge, anciennement Bérénice. Les Nubiens y amènent quantité d'esclaves noirs, pour les vendre ensuite dans le reste de l'Égypte.

Vis-à-vis de Quena on découvre Dendera au couchant du fleuve. C'étoit autrefois un évêché, nommé *Tentiris*, très-célèbre par le voisinage de l'île de Tabenne, où saint Pacôme avoit son principal monastère, et d'où il venoit souvent à Dendera.

Assez loin de cette ville, on voit un temple des anciens Égyptiens, d'une grandeur et d'une hauteur surprenante, et un auteur arabe rapporte que ce temple a autant de fenêtres que l'année a de jours, et que ces fenêtres sont tellement disposées que chacune répondant à un degré du zodiaque, reçoit l'une après l'autre les rayons naissans que le soleil y darde chaque jour. Je n'ai point été témoin de ce fait ; mais j'ai vu auprès de Dendera une forêt qui mérite qu'on en parle. C'est une forêt de doums ou dattiers sauvages. Cet arbre, que l'on ne voit en Égypte que depuis Girgé, en tirant vers la Nubie, a cela de singulier sur tous les autres arbres, que son tronc se divisant et se fourchant en deux parties égales, chaque branche se subdivise en deux autres, qui se partagent chacune en particulier et de même façon en deux autres égales parties, jusqu'à ce qu'elles parviennent à la cime des dernières branches. Ce ne sont que ces dernières branches qui produisent des feuilles semblables à celles des palmiers. Le fruit, qui est de la couleur de son écorce, est gros comme une petite grenade. La chair est si dure qu'une hache bien affilée ne l'entame qu'avec peine. Les paysans, à qui la nature a donné apparemment des dents plus tranchantes, trouvent le moyen d'en venir à bout, et en font leurs délices. Ce fruit a cela de commun avec les figues du sycomore, qu'il croît par pelotons au milieu des branches et éloigné des feuilles ; son noyau sert de poignée aux villebrequins. Cette forêt de doums, qui est très-vaste, fait un aspect charmant. Si je savois que ces arbres pussent croître en France, j'en enverrois des fruits.

Malgré la beauté de cette forêt, qui récréoit nos yeux, nous nous ennuyions fort de l'honneur que nous avions d'escorter le gouverneur d'Assena; mais enfin notre patron trouva moyen, soit par prières, soit par adresse, de nous dégager de la gênante compagnie où nous étions. Il mit promptement à la voile dans le milieu de la nuit. Nous nous sauvâmes à la faveur des ténèbres, et nous vînmes mouiller à la pointe du jour au port d'Abnoud, à quatre lieues de Quena. Ce bourg et les environs obéissent à un prince arabe, nommé Josef, fils du commandant de Bhageoura, mais avec dépendance du pacha et des puissances du Caire, qui commandent à tous les chefs des Arabes, qui ont des gouvernemens particuliers.

Dès que j'eus mis pied à terre, je me rendis au chouné, c'est-à-dire au magasin public du froment et des légumes. Ces chounés sont de grandes cours fermées, où les grains sont entassés en divers monceaux et exposés à l'air. Des enfans à gages y font sentinelle le long du jour contre une armée d'oiseaux, que ces grains attirent de toutes parts. Ces enfans, malgré leurs clameurs et les industries dont ils se servent pour les mettre en fuite, ont toutes les peines du monde à défendre leur terrain. Ces oiseaux, plus fins que ces enfans, s'aguerrissent contre tous leurs stratagèmes, et trouvent toujours des instans pour surprendre la vigilance de ces jeunes sentinelles et pour dérober des grains.

Comme je me disposois à faire le catéchisme, une troupe d'écrivains cophtes m'aborda, pour me faire des questions sur nos coutumes et sur notre créance différente de la leur. Les raisonnemens étant inutiles avec eux, je me contentai de leur ouvrir l'Évangile, et de leur opposer les textes contraires à leurs opinions ridicules et à leurs pratiques extravagantes. Ils me dirent entre autres choses, qu'ils étoient fort scandalisés de ce que les Latins méprisoient le feu du ciel, qui en descend, disent-ils, chaque année, le

[1] Diaspolis-Parva.

[2] Kéneh.

samedi saint, dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et qu'ils appellent *Nour*, c'est-à-dire feu du saint sépulcre de Jésus-Christ.

Voici l'histoire de ce prétendu feu saint. Foulcher de Chartres, aumônier de Baudoin Ier, second roi de Jérusalem, raconte un miracle dont tout le peuple de Jérusalem étoit témoin de son temps, et dont il avoit été témoin lui-même. Il dit que le samedi saint, veille de Pâques, Dieu voulant honorer le sépulcre de Jésus-Christ et animer la foi des fidèles, faisoit descendre visiblement du ciel une flamme de feu dans le saint sépulcre; que cette flamme allumoit les lampes éteintes, selon la coutume de l'église, dès le vendredi saint; que cette flamme, voltigeant d'un côté et d'autre, allumoit très-souvent les autres lampes de l'église. Il ajoute que, du vivant de son maître, Dieu voulant éprouver la foi des chrétiens, ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'événement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques; et qu'après une procession solennelle au temple de Jérusalem, où le roi assista à la tête de tous les chrétiens, marchant tous nu-pieds, faisant des prières à haute voix, et avec larmes et gémissemens.

Baronius et Sponde font mention de ce même miracle, comme d'un fait certain, dont on ne sait pas cependant ni le commencement ni la fin, et qui continuoit encore pendant le règne de Baudoin II. Plusieurs auteurs en ont parlé avant Baronius, et n'ont pas eu plus de peine à croire ce feu miraculeux que celui dont parlent les saintes Écritures, qui descendoit miraculeusement du ciel, ou pour consumer les holocaustes, ou pour punir les impies.

Le père Urbain II, dans sa harangue prononcée dans le concile de Clermont, l'an 1095, excite par ce miracle les princes chrétiens à unir leurs armes pour recouvrer une terre que Dieu honoroit d'un si grand prodige.

Il y a quelque apparence qu'il cessa un peu après les premiers rois de Jérusalem, le zèle des princes chrétiens s'étant ralenti, et les catholiques ayant dégénéré de la piété de leurs pères.

Les catholiques avouent de bonne foi la cessation de ce fameux miracle; mais les schismatiques ont trouvé un très-grand intérêt à le perpétuer dans l'opinion des peuples. Les prêtres, les évêques et le patriarche grec, sont les premiers à abuser de la crédulité populaire, et ils s'en trouvent bien; car la fausse espérance de voir, le jour du samedi saint, descendre ce prétendu feu du ciel, excite la curiosité de sept ou huit mille pélerins, qui accourent de toutes parts à Jérusalem pour en être spectateurs, et qui sont toujours une ressource assurée, qui produit à ces chefs des schismatiques des fonds suffisans pour subsister, et pour payer au Turc le tribut ordinaire. Plusieurs de nos missionnaires ont été témoins de ce que je vais dire.

Dès le vendredi saint, on ouvre les portes de l'église du Saint-Sépulcre. C'est à qui y entrera des premiers pour s'y préparer une place avec des nattes, qu'ils étendent pour y passer la nuit. La foule et la confusion augmentent le samedi matin; car dès la pointe du jour une multitude de jeunes gens de métier, d'ouvriers et de villageois, ne sont pas plus tôt entrés dans cette vaste église, qu'ils se mettent à courir, crier, chanter, danser autour du saint sépulcre. Les querelles se forment et s'échauffent; on se bat à grands coups de poings et de pieds. Le Turc survient pour mettre le holà, frappant d'un gros bâton à droite et à gauche. Le désordre cesse et recommence à l'instant, jusqu'à ce que la cérémonie de la procession commence.

L'heure de la commencer étant venue, le clergé sort dans un grand ordre du chœur des Grecs. Plusieurs bannières cramoisies, assez semblables aux nôtres, ouvrent la procession. On voit paroître ensuite des cierges d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Les bannières et les cierges sont portés par des clercs qui marchent doucement sur deux lignes. Ils sont tous revêtus de tuniques de différentes couleurs, traînantes jusqu'à terre, ce qui leur donne beaucoup de grâce. Les diacres suivent les clercs, portant pareillement la marque de leur dignité. Les prêtres marchent après les diacres, et les évêques et les archevêques marchent après les prêtres, revêtus tous de magnifiques chapes de différens draps d'or, fermées par devant, selon l'ancien usage des églises d'Orient.

Le clergé grec, comme le plus noble et le plus nombreux, a le pas et tient le premier rang. Le clergé arménien le suit dans le même ordre. Le surien, le cophte, le géorgien, l'abyssin, marchent après le clergé arménien. Le patriarche des Grecs ferme la procession. Il est couvert d'une longue robe

enrichie de fleurs d'or. Cette robe a par-dessus elle une très-magnifique chape relevée par-devant, et soutenue par deux évêques qui marchent à ses côtés. Il a la tiare en tête, moins haute que celle de nos souverains pontifes. Il a à la main gauche son bâton pastoral, et dans la droite une petite croix, dont il bénit continuellement le peuple. Plusieurs évêques et plusieurs diacres l'environnent et l'encensent sans cesse. La procession fait, dans cet ordre, trois fois le tour du saint sépulcre; les assistans chantant à haute voix, et répétant ces seuls mots: *eleison, eleison.*

A la fin du troisième tour de la procession, le patriarche des Grecs, et un archevêque arménien député par son patriarche, entrent seuls dans le saint sépulcre, et ferment la porte après eux. Plusieurs janissaires sont gagés pour la garder, et pour en défendre l'entrée à un peuple infini, qui se presse et s'entrepousse pour voir de plus près le feu qui doit paroître. Les diacres et les prêtres qui s'arrêtent à la porte du saint sépulcre, excitent les assistans à crier et à chanter bien haut. Les clameurs, ou plutôt les hurlemens, redoublent. Le patriarche des Grecs et l'archevêque arménien député profitent de ce tumulte, pour battre le fusil, sans être entendus au-dehors, et pour tirer d'un caillou le prétendu feu du ciel, dont ils allument promptement les lampes du saint sépulcre.

Les lampes étant ainsi miraculeusement allumées, les portes du saint sépulcre s'ouvrent. Le patriarche et l'archevêque paroissent portant en main deux paquets de petits cierges allumés. Le patriarche monte sur un autel près de la porte du sépulcre, des diacres lui soutiennent les bras, chacun s'empresse de venir prendre de ce feu miraculeux. Une infinité de cierges en sont à l'instant allumés, au bruit des acclamations de joie qui retentissent de toutes parts. Tous révèrent et adorent ce feu miraculeusement descendu du ciel. A ce premier faux miracle, ils en joignent un second pareil. «Ce feu, disent-ils, éclaire, mais ne brûle point.» On remarque cependant qu'ils ont grand soin de l'éloigner de leurs barbes; mais, malgré leur soin, on les voit assez souvent flamber.

Voilà l'histoire de ce fameux feu du ciel, que les schismatiques nous reprochent de ne point mettre parmi nos articles de foi, et dont les Turcs raillent même les premiers, sans que tant de preuves d'une imposture si grossière et si visible puissent dessiller les yeux de ce pauvre peuple abusé.

Après cette digression, que je n'ai faite que pour faire plaisir aux lecteurs, qui n'ont jamais entendu parler de ce miracle tel qu'il étoit dans son origine, et tel qu'il est aujourd'hui, je reprends, monseigneur, le récit de mes courses évangéliques, et je reviens à Abnoud à quatre lieues de Quena dont j'étois sorti.

J'avois l'honneur de dire à votre altesse sérénissime que j'y fus d'abord saisi par une troupe d'écrivains cophtes, qui se piquent d'en savoir beaucoup plus que leurs compatriotes. Pendant que je répondois à toutes les différentes questions qu'ils me firent, et que je leur exposois en particulier tout ce qui leur devoit faire découvrir l'évidente fausseté de leur prétendu feu céleste, les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, avertis de mon arrivée, s'assemblèrent en grand nombre au lieu où j'étois. Je leur déclarai d'abord que j'étois venu les visiter pour apprendre par moi-même s'ils avoient conservé la foi de leurs pères, et s'ils la mettoient en pratique. J'interrogeai les grands et les petits sur les principaux articles du catéchisme; et je leur fis ensuite mon instruction sur différens points de morale dont ils avoient besoin, en ayant été secrètement averti par les plus vertueux catholiques de ce bourg. Ils me témoignèrent m'être sensiblement obligés de mon zèle pour eux, et entre autres Mallem Georgios abou Chahaté, receveur général du chef des Arabes, qui me fit toutes les instances possibles pour me retenir chez lui; mais je fus obligé de prendre mon congé pour continuer ma route.

Nous allâmes passer la nuit à l'ancre proche Baroud, à une lieue d'Abnoud sur le même côté, c'est-à-dire à l'orient du Nil.

Le 1er octobre 1714, nous arrivâmes à Nequadé sur le bord occidental du fleuve, à cent ving-cinq lieues du Caire. J'allai chez l'évêque de Nequadé, nommé Jean, qui est aussi évêque de Coptos, Quous et d'Ébrim. Coptos et Quous sont deux villes anciennes à demi ruinées, à l'orient du Nil. Elles sont habitées par un grand nombre de chrétiens. C'est de la ville de Coptos que la nation cophte tira son nom. Elle est à cinq lieues de Nequadé, et Quous n'en est

qu'à une lieue. Ébrim est la capitale de la Nubie. On ne trouve dans ses habitans aucun reste du christianisme. J'avois des lettres de recommandation pour l'évêque de Nequadé de la part de Mallem Georgios abou Mansour, c'est-à-dire de maître George, père de Mansour, le plus accrédité des Cophtes du Caire, et fermier-général du gouverneur de Nequadé, et de plus son puissant patron.

Nous avions fait connoissance avec ce prélat dans un voyage qu'il fit au Caire il y a quinze ans, en compagnie de l'évêque Marc, son prédécesseur et son père, pour assister à une assemblée d'évêques, où le patriarche devoit faire la composition et bénédiction du saint chrême appelé par les Arabes *Meiroun*.

A l'occasion de ces deux prélats, père et fils, j'aurai l'honneur de dire à votre altesse sérénissime que la coutume des Cophtes est de n'admettre à l'épiscopat que des prêtres qui aient été mariés et qui soient demeurés veufs. Leur patriarche est le seul qui doive avoir toujours vécu dans le célibat et dans le cloître.

Pour revenir à l'évêque Jean, j'avois cru que mes fortes recommandations auprès de lui, jointes à l'amitié qu'il savoit que le feu évêque Marc son père avoit toujours eue pour nous me procureroient un bon accueil. Je m'étois trompé; j'en fus reçu avec une politesse très-froide. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. J'opposai à son froid une grande joie de le voir et de lui rendre mes respects. Je lui offris mes services, et je le suppliai de me permettre de faire à Nequadé les fonctions ordinaires des missionnaires. Il ne crut pas devoir me refuser, sachant que les chrétiens m'attendoient depuis long-temps. Il en fut bientôt témoin lui-même; car, deux heures après mon arrivée, les chrétiens ayant été avertis que j'étois chez l'évêque vinrent m'y trouver en foule, et entre autres plusieurs ecclésiastiques.

Après nos salutations de part et d'autre, ils commencèrent à me proposer plusieurs difficultés sur la religion et plusieurs cas de conscience. J'ouvris alors le livre de l'Évangile, que nous portons toujours dans nos missions. « Voici, leur dis-je, notre règle de foi, consultons-la, elle est la vérité même, elle décidera toutes nos difficultés. » J'allai chercher dans ce saint livre les passages qui contenoient la décision des points de controverse dont il s'agissoit dans leurs questions. Ils virent en saint Jean, chapitre III, la condamnation de l'usage où ils sont de se servir d'huile pour la matière du sacrement de baptême, contraire à l'institution de Jésus-Christ qui ordonne l'usage de l'eau. Ils me promirent de s'y conformer. Je leur fis voir dans plusieurs autres textes de l'Évangile les anathèmes que Dieu prononce contre les vices dominans dans Nequadé plus qu'ailleurs, et même dans les ecclésiastiques. Cette conférence se fit en présence de l'évêque, qui y avoit part, disoit-on, et c'est la part qu'il y avoit et que j'ignorois, qui causa d'abord la réception peu gracieuse qu'il me fit.

Notre conférence finie, plusieurs prêtres me prièrent au nom de l'assemblée de leur continuer les mêmes conférences pendant mon séjour avec eux. J'employai dix jours à ma mission, faisant chaque jour le catéchisme et des instructions dans différentes maisons où j'étois invité, et où l'on invitoit les amis de la famille. J'avois souvent à combattre l'avarice, l'ivrognerie et les autres vices qui marchent à la suite de ce dernier. Pour leur en inspirer de l'horreur, je profitai de plusieurs accidens qui arrivèrent alors tout à coup.

Des débordemens d'eau ayant ruiné peu à peu les fondemens de plusieurs maisons, il ne se passoit pas de jour qu'il ne s'en écroulât quelqu'une. Plusieurs personnes furent écrasées sous leurs ruines, et d'autres furent dangereusement blessées.

Un gros bateau chargé de moutons, de toute sorte de grains et de plusieurs autres denrées, que l'évêque Jean envoyoit au Caire pour Mallem Georgios son patron, et pour son patriarche, fit naufrage à une journée de Nequadé; plusieurs passagers périrent avec le vaisseau. Ces tristes événemens jetèrent la terreur dans toute la ville. Je m'en servis pour faire comprendre à tous mes auditeurs les dangers où nous sommes continuellement exposés, le malheur de s'y trouver en péché mortel, la nécessité de faire au plus tôt pénitence à l'exemple des Ninivites pour apaiser la colère de Dieu. Je passai dix jours entiers dans l'exercice des différentes fonctions de ma mission. Dieu en tirera, s'il lui plaît, sa gloire.

Ma mission étant finie, j'allai prendre congé de l'évêque, et ses ordres pour les autres villes et bourgs de son diocèse par où je devois

passer pour arriver à Assena, qui devoit être le terme de ma mission.

Le prélat m'opposa plusieurs raisons pour me détourner du dessein d'aller plus loin : l'inondation du Nil, les courses de voleurs arabes où je m'allois exposer, furent les principales; mais il me cachoit les véritables, que ses confidens me découvrirent, et entre autres la crainte qu'il avoit que je n'allasse enlever par science magique les prétendus trésors enterrés sous les ruines des vieilles églises. Les Cophtes, et particulièrement les ecclésiastiques, ont une inclination singulière pour l'étude de la science magique et de la chimie. Ce bon évêque me croyoit si habile dans cet art, qu'il me fit proposer par son neveu, qui étoit prêtre, de lui apprendre en secret la manière de faire de l'or. Je lui dis tout ce que je pus, pour bien faire entendre à l'oncle et au neveu que je n'avois jamais étudié que la science du salut, et que c'étoit la seule science nécessaire à un ecclésiastique. Ils ne furent pas trop contens de ma réponse, et si peu contens, que mes amis me conseillèrent de ne pas m'exposer à leur ressentiment, en demeurant plus long-temps dans le diocèse du prélat. Je quittai donc, non sans peine, la pensée d'aller à Assena, qui est l'ancienne Siene, et aujourd'hui le terme d'un fameux pélerinage dans la Haute-Égypte. J'y aurois eu la consolation de voir les restes de plusieurs monumens sacrés, qui sont encore de nos jours des témoins qui rappellent le souvenir de tant d'illustres confesseurs de la foi de Jésus-Christ qui y ont souffert le martyre sous l'empereur Dioclétien. Sainte Hélène leur fit bâtir une église et des tombeaux, qui se voïent à demi lieue de la ville. Je renonçai pareillement à aller visiter trois anciens monastères, qui sont au pied de la montagne du couchant, et qu'on nomme le monastère de la Croix, celui du Synode et celui de Saint-Victor.

Sitôt que le prélat eut appris que mon intention étoit de prendre le chemin du Caire, dans la crainte qu'il eut que je n'y allasse porter à Mallem Georgios, son patron et mon ami particulier, des plaintes de sa conduite à mon égard, il vint m'embrasser, se plaignant de ce que je le quittois sitôt. Il n'y a pas de paroles gracieuses qu'il n'affectât de me dire pour me déguiser ses sentimens; il voulut même faire un régal à plusieurs de ses ecclésiastiques en ma considération, disoit-il.

Je demeurai encore un jour avec lui pour m'y trouver. Le festin se fit en nombreuse compagnie. Il y fut bu beaucoup d'eau-de-vie, et il y parut dans les conviés, dont plusieurs trouvèrent mauvais que je préférasse l'eau du Nil à leur boisson qui les brûloit.

Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à l'évêque, et je pris congé de lui pour aller visiter les chrétiens de la ville de Quous à une lieue de Nequadé, comme je l'ai déjà dit. Je leur donnai une journée entière. C'est en cette ville que je vis une grande quantité de vaisseaux et d'ustensiles de cuisine de toutes façons faits de pierre de baram, chaudrons, marmites, casseroles, plats. Cette pierre que les Cophtes appellent baram [1], est en effet une espèce de pierre tendre, qui se durcit au feu et qui lui résiste. Les riches comme les pauvres s'en servent dans leurs ménages, car l'usage en est très-commode et le service très-propre.

Après une journée passée à Quous, j'en partis le lendemain matin 10 octobre, et je repassai le Nil pour aller joindre une barque, qui descendoit ce fleuve et qui venoit du fond de la Nubie. Elle étoit chargée d'alun, de séné, de dattes, de doums et de graines d'acacia appelées *quarad* en arabe, de gomme arabique, de bois à brûler et de charbon. L'alun se tire d'une montagne à trois journées d'Ébrim, capitale de la Nubie au sud-est. Le séné qui vient de Nubie est de deux espèces : l'un a les feuilles larges et est moins bon; l'autre les a courtes et est aussi estimé que le séné d'Arabie. Le quarad, ou graine d'acacia, sert aux corroyeurs et aux taneurs pour préparer leurs peaux. L'acacia d'où viennent ces graines se nomme *santh*. Ses fleurs sont sans aucune odeur. J'ai vu en Égypte et en Syrie une autre espèce d'acacia, nommé en Égypte *setené*, et en Syrie *saissaban*, dont les fleurs sont agréables et très-odoriférantes. On cueille la gomme arabique sur l'acacia de la première espèce.

Je trouvai sur la barque où je fus reçu un noir de la ville de Carné, capitale du royaume de Bornéo [2] en Afrique, fort honnête homme,

[1] La carrière de cette pierre est au pied d'une montagne, entre Assena et Assouan, au levant du Nil, proche le tropique du Cancer. On en fait des ustensiles de cuisine, qu'on apporte toutes les semaines au marché de Quous.

[2] Bournou.

à cela près, qu'il se mêloit de la magie et qu'il en étoit fort entêté. J'appris de lui que le fleuve Niger, qui traversoit son pays, et qui donne le nom au pays des Nègres, ou qui prend son nom de ces peuples, s'appelle chez eux *Bhar el Gazal,* c'est-à-dire rivière de la Gazelle, et qu'il y a un canal nommé *Bhar el Azuraq*, ou rivière Bleue, qui communique du Niger au Nil, surtout au temps des inondations.

Nous avions aussi sur notre bord plusieurs Nubiens, et entre autres trois marchands, qui se disoient *chérifs*, c'est-à-dire descendans du faux prophète Mahomet. Nous vivions avec eux en parfaite société. L'un d'eux avoit un livre de sortiléges, qu'il lisoit sans cesse avec une application étonnante. Il nous disoit que c'étoit le livre des livres, et je suis sûr qu'il n'y entendoit pas plus que moi, qui n'y entendois rien. Le second gardoit un ramadan perpétuel, c'est-à-dire qu'il ne mangeoit ni ne buvoit jamais pendant le jour; mais il se dédommageoit pendant la nuit du jeûne du jour. Ainsi il faisoit toute l'année ce que les Mahométans ne pratiquent que dans le mois du ramadan. Le troisième étoit un paysan qui se railloit continuellement de la science magique de l'un et des jeûnes de l'autre.

Malgré la belle humeur de ce paysan nubien, qui réjouissoit tous les passagers, nous ne laissions pas d'avoir de l'inquiétude de temps en temps, et le jour et la nuit. Notre barque, qui étoit chargée beaucoup plus qu'elle ne devoit l'être, de ballots de toutes sortes de marchandises entassés les uns sur les autres, ressembloit à une tour, sur laquelle une grande partie des voyageurs étoit montée. Au premier choc de notre bateau contre un banc de sable, aussi ordinaire dans le Nil que dans la rivière de Loire, notre petit bâtiment penchoit tout à coup et se remplissoit d'eau; il falloit alors le vider promptement, et déployer les voiles pour s'aider du vent et se remettre en grande eau et hors de danger. C'est pour l'éviter autant qu'il est possible, que l'on ne descend jamais le Nil que de jour.

La nuit survenant, nous avions une autre inquiétude : le Nil a ses voleurs aussi bien que les grands chemins par terre. Ce sont d'habiles plongeurs, filous de leur métier, qui sont toujours parfaitement bien instruits de la navigation des voyageurs. Ils étudient le temps où ils jettent l'ancre de leur bateau, et alors ils leur donnent de fréquentes alarmes. Ces filous sont Arabes, accoutumes à nager entre deux eaux comme des poissons. Ils ont une petite outre attachée sous l'estomac, et un couteau à la main pour couper les cordes.

Dans cet équipage, ils épient le moment que tout le monde est endormi. Alors ils abordent le bâtiment tout doucement, et dans le silence de la nuit, ils coupent habilement les cordes qui lient les ballots les uns aux autres, et ils ont souvent l'adresse d'en tirer quelques-uns à eux; ils les font flotter sur l'eau, et les vont mettre incessamment en sûreté. S'ils sont aperçus et découverts à la faveur de la lueur de la lune et des étoiles, ils en sont quittes pour faire le plongeon dans l'eau. On les voit disparoître avec leur butin, et alors on n'a que la consolation de les charger d'injures, et ils ont la joie, lorsqu'ils se sont éloignés de la portée des coups, de montrer la tête sur la surface de l'eau, et de faire voir aux passagers un visage riant et moqueur du coup qu'ils viennent de faire.

Pour nous autres, bien instruits que nous étions de la bonne volonté de ces honnêtes gens, nous veillions tour à tour, et nous faisions sentinelle sur notre bord; mais notre vigilance néanmoins n'empêcha pas qu'une belle fourrure d'un Turc mon voisin ne lui fût enlevée pendant qu'il dormoit; réveillé qu'il fût, il chercha sa fourrure, mais elle étoit déjà bien loin.

Le 16 octobre, après six jours d'une lente et ennuyante navigation, notre barque mouilla au port de Girgé, capitale de la Haute-Égypte, sous le gouvernement d'un bey ou sangiac, nommé aujourd'hui Mahemet el Asser. J'allai descendre avec mon compagnon chez un prêtre nommé Paul, à qui j'étois très-recommandé par une lettre de ses amis, que je lui rendis. Il me reçut avec amitié, et voulut me loger chez lui; mais j'en sortis dés le lendemain; car j'expérimentai la veille au soir qu'il falloit lui tenir longuement compagnie à table, et qu'il y buvoit plus que de raison, ce qui ne m'accommodoit pas.

Heureusement pour moi un curé de la ville, homme de bien, et plus éclairé que ses confrères, ayant su mon arrivée, vint me chercher, et m'ayant trouvé, nous nous fîmes beaucoup d'honnêtetés l'un à l'autre. Aprés quelque en-

tretien, je pris la liberté de lui demander quel étoit l'état du christianisme et des chrétiens dans cette capitale? « Hélas! mon père, me dit-il en soupirant, l'hérésie et la corruption des mœurs, qui sont ordinairement ensemble, ont tout perdu : Dioscore et Sévère sont ici de grands saints; et comme l'erreur va toujours en croissant, si Dieu ne la confond et ne la détruit, la grossièreté de nos peuples les a fait tomber dans d'anciennes et nouvelles erreurs, surtout à l'égard des sacremens, et le malheur est que ceux qui devroient les éclairer, ou sont aveugles eux-mêmes, ou ont des intérêts particuliers de les laisser dans les ténèbres de leur ignorance. »

«Les hommes quittent leurs femmes, et croient pouvoir en sûreté de conscience en épouser d'autres avec la seule bénédiction des prêtres et le consentement de leurs prélats, qui y trouvent leur profit. Les garçons et les filles n'approchent des sacremens de pénitence et d'eucharistie que lorsqu'ils doivent être mariés. Les gens mariés passent pour l'ordinaire les années entières sans en approcher, et vivent cependant dans le désordre, dans l'ivrognerie, dans les haines et avec le bien d'autrui : de là vient que la parole du Sauveur ne se vérifie ici que trop souvent : «Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point, et vous mourrez dans votre péché.» Voilà, mon père, m'ajouta-t-il, l'état malheureux de nos Cophtes, dont on peut dire ce que le prophète Osée[1] disoit des pécheurs de son temps : « Ils ont péché par une corruption, qui a gagné le fond du cœur, et qui les a rendus insensibles à leurs malheurs. »

Ce bon curé, nommé Joseph, voyant que son discours m'affligeoit sensiblement, m'ajouta, pour me consoler, qu'il y avoit dans la ville un petit nombre de gens de bien qu'il avoit toujours cultivés, et qu'il me prioit de leur faire des instructions pendant que je serois à Girgé. J'acceptai volontiers la proposition qu'il me fit. Dès le lendemain il me vint prendre, et me conduisit dans une salle, où je trouvai trente ou quarante personnes qu'il y avoit assemblées. Ils me témoignèrent tous une grande joie de me voir et de m'entendre, m'assurant qu'ils attendoient depuis long-temps avec impatience des missionnaires. M'ayant fait ensuite silence, j'ouvris mon livre des Évangiles, je leur en expliquai plusieurs endroits, m'étendant particulièrement sur les matières que le curé Joseph m'avoit dit être les plus nécessaires. On m'interrompoit de temps en temps pour m'interroger. Je tâchai de satisfaire à toutes leurs questions. L'un d'eux me demanda la différence qu'il y avoit entre la foi divine et la foi humaine. Je lui répondis que croire un article sur la seule parole d'un homme ou de plusieurs, quelque doctes et parfaits qu'ils fussent, ce n'étoit là qu'une foi humaine; et que croire un article sur la parole de Dieu ou de son église, c'étoit une foi divine. J'en fis l'application sur la créance des différentes sectes de l'Asie et de l'Afrique. Je les exhortai de plus, dans mes instructions, à conserver, au péril de leur vie, la foi de leurs pères, qui étoit celle de l'église apostolique, à se préserver des vices qu'on reprochoit à leurs concitoyens, et surtout à ne point abandonner l'usage fréquent des sacremens, qui les conserveroit dans la crainte de Dieu, et qui entretiendroit la pureté de leurs mœurs.

A ce sujet, ils me dirent qu'ils avoient été souvent interdits par leur évêque et par leur patriarche, pour avoir parlé ouvertement contre les désordres crians et impunis de leur nation. Je finissois mes exhortations, qui duroient depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir, en les excitant à avoir recours à la prière pour la conversion de leurs compatriotes, par une pratique publique et constante des vertus chrétiennes.

Je demeurai à Girgé jusqu'au 23 octobre. Dans une terre aussi sèche et aussi stérile que celle où j'étois, je ne laissai pas, par la miséricorde de Dieu, d'y recueillir quelques fruits, et d'y jeter, avant que d'en sortir, de nouvelles semences de la parole de Dieu, dont j'ai vu de bons effets depuis mon retour au Caire; car quelques Cophtes de Girgé étant venus en cette ville pour leurs affaires particulières, ils m'ont apporté des lettres signées de plusieurs familles que j'y avois vues. Leurs lettres m'assurent qu'elles conservent fidèlement le souvenir de mes instructions, qu'elles s'en entretiennent souvent, et qu'elles tâchent de les mettre en pratique. Je leur ai fait mes réponses sur plusieurs nouvelles questions, qu'elles m'ont faites dans leurs lettres, et je leur ai envoyé une grande image de Notre-Dame pour être placée dans la salle de leur assemblée.

[1] Osée, chap. IX, v. 9.

Avant que de partir de Girgé, j'allai pour saluer le gouverneur; je vis dans sa cour un jeune lion enchaîné, des autruches, des oies, qu'on appelle de Pharaon, des pintades ou poules d'Afrique, des gazelles, et plusieurs autres animaux très-curieux et familiers dont elle étoit remplie.

Je vis aussi à la porte de l'église de Saint-Michel, à demi lieue de la ville, et au-delà du Nil, un arbre de mirobolan, l'unique de cette espèce qui soit dans toute l'Égypte.

Je partis de Girgé le 23 octobre. Nous abordâmes le lendemain à Akmin. Nous y restâmes deux jours. Je les employai à aller visiter nos chrétiens. Ces deux jours étant passés, nous nous embarquâmes pour Siouth, et à Siouth nous remontâmes dans notre barque pour descendre à Manfelouth.

Manfelouth est un des dix évêchés des Cophtes, qui sont Nequadé uni à Coptos, Girgé, Aboutigé, Manfelouth, Archemounain, Benessé, le Faïoum, Menouf dans la Menoufie, et Jérusalem. L'évêque de Jérusalem est le grand vicaire-né du patriarche. Sa juridiction s'étend sur les provinces de Charquie, Garbie et Beheire, et sur toutes les villes de Mehallé, Mansoura, Damiette, Rosette, Demanehour et Alexandrie.

Les évêques de ces villes sont, à proprement parler, d'honnêtes fermiers du patriarche. Ils stipulent avec lui de lui donner chaque année une somme à forfait, et mettent ensuite à leur profit tout ce qu'ils exigent de leurs diocésains au-delà de la somme qui doit revenir au patriarche. Par exemple : l'évêque de Jérusalem fait une pension au patriarche de 12,000 medins, c'est-à-dire 900 livres. Celui de Menouf paie 6,000 medins, c'est-à-dire 450 livres, et ainsi des autres.

Je ne fus pas plus tôt à Manfelouth, que j'allai rendre mes respects à l'évêque, et lui demander ses pouvoirs. Il me les donna volontiers, à condition que je le viendrois voir tous les jours. J'obéis à ses ordres. Ce prélat avoit de bonnes intentions, mais peu de capacité; il vouloit s'instruire, mais il ne vouloit pas paroître avoir besoin d'instruction. Pour m'accommoder à son génie, j'avois grand soin en conversant avec lui, de lui répéter souvent que je ne doutois pas qu'il ne sût parfaitement tout ce que je lui disois des articles de la foi catholique, des erreurs des Cophtes, de la matière et de la forme des sacremens, et de la conduite qu'un ministre des autels devoit tenir avec les pécheurs. Il me paroissoit toujours très-content de moi à la fin de nos entretiens, parce qu'il étoit persuadé par mes discours, que je le croyois très-savant. J'étois aussi très-content de lui, parce que je le voyois disposé à mettre en pratique tout ce que nous avions dit.

La considération que ce bon prélat me témoignoit, m'attira bientôt celle de la ville. On venoit me chercher de tous côtés; mais c'étoit bien plutôt pour me demander des remèdes corporels que les spirituels. Les missionnaires passent dans le Levant pour être très-habiles en médecine; le fondement de cette opinion, c'est la distribution gratuite qu'ils font des remèdes que le feu roi avoit la bonté de leur envoyer chaque année : thériaque, confection d'hyacinthe, quinquina, emplâtres, et d'un grand nombre de pilules que les filles de Sainte-Geneviève, établies par feue madame de Miramion, leur donnent chaque année.

Il est incroyable combien nous tirons d'avantages de ces remèdes. Ils nous ouvrent la porte chez les seigneurs turcs, qui, en considération du soulagement qu'ils en reçoivent, nous accordent leur protection pour faire nos fonctions avec plus de liberté. Ils donnent encore occasion à de saintes industries pour conférer le baptême à des enfans moribonds, qui autrement auroient le malheur de mourir sans ce premier sacrement, et au surplus ils nous font écouter favorablement des chrétiens schismatiques et catholiques, qui trouvent assez souvent la guérison de leurs âmes, en ne cherchant que celle du corps. Nous espérons, monseigneur, que votre altesse sérénissime aura la bonté de nous accorder la même quantité de remèdes que nous recevions de la libéralité et de la bonté du feu roi.

J'avois porté avec moi plusieurs de ces remèdes, j'en distribuai une partie à ceux qui me parurent en avoir un plus grand besoin; mais je leur dis en même temps qu'il y avoit parmi eux des malades, dont les maladies étoient bien plus dangereuses que celles pour lesquelles ils me demandoient des remèdes. Ils comprirent aussitôt ce que je voulois leur dire. Je les priai de s'assembler tous les jours, eux et leurs familles, à certaines heures, dans des maisons chrétiennes que je leur nommai. Je n'avois pas de lieu plus commode pour leur faire des

instructions. Leur église, dédiée aux saints anges Michel et Gabriel, où ils s'assemblent pour prier, étant éloignée de trois milles de la ville dans un village nommé *Benikelb*.

Ils ne manquèrent pas de se trouver le lendemain en grand nombre, à la maison où étoit notre rendez-vous; je commençai à l'ordinaire, par faire le catéchisme aux enfans. Je me fis faire ensuite, par deux ou trois bons catholiques attitrés, différentes questions sur les malheureuses suites des maladies de l'âme dont je leur avois parlé, et sur les remèdes qu'on y devoit apporter promptement. Nos conférences se faisoient à merveille et avec fruit, lorsqu'elles furent interrompues par les préparatifs de l'entrée du nouveau bey Méhémet Abasa, qui venoit prendre possession de son nouveau gouvernement. Son entrée se fit le 4 novembre. Le cérémonial des jours suivans me fit comprendre qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moi, ou plutôt pour le service de Dieu. Ainsi je pris le parti de me retirer de Manselouth, après avoir salué l'évêque, et je m'embarquai pour aller à Mellavi.

Cette ville, avec son territoire, est une seigneurie consacrée à la Mecque, capitale de l'Arabie. Les deniers qu'on y lève sont fidèlement envoyés à cette capitale, par les soins d'Ismaïn Bey, fils d'Ajoüas, bey du Caire.

En arrivant à Mellavi, j'allai descendre chez Ibrahim abou Bechara, premier mechaber, ou fermier-général d'Ismaïn Bey. Je trouvai près de lui toutes les facilités que je pouvois désirer, pour faire dans la ville, pendant deux ou trois jours, les exercices de ma petite mission, et il y fut lui-même d'un bon exemple.

J'en partis le 8 novembre pour aller à Achemounain [1], à deux lieues de Mellavi, vers le nord-ouest. Achemounain n'est à présent qu'un bourg; mais les vastes ruines d'un grand nombre de palais, dont on voit encore les marbres et les colonnes de granit, marquent assez son ancienne splendeur. Après avoir parcouru les débris de plusieurs de ces palais, je fus frappé de loin par la majesté d'un portique à douze colonnes. J'en approchai de plus près; je trouvai le travail magnifique, délicat, et si entier, que, quoique sa construction ait été faite pendant les règnes des Pharaons, et avant la conquête de Cambise, roi de Perse, il semble cependant que les ouvriers ne viennent que de le finir. Les colonnes ont trois pas, ou sept pieds et demi de roi de diamètre, sur sept ou huit fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de nos cinq ordres d'architecture, dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs ronds de pierre qui soutiennent un plancher carré long et isolé. Chaque massif ou chaque colonne est de trois pièces: la première, qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte des hiéroglyphes gravés. Entre ces hiéroglyphes on distingue près de la base la figure d'une pyramide avec sa porte ouverte. La deuxième et la troisième pièce sont cannelées, et peintes de rouge et de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau, et toutes ensemble portent vingt pierres carrées longues, dont une moitié occupe le dessous du plafond. Deux de ces pierres, beaucoup plus épaisses et plus grandes que les autres, forment au milieu du portique une espèce de fronton carré. D'une colonne à l'autre on compte quatre pas, excepté néanmoins qu'au milieu, depuis la troisième jusqu'à la quatrième, il y en a six. Entre les deux rangs, qui sont de six colonnes chacun, la distance est aussi de quatre pas; de sorte que, compris les diamètres et les entre-deux des colonnes, le portique a quarante pas de long, ou cent pieds de roi, et de large dix pas, ou vingt-cinq pieds de roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement est d'environ cinquante-cinq ou soixante pieds de roi. Il règne tout autour une frise chargée de riches bas-reliefs, de mystères hiéroglyphiques. Ce sont des animaux terrestres, des insectes, des oiseaux du Nil, des obélisques, des pyramides, des hommes assis gravement sur des siéges. Devant chacun de ces hommes on voit un personnage debout, qui leur présente je ne sais quoi; vous diriez que ce sont des rois qui reçoivent les placets de la main de leurs ministres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la frise. Le relief y est partout bien net et bien conservé. La corniche et la frise ne sont point peintes, mais le dessous de l'architrave, tout au long de la colonnade, est d'une couleur d'or, qui brille et qui éblouit. Pour couronner un si beau dessin, on a représenté le firmament dans le plafond. Les étoiles n'y

[1] Achmounein. Hermopolis magna.

sauroient être mieux gravées, ni l'azur paroître plus frais et plus vif.

Cet ouvrage est fort ancien et d'une magnifique simplicité. Les Grecs et les Romains, qui ont possédé l'Égypte, n'ont pas été les inventeurs des hiéroglyphes ; à peine les entendoient-ils. Hérodote, qui vivoit plus de cent ans avant Alexandre-le-Grand, décrivant dans son deuxième livre son voyage en Égypte, parle de ces caractères mystérieux, comme ayant été inventés dans des âges si éloignés, que leur antiquité les avoit rendus dès-lors inintelligibles. Cambise, roi de Perse, et ses successeurs, ayant fait la conquête du royaume d'Égypte, ne purent souffrir que leurs nouveaux sujets adorassent l'eau comme une divinité, pendant que leurs nouveaux maîtres étoient adorateurs du feu. Ils se déclarèrent contre la religion et la divinité des Égyptiens, et contre ces sortes d'images symboliques, jusqu'à exterminer de ce royaume les prêtres qui avoient la science de ces sortes d'images, qui leur étoient odieuses ; d'où l'on peut conclure, avec quelque probabilité, que le portique dont je parle, enrichi de tant de figures hiéroglyphiques, est plus ancien que les Romains, les Grecs et les premiers Persans.

Permettez-moi, monseigneur, d'ajouter à cette description le récit moins sérieux de ce qui m'arriva à l'occasion de cet ancien monument. L'Arabe qui m'accompagnoit me tira en particulier et me dit à l'oreille, afin que personne ne l'entendît : « N'allume pas ici ton encensoir, me dit-il, de peur que nous ne soyions surpris sur le fait et qu'il ne nous arrive malheur. Que veux-tu dire? lui répondis-je ; je n'ai ni encensoir, ni encens, ni feu. Tu te moques de moi, me répliqua-t-il, un étranger comme toi ne vient point ici par pure curiosité. Et pourquoi donc ? repris-je. Je sais, m'ajouta-t-il, que tu connois par ta science l'endroit où est caché le grand coffre plein d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyoit ton encensoir, l'on croiroit bientôt que tu serois venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles et de tes encensemens. » Ce discours me donna alors l'intelligence de ce qui m'avoit été dit si souvent sur ma route, et de ce que je n'avois pu comprendre jusqu'à présent. « Ne nous enlevez pas, me disoit-on tantôt en riant, tantôt fort sérieusement, ne nous enlevez pas notre trésor caché dans le portique d'Achemounain. »

J'appris donc à cette occasion que dans le pays on est persuadé que les deux grosses pierres, qui forment un fronton au-dessus de l'entablement, renferment un coffre qui contient des sommes immenses en or, et que tous les habitans voisins sont en garde contre les étrangers, capables, disent-ils, de leur enlever leurs trésors par la force de leurs enchantemens. De là vient que mon conducteur, craignant pour ma vie, me donna par amitié un avis qu'il croyoit me devoir être si salutaire.

Je ne regrettai point la perte de ce prétendu trésor caché ; mais je regrettai fort de n'avoir trouvé aucune inscription qui pût m'indiquer le nom de l'auteur d'un si rare monument, le temps de sa construction et la signification de toutes ces différentes figures gravées.

Les Arabes appellent grossièrement cette colonnade *Melab el Benat*, c'est-à-dire le lieu des récréations des princesses ; comme si sa destination eût été pour la promenade des filles du roi qui la fit bâtir.

Après avoir considéré long-temps cette antiquité, qui ne pouvoit contenter que la curiosité de mes yeux, je renonçai à pouvoir en apprendre davantage, et je m'en allai le lendemain matin, 9 novembre, au village de Bajadié, à une lieue de Mellavi sur le Nil. Les habitans y sont tous chrétiens, sans aucun mélange de mahométans, ce qui n'est nulle part ailleurs : aussi sont-ils très-dociles. Après leur avoir fait mon instruction, je les quittai le soir, à leur grand regret, pour repasser la rivière, et pour aller coucher dans l'ancien monastère de Saint-Jean-le-Petit, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ce monastère n'en a plus que le nom. Des familles chrétiennes s'y sont établies et en ont fait une cinquantaine de maisons, qu'ils habitent autour de l'église.

Le 10 novembre, de grand matin, je commençai la visite des grottes de la Basse-Thébaïde. Elles s'étendent depuis Saüadi près de Menié, jusque vers Manfelouth, c'est-à-dire l'espace de quinze à vingt lieues. Elles sont creusées dans la montagne du levant du Nil, faisant face à la rivière, qui baigne le pied de cette montagne, ou qui ne s'en éloigne que d'une petite demi-lieue, ou d'une petite lieue tout au plus.

Je demandai aux gens du pays ce qu'ils savoient par tradition de l'origine de ces grottes,

et de l'usage qu'on en avoit fait anciennement. Je ne trouvai personne qui m'en pût rendre raison; mais quiconque auroit vu en France quelques-unes de nos carrières, jugeroit aisément, à la seule vue de ces grottes, ce que j'en ai jugé moi-même. Il jugeroit que ces grottes ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui côtoie le Nil; qu'on a ensuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres qui devoient servir à la construction des villes voisines, des pyramides et d'autres grands édifices. Il verroit de plus ce que j'ai vu, que les pierres qu'on en a tirées ont laissé, pour ainsi parler, des appartemens vastes, obscurs, bas, et qui forment une espèce d'enfilade sans ordre et sans symétrie; que les voûtes de ces concavités basses et inégales sont soutenues de distance en distance par des piliers, que les ouvriers ont laissés exprès pour les appuyer.

Rien ne ressemble donc plus à des carrières que ce qu'on appelle aujourd'hui grottes; et il est hors de doute qu'elles ont été carrières dans leur origine.

En effet, Hérodote nous apprend que le roi Chéops employa cent mille hommes l'espace de dix ans, à ouvrir des carrières dans la montagne du levant du Nil, et à en transporter les pierres au-delà du fleuve; que pendant dix autres années suivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une pyramide construite de ces pierres tendres, et blanches en sortant de la carrière, mais qui peu à peu se durcissent à l'air et brunissent.

Avant que nous en venions à dire de quelle manière dans la suite des temps l'esprit de pénitence fit de ces profondes et obscures carrières de saintes et édifiantes grottes, qui servirent de demeure à des hommes qui ne vouloient plus être comptés au nombre des vivans, je ne dois point oublier de parler d'un petit temple placé au milieu de ces carrières, orné de plusieurs peintures hiéroglyphiques, qui le rendent très-agréable à la vue.

Ce petit temple est d'une figure carrée, de quatre ou cinq toises de longueur sur un peu moins de largeur, et encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si douces, qu'il faut les avoir vues pour le croire.

En effet, pourroit-on jamais s'imaginer que les dehors de la porte, exposés aux injures du temps, eussent conservé jusqu'à nous, comme je les ai vus, des figures entières, avec presque tous leurs traits et toute la vivacité du coloris.

Au côté droit on voit un homme debout avec une canne de chaque main, appuyé sur un crocodile, et une fille auprès de lui ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au dedans du temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeintes. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil sont pris d'un seul coup de rets; et de l'autre on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet. Le dessin de toutes ces imaginations est tout-à-fait joli.

Au fond du temple on a creusé une niche dans le mur, assez profonde, élevée de six ou sept pieds, large de quatre, peinte et enjolivée comme tout le reste. C'est un grand dommage que la voûte de ce petit édifice si curieux soit fendue et en partie tombée. Je ne doute pas que ces débris ne soient du fait des Arabes, de ces extravagans chercheurs de trésors, excités par l'espérance d'en trouver un caché dans les entrailles de ce roc.

Les peintures hiéroglyphiques du temple dont je viens de parler, sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières; car les Grecs et les Perses, usurpateurs de l'Egypte, et ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs.

Nous remarquâmes dans ces carrières d'autres endroits destinés à la prière des anciens Égyptiens, et d'autres destinés à la sépulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc, de six pieds de long et de deux de large; c'est justement la mesure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, et qui a des trous de part et d'autre pour la commodité de ceux qui descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espèce d'allée carrée et faite dans le roc, et par conséquent très-obscure. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrières, avec ceux qu'on trouve dans les pyramides et dans les cimetières, où les momies sont renfermées. C'est de ces carrières,

percées par les premiers Pharaons pour fonder des habitations aux vivans et des sépulcres aux morts, que les successeurs d'Alexandre, et les Romains après lui, ont tiré cette quantité prodigieuse de pierres qui leur étoit nécessaire pour l'établissement de leurs colonies.

Mais la Providence divine les réservoit pour être un jour sous le règne de Constantin et des princes chrétiens, les seuls témoins d'une rigoureuse pénitence.

Tout le monde sait que l'horreur de ces ténébreuses cavernes, que l'on appelle aujourd'hui les grottes de la Thèbaïde, fut autrefois l'attrait de ces hommes appelés de Dieu, qui, à l'imitation du prophète Élie et de saint Jean-Baptiste, vinrent de toutes parts s'y enfermer pour y exercer de saintes rigueurs contre leurs propres corps, qu'ils regardoient comme leur plus cruel ennemi.

A la vue de ces grottes, partagées en différentes cellules très-petites, et pratiquées dans les voûtes des carrières, dont les portes et les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré, mon imagination me dépeignoit dans chaque cellule ces saints et fameux anachorètes, les Macaire, les Antoine, les Paul, comme si je les avois eus présens à mes yeux.

Je me représentois les uns prosternés en terre, et baignant de leurs larmes leur crucifix entre leurs mains. Je croyois en voir d'autres avec des visages hâves et desséchés par les veilles, par des jeûnes continuels, et par les macérations de leurs corps, pour attirer la miséricorde de Dieu sur les pécheurs et sur eux-mêmes. D'autres me paroissoient tout absorbés en Dieu, et goûtant par avance les délices du ciel.

J'avoue que ces grands objets qui m'étoient ainsi représentés saisirent si fort mon âme, qu'elle ne pût s'empêcher d'envier le sort de ces anges de la terre, de ces colonnes de la religion, de ces grands modèles de sainteté : je ne pouvois me retirer de ces lieux. Je grimpai avec peine dans tous les coins que ces courageux solitaires avoient pu habiter. J'y trouvai d'espace en espace des croix, des images, des oratoires, ouvrages de leurs mains. Tous ces objets m'inspirèrent de grands sentimens de Dieu et du mépris du monde.

Je marchois tout le long de ces grottes, m'entretenant dans ces pensées, et adorant les voies cachées de la Providence divine, qui a permis que ces saints lieux, si respectables par la piété de ces fervens chrétiens, soient infectés aujourd'hui du mahométisme et du monothélisme.

Agité que j'étois de toutes ces réflexions, j'arrivai vers la pente d'un vallon, le vallon du *Buffle*. La perspective en est des plus charmantes. Une centaine d'ouvertures de grottes, rangées les unes après les autres en différens étages sur les deux faces du vallon, en font la forme et la longueur.

J'étois dans la compagnie de deux prêtres et de quatre autres chrétiens. Ils me conduisirent à une ancienne église taillée dans le roc, qui est en grande vénération parmi eux. Quoiqu'elle soit de la dépendance de deux prêtres qui me la faisoient voir, ils en étoient encore à savoir la signification des caractères grecs et cophtes tracés sur la muraille au bas de quelques tableaux. Il fallut que je leur lusse, et que je leur expliquasse non-seulement le grec, mais aussi le cophte, qui est leur langue naturelle, et qu'ils ne savent lire que dans leur bréviaire, et non pas même sans beaucoup hésiter. Ces tableaux, à demi effacés, représentoient le massacre des Innocens, la fuite de Jésus-Christ en Égypte, les noces de Cana. Ces tableaux n'avoient pas été peints par d'excellens peintres ; mais j'admirai un camaïeu bien entier, fait d'une seule couleur jaunâtre, de deux pieds environ de diamètre. Une tête d'homme y étoit très-distinctement représentée avec ces mots : O AGIOC COLLOUTHOC, qui veulent dire saint Colluthus. Je ne sais si ce Colluthus, qualifié saint, auroit été en effet ou serviteur de Dieu, du nombre de nos anciens anachorètes, ou bien cet hérésiarque que le célèbre Hosius convainquait dans un concile d'Alexandrie, tenu quatre ou cinq ans avant celui de Nicée.

Continuant ma route avec mes compagnons, une voûte d'environ cent pas de long sur autant de large, chargée de quantité d'écriture faite à la main, m'arrêta tout court pour la considérer. Cette écriture n'est d'aucun caractère, soit turc, soit arabe, soit hébreu, soit grec, soit latin, soit cophte. Ces six langues ne me sont point étrangères. J'entrevoyois, ce me sembloit, des lettres hébraïques et d'autres cophtiques ; ce n'étoit cependant ni les unes ni les autres. J'eus beau les étudier toutes pendant une heure entière, je ne pus deviner en quelle

langue elles étoient écrites : mais j'admirai la patience que ces bons ermites avoient eue de transporter des échafauds d'un endroit à un autre, pour crayonner un si long ouvrage.

Je ne fus pas plus savant sur le sujet et la matière de ces écritures, que je l'étois sur la langue en laquelle elles étoient composées. Je me figurois néanmoins que ces solitaires s'étoient apparemment occupés à transcrire des psaumes, ou quelques endroits de nos saintes Écritures.

Mais pour revenir au caractère des lettres, après les avoir une seconde fois attentivement considérées, il me vint en pensée que des religieux éthiopiens, ou syriens, ou chaldéens, auroient pu venir se retirer dans ces grottes, et former ces écritures en leurs idiomes. Prévenu de cette idée, je consultai à mon retour au Caire mes alphabets, et je tombai d'abord sur celui de l'ancienne langue syriaque bien différente de la moderne. Il me parut alors que les lettres écrites sur la voûte de cent pas de long, et dont j'avois encore les idées assez fraîches, avoient une grande ressemblance avec les lettres que j'avois sous les yeux. Je me souvins en même temps d'un trait du livre IX[e] de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore, qui dit que, du temps de l'empereur Justinien, les Abyssins avoient deux langues en usage, la leur propre, et la syriaque. Le même auteur ajoute qu'ils avoient appris celle-ci des Syriens chassés de leur pays par Alexandre-le-Grand, et réfugiés en Abyssinie. Je sais de plus de très-bonne part que les Abyssins ont encore aujourd'hui plusieurs livres écrits en langue syriaque ancienne, qu'ils entendent et qu'ils estiment; d'où je conclus, que si la voûte dont j'ai parlé est écrite dans cet ancien langage, comme cela peut être, il y a sujet de croire que les moines d'Éthiopie et de Syrie ont été également les auteurs de ce pénible ouvrage. Si jamais je retourne en la Basse-Thébaïde, je l'examinerai tout de nouveau pour faire plaisir aux savans amateurs de l'antiquité.

Après avoir parcouru ces célèbres solitudes de la Thébaïde, qui furent autrefois l'asile de ces fervens serviteurs de Dieu, qui y vivoient d'une vie plus angélique qu'humaine, j'allai prendre un peu de repos au monastère de Saint-Jean dont j'ai déjà parlé. Après y avoir passé deux jours, je me trouvai en état de continuer ma route; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons, qui se trouvèrent si fatigués, qu'ils n'osèrent s'engager à me suivre. Ainsi je fus obligé de prendre de nouveaux guides. Je partis avec eux, et nous nous avançâmes vers le nord entre le Nil et la montagne des Grottes, qui n'en est éloignée que de deux milles. Nous marchâmes environ une heure sur une plaine de sable, qui nous conduisit sur les ruines de deux villes qui sont près l'une de l'autre. La première paroît avoir été comme le faubourg de l'autre; son circuit est de deux milles environ. Elle ne contient que des restes de masures assez communes. La seconde ville, qui est deux fois plus grande que la première, présente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence royale : ils furent en effet l'ouvrage de l'empereur Adrien.

Les histoires nous ont appris l'amour ou plutôt la folle passion que ce prince eut pour le jeune Antinoüs. Il la fit paroître excessive pendant la vie de ce favori; mais elle éclata plus que jamais après sa mort. Il mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Égypte, à l'exemple d'Antoine, d'Auguste, de Germanicus et de Vespasien, qui eurent la curiosité d'être eux-mêmes témoins des richesses et de la beauté de ce royaume. Les historiens ne conviennent pas entre eux des causes et des circonstances de la mort d'Antinoüs. Les uns disent qu'il mourut de maladie naturelle, d'autres prétendent qu'il s'immola pour son prince dans un sacrifice, d'autres enfin soutiennent qu'il se noya, en naviguant sur le Nil avec son maître.

De quelque manière qu'arriva cette catastrophe incertaine, il est constant, au rapport de tous les historiens, que la douleur que l'empereur conçut fut sans borne, et qu'elle alla à des excès sans exemple. La passion qu'il eut pour ce jeune homme, et les regrets qu'il eut de sa mort, lui firent inventer tout ce que son autorité et sa puissance pouvoient exécuter pour immortaliser le nom de son Antinoüs. Il lui fit construire et dédier des temples; il institua des jeux en son honneur. Les Grecs pour lui complaire soutinrent qu'il avoit rendu des oracles qu'on sait avoir été secrètement composés par Adrien même. Ce prince fit ensuite célébrer avec une pompe somptueuse les cérémonies de son apothéose. Non content de tout cela, il fit bâtir une petite mais magnifique ville sur le bord du Nil, près du lieu où l'on prétend que ce jeune homme expira, et il donna à cette ville le nom d'Antinoé ou Antinopolis.

On parle diversement de la situation de cette ville, de l'ordonnance de ses édifices, de sa figure et de sa grandeur. Je l'ai vue, j'ai été long-temps au milieu de tout ce qui nous en reste. J'ai observé avec grande attention tout ce qui m'a paru en mériter. Je vais, monseigneur, exposer ici fidèlement à votre altesse sérénissime mes exactes observations.

La ville est carrée, elle n'a de diamètre qu'environ deux mille pas communs. Deux grandes et longues rues qui se croisent par le milieu et qui vont toutes deux d'une extrémité de la ville à l'autre, en forment la figure. Ces deux rues croisées ont de largeur dix-huit pas ou quarante-cinq pieds de roi, et vous conduisent à quatre grandes portes de la ville. Outre ces deux grandes rues, qui la partagent en quatre parties égales, il y en a plusieurs autres de traverse moins larges, mais aussi longues, toutes tirées au cordeau, et placées d'espace en espace pour donner aux maisons des issues commodes. C'est ce qui est aisé de reconnoître par les vestiges qui en restent.

Les deux grandes rues, et les autres de traverse, avoient toutes de chaque côté leur petite galerie, de cinq à six pieds de large, et de la longueur de leur rue. Ces petites galeries étoient voûtées. Leurs voûtes étoient appuyées d'un côté sur des colonnes de pierre d'ordre corinthien très-délicatement travaillées, et étoient posées de l'autre sur le toit des maisons que l'art avoit construites exprès.

Les voûtes des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverse, étoient soutenues par plus de mille colonnes rangées sur la même ligne, ce qui devoit faire un spectacle aussi agréable aux yeux que magnifique.

On peut dire que cette ville étoit un continuel péristyle; d'où l'on peut juger que l'empereur Adrien avoit eu autant d'égard à la commodité des citoyens, qu'à la magnifience d'un monument qu'il vouloit laisser à la postérité. Car par le moyen de ces galeries, qui ornoient toutes les rues, on alloit dans tous les quartiers de la ville à couvert des ardeurs du soleil et des autres injures de l'air.

De toutes ces voûtes, et de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soutenoient, il n'en reste aujourd'hui que des morceaux çà et là, et qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois.

Pour ce qui est des quatre grandes portes de la ville dont j'ai parlé, celles qui étoient au septentrion et au levant sont ruinées à n'être plus reconnoissables par leurs formes : les deux autres, du côté du midi et du couchant, sont assez entières. J'en ai dressé un plan élevé très-exact pour mieux faire entendre la description que j'en fais.

La porte, qui est au midi est une espèce d'arc de triomphe, qui a trois grandes portes voûtées qui servent de trois passages. La porte du milieu a environ vingt-deux pieds de roi de largeur et quarante de hauteur. Elle se fermoit par deux grands battans de bois couverts de fer, qui ont été dans la suite des temps transportés au Caire pour y fermer une voûte qu'on appelle *Bab Ezzouailé,* proche le palais du grand-prévôt. Les deux portes, qui sont aux côtés de la plus grande, qui est au milieu, ont environ vingt-quatre pieds de haut, sur dix ou douze de large. Elles ont au-dessus d'elles une ouverture carrée moins grande que les deux portes qui sont au-dessous.

La largeur de tout cet édifice est d'environ soixante-six pieds, l'épaisseur de quinze ou vingt, la hauteur de quarante-cinq. Les deux façades sont enrichies de huit pilastres corinthiens en bas-reliefs, cannelés depuis le milieu jusqu'à leur base. La saillie des angles de leurs chapiteaux est si grande, qu'elle a donné occasion aux Maures d'appeler cette porte *Abou el Queroum,* c'est-à-dire le père des cornes.

Vis-à-vis de ces huit pilastres, et à cinq ou six pas de là, huit colonnes corinthiennes de pierre blanche avoient été élevées de quatre pieds de fût. Chaque fût étoit de cinq pièces égales, et cannelés depuis le bas jusqu'au milieu. Le temps a respecté les deux colonnes posées sur leurs piédestaux qui regardent la ville ; les deux autres sont plus de moitié détruites. Pour ce qui est de celles qui regardent la campagne, on n'en voit pas même les ruines.

La porte au couchant, est aussi entière que celle du midi, mais bien plus massive et d'un goût différent. Elle a pareillement trois portes ou trois grands passages voûtés. La voûte du milieu est de seize pieds de large et d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élévation et de largeur. Il y a pareillement au-dessus des trois portes voûtées trois grandes ouvertures carrées, qui font une espèce de plate-forme. Celle du

milieu est beaucoup plus grande que les deux autres; on y monte par deux escaliers d'environ cinquante marches, pratiqués dans l'épaisseur des murs des deux côtés. Ce monument entier a environ cinquante pieds de façade, trente-cinq de hauteur et quarante-cinq de profondeur. Les gens du pays le nomment *Qualâa*, c'est-à-dire château, parce que c'est un bâtiment solide.

A quelques pas de cette grande porte de la ville, qui est au couchant, comme je l'ai déjà dit, on rencontre un superbe portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en carré, fermée de hautes et fortes murailles crénelées, avec un degré taillé dans le mur à côté du portail. Ce portail paroît avoir été construit pour y poser un corps-de-garde. Les Arabes donnent à ce portique et à cette grande tour le même nom qu'ils donnent au portique d'Achemounain, savoir : *Mélab el Benat*, c'est-à-dire maison de plaisance des princesses.

La magnificence d'Adrien en faveur de son favori Antinoüs ne se borna pas à la construction de ces quatre grandes portes, et de toutes les galeries des rues dont j'ai parlé. On voit encore en différens quartiers de la ville les décombres de plusieurs palais et de temples. Il n'est plus possible de juger quelle étoit alors leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres et de colonnes de toutes sortes de marbre.

Je trouvai à cent pas de la grande porte du couchant, quatorze colonnes de granit, qui sont encore debout; et un peu plus loin quatre autres colonnes de porphyre. Ce que le temps avoit épargné, a été détruit par les Turcs pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, et des colonnes dont ils ont voulu orner leurs mosquées.

J'ai vu dans plusieurs de leurs mosquées le mauvais usage qu'ils ont fait de ces richesses, plaçant sans ordre ces marbres et ces colonnes, une grande près d'une petite, la corinthienne avec la dorique. J'en ai été particulièrement témoin dans un fameux oratoire de Dervis nommé le *Cheik Abadé*. C'étoit anciennement une église dédiée à saint Ammonius, évêque d'Assena, et martyrisé à Antinoé. Les Turcs en ont fait une petite mosquée, et ont cru la bien orner, en la remplissant de différentes colonnes placées les unes sur les autres avec confusion.

Il faut cependant convenir que nous leur sommes très-obligés de n'avoir point touché à une colonne de Sévère Alexandre, qu'ils nous ont laissée tout entière. Dans la grande rue, qui va du sud au nord de la ville d'Antinoé, il y a une place à l'endroit même où cette grande rue est traversée par une autre moins grande, qui va de l'est à l'ouest. Aux quatre coins de cette place ou de ce carrefour, il y avoit quatre grandes colonnes de pierres d'ordre corinthien. De ces quatre, il n'en reste plus qu'une avec trois piédestaux des autres. Cette colonne qui nous reste, a quatre pieds de diamètre; son fût est en cinq pièces. La première pièce, voisine de la base, est de trois pieds et demi de hauteur, entourée de feuillages de chêne, ce qui lui donne beaucoup de grâce. Les quatre autres pièces ont sept pieds chacune : son chapiteau est surmonté d'une pierre carrée, de trois pieds de haut et de deux de large. Cette pierre servoit apparemment d'appui à une statue qui étoit posée dessus. Le piédestal est de treize pieds de haut, composé de huit assises de pierre. C'est sur la quatrième, cinquième et sixième pierre, qu'on lit l'inscription grecque suivante. Elle contient treize lignes, dont le temps ou les Arabes ont effacé plus de la moitié. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

. AGATHÈI TUCHÈI
AUTOCRATORI CAISARI MASCRI AURÈLIÔI
SEOUÈRÔI ALEXANTRÔI EUSEBEI EUTUCHEÎ
. : TINOEÔN NEÔN ELLÈNÔN PRUTANEUONTOC
AURÈLIOU . . . .
. . . . CAI APPOLLOIOU. . .
. . . .
. . . .
EPI UON STEMMATÔN CAIOC CHRÈMA . . .
. . . .
. . . .

C'est-à-dire,

Pour la prospérité. A l'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre, pieux heureux... Aurélius étant préfet des nouveaux Grecs d'Antinoé.... Et Apollonius.... sur ces monumens.... Caïus Chrémes.

Sitôt que j'aperçus cette inscription, je pris mes tablettes pour la transcrire. La crainte où j'étois que les Arabes ne me surprissent dans mon opération, et qu'ils ne me prissent pour un enchanteur ou un nécromancien, en me voyant écrire sans encre et sans plume, cette crainte, dis-je, me fit tellement hâter, que je

ne transcrivis que les mots dont les lettres étoient les plus reconnoissables.

L'inscription qui étoit sur deux des quatre piédestaux est entièrement effacée; celle qui étoit sur les deux autres s'est un peu mieux conservée, à quelques mots près, qui ne paroissent plus. C'est de l'inscription informe de ces deux piédestaux que j'ai extrait celle que je donne ici.

Sur cette inscription il y a quatre remarques à faire.

La première est que la même inscription avoit été gravée sur les quatre piédestaux; d'où il faut conclure que ces quatre colonnes avoient été érigées à l'honneur de Sévère Alexandre. Son nom y est distinctement gravé, comme je l'ai écrit avec un petit *oméga*.

La seconde réflexion est que, selon toutes les apparences, ce mot ΤΙΝΟΕΩΝ a été tronqué, et qu'il faut y ajouter les deux lettres initiales ΑΝ, qui feront en entier ce nom ΑΝΤΙΝΟΕΩΝ.

Comme rien ne résiste au temps, qui corrompt et détruit tout, il a corrompu l'ancien nom de la ville d'Antinoé [1], que les Arabes appellent aujourd'hui Ansiné. J'ai consulté à ce sujet un ancien dictionnaire cophte arabique dont les prêtres cophtes se servent; j'y ai trouvé que la ville ruinée, où est le *Cheik Abadé*, c'est-à-dire l'oratoire de Dervis, nommé en arabe *Ansiné*, est traduite en cophte *Antinoé*.

La troisième remarque à faire, est que les quatre colonnes placées dans une des grandes rues de la ville d'Antinoé ont été élevées après une des victoires de Sévère Alexandre; peut-être après celle qu'il remporta en personne contre Artaxercès, roi de Perse, en l'année 233 de Jésus-Christ. Ces branches de chêne qui environnent le bas de la colonne semblent être un symbole de son triomphe.

Les noms d'Aurélius, d'Apollonius, de Caïus Chrémes, exprimés dans l'inscription, sont les noms des magistrats de la ville et de l'architecte, ou d'un officier de l'empereur, qui tous présidèrent à la construction de ce monument en l'honneur de leur maître.

La dernière remarque à faire est que, dans cette inscription, les habitans d'Antinoé sont appelés les nouveaux Grecs. Je n'en vois point d'autre raison que celle-ci, qui est qu'Adrien, dès l'an 175, s'étant fait initier aux mystères de Cérès Éleusine à Athènes, avoit peut-être fait venir de cette ville, ou de quelque autre ville de Grèce, des prêtres et des ministres pour desservir, dans sa nouvelle colonie d'Antinoé, les temples qu'il avoit consacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Ce jeune homme, que l'empereur avoit voulu diviniser, mourut l'an 132 de Jésus-Christ. La ville qui portoit son nom se remplit bientôt après de fidèles. Elle devint un évêché suffragant de Thèbes. Eusèbe nous en a conservé une lettre écrite aux Antinoïtes par saint Alexandre, évêque de Jérusalem, sur la fin du troisième siècle. Pallade nous assure que, sur la fin du quatrième, la ville étoit si peuplée de chrétiens, qu'il y avoit douze couvens de vierges consacrées à Dieu.

Cette célèbre ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures, à l'exception de ces antiquités dont j'ai donné la description, et dont la solidité a résisté au temps et à l'avarice des Arabes. Elle est située à cinquante-deux lieues du Caire, à trois de Mellavi, vers le nord-est, sur le bord oriental du Nil, proche ce fameux monastère de Dervis dont j'ai parlé.

Malgré toutes ces ruines d'Antinoé, je ne laissai pas que d'en sortir avec regret, son antiquité me la rendant chère et respectable. Je la quittai pour aller passer la nuit au monastère de Saint-Jean. Je traversai une plaine qui est au levant, entre la montagne et la ville. Elle est couverte de superbes mausolées dressés à peu de frais des ruines voisines. Les Turcs de la ville de Mellavi et de plusieurs autres endroits ont leurs sépulcres dans cette plaine.

Étant arrivé au monastère de Saint-Jean, j'assemblai toutes les familles qui occupent présentement ces lieux, où de saints moines solitaires chantoient autrefois jour et nuit les louanges de Dieu. Je leur fis mes instructions.

J'en allai faire autant au monastère de l'archange Saint-Michel, qui n'est habité, comme celui de Saint-Jean, que de quelques familles nombreuses et chrétiennes. Je les trouvai dans l'un et dans l'autre monastère disposées à m'écouter. Nous fîmes tous ensemble les exercices ordinaires de la mission.

C'est dans ces occasions que nous remarquons avec admiration et consolation la patience et la miséricorde infinie de Dieu, qui attend plusieurs années les momens marqués par sa Pro-

[1] Antinoopolis, que les Arabes nomment *Ensineh*, Ansanna

vidence pour approcher du royaume de Dieu des âmes qui en étoient éloignées.

Je partis de ces monastères le 15 novembre pour me transporter à la fameuse église de la Croix, dite autrement le monastère d'*Abouphané*, où l'abbé Phanos, qui est le même que l'abbé Étienne, dont Rufin, prêtre d'Aquilée, fait mention dans son récit de la vie des saints solitaires, qu'il avoit vus et visités souvent dans la Nitrie. Il dit que ce saint solitaire Étienne étoit Libyen de nation; qu'il avoit passé soixante ans dans le désert, qu'il avoit reçu du ciel une grâce singulière pour consoler les âmes affligées qui venoient chercher auprès de lui du soulagement. Il loue surtout la patience héroïque de ce saint homme, et dit que Dieu ayant voulu éprouver sa vertu, permit qu'il tombât malade d'un cancer qui le faisoit extraordinairement souffrir; que saint Ammon et saint Évagre le vinrent visiter dans cet état, et qu'ils furent témoins que ce second Job continuoit à faire des corbeilles de feuilles de palmier pendant que les chirurgiens lui faisoient de douloureuses incisions et enlevoient des lambeaux de sa chair; qu'enfin sa tranquillité pendant des heures entières de souffrances étoit toujours aussi grande que si c'eût été, non pas sa propre chair, mais la chair d'un corps étranger qu'on découpoit. Le même Rufin ajoute que ces deux saints moines, Ammon et Évagre, l'étant venu visiter, lui témoignant la compassion qu'ils avoient de son état, il leur répondit en ces termes: « Dieu, mes frères, ne m'a jamais fait que du bien, et il m'en fait encore aujourd'hui; car mon corps ayant mérité de grands châtimens en l'autre vie, il veut bien le châtier légèrement en celle-ci, pour m'assurer un bonheur éternel à la fin de ma carrière. » Voilà les grands exemples de vertu que ces grottes de Nitrie m'ont mis devant les yeux. Dieu me fasse la grâce d'en profiter.

L'église de la Croix, que les Grecs appellent le monastère de l'abbé Phanos, est située à six ou sept lieues de Mellavi, au pied de la montagne du couchant. Elle est ornée de vingt-une colonnes de marbre d'ordre gothique. Onze de ces colonnes soutiennent la nef, et les dix autres environnent l'autel. Les murailles sont peintes de haut en bas d'une infinité de croix, toutes de différens dessins et de différentes couleurs, ce qui fait un objet agréable aux yeux. J'en remarquai une terminée par quatre fleurs de lis très-bien dessinées. Il faut que ces fleurs de lis y aient été peintes avant le huitième siècle, c'est-à-dire avant la conquête de l'Égypte, par Omar, second calife des mahométans; car ces nouveaux maîtres n'auroient jamais permis aux chrétiens de bâtir une église pour y faire les saints exercices de notre religion.

Je cherchai inutilement dans toute l'église quelque inscription qui pût m'instruire de quelque point chronologique ou historique. Je trouvai seulement dans la voûte du grand autel, et autour d'une grande croix, ces deux mots grecs en lettres capitales: XULON ZÔÈC, qui signifient bois de vie.

En allant à l'église de la Croix, je passai par Achemounain, où j'examinai de nouveau toutes les particularités du portique, pour le dessiner sur le papier avec toute la fidélité et l'exactitude possible.

Je fus fort étonné de voir ce portique couvert d'un nombre prodigieux de grues. Les gens du pays me dirent qu'elles ne manquoient jamais chaque année de revenir en ce temps des terres du Nord, qu'elles se reposoient sur ce portique en arrivant, et qu'elles vont ensuite hiverner sur les bords du canal de Joseph, sans pénétrer plus avant vers le midi, trouvant sur les bords de ce canal la température de l'air et les pâturages qu'elles aiment.

Le canal dont je viens de parler s'appelle le canal de Joseph. La tradition étant qu'il a été autrefois ouvert par le patriarche Joseph, fils de Jacob. Il tire ses eaux du Nil, et de plusieurs sources qu'il renferme dans son sein. Son origine est au village de Tarout Escherif à trois ou quatre lieues au sud de Mellavi. Il fait et entretient l'abondance dans cette belle campagne, qu'il arrose jusqu'au Faïoum, et va ensuite se perdre dans le lac Mœris ou de Caron. Je fus obligé de guéer deux fois ce canal pour le passer; l'eau étoit si haute qu'elle me montoit plus qu'à mi-corps en le passant.

Diodore de Sicile rapporte que ce lac fut autrefois creusé par les ordres d'un ancien roi d'Égypte, appelé *Miri*. Ceux qui se piquent ici d'être savans dans l'antiquité, disent que les anciens Égyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce lac; que le convoi y étant parvenu, un des amis de la famille faisoit l'éloge du défunt; qu'ensuite des femmes payées pour pleurer le mort

redoubloient leurs cris et leurs lamentations ; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une barque pour passer ce lac, et pour l'aller enterrer dans une terre voisine et destinée à sa sépulture. Ils ajoutent que les bateliers de cette barque s'appeloient *Caron*, qu'on leur payoit une petite monnoie pour le droit du passage.

Voilà les idées fabuleuses qui ont passé des Égyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, et de chez les Grecs en Italie, où les Italiens, non-seulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils sont cependant obligés de convenir qu'ils n'ont parlé comme ils ont fait de leurs lacs sulfurés, que les oiseaux n'osent traverser, de leurs gouffres affreux qui vomissent des tourbillons de feux et de flammes, de leurs Champs-Élysées près les délicieuses campagnes de Bayes, qu'après avoir appris ce que les Égyptiens avoient dit avant eux de leur lac Mœris, de la barque de Caron, et des âmes qu'il passoit aux enfers.

J'ai cru, monseigneur, devoir cette petite digression à l'Égypte où je suis, et à l'occasion du lac Mœris dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Je quittai ce lac pour aller à la ville d'Abousir. Je n'en vis que les ruines, et un antique aqueduc de brique à rez-terre, qui vient, dit-on, de fort loin. J'allai passer la nuit au bourg de Quassr, proche l'ancienne ville de Hour, sur le canal de Joseph. Le curé de ce bourg me reçut chez lui avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance. Il me prévint d'abord obligeamment, et m'invita à faire des instructions à ses paroissiens. Il prit soin lui-même de les rassembler tous dans l'église. Il m'instruisit de leurs plus grands besoins spirituels. Il appuyoit mes paroles des siennes. Je trouvai un bon peuple, susceptible de tous les sentimens de piété et de religion, que je tâchois avec la grâce de Dieu de lui inspirer.

Ce fut dans ce bourg qu'il plut à sa bonté divine de donner la plus sensible consolation que j'aie eue pendant mon voyage. J'avois avec moi pour mon compagnon et pour mon guide un cophte, orfèvre, nommé Victor, très-bien instruit dans sa religion cophtique, et par malheur jusqu'à présent pour lui, très-scrupuleusement attaché aux erreurs de sa secte. Étant seuls en chemin, je les combattois de mon mieux. Tous mes entretiens avec lui étoient de continuelles instructions, mais dont je ne voyois aucun fruit. Le moment où Dieu vouloit le produire n'étoit pas encore venu. Il vint enfin, ce moment que je demandois à Dieu avec ardeur.

Pendant que je faisois une de mes instructions à ce bon peuple du bourg de Quassr, le Seigneur parla en même temps au cœur de Victor. Sa parole fut un rayon de lumière, qui dissipa les ténèbres de l'erreur qui l'aveugloit. Il me vint trouver sur le soir, et en m'embrassant : « Il faut me rendre, me dit-il, mon cher père. L'instruction que vous venez de faire m'a pleinement convaincu, je me trouve comme un homme qui sort d'un cachot obscur, et qui voit le jour. Me voilà prêt à professer les vérités que vous m'avez enseignées, et à condamner les fausses opinions dans lesquelles j'avois été élevé et auxquelles j'étois si fort attaché. »

Je laisse à penser quelle fut la joie dont je me sentis saisi dans ce moment. Je l'embrassai de bon cœur. « Mais savez-vous, mon père, m'ajouta-t-il, par où a commencé ce changement en moi ? Pendant que vous instruisiez les habitans de ce bourg, je remarquai sur leurs visages qu'ils étoient touchés de ce que vous leur disiez, et j'ai comme entendu une voix intérieure qui me disoit : Toi seul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette parole m'a confondu tout à coup, et cette confusion opère mon changement. Recevez donc ici, et avant que de sortir de ce bourg, recevez, mon père, mon abjuration. » J'admirai la conduite de Dieu sur cet artisan. Ne pouvant douter de la sincérité de ses sentimens, je lui dis, comme saint Philippe à l'eunuque de la reine Candace : « Si vous le voulez tout de bon, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à votre résolution. » Je lui fis donc faire publiquement l'abjuration de ses erreurs, et il fit profession de la religion catholique et romaine.

Je partis avec mon nouveau disciple, bien content du séjour que j'avois fait dans le bourg de Quassr. J'eus tout le temps, pendant le reste de mon voyage, de le bien affermir dans l'état où Dieu venoit de le mettre.

Nous repassâmes ensemble le canal de Joseph et le vieux aqueduc. Nous allâmes au bourg de Touna, proche les ruines de la ville de Babain, qui sont au midi de celles d'Abousir. Nous traversâmes ces ruines et une longue

plaine de sable, qui nous conduisit à un monument singulier, que mon conducteur voulut me faire voir, et qui mérite en effet d'être vu.

C'est un sacrifice offert au soleil. Il est représenté en demi-relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pu défendre ce demi-relief contre les injures du temps; mais elle n'a pu résister au fer, dont les Arabes se sont servis pour détruire ce que l'on voit de tronqué dans la figure de ce sacrifice. Je l'ai dessiné tel que je l'ai vu. La roche dont j'ai parlé fait partie d'un grand roc, qui est au milieu d'une montagne. Il a fallu bien du temps et un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur, sur une cinquantaine de largeur et de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc que toutes les figures qui accompagnent ce sacrifice du soleil sont renfermées.

On voit d'abord un soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamètre. Deux prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du soleil. Deux petits garçons ayant la tête couverte comme les prêtres, sont à leur côté et leur présentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au-dessous du soleil, il y a trois agneaux égorgés et étendus sur trois bûchers, composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bûcher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du soleil, opposé au côté des deux sacrificateurs, il y a deux femmes et deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décapitées. Derrière les deux petits garçons, il y a une espèce de cadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Je cherchai de tous côtés quuee i nscripql tion, ou autre chose, qui pût me donner l'intelligence de toutes ces différentes figures, et de l'usage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année où cet ouvrage a été fait, et le nom de son auteur. Je n'ai pu rien découvrir; ainsi je laisse aux savans, curieux des antiquités, à deviner ce qui m'est demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en falloit pour dessiner fidèlement la représentation de ce sacrifice, qu'on dit être un sacrifice offert au soleil, j'allai passer la nuit à Mellavi, et j'y arrivai un des jours de jeûne pour les cophtes. Ces peuples jeûnent tous les mercredis et vendredis de l'année, sans préjudice de leurs quatre carêmes; mais l'ennemi du salut des hommes n'y perd rien, car ceux d'entre eux qui sont à leur aise, après avoir jeûné le jour jusqu'à se faire scrupule de prendre une goutte d'eau avant midi, ne s'en font point de manger et de boire pendant toute la nuit.

Nous prîmes, mon disciple et moi, pour nos instructions des jours qui ne fussent point ainsi partagés entre des abstinences et des intempérances. Je m'élevai particuliérement contre cette monstrueuse manière de jeûner. La raison étoit pour moi : mais c'est le malheur des riches de n'avoir pas la force de la mettre en pratique; ainsi il n'y eut que les pauvres artisans et autres semblables qui m'écoutèrent avec fruit.

Ayant appris qu'un mebacher partoit pour le Caire, je me joignis à lui. Nous nous embarquâmes sur le Nil, de grand matin, le 19 novembre; nous avions à notre droite les grottes de la Basse-Thébaïde, qui nous formoient une vue très-agréable jusqu'auprès de Menié.

Nous continuâmes notre navigation toute la nuit, et nous nous trouvâmes le lendemain à midi devant Bébé. Notre mebacher fit débarquer un de ses valets pour aller porter un paquet de cierges à l'église de Saint-Georges. La tradition du pays est qu'une partie du corps de ce saint martyr est conservée dans son église à Bébé. « J'envoie, me dit le mebacher, un présent de cierges à saint Georges, pour obtenir sa protection et son intercession auprès de Dieu. » Ce fut à ce sujet qu'il me fit une histoire qui passe parmi les chrétiens d'Égypte pour être très-véritable, mais dont je ne me fais pas cependant garant. Voici comment il me la conta.

« On pria autrefois très-instamment, me dit-il, un patron de barque mahométan de charger sur son bord une grosse meule destinée pour un moulin de l'illustre saint Georges de Bébé; l'infidèle n'en voulut rien faire. Il mit à la voile en faisant des imprécations contre le saint. A cet instant, et au grand étonnement de tous ceux qui étoient présens, la pierre qui étoit d'un

grosseur extraordinaire sauta dans le Nil, et flottant sur l'eau comme un morceau de liége, suivit côte à côte le bâtiment du mahométan, et vint aborder avec lui auprès de Bébé.

« Les chrétiens, témoins de ce fait surnaturel, crièrent au miracle ; ils tirèrent sans peine à bord cette grosse meule, qui ne reprit sa pesanteur naturelle que lorsqu'elle eut été remise à sa place dans le moulin du glorieux martyr saint Georges. »

Quoi qu'il en soit de la vérité de ce prétendu miracle, que les cophtes ne croient pas moins certainement que l'Évangile, il est très-sûr qu'il fait un très-mauvais effet dans leurs esprits; car l'idée qu'ils ont d'une miraculeuse protection de Dieu sur eux, les endurcit dans leur incrédulité.

Comme nous ne mîmes pas pied à terre, je ne vis point l'église de Saint-Georges. Nous avançâmes vers Benisouëf, approchant toujours du Caire. Plus nous en approchions, plus la vue des pyramides qui se découvroient les unes après les autres rendoit notre navigation agréable. La première pyramide que nous aperçûmes fut celle de Meidon. Nous en aperçûmes deux autres ensuite vis-à-vis Dachour. La première est aussi grande que celles qui sont près du Caire. Sur le soir, le gros temps nous fit relâcher proche le village de Lathf. Nous démarrâmes pendant la nuit. Le lendemain matin nous vîmes de loin les pyramides de Saccara.

Les rayons du soleil qui éclairoient ces masses prodigieuses en hauteur et en largeur, et qui nous en faisoient distinguer toutes les parties ; le Nil qui roule ses eaux en serpentant, et qui offroit continuellement à nos yeux de nouvelles perspectives ; les deux côtés de ce fleuve ornés d'un grand nombre de villages, qui se suivent les uns après les autres ; les campagnes fertilisées par les eaux du Nil qui les arrosent, et qui entretiennent un vert toujours naissant dans les feuilles des arbres de différentes espèces ; les deux chaînes de montagnes qui accompagnent le Nil, et que la nature semble avoir placés, comme de continuels remparts pour arrêter les débordemens du Nil ; tous ces différens objets forment au-delà de ce que j'en puis dire et de ce qu'on peut imaginer, des points de vue aussi surprenans qu'ils sont agréables aux yeux.

Saccara est un village dont les habitans sont occupés d'ordinaire à fouiller des terres, pour découvrir les ouvertures des puits, qui conduisent à des grottes creusées autrefois pour les tombeaux des anciens Égyptiens : car jamais ils n'ensevelissoient les corps morts dans les villes, pour y conserver toujours un air pur et sain.

La plaine de Saccara étoit une terre destinée à ces sépultures. On y voit plusieurs de ces puits et de ces grottes. Les paysans en ont tiré une si grande quantité de momies, qu'ils n'y en trouvent aujourd'hui que rarement. Les linges qui enveloppent ces momies marquent la distinction de leurs personnes. Les uns sont noirs et communs, les autres sont peints ou dorés.

Outre tous ces petits sépulcres qui sont dans la plaine de Saccara, on y voit encore trois grandes pyramides qui y ont été élevées, dit-on, par un ancien roi d'Égypte, dont on ne sait pas le nom[1]. La plus haute, qui est à l'occident du Nil, en a deux autres à ses côtés, dont l'une est bâtie de pierres blanches et l'autre de pierres noires. Quelques gens du pays prétendent que le même roi qui avoit fait construire la plus haute pour sa sépulture, avoit fait bâtir les deux autres pour deux de ses femmes, dont l'une étoit née blanche et l'autre noire. Un peu plus loin, on aperçoit deux autres pyramides, dont l'une est pareillement de pierres blanches, et plus grande que la seconde qui est de pierres noires. C'est deviner que de chercher des raisons de ces deux différentes couleurs.

Plus nous nous approchions du Caire, plus nous découvrions de nouvelles pyramides. Celles qui sont dans la plaine de Moknan sont en grand nombre ; mais les plus fameuses de toutes, pour leur hauteur, leur circonférence et leur construction, sont les trois grandes pyramides de Gizé, que l'on mettoit autrefois au nombre des sept merveilles du monde.

Notre lente navigation me donna tout le temps de les contempler ; mais il ne me fut pas

[1] L'époque de la construction des pyramides n'est pas connue, dit Volney, mais celle de la grande est si évidente, qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à Chéops, avec un détail de circonstances qui prouve que ses auteurs étoient bien instruits. Ce prince, dit-il, régna cinquante ans, et il en employa vingt à bâtir la pyramide. Le tiers de l'Égypte fut employé, par corvées, à tailler, à transporter et à élever les pierres. Or, ce Chéops, dans la liste d'Hérodote, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après Protée, qui fut contemporain de la guerre de Troie ; et il en résulte, par l'ordre des faits ; que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 150 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire, huit cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

possible de vérifier les mesures des hauteurs et des largeurs que les voyageurs leur donnent. Les uns disent que la plus haute et la plus large est composée de deux cent vingt-sept degrés inégaux entre eux; d'autres prétendent qu'elle a deux cent quatre-vingt-six toises quatre pieds de hauteur, que chaque côté de sa base a cent treize toises quatre pieds, et chaque face du piédestal deux cent soixante et dix toises cinq pieds de long. Je ne sais si l'on croira ce que Pline dit des dépenses qui furent faites en raves et en oignons pour la seule nourriture des ouvriers. Il prétend qu'elles allèrent à huit cents talens.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il a fallu et bien du temps et bien du monde pour construire ces masses énormes, qui n'ont aujourd'hui de beauté que cette prodigieuse hauteur et épaisseur; mais elles pouvoient autrefois être regardées comme une des merveilles du monde, lorsqu'elles étoient revêtues en dehors des plus beaux marbres de l'Égypte, et qu'en dedans elles contenoient de grandes salles qui en étoient incrustées. On les appeloit les salles du Roi et de la Reine. Ces marbres ont été enlevés par les derniers rois d'Égypte qui en ont orné leurs palais : il n'en reste plus que quelques morceaux d'un côté et d'un autre, qui sont des marques visibles de leur ancienne magnificence.

A deux ou trois cents pas de la grande pyramide, et presque vis-à-vis du vieux Caire, à l'occident, proche le rivage du Nil, nous vîmes la tête du sphynx, dont les voyageurs ont tant parlé. Le reste du corps est enterré sous le sable. A juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête, il faut qu'elle soit énorme. Je ne serai cependant pas caution de tout ce que Pline en rapporte. Il dit que la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur, et en profondeur depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre, cent soixante et douze pieds. On croit, ajoute le même auteur, que le roi Amasis y a été enterré.

La fable a fait rendre des oracles à cette figure monstrueuse, qui étoit la divinité champêtre des habitans; mais ces oracles étoient une frauduleuse invention de leurs prêtres, qui ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre et à la tête de cette prétendue divinité de pierre, avoient trouvé moyen d'entrer dans son corps, d'où ils faisoient entendre d'une voix sépulcrale des paroles mystérieuses, pour répondre aux voyageurs qui venoient consulter l'oracle.

Comme nous ne vîmes qu'en passant ce fameux sphynx, je n'en peux rien dire de plus. Nous continuâmes notre route, et nous achevâmes en peu de temps notre navigation depuis Gizé et Adavie jusqu'au Caire, où nous entrâmes le 23 novembre 1714.

Mon retour au Caire finit, monseigneur, le récit que j'ai eu l'honneur de faire à votre altesse sérénissime de mes trois voyages dans la Haute et Basse-Egypte Le peu de bien que j'y ai fait pour l'instruction et le salut des cophtes m'a fait comprendre que nous en ferons de bien plus grands, lorsque la Providence divine nous aura mis en état d'augmenter les ouvriers de son Évangile, et qu'elle aura assuré leur subsistance, qu'ils ne doivent pas demander ici pour de bonnes raisons.

Notre compagnie en France a plusieurs sujets disposés à passer les mers. Leur zèle et leur inclination les tiennent toujours prêts à partir au premier signe de leurs supérieurs. Ils seront ici favorablement reçus des puissances qui gouvernent les vastes royaumes du Levant, surtout s'ils y viennent avec la réputation d'avoir la protection de votre altesse sérénissime, car les hauts et puissans seigneurs turcs sont parfaitement instruits de toutes les rares qualités qui lui ont gagné l'estime, la confiance et l'amour de tous les François. Ils parlent ici, comme on fait en France, de l'intrépidité qu'elle a fait paroître dans les combats sur mer, où elle a commandé pour le service de la France et de l'Espagne. Ils savent avec quelle intelligence supérieure, et avec quel sang froid elle donnoit ses ordres, pendant que la mort enlevoit à ses côtés des seigneurs que la France ne cessera jamais de regretter. Ils ont appris depuis ce temps-là la sagesse de sa conduite, la solidité de ses avis dans les conseils de la régence, et dans celui de la marine où elle préside. Ils sont informés de son esprit de justice dans la distribution des grâces, ayant toujours plus d'égard au mérite des personnes qu'à toutes les recommandations qu'elles se procurent.

Enfin, ils n'ignorent point ce qu'on dit en France de sa bonté et de sa douceur, de sa politesse et de son affabilité, qui lui attache les cœurs de tous les officiers, et qui leur fait aimer l'honneur de servir sous ses ordres. Ce sont là

les titres, monseigneur, qui nous assurent les grands avantages que nous retirons de la part qu'on saura ici que votre altesse sérénissime voudra bien continuer de prendre au succès de nos fonctions évangéliques. Au reste, notre succès fera son mérite devant Dieu, et il sera pour nous un motif continuel de lui demander qu'il daigne la combler de toutes ses bénédictions. C'est au nom de tous nos missionnaires que j'ai l'honneur de l'assurer ici de leurs sentimens et de leur respectueuse reconnoissance. Je m'estime heureux en mon particulier de pouvoir lui témoigner la mienne, et le profond respect avec lequel je suis, etc.

Au Caire, le 1er mai 1716.

LETTRE DU PÈRE SICARD,

MISSIONNAIRE EN ÉGYPTE,

AU P. FLEURIAU.

Description des déserts de la Basse-Thébaïde. — Monastère Saint-Antoine. — Monastère Saint-Paul.

Mon révérend Père,

P. C.

Nos occupations continuelles pour satisfaire aux diverses fonctions de la mission, m'ont empêché jusqu'à présent de vous faire le récit de mon voyage dans le désert de la Basse-Thébaïde.

Je profite du repos et du loisir que je suis venu chercher au Caire, pour tenir la parole que je vous ai donnée, de mettre par écrit tout ce qui m'a paru digne de vous être mandé.

M. Joseph Assemanni, Maronite de nation, originaire du Mont-Liban, vint en Égypte, et arriva au Caire il y a près d'un an. Le motif de son voyage étoit de faire en ce pays la recherche des vieux manuscrits arabes et copthes, et de les acheter à quelque prix que ce fût, pour enrichir la bibliothèque du Vatican dont il est bibliothécaire.

Nous le reçûmes dans notre maison, où nous lui fîmes tout le bon accueil qui nous fut possible. Je lui fis offre de le conduire dans les sacristies des églises les plus considérables de cette ville. Je l'accompagnai, à sa prière, dans les monastères du désert de Saint-Macaire. Nous trouvâmes dans tous ces lieux un assez grand nombre de livres très-rares. Il prit ceux qui lui convenoient.

Après cette première recherche, il partit pour la Syrie. On l'assuroit qu'il y trouveroit d'excellens manuscrits syriaques. Il me dit en partant qu'il reviendroit en cette ville le plus tôt qu'il pourroit, et me fit promettre qu'à son retour je parcourrois avec lui les montagnes de la Basse-Thébaïde, pour y continuer la recherche des livres cophtes et arabes.

Quelques mois s'étant écoulés, M. Assemanni revint au Caire. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il me proposa de faire avec lui le voyage aux déserts de la Thébaïde dont il m'avoit déjà parlé. Il y avoit long-temps que je souhaitois le faire, pour mieux connoître les religieux cophtes des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, qui sont schismatiques. Je m'étois déjà proposé d'avoir quelques conférences avec eux, pour juger des espérances qu'on pourroit avoir de leur conversion. Je savois, à n'en pas douter, que leur retour à la foi orthodoxe, et celui de leur patriarche, étoit d'autant plus important et avantageux, qu'il seroit infailliblement suivi de celui de toute la nation.

Je désirois d'ailleurs examiner de prés tout ce que je ne savais que sur le témoignage d'autrui, du désert de la Thébaïde et des monastères qui y sont renfermés.

Ces motifs me firent prendre la résolution d'accompagner M. Assemanni.

Nous partîmes du vieux Caire le 25 mai 1716. Le bruit de notre départ commença à donner quelques inquiétudes aux schismatiques. Ils allèrent trouver leur patriarche, et lui firent craindre les mauvais effets de nos entretiens avec les moines schismatiques du désert. Ils voulurent même l'engager à mettre opposition à notre voyage. Mais le patriarche se contenta de me faire prier de ne traiter dans mes conférences d'aucune doctrine contraire à celle de Dioscore. Je le fis assurer que je ne prêcherois que sur les points fondamentaux de la religion de Jésus-Christ, et les maximes de son Évangile, sur la nécessité du salut, sur l'horreur du péché, sur la nécessité des bonnes œuvres, sur l'amour de Dieu et du prochain. Avec cette déclaration, le patriarche nous donna ses lettres de recommandation pour être charitablement reçus dans ses monastères, et pour y visiter les bibliothèques.

Nous mîmes à la voile sur une petite barque qui remontoit le Nil.

Le lendemain de notre embarquement, qui fut le 24 mai, nous arrivâmes à la ville de Benisonet, située sur la rive occidentale du Nil, à vingt lieues du Caire. Je vous ai parlé de cette ville dans ma carte du cours du Nil.

Nous partîmes de Benisonet le 25 pour aller au village de Baiad, qui est à l'orient du fleuve, Nous prîmes dans ce village des guides pour nous conduire au désert de Saint-Antoine, qui étoit un des principaux objets de notre voyage. Nous sortîmes de Baiad le 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au nord le long du Nil l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de Saint-Antoine ou de la Basse-Thébaïde.

Ce désert est si fameux qu'il n'y a personne qui n'en ait entendu parler; mais peu de gens connoissent sa véritable situation, son étendue, et le genre de vie des solitaires qui l'habitent encore aujourd'hui, ou du moins ils n'en ont qu'une idée confuse.

Comme j'ai eu l'avantage d'aller sur les lieux, et que je m'y suis donné le temps d'en examiner tout ce qui mérite attention, je vais tâcher, mon révérend père, de vous faire un détail exact, non-seulement des noms et de la construction des monastères, mais encore des montagnes, des vallées, des mines de sel et de talc, des arbres, des simples, des animaux, et généralement de tout ce qu'il y a de remarquable dans ces vastes déserts où régnoit autrefois une pénitence bien différente de celle qu'on y voit aujourd'hui, et que le schisme à défigurée.

La carte que je vous envoie et que vous avez sous les yeux, suppléera aux obscurités de ma plume.

Cette carte, qui vous représente Benisonet sur une des rives du Nil, et Baiad sur l'autre rive opposée, vous dépeint une plaine sablonneuse, qui s'étend jusqu'à la gorge de Gébéi. Nous marchâmes au travers de cette plaine pour entrer dans cette gorge fermée par deux montagnes, dont la plus haute, qui est à droite, porte le nom de Gébéi ou de la Citerne; l'autre, qui est à gauche et plus basse, est nommée *Hajar Moussoum*, ou Pierre marquée.

Dans ce vallon, il y a trois ou quatre réservoirs d'eau peu éloignés les uns des autres, et naturellement creusés dans le roc. Les pluies qui les remplissent entraînent avec elles une craie qui rend les eaux blanchâtres. Nous arrivâmes, sur le midi, au premier réservoir qui est une espèce de citerne. La chaleur étoit excessive, et nul arbre dans ce vallon ne nous offroit de l'ombre. On voyoit seulement quelques petits buissons épars çà et là, et quelques herbes qui ne nous pouvoient être d'aucune utilité.

Nous avions cependant besoin de repos. Nous trouvâmes heureusement une grande roche, qui s'avançoit à son sommet, et qui défendoit des ardeurs du soleil une mousse épaisse qu'elle avoit à ses pieds. Nous profitâmes de cette bonne rencontre pour laisser passer, à l'abri de cette roche, la grosse chaleur du jour.

Sur les trois à quatre heures du soir, nous nous remîmes en chemin, et nous prîmes courage pour monter jusqu'au sommet du mont Gébéi. Nous y parvînmes en une heure de temps. Nous découvrîmes alors une plaine d'une étendue prodigieuse, qui s'ouvroit à nos yeux de tous côtés. Cette plaine s'appeloit autrefois *Baquara* ou de la Vache; on la nomme aujourd'hui *Sannour* ou du Chat; son terrain est pierreux et stérile, ainsi que l'est celui de tout le désert. Les pluies, qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrens; mais leur lit demeure sec tout l'été.

Nous y choisîmes une place la moins incommode, pour y passer la nuit du 27 mai. Nous nous servîmes des provisions de bouche que nous portions avec nous. Elles consistoient en biscuit, fromage et poisson salé. Notre souper fut bientôt prêt et bientôt fait. Comme nous avions plus d'envie de dormir que de manger, le sommeil nous saisit sur le sable, et ne nous quitta que le lendemain matin.

Nous partîmes de ce lieu deux heures avant l'aurore. Nos provisions avoient été faites à propos; car dans toute la plaine de Sannour, et dans les montagnes qui la forment, on ne voit que quelques acacias sauvages, qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre à l'abri du soleil brûlant.

La vaste plaine de Sannour où nous marchions, se termine au mont Keleil ou Bien-Aimé. Cette longue montagne s'ouvre vers son milieu, et se sépare en deux, pour former une

gorge, et donner un passage à une autre plaine qu'on nomme l'*Araba*, ou plaine des Chariots.

Cette plaine, sur laquelle j'ai fait plus de quinze lieues vers le nord et le nord-est, s'étend bien plus loin du côté du sud. Elle est bornée à l'ouest par les monts Keleit et Askan, et à l'est par le mont Colzim.

Nous traversâmes le mont Keleil par cette gorge dont nous avons parlé. Nous laissâmes à droite les ruines d'un monastère, qui étoit à l'entrée de la plaine des Chariots. Nos guides nous firent avancer deux lieues au-delà, pour trouver le fond d'un torrent desséché, qui nous devoit servir de lit pour y passer la nuit. Le gîte, tout mauvais qu'il étoit, nous fit beaucoup moins souffrir que la soif. Nos quatre chameaux avoient été chargés chacun d'une outre pleine d'eau : nous en avions vidé deux; nous comptions sur les deux autres; mais nos chameliers, je ne sais pour quelle raison, les avoient frottées d'une huile de lin si puante, que l'eau qu'elles contenoient en fut infectée à un tel excès, que nous aimâmes mieux souffrir notre soif que de la soulager avec cette eau.

Nous partîmes le lendemain 28, avant le jour. L'aurore nous fit découvrir une touffe de palmiers, qui étoit au pied du mont Keleil, et éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageoient un petit marais, dont l'eau, quoique un peu salée, étoit bonne à boire. Nous y courûmes. L'avidité avec laquelle nous en bûmes ressembloit à celle des Israélites lorsqu'ils s'empressoient à boire l'eau qui sortoit du rocher.

Ce petit soulagement, dans notre extrême altération, nous donna de nouvelles forces. Nous doublâmes le pas pour arriver de bonne heure au monastère de Saint-Antoine.

Quelques petites éminences nous en cachoient la vue; nous les franchîmes, et tout à coup nous aperçûmes ce célèbre et ancien monument. Notre diligence fut si grande que nous y arrivâmes avant midi.

Pour vous donner, mon révérend père, l'idée la plus juste qu'il me sera possible de ce lieu si vanté et si peu connu, j'en ai dressé le plan, et vous le trouverez à la marge de la carte qui est sous vos yeux.

Il faut vous faire remarquer d'abord que la vue de ce monastère, et de tout ce qui l'environne, ne vous présente que des objets affreux à la nature, lesquels vous remplissent d'une sainte horreur.

Vous voyez un grand nombre de cavernes éparses sur les monts Colzim, Keleil et Askan. On remarque aisément qu'elles ont été creusées par des hommes. A peine les rayons du soleil peuvent-ils y entrer. Entre les hautes montagnes, on ne voit qu'une vaste plaine aussi stérile que déserte. C'est dans cette plaine, au pied du mont Colzim, à l'aspect de la mer Rouge, renfermée entre le mont Colzim et les montagnes de l'Arabie pétrée, que le monastère de Saint-Antoine est situé.

Regardant avec attention toutes ces cavernes obscures, je m'imaginois en voir sortir les Antoine, les Paul, les Hilarion, les Paphnuce, les Ammon, et tous ces fameux pères du désert qui s'étoient condamnés à une vie laborieuse et pénitente pour faire la conquête du royaume de Dieu.

Nous ne leur avons trouvé ici, pour successeurs, que des cophtes schismatiques, qui passent leurs jours dans le monastère de Saint-Antoine.

Nous nous présentâmes pour y entrer; nous en cherchions la porte; mais nos guides nous dirent que nous n'en trouverions point. En effet, la crainte continuelle où l'on est que les Arabes, grands voleurs de leur métier, ne viennent surprendre les monastères pour les piller, oblige à n'y faire aucune porte ordinaire.

Cet usage est observé, non-seulement dans le monastère de Saint-Antoine, mais encore dans ceux du mont Sinaï et de Saint-Monnas, dont saint Pithirion fut supérieur, au rapport de Rufin, dans son histoire.

Nos chameliers, qui savoient ce qu'il falloit faire en cette occasion, prirent des pierres; et à force de les jeter dans le jardin des moines et de crier à tue-tête, ils s'en firent entendre. Dans le moment nous vîmes paroître quelques moines sur le parapet d'un mur très-exhaussé.

Ils nous firent connoître par leurs gestes et le ton de leurs voix, que nous étions les bien-venus. En même temps ils nous descendirent une jarre d'eau, sachant, par expérience, que les pèlerins qui arrivent à leurs murs, sont toujours pressés d'une violente soif. Nous profitâmes de cet acte de leur charité dont nous avions besoin. Ils nous descendirent ensuite un grand

panier. Nos chameliers nous placèrent dedans, et incontinent les moines, qui étoient sur une espèce de parapet, nous enlevèrent de terre par le moyen d'une poulie qui nous guinda jusqu'à une haute fenêtre par laquelle nous entrâmes dans le couvent.

Le supérieur, averti de notre arrivée, vint nous saluer gracieusement. Je lui annonçai le mérite de M. Assemanni. Après les premières civilités, nous allâmes à l'église pour y faire notre prière. Le supérieur et ses religieux nous y conduisirent. Ils nous menèrent ensuite dans une chambre assez propre, mais très-pauvre. A l'instant deux moines étendirent une grande nappe de cuir sur une natte à plate-terre. Ils la couvrirent de cinq ou six plats qui ne contenoient que le même mets. Ce mets étoit une pâte cuite dans l'eau, dans l'huile de sésane, sur laquelle ils versèrent deux ou trois cuillerées de miel. Le supérieur nous invita à nous mettre à table, c'est-à-dire, nous accroupir les pieds croisés l'un sur l'autre à la mode du pays. Le besoin de nourriture nous donna assez d'appétit pour en manger. On nous servit ensuite à chacun deux tasses, l'une pleine de vin et l'autre de café. L'un et l'autre nous fut donné par distinction et par magnificence.

Après nous être reposés quelque temps, nous allâmes visiter tout le monastère dont je vous fais ici la description.

Au milieu d'une assez grande cour intérieure, il y a deux églises, ou plutôt deux chapelles, qui n'ont que vingt ou trente pas de long, et beaucoup moins de large. Leur antiquité fait tout leur mérite, car elles sont obcures et grossièrement bâties. Leurs murs sont chargés de peintures très-enfumées par la quantité d'encens qu'on brûle dans ces chapelles pendant les offices divins. L'une de ces églises est dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'autre à saint Antoine.

A la vue de ces églises, il est tout naturel de se rappeler ce que la tradition nous apprend de ces saints solitaires, et de dire avec une sorte d'émotion : « Ici le grand saint Antoine a prié ; ici Macaire, successeur de saint Antoine, a prié ; ici Postumien, successeur de saint Macaire, et père de cinq mille solitaires, a prié. »

Ces deux églises se communiquent par une petite galerie qui conduit de l'une à l'autre. Cette galerie porte un petit clocher avec sa cloche, qui n'a qu'un pied et demi de diamètre. Les Turcs n'en souffriroient pas ailleurs ; mais, dans les déserts, ils n'y prennent pas garde.

Près des églises, il y a une tour carrée, dont la porte est placée plus haut que le rez-de-chaussée d'environ trois toises.

Cette tour est une espèce de fortification et un lieu de sûreté, où les moines renferment leurs livres et tout ce qu'ils ont de précieux, dans la crainte continuelle où ils sont que les Arabes ne viennent escalader leurs murs pour les voler, ce qui leur est arrivé plus d'une fois. C'est par la même raison qu'ils ont pratiqué dans cette tour une petite chapelle où ils serrent leurs vases sacrés, et où ils feroient leur prière dans le cas d'une irruption dont ils seroient menacés. On entre dans cette tour par un petit pont-le-vis appuyé sur une terrasse voisine. J'ai vu de pareilles tours dans les monastères du désert de Nitrie.

Les cellules des religieux sont bâties le long de la cour, et rangées assez irrégulièrement. Il y a environ trente cellules ; elles sont presque toutes séparées les unes des autres, et elles forment de petites rues. Le réfectoire, le four, le puits dont un cheval tire presque continuellement de l'eau, et les autres petits bâtimens destinés aux offices domestiques, ont leurs rues particulières. Ces cellules, ces offices et ces rues, paroissent être une petite ville située au milieu d'un grand désert. Le silence y est régulièrement observé jour et nuit.

Le monastère a son jardin qui est assez grand. La cour dont je viens de parler, et le jardin qui l'environne, forment un carré qui peut avoir neuf ou dix arpens. Les moines cultivent dans leur jardin toutes sortes d'herbes potagères pour leur usage. Ils y ont planté des dattiers, des oliviers, des carouges, des lentilles, des pêchers et des abricotiers. Ils nous invitèrent à cueillir nous-mêmes de leurs fruits.

Nous vîmes aussi dans leur jardin deux vignes qui leur donnent un petit vin clairet. Ils le réservent pour les hôtes qu'ils veulent distinguer et régaler. Mais pour eux, ils n'en boivent qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. L'eau est leur boisson ordinaire. Elle leur vient par trois canaux différens, qui la reçoivent au pied du mont Colzim, où en est la source ; ces canaux la conduisent par dessous les terres et les murs jusque dans les offices et les jardins du monastère, qui en sont arrosés.

L'eau est claire ; elle est cependant chargée

d'une salure qui ne nuit pas à la santé, et à laquelle on s'accoutume. Les eaux du pays ont presque toutes la même qualité.

Vers le milieu du jardin, il y a une petite chapelle dédiée à saint Marc, ermite, et l'un des disciples de saint Antoine. C'est un petit ermitage où les moines vont faire leurs prières particulières. Cette chapelle a deux autels : quelques inscriptions qu'on lit sur les murs, donnent à connoître que des Latins y ont célébré la sainte messe.

Après avoir fait la description du monastère, il faut parler des religieux qui l'habitent.

Ils n'étoient que quinze moines dans la maison lorsque nous y entrâmes. Il n'y avoit de prêtres entre eux que le supérieur et un autre moine. Leur habit consiste dans une chemise de laine blanche, une tunique de laine brune, et une veste de serge noire à grandes manches; cette tunique couvre les autres habits. Ils ont à leur tête un capuce noir et très-étroit, et portent sur leur capuce un bonnet de laine rouge ou violette. Le bonnet est entouré d'un turban rayé de blanc et de bleu. Ils sont ceints d'une ceinture de cuir. Leurs souliers sont rouges ou noirs. Ils les quittent lorsqu'ils entrent dans l'église et dans leurs cellules, dont le rez-de-chaussée est couvert de nattes. Ils ne portent point de bas; leur tête est toujours rasée, ils ne se découvrent jamais, pas même à l'église, soit qu'ils assistent aux mystéres divins, soit qu'ils les célèbrent.

Pour ce qui est du réglement de leur vie, voici ce que j'en ai appris. Ils ont pour règle de garder l'obéissance, la pauvreté et la chasteté, de ne jamais manger de viande dans le couvent, de jeûner toute l'année, à l'exception des samedis, des dimanches et du temps pascal; de réciter debout les heures canoniales à la façon des Orientaux, pouvant cependant s'appuyer sur un bâton qui a une traverse en haut, dans la forme d'un T; de se rendre au chœur à minuit pour psalmodier; de coucher vêtus sur une simple natte; de se prosterner tous les soirs cent cinquante fois la face contre terre, les bras étendus, et faire le signe de la croix autant de fois qu'ils se relèvent de terre.

Ils appellent ces prosternations *metanoé*, c'est-à-dire pénitence.

Mais entre ces religieux cophtes, il y en a qui font profession d'une vie plus parfaite. Ils sont distingués des autres moines par une espèce de pallium ou scapulaire de cuir, qu'ils appellent l'habit angélique, et qu'ils nomment *Ashim*, du mot grec *èthema*, qui signifie habit.

Ce pallium ou scapulaire descend du haut des épaules sur le dos et sur la poitrine, sous la tunique. Cet habit a quatre bouts qui sont tissus de croix, qui se croisent les uns sur les autres en plusieurs manières.

Les aspirans à une plus haute perfection que leurs fréres, et qui portent par distinction cet habit angélique dont nous venons de parler, sont obligés à des jeûnes et à d'autres austérités plus rigoureuses, entre autres à trois cents prosternations chaque nuit, et à autant de signes de croix.

Je demandai combien il y avoit de religieux dans le monastère qui eussent obtenu la permission de porter l'ashim. On me répondit qu'il n'y en avoit que trois ou quatre. Nous ne les vîmes point, parce qu'ils observent une plus sévère retraite.

Si une vie aussi pure et aussi pénitente que celle de ces moines du désert de Saint-Antoine, avoit pour fondement une foi pure et orthodoxe, nous n'aurions que des louanges à leur donner, et à bénir Dieu des successeurs que la Providence auroit donnés aux anciens solitaires de la Thébaïde. Mais ces sacrés asiles de la vertu, autrefois arrosés des larmes et teints du sang de ces généreux martyrs de la pénitence, sont habités aujourd'hui par des hommes infectés du monothélysme et monophysisme, des hommes qui croupissent dans une ignorance crasse, entêtés cependant de leurs sentimens, prévenus contre les catholiques, donnant dans toutes sortes de superstitions, se mêlant de sortiléges, croyant avoir le pouvoir de préserver des maladies, d'enchanter les serpens, et de faire mille autres extravagances.

Voilà les successeurs de ces astres lumineux qui éclairoient autrefois la Thébaïde et le monde entier. « Le Seigneur a renversé ces autels vivans, dont le parfum lui étoit si agréable, il a frappé de malédiction ces bienheureuses demeures, où l'on accouroit de toutes parts pour y apprendre la science de la sainteté. » Tristes effets du schisme!

J'eus plusieurs conférences avec le supérieur du monastère, qui se nomme Synnodius. Ce supérieur n'est à proprement parler que le vicaire du couvent : car il y a un supérieur gé-

néral, non-seulement du couvent de Saint-Antoine, mais encore de celui de Saint-Paul, dont nous parlerons bientôt. Le supérieur général fait sa demeure à Bouche, village au couchant du Nil. Il a soin d'envoyer à ces deux couvens, qui sont sous sa juridiction, les provisions de blé, de lentilles, d'oignons, d'huile de lin et de sésame, d'encens, de cire et autres semblables choses qui leur sont nécessaires.

Le supérieur général qui gouvernoit alors, s'appeloit Marc. Il étoit en querelle avec son patriarche, lorsque j'étois au Caire, où le patriarche fait sa demeure. Le sujet de la querelle étoit une somme de huit ou dix mille écus, que Marc, disoit-on, avoit amassée, et qu'il gardoit soigneusement: son patriarche le trouvoit mauvais, et vouloit lui faire rendre compte de cette somme.

Pour revenir à Synnodius, je trouvai dans ce religieux plus d'esprit que de science, quoiqu'il se crût savant. Pour ne le point effaroucher, je me contentois de lui faire quelques questions comme pour m'éclaircir de mes doutes sur ses opinions erronées et schismatiques. Mais il ne songeoit qu'à répondre à sa pensée, et à invectiver l'église latine, sans vouloir entendre une bonne raison. Il aimoit beaucoup mieux me parler d'astrologie et de la transmutation des métaux; il en faisoit le seul objet de ses études. Je compris alors qu'il falloit se contenter de le plaindre, et demander à Dieu qu'il le guérît de son entêtement.

Il se trouva beaucoup plus docile lorsque nous le priâmes de nous faire voir la tour qui est fermée à tous les étrangers. Mais, moyennant quelques petits présens de quincaillerie, nous lui persuadâmes de nous y conduire. Notre curiosité n'étoit que pour voir et examiner leurs manuscrits. Nous y trouvâmes trois coffres qui en étoient pleins; c'est tout ce qui avoit pu échapper des pillages du monastère en différens temps: nous les feuilletâmes les uns après les autres. Les manuscrits ne contenoient, pour la plupart, que des prières et des homélies en langues cophtique et arabique. L'abbé Assemanni ne trouva que trois ou quatre manuscrits dignes du Vatican. Il les acheta du supérieur à l'insu des moines qui s'y seroient opposés, nonobstant l'inutilité de ces livres dont ils ne font aucun usage.

Après avoir eu tout le loisir de visiter et de connoître le monastère de Saint-Antoine, nous proposâmes au père Synnodius d'aller en sa compagnie visiter le couvent de Saint-Paul. Il nous dit qu'il ne nous conseilloit pas d'entreprendre ce voyage, parce que nous tomberions infailliblement entre les mains des Arabes nommés *Abaldé*, qui infectent les bords de la mer Rouge. Il nous expliqua que ces Arabes Abaldé étoient originaires des environs d'Assaoüan et de la Nubie; qu'ils étoient ennemis jurés d'autres Arabes nommés *Benioüassels*: que ceux-ci habitent le rivage du Nil, vers le Caire; qu'ils se livroient des combats les uns contre les autres, et que depuis peu les Abaldés avoient massacré une grosse troupe de Benioüassels.

Je répondis au père Synnodius que ma curiosité de connoître par moi-même les productions, les dimensions et le mouvement de la mer Rouge, étoient plus grande que ma crainte des Arabes, et que nous avions d'ailleurs confiance en la protection de Dieu.

Le père Synnodius se rendit à notre empressement. Nous chargeâmes nos chameaux de nos provisions nécessaires, et nous nous mîmes en chemin le 29 mai sur les cinq heures du soir. Nous marchions vers le nord par la plaine de l'Araba, ayant à notre droite le mont Colzim, et à notre gauche celui d'Askar, éloignés l'un de l'autre d'environ dix-huit milles, et de trente milles ou environ de la mer Rouge.

La plaine où nous étions étoit coupée d'une infinité de torrens desséchés en été, et couverts en plusieurs endroits de petites éminences, qui sont ordinairement des minières d'ocre de différentes couleurs, jaune, rouge, verte, brune.

Comme nous marchions assez près du mont Colzim, nous aperçûmes à son pied de vastes creux, et de grands quartiers de pierres détachés et dispersés çà et là. Le père Synnodius dit que ces grosses parties de pierres que nous voyions, avoient été tirées de trois carrières de marbre, qui étoient en Cilicie, dont l'une étoit de marbre noir, l'autre de marbre jaune, et la troisième de marbre rouge.

On trouve sur le même mont Colzim deux autres carrières, dont l'une donne du marbre jaune, et l'autre fournit du granit le plus estimé et le plus recherché de tous les marbres: cette dernière carrière est près d'un vallon nommé *Tine* ou du *Figuier*, ainsi appelé parce que ce vallon est fertile en fruits de cette espèce. Il est arrosé d'une fontaine d'eau douce, où les

chamois, les gazelles, les tigres et les autruches viennent continuellement boire.

Comme nous voyagions dans la plaine qu'on nomme *Araba*, qui signifie en arabe char, je voulus savoir l'origine de ce nom. On me dit qu'autrefois tout ce pays étoit habité par un grand nombre de saints solitaires; on voyoit passer continuellement des chariots chargés de toutes sortes de provisions, que la pitié des fidèles Égyptiens procuroit à leurs frères, qui vivoient pauvrement dans le désert, et que pour cette raison cette plaine étoit surnommée la plaine *des Chars*.

Il y a encore ici une autre remarque à faire, qui est que les rois Pharaons, les Persans, les Grecs, successeurs d'Alexandre, et les Romains, après leur conquête d'Égypte, tirèrent des montagnes de la Thébaïde une grande quantité de beaux marbres, dont parle Ptolomée, et les firent voiturer par la plaine d'Araba pour bâtir ces superbes monumens, dont nous voyons et admirons encore aujourd'hui les restes. Cette seule raison suffit pour avoir donné à la plaine Araba le nom de plaine des Chars.

Nous marchâmes au clair de la lune jusqu'à deux heures après minuit; et nous nous arrêtâmes dans le lit d'un torrent qui étoit à sec, pour y prendre un peu de repos.

Nous étions vis-à-vis le mont Aquabé, qui signifie montée dure et fatigante, comme elle l'est en effet. Les gens de pied prennent ce chemin de traverse, pour arriver en moins de dix heures du monastère de Saint-Antoine à celui de Saint-Paul. Il en faut quinze avec des montures, par la nécessité où l'on est de faire un grand détour pour chercher un passage par la gorge du mont Colzim.

On doit être surpris que n'y ayant qu'une très-petite lieue du monastère de Saint-Antoine à celui de Saint-Paul, il en faille faire quinze pour aller de l'un à l'autre; mais on n'en est plus étonné, lorsqu'on voit sur les lieux que ces deux monastères, dont l'un est au pied du mont Colzim, à son couchant, et l'autre à son levant, ne sont séparés que par une seule roche, mais si escarpée qu'elle en est inaccessible. Cette roche, par sa prodigieuse hauteur, se voit de fort loin, et semble avertir le pélerin du grand détour qu'il doit prendre pour parvenir du monastère de Saint-Antoine à celui de Saint-Paul. Si saint Jérôme, qui a pris soin de nous faire le détail des fatigues de saint Antoine pour venir visiter saint Paul, avoit été témoin oculaire, comme je le suis, de tous les lieux, il auroit expliqué sans doute ce qui fut cause que saint Antoine marcha deux jours entiers, pour arriver à la grotte de saint Paul, quoique la grotte de l'un ne fût séparée de celle de l'autre que de l'épaisseur d'une roche.

Nous continuâmes notre route, côtoyant toujours le mont Colzim, jusqu'à ce que nos guides nous le firent traverser par un chemin dont la pente étoit assez douce, soit pour monter d'un côté, soit pour descendre de l'autre.

Étant parvenus à l'endroit le plus haut de la montagne, nous nous y arrêtâmes quelque temps pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui étoit à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bornoit notre horizon. Mais, pour voir de plus près cette fameuse mer, nous mîmes pied à terre, M. Assemanni et moi. Nous crûmes, à la vue du pays, que nous n'avions que peu de chemin à faire : nous fîmes cependant deux mortelles lieues pour arriver au bord de la mer.

Nous la considérâmes attentivement, nous rappelant la mémoire des merveilles que le grand maître de l'univers avoit autrefois opérées en faveur de son peuple. Nous crûmes devoir en ce lieu offrir au Seigneur, à l'exemple des Israélites, nos actions de grâces de tous les bienfaits que nous recevons continuellement de sa divine Providence.

Nous vîmes sur les bords de cette mer un grand nombre de divers coquillages qui y sont jetés par la violence des flots. Nous ramassâmes les plus beaux et les plus rares. Nous y trouvâmes aussi quelques pièces d'albâtre, et des morceaux d'une espèce de corail blanc, nommé *châb* en arabe. Ces morceaux ont de petits rameaux bruts et parsemés de petits trous. Nous emportâmes avec nous ce qui nous parut mériter place dans les cabinets des curieux.

Pendant que nous nous occupions de ces curiosités, nos chameliers nous joignirent avec le père Synnodius. Je profitai de sa compagnie pour m'instruire sur tous les objets que nous avions devant les yeux.

Nous avions en perspective quatre chaînes de montagnes, et la mer Rouge qui les séparoit. Ces montagnes sont celle d'Oreb et de Sinaï, celle de Colzim, celle de l'Huile, celle de l'Arabie Pétrée vers Gorondel.

Les monts d'Oreb et de Sinaï étoient les plus éloignés de nous. Le père Synnodius nous dit

que nous en étions à soixante milles. Oreb est la plus haute et au nord. Sinaï est la plus basse et au midi. Colzim étoit près de nous et à notre couchant. Giabal Ezzeit, qui en arabe signifie le mont d'*Huile*, se montroit distinctement à nous quoique dans un lointain. On y trouve plusieurs sources de l'huile de pétrole, ce qui lui a donné le nom qu'elle porte. Cette montagne est une suite du mont Colzim, qui a une très-longue étendue.

Les montagnes de l'Arabie Pétrée, qui bornoient notre vue du côté du nord, donnent des bornes à la mer Rouge. Son rivage, nommé aujourd'hui Gorondel, est l'endroit où les Israélites traversèrent la mer Rouge à pied sec, et où Pharaon et son armée furent engloutis dans ses flots.

Ce passage, qu'un prodige inouï rendit autrefois si favorable au peuple de Dieu, est aujourd'hui très-dangereux, par le continuel bouillonnement des eaux qui entrent dans le golfe.

J'examinai alors, le plus soigneusement qu'il me fut possible, la route que les Hébreux durent tenir pour venir de Memphis à la mer Rouge; j'observai leur passage à travers cette mer, et je suivis, pour ainsi dire, tous leurs pas. A mon retour au Caire, je fis un nouvel examen de toutes mes connoissances. J'étudiai les textes de l'Écriture, je lus les historiens ecclésiastiques et profanes qui en ont parlé. Je consultai la tradition des gens du pays, qui en sont les mieux instruits; et, après avoir comparé ce que j'ai vu sur les lieux avec tout ce que j'ai appris des livres et de la tradition, je me suis fait l'idée, qui m'a paru la plus sûre, de tous les passages des Israélites, soit par terre, soit par la mer Rouge; et j'en ai dressé une dissertation que j'ai l'honneur de vous envoyer, et que je soumets à vos lumières, et à celles de nos savans, qui sont plus capables que je ne le suis de juger de la vérité de mes connoissances.

Après cette courte digression, je reprends, s'il vous plaît, la suite de notre voyage. Ce fut le 30 mai, veille de la Pentecôte, que nous étions sur le bord occidental du golfe d'Arabie. On le nomme de différens noms; car on l'appelle mer de Colzim, mer de l'Yémen ou de la Mecque, mer Rouge. Je ne m'arrêterai point à justifier l'étymologie de ce dernier nom. Je dirai seulement qu'il ne le doit point à la couleur de ses eaux: j'assurerai au contraire, pour l'avoir vu, que ses eaux, depuis son rivage jusqu'à deux ou trois milles en pleine mer, sont d'un vert de pré. Elles reçoivent cette couleur de la quantité de mousse marine qui croît sous les flots. Si vous portez votre vue plus loin, vous n'y apercevrez point d'autre couleur que celle qui est ordinaire à toutes les mers.

Pendant que je faisois mes observations, mes compagnons s'occupèrent à pêcher. Ils tendirent un long filet, le traînèrent, et firent une copieuse capture de toutes sortes de poissons: ils en pêchèrent un entre autres qui faisoit plaisir à voir. Il avoit les nageoires jaunes comme de l'or, son corps étoit bariolé de raies bleues et dorées. Nos chameliers nous en préparèrent pour en manger, nous en trouvâmes le goût excellent. Le père Synnodius fit une bonne provision de ce poisson et de plusieurs autres, qu'il fit saler pour son couvent. Le sel se trouve ici en abondance sous le sable: on n'a que la peine de creuser un demi-pied pour en avoir.

Après que notre pêche nous eut donné de quoi dîner, nous remontâmes sur nos chameaux pour nous rendre au monastère de Saint-Paul. Nous y arrivâmes vers les six heures du soir. Les Arabes appellent ce monastère *Deir il Memoura*, ce qui veut dire monastère des Tigres.

Les gens du pays lui donnent ce nom sur la tradition qu'ils ont chez eux, que saint Antoine s'étant trouvé à la mort de saint Paul, et voulant mettre son corps en terre, deux tigres sortis des forêts voisines vinrent creuser la fosse où ce grand serviteur de Dieu fut enterré. Saint Jérôme, dans la relation qu'il nous a faite de la mort de ce saint père des ermites, dit que ce furent deux lions qui lui rendirent ce service. Quoi qu'il en soit, le prodige n'en est pas moins grand. Ce qui est certain, c'est que dans les déserts d'Égypte on y voit rarement des lions; mais, pour ce qui est des tigres, des chamois ou boucs sauvages, des autruches, des gazelles et des renards, ils y sont communs. Les tigres font une guerre continuelle aux chamois: ces derniers ont des cornes redoutables aux tigres. Un religieux de Saint-Paul me fit présent de la corne d'un chamois qui avoit quatre palmes de long.

Le monastère de Saint-Paul où nous arrivâmes est situé à l'orient, dans le cœur, pour ainsi parler, du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de côteaux stériles dont la surface est noire. Leur élévation dérobe au

monastère la vue de la mer Rouge, qui n'en est éloignée que de deux ou trois lieues : les monts Oreb et Sinaï en sont à vingt lieues.

Le bâtiment du couvent est un carré long. Il est accompagné d'un jardin, mais beaucoup plus petit que celui de Saint-Antoine. Il contient les mêmes plantes. Il est arrosé d'une eau salée qui le traverse; elle sort d'un rocher voisin, et est conduite sous une voûte que j'ai mesurée. Sa longueur est de soixante-dix pas. Elle passe par-dessous les murs de l'enclos du couvent pour y faire entrer l'eau, qui s'y distribue dans les endroits où elle est nécessaire. Les moines n'ont que de cette eau pour boire, et ils en boivent, toute salée qu'elle est. C'est apparemment dans la même eau que le saint anachorète Paul détrempoit le pain que, selon l'ancienne tradition, un corbeau ne manqua jamais de lui apporter chaque jour, pendant l'espace de soixante ans.

L'église du couvent n'est ni grande ni belle; mais ce qui la rend très-recommandable, c'est de renfermer dans ses murs la grotte où Paul, ce célèbre patriarche de tous les solitaires, mort au monde et à lui-même, n'avoit aucune autre communication qu'avec son Dieu.

Cette grotte, obscure et rustique, inspire l'amour de la solitude, le mépris des grandeurs du siècle, le désir des biens éternels, et une confiance entière en la bonté de Dieu, qui prend un soin particulier de ses serviteurs. Paul et Antoine en eurent une preuve bien sensible, lorsque étant ensemble, et employant le jour et la nuit à chanter les louanges de Dieu et à s'entretenir de ses miséricordes, le Seigneur, en faveur d'Antoine, doubla la subsistance ordinaire de Paul.

Nous entrâmes dans ce monastère de la manière dont nous étions entrés dans celui de Saint-Antoine, c'est-à-dire par le moyen d'une poulie qui nous enleva de terre jusqu'à une haute fenêtre qui sert d'entrée dans le couvent.

Les religieux nous y attendoient. Après nous avoir salués, ils allèrent processionnellement dans leur église. Ils récitèrent quelques prières, ensuite nous rejoignirent, et nous introduisirent dans leur réfectoire, où ils nous présentèrent un repas à peu près comme celui qu'on nous avoit fait à Saint-Antoine.

Nous employâmes le reste du jour à visiter les cellules, le jardin et les autres bâtimens du monastère. Le supérieur nous fit voir la bibliothèque; mais les bons livres et les manuscrits en ont été enlevés.

Je savois qu'il y avoit dans le monastère un moine originaire de la Haute-Égypte dont je connoissois les parens: je le demandai, on me l'amena; mais le supérieur et quelques autres moines s'attroupèrent autour de moi, dans la crainte, comme je le vis bien, que ce moine ne se laissât gagner par des latins. Nous prîmes ce moment, M. Assemanni et moi, pour leur faire des questions capables de leur donner quelques justes inquiétudes sur leur état. Entre autres questions, nous leur demandâmes s'ils ne conservoient pas toujours précieusement les sentimens dans lesquels leurs pères, Paul et Antoine, dont ils étoient les successeurs, avoient vécu et dans lesquels ils étoient morts; s'ils ne se faisoient pas honneur d'être enfans de l'église de Jésus-Christ; s'ils ne reconnoissoient pas que son église étoit son corps mystique, dont son vicaire en terre étoit le chef, et les fidèles les membres.

A ces questions, ils nous répondirent ce que d'autres schismatiques nous ont dit ailleurs, que l'église étoit la sainte Vierge, l'Évangile, le saint sépulcre, la Jérusalem céleste, les sacremens, les évêques et les docteurs de leur nation.

Telle est l'ignorance de ces pauvres solitaires. Mais ce qui les rend plus dignes de pitié, c'est qu'ils joignent à leur ignorance une opiniâtreté et une bonne opinion d'eux-mêmes, fondée sur leur vie dure et austère. En effet, ils macèrent leurs corps de jeûnes continuels et de rudes travaux; ils ne les interrompent que pour psalmodier; ils couchent sur la dure, ne vivent que de légumes mal apprêtés; ils ne boivent du vin que très-rarement; ils observent un silence rigoureux et une retraite continuelle.

État déplorable du schismatique, qui nourrit son orgueil par ces fausses et apparentes vertus! La simplicité, l'humilité et la docilité que l'Évangile de Jésus-Christ demandent ne se trouvent que dans le vrai catholique.

Comme nous nous trouvâmes dans le monastère de Saint-Paul la veille de la Pentecôte, qui étoit cette année le 31 mai, les moines commencèrent l'office le lendemain; savoir : vêpres, matines, qui se dirent à minuit; la messe, qui fut célébrée à l'aurore; et dirent

d'autres prières, par lesquelles les cophtes et la plupart des chrétiens du Levant finissent le temps pascal. Après none du même jour, ils firent l'ouverture d'une cérémonie qu'ils appellent *les Prosternations*. Elle commence par des prières fort longues et fort dévotes ; en priant ils se prosternent à tous momens, implorant les miséricordes de Dieu. Ils appellent cette cérémonie *aïdel sejoud*, c'est-à-dire la *fête des adorations* ou *prosternations*. Ils l'appellent aussi *aïdel ansera*, la *fête de l'origine*, pour faire entendre que le jour de la Pentecôte fut celui de la naissance du christianisme et le commencement de la prédication de l'Évangile.

L'église où ils font leurs prières et toutes leurs cérémonies n'a pas plus de trente pieds de long et moins de large. Comme elle est fort enfoncée dans le roc, elle n'est éclairée que par son petit dôme. Ses murs, depuis la voûte jusqu'en bas, sont chargés d'une peinture très-grossière qui représente quelques histoires des saintes Écritures. On n'a pas oublié d'y peindre les deux tigres qui creusèrent la fosse où saint Antoine déposa le corps de son père en Jésus-Christ. Le moine qui avoit fait ces peintures nous dit qu'il n'avoit jamais appris à peindre ; son ouvrage en étoit une preuve évidente. Nous lui demandâmes où il avoit pris ces différentes couleurs. Il nous répondit qu'il les avoit tirées des terres colorées qui se trouvent dans les côteaux voisins.

Toutes les prières et cérémonies de la fête étant finies, nous prîmes congé du supérieur et des religieux, et nous nous rendîmes sur les bords de la mer, où nos chameliers nous attendoient.

Nous nous donnâmes le loisir, M. Assemanni et moi, de faire quelques observations sur la mer Rouge. Cette mer hausse et baisse régulièrement deux fois par jour, comme l'Océan : ces deux mers ne se communiquent que par un passage très-étroit que les Arabes appellent *Bab el Mandel*. Le lit de la mer Rouge n'étant pas fort large, son flux et reflux n'est pas grand ; mais il croît considérablement dans les marées, soit des nouvelles ou pleines lunes, soit vers les équinoxes.

Le 11 juin 1716, et le 11 de la lune, nous étions sur la côte occidentale de la mer, à vingt lieues du mont Sinaï, et à vingt-cinq du fond du golfe, proche Suez. Nous y remarquâmes que les flots étoient montés la veille, depuis six heures du soir jusqu'à minuit, de cent pas, et qu'ils s'étoient retirés d'autant de pas depuis minuit jusqu'à six heures du matin.

En faisant nos observations, nous regardions avec grand plaisir les bords de la mer qui sont charmans. Nous les quittâmes avec regret pour nous rendre au couvent de Saint-Antoine, où le père Synnodius qui avoit pris les devans nous avoit donné rendez-vous.

Nous y arrivâmes avant le coucher du soleil. Le père Synnodius, que nous avions à demi converti dans nos entretiens avec lui, nous fit alors meilleur accueil qu'il ne nous l'avoit fait à notre première arrivée dans son monastère.

Nous lui proposâmes de nous conduire le lendemain à la grotte de Saint-Antoine pour y dire la sainte messe : il s'y engagea très-volontiers.

Cette grotte est éloignée d'un mille du couvent, et est située vers le milieu du mont Colzim. Nous partîmes de grand matin, portant avec nous nos ornemens d'autel. Le père Synnodius se chargea du vin pour nos messes.

Le chemin du couvent de Saint-Antoine à sa grotte n'est pas aisé. Il nous fallut d'abord traverser un grand fossé humecté d'eau et rempli de palmiers, de joncs et d'herbes sauvages. Nous grimpâmes ensuite par des rochers moitié pierre et moitié talc. Le talc est très-commun en Égypte.

Vers le milieu de la montagne, nous nous arrêtâmes sur les débris de la cellule du bienheureux Paul-le-Simple, que nous pouvons appeler le Thaumaturge du désert. Saint Antoine lui adressoit les possédés et les malades qu'il ne pouvoit guérir ; et Dieu accordoit à la prière du disciple, humble et simple, ce qu'il paroissoit refuser à l'éminente sainteté de son maître.

Après bien des circuits et des peines, nous arrivâmes à la grotte où ce glorieux père des anachorètes offrit à Dieu un continuel sacrifice de sa vie, et où nous espérions pouvoir offrir le saint sacrifice de nos autels.

Cette grotte est un enfoncement que la nature a fait dans le roc. On y pénètre par une fente de dix ou douze pieds de haut et d'environ trois pieds de large. Son enfoncement est un réduit sombre et étroit qui ne peut avoir de profondeur qu'une douzaine de pas. Un corps

peut à peine s'y étendre pour y prendre du repos. A un des côtés de la grotte, il y a une espèce de gradin, sur lequel étant monté on peut appuyer ses bras sur une avance de pierre qui sert d'un accoudoir.

Ce gradin regarde l'orient, et, selon la tradition, il servoit d'oratoire où le saint passoit debout les jours et une grande partie des nuits en prières. Nous nous disposions dans ce lieu solitaire, qui inspire de la dévotion, à commencer la sainte messe, lorsque le père Synnodius me présenta le vin qu'il nous avoit apporté. La couleur et l'odeur m'arrêtèrent tout à coup. Je lui demandai quel étoit ce vin. C'est, me dit-il, le vin d'Abaréké. Quel vin me donnez-vous, lui répondis-je? Ce n'est pas du vin tel que le demande le sacrifice de la sainte messe. En effet, ce prétendu vin n'est qu'un extrait que nos Cophtes tirent des raisins secs qu'on leur apporte de Grèce, et qu'ils font tremper dans l'eau pour en extraire ce vin, qu'ils appellent *abaréké*, ce qui veut dire en arabe *bénédiction*.

Ce vin, m'ajouta le père Synnodius, est bien plus doux que tout autre vin, et nous n'en usons point d'autre à l'autel. Je me contentai de lui dire alors que ce vin ne pouvoit être la matière du sacrement.

Nous fîmes nos prières en ce lieu de dévotion, et nous descendîmes de la montagne, comme Abraham, sans avoir consommé le sacrifice que nous espérions offrir au Seigneur.

Le père Synnodius nous fit remarquer deux petites grottes qui sont au-dessus de celle de Saint-Antoine, et qui en sont éloignées de cinq ou six toises.

Elles sont si escarpées, et le talus en est si rude, qu'aucun de nous ne voulut se hasarder d'y monter. On dit que saint Antoine s'y retiroit très-souvent pour se cacher aux yeux des hommes qui venoient le chercher de bien loin pour le consulter.

En descendant la montagne, nous cueillîmes diverses herbes assez curieuses; savoir : 1° du séné, qui a de petites feuilles comme le séné d'Arabie, et qui a de plus une infinité de fleurs blanchâtres, qui contiennent une graine noire et mince; 2° de l'oseille sauvage à feuilles rondes, et à fleurs incarnates. Nous en mangeâmes et nous la trouvâmes agréable au goût; 3° des câpriers, dont le fruit ne cède point en grosseur aux plus grosses dattes; 4° du bois de scorpion, ainsi nommé à cause de la tortuosité de sa racine. Les religieux nous assurèrent que sa racine, mise en poudre, est un antidote contre la morsure des animaux venimeux, et un remède pour apaiser les inflammations des yeux. Les droguistes la vendent au Caire et en vantent la vertu et les effets[1].

Devant que de rentrer dans le monastère, nous allâmes voir cette carrière de marbre jaune, dont j'ai déjà parlé. Nous y trouvâmes quantité de masses brutes, qui paroissoient avoir été taillées depuis long-temps.

Nous rentrâmes enfin dans le monastère de Saint-Antoine. Je n'y fus pas plutôt de retour, que j'allai trouver le père Synnodius, avec mon Nouveau-Testament en main. Je lui fis lire le vingt-sixième chapitre de saint Mathieu, où l'évangéliste nous rapporte les circonstances dans lesquelles le Sauveur du monde, par un excès d'amour pour nous, institua la divine eucharistie, sous les espèces du pain et du vin, tel qu'il sort de la vigne.

Je lui fis voir de plus que c'est sur l'action de Jésus-Christ, donnant à ses disciples, sous les espèces de l'un et de l'autre, son corps à manger, et son sang à boire, que le concile de Florence, l'église universelle, avoient déclaré que notre pain et notre vin usuel, dont la substance étoit miraculeusement changée par les paroles sacramentelles dans la propre substance du corps et du sang du Sauveur, étoient la matière nécessaire du sacrement; d'où je concluois que leur prétendu vin, étant plutôt de l'eau que du vin, ne pouvoit être une matière suffisante dans le sacrifice de nos autels.

Comme le père Synnodius me parut assez convaincu de ces preuves, je pris occasion de lui exposer sur d'autres matières la doctrine catholique, si contraire aux opinions du schisme; mais le schisme a cela de malheureux qu'il aveugle l'esprit, endurcit le cœur, et empêche l'un et l'autre de se rendre dans les choses mêmes qui paroissent les plus évidentes. Ainsi, je ne sais ce que je puis espérer de mon entretien avec ce religieux schismatique.

Si j'en jugeois par les marques qu'il me donnoit d'affection et de confiance, j'en aurois meilleure opinion que je n'en ai. Il nous fit toutes les instances possibles pour nous enga-

[1] Myosotis. La médecine n'attribue en Europe à cette plante aucune propriété.

ger à différer notre départ. Mais étant obligés de nous en retourner au Caire, nous prîmes congé de lui et de ses religieux.

Après les avoir quittés, nous entrâmes dans la plaine d'Araba : nous y passâmes une nuit bien incommode.

Le lendemain, nous nous remîmes en chemin. Nous aperçûmes au soleil levant des gazelles qui bondissoient sur le sable ; mais ce qui arrêta plus ma vue, ce fut une infinité de cailloux qui couvroient le chemin pendant l'espace de deux petites lieues. Parmi ces cailloux, il y en avoit de rouges, de gris, de bleuâtres et de noirs. Leur surface, exposée à l'air, étoit ondée en relief, comme un tissu de broderie ; la partie qui touchoit la terre étoit unie.

Si la chose méritoit qu'on en cherchât les causes, je dirois que le nitre de la terre, délayée par la rosée, s'attache à l'extérieur de ces cailloux ; qu'ensuite, l'agitation de l'air porte insensiblement sur la surface de ces cailloux les parties du nitre les plus légères et en forme des sillons, que la chaleur du soleil pétrifie.

Nous traversâmes toute la plaine de l'Araba, et nous gagnâmes le mont Keleil. Nous mîmes pied à terre pour herboriser le long d'un torrent, qui est à sec pendant l'été, et qui ne laisse pas d'entretenir en tout temps quantité de plantes, dont on feroit un grand usage en Europe. Les principales sont : 1° une herbe purgative nommée ici *namanié*: sa racine produit une infinité de tiges et de branches velues qui aboutissent à des têtes bourrues semblables à celles de la dent de lion ; 2° le râble, autre plante qui a une bonne odeur, et dont les Arabes mangent très-volontiers ; 3° la *chékâa,* dont on fait un parfum : sa tige est épineuse et ses feuilles dentelées ; son fruit est petit et triangulaire, il porte trois grains ; 4° la *mechetha,* c'est-à-dire peigne, en arabe. On lui donne ce nom, parce que ses branches sont épineuses et ses feuilles raboteuses.

Nous fîmes quelques provisions de ces différentes plantes pour les porter au Caire. Chemin faisant, nous aperçûmes un lézard nommé *ouâral :* nos chameliers le coururent ; mais il gagna bientôt son trou.

Cet animal ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit, n'excédant pas la longueur de trois à quatre pieds, et qu'il ne vit que sur la terre. Comme il est fort friand du lait de chèvre et de brebis, il se sert d'un expédient pour les traire. Il entortille fortement, avec sa longue queue, une des jambes de la chèvre ou de la brebis, et la suce tout à son aise.

Ayant traversé le mont Keleil, nous entrâmes dans la plaine de Baquara. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain au soir nous entrâmes à Baïad. De Baïad, nous allâmes à Benisonet, qui est au-delà du Nil. Nous le passâmes en bateau ; car sur le Nil, soit en Égypte, soit dans la Nubie et dans la Fongi, il ne faut chercher aucun pont. On en a seulement construit quelques-uns sur de petits bras du Nil, qui se remplissent d'eau au temps des inondations.

Nous trouvâmes à Benisonet l'évêque de Bhénessé, nommé Amba-Ibrahim. Il nous reçut avec amitié, quoique cophte, c'est-à-dire prévenu contre les Francs, et entêté de ses opinions superstitieuses et schismatiques.

Après un jour de repos, nous nous embarquâmes sur le Nil pour nous rendre au Caire. Nous y arrivâmes heureusement. La première chose que nous fîmes à notre retour fut d'aller offrir à Dieu nos actions de grâces de toutes celles que nous en avions reçues pendant tout notre voyage dans le désert.

Arrivant en cette ville, nous apprîmes de M. notre consul et de nos François, que M. le comte de Morville venoit d'être chargé du ministère de la marine.

Vous ne pouvez douter, mon révérend père, de ma joie particulière et de celle de nos missionnaires, qui espèrent trouver dans sa personne toute la protection que son altesse sérénissime monseigneur le comte de Toulouse a toujours bien voulu donner à nos fonctions évangéliques.

Après avoir pris toute la part que nous devons prendre à la place que M. le comte de Morville occupe présentement, jouissez aussi, mon révérend père, de la satisfaction de savoir de nous ce que nous apprenons ici de nos François et des étrangers qui ont eu l'honneur de le voir à la Haye, où il étoit ambassadeur.

Ils nous disent qu'ils entendoient continuellement louer son habileté dans le maniement des affaires, sa droiture dans les négociations, sa politesse, sa douceur, sa modestie dans toutes ses manières, son esprit cultivé par les belles-lettres, joint à un goût merveilleux pour bien

juger de tous les ouvrages de l'art; qualités qui lui ont gagné l'estime et la confiance des ministres des cours étrangères, et celle de leurs maîtres.

C'est son amour pour les belles choses qui me fait espérer qu'il verra avec plaisir tout ce que l'Égypte a conservé de ses anciens et superbes monumens. J'ai commencé, par ordre du roi, d'en faire la recherche. Mon premier soin a été de dresser la carte de l'ancienne Égypte. Je vous l'ai envoyée, et vous m'avez fait l'honneur de me mander qu'elle avoit été présentée à sa majesté par monseigneur le garde-des-sceaux.

Dans les heures que nos emplois de missionnaires nous laissent libres, je m'occupe à dresser un plan de l'ouvrage que je médite. Lorsqu'il sera dans l'état où il doit être, je vous l'enverrai, et vous aurez la bonté de me faire savoir si l'intention du roi est que j'exécute tout ce que je promets dans mon projet. Nous nous recommandons tous à vos saints sacrifices.

Je suis avec respect, mon révérend pére, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SICARD, jésuite.

*Ma lettre, écrite et prête à vous être envoyée, nous apprenons, mon révérend père, que le roi a honoré M. le comte de Morville du ministère des affaires étrangères.

Quelque joie que nous ayons de la nouvelle marque que le roi lui donne de sa confiance, en l'admettant dans ses conseils les plus secrets et les plus importans, je vous avoue, mon révérend pére, que nous regretterions tous son ministère de la marine, si nous n'apprenions en même temps que ce changement, bien loin de nous priver d'un protecteur, nous en donne deux.

Nos missions n'oublieront jamais tout ce qu'elles doivent à la protection dont M. le comte de Pontchartrain les a toujours honorées. Nous nous flattons que M. le comte de Maurepas son fils, qui a d'ailleurs de si étroites liaisons avec M. le comte de Morville, entrera dans les sentimens de ce seigneur et dans ceux de M. son pére.

Ainsi, mon révérend père, nous n'avons qu'à demander à Dieu la conservation de nos deux ministres; c'est un devoir dont nous nous acquittons chaque jour avec tout le zèle et toute l'affection que les intérêts de la religion nous demandent.

LETTRE DU P. SICARD,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN ÉGYPTE.

AU P. FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Envoi d'un plan de description de l'Égypte ancienne et moderne.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que M. le comte de Morville verroit avec plaisir le plan de mon ouvrage sur l'Égypte ancienne et moderne.

J'ai fait toute la diligence possible pour le satisfaire. Je vous l'envoie aussi détaillé qu'il a été nécessaire pour donner une idée juste et nette de toute les connoissances que j'ai tâché d'acquérir sur les lieux.

J'ai divisé en treize chapitres tout ce que j'ai à dire sur les matières contenues dans mon plan. J'y joindrai des cartes géographiques et les figures des monumens antiques que je ferai dessiner.

Vous aurez la bonté, mon révérend pére, de communiquer ce projet à M. le comte de Morville et à M. le comte de Maurepas. S'ils ont pour agréable que je l'exécute, ils verront la nécessité de me donner un dessinateur habile, et de lui faire toucher exactement ses appointemens.

Ma profession m'a appris depuis long-temps à me passer de peu pour mon entretien et ma subsistance : mais eu égard à ce pays-ci et à ses habitans, qui ont de quoi rebuter tout homme qui ne chercheroit pas purement la gloire de Dieu, il est très-important que la personne qui me sera envoyée pour travailler avec moi soit excitée par des avantages temporels, à aimer un emploi dont l'exercice sera très-laborieux; c'est ce qu'il sera aisé de reconnoître par la lecture de ce projet.

PLAN D'UN OUVRAGE

Sur l'Égypte ancienne et moderne, en treize chapitres, avec des cartes géographiques, et les dessins de plusieurs monumens antiques.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre contiendra les anciennes dynasties et les noms des diverses nations qui ont dominé en Égypte : la division sous les Pharaons en trente nomes ; la division sous les Romains en provinces ; la division ecclésiastique en métropoles et évêchés ; les dix évêchés qui restent aux cophtes ; la division sous les Turcs en trente-neuf cachetliks ou gouvernemens des bachas ; les vingt-quatre beys ou sangiacs ; le nombre des corps de milice ; la manière dont les villes et villages sont achetés et gouvernés ; comment les terres sont ensemencées et mises tous les ans à l'encan ; les mœurs, les sciences et les coutumes des anciens Égyptiens, et ce que les modernes en ont retenu ; la religion des uns et des autres ; la fertilité et l'étendue de l'Égypte.

ESTAMPES.

Carte générale de l'Égypte antique et moderne.

CHAPITRE II.

Ce chapitre comprendra la province de Beheiré, Alexandrie et les bords de la mer, jusqu'à Rosette exclusivement.

Là on verra Alexandrie ancienne avec ses faubourgs de Racotis, de Nécropolis, de Nicopolis, etc. Ses temples, ses colléges, le Serapeum, l'Iseum, etc. Sa bibliothèque, ses palais, ses citernes, son phare, ses ports, etc. La liste de ses rois, de ses patriarches, etc. Ses révolutions : ce qu'elle est aujourd'hui ; son commerce ; le tarif des marchandises d'entrée et de sortie ; la colonne de Pompée, les aiguilles de Cléopâtre, les églises de Sainte-Catherine, de Saint-Marc, etc. Nous parlerons ensuite des bords de la mer et de ses îles, depuis la tour des Arabes jusque vers Rosette ; de la situation maritime des anciennes villes Paroetonium, Plinthina, Eleusina, Schedia, Antylle, Teposiris, Archandre, Tarichée, Tonis, Canopus, etc. Nous traiterons de la Beheiré, de ses deux gouvernemens, Damanehour et Terrané ; du canal à Cherafié ou de Cléopâtre, qui porte ses eaux à Alexandrie ; des lacs de la Mareste, de la Madié, de la Beheiré ; du petit lac de Natron, à l'ouest de Damanehour. Nous ferons mention de l'ichneumon [1], des autruches, des oiseaux rakams, des caméléons et autres animaux rares ; du coton, du lin, du tabac, des cannes de sucre, de l'indigo, du barnouf, des hermodates et semblables plantes.

ESTAMPES.

Carte particulière de la province de Beheiré, et des bords de la mer. Plan d'Alexandrie, de la colonne de Pompée, d'une aiguille de Cléopâtre ; dessins de la plante du coton, du lin, etc. ; de l'autruche, de l'ichneumon, du rakam, du caméléon.

CHAPITRE III.

Le Delta avec Rosette et Damiette ; les sept embouchures du Nil.

Nous tâcherons de découvrir les vestiges des sept embouchures du Nil, les ruines de Tanis, Saïs, Bute, Mendes, Atarbethis, Thamais, Heraclée, Peluse, Xoïs, Sebennytus, Busiris, Cercassore, Momemphis, Nicii, etc. Les îles Chemmis et Prosopis mentionnées par Hérodote ; les temples de Latone, d'Isis, etc. Nous parlerons des canaux et lacs modernes : des provinces Menutié et Garbié : des villes de Damiette, Rosette, la grande Mehallé ; des Arabes de Balkim, et autres peuplades d'Arabes ; des églises de Sainte-Gémiane et autres qui restent aux cophtes ; du sel ammoniac ; des poulets éclos dans les fours ; de la manière d'arroser les terres avec des machines à bascule ; des colombiers, des pélicans, des ibis, des canards, des oies du Nil, des poules de riz, des pintades, des saksak, des abougardan et autres oiseaux curieux ; du bouri [2] et de la boutarque qu'on tire de ce poisson ; des sycomores, des nabques ou lotus, des palmiers, des cassiers, des figuiers d'Adam, des figuiers d'Inde, du riz, du carthmum, du nénuphar, du colquas ou arum, du hebelazis, de la meloukié, de la bamié et autres plantes singulières.

ESTAMPES.

Carte particulière du Delta ; route détaillée du Caire à Rosette par le Nil ; autre route du Caire à Damiette. Plans du temple d'Isis à Bhabeit, de l'église de Sainte-Gémiane, d'un

[1] Espèce de civette du genre mangouste.

[2] Mulet.

four à poulets, d'un four pour le sel ammoniac, d'une machine à puiser l'eau du Nil. Figures des oiseaux et plantes rares.

CHAPITRE IV.

L'isthme de Suez.

L'on y trouvera la province d'Augussamnica, aujourd'hui Charquié; les villes de Calliopé, Atribis, Pharbœthus, Bubassis, fameuse par son temple d'Arthémis et son cimetière des Chats; Lychnos, Daphné, Magdole, Ostracina, Rhinocorura, Heropolis, Arsinoé, Clespatris, etc. Le lac Sirbon, le mont Cassius, où Pompée fut tué et enseveli; la ville de Mansoura, où le roi saint Louis fut défait; le canal qui aboutissoit du Nil à la mer Rouge; le commerce de Suez; les vaisseaux que Ptolémée Philadelphe y entretenoit. On fera voir que Suez est plus près du Caire que les géographes n'ont coutume de le placer [1]. Nous donnerons la description du café; celle du chameau, du dromadaire, de la plante hanné.

ESTAMPES.

Carte particulière de l'isthme de Suez; figures du chameau, des plantes du café, et du hanné.

CHAPITRE V.

Le grand Caire, Memphis et leurs environs.

Nous décrirons le grand Caire, son étendue, le nombre de ses habitans, de ses maisons, mosquées, marchés, etc. Ses coutumes pour la justice, la police, le commerce, la nourriture, les bains, les mariages, les enterremens, les processions, surtout celle du grand pavillon de la Mecque; la caravane de la Mecque, la religion des Turcs, les différentes sectes des chrétiens schismatiques, principalement les cophtes; les jardins, les étangs, le calits ou canal du Caire, nommé par les anciens *Fossa Frajana;* le château, le puits de Joseph, l'aqueduc, l'île de Rouda, à la tête de laquelle est la tour de Mékias, ou mesure du Nil; le vieux Caire, autrefois Babylone; Gisé, autrefois Memphis; ses pyramides, leur nombre, leur mesure, leur destination, etc. Le sphynx, les catacombes des momies et des oiseaux embaumés. Nous marquerons la gorge des montagnes par où les Hébreux firent route vers la mer Rouge; les villes de Ramassès, de Sceté, de Gessen, d'Héliopolis, d'Onion, de *Trojæ Civitas*, asile des Troyens fugitifs; les ruines des anciens monastères. Pour la botanique, le lobaka, le zenzelakt, fafsaf, espèce de saule; le sateira, le mach, espèce de haricot de l'Iémen; le haricot du Frezzan, l'abdellaui et le domairi, deux sortes de melons.

ESTAMPES.

Carte topographique du Caire et des environs. Plan du Caire, du puits de Joseph, de l'aiguille d'Héliopolis, du sphynx, de la grande pyramide pour l'extérieur, coupe de l'intérieur. Plan des souterrains, des momies et des oiseaux embaumés. Figures des arbres et plantes. Portrait d'un Égyptien, d'une Égyptienne, d'un soldat, d'un juge, etc.

CHAPITRE VI.

Désert de Scété ou de Saint-Macaire.

Étendue de ce désert. Nombre de ses anciens monastères; ce qu'il en reste à présent; différence des religieux cophtes d'avec les anachorètes des temps passés; lac de Nitrie, Barbelama, ou mer sans eau, bateau pétrifié; mines de pierres d'aigle; sables divers; ocre rouge, sel gomme ou pyramidal; jonc pour les nattes, tamarinde; gazelles, hyènes, bœufs sauvages, etc. Temple de Jupiter-Ammon.

ESTAMPES.

Carte de ce désert. Plan des monastères. Portrait d'un religieux cophte. Figures du sel pyramidal, de l'hyéne, du bœuf sauvage, de la gazelle.

CHAPITRE VII.

Ce chapitre contient l'étendue du Caire jusqu'à la tête du canal de Joseph, où sont compris l'île Héracléopolis et les trois labyrinthes.

Vous y verrez les villes modernes de Benisouef, du Fraioum, de Bhenessé, de Menié, de Mellavi; le puits du monastère de Jarnous; les anciennes villes d'Aphroditopolis; une autre Busiris, une autre Arsinoé, Crocodilopolis, Héracléopolis, Oxyrinchus, Hermopolis, Cynopolis, This ou Tinis, qui a donné son nom à une dynastie des Thinites; Antinoé, capitale de la Basse-Thébaïde; le canal de Joseph, jadis *fossa Thineos*; les lacs Maurus et Mœris, celui-ci doux, l'autre salé; les trois labyrinthes (contre la prévention commune qu'il n'y en avoit qu'un), dont les ruines subsistantes ca-

[1] Il est à trente lieues.

drent juste avec la relation de Diodore de Sicile; les fameuses grottes sépulcrales de Beni-Hassan; des cavernes au levant du Nil; plusieurs pyramides; une aiguille de granit; des sacrifices gravés en relief sur la face des monts de Touna et de Tchené; les monastères des saints Georges, Hour, Jean le petit; épitaphe de la Poulie, de la Poutre et autres; deux inscriptions, une grecque et l'autre arabe à Ilahoum; une autre grecque sur le mont Tchené; une arabe à Menié; une troisième grecque à Antinoé; une cophtique au monastère de la Poutre. Nous aurons occasion de traiter du crocodile, du tarsé, de la variole, du bolti, du facaca, espèce d'orbis marin, et autres poissons; des grues, des hanas, espèce de hérons; des archanges, bichots, bécassines; des farfours ou canards à tête bleue; du papyrus et autres joncs du Nil; des fruits du Fayoum; du vin des cophtes pour leurs messes; des myrobolans.

ESTAMPES.

Carte de l'île Héracléopolis, et de la province du Fayoum, du lac Maurus, et du petit labyrinthe. Plan du grand labyrinthe, du petit portique d'Hermopolis ou Achemomain, de la colonne de Sévère Alexandre à Antonié, deux portes entières de cette ville; du sacrifice au soleil vers Touna; des grottes de Béni-Hassan; portraits du crocodile, des oiseaux rares, etc.

CHAPITRE VIII.

Désert de la Thébaïde, ou de Saint-Antoine, avec le passage des Israélites par la mer Rouge.

Noms des montagnes, vallées, plaines, sources d'eau, carrières de talc, carrières de marbre noir, jaune, rouge, et moucheté dans ce désert. Monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, la proximité de leur situation, et l'éloignement de l'un à l'autre par le détour des chemins, cellules dans les rochers; idée des anciens solitaires, caractère des cophtes qui leur ont succédé; mer Rouge, sa longueur, sa largeur, son flux et reflux, sa navigation; le corail blanc, les champignons pétrifiés, les conques tigrées, les oursins si délicatement tournés, et autres curiosités de cette mer. Qu'est-ce qu'Aziongaber d'où les flottes de Salomon faisoient voile vers Ophir? Lieu du passage des Hébreux à travers les flots. Animaux qui fréquentent ces solitudes, surtout le tigre, le chamois, l'autruche, la gazelle, le quatha, espèce de perdrix, l'ouaral, espèce de crocodile terrestre; simples particuliers.

ESTAMPES.

Carte du désert de la Thébaïde avec la route des Israélites sortant d'Égypte. Vue des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, portrait du tigre, du quatha, de l'ouaral, des conques, des oursins, du corail blanc.

CHAPITRE IX.

Étendue depuis la tête du canal de Joseph, jusqu'à la tête du canal Abouhomar au-delà de Girgé, capitale de la Haute-Égypte.

J'ai découvert les antiques cités d'Apollinopolis-Magna, de Lycopolis, *Veneris Civitas*, Antœpolis, Penopolis, Ptolemaïs-Magna, Abydus avec son palais de Memnon et son temple d'Osiris, l'ancien canal Lycus, aujourd'hui Abouhomar; une inscription grecque dans le temple d'Anthée : une latine dans le temple de Jupiter vers Manfelouth. Nous parlerons des villes modernes de Manfelouth, Siouth, Abouthige, Kau, Akmin, et de son serpent révéré du peuple, Girgé, des monastères de Saint-Mennas, de Saint-Sennodius, de Saint-Paëse, du Moharray sanctifié par la présence de Jésus-Christ, au rapport de Rufin; de certains prétendus possédés chez les Cophtes et les Turcs, de la navigation sur le Nil, des voleurs plongeurs, des bateaux de calebace, de l'ancienne Oasis à présent Elovah; des Barbarins qui amènent les esclaves noirs, portent la poudre d'or, les dents d'éléphans, les cornes d'une espèce de lycorne. Nous expliquerons les quatre sortes d'acacias, le seissaban, le fetené, le santh et le sial, les différentes huiles en usage, excepté celle d'olives.

ESTAMPES.

Carte particulière du pays mentionné dans ce chapitre. Vue du temple d'Anthée; vue du palais de Memnon à Abydus, du monastère de Saint-Mennas; figure des bateaux à calebace, des différens acacias.

CHAPITRE X.

Étendue depuis Girgé et l'Abouhomar, jusqu'à Thèbes exclusivement.

L'on y remarquera les ruines de Diospolis-Parva, d'Apollinopolis-Parva, de Coptos, de Bérénice, de Myoshormos, de Tentira avec son magnifique temple de Vénus encore entier, et sa chapelle d'Isis, son bois de dattiers,

et un autre de doums, qui est une espèce de dattier sauvage; une inscription grecque au temple de Vénus, une autre grecque au temple d'Apollon du Quous; l'île Tabenne avec les restes du monastère de Saint-Pacôme, les monastères de Saint-Victor, de la Croix, du Synode Saint-Palémon; les burlesques imaginations des Cophtes sur les merveilles de leurs saints; les Arabes nommés Houara; les Ababdé, les Beniouassel et autres diverses races d'Arabes répandues en Égypte; leur manière de gouverner, de vivre, de voler, etc., leur dépendance des cachefs et sangiacs turcs; leur infatuation pour la magie, les sortiléges, la pierre philosophale, la découverte des trésors; leur travail, leur commerce; les foires réglées toutes les semaines. Nous parlerons du blé d'Inde, d'une sorte de long melon nommé herch, d'une mine d'émeraude [1].

ESTAMPES.

Carte de ce climat particulier. Plan du temple de Vénus, de la chapelle d'Isis; copie du buste de Vénus, de quelques colonnes du temple, et de quelques portes dans les avant-cours; vue des restes d'un vestibule d'Apollon à Quous; portrait d'un Arabe armé et à cheval; figure du doum, du herch.

CHAPITRE XI.

Thèbes.

Étendue de cette ville à cent portes; sa situation, son élévation du pôle, villages substitués à ses ruines; les divers monumens qui ont échappé à la fureur des siècles, au levant et au couchant du Nil.

Au levant du Nil.

1. Le château royal : six ou sept portes encore entières d'une magnificence extrême; les avenues de ses portes garnies de centaines de sphynx et d'autres statues de marbre; le grand salon soutenu par cent douze colonnes, chacune de neuf palmes de haut, et quinze de diamètre; six obélisques de granit et de porphyre; à l'entrée du salon, des appartemens revêtus de porphire : plus de mille colonnes en différens péristyles: une infinité de sculptures sur les colonnes et les murs; quatre colosses de marbre; deux étangs d'eau nitreuse.

[1] A moitié chemin de Kesneh à Koseir.

2. Le palais et le sépulcre du roi Osimanduas, mentionné par Diodore; plusieurs centaines de colonnes sculptées; deux bastions, où sont gravés les combats et triomphes de ce roi; deux obélisques de granit, et deux sphynx de marbre noir au-devant des bastions, ruines de sa bibliothèque; plusieurs salles et temples à demi entiers; la chambre de son sépulcre entière; quai sur la rivière.

Au couchant du Nil.

3. Les deux colosses dont parle Strabon, chargés d'inscriptions grecques et latines.

4. Restes du palais de Memnon, et sa statue colossale.

5. Deux sépulcres royaux accompagnés de plusieurs temples, cours, galeries, et d'une infinité de colonnes.

6. Sept autres sépulcres de rois dressés dans de vastes et magnifiques grottes de la montagne dont Diodore fait mention.

7. Plusieurs autres tombeaux creusés dans le roc.

8. Les cent écuries décrites par Diodore. Nous parlerons aussi de l'île Louis, et de deux autres îles ordinairement couvertes de crocodiles, des superbes ruines de Madamot au nord-est de Thèbes.

ESTAMPES.

Vue de Thèbes et des plaines d'alentour; vue du château royal; plan des avenues des portes; dessin de chaque porte en particulier; plan du grand salon, d'une de ses colonnes en particulier; des six obélisques, principalement des deux petits de porphyre; des appartemens de porphyre; d'un des péristyles; vue du palais d'Osymanduas; vue des deux bastions avec ses obélisques et ses sphynx; plan du sépulcre et de quelques salles, ou temples; plan des deux colosses au couchant, du palais de Memnon et de sa statue; vue des deux grands sépulcres royaux; plan particulier des deux chambres sépulcrales; plan des sept autres tombeaux des rois creusés dans le roc, de ce qui reste des cent écuries, des trois îles infectées de crocodiles, des ruines Madamot.

CHAPITRE XII.

Étendue depuis Thèbes jusqu'aux premières cataractes et au bout de l'Égypte.

Nous trouverons l'antique ville d'Hermotis, aujourd'hui Armant, *Veneris Civitas*, aujour-

d'hui Tot; une autre Crocodilopolis, aujourd'hui Démocrat; Latopolis, aujourd'hui Asphoun[1]; *Lucinæ Civitas*, c'est Assena; *Accipitrum Civitas*, c'est Arfou[2]; une autre Apollinopolis, c'est Mansourié; Syene, c'est Assouan; Elephantina, c'est une île voisine d'Assouan; les cataractes, et la manière d'y naviguer. Nous décrirons les restes des temples de Jupiter et d'Apollon à Armant, desquels Strabon fait mention; les restes du temple de Vénus à Tot; le joli temple du poisson Latus encore entier à Asphoun; le beau temple de Lucine aussi entier, tout sculpté en dedans et en dehors à Assona; le célèbre temple des dieux à Arfou; celui d'Apollon à Mansourié; les diverses formes de chapiteaux d'un goût pharaonique, qui couvrent les colonnes de tous les temples de la Thébaïde; le monastère et les tombeaux des Martyrs, dressés par sainte Hélène au-dehors d'Assena, avec leurs inscriptions grecques; monastère de Saint-Pacôme et autres; les carrières de pierres de baram; les carrières de marbre blanc; la fameuse carrière de marbre granit proche d'Assouan[3], qui ne fut jamais (selon la grossière idée de certains auteurs) une pierre fondue. Nous parlerons en passant de la Nubie, d'Ébrin sa capitale, jadis Prenoris, et des autres places que les Turcs y possèdent. Nous traiterons à fond du Nil, de sa source, des causes de ses inondations, des royaumes qu'il parcourt, de l'île Méroé si renommée, de ses autres îles, de ses cataractes, de ses écueils, de ses canaux, etc.

ESTAMPES.

Carte depuis Thèbes jusqu'aux cataractes; plan des temples de Jupiter et d'Apollon à Armant, du temple de Latus à Asphoun, de celui de Lucine à Assena, de celui des dieux à Arfou, et d'Apollon à Mansourié, des chapiteaux du vieux temps, du monastère des Martyrs, de la carrière de granit.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation générale par plusieurs listes qui peuvent servir de table.

1. LISTE des différentes dynasties, et des souverains qui ont régné en Égypte.
2. Des trente nomes anciens.
3. Des provinces selon la division des Ptolémées et des Romains.
4. Des trente-neuf cachefliks ou gouvernemens sous les Turcs.
5. Des vingt-quatre beys.
6. Des sept corps de milice.
7. Des anciens évêchés mentionnés dans les conciles et ailleurs.
8. Des dix évêchés qui restent aux cophtes.
9. Des anciens monastères des déserts de la Thébaïde supérieure et inférieure de Sceté, et le long du Nil.
10. Des monastères d'à présent, de ceux qui sont habités par des religieux et de ceux qui ne le sont pas.
11. Des anciennes villes dont il reste des vestiges.
12. Des villes modernes.
13. Des bourgs et des villages, surtout le long du Nil et des canaux.
14. Des temples qui restent entiers, ou à demi ruinés.
15. Des inscriptions grecques, des latines, des cophtiques, des arabes.
16. Des principaux hiéroglyphes et de l'ancienne langue des Égyptiens.
17. Des canaux du Nil.
18. Des embouchures antiques et modernes.
19. De ses îles, des cataractes.
20. Des lacs d'Égypte, des birkes ou étangs passagers.
21. Des fontaines et puits.
22. Des montagnes.
23. Des grottes sépulcrales et autres.
24. Des pyramides.
25. Des péristyles et des colonnes détachées.
26. Des obélisques.
27. Des animaux terrestres singuliers.
28. Des oiseaux curieux.
29. Des poissons du Nil, et des productions singulières de la mer Rouge.
30. Des plantes particulières[1].

[1] Esné. [2] El Fou. [3] Syenite, rose grisâtre.

[1] Nous sommes remplis d'admiration pour le vénérable missionnaire, pour sa constance indomptable, sa science variée et profonde, sa rare sagacité, sa vertu toute apostolique. Après quinze ans de travaux en Égypte, il meurt victime de sa charité et de son zèle, mais non pas sans laisser dans ses lettres une trace lumineuse de son passage, un monument de ses efforts, de sa patience, de ses succès.

Ses découvertes furent importantes, ses récits sont du plus grand intérêt. Son plan d'ouvrage sur la vallée du Nil et sur la description des monumens qu'elle renferme, étoit fort bien conçu. Cet ouvrage existe, mais on ignore ce qu'il est devenu, et sa perte est irréparable.

LETTRE DU P. SICARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU GRAND CAIRE,

AU P. FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Passage des Israélites à travers la mer Rouge.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

Lorsque j'entrepris d'aller visiter les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul ermite, j'eus l'honneur de vous mander que le principal motif de mon voyage étoit d'examiner de près et à loisir la route que les Israélites avoient prise par l'ordre du Seigneur, pour sortir de l'Égypte, et dont on sait qu'ils sortirent en traversant la mer Rouge.

Je crois l'avoir découverte cette route, et je suis convaincu que les auteurs tant anciens que modernes, tant juifs que chrétiens, qui ont fait prendre aux Israélites un autre chemin que celui dont je vais vous parler, pour arriver aux bords de la mer, ne se sont trompés que parce qu'ils n'avoient pas une carte exacte, ou pour mieux dire une connoissance parfaite de la Basse-Égypte, de la situation et de la disposition des lieux. L'Écriture sainte néanmoins suffisoit pour les redresser, et pour leur faire voir que leur système ne s'accordoit nullement avec le texte sacré.

Voici donc quel est mon sentiment : je vous laisserai à juger si je pense juste ou non, en jetant les yeux sur la carte que j'ai dessinée et que je vous envoie ; et en confrontant ma dissertation avec ce que Moïse a rapporté de la fuite des Israélites et du fameux passage de la mer Rouge.

Je prétends que le roi Pharaon, qui régnoit lorsque les Israélites sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, demeuroit à Memphis.

Le texte sacré dit que Moïse, encore au berceau, fut exposé au courant du Nil, porté au lieu même où se promenoit la fille de Pharaon (1), qu'il fut élevé par ses soins : preuve que le lieu de la naissance de Moïse n'étoit pas fort éloigné de la ville capitale de l'Égypte, et que cette ville étoit le long des bords du Nil.

Deux choses qui ne peuvent convenir qu'à Memphis, et non pas à Tanis et aux autres villes, qui, en différens siècles, ont été villes royales et la résidence des rois d'Égypte. Je suppose qu'Héliopolis, qu'on appelle aujourd'hui la Matarée, et qui est très-proche du Caire et de Gisé, a été la ville où naquit Moïse. Du moins Appion, au rapport de Joseph, soutenoit que de temps immémorial les Égytiens avoient été de ce sentiment-là (2); d'un autre côté, que Memphis ait été le long du Nil, rien de plus clair et de plus sûr. Hérodote, Antonin, Strabon, Pline, Diodore, et généralement tous les auteurs, placent Memphis à l'occident du Nil, et vis-à-vis de Babylone, qui est à l'orient. Ce n'est pas tout, Strabon met les pyramides à quarante stades de Memphis (3). Pline les met tout au plus éloignées de la même ville de six mille pas (4). Diodore dit que Memphis est un peu au-dessus

(1) *Cumque jam celare non posset, sumpsit fiscellam scirpeam, et linivit eam bitumine ac pice, posuitque intùs infantulum, et exposuit eum in carecto ripæ fluminis. Ecce autem descendebat filia Pharaonis, ut lavaretur in flumine, et puellæ ejus gradiebantur per crepidinem alvei.* — Exod. cap. 2.

Mais comme elle vit qu'elle ne pouvoit empêcher que ce secret ne se découvrît, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve.

En même temps la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, suivie de ses filles, qui alloient le long du bord de l'eau.

(2) *Moses, ut accepi à grandioribus natu Ægyptiis, Heliopolitanus erat.* — Joseph. lib. 2. cap. contra Appionem.

Moïse, comme je l'ai appris des plus anciens d'entre les Égyptiens, étoit né à Héliopolis.

(3) *Quadraginta stadiis ab urbe est montanum quoddam supercilium, in quo sunt multæ pyramides, regum sepulturæ.* — Strabo. lib. 17.

A quarante stades de Memphis, il y a une petite élévation où l'on voit plusieurs pyramides, qui étoient la sépulture des rois d'Égypte.

(4) *Reliquæ tres (nempe pyramides) sitæ sunt inter Memphim oppidum, et quod appellari diximus Delta, à Nilo minus quatuor millia passuum, à Memphi sex.* — Plin. lib. 36, cap. 12.

Les trois autres pyramides sont entre Memphis et le Delta ; elles sont tout au plus à quatre mille pas du Nil, et à six mille de Memphis.

du Delta (1) : Strabon en marque la même distance, savoir, *trium schœnorum*, et à l'occident du Nil (2). Il ajoute que Memphis étoit vis-à-vis Babylone (3). Étienne de Bysance, parlant de Latopolis, dit que c'étoit un faubourg de Memphis, et que ce faubourg étoit près des pyramides (4).

De toutes ces autorités il s'ensuit nécessairement que Memphis étoit où est Gisé, et Babylone où est le vieux Caire : l'une et l'autre ville le long du Nil, Memphis à l'occident, et Babylone à l'orient.

Autre preuve que Pharaon demeuroit à Memphis, et non pas à Tanis. Entre les prodiges que Dieu opéra en faveur des Israélites, un des plus marqués dans l'*Exode* est cette nuée de sauterelles, qui fondit tout à coup sur l'Égypte. Ces insectes ravagèrent et désolérent toutes les campagnes, surtout les champs et les jardins du roi. Pharaon eut recours à Moïse; à la prière de Moïse, un vent impétueux de l'ouest s'éleva, qui dissipa les sauterelles, les enleva et les emporta dans la mer Rouge (1). Comment accorder ce détail avec la situation de Tanis, qui est au nord de la mer Rouge, laquelle en est à trente lieues. Naturellement de Tanis, les sauterelles auront dû être emportées dans la Méditerranée qui n'est éloignée de cette ville que de six ou sept lieues.

De plus, les Israélites sortirent en trois jours de l'Égypte, traversèrent la mer Rouge et allèrent au mont Sinaï. Trois choses marquées distinctement dans l'Écriture sainte. Or, pour aller de Tanis dans la Palestine ou au mont Sinaï, il ne faut point traverser la mer Rouge; le chemin est droit, uni, et toujours par des plaines.

Ces trois choses sont encore plus inexplicables en faisant partir les Israélites d'Éléphantine, de Tinis, de Bubaste, de Mendès, de Saïs, de Xoïs, de Sébanitus ou de quelqu'une des autres villes impériales; car il n'est pas une de ces villes qui ne soit éloignée de six, de huit et de dix journées de la mer Rouge, voisine de Sinaï : au lieu que rien n'arrête dans le récit que fait le texte sacré de la marche des Israélites si on la fait commencer à Memphis.

En effet, je suis pas à pas le texte sacré. Je vois que Moïse déclare à Pharaon que la volonté du Seigneur est que les Hébreux lui sacrifient dans un désert éloigné de trois journées de toute habitation (2). Je vois que Moïse et Aaron sortent au milieu de la nuit du palais de Pharaon pour aller signifier aux Israélites de partir sur le champ et à la hâte (3): ce qu'ils exécutèrent au point du jour. Tout

(1) *Ex omne enim terrâ locum elegit commodissimum, ubi Nilus in plures discedens alveos, Delta à figurâ nuncupatum efficit.* — Diod.

Pour bâtir Memphis, il choisit l'endroit de toute l'Égypte le plus commode; savoir, celui où le Nil se partageant en plusieurs bras, forme ce qui s'appelle le Delta.

(2) *Propinqua est etiam Memphis Ægyptiorum regia, tribus schœnis à Delta dissita.* — Strabo. lib. 17.

La ville de Memphis, qui est la demeure des rois d'Égypte, n'en est pas éloignée, aussi bien que du Delta, dont elle n'est qu'à trois schènes *.

(3) *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt, in ulteriore regione manifeste apparent, quæ quidem propinquæ sunt.* — Strabo. lib. 17.

De là (de Babylone) l'on voit distinctement les pyramides, qui sont du côté de Memphis, et qui n'en sont pas éloignées.

(4) *Leteuspolis urbs Ægypti, est verò pars Memphidis, juxta quam pyramides.* — Steph. Bysant.

Latopolis, ville d'Égypte peu distante des pyramides, n'est, à parler juste, que comme le faubourg de Memphis.

* *Schoinos*, mesure itinéraire des Égyptiens, de soixante stades selon Hérodote; par conséquent, trois font sept lieues et demie. Quelques auteurs veulent que chaque mesure fût seulement de trente stades, d'autres veulent qu'elle fût de six-vingt stades. (*Note de l'ancienne édition*)

(1) *Dominus induxit ventum urentem totâ die illâ et nocte; et mane facto ventus urens levavit locustas.... qui flare fecit ventum ab occidente vehementissimum, et arreptam locustam projecit in mare Rubrum.* Exod. cap. 10, vers. 13 et 19.

Le Seigneur fit souffler un vent brûlant tout le jour et toute la nuit; le lendemain au matin ce vent brûlant enleva les sauterelles.... qui ayant fait souffler un vent violent du côté de l'occident, enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge.

(2) *Deus Hebræorum vocavit nos, ut eamus viam trium dierum in solitudinem, et sacrificemus Domino Deo nostro.* — Exod. cap. 5, vers. 3.

Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'aller trois journées de chemin dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu.

(3) *Vocatisque Pharao Moyse et Aaron nocte,*

le peuple d'Israël étoit donc déjà assemblé dans quelque vaste plaine peu distante du palais de Pharaon. Je vois que Pharaon, en permettant aux Israélites de s'éloigner de trois journées, craint qu'ils ne s'enfuient, et qu'ils n'aient dessein de ne plus revenir (1). Plein de cette pensée, il songe à leur défendre de mener avec eux leurs enfans et leurs troupeaux (2). Je vois qu'une multitude innombrable de peuple décampe de Ramessès, et qu'en trois jours elle arrive sur les bords de la mer Rouge. L'Écriture marque les trois campemens, savoir : Sochot, Etham et Phihahyrot (3). La nécessité de se dérober au plus tôt de l'Égypte ne lui permettoit tout au plus que de camper pour se reposer pendant la nuit. Je vois enfin que les Israélites, le troisième jour de leur marche, ayant la mer en face, et à droite et à gauche des montagnes affreuses et inaccessibles (1), dit Joseph, tombent dans le désespoir, en viennent aux murmures (2) et reprochent à Moïse de les avoir conduits dans le désert pour les livrer à Pharaon, qui, instruit de la carte de son empire, jugeroit aisément de l'embarras où ses esclaves fugitifs devoient se trouver en ce lieu-là, et n'auroit qu'à les poursuivre pour leur ôter toute ressource humaine et tous moyens d'échapper à sa fureur (3).

Mais, avant que d'en venir à l'application que j'ai à faire de ces circonstances à mon système et d'en montrer la conformité, je dois établir solidement en quel endroit étoit Ramessès, ce lieu si fameux par la donation qu'en fit Pharaon à Jacob et à ses enfans (4) : ce lieu

ait : Surgite et egredimini à populo meo, vos et filii Israel : ite, immolate Domino sicut dicitis. — Exod. cap. 12, vers. 31.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfans d'Israël; allez sacrifier à votre Dieu comme vous le dites.

(1) *Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto ; verùmtamen longiùs ne abeatis.* — Exod. cap. 8, vers. 28.

Je vous laisserai aller dans le désert pour sacrifier à votre Dieu ; mais n'allez donc pas plus loin.

(2) *Respondit Pharao : Sic Dominus sit vobiscum ; quomodo ego dimittam vos et parvulos vestros. Cui dubium est quod pessimè cogitetis? Non fiet ità, sed ite tantùm viri et sacrificate Domino.* — Exod. cap 10, vers. 10 et 11.

Pharaon lui répondit : Que le Seigneur soit avec vous en la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfans. Qui doute que vous n'ayiez en cela un très-mauvais dessein? Il n'en sera pas ainsi ; mais que les hommes seulement aillent, et sacrifiez au Seigneur.

(3) *Profectique sunt filii Israel de Ramesse in Sochot, sexcenta fere millia peditum virorum absque parvulis : sed et vulgus promiscuum innumerabile ascendit cum eis, oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis.* — Exod. cap. 12, vers. 37.

Castra metati sunt in Sochot, et de Sochot venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis : inde egressi venerunt contrà Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castra metati sunt ante Magdalum. — Lib. num. cap. 33, vers. 9 et 7.

Les enfans d'Israël partirent de Ramessès et vinrent à Sochot, étant près de six cent mille hommes de pied sans les enfans. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de peuple, avec une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes.

Ils allèrent camper à Sochot ; de Sochot ils vinrent à Etham, qui est dans l'extrémité du désert. Étant sortis de là ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Beelsephon, et ils campèrent devant Magdalon.

(1) *Hi vias omnes obsederunt, quibus effugium Hebræis patere poterat inter rupes et mare conclusis, quo loco mons præ aspretis invius ad littus usque procurrit.* — Joseph. lib. 2, Antiq. judaic., cap. 6.

Les Égyptiens s'étoient emparés de tous les passages par où les Israélites auroient pu s'échapper, étant renfermés entre la mer et des montagnes inaccessibles, qui s'étendoient presque jusqu'au bord de la mer.

(2) *Et dixerunt ad Moysen : Forsitan non erant sepulchra in Ægypto, ideò tulisti nos ut moreremur in solitudine.* — Exod. cap. 14, vers. 11.

Ils dirent à Moïse : C'est peut-être qu'il n'y avoit point de sépulcres en Égypte, et qu'ainsi vous nous avez amenés ici pour mourir dans la solitude.

(3) *Dicturusque est Pharao super filiis Israel : Coarctati sunt in terrâ, conclusit eos desertum.* — Exod. cap. 14, vers. 3.

Car Pharaon va dire des enfans d'Israël : Ils sont embarrassés en des lieux étroits et renfermés dans le désert.

(4) *Joseph verò patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo terræ loco, Ra-*

que les Israélites eurent ordre de bâtir, qu'ils accrurent si fort dans la suite (1); ce lieu d'où l'Écriture fait décamper le peuple de Dieu pour se rendre à Socoth. Tout dépend de ce point fixe, et c'est comme le fondement de tout le reste.

Sans contredit Ramessès est ce qui s'appelle aujourd'hui Bessatin, petit village à trois lieues du vieux Caire, à l'orient du Nil, au milieu d'une plaine sablonneuse, qui s'étend deux lieues depuis le vieux Caire jusqu'au mont Troyen ou Tora, et une lieue depuis le Nil jusqu'au mont Diouchi. Je dis encore une fois que Ramessès est ce qui s'appelle aujourd'hui Bessatin.

Pour peu qu'on ait parcouru l'Égypte, et qu'on ait demeuré au Caire, l'on sait que, de temps immémorial, les Juifs du Caire se sont fait et se font enterrer près de Bessatin. Une pareille tradition est une démonstration à quiconque connoît la nation juive attachée à ses traditions jusqu'à la superstition, et qui n'auroit jamais choisi ce lieu-là que dans la pensée de mêler les cendres de ceux qui sont morts dans les siècles postérieurs avec les cendres de leurs ancêtres.

Cette tradition paroît même autorisée par l'étymologie des noms, que les Arabes ont donnée aux lieux circonvoisins du cimetière des Juifs.

Le rocher, par exemple, qui est sur le mont Diouchi, par conséquent qui est en face de Bessatin et à la vue de Gisé, se nomme Méjanat-Moussa, c'est-à-dire, lieu où Moïse communiquoit avec Dieu, et où apparemment ce législateur, au sortir de chez Pharaon, se rendoit pour y adresser publiquement sa prière au Seigneur, et pour en obtenir la liberté de son peuple.

Un autre exemple, qui est du moins aussi plausible que le premier, c'est que les ruines du monastère de Saint-Arsène sur le mont Tora ou Troyen, n'ont point d'autre nom parmi les Arabes que celui de *Mera vad Moussa*, ce qui signifie habitation de Moïse. Or, personne n'ignore que, selon le texte sacré, Moïse dans le campement des Israélites s'étoit choisi un poste qui dominoit sur tout le camp.

Non-seulement Bessatin et la plaine dont je viens de parler sont le lieu d'où les Israélites partirent pour sortir de l'Égypte, mais ils sont encore le lieu où ils s'asemblèrent de toute l'Égypte, et où ils passèrent quelques jours sous des tentes, pendant que Moïse demandoit à Pharaon leur délivrance et opéroit coup sur coup cette foule de prodiges, lesquels consternèrent les Égyptiens, et qui leur firent souhaiter avec empressement l'éloignement des Hébreux.

Au reste, quelque grand que fût le nombre des Israélites, car outre les six cent mille combattans dont l'Écriture fait mention, il y avoit peut-être trois fois autant de femmes, d'enfans et de vieillards, ce qui feroit deux millions quatre cent mille âmes: c'est faire monter le nombre des Israélites aussi loin qu'il peut aller. Cette armée, néanmoins, pouvoit camper facilement dans la plaine de Bessatin, je veux dire de Ramessès, j'en ai fait le calcul, et souffrez que je vous fasse en peu de mots le détail de cette supputation.

La plaine a une lieue de largeur, savoir, depuis le mont Diouchi jusqu'au Nil; et deux lieues de longueur, depuis le Caire jusqu'au mont Troyen; deux lieues font six mille pas géométriques, autrement douze mille pas communs.

Que deux mille hommes soient rangés de front dans cette longueur, ils auront chacun six pas communs de distance de l'un à l'autre par les côtés. Dans la largeur qui est de trois mille pas géométriques, qu'on mette douze cent files ou rangs de deux mille hommes chacun laissant cinq pas communs d'une file à l'autre, il est évident que deux millions quatre cent mille hommes sont placés et campés commodément, et que chaque file, ayant de distance jusqu'à son voisin cinq pas d'un côté et six pas de l'autre, il restoit assez de terrain vide pour les chameaux et autres bêtes de somme, pour les tentes, les lits, les ustensiles de cuisine, et les autres choses nécessaires à un campement.

messes, ut præceperat Pharao. — GENES. CAP. 37, VERS. 11.

Joseph, selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès dans le pays le plus fertile de l'Égypte.

(1) *Ædificaverunt que urbes tabernaculorum Pharaoni, Phitom et Ramesses.* — EXOD. CAP 1, VERS. 11.

Les Israélites bâtirent alors à Pharaon les villes des tentes, Phithom et Ramessès.

Cette plaine a cela encore de particulier, qu'elle est le long du Nil, par conséquent les Israélites étoient à portée d'avoir de l'eau en abondance, et des provisions par le moyen des barques qui montoient et qui descendoient le Nil. Elle est sablonneuse, par conséquent propre à camper, et à y dresser des tentes. Elle est inculte et stérile, par conséquent cette multitude infinie de peuple ne pouvoit ni incommoder personne, ni faire aucun tort aux biens de la terre, puisqu'elle n'est ni habitée ni cultivée. Elle n'est séparée de Memphis que par le lit du Nil, par conséquent Moïse pouvoit aisément en peu de temps aller à la cour de Pharaon, et en revenir au camp, recevoir les ordres de ce prince et les apporter aux Israélites.

On auroit beau chercher dans le reste de l'Égypte une autre plaine, je doute fort qu'on en pût trouver une seule à qui toutes ces choses ensemble pussent convenir, comme elles conviennent à la plaine de Ramessès. Quand je dis dans le reste de l'Égypte, j'entends cette partie de l'Égypte qui est à l'orient du Nil, et entre ce fleuve et la mer Rouge.

Le bon sens veut que le rendez-vous marqué par Moïse aux Israélites ait été de ce côté-là. Comment deux millions quatre cent mille hommes avec un bagage infini auroient-ils pu passer le Nil le jour de leur départ, s'ils avoient été campés dans une plaine au couchant de ce fleuve? cette marche auroit sans doute du merveilleux et seroit inexplicable. Au lieu que le texte sacré parle bien d'un départ précipité et fait à la hâte, mais fait avec ordre, sans confusion, dans un chemin uni, où le peuple de Dieu ne trouva nul obstacle.

Je viens à présent au chemin que les Israélites ont dû prendre, et ont pris effectivement pour aller en trois jours de la plaine de Bessatin à la mer Rouge.

Je ne perds point de vue, ou plutôt je suis toujours exactement ce que le texte sacré nous dit du décampement et de la route que le peuple de Dieu prit pour sortir de l'Égypte.

La première cérémonie de la manducation de l'agneau pascal et des pains azymes se fit à Ramessès. Les linteaux et les jambages des portes, c'est-à-dire des cabanes ou des tentes que les Israélites avoient dressées pour camper, furent teints du sang de l'agneau; l'ange exterminateur passe et met à mort les premiers-nés des Égyptiens, et ceux mêmes des animaux, et ne fait aucun mal dans tous les lieux qui sont marqués du sang de l'agneau (1). La consternation se répand de tous côtés, et jusque dans le palais de Pharaon. Ce prince, alarmé et troublé par les cris de ses sujets, qui craignent pour eux le même sort qu'ont eu les premiers-nés, appelle Moïse et lui ordonne de faire partir promptement cette multitude de peuple campée à Ramessès. L'ordre est donné à Moïse et porté au camp en moins d'une heure (2). Ce temps-là suffit pour aller et revenir de Bessatin à Gisé, et de Gisé à Bessatin. Les Hébreux, pressés par leur propre intérêt, par les instances des Égyptiens, et par les ordres de Pharaon, vont, à la faveur de la lune qui étoit pleine, et à Memphis et à Leté, faubourg riche et considérable de Memphis, emprunter des vases d'or, d'argent et de riches habits (3).

Quelques jours auparavant, ils avoient commencé à faire de pareil emprunts. Loin de

(1) *Ite tollentes animal per familias vestras, et immolate phase, fasciculumque hyssopi tingite in sanguine, qui est in limine, et aspergite ex eo superliminare et utrumque postem. Nullus vestrûm egrediatur ostium domûs suæ usque ad manè. Transibit enim Dominus percutiens Ægyptios : cumque viderit sanguinem in superliminari et in utroque poste, transcendet ostium domûs, et non sinet percussorem ingredi domos vestras, et lædere.* — Exod. cap. 12, vers. 21.

Allez prendre un agneau dans chaque famille, et immolez la Pâque. Trempez un petit faisceau d'hysope dans le sang que vous aurez mis sur le seuil de votre porte, et vous en aspergerez le haut de la porte et les deux poteaux : que nul de vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin; car le Seigneur passera frappant les Égyptiens, et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera le seuil de votre porte, et il ne permettra pas à l'ange exterminateur d'entrer dans vos maisons et de vous frapper.

(2) *Vocatisque Pharao Moyse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini à populo meo.* — Exod. cap. 12, vers. 31.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Araon, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple.

(3) *Et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam.* — Exod. cap. 12, vers. 35.

Ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et divers habits.

trouver des gens qui les rebutassent, lorsqu'ils demandoient quelque chose, c'étoit à qui les préviendroit, et chacun se dépouilloit avec joie de ce qu'il avoit de plus précieux pour sauver sa vie, et pour éloigner un peuple dont la présence leur étoit fatale (1). En un mot, ils firent tant de diligence, et les circonstances leur furent si favorables, qu'au point du jour ils furent prêts à marcher et à prendre la route que Moïse leur marqueroit. Ils n'avoient point eu le temps de faire cuire le pain nécessaire pour le voyage, et ils se contentèrent d'envelopper dans leurs manteaux la pâte qui n'étoit point encore fermentée (2). Ce qui me fait croire que leur manteaux étoient à peu près semblables à ceux dont se servent aujourd'hui les Arabes.

Le manteau d'un Arabe est une pièce d'étoffe longue, peu large, sans couture, garnie aux deux bouts de cordons tressés, qui servent à lier le manteau entier, ou un coin seulement, dans lequel l'on met ce que l'on veut porter, comme dans un sac.

Les Israélites attendent donc le signal pour marcher, et pour prendre la route qui leur sera marquée par Moïse; car ils avoient devant eux deux routes, et ce sont les seules qui mènent de Memphis et de Ramessès à la mer Rouge; savoir, la vallée qui est entre le mont Tora et le mont Diouchi; et l'autre est la plaine qui mène de Babylone, ou du vieux Caire à Arsinoé, aujourd'hui Suez. Le chemin par cette plaine étoit le plus court et le plus facile; mais il falloit que Moïse parlât, et lui seul pouvoit déterminer qu'elle route l'on devoit choisir.

Quand Moïse n'auroit agi que selon les vues humaines, il n'avoit garde de conduire les Israélites par la plaine qui aboutissoit à Arsinoé. Il connoissoit le caractère de Pharaon, prince défiant, qui n'auroit jamais souffert que ses esclaves prissent une route si propre à s'évader, puisqu'en trois jours ils auroient été hors des bornes de ses états et hors de son pouvoir. Il avoit signifié à Pharaon qu'il alloit dans un désert, où les Israélites, loin de la vue des Égyptiens, et sans crainte, pussent répandre le sang des animaux que l'Égypte révéroit comme ses dieux (1). Et cette plaine étoit une des plaines les plus fréquentées de l'Égypte.

Aussi n'ai-je jamais pu concevoir comment de savans hommes, après avoir détaillé la marche des Israélites par la plaine jusqu'à Arsinoé, autrement Suez, les font rebrousser chemin, rentrer dans l'Égypte, et prendre une vallée étroite et longue de sept lieues. Il étoit naturel de les faire marcher droit vers la Palestine, par les vastes déserts qui mènent à Sinaï, à Gazé et à Hebron, surtout puisqu'ils étoient poursuivis par les troupes de Pharaon. Le chemin est uni, nulle montagne, nul défilé, nul obstacle pour une marche; au lieu que la vallée qui va de Suéz à Beelsephon le long de la mer, est si étroite, qu'elle a tout au plus un quart de lieue de largeur. La marche d'un peuple infini par cette vallée est donc une chose, je ne dis pas nullement vraisemblable, mais même impossible et chimérique.

Je dis donc que Moïse, outre ces raisons,

(1) *Dices ergo omni plebi, ut postulet vir ab coami suo, et mulier à viciná suâ vasa argentea et aurea.* — Exod. cap. 11, vers. 2.

Lætata est Ægyptus in profectione eorum, quia incubuit timor eorum super eos. — Psal. 104.

Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis, ut commodarent eis. — Exod. cap. 12, vers. 36.

Vous direz à tout le peuple que chacun demande à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent et d'or.

L'Égypte, à qui ce peuple étoit devenu redoutable par les fléaux qu'il lui avoit attirés, se réjouit de son départ.

Et le Seigneur fit que son peuple trouva grâce parmi les Égyptiens, qui leur prêtèrent ce qu'ils demandoient.

(2) *Coxeruntque farinam, quam dudum de Ægypto conspersam tulerant, et fecerunt subcinericios panes azymos : neque enim poterant fermentari cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram.* — Exod. cap., vers. 39.

Ils firent cuire la farine qu'ils avoient emportée de l'Égypte toute pétrie, et ils en firent des pains sans levain cuits sous la cendre, parce qu'on n'avoit pas pu y mettre le levain, les Égyptiens les contraignant de partir, et ne leur permettant pas d'y apporter le moindre retardement.

(1) *Abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro : quòd si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent.* — Exod. cap. 8, vers 26.

Car nous sacrifierons au Seigneur des animaux dont la mort paroîtroit une abomination aux Égyptiens. Que si nous tuons devant leurs yeux ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.

instruit comme il l'étoit par le Seigneur même, ordonna aux Israélites de marcher, de prendre l'autre route, et d'entrer dans la vallée qui est au-dessous du mont Tora du côté du désert de la Thébaïde, sans s'écarter ni sans s'avancer vers la Haute-Égypte, ou vers le midi. En effet, pour peu qu'ils se fussent détournés du chemin qui les conduisoit directement à la mer Rouge, il leur auroit été impossible d'y arriver en trois jours. L'énumération que je vais faire de toutes les circonstances de cette route sera la preuve de ce que j'avance.

Je puis en parler avec certitude. En 1720, je fis le même voyage que les Israélites, en compagnie de M. Fronton, drogman de France au Caire. Nous partîmes au mois de mars, et à la pleine lune : nous campâmes à Ramessès, à Sochot, à Etham, à Phihahiroth. Nous ne mîmes que trois petites journées à aller de Bessatin, que j'ai dit être Ramessés, à Phihahiroth, connu aujourd'hui sous le nom de Thouaireq, et nous n'en mîmes pas davantage à revenir au grand Caire.

Par notre marche, nous jugeâmes qu'il y avoit de l'un à l'autre vingt-six ou vingt-sept lieues françoises; et nous conclûmes qu'il avoit été facile aux Israélites de faire chaque jour huit à neuf lieues. La traite n'est point excessive pour des gens accoutumés au travail le plus dur, à la faim, à la soif et aux rigueurs d'une longue servitude, et qui de plus espèrent par cette route pouvoir recouvrer leur liberté, surtout trouvant un chemin uni et commode, et dans un temps favorable, qui étoit celui de l'équinoxe, où l'air est doux et la chaleur supportable, et d'ailleurs tempérée par la colonne de nuée qui les ombrageoit.

Quoiqu'ils fussent plus de deux millions d'âmes, et qu'ils menassent avec eux leurs troupeaux et quantité de bêtes de charge, ils pouvoient marcher plusieurs mille personnes de front dans l'endroit le plus étroit de cette vallée, par où ils commencèrent à défiler, et qui est entre le mont Diouchi et le mont Tora. La vallée a au moins une lieue de largeur, et plus on avance, plus elle est large; et j'ai souvent remarqué que la largeur alloit à deux et trois lieues.

Pour ce qui est des vivres, ils ne devoient point en manquer. La terre y est couverte de prêle, de genêt, de tamaris, d'aber, qui est une herbe semblable au romarin, dont les chameaux sont passionnés, et de toutes autres sortes d'herbes. Ce ne sont qu'arbustes, dont plusieurs sont secs, et dont les Israélites pouvoient faire du feu pour cuire la pâte qu'ils portoient. Enfin, sous ces arbustes, et sous ces différentes herbes, il y a au printemps une quantité si prodigieuse de gros limaçons, que l'on peut dire qu'on ne fait pas un pas sans marcher dessus. Ils sont excellens ces limaçons, et un peuple qui n'a rien autre chose peut en faire sa nourriture. L'eau seule auroit manqué aux Israélites; mais avant de partir, ils en avoient puisé dans le Nil, et ils en avoient chargé leurs chameaux et les autres bêtes de somme qu'ils menoient.

Selon toutes les apparences, Moïse avoit eu ordre de Pharaon, lorsqu'ils auroient passé la gorge des monts Diouchi et Tora, de s'enfoncer vers le sud ou vers le sud-est, dans les déserts qu'on nomme aujourd'hui les déserts de Saint-Antoine ou de la Thébaïde, et de vaquer en ce lieu-là avec son armée à ses sacrifices et aux autres actes de sa religion. L'unique but du défiant Pharaon étoit d'éloigner ses esclaves du voisinage de Suez, par où ils pouvoient se sauver dans l'Arabie. Moïse, qui avoit d'autres vues et qui vouloit faciliter aux Israélites une prompte évasion, les conduisit à l'est par le vallon de Degelé. Les Arabes, dans leur langue, ont donné à ce vallon un nom qui signifie *tromperie*, peut-être pour faire allusion à la ruse dont se servit Moïse en cette occasion.

Je ne m'étonne plus présentement de ce que l'on vint dire sur-le-champ à Pharaon que les Israélites fuyoient. Ce sont les termes du texte sacré (1). Si Moïse avoit fait tenir la route qui lui avoit été marquée, l'expression de fuir paroîtroit souffrir quelque difficulté. On ne fuit point, lorsque l'on va où l'on a permission d'aller : mais du moment que les Israélites changeoient de route, et marchoient droit à l'est, au lieu de défiler vers le sud, on avoit raison de soupçonner qu'ils songeoient à fuir et non pas à sacrifier. Je ne donne cette explication du mot *fuir*, que comme une conjecture, quoiqu'elle soit très-naturelle, et qu'elle donne au passage de l'Écriture une clarté qu'il n'a pas autrement.

(1) *Et nuntiatum est regi Ægyptiorum, quòd fugisset populus.* — Exod. cap. 14, vers. 5.

Et l'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux s'en étoient enfuis.

Pharaon, sans rien examiner, sans attendre que les trois jours qu'il avoit accordés à Moïse fussent expirés ; sans réfléchir sur le massacre des enfans premiers nés dont le sang fumoit encore, sur le seul et premier rapport qu'on lui fit, court à la vengeance, ordonne à ses troupes de se rassembler; et, dès le lendemain, part à leur tête de Memphis, pour poursuivre les Israélites. Il marche avec tant de précipitation, qu'il fait en deux jours le chemin que les Israélites n'avoient pu faire qu'en trois.

Si nous en croyons Joseph l'historien, l'armée de Pharaon étoit composée de deux cent cinquante mille combattans. Je n'ai nulle peine à le comprendre. Hérodote dit formellement que les rois d'Égypte avoient quatre cent dix mille hommes de troupes réglées pour la garde du royaume, savoir : deux cent cinquante mille calasires, et cent soixante mille hermotibyes, et que ces troupes étoient dispersées dans les quinze provinces qui sont dans le Delta, peu éloigné de Memphis, et dans les deux provinces de la Thébaïde, Thèbes et Chemmis.

Sans témérité, ne puis-je pas même avancer qu'une partie de ces troupes étoit au levant du Caire, campée dans la plaine qui s'étend entre Héliopolis, Babylone et le mont Diouchi, à deux lieues du camp des Hébreux ? Pharaon étoit trop politique et trop soupçonneux, pour n'avoir pas pris cette précaution, en cas que les Israélites qu'il voyoit s'assembler en si grand nombre à Ramessès, un peu malgré lui, vinssent à se révolter.

Supposé que ce monarque eût pris une pareille précaution, est-il surprenant qu'il se soit mis à la tête de deux cent cinquante mille hommes ?

Je reviens aux Israélites. Leur premiére station fut la plaine de Gendeli, où il y a une petite source d'eau potable. Je dis que Gendeli est le Sochot de l'Écriture. Ces deux noms ont trop de rapport l'un à l'autre pour en douter. Gendeli, en arabe, signifie un *lieu militaire;* et Sochot, en hébreu, veut dire les *pavillons* sous lesquels campe une armée. Ils y firent cuire sous la cendre leurs gâteaux azymes (1). Cette plaine est à neuf lieues de Bessatin, et à moitié chemin de Ramlié, où il falloit nécessairement qu'ils fissent halte le lendemain.

La seconde station fut la plaine de Ramlié, autrement l'ancien Etham, distante, comme j'ai dit, de Gendeli, de neuf lieues, et à peu près de huit de la mer Rouge. Elle forme un amphithéâtre de cinq à six milles de diamètre, étant bordée de toutes parts de côteaux. Le gros de l'armée occupa la plaine, et les chefs dressérent leurs tentes sur les hauteurs.

Le texte sacré dit qu'Etham étoit à l'extrémité du désert (1); ce qui convient à Ramlié, En effet, au sortir de Ramlié, c'est tout un autre pays, c'est un défilé très-étroit qui dure deux lieues, et qui aboutit à la plaine de Bédé, que l'on doit plutôt appeler les environs de la mer Rouge où elle finit, que non pas le désert.

Le texte sacré, en rapportant la marche du troisième jour, dit que les Israélites revinrent sur leurs pas (2). C'est sur ce passage que se fondent ceux qui font passer Moïse par Suez, et ensuite le long de la mer jusqu'à Phihahiroth, et à qui je fais voir, si je ne me trompe, que cette marche n'a jamais pu se faire en un jour par une armée de deux millions d'hommes poursuivis par un ennemi.

Comment les Israélites retournérent-ils donc sur leurs pas étant à Ramlié, c'est-à-dire à Etham ? Le voici. Un peu avant que d'arriver à Etham, on côtoie une montagne, qui, insensiblement, ne laisse plus, au sortir d'Etham, qu'un défilé où à peine vingt hommes passeroient de front. Ce défilé est à l'est, et le droit chemin pour aller à la mer Rouge. Il n'étoit pas de la prudence de s'y engager, et un jour

(1) *Et fecerunt subcinericios panes azymos.*— Exod. cap. 12, vers. 34.

Et ils en firent des pains sans levain cuits sous la cendre.

(1) *Profectique de Sochot castra metati sunt in Etham in extremis finibus solitudinis.*— Exod. cap. 12, vers. 20.

Castra metati sunt in Sochot, et de Sochot venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis. — Num. cap. 33, vers. 66.

Étant sortis de Sochot, ils campèrent en Etham, à l'extrémité du désert.

Ils campèrent à Sochot; de Sochot, ils vinrent camper en Etham, qui est tout à l'extrémité du désert.

(2) *Loquere filiis Israel : reversi castra metentur è regione Phihahiroth.* — Exod. cap. 14, vers. 2.

Dites aux enfans d'Israël qu'ils retournent, et qu'ils se campent devant Phihahiroth.

entier n'auroit pas suffi pour le passer. Que fait Moïse par l'ordre de Dieu ? Il commande à son armée de tourner le dos au défilé, d'avancer un peu à l'ouest, ensuite de prendre à gauche, de couler le long de la montagne, d'entrer dans un vallon spacieux qui, après avoir tiré au nord, se tourne à l'est et se termine à la plaine de Bédé. Ce circuit qu'il falloit faire, que j'ai examiné sur les lieux, et que j'ai désigné exactement dans ma carte que l'on peut consulter, allongeoit le chemin de près d'une lieue; mais, malgré cela, la journée n'étoit tout au plus que de neuf lieues, et n'étoit pas plus forte et plus pénible que les deux précédentes.

Que si quelques troupes plus dégagées que les autres passèrent par le défilé, elles rejoignirent le gros de l'armée au débouché du défilé dans la plaine de Bédé.

La plaine de Bédé, qui, en arabe, signifie *prodige nouveau* (on voit à quel prodige les Arabes ont voulu faire allusion), a six lieues en longueur jusqu'à la mer. Ce fut à l'extrémité de cette plaine que les Israélites vinrent camper sur le bord de la mer près les sources de Thouaireq.

Or, ces sources de Thouaireq sont ce que le texte sacré appelle Phihahiroth, et qu'il marque avoir été la troisième station des Israélites. Outre la ressemblance parfaite qu'il y a entre cet endroit de la plaine de Bédé et Phihahiroth et ses environs, tels que le texte sacré nous les décrit, j'en trouve la preuve dans la langue arabe. Cette langue a conservé, pour ainsi dire, la tradition de tous les faits de ce fameux passage.

Phihahiroth, en hébreu, signifie *bouche des trous*. Thouaireq, en arabe, signifie plusieurs *petits trous*, *fosses* ou *conduits*. Ce qui convient à Thouaireq, qui n'est autre chose que trois ou quatre sources d'eau salée renfermée dans de petits réservoirs d'un roc dur, caché sous le sable, qui n'ont que trois ou quatre pas de long, fort peu de profondeur, et dont l'ouverture est très-étroite.

Beelsephon, en hébreu, signifie *idole du septentrion* : Eutaqua est au septentrion, par rapport au campement du peuple juif sur le bord de la mer; et sur cette montagne, selon le Thalmud, s'élevoit une fameuse idole adorée par les Égyptiens. Que si les Arabes ont donné à Beelsephon le nom d'Eutaqua qui signifie *délivrance*, la tradition n'en est que plus certaine et que mieux établie; puisque ce fut au pied de cette montagne que les Hébreux trouvèrent leur délivrance, et la fin de tous leurs maux, en passant la mer.

Magdalon ou Migdol, en hébreu, signifie *tour*, lieu élevé. Kouaibé, en arabe, signifie *cap, éminence ;* et cette montagne est au sud, au pied de laquelle, proche le rivage de la mer, j'ai remarqué qu'il sortoit un torrent d'eau chaude, salée, minérale, et qui se précipite d'abord dans la mer. Strabon en parle presque dans les mêmes termes (1) : et il me paroît que Diodore a voulu marquer cette source d'eau salée, quoiqu'il dise en général que ceux qui vont d'Arsinoé le long de la mer à la plaine de Bédé, trouvent à droite plusieurs sources abondantes d'eau salée, qui se précipitent aussitôt dans la mer (2).

Ce seroit ici, mon révérend père, où votre révérence auroit besoin de deux plans : l'un, qui représentât le camp des Israélites, l'autre, le camp de Pharaon. Je vais suppléer à ce défaut le mieux qu'il me sera possible.

La plaine de Bédé, comme j'ai déjà dit, a six lieues de long, et cinq ou six de large vers le centre, et n'en a que trois sur le bord de la mer. Les Israélites étendirent le plus qu'ils purent le front de leur armée le long du rivage devant Magdalon. Les Égyptiens, au contraire, se campérent vis-à-vis de Beelsephon (3), soit parce qu'ils virent que les Israélites, qui étoient

(1) *Calidarum aquarum exitus, quæ amaræ ac falsæ ab excelsâ quâdam petrâ in mare emittunt.* — Strab. lib. 16.

Du haut d'un rocher sortent plusieurs sources d'une eau chaude, amère et salée, qui vont aussitôt se jeter dans la mer.

(2) *Ab urbe igitur Arsinoe dexteræ continentis littora legentibus crebri plurimis in locis amnes in mare præcipitantes amaro salsuginis sapore occurrunt.*—Diod. lib. n. 39.

Quand on vient d'Arsinoé, et qu'on va le long de la mer, on voit à main droite plusieurs sources d'une eau salée qui coulent et qui se jettent aussitôt dans la mer.

(3) *Cumque persequerentur Ægyptii vestigia præcedentium, repererunt eos in castris super mare : omnis equitatus et currus Pharaonis, et universus exercitus, erant in Phihahiroth contrà Beelsephon.* — Exod. cap. 14, vers. 9.

Les Égyptiens poursuivant les Israélites qui étoient devant, et marchant sur leurs traces, les trouvèrent

arrivés les premiers, s'étoient placés le long de la mer, comme le dit le texte sacré (1), soit parce qu'ils espéroient par là être plus à portée d'observer la marche des Israélites, s'ils tentoient de s'enfuir du côté de Suez.

Un coup-d'œil à présent sur la carte vous mettra en partie au fait; du moins vous verrez, par l'espace qu'occupoient les deux armées, que les Israélites étoient environnés et entourés de telle sorte, qu'ils étoient véritablement renfermés (2). Les deux montagnes Beelsephon et Magdalon, la mer en face, et derrière eux les troupes de Pharaon, formoient une espèce de circonvallation humainement insurmontable; car ce défilé qui mène à Arsinoé ou Suez, je le répète encore, est si étroit, que vingt personnes auroient peine à y passer de front, et ainsi peu propre à servir de passage à une armée immense comme celle des Israélites, qui outre cela auroit été bientôt coupée par les troupes de Pharaon.

A la vue de cette triste situation, dit le texte sacré, les Israélites furent consternés (3), se crurent perdus sans ressource, se désespérèrent, et reprochèrent à Moïse de ne les avoir conduits dans cette solitude que pour les faire périr; comme s'il n'y avoit point de tombeau

dans leur camp sur le bord de la mer. Toute la cavalerie et les chariots de Pharaon, avec toute son armée, étoient à Phihahiroth, vis-à-vis de Beelsephon.

(1) *Inde egressi venerunt contrà Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castra metati sunt ante Magdalum.* — NUM. CAP. 33, VERS. 7.

Étant sortis de là, ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Beelsephon, et ils campèrent devant Magdalon.

(2) *Castra metentur è regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare contra Beelsephon, in conspectu ejus castra ponetis super mare.* — EXOD. CAP. 14, VERS. 2.

Qu'ils se campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalon et la mer, vis-à-vis de Beelsephon. Vous camperez vis-à-vis ce lieu, sur le bord de la mer.

(3) *Cùmque appropinquasset Pharao, levantes filii Israel oculos viderunt Ægyptios post se : et timuerunt valde, clamaveruntque ad Dominum.* — EXOD. CAP. 14, VERS. 10.

Lorsque Pharaon étoit déjà proche, les enfans d'Israël, levant les yeux, et ayant aperçu les Égyptiens qui les suivoient, furent saisis d'une grande crainte; ils crièrent au Seigneur.

en Égypte, et si dans l'Égypte ils n'auroient pas pu y être également enterrés.

Alors Dieu fit voir qu'il étoit le maître absolu de la nature et des élémens. Il veut même ne se servir que de la foible main d'un mortel pour ouvrir aux Israélites un chemin au milieu du sein de la mer. Il commande à Moïse de prendre sa baguette et d'en donner un coup à la mer, afin, dit le Seigneur, que les Égyptiens connoissent que *je suis le vrai Dieu*, *le Dieu tout-puissant* (1). Moïse frappe, et les flots de la mer obéissent; ils se séparent, ils s'élèvent, ils demeurent suspendus, et le fond de la mer se trouve à sec. Il commande à l'armée de marcher entre les eaux par ce chemin nouveau et merveilleux.

Tous marchent avec confiance et sans différer un moment; l'ordre du Seigneur, la joie inopinée de se voir un passage libre, la nouveauté du chemin, la grandeur du miracle, la crainte même de tomber entre les mains des Égyptiens, tout contribuoit à les soutenir et à les encourager.

Mais en quel endroit de la mer passèrent les Israélites (2), et à quelle heure commencèrent-ils à défiler ?

Fondé sur le témoignage du texte sacré, je dis que la traversée dut se faire près du Thouaireq, qui n'est qu'à un demi-mille du rivage, et vers la pointe voisine du mont Eutaqua, en tirant droit à l'est. La raison que j'en ai est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de largeur; au lieu qu'en la passant vers Kouaibé, ou en s'éloignant tant soit peu au sud, on auroit eu plus de trente milles à faire, la mer ayant là au moins cette largeur.

J'avoue que je ne devrois point m'arrêter à rapporter et à examiner les sentimens des rabbins; on en connoît le faux, et peu de gens y ajoutent foi. Mais la digression ne sera pas lon-

(1) *Et scient Ægyptii, quia ego sum Dominus, cùm glorificatus fuero in Pharaone, et in curribus atque in equitibus ejus.* — EXOD. CAP. 14, VERS. 18.

Et les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur, lorsque je serai ainsi glorifié dans Pharaon, dans ses chariots et dans sa cavalerie.

(2) *Profectique de Phihahiroth transierunt per medium mare in solitudinem.* — NUM. CAP. 33, VERS. 8.

De Phihahiroth, ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert.

gue, et par ce seul fait l'on jugera quel fond il y a à faire sur le Thalmud.

Pour expliquer comment les Israélites se trouvérent renfermés près de Phihahiroth, et comment ils purent aller de Phihahiroth à la mer, le Thalmud fait du mont de Magdalon et du mont de Beelsephon un seul mont continu et non interrompu. Il ajoute que cette montagne avoit deux bouches qui étoient fermées; qu'elles étoient adorées par les Égyptiens et qu'elles rendoient des oracles; que ces deux bouches étoient Phihahiroth, et que la montagne s'ouvrit tout à coup pour donner passage à leurs pères. Le texte sacré n'en dit pas un mot, et il ne faut que des yeux, quand on est sur les lieux, pour voir que cette narration est une pure invention des rabbins.

Je dis, en second lieu, que les Israélites partirent d'auprès de Thouaireq entre six et sept heures du soir, quelque temps après le soleil couché, puisqu'on étoit alors à l'équinoxe de mars. Avant que d'entrer dans le sein de la mer, ils formèrent un front de deux ou trois lieues de largeur, ils marchèrent soit par douze colonnes, chaque tribu formant sa colonne, soit par douze rangs de front, chaque rang assigné à une tribu, mais l'une derrière l'autre.

A mesure qu'ils avançoient, un vent sec et brûlant séchoit la mer devant eux (1); ou, pour parler le langage sacré, le vent enlevoit la mer et la faisoit disparoître, et ils arrivérent à la troisième veille, dit l'Écriture (2), c'est-à-dire à trois heures du matin, à l'autre bord de la mer, dans le désert de Sur, qu'on nomme aujourd'hui Sedur.

Origène a cru que les eaux de la mer se divisèrent non en deux, mais en douze ouvertures différentes, de sorte que chaque tribu passoit entre deux barrières d'eau, sans voir et sans avoir aucune communication avec les tribus voisines. Cette opinion est très-singulière, et n'a été suivie que de saint Épiphane, de Tostat, de Genebrard et de quelques rabbins. Aussi le savant Théodoret la traita-t-il de rabbinisme, et avec raison, vu que le texte sacré, à le prendre à la lettre, ne peut être et ne doit être entendu que d'un seul passage, que d'un seul chemin ouvert aux enfans d'Israël. Les eaux, dit l'Écriture, étoient suspendues, de sorte qu'elles étoient comme un mur à droite et à gauche; ce que Sedulius a mis bien élégamment en trois vers (1) :

Pervia divisi patuerunt cœrula ponti,
In geminum revoluta latus : nudataque tellus,
Cognatis spoliatur aquis.

Origène n'a pu penser comme il a fait que parce qu'il a trouvé au psaume CXXXV que la mer fut séparée en divisions (2); ce qui fait, à la vérité, une équivoque, mais qui ne décide rien, et qui ne marque pas plus la mer partagée en douze que la mer partagée en deux. Cette division même de la mer en douze endroits différens a je ne sais quoi qui révolte.

J'ai dit que les Israélites partirent environ les sept heures du soir. J'ai cru que l'heure de leur arrivée à l'autre bord de la mer étoit comme une époque sûre de l'heure de leur départ. Ils arrivèrent à trois heures du matin; le texte sacré y est formel. Ils avoient cinq ou six lieues à faire d'un bord de la mer à l'autre. Ils avoient grand nombre de bestiaux et beaucoup de bagage. Il leur falloit donc sept à huit heures pour faire le trajet, par conséquent, partir entre six et sept du soir.

Mais aussi cet espace de temps leur suffisoit. L'armée étoit divisée par rangs, par tribus, par familles; elle marchoit en ordre; elle faisoit un front de deux à trois lieues de largeur; elle avoit un grand jour par le moyen de la

(1) *Cùmque extendisset Moyses manum super mare, abstulit illud Dominus flante vento vehementi et urente totâ nocte, et vertit in siccum, divisaque est aqua.* — Exod. cap. 14, vers. 21.

Moïse étendit ensuite sa main sur la mer, et le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit : la mer se sécha. L'eau se divisa en deux.

(2) *Jamque advenerat vigilia matutina.* — Exod. cap. 14, vers. 24.

Divisaque est aqua. — Exod. cap. 14, vers. 21.

La quatrième veille de la nuit, qui finit au matin, étant venue, l'eau se divisa en deux.

(1) *Et ingressi sunt filii Israel per medium sicci maris : erat enim aqua quasi murus à dextrâ eorum et lævâ.* — Exod. cap. 14, vers. 22.

Et les enfans d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servoit comme d'un mur.

(2) *Qui divisit mare Rubrum in divisiones.* — Psalm. 135.

Qui a divisé la mer Rouge *en divisions.*

lune, qui étoit dans son dix-septième, et par une colonne de feu qui suivoit le camp, et qui remplissoit de lumière tout l'horizon. Elle n'avoit pas un seul malade (1); elle avoit un chemin uni, ferme, doux, parsemé de plantes vertes ou de plantes pétrifiées. Une armée, dis-je, quelque nombreuse qu'elle soit, avec toutes ses circonstances, fait aisément cinq à six lieues en sept à huit heures.

Ne soyez point surpris, mon révérend père, de ce que j'ai mis que le fond de la mer Rouge est parsemé de plantes pétrifiées. J'ai cherché à dire la vérité, et je n'ai point prétendu orner et embellir ma narration par le récit de choses inouïes, et qui, toute fabuleuses qu'elles sont, plaisent et divertissent. D'autres ont dit la même chose avant moi. Le sage le dit, mais en termes généraux (2). Strabon et Pline vont plus loin, et font une mention particulière de ces arbustes et de ces pétrifications (3). Voulez-vous pour le croire des témoins oculaires, je vous en servirai : car j'ai vu à Thouaireq, au sud du golfe, à Tour, et au-delà, plusieurs de ces plantes qu'un suc pétrifique endurcit dans la mer Rouge.

Il est temps que je finisse par la dernière circonstance du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge.

(1) *Et eduxit eos cum argento et auro, et non erat in tribus eorum infirmus.* — PSALM. 104.

Il tira (de l'Égypte) son peuple chargé d'argent et d'or, sans qu'il se trouvât dans toutes les tribus un seul malade.

(2) *In mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo nimio.* — SAPIENT. CAP. 19, VERS. 7.

Un passage libre s'ouvrit en un moment au milieu de la mer Rouge, et un champ couvert d'herbes au plus profond des abîmes des eaux.

(3) *In totâ Rubri mari ora arbores in profundo nascuntur, lauro et olæ adsimiles, quæ, cùm resorbetur mare, totæ deteguntur.* — STRAB. LIB. 16.

In mari verò Rubro silvas vivere, laurum maximè, et olivam ferentem baccas. — PLIN. LIB. 13, CAP. 25.

Tout le long de la côte, l'on voit que dans le fond de la mer Rouge il y croît des arbres assez semblables aux lauriers et aux oliviers. On les découvre entièrement lorsque la mer s'est retirée.

Il y a dans le fond de la mer Rouge une grande quantité d'arbres, surtout de lauriers et d'oliviers, qui portent du fruit.

Pharaon, campé au nord, derrière Thouaireq et le mont Eutaqua, ne pouvoit voir, surtout le jour finissant, que la mer s'étoit ouverte, et que les premières troupes des Israélites défiloient. Ce prince ne songeoit qu'à passer la nuit sous ses tentes pour délasser ses troupes de la fatigue qu'elles avoient eue dans une marche forcée. La nuit survint, et les Israélites étoient déjà avancés, lorsque enfin le bruit de tant d'hommes et de tant d'animaux qui étoient en mouvement redoubla et se fit entendre aux Égyptiens. La première pensée de Pharaon fut que les esclaves saisis de crainte cherchoient, malgré l'heure indue qu'il étoit, à s'éloigner de lui, à fuir et à gagner la croupe du mont Beelsephon, ou le défilé qui est entre le pied de ce mont et la mer, et qui aboutit à Suez. C'en fut assez pour déterminer Pharaon à prendre les armes, à se disposer à marcher contre les Israélites, et à les poursuivre partout où ils iront.

Il donne ses ordres : on les exécute, on se prépare à partir. Mais quelque diligence que pussent faire les Égyptiens, un temps considérable dut s'écouler avant qu'ils fussent prêts. Il falloit atteler six cents chariots : l'Écriture sainte spécifie ce nombre (1). Il falloit que cinquante mille hommes de cavalerie allassent chercher leurs chevaux qui étoient à paître dans la plaine. Il falloit que deux cent mille hommes d'infanterie, qui la plupart étoient endormis ou à se reposer, se rangeassent sous leurs étendards (2) : cela se conçoit-il fait en un moment, ou plutôt ne penche-t-on pas à croire qu'il a fallu y employer un temps considérable?

Quoi qu'il en soit, Pharaon part avec ce prodigieux attirail ; mais ce prodigieux attirail est ce qui retarde sa marche. Il approche du rivage de la mer. Mais l'ange du Seigneur, qui jusque-là avoit porté à la tête du camp d'Is-

(1) *Tulitque sexcentos currus electos.* — EXOD. CAP. 14, VERS. 7.

Il (Pharaon) emmena avec lui six cents chariots choisis.

(2) *Aderant enim septingenti currus cum equitum quinquaginta millibus et ducenta millia scutatorum peditum.* — JOSEPH. LIB. 2. ANTIQ. JUDAIC. CAP. 6.

Il y avoit dans l'armée de Pharaon sept cents chariots, cinquante mille hommes de cavalerie et deux cents mille hommes d'infanterie.

raël la colonne de feu qui l'éclairoit, la transporte à la queue du camp, la met entre les Israélites et les Égyptiens, et, par un nouveau prodige, la colonne répand la lumière du côté des Israélites qui étoient entrés dans le sein de la mer, et d'épaisses ténèbres du côté de Pharaon et de son armée.

Pharaon ne voit plus ni ciel ni terre; il ne distingue plus le chemin qu'il va prendre; mais il entend la voix des Israélites; il se croit en sûreté, allant directement à l'endroit d'où venoit le son de ces voix; et, s'en sans apercevoir, il se met entre les flots suspendus de la mer.

Quelques interprètes de l'Écriture sainte ont fait sur cela de grands raisonnemens. Étoit-il nécessaire que les Égyptiens vissent leur chemin? Est-ce qu'en marchant ils ne sentoient pas que ce terrain n'étoit plus ferme, et qu'ils enfonçoient dans la vase? Est-ce qu'ils ne sentoient pas l'odeur de la mer? Ainsi, ils concluent que toutes les démarches téméraires et insensées que faisoit Pharaon étoient autant de miracles que Dieu opéroit pour aveugler de plus en plus les Égyptiens.

Je veux croire comme eux qu'effectivement tout cela n'étoit que la suite de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé ce prince (1): mais cela ne m'empêchera pas de dire que la chose néanmoins pouvoit arriver naturellement, puisque le lit de la mer Rouge est un sable semblable à celui de la plaine de Bédé, sans vase, sans limon, et qui est rempli d'herbes et de plantes. J'ai examiné le fait attentivement et à loisir, au levant, au couchant, à l'endroit même où les Israélites traversèrent la mer, au sud de cette traverse, près de Gorondel, et au nord dans l'anse de Suez. Partout j'ai vu un terrain sablonneux, parsemé d'herbes, et ne différant en rien du terrain des déserts d'alentour.

La vérité est que les Égyptiens continuent à marcher jusqu'à la quatrième veille, dit le texte sacré, c'est-à-dire jusqu'à trois heures passées du matin (2). En ce temps-là les Hébreux partageoient la nuit en quatre veilles, comme ont fait les Romains, et la nuit étoit de douze heures aux équinoxes. Les Israélites étoient sur le rivage de la mer, avant que la troisième veille fût finie, selon l'*Exode* (1). Le ciel, qui jusqu'alors ne s'étoit déclaré contre Pharaon que par d'épaisses ténèbres, dissipe ces ténèbres, ouvre les trésors de sa colère; du sein de la colonne miraculeuse sortent des feux, des éclairs, des tonnerres, des vents impétueux, qui renversent les chariots des Égyptiens et les brisent (2). Dieu porte, dans toute l'armée de Pharaon, et l'effroi et la mort.

Le jour commence à paroître. Pharaon consterné voit les flots de la mer suspendus, et qui, à droite et à gauche, environnent son armée. Il ne trouve plus de salut pour lui que dans une prompte retraite; tous s'écrient: « Fuyons, fuyons Israël; le Seigneur combat pour lui, et il est contre nous (3). » Mais il n'étoit plus temps, les iniquités d'Égypte étoient montées à leur comble. Le Seigneur, souverainement irrité, ne met plus de bornes à sa justice. Il condamne le persécuteur de son peuple choisi et innocent à périr. Il commande à Moïse d'étendre la main sur les flots: Moïse l'étend; les flots s'abaissent, se réunissent et reprennent leur situation naturelle; Pharaon est enseveli dans les eaux, et toutes ses troupes périssent avec lui (4).

Les Israélites virent du rivage ce spectacle

(1) *Induravitque Dominus cor Pharaonis regis Ægypti, et persecutus est filios Israel.*

Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, roi d'Égypte, et il se mit à poursuivre les enfans d'Israël.

(2) *Jamque advenerat vigilia matutina.* — Exod. cap. 14, vers. 24.

La quatrième veille de la nuit, qui finit au matin, étoit déjà commencée.

(1) *Cùmque extendisset Moyses manum contra mare, reversum est primo diluculo ad priorem locum.* — Exod. cap. 14, vers. 27.

Moïse étendit la main sur la mer; et dès la pointe du jour elle retourna où elle étoit auparavant.

(2) *Et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum per columnam ignis et nubis interfecit exercitum eorum : et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum.* — Exod. cap. 14, vers. 24 et 25.

Le Seigneur ayant regardé le camp des Égyptiens au travers de la colonne de feu et de la nuée, mit toute leur armée en désordre. Il brisa les roues des chariots et les renversa sur le sable.

(3) *Dixerunt ergò Æqyptii : fugiamus Israelem, Dominus enim pugnat pro eis contra nos.*

Alors les Égyptiens s'entredirent : Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur se déclare pour eux et combat contre nous.

(4) *Reversæque sunt aquæ, et operuerunt currus et equites cuncti exercitûs Pharaonis, qui se-

étonnant. La mer étoit couverte des débris des chariots; les corps d'hommes et de chevaux flottoient au gré des vagues, et étoient portés jusqu'aux pieds des Israélites. A cette vue, ils furent pénétrés des sentimens les plus vifs d'une parfaite reconnoissance, ils ne songèrent plus qu'à bénir le Dieu d'Israël, et qu'à lui rendre mille actions de grâces d'avoir mis fin par ses bontés et par ses miséricordes au dur esclavage dans lequel ils gémissoient depuis tant d'années. Alors, hommes et femmes entonnèrent ce beau cantique, ce cantique digne de l'immortalité : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier (1). »

Comme j'ai fait le voyage depuis le lieu où abordèrent les Israélites après avoir passé la mer, jusqu'au mont Sinaï, je veux dire, depuis le désert de Sur ou Etham, si vous voulez; car, en hébreu, Etham est un nom générique, qu'on donne à tout désert rude, âpre, pierreux, et c'est pour cela que Ramlié s'appeloit aussi Etham. Sur, aujourd'hui Sedur, et Ramlié, l'Etham dont il est tant parlé dans l'Écriture sainte, sont donc deux déserts distincts, l'un en-deçà de la mer Rouge, du côté de l'Égypte, et l'autre au-delà du mont Sinaï. Comme j'ai fait, dis-je, le voyage depuis Sur jusqu'aux sources de Gorondel, j'espère, avant qu'il soit peu, en donner à votre révérence une relation exacte et fidèle. Vous y verrez que, malgré le changement des noms, on reconnoît que Gorondel est le Mara de la route des Israélites; que les sources et les palmiers de Tour sont Elim; que le vallon Selé est Sin; que le vallon des quarante Martyrs est Raphidim. Peut-être même que cette seconde dissertation pourra être de quelque utilité au public.

Il n'est point de système qui n'ait ses difficultés, et contre lequel on ne puisse faire quelques objections. Je ne serai donc point surpris si mon système du passage des Hébreux dans la mer a le même sort que les autres, tout fondé qu'il est sur le texte sacré, et sur la situation des lieux, qui sont sans contredit les deux seuls fondemens sur lesquels il faut bâtir un système, tel qu'est celui-ci. Je préviens de moi-même trois de ces objections, qui, outre qu'elles me paroissent renfermer quelque difficulté apparente, me donneront occasion de développer certaines choses que je n'ai pu insérer dans ma dissertation.

Je commence par les paroles du psaume LXXVII, qui semble dire le contraire de ce que j'ai avancé. David étoit assurément bien instruit de ce qui s'étoit passé en Égypte, et de quelle manière le Seigneur avoit retiré son peuple des mains de Pharaon. Cependant David dit jusqu'à deux fois, dans le psaume LXXVII, que la plaine de Tanis fut le théâtre des merveilles opérées en Égypte par la main de Moïse (1). Il ne parle que de Tanis; il ne dit pas un mot de Memphis : donc c'est de la plaine de Tanis que les Israélites sont partis pour se rendre à la mer Rouge.

Je réponds que, pour peu qu'on ait lu les *Psaumes*, on a dû y remarquer que toutes les fois que le prophète-roi fait le détail des faveurs dont Dieu avoit comblé les enfans d'Israël, par exemple, au psaume CIV et au psaume CV, il dit la même chose et dans les mêmes termes, de la terre de Cham qu'il a dit de Tanis (2). Dans le langage de David, Tanis, Cham

quentes ingressi fuerant mare : nec unus quidem superfuit ex eis. — Exod. cap. 14, vers. 28.

Les eaux retournant enveloppèrent tous les chariots et toute l'armée de Pharaon, qui étoit entrée dans la mer en poursuivant les Israélites, et il n'en échappa pas un seul.

(1) *Tunc cecinit Moyses et filii Israel carmen hoc Domino, et dixerunt : Cantemus Domino; gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare.* — Exod. cap. 15, vers. 11.

Alors Moïse et les enfans d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur, et ils dirent : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

(1) *Coram patribus eorum fecit mirabilia in terrâ Ægypti, in campo Taneos.* — Psalm. 77, vers. 12.

Sicut posuit in Ægypto signa sua, et prodigia sua in campo Taneos. — Psal. 77, vers. 43.

Le Seigneur opéra à la vue de leurs pères de surprenans prodiges en Égypte dans la plaine de Tanis.

Ils ne se souvinrent pas des prodiges opérés en Égypte dans la plaine de Tanis.

(2) *Posuit in eis verba signorum suorum, et prodigiorum in terrâ Cham.* — Psalm. 104, vers. 27

Obliti sunt Deum, qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terrâ Cham, terri-

et Égypte étoient comme autant de termes synonymes, qu'il employoit indifféremment. Que s'il fait une mention plus particulière de Tanis, c'est parce que cette ville étoit plus connue des Hébreux que toutes les autres villes considérables de la Basse-Égypte, n'étant pas fort éloignée de la Palestine; c'est parce que ces vastes plaines, qui s'étendoient depuis Tanis jusqu'à Héliopolis dans la terre de Gessen, aujourd'hui la province de Charquié, se nommoient la campagne de Tanis. Or, les Israélites, quoique répandus en différentes provinces de l'Égypte, avoient surtout et de tout temps occupé la terre de Gessen. Faut-il donc s'étonner si Dieu, par une protection spéciale, voulant conserver son peuple, lors même qu'il désoloit l'Égypte par tant de fléaux différens, en préserva la campagne de Gessen et ces vastes plaines de Tanis; et si David ayant à mettre devant les yeux des Israélites ces miracles opérés en leur faveur, leur parle de la campagne de Tanis.

Peut-être me saura-t-on gré de marquer à cette occasion où étoit cette fameuse ville de Tanis; elle étoit à une journée sud-ouest de Peluse. On en voit encore les ruines au bord du lac Manzalé. Les Hébreux du temps du roi Sédécias, contre les ordres de Dieu, revinrent à Tanis chercher un asile contre les maux dont ils se croyoient menacés par le roi de Babylone. Le prophète Jérémie y fut lapidé et enterré. J'ajoute que du temps de David les rois d'Égypte tenoient leur siége à Tanis; ce qui faisoit que Tanis étoit si renommé en ces siècles-là et si connu des peuples voisins de l'Égypte, et surtout des Hébreux.

La seconde objection est qu'en faisant traverser aux Israélites la mer Rouge d'un bord à l'autre bord opposé, on leur fait faire un long chemin sans nécessité, et qu'on s'engage par-là dans plusieurs difficultés, qu'on évite en disant que les Israélites ne firent point entièrement la traverse, mais seulement un assez long circuit dans le sein de la mer entre les flots séparés et suspendus de part et d'autre pour contenir les troupes de Pharaon et les submerger, pendant que les Israélites avoient regagné le rivage du même côté dont ils étoient partis. Tostat, Genebrard, Grotius, le chevalier Marsham et quelques rabbins, ont embrassé cette opinion, fondée sur ce que la mer est trop large en cet endroit pour la traverser en aussi peu de temps qu'eurent les Israélites, et sur ce que le texte sacré ajoute qu'après leur marche dans la mer ils se trouvèrent dans le désert d'Etham (1).

Je réponds à ces trois raisons l'une après l'autre, et j'espère faire voir que c'est faute de connoître la situation du pays dont il s'agit qu'on les a apportées, ces raisons. En effet, tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière ne connoissent la plaine de Bédé, la mer Rouge, les déserts d'Etham et le reste, que par les cartes, par les relations et par le témoignage de quelques Arabes. De pareils guides ne sont point à suivre; et Tostat, ce savant homme, auroit pu se défier de ceux qui assuroient que les ornières des chariots de Pharaon paroissoient encore sur le sable, et regarder cela comme une fable, ou plutôt comme un petit conte fait à plaisir.

Souvent un voyageur n'a ni le temps ni l'habileté nécessaires pour examiner les choses par soi-même et pour les décrire exactement. Je veux qu'il ne remplisse point son voyage de mensonges et de faits inventés à plaisir, qu'il se soit borné à dire ce qu'il a vu : il est toujours vrai qu'un voyageur, qui n'a point d'autre but que celui de voyager, parcourt tout superficiellement, et qu'il se trompe presque à chaque pas, quand il en vient à de certains détails qui demandent de la capacité et de l'exactitude. Les géographes cependant n'ont point d'autres lumières que celles qu'ils ont puisées dans de pareilles relations; non que je prétende blâmer et critiquer en général tous les voyages qu'on a donnés au public. Il y en a qui ont été d'une grande utilité, qui sont parfaitement bien

bilia in mari Rubro. — Psalm. 105, vers. 21.

Il les envoya dans la terre de Cham, avec le pouvoir d'y opérer les prodiges les plus surprenans.

Ils ont oublié le Seigneur qui les avoit tirés de la servitude, qui avoit fait pour eux les plus grands prodiges dans l'Égypte et dans la terre de Cham, qui avoit, dans la mer Rouge, exercé sur leurs ennemis la plus terrible vengeance.

(1) *Profectique de Phihahiroth transierunt per medium mare in solitudinem, et ambulantes tribus diebus per desertum Etham, castra metati sunt in Mara.* — Num. cap. 33, vers. 8.

De Phihahiroth, ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert; et ayant marché trois jours par le désert d'Etham, ils campèrent à Mara.

écrits, qui sont remplis de découvertes heureuses, de remarques savantes, sur lesquelles on peut compter; mais je n'en ai point vu de ce caractère par rapport à cette partie de la Basse-Égypte, qui fait le sujet de cette dissertation.

Je réponds donc, 1° que la mer dans l'endroit où les Israélites la passèrent n'a point cette largeur que les auteurs que j'ai cités lui supposent, et que l'on voit représentée dans presque toutes les cartes de géographie. Sa largeur n'est là que de cinq à six lieues tout au plus. Les yeux seuls suffiroient pour en décider. Mais je ne me suis point contenté de cette preuve, je n'ai rien négligé pour me mettre au fait et pour ne rien avancer à la légère.

2° J'avoue que la nuit auroit été trop courte pour traverser ces cinq à six lieues de la mer, si effectivement les Israélites avoient laissé passer les deux premières veilles de la nuit à attendre l'effet de ce vent chaud qui devoit sécher le fond boueux de la mer, et si les deux armées n'avoient commencé à défiler qu'à la troisième veille. Mais si les Israélites sont partis dès la première veille, vers les sept heures du soir, la nuit aura été assez longue, comme je l'ai fait voir ci-dessus fort au long. Ainsi l'objection ne roulera plus que sur une pure supposition, qui est ou fausse ou faite sans fondement; savoir, sur un fond boueux qu'il falloit sécher. J'ai déjà dit que le fond de la mer Rouge n'a point de vase, qu'il est sablonneux, et à peu près comme le terrain de la terre de Bédé; et de plus, Dieu qui avoit ouvert un chemin à son peuple au milieu des flots, qu'il tenoit suspendus à droite et à gauche, ne pouvoit-il pas sécher en un moment, et non pas en six heures, le limon, et le faire disparoître par le secours d'un vent violent et brûlant, qui dura toute la nuit. Elle est d'ailleurs sans fondement. Le texte sacré a-t-il marqué quelque part que les Israélites, à la vue de ce chemin tracé dans le sein de la mer, attendirent six heures entières, jusqu'à ce que le fond de la mer fût séché? A-t-il fixé leur départ à la troisième veille? Non; au contraire, il dit que la mer s'ouvrit, et que les enfans d'Israël marchèrent (1), puisque rien ne les arrêtoit que cette boue prétendue et imaginaire. J'ai donc eu raison de les faire partir à la première veille de la nuit, et de dire qu'ils avoient eu plus de temps qu'il ne leur en falloit pour faire, pendant la nuit, un trajet de cinq à six lieues.

3° En vérité, je ne vois pas comment d'habiles gens ont pu conclure que les Israélites n'avoient fait qu'un circuit dans la mer, parce que l'Écriture dit qu'au sortir de la mer ils marchèrent dans le désert d'Etham (1), Etham étant un mot générique, qui signifie tout désert rude et sablonneux. La seule conclusion qu'on peut tirer des paroles du texte sacré, est que le peuple de Dieu sortant de la mer entra dans un désert sablonneux : mais ce désert étoit-il du côté de l'Arabie, ou étoit-il du côté de l'Égypte? C'est ce que le texte sacré ne dit point; par conséquent leur preuve est nulle, et ne roule que sur une équivoque du mot Etham.

A mon tour, j'aurois une objection bien plus forte à faire contre un pareil système; car je demande où cette route circulaire dans la mer a-t-elle abouti, supposé que les Israélites soient rentrés dans l'Égypte? Est-ce au pied du mont Eutaqua? est-ce proche Suez? L'un et l'autre me paroît impossible et hors de vraisemblance, et le paroîtra à quiconque saura la carte du pays. Ce ne peut être au pied du mont Eutaqua; cette montagne est fort élevée et fort escarpée, et l'espace qui est entre le pied de cette montagne et la mer est si étroit, qu'on auroit peine à y placer deux régimens; et l'armée d'Israël étoit de plus de deux millions d'hommes. Ce ne peut être aussi à la plaine de Suez, car il faudroit que ce cercle fait dans la mer eût été de huit à neuf lieues de long. C'est un fait incontestable que, par ce détour, il y auroit eu cette distance du mont Eutaqua à Suez.

Mais, outre que ce système allonge sans nécessité la route des Israélites dans la mer de

(1) *Loquere filiis Israel, ut proficiscantur. Tu autem eleva virgam tuam, et extende manum tuam, super mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israel in medio mari per siccum.*

Dites aux enfans d'Israël qu'ils marchent; et pour vous, élevez votre verge, et étendez votre main sur la mer et la divisez, afin que les enfans d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

(1) *Transierunt per medium mare in solitudinem et ambulantes tribus deibus per desertum Etham.* — NUM. CAP. 33, VERS. 8.

Ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert, et marchèrent trois jours par le désert d'Etham.

prés de quatre lieues, en les faisant aboutir à Suez, il les éloigne du mont Sinaï, il les expose à retomber entre les mains des Égyptiens. Au lieu que mon systéme leur faisant traverser le golfe d'un bord à l'autre, ils n'ont que cinq à six lieues à faire ; ils entrent dans l'Arabie-Pétrée, ils s'approchent du mont Sinaï, et ils n'ont plus rien à craindre de la part des Égyptiens leurs ennemis.

La troisième objection est que, sans recourir à un miracle de la toute-puissance de Dieu, on peut dire que le passage des Hébreux dans la mer Rouge est arrivé naturellement, et que Moïse a fait passer son armée lorsque la mer s'étoit retirée, et que l'armée de Pharaon fut surprise et submergée par la mer qui remontoit. Comme cette objection a été faite non-seulement par des hérétiques, ou par des personnes qui font gloire d'avoir peu de religion, mais encore par des catholiques qui ont et de l'érudition et un fonds de christianisme, je répondrai séparément aux uns et aux autres.

Un hérétique et un libertin conviennent en cela que tout ce qui combat la religion leur plaît; et quelque foible que soit une chose avancée au hasard par les rabbins, ou par un ou deux auteurs profanes, elle est toujours forte à leur égard, pourvu qu'elle soit impie et contraire à la parole de Dieu : mais ils se piquent d'avoir du bon sens, et ils se glorifient d'être les premiers à se rendre quand on veut bien les payer de raison.

Je leur réponds donc par un raisonnement bien simple et qui est à la portée de tout le monde. Un effet sensible, qui est vu par des millions d'hommes pendant le cours de leur vie, tous les jours, à de certaines heures réglées, ne peut être inconnu. Le flux et reflux de la mer Rouge à l'extrémité du golfe proche Suez étoit tel; donc il n'a pu être inconnu et pour le jour et pour l'heure à tous les Égyptiens qui demeuroient le long des bords de la mer. Sur les côtes de France, d'Angleterre, de Hollande, il n'y a pas un enfant qui ne sache par cette raison à quelle heure la mer monte, et à quelle heure elle refoule.

Cela supposé, pour soutenir que dans le passage des Israélites il n'y a rien de surnaturel, et pour rapporter le tout au seul flux et reflux que connoissoit Moïse, et que Pharaon et toute son armée ignoroient, il faut dire, ou que les deux cent cinquante mille soldats de l'armée de Pharaon n'ont pas trouvé une seule personne à qui ils pussent s'adresser et qu'ils pussent interroger, ou que, comme des insensés, ils ont négligé de prendre cette précaution, et qu'ils se sont engagés à passer une grève dont ils ne connoissoient ni la longueur ni la largeur; ou, qui plus est, qu'aucun Égyptien de la côte n'ait de soi-même averti son roi et son armée du danger où ils alloient s'exposer, et de ce qu'ils avoient à craindre. Ce sont là de ces absurdités qu'on ne peut débiter qu'à des enfans ou à un peuple qui n'a jamais rien vu ni rien lu.

Je vais plus loin : on a l'expérience que, quelque plate que soit une grève, que quelque prompte que soit la mer à monter, les gens même de pied gagnent la terre surtout lorsqu'ils ne sont pas éloignés du rivage. Comment toutes les troupes de Pharaon ont-elles donc pu être submergées par la marée, sans qu'il s'en soit sauvé un seul homme, ni de la cavalerie ni de l'infanterie ? Le fait, en général, est impossible et incroyable; à plus forte raison, dans le cas dont il s'agit. Pourquoi ? parce que que la mer, à l'extrémité du golfe, n'ayant que deux lieues d'un bord à l'autre, et la mer ne se retirant tout au plus qu'à une lieue de bord, il s'ensuit que la grève à sec n'a qu'une lieue de long, et deux lieues de large. Qu'on fasse à présent marcher comme l'on voudra, dans cet espace, deux cent cinquante mille hommes, je défie qu'on ne conçoive pas qu'une grande partie de l'armée n'étoit pas éloignée d'un des trois bords de la mer, par conséquent à portée de se sauver à terre, malgré le peu de temps qu'on suppose trés-faussement que la mer met à monter en cet endroit.

Quoique les catholiques qui ont embrassé cette opinion du passage des Israélites par le moyen du flux et reflux de la mer aient un motif bien différent de celui des libertins et des hérétiques, ils ont cependant les mêmes principes, et je ne crois pas même qu'ils puissent en avoir d'autres; par conséquent je serois en droit de leur dire que je n'ai point d'autre réponse à leur faire que celle que j'ai faite aux hérétiques. Mais sûr que je suis de leur foi et de leur respect pour la parole de Dieu, j'ai une réponse à leur faire à eux en particulier, à laquelle ils n'ont rien à répliquer; savoir, que l'Écriture sainte dit le contraire clairement, formellement, non-seulement une fois, mais

autant de fois qu'elle fait mention de ce passage miraculeux.

Car, vouloir éluder la force des expressions du texte sacré par des sens détournés et imaginaires, c'est aimer à se tromper soi-même; c'est vouloir agir contre ses propres lumières; c'est se plaire à dire des choses que l'on rejette au fond du cœur. Ont-ils jamais cru sincèrement, par exemple, que la mer qui servoit aux Israélites comme d'un mur à droite et à gauche (1), n'étoit autre chose que la mer qui se retiroit? Non, sans doute, ils ne l'ont point cru sincèrement; et quand ils parleront de bonne foi, ils avoueront qu'ils ont bien senti qu'ils avoient l'Écriture sainte contre leur système.

Au reste, c'est à la honte de notre siècle que je me suis cru obligé de m'étendre si au long sur cette matière, et d'établir par tant de preuves la vérité du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge: miracle si éclatant, si authentique, si public et si répandu dans l'univers, que Diodore dit que les nations les plus barbares et les plus éloignées en avoient entendu parler et le croyoient (2).

Si une fois on en venoit à révoquer en doute ce miracle, et à faire voir, même par des raisons apparentes, qu'il a pu être fait naturellement et par des causes physiques, ne pourroit-on pas nier hardiment qu'il y ait eu aucun miracle depuis le commencement du monde? auroit-on tort de s'élever contre certains auteurs, qui, en donnant au public les *Vies des saints*, ont supprimé les miracles que les saints ont faits, ou qui n'en ont rapporté que de peu autorisés, pour les combattre et pour les réduire à des effets purement naturels, mais extraordinaires.

Je souhaiterois que votre révérence voulût bien me faire l'honneur de me mander les difficultés qu'on lui proposera contre mon système. Je suis homme à écouter tout le monde avec docilité, surtout ceux qui n'appuieront leurs raisonnemens que sur l'autorité de l'Écriture sainte, ou sur une connoissance parfaite de la Basse-Égypte. Parmi ce grand nombre de doctes qui sont à Paris, il n'est pas possible qu'il ne s'y en trouve quelqu'un qui ait une connoissance parfaite de la situation des lieux dont j'ai parlé; soit parce qu'il aura voyagé en ce pays-ci, ou parce qu'il aura consulté des gens qui auront fait ce voyage. Pour les autres, qui n'auront ni l'un ni l'autre de ces deux secours, ils ont beau avoir une profonde érudition et beaucoup de lecture, ils peuvent dire qu'ils parlent d'un pays qui leur est inconnu; et leurs objections porteront toujours à faux.

(1) *Et aquæ eis erant quasi pro muro à dextris et à sinistris.* — Exod. cap. 14, vers. 29.

Ayant les eaux à droite et à gauche, qui leur tenoient lieu comme d'un mur.

(2) *Apud Ichthyophagos illorum brevium accolas vetustissima est traditio, totam sinûs regionem, quæ viridis videtur, ingenti quodam refluxu dessicatam fuisse, mari in opposita littora refuso, et terram detectam usque ad fundum maris; per gravem denuò æstum undam pristino alveo restitutam esse.* — Diod. lib. 3, num. 40.

Les Ichthyophages*, peuples de ces contrées-là, ont de tout temps cette tradition, savoir: que cette partie du golfe qui paroît verte par la multitude de joncs qui y croissent, se trouva à sec, les eaux de la mer s'étant retirées de part en part, de telle manière que le fond même de la mer étoit entièrement découvert, et qu'ensuite par un mouvement contraire, les flots s'étoient réunis et avoient repris leur cours ordinaire.

* *Ichtyophages*, mangeurs de poissons.—*Ixdro*, peuples le long du golfe Arabique.

LETTRE DU P. SICARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE EN ÉGYPTE.

A MONSIEUR ***.

Différentes pêches qui se font en Égypte.

Monsieur,

Quelque envie que j'aie d'exécuter vos ordres, je ne sais s'il sera de mon pouvoir de faire entièrement ce que vous désirez de moi. L'Égypte, dites-vous, a la mer Méditerranée au nord, la mer Rouge à l'est; elle est coupée par le Nil; elle a une infinité de lacs d'une étendue prodigieuse. Vous avez lu dans plusieurs auteurs qu'il y a des peuples entiers dans la Basse-Égypte qui ne vivent que de poisson: ainsi vous ne doutez point que le poisson ne soit en Égypte en plus grande abondance qu'en tout autre pays de la terre; sur quoi vous me faites deux questions; savoir: quel est le commerce de poisson que font les Égyptiens, tant en Égypte que hors de l'Égypte, et quelles sont les denrées qu'ils en tirent des pays étran-

gers ? Outre cela, quelles sont les espèces de poissons que l'on pêche, soit dans le Nil, soit dans les lacs ?

Le premier article m'est fort inconnu, et un pareil détail ne convient guère à un missionnaire, ni à un homme de ma profession. Tout ce que j'ai pu faire a été d'interroger sur cela les plus fameux et les plus habiles négocians du grand Caire [1] et de quelques autres villes d'Égypte. Ce n'est donc que sur leur rapport que j'ai l'honneur de vous dire que ce sont uniquement les négocians de Damiette et de Rosette, qui transportent sur les côtes de la Syrie la saline qui sort d'Égypte, et que ce sont les seuls riverains des lacs de Manzalé, de Brullos et de la Beheiré qui fournissent la saline qui est transportée hors du royaume ; les riverains des autres lacs ne vendent que du poisson frais qu'ils débitent sur les lieux.

Je conçois qu'une idée aussi générale que celle-là, du commerce que fait l'Égypte du poisson salé, ne vous donneroit pas beaucoup de lumières pour le dessein que vous avez ; je vais donc m'étendre plus au long sur certaines particularités qui ont rapport à cela : je les connois par moi-même, et elles vous mettront en partie au fait, ou du moins elles vous seront de quelque utilité pour éclaircir cette matière. Je commence par les trois lacs dont on tire tout le poisson que l'on sale et que l'on fume : au reste, ce que je dirai de l'un, vous pouvez le dire des autres, à proportion de leur grandeur.

Le lac de Brullos a quinze à dix-huit lieues de longueur, et quatre à cinq lieues de largeur. Il est situé entre Damiette et Rosette.

Le lac de Beheiré n'a tout au plus que sept lieues de tour, et est situé entre Rosette et Alexandrie.

Le lac de Manzalé commence à l'est, à demie-lieue de Damiette, autrefois Thamiathis, et finit au château de Tiné, anciennement Peluse. Il a vingt-deux lieues de long à l'est-ouest, et cinq à six lieues de large au nord-sud. Le fond en est bourbeux et plein d'herbes : il n'y a que quatre pieds d'eau ou environ en quelque endroit que ce soit, et il n'est séparé de la mer que par une langue de sable, qui a tout au plus une lieue de large.

Cela n'empêche pas que ce lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au nord par trois embouchures ; savoir, par celle de Thiné, qui est la plus orientale, nommée autrefois l'Embouchure du Nil Pélusiaque ; par Eummefurrége, autrefois nommé la Tanitique, et par Dibé ou Pesquière, autrefois Mendésie.

Outre cette communication avec la mer, le Nil tombe dans ce lac par plusieurs canaux au sud ; c'est ce qui fait que, pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire pendant l'automne, qui est le temps de l'accroissement du Nil, les eaux du lac Manzalé sont douces, au lieu que dans les autres neuf mois de l'année elles sont salées et approchantes de celles de la mer. Ce qui n'est pas surprenant, car alors les canaux du Nil sont ou à sec, ou si peu remplis d'eau, qu'à peine en coule-t-il dans ce lac.

Tout le monde n'a pas le droit de pêcher : ce droit est affermé, l'on compte deux mille pêcheurs. Chaque pêcheur paie par an cinq cents medins, c'est-à-dire près de quarante francs. L'Aga du lac retire cette somme, et en rend compte au bacha du Caire. Ce n'est pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que salée, appartient au fisc, ou trésor royal. L'on paie pour le reste certains droits de douane, de sorte que le tout monte à quatre-vingts bourses

[1] Deux causes principales font du Caire le siége d'un grand commerce : la première est la réunion de toutes les consommations dans l'enceinte de cette ville où tous les grands propriétaires, c'est-à-dire les Mameloucks et les gens de loi sont rassemblés ; ils y attirent leurs revenus sans en rien rendre au pays qui les fournit. La seconde est sa position qui en fait un lieu de passage, un centre de circulation, dont les rameaux s'étendent par la mer Rouge, dans l'Arabie et dans l'Inde; par le Nil, dans l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique; et par la Méditerranée, dans l'Europe et l'empire turc.

On compte au Caire un nombre infini de bazars et environ 12 à 1,300 *okels* ou grandes cours entourées de magasins. L'industrie a pris, depuis l'expédition françoise, une extension considérable. Les cuirs brodés, la passementerie, la parfumerie, les teintures, y sont très-bien fabriqués. Le Caire est par la voie de Boulaq l'entrepôt général entre Alexandrie et la Haute-Égypte. C'est là que viennent toutes les marchandises, non-seulement de l'intérieur, mais aussi de la Barbarie, de la Syrie, de Cachemire et des Indes.

Les articles d'exportation sont principalement les cotons en laine, les plumes d'autruche, le café, le cachou, le kermès, l'ambre, l'encens, la myrrhe, le benjoin, l'aloès et une multitude d'autres denrées ; on y vend les châles de Cachemire et les toiles de l'Inde, de la Mecque et de la Syrie. La France a des relations très-considérables avec le Caire par la voie de Marseille.

par an ; par conséquent le seul lac de Manzalé produit par an quarante mille écus au grand-seigneur.

J'ai été surpris de voir la quantité de bateaux qui sont employés continuellement à la pêche sur le lac Manzalé ; l'on en compte jusqu'à mille. La vérité est que ces bateaux sont peu de chose ; ils ont tout au plus quatre brasses de long et une brasse de large. Ils sont plus plats par-dessous, et pointus par la poupe et par la proue.

La manière de pêcher est particulière et assez divertissante. Les pêcheurs entourent d'une seine, ou long filet, des enceintes de joncs, qu'ils ont plantés dans le lac, pour engager et retenir le poisson. Ces enceintes se nomment gabés. Chaque pêcheur est propriétaire d'un ou plusieurs de ces gabés. Ce sont autant de divers domaines, dans lesquels tout autre que le propriétaire n'oseroit aller pêcher.

Quelquefois ils se contentent de pêcher avec un filet rond ; alors, avant que de se servir du filet, ils jettent dans l'eau, à dix pas d'eux, une corde longue de deux brasses, qui a à un bout une grosse pierre propre à aller au fond, et à l'autre un morceau de bois qui surnage ; ils le couvrent ensuite de leur filet. Le poisson qui s'est rassemblé vers la pierre, comme à une proie qu'il cherche à dévorer, se trouve pris dans le filet.

Vous remarquerez que le lac Manzalé est rempli de petites îles couvertes de roseaux, de joncs et de broussailles. Or, c'est dans ces îles que les pêcheurs portent leur pêche lorsqu'ils veulent habiller, saler et boucanner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à Damiette, ou aux villes et villages qui sont aux environs du lac.

Ces îles, dont je viens de vous parler, vous enchanteroient par la multitude d'oiseaux différens, et d'une beauté surprenante, qui n'en sortent que pour voler d'une île à l'autre. Le pelican, la poule de riz, la macreuse, la poule d'eau, l'oie du Nil à plumes dorées, le canard commun, le canard à tête verte, la sarcelle, l'ibis noir, l'ibis blanc et noir, le cormoran gris-blanc, le cormoran blanc à bec rouge, le chevalier, le plongeon, la grue, entre autres oiseaux, y sont à milliers.

Il y a un article dans votre mémoire qui ne m'occupera pas beaucoup, et je n'ai point à craindre de ne me pas expliquer clairement, je veux dire les vêtemens des pêcheurs. Ils sont tous, et en même temps, en simple caleçon, et ont le reste du corps absolument nu, ce que j'attribue à la chaleur du climat, qui est excessive.

Il n'y a pas, dans les lacs Manzalé, de Brullos, de Beheiré, une si grande quantité de poissons de différentes espèces que vous pourriez vous l'imaginer. J'ai examiné la chose de près, et j'ai fait sur cela toutes les perquisitions possibles. Après bien des recherches, j'ai trouvé que le tout se réduisoit à sept ou huit sortes de poissons ; savoir, le queiage, le sourd, le jamal, le geran, le noqt, le karous, le bouri, autrement le muge, et le dauphin.

Le queiage, qui est, sans contredit, le meilleur poisson du lac, est de la grosseur d'une alose, et est vert sous le museau. Le sourd et le jamal sont beaucoup plus gros que le queiage et sont d'excellens poissons. Le geran, le karous, le noqt, qui a cela de particulier qu'il est picoté, peuvent passer pour de bons poissons, ayant ce goût exquis et fin, que donnent naturellement les eaux du lac Manzalé à tout le poisson qu'on y pêche. Les dauphins sont des poissons si communs et si connus, que si je vous en parle, c'est parce qu'il y en a une si grande abondance qu'on pourroit bien dire qu'ils y fourmillent, surtout vers les embouchures qui communiquent à la mer. Le bouri, néanmoins, est encore en plus grand nombre que le dauphin. C'est le poisson dominant du lac, et la quantité en est si prodigieuse qu'on a peine à le croire.

On sale le bouri, tant mâle que femelle, et on le fait sécher ou au soleil ou à la fumée, avec cette différence qu'on vend quelquefois du bouri mâle frais, mais jamais du bouri femelle, parce qu'aussitôt qu'on a pêché on en lève la boutargue ; ainsi il n'est plus temps de l'exposer en vente, et on est obligé de le saler.

On sale aussi le queiage. Ce sont donc là les deux sortes de poissons dont les Égyptiens font proprement leur commerce de poisson salé, aussi bien que de la boutargue. Ils portent l'un et l'autre dans la Syrie, en Chypre, à Constantinople, et ils en fournissent toute l'Égypte en si grande abondance, que les marchands européens qui voudroient apporter ici du thon, de l'esturgeon ou autre poisson salé, pourroient s'assurer qu'ils n'en auroient pas le débit.

Je ne connois en Égypte de poisson salé apporté des pays étranger que le caviar, qui vient de la mer Noire. On le vend aux négocians de Damiette et de Rosette argent comptant, et non pas en échange.

Vous concevez par-là qu'ils entendent fort peu le commerce, et qu'ils n'en tirent pas un grand profit. En effet, je ne sache pas qu'ils apportent d'autres marchandises de Chypre que du carrouge, du laudanum et du vin; de Syrie, du coton et du tabac; de l'Archipel, des éponges. Mais par la mer Rouge, les autres négocians ont de l'encens, du café et des étoffes des Indes.

Il ne tiendroit qu'à eux de faire par la même mer un grand commerce de perles, et souvent on le leur a proposé. Cela n'est pas de leur goût, et s'ils en font venir, c'est en petite quantité, et ce n'est même que de la semence de perles. Quand les Européens apportent de l'ambre jaune et du corail, ils n'achètent ces marchandises que pour les porter au Caire, et de là dans l'Iémen et en Éthiopie. En un mot, il seroit très-difficile de marquer de quelle sorte de marchandises nos négocians pourroient faire quelque commerce considérable avec les Égyptiens, surtout avec ceux de Damiette et de Rosette. Leur vie frugale et leur éloignement de tout luxe font qu'ils n'ont besoin de rien.

Voilà ce qui regarde le poisson salé, dont l'Egypte fait un commerce réglé.

Le poisson frais est très-commun, et ceux qui demeurent aux environs des lacs en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat est cause qu'on ne peut le transporter, comme on fait en France, aux villes un peu éloignées. Il seroit gâté et puant avant d'arriver. Le Caire, par exemple, qui est une si belle ville, si marchande et si peuplée, ne tire aucun secours de tant de pêches que l'on fait dans les lacs Manzalé, de Brullos, de Beheiré, de la Mareste, de la Corne, Mœris, Cheib, et dans les deux mers, la mer Rouge et la Méditerranée. Les habitans de cette grande ville par la même raison ne voient jamais de marée, et ils ne mangent de poisson frais que celui qu'on pêche dans le Nil; par conséquent que d'un poisson qui, en général, n'est ni de bon goût ni d'une bonne qualité. Le Nil a dans son lit beaucoup de limon : les poissons s'en nourrissent et en conservent l'odeur, entre autres le bolti, qui est une espèce de carpe, le bouri, le bayad, le chalbé, le ray, le chilon, le lebis, l'alose, qui sont les principaux poissons du Nil, en sont si infectés, que tout autre que le peuple du Caire n'en mangeroit pas.

Les riches du Caire ont de quoi se consoler : le Nil leur fournit quatre espèces de poissons d'un goût exquis, d'une bonté si grande, que les Égyptiens anciennement leur ont élevé des temples et ont bâti des villes de leur nom. Ces quatre espèces sont la variole, le quechoué, le bunni et la quarmoud.

La variole, que les Arabes nomment quecher ou latès, est d'une grosseur prodigieuse, et pèse jusqu'à cent et deux cents livres. Vous la connoîtrez mieux sous le nom de *Latoé*, dont les auteurs font si souvent mention.

Le quechoué est de la grandeur d'une alose, et a un museau fort pointu. C'est l'oxirinchus des anciens.

Le bunni est assez gros, et j'en ai vu de vingt et trente livres pesant. On ne peut s'y méprendre, et on connoît à sa figure qu'il est le lepidotus si vanté par les anciens Égyptiens.

Le quarmoud, connu dans les auteurs sous le nom de *réauob*, est noir, et un des poissons les plus voraces qu'il y ait : on en trouve d'aussi gros et d'aussi pesant que le bunni.

Deux choses augmentent fort l'avantage que les habitans du Caire tirent de cette pêche. La première est que ce ne sont point là de ces poissons passagers que l'on n'a qu'en certains temps : pendant le cours de l'année, on en trouve en abondance dans le Nil. La seconde est que la pêche en est facile. Quelque gros que soit le quecher et le bunni, on les prend avec un simple filet, et tendu de la même manière que l'on fait en France.

Il ne tiendroit qu'aux Égyptiens de faire une autre sorte de profit, que nous ne négligerions assurément pas; savoir, de prendre des oiseaux de mer et de rivière, comme sont les macreuses, les plongeons, et autres semblables animaux, dont le Nil est souvent couvert. Mais les pêcheurs, tant du Nil que des lacs Manzalé et de Brullos, s'attachent uniquement à prendre des macreuses. Pour cela le pêcheur pendant la nuit se met dans l'eau jusqu'au col, ayant la tête couverte d'un bonnet noir; il s'approche doucement et sans bruit des macreuses, et lorsqu'il en est proche il jette sur elles son filet.

Mon dessein étoit d'en finir et d'en demeurer là et de finir ma lettre, qui n'est déjà que trop

longue, d'autant plus que je ne vous dirai rien davantage sur la pêche que l'on fait tant en Égypte que dans le Nil en particulier.

Mais j'ai fait réflexion que les oiseaux et les monstres, qui sont comme propres au Nil, et dont les Européens n'ont point assez de connoissance, méritent bien que je vous en fasse un article séparé; vous m'en saurez gré, et je suis surpris que vous ne m'ayez pas vous-même interrogé sur ce point. Cependant, pour ne pas vous ennuyer par le récit de choses qui ne sont peut-être pas de votre goût, ou du moins que vous ne regardez que comme de simples curiosités, auxquelles vous ne prenez nul intérêt, je ne vous en ferai le détail qu'en général et en peu de mots.

L'on voit sur le Nil deux sortes d'oiseaux, et en si grande multitude, que cela est surprenant. Les uns sont communs et connus en Europe; savoir, le flaman, le chevalier, le courlis, le courlis à bec recourbé en haut, le héron, le héron à bec sans spatule, le pélican, la grue, la bécassine, le pluvier, le béchor, la sarcelle, le canard à tête verte, la macreuse, le cormoran, le plongeon; plusieurs de ces oiseaux, comme vous voyez, sont bons à manger, et l'on devroit ici aller à la chasse et en tuer. Mais les Égyptiens ne chassent point, et au Caire les paysans n'apportent que des canards et des sarcelles, qu'ils prennent au lacet. Ils y sont fort adroits: aussi les marchés sont-ils pour l'ordinaire remplis de ces deux sortes de gibier. Ils prennent de la même manière le pélican. Les autres oiseaux ont beau multiplier à l'infini, ils n'en tuent ni n'en prennent point

L'ibis, l'oie à plumage doré, la poule de riz ou poule de Damiette, le saqsaq, connu autrefois sous le nom de trochilus, sont ce que j'appelle proprement les oiseaux du Nil. Car s'il y en a autre part, par exemple, sur le lac Manzalé, c'est parce qu'ils y sont venus du Nil, et que la communication qu'il y a de l'un à l'autre par le moyen des canaux les y a attirés.

Je ne connois dans le Nil que les hippopotames et les crocodiles, qui puissent être appelés monstres marins, et je ne sais où certains faiseurs de voyages ont trouvé ces différens monstres marins, dont ils prétendent que le Nil est rempli. Apparemment que c'étoit pour embellir leurs relations, et pour attendrir leurs lecteurs par le récit fabuleux des dangers qu'ils ont courus.

Les hippopotames, ou chevaux marins, sont très-communs dans la Haute-Égypte, surtout vers les cataractes. A peine en paroît-il, soit aux environs du Caire, soit dans toute la Basse-Égypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, et rarement on en voit deux ensemble. Ils sont si défians, et ils s'échappent avec tant de vitesse de ceux qui les poursuivent, que personne ne songe à aller à cette chasse, et ne tente d'en prendre ou par adresse ou autrement. Ce n'est néanmoins pas une chose impossible, puisque les empereurs romains en ont fait paroître dans les jeux séculaires qu'ils donnoient au peuple romain.

Il n'en est pas de même des crocodiles. On les prend de deux manières : la première est toute simple; on prend la fressure d'une vache ou d'un buffle, ou de quelque autre animal : au milieu de cet appât on met une croc; on l'attache ensuite à une grande corde, dont un bout est amarré à terre; on jette dans le Nil l'autre bout, auquel est attaché la fressure. Comme elle flotte sur l'eau, le crocodile se jette dessus et gobe l'hameçon; alors le pêcheur tire sa corde, amène le crocodile jusqu'au bord, où les Arabes, qui sont stylés à cela, l'assomment.

L'autre manière est plus dangereuse; on épie le crocodile lorsqu'il est à terre et qu'il dort étendu le long de quelque butte de sable; un homme se coule doucement derrière la butte, et dès qu'il est à portée de l'animal, il lui darde sous l'aisselle ou sous le ventre un épieu, qui est armé d'un crampon qui tient à une longue corde. Le crocodile blessé court se plonger dans le Nil et entraîne avec lui l'épieu. Le pêcheur le suit, se saisit de la corde, la tire, et amène le monstre marin sur le rivage, où il le tue. La pêche du marsouin a quelque chose qui approche de cette manière de prendre le crocodile.

La chair du crocodile est blanche, grasse, et est un mets exquis quand l'animal est jeune. Les Arabes du Saïd en sont friands et l'aiment avec passion.

Les femelles ne font jamais leurs œufs que sur le sable. Chose bien singulière, c'est que leurs petits ne sont pas sitôt éclos, qu'ils ont la force de courir à toutes jambes vers le Nil La mère n'a pas besoin de les défendre et de prendre garde qu'on ne les lui enlève.

Les crocodiles croissent assez vite, et ils ont ordinairement vingt à vingt-cinq pieds de long.

Je ne vous déciderai pas combien de temps ils vivent, je sais que Plutarque ne leur donne que quarante ans de vie; mais, d'un autre côté, j'entends dire à nos Arabes, qui sont croyables en cela par les connoissances journalières qu'ils en ont, qu'il y a des crocodiles qui vivent jusqu'à cent ans.

Je suis, etc.

LETTRE DU PÈRE ***,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN SYRIE ET EN ÉGYPTE,

AU P. FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Sur la mort du P. Sicard.

MON RÉVEREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous ne doutons pas que vous ne preniez autant de part à notre douleur, que nous en prenons à celle que vous aurez en ouvrant nos lettres par lesquelles vous apprendrez la perte que nos missions viennent de faire du père Claude Sicard.

La peste, qui désole présentement cet empire, s'est d'abord vivement allumée au grand Caire. Notre missionnaire, le père Sicard, continuellement occupé des œuvres de charité, a saintement fini ses jours dans l'exercice de cette excellente vertu, de la manière dont je vais vous l'exposer.

Le Seigneur, qui avoit destiné le père Sicard à la vie évangélique, l'avoit appelé à nos missions en Syrie, après avoir enseigné les humanités dans la province de Lyon, et y avoir achevé ses études de théologie.

Pour remplir heureusement les desseins que Dieu avoit sur lui, la Providence divine lui avoit donné les qualités du corps et de l'âme nécessaires aux fonctions évangéliques. Sa santé, très-robuste, avoit été jusqu'à présent à l'épreuve de tout ce qu'il avoit eu à souffrir de la faim, de la soif, des veilles, dans un climat brûlant, où ses missions l'obligeoient de marcher continuellement. Mais pour ne parler que des qualités de son âme, elles étoient un don précieux de Dieu.

Son zèle pour procurer sa gloire et le salut des peuples, qui composent ici différentes nations et différentes sectes, étoit vif et ardent; mais il savoit le tempérer par une douce condescendance pour ceux qu'il espéroit gagner à Dieu avec sa grâce et avec patience.

Son courage étoit au-dessus des contradictions les plus affligeantes et des persécutions les plus obstinées. Nous l'entendions souvent dire que lorsque l'on ne cherchoit que Dieu, ou l'on venoit à bout de tout, ou qu'en tout cas l'on étoit sûr de faire la volonté divine. Grande source de consolation pour un missionnaire!

Sa charité pour instruire les enfans et les ignorans, et pour assister les pauvres malades, étoit sans bornes : mais sa patience pour souffrir tout et ne se rebuter de rien, étoit héroïque.

Il quitta la France pour venir en Syrie, et il y arriva au mois de décembre 1706. Ceux qui firent avec lui le voyage par mer conçurent dès-lors une haute idée de notre missionnaire; ils l'annoncèrent à toute la ville d'Alep, où il fit sa première demeure. Ils racontoient volontiers tous les fruits de ses instructions et de ses conversations avec l'équipage du vaisseau; les grands exemples qu'il leur avoit donnés de charité, de patience, d'humilité et de mortification.

Notre nouveau missionnaire ne se fut pas plus tôt remis des fatigues de son voyage, qu'il ne songea qu'à se mettre en état de commencer les œuvres de sa mission.

Il comprit d'abord que l'étude de la langue arabe devoit faire sa première et sa plus importante occupation. Il s'y appliqua totalement. Comme il y trouva plus de facilité qu'il ne se l'étoit imaginé, il en sut en peu de temps suffisamment pour entendre et pour parler cette langue. Mais, pour s'en servir avec fruit, il étudia en même temps le caractère des peuples qu'il auroit à cultiver. Il sut que parmi les schismatiques et les hérétiques du pays il y en avoit qui passoient pour savans, et qui se donnoient pour tels, et que d'autres au contraire étoient gens grossiers et ignorans, tels qu'il y en a dans toutes les nations.

Pour se rendre utile aux premiers, il avoit composé deux petits livres en arabe, où il avoit ramassé toutes les erreurs des schismatiques et des hérétiques, et les mauvaises raisons avec lesquelles ils prétendoient se bien défendre contre les catholiques. Comme il avoit

l'esprit mathématicien, il avoit arrangé par ordre géométrique les autorités tirées des saintes Écritures et des saints pères de l'Église, et tous les argumens que la théologie enseigne pour conclure contre le dogme hérétique et pour établir solidement les vérités catholiques.

Avec ces armes en main, il cherchoit les occasions de lier conversation avec ces prétendus docteurs de chaque secte. Lorsqu'il se trouvoit avec eux, il leur donnoit lieu d'avancer leurs mauvaises interprétations des saintes Écritures et des saints pères leur laissant dire tout ce qu'ils vouloient. Mais lorsqu'ils étoient au bout de toute leur science, alors il leur présentoit les deux petits livres arabes, il leur en donnoit l'explication. Cette explication étoit une réfutation si nette et si sensible de ce qu'ils venoient d'avancer, que ceux qui étoient de bonne foi se rendoient à la vérité et se mettoient au nombre de ses disciples.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que les hommes, soit par orgueil, soit par entêtement, aiment mieux résister à la vérité que d'avouer qu'ils ont été dans l'erreur, cette raison détermina le pére Sicard à aller plus souvent et plus volontiers chercher des familles obscures, qui, faute d'instruction, vivoient dans l'ignorance des devoirs de chrétiens et de nos saints mystères.

A l'extrémité d'Alep il y a un long faubourg, dans lequel on compte au moins dix mille chrétiens. Ces chrétiens ne savent, à proprement parler, ce qu'ils sont. Ils se font cependant l'honneur de se dire chrétiens; mais ils ignorent ce que c'est que d'être catholiques. Leurs curés schismatiques ont grand soin de les laisser dans leur ignorance; mais ils leur inspirent, pour leur intérêt personnel, beaucoup d'aversion et de mépris de l'église romaine, et surtout des missionnaires.

Le père Sicard entreprit d'instruire ce peuple grossier et ignorant, il partoit dés le matin après sa messe, et arrivé qu'il étoit dans le faubourg, il assembloit les enfans pour leur faire le catéchisme: il se les attiroit par de petites récompenses; il alloit ensuite visiter les malades, et leur faisoit part des remédes que le roi a la bonté d'envoyer aux missionnaires. A la faveur de ces remédes, il leur faisoit de salutaires instructions.

Ces bonnes œuvres ne se faisoient pas sans contradiction de la part des plus zélés schismatiques; il fut même souvent insulté et frappé. Mais notre missionnaire, sans s'en émouvoir, leur disoit que leurs mauvais traitemens ne l'empêcheroient pas de revenir chaque jour, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de les retirer du chemin de perdition où ils marchoient, et les faire entrer dans le chemin du salut.

Il revenoit en effet dès le lendemain; il alloit dans les maisons où il étoit plus favorablement reçu; il y assembloit les familles les mieux disposées; il leur parloit avec tant d'onction qu'elles étoient touchées de ses paroles. Son auditoire croissoit chaque jour. Ses occupations vinrent enfin si grandes et si continuelles, qu'il fut obligé de partager, avec le père de Maucolot, l'un de nos missionnaires d'Alep, l'ouvrage qu'un seul homme ne pouvoit plus soutenir.

C'est à ces deux missionnaires, dont Dieu bénissoit si visiblement les paroles, que ce grand faubourg est redevable et de son accroissement dans la foi catholique, et de l'établissement de la florissante mission que nous y conservons.

Le père Sicard y travailloit assidûment, lorsque la mission du Caire venant de perdre son supérieur, on jugea à propos d'y envoyer le pére Sicard pour la gouverner.

Elle devoit son établissement à la piété et au zèle de Louis XIV pour la propagation de notre sainte foi. Ce grand et religieux prince avoit jugé cette mission digne de sa protection royale.

L'ordre du supérieur ne fut pas plus tôt intimé au père Sicard, que, sans écouter l'attachement qu'il devoit naturellement avoir pour la mission qu'il avoit établie avec tant de peine et de fruit dans le faubourg d'Alep, il sacrifia son inclination, et partit pour se rendre en cette capitale de l'Égypte.

Il s'agissoit d'y travailler à la conversion des Cophtes, qui sont Égyptiens jacobites[1]. Pour juger des difficultés que le père Sicard devoit trouver à leur conversion, il suffit de rapporter ici ce qu'il nous en écrivit il y a quelques années, après avoir vécu et conversé quelque temps avec eux. « Jusqu'à présent, nous mandoit-il, quelques moyens que j'aie employés pour gagner les Cophtes, ces moyens

[1] Le mémoire qui est à la fin de cette lettre expliquera l'origine et les erreurs des Cophtes.

m'ont tous été inutiles ; et ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît, car il faut commencer par les faire hommes, devant que d'entreprendre de les faire bons chrétiens. C'est en effet une nation qui semble faire profession d'ignorance et de grossièreté. Leurs prêtres n'en savent guère plus que le peuple; tous n'ont qu'une idée grossière de la religion chrétienne, dont ils font cependant profession. Quelques cérémonies, souvent superstitieuses, et quelques imaginations au sujet de nos saints mystères, leur tiennent lieu de religion ; mais ils y sont si fortement attachés, que sitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on veut les combattre ils ne veulent plus vous écouter. »

Le père Sicard, aprés avoir employé quelque temps à étudier leur génie, leurs mœurs, et leur manière de penser sur la religion et ses observances, commença sa mission par la visite des Cophtes, qui habitent le long du Nil. Il ne chercha d'abord qu'à se concilier leur bienveillance par toute l'industrie que donne la charité et le zèle du salut des âmes. Il s'accommodoit à leur manière de vivre; comme eux, n'usant que de légumes. Il étoit toujours prêt à leur rendre service, même dans leurs maladies.

Plusieurs années se passérent sans aucune récolte du grain que le père Sicard jetoit dans cette terre remplie de ronces et d'épines. Bien au contraire, plusieurs rebuts et mauvais traitemens furent souvent la moisson qu'il en retira.

Mais pendant tout ce temps-là *le bon grain pourrissoit en terre ;* et enfin, au bout de huit ou neuf ans, il commença à germer dans la maison d'un mechaber, c'est-à-dire d'un des receveurs des deniers publics. Cet homme, éclairé de Dieu, ayant embrassé de bonne foi la religion catholique, voulut accompagner lui-même le père Sicard dans les bourgs et villàges de sa recette.

La considération que les Cophtes avoient pour leur mechaber, et celle que ce receveur témoignoit avoir pour le père Sicard, engagèrent les peuples à l'écouter tranquillement. Et voilà quel fut le commencement des conversions que ce père a faites en Égypte, continuant ses missions, soit le long du Nil, depuis son embouchure dans la Méditerranée jusqu'aux cataractes, soit dans la Haute et Basse-Thébaïde, et dans des lieux encore plus reculés, où aucun missionnaire que l'on connoisse n'avoit jamais pénétré. Les lettres du père Sicard, imprimées dans les Mémoires de nos missions du Levant, rendent compte des fruits de ses excursions évangéliques.

Nous devons ajouter ici, mon révérend pére, qu'à toutes ses vertus, qui nous le rendoient le modèle parfait d'un missionnaire de notre compagnie, il joignoit une littérature et une érudition peu communes. Il l'avoit apportée de la province de Lyon, dans laquelle il avoit passé ses premières années dans la compagnie. Comme il avoit d'ailleurs un goût singulier pour les belles-lettres, et un juste discernement pour en faire un bon usage, il avoit pris soin de recueillir, depuis plusieurs années, ce qui lui avoit paru digne d'être remarqué dans ces monumens de l'antiquité que l'Égypte a conservés jusqu'à présent.

Vous avez reçu, mon révérend pére, ses premières observations, et vous les avez jugées dignes d'être imprimées. Vous nous avez même fait l'honneur de nous mander qu'elles avoient eu l'approbation des personnes les plus capables d'en bien juger, et que ces personnes en désiroient la continuation.

En effet, vous envoyâtes au père Sicard l'ordre de feu monseigneur le duc d'Orléans, alors régent du royaume, pour faire une recherche exacte des anciens monumens qu'il trouveroit en Égypte, et pour en faire dresser des plans par le dessinateur qu'on devoit lui envoyer : ce fut pour obéir à des ordres si respectables que le père Sicard, sans interrompre ses occupations de missionnaire, prit son temps pour mettre par ordre les découvertes qu'il avoit déjà faites, et pour en faire de nouvelles. Il crut devoir encore examiner plus soigneusement celles qu'il avoit déjà observées. Pour cet effet, il se dressa un itinéraire des missions qu'il avoit à faire. Il fit cet itinéraire de manière qu'il pût se transporter aisément dans les lieux qu'il vouloit observer de plus près. Tels furent ses voyages à Thèbes, au Delta, à la mer Rouge, au mont Sinaï, aux cataractes. C'est après ses observations sur ses découvertes qu'il a composé son ouvrage de l'Égypte ancienne et moderne, avec des cartes géographiques et des figures de plusieurs monumens antiques qui y doivent être dessinées. Il a eu l'honneur de vous en envoyer le plan, divisé en autant de chapitres qu'il a eu de différens sujets à traiter.

Au reste, le père Sicard a l'avantage de ne rien avancer dans son ouvrage, qu'il n'ait vu, comme l'on dit, de ses propres yeux.

Il revenoit de la Haute-Égypte où il étoit allé, dans le dessein d'y examiner quelques antiquités dont on lui avoit parlé, lorsqu'il apprit que le feu de la peste s'allumoit de plus en plus au grand Caire. Il crut qu'il étoit de son premier devoir de courir au secours des catholiques; il ne fut pas plus tôt arrivé en cette ville, qu'après avoir offert à Dieu le sacrifice de sa vie, il se livra au service des pestiférés. Plusieurs expirèrent entre ses bras. Il sut que le supérieur de Terre-Sainte, religieux de Saint-François, étoit attaqué de ce venin mortel. Il alla aussitôt le visiter pour lui offrir ses services; il en revint lui-même frappé, il combattit contre ce mal pendant deux jours, continuant ses assiduités auprès des malades. Il fallut enfin se rendre à la violence du mal. Le pressentiment qu'il eut de sa mort lui fit demander les derniers sacremens: il les reçut avec les saintes dispositions qu'une vie consacrée et employée uniquement au service de Dieu et du prochain lui avoit obtenues de la miséricorde divine. Après cinq jours de maladie, il nous fut enlevé, le 12 du mois d'avril dernier.

La part que les fidèles et infidèles nous ont témoigné prendre à notre perte, est une preuve peu commune de l'estime, de la considération et de l'affection qu'ils avoient pour le père Sicard. Les anciens catholiques et les nouveaux qui ont reçu ses instructions, le pleurent comme leur père, et l'appeloient leur apôtre. Pour nous, qui avons eu l'honneur et la consolation de le posséder dans nos missions l'espace de vingt ans, nous le regrettons, n'ayant plus devant les yeux ce cher missionnaire, qui nous a donné de rares exemples des plus excellentes vertus de notre état.

Quoique nous ayons sujet d'espérer de la bonté divine qu'il jouit déjà des récompenses promises aux hommes évangéliques, qui ont tout quitté pour suivre le Sauveur, nous ne laissons pas de vous demander pour lui les suffrages ordinaires de la compagnie.

Comme vous connoissez mieux que personne la perte que font nos missions, nous ne doutons pas que vous ne préveniez les instantes prières que nous avons à vous faire, de nous procurer incessamment de bons ouvriers pour travailler dans la vigne du Seigneur. Nous offrons chaque jour le saint sacrifice de la messe, dans l'intention d'obtenir du ciel des sujets qui soient imitateurs de celui que nous venons de perdre. Je suis chargé de tous nos missionnaires de vous assurer de la part que vous avez dans leurs prières et dans les œuvres qu'ils offrent à Dieu, et de vous dire qu'ils sont, aussi bien que moi, avec respect, etc.

MÉMOIRE
Sur les Cophtes.

Les cophtes sont les eutychiens d'Égypte. Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, avoit servi utilement l'église contre Nestorius. Heureux s'il eût eu autant d'humilité que de zèle! Il voulut faire le théologien; il ne l'étoit pas. Il convint, avec les nestoriens, du principe qu'il falloit combattre, *que la nature étoit la même chose que la personne*. Les nestoriens en concluoient que, « puisqu'il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a nécessairement deux personnes. » Eutychès en conclut l'erreur opposée, que « n'y ayant qu'une personne en Jésus-Christ, il n'y a nécessairement qu'une nature. »

Dioscore, patriarche d'Alexandrie, se déclara protecteur d'Eutychès, rejetant pourtant la confusion des natures, et il entraîna presque toute l'Égypte dans sa nouvelle hérésie : elle demeura attachée à Dioscore, même après que le concile de Calcédoine l'eut condamné. La secte résista aux empereurs Marcien et Léon. Elle se répandit, et prit de nouvelles forces sous les empereurs Zénon et Anastase favorables à l'erreur. Justin la réprima. Justinien lui fut tantôt contraire et tantôt favorable; mais elle fit de grands progrès sous son empire, protégée par l'infâme Théodora, qui, de comédienne devenue impératrice, gouvernoit absolument l'empereur. De pareils appuis conviennent à l'hérésie : Dieu ne s'en sert pas pour soutenir la vraie religion.

Justin II, Tibère et Maurice firent leur possible pour extirper l'eutychianisme. Ils l'auroient presque détruit sans un moine nommé *Jacques* et surnommé *Zanzale*. Ce fanatique, vêtu des lambeaux d'une vieille couverture de chameau, parcourut la Syrie et l'Égypte, et par l'ostentation de sa pauvreté et de son abstinence, il prévint les esprits, affermit les hérétiques chancelans, réunit les différens partis qui les divisoient, et souffla partout le feu de

la révolte. Jacques Zanzale ne manquoit ni d'esprit, ni d'une certaine science. Il possédoit les écrits subtils de l'artificieux Sévère, et tous les équivoques que ce grand docteur de l'eutychianisme avoit employés si adroitement pour masquer l'erreur et la rendre plausible. On avoit ordonné en secret ce moine archevêque : il ordonna plusieurs évêques. La mémoire du moine Jacques fut si chère aux eutychiens de Syrie et d'Égypte, qu'ils prirent le nom de *jacobites*, et donnèrent aux catholiques le nom de *melchites,* qui signifie royalistes. Le nom de *cophtes* n'est que le nom de jacobites abrégé et corrompu par les Sarrasins. L'hérésie porte aisément à la révolte quand l'autorité lui est contraire. Les jacobites, après avoir fatigué les empereurs catholiques par de fréquentes séditions, facilitérent enfin aux Sarrasins la conquête de l'Égypte. Mahomet, habile politique, avoit recommandé à ses sectateurs d'entretenir une fidèle correspondance avec les jacobites égyptiens. Les mahométans obéirent à leur prophète, et recueillirent le fruit de leur obéissance : car, après que le calife Omar eût fait la conquête de la Syrie, Amri, son lieutenant, attaqua l'Égypte, prit Alexandrie, et par la prise de cette ville, il se rendit maître de tout ce riche royaume, l'an de Jésus-Christ 640.

Benjamin, faux patriarche d'Alexandrie, qu'Héraclius avoit exilé, revint profiter de la faveur des nouveaux maîtres.

Elle ne fut pas durable, cette faveur achetée par la trahison. A peine un demi-siècle étoit écoulé, que les Sarrasins appesantirent le joug des jacobites : plus maltraités de jour en jour, ils se soumirent à la circoncision, vers le milieu du neuvième siècle, ou de force, pour obéir à leurs tyrans, ou de gré par une criminelle politique pour leur plaire. Quelques savans ont prétendu que le nom de cophtes leur vient de la circoncision. C'est le sentiment des melchites leurs adversaires. Cophte peut en effet être dérivé du verbe grec *coptô, couper* : mais l'origine qu'on a rapportée ci-dessus est plus vraisemblable. Quelle apparence que les Sarrasins arabes aient donné un nom grec aux Égyptiens ? Quelle apparence que les jacobites égyptiens aient mis en usage un nom, que leurs adversaires leur donnoient par dérision ? Ajoutons que le nom de cophtes leur est attribué dans des monumens plus anciens que l'établissement de la circoncision parmi eux.

L'erreur propre des eutychiens anciens et modernes, commune aux arméniens, aux jacobites de Syrie, aux cophtes d'Égypte, aux Éthiopiens, consiste à nier qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ ; à soutenir que les deux natures depuis leur union n'en font qu'une ; que multiplier les natures, c'est multiplier les personnes, c'est être nestorien.

Il est vrai que leurs docteurs se sont fort appliqués à déguiser l'erreur. Quelque fertiles en équivoques que soient toutes les sectes hérétiques, nulle n'en a fait un usage si fréquent ni si artificieux que la secte eutychienne. Malgré cette ambiguité affectée, ils paroissent ce qu'ils sont par l'opiniâtreté à honorer Dioscore comme un saint ; à condamner le pape saint Léon et le concile de Calcédoine ; à rejeter absolument l'expression catholique de *deux natures en Jésus-Christ.*

Sacchin, jesuite, dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus ;* Vanslet, dominicain, et M. Simon, dans son *Histoire critique de la créance des Chrétiens du Levant,* leur imputent beaucoup d'autres erreurs, dont les misssionnaires mieux instruits les justifient. M. Simon, auteur hardi, pour ne rien dire de plus fort, débite avec confiance ses conjectures. Son autorité, qui diminue de jour en jour, n'est guère propre à constater un fait. Vanslet, et ceux dont Sacchin a abrégé les relations, ont mal entendu les livres des cophtes, et ont pris pour des usages constans des abus assez communs, mais condamnés par les lois ecclésiastiques de cette secte.

Les jacobites sont fort attachés aux dogmes et aux saintes pratiques que nous défendons contre les protestans : la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le pain consacré, et l'adoration de l'eucharistie ; la dévotion à la Mère de Dieu, qu'ils portent aussi loin qu'on puisse la porter ; le culte des saints ; la vénération des images ; la nécessité de la confession secrète et détaillée ; le purgatoire. Ils mêlent à ce dernier dogme beaucoup de fables, mais ils en ont retenu le fond. Leurs jeûnes sont fréquens et rigoureux. Ils regardent les sept sacremens comme institués par Jésus-Christ. Ils en ont conservé l'essentiel. Il n'y a sur ce point de contestation entre les missionnaires qu'à l'égard du vin qu'ils consacrent : ils prennent des raisins desséchés, mais moins secs et plus gros que ceux qu'on mange en Europe ; ils les trem-

pent dans l'eau et les laissent s'en imbiber exposés au soleil; ils les pressent ensuite, et le suc qu'ils en tirent, quand il est reposé, leur tient lieu de vin. Ils ont mêlé dans la pratique des sacremens d'autres abus : le plus considérable et le plus dangereux, c'est le délai du baptême. Ils ne baptisent les mâles qu'après quarante jours, et les filles qu'après quatre-vingts jours; souvent ils diffèrent plus longtemps. Ils ne baptisent jamais hors l'église; et si l'enfant est en péril prochain de mourir, ils croient suppléer au baptême par certaines onctions.

Ceux qui voudront un plus grand détail sur les cophtes, le trouveront dans la lettre du P. Bernat, page 374 et suivantes de ce volume.

LETTRE DU PÈRE MARC-ANTOINE TREFFOND,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN SYRIE ET EN ÉGYPTE.

AU PÈRE FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Sur les mémoires laissés en manuscrit par le père Sicard.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

Après la perte que nous avons eu le malheur de faire du père Claude Sicard, nous avons pris un soin particulier de ramasser ses mémoires. Nous avons même envoyé un de nos plus anciens missionnaires pour les mettre en ordre, et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il nous a laissé, soit manuscrit, soit dessiné de la main d'un jeune homme qui l'accompagnoit dans ses voyages, et qui a tiré sur les lieux le plan des monumens anciens, dont ce zélé et savant missionnaire faisoit la recherche par ordre du roi.

Il nous a souvent mandé que, nonobstant ses continuelles missions pour instruire un peuple plus ignorant que schismatique, il grossissoit chaque jour le recueil de ses découvertes; mais les services qu'il se crut obligé d'aller rendre à de pauvres pestiférés, lui ayant causé la mort, ses écrits nous sont demeurés sans avoir leur perfection.

Ils sont présentement entre les mains d'un de nos missionnaires, qui les revoit, pour les mettre en état de vous être envoyés.

Pour satisfaire cependant votre juste impatience, mon révérend père, et celle des personnes qui attendent ce que feu le père Sicard a promis dans son projet imprimé, et qui se voit dans le cinquième tome des *Mémoires du Levant,* nous vous envoyons plusieurs petits écrits de sa main. Il vous les adressoit en forme de lettres.

La première contient le récit qu'il vous fait de son voyage au mont Sinaï. La route qu'il a suivie pour parvenir à cette montagne, que nos saintes lettres ont rendue si célèbre, a achevé de le convaincre que Moïse n'a pu conduire le peuple de Dieu par un autre chemin que par celui que le père Sicard a tracé dans sa carte de la mer Rouge et de ses environs, et qui se trouve dans le cinquième tome des *Mémoires du Levant*.

Pour ce qui est du mont Sinaï en particulier, le père Sicard ne vous en fait qu'une légère description, parce qu'il vous en promet une autre plus étendue.

On ne peut en parler ni en écrire exactement, sans avoir été soi-même sur les lieux, et sans avoir visité soigneusement, comme a fait ce père, le monastère qui y a été anciennement bâti.

C'est avec la même exactitude qu'il a observé deux monumens dont il est distinctement parlé dans le XVII[e] et le LII[e] chapitre de l'*Exode*.

Le premier de ces deux monumens, et son premier objet d'observation, fut le rocher d'où sortit autrefois une eau miraculeuse et abondante dans l'instant que Moïse le frappa de sa verge par ordre de Dieu.

Le second objet de son observation fut le moule de la tête du veau d'or, que les Israélites, en l'absence de Moïse, élevèrent pour l'adorer. Le reste de la lettre du père Sicard contient plusieurs autres choses dignes de ses remarques.

La seconde lettre du même père contient le récit de ses voyages jusqu'aux cataractes du Nil. Il rend compte des îles qu'il a découvertes entre l'Égypte et la Nubie. Il nous apprend les noms de plusieurs villes, que les temps ont fait oublier, et dont les ruines cachent les restes d'anciens temples et de riches édifices que le père Sicard a trouvé moyen de découvrir. Ce

qu'il en a vu lui a fait connoître qu'ils avoient été construits de diverses pierres de granit d'une grandeur et d'une grosseur surprenante.

Le père Sicard, dans sa même lettre, vous renouvelle la promesse qu'il vous a déjà faite de vous donner une relation particulière de la ville de Thèbes, dont les voyageurs du temps passé nous ont donné une si belle idée, et dont les poëtes même ont chanté la magnificence.

Enfin il finit cette lettre par un petit détail de la révolution qui venoit de se faire au Caire, et qui s'étoit passée sous ses yeux.

A ces deux lettres, le père Sicard en ajoute une troisième, dans laquelle il expose quelques nouvelles observations, qu'il a eu le loisir de faire dans son voyage au Delta. Entre ses observations, il y en a qui regardent la géographie, et d'autres qui sont du fait de l'histoire et de la physique; toutes font l'éloge du bon discernement de leur auteur.

Vous savez, mon révérend père, que messieurs de l'Académie des sciences ont envoyé à M. le consul du Caire un mémoire de plusieurs articles, sur lesquels ils souhaitoient avoir des explications particulières. Le père Sicard fut chargé de l'exécution de cette commission. J'ai l'honneur de vous envoyer les réponses au mémoire de ces messieurs. Il ne les a faites qu'après s'être bien fait instruire de tout ce qui concerne, soit la production du natron et du sel ammoniac, soit les pierres et marbres d'Égypte, et les fours à poulets; car ce sont là les seuls articles sur lesquels le mémoire demandoit une explication.

Après ces dernières lettres du feu père Sicard, il ne nous reste plus entre les mains que le recueil général de toutes ses observations, et de ses découvertes dans l'Égypte; et c'est ce recueil que nous préparons pour vous l'envoyer. Il en avoit fait un abrégé que nous avons trouvé parmi ses écrits. Quelque court qu'il soit, j'ose dire qu'il est encore plus étendu que ne le sont les relations qui ont paru sur l'Égypte, même celles qui sont des plus détaillées. Vous en jugerez par la lecture que vous en ferez.

Au reste, je suis persuadé, mon révérend père, que la lecture que vous ferez de ces manuscrits, renouvellera votre douleur de la perte d'un missionnaire que nous aurons toujours sujet de regretter. Je souhaite que ce vous soit une consolation d'apprendre l'heureuse arrivée du père Séguran au Caire, où vous l'avez destiné pour y continuer la recherche des anciens monumens que le père Sicard avoit entreprise, et que sa vie trop courte ne lui a pas permis de finir.

Les bonnes qualités que nous remarquons dans le père Séguran, nous font espérer qu'il sera un digne successeur du feu père Sicard.

Nous nous recommandons tous aux prières et aux saints sacrifices de votre révérence, et de tous nos pères. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU P. SICARD,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN ÉGYPTE,

AU PÈRE FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Relation d'un voyage au mont Sinaï.

Mon révérend Père,

Je ne suis de retour du mont Sinaï que depuis huit jours. J'ai fait ce voyage en compagnie de dom André Scandar, archiprêtre maronite, lecteur de la langue arabe dans le collége de la Sapience.

Cet habile homme étoit venu en ce pays par ordre du pape, pour y faire copier d'anciens manuscrits arabes, et pour enrichir le collége de la Sapience des copies qu'il en rapporteroit.

Depuis notre retour au Caire, je me suis appliqué à mettre par ordre les mémoires que je n'avois fait qu'ébaucher sur les lieux, et dont la perfection demandoit plus de loisir que je n'en pouvois avoir étant en route. Je me hâte, autant qu'il m'est possible, de les mettre en état de vous être envoyés. Mais, pour ne pas me présenter aujourd'hui à vous les mains vides, pour ainsi dire, je profiterai de l'occasion qui se présente de vous envoyer une courte relation de notre voyage au mont Sinaï; et ce ne sera qu'en attendant que je puisse vous donner le recueil de tous mes mémoires.

Nous partîmes du Caire le 7 janvier dernier, dom André Scandar et moi; un jeune Florentin, un maronite d'Alep, et quelques François se joignirent à nous. Nous nous engageâmes tous dans une caravane qui portoit le blé destiné

pour Suez, Tour et Sinaï. Plus de six cents chameaux en étoient chargés; nous avions d'ailleurs des hommes bien armés pour nous défendre contre les insultes des Arabes. Comme j'ai déjà exposé dans le cinquième tome des *Mémoires du Levant*, les commodités et les incommodités des caravanes, je n'en dirai rien de plus.

Mes compagnons de voyage avoient eu la précaution de porter avec eux une tente assez spacieuse pour nous contenir tous, et bien leur en prit; car sans ce secours nous eussions eu beaucoup à souffrir des froidures de la nuit; elles sont excessives dans ces vastes déserts, et par nécessité il faut les traverser pour parvenir au mont Sinaï. Mais c'est une précaution bien plus importante de porter avec soi des vivres et de l'eau. Ces déserts sont la stérilité même; à peine y aperçoit-on une herbe, ou quelques petits arbrisseaux; on ne marche que sur des sables épais ou sur des rochers, on est souvent obligé de faire des marches de plusieurs heures sans trouver une goutte d'eau. Nous employâmes trente-neuf jours dans ce pénible voyage.

Nous prîmes d'abord la route des Hébreux, et nous la suivîmes depuis le passage de la mer Rouge jusqu'à Sinaï. Nous avons traversé, comme ils firent, le désert de Sur, d'Elam, de Sim et de Raphidin; l'Écriture nous apprend qu'ils burent des eaux de Mara et d'Élim, nous en avons bu pareillement. L'amertume de celle de Mara leur a fait donner le nom de *Mara* qu'elles portent. En effet, leur amertume étoit si grande, que les Israélites, tout altérés qu'ils étoient, n'en purent boire. Moïse, touché de leur pressant besoin, eut recours à la toute-puissante bonté de Dieu, et le Seigneur, à la prière de son serviteur, lui fit trouver un bois qu'il jeta dans l'eau par son ordre; et au même instant l'eau, ci-devant amère, devint douce et très-bonne à boire.

Les douze fontaines dont il est parlé dans l'*Exode* coulent encore aujourd'hui; mais les septante palmiers qui les ombrageoient alors se sont bien multipliés depuis tant de siècles.

Dans la carte que j'ai dressée, et que j'aurai l'honneur de vous envoyer, vous y remarquerez les monts Oreb, de Sainte-Catherine, de Haran, de Madian, les cavernes où Moïse jeûna pendant quarante jours, l'endroit où il vit le buisson ardent, celui où il reçut les Tables de la Loi, où il fit sortir l'eau du rocher, où l'on fondit le veau d'or en son absence, la plaine où les Amalécites placèrent leur camp, celle où Coré, Datan et Abiron furent engloutis. Tant de différens lieux sont si mémorables et si exactement décrits dans nos saintes Écritures, qu'ayant eu l'avantage de les visiter et de les observer, j'ai dû dans ma carte en faire connoître la véritable situation; et c'est ce que j'ai tâché de faire, et, je l'ose dire, avec toute l'exactitude possible.

Le mont Sinaï mérite une place particulière avec son explication; j'aurai l'honneur de vous donner l'une et l'autre.

Cette montagne, si célèbre dans nos saints livres, possède le plus fameux monastère qui soit dans le Levant; il est habité par des religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile: il y en avoit environ quarante lorsque je l'ai visité; mais ils me dirent qu'ils étoient autrefois un bien plus grand nombre. La forme de ce monastère n'est point différente de celle des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul dont il est parlé dans le cinquième tome de nos *Mémoires*; mais l'étendue de celui-ci est beaucoup plus grande. Les matériaux des bâtimens le rendent beaucoup plus magnifique qu'aucun qui soit en France; car tout y est de granit, les murs, le pavé du dortoir, tous les lieux claustraux en sont construits; on marche même sur le granit dans les allées du jardin.

L'église a été bâtie par l'empereur Justinien. La mosaïque de son pavé, les colonnes qui soutiennent la voûte, sont de granit et d'un goût gothique. L'architecte qui a conduit et exécuté ce monument, donne une preuve qu'il y avoit alors des hommes habiles dans l'architecture.

Les religieux prétendent qu'ils ont l'honneur de posséder dans leur église les reliques de sainte Catherine.

Les latins ont dans l'enceinte du monastère une chapelle fort jolie; nous y avons célébré la sainte messe: nous fûmes charmés d'y trouver le portrait de Louis XIV dans un beau cadre doré; celui de feu M. Colbert est placé près du tableau du roi. L'archevêque, abbé du monastère, fut le premier à nous faire remarquer le portrait de Louis XIV. Il nous dit qu'il en avoit placé un pareil dans sa chambre, et il nous le fit voir.

Il n'est pas possible d'exprimer la vénération que les catholiques orientaux conservent pour la mémoire de cet incomparable monarque. « Il étoit, nous dirent-ils notre seul et puissant protecteur dans ces royaumes, où l'infidélité, l'hérésie et le schisme dominent avec un empire absolu. Nous le conjurons de nous conserver dans le ciel, où la miséricorde l'aura sans doute reçu, sa protection auprès de Dieu, elle y sera plus puissante que sur la terre; il inspirera à son petit-fils Louis XV l'esprit de religion, dont ce grand prince étoit rempli, afin que le petit-fils, son successeur dans ce grand empire, soit, après son aïeul, notre ferme appui, et notre plus déclaré défenseur contre les ennemis de l'église de Jésus-Christ. »

Vous voyez, mon révérend père, que nos Orientaux pensent comme les bons catholiques de France. Après avoir visité tous les lieux du monastère, nous désirions particulièrement entrer dans la bibliothèque pour l'examiner à loisir. Les religieux avoient quelque peine à nous l'ouvrir, parce qu'ils prétendent que c'est toujours avec perte de quelques-uns de leurs livres qu'ils la font voir. On dit en effet qu'ils en ont beaucoup perdu : malgré cependant les pertes dont ils se plaignent, leur bibliothèque est encore très-nombreuse; elle est riche surtout en manuscrits grecs, russiotes, arabes, syriaques, abyssins et autres; mais tous ces livres, soit manuscrits, soit autres, ont été si souvent remués, qu'ils sont aujourd'hui dans une confusion générale.

Il nous eût fallu plus de temps que nous n'en avions pour en prendre une connoissance parfaite; mais ce que nous en avons pu connoître, nous fait juger que des hommes savans qui posséderoient les langues orientales, feroient des riches découvertes en lisant avec attention ces anciens monumens.

Je ne dirai rien ici de plus du mont Sinaï; le recueil de mes *Mémoires* s'étendra plus au long sur son sujet, comme sur plusieurs autres.

J'ai pris l'astrolabe pour mesurer la juste latitude de cette montagne, et de celle de Tour et de Suez. Les modernes placent Tour plus au sud que Sinaï d'un degré; ils rangent sur le même parallèle le Caire et Suez; ils font commencer à Tour le golfe d'Elam. Vous aurez une carte de tous ces lieux; je l'ai dressée après les avoir mesurés moi-même; elle vous fera connoître que les derniers géographes ne sont point venus dresser ici eux-mêmes leurs plans, et qu'ayant été obligés de s'en rapporter à d'autres, ils ont été trompés, et ont trompé ensuite ceux qui les ont suivis.

Devant que de finir ce petit récit, que je vous fais du mont Sinaï, je vous rapporterai ce que nous avons observé à l'égard de deux monumens si célèbres dans nos saints livres, et dont on ne peut assez établir la vérité, surtout à l'égard du premier, qui est une preuve sensible de la bonté et de la toute-puissance de Dieu.

Le premier objet de nos observations fut le rocher, d'où l'eau sortit avec abondance sitôt que Moïse, par l'exprès commandement de Dieu, l'eût frappé de sa verge.

Le guide qui nous conduisoit au rocher nous fit prendre la route par nord-est. Nous suivîmes le vallon Raphidin, laissant à notre gauche l'ancienne grotte de Saint-Onuphre.

Nous fîmes environ deux milles de chemin, au bout desquels nous nous trouvâmes au lieu que Moïse nomma *Tentatio*, et c'est celui où se fit cet illustre prodige dont je vais vous parler. Il est si évident, qu'il n'y a point d'athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnoître un être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille.

Vers le milieu du vallon Raphidin, et à plus de cent pas du mont Oreb, on découvre, en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été, par la succession des temps, détachée des montagnes voisines : cette roche est une grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde Oreb. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur, elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds : elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde qui lui est opposée en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigts, peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne.

Les trous d'une face ne communiquent point

avec ceux de l'autre face, ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très-sec et stérile, et que dans tous les environs de ces roches, on n'y découvre pas même l'apparence d'aucunes sources, ou de quelque autre eau sauvage.

La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances qui prouvent manifestement les miracles de l'auteur de la nature.

1° On remarque aisément un poliment, qui régne depuis la lévre inférieure de chaque trou jusqu'à terre.

2° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre.

3° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paroisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être : toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre.

Ces trois observations faites, je demande que nous signifient ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que, dans tout cela, trois mille ans écoulés aient fait aucun changement? Je demande encore un coup, que signifient toutes ces remarques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces trous une eau abondante et miraculeuse ?

C'est par les vestiges de ce prodige, si nettement exposé dans nos livres saints, que Dieu voulut alors forcer un peuple infidèle à croire à sa parole, et à espérer en ses miséricordes.

Le second objet de nos observations fut le moule de la tête du veau d'or que les Israélites adoroient. « Nous ne savons, dirent-ils à Aaron, ce que Moïse notre conducteur est devenu, donnez-nous des dieux qui nous conduisent. »

Ce moule est au pied du mont Oreb, et sur le chemin qui communiquoit au camp des Hébreux ; je le mesurai, et je trouvai que son diamètre et sa profondeur sont de trois pieds chacun : il est creusé dans un marbre granit rouge et blanc. En l'examinant de fort près, nous y remarquâmes en effet la figure de la seule tête d'un veau, avec son mufle et ses cornes.

Cette observation, et la remarque qu'on peut aisément faire, qui est que quelques saints pères, et en particulier Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme expliquant le chapitre XXXII de l'*Exode*, ne font mention que de la tête d'un veau, et non de la figure d'un veau entier, qui fut l'objet de l'adoration de ce peuple : notre remarque et les paroles des pères ne pourroient-elles point faire douter si en effet Aaron ne fit fondre que la tête d'un veau et non son corps entier ?

Mais les paroles de ce chapitre XXXIIe disent si distinctement qu'Aaron fit fondre un veau aux instances que lui en firent les Israélites, qu'il n'est pas permis de douter que ce ne fût en effet un veau entier qui fut fondu.

Mais il est aisé de concilier tous ces textes, en disant qu'Aaron fit faire différens moules pour forger son veau d'or ; que l'un étoit pour la tête dont les pères ont parlé, et qui étoit alors le seul connu, et les autres pour les différentes parties du corps du veau.

Il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici qu'il est certain que les anciens Égyptiens mettoient au nombre de leurs divinités la tête d'un veau : or le peuple hébreu, sortant de l'Égypte après quatre cents ans d'une dure captivité, a pu donner occasion aux saints pères que j'ai cités, de dire que ce peuple, si porté à l'idolâtrie, avoit adoré, à l'exemple des Égyptiens, la tête d'un veau comme une divinité.

Après avoir rapporté ici mes observations sur la roche dont Moïse fit sortir l'eau, et sur le moule de la tête du veau que les Israélites adorèrent, je reprends, mon révérend père, la suite de notre voyage.

Après notre visite du mont Sinaï, nous allâmes faire celle du monastère de Raithe. Les miracles et les écrits du vénérable Jean qui en étoit abbé, et qui étoit ami particulier de saint Jean Climaque, ont rendu ce monastère très-célèbre. Il est situé sur la mer Rouge, à quarante ou cinquante milles de Sinaï ; les jardins et les grottes où les solitaires se retiroient sont encore en fort bon état. J'aurai occasion d'en parler ailleurs et du môle qui forme le port de Tour. Je vous dirai seulement de ce dernier, que toutes les puissances d'Europe ne pourroient faire un pareil ouvrage.

Figurez-vous, mon révérend père, de longues allées d'arbrisseaux pétrifiés dans la mer,

et rangés d'un autre côté en ligne droite pour rompre les flots et pour assurer la rade : tel est le môle de Tour.

Nous nous promenâmes deux fois dans ce port en chaloupe; mes compagnons n'avoient nulle autre intention que celle d'avoir le plaisir de la promenade; mais la mienne étoit de bien connoître ce port, et d'en tirer le plan : ce que je fis. J'y ramassai divers coquillages qui me parurent beaux et rares; mais ce qui me surprit, fut de voir dans ce port des champignons pétrifiés, des éponges pétrifiées, des herbes et des arbrisseaux avec leurs racines, tellement endurcis par un suc lapidifique, que la nature et l'art se sont servis de ces pétrifications comme de matériaux pour former ce port et son môle.

Je crois, mon révérend pére, que vous verrez avec plaisir ces productions curieuses de la nature. J'ai fait un choix des plus belles. A mon retour au Caire, j'en remplirai une caisse, et j'y joindrai ces jolis coquillages qu'on appelle en ce pays des *Oursins:* on en fait des tabatières dans lesquelles le tabac se conserve, dit-on, très-fraîchement.

J'ai trouvé différentes espèces d'idoles que les Égyptiens adoroient comme autant de divinités. Les plus communes sont des figures d'Isis et d'Osiris; ils en mettoient dans les sépulcres; vous en trouverez de toutes façons dans la caisse que j'aurai l'honneur de vous envoyer, avec un sac de médailles dont on m'a fait présent. Je laisse à MM. de l'Académie des sciences à vous donner l'explication de hiéroglyphes dont ces figures sont couvertes; ils verront de plus avec curiosité un vase d'airain en forme de bénitier, qui sera dans la même caisse; il est pareillement couvert de figures qui y sont gravées, et dont l'explication demande une grande connoissance de l'antiquité égyptienne.

Je souhaite, mon révérend père, que tout ce qui sera contenu dans cette caisse arrive à bon port et vous soit agréable.

Du port de Tour nous allâmes à Suez; je cueillis sur notre route des herbes qui me parurent singulières; je suis persuadé qu'elles ont toutes des vertus spécifiques; mais il s'agit de les connoître.

Nous ne pûmes aller jusqu'à la ville d'Ariongaber; tout ce que nous pûmes faire fut d'interroger des Arabes qui ont un commerce continuel avec cette ville, et d'apprendre d'eux sa situation, et tout ce que les temps y ont conservé : l'historien Josèphe prétend qu'un des Ptolémées, roi d'Égypte, avoit nommé cette ville *Bérénice;* mais les Arabes lui donnent celui de *Minnet* et *Iddahad* , qui veut dire le port de l'or. Ce nom convient à l'ancienne tradition, qui est que cette ville étoit autrefois l'arsenal des flottes de Salomon, lesquelles étoient destinées pour aller chercher de l'or à Ophir.

En chemin faisant, nous passâmes par un vallon où nous fûmes agréablement surpris d'y voir une cascade naturelle d'une eau très-claire, qui se précipite du haut de plusieurs rochers dans une vaste prairie, et qui est reçue dans deux larges bassins de granit qui en sont continuellement remplis, et dont le superflu se perd dans une verdure qui les environne : cette cascade feroit honneur dans les plus beaux jardins de France.

Sortant de cette belle prairie, nous entrâmes dans des terres pleines de mines de talc, d'albâtre et de sel; nous y vîmes aussi deux grands bains d'eau chaude et minérale, où l'on vient de fort loin pour s'y baigner. Tout ce pays est fertile en toutes sortes de gibiers; les Arabes nous apportèrent des gazelles et des martres sans queue, qu'on appelle *oubers.*

Je parlerai plus au long, dans mes *Mémoires*, de tout ce que je ne fais ici que toucher.

Je finis cette lettre, mon révérend père, en vous répétant que la seule vue des côtes de la mer Rouge confirme la démonstration du chemin que les Israélites ont dû nécessairement tenir pour passer cette mer de la manière que nous l'avons dit.

J'ai eu l'avantage d'avoir pour témoin de mes observations M. Chaudevin, gendre de M. Lemaire, notre digne consul. Comme il a un grand usage de tout ce pays, dont il possède parfaitement la langue, et qu'il a d'ailleurs un grand goût, joint à un juste dicernement, je lui dois la justice de publier qu'il m'a été d'un grand secours dans les voyages qu'il a bien voulu faire avec moi. Nous nous recommandons à vos saints sacrifices, et je vous prie en mon particulier d'être bien persuadé de la parfaite reconnoissance avec laquelle je suis, etc.

LETTRE DU P. SICARD,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN ÉGYPTE,

ÉCRITE AU P. FLEURIAU,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Voyage sur le Nil jusqu'aux cataractes. — Missions chez les Cophtes.

Mon révérend Père,

J'ai l'honneur de vous envoyer la relation d'un voyage que j'ai fait jusqu'aux cataractes du Nil, pour y continuer mes missions chez les Cophtes, et en même temps pour commencer mes remarques sur les antiquités d'Égypte.

J'ai pris une connoissance aussi exacte qu'il m'a été possible, de tout ce qui m'a paru digne des mémoires que Mgr. le duc d'Orléans et M. le comte de Maurepas m'ont fait l'honneur de me demander.

J'ai eu l'avantage de me trouver en la compagnie de M. l'abbé Pincia, ecclésiastique piémontois, homme savant et grand amateur de l'antiquité; cet abbé étoit venu en ce pays-ci dans le dessein de faire la comparaison des plus beaux monumens de l'Italie avec ceux que l'Égypte a conservés jusqu'à présent.

Vous jugerez aisément, mon révérend père, de la joie que j'ai eu de pouvoir me joindre à une personne de ce mérite, et de l'avoir eu pour le témoin de mes découvertes.

Avant que de vous en parler, je puis vous dire par avance que les yeux de cet abbé, tout accoutumés qu'ils sont à ne voir dans Rome et dans le reste de l'Italie que des objets magnifiques, n'ont pas laissé que d'être surpris à la vue des ouvrages égyptiens, dont les seuls débris de quelques-uns lui ont paru dignes d'admiration.

En effet, après les avoir bien considérés, il a été forcé de convenir qu'en fait d'architecture noble, simple et solide, les Césars ont été inférieurs aux Pharaons.

Croiroit-on, par exemple, sans le témoignage de M. l'abbé Pincia, qui ne peut être suspect, que dans une des îles des cataractes on y trouve en entier des temples élevés autrefois en l'honneur des divinités les plus célèbres parmi les Égyptiens. Croiroit-on qu'il y eût dans l'Égypte des portiques, des pyramides et plusieurs autres édifices, dont la beauté et la variété des sculptures surprendront toujours les étrangers qui viendront en ce pays-ci : c'est cependant ce que nous assurons avoir vu plus d'une fois.

Je ne vous en ferai pour le présent, mon révérend père, qu'un récit très-succinct; il préviendra le grand ouvrage que je dois vous envoyer; mais tout succinct qu'il sera, il ne laissera pas que de vous donner une haute idée de l'ancien empire d'Égypte.

Nous nous embarquâmes, M. l'abbé Pincia et moi, sur le Nil, le 8 novembre 1721; notre voyage ne fut que de deux mois et demi, car nous rentrâmes au Caire le 21 janvier 1722. Pendant ces deux mois et demi de voyage, tout ce que nous pûmes faire fut de parvenir à la première cataracte qui sépare la Nubie de l'Égypte.

Dans cet espace, qui fait la séparation d'un royaume à l'autre, il y a plusieurs îles qui ont trois lieues de longueur. Ces îles sont recommandables par leurs carrières d'un beau marbre granit; mais la difficulté est de l'en tirer. On auroit ici besoin de l'industrie des François, qui trouvent le moyen de venir à bout des choses les plus difficiles; d'ailleurs, les vaisseaux qui vont les enlever ont bien des écueils à éviter, et plusieurs y périssent.

Entre ces îles dont nous venons de parler, deux ont été particulièrement recommandables dans l'antiquité; l'une est l'île Éléphantine, renommée par son temple du serpent Knuphis, dont parle Strabon; l'autre est l'île de Philœ, célèbre par son temple d'Isis, et par celui de l'Épervier éthiopien, et de plus par le sépulcre d'Osiris. Strabon et Diodore de Sicile parlent de l'un et de l'autre. Ces deux îles ont changé de nom; Éléphantine est aujourd'hui nommée l'île Fleurie, et celle de Philœ s'appelle l'île du Temple.

Les cataractes sont habitées par des Nubiens [1]; leur couleur est noire. Notre vue les effaroucha, quelques-uns d'eux s'avancèrent vers nous d'un air menaçant, nous présentant leurs zagaies, ou demi-lances; mais comme nous étions instruits de ce que nous devions faire en pareille occasion, nous leur offrîmes du tabac, et notre tabac les adoucit à l'instant.

La carrière de granit n'est pas loin des cataractes et de Syene. Nous allâmes sur les lieux;

[1] Les Berbers.

nous vîmes l'endroit où ont été travaillés ces excellens morceaux, qui ont fait les riches ornemens des palais et des temples d'Égypte. Rome, désespérant de trouver chez elle de si magnifiques et de si parfaits ouvrages, a fait l'acquisition de ceux-ci ; elle les a fait transporter par mer à grands frais jusque dans ses murs, et elle se fait gloire aujourd'hui de les posséder et de les faire admirer des étrangers.

J'ai trouvé quatre nouvelles inscriptions grecques sur ma route : l'une à Éléphantine ; elle est sur un marbre noir dans les ruines du temple Knuphis; l'autre à Philœ, gravée sur un obélisque de granit à la tête du temple d'Isis ; la troisième est dans le temple du dieu Pan, à Panopolis, et la quatrième est à Ombos, dans le temple d'Apollon. A Ombos, à Philœ et à Apollinopolis-Magna, nous vîmes des temples encore tout entiers ; les portes de ces villes sont d'une élévation et d'une beauté surprenantes ; elles sont ornées de sculptures gigantesques de quinze ou vingt pieds de haut, et flanquées de grosses tours qui annoncent une superbe ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur ; j'en ai vu quelques-unes qui en avoient jusqu'à vingt-sept ; leur grosseur étoit proportionnée à leur longueur ; ces pierres n'ont point besoin de ciment ni d'autres matières qui les joignent étroitement l'une avec l'autre ; elles sont taillées avec tant d'art pour être assemblées l'une dans l'autre, que, par leur seule et immédiate position, elles acquièrent une solidité qui les a fait résister jusqu'à présent à toutes les injures des temps.

En 1708, je fis un premier voyage à Thèbes : j'y fis mission pendant quatre jours ; je ne pensai alors qu'à l'instruction des Thébains ; mais l'exécution de mon ouvrage qui est bien avancé, m'a obligé d'y en faire un second pour examiner de plus près ce que je n'avois vu que comme en courant. Je l'ai fait ce second voyage avec M. l'abbé Pincia ; la seule vue des restes de cette fameuse ville fait aisément juger quelle a dû être son ancienne magnificence.

Je ferai de mon mieux, mon révérend père, pour vous en donner l'idée la plus juste qu'on s'en puisse faire aujourd'hui, et je le ferai dans une description de l'Égypte que j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ; au reste, je vous prie d'être persuadé que je ne dirai rien qui soit contraire à la vérité, soit que je parle du magnifique palais des rois de Thèbes, de ses statues, pyramides, colonnes et autres ornemens de marbre et de granit qui l'enrichissent, soit que je décrive les superbes sépulcres des rois thébains, dont tous les murs conservent des peintures aussi brillantes que si elles venoient d'être faites.

Ces peintures représentent par des figures hiéroglyphiques les vertus et les actions de ces princes, mais d'une manière qui fait connoître tout le génie idolâtre et l'esprit du paganisme.

Après quelques jours de séjour à Thèbes, M. l'abbé me proposa de nous transporter au lac Mœris ; je fis ce qu'il désiroit, d'autant plus volontiers que je voulois en connoître la longueur et son circuit ; les auteurs qui en ont parlé se contredisent ; M. Bossuet lui donne cent quatre-vingts lieues de circuit : il s'en est tenu à l'opinion de Pline et de Mutianus, qui se sont trompés eux-mêmes. Pomponius Méla ne lui en donne que cent six. De ces différens sentimens, on doit conclure que, pour en bien juger, il faut s'être promené plus d'une fois sur les bords de ce lac : c'est après en avoir observé l'étendue avec toute l'attention et l'exactitude qui m'a été possible, que, dans ma carte, j'ai donné à ce lac vingt-cinq lieues de longueur, et soixante ou environ de circuit. Les eaux de ce lac sont douces : il en a été parlé dans le cinquième tome de nos *Mémoires*.

Près de ce lac, nous vîmes les restes du fameux labyrinthe, l'admiration des siècles passés. Plusieurs rois d'Égypte ont eu part à sa construction. Hérodote prétend que les premières pierres en avoient été posées plus de deux mille ans avant la prise de Troie.

Pline nous fait une description magnifique de ce fameux monument des Égyptiens ; il renfermoit, dit cet auteur, un espace très-spacieux, divisé par des murailles en divers corps de logis, ou appartemens séparés les uns des autres, dont chacun contenoit de grandes salles voûtées, plus de trois cents chambres hautes et basses, plusieurs portiques ornés de diverses sculptures, lesquelles représentoient des divinités égyptiennes. Ces vastes bâtimens communiquoient les uns aux autres par des cours qui les séparoient.

Hérodote et Pline ajoutent que cette multitude d'appartemens qui se communiquoient sans confusion, et dont il étoit difficile de trou-

ver l'entrée et la sortie, formoit ce qu'on appeloit alors le labyrinthe. L'état monstrueux où les temps ont réduit ce superbe édifice, m'a empêché de pouvoir vérifier la description que nous en font ces deux illustres auteurs. Ce que j'en puis dire, c'est que le labyrinthe du Fajoum, dont j'ai fait mention dans un mémoire précédent, n'est qu'une misérable chaumine, si on le compare au labyrinthe dont je viens de parler.

Je ne dirai rien de plusieurs villes anciennes que nous avons, pour ainsi dire, déterrées, et dont à peine connoît-on les noms : je crois que nous en avons la véritable situation.

Telles sont les villes d'Abidus, la grande Ptolemaïs, trois Apollinopolis, deux Diospolis, trois Afroditopolis, Antetopolis, deux petites Ptolemaïs, Hermopolis, Panapolis, Latopolis, deux Crocodinopolis, Nilopolis, Latona-Civitas, et plusieurs autres ; on les trouvera toutes dans ma carte générale, placées où leur situation nous a paru plus vraisemblable.

La route que nous tenions, M. l'abbé Pincia et moi, nous conduisit au monastère de Saint-Pacôme ; il est situé à une journée de Dendera, et près de l'île de Tabenne : cette île a une bonne lieue de longueur. Pour ce qui est du monastère, il n'en reste aujourd'hui qu'un amas prodigieux de bâtimens écroulés les uns sur les autres ; mais cet amas affreux de ruines fait juger que saint Pacôme renfermoit autrefois dans son monastère un nombre de solitaires aussi grand que nous le dit l'histoire de sa vie : tous ces solitaires étoient distribués en divers grands corps de logis, et formoient comme autant de petits couvens : ils observoient la même règle.

Saint Pacôme étoit leur père commun ; il les rassembloit le saint jour de Pâques dans la grande église du monastère. Saint Jérôme, dans sa préface sur la règle de saint Pacôme, dit qu'en ce saint jour de Pâques, plus de cinq cents solitaires chantoient ensemble les louanges de Dieu, et qu'après la fête ils s'en retournoient chacun dans leur couvent, animés et résolus plus que jamais, par les vives exhortations de saint Pacôme, à vivre jusqu'à la mort dans l'exercice de la pénitence et dans la fuite du monde et des hommes, pour ne s'occuper que de Dieu seul.

En considérant la confusion où les temps ont réduit ce célèbre monastère, il n'est pas possible qu'on ne se rappelle le souvenir de tous ces saints solitaires, et qu'on ne conçoive, à leur exemple, du mépris pour les choses du monde, et un sincère désir des biens de l'éternité.

Près du monastère dont nous venons de parler, on ne peut voir sans s'affliger un temple dédié à Vénus ; il fut autrefois construit dans la ville d'Andora, et devint beaucoup plus fameux que celui de Thèbes, qui avoit été pareillement dédié à une fabuleuse divinité. Je trouvai dans celui-là une inscription grecque de Tibère César.

Je tâcherai, s'il est nécessaire, de faire un nouveau voyage dans les lieux que nous venons de parcourir, pour donner à une plus longue relation de nos découvertes toute l'exactitude qui me sera possible. La lenteur de notre dernière navigation m'a donné le loisir de prendre chaque jour avec mon astrolabe les hauteurs et la latitude des lieux où nous avons passé ; j'ai examiné tous les différens contours du Nil et des îles qui en sont voisines ; il me sera aisé de marquer dans la carte que j'en dois faire, non-seulement les lieux modernes, mais encore plus de cent villes anciennes, anciens monastères et temples, dont j'ai trouvé les vestiges sur les bords du Nil, ou dans ses environs, depuis le Caire jusqu'aux cataractes.

L'ennui que nous causoit notre lente navigation, nous faisoit prendre quelquefois plaisir à voir le long du Nil un nombre prodigieux de crocodiles qui se laissent approcher de fort près ; sept ou huit îles voisines de Thèbes en sont remplies : on voit ces animaux, d'une grosseur énorme, étendus par troupes sur le sable pour y gober l'air à leur aise, et pour y recevoir les rayons du soleil les plus ardens. Lorsqu'on les approche et que l'on fait du bruit, alors ces gros colosses se lèvent lourdement de terre et vont se plonger dans le Nil.

Un de nos gens tira sur un de ces animaux son fusil chargé à balle ; tout blessé qu'en fut cet animal, il ne laissa pas de gagner les bords du Nil. Pendant qu'il s'y débattoit, trois ou quatre de nos matelots y coururent armés de perches et de leurs avirons, ils l'assommèrent de leurs coups : c'étoit un jeune crocodile qui n'avoit tout au plus que sept pieds de long ; ils l'écorchèrent, le firent cuire et en mangèrent ; ils le trouvèrent excellent. M. l'abbé Pincia et moi en tâtâmes par curiosité ; ce fut

pour la première fois, et je crois que ce sera la dernière. Ce jeune crocodile fut pris dans l'île de Mausourié vers Assoüan.

J'ai pris, étant sur les lieux, les plans des temples d'Isis, d'Osiris et de l'Épervier; je pris aussi celui de Knuphis étant à Philœ, celui d'Apollon étant à Ombos, celui d'un autre Apollon étant à Apollinopolis-Magna : ce temple est le plus magnifique qui soit dans le Saïd; enfin, je pris celui du temple de Lucine étant à Elithia ou Lucinæ-Civitas; j'avois déjà pris auparavant le plan du temple de Pallas, du poisson Latus, de Pan, du géant Antée.

Je préfère avec justice à tous ces plans celui des cataractes, celui de la carrière de granit, et celui des sépulcres royaux de Thèbes.

Je suis persuadé que lorsque je les enverrai en France bien dessinés, on les y verra avec plaisir et avec admiration.

Voilà, mon révérend père, tout ce que je vous dirai pour le présent de notre voyage du Saïd. Nous abordâmes, M. l'abbé Pincia et moi, la veille de l'Épiphanie à Akmico[1]; j'allai le lendemain visiter nos Copthes catholiques, Dieu leur a fait la grâce de se conserver dans la catholicité depuis la mission que nous leur fîmes en 1708 : je leur donnai tout le temps pour se confesser, et M. l'abbé Pincia eut la consolation de les communier tous de sa main.

Après quelques jours de repos, nous nous remîmes en chemin pour nous rendre au Caire.

Devant que de finir ma lettre, je vous ferai part d'une révolution des plus surprenantes et qui fut très-prompte; nous en avons été tous témoins.

L'émir Haggni, ou conducteur de la caravane de la Mecque, nommé Ismain Bey, jeune prince d'environ trente ans, le plus riche et le plus accrédité du Caire, fut, il y a quelque temps, proscrit par le grand-seigneur; il se tenoit caché dans la ville, lorsqu'un dimanche matin il parut à cheval au milieu du Caire, à la tête de quatre ou cinq cents hommes armés de toutes pièces, et accompagné de deux princes proscrits comme lui : il s'avança avec cette petite armée jusqu'au château. Sitôt que les peuples dont il étoit aimé l'aperçurent, ils jetèrent de grands cris d'allégresse et coururent au-devant de lui; les janissaires, gagnés soit par affection pour ce prince, soit par argent, et pour mieux dire par l'un et l'autre, lui ouvrirent les portes du château où commandoit le bacha pour le grand-seigneur. L'émir l'envoya sommer aussitôt de se rendre, et de se retirer dans une des maisons de la ville avec un sauf-conduit qui lui seroit donné. Le bacha, déjà instruit de la marche de l'émir, s'étoit retranché dans le quartier le plus élevé du château; il y fit mine de vouloir s'y défendre; il donna ses ordres à sa garnison, il fit transporter du canon sur le mont Diouchi, qui commande au sérail et à la ville; mais peu de temps après, et sans attendre l'effet de ses préparatifs, il se rendit à discrétion.

Cette honteuse conduite du bacha, haï dans l'Égypte, donna occasion aux commandans de la milice, aux chefs de la justice et de la loi, et aux principaux habitans du Caire, de dresser une requête au grand-seigneur; par cette requête, ils se plaignent à sa hautesse du gouvernement tyrannique du bacha, de ses vexations, de ses injustices, et enfin de la lâche et prompte reddition du château du Caire.

Par la même requête, ils supplioient très-humblement sa hautesse de leur accorder un nouveau bacha, plus fidèle à son souverain et plus humain à ses sujets.

La requête finissoit par la justification de l'émir, qui n'avoit fait, disoient-ils, son entreprise que pour affranchir le royaume d'Égypte du dur esclavage du bacha.

Cette requête a dû être présentée au grand-seigneur par sept agas députés de chaque corps de la milice du Caire; ils se sont embarqués sur un bâtiment anglois, qu'ils ont nolisé pour la somme de cent cinq médins, c'est-à-dire d'environ deux mille écus de notre monnoie. Nous apprendrons au premier jour le succès de cette députation.

L'Égypte a souvent le malheur d'être exposée à de pareilles révolutions; ses richesses en sont la cause : comme le pays est abondant, le bacha qui y commande, et les autres seigneurs qui y sont nés, se hâtent de s'y enrichir. Sont-ils devenus riches en peu de temps, ils s'efforcent de se rendre indépendans de toute autorité pour mettre en sûreté leurs richesses. Le grand-seigneur, de son côté, par l'intérêt qu'il a de se conserver un royaume d'où il tire de si grands secours d'argent, est forcé de ména-

[1] Ackmyn.

ger ces seigneurs, et son bacha même, pour ne leur pas donner occasion de se révolter contre son gouvernement. Je suis avec respect, etc.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. SICARD AU P. FLEURIAU,

ÉCRITE AU CAIRE LE 2 JUIN 1723.

Mission dans le Delta.

Mon révérend Père,

Je suis de retour d'une mission dans le Delta, j'y ai employé cinq semaines. Un méchaber, c'est-à-dire un intendant de la maison d'un de nos plus puissans agas, a bien voulu me conduire dans tous les villages dépendans de son maître.

Comme ce méchaber est Cophte d'origine, très-accrédité en ce pays, et bon catholique, et que d'ailleurs il m'a pris en amitié, je dois à son crédit la liberté que j'ai eu de faire, dans tous les lieux où nous avons été, mes fonctions de missionnaire, et d'y continuer mes observations.

Je vous ai souvent mandé que les Cophtes forment une nation très-éloignée du royaume de Dieu. Quoiqu'ils se disent chrétiens, ils n'en ont que le nom; plusieurs même parmi eux n'ont d'homme que la figure extérieure: cependant, comme le Fils de Dieu n'exclut aucune nation de son royaume, telle qu'elle puisse être, nous ne laissons pas que de cultiver celle des Cophtes, tout éloignée qu'elle nous en paroisse.

Nous jetons le bon grain dans cette terre ingrate, et quoiqu'elle abonde en ivraie, Dieu nous donne la consolation de faire chaque année quelque petite récolte: celle de l'année dernière a été, grâce au Seigneur, assez bonne.

La conversion seule d'un prêtre cophte que le Seigneur a opérée, nous tient lieu d'un grand nombre de conversions; car, convertir un prêtre cophte, c'est convertir avec lui plusieurs autres de sa nation: La grossière ignorance des Copthes est telle, qu'ils suivent aveuglément tout ce qu'ils voient faire à leurs prêtres.

Celui dont nous parlons fit publiquement sa profession de foi. Il soutint courageusement les reproches que les plus obstinés prêtres copthes ne manquèrent pas de lui faire; mais celui-ci de son côté les exhortoit à suivre son exemple. Nous avons sujet d'espérer qu'il sera suivi de quelques autres de sa nation.

Notre méchaber dont je viens de parler étoit un second missionnaire avec moi; il prenoit soin d'assembler les Cophtes les plus dociles, et de les conduire à l'église pour y entendre la sainte messe, et l'instruction que je faisois à la fin de la messe à tous ceux qui y assistoient; c'est ainsi qu'en ce pays et à cette nation il faut doucement et sans bruit annoncer la parole de Dieu.

Après ce détail, mon révérend père, je viens à mes observations: j'en ai fait quelques-unes pour la géographie, d'autres pour l'histoire, et en troisième lieu pour la physique; je ne vous en parlerai aujourd'hui que légèrement, et vous les trouverez mieux détaillées dans le grand ouvrage que je vous ai promis.

A l'égard de mes observations pour la géographie, j'ai découvert les anciennes villes de Cabasus, de Xoïs, et de Cinos ou Cinopolis: la première est une métropole, et se nomme aujourd'hui *Chabas*; la seconde est un évêché dans la préfecture sebennistique: on l'appelle présentement *Saka*; la troisième est aussi un évêché, et se nomme *Chiu*: ces trois villes sont dans la province Garbié.

J'ai découvert de plus, dans la province Menoufié, la ville de Tana et celle de Nixios; Ptolémée prétend que la première est la capitale du nome Phtomphutus, et que la seconde est la capitale de la Prosopite, auprès des ruines de Nixios ou Nicii. J'ai visité deux églises dédiées à saint Sarabamont, qui fut évêque de de cette ville, et qui souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien.

Comme je n'étois pas éloigné de la bourgade Phacusa dans le Laloubié, je crus devoir aller sur les lieux pour y vérifier moi-même ce que j'avois lu dans Strabon au sujet de cette bourgade: je trouvai, en effet, quelques indices incontestables de ce fameux canal, ouvrage de Sésostris, continué par Darius et par Ptolémée-Philadelphe. Ce canal commençoit au bourg Phacusa sur le Nil, et faisoit une avantageuse communication des eaux de ce fleuve avec celles de la mer Rouge.

Devant que de sortir du Delta, j'allai voir tous les canaux qui y entrent; il est manifeste, aux yeux de ceux qui les suivent de près, que

ces différens canaux sortent de deux branches de Rosette et de Damiette.

Mais ce qui me paroît surprenant, c'est que ce canal, qu'on nomme *Souris*, reçoit les eaux salées du Nil, et tire en même temps de son propre sein, je veux dire de ses sources particulières, une eau très-douce, et qu'il la conserve lors même que les eaux du Nil se sont retirées.

Il faut, je le répète, il faut descendre sur les lieux pour connoître et pour croire tout ce que la nature et l'art ont produit de rare et de merveilleux dans l'Égypte.

Après vous avoir fait, mon révérend père, ces courtes observations géographiques, je vous en ferai deux autres qui sont un peu plus du fait de l'histoire. J'ai vu un pont à six arcades, construit par les ordres du sultan Cœyed-Bey; j'y ai compté sur les parapets soixante-deux figures de lion : elles sont toutes en relief de pierre.

J'ai de plus considéré attentivement quatre grands cercueils; on les a déterrés en différens endroits depuis un an ou deux : il y en a trois de marbre noir; les hiéroglyphes qui y sont bien sculptés, font croire que ces ouvrages sont faits dans les temps les plus reculés des Pharaons.

L'un d'eux a une espèce de couvercle : on y voit une femme en relief bien travaillée; les deux autres cercueils avoient pareillement des couvercles figurés; mais les Arabes les ont détruits pour en accommoder leurs moulins.

Le quatrième cercueil est de marbre blanc, avec des génies, des guirlandes, des mufles de taureaux qui y sont sculptés; la construction en est plus fraîche et d'un goût romain. Le premier prince du Caire, émir de la caravane de la Mecque, a demandé la permission de l'enlever pour servir d'abreuvoir à ses chevaux.

Il ne me reste plus, mon révérend père, qu'à vous faire quelques observations qui regardent la physique; je me disposois à en mettre quelques-unes par écrit, lorsque M. notre consul me vint dire que M. l'abbé Bignon lui demandoit des observations sûres et bien détaillées sur tout ce qui concerne la construction du sel ammoniac et du natron, et que cet illustre et savant abbé demandoit de plus des éclaircissemens sur plusieurs autres articles, dont MM. de l'Académie des sciences avoient fait le mémoire qu'il lui envoyoit pour y faire des réponses.

M. le consul ayant reçu ce mémoire me fit l'honneur de me le communiquer. Il me pria en même temps, et avec instance, de me charger d'y répondre. Quoique je me crusse fort peu capable de cette commission, et que d'ailleurs mes missions ordinaires me laissassent peu de loisir pour y satisfaire, cependant, par considération pour M. l'abbé Bignon et pour MM. de l'Académie des sciences, et à la prière de M. notre consul, dont nous recevons continuellement de bons offices, j'acceptai la commission. Je travaille présentement sur ce mémoire de MM. de l'Académie : sitôt que j'aurai satisfait à leurs demandes, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer; mais je crains que je ne sois obligé de suspendre mon travail; car quelques avant-coureurs de la peste semblent menacer le Caire. Déjà la crainte de ce fléau a fait fermer la porte des maisons consulaires de France et d'Angleterre, chacun se précautionne contre cet ennemi redoutable.

Nous tiendrons nous autres notre maison ouverte, et nous serons toujours prêts à en sortir pour aller au secours de nos disciples, qui auront alors plus besoin de nous que jamais. Le bon soldat ne doit pas se cacher lorsque l'ennemi paroît. Le Seigneur nous a conservés jusqu'à présent dans de pareilles occasions, et nous espérons qu'il continuera de nous conserver tant que nous serons assez heureux que de pouvoir procurer la gloire et le salut de nos frères.

Demandez-lui pour nous, mon révérend père, qu'il nous fasse la grâce d'exécuter sa volonté jusqu'au dernier soupir de notre vie. Je suis avec respect, etc.

RÉPONSE DU P. SICARD,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN ÉGYPTE,

A UN MÉMOIRE DE MM. DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Remarques sur le natron.

Le natron ou nitre d'Égypte a été connu des anciens; il est produit dans deux lacs, dont Pline parle avec éloge; il les place entre les villes de Naucrate et de Memphis[1]. Strabon pose ces deux lacs nitreux dans la préfecture

[1] Histoire naturelle, liv. 31, chap. 10.

nitriotique, proche les villes de Hermopolis et Momemphis, vers les canaux qui coulent dans la Maréote : toutes ces autorités se confirment par la situation présente des deux lacs de natron. L'un des deux lacs nitreux, nommé le grand lac, occupe un grand terrain de quatre ou cinq lieues de long, sur une lieue de large dans le désert de Sceté ou Nitrie; il n'est pas éloigné des monastères de Saint-Macaire, de Notre-Dame des Suriens et des Grecs, et il n'est qu'à une grande journée à l'ouest du Nil, et à deux de Memphis vers le Caire, et autant de Naucrate vers Alexandrie et la mer.

L'autre lac, nommé en arabe *Nehilé*, a trois lieues de long sur une et demie de large; il s'étend au pied de la montagne à l'ouest, et à douze ou quinze milles de l'ancienne Hermopolis-Parva, aujourd'hui Damanchour, capitale de la province Beheiré, autrefois nitriotique, assez près de la Maréote, et à une journée d'Alexandrie.

Dans ces deux lacs, le natron est couvert d'un pied ou deux d'eau; il s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou cinq pieds de profondeur; on le coupe avec de longues barres de fer pointues par le bas; ce qu'on a coupé est remplacé l'année suivante, ou quelques années après, par un nouveau sel nitre qui sort du sein de la terre. Pour entretenir sa fécondité, les Arabes ont soin de remplir les places vides de matières étrangères, telles qu'elles soient, sable, boue, ossemens, cadavres d'animaux, chameaux, chevaux, ânes et autres; toutes ces matières sont propres à se réduire, et se réduisent en effet en vrai nitre; de sorte que les travailleurs, revenant un ou deux ans après dans les mêmes quartiers qu'ils avoient épuisés, y trouvent nouvelle récolte à recueillir.

Pline se trompe quand il assure dans le livre cité ci-dessus, que le Nil agit dans les salines du natron, comme la mer dans celles du sel, c'est-à-dire que la production du natron dépend de l'eau douce qui inonde ces lacs; point du tout, les deux lacs sont inaccessibles par leur situation haute et supérieure aux inondations du fleuve. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la bruine et les brouillards sont les véritables pères du natron, qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre, qu'ils le multiplient et le rendent rouge; cette couleur est la meilleure de toutes : on en voit aussi du blanc, du jaune et du noir.

Quand on a coupé et tiré le natron, on le charge tout d'un temps sur des chameaux ou autres bêtes de somme, sans aucune détersion, dépuration, lixiviation, ou autre sorte de préparation : le nitre sort de sa mine net et parfait.

Celui du grand lac est voituré au bourg de Terrané sur le Nil; on le met en piles et à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de Nehilé est transporté à Damanchour, où on le renferme dans des magasins.

On sait assez l'usage du natron; il sert pour blanchir le cuivre, le fil, le linge; il est employé par les teinturiers, les verriers et les orfèvres, les boulangers en enflent le pain en le mêlant avec de la pâte, les rôtisseurs en attendrissent la viande.

Je dirai en passant que les paysans du district de Terrané sont obligés de transporter tous les ans du grand lac quarante mille quintaux de natron; cette corvée leur tient lieu de la taille pour leurs terres ensemencées.

Les paysans d'autour de Nehilé sont chargés pareillement d'apporter de leur lac trente-deux mille quintaux par an, et à leurs frais, à Damanchour. Les deux lacs rendent chaque année au fils d'Ibrahim-Bey, qui en est seigneur, près de cent bourses, dont il est tenu d'en donner quarante, c'est-à-dire vingt mille écus au grand-seigneur.

Outre le natron, on recueille, dans certains quartiers des deux lacs, du sel ordinaire et fort blanc; on y trouve aussi du sel gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure pyramidale, c'est-à-dire carrée par le bas et finissant en pointe. Ce dernier sel ne paroît qu'au printemps.

Remarques sur le sel ammoniac.

Je remarquerai sur le sel ammoniac, 1° la matière, 2° les vases qui la contiennent, 3° la disposition des fourneaux, 4° la façon du travail, 5° la quantité et l'usage de ce sel.

1° La matière n'est que de la suie, mais une suie qu'on râcle des cheminées où l'on brûle des mottes de fientes d'animaux pétries avec de la paille; ces mottes, empreintes de sels alkalis et urineux, impriment à la suie certaine qualité qu'elle n'acquerroit jamais de la fumée du bois et du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel ammoniac, nommé *nechaber* en arabe.

2° Les vases qui contiennent la matière res-

semblent parfaitement à des bombes : ce sont de grandes bouteilles de verre rondes, d'un pied et demi de diamètre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse, on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col, lequel demeure vide et ouvert; il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération à peu près six livres de sel ammoniac. La suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres, celle qui est moindre en fournit moins.

3° Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voûtes sont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long; sur chaque fente il y a quatre bouteilles qu'on range proprement, de telle sorte que le fond de la bouteille étant enfoncé et exposé à l'action de la flamme, les flancs se trouvent engagés dans l'épaisseur de la voûte, et le seul col de la bouteille demeure à l'air; quant au reste de la fente, il est rebouché et bien cimenté. Chacun des fourneaux contient seize bouteilles : chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux disposés en deux chambres; ainsi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt bouteilles.

4° Dans chaque fourneau, on y entretient pendant trois jours et trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux mêlée de paille. Le four est profond, le feu est éloigné des bouteilles pour éviter qu'elles ne se cassent. Le premier jour, le flegme grossier de la suie s'exhale par une fumée épaisse qui sort du col de la bouteille, lequel demeure ouvert. Le second jour, les sels acides s'exaltant avec les alkalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant et se coagulant. Le troisième jour, la coagulation continue, s'épure et se perfectionne; alors le maître fait un petit trou, un doigt au-dessous du col, à l'épaule de chaque bouteille pour voir si la matière est assez cuite, et s'il n'y a plus rien à exhaler. Après avoir observé son état, il rebouche exactement le trou avec de la terre grasse, et le rouvre de temps à autre pour connoître le progrès de son opération.

Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche et transparente de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée et suspendue contre le col; cette masse est ce que l'on nomme sel ammoniac ou *nechaber*. Sous ce sel ammoniac ou nechaber, il s'attache une croûte noire de deux ou trois doigts d'épaisseur nommée *aradi;* sous cette croûte, les cendres demeurent au fond de la bouteille. On jette les cendres, mais on reçoit la croûte noire dans les bouteilles : de cette croûte se forme un sel ammoniac le plus pur et le plus blanc, qu'on nomme *mercarar*, et ce sel est beaucoup plus cher que l'autre.

5° Dans les deux bourgs du Delta, voisins l'un de l'autre, nommés *Damager,* à une lieue de la ville de Mansoura, il y a vingt-cinq grands laboratoires et quelques petits : il s'y fait tous les ans quinze cents ou deux mille quintaux de sel ammoniac. Dans le reste de l'Égypte, il n'y a que trois laboratoires; deux sont dans le Delta, et le troisième au Caire, d'où il ne sort par an que vingt ou trente quintaux de ce sel.

L'usage du sel ammoniac est connu chez les blanchisseurs de vaisselle de cuivre, chez les orfèvres, les fondeurs de plomb, et particulièrement chez les chimistes et les médecins.

Remarques sur les pierres et marbres.

L'Égypte abonde en marbre de différentes sortes.

1° Le granit ou marbre thébain est moucheté de diverses couleurs : tantôt le noir domine dans les uns et le rouge dans les autres : toutes ces espèces de granit ont leurs carrières au fond de l'Égypte supérieure, près du Nil, entre les premières cataractes et la ville d'Assoüan, jadis Seyne [1].

2° Le marbre blanc et le marbre noir se trouvent au nord d'Assoüan, sur le bord oriental du Nil.

3° Il y a des carrières de marbre jaune, rouge et noir près du fameux monastère de Saint-Antoine dans le désert de la Thébaïde, au pied occidental du mont Colzim, dans la plaine d'Araba, à sept ou huit lieues de la mer Rouge.

4° On avoit autrefois trouvé des carrières de ces différens marbres et de porphyre en certains endroits de l'Égypte et hors l'Égypte : on ne les connoît plus aujourd'hui. L'avarice et l'indolence des Turcs leur ont fait oublier depuis long-temps le chemin de ces carrières; ils profitent des débris des anciens édifices pour en tirer

[1] Syène.

les marbres dont ils ont besoin. Le mont Sinaï, et toutes les montagnes qui l'environnent, ne sont que granit, aussi bien que les vallons et montagnes à deux journées au nord de Sinaï. Le mont Sainte-Catherine est d'un granit plus fin, et rayé de lignes noires en façon d'arbrisseaux.

5° Vers Assoüan, entre le Nil et la mer Rouge, on taille une pierre blanche et tendre, nommée *beram*, dont on fait communément, dans tout le Saïd et au Caire, des marmites et autres ustensiles de cuisine : cette pierre résiste au feu ; et quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les pièces avec des liens de fer, et on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre [1].

6° On trouve dans la province de Faïoum, autrefois Arsinoïte, une espèce de petite pierre oblongue, brune, parsemée de petits points jaunes presque insensibles ; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cents pas de long et autant de large : les gens du pays appellent cette pierre noisette à cause de sa figure.

7° A deux lieues au levant du Caire, il y a une plaine de sable, nommée *Sabil-el-Allam*, parsemée de cailloux, dont quelques-uns renferment une espèce de petit diamant brut. On casse le caillou, dont on tire cette petite pierre brillante : lorsqu'elle a été travaillée et polie, on en fait des bagues et des bracelets.

8° Dans le désert de Sceté ou de Saint-Macaire, il y a des mines de pierres d'aigle ; près de ces mines on trouve de gros morceaux de bois et des ossemens d'animaux pétrifiés.

Remarques sur les fours à poulets.

Le four à poulets est un bâtiment dans un lieu enfoncé en terre et construit en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part et d'autre.

La porte de l'allée est fort basse et fort étroite, elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four.

La largeur des chambres est de quatre ou cinq pieds, et la longueur en a trois fois autant.

Les chambres ont double étage ; celui d'en bas est à rez-de-chaussée, celui d'en haut a son plancher inférieur, et ce plancher a une ouverture ronde au milieu ; le plancher supérieur est voûté en dôme, et pareillement ouvert.

Au lieu de porte, chaque étage a une petite fenêtre d'un pied et demi en rond.

L'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs, et même plus, car plus il y en a, et mieux l'entrepreneur y trouve son compte ; d'ailleurs cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur, qui se communique à tous les œufs accumulés les uns sur les autres.

L'étage supérieur est pour le feu, il y est allumé durant huit jours, mais non pas de suite, car la chaleur en seroit excessive et nuisible ; on l'allume seulement une heure le matin et autant le soir, c'est ce qu'on appelle le dîner et le souper des poulets. Le feu se fait avec de la bouse de vaches, ou de la fiente d'autres animaux, séchée et mêlée avec de la paille : on en exclut le bois et le charbon, qui feroient un feu trop violent.

La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur ; mais il faut remarquer que, pendant que cet étage supérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur et le trou rond du dôme, afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas où sont les œufs.

Le huitième jour passé, la scène change, on supprime le feu ; l'étage où il brûloit se trouvant vide, est remplacé d'une partie des œufs qu'on tire d'en bas pour les mettre au large et les distribuer également dans les deux étages ; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages, qui avoient été ouvertes, se ferment, et on ouvre à demi le trou du dôme pour donner de l'air.

Cet état des œufs sans feu, et aidés seulement d'une chaleur douce et concentrée, dure treize jours ; car ces treize jours joints aux huit premiers, font le nombre de vingt-un : c'est environ au dix-huitième qu'un esprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf et son germe déjà formé ; on le voit à travers la coque s'agiter et se nourrir du jaune, qu'il suce par le nombril.

Deux jours après, c'est-à-dire le vingtième, le poussin applique son bec à la coque et la fend, l'ouvrier avec son ongle élargit tant soit peu la brèche pour aider les foibles efforts du poussin.

Le vingt-unième après midi, ou le vingt-

[1] C'est le procédé de nos raccommodeurs de faïence normands.

deuxième au matin, toutes les coques se rompent; une armée de petites volatiles s'élance et se dégage chacune de sa prison; le spectacle en est agréable, on croit voir en petit le prodige qu'on fit voir au prophète, un champ couvert d'ossemens qui se lèvent et ressuscitent. Huit chambres nous paroissoient couvertes de plusieurs milliers de coquilles inanimées; et aujourd'hui vous les voyez remplies de presque autant d'oiseaux vivans, je dis presque, car le nombre des coques excède celui des poussins; la raison est que l'ouvrier ou directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs qu'on lui confie: ainsi l'entrepreneur ou maître de la fabrique remettant, par exemple, six mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui que quatre mille poussins à la fin de l'opération. Le reste est abandonné au hasard, et il en périt près d'un tiers.

Mais comme il arrive presque toujours que les œufs réussissent au-delà des deux tiers, tout le produit n'est pas uniquement pour l'ouvrier, l'entrepreneur y a sa bonne part; l'ouvrier est obligé de rendre à celui-ci, pour six médins, chaque centaine de poussins éclos au-delà des deux tiers, ce qui fait un gros profit à l'entrepreneur : car il vendra les cent poussins tout au moins trente médins, et ne les aura cependant achetés que six médins de l'ouvrier.

On a raison d'admirer en France cet art singulier, qui fait éclore en même temps des millions de poulets; c'est ainsi que ce pays a trouvé le secret de suppléer par la chaleur d'un four, à la lente production naturelle et ordinaire de ces petits animaux.

Mais ce qui doit paroître surprenant, c'est que dans ce grand nombre d'hommes qui habitent l'Égypte, où il y a quatre cents fours à poulets, il n'y ait que les seuls habitans du village de Bermé, situé dans le Delta, qui aient l'industrie héréditaire de diriger ces fours : le reste des Égyptiens l'ignorent entièrement. Si l'on en veut savoir la raison, la voici.

On ne travaille à l'opération des fours que durant les six mois d'automne et d'hiver, les autres saisons du printemps et de l'été étant trop chaudes et contraires à ce travail.

Lors donc que l'automne approche, on voit trois ou quatre cents Berméens quitter les lieux où ils se sont établis, et se mettre en chemin pour aller prendre la direction des fours à poulets, construits en différens bourgs de ce royaume. Ils y sont nécessairement employés, parce qu'ils sont les seuls qui aient l'intelligence de le tenir secret, soit que nul autre Égyptien ne veuille se donner la peine de l'apprendre et de l'exercer.

Les directeurs des fours à poulets sont nourris par l'entrepreneur. Ils ont pour gages quarante ou cinquante écus; ils sont obligés de faire choix des œufs qu'on leur met entre les mains, pour ne conserver que ceux qu'ils croient pouvoir réussir; ils s'engagent de plus à veiller jour et nuit, pour remuer continuellement les œufs, et entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération; car le trop de froid ou de chaud, pour petit qu'il soit, la fait manquer.

Malgré toute la vigilance et l'industrie du directeur, il ne se peut pas faire que, dans ce grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau, il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien; mais l'habile directeur sait profiter de la perte, car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, et en nourrit plusieurs centaines de poulets, qu'il élève et qu'il engraisse dans un lieu séparé et fait exprès : sont-ils devenus gros et forts, il les vend le plus cher qu'il peut, et la vente étant faite, il en partage fidèlement le profit avec l'entrepreneur.

On demandera comment il se peut faire que l'on puisse assembler dans chaque fourneau une si prodigieuse quantité d'œufs. Le moyen en est facile; chaque fourneau a vingt ou vingt-cinq villages, qui lui sont attachés à lui en particulier. Les paysans de ces villages sont obligés, par ordre du bacha et du tribunal supérieur de la justice, de porter tous leurs œufs au fourneau qui leur est assigné, et il leur est défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce soit, sinon au seigneur du lieu, ou aux habitans des villages qui sont du même district; par ce moyen il est facile de comprendre que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage.

Les seigneurs des lieux trouvent ici le secret, comme on le trouve ailleurs, d'établir certains droits à leur profit. Ceux-ci retirent tous les ans, des fourneaux dont ils sont seigneurs, quinze ou vingt mille poussins. Pour les élever sans qu'il leur en coûte rien, ils les distribuent chez tous les habitans de leur seigneurie, aux clauses et conditions de moitié de profit de part et

d'autre, c'est-à-dire que le villageois, qui a reçu de son seigneur quatre cents poussins, est obligé de lui rendre deux cents poulets, ou en nature ou en argent, valeur de deux médins pour chaque poulet : les autres deux cents poulets appartiennent au villageois. L'aga du bourg de Bermé, dont nous avons dit que les habitans étoient les seuls instruits de l'art de diriger les fours à poulets, cet aga, dis-je, s'est aussi établi un petit droit particulier sur eux ; car s'ils veulent sortir de Bermé pendant les six mois du printemps et de l'été, pendant lesquels ils n'ont point de travail, l'aga ne leur donne point de permission de quitter leur pays, qu'ils ne lui paient auparavant huit ou dix piastres. Or, pendant ces six mois il y a toujours trois ou quatre cents Berméens qui vont ailleurs gagner leur vie : c'est un profit considérable pour l'aga.

La génération des poulets dont nous venons de parler n'étoit point inconnue à Pline ; il en parle dans son *Histoire naturelle* [1].

Diodore de Sicile loue l'industrie et la coutume des Égyptiens, qui ont trouvé le secret de faire éclore, non-seulement les poulets, mais encore les oisons.

J'ai demandé à nos directeurs des fours à poulets, si leur art réussiroit en France ; ils m'ont répondu qu'ils n'en doutoient pas, et qu'ils s'offroient même à venir construire des fours pareils aux leurs, et de les diriger de manière que la différence du climat ne mettroit aucun obstacle au succès de leur opération.

C'est à nos François curieux à faire venir en France quelqu'un de nos directeurs de Bermé pour en faire l'expérience.

[1] Livre 10, chap. 55 ; liv. 1er, n° 74.

DISCOURS SUR L'ÉGYPTE,

PAR LE P. SICARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

Noms et situation de l'Égypte.

L'Égypte est appelée par les Grecs, tantôt *Aigouptos*, tantôt Potamitis, tantôt Melambolis, tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arrosée des eaux du Nil, et engraissée par le sable noir qu'il entraîne et qu'il répand sur les terres. *Et viridem Ægyptum,* dit Virgile, *nigra fœcundat arena.*

Presque tous les autres peuples anciens l'ont connue sous le nom de la *terre de Cham,* fils de Noë, expression dont David s'est servi dans ses Psaumes, ou sous le nom de la *terre de Mitsraïm,* fils ou descendant de Cham, qui s'y établit. De là le Cham des Cophtes, le Chemia de Plutarque, le Masser des Arabes.

La situation de l'Égypte est entre la mer Méditerranée au nord, l'isthme de Suez et la mer Rouge à l'est, la Nubie au sud, les déserts de Barca et la Lybie à l'ouest.

Sa longueur nord-sud, depuis la dernière cataracte de la Nubie jusqu'à la mer Méditerranée, est de cinq mille trois cents stades, selon Strabon, livre 17, c'est-à-dire, de deux cent douze lieues ; savoir, de la mer Méditerranée au Caire, trente-cinq lieues, du Caire à Thèbes, cent trente-cinq lieues, et de Thèbes à la dernière cataracte, quarante-deux lieues.

Sa largeur n'est pas égale ; elle n'est tout au plus que de vingt à vingt-six lieues depuis la dernière cataracte jusqu'au Caire. On pourroit même, à la rigueur, dire qu'elle n'est que de cinq ou six lieues, puisqu'il n'y a de terrain cultivé que de cette largeur ; car c'est une longue vallée, bordée d'une double chaîne de montagnes, est, ouest, traversée par le Nil. Hors cette largeur, le reste est un terrain, qui de tout temps a été inculte et désert. Mais depuis le Caire, en tirant au nord jusqu'à la mer Méditerranée, l'Égypte s'élargit toujours ; de sorte que sa base le long de la mer s'étend de Kan-Jounès, autrefois Inissus, dernière ville du royaume à l'ouest, aux côtes de la Lybie, par delà Alexandrie, et est de près de cent lieues.

CHAPITRE II.

Son gouvernement.

Tomumbey, de la race des Mamelus, est le dernier soudan qu'il y ait eu en Égypte. Selim, empereur des Turcs, la conquit l'an 1517, et elle est demeurée sous la domination du grand-seigneur.

Ce prince y a un pacha, vingt-quatre beys, et sept corps de milice. Quoique le pacha soit comme le chef du gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de considérable, que de l'avis et du consentement des beys et des autres officiers.

Le pacha a coutume d'entrer en fonction au mois *Tot*, c'est-à-dire au mois de septembre, qui est le premier mois de l'année selon les Cophtes. Le sultan lui envoie tous les ans vers ce temps-là, ou une confirmation dans sa charge, ou l'ordre de sa déposition. Ordinairement le pacha est trois ans en charge; mais il arrive quelquefois qu'on prévient ce temps, et qu'on en met un autre à sa place : il n'y a rien de réglé là-dessus.

Le château du Caire sert de palais au pacha. Il y tient trois fois la semaine, le dimanche, le mardi, le jeudi, le divan, c'est-à-dire le conseil général, qui est composé des beys et des agas des sept corps de milice.

Les beys, autrement nommés sangiacs, sont les lieutenans du pacha. Il doit y en avoir vingt-quatre; mais il arrive rarement que le nombre soit complet. Deux choses contribuent à ce désordre. La première est que les beys sont au choix et à la nomination du pacha; l'autre est qu'il y a par an sur le trésor royal, une certaine somme assignée pour payer les appointemens des beys. Qu'un bey vienne donc à mourir, ou que, par quelque autre accident il y ait une place vacante, le pacha ne manque point de chercher quelque prétexte pour différer de nommer un nouveau bey, parce qu'il est le seul qui profite de ce qui reviendroit par jour à celui qui sera revêtu de cette dignité.

Ce profit est considérable pour le pacha, un bey ayant par jour cinq cents aspres : deux aspres valent un médin, un médin est un sol et demi de notre monnoie : ainsi un bey a par jour trois cent soixante et dix sols, qui font près de dix-neuf livres. Je ne parle que des appointemens ordinaires; car lorsqu'un bey fait un voyage pour le service de l'état, il a par jour mille aspres, qui font trente-sept livres dix sols.

Le pacha, après avoir différé, autant qu'il a pu, de remplir la place vacante d'un bey, examine la liste de ceux qui demandent cette dignité. Plus le nombre des aspirans est grand, plus il exige une grosse somme de celui à qui il donne la préférence. Pour l'ordinaire, le pacha en reçoit vingt ou vingt-cinq bourses, et chaque bourse est de cinq cents écus.

L'on peut dire la même chose des officiers des troupes que du pacha; car le grand-seigneur leur fait payer de quoi entretenir en Égypte vingt mille hommes de cavalerie, et vingt mille hommes d'infanterie. Mais les officiers, pour profiter de la solde destinée aux soldats, font si bien qu'il n'y a jamais sur pied, tout au plus, que la moitié de ces troupes-là.

Toute l'infanterie, qui consiste en douze mille janissaires, et en huit mille azaps, est en garnison dans le château et dans la ville du Caire. La cavalerie, qui est composée de cinq corps de troupes différentes; savoir, de jumellis, de tufekgis, de cheraksas, de metefarracas et de chiaoux, est dispersée de côté et d'autre. Les metefarracas ont la garde de tous les châteaux, excepté de celui du Caire. Ils sont à Alexandrie, à Rosette, à Damiette, à Thiné, à Suez, etc. Les tufekgis, les jumellis et les cheraksas, sont dans toute l'Égypte à la suite des cachefs, gouverneurs des provinces. Pour ce qui est des chiaoux, ils n'ont aucune demeure fixe; leur emploi est d'être continuellement à cheval, pour découvrir ce qui est tombé aux parties casuelles, et pour veiller aux autres revenus semblables du grand-seigneur.

L'Égypte est partagée en dix-sept gouvernemens, dont il y en a treize de grands et quatre de petits [1]. Les grands cachefliks, c'est-à-dire gouvernemens, sont Achemonain [2], Athfihe, Beheiré, Behenessé, Calioubié, Charquié, Dequahalie, le Faïom, Garbié, Girgé, Gizé, Manfelouth, Menoufié. Les petits gouvernemens sont ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouah et de Terrané. Outre les gouverneurs, les bourgs et les villages ont leurs seigneurs particuliers, qu'on nomme *Meltezems*. Ces seigneurs, aussi bien que les gouverneurs, sont obligés de suivre en tout les décisions du divan du Caire.

Les gouverneurs ne sont en place que l'espace d'un an. Le pacha en nomme de nouveaux chaque mois de septembre, qui est le commencement de l'année cophtique. La manière d'installer les nouveaux gouverneurs est différente. C'est le pacha lui-même qui installe les treize gouverneurs des grands gouvernemens. Toute la cérémonie consiste à les revêtir d'un cafetan, qui est une veste particulière, et à leur assigner une garde de cavalerie, qui est plus ou moins forte, selon l'étendue de leur gouvernement. Les gouverneurs des quatre petits

[1] Aujourd'hui vingt-six naziries.
[2] Achmounein. Hermopolis-Magna.

gouvernemens ne sont point installés par le pacha dans leur charge. Mais celui de Terrané est installé par le gouverneur de Beheiré, et ceux d'Assoüan, d'Ebrim, d'Elouah le sont par le gouverneur de Girgé.

Comme les Meltezems sont d'un rang fort inférieur à celui des gouverneurs, on les met sans observer aucune cérémonie. Ils ont cependant une grande autorité dans les bourgs ou dans les villages dont ils sont seigneurs. Le désagréable de leur emploi est que si un Meltezem meurt, sans avoir vendu ou résigné, quarante jours avant sa mort, les terres dont il est seigneur, ses biens sont confisqués. Le pacha les fait vendre à l'encan, et en reçoit l'argent au profit du grand-seigneur[1].

CHAPITRE III.

Ses productions.

Lucain, liv. 8, donne en peu de mots une idée assez juste de la fécondité de l'Égypte. *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis, aut Jovis, in solo tanta est fiducia Nilo.* En effet, la terre est aisée à cultiver, elle n'a pas besoin de pluie, étant suffisamment humectée par les eaux du Nil; elle est si féconde, qu'elle produit tout en abondance, presque sans autre soin que celui de l'ensemencer; de sorte que l'Égypte peut aisément se passer de faire aucun commerce avec tout autre peuple.

La preuve en est sensible, puisque des seules terres cultivées, le fisc tire tous les ans dix mille bourses, qui font quinze millions et deux cent quatre-vingt-seize mille sept cents charges, les deux tiers de blé, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fèves, et autres semblables légumes.

Des dix mille bourses, douze cents sont envoyées au grand-seigneur, quatre cents à la Mecque; le reste est pour le paiement des officiers et des troupes.

On envoie aussi par an à la Porte douze cents quintaux de sucre, et sept cents charges de lentilles.

Ce n'est cependant là qu'une partie de ce que le grand-seigneur retire de l'Égypte. Les douanes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, de Suez, du Caire, etc. produisent des sommes beaucoup plus considérables.

L'Égypte cependant n'est pas un pays extrêmement peuplé. Non-seulement il y a peu de grandes villes; car, excepté le Caire, Alexandrie, Rosette, Damiette, Mehallé, Girgé, les autres sont peu considérables, et l'on ne compte dans toute l'Égypte que trois mille, tant bourgs que villages. Dans un si petit nombre de villes et villages, il y a jusqu'à douze mille mosquées qui toutes ont une espèce de clocher[1],

[1] Tout est changé en Égypte. La forme du gouvernement est toujours despotique, mais elle tend à se tempérer par de récentes institutions. Plusieurs François restés sur le Nil, après l'expédition de Bonaparte, et beaucoup d'autres qui y sont allés depuis, ont donné au vice-roi des idées d'administration qui se rapportent aux nôtres. Il a fondé à Abou-Zabel une école de médecine, de chirurgie, de chimie et de pharmacie. Cette école est en même temps un hôpital; il y a douze professeurs et deux cents élèves : il peut y entrer mille malades. Là, en dépit des préjugés, on a fait un amphithéâtre de dissection, et on y voit un jardin de botanique.

Au même lieu, un François a fondé, toujours par l'ordre du pacha, une école vétérinaire et un haras de huit cents chevaux.

Au Caire, à Boulha, à Gizeh, à El-Khanka il existe :
Une école d'infanterie pour quatre cents élèves;
Une école de cavalerie pour deux cents élèves;
Une école de géométrie et de fortification;
Une école d'artillerie avec un parc, pour trois cents élèves;
Une école d'état-major;
Une école polytechnique pour deux cents élèves;
Une école d'administration civile;
Une école des mines;
Une école des ponts-et-chaussées;
Une école de langues;
Une école de chimie appliquée aux arts;
Une école de musique pour cent élèves;
Une école de calligraphie;
Des écoles de dessin linéaire;
Des écoles d'enseignement mutuel;
Une école d'agriculture.

Il y a maintenant en Égypte, des imprimeries, des journaux, des bateaux à vapeur, des diligences et des appareils pour l'éclairage par le gaz.

Le vice-roi a fait traduire en turc le Code Napoléon, et notre Code de Commerce est aujourd'hui appliqué en Égypte. C'est une novation bien digne de remarque. Jusque-là, toute justice émanoit du prophète, par le Coran, et le juge trouvoit dans ce livre de quoi satisfaire sa cruauté bien plus que sa justice. Aujourd'hui les punitions sont moins sévères. La peine de mort n'est plus aussi fréquente, mais en revanche on double les amendes.

Ces novations ont puissamment contribué à la régénération du pays. On ne comptoit pas trois millions d'habitans en Égypte lorsque les François y débarquèrent à la fin du siècle dernier. On en compte aujourd'hui plus de cinq millions, et l'on ne peut attribuer cet accroissement si rapide qu'à la révolution opérée dans les formes du gouvernement, et aux espérances que cette révolution fait naître.

[1] Minaret.

mais dans lequel il n'y a point de cloche.

La fertililité du pays paroît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés et par cette quantité prodigieuse de plantes que la terre produit, dont plusieurs sont particulières à l'Égypte.

Entre les animaux, les crocodiles, les gazelles, les bœufs sauvages, les bouquetins, les sangliers, les loups, les renards, les ichneumons, c'est-à-dire rats de Pharaon, les tigres, les hyènes, les caméléons, les moutons, les lièvres, et autres semblables, se trouvent en Égypte comme dans d'autres pays. Il n'y a que les hippopotames qui lui soient particuliers. Le nombre des crocodiles est infini, celui des hippopotames au contraire est très-petit.

La liste des oiseaux seroit infinie. Il y a surtout beaucoup de tourterelles, de cailles, de canards, soit à tête verte, soit à tête grise, de sarcelles de saqsaqs, que les Grecs appeloient trochilus, de macreuses, de plongeons, d'oies du Nil, de poules de riz, de pluviers, de bechots, de chevaliers, de quatha, qui est une espèce de perdrix; car de véritables perdrix, l'on n'en voit presque point autre part que dans le désert de Saint-Antoine; de courlis, de hérons, de pélicans, d'éperviers, de milans, de flamans, de cormorans, de grues, mais seulement dans la Haute-Égypte, et pendant quelques mois, elles y viennent des pays du Nord; d'aigles, d'ibis et de toute sorte de petits oiseaux. La bécasse est très-rare, soit dans la Haute, soit dans la Basse-Égypte.

Il en est des plantes comme des animaux : les unes sont de ces plantes que l'on trouve presque dans tous les pays habités, grenadiers, orangers, limoniers, figuiers, pommiers, poiriers, oliviers, abricotiers, pêchers, mûriers, dattiers, melons, concombres, ainsi des autres. Il n'y a que les noyers et les amandiers, de plantes communes, qui manquent à l'Égypte. Celle qui porte le séné y est inconnue, quoique les Égyptiens en fournissent une grande quantité à l'Europe; ils le tirent de la Nubie.

Les autres sont des plantes particulières à l'Égypte, par exemple, le papyrus, qui est une espèce de jonc; le lotus, l'arum ægyptiacum, le meloukié, sorte de mercuriale; l'achar, plante tithimale, gommeuse, épineuse; le henné, dont le jus est d'un beau rouge; l'aber, qui a quelque ressemblance avec le romarin.

Il y a quelques autres plantes qui ne sont pas particulières à l'Égypte, mais qui ne croissent que dans quelques pays peu connus, éloignés, et qui sont dispersées, l'une dans un pays, et l'autre dans l'autre. Telles sont la casse, le sycomore, le caterambas, qui est une espèce de coloquinte, le mark. L'acacia, quelque commun qu'il soit à présent en Europe, y a été porté de l'Égypte. La quantité en est prodigieuse, et l'on en compte de quatre sortes différentes.

Malgré cette fertilité de la terre, c'est le Nil qui est le nourricier de l'Égypte. La cherté ou l'abondance, surtout du blé et du riz, qui sont la nourriture ordinaire du peuple, dépendent du débordement de ce fleuve. Outre cela, les autres alimens n'y sont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le bœuf que l'on puisse appeler excellent. Le mouton n'y est que médiocrement bon. Les poulets le sont encore moins, apparemment à cause de la manière dont on les fait éclore.

On met les œufs dans des fours faits exprès, et par le moyen d'une chaleur concentrée et distribuée avec art, l'espace de vingt-un ou vingt-deux jours, on donne la vie à des milliers de poulets tout à la fois.

Ces fours ont quelque chose de singulier, aussi-bien que ceux dans lesquels on fait le sel ammoniac. La matière dont on le compose est uniquement de la suie de cheminée, mais empreinte de sels nitreux, qu'on tire de la bouse de vache qu'on a brûlée.

Pour ce qui est du poisson, généralement parlant, il a un goût désagréable, et ne sent que la vase. Le seul quecher, autrefois connu sous le nom de *latos*, en est exempt.

La boisson est ce qui manque le plus en Égypte. L'on n'y fait point de vin [1]. Il n'y a nulle part aucune vigne. Cette plante y viendroit néanmoins bien, et le raisin y seroit excellent, car celui qu'on cueille aux treilles est d'un fort bon goût. Le vin que quelques personnes boivent, vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France; mais il est très-cher, et il n'y a que les gens riches qui en puissent faire la dépense.

L'eau est donc proprement la boisson du pays. Mais l'air du Caire, par exemple, est trop chaud, pour que l'eau puisse y être bonne. Pour la rendre un peu tolérable et fraîche, on la renferme dans des pots d'une terre qui est très-poreuse,

[1] Il s'en fait à présent dans le Fayoum.

qu'on expose aux fenêtres du côté du mistral[1] qui règne pendant tout l'été. L'eau par ce moyen se purifie et n'a plus ce goût insipide qu'elle ne peut manquer d'avoir dans un climat qui est à trente degrés de latitude, moins dix minutes, et où l'on ne voit jamais de glace.

Cette incommodité est bien compensée par la situation où se trouve l'Égypte. Il n'y a nul pays au monde qui en ait une plus commode pour le commerce. Placée entre l'Afrique et l'Asie, vis-à-vis de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Arabique, et de l'autre par la mer Méditerranée, elle doit être comme la dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde.

Aussi l'a-t-elle été pendant plusieurs siècles. L'histoire, tant sacrée que profane, ne nous parle que de la magnificence des rois d'Égypte, de leurs trésors immenses, de leurs édifices superbes, et de tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à l'opulence d'un état. L'on ne peut douter que ce ne fût là l'effet du commerce que faisoient alors les Égyptiens, qui étoit si florissant, qu'ils étoient les seuls qui trafiquoient jusqu'à l'extrémité des Indes, étant les seuls qui, par leur situation sur la mer Arabique, pouvoient aisément pénétrer jusque-là, et y commercer.

Pour en faciliter même le commerce, ils creusèrent ce fameux canal, qui du Nil alloit jusqu'à Suez, et qui étoit comme une jonction de la mer Méditerranée avec la mer Arabique. Entreprise que l'antiquité n'a pu se lasser de louer, et qu'elle a mis au-dessus de tous les ouvrages de la main des hommes.

Le commerce n'est plus sur le même pied en Égypte. Rien n'a tant contribué à le diminuer que la perfection où presque toutes les nations ont porté la navigation. Il y en a cependant encore. Il vient par la mer Rouge plusieurs marchandises, entre autres grande quantité de café. Lorqu'il est à Suez, on le charge sur des chameaux jusqu'au Caire. Au Caire, on le met sur le Nil jusqu'à Rosette ou à Damiette. Là on l'embarque sur mer pour le transporter à Alexandrie.

Il faut même que le commerce soit encore très-considérable, car il y a un grand nombre de commerçans établis au Caire et dans d'autres villes. Il y a plus de François que de toute autre nation. Ils sont en grand nombre au Caire, qui est la demeure de leur consul-général. Mais à Rosette et à Alexandrie, et dans chacune de ces villes il y a un vice-consul. Ils n'ont pu s'établir à Damiette. Les habitans ne peuvent souffrir aucun François dans leur ville et dans leur port, se ressouvenant que dans le treizième siècle les Francs s'étoient rendus maîtres de leur ville. Tout leur commerce, qui est un des meilleurs de l'Égypte, est entre les mains des marchands ou Turcs ou Grecs.

Les Anglois ont aussi des établissemens au Caire et à Alexandrie, avec un consul et un vice-consul.

Dans les mêmes villes on trouve quelques marchands italiens, mais en petit nombre et sans consul.

CHAPITRE IV.

Le Nil.

La source du Nil est dans l'Éthiopie; quoiqu'il grossisse de quelques rivières qu'il reçoit dès le commencement de son cours, cependant sa crue annuelle, par laquelle il inonde et fertilise l'Égypte, dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Le Nil déborde plus ou moins, selon que ces pluies sont plus ou moins abondantes.

Son cours n'a qu'un seul canal depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire; il descend de l'Abyssinie, il traverse les royaumes de Fangi, autrement Sennar, et de Dongola, toute la Nubie et l'Égypte. Mais au-dessous du Caire, il se divise en deux branches, l'une va à Damiette et l'autre à Rosette, et par là forme l'île du Delta, qui est aujourd'hui moins grande qu'elle n'étoit autrefois.

Les autres grands fleuves grossissent dans leurs cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leurs lits. Le Nil, au contraire, dans la seule Égypte se répand par plus de quatre-vingts grands canaux et par plusieurs petits, qui presque tous aboutissent à la mer Méditerranée.

L'on en compte quarante dans le Saïd, treize dans la Charquié et autres provinces du Levant, onze dans la Dehetré et vingt-huit dans le Delta.

Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil est haut, tous ces canaux sont pleins d'eau. Quand il baisse, la plupart diminuent peu à peu, et enfin sont à sec. Il n'y a que le

[1] Le Nord.

canal de Joseph et les canaux d'Abon Homar, d'Abon Meneggé, le Seguir, le Dhar, le Serpentin, le Lebaini, qui ne tarissent jamais, à cause de la multitude de sources dont ils sont remplis, et qui sont si abondantes, que quelques-uns de ces canaux sont comparables à des rivières, telles que sont la Marne et l'Oise; ce qui fait que les terres circonvoisines ne sont point brûlantes comme les autres du Delta, et que leurs habitans ont pour eux et pour leurs bestiaux de l'eau plus qu'il ne leur en faut.

Ceux qui sont le long des canaux qui viennent à sec, font autour de leurs hameaux de vastes et profonds fossés, que l'on prendroit pour des lacs. Lorsqu'ils sont remplis par le débordement du Nil, l'eau n'ayant point d'issue, s'y conserve jusqu'à la nouvelle croissance de ce fleuve, et sert de boisson aux hommes et aux bestiaux.

Outre ces profonds fossés, ils creusent des puits, qui se remplissent également des eaux du Nil; mais en très-peu de temps l'eau y contracte une salure insupportable, que le nitre de la terre lui imprime; de sorte qu'elle ne sert ordinairement qu'à arroser leurs prés et leurs légumes. Ils ont des machines et des roues pour tirer l'eau de ces puits, et pour la répandre de tous côtés.

Ainsi, par le moyen de ces puits et par les inondations du Nil qui ont précédé, l'Égypte, sous un climat brûlant, sous un ciel sans nuages et sans pluie, est fertile et a des herbages, *arida nec pluvio*, dit Tibulle, liv. I[er], éleg. 7, *supplicat herba Jovi.*

Pour procurer l'abondance en Égypte, il faut que le Nil s'élève au-dessus du niveau de son lit, et croisse de vingt à vingt-quatre pieds à la cataracte d'Assoüan, c'est-à-dire à l'entrée de de l'Égypte; de vingt à vingt-quatre palmes[1] au Caire et aux environs, et seulement quatre ou cinq palmes à Damiette et à Rosette.

Les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de juin, et elles diminuent après le 22 de septembre; c'est-à-dire qu'elles sont trois mois à croître, et trois mois à diminuer.

Au Caire, pendant que le Nil croît, il y a des crieurs gagés qui, jour par jour, annoncent au peuple combien il a crû. Mais leur supputation est fausse ou mystérieuse; car ils nomment pied, et même pied et demi, ce qui n'est qu'une palme, et à proportion; doigt, ce qui n'est que la vingt-quatrième ou la vingt-huitième division d'une palme.

[1] La palme a huit pouces six lignes et demie.

Entre les fables que les Égyptiens débitent par rapport au Nil, il y en a une des plus grossières, dont il n'est pas aisé de les détromper. Ils prétendent que le 17 du mois de juin il tombe une goutte qui annonce le débordement de ce fleuve. Rien n'est moins sensé qu'une pareille imagination. L'on peut dire la même chose de ce que Pline, Solin et Hérodote ont avancé [1]; savoir : que l'on ne voit jamais ni vapeurs, ni brouillard s'élever du Nil. Du moins dans ces derniers temps l'on a l'expérience du contraire.

Le débordement annuel du Nil, et son accroissement périodique, ne sont pas l'unique chose qui ait rendu ce fleuve fameux. Sa source, ses cataractes, surtout ses embouchures, ont paru à toute l'antiquité dignes de remarque, et il n'est point d'auteur qui, en parlant de l'Égypte, n'en ait fait mention.

Il est étonnant que tous ces auteurs aient affecté de parler de sa source, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que personne n'avoit pu encore la découvrir, et qu'eux-mêmes étoient partagés sur ce point-là. Quelques-uns la mettoient dans la Mauritanie Tingitane, vers l'océan occidental, les autres dans les Indes [2]. Cette découverte étoit réservée à ceux qui auroient la facilité de pénétrer dans l'Afrique intérieure, et le temps de faire d'exactes observations jusqu'au lac de Dambea et au-delà, et d'être les témoins oculaires de ces pluies qui y tombent régulièrement l'espace de trois mois. Les anciens n'ont eu ni l'un, ni l'autre de ces avantages : ainsi la source du Nil, et la cause de ses débordemens annuels leur devoient être inconnues.

Il n'en est pas de même des cataractes. De tout temps les Égyptiens les ont eues devant leurs yeux, surtout la dernière, qui sépare la Nubie de l'Égypte. Chaque cataracte est un amas de gros rochers, au travers desquels coule le Nil en forme de cascade. Il y auroit de la témérité à tenter d'y faire passer une barque[3]. Le cours du Nil n'est praticable que lorsqu'il est dans l'Égypte; car il y a sept de ces cataractes en remontant d'Égypte à la source du Nil.

L'on ne peut pas douter que le Nil ne se jetât

[1] Liv. 5, chap. 9. Chap. 35, liv. 2.
[2] Pline, liv. 5, chap. 8. Arian, chap. 9.
[3] Aen. 6.

dans la mer Méditerranée par sept embouchures. Les anciens les nommoient : Pelusiacum, Taniticum, Mendesium, Pathmeticum, Sebenniticum, Bolbitinum, Canopicum [1]. Voilà d'où vient que Virgile parlant du Nil, lui donne l'épithète de *septem geminus et septem gemini turbant trepida ostia Nili*. Et Ovide, celle de *septem fluus. Perque papyriferi septem flua flumina Nili*.

Ptolémée, il est vrai, en met deux autres, qu'il appelle, l'une, Pineptimi, et l'autre Diolcos. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon et Diodore disent en général qu'il y en avoit plusieurs. Tous ces auteurs ne se contredisent point pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avoit ajoutées aux sept qui étoient naturelles au Nil. Ptolémée s'en explique nettement puisqu'il les appelle fausses embouchures, et qu'il les distingue des véritables embouchures.

Ces sept véritables embouchures subsistent encore, mais elles ont changé de nom, et dans quelques-unes l'eau n'en sort plus continuellement et avec la même abondance qu'autrefois.

Le Pelusiacum Ostium est aujourd'hui celui de Thiné, au bout du lac Mantalé. Il n'en faudroit point d'autre preuve que les termes mêmes. En effet, *Pélousion* en grec, et *Tiné* en arabe, signifient l'un et l'autre de *la boue*. Mais il y en a une qui paroît démonstrative. Selon Diodore et Strabon, il y avoit mille trois cents stades, c'est-à-dire à peu près cinquante-quatre lieues depuis l'Ostium Pelusiacum jusqu'à l'Ostium Canopicum. Or, Thiné est précisément à cinquante-quatre lieues de Madié, qui est le Canopicum Ostium des anciens. Thiné est donc l'embouchure Pelusiaque.

L'Ostium Tanicum, ou Taniticum, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'embouchure Eumm-Messarége, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit aussi donné son nom à l'Ostium Mendosium. Mendès étoit dans la province, dont Thémuis, aujourd'hui Théméi, étoit la capitale. Par conséquent, l'embouchure de Dibé, que quelques peuples de la Méditerranée appellent Pesquière, est le Mendosium des anciens, car cette embouchure n'est pas éloignée de Théméi.

[1] Ismaïl, fils de Mohammed-Ali, a fait enlever les rochers de la première cataracte, et les barques militaires ont porté au-delà les munitions pour la guerre de Dongolah.

Il n'y a nulle difficulté pour l'Ostium Pathméticum, ou Phamiticum, qu'Hérodote appelle *Bucolicum*. Tout le monde convient que c'est l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogas dans lequel est Damiette, étoit la Pathmétique des anciens.

L'on peut dire la même chose des deux embouchures; savoir, de la Sebennytique et de la Bolbitique. L'une est l'embouchure de Brullos. Au sortir du lac de Brullos il y a un canal qui aboutit à la mer. Les anciens l'appeloient Ostium Sebennyticum, à cause de la ville Sebennytus, aujourd'hui Samarinoud. L'autre est l'embouchure de Rosette, c'est-à-dire de l'ancienne ville Bolbitina. Strabon [1] a marqué si distinctement la distance qu'il y avoit du phare d'Alexandrie à l'Ostium Canopicum, qu'il paroît qu'elle ne convient qu'à l'embouchure qu'on nomme à présent *la Madié*. Selon cet auteur il y avoit de l'un à l'autre cent cinquante stades, autrement six lieues et deux tiers de lieue : c'est la distance que mettent encore aujourd'hui les Égyptiens de Madié au phare d'Alexandrie. Outre cela, l'Ostium Canopicum avoit pris son nom de la ville Canopé, parce qu'il n'en étoit pas éloigné. Or, la ville d'Aboukir est l'ancienne ville Canopus, et l'embouchure la plus proche d'Aboukir est assurément la Madié.

Cette connoissance des sept anciennes embouchures du Nil sert beaucoup à expliquer le passage de Ptolémée, où cet auteur met neuf embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'Aschtom-Jamassé, entre Brullos et Damiette, et de celle qui étoit à l'ouest d'Aschtom, mais qui est à présent entièrement ensablée.

NOTE SUR LE NIL.

Le Nil, en le prenant à sa branche principale, au pied des montagnes de la Lune, a près de mille lieues de cours. On dit qu'au temps des pluies il s'unit au Niger par les lacs et les rivières où l'un et l'autre ils prennent leur source. Le père Sicard en fait mention, et les connoissances sur ce point, malgré quelques faits isolés, ne sont guère plus étendues qu'elles ne l'étoient de son temps.

Le *fleuve Blanc*, qui est le Nil pour nous, reçoit à gauche, dans la terre de Schellouck, le Bahr-el-Ada, puis, à droite, la rivière de Maleg, qui borne à l'est une partie de l'Abyssinie. Après avoir servi de limite au Kordofan, il entre sur les terres n·biennes, et reçoit à droite, au village d'Endurmam, au-dessous du

[1] Liv. 7.

bourg de Gerry, le *fleuve Bleu*, qui sort de l'Abyssinie, et qui, suivant le voyageur Bruce, est la véritable source du Nil.

Avant Bruce, deux jésuites, les pères Paez et Tellez, avoient décrit le cours de ce fleuve Bleu, qui ne tombe dans le Nil qu'après s'être grossi des eaux de la Dender et du Rahad. Le père Lobo en avoit aussi décrit la source.

A soixante-cinq lieues au-dessous de Gerry, le Tacazzé ou Ataha se joint au Nil par la droite, et lui apporte les eaux de toute l'Abyssinie orientale.

De ce confluent du Nil et du Tacazzé jusqu'à la mer, le fleuve, dans un cours de quatre cent cinquante lieues, ne reçoit plus aucune rivière, et dans cette étendue il n'y a pas même de ruisseau qui ait, aux yeux des géographes, paru digne d'être signalé.

Dans son cours, aux approches d'Assoüan, la Syène antique, le Nil rencontre des rochers de granit qu'il franchit avec violence, et forme ces cataractes fameuses qui, de temps immémorial, marquèrent au sud la limite du royaume égyptien.

Le fleuve fait un coude à Kéneh, puis, à six lieues au-dessous du Caire, au village de Batn-el-Bagarah (ventre de la vache), il se partage en plusieurs branches qui, s'écartant à l'est et à l'ouest, forment le Delta, et vont se décharger dans la Méditerranée par des bouches dont le nombre et la situation varient chaque siècle.

Les anciens comptoient sept bouches du Nil, de l'est à l'ouest, savoir : la Pélusiaque, la Tanitique, la Mindésienne, la Thatmétique ou Bucolique, la Sebennytique, la Bolbitine et la Canopique.

Les vents et les atterrissemens ont changé la place de plusieurs de ces embouchures. Il s'en est formé de nouvelles qu'on nomme boghass ou bogaz, et qui ouvrent passage aux eaux des lacs qu'on voit se multiplier au nord du Delta et le long de la mer.

Le sol du Nil tend à s'élever, et la navigation des bras de ce fleuve devient d'année en année plus difficile. Mohammed-Ali tâche d'y remédier par des canaux qui feroient éviter le trajet de mer et le péril que l'on court en passant les boghass et leurs barres.

Les deux branches principales du Nil sont celles qui mènent à Damiette au levant et à Rosette au couchant. De cette branche de l'ouest, il part un grand canal qui mène à Alexandrie : c'est le Khalig, qui a sa tête de direction à Ramanieh.

Les crues du fleuve, dont les auteurs ont tant parlé, commencent au solstice d'été, en juin et juillet; elles sont à leur plus haut période à l'équinoxe d'automne, en septembre; puis elles déclinent, et les eaux s'écoulent, de telle sorte qu'on peut, avec un léger labour, ensemencer les terres, voir mûrir les moissons, et faire la récolte dans le cercle de quelques mois.

Le Nil entraîne avec lui un limon qu'il dépose au fond de la vallée, qu'on retient par des digues, et qui fertilise tous les ans cette terre favorisée.

Les montagnes qui bordent le Nil à des distances plus rapprochées à l'est, et plus éloignées généralement à l'ouest, sont coupées transversalement par des ravins qui donnent passage aux vents de la mer Rouge et du désert. Ces vents emportent avec eux des colonnes de sable qui menacent les caravanes. Les Égyptiens leur opposoient jadis des forêts de palmiers par le moyen desquels ils étoient parvenus à préserver la vallée des atteintes de ces ouragans funestes; mais dans la suite des siècles ces forêts ont disparu. Il n'y a plus que des taillis en Égypte : de là ces sables amoncelés qui ont recouvert et englouti tant de monumens magnifiques et enlevé à la culture près de la moitié des terres jadis fécondées par le Nil.

CHAPITRE V.

Le Caire.

Le grand Caire, capitale de l'Égypte, fut d'abord bâti par Omar Ebnas, lieutenant d'Omar, second calife. Il lui donna le nom de *Fosthath* qui veut dire *pavillon*. En l'an 974, Janher, général de Moës-Ledin-Illah, changea ce nom en celui de *Cahera*, qui signifie *victorieuse*.

Cette ville est située sur la rive droite du Nil, et a dix à douze milles de circuit, y comprenant le vieux Caire et Boulaq. Sa longitude est quarante-neuf degrés, et sa latitude vingt-neuf degrés trente minutes.

L'on peut juger du nombre de ses habitans par celui des Juifs et des chrétiens, qui n'est rien en comparaison de celui des autres citoyens. L'on y compte cependant huit mille Juifs et vingt mille chrétiens, la plupart Cophtes, les autres Grecs, Arméniens, Maronites, et quelques latins. Les Cophtes ont leur patriarche, et les Grecs le leur. L'un et l'autre prennent la qualité de patriarche d'Alexandrie. Les cordeliers de Jérusalem, les capucins et les jésuites sont les seuls religieux dont il y ait des missionnaires au Caire.

Ou si l'on veut, on peut comparer le Caire à Paris. Il y a certainement au Caire un plus grand nombre d'habitans, mais moins de maisons qu'à Paris, quoiqu'il y ait près de treize cents édifices publics; savoir, sept cent vingt mosquées, qui ont chacune un prédicateur et un minaret, ou espèce de clocher, et quatre cent trente sans clocher et sans prédicateur; quatre-vingts bains publics. Le nombre des bains particuliers va à l'infini. Il n'y a pas un particulier un peu à son aise qui n'en ait un dans

sa maison. Enfin un collége nommé *Sama*, ou en arabe *Azchar*, la mosquée des Fleurs.

C'est là que les chaféi, les maleki, les hambuli, les hanefi, c'est-à-dire les quatre pontifes, ou les quatre chefs des quatre sectes de la loi, ont leur siége, et exercent leur juridiction. Ils sont égaux entre eux, et nul n'a de supériorité au-dessus de l'autre. Ils sont extrêmement honorés dans la ville, et ils y ont une grande autorité. L'on prend par an des greniers du grand-seigneur deux mille charges, soit de blé, soit de légumes, pour l'entretien du collége, qui en a bien encore autant, et souvent davantage, par les legs qu'on lui fait. On y enseigne les principes du mahométisme, la logique, l'astronomie, l'astrologie judiciaire et l'histoire.

Malgré ce grand nombre d'édifices publics, il n'y a rien dans le Caire de tout ce qui fait la beauté d'une ville; il n'y a qu'une seule place publique, nommée la *Romeile*. Elle est devant le château, sans arbres, sans fontaine, sans ornement, et sans la moindre chose qui fasse un beau point de vue.

Les rues sont étroites et sans alignement. Comme elles ne sont point pavées l'on marche presque partout dans un terrain poudreux à l'excès, qui incommode fort. Il n'y a que dans les rues où demeurent les gens riches et distingués qu'on est à couvert de cette incommodité, par le soin qu'ils prennent de faire arroser tous les jours devant leurs maisons. A l'entrée et à la sortie de ces rues, il y a des portes cochères que l'on ferme le soir. Cette précaution met en sûreté pendant la nuit tous ceux qui y sont logés.

Il seroit inutile que les rues fussent plus larges qu'elles ne le sont. On ne voit au Caire ni carrosse, ni calèche, ni chaise à porteurs. Les grands seigneurs et leurs esclaves, les cavaliers de profession et les Arabes vont à cheval par la ville. Tout le reste, Juifs, Turcs, chrétiens, janissaires, soldats, et ceux qui sont d'une condition médiocre, n'ont point d'autre monture que des ânes. Les dames même, de quelque qualité qu'elles soient, ne vont point autrement.

Le nombre des rues monte fort haut. Cependant il n'y en a presque pas une où il n'y ait un réservoir d'eau et un abreuvoir pour faire boire les animaux; chaque réservoir a un ou deux tuyaux et une tasse de cuivre suspendue à une chaîne. Mais l'eau de ces réservoirs est souvent d'un mauvais goût et un peu salée: aussi il n'y a que les passans qui ont grand soif qui en boivent. On ne boit dans toute la ville que de l'eau du Nil: on l'apporte dans des outres sur le dos des ânes ou des chameaux.

Les maisons sont assez élevées, et sont à plusieurs étages; elles sont bâties de briques, ou moitié de briques et moitié de pierres. Malgré cela, l'extérieur a je ne sais quoi de triste. L'on ne voit que de simples murailles, nues, sans saillies, et l'on peut dire sans fenêtres; car le peu qu'il y en a, est fermé par des grilles de bois, de peur que les passans ne voient les femmes. La magnificence des maisons est au-dedans et du côté des cours. Leurs divans surtout et leurs salles ont quelque chose de beau et de grand. Ce ne sont que jets d'eau, que compartimens de marbre, et toutes sortes d'embellissemens.

Le canal, qui traverse le Caire d'un bout à l'autre, est l'unique chose extérieure qui pourroit donner quelque idée de la ville; mais l'eau n'y coule que l'espace de trois ou quatre mois; le reste de l'année elle est si basse, qu'elle y croupit et qu'elle en fait un cloaque.

Ce canal n'a point d'autre source que le Nil. Il en sort immédiatement, et quand il est plein, ses eaux se répandent dans sept ou huit petits étangs, qui sont les uns dans la ville, et les autres aux environs, et vont se perdre à trois lieues du Caire, dans le lac des Pélerins de la Mecque. Ptolémée nomme Amnis Trajanus, Quinte-Curce, Oxius, et les Turcs, Merakemi, c'est-à-dire pavé de marbre, ce long canal à l'entrée duquel le pacha, accompagné des milices, se rend tous les ans au commencement du mois d'août. Quelques jours auparavant on y fait une digue, et le jour que le pacha vient là en cérémonie, on coupe la digue en sa présence, et à l'instant on précipite dans l'eau une poupée de terre, qui est de hauteur d'homme; restes pitoyables de la superstition des anciens Égyptiens, qui tous les ans immoloient de la sorte une fille au dieu du Nil.

Le seul château du Caire a des choses plus remarquables que tout le reste de la ville. Cette citadelle a une vaste enceinte; elle n'est ni forte ni régulière: elle domine absolument la ville; mais elle est dominée par la montagne qui est au levant. Elle a pour garnison les janissaires et les azaps, qui y ont leurs logemens, leurs magasins d'armes et leur artillerie. Cela les

rend si fort les maîtres de la place, que toutes les fois qu'ils viennent à se révolter, ils sont en état d'en chasser le pacha qui y a son palais.

Ce fut la reine Sémiramis qui fit construire ce château. Elle y mit une nombreuse garnison de Babyloniens (ce qui lui donna le nom de *Babulôn*), afin de tenir toujours en échec Memphis, située vis-à-vis à l'occident du Nil, et d'empêcher cette capitale de se révolter.

Un long aqueduc, dit Strabon, y conduisoit de l'eau du Nil, par le moyen de plusieurs pompes et des roues que cent cinquante esclaves faisoient tourner. Aujourd'hui, c'est un aquéduc bâti de pierres taillées en pointe de diamans, et qui est soutenu par trois cent vingt arcades. Dans le temps de la crue du Nil, c'est de ce fleuve qu'on fait venir l'eau; hors de là on la fait venir d'une source, et ce sont soixante bœufs qu'on emploie à faire aller les roues. Les inscriptions arabes dont cet aqueduc est chargé, font voir qu'il a été plus d'une fois réparé par les princes mahométans.

Outre cet aqueduc, il y a dans le château un puits, connu communément sous le nom de puits de Joseph, ou de puits de limaçon, parce qu'il est taillé spiralement en vis. Il a seize pieds de large dans œuvre, sur vingt-quatre de long. Sa profondeur est de deux cent soixante-quatre pieds, mais en deux coupes, qui ne sont point perpendiculaires l'une à l'autre. La première coupe a cent quarante-huit pieds et la seconde en a cent seize. On tire l'eau par le moyen d'une double roue et d'un double chapelet de cruches de terre. Les bœufs dont on se sert pour cela, descendent jusqu'au bas de la première coupe, par une galerie creusée, aussi bien que le puits, dans le pur roc, et qui règne tout autour du haut en bas.

C'est l'ouvrage des Babyloniens. Élevés à la fatigue, et ayant pris sous Ninus et sous Sémiramis un goût pour le merveilleux, ils firent une pareille entreprise. L'utilité qui en revient n'est pas considérable. Peut-être qu'autrefois l'eau qu'on en tiroit étoit bonne à boire, mais à présent elle est saumâtre.

Le vieux Caire étoit l'ancienne Leté, dit Flav. Joseph[1]. Cambyse établit dans cette ville les Babyloniens, qui demeurèrent en Égypte après qu'elle eut été conquise. Comme quelque temps après, Leté se trouva presque dans la même enceinte que le château nommé *Babulôn*, ce nom leur devint commun, et Leté ne fut plus appelée que Babylone, d'où l'on voyoit, de l'autre côté du Nil, les pyramides. *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt in ulteriore regione, manifeste apparent, quæ quidem propinquæ sunt.*

[1] Liv. 2.

Babylone étoit donc située à l'orient du Nil, vis-à-vis de Memphis. Elle devint dans la suite des temps si considérable, qu'elle étoit ville épiscopale quand les chrétiens en furent les maîtres. L'on y voit encore aujourd'hui quinze églises, dont l'une est desservie par les Grecs, les autres, entre lesquelles est Notre-Dame de Babylone, sont desservies par les Cophtes.

Oxus, roi de Perse, avoit fait bâtir, dans le quartier qu'on nomme *Quasser* et *Chama*, un fameux temple, qu'il avoit dédié à la divinité du feu. On y entretenoit une si grande clarté, qu'il fut appelé le *Château des bougies*.

Dans le même quartier est une chapelle souterraine dans l'église de Saint-Sergius. La tradition constante et ancienne du pays étant que c'est dans ce lieu-là qu'étoit la maison que Jésus-Christ, Notre Dame et saint Joseph habitèrent tout le temps qu'ils furent en Égypte, pour se mettre à couvert des poursuites du roi Hérode. Tous les chrétiens y accourent en dévotion. Elle est entre les mains des pères cordeliers de Jérusalem, et ils y font les fonctions de missionnaires.

ÉTAT PRÉSENT DU CAIRE.

Le nouveau Caire, le vieux Caire et Boulaq ne forment qu'une seule ville, dont le nouveau Caire est le centre, et dont Boulaq et le vieux Caire sont les portes et les faubourgs.

Boulaq compte vingt mille habitans. C'est là que s'arrêtent les navires qui ont remonté le Nil. Il y a à Boulaq des filatures de coton, une imprimerie et des ateliers pour tous les arts.

Au vieux Caire s'arrêtent les bâtimens qui viennent de la Haute-Égypte. Là aussi les anciennes familles ont leur demeure principale. Les Arabes lui donnent le nom de *Fostah* et de *Mahr-el-Atik*. On y trouve les magasins de Joseph, au nombre de sept. Ce sont des espèces de *silos*, mais découverts. Ils se composent de grandes cours carrées, dont les murs sont en brique et ont quinze pieds de haut. On y entasse le blé dans les jours d'abondance pour le revendre dans les temps de disette. Le blé est recouvert de nattes.

Un couvent cophte, dans lequel les catholiques

vont faire leurs dévotions, est placé sur le lieu même où la vierge Marie se reposa lors de sa fuite.

Le nouveau Caire, *el Kahirah*, le grand, le victorieux, est entre Fostah et Boulaq. Il n'est pas sur le Nil; il est sur le penchant de la montagne de *Mokatam*.

Une muraille crénelée l'environne. Cette muraille fut construite sous le règne de Saladin. La ville étoit fondée avant lui par Almanzor (el Moez-le-Dym-Illah-Ebn-el-Mansour), le premier des califes fatimites.

La ville est grande à peu près comme la moitié de Paris. On y comptoit, lors de l'expédition françoise, de deux à trois cent mille âmes; elle en a bien maintenant quatre cent mille.

Elle est traversée dans les deux sens, du Nil aux montagnes et parallèlement au fleuve, par huit grandes rues principales. Les autres rues sont étroites et tortueuses; aucune n'est pavée; on en compte près de cinq cents : beaucoup se terminent en impasses, et la plupart ont des portes qui se ferment la nuit. Pour éviter la poussière ou la boue, les habitans, et surtout les femmes, ne font leurs courses que sur des ânes. On compte pour le service du Caire à peu près trente mille de ces bons animaux, qui sont plus forts et plus agiles qu'en Europe.

La place d'Ebzekieh étoit autrefois la seule qu'il y eût au Caire. On en a ouvert depuis plusieurs autres, mais moins grandes. Celle-là est de la dimension du Champ-de-Mars, à Paris.

Dans les crues, la place d'Ebzekieh, aussi bien qu'un grand nombre de quartiers, sont envahis par l'inondation. On ne communique d'un côté à l'autre que dans des barques qui, surtout la nuit, quand elles sont éclairées de leurs lanternes, offrent un spectacle très-singulier.

Un spectacle plus beau et vraiment curieux est celui dont on jouit du haut de la citadelle quand l'inondation est à son plus haut période. Une plaine immense d'eau, puis des monticules, des villages et des bois qui s'élèvent çà et là, puis des vaisseaux de toutes les grandeurs qui sillonnent la vallée : c'est ce qui ne se voit dans aucun autre lieu du monde.

La citadelle est à l'est sur le flanc de la montagne. Le vice-roi y a établi sa résidence derrière trois remparts et autant de fossés, qui le défendent contre ses ennemis.

Le puits de Joseph, ouvrage extraordinaire, est dans la citadelle. M. Jomard en a fait une description qui ne laisse rien à désirer, et qui se rapporte à beaucoup d'égards à celle des missionnaires.

Sur les places du Caire, comme sur les nôtres, et particulièrement sur celle de Roumeyleh, que le père Sicard nomme Romeile, on voit dans tous les temps des bateleurs et des danseuses.

Chacun des quartiers du Caire est affecté généralement à une classe d'habitans : il y a le quartier des Cophtes, des Francs, des Juifs, etc.

Les mosquées ne sont plus au nombre de quatre mille; on n'en compte plus que deux cent soixante, et environ six à sept cents chapelles, ce qui fait encore un millier.

Les quatre mosquées les plus remarquables sont celles d'Assan, d'El-Azhar, d'El-Akym et de Touloun. Celle-ci est la plus grande de toutes, et on la regarde comme le plus beau monument arabe de toute l'Égypte.

La mosquée d'El-Azhar a dans son enceinte un grand collége et une bonne bibliothèque, et de plus un bâtiment construit exprès pour loger les pélerins qui, venant des pays éloignés, passent par le Caire pour se rendre à la Mecque.

La synagogue que les Juifs ont dans leur quartier fut élevée, dit-on, sur le lieu même où prophétisa Jérémie.

Les rues sont en général fort tristes; les maisons n'ayant d'ouvertures que sur la cour, ressemblent au-dehors à des prisons. Les bazars sont de véritables rues couvertes, ayant des boutiques de chaque côté. Le marchand quitte sa maison le matin et n'y rentre que le soir; il est tout le jour à son magasin du bazar; il y fait ses repas, il y dort à midi, il ne s'occupe que là de ses affaires. Il y a toujours une grande foule dans ces établissemens, dont les principaux sont :

Le Gourieh, pour les cachemires, mousselines et toiles étrangères;

El Achrafyeh, pour le papier, l'encre, les porte-feuilles, les canifs;

El Kerlyly, pour joailliers et quincailliers;

El Nahassyn, pour les orfèvres;

Le Boudoukanieh, pour les droguistes et les merciers;

El Humzaouy, pour les drapiers;

Le Serougyeh, pour les brodeurs et les selliers;

Le Soug-el-Selah, pour les serruriers;

Le Gemalieh, pour les épiciers;

Le Margouch, pour les toiles du pays;

Le Gellab, pour les esclaves noirs.

Le Caire n'a qu'un hôpital, le Moristan, pour les fous et les infirmes. Le vice-roi parle d'en établir de nouveaux.

La vallée de l'Égypte a en tout trente et un mille lieues de superficie, dont seulement dix-huit cents cultivables, et dont à peine mille sont cultivées.

Le respect des morts est une vertu musulmane; et si l'usage des momies, des hypogées et des embaumemens, qui fit des Égyptiens un peuple à part, a disparu sur le Nil, il y est du moins resté une vénération touchante pour ceux qui ne sont plus.

Les jardins publics ne ressemblent point aux nôtres. On n'y voit ni allées, ni terrasses, mais des bosquets, des bocages touffus de citronniers et d'orangers, des berceaux de vignes. On n'y marche pas, on s'assied; on n'y prend pas d'exercice, on s'y repose; et dans tous les massifs de verdure il y a des cabinets,

des pavillons, des kiosques où les Turcs passent des journées entières à rêver et à fumer.

L'un des plus grands jardins du Caire est le Gheyt-Kasym. C'étoit sous son ombrage que s'assembloit l'institut d'Égypte.

La chaleur moyenne au Caire est de dix-huit degrés; mais de la nuit au jour il y a quelquefois jusqu'à vingt-cinq degrés de différence, et là, comme dans le Delta, cette énorme variation cause de cruelles et fréquentes ophthalmies.

On a fait l'expérience qu'appliqué sur le sable, le thermomètre marquoit à certains jours jusqu'à cinquante-quatre degrés.

La fabrication des tissus de coton et de soie, les distilleries, le tressé des nattes, sont, au Caire, portés au plus haut point de perfection.

La ville commerce avec l'intérieur de l'Afrique, avec l'Asie et l'Europe; mais dans ces derniers temps ses relations avec les peuples du centre et de la côte se sont presque anéanties. Jadis des caravanes régulières venoient au Caire, allant au tombeau de Mahomet; puis elles revenoient, et à ce double passage il s'établissoit un grand commerce.

Du Darfour et de Bournou, il venoit de la gomme, de l'or, des dents d'éléphant, des esclaves noirs; de l'Abyssinie, des femmes fort belles; du Sennar, des civettes et des dents d'hippopotame; de Syrie, du tabac, de la soie, des reliques, des rosaires de Jérusalem et de Bethléem; de Maroc, des manteaux, des couvertures, des plumes d'autruche; de Tunis, des bonnets et autres lainages; de Suez et de Goçeir, du café, des épices; de l'Inde, des aromates. Ces caravanes se grossissoient en route, et ceux qui étoient chargés de les guider et de les conduire jouissoient de la plus haute considération.

L'Égypte étoit en même temps un point de transit et un entrepôt, et les caravanes lui fournissoient ses principaux moyens d'échange avec les peuples du continent européen.

Mais la guerre que Mohammed-Ali a faite à ses voisins, et même au grand-seigneur, a éloigné de lui les habitans d'un grand nombre de provinces. Les caravanes ne viennent plus comme autrefois. Maroc est coupé du Caire par notre occupation d'Alger, et les Arabes ont cessé d'apporter du café depuis que les troupes de Mohammed ont donné la chasse aux hordes de l'Yémen et aux Wéhabis.

CHAPITRE VI.

Alexandrie.

Alexandrie, l'ouvrage du grand Alexandre; cette ville si fameuse, la demeure des Ptolémées, la capitale de l'Égypte, la rivale d'Athènes et de Rome en fait de sciences et de beaux-arts, peuplée à l'infini, opulente, superbe dans ses bâtimens, où l'on ne voyoit que temples, que palais, qu'édifices publics, que places environnées de colonnes de marbre; cette ville qui, dans les premiers siècles du christianisme, rendoit encore son nom plus illustre qu'il n'avoit été du temps du paganisme, par la multitude et la magnificence de ses églises, par la sainteté de ses évêques, et leur zèle à défendre la foi, par le courage héroïque d'un million de martyrs, par la profonde érudition, le génie sublime, les écrits de ces grands hommes, qui ont été et qui sont du nombre des lumières de notre religion; cette ville est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines, et n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine mérite-t-elle d'être mise au rang des villes du second ordre, soit pour son enceinte, soit pour la quantité de ses habitans. Elle doit au commerce tout ce qu'elle est. Comme elle a deux ports excellens, les vaisseaux y abordent volontiers. Le vieux port est destiné pour les bâtimens des sujets du grand-seigneur, et le port nouveau est ouvert aux Européens.

Mais, malgré ce changement total, un voyageur a bien de quoi contenter sa curiosité. Il retrouve l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines : il n'a qu'à suivre pas à pas la description que Strabon en a faite[1]; partout il en découvrira assez de vestiges pour juger de l'étendue de cette ville et pour reconnoître les lieux où étoient placées les choses dont il parle.

Les deux ports, qu'ils appellent *Kibotoï* et *Eûnosis*, sont le port vieux, et le port nouveau d'à-présent. *Palôtis* est la partie de la ville qui borde le vieux, et qui s'étend jusqu'au port nouveau. Le *Septem Stadium* étoit la presqu'île qui est entre les deux ports. Du côté du port neuf est l'île de Phare, où étoit bâtie la tour du fanal. Il y avoit communication de l'une à l'autre île par un pont, sur lequel passoit un canal d'eau douce. Il suffit de jeter les yeux sur les deux ports, tels qu'ils sont aujourd'hui, pour y apercevoir, du moins en général, tout ce que les anciens en ont dit. Dans le reste, il faut examiner jusqu'aux moindres débris des anciens monumens qui sont de tous côtés aux environs de la nouvelle Alexandrie.

En effet, en les examinant avec attention, l'on voit que c'est dans la plaine, qui aboutit à

[1] Livre 17.

la porte de Rosette, qu'étoient les palais des Ptolémées, leur ancienne bibliothèque, les sépulcres d'Alexandre et des Ptolémées; car, proche leur palais, ils avoient au sud du Lochias, un petit port qui ne servoit qu'à eux. L'entrée en étoit fermée par des jetées de pierres, qui paroissent encore dans la mer. Ce port s'étendoit jusqu'à l'île Antithodus, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il y avoit un palais et un théâtre [1].

Au sud-est de ce port, à peu prés où est l'église de Saint-George, étoit l'Emporium dont parle Strabon : un peu plus loin, ce petit cap, que le même auteur appelle *Posidium*, à cause d'un temple dédié à Neptune. Marc-Antoine allongea ce cap par un môle dont la tête subsiste. Il y fit bâtir un palais nommé *Timonium*. Quand la mer est calme, tout enseveli qu'il est sous l'eau, on en distingue une si grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il étoit d'une grande étendue et d'une grande magnificence.

Strabon fait le détail des choses remarquables qui étoient depuis là jusqu'à la porte de la marine; il parle surtout d'un temple élevé à l'honneur de Jules César. C'est en vain qu'on chercheroit à déterrer du moins la place où chaque chose étoit. Il ne reste pas même de quoi fonder sur cela la plus légère conjecture. Cependant les fondations du Cesarium devoient être immenses, solides et profondes, puisqu'il y avoit deux obélisques dans l'enceinte de ce superbe temple. *Obelisci sunt Alexandriæ ad portum* [2], dit Pline, *in Cæsaris templo.*

Comme la colonne, connue sous le nom de colonne de Pompée, subsiste encore, elle sert, pour ainsi dire de guide, et fait connoître le *Nekropolis*, cet endroit de l'ancienne Alexandrie où elle étoit.

Outre les grottes sépulcrales, ce quartier contenoit le temple de Sérapis, tant vanté par les anciens, dans lequel on voyoit une statue du soleil, toute de fer, qui étoit agitée et attirée, dit Rufin, par une pierre d'aimant posée dans la voûte. Il étoit si magnifique, qu'il n'y avoit, au rapport d'Ammien [3], que celui du Capitole qu'on pût lui préférer. *Post Capitolium quo se venerabilis Roma in æternum attolit, nihil orbis terrarum ambitiosius cernit Serapœo templo* [1].

L'amphithéâtre, le Stadium, le lieu destiné aux jeux et aux combats, qu'on représentoit tous les cinq ans; le Panium, qui est la butte de Nathour, d'où l'on a une vue charmante et fort étendue; le collége [2] avec ses longs portiques; le tribunal de la justice et les bois sacrés; et enfin une grande place qui aboutissoit à la porte de Canopus.

Au sortir de cette porte commençoit l'hippodrôme pour la course des chevaux. Il étoit de la longueur de trente stades, et alloit jusqu'à *Nicopolis*, nommée aujourd'hui *Casser-Quiassera* [3]. Ce faubourg alloit jusqu'à la mer. Auguste attaqua et prit par là Alexandrie. Nicopolis devoit être quelque chose de considérable, car l'on y voit encore les restes d'un château carré long, flanqué de vingt tours, délabré à la vérité, mais reconnoissable. Le port pouvoit contribuer à la grandeur de ce faubourg. Il étoit si commode et si sûr, que Vespasien s'y embarqua, dit Joseph [4], lorsqu'il entreprit la conquête de Jérusalem.

C'est là proprement qu'Alexandrie, y compris son faubourg, finissoit. Par conséquent, selon la supputation de Diodore [5], cette ville avoit, dans une de ses longueurs, soixante et dix stades, qui font plus de deux lieues et demie, puisqu'il assure qu'il y avoit une rue ornée de palais et de temples, qui avoit cent pieds de large, et quarante stades de la porte, apparemment de la porte du vieux port jusqu'à la porte de Canopus; car c'est dans cette distance, d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui, presque à chaque pas, des morceaux de colonnes brisées.

Mais si ces ruines, ces débris, ces masures plaisent et instruisent ceux qui ont du goût pour l'antiquité, quelle doit être leur admiration à la vue des monumens que le temps a épargnés, et qui sont dans leur entier, ou il s'en faut peu; savoir, la colonne de Pompée, les deux obélisques de Cléopâtre, quelques citernes, et quelques tours de l'enceinte de la ville.

La colonne de Pompée est de granit et d'or-

[1] C'est l'île Antirchodos dont parle Strabon. Elle s'est changée en récifs.
[2] Liv. 36, chap. 9.
[3] Livre 2 de l'Hist. eccl.

[1] Livre 22, chap. 16.
[2] Le Gymnase.
[3] Qasr Kyassera.
[4] Livre 4, chap. 42.
[5] Livre 17, n. 52.

dre corinthien, haute de quatre-vingt-dix-neuf pieds compris son piédestal et sa corniche. Le piédestal a quatorze pieds de hauteur et dix-huit cent vingt-huit pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, et quatre cent quatre-vingt-huit pieds cubes. Le fût soixante-neuf pieds de haut, et trois mille trois cent quarante-sept pieds cubes [1], ainsi le tout fait cinq mille six cent quatre-vingt-trois pieds cubes. Le pied cube de granit pèse deux cent cinquante-deux livres; par conséquent, le poids de la colonne entière est de quatorze mille deux cent soixante-dix quintaux et soixante-seize livres; cependant ce poids énorme est élevé et supporté sur plusieurs pierres cramponées entre elles avec du fer. Deux de ces pierres sont couvertes de hiéroglyphes renversés.

Les quatre faces du piédestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du ciel. Sur la face, qui est du côté de l'ouest déclinant un peu au nord, il y a dans la plinthe une inscription grecque en cinq lignes; mais, à huit ou dix lettres près, séparées, et nullement de suite, le reste est presque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens auteurs n'aient pas donné la moindre connoissance du temps auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on en vouloit faire; étant la plus haute et la plus singulière qui ait été vue dans le monde, à ce que l'on sache, il étoit du devoir des historiens de marquer en détail ces circonstances. Quelques modernes l'ont appelée la colonne de Pompée, et ce nom lui est demeuré; mais assurément ils l'ont fait sans aucun fondement, s'ils parlent de sa première construction. Il y a de fortes conjectures qu'elle est faite du temps de Ptolémée-Évergetès le premier, et non pas sous les dynasties des Égyptiens, sous les Persans lorsqu'ils étoient maîtres de l'Égypte, ou sous Alexandre, encore moins sous les Romains [2].

Les deux obélisques, dits les obélisques de Cléopâtre, qui, selon Pline, furent faits par ordre du roi Mesphée [3], *quos excidit Mesphees rex quadragenùmbinum cubitorum*, et qui furent mis dans le temple de César, sont de granit, égaux, chargés de hiéroglyphes, et près l'un de l'autre; mais l'un est debout et l'autre est par terre. L'obélisque qui est debout a cinquante-quatre pieds de roi hors de terre, et un peu plus de trois pieds dans la terre. Sa largeur d'en bas a six pieds huit pouces. Il pose sur une base de granit de six pieds de hauteur, et de huit en carré, ce qui fait les soixante-trois pieds, ou les quarante-deux coudées marquées par le même auteur [1]. Si l'on a pu vérifier toutes ces dimensions, on en a l'obligation à M. Claude Lemaire, consul de la nation françoise au Caire. Au mois d'octobre 1718, il employa son crédit pour obtenir la permission de faire déchausser l'obélisque, découvrir la base, et le reste qui étoit enterré.

Mais il en est de ces obélisques comme de la colonne de Pompée. On ignore en quel temps, et par les ordres de qui ils ont été apportés à Alexandrie. Il est vraisemblable que celui qui fit bâtir le temple de Jules César les trouva à Alexandrie même, et qu'il voulut que ce qui avoit servi à l'embellissement des palais des monarques grecs servît à orner son nouveau temple.

En effet, le roi Mitrées [2], qui régnoit à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des obélisques du granit que l'on tira de la carrière de Syène. Plusieurs monarques égyptiens en firent faire dans la suite à son exemple, la plupart dédiés au soleil et couverts de hiéroglyphes. Ils crurent par-là augmenter la magnificence de leurs palais et des villes où ils se plaisoient, ou qu'ils vouloient rendre considérables.

Il est donc à présumer que les monarques grecs se conformèrent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur que de rendre Alexandrie une ville fameuse par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aisé d'avoir de ces sortes d'ouvrages. Il y en avoit déjà plusieurs en Égypte. Outre cela le granit ne leur manquoit pas; la carrière de Syène étoit d'une vaste étendue, et ils n'ignoroient pas que les îles qui sont près de la dernière cataracte, entre autres l'Éléphantine, la Philœ, et la Tacompues, sont pleines de carrières de cette espèce de marbre précieux.

Toutes les citernes qui étoient dans Alexandrie ne subsistent pas. Il y en avoit une si

[1] Gratien le père dit que la hauteur du fût est de 63 pieds 1 pouce 3 lignes et le poids de 573,730 livres.

[2] On l'a cru érigée en l'honneur de Septime Sévère.

[3] Livre 36, chap. 9.

[1] Le poids est de 41,469 livres.

[2] Misraïm.

grande quantité, qu'elles faisoient une seconde ville souterraine; mais il en reste plusieurs [1], on ne peut rien voir de plus achevé en ce genre-là : belles pierres, belles voûtes, et si bien cimentées, que rien ne s'est encore démenti. Il y avoit une communication du Nil à ces citernes; et toute la ville n'avoit point d'autre eau à boire que celle qu'on en puisoit. Et c'est ce qui fit que les soldats de Jules César, lorsque ce prince assiégeoit Alexandrie, ayant trouvé le moyen de faire entrer l'eau de la mer dans les citernes, la ville, faute d'eau douce, fut obligée de capituler et de se rendre [2].

Pour ce qui est du peu de murailles et de tours qui sont restées de l'enceinte de la ville, leur architecture est la seule chose qui mérite quelque attention. Elle n'est point romaine, elle ne peut être que grecque ou sarrasine. Les tours étoient fort vastes, elles sont à présent dégradées en quelques endroits.

Qui ne croiroit pas trouver aussi quelque monument considérable du christianisme, qui a été si florissant à Alexandrie pendant plusieurs siècles? Il n'y en a néanmoins aucun. Les églises même de Saint-Marc, desservie par les grecs, et de Sainte-Catherine, desservie par les cophtes, n'ont absolument rien qui frappe et qui soit remarquable.

Deux choses hors d'Alexandrie attirent les étrangers, l'île du Phare et le lac Maréote, quoique l'idée seule du temps passé y puisse faire plaisir. Le Phare, parce que l'on dit que c'est dans une maison qui étoit au nord sur le rivage de la mer, que les Septante firent en soixante-douze jours leur version de la Bible [3]. En mémoire de cette version, les juifs et les gens de toute nation s'assembloient autrefois un jour de l'année dans cette île, et y célébroient une grande fête.

Le lac Maréote ou le lac Charei, parce que son port, dit Strabon, étoit plus fréquenté, et qu'il produisoit beaucoup plus que le port Cibotus, le port vieux, dans lequel le fleuve Calito, après avoir traversé ce lac, alloit se jeter [4].

[1] On en compte encore plus de deux cents.

[2] Cæs. bell. Alex.

[3] Flav. Joseph, ANTIQ. JUD. liv. 12, ch. 2. Phil. de *Vitâ mos.* liv. 3.

Le bâtiment où fut faite cette version a été transformé en une mosquée.

[4] Petit port Kybotos dans le port Eunostus; et le Khalyg.

L'embarras d'un voyageur qui n'a que ses livres à consulter augmente à chaque pas, car tous ces lieux-là ont changé de nom; les Grecs les appeloient d'une manière et les Latins d'une autre : par exemple, dans César, le vieux port est le port d'Afrique; dans Strabon, c'est le port Tegamus; le port nouveau, dans César, est le port d'Asie; dans Strabon, c'est Taurus, ainsi des autres. Ce sont aujourd'hui de nouveaux termes. Pour être parfaitement au fait, il faut savoir s'orienter, entendre la langue du pays, et examiner les choses à loisir et avec exactitude.

ÉTAT PRÉSENT D'ALEXANDRIE.

Alexandrie fut fondée par Alexandre-le-Grand au lieu même où déjà existoit une ville nommée Rhacotis (Rhacondah).

Cette fondation date de l'an 422 de Rome, le premier de la 112e olympiade, et le 322e avant l'ère vulgaire.

Dinocrate fut l'architecte qui en traça le plan; artiste audacieux et habile qui avoit imaginé précédemment de tailler la statue d'Alexandre dans les flancs mêmes du mont Athos.

La ville avoit deux ports : l'un dit le *neuf*, à l'est; l'autre le *vieux*, à l'ouest. Le port vieux étoit défendu au nord par le cap occidental de l'île Pharos, dit le Cap des Figues; il avoit en avant une rade immense à l'extrémité de laquelle on voyoit au couchant le château de Chersonnèse ou le Marabou.

Le port neuf avoit à l'ouest l'île Pharos et le Diamant, rocher qui touchoit l'île; à l'est, l'Acrolochias ou pointe que l'on croit remplacée par le *pharillon*.

Les Romains nommèrent le port oriental *Portus magnus*, et le port occidental l'*Eunostus*. Chacun de ces ports en renfermoit deux plus petits. Dans le *grand port*, celui de l'est, on trouvoit le port royal ou de la marine royale, destiné aux seuls bâtimens de la cour des Ptolémées et des Césars.

Dans l'Eunostus, on trouvoit le Kybotos, qui communiquoit par un canal au lac Maréote. De ce lac un autre canal tomboit dans le port oriental, en sorte qu'on pouvoit faire dans une barque le tour de l'île Pharos et de la partie septentrionale de la ville, par la mer, le lac et les canaux.

Sur l'île Pharos étoit une tour de quatre cents pieds de haut, à plusieurs étages, bâtie par Sostrate de Cnide sous Ptolémée-Philadelphe, et au sommet de laquelle, la nuit, on allumoit des feux qui étoient aperçus à douze et quinze lieues en mer. Le jour, des miroirs de métal reproduisoient l'image des navires avant qu'ils ne fussent à l'horizon de la ville.

Ce phare d'Alexandrie, l'une des sept merveilles du monde, fut détruit par la guerre et les tremble-

mens de terre. Ce fut Sélym qui fit construire à la place un fort et une mosquée.

Alexandrie fut bâtie des ruines d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes. Tous les Ptolémées y élevèrent à l'envi des palais et des temples. Les rues étoient percées et orientées de manière à ouvrir passage aux vents étésiens, du nord au sud et du nord-ouest au sud-est.

Deux rues principales de cent pieds de large (le père Sicard n'en cite qu'une) coupoient la ville à angle droit et formoient une croix, ayant au point d'intersection une vaste place qui partageoit la ville en quatre quartiers principaux où les chars circuloient sans obstacle. Des faubourgs s'étendoient le long de la côte et des canaux.

Le quartier du palais étoit le plus important. C'est là qu'on voyoit le théâtre, le posidium, le timonium, le cæsarium, le palestre, le manége, le musée, la bibliothèque et le gymnase.

Euclide, Origène, Appien, Hérodien, Philon, naquirent à Alexandrie. Son académie vit sortir de son sein Manethon, Ératosthène, Ptolémée le géographe. Les pères de l'église, tels que saint Clément, saint Jérôme, saint Basile, saint Grégoire, saint Augustin, écrivirent à Alexandrie leurs éloquens ouvrages. Joseph y publia son *Histoire des Juifs*.

La ville avoit, sous Auguste, trois cent mille habitans libres, ce qui en fait supposer autant d'esclaves.

Les Arabes nomment Alexandre Iskander, et la ville fondée par lui Iskandérieh. La ville nouvelle a été construite au nord de l'ancienne.

Le lac Marestis, auquel arrivoient jadis deux canaux, l'un venant de la Haute-Égypte, l'autre venant du Nil par une dérivation prise dans la branche bolbitine, ce lac, disons-nous, avoit été mis à sec par les Turcs. Les François trouvèrent les choses en cet état en 1798. Mais, en 1801, les Anglois, qui assiégeoient nos troupes dans Alexandrie, voulant les priver d'eau, coupèrent la digue du Khalyg ou canal de dérivation, et inondèrent de nouveau les terres que l'on avoit desséchées.

Le lac est demeuré depuis lors à peu près dans son ancien état. Le canal qui venoit de la Haute-Égypte a depuis long-temps disparu sous les sables. L'autre étoit en bien mauvais état; le pacha Mohammed a fait de grands frais pour le rétablir.

Le vieux port étoit exclusivement réservé à la marine du grand-seigneur; les navires étrangers n'y entroient point; ils n'étoient admis que dans le port neuf, et cette distinction subsiste encore. Le port oriental est celui du commerce; l'autre est réservé pour la flotte du vice-roi. La nouvelle ville s'élève ainsi au milieu de deux ports. Le palais fortifié de Mohammed est sur le bord de la mer. Il est construit sur le modèle du sérail de Constantinople.

Autant le plan de l'ancienne ville étoit majestueux, autant celui de la nouvelle est mesquin. Les rues sont étroites et point pavées, et, selon la saison, elles sont poudreuses ou fangeuses. Il y en a pourtant quelques-unes que, dans ces derniers temps, on a élargies et même bordées de trottoirs.

Les maisons n'ont que de petites fenêtres grillées en bois. On compte quatre-vingt-huit mosquées.

La population étoit, il y a quarante ans, de sept à huit mille âmes; on la porte aujourd'hui à trente et même quarante mille.

L'enceinte actuelle est moins grande que celle des Arabes, et celle-ci étoit de moitié moindre que celle des Ptolémées.

Cette enceinte des Arabes date du neuvième siècle; elle a deux lieues de tour. Elle est percée de cinq portes : au nord, porte du Port-Neuf et porte du Phare; à l'est, porte de Rosette; au sud, porte de la Colonne; à l'ouest, porte du Port-Vieux.

Des couvens, des mosquées, des hameaux sont bâtis sur les ruines de l'ancienne ville. On y voit des jardins et des bouquets de palmiers sur des monumens funéraires.

C'est près de la porte occidentale, et non dans le Racondah, sur l'île Pharos, comme on le croyoit au temps des missions, qu'est la mosquée où fut faite la version de la Bible dite des *Septante*.

Tous les puits creusés dans le sol donnent de l'eau saumâtre. On a donc eu de tout temps recours à des moyens artificiels pour abreuver la ville. Le Khalyg fut creusé à cette intention.

L'eau de ce canal se distribuoit autrefois par quatre branches dans les différens quartiers, et ces branches elles-mêmes se divisoient ensuite pour fournir à plus de quatre mille citernes qui existoient dans la cité antique.

Les citernes étoient construites avec un luxe et un soin particulier. Pour exprimer cette circonstance, Ausonne appelle Alexandrie la *Maison du Fleuve*. Il y avoit ville dessus et ville dessous, ville du soleil et ville souterraine. Le plan des réservoirs eût été aussi curieux que celui du palais. Aujourd'hui, le nombre des citernes ou puisards est considérablement diminué; il est de deux à trois cents dans l'ancienne ville : dans la nouvelle, on apporte l'eau à dos de chameau.

Les habitans d'Alexandrie font la pêche et le cabotage; ils passent pour intrépides marins. Leur commerce consiste particulièrement en grains, riz, natron, soude. Il arrive du dehors des draperies, des soieries, des verreries. On fabrique sur les lieux de la toile à l'usage du peuple, et du maroquin rouge pour le Saïd et le Darfour.

Les quais sont bâtis avec des fûts de colonne empilés sans règle.

La colonne de Pompée, ou plutôt de Septime-Sévère, puisque c'est à ce dernier qu'elle fut dédiée, est au sud de l'enceinte des Arabes; elle a vingt-huit mètres soixante-quinze centimètres de haut, tout com-

pris, fût, chapiteau, piédestal et socle. Elle fut jadis surmontée d'une statue.

On la voit de fort loin en mer, et elle est fort utile aux navigateurs.

Près de la colonne est l'hippodrome.

A l'est de la ville sont les ruines d'Éleusine et de Nicopolis, dans la direction de Canope et des deux Taposiris.

A l'opposé, à l'ouest, il y a un canal qui ferme les constructions, et au-delà un monticule et des catacombes. Toute la côte est couverte de tombeaux : c'est l'antique Nécropolis.

Les Juifs modernes ont leurs tombeaux sur l'ancienne île Pharos au nord, tandis qu'à l'est, sur la route de Rosette, sont les cimetières des musulmans.

On ne voit que tombeaux dans toutes les directions, et partout on foule la poudre des morts. Dans le Nécropolis, on montre le lieu dit les *bains de Cléopâtre* : c'est un temple sous terre qu'il devient chaque jour plus difficile de visiter à cause des éboulemens.

Au couchant d'Alexandrie, le *Marabou* défend cette ville, comme Aboukir la défend au levant. Au-delà du premier est la tour des Arabes, qui sert de limite entre l'Égypte et la Lybie. De ce côté il y a dans les lagunes des champs de melons et de pastèques.

A l'orient est le quartier ruiné des Césars, Qasr-Kyasserah. C'est là qu'on voit les deux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une est debout et l'autre renversée.

Ne quittons pas Alexandrie sans parler du canal qui vient d'être construit de cette ville à Rosette. Il est bordé d'une chaussée où le roulage peut s'établir parfaitement, et ainsi les deux villes ont entre elles maintenant des communications sûres par terre et par mer.

CHAPITRE VII.

Thèbes.

Que n'a point dit toute l'antiquité de Thèbes, autrement *Diospolis-Magna?* Il n'est pas un auteur qui n'en ait parlé comme d'une ville dont la grandeur et la beauté étoient au-dessus de toute expression. Diodore veut que son circuit soit de cent quarante stades, qui font six lieues, à quelque chose près. Strabon lui donne même quatre-vingts stades de longueur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il falloit que son étendue fût prodigieuse, puisqu'elle fut nommée la ville à cent portes. Non-seulement elle fut la capitale de l'Égypte, mais sous Sésostris elle étoit même la capitale de l'Orient. Sa situation étoit d'autant plus commode et plus avantageuse pour nourrir les milliers d'habitans qu'elle contenoit, que le terrain des environs est admirable, et que le Nil traversoit la ville.

Or, cette superbe ville a eu le même sort qu'Alexandrie et que Memphis. On ne la connoît plus que par ses ruines; mais avec cette différence que, malgré les malheurs où elle a été exposée, malgré les efforts qu'ont fait les Carthaginois [1], le roi Cambyse, les Romains, sous Cornelius Gallus, pour la détruire de fond en comble, après l'avoir pillée et saccagée, il n'est point d'endroit dans toute l'Égypte où il soit resté tant de beaux monumens, et tant de choses qui méritent d'être vues.

Par exemple, à l'est du Nil, on voit six portes entières du château dans lequel étoit renfermé le palais des rois de Thèbes : ce sont autant de chefs-d'œuvre de la plus parfaite architecture. Au sortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de sphynx et de toute sorte de statues de marbre qui conduisoit au palais; cela n'est rien en comparaison du grand salon de ce palais. Il est soutenu de cent douze colonnes qui ont soixante-douze pieds de haut, et douze pieds un tiers de diamètre, toute couvertes de figures en relief et peintes. Les murailles et le plancher sont peints aussi hors du salon en différens péristyles; l'on peut compter jusqu'à mille colonnes, quatre colosses de marbre, et plusieurs obélisques, dont deux sont de porphyre et quatre de granit.

Un peu plus loin est le château et le sépulcre du roi Osymandyas dont parle Diodore; la chambre du sépulcre est tout entière : pour ce qui est du château, il est réduit à deux pièces avancées, presque en demi-lune, sur lesquelles sont représentés les combats et les triomphes de ce prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas-reliefs, et les autres non sculptées; plusieurs temples à demi-ruinés, et les débris de la bibliothèque.

Ce qui est au couchant du Nil n'est pas moins curieux que ce qui est à l'orient. Sans parler des temples de Vénus et de Memnon, des galeries pleines de hiéroglyphes, des colonnes, il y a des choses que l'on peut dire être uniques dans le monde; savoir, les sépulcres des rois de Thèbes, et trois statues colossales; les deux premières dont a tant parlé Strabon, sont remplies d'une vingtaine d'inscriptions soit grecques, soit latines; la troisième est la statue du roi Memnon, qui, selon la tradition des anciens Égyptiens, rendoit un son au lever du soleil.

[1] Ammianus, liv. 17.

L'on prétend qu'il y a eu jusqu'à quarante-sept sépulcres des rois de Thèbes. Il paroît que sous le règne de Ptolémée-Lagus il n'en restoit déjà plus que dix-sept. Diodore dit que du temps de Jules César le nombre en étoit encore diminué; aujourd'hui il en reste encore dix, cinq entiers et cinq à demi ruinés, ce qui suffit pour donner l'idée que l'on doit avoir d'une chose aussi singulière que celle-là, et qui ne cède en rien à la magnificence des tombeaux des rois de Memphis, c'est-à-dire des pyramides.

Les sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, et d'une profondeur surprenante. On y entre par une ouverture qui est et plus haute et plus large que les plus grandes portes cochères. Un long souterrain, large de dix à douze pieds, conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un tombeau de granit élevé de quatre pieds; au-dessus est comme une impériale qui le couvre, et qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornemens qui l'accompagnent.

Salles, chambres, tout est peint depuis le haut jusqu'en bas. La variété des couleurs, qui sont presque aussi vives que le premier jour, fait un effet admirable; ce sont autant de hiéroglyphes qu'il y a de figures d'animaux et de choses représentées; ce qui fait conjecturer que c'est là l'histoire de la vie, des vertus, des actions, des combats, des victoires des princes qui y sont inhumés; mais il en est des hiéroglyphes des Égyptiens comme des caractères de quelques peuples anciens, qu'il nous est à présent impossible de déchiffrer. S'il arrive jamais que quelqu'un parvienne à en avoir l'intelligence, on aura l'histoire de ces temps-là, qui nous est inconnue, et qui vraisemblablement n'a jamais été mise par écrit.

Outre l'histoire du temps, on aura l'abrégé des superstitions des Égyptiens; car il y a quelques-unes de ces chambres où l'on voit différentes divinités représentées sous des figures humaines: les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de singe, de bélier, de crocodile, d'épervier. En d'autres endroits, ce sont des corps d'oiseaux avec des têtes d'hommes; dans d'autres chambres, ce sont des sacrifices qui sont peints: les sacrificateurs avec leurs habits bizarres, les esclaves les mains liées derrière le dos, ou debout, ou couchés par terre; tous les instrumens qui servoient aux sacrifices.

Dans d'autres, ce sont les instrumens de l'astronomie, des arts, du labourage, de la navigation, des vaisseaux qui ont pour proue et pour poupe des becs de grue et d'ibis, et pour voiles des soleils et des lunes.

CHAPITRE VIII.

Restes de l'ancienne Égypte païenne.

Quand on a vu le Caire, les environs de Memphis, d'Alexandrie et de Thèbes, on peut dire qu'on a vu les beaux monumens qui nous restent de l'ancienne Égypte; cependant il y en a plusieurs autres, quoique éloignés les uns des autres, et répandus dans presque toute l'Égypte, que tout curieux doit aller voir, soit pour en admirer la magnificence, soit pour en tirer bien des connoissances par rapport à l'histoire et aux sciences; du moins est-il bon d'en avoir une liste générale. La voici :

Vingt-quatre temples entiers ou peu endommagés; savoir : ceux de Pan, à Themüis; de Vénus, à Aphroditopolis; d'Isis, avec une inscription grecque, à Aspeos-Artemidos; de Mercure, à Hermopolis; du Soleil, à Tanis la supérieure; de Jupiter, Hercule et la Victoire, à Hieracon, avec une inscription latine; d'Antæe, à Antcopolis, avec une inscription grecque; d'Osiris, à Abydus, de Vénus, avec une inscription grecque, à Tentyris; d'Isis, à Tentyris; d'Apollon, à Apollinopolis-Parva, avec une inscription grecque; de Horus, à Coptos; de Serapis, à Thèbes; de Memnon, à Thèbes; d'Apollon et Jupiter, à Hermonthis; d'Isis, à Hermonthis; de Pallas, à Latopolis; du Poisson-Latus, à Latopolis; de Lucine, à Lucinæ-Civitas; d'Apollon, à Apollinopolis-Magna; d'Apollon, avec une inscription grecque, à Ombos; d'Isis, avec une inscription grecque, à Philœ; de l'Épervier, à Philœ.

Les auteurs anciens font mention de quatre-vingts temples fameux en Égypte; mais l'on ne voit que quelques ruines et quelques colonnes des cinquante-six autres.

Un labyrinthe entier, avec une inscription grecque.

Plus de cinquante grottes sépulcrales peintes et sculptées, surtout à Phthontis et dans le mont de Beni-Hassan, au nord d'Arsinoé.

Plusieurs catacombes remplies de momies d'hommes, d'oiseaux, de chiens, de chats, etc., embaumés.

Plusieurs bains, qui ont quelque chose de re-

marquable, ou par la situation du lieu, ou par les ornemens qu'on y avoit faits.

Le bain Mehamma, par exemple, qui est à un mille de Chair-Fadel; c'est un carré long de dix à douze pieds de large, et de douze à quinze pieds de long. Il a huit réduits qui ont six pieds aux deux flancs et deux pieds au fond. Le tout est creusé dans le roc. L'eau en est vive et douce. Dans le bain, comme dans les réduits, il y a toujours deux pieds d'eau, et quelquefois, pendant l'été, un peu moins. On y descend par huit marches. Proche de l'entrée, qui est à rez-terre, il y a plusieurs anciens tombeaux taillés également dans le roc.

L'idée que les femmes turques ont de l'eau de ce bain a quelque chose de singulier. Elles viennent s'y baigner tous les dimanches pour implorer le secours de la sainte Vierge, et surtout pour avoir des enfans. Leur prière est courte, et se réduit à ce peu de paroles, qu'elles répètent souvent : *Sette Maria Eini si oulad au Benaïé.*

A quelque distance de ce bain est le puits qu'on nomme *Birelbah*. Ce puits est rond, de quinze à vingt pas de diamètre; quoiqu'il soit taillé dans le roc, on y a pratiqué des marches; la descente en est si facile, que les bestiaux descendent jusqu'au fond pour y boire. L'eau est d'une source abondante, et qui ne tarit jamais.

Le puits de Sémiramis au château du Caire.

Dix-huit obélisques, deux à Alexandrie, dix à Thèbes, quatre à Philœ, un à Arsinoé et un à Héliopolis.

Vingt grandes pyramides et un plus grand nombre de petites. La plus grande des trois, qui sont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, a cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire, et six cent soixante-dix de talus. On y monte en dehors par deux cent vingts degrés, chacun d'environ trois pieds de haut. Il manque vingt-quatre ou vingt-cinq pieds à la cime, où l'on trouve une esplanade de dix à douze pieds en carré.

Outre cela, cette pyramide est ouverte, et a une porte, du côté du nord, élevée de quarante-cinq pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal qui va en pente de quatre-vingt-cinq pieds de long, trois pieds six pouces de large en carré. Après ce canal, on en trouve un autre qui va toujours en montant: il a quatre-vingt-seize pieds de long, trois pieds quatre pouces de haut et de large. Au sortir de ce second canal, à droite, est un puits qui est à sec; il va en biaisant, et l'extrémité est bouchée de sable. De plain pied au puits est une allée de cent treize pieds de longueur, et de trois pieds de largeur en carré, qui est terminée par une chambre longue de dix-huit pieds, large de seize, haute de vingt-un, jusqu'à l'angle de la voûte en dos d'âne. A l'heure qu'il est, il n'y a dans cette chambre ni tombeau, ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siècles.

On revient sur ses pas jusqu'au haut du second canal; là on monte par un glacis de cent trente-six pieds de long; de chaque côté il y a une banquette avec des mortaises, au nombre de vingt-huit par banquette; la largeur du glacis est de six pieds, et sa hauteur de vingt-quatre jusqu'au fond de la voûte qui est en dos d'âne.

Au haut du glacis, on trouve une plate-forme, et de niveau un canal incrusté de granit, qui a vingt et un pieds de long, trois pieds huit pouces de large, et trois pieds quatre pouces de haut.

Du canal on entre dans la salle destinée à servir de sépulture; elle a trente-deux pieds de longueur, seize de largeur, et seize de hauteur. Pavé, plancher, murailles, tout est incrusté de granit.

Au fond, à quatre pieds et quatre pouces du mur, est le tombeau; il est de granit et d'une seule pierre sans couvercle. Il a sept pieds de longueur, trois de largeur, demi-pied d'épaisseur, et trois de hauteur. Lorsque l'on frappe dessus, il résonne comme une cloche.

En général, qui veut avoir une connoissance parfaite des Pyramides, il faut qu'il examine de quels matériaux elles sont bâties, quelle est leur figure, leur dimension, leur destination, leur nombre, le temps auquel elles ont été élevées, quand elles ont été ouvertes, et qui sont ceux qui les ont dépouillées, surtout les trois de Memphis, de leurs ornemens, et des richesses qui y étoient renfermées.

Ce détail demande bien des recherches; mais ce n'est point une chose impossible: il ne reste presque plus rien à déterrer sur cela; les principaux articles sont éclaircis, et donnent un grand jour à l'histoire des monarques qui ont régné à Memphis.

A deux lieues de Beni-Sumed, proche un vieux château nommé *Tumairaq*, détruit, et qui n'est plus qu'un tas de décombres rougeâ-

tres, il y a une douzaine de cavernes où l'on mettoit les chiens que l'on embaumoit : on y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil ; au lieu qu'à Bereï-Kassan rien n'est plus commun que des chiens et des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns et les autres mis dans des caisses.

CHAPITRE IX.

Restes de l'ancienne Égypte chrétienne.

Le patriarcat d'Alexandrie comprenoit sept métropoles, et près de quatre-vingts évêchés dans l'Égypte seule ; car la province Pentapolimine, la Lybie seconde, la Nubie et l'Abyssinie, étoient aussi sous ce patriarcat.

Quoique le temps et la fureur des musulmans aient détruit la plupart des villes épiscopales, et réduit les autres en de misérables villages, on peut aisément, au milieu de ce chaos, découvrir le nom et la situation de chaque siége, et distinguer le département de chaque métropole. Il ne s'agit que de faire quelques voyages sur les lieux, de faire des extraits des conciles et des auteurs ecclésiastiques, de lire les histoires et les ménologes des cophtes, de leur faire des interrogations sur ce qui regarde leur église : avec ce secours, les traces de la tradition les plus effacées deviennent sensibles.

On peut effectivement sur les lieux s'orienter, et placer chaque siége épiscopal dans le district de sa métropole. On peut, avec le nom arabe moderne, découvrir l'ancien nom grec ou cophte, et par-là dresser une carte égyptienne purement ecclésiastique.

Les cophtes d'aujourd'hui ont conservé quelques évêchés, mais en petit nombre, ou plutôt ils n'en ont que les noms.

Après tout, les beaux monumens du christianisme qui restent en Égypte sont quatre-vingts monastères entiers, et dont on a le plan, avec le nom et la description de leur situation. Ces lieux, qui ont fait autrefois un paradis terrestre des déserts de la Thébaïde, de Scété, de Tabenne et de Sinaï, subsistent, du moins occupent la même place que celle où étoient les anciens.

Entre ces monastères, les plus distingués sont ceux de Saint-Antoine, au désert ; de Saint-Antoine ou Piper, sur le Nil ; de Saint-Paul ermite, de Saint-Macaire, des Suriens, des Grecs, de Saint-Pacôme, de Saint-Arsène, de Saint-Paëz, à Scété ; de Saint-Paëz, dans la Thébaïde ; de Saint-Sennodius, de l'Abbé Hor, de l'Abbé Pithynon, de l'Abbé Apollon, de la Poulie, sur le Nil ; de la Fenêtre, à Antinoé ; de la Croix, des Martyrs, de Jarnous ou du Pronostic, de Saint-Jean-d'Égypte, de Saint-Paphnuce, de Sainte-Damiane, de Sinaï, de Raithe.

L'église de Deïr-el-Bacara est peu de chose, et d'une structure très-commune. Mais dans la nef il y a dix belles colonnes doriques qui ont chacune deux pieds de diamètre. Il y en a six dans le chœur, et à l'autel deux pilastres qui ont des chapiteaux corinthiens.

On voit dans la même ville un petit temple qu'on nomme le temple des Muses. Rien n'y frappe tant la vue que les globes serpentins ailés qui sont au haut de la voûte, c'est-à-dire plusieurs serpens. Chaque serpent, par ses plis et replis, forme un globe ; à chaque globe il y a deux ailes, l'une à droite et l'autre à gauche.

A Kefour, la chapelle de Saint-Athanase, que les cophtes appellent la Barque de Saint-Athanase. Outre plusieurs colonnes, qui sont entre les fenêtres du dôme, il y a un couvercle de marbre blanc de sept pieds de haut et de trois de large, fait en dos d'âne et debout, pour servir d'ambon.

Dans le cimetière, qui est hors la ville, est une chapelle de Saint-Théodore ; on y voit, quoique elle soit presque entièrement démolie, cette inscription :

Theodôroc Pimartouroc Nicetec Xou.

Mais, pour exécuter ce dessein, il faut parcourir l'Égypte, y faire plus d'un voyage, et ne pas s'en rapporter uniquement aux livres et aux relations qu'on a données au public sur cette matière.

Nous ajouterons que le père Sicard, depuis qu'il avoit mis par écrit ce projet, a fait ce qu'il conseilloit de faire à quiconque entreprendroit de continuer son ouvrage.

LETTRE DU P. DU BERNAT,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN ÉGYPTE,

AU PÈRE FLEURIAU.

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Sur la religion des Cophtes et sur leurs rits ecclésiastiques.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous ne pouvons trop faire pour témoigner notre parfaite reconnoissance des services con-

tinuels que vous nous rendez, et à nos missions, dont vous avez le soin depuis tant d'années. C'est pour vous donner en mon particulier des marques de la mienne, que j'ai tâché de me mettre en état de répondre, comme vous le désirez, aux questions que vous m'avez faites sur la religion des Cophtes, et sur leurs rits ecclésiastiques.

Je crois avoir acquis présentement toutes les connoissances qui m'étoient nécessaires pour vous en donner des explications sûres et précises. Je vous suis très-obligé de me les avoir demandées, car elles m'ont fait étudier des matières importantes pour combattre les erreurs des Cophtes, avec connoissance de cause, pour ainsi dire. Je sais leur religion, comme je crois savoir la mienne, et j'espère, avec la grâce de Dieu, travailler utilement à leur instruction, et à leur réunion à l'église catholique.

Je ne vous dirai point que nous ayons affaire ici à des hommes savans, tels qu'il y en avoit autrefois dans l'Égypte : l'ignorance a pris ici la place des beaux-arts, qui y ont été si célèbres dans les siècles passés. De nouvelles ténèbres, mais différentes de celles que Moïse répandit en ce royaume, aveuglent ici les esprits des Cophtes ; et, ce qui augmente leur misère, c'est qu'ils ne demandent pas et ne souhaitent pas même la délivrance de ce fléau, beaucoup plus terrible que ceux dont l'Égypte fut autrefois frappée. J'avouerai néanmoins, pour les rendre en quelque façon excusables, que l'esclavage où ils sont, sous la domination des Turcs, ennemis des sciences et des beaux-arts, continue à les entretenir dans leur pitoyable état. Mais les lumières du ciel dissiperont, quand il plaira au Seigneur, les ténèbres qui les environnent. Engagez, mon révérend père, les gens de bien à obtenir de Dieu, par leurs ferventes prières, qu'il lui plaise bénir nos travaux, et nous accorder des succès, qui seront les fruits de leurs vœux, et qui leur mériteront d'éternelles récompenses.

Je pense, mon révérend pére, qu'avant de parler de la créance des Cophtes, et de la manière dont ils traitent les choses de la religion, il est à propos de donner une notion générale de la nation.

Les Cophtes se disent les habitans naturels du pays, descendus des anciens Égyptiens, qui ont eu, dans les premiers temps, leurs rois Pharaons, et qui, dans la suite, ont subi le joug des Perses, des Grecs, des Romains, des empereurs de Constantinople, des Arabes, et enfin des Turcs. Depuis plus de vingt-deux siècles, toujours soumis à des puissances étrangères, ils se sont soustraits, comme je dirai bientôt, à la domination des empereurs grecs de Constantinople, et ils sont tombés sous l'esclavage des Sarrasins et des Turcs : et des chrétiens ont eu la lâcheté et le malheur de se donner à des maîtres mahométans.

La raison qu'ils en apportent, c'est que les empereurs faisoient violence à leur conscience, et prétendoient, à force de mauvais traitemens, les obliger à recevoir les décisions du concile de Calcédoine et la lettre de saint Léon à Flavien, à reconnoître deux natures en Jésus-Christ, à anatémathiser Dioscore leur patriarche, et Sévère, patriarche d'Antioche. Les gouverneurs, disent-ils, et les autres officiers envoyés de Constantinople, n'épargnoient ni les indignités ni les massacres. Quand ils mangeoient, ils forçoient quatre Égyptiens de soutenir la table, et s'essuyoient les mains à leurs barbes, affront le plus insupportable qu'on pût leur faire. Tout ce que ces malheureux purent obtenir, c'est qu'en cet état, et pour sauver leurs barbes, ils se mettoient une serviette sur les épaules. En mémoire de cette humiliante sujétion, ils portent encore aujourd'hui sur les épaules une espèce de serviette qu'ils nomment *sonta*, d'une toile rayée, et qui pend des deux côtés : ils s'en font presque tous un ornement, et plusieurs Turcs les imitent en cela.

Quant aux cruautés, ils assurent qu'un jour trente et un mille des leurs furent égorgés à Alexandrie, pour avoir refusé de se soumettre au concile de Calcédoine. Abulbaracat fait mention de ce terrible massacre dans son histoire ; un historien turc que j'ai lu le décrit : mais j'aime mieux m'en rapporter à un historien grec de nation, et qui par conséquent ne sauroit être soupçonné d'en avoir trop dit, il se nomme *Seid ba Batrik*, c'est-à-dire Seid fils de Batrik, et a écrit en arabe. Il dit qu'Apollinaire ayant été sacré patriarche d'Alexandrie à Constantinople sous l'empire de Justinien, environ l'an 552, arriva à Alexandrie avec une armée, et que les Égyptiens s'obstinant à ne pas le recevoir, il en fut tué une infinité. L'historien turc ajoute des circonstances qui semblent peu croyables : selon lui, Apollinaire

commandoit l'armée de l'empereur, et se fit voir d'abord à Alexandrie vêtu en homme de guerre : mais comme il fut allé à l'église, et qu'à la porte il changea cet habit en celui de patriarche, les Égyptiens en furent tellement indignés, qu'ils l'auroient sur l'heure accablé de pierres s'il ne s'étoit pas sauvé par la fuite. Le lendemain il ordonna que tous se rendissent à la grande église pour entendre les ordres de l'empereur, et il eut soin de disposer ses troupes pour l'exécution qu'il vouloit faire. Les ordres qu'il leur déclara, étant monté en chaire avec l'habit de patriarche, furent de le reconnoître et de lui obéir en cette qualité. Le concours des Égyptiens étoit grand, et comme il les vit se soulever encore, il fit le signal à ses soldats, qui se jetèrent sur ce peuple, tuant tout sans distinction de sexe ou d'âge, et continuèrent un semblable carnage dans toute la ville.

Les Égyptiens ne sont pas gens à s'exposer au hasard des combats, ils se contentèrent de murmurer et de se plaindre, jusqu'à ce que les conquêtes des Sarrasins dans la Syrie leur parurent une occasion sûre de se tirer d'une domination qui leur étoit devenue si odieuse. En 639 ils les invitèrent à entrer en Égypte : le gouverneur pour l'empereur Héraclius, outre que dans l'âme il avoit des sentimens contraires au concile de Calcédoine, craignoit encore d'être puni pour n'avoir pas exécuté l'ordre qu'il avoit reçu d'envoyer du secours à Constantinople, lorsque cette ville avoit été assiégée par les Perses ; il livra donc le Caire aux Arabes dés qu'ils s'y présentèrent, ne capitulant que pour les Egyptiens, et leur abandonnant les Grecs. Ceux-ci se jetèrent sur des barques, et se réfugièrent à Alexandrie, d'où l'année suivante, après un long siége, ils furent contraints de se retirer par mer en Grèce. C'est ainsi que Seïd ba Batrick raconte ce triste événement : il ajoute, que tout ce qu'il y avoit alors de Grecs en Égypte quitta le pays, sans que je sache en quel temps ceux qu'on y voit présentement sont venus s'y établir.

Me voilà, mon révérend père, venu à l'époque, ou près de l'époque, des noms de melchites et de cophtes. Les grecs, qui confessent deux natures en Jésus-Christ, selon le concile de Calcédoine et la lettre de saint Léon, sont appelés *melchites*, c'est-à-dire royalistes, du mot arabe *melek*, qui signifie roi. Les Égyptiens déclarés contre le concile de Calcédoine, s'appellent *cophtes*. Seïd ba Batrik, parlant de la reddition du Caire, dit que le gouverneur ne capitula que pour les cophtes : mais comme il n'a écrit que deux cents ans après, on peut croire qu'il a usé d'anticipation, donnant ce nom au peuple, qui l'a eu dans la suite. Et il en est de même d'Elmacin, lorsqu'il dit que Mahomet recommanda à ses Arabes d'entretenir l'amitié avec les cophtes. Ce n'est que sous le patriarcat d'Aba Khaël, en 459 de l'ère des martyrs, comme on compte ici, ou en 742, comme nous comptons, qu'Abulbaracat commence proprement à faire la distinction des melchites ou des cophtes. Avant ce temps-là, il donne aux premiers le nom de *calcédoniens*, et honore les seconds de celui d'*orthodoxes*.

Il n'est pas difficile de reconnoître l'étymologie du nom des melchites : l'empereur Marcien et les empereurs suivans, si l'on en excepte peu d'entre eux, employoient leur autorité et leur puissance à faire recevoir le concile de Calcédoine ; c'étoit la foi des empereurs ; et ceux qui avoient la même foi furent appelés *melchites* ou *royalistes*.

Pour le nom de cophtes, on est presque réduit à des conjectures. Comme je vois qu'il n'a commencé d'être en usage, et qu'il n'est connu que depuis que les mahométans se sont rendus maîtres de l'Égypte, je suis persuadé que c'est là qu'il faut en chercher l'étymologie. Or, les Égyptiens, ou, à l'exemple de leurs nouveaux maîtres, ou, pour se concilier leur bienveillance, prirent la coutume honteuse de circoncire leurs propres enfans. Les grecs, justement scandalisés de cette basse complaisance, et criminelle en des chrétiens, les appelèrent par mépris *Còphtoi*, *circoncis*, *cophtes*. Au contraire, les mahométans ayant appris la signification de ce nom, leur en firent honneur, et ainsi il passa insensiblement dans l'usage, et devint le nom appellatif de la nation ; car, selon le langage du pays, auquel il faut s'en rapporter, il en est de celui-là comme de ceux de Suriens, d'Arméniens ; en sorte qu'en Égypte, dire Cophte, ou Égyptien naturel, c'est la même chose, et de même Melchite ou Grec. J'avoue pourtant qu'à ces noms est attachée l'idée d'une certaine créance et d'un certain rit ; ainsi, ils disent d'un cophte converti, qu'il s'est fait franc ; d'un autre qui a renoncé au christia-

tianisme, qu'il s'est fait turc, mahométan [1].

Vous me demandez, mon révérend père, si les cophtes convertis font quelque nombre, et je vous répondrai, après vous avoir exposé la situation où je vois maintenant cette nation. Je crois la pouvoir diviser à peu près comme nous divisons la France, en trois états, du clergé, de la noblesse, si l'on peut appeler nobles des gens à qui le port des armes est absolument interdit; et du peuple.

Le clergé est composé d'un patriarche avec le titre de patriarche d'Alexandrie, quoiqu'il fasse sa résidence ordinaire au Caire comme en la capitale; de onze ou douze évêques, de plusieurs prêtres, d'un grand nombre de diacres, de clercs inférieurs, des célèbres monastères de Saint-Antoine, de Saint-Paul et de Saint-Macaire.

Bien que les Cophtes soient sous la domination des Turcs, ils se sont jusqu'à cette heure préservés de la simonie, et chez eux les dignités ecclésiastiques ne sont point vénales comme chez les Grecs. Pour y parvenir, ils ne s'adressent point au pacha, et ne lui comptent point d'argent.

Après la mort du patriarche, les évêques, les prêtres, et les principaux de la nation s'assemblent au Caire pour lui élire un successeur; et comme il faut qu'il soit *betoul*, c'est-à-dire qu'il ait gardé une perpétuelle chasteté, ils le choisissent entre les moines. Si, dans l'élection les suffrages étoient tellement partagés qu'ils ne pussent s'accorder sur un sujet, alors ils écrivent, en des billets séparés, le nom de ceux qui ont le plus de voix, les mettent sur l'autel, où l'on dit la messe trois jours de suite, pour demander à Dieu qu'il fasse connoître qui est le plus digne de remplir la chaire de saint Marc. Enfin, un enfant, qui est diacre, tire un des billets, et le moine dont le nom s'y trouve écrit, est déclaré patriarche. On va le chercher dans son monastère, et après l'avoir installé au Caire, où il doit résider, il est conduit à Alexandrie, et placé sur la chaire de saint Marc. On m'a assuré qu'ordinairement ce n'est pas sans beaucoup de résistance de sa part qu'un moine ainsi élu quitte son désert et accepte la dignité patriarcale.

Les évêques sont dans une extrême dépendance du patriarche, qui les élit à son gré. Ils sont obligés à la continence : mais il y en a qui auparavant ont été mariés. Ils sont dans les provinces les receveurs du patriarche pour une espèce de dîme destinée à son entretien, et chacun sait ce qu'il doit payer. Celui de Jérusalem est le plus considérable; il est l'administrateur du patriarcat pendant la vacance du siége; il fait aussi sa résidence au Caire, parce qu'il y a peu de Cophtes à Jérusalem, et il se contente d'y aller une fois l'an pour y célébrer les fêtes de Pâques. J'ai lu dans leur pontifical le nom de cinquante évêchés, qui sont réduits au petit nombre que j'ai marqué: les Turcs portent partout la désolation.

Quoiqu'il n'y ait pas d'obligation aux prêtres de vivre en continence, il y en a néanmoins qui ne sont pas mariés, et qui ne l'ont point été. Au reste, les Cophtes n'ont pas d'empressement pour la prêtrise, et il faut souvent les y forcer. On les retient de peur qu'ils n'échappent, et seulement au moment de l'ordination, on les laisse s'avancer d'eux-mêmes vers l'autel, afin de conserver la liberté requise pour l'ordination. Ce qui leur cause cet éloignement pour la prêtrise, n'est pas tant l'humilité et le respect pour le sacré ministère que la crainte de la pauvreté. Comme ils sont tirés du peuple, qui ne subsiste que de son travail, ils considèrent que ce nouvel emploi leur emportera la plus grande partie du temps, et les détournera de vaquer à leur métier, quoiqu'ils soient chargés de pourvoir par leur travail à l'entretien d'une famille, d'une femme et des enfans, l'église ne leur fournissant presque rien.

On peut juger par là quelle science peuvent avoir des gens qui sortent très-souvent de la boutique à l'âge de trente ans, pour être élevés au sacerdoce. Ont-ils été jusqu'à présent tailleurs, tisserands, orfèvres ou graveurs; savent-ils lire en cophte, cela suffit pour les ordonner prêtres, parce que la messe se dit et l'office se fait en cette langue, que la plupart d'entre eux n'entendent pas. De là vient que, dans les missels, l'arabe est toujours mis vis-à-vis du cophte; et

[1] Quelques savans donnent une source différente au nom de Copte. Ils regardent ce nom comme identique avec *Ægyptius* qu'on écrivoit aussi Ægoptius, et dans lequel la première syllabe est un article. C'est le même nom que Kypt, Kibht et Kebt, et usité par les Coptes ou Cophtes pour désigner leur pays. Homère a donné le nom d'Ægyptos au Nil lui-même. Thèbes aussi, suivant Hérodote, a porté le nom d'*Ægyptus*, et cette domination étoit indigène autant que celle de Chymi et Chemi sous laquelle les Égyptiens désignoient la vallée du Nil.

outre cela, c'est toujours en arabe que l'épître et l'évangile se lisent à la messe.

Il faut ajouter ici que la nécessité les contraint souvent de reprendre leur premier métier, surtout quand il n'est pas exposé aux yeux du public. Quelques-uns ne laissent pas cependant de se montrer comme auparavant à la boutique : ils s'y occupent du travail des mains, qui est recommandé aux clercs, et dont saint Paul ne se dispensait pas ; mais saint Paul gardoit des bienséances, dont ceux-ci ne se mettent pas beaucoup en peine.

Il y en a cependant parmi eux qui s'appliquent uniquement à l'instruction des enfans. Ils leur apprennent à lire en arabe et en cophte, s'ils le peuvent ; ils font réciter le catéchisme ; mais pour ce qui est d'annoncer publiquement la parole de Dieu, c'est ce qu'ils ne savent point faire. Soit incapacité, soit timidité, on ne les voit jamais monter en chaire. Il n'y a point ici d'autres prédications que celles des missionnaires dans les églises des Francs.

Il faut cependant convenir que les prêtres cophtes, quelque peu de mérite qu'ils aient, sont universellement respectés des peuples. Tout ce qu'il y a de plus considérable et de plus distingué dans la nation se courbe devant eux, leur baise la main, les priant de la leur mettre sur la tête.

Quoique j'aie dit que les prêtres soient pris d'entre les gens de métier, ce n'est pas à dire pour cela qu'on les ait tirés du nombre des laïques : il faut qu'ils aient reçu le diaconat avant que de parvenir à la prêtrise ; ils ont même souvent été diacres dès l'enfance, c'est-à-dire dès l'âge de six, sept et huit ans.

Comme l'assistance d'un diacre est nécessaire pour célébrer la messe, ces petits diacres sont toujours prêts, et rendent d'autres services à l'église, tandis que les grands sont occupés à gagner leur vie.

Du moins l'église cophtique a cela d'édifiant, que l'ordre hiérarchique s'y est parfaitement conservé : les évêques sont soumis au patriarche, les prêtres aux évêques, toute la nation honorant le sacerdoce. L'autorité du patriarche est si grande, qu'il termine presque toutes les affaires.

Les monastères se remplissent de sujets qui, peut-être, renoncent d'affection aux biens de la terre, mais qui, en effet, n'en quittent point. On a de la peine à comprendre ici qu'en Europe, de jeunes gens de condition, et qui pourroient se flatter de réussir dans le monde, s'ils y demeuroient, sacrifient courageusement à Jésus-Christ dans la vie religieuse leurs personnes, leurs biens, leurs espérances : cela passe les Cophtes, je ne dis pas pour l'imiter, mais pour le concevoir. Ce qu'ils appellent monastères de religieuses, ne sont, à proprement parler, que des hôpitaux qui servent de retraite à de pauvres femmes, veuves la plupart, qui n'ont pas de quoi subsister chez elles. Tous ces monastères n'ont point d'autre fond que celui des aumônes, qui sont assez grandes, par rapport à la condition de ceux qui les font. D'ailleurs, la vie y est fort frugale et n'est pas de dépense.

Le second état est composé de ceux qu'ils nomment *mebachers*. Ce mot arabe, en sa propre signification, se prend pour des envoyés, des messagers, en latin, *nuncii* ; ainsi ils appellent l'Évangile *bechaïer*, et les évangélistes *mebacherim*; mais dans l'usage commun, *mebacher* est un partisan, un homme d'affaires, fermier, receveur, secrétaire, intendant de la maison des grands ; emplois qui sont devenus héréditaires dans les familles de ceux qui les possèdent. Ces mebachers cophtes sont la plupart très-riches, principalement une douzaine qui sont à la tête des autres.

Le pacha qui commande dans toute l'Égypte, vingt-quatre beys qui la partagent en autant de gouvernemens particuliers ou de provinces, et tous les officiers, tant généraux que subalternes, ou sont incapables, ou dédaignent de s'appliquer au détail de leurs biens et de leurs affaires. Ils veulent de l'argent, sans qu'il leur coûte seulement la peine de s'instruire d'où et comment il leur vient. Ils remettent donc tout entre les mains des mebachers cophtes, dont la fidélité leur est moins suspecte que celle des Turcs et des Juifs. C'est encore sur cette estime de la fidélité des Cophtes, que les grands les prennent à leur service et aiment à en avoir pour domestiques.

Enfin, le troisième état comprend les artisans et les paysans. Quelques-uns de ceux-là sont assez accommodés ; mais le grand nombre peut à peine, par son travail, suffire au jour présent. Ils sont réduits incontinent à la mendicité, si une maladie leur survient, ou si les forces leur manquent. Au reste, on ne peut pas leur reprocher, comme on fait souvent à ceux de France, qu'ils sont eux-mêmes la

cause de leur misère par leur mauvaise économie, consommant en bonne chère, dans un jour, ce qu'ils ont gagné pendant la semaine. Les Cophtes et les autres nations qui sont ici établies, vivent et petitement et malproprement. Ils ont besoin de manger souvent; mais ils ne sont nullement délicats sur le choix des viandes, ni sur les apprêts, non plus que sur la manière de les faire servir.

Pour répondre présentement à la question que vous me faites, mon révérend père, sur le nombre des Cophtes convertis et catholiques, je vous dirai qu'il y a environ seize ans que vous nous procurâtes, comme vous savez, un ordre du roi pour venir commencer l'établissement d'une mission en cette ville. La commodité du commerce y attirant quantité de Grecs, d'Arméniens, de Suriens, sans parler des François et des autres Européens négocians, qui y sont établis en assez grand nombre, nous y avons trouvé de l'occupation suffisamment, pour n'avoir pas le loisir d'en aller chercher ailleurs. Ainsi je ne puis être bien informé de l'état des Cophtes qui habitent dans les autres parties de l'Égypte. A en juger par ceux qui sont ou qui viennent au Caire, je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'ignorance et de grossièreté dans toute la nation qu'autre chose : quelques-uns de nos missionnaires sont résolus d'aller incessamment visiter les Cophtes qui habitent le long du Nil, dans la Haute et Basse-Égypte, et ils ne manqueront pas de vous envoyer les relations de tout ce qui méritera d'être écrit en France.

Pour ce qui est en particulier des Cophtes du Caire et des environs, il en est à peu près comme des premiers disciples des apôtres. Nous pouvons dire d'eux ce que l'apôtre saint Paul disoit au Corinthiens [1] :« Dieu n'a point choisi pour être disciples de la foi ceux qui sont les plus sages selon la chair, ou les plus puissans, ou les plus nobles: il a choisi ce qui est foible, selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a choisi ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable, des gens de métier, et des familles de basse extraction, mais dont la simplicité, l'humilité, la charité, la dévotion et l'innocence est précieuse aux yeux de Dieu. »

Nous espérons que leurs compatriotes, encore éloignés du royaume de Dieu, et qui ont eu part au sang de Jésus-Christ, participeront aussi aux fruits de ce même sang, qui opérera leur conversion; c'est ce que nous attendons plus certainement du secours des prières des gens de bien que vous nous procurerez que du mérite de nos travaux.

Nous avons quatre grâces particulières à obtenir de la bonté de Dieu, pour vaincre autant d'obstacles, qui nous paroissent s'opposer à une sincère réunion des cophtes à l'église romaine. Le premier est je ne sais quel fond d'aversion invétérée à l'égard des Francs. Vous savez que, par ce nom de Francs, ils n'entendent pas seulement les François, mais toutes les nations chrétiennes de l'Europe. J'ai dit, je ne sais quel fond d'aversion, car d'ailleurs il me paroît que ceux qui traitent avec nous ne nous haïssent pas absolument, et qu'ils seroient disposés à nous fréquenter, s'ils n'étoient retenus par la crainte des Turcs. Ils croient que nous savons tout, et que nous avons abondance de tout; surtout ils nous estiment fort habiles dans la médecine.

Le second obstacle, qui est plus grand que le premier, est cette profonde ignorance où ils sont, pour ainsi dire, ensevelis; ignorance qui produit en eux une insensibilité déplorable pour tout ce qui concerne la religion. Sans doute, le naturel et l'éducation y contribuent beaucoup : mais j'en attribue en partie la cause à l'état où je les vois. Parmi eux il n'y a presque point de milieu entre être fort pauvre ou fort riche. Le peuple pressé par l'indigence, ne pense qu'aux moyens, non pas de s'en délivrer, ce qui leur est impossible, mais de n'y pas succomber absolument, et de la traîner autant qu'il peut. Tandis que vous les aidez par des aumônes, vous les trouvez d'autant plus dociles à vous écouter, et complaisans à approuver ce que vous leur dites, qu'ils n'ont rien à attendre de leurs prêtres qui sont aussi pauvres qu'eux. Sentent-ils que vous êtes épuisé, vous ne les voyez plus. Ainsi n'étant pas, pour ainsi, dire payés pour se faire instruire, ils ne savent presque autre chose, sinon qu'ils sont chrétiens : plusieurs seroient embarrassés de réciter l'Oraison dominicale, et peu d'entre eux pourroient répondre aux questions les plus communes et les plus nécessaires du catéchisme.

Du moins les mebachers sont-ils mieux instruits de la religion? Nullement. Occupés con-

[1] I. Cor. chap. 1, v. 26.

tinuellement des affaires temporelles, ils pensent peu à l'éternité : arrêtés dans les grandes maisons dont ils ont l'administration, ils fréquentent rarement les églises, et seulement aux grandes fêtes. J'ai même entendu dire que quelques-uns passent les années sans entendre la messe, et plusieurs années sans approcher des sacremens. De plus, il n'y a dans leurs églises, ni sermon, ni instruction, ni catéchisme.

Un moyen efficace, et le seul que je sache, de dissiper ces épaisses ténèbres, seroit d'établir des écoles et de commencer par les enfans, que leurs pères nous enverroient d'autant plus volontiers qu'il ne leur en coûteroit rien : mais il faudroit qu'il en coûtât à des personnes zélées pour faire voir aux Cophtes la pure lumière de l'Évangile. Avec leurs secours, nos peines, bien loin de nous coûter, nous paroîtroient douces.

Un troisième obstacle à leur conversion, plus grand encore que le second, est une timidité que la nature semble leur inspirer, et que l'éducation augmente. Encore que l'Égypte soit le pays de tout l'empire ottoman, où la religion chrétienne s'exerce avec le plus de liberté, et que, pour cette raison, un grand nombre de chrétiens des autres endroits s'y réfugie, toutefois les Cophtes s'imaginent que tout seroit perdu, si les Turcs s'apercevoient de quelque correspondance et de quelque union avec les Francs. Ce seroit, disent-ils, un prétexte à ces infidèles de redoubler leurs mauvais traitemens, qui ne nous sont pas déjà épargnés, et nous craignons de nous exposer à de plus grands.

Le quatrième obstacle est un attachement opiniâtre aux erreurs de leurs pères, et une prévention fomentée par leur ignorance contre la doctrine du concile de Calcédoine. On a beau les vaincre : on croit les avoir persuadés, et ils retournent aussitôt à leurs premiers égaremens.

Vous voyez, mon révérend père, des difficultés qui sont humainement insurmontables. Ne nous décourageons pourtant pas, et tâchons de nous rendre, par notre patience, les ministres des miséricordes du Seigneur. Dieu, qui, par sa grâce toute puissante, fit de l'Égypte idolâtre et superstitieuse la demeure de tant de grands saints, sait les moyens de vaincre l'obstination de l'Égypte schismatique. Espérons qu'il les emploiera, ces moyens efficaces, et, de notre part, mettons-nous en état d'y concourir en son temps.

Jusqu'ici je vous ai entretenu de ce qui concerne en général l'état présent des Cophtes, le caractère et la disposition de leur esprit par rapport à la religion ; je vais tâcher de vous satisfaire sur ce que vous me demandez de leurs usages, de leurs rits, de leur créance. Vous verrez bien des abus à réformer, et bien des erreurs à combattre. J'approuve ce que vous dites, qu'ils sont déjà assez noirs, sans qu'on les noircisse davantage ; mais je n'y souscrirois pas, s'il ne s'agissoit que du teint et de la couleur : à cet égard, je ne vois point de différence entre eux et nous, et avec nos longues barbes, on ne nous distingue point des habitans du Caire. J'ai ouï dire qu'en tirant vers la Haute-Égypte les hommes y sont plus basanés.

Ces chrétiens sont comme les autres d'Orient, grands observateurs du jeûne, faisant quatre carêmes dans l'année. Le premier, et qu'ils appellent le grand carême, leur est commun avec nous, mais plus long et plus rigoureux ; car il est de cinquante-cinq jours, et commence neuf jours avant le nôtre, c'est-à-dire au lundi de la Sexagésime. Comme les samedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne sont point jours de jeûne pour les cophtes, non plus que les dimanches, ces cinquante-cinq jours de leur carême se réduisent à quarante de jeûnes. Pendant tout ce temps-là, les œufs, les laitages et le poisson leur sont défendus : les légumes sont toute leur nourriture. Ils demeurent sans manger, sans boire, et même sans fumer, ce qui leur est plus difficile, jusqu'après l'office, qui ne devroit commencer qu'à none, c'est-à-dire à trois heures après-midi : mais ici par condescendance il est avancé, et finit environ à une heure et demie. Dans la Haute-Égypte, on est, disent-ils, plus régulier sur ce point. L'office fini, chacun mange, boit, fume à discrétion : l'usage ordinaire est de faire aussitôt un repas léger, comme est notre collation, de prendre le café, et de se réserver à un autre repas plus ample vers le coucher du soleil. A deux heures de nuit, l'obligation du jeûne recommence pour le lendemain.

Le second carême est de quarante-trois jours pour le clergé, et de vingt-trois seulement pour les autres, avant la Nativité de Notre Seigneur.

Le troisième, avant la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, est encore inégal pour le clergé et pour les autres; à ceux-ci il n'est que de treize jours, et ceux-là le commencent dès le lendemain d'après la semaine de la Pentecôte; en sorte qu'il est ou plus long, ou plus court, selon que Pâques est plus ou moins avancé, et quelquefois il va jusqu'à trente jours.

Le quatrième carême avant la fête de l'Assomption de la sainte Vierge est de quinze jours. Ils ont encore un petit carême des trois jours, qui précède le grand, en mémoire de trois jours que Jonas fut dans le ventre de la baleine.

Ce n'est pas dans ces carêmes la même régularité que dans celui d'avant Pâques; car outre que le poisson est permis, il n'y a point d'heure pour les repas: et la coutume ayant prévalu sur la loi du jeûne, tout se réduit à ce que nous appelons abstinence, y comprenant celle des œufs et des laitages. Cependant la plupart jeûnent d'une manière très-austère le carême de la sainte Vierge, s'interdisant le poisson, et se contentant de pain, de lentilles et de quelques mauvais fruits: plusieurs par dévotion l'anticipent, et le font de vingt jours, de trente, et trente-cinq. Même beaucoup de femmes turques, comme on me l'a assuré, entendant dire aux chrétiennes qu'elles ont obtenu de grandes grâces par l'intercession de la sainte Vierge, les imitent aussi dans ce jeûne. Toutefois il faut remarquer que ce relâchement du jeûne passe pour un abus, et que le clergé se tient inflexiblement attaché à la rigueur de la loi.

Les cophtes, de même que les grecs, gardent l'ancienne coutume de jeûner les mercredis et les vendredis, c'est-à-dire de faire abstinence comme dans les petits carêmes. Au reste, il n'y a point parmi eux d'âge prescrit pour commencer à jeûner; et les enfans, dès qu'ils ont quelque force, y sont soumis comme les autres. Ils ne s'en dispensent pas même dans leurs infirmités et dans leurs maladies; et l'on auroit bien de la peine à les persuader de prendre seulement du bouillon de viande.

On ne sauroit croire quel mérite ils se font de leurs carêmes et de leurs jeûnes, et comment ils nous traitent de chrétiens immortifiés. Afin d'éviter en partie ce reproche, et de nous conformer en quelque sorte à leur inclination pour le jeûne, nous faisons maigre pendant l'Avent, et c'est jeûner à leur manière.

Mais l'intervalle de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *khamsin* en arabe, c'est-à-dire cinquantaine, est exempt de tout jeûne, et même de celui du mercredi et du vendredi. A l'exception du samedi saint, ils ne jeûnent jamais le samedi; et si les grandes fêtes, comme de Noël, de l'Épiphanie, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de l'Assomption de la sainte Vierge, viennent le dimanche, la veille n'est point jeûne. J'entends qu'ils ne diffèrent pas alors de manger, de boire et de fumer jusqu'à une heure et demie après midi; car d'ailleurs ils observent l'abstinence des carêmes. Le samedi saint, disent-ils, est destiné à honorer le sépulture de Jésus-Christ: les grecs, qui ont une semblable pratique, l'appellent le jour de Lumières, parce que c'est celui de la célébration solennelle du baptême, par lequel nous sommes éclairés de la lumière de l'Évangile et faits enfans de lumière.

J'étois préparé sur les questions que vous me faites, mon révérend père, touchant les sacremens; et je m'étois instruit d'une matière si importante avec toute l'application possible, non-seulement cherchant les occasions de voir et de considérer comment les cophtes les administrent, consultant les plus habiles d'entre eux, mais aussi lisant attentivement leurs rituels et leurs autres livres ecclésiastiques.

Il ne faut pas s'attendre que les cophtes, interrogés sur les sacremens, répondent précisément, comme font parmi nous les enfans, qu'il y en a sept: j'ai déjà dit qu'ils manquent de catéchisme. Mais parcourez chaque sacrement, et demandez-leur si c'est un signe visible de la grâce invisible, si c'est un sacrement? Ils vous répondront aussitôt qu'ils le croient ainsi; et il n'en est aucun sur lequel ils hésitent. Si vous allez plus loin, et que vous leur demandiez si tous les sacremens sont d'institution divine, ils n'entendent pas même la question. Mais quand vous la leur expliquez par parties, ils confessent avec vous que Jésus-Christ les a tous institués et recommandés à son église. C'est de quoi on doit se contenter avec des gens qui n'ont point d'écoles de théologie; et c'est leur imposer que de leur attribuer d'autres sentimens, parce qu'on les voit d'abord embarrassés sur la réponse, et que d'ailleurs ils ne savent pas d'eux-mêmes s'expliquer nettement.

Je souhaiterois que vos docteurs, qui décident de la créance des cophtes, y eussent fait attention, ou qu'ils fussent venus sur les lieux converser avec eux.

Je ne croirois pas me faire bien entendre dans la suite, si je n'expliquois pas auparavant ce qu'ils nomment *meïron* et *galilaum*. L'un est le saint crhême du mot grec, *muron*, et l'autre est de l'huile bénite. La consécration du *meïron* est de grande dépense, et elle ne se fait qu'avec beaucoup de cérémonies par le patriarche assisté des évêques. Ainsi ils avoient été vingt-quatre ans sans le renouveler, lorsque l'an 1703, avant la fête de Pâques, les évêques, plusieurs prêtres et diacres se rendirent ici de toute l'Égypte pour faire le meïron. Il est composé non-seulement d'huile d'olives et de baume, mais aussi de quantité d'autres drogues précieuses et odoriférantes. C'est au patriarche et aux évêques à les préparer et à les mêler ensemble. Cette préparation se doit faire dans l'église et en psalmodiant, tandis que les prêtres psalmodient aussi de leur côté sans toucher à rien. Ils demeurent presque tout le jour enfermés pour cette préparation; et l'on m'a assuré qu'outre les prières propres de la cérémonie, ils récitent dans leurs psalmodies tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qui ne sauroit s'entendre, sinon de quelques parties de chaque livre, ou que les prêtres, divisés en plusieurs chœurs, prennent des livres différens. Quoi qu'il en soit de ce point, qui n'est pas de conséquence, le jeudi saint, à la messe, le patriarche bénit le meïron; le dimanche de Pâques, et les deux jours suivans, il verse ce qui reste de l'ancien dans les bouteilles du nouveau, et il distribue aux évêques ce qu'ils en ont besoin pour leurs diocèces. Lorsqu'il consacre un archevêque d'Éthiopie, il lui donne aussi du meïron; et c'est l'unique occasion où il en envoie en ce pays-là; de sorte qu'on regarda comme une insigne faveur qu'il eût voulu m'en confier une bouteille pour la porter à l'archevêque. Mes péchés furent cause que je ne pus exécuter cette honorable commission, et que m'étant présenté à l'entrée de l'Éthiopie, j'en fus exclu. L'empereur d'Éthiopie est sacré avec du meïron. J'ajouterai qu'un mechaber, qui fit les frais de la dernière consécration dont je parle, n'en fut pas quitte à mille écus.

Le galilaum n'est pas d'un si grand prix, et ne demande pas tant de cérémonies. C'est une huile qui ayant servi à rincer les vaisseaux où étoit le *meïron*, demeure sanctifiée par le mélange des gouttes ou des particules qui en restoient. Si cette sorte d'huile manque, les prêtres en bénissent d'autre pour les usages que je dirai.

Cette espèce de prélude m'a paru nécessaire, et je passe à la pratique des cophtes dans l'administration des sacremens. Voici celle du baptême. La mère, parée le plus proprement qu'il lui est possible, avec son enfant qu'elle a aussi ajusté proprement, se présente à la porte de l'église. Là l'évêque ou le prêtre, ministre du sacrement, fait de longues prières sur les deux, commençant par la mère. Ensuite il les introduit dans l'église, et fait sur l'enfant six onctions d'une huile bénite pour les exorcismes. Ces premières onctions sont suivies de trente-six autres avec du galilaum, sur autant de différentes parties du corps. Après quoi il bénit les fonts baptismaux, y versant à deux reprises de l'huile bénite, et faisant à chaque fois trois formes de croix : il fait encore trois formes de croix avec du meïron : et tout cela est accompagné de longues prières. La bénédiction des fonts finie, il y plonge l'enfant trois fois : à la première, il le plonge jusqu'à la troisième partie du corps, en disant : *Je te baptise au nom du Père;* à la seconde, il le plonge jusqu'aux deux tiers du corps, en disant : *Je te baptise au nom du Fils;* à la troisième, il le plonge entièrement en disant : *Je te baptise au nom du Saint-Esprit.* Aussitôt il administre au nouveau baptisé le sacrement de la confirmation, et celui de l'eucharistie en la seule espèce du vin. Il trempe le bout du doigt dans le calice, et le met dans la bouche de l'enfant. Comme les cophtes ne réservent point l'eucharistie, ils célèbrent le baptême avant la messe, et à la fin ils communient l'enfant baptisé.

Il y a à remarquer que les femmes ne sortent point du logis que quarante jours après leurs couches, si elles ont eu un fils; et quatre vingts jours si elles ont eu une fille : ainsi le baptême est différé jusque-là. D'ailleurs cette manière de l'administrer est pénible pour des enfans, et capable de les incommoder. S'ils sont foibles, c'est une raison de le différer. Il y en a une troisième, c'est lorsque la mère attend à avoir des habits propres, ou un petit

fonds d'argent pour faire un festin. Ainsi les six et les sept mois, et plus encore, s'écoulent avant que de recourir au baptême.

Si, dans cet intervalle, une maladie survient au pauvre enfant et le met en danger, on le porte à l'église, et on l'étend sur un drap proche les fonts baptismaux. Le prêtre y trempe ses mains par trois fois, et il frotte autant de fois avec ses mains mouillées le corps de l'enfant depuis le dessus de la tête jusqu'au bout des pieds, divisant, pour ainsi dire, ce petit corps en trois parties, qu'il frotte les unes après les autres, et à chacune il prononce les paroles de la forme du baptême, comme je les ai rapportées. Si cela se fait le soir, ou à une heure qu'il ne soit pas permis de dire la messe, il faut que le prêtre, la mère et l'enfant demeurent dans l'église jusqu'au lendemain, afin que l'enfant soit communié. Cette pratique est fondée sur ceque, parmi les cophtes, le baptême ne s'administre jamais que dans l'église, et par le ministère de l'évêque ou du prêtre : abus dangereux, et mêlé d'erreur touchant la validité de ce sacrement, conféré en tout lieu et par toute personne.

En voici une suite déplorable, car si l'enfant n'est pas en état d'être porté à l'église, le prêtre va au logis, et après avoir récité les prières sur la mère et fait les six onctions de l'exorcisme sur l'enfant, il lui demande trois fois s'il croit un seul Dieu en trois personnes. Quand le parrain et la marraine ont répondu oui, il continue de faire quelques prières, leur donne sa bénédiction, et se retire. Si nous leur reprochons qu'ils laissent ainsi périr une âme, ils nous produisent un de leurs canons conçu en ces termes : « Si un enfant après la dernière onction, et même après la première, vient à mourir, ne soyez point en peine, mais assurez-vous que l'onction lui tient lieu de baptême ; et qu'il est sauvé par le désir sincère du baptême. »

Ce pitoyable canon est rapporté dans leur rituel que j'ai lu, et il est autorisé de l'exemple suivant. Du temps de Théophile, vingt-troisième patriarche après saint Marc, et contemporain de saint Jean Chrysostôme, une femme venue par mer à Alexandrie pour baptiser son enfant, le vit près d'expirer dans le voyage. En cette extrémité désolante, elle fit ce qu'une foi vive lui inspira, elle se piqua la mamelle, et de son sang mêlé avec son lait oignit son enfant, qui, au même moment, par la toute-puissance de Dieu, fut délivré du mal qui le pressoit. Arrivée à Alexandrie, au temps que se célébroit le baptême, elle mit son enfant au rang des autres qui devoient être baptisés ; et comme les prêtres l'eurent présenté au patriarche Théophile qui faisait la cérémonie, l'eau des fonts s'endurcit comme une pierre. Le patriarche, surpris de cette merveille, fit avancer la mère, et l'interrogea : elle étoit tout interdite ; et puis s'étant rassurée, elle raconta la peine où elle s'étoit trouvée, et ce qu'elle avoit fait. Alors le patriarche, rendant gloire à Jésus-Christ, s'écria : «En vérité, mes enfans, cette femme a baptisé son fils par l'efficace de sa foi, » et fit l'éloge de cette vertu. Cependant l'eau retourna à sa première liquidité pour continuer le baptême des autres enfans, et celui-là fut seulement confirmé et communié avec eux. C'est ce que porte le rituel, qui omet la circonstance essentielle, que cette femme plongea trois fois son enfant dans la mer, en prononçant les paroles de la forme du baptême. Plusieurs cophtes m'ont assuré que la chose est ainsi racontée dans un livre intitulé, *des Miracles*. Je ne l'ai point lu, et je les en crois sur leur parole afin de rectifier l'histoire. Voilà les cophtes dans le sentiment que le pape Pie V a fait rayer du commentaire du cardinal Cajetan sur saint Thomas, que les enfans, dans l'impossibilité de leur administrer le baptême, sont sauvés par la foi de leur père et de leur mère ; et dans celui de Gerson et de Gabriel, qu'en une telle occasion Dieu y supplée par sa miséricorde. Mais ici il y a plus : car à s'en tenir à l'histoire du rituel, il seroit inutile de baptiser un enfant qui, en danger de mort, auroit reçu les onctions de l'exorcisme et reviendroit en santé.

Le baptême est immédiatement suivi de la confirmation, qui est administrée par le même prêtre en cette manière. Il fait de longues prières, et réitère trente-six onctions aux mêmes endroits du corps de l'enfant ; mais celles-ci se font avec du meïron. A l'onction du front et des yeux, il dit : «Chrême de la grâce du Saint-Esprit ; » à celle du nez et de la bouche : «Chrême, gage du royaume des cieux ; » à celle des oreilles ; « Chrême, société de la vie éternelle et immortelle ; » aux mains en dedans et en dehors : « Onction sainte à Christ notre Dieu et caractère ineffaçable ; » sur le cœur : « Perfection de la

grâce du Saint-Esprit, et bouclier de la vraie foi ; » aux genoux et aux coudes : « Je vous ai oint du saint chrême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ensuite il le revêt d'une robe blanche avec une ceinture, et lui met une couronne sur la tête.

La vénération des cophtes envers l'eucharistie, qu'ils appellent *korban*, est extrême, et va jusqu'à en préparer la matière avec les plus grandes précautions. Il faut que le froment soit beau et ait été acheté des deniers de l'église, ou offert par une personne de profession honnête ; le sacristain pétrit la pâte en récitant sept psaumes, y mêle du levain, et la met au four, qui doit être placé dans l'enceinte de l'église. Tout pain sans préparation passeroit pour profane ; mais pour vouloir l'observer à l'égard du vin, ils se sont laissés aller à un grand abus : car rejetant le vin naturel et usuel, ils en emploient un artificiel. Ils choisissent des raisins secs, à la vérité, et plus gros que ceux qu'on mange en France, ils les pèsent, et les laissent tremper trois jours ou davantage dans de l'eau d'un poids égal, qu'ils exposent au soleil ; ensuite ils en expriment le suc, et après l'avoir laissé reposer quelque temps, ils s'en servent pour la messe.

Je ne puis me persuader que ce soit là une matière suffisante. Comme j'étois destiné pour l'Éthiopie, où la même pratique s'observe, et où l'on n'a pas comme en Égypte la commodité d'avoir du vin, j'étois extrêmement en peine comment je pourrois dire la messe. M. Poncet, médecin françois et bon chimiste, qui a voyagé en ce pays-là, tâcha de me rassurer, en me disant que l'eau qui pénètre le raisin le rétablit en son suc naturel, et que par conséquent ce qui en est exprimé est le suc naturel du raisin même, et un vin véritable : il ajoutoit que c'est le même, ou que l'eau ait passé au travers de la peau du raisin, ou qu'elle y soit entrée par le détour de la racine, du cep et des sarmens de la vigne. Avec ce raisonnement chimique ou physique, qu'apparemment les Cophtes et les Abyssins n'ont jamais fait, je persiste à réprouver leur coutume, sur laquelle néanmoins ils ne se font pas le moindre scrupule.

Ce fut encore pis, lorsque environ l'an 850, sous le patriarcat de Cosme, cinquante-quatrième patriarche, ils prirent pour matière de l'eucharistie de l'eau dans laquelle ils avoient fait tremper des morceaux de sarmens. Abulbaracat qui le raconte, dit que ce fut à l'occasion d'un émir, c'est-à-dire d'un prince, grand persécuteur des chrétiens, qui, non content de les accabler par de fréquentes et rudes avanies, les voulut aussi priver de la consolation d'avoir la messe, et qui, pour cette raison, défendit très-sévèrement dans toute l'étendue de sa domination le débit du vin.

Quant à la consécration du korban ou de l'eucharistie, elle se prononce en ces termes pour le pain : « Et il nous a laissé ce grand sacrement adorable, et il a voulu être livré à la mort pour le salut du monde. Il prit du pain en ses mains pures, saintes, sans tache, bienheureuses et vivifiantes ; il leva les yeux au ciel, vers vous, Dieu son père tout puissant ; et il rendit grâces.» En cet endroit le peuple dit: *amen.* Le prêtre reprend : « Et il le bénit », et le peuple répète *amen.* Le prêtre reprend : « Et il le consacra », et le peuple dit encore *amen.* Le prêtre continue : « Et il le rompit et le donna à ses saints disciples et apôtres qui étoient purs, disant : Prenez, mangez-en tous ; ceci est mon corps qui sera rompu pour vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. » Le peuple répond *amen.*

Le prêtre passe à la consécration du calice : « Et il prit de même ce calice après avoir soupé, et il le mêla de vin et d'eau, et il rendit grâce. » A ces dernières paroles, le peuple dit *amen.* Le prêtre ajoute : « Et il le bénit; » le peuple redit *amen.* Le prêtre ajoute : « Et il le consacra ; » le peuple dit encore *amen.* Le prêtre poursuit : « Et il en goûta, et le donna aussi à ses saints disciples et apôtres qui étoient purs, disant : « Prenez, buvez-en tous ; ceci est mon sang du *Nouveau Testament*, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.» Et le peuple répond *amen.*

Qu'on demande aux prêtres coptites s'ils estiment cette longue formule essentielle à la consécration ? Ils ne savent que répondre, sinon qu'elle est dans leurs missels. Ils ne distinguent point ce qui est essentiel, et ce qui ne l'est pas ; ce qui est de précepte divin, et ce qui est seulement de précepte ecclésiastique. Il seroit également inutile de leur demander s'il faut, pour rendre la consécration parfaite, attendre l'invocation du Saint-Esprit, comme

le soutiennent Cabasilas, Marc d'Éphèse et d'autres Grecs schismatiques. Ces sortes de questions, comme je l'ai déjà remarqué, sont hors de leur portée : leur science se borne à lire le missel, et tout au plus à l'entendre.

Je ne vous arrêterai pas, mon révérend père, sur la conformité de créance entre nous et les cophtes touchant la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et touchant la transsubstantiation. Ils conviennent aussi avec nous de l'adoration due à cet adorable sacrement, et le père Vanslebe, dominicain, a eu raison de l'assurer : mais ils la rendent en un temps différent ; c'est immédiatement avant la communion, et après que le prêtre a divisé l'hostie. Alors le diacre avertit les assistans à haute voix : « Courbez vos têtes devant le Seigneur ; » et le prêtre se tournant vers eux avec l'hostie sur la patène, l'élève en disant : « Voici le pain des saints. » Les assistans se courbent profondément, et répondent : « Soit béni celui qui vient au nom du Seigneur. » C'est par des inclinations et des prosternations que les Orientaux marquent leur adoration ; car ils n'ont pas comme nous l'usage des génuflexions, et de se mettre à genoux. Je ne sais sur quel fondement M. Simon a pu avancer, que les inclinations et les prosternations ne sont pas de leur goût : au contraire elles sont très-fréquentes parmi eux, et nous n'avons pas peut-être de religieux qui en fassent tant. Ils honorent, en s'inclinant, le pain et le vin destinés au sacrifice, lorsqu'ils sont portés à l'autel. Entrant dans l'église, ils vont prendre, disent-ils, la bénédiction devant le sanctuaire, en s'inclinant ou se prosternant ; ils sont de même devant les images, non-seulement à l'église, mais aussi dans les maisons. Ce que je dis des chrétiens, je le dis pareillement des Turcs, qui accompagnent leurs prières de tant d'inclinations et de prosternations, qu'ils semblent n'y faire autre chose.

Quand ce que l'on vous a dit seroit vrai, que tous les prêtres cophtes d'une église environnent celui qui célèbre la messe et la disent avec lui, ils ne feroient en cela que ce qui se faisoit autrefois tant dans l'église latine que dans l'église grecque. Mais ce n'est plus leur pratique, non plus que la nôtre. Le prêtre célébrant est toujours assisté d'un diacre ou de deux ; le patriarche et les évêques ont encore un prêtre assistant, et ce prêtre et les diacres communient toujours à la messe, à laquelle ils ont servi. Les autres soit prêtres, soit diacres, se tiennent hors du heikal, c'est-à-dire du sanctuaire, et ne communient point.

La communion du peuple se fait en cette manière. Le prêtre tourné vers lui, et tenant en ses mains l'eucharistie, dit à haute voix : « Voici le pain des saints, que celui qui est pur de péchés s'en approche ; mais que celui qui est souillé de péchés s'en éloigne, de peur que Dieu ne le foudroie : pour moi je me lave les mains de son péché. » Alors les hommes s'avancent vers le sanctuaire, et reçoivent la communion sous les deux espèces. Le prêtre va ensuite la porter aux femmes qui se tiennent dans la place où elles ont entendu la messe, et il leur présente la seule espèce du pain sur lequel, avant de communier lui-même, il a fait deux croix avec l'espèce du vin, la première de son doigt qu'il a trempé légèrement dans le calice, la seconde avec l'hostie qu'il a aussi trempée légèrement.

Comme ils n'ont point la coutume de garder l'eucharistie, si quelqu'un tombe en danger de mort, on dit la messe pour lui à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et on lui porte le viatique en la seule espèce du pain, sur lequel ont été faites les mêmes croix comme pour la communion des femmes. Un respect mal entendu, et la crainte des accidens, ont fait cesser parmi eux la coutume qui s'observe, non-seulement dans l'église romaine, mais dans toutes les sociétés différentes des chrétiens d'Orient, de garder l'eucharistie. Ils font à ce sujet un conte qui se rapporte ici.

Un serpent, disent-ils, se glissa dans un coffre où l'eucharistie avoit été mise, et la mangea plusieurs fois de suite. Sur quoi le patriarche ayant été consulté, ordonna que le serpent seroit coupé en morceaux, et que chacun des prêtres, qui avoient consacré, mangeroit son morceau : ils en moururent tous, et les autres n'ont pas voulu depuis ce temps-là s'exposer à un semblable danger.

Touchant le sacrement de pénitence, c'est encore une entière conformité de créance avec nous, avec la différence du rit et de l'usage. Ils se croient obligés à la confession auriculaire, et à déclarer leurs péchés selon les espèces et le nombre. La confession finie, le prêtre récite sur le pénitent une oraison, qui se dit au commencement de leur messe pour demander à Dieu le

pardon et la rémission des péchés : mais au lieu qu'à la messe elle se dit généralement pour le prêtre qui va célébrer, et pour le peuple, elle est ici restreinte au pénitent, en y changeant quelques mots. Le confesseur ajoute une seconde oraison, qu'ils nomment *bénédiction*, et qui revient à celle que nous prononçons après l'absolution. J'appelle différence de rit, cette forme déprécatoire dont se servent les cophtes, de même que les grecs pour donner l'absolution.

J'ai voulu m'éclaircir et m'enquérir des prêtres cophtes si, dans l'administration de ce sacrement, ils n'expriment rien en termes absolus ; ce que j'en ai appris, c'est que le pénitent avant de se retirer dit : « J'ai péché, mon père, donnez-moi l'absolution ; » et que le prêtre lui répond : « Soyez absous de tous vos péchés. »

A l'égard des pénitences, les confesseurs n'imposent que quelques prières à ceux qui en savent, quelques prosternations qui sont parmi eux d'un usage fréquent, quelques jours de jeûne, qui d'ailleurs sont prescrits. Ordonner des jeûnes extraordinaires, ce seroit, disent-ils, faire connoître que celui qui s'est confessé est pécheur ; ce seroit donner atteinte au secret de la confession.

Leur pratique à l'égard de l'usage que les confesseurs doivent faire du pouvoir d'absoudre, est bien différente de la nôtre. Notre pratique est de différer l'absolution aux pécheurs d'habitude et sujets à la rechute, et de la refuser absolument à ceux qui sont dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu : celle des confesseurs cophtes est de l'accorder à tous leurs pénitens sans discernement. S'en présente-t-il un coupable de plusieurs rechutes et engagé dans l'occasion prochaine d'en faire de nouvelles, ils croient avoir satisfait à leur devoir de lui demander si véritablement il se repent d'avoir péché, et s'il est dans la résolution de ne plus pécher ; ils lui déclarent que s'il n'est pas bien disposé, ils s'en lavent les mains, et aussitôt ils lui donnent l'absolution. Ils se croiroient eux-mêmes, disent-ils, coupables de péché, s'ils ne déféroient pas au témoignage du pénitent sur la disposition de son propre cœur ; et ils ajoutent que le Sauveur a ordonné à saint Pierre de recevoir toujours ceux qui s'adresseroient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés ; enfin, ils exaltent la miséricorde du Sauveur, sans faire craindre sa rigoureuse justice. La miséricorde de Dieu est la grande ressource des cophtes ; ils s'en font, pour ainsi dire, un retranchement, où ils se jettent dès que vous les pressez sur la religion. Leur dites-vous qu'ils ont des erreurs pernicieuses, qu'ils entretiennent un schisme qui, les séparant de l'église catholique, les met hors de la voie du salut ; qu'ils se privent du fruit des sacremens par les abus qu'ils y commettent ? ils n'entreront point en dispute avec vous, mais ils se retrancheront dans leur axiome ordinaire : *Dieu est miséricordieux*. Il faut pourtant avouer qu'à l'égard des pécheurs scandaleux, les confesseurs marquent plus de fermeté, les obligeant d'accomplir la pénitence ou entière, ou en partie, avant de leur accorder l'absolution : mais c'est un cas qui arrive rarement. Ils agissent encore de même avec ceux qui entretiennent des inimitiés, et ils les renvoient se réconcilier.

Avec cette indulgence excessive des confesseurs, pourquoi s'adresse-t-on si rarement à eux ? Il y en a plusieurs raisons, plus mauvaises les unes que les autres. Les mechabers prétextent leurs occupations et leur assiduité auprès des puissances dont ils administrent les affaires ; le simple peuple s'excuse sur son travail et sur sa pauvreté ; s'ils manquent d'habits propres, s'il leur est arrivé quelque sujet d'affliction, enfin dans les occasions où nous recourrions à la confession pour y chercher de la consolation, ils s'en retirent. Les femmes n'en approchent pas plus souvent ; elles sont toujours renfermées au logis, et elles n'assistent même que rarement à la messe : participer aux sacremens une fois ou deux l'année, c'est tout ce que font les plus dévotes. Enfin, les jeunes personnes, soit garçons, soit filles, ne commencent guère à se confesser et à communier, qu'ils n'aient atteint l'âge de seize ans, de dix-huit ans ; et c'est ordinairement au temps qu'ils se marient. J'ai parlé des petits diacres qui servent à la messe et y communient : on ne les oblige pas à se confesser. D'ailleurs personne ne les excite à fréquenter les sacremens, et ne leur en fait connoître et le prix et le fruit ; ils coulent donc leurs jours dans une ignorance qui produit en eux l'insensibilité et la nonchalance.

A ces raisons, qui rendent les confessions rares, on peut véritablement en ajouter une autre d'intérêt. A la vérité tous les prêtres cophtes, comme on m'en a assuré, n'exigent point ouvertement de l'argent de leurs pénitens pour

les entendre et pour les absoudre, mais on sait que c'est la coutume de leur en donner ; ils sont pauvres pour la plupart, et l'on se fait un devoir de reconnoître la peine qu'ils prennent et le temps qu'ils emploient.

Je parle de peine et de temps : ce n'est pas qu'ici les confesseurs aient à se plaindre d'être accablés d'une foule de pénitens ; un seul pénitent leur est ordinairement une pénible et longue occupation. Est-ce pour le mieux disposer, l'instruire, l'interroger, l'exhorter ? Non, c'est pour lui donner en même temps le sacrement que nous appelons de l'extrême-onction, et qu'ils n'ont garde d'appeler ainsi, mais seulement la sainte onction, et plus ordinairement *kandil,* c'est-à-dire lampe : vous verrez bientôt l'origine de ce nom. Ils ne désavouent pas que saint Jacques a recommandé ce sacrement pour les malades : mais distinguant trois sortes de maladies, celles du corps, celles de l'âme, qui sont les péchés, celles de l'esprit, qui sont les afflictions, ils estiment que l'onction est utile pour toutes. Vous savez que les grecs en usent de même.

Voici de quelle manière ils administrent ce sacrement. Le prêtre, après avoir donné l'absolution au pénitent, se fait assister d'un diacre. Il commence d'abord par des encensemens, et prend une lampe dont il bénit l'huile, et y allume une mèche. Ensuite il récite sept oraisons, qui sont interrompues par autant de leçons prises de l'épître de saint Jacques, et d'autres endroits de l'Écriture ; c'est le diacre qui les lit. Enfin le prêtre prend de l'huile bénite de la lampe, et en fait une onction sur le front, disant : « Dieu vous guérisse, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ce n'est pas tout, il fait une semblable onction à tous les assistans, de peur, disent-ils, que le malin esprit ne passe à quelqu'un d'eux, tant est grande leur ignorance. Selon le rituel, ils peuvent être sept prêtres à administrer le sacrement, et alors chaque prêtre allume sa mèche et dit son oraison. Si c'est un évêque avec six prêtres assistans, il lui appartient d'allumer sept mèches et de dire les sept oraisons, et les prêtres lisent seulement les leçons. C'est toujours la même cérémonie, soit qu'elle se fasse à l'église après la confession, ou au logis des malades.

Les cophtes, conformément aux grecs, ne reconnoissent d'ordres sacrés que le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat. Les sous-diacres n'entrent point dans le sanctuaire, et se tiennent à la porte, où ils lisent les prophéties et les épîtres, d'où vient qu'on les nomme communément diacres des épîtres, à la différence des diacres de l'évangile. De tous les ordres mineurs, ils n'ont que celui de lecteurs.

L'ordination est accompagnée de très-belles prières que j'ai lues avec édification : elle finit par la communion et par une exhortation que fait l'évêque à ceux qu'il a ordonnés, les avertissant de s'acquitter fidèlement des devoirs que l'ordre qu'ils viennent de recevoir leur impose. Je ne toucherai ici que ce qui me paroît essentiel.

Pour les lecteurs, l'évêque leur fait sur le front quelques signes de croix avec de l'huile bénite, et leur présente le livre des Évangiles, qu'ils se mettent sur la poitrine. Il fait les mêmes signes de croix aux sous-diacres, et leur passe sur l'épaule une espèce de ceinture, à peu près comme nos diacres portent l'étole.

Aux diacres, après les signes de croix sur le front avec de l'huile bénite, et la ceinture passée sur l'épaule, il leur impose les mains sur la tête, et faisant le signe de la croix, il dit : « Nous vous appelons à la sainte église de Dieu. » L'archidiacre ajoute, prononçant le nom de celui qui est ordonné : « Un tel, diacre de la sainte église de Dieu. » Et l'évêque, réitérant trois signes de croix sur le front, lui dit : « Nous vous appelons, un tel, diacre au saint autel du saint, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

L'ordination des prêtres n'est guère différente, et il n'y a presque qu'à changer le mot de diacre en celui de prêtre, l'archidiacre dit : « Un tel, prêtre de la sainte église de Dieu ; » et l'évêque répond : « Nous vous appelons, un tel, prêtre au saint autel du saint, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'avant la communion, l'évêque tenant l'hostie d'un côté, la fait tenir de l'autre au nouveau prêtre, il prononce la confession de foi, et le nouveau prêtre la prononce avec lui ; il lui donne la communion sous les deux espèces, et après avoir récité quelques paroles de l'évangile de saint Jean, il souffle sur lui en disant : « Recevez le Saint-Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur sont remis ; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus. » Selon

ce que j'ai pu tirer d'eux en les interrogeant, ils font consister l'essence de l'ordination, en ce que l'évêque donne l'hostie à tenir au nouveau prêtre.

C'est à peu près la même cérémonie pour l'ordination des évêques, sinon que l'évêque consécrateur dit : « Nous vous appelons, un tel, évêque à l'église des orthodoxes d'une telle ville, qui sert Jésus-Christ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.» Ensuite il lui met le livre des Évangiles sur la tête, lui fait tenir l'hostie de son côté, et réciter la confession de foi; il le communie, il souffle sur lui en disant, comme au prêtre : « Recevez le Saint-Esprit. »

J'ai déjà dit que les cophtes ont beaucoup de respect et peu d'empressement pour le sacerdoce, dont les fonctions ne sont pas lucratives, et ne s'accommodent pas à la nécessité où ils sont de gagner leur vie par le travail. En effet, un prêtre, outre le temps que lui emporte l'administration des sacremens, est obligé tous les jours de réciter un office plus long que le nôtre, et divisé comme le nôtre en matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Il est vrai que comme cet office est tous les jours le même, ils le disent par cœur. Celui des évêques est plus long, et celui du patriarche est encore plus long. Les diacres ont aussi le leur, mais beaucoup plus court.

Ils n'ont que trois messes, savoir, de saint Basile, de saint Grégoire, de saint Cyrille : la première est la plus courte, et celle qu'ils disent ordinairement, se contentant de dire une fois l'an chacune des deux autres. Ils la disent les dimanches et les fêtes, qui sont en assez grand nombre; ils la disent aussi dans les grandes églises les mercredis et les vendredis, et tous les jours de leurs carêmes. Au reste, ils s'y préparent avec grand soin. Le samedi et la veille des fêtes, vers le coucher du soleil, ils se rendent à l'église pour n'en sortir qu'après la messe, et ils passent une bonne partie de la nuit à psalmodier. Il y a même des laïques qui s'y renferment avec eux.

Il ne me reste plus, mon révérend père, qu'à vous exposer ce qui concerne le mariage. A la seule lecture du rituel on est bientôt convaincu que les cophtes le reconnoissent pour un véritable sacrement; toutes les prières font mention de la grâce de Jésus-Christ qui y est conférée. Quand deux personnes sont convenues de se marier, le prêtre se transporte au logis, les interroge sur les empêchemens, et les fiance en récitant quelques oraisons. Ensuite l'époux et l'épouse vont à l'église, et le prêtre, après les avoir confessés et avoir récité de longues prières, leur demande s'ils veulent s'accepter mutuellement. Le consentement étant donné de part et d'autre, il dit la messe et les communie.

Voilà un sacrement célébré avec bien de la solennité; il seroit à souhaiter que dans la suite les cophtes en révérassent mieux la sainteté, et qu'ils en connussent plus particulièrement l'engagement, ou plutôt qu'ils s'y astreignissent : car, non-seulement en cas d'adultère, mais pour de longues infirmités, pour des antipathies et des querelles dans le ménage, et souvent par dégoût, ils coupent le nœud sacré du mariage; et la femme en cela se donne la même licence que le mari. La partie qui poursuit la dissolution de son mariage s'adresse d'abord au patriarche, ou à son évêque pour la lui demander; et si le prélat ne peut la dissuader, il l'accorde. La même partie retourne demander la permission de contracter un autre mariage, et l'obtient assez aisément. Si pourtant il arrive qu'ils n'aient à alléguer que des raisons si frivoles, qu'avec toutes leurs importunités ils ne puissent les faire recevoir, ou que, malgré le refus du prélat, ils trouvent un prêtre d'assez bonne composition pour les marier, ils en sont quittes pour être exclus de la participation des sacremens pendant quelque temps. Enfin, si tout leur est contraire, patriarche, évêques, prêtres, ils se portent à une étrange extrémité; ils vont chez le cadi, ou magistrat turc, font rompre leur mariage, et en contractent un autre à la turque, qu'ils nomment *cheré*, mariage de justice. C'est la crainte de les voir aller à cet excès, au mépris de l'église, qui fait plier le patriarche et les évêques, et qui extorque d'eux les permissions qu'on leur demande. Cependant on m'a assuré que les exemples de dissolution de mariage ne sont pas fréquens, et que les personnes qui ont de la piété en ont horreur, surtout de ceux où le magistrat turc intervient.

Pour satisfaire à toutes les demandes que vous m'avez faites, mon révérend père, touchant l'usage des cophtes dans l'administration des sacremens, j'ai encore à ajouter deux de leurs pratiques, qui semblent avoir quelque rapport au baptême.

La première est en mémoire du baptême de Jésus-Christ. Ils ont en quelques-unes de leurs églises de grands bassins ou des lavoirs qu'ils remplissent d'eau le jour de l'Épiphanie : le prêtre la bénit, y plonge les enfans, et le peuple s'y jette ; quelques-uns se contentent de se laver les mains et le visage. Au défaut de lavoir, le prêtre bénit l'eau dans de grands plats, et chacun en prend pour se laver de même les mains et le visage. On m'a dit qu'à la campagne et sur les bords du Nil la bénédiction se fait sur la rivière même, où le peuple se baigne ensuite, et que plusieurs mahométans s'y baignent aussi à l'imitation des chrétiens. Comme les Éthiopiens ont une semblable pratique, c'est ce qui a pu donner lieu de les accuser de renouveler le baptême le jour de l'Épiphanie.

La seconde pratique que j'ai à vous expliquer, c'est la circoncision qu'ils ont prise, non pas des Juifs, mais des mahométans, comme je l'ai déjà remarqué ; c'est pourquoi on ne peut leur en parler qu'on ne les fasse rougir. Comme je m'en entretenois un jour avec un méchaber, estimé de toute la nation pour sa capacité, et auquel les prêtres mêmes me renvoient pour répondre à mes questions : « Tenez pour certain, me dit-il, que la circoncision est parmi nous le caractère honteux de notre esclavage sous les mahométans ; aussi nous nous en dispensons, et elle n'est plus usitée que parmi des ignorans. » En effet, il n'est pas maintenant ordinaire qu'au Caire on circoncise les enfans, et l'on m'a dit que le patriarche l'a défendu ; on m'avoit même promis de me faire voir le décret qu'il a fait à ce sujet. Mais on m'a dit aussi que ce caractère honteux s'imprime encore à la campagne, et surtout dans la Haute-Égypte.

Je sais qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Clément d'Alexandrie, Philon, mettent la circoncision entre les autres coutumes des anciens Égyptiens ; mais s'imaginer que de ces anciens Égyptiens elle se soit continuée jusqu'aux Cophtes leurs descendans, c'est ce qui n'est nullement soutenable. Tant de saints et d'auteurs ecclésiastiques qui ont fleuri en Égypte, n'en ont jamais parlé. Origène, dans le cinquième livre contre Celse, déclare expressément que c'est une chose défendue aux chrétiens ; et en l'homélie troisième sur la Genèse, il explique fort au long que la circoncision figurée par celle d'Abraham, est toute spirituelle. Il seroit inutile de s'arrêter sur un point que personne ne contestera, et qui n'a jamais été reproché aux chrétiens d'Égypte que depuis l'irruption des Sarrasins. Ces infidèles conquirent un si beau pays en moins de trois ans, y étant entrés en 639, et ayant pris Alexandrie, la dernière place qui restoit aux Grecs en 641. Il n'est pas croyable que les Égyptiens, afin de gagner les bonnes grâces de leurs nouveaux maîtres, se soient aussitôt et de concert déterminés à les imiter dans la circoncision ; et il paroît, par une histoire que raconte Albubacarat, qu'elle n'étoit pas généralement reçue en 830, que Joseph fut élu patriarche ; car ce patriarche consacra pour l'Éthiopie un évêque nommé Jean, qui y étant arrivé, eut beaucoup à souffrir parce qu'il n'étoit pas circoncis, ou plutôt parce qu'il croyoit ne l'être pas. La première mention que fasse Elmancin de la circoncision, est sous le patriarcat de Macaire II, élu l'an 1102, qui changea l'usage de ne circoncire les enfans qu'après qu'ils avoient été baptisés, et qui ordonna qu'ils le seroient avant le baptême.

La circoncision passe-t-elle parmi eux pour une action de religion ? leur rituel semble le faire entendre par ces mots : « La circoncision des enfans des Cophtes est une coutume du pays, par laquelle ils sont attachés d'un lien plus étroit » ; et quoiqu'il n'y soit pas dit expressément qu'*ils sont attachés à Dieu*, c'est néanmoins où le sens conduit naturellement. Toutefois ils nient fortement d'y reconnoître autre chose qu'une coutume du pays ; et en effet les ministres de l'église n'y interviennent point, et il n'y a aucune oraison prescrite pour cette cérémonie. Quand la coutume a été introduite, me disoit le méchaber, on a cherché à en cacher la turpitude, et à l'autoriser par de mauvaises raisons.

Comme j'avois lu dans un autre de leurs rituels, que le huitième jour après la naissance d'un enfant, le prêtre alloit au logis réciter l'évangile de saint Luc, chap. 2 : « Le huitième jour étant arrivé, qu'il falloit circoncire l'enfant, il fut nommé Jésus » ; j'y soupçonnai du mystère, et je m'en expliquai à un prêtre. « Je vois, me répondit-il avec émotion, que vous voulez en venir à la circoncision. Si elle se pratique encore par quelques ignorans, à Dieu ne plaise qu'aucun prêtre y assiste ! Avez-vous vu dans le rituel quelque prière, quelque oraison

qui y ait rapport ? Il est vrai que le huitième jour nous allons en la maison où est né un enfant, que nous y récitons l'évangile avec des prières, mais c'est uniquement pour le nommer, à l'imitation et à l'honneur de l'imposition du nom de Jésus. »

Quoique les cophtes tâchent de se retrancher sur la coutume du pays, je ne laisse pas de dire que c'est une coutume superstitieuse et inexcusable. Les termes du rituel d'*un plus étroit attachement* font leur condamnation.

Je crois que de là est venue une autre coutume. Se voyant ainsi confondus avec les Juifs et les mahométans, et voulant se distinguer, ils se marquent une croix sur le bras ; ils se font piquer la peau avec une aiguille, et mettent dessus ou du charbon broyé, ou de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer quand on leur demande s'ils sont chrétiens.

C'est sans raison qu'on a dit que les cophtes observent le sabbat : je les vois tous occupés à leur travail en ce jour comme dans les autres jours de la semaine, et ils ne le quittent que le dimanche et les fêtes.

Pour ce qui est du sang des animaux et de la chair des animaux suffoqués, il est vrai qu'ils s'en abstiennent ; les uns seulement, parce qu'ils ont vu dès l'enfance que chez eux on n'en mangeoit point ; les autres, parce qu'ils estiment cette espèce de nourriture malsaine : enfin, les autres prétendent que le précepte des apôtres de s'en abstenir s'étend au temps présent.

Des usages des Cophtes je passe à leur créance. Le point capital, et sur lequel ils sont intraitables, est de ne reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature, une seule volonté, une seule action, comme une seule personne. Ils ne peuvent entendre parler du concile de Calcédoine, de saint Léon, de l'empereur Marcien ; ils les ont en horreur, et les chargent d'anathèmes, en leur reprochant d'avoir fortifié l'hérésie de Nestorius. Quand après cela, on vient à examiner quel est dans le fond leur sentiment, soit qu'on cherche à s'en éclaircir par leur profession de foi, ou qu'on consulte leurs auteurs, ou qu'on les interroge eux-mêmes ; on ne peut pas, qu'on ne soit affligé, de voir le mélange qu'ils font de leurs erreurs avec des vérités catholiques,

Voici quelle est la profession qu'ils font avant de communier : « Je crois, je crois, je crois, etc. je confesse jusqu'au dernier soupir que c'est ici le corps vivifiant que votre fils unique Notre Seigneur et notre Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ a pris de Notre-Dame la mère de Dieu, pure et immaculée sainte Marie : il l'a uni à sa divinité sans confusion, sans mélange, sans changement. Il l'a confessé généreusement devant Ponce-Pilate ; et il l'a livré pour nous au saint arbre de la croix, uniquement par sa volonté. Je crois que la divinité n'a pas abandonné l'humanité un seul moment. Il se donne pour le salut et pour la rémission des péchés et pour la vie éternelle de celui qui le reçoit. Je le crois véritablement. Ainsi soit-il. » Ils croient donc, et ils confessent que la divinité et l'humanité sont en Jésus-Christ sans confusion, sans mélange et sans changement.

Dans un livre qu'ils estiment beaucoup, et qui est intitulé *Pierre précieuse*, où toute leur doctrine touchant les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est expliquée, on lit ces mots au chapitre 3 : « Le Fils de Dieu a pris un corps et une âme raisonnable, faits entièrement semblables à nous, à l'exception du péché ; ni la divinité n'a point été changée en l'humanité, ni l'humanité en la divinité : mais chacune a gardé ce qui lui étoit propre. Il n'y a point deux natures séparées après l'union, qui ne souffre point de séparation, comme le disent unanimement les saints Athanase, Cyrille, Épiphane, Sévère.

Ils ne font point de difficulté de dire dans une oraison à la sainte Vierge, que « Jésus-Christ est consubstantiel à son père selon sa divinité pure et incorruptible, et consubstantiel à nous selon son humanité pure et non divisée. » Ainsi on les voit employer les mêmes termes par lesquels le concile de Calcédoine a cru assurer nettement la distinction des deux natures.

Je reviens au livre de la *Pierre précieuse*, parce qu'il me paroît mériter attention. L'auteur rapporte un long passage de la seconde lettre de saint Cyrille à Successus, évêque d'Isaurie, et s'attache particulièrement à l'expression d'*une nature du Verbe incarné.* « Saint Cyrille, dit-il, s'exprimant ainsi, nous apprend tout ce que nous devons croire ; par ces mots *une nature*, il bannit la division, il exclut deux personnes, deux natures séparées, deux volontés opposées, deux actions contraires ; et par ces autres mots, *du Verbe incarné*, il rejette tout mélange, toute confusion, tout changement. »

Ensuite l'auteur cite dans le même sens plusieurs lettres que les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche se sont écrites en signe de communion, et où ils disent anathème à Marcion, à Manès, à Apollinaire, à Eutichès, à Nestorius. Et il conclut que leurs pères les patriarches ont ordonné de *confesser une nature*, *une volonté*, *une action de Dieu incarné*; afin d'éviter par le terme d'*une nature*, la division dans laquelle Nestorius est tombé. Enfin, dans leurs livres, s'ils rejettent deux natures, deux volontés, deux actions, ils ne manquent guère d'y ajouter le correctif *de deux natures séparées, de deux volontés opposées, de deux actions contraires*.

Dans la conversation, ils s'expliquent de même. Le méchaber dont j'ai déjà parlé m'a avoué qu'il diroit volontiers qu'*il y a deux natures en Jésus-Christ*, en ajoutant incontinent, *en une seule personne et non séparées*. Ceux « d'entre nous continua-t-il, qui ont lu et qui savent quelque chose, n'ont pas coutume de dire simplement, qu'il n'y a qu'une nature; ils s'attachent à l'expression de saint Cyrille, d'*une nature de Dieu incarnée*, ou que *Dieu a une nature incarnée*. » Mais, en même temps, il me conseilla, si je ne voulois pas d'abord aigrir les esprits, de ne point parler du concile de Calcédoine et de saint Léon.

M'entretenant avec un moine du monastère de Saint-Macaire et prêtre, je lui demandai premièrement, s'il ne croyoit pas que Jésus-Christ est véritablement Dieu, et qu'il a la nature divine? et puis s'il ne croyoit pas que Jésus-Christ est véritablement homme et qu'il a la nature humaine? Il n'hésita pas à me répondre qu'il le croyoit ainsi. De plus, continuai-je, ne croyez-vous pas que la nature divine et la nature humaine ne sont en lui ni confondues, ni mêlées, ni changées, et qu'elles demeurent ce qu'elles sont d'elles-mêmes? Il en convint encore. Voilà donc, repris-je alors, une nature et une nature, c'est-à-dire deux natures en Jésus-Christ. Il me nia ma conséquence, ne comprenant pas ce que c'est que distinction et séparation des deux natures, qu'elles sont distinguées et unies, et non pas une.

Certainement les cophtes ne sont pas monophysites au sens d'Eutychès : ils disent hautement anathème à cet hérétique insensé, pour avoir soutenu que les deux natures après l'union se sont confondues ensemble pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité a absorbé l'humanité. Mais leur entêtement à soutenir qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une nature, une volonté et une opération, est une hérésie réelle, qui les rend absolument inexcusables. Et c'est les y entretenir que de leur passer cette expression, en considération de l'interprétation qu'ils semblent y donner, et qui en effet n'est qu'un subterfuge.

Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que les monophysites, sectateurs de Dioscore et rebelles au concile de Calcédoine, ont commencé à dire qu'en Jésus-Christ la divinité et l'humanité ne sont ni confondues, ni mêlées, ni changées; qu'il est selon la divinité consubstantiel à son père, et que selon l'humanité, il nous est consubstantiel. Dioscore, au concile de Calcédoine, n'évita pas l'anathème, en disant lui-même anathème à quiconque soutenoit qu'il s'étoit fait une confusion, ou un changement, ou un mélange des natures. Pierre, surnommé *Mogus*, deux fois intrus dans le siége d'Alexandrie, en 477 et 482, affectoit de parler de même, lui qui étoit à la tête du parti; et ce fut en sa faveur que l'empereur Zénon fit cet édit d'union, nommé *hénotique*, condamné par le pape Félix III, et détesté des catholiques, quoique les mêmes termes y fussent employés.

En quoi consiste l'hérésie des cophtes touchant l'incarnation? C'est que comme, selon l'ancienne philosophie, par l'union physique de notre corps et de notre âme il se forme une seule nature, en sorte que ces deux parties de nous-mêmes concourent ensemble à toutes nos actions, l'âme aux mouvemens du corps, le corps aux sentimens de l'âme : ainsi les cophtes prétendent que par l'union hypostatique la divinité et l'humanité en Jésus-Christ sont devenues un seul principe actif de toutes ses opérations; de manière que ses actions, je dis celles qui répondent aux nôtres, ne sont pas seulement divines par l'excellence qu'elles tirent de la divinité, mais encore parce qu'elles en émanent. De là survinrent autrefois tant de contestations entre les chefs du parti à Alexandrie; les uns soutenant en conséquence de leur erreur principale, que la divinité avoit souffert en Jésus-Christ souffrant; et les autres, pour éviter une impiété si palpable, se réduisant à nier que l'humanité eût véritablement souffert, ce qui étoit une autre impiété.

Telle étoit l'hérésie des monophysites, sectateurs de Dioscore et de Sévère; telle est encore

celle des cophtes : ils l'ont reçue avec les interprétations mitigées et éblouissantes de ces anciens ennemis de Calcédoine, qui ne cessèrent de remplir Alexandrie et toute l'Égypte de séditions jusqu'à ce qu'enfin le pesant joug des mahométans les aient contraints de se tenir en repos.

Quoiqu'ils aient de la vénération pour Dioscore, ils en ont incomparablement davantage pour Sévère, patriarche intrus dans le siége d'Antioche. Sévère est ici le grand saint et le grand docteur ; et il a bien mérité parmi eux ces titres de distinction, par ses travaux et par la multitude de ses écrits pour soutenir la secte. Je ne dois pas oublier sur son chapitre, qu'il souscrivit à l'Hénotique de Zénon.

Ce que je dis des Cophtes doit pareillement s'appliquer aux Arméniens, aux Suriens, aux Éthiopiens, qui conviennent avec eux, pensent et parlent comme eux. Ils sont tous nommés jacobites, de Jacques Zanzale, moine et disciple de Sévère, comme l'assure Seïd-ebn-Batrik, qui l'appelle *Burdaï* en arabe, c'est-à-dire habillé de bardes de chameaux. Il fut ordonné archevêque en secret, dans le temps que les empereurs faisoient arrêter les évêques qui refusoient d'accepter le concile de Calcédoine ; et sous ce vil extérieur, il parcourut l'Arménie, la Syrie et d'autres provinces, ordonnant en tous lieux des évêques, des prêtres, des diacres.

Je crois, mon révérend père, vous avoir exposé fidèlement la créance des cophtes et des jacobites sur ce dernier article. Leur attachement pour Dioscore, pour Sévère et pour l'Hénotique de Zénon, est ce qui nous fait juger leur conversion si difficile. Si l'on pouvoit les en faire revenir, on les trouveroit assez dociles sur tout le reste.

1° S'ils ne disent pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ils ne le nient pas. Ils récitent simplement le Symbole : « *Je crois au Saint-Esprit vivifiant, qui procède du Père* », sans l'addition, *et du Fils* ; mais ils ne se formalisent pas de nous l'entendre réciter avec cette addition. Ce qui est certain, c'est qu'ils ignorent absolument la dispute que nous avons là-dessus avec les grecs, et s'ils étoient obligés de prendre un parti, je crois que, par émulation et par haine contre les grecs, ils se rangeroient du nôtre.

2° Il n'est pas vrai qu'ils croient que les âmes attendent jusqu'au jour du jugement universel pour être admises dans la béatitude du ciel, ou pour être précipitées dans les tourmens de l'enfer. Un prêtre que j'interrogeois sur ce point, me répondit avec esprit : « *L'homme après sa mort va en sa maison.* » Il empruntoit ces paroles de l'Ecclésiaste, ch. 12 : *L'homme ira dans la maison de son éternité.*

3° Touchant le purgatoire, on les trouve toujours prêts à dire qu'ils font des prières, des aumônes, et des bonnes œuvres pour les morts, afin que Dieu fasse miséricorde à ceux qui sont décédés sans avoir entièrement satisfait à sa justice pour leurs péchés, et afin qu'il diminue leurs peines. Mais il faut bien du manège pour les amener à déclarer les fables ridicules qu'ils ont ajoutées, ils ne les racontent qu'avec confusion, et je ne crois pas qu'elles soient dans aucun livre. Un ange, disent-ils, prend l'âme à la sortie du corps, et la fait passer par une grande mer de feu, où il la plonge plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins criminelle, une âme pure passe si haut au-dessus, qu'elle n'en souffre nulle atteinte. L'ange la présente à son Créateur, qui la renvoie quarante jours pour entendre sa dernière sentence. La pauvre âme retourne au logis chercher son corps, elle va au tombeau ; elle retourne encore au logis, et y erre pendant trois jours. Alors les prêtres y vont, récitent des prières, et l'en font sortir. L'ange la reprend, la conduit dans le paradis et dans l'enfer, lui fait voir les différentes demeures des bienheureux et des damnés ; et il emploie trente-sept jours à cette visite. C'est le terme d'être encore présentée à Dieu, qui prononce alors l'arrêt d'un sort éternel. Une preuve qu'ils n'ont pas grande foi à ces rêveries, c'est qu'après les quarante jours ils continuent de prier pour les morts.

4° Ils ont sans comparaison plus de vénération que nous n'en avons pour les images ; ils se prosternent devant elles ; et, après les avoir touchées de la main avec respect, ils se frottent les yeux et le visage. Je remarquerai en passant que vraisemblablement ils n'ont pas pris des grecs, pour lesquels ils ont tant d'aversion, le culte des images, et par conséquent il est très-ancien dans l'église d'Alexandrie. A la vérité, ils n'en ont que de plates ; mais je n'ai vu personne d'entre eux condamner celles qui sont relevées en bosse, et qui ne fût disposé à les honorer également. Les uns disent qu'ils ne savent pas en faire, et les

autres, qu'ils ont peur que les Turcs ne les traitent d'idolâtres. Un prêtre m'a assuré qu'en une des principales églises de cette ville on garde un crucifix de bronze, que le vendredi saint on expose au peuple pour l'attendrir sur la mort de son Sauveur.

A propos des images, je rapporterai une de leurs cérémonies qu'ils appellent l'enterrement de la croix. Ils passent presque tout le jour du vendredi saint dans l'église en prières et à faire des prosternations. Ils embaument d'aromates la croix, la couvrent d'un voile et la posent sur l'autel, où elle demeure ainsi jusqu'à la messe de Pâques, laquelle, selon l'ancien usage, se célèbre à minuit.

5° Un schisme qui dure depuis plus de douze cents ans n'a pu entièrement effacer de leur esprit le respect qui est dû à l'église romaine. Le patriarche se glorifie d'être le successeur de saint Marc, et reconnoît que le pape est successeur de saint Pierre. Il y a encore plus, car tous les ans ils solennisent la supériorité de saint Pierre sur les autres apôtres.

A cette pensée, mon révérend père, mon zèle et ma confiance se raniment : malgré les obstacles que je vois à leur conversion, et que je vous ai exposés au commencement de ma lettre, je n'en désespère pas. Ce reste de respect pour l'église romaine est une semence qui, après être demeurée long-temps cachée en terre, produira le fruit d'une réunion. J'en reviens encore à dire que le moyen le plus efficace de la hâter est de commencer par écarter l'ignorance, d'augmenter le nombre d'ouvriers de l'Évangile, et d'ouvrir des écoles : ce seront les fruits des aumônes que vous nous procurerez.

L'Égypte qu'on visitoit autrefois pour s'édifier de la vie admirable et du grand nombre de saints qui l'habitoient, n'offre aujourd'hui à mes yeux que des objets de douleur. Ce n'est plus cette église d'Alexandrie si florissante, ce ne sont plus ces déserts peuplés de tant de monastères et de tant d'anachorètes. Un si triste changement toujours présent à mon esprit me tient dans une affliction continuelle; je m'applique les paroles du prophète : *Cane lugubre super multitudinem Ægypti*. Gémissez sur l'état lugubre de l'Égypte. Les Turcs sont les maîtres de ces belles et riches régions, cela est déplorable. Mais je m'attendris sur mes chers Cophtes, ils sont mes frères par le baptême, et leur constance dans la profession du christianisme au milieu de tant de persécutions me les rend infiniment aimables; cependant je les vois marcher tranquillement hors de la voie du salut. Si leur ignorance et leur indolence les rendent insensibles à un si grand malheur, éclairons-les, aimons-les, afin qu'ils le connoissent et qu'ils s'en retirent. C'est sur l'état présent de cette pauvre nation, comme je l'ai exposé, qu'il faut juger du secours qu'il conviendroit de lui donner. Je suis persuadé, mon révérend père, qu'il ne manque à votre zèle pour le lui procurer efficacement que d'être secondé.

Comme vous me demandez aussi dans votre lettre, mon révérend père, quelque éclaircissement touchant les Melchites qui sont en Égypte, il faut encore tâcher de vous satisfaire sur cet article. Les Cophtes prétendent leur faire injure en les appelant de ce nom, comme des gens qui n'ont point d'autre religion que celle du prince; et plût à Dieu que ce reproche eût aujourd'hui quelque fondement! Les Melchites sont entièrement attachés pour la doctrine et pour les rits à la religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'office divin. Ils se distinguent en Grecs de naissance et en Grecs d'origine : ceux-là sont des marchands qui abordent ici en assez grand nombre de Constantinople et de l'Archipel pour le commerce; ceux-ci sont nés en Égypte, de familles qui y sont établies depuis long-temps, en sorte qu'ils n'ont point d'autre langue que l'arabe, qui est celle du pays, d'où vient qu'on les nomme communément *enfans des Arabes*.

Au Caire il n'y a pas un Melchite contre cinq cents Cophtes; à Alexandrie ils sont à peu près égaux pour le nombre, c'est-à-dire quatre ou cinq familles des uns et des autres; à Rosette, à Damiette, à Suez, les Melchites sont supérieurs en nombre. Ils ont outre cela le célèbre monastère du mont Sinaï, et à deux journées au-delà une bourgade sur le rivage oriental de la mer Rouge.

Ils ont leur patriarche avec le titre de patriarche d'Alexandrie, lequel fait sa résidence ordinaire au Caire, et ils n'ont aucun évêque. Seulement l'abbé du Mont-Sinaï a le titre d'archevêque et se dit indépendant du patriarche. J'en ai vu un qui étoit des environs de Constantinople, homme d'esprit, et qui allant prendre possession de son monastère, mena un jésuite avec lui : un an après je lui envoyai un bref du pape qui m'avoit été adressé; et ce fut

apparemment ce bref qui le détermina à quitter secrètement ses religieux; il prit la route de Constantinople, dans le dessein de se retirer à Rome.

J'ai vu aussi un patriarche d'un grand mérite, et j'ai eu l'honneur de l'entretenir quelquefois; il étoit Candiot de nation et docteur de l'université de Padoue, où il avoit fait ses études. Il avoit véritablement de la science; mais la science n'est pas de commerce en Égypte; il souffroit donc de se voir réduit à garder la sienne renfermée en lui-même, sans pouvoir en parler avec personne : car non-seulement il étoit le seul savant en Égypte, mais aussi le seul qui se souciât de l'être : je ne parle pas des Francs. Il voulut prêcher, et il le fit en grec : son troupeau qui n'entendoit que l'arabe s'ennuya à ses sermons. Il entretenoit des correspondances à Rome, et dans la conversation il vouloit paroître orthodoxe. Des prélats d'Italie, me disoit-il, me pressent de me déclarer hautement et de réunir mon église à l'église romaine; ils ne savent pas ce que c'est d'être sous la domination des Turcs. Qu'ils nous en délivrent, la réunion est faite. Vain prétexte!

Si, dans la suite de ma lettre, j'ai parlé des Cophtes et des Melchites, comme de deux peuples aussi distingués d'origine qu'ils le sont de sentimens, ça plutôt été pour m'accommoder à l'opinion commune que parce que j'en sois persuadé. Au contraire il m'est évident que, parmi les Cophtes, il y a des Grecs d'origine, et parmi les Melchites des Égyptiens d'origine : car qui pourra jamais s'imaginer, s'il y fait réflexion, que, dans l'agitation où fut l'Égypte après le concile de Calcédoine, tous les Grecs généralement se soient déclarés pour le concile et tous les Égyptiens contre? Ce n'est pas ce qui arrive ordinairement dans les contestations sur la religion, où la division pénètre jusque dans les familles particulières. Pourquoi cette unanimité des Grecs dans l'Égypte, tandis que, dans toutes les autres provinces de l'empire, et dans la Grèce même, ils ne s'accordoient pas entre eux? La discorde n'inspira nulle part tant de fureur qu'à Alexandrie : un patriarche catholique fut mis en pièces par le peuple; les autres furent menacés du même traitement et obligés de fuir : or ce peuple animé de l'esprit séditieux de l'hérésie étoit des Grecs, qui crioient contre le concile de Calcédoine. Tous les premiers patriarches de la secte étoient Grecs, aussi bien que les principaux docteurs. Enfin, dans toute l'histoire ancienne, on ne découvre pas le plus léger vestige de cette prétendue division entre les deux nations. D'où je conclus que la distinction des Melchites et des Cophtes doit se rapporter à la diversité des sentimens et non pas à celle d'origine; que le nom de Cophtes, comme celui de Melchites, est un nom de secte.

Je crois, mon révérend père, avoir répondu à toutes les questions que vous m'avez faites : il ne me reste plus qu'à souhaiter que vous soyez content de mes réponses, et à vous offrir ma bonne volonté dans les occasions où il vous plaira de m'employer: Vous devez être bien persuadé que tous vos missionnaires, et moi en particulier, sommes tout disposés, et par inclination et par reconnoissance, à exécuter ce que vous aurez pour agréable d'exiger de nous.

Nous vous prions à notre tour d'avoir égard à notre petit nombre d'ouvriers pour cultiver le vaste et fertile royaume d'Égypte. Lorsque nous serons un plus grand nombre de missionnaires, nous pourrons tenter de plus grandes entreprises pour porter plus loin les lumières de l'Évangile.

Nous seconderons de notre côté vos soins, en demandant à Dieu qu'il les bénisse et qu'il inspire à ceux qui tiennent ses richesses de sa libéralité le saint désir de vous en payer le juste tribut, en vous donnant les moyens de multiplier les missionnaires pour multiplier vos bonnes œuvres et leurs mérites devant Dieu. Je suis, dans l'union de vos sacrifices, etc.

Au Caire, le 20 juillet 1711.

MISSION D'ÉTHIOPIE.

RELATION

Abrégée du voyage que M. Charles Poncel, médecin français, fit en Éthiopie [1], dans les années 1698, 1699 et 1700.

Je partis du Caire, capitale de l'Égypte, le 10 juin de l'année 1698, avec Hagi Ali, officier de

[1] L'Éthiopie, pays des noirs, comprenoit trois parties :
1° La Trogloditique ou côte d'Abex;
La Nubie;
L'Abyssinie.
2° L'île Méroé.

l'empereur d'Éthiopie et le père Charles-François-Xavier de Brevedent, missionnaire de la compagnie de Jésus. Nous nous embarquâmes sur le Nil à Boulack, qui est à demi lieue de cette ville. Comme les eaux étoient basses et nos pilotes fort ignorans, nous employâmes quinze jours pour nous rendre à Manfelout, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la rivière est grosse et le vent favorable. Manfelout est une ville de la Haute-Égypte, favorable pour le commerce des toiles. Le grand-seigneur y tient cinq cents janissaires et deux cents spahis en garnison, pour empêcher les excursions des Arabes qui désolent tout ce pays.

Le rendez-vous des caravanes de Sennaar et d'Éthiopie est à Ibnali, demi-lieue au-dessus de Manfelout. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée, et nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrîmes beaucoup ; car les chaleurs de ce pays sont insupportables, surtout aux Européens, qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux et fait toutes les provisions nécessaires pour passer les déserts de la Lybie, nous quittâmes ce désagréable séjour le 24 septembre sur les trois heures après midi, et nous allâmes coucher à une lieue et demie de là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé Cantara, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les marchands de Girgé et de Siout, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un parent du roi de Sennaar m'invita d'aller à Siout, et m'envoya un cheval arabe. Je passai le Nil sur un pont fort large et bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'est le seul pont qui soit sur cette rivière, et j'y arrivai en quatre heures de chemin. Je vis les restes d'un ancien et magnifique amphithéâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de Siout est environnée de jardins délicieux et de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Égypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde assemblé, nous partîmes le 2 octobre de grand matin, et nous entrâmes dès ce jour-là dans un désert affreux. On court de grands dangers dans ces déserts ; parce que les sables étant mouvans s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, et retombant ensuite en forme de pluie, ensevelissent souvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravanes. Outre le chef, qui décide de toutes les disputes et de tous les différends qui surviennent, il y a les conducteurs qui marchent à la tête de la caravane, et qui donnent le signal pour partir et pour s'arrêter, en frappant sur une petite tymbale. On se met en route trois ou quatre heures avant le jour; il faut que tous les chameaux et toutes les bêtes de charge soient prêtes en ce temps-là : on ne peut perdre de vue la caravane, ni s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de périr. Ceux qui la conduisent sont si habiles, que quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne lui font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midi, on s'arrête une demi-heure sans décharger les chameaux, et l'on prend un peu de repos, après quoi l'on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campemens le rang qu'on a eu le jour du départ, il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 octobre à Helaoüé; c'est une assez grosse bourgade, et la dernière qui dépende du grand-seigneur. Il y a une garnison de cinq cents janissaires et de trois cents spahis, sous un officier qu'on appelle en ce pays-là Kachif-Helaoüé. L'endroit est fort agréable, et répond parfaitement à son nom, qui signifie *pays de douceur*. On y voit quantité de jardins arrosés de ruisseaux, et un grand nombre de palmiers toujours verts. On y trouve de la coloquinte, et toutes les campagnes sont

3° La Nigritie;
La Cafrerie;
Le Zanguebar;
L'Asanie ou royaume d'Adel;
Le Sénégal.

L'Éthiopie fut en guerre avec les Pharaons, et ses rois s'avancèrent jusque dans la Syrie.

Sésostris prit l'Éthiopie; mais ses successeurs la perdirent.

Toutes ses provinces sont aujourd'hui séparées et chacune d'elles a son prince particulier.

De l'Éthiopie antique, il ne reste plus que le souvenir, et son nom même ne figure plus sur les cartes modernes. Pour indiquer une division politique, ce nom ne se rattache qu'aux indications de l'ancienne géographie.

remplies de séné, qui croît sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pays-là. Les habitans d'Helaoüé ne se servent dans leurs maladies que de la racine de l'ézula, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit, qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remède est très-violent, mais il est à leur goût, et ils s'en louent beaucoup. L'ézula[1] est un gros arbre, dont la fleur est bleue. Il se forme de cette fleur une espèce de ballon ovale plein de coton, dont les gens du pays font des toiles assez fines.

Nous demeurâmes quatre jours à Helaoüé pour prendre de l'eau et des vivres, car nous devions passer un désert où l'on ne trouve ni fontaines, ni ruisseaux. La chaleur est si grande, et les sables de ces déserts sont si brûlans, qu'on ne peut y marcher nu-pieds, sans les voir bientôt extraordinairement enflés[2]. Les nuits cependant sont assez froides; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pays-là de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous arrivâmes à Chabbé[3], qui est un pays plein d'alun, et trois jours après à Selyme, où nous prîmes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce désert. Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, et où l'on ne voit que des montagnes de sable, des carcasses et des ossemens de chameaux, impriment en l'âme je ne sais quelle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux et désagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux. Ces animaux sont six et sept jours sans boire et sans manger; ce que je n'aurois jamais pu croire, si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'un vénérable vieillard, frère du patriarche d'Éthiopie, qui étoit dans notre caravane, m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage de Selyme à Sudan dans le pays des Nègres, et ayant employé chaque fois quarante jours à passer par les déserts qu'on trouve dans cette route, les chameaux de sa caravane ne burent ni ne mangèrent pendant tout ce temps-là[1]. Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent et suppléent au défaut de nourriture, qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le royaume de Sudan[2] est à l'ouest de celui de Sennaar. Les marchands de la Haute-Égypte y vont chercher de l'or et des esclaves. Les rois de Sennaar et de Sudan sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets et des ânes, dont on se sert aussi pour traverser ces déserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26 octobre nous arrivâmes à Machou, grosse bourgade sur le bord oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes îles remplies de palmiers, de séné et de coloquinte. Machou, le seul lieu habité depuis Helaoüé, est dans la province de Tungi; il appartient au roi de Sennaar, et fait le commencement du pays des Barauras[3], que nous appelons Barbarins. L'erbab ou le gouverneur de cette province, ayant appris que l'empereur d'Éthiopie nous appeloit à sa cour, nous invita de venir à Argos où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de Machou, de l'autre côté du Nil, nous y allâmes en bateau. Le gou-

[1] Colonier sauvage.

[2] On ne marche que sur des sables profonds ou sur des pierres pointues.

[3] *Chabbé* signifie en arabe de l'alun. C'est à Chabbé que commence le royaume de Dongolah, qui dépend de celui de Sennaar.

Le Dongolah est entre l'île Tombos et le mont Deka, le long d'un coude du Nil. C'est une grande plaine fertile, formant un district qui se divise en îles : Argo, Birmi, Mayaneh, Tangosi, Gianetti.

Ces îles, qui doivent leur naissance à d'anciens canaux d'irrigation, sont couvertes de la plus riche végétation.

[1] Ce que ces messieurs des missions étrangères marquent en leur dernière relation, n'est pas moins surprenant. Voici ce qu'ils rapportent de quelques chrétiens de la Cochinchine, qui sont morts pour la défense de la foi :

« Des quatre autres qui restoient en prison, trois ont combattu jusqu'à la mort contre la faim et la soif, mais plus long-temps qu'on ne pourra peut-être croire en Europe. Car je doute que l'on puisse se persuader qu'ils aient pu vivre autant qu'ils ont vécu sans boire et sans manger. Le premier fut M. Laurençon, qui ne mourut que le quarantième jour de sa prison. Le saint vieillard Antoine le suivit trois jours après, et madame Agnès porta ses langueurs jusqu'au quarante-sixième jour, qu'elle expira doucement. »

(*Note de la première édition.*)

[2] Royaume du Soudan.

[3] Barabras ou Kenous, nerveux, bronzés, aux yeux étincelans; peuples gais, vifs et bons.

verneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et nous régala pendant deux jours: ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le grand douanier, qui est fils du roi de Dongolah, demeure aussi à Argos [1]. Ce prince ne paroît jamais en public, que monté sur un cheval couvert de deux cents clochettes de bronze, qui font un grand bruit, et qu'accompagné de vingt mousquetaires, de deux cents soldats armés de lances et de sabres. Il vint visiter nos tentes, où l'on lui présenta du café, et où l'on paya les droits qui consistent en savon et en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son palais est grand et bâti de briques cuites au soleil, les murailles sont fort élevées et flanquées d'espace en espace de grosses tours carrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pays-là l'usage du canon, mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à Machou, nous en partîmes le 4 de novembre, et nous arrivâmes le 13 du même mois à Dongolah. Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, et même jusqu'à celle de Sennaar, est un pays très-agréable; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts et élevés; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve qui cause, comme en Égypte, la fertilité de cette campagne, mais l'industrie et le travail des habitans. Comme il ne pleut que très-rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues, que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eau qu'ils conduisent par le milieu des terres, dans des réservoirs destinés à la recevoir; d'où ils la tirent ensuite, quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles et incultes sans ce secours [2].

On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de girofle, du chourga, qui sont des laines teintes en bleu, du spica de France, du mahaleb d'Égypte, et autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de dora [1], qui est un petit grain rond, dont on se sert aussi pour faire une espèce de bière épaisse et d'un très-mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de dora et une calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enivrer, se croit heureux et en état de faire bonne chère. Avec une nourriture si légère, ces gens-là se portent bien, et sont plus robustes et plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de terre, basses, et couvertes de cannes de dora. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, et ils sont habiles à les dresser au manége. Leurs selles ont des appuis fort hauts; ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la tête nue, et les cheveux tressés assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espèce de veste assez mal propre et sans manches, et leur chaussure dans une simple semelle qu'ils attachent avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une pièce de toile qu'ils mettent autour de leur corps en cent manières différentes. Les enfans sont presque nus. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent partout; le fer en est crochu: il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées, les portent pendues au bras gauche. Les juremens et les blasphèmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoiqu'ils fassent aujourd'hui profession du mahométisme, ils n'en savent que la profession de foi, qu'ils répètent à tous momens. Ce qui est déplorable, et ce qui tiroit les larmes des yeux au père de Brevedent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien, et qu'il n'a perdu la foi, que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour se consacrer à l'instruction de cette nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'ermitages et d'églises à demi ruinées.

Nous allâmes, à petites journées de Machou, à Dongolah, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste.

[1] Argo.

[2] On compte 7 à 800 de ces roues de la première à la seconde cataracte.

[1] Dourah.

Elle fut si violente au Caire, où j'étois cette année-là, 1696, et où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fléau ravagea toute la Haute-Égypte et le pays des Barbarins ; de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes et un grand nombre de villages sans habitans, et de grandes campagnes autrefois très-fertiles, tout-à-fait incultes et entièrement abandonnées.

Quand nous fûmes à la vue de la ville de Dongolah[1], le conducteur de notre caravane se détacha, et alla demander au roi la permission d'y entrer avec sa compagnie, ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de faubourg à cette ville, et nous passâmes la rivière dans un grand bateau, que le prince entretient pour la commodité du public ; les marchandises paient un droit, mais les passagers ne paient rien.

La ville de Dongolah est située au bord oriental du Nil, sur le penchant d'une colline sèche et sablonneuse ; les maisons sont très-mal bâties, et les rues à moitié désertes, et remplies de monceaux de sable, que les ravines y entraînent de la montagne. Le château est au centre

[1] Alors ville principale de la Nubie. Cette partie de l'ancienne Éthiopie, à laquelle on donne généralement 2 à 300 lieues de large, sur 3 à 400 lieues de long, a pour limite, à l'est, la mer Rouge ; au nord, la première cataracte qui la sépare de l'Égypte ; mais, à l'ouest et au sud, les frontières sont moins bien déterminées. Selon les guerres, elles s'étendent plus ou moins vers le Bournou et le désert de Sahara, plus ou moins vers l'Abyssinie.

La Nubie a deux parties bien distinctes : celle du nord et celle du midi ; le nord, depuis la première cataracte jusqu'à l'embouchure du Tacazzé, se compose d'une vallée étroite le long du Nil, et de déserts immenses à droite et à gauche ; le midi est coupé par trois grandes rivières, le Tacazzé, le Bahr-El-Azrah et le Bahr-el-Abiad, qui en reçoivent d'autres plus petites et qui toutes sont bordées de plaines fertiles.

Au sud du désert de Nubie, on trouve le Dongolah, le Fazokl, le Sennaar, contrées mieux cultivées, sans être beaucoup plus heureuses. Les tigres, les crocodiles, les hippopotames, les serpens, se montrent fréquemment, et d'autres ennemis, les Arabes, pillards et cruels, se postent près des sources pour y attendre les voyageurs.

Le bois, le séné, le coton, les plumes d'autruche, les dents d'éléphant et de rhinocéros, sont les principaux objets du commerce que les Nubiens font avec le Caire et l'Égypte.

On y cultive le froment et l'orge, et principalement le dourah et le millet.

On ne fait aucun usage de la canne à sucre qui couvre les bords du Nil et des rivières.

Le dattier, le palmier, l'acacia, le mimosa, l'ébénier, forment toutes les forêts.

En remontant le Nil du nord au sud, on trouve :

Debout, village où il y a les ruines d'un temple qui ne fut jamais terminé,

Teffah, l'ancienne *Tophis*, qui a aussi des ruines de temples.

Kalabcheh, la *Talmis* antique, avec les restes d'un temple dédié au Soleil, dont on a fait une église chrétienne.

Darmont, sur les vestiges d'une ville inconnue.

Dandour, sur la rive droite du Nil : en face, les ruines d'un temple.

Kircheh, où l'on voit un *hemi speos*, temple à demi taillé dans le roc, et offrant deux sortes de sculptures, des cariatides élégantes et des colosses grossièrement exécutés.

Kobban est en face, sur les ruines d'une ancienne ville que les Pharaons avoient bâtie.

Meharrakah, temple ayant depuis servi d'église chrétienne.

Sebou, avec un hemi speos ou temple taillé dans le roc.

Amada, dont le temple ruiné présente des colonnes qui sont le type du style dorique.

Tômas, village fortifié. Ses maisons construites en cône comme toutes celles de la Nubie et ressemblant à des huttes ou à des ruches, sont disséminées sur un grand espace et entourées d'un grand jardin.

Derri, capitale des *Barabras*, Arabes du désert occidental. Les maisons sont en terre ; celles des kachefs en pierres. Il y a 3,000 habitans.

Ibrim est l'ancienne *Premnis*. Les mamelouks l'ont dévastée. Les dattes d'Ibrim sont fort renommées.

Ebsanboul a de magnifiques temples taillés dans le roc : celui de *Sésostris*, celui d'*Athor*, sa femme. Les sables en ferment l'entrée, et il faut les déblayer toutes les fois qu'on y veut pénétrer.

Ouady Halfah est près de la seconde cataracte.

Les Barabras habitent la contrée qui sépare la première de la seconde cataracte.

Au sud de leur pays est le canton nommé *Ouadi-el-Hadjar*, stérile et n'ayant qu'une foible population. On y voit les ruines de temples qui remontent à la plus haute antiquité.

A l'ouest du Nil, à trente lieues environ, est l'Oasis de *Selimeh*.

Après le pays d'El-Hadjar est celui de Sokkot, dont le principal village est Amarah. C'est un canton fleuri. Dans le Nil, il y a des îles fécondes, dont la plus intéressante se nomme Says.

Au-dessus du Sokkot est le *Mahas* dont les villages sont construits sur des ruines de villes antiques. Les principaux d'entre eux sont Soleb et Gourieu-Tahoua.

Le Dongolah vient ensuite. Son premier village est *Haffyr*. En face, sur la rive orientale, sont les ruines de Kirman, ville importante il y a cinq ou six siècles.

L'île d'Argo se présente avec ses nombreux villages, et notamment celui de Toura, bâti au milieu de belles ruines de style égyptien.

de la ville, il est grand et spacieux ; mais les fortifications sont peu de chose. Il tient dans le respect les Arabes qui occupent la campagne, où ils font paître librement leurs troupeaux, en payant un léger tribu au mek [1] ou roi de Dongolah. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours vert, qui traînoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce prince nous vint voir dans notre tente, et comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entreprises, il nous invita à demeurer à sa cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagemens avec l'empereur d'Éthiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son royaume est héréditaire ; mais il paie tribut au roi de Sennaar.

Nous partîmes de Dongolah le 6 janvier de l'année 1699, et nous entrâmes quatre jours après dans le royaume de Sennaar. L'erbab Ibrahim, frère du premier ministre du roi, que nous trouvâmes sur cette frontière, nous reçut avec honneur, et nous défraya jusqu'à Korty, grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, et où nous arrivâmes le 13 janvier. Comme les peuples, qui sont au-dessus de Korty, le long du Nil, se sont révoltés contre le roi de Sennaar, et qu'ils pillent les caravanes quand elles passent sur leurs terres, on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre sa route entre l'ouest et le midi, et d'entrer dans le grand désert de Bihouda [2], qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on fasse. Ce désert n'est pas

On trouve ensuite Marakah et Dongolah-el-Agouz, qui sont des villes, et entre elles Hannak et Basseyu qui sont des bourgades.

Dongolah, qui avoit autrefois 40 à 50,000 âmes, n'en a pas 1200 aujourd'hui. Elle est bâtie sur un rocher qui est taillé à pic du côté du Nil. L'autre côté est enceint d'une muraille. C'étoit une forteresse des Cophtes, qui a été ruinée par les Chaykiehs.

Les voyageurs sont fréquemment tourmentés tantôt par des moustiques, tantôt par des espèces de guêpes, tantôt par des *gourda* ou fourmis blanches qui infestent le pays, et dont la piqûre est dangereuse pour les chameaux comme pour les hommes.

La dissolution des mœurs est grande en ces provinces, et l'absence de tout enseignement s'y fait cruellement sentir.

Nous avons parlé des Chaykiehs, ce sont les habitans du pays qui suit le Dongolah, toujours en remontant le Nil. Ils ont de l'activité, de l'industrie. Leur ville chef-lieu est *Korti*, celle qui vient ensuite est *Hannek*, puis *Méraoueh*, près de laquelle on trouve des pyramides comme il y en a en Égypte. M. Cailliaud a cru reconnoître dans cette ville l'antique *Napata*, qui fut la capitale de la Nubie.

Au-delà, près de Noure, on trouve quinze pyramides plus effilées que celles qui couvrent le sol égyptien.

Les Chaykiehs sont fort belliqueux, les femmes mêmes vont au combat et l'on en a vu lutter avec avantage contre des mamelouks.

Nous avons franchi quatre cataractes ; un peu avant la cinquième commence le pays des Berbers. Il est assez fertile; les acacias, les palmiers y abondent. Les habitans sont d'une stature haute et d'une physionomie agréable. Les femmes sont presque nues dans la maison, et fort peu vêtues dehors.

Les Berbers sont d'adroits commerçans ; El-Meykheir est leur capitale.

L'empire de Méroé vient après les Berbers. C'est une île formée par le Tacazzé, le Nil, le Bahr-el-Azrah. Le Rahad est un ruisseau, qui, dans les grandes pluies, court de l'est à l'ouest, et de l'une à l'autre de ces deux dernières rivières.

Ce pays comprend le *Damir* au nord, le *Chendy* et l'*Halfay* au sud.

Ad-Damir, chef-lieu du premier, est une ville toute religieuse. Sa mosquée est remarquable. Ses prêtres y ont un collége. Assour occupe l'emplacement de la fameuse Méroé, qu'on s'est plu à signaler comme le berceau de la civilisation égyptienne. On voit tout autour des pyramides et des ruines de palais et de temples.

Chendy est une ville assez bien percée, ses maisons sont carrées, avec des terrasses. Sa population est de 7 à 8,000 âmes.

A la sixième cataracte est l'Halfay, qui s'étend de 60 lieues jusqu'au confluent de la Derdir et du Bhar-el-Azrah (fleuve Bleu).

Halfay est une ville de 4,000 âmes. Ses maisons ne forment pas des rues, mais des groupes environnés d'enclos bien plantés.

Avant d'atteindre à cette ville, on trouve Naga et Meçaourat. C'est dans ce dernier lieu que les prêtres de Méroé avoient leur collége d'initiation.

Après Halfay, on s'arrête à Sobah, l'ancienne *Saba*, où régnoit la reine célèbre qui alla à Jérusalem rendre hommage à Salomon et qui voulut être comptée au nombre de ses femmes.

En sortant de l'île Méroé on passe dans la province d'El-Ayze, habitée par des tribus nomades, qui vivent en partie de poisson; Arabes aussi doux que ceux que nous venons de quitter sont féroces.

Le Bahiouda est à l'ouest de Méroé. Il est peuplé d'Arabes qui se livrent à l'exploitation du sel gemme.

Ici finissent les découvertes des voyageurs.

[1] Le mek ou malek de Dongolah, s'appelle Achmet.

[2] Bahiouda, désert à l'ouest du Nil. Le *grand-désert* de Nubie est à l'est.

si affreux que ceux de la Lybie, où l'on ne voit que du sable. On trouve de temps en temps en celui-ci des herbes et des arbres. Après l'avoir passé, nous revînmes sur le bord du Nil, à Deirrera, grosse bourgade, où nous demeurâmes deux jours. Ce pays est abondant en vivres, et c'est apparemment ce qui fait que les habitans lui ont donné le nom de *Belad-Allah*, qui veut dire, *pays de Dieu*. Nous en partîmes le 26, et nous marchâmes vers l'ouest. On ne trouve aucun village dans cette route; mais les habitans, qui campent sous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil après quelques jours de marche, et on vient à Guerry [1]; c'est la demeure d'un gouverneur, dont le principal emploi est d'examiner si, dans les caravanes qui viennent d'Égypte, personne n'a la petite vérole; parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse, et ne fait pas moins de ravages en ce pays-là que la peste en Europe. Ce gouverneur eut pour nous de grands égards, en faveur du trône d'Éthiopie; c'est ainsi qu'on appelle l'empereur d'Éthiopie, et il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là, où nous passâmes le Nil.

La manière de passer ce fleuve est particulière. On met les hommes et les marchandises dans une barque; mais pour les animaux, on les attache par la tête et par-dessous le ventre avec des cordes, qu'on tire et qu'on lâche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent et souffrent beaucoup dans ce passage, plusieurs même y meurent; car, quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit, il est cependant rapide et profond. Nous partîmes de Guerry le 1er février, et allâmes coucher à Alfaa, gros village bâti de pierres de taille, où les hommes sont grands et bien faits [2].

Après avoir marché au nord-est, pour éviter les détours que fait le Nil, passé par les villages d'Alfon, de Cotran et de Camin, traversé une grande île qui n'est point marquée dans nos cartes, nous arrivâmes à la ville d'Harbagy, où les vivres sont en abondance, et où nous prîmes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivans par des forêts d'acacias, dont les arbres hauts et épineux étoient chargés de fleurs jaunes et bleues; ces dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinottes, et d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles et très-cultivées. Après y avoir marché quelque temps, nous découvrîmes la ville de Sennaar, dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville, qui a près d'une lieue de circuit, est fort peuplée, mais mal propre et mal policée. On y compte environ cent mille âmes [1]. Elle est située à l'occident du Nil, sur une hauteur à 13 [2] degrés 4 minutes de latitude septentrionale, selon l'observation que le père de Brevedent fit à midi, le 21 mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit sont fort commodes. Pour les faubourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier : on n'y voit qu'un amas confus de bâtimens qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce palais sont assez richement meublés, avec de grands tapis à la manière du Levant.

On nous présenta au roi dès le lendemain de notre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers; c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent; car pour les sujets du prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de faïence de différentes couleurs. Elle étoit bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le roi a coutume de donner audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes le roi selon la coutume du pays, en nous mettant à genoux, et baisant trois fois la terre. Le prince, âgé de dix-neuf ans, est noir, mais bien fait, et d'une taille majestueuse, n'ayant point les lèvres grosses ni le nez écrasé, comme l'ont ses sujets. Il étoit assis sur un lit fort propre,

[1] C'est un peu au-dessus de Guerry ou Gerry que le fleuve Bleu se jette dans le Nil.

[2] Ouady Halfah, village où des rochers groupés forment un grand nombre d'îlots et donnent naissance à la seconde cataracte.

[1] M. Cailliaud ne donne à Sennaar que 9,000 habitans.

[2] C'est peut-être une erreur de chiffre. Sennaar est à 15 degrés 4 minutes.

en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre, à la manière des Orientaux, et environné d'une vingtaine de vieillards, assis comme lui, mais un peu plus bas. Il étoit vêtu d'une longue veste de soie brodée d'or, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très-fine. Il avoit sur sa tête un turban blanc. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même manière. Le premier ministre, à l'entrée du salon et debout, portoit la parole au roi, et nous répondoit de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce prince, comme nous avions fait dans la cour; et nous lui présentâmes quelques cristaux et quelques curiosités d'Europe, qu'il reçut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce prince est curieux et qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage, et nous parut avoir beaucoup d'attachement et de respect pour l'empereur d'Éthiopie. Après une heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, et nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel et d'autres rafraîchissemens, avec deux bœufs et deux moutons.

Ce prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cents cavaliers, montés sur de très beaux chevaux, paroissent d'abord. Le roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets de pied et de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges et jouent du tambour de basque, ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, et portent sur leurs têtes de grands paniers ronds, de paille de diverses couleurs et très-bien travaillés. Ces paniers, qui représentent toute sorte de fleurs, et dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés et remplis de fruits et de viandes toute préparées. Ces plats sont servis devant le roi, et on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cents cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, et ferment toute cette marche.

Le roi, qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table sitôt qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de proposer des prix aux seigneurs de la cour, et de tirer avec eux au blanc avec le fusil, dont ils n'ont pas encore fait un grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville, dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine. Les autres jours il tient conseil matin et soir, et s'applique à rendre justice à ses sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès. Aussitôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au juge, qui l'interroge et qui le condamne à mort, s'il est coupable. La sentence s'exécute sur-le-champ : on prend le criminel, on le renverse par terre, et on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita pendant notre séjour à Sennaar, un Éthiopien nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme.

Après cette terrible exécution, on m'apporta une petite fille mahométane, âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une maladie; comme cette enfant étoit à l'extrémité, et sans espérance de vie, le père de Brevedent la baptisa sous prétexte de lui donner un remède, et cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir reçu le saint baptême. En quoi il semble que Dieu, par sa merveilleuse providence, avoit voulu remplacer la perte du malheureux Éthiopien. Le père de Brevedent, de son côté, étoit si pénétré de joie d'avoir ouvert le ciel à cette âme, qu'il m'assuroit, avec un transport que je ne puis exprimer, que quand il n'auroit fait que cela en sa vie, il se tenoit pour bien récompensé de toutes les peines et de toutes les fatigues qu'il avoit eues en ce voyage.

Tout est à grand marché à Sennaar. Un chameau ne coûte que sept à huit livres, un bœuf cinquante sols, un mouton quinze, et une poule un sol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples, ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de dora, qui est un petit grain dont j'ai déjà parlé. Ce pain est bon quand il est frais; mais après un jour, il est insipide, et on ne peut en manger : c'est une espèce de gâteau fort large et de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises

de ce pays sont les dents d'éléphant, le tamarin, la civette, le tabac, la poudre d'or, etc. On tient tous les jours marché dans la grande place qui est au milieu de la ville, où l'on vend toutes sortes de denrées et de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le palais du roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les esclaves. Ils sont assis à terre, les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les filles de l'autre. On a un esclave des plus forts et des plus robustes pour dix écus; ce qui fait que les marchands d'Égypte en enlèvent tous les ans un très-grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce royaume vaut un double de France; c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de saint Antoine. Le fadda vient de Turquie; c'est une monnoie fort mince et moins grande qu'un denier; elle vaut un sol marqué. Outre ces deux monnoies, on ne se sert que de réaux et de piastres d'Espagne, qui doivent être rondes, car les carrées ne passent point dans le commerce. Les piastres valent environ quatre livres en ce pays-là.

Les chaleurs de Sennaar [1] sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de janvier, et finissent à la fin d'avril; elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, et qui causent une grande mortalité parmi les hommes et les animaux. C'est un peu la faute des habitans qui sont malpropres, et qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, et qui venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes et trompeurs, mais d'ailleurs fort superstitieux et fort attachés au mahométisme. Quand ils rencontrent un chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète. » L'eau-de-vie, le vin et l'hydromel même leur sont défendus, et ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espèce de bière, semblable à celle de Dongolah. Ils l'appellent *bousa*; elle est fort épaisse et d'un fort mauvais goût. Voici la manière dont ils la préparent : ils font rôtir au feu la graine de dora, ils la jettent ensuite dans l'eau froide, et après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Éthiopie.

Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés et chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles et leurs narines même sont chargés de ces mêmes anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes et les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au royaume de Sennaar, sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc et jaune, de la quincaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Égypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des espèces de chapelets de verre de toutes les couleurs, et enfin du noir à noircir qu'ils appellent *kool*, et qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux et les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Éthiopie, avec cette différence qu'à Sennaar, les plus gros grains de verre sont les plus estimés, et en Éthiopie les plus petits.

Les marchands de Sennaar font un gros commerce du côté de l'Orient. Au temps de la mousson ils s'embarquent à Suaquen [1] sur la mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là et la ville de Suaquen, appartient au grand-seigneur. Ils passent de là à Moka, ville de l'Arabie heureuse qui appartient au roi d'Yémen, et se rendent ensuite à Surate, où ils portent l'or, la civette et les dents d'éléphant, et en rapportent les épiceries et les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le roi de Sennaar est mort, le grand conseil s'assemble, et, par une coutume également barbare et détestable, fait égorger tous

[1] Sennaar en arabe, signifie poison et feu.

[1] Suakin.

les frères du prince qui doit monter sur le trône. Le prince Gorech, qui est demeuré inconnu jusqu'à la mort du roi son frère, eut le bonheur d'être soustrait par sa nourrice à la cruauté de ce terrible conseil. On a encore sauvé un des frères du roi qui règne aujourd'hui. Ce prince est à la cour d'Éthiopie, où il se distingue par son mérite et sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la cour du roi de Sennaar, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé de lui. Il eut la bonté de nous donner une sauve-garde qu'on appelle *soccori*, pour nous défrayer et pour nous conduire jusqu'aux frontières de son royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12 mai 1699, et allâmes camper à Basboch [1], gros village à demi-lieue de la ville de Sennaar. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre que toute notre caravane fût assemblée, et nous en partîmes enfin le 15 de mai au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à Bacras, grosse bourgade, dont le seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort et aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq rois de Sennaar. Nous allâmes le voir; il nous reçut fort gracieusement et nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fîmes un petit présent, et il nous envoya à manger dans notre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes le lendemain à Abeq, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabanes de bergers; et le jour suivant à Baha, après avoir marché dix heures sans nous arrêter. Baha est un petit village sur un bras du Nil [2], qui étoit à sec. Le 19 nous allâmes coucher à Dodar, qui ne vaut pas mieux que Baha, et le lendemain, après quatre heures de chemin, à Abra, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux que nous eûmes bien de la peine à retrouver, nous gagnâmes le village de Debarké et ensuite celui de Bulbul, et après avoir marché par un pays fort beau et fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 de mai, à Giesim, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu d'une forêt, dont les arbres sont fort différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, et il y en a de si gros, que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, et leur fruit semblable aux courges; il y en a aussi de ronds. Je vis à Giesim un de ces gros arbres creusé naturellement et sans art. On entroit par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte par en haut, et dont la capacité étoit si grande que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, et d'une substance qui approche du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur et très-rafraîchissante, ce qui fait plaisir dans un pays aussi chaud que celui-là : l'écorce en est dure et épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, et porte une graine semblable à celle d'un pavot.

Il y a encore en ce pays-là une autre sorte d'arbre nommé *deleb*. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, et a à peu près la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail, mais elles sont plus larges. Son fruit est rond et en grappe, et depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures qui forment une espèce de calice. Il est jaune quand il est mûr, et son écorce est si épaisse et si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, et qu'il vînt à tomber sur la tête d'un homme, il le tuerait infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce et si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse et fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont je viens de parler, ce même arbre en porte encore un autre, en forme de rave,

[1] Sennaar est sur la rive gauche du fleuve Bleu et Basboch sur la rive droite.

[2] Ce n'est pas le Nil, mais le fleuve Bleu.

couvert de trois écorces que l'on lève, et qui a le goût de chataignes cuites.

Le *domi* est comme le mâle du deleb. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier; mais ses feuilles sont presque aussi longues et une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, et même des voiles pour les vaisseaux de la mer Rouge. Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, et dont la substance est blanche et douce comme le lait et fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *couglés* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés et collés ensemble d'une manière fort irrégulière. Il a la feuille fort petite, et ne porte point de fruits, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à Giesim. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de Sennaar et des confins de l'Éthiopie, et au 10e degré de latitude septentrionale [1], selon l'observation qu'en fit le père de Brevedent. Quand on est arrivé à Giesim, on est obligé de se défaire de ses chameaux à cause des montagnes qu'il faut traverser et des herbes qui empoisonnent ces animaux, et c'est ce qui fait qu'en Éthiopie on ne se sert que de mulets et de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à Giesim qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à Giranna, où ceux qui les achètent les viennent quérir. Nous vîmes à Giesim une caravane de Gibertis. Ces peuples sont mahométans et dépendent de l'empereur d'Éthiopie, qui les traite en esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situation est belle et agréable, fut la mort de la reine mère du roi de Sennaar. L'officier qui nous conduisoit, retourna à Sennaar prendre de nouveaux ordres du roi son maître, et nous fûmes obligés de l'attendre. Ce fut pour nous un très-fâcheux contre-temps, car les pluies nous surprirent en ce lieu-là : il ne plut d'abord qu'après le coucher du soleil; cette pluie est toujours précédée d'éclairs et de tonnerre. Pendant le jour le ciel est très-serein, mais la chaleur est insupportable.

[1] Giesim est à 14 degrés quelques minutes de latitude.

Nous partîmes de Giesim le onzième juin, et après cinq heures de chemin nous trouvâmes un village qu'on appelle *Deleb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes long-temps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à Chau, village sur le Nil, et le jour suivant à Abotkna où il y a une espèce de buis qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues, d'une très-bonne odeur, et un fruit à peu près semblable à la prune. On l'appelle *erdeb* dans ce pays. Ces forêts de tamarins sont si touffues que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la vallée de Sonnone au milieu d'une belle prairie; et en deux jours, nous nous rendîmes à Serké, jolie ville de cinq à six cents maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. Serké est au milieu des montagnes dans un beau vallon : on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, et c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Éthiopie du royaume de Sennaar [1]

[1] Le Sennaar a 80 lieues de long sur 60 de large. Sa population n'est pas de plus de 60 mille âmes. Sa capitale porte le nom du pays même. Elle date de 1484, et fut bâtie par les nègres de Chillouk, qui, à cette époque, firent la conquête du pays.

Ces Nègres, mêlés aux indigènes et à des Arabes venus des côtes de la mer Rouge, forment un peuple dont les races diverses se distinguent par la conformation, le teint, les habitudes.

L'ancienne capitale Arbagny fut ruinée par les vainqueurs.

Ouad Modeyn est une ville de 6000 âmes. El-Kab et Monna, sont des villages sans intérêt.

Sennaar, à laquelle le médecin Poncet donne 100,000 âmes, n'en a plus que 9,000. Ses maisons sont couvertes en chaume, quelques-unes sont en pierres avec une terrasse. Le palais du gouvernement est en briques et a quatre étages. Il n'y a qu'une mosquée.

Cette ville, et tous les villages qui l'avoisinent, sont, au mois d'août environnés d'une végétation admirable.

Les femmes ont, comme les hommes, l'habitude de fumer. Elles se frottent de graisse de chameau de la tête aux pieds, se mettent sous une grande toile, devant un feu de bois odorant, et elles y demeurent jusqu'à ce que cette espèce de pommade, ait, par l'effet de la chaleur, pénétré tous les pores et donné à la peau le moelleux et le luisant, que, dans ce pays, on regarde comme la perfection de la beauté.

Les Sennariens reçoivent de l'intérieur de l'Afrique,

Depuis Serké, d'où nous partîmes le 20 juin, jusqu'à Gondar, capitale d'Éthiopie [1], nous trouvâmes quantité de belles fontaines, et des montagnes presque continuelles, de différentes figures, mais toutes fort agréables et couvertes d'arbres inconnus en Europe, et qui nous parurent encore plus beaux et plus hauts que ceux du Sennaar. Ces montagnes, dont les unes s'élèvent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrain inutile; et elles sont d'ailleurs si peuplées, qu'on diroit que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à Tambisso, gros village qui appartient au patriarche d'Éthiopie, et nous nous rendîmes le jour suivant à Abiad, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis Giesim jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes le 25 juin, dans un vallon plein d'ébéniers et de cannes d'Inde, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont communs en ce pays-là, et on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a le soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinautes [2] et quantité d'autres plantes et d'herbes aromatiques.

Le 24, nous passâmes la rivière de Gandova, qui est fort profonde et fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout-à-fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordemens elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle étoit alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle *Tekesel*, c'est-à-dire *l'Epouvantable;* et ces deux rivières unies ensemble vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivières le jour suivant; elles étoient bordées de bois d'une grosseur énorme, et hauts comme nos hêtres. Ce jour-là une de nos bêtes de charge s'étant écartée fut mordue à la cuisse par un ours. La plaie étoit grande et dangereuse : les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec du feu, et l'animal fut guéri.

Nous entrâmes le 26 dans une grande plaine remplie de grenadiers, et nous y passâmes la nuit à la vue de Girana, où nous arrivâmes le lendemain. Girana est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, et qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux, comme je l'ai déjà dit. Le seigneur de Girana nous vint rendre visite, et nous fit apporter des rafraîchissemens. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'empereur d'Éthiopie nous avoit envoyés pour notre sûreté, et pour faire honneur au frère du patriarche qui étoit dans notre caravane, et on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet empire. Voici la manière dont on en use.

Quand l'empereur d'Éthiopie appelle quelqu'un à sa cour, on confie son bagage au seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligés de le porter jusqu'au village voisin. Ceux-ci le confient aux habitans de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent; et ainsi consécutivement jusqu'à la ville capitale. Ce qui se fait avec une exactitude et une fidélité merveilleuses.

Les pluies, la fatigue du voyage, et surtout la maladie du père de Brevedent, nous obligèrent à rester quelques jours à Girana. Nous en partîmes le premier jour de juillet; et après quelques heures de marche par des montagnes et des chemins impraticables, nous vînmes à Barangoa, et le lendemain à Chelga, grande et belle ville, environnée d'aloés. C'est un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, où les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or et toutes sortes de bétail et de vivres. Le roi de Sennaar a dans cette ville, avec l'agrément de l'empereur d'Éthiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Éthiopie, et ces droits se partagent également entre ces deux princes. A deux lieues de Chelga, du

l'ivoire, la gomme, les plumes d'oiseaux rares, l'encens, la civette, le tamarin, le séné, puis enfin des esclaves, puisque l'homme y est une marchandise, et ils en font des expéditions avec de grands bénéfices par le Caire.

La Nubie, qui avoit autant de princes et de maîtres que de provinces, a été soumise depuis dix ans par Mohammed Aly ou plutôt par Ismaïl Pacha, qui, au retour de sa conquête et dans une orgie triomphale, à Chendy, fut poignardé par Nimir, le dernier chef de ce pays qu'il avoit dépossédé.

[1] Abyssinie.

[2] C'est le schénante, ou le jonc odorant.

côté du septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très-haute et très-escarpée, et qui fait une cascade naturelle que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade étant partagée en différens canaux, arrose toute la campagne, et la rend très-fertile.

Nous arrivâmes enfin le 3 de juillet à Barko, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très-agréable, et à une demi journée de la capitale d'Éthiopie. Nous fûmes obligés de nous arrêter en ce lieu-là, parce que j'y tombai grièvement malade, et que mon cher compagnon, le père de Brevedent, se vit en peu de jours réduit à la dernière extrémité par un violent purgatif de pignons d'indes dit *catapulia*, qu'on lui administra fort mal à propos à Tripoli de Syrie. Ce remède, toujours dangereux, selon un très-habile homme[1], lui avoit causé un flux dont il étoit incommodé, et qu'il m'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plus tôt appris l'état où il étoit, que je me fis porter dans sa chambre, quoique je fusse alors très-mal. Mes larmes, plutôt que mes paroles, lui firent connoître que je désespérois de sa guérison, et que son mal étoit sans remède. Ces larmes étoient sincères; et si j'avois pu le sauver aux dépens de ma vie, je l'aurois fait avec plaisir. Mais il étoit mûr pour le ciel, et Dieu vouloit récompenser ses travaux apostoliques. Je l'avois connu au Caire, où sa réputation étoit si grande, qu'il passoit pour un homme favorisé de Dieu par des grâces extraordinaires, et même par le don des miracles et de prophétie.

C'est l'idée que je m'en étois alors formée sur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la vérité dans la suite par diverses prédictions qu'il fit soit de sa mort, soit de plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la manière dont il me les avoit prédites. Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu, et ses paroles étoient si vives, si pleines d'onction, qu'elles faisoient sur moi de profondes impressions. Dans les derniers momens de sa vie, son cœur se répandit en sentimens d'amour et de reconnoissance envers Dieu, si ardens et si tendres, que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentimens que ce saint homme mourut dans une terre étrangère, à la vue de la ville capitale d'Éthiopie, comme saint François Xavier, dont il portoit le nom, étoit mort autrefois à la vue de la Chine, lorsqu'il étoit près d'y entrer pour gagner ce vaste empire à Jésus-Christ.

Pour rendre justice au père de Brevedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide et plus courageux dans les dangers, plus ardent et plus ferme, lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de la religion, plus modeste et plus religieux dans ses manières et dans toute sa conduite. Il mourut le 19 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs religieux d'Éthiopie, qui furent présens à sa mort, en furent si touchés, si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie un grand respect pour la mémoire d'un si saint missionnaire. Ces religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières pour les morts et les encensemens ordinaires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une église dédiée à la sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie, et la douleur dont j'étois accablé, m'arrêtèrent à Barko jusqu'au 21 de juillet que je partis pour Gondar[1] où j'arrivai le soir. J'allai descendre au palais[2], où l'on m'avoit préparé un appartement proche de celui d'un des enfans de l'empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain de voir ce prince qui me témoigna mille bontés, et qui me marqua être affligé de la mort de mon compagnon,

[1] Philos. Cosmopol.

[1] On appelle cette ville capitale Gondar-à-Calma, c'est-à-dire, *ville du cachet*.

[2] La première partie du voyage de M. Poncet est curieuse, surtout pour la géographie : elle est généralement estimée. La seconde l'est beaucoup moins. On est étonné de voir M. Poncet décrire de grandes villes, tandis que l'on sait que l'empereur d'Éthiopie campe toujours sous des tentes, et qu'il n'y a point de villes dans ce royaume. Il y en a même qui prétendent que M. Poncet n'a jamais vu l'empereur, ou que s'il l'a vu, cela n'a pu être qu'en secret. M. Poncet, qui avoit trompé les cours de Versailles et de Rome, proposa en 1703, un second voyage en Éthiopie, où il devoit être accompagné par le père du Bernat. Ils s'embarquèrent à Suez pour le port de Gedda; mais Poncet emporta les présens du roi, se jeta dans l'Yémen pour y chercher fortune, alla à Surate, aboutit enfin à Ispahan, où il est mort avec la réputation d'un aventurier et d'un imposteur. On n'a pas supprimé la relation, parce qu'elle contient plusieurs détails curieux et vrais. Il suffit d'avoir prévenu les lecteurs sur les faits douteux ou faux. (*Note de l'ancienne édition.*)

dont on lui avoit fait connoître le mérite et la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos qui me seroit nécessaire pour me remettre de ma maladie avant de paroître en public. Il me venoit voir presque tous les jours par une petite galerie, qui communiquoit à son appartement. Après m'être délassé des fatigues d'un si long et si pénible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10 d'août sur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, et après m'avoir fait traverser plus de vingt appartemens, j'entrai dans une salle où l'empereur étoit assis sur son trône. C'étoit une espèce de canapé, couvert d'un tapis rouge à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands coussins brochés d'or. Ce trône, dont les pieds sont d'or massif, étoit placé au fond de la salle dans une alcôve couverte d'un dôme brillant d'or et d'azur. L'empereur étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or avec des manches fort longues. L'écharpe dont il étoit ceint étoit brodée de la même manière. Il avoit la tête nue, et ses cheveux tressés avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front et lui donnoit de la majesté. Il étoit seul dans l'alcôve dont j'ai parlé, assis sur son canapé, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Les grands seigneurs étoient des deux côtés debout et en haie, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, et gardant un silence plein de respect.

Quand je fus au pied du trône, je fis trois profondes révérences à l'empereur, et lui baisai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer ; car pour les autres, il ne leur donne ses mains à baiser qu'après s'être prosternés trois fois par terre, et lui avoir baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de M. Maillet, consul de France au Caire ; il se la fit interpréter sur-le-champ, et parut en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du roi, dont il me parla comme du plus grand et du plus puissant prince de l'Europe ; sur l'état de la maison royale ; sur la grandeur et les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présens, qui consistoient en peintures, en miroirs, cristaux, et en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillés. Ce prince les reçut avec un air plein de bonté ; et comme j'étois encore foible, il me fit asseoir et servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remèdes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un et l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de temps ils furent parfaitement guéris. Ce succès m'attira de nouvelles grâces, et fit que l'empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remèdes, il voulut communier, et paroître en public le jour de l'Assomption de la Vierge, à laquelle les Éthiopiens ont une dévotion particulière. Il m'invita à cette cérémonie. Je m'y rendis sur les huit heures ; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du palais. L'empereur, revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or qui traînoit jusqu'à terre, avoit la tête couverte d'une mousseline rayée de filets d'or, qui formoit une espèce de couronne à la manière des anciens, et qui lui laissoit le milieu de la tête nu. Ses souliers étoient à l'indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux princes du sang superbement vêtus, l'attendoient à la porte du palais avec un magnifique dais sous lequel l'empereur marcha précédé de ses trompettes, timbales, fifres, harpes, hautbois et autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi par les sept premiers ministres de l'empire, qui se tenoient par dessous les bras, et qui avoient la tête couverte à peu près comme l'empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la couronne impériale tête nue, et sembloit l'appuyer avec peine sur son estomac. Cette couronne, fermée et surmontée d'une croix de pierreries, est très-magnifique. Je marchai sur la même ligne que les ministres, habillé à la turque, et conduit par un officier qui me tenoit par dessous le bras. Les officiers de la couronne, se tenant de la même manière, suivoient chantant les louanges de l'empereur, et se répondant les uns aux autres. Les mousquetaires, vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en manière de justaucorps, venoient ensuite, et étoient suivis par les archers armés d'arcs et de flèches. Cette marche étoit fermée par les chevaux de main de l'empereur, superbement enharnachés et couverts de magnifiques étoffes d'or qui traînoient jusqu'à terre, et sur lesquelles étoient des peaux de tigres d'une grande beauté.

Le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux parsemés de croix d'or, étoit à la porte de la chapelle, accompagné de près de cent religieux vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle, et les autres en dehors. Le patriarche prit l'empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle qui s'appelle *Tensa Christos*, c'est-à-dire l'église de la Résurrection, et le conduisit près de l'autel à travers une haie de religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le dais sur la tête de l'empereur jusqu'à son prie-dieu, qui étoit couvert d'un riche tapis, et à peu près semblable aux prie-Dieu des prélats d'Italie. L'empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion que le patriarche lui donna sous les deux espèces. Les cérémonies de la messe sont belles et majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La cérémonie étant finie, on tira deux coups de canon comme on avoit fait en entrant, et l'empereur sortit de la chapelle et retourna au palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le ministre qui portoit la couronne, la remit entre les mains du grand-trésorier, qui la porta au trésor accompagné d'une compagnie de fusiliers. L'empereur étant entré dans la grande salle du palais, s'assit sur un trône fort élevé, ayant les deux princes ses enfans à ses côtés, et après eux les ministres. Pour moi, je fus placé vis-à-vis de l'empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'empereur eut pris de l'hydromel et quelques écorces d'oranges qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrèrent, et s'avancèrent jusqu'au pied du trône, où un des ministres prenoit leurs placets, et les lisoit à haute voix. L'empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même, et y répondoit sur-le-champ.

Ce prince mangea ce jour-là en public et en cérémonie. Il étoit assis sur une espèce de lit, et avoit devant lui une grande table. Il y en avoit plusieurs autres plus basses pour les seigneurs de la cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts; mais on y mêle tant de poivre et tant d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européen n'en peut goûter. On sert en vaisselle de porcelaine et plat à plat. Je ne vis point de gibier, et on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Éthiopie. Je fus surpris de voir servir le bœuf cru sur la table de l'empereur : on l'assaisonne d'une manière particulière. Après qu'on a coupé par morceaux une pièce de bœuf, on l'arrose du fiel de cet animal, qui est un excellent dissolvant, et on la saupoudre de poivre et d'épiceries. Ce ragoût, qui est à leur sens le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroissoit fort dégoûtant. L'empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays-là une autre manière d'assaisonner les viandes crues. On prend dans la panse des bœufs les herbes qui ne sont pas encore digérées, on les mêle avec la viande, et l'on en fait, avec de la moutarde, un ragoût appelé *menta*, qui est encore plus dégoûtant que celui dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé étoit proche de celle de l'empereur, ce prince m'adressoit souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la personne du roi et sur les merveilles de son règne. Il me dit qu'il avoit été charmé du portrait qu'un de ses ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes, et qu'il regardoit ce grand prince comme le héros de l'Europe. On fait l'essai des viandes comme en France; l'officier goûte à tous les mets qu'on sert devant le prince. L'empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie qu'on lui servit dans un vase de cristal, et de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excès, on l'avertit, et dans ce moment il se lève de table.

On sera peut-être surpris qu'en un pays où il y a d'excellens raisins, on ne se serve que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur; et comme il se gâte aisément, l'empereur ne l'aime pas non plus que le peuple; au lieu que tout le monde aime l'hydromel, qui se fait de cette manière. On fait germer de l'orge, on la rôtit ensuite à peu près comme nous faisons le café, et on la pulvérise. On fait la même chose d'une racine qui croît dans le pays, et qu'on nomme *taddo*. On prend un vase vernissé, et sur quatre parties d'eau, on en met une de miel qu'on mêle ensemble; et sur la

pesanteur de dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge et deux onces de taddo; on mêle le tout ensemble, on le laisse fermenter trois heures dans un lieu chaud, on le remue de temps en temps, et après trois jours on a d'excellent hydromel, qui est pur et clarifié, et qui prend la couleur de vin blanc d'Espagne, Cette liqueur est très-bonne, mais elle demande un meilleur estomac que le mien. Elle est forte, et on en tire une eau-de-vie qui est aussi bonne que la nôtre.

L'impératrice vint rendre visite à l'empereur après le repas; elle étoit toute couverte de pierreries et magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc et le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la cour se retira par respect; l'empereur m'arrêta avec le religieux qui me servoit d'interprète. La princesse me consulta sur quelques incommodités dont elle se plaignoit, et me demanda ensuite si les dames de France étoient bien faites, de quelle manière elles s'habilloient, et quelles étoient leurs occupations les plus ordinaires.

Le palais est grand et spacieux, et la situation en est charmante. Il est au milieu de la ville, sur une colline qui domine toute la campagne; il a environ une lieue de circuit; les murailles sont de pierres de taille flanquées de tours, sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierre. Il y a quatre chapelles impériales dans l'enceinte du palais; on les appelle *Beit Christian*, comme les autres églises de l'empire, c'est-à-dire maisons des chrétiens. Elles sont desservies par cent religieux, qui ont aussi soin d'un collége, où l'on enseigne à lire l'Écriture sainte aux officiers du palais.

La princesse Helcia, sœur de l'empereur, a un magnifique palais dans la ville de Gondar. Comme il n'est pas permis en Éthiopie aux princesses d'épouser des étrangers, elle est mariée à un des plus grands seigneurs de l'empire. Elle va trois fois la semaine au palais rendre visite à l'empereur son frère, qui a pour elle beaucoup d'estime et d'amitié. Quand cette princesse paroît en public, elle est montée sur une mule richement enharnachée, ayant à ses côtés deux de ses femmes qui portent sur elle un dais. Quatre à cinq cents femmes l'environnent, chantant des vers à sa louange, et jouant du tambour de basque d'une manière vive et dégagée. Il y a quelques maisons à Gondar, bâties à la manière d'Europe; mais la plupart des autres ressemblent à un entonnoir renversé.

Quoique l'étendue de la ville de Gondar soit de trois à quatre lieues, elle n'a point l'agrément de nos villes; elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage, et qu'il n'y a point de boutiques : cela n'empêche pas qu'il s'y fasse un grand commerce. Tous les marchands s'assemblent dans une grande et vaste place pour y traiter de leurs affaires, ils y exposent en vente leurs marchandises : le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or et le sel sont la monnoie dont on se sert en ce pays-là. L'or n'est point marqué au coin du prince comme en Europe; il est en lingots, qu'on coupe selon qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à un demi-drachme qui vaut trente sols de notre monnoie; et afin que l'on ne l'altère pas, il y a partout des orfèvres qui en jugent à l'épreuve. On se sert de sel de roche pour la petite monnoie. Il est blanc comme la neige et dur comme la pierre; on le tire de la montagne Lafta, et on le porte dans les magasins de l'empereur, où on le forme en tablettes, qu'on appelle *amouly*, ou en demi-tablettes qu'on nomme *courman*. Chaque tablette est longue d'un pied, large et épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt selon le paiement que l'on à faire, et on se sert de ce sel également pour la monnoie et pour l'usage domestique.

Il y a environ cent églises dans la ville de Gondar. Le patriarche, qui est le chef de la religion, et qui demeure dans un beau palais près l'église patriarcale, dépend du patriarche d'Alexandrie, qui le consacre. Il nomme tous les supérieurs des monastères, et a un pouvoir absolu sur tous les moines qui sont en grand nombre; car il n'y a point d'autres prêtres en Éthiopie, comme il n'y a point d'autres évêques que le patriarche. L'empereur a de grands égards pour ce chef de la religion. Il m'ordonna de l'aller voir, et me fit donner quelques curiosités pour lui présenter. Ce prélat, qui s'appelle *Abona Marcos*, me reçut avec civilité; il me mit d'abord une étole au col; et tenant en main une croix émaillée, il récita sur ma tête quelques prières, comme pour me marquer qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ses ouailles et de ses enfans. Les prêtres ont un grand pouvoir sur les peuples, mais ils en abu-

sent quelquefois. L'empereur Ati Basili, aïeul du prince qui règne aujourd'hui si glorieusement, en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de Balbau pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'empire, par ce que me dit un jour le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, que, dans une seule ordination, il avoit fait dix mille prêtres et six mille diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste en ce que le patriarche assis récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres, et leur donne sa bénédiction avec une croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la main. Pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'évangile.

Le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui qui avoit été gouverneur de l'empereur, mourut lorsque j'étois à Gondar. Quoiqu'il eût été déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le prince, plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particulière. Il tomba malade à Tenket, maison de campagne qui lui appartenoit. L'empereur m'ordonna de l'aller voir, et me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie ; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir : ce qui m'empêcha de lui donner aucun remède, pour ne me pas décrier auprès d'une nation ignorante, qui m'auroit peut-être attribué sa mort, laquelle arriva deux jours après.

J'eus à mon retour une aventure des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à Gondar sur une mule, qui est la voiture ordinaire du pays, accompagné de mes domestiques, lorsque cet animal prit l'effroi, et comme un furieux, m'emporta sans que je pusse la retenir. Je traversai avec une rapidité effroyable trois précipices très-profonds sans me faire aucun mal. Il me sembloit que, par une protection particulière de Dieu, j'étois comme cloué sur cette mule, qui voloit plutôt qu'elle ne couroit. Mourat, que l'empereur a envoyé ambassadeur en France, et qui est présentement au Caire, où il attend ses ordres, et tous mes domestiques, furent témoins de ce fait merveilleux que le père de Brevedent m'avoit prédit avant sa mort.

L'empereur parut inconsolable de la mort de l'ancien patriarche : il en prit le deuil qu'il porta pendant six semaines, et le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est, comme en France, l'habit de deuil des empereurs d'Éthiopie.

L'horreur que les Éthiopiens ont pour les mahométans et pour les Européens est presque égale. En voici l'occasion. Les mahométans s'étant rendus puissans en Éthiopie au commencement du XVIe siècle, s'emparèrent du gouvernement. Les Abyssins ne pouvant souffrir un joug aussi dur et aussi odieux que celui des mahométans, appelèrent à leurs secours les Portugais, qui étoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérans furent bien aises de trouver une entrée libre en Éthiopie. Ils marchèrent contre les mahométans, les combattirent, les défirent entièrement, et rétablirent la famille impériale sur le trône. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour d'Éthiopie. Plusieurs d'entre eux s'y établirent, et y possédèrent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, et ils gardèrent si peu de mesure, qu'ils donnèrent de la jalousie aux Éthiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur état, et le soumettre à la couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais ; on courut aux armes de toutes parts, et on en fit un terrible carnage dans le temps même qu'ils se croyoient le mieux affermis dans cet empire. Ceux qui échappèrent à ce premier mouvement eurent permission de se retirer. Il sortit d'Éthiopie sept mille familles portugaises, qui se répandirent dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le pays, et c'est de ces familles que sont venus les Abyssins blancs qu'on y voit encore, et dont on prétend que descend l'impératrice qui règne aujourd'hui, et dont je vous ai parlé.

On souffre les mahométans à Gondar, mais dans le bas de la ville et dans un quartier séparé. On les appelle *gebertis*, c'est-à-dire esclaves. Les Éthiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux, ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée pas un mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un religieux ne l'eût bénie en faisant le signe de la croix, en récitant des prières, et en soufflant trois fois sur cette tasse comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Éthiopien rencontre un mahométan dans les

rues, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'empire d'Éthiopie[1] comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs royaumes. Celui de Tigré, dont le vice-roi s'appelle Gaurecos, a vingt-quatre principautés dans sa dépendance. Ce sont autant de petits gouvernemens. Le royaume d'Agau est une des nouvelles conquêtes de l'empereur. C'étoit auparavant une république, qui avoit ses lois et son gouvernement particulier. L'empereur d'Éthiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les frontières du royaume de Nérea, et l'autre sur celles du royaume de Goyame, où sont les plus riches mines d'or. On porte à Gondar tout ce qu'on tire de ces mines; on le purifie, et on le met en lingots qu'on porte dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paie-

[1] L'Abyssinie est moins grande que la Nubie, et n'a pas de limites plus certaines. Elle s'accroît ou se resserre selon le résultat heureux ou funeste des guerres dans lesquelles elle est constamment engagée. Son étendue est de 250 lieues environ du nord au sud : même étendue de l'est à l'ouest.

La mer Rouge est à l'orient, le royaume d'Adel est au sud-est, la Nubie au nord, le Schillouek à l'ouest, les Gingers et autres peuples nomades au sud.

Les habitans de cette contrée étoient confondus avec les Éthiopiens *noirs*, et ce n'est qu'à partir de la conquête du pays par Habesch, et de leur union avec les Arabes, qu'ils ont reçu le nom d'Habeschyns, Abyssins, *mélangés*, auquel ils préfèrent le nom d'Agasiens (Agasi), qui est le nom qu'ils donnent à leur pays. La population totale est aujourd'hui de trois à quatre millions d'âmes.

Habesch, fils de Kousch, commença son règne en Arabie et le finit en Abyssinie; ainsi de la côte orientale de la mer Rouge, il passa avec sa tribu sur la côte occidentale.

Kousch étoit fils de Cham et petit-fils de Noé.

L'Abyssinie se divise en un grand nombre de principautés, dont les principales sont le Tigre, l'Ouadjerat, le Siré, le Samen, Lasta, Ambara, Ankober et Gallas.

Le Tigre formoit un royaume. Il comprend à lui seul le tiers de l'Abyssinie. On le divise en arrondissemens, qui sont au nombre de dix ou onze. Ses principales villes sont Acksoum, Adova et Antalo, qui se disputent le rang de capitale. La fondation d'Acksoum remonte à 2,000 ans. On y trouve de belles ruines; elle fut long-temps la résidence des empereurs. Adova a 7 ou 8 mille âmes; elle est l'entrepôt du commerce de l'intérieur avec la côte. Antalo a 5 ou 6 mille habitans.

La province d'Ouadjerat est le grenier de l'Abyssinie.

La province de Siré se forme de plaines basses et humides, qui sont des vergers véritables et qui produisent des fruits en abondance.

La province de Samen est couverte de montagnes, dont les plus hautes sont le Samalmon et l'Amba-Gedeon. Sur cette dernière est la forteresse des Falasjans, colonie juive qui a conservé sa langue, ses mœurs, sa religion et son indépendance.

La province de Lasta renferme des mines de fer. Le Tacazzé y prend sa source. Sokota en est le chef-lieu.

La province ou plutôt le royaume d'Ambara se divise en douze arrondissemens. Les plus marquans sont ceux de Gondar, de Bogemder, de Godjam, de Maitcha, de Damot. Gondar est la capitale de la province et de tout l'empire abyssin. On la croyoit grande comme le Caire; mais au rapport des derniers voyageurs elle ne compte pas plus de 25 à 30 mille âmes. Les maisons, bâties en briques ou en torchis, sont couvertes en paille. Les églises de Gondar sont au nombre, les uns disent de 40, les autres de 50. Quelques-unes ont un *trésor* et des ornemens magnifiques. Le palais du gouvernement est fortifié: il fut bâti par les missionnaires.

La province de Damot a la ville de *Bureh* pour chef-lieu. On trouve des mines d'or en ce pays, et l'on y cultive le coton. On donne le nom de Gafates aux habitans qui ont, comme les autres principautés, un idiome tout-à-fait distinct.

La province d'Ankober a pour capitale la ville de ce nom. Cet état se divise en deux sections : le Schod et l'Ifat. La capitale est dans cette dernière partie. Une autre ville nommée Tagoulet fut la métropole de toute l'Abyssinie. C'est dans cette province que s'est le mieux conservée l'ancienne civilisation éthiopienne.

La province de Gallas occupe le sud de l'Abyssinie. Elle se divise en plusieurs arrondissemens, tels que le Naréa, l'Ango, le Cambat, etc. On y trouve autant de mahométans que de chrétiens; mais chrétiens et mahométans ont la même férocité et sont enclins aux mêmes vices.

Les villes principales de l'Ango, sont Agof, Kobenou, Kombotche. Le Cambat est fertile et n'a que des villages. Le Naréa est un des plateaux les plus élevés de l'Afrique. Il abonde en grains et en bestiaux. Il a des mines d'or, et son commerce prend chaque année de plus grands développemens.

Le lion, la panthère, et tout le genre félis est ici dans sa patrie. On y rencontre la girafe. Le bœuf et le mouton y sont petits, mais en bonne qualité. Le buffle sauvage est dangereux pour le voyageur. Ses cornes n'ont pas moins de quatre pieds. Le chameau n'est pas commun, mais on le remplace par le mulet et l'âne. Les deux rhinocéros à une et à deux cornes ont été vus en Abyssinie ainsi que le zèbre. Les pâturages y sont magnifiques, et le bétail qu'on y élève ressemble à celui de la Normandie et du Poitou.

Il y a une espèce de taon dont le lion même redoute l'aiguillon. Les sauterelles y sont encore plus funestes que dans la Turquie.

Le froment est cultivé en Abyssinie; mais le peuple se nourrit d'orge, de millet, de maïs et de teff dont la graine est petite et ne craint point le ver.

On fait deux ou trois récoltes de céréales. Les fruits et les légumes croissent en abondance, et sont d'excellente qualité. Enfin dans ces contrées, ce n'est pas la terre qui se refuse aux besoins de l'homme, c'est l'homme qui méconnoît la voix du créateur et qui manque à sa noble destinée.

ment des troupes, et pour les dépenses de la cour.

La grande puissance de l'empereur vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets. Il les ôte et les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par là son feudataire, et qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, et de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne, ce qui fait que ce prince, qui a un nombre infini de feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de temps et à peu de frais.

Dans toutes provinces il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au domaine impérial par la mort du possesseur, et qui sont donnés ensuite à des feudataires. Voici la manière dont l'empereur les met en possession de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or : *Jésus, empereur d'Éthiopie de la tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis*. L'officier qui porte cet ordre de l'empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, et va ensuite, accompagné de trompettes, de tymbales, et d'autres instrumens, et de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le prince vient de le gratifier.

Les ancêtres de l'empereur avoient des jours réglés pour paroître en public. Ce prince s'est délivré de cette servitude. Il sort quand il le juge à propos, tantôt en cérémonie et tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en cérémonie, il est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement enharnaché ; il est précédé et suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le soleil est si brûlant en Éthiopie qu'il enlève la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelque précaution pour s'en garantir, l'empereur met sur sa tête un carton plié en voûte, ou demi-cercle, couvert d'une riche étoffe d'or, lequel s'attache sous le menton. C'est pour éviter l'embarras d'un parasol, et pour recevoir l'air par devant et par derrière qu'il en use ainsi. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de faire faire l'exercice à ses troupes et de s'exercer à tirer ; ce qu'il fait avec tant d'adresse qu'il passe pour le plus habile tireur de ses états.

Les pluies durent six mois en Éthiopie ; elles commencent au mois d'avril, et ne cessent qu'à la fin de septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins et beaux ; mais dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève ; ce qui est accompagné ordinairement de tonnerre et d'éclairs. On a cherché longtemps la cause du débordement du Nil, qui se fait tous les ans si régulièrement en Égypte. On l'a attribué mal à propos à la fonte des neiges ; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vu en Éthiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluies qui sont si abondantes, qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, et entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a guère de pays plus peuplé ni plus fertile que l'Éthiopie. Toutes les campagnes et les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entières couvertes de cardamomum, et de gingembre qui a une odeur très-agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivières qui arrosent l'Éthiopie et qui sont toujours bordées de lis, de jonquilles, de tulipes, et d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux ; les forêts sont remplies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers et de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent un odeur merveilleuse. On y trouve un arbre qui porte une espèce de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres.

J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire ; il n'est guère plus gros qu'un de nos chats : il a le visage d'un homme et une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, et on m'a assuré qu'il y naît et qu'il y meurt. Il est si sauvage qu'on ne peut l'apprivoiser. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit et meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre, et qui mourut quelques jours après.

Aussitôt que les pluies ont cessé, l'empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux rois de Galla et de Changalla, qui sont ses plus puissans ennemis. Ces princes, qui étoient autrefois tributaires de l'empire d'Éthiopie, se servirent de la foiblesse des règnes précédens pour secouer le joug et pour vivre dans l'indépendance. L'empereur qui règne aujourd'hui les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagemens; et, sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces peuples que, dès que l'armée éthiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie quand on va les y attaquer. Cette guerre étoit au commencement très-meurtrière, et un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit qui est à peu près semblable à nos groseilles rouges : ainsi, dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Éthiopiens, désolés des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé, dans ces derniers temps, un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délaient dans le sable. Ce cataplasme appliqué sur la plaie en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de temps.

L'empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, et dresser ses tentes dans une grande plaine, à la vue de la ville de Gondar. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'empereur est de velours rouge, brodée d'or. Trois jours après, ce prince fait porter par toute la ville ses deux grandes tymbales d'argent, monte à cheval, et se rend à Arringon, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'empereur emploie trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en action, ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses qu'on m'a assuré que celles que l'empereur commandoit en 1699 étoient de quatre à cinq cent mille hommes.

Le palais d'Arringon n'est pas moins magnifique que celui de Gondar, qui demeure presque désert en l'absence du prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour y garder la couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux ministres qui ne doit jamais sortir du palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël qu'il célébra dans sa capitale dix jours plus tard que nous, parce que les Éthiopiens, aussi bien que les chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur calendrier. L'Épiphanie est en Éthiopie une des fêtes les plus solennelles; on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire le jour qu'on se lave, parce qu'on se baigne ce jour-là en mémoire du baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ. L'empereur va avec toute la cour à Kaa, qui est un palais près de Gondar, où il y a un magnifique bassin d'eau qui sert à cette pieuse cérémonie. Aux fêtes solennelles, qui sont en assez grand nombre en Éthiopie, l'empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses officiers, ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a été long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur et le visage des Éthiopiens; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les noirs de la Nubie, leurs voisins. La couleur naturelle des Éthiopiens est brune et olivâtre. Ils ont la taille haute et majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien pris, les lèvres petites, et les dents blanches; au lieu que les habitans du royaume de Sennaar ou de la Nubie ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton avec une espèce d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même manière, avec cette différence qu'ils ne portent point de soie, et que la toile de coton dont ils se servent est plus grossière. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton et une écharpe, qui lui couvre la moitié du corps. La manière de se saluer en Éthiopie est fort particulière : on se prend la main droite les uns aux autres, et on se la porte mutuellement à la bouche; on prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue, et on se l'attache autour du corps, ce qui fait que ceux qui ne portent point de vestes sont demi-nus quand on les salue.

L'empereur se nomme Jésus. Quoiqu'il ne soit âgé que de quarante-un ans, sa famille est déjà très-nombreuse : il a huit princes et trois princesses. L'empereur a de grandes qualités, un esprit vif et pénétrant, une humeur douce

et affable, et la taille d'un héros. C'est l'homme le mieux fait que j'aie vu en Éthiopie. Il aime les sciences et les beaux-arts ; mais sa passion est pour la guerre. Il est brave et intrépide dans les combats, et toujours à la tête de ses troupes. Son amour pour la justice est extraordinaire; il la fait rendre à ses sujets avec une grande exactitude ; mais comme il n'aime pas le sang, ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De si grandes qualités le font également craindre et aimer de ses sujets, qui le respectent jusqu'à l'adoration. Je lui ai ouï dire qu'il n'est pas permis à un chrétien de répandre le sang d'un autre chrétien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes et amples informations avant que de condamner un criminel à la mort. Le supplice des condamnés est de pendre ou de couper la tête. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défenses à qui que ce soit, sous des peines très-rigoureuses, de les assister, et même de leur donner à boire ou à manger, ce qui fait errer ces misérables comme des bêtes féroces. Comme l'empereur est humain, il ne se rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il est surprenant que les Éthiopiens étant naturellement aussi vifs et aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet empire, et la grande police qu'on y garde, contribuent beaucoup à l'innocence et à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Éthiopie une caisse de remèdes chimiques : c'étoit un travail de six à sept ans. L'empereur s'informa exactement de quelle manière on préparoit ces remèdes, et comment on s'en servoit; quels en étoient les effets; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le savoir, il le fit mettre par écrit; mais ce que j'admirai davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espèce de bezoar, dont je me suis toujours servi avec un succès extraordinaire pour guérir toutes les fièvres intermittentes, comme l'empereur et deux des princes ses enfans l'éprouvèrent. Il voulut voir aussi de quelle manière on tiroit les essences.

Dans cette vue, il m'envoya à Tzemba, monastère situé sur la rivière de Reb, à demi-lieue de Gondar. L'abbé, que l'empereur honore pour sa vertu et pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté. C'est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, et un des plus savans de l'empire. J'y dressai mes fourneaux, et je préparai tout ce qui étoit nécessaire. L'empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence, et lui communiquai plusieurs secrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudront porter des remèdes en Éthiopie, de ne prendre que des remèdes chimiques, parce que les électuaires et les sirops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences et les esprits se transportent aisément sans se gâter, et se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois semaines avec l'empereur à Tzemba, ce prince curieux me parla souvent de religion, et me marqua avoir un grand désir de s'instruire de notre croyance et de savoir en quoi nous différions de la religion des Cophtes, qui est celle qu'on suit en Éthiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible; mais je lui avouai que n'ayant pas étudié les matières les plus subtiles de la théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les mathématiques, soit dans la théologie. L'empereur jeta alors un profond soupir et me dit d'un air touchant : *J'ai donc beaucoup perdu !* Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur pénétré d'une douleur très-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le père de Brevedent, mon cher compagnon : car ce père, qui étoit insinuant et habile, se seroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand prince et pour l'instruire à fond de la croyance de l'église catholique.

Un jour que nous étions seuls, l'abbé du monastère, mon interprète et moi, l'empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de Jésus-Christ. Je lui répondis que nous ne croyons pas que la nature humaine fût perdue et absorbée en Jésus-Christ dans la nature divine, comme une goutte de vin est perdue et absorbée dans la mer, ainsi que l'enseignent les Cophtes et les Éthiopiens, comme l'empereur me l'avoua; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité, s'étoit fait vé-

ritablement homme; en sorte que cet Homme-Dieu, que nous appelons Jésus-Christ, avoit deux natures, la nature divine en qualité de Verbe et de seconde personne de la très-sainte Trinité, et de la nature humaine, dans laquelle il a paru vrai homme, a véritablement souffert en son corps, et a enduré librement et volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé, l'empereur se tourna vers l'abbé, et, autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, et je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés des sentimens de l'église catholique sur ce point. Depuis cette conférence, l'abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que l'empereur fit à Tzemba, un de ses divertissemens les plus ordinaires étoit de voir ses pages monter à cheval et faire le manége, à quoi cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a de Tzemba aux sources du Nil qu'environ soixante lieues de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, et l'empereur avoit eu la bonté de me donner une compagnie de cavalerie pour m'y accompagner et pour m'y servir d'escorte; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai Mourat, un des premiers ministres de l'empereur et oncle de l'ambassadeur dont j'ai déjà parlé, de m'en instruire. Mourat est un vénérable vieillard, âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très-importantes auprès du Mogol et dans toutes les cours des Indes. L'empereur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle ordinairement *baba Mourat*, c'est-à-dire père Mourat. Voici ce que ce ministre, qui a été souvent aux sources du Nil, et qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le royaume de Goyame une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'orient et l'autre à l'occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse et tremblante, qui est couverte de cannes et de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où se réunissant elles forment la rivière du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire la mer de Dembea. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses bourgades, et de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, et sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce et agréable, et beaucoup plus légère que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une île où l'empereur a un palais qui ne cède en rien à celui de Gondar pour la beauté et la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand.

L'empereur y fit un voyage, et j'eus l'honneur de l'y accompagner : il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs; nous le suivîmes, le neveu du ministre, Mourat et moi, dans un autre. Ces bateaux, où il ne peut au plus tenir que six personnes, sont composés de nattes de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans être goudronnées. Quoique les joncs de ces nattes soient fort serrés les uns contre les autres, je ne comprends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce palais enchanté, où je fis quelques expériences de chimie, qui plurent fort à l'empereur. Ce palais a une double enceinte de murailles, et deux églises desservies par des religieux, qui vivent en communauté. L'une des deux églises est dédiée à saint Claude, et donne le nom à cette île, qui s'appelle l'île de Saint-Claude, et qui a environ une lieue de circuit.

Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'empereur qu'il paroissoit sur le lac quatre hippopotames ou chevaux de rivière. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant demi-heure. Ils poussoient l'eau devant eux et s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, et celle des deux autres rouge. Leur tête ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles étoient plus courtes. Je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces hippopotames sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chèvres et les moutons dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée : on en fait des boucliers, qui sont à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Éthiopiens

mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

Voici la manière dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, et on lui coupe les jambes. Ne pouvant plus nager, ils viennent au bord du rivage où ils achèvent de perdre leur sang. L'empereur commanda de tirer le canon sur ces hippopotames; mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongèrent en l'eau et disparurent.

De l'île de Saint-Claude l'empereur alla à Arringon, place de guerre dont j'ai parlé, et moi je pris la route d'Emfras, qui est à une journée de Gondar. La ville d'Emfras n'est pas si grande que Gondar, mais elle est plus agréable et dans une plus belle situation; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes et couvertes de fleurs et de fruits, et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on se doit former de la plupart des villes d'Éthiopie. Le palais de l'empereur est situé sur une éminence, qui commande toute la ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves et de la civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cents. La civette est une espèce de chat: on a peine à la nourrir; on lui donne trois fois la semaine du bœuf cru, et les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, et une fois la semaine on râcle proprement une matière onctueuse, qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on nomme la civette, du nom de l'animal même. On renferme cette matière avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à Emfras dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en automne comme en Europe, mais au mois de février. J'y vis des grappes de raisin qui pesoient plus de huit livres, et dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés; j'en demandai la raison, et je conjecturai, par la manière dont on me répondit, que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les religieux d'Éthiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser, et même haïr, tout ce qui est blanc.

Emfras est la seule ville d'Éthiopie où les mahométans fassent un exercice public de leur religion, et où leurs maisons soient mêlées avec celle des chrétiens.

Les Éthiopiens n'ont qu'une femme, mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs, et de trouver dans l'Évangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'étois à Tzemba avec l'empereur, il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme ni agréable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, et que c'étoit ce que Notre Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur; mais que cela n'avoit pas été ainsi dès le commencement. Les religieux d'Éthiopie sont fort sévères à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes; mais les juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Éthiopiens font profession du christianisme; ils reçoivent l'Écriture et les sacremens; ils croient la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ; ils invoquent les saints comme nous; ils communient sous les deux espèces, et consacrent avec le pain levé comme les Grecs. Ils observent quatre carêmes comme les Orientaux: le grand carême, qui dure cinquante jours; celui de saint Pierre et de saint Paul, qui dure quelquefois quarante jours, et quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée; celui de l'Assomption de Notre-Dame, qui est de quinze jours; et celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes, on ne se sert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, et on ne mange qu'après le soleil couché, mais on peut boire et manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'oliviers en Éthiopie, ils sont obligés de se servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du pays, et qui est assez agréable au goût. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les mercredis et vendredis de l'année. La prière précède toujours le repas. Une heure avant le coucher du soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la prière, ne voulant pas man-

ger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne. Les vieillards et les jeunes gens, même les malades, y sont également obligés. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, et dès qu'ils ont communié, on les oblige de jeûner.

La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite: voici la manière dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, et là ils s'accusent en général d'être de grands pécheurs et d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre, tenant de la main gauche le livre des Évangiles, et une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les mains du pénitent en récitant quelques prières; il lit ensuite l'évangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui impose une pénitence, et le renvoie.

Les Éthiopiens ont beaucoup plus de modestie et de respect dans les églises, qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nus; c'est pour cela que le pavé de leurs églises est couvert de tapis : on n'y entend ni parler, ni moucher, et on n'y tourne jamais la tête. Quand on va à l'église, il faut toujours avoir du linge blanc, autrement on en refuseroit l'entrée à ceux qui se présenteroient. Quand on donne la communion, tout le monde se retire, et il ne reste dans l'église que le prêtre et les communians. Je ne sais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mystères.

Leurs églises sont très-propres; on y voit des tableaux et des peintures, mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques miniatures. Il les baisa avec respect, et les fit mettre dans son cabinet. Les miniatures étoient des images de saints, dont il fit écrire le nom au bas en éthiopien. C'est dans cette occasion que ce prince me dit que nous étions tous de la même religion, et que nous ne différions que par le rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs messes et pendant l'office. Quoiqu'ils n'aient pas de livres notés, leur chant est juste et agréable; ils y mêlent le son des instrumens. Les religieux se lèvent deux fois la nuit pour chanter des psaumes. Hors de l'église, leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers; ils n'en sont distingués que par une calotte jaune ou violette qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres : on les respecte beaucoup en Éthiopie.

Les Éthiopiens ont retenu des Juifs la circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance, et on le baptise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort, car alors on ne différeroit pas le baptême. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les papes avoient toléré cet usage de la circoncision en Éthiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la circoncision fût nécessaire au salut [1].

[1] Le christianisme fut apporté en ce pays dans le quatrième siècle. Il s'y est toujours maintenu, mais en se mêlant à une infinité de superstitions étrangères, le *catholicisme* pénétra en ce pays avec les missionnaires portugais au seixième et dix-septième siècle; mais il ne s'y est maintenu que dans un bien petit nombre de lieux.

Parmi les sectes qui se partagent l'Abyssinie, il y en a qui admettent la circoncision et l'excision, d'autres qui font le sabbat et qui fêtent le dimanche. Ils ont l'eau bénite et l'encens. Leurs sacremens sont le baptême, la confession et la cène. Ils communient sous les deux espèces, et admettent la transsubstantiation. Leur Bible a de plus que celle des catholiques le livre d'Énoch. Ils gardent précieusement dans l'église principale de l'ancienne métropole une *arche*, qui est leur palladium et que la tradition fait venir de Judée.

Le peuple a ses fétiches. Le serpent est sacré. Qui le tue est mis à mort.

Quand l'aîné d'une famille meurt, on coupe le bout de l'oreille aux cadets, afin de les préserver du même sort.

Les prêtres ne marchent jamais sans un crucifix à la main ; mais il n'y a dans les églises ni Christ, ni bas-reliefs, ni statues.

Les lieux saints servent d'*azile*, comme en Europe au moyen-âge. Mais les prêtres seuls entrent dans le sanctuaire.

Le clergé se divise en séculier et régulier, libre ou engagé dans des ordres. Le chef suprême a le titre de *père* (abouna), et il reçoit ses pouvoirs du patriarche d'Alexandrie; il faut que ce soit un étranger. Du reste, tous les degrés de la hiérarchie s'observent; et il y a des archiprêtres, des chanoines, des curés, des vicaires, des diacres et sous-diacres, comme en Europe.

Les moines cultivent la terre, et ne sont point autorisés à mendier.

Cette singulière religion n'est pas parvenue encore à adoucir les mœurs. La population chrétienne est encore barbare en Abyssinie; à plus forte raison la po-

Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très-curieuses qui regardent l'Éthiopie; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, et que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou ce que j'ai appris de témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours par de continuelles rechutes, je pris la résolution de revenir en France, et de demander mon congé à l'empereur. Ce prince témoigna un véritable chagrin de mon dessein; il renouvela ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content: il m'offrit des maisons, des terres, et même un établissement très-considérable; mais quelque envie que j'eusse de rendre service à un prince si aimable, et qui a de si grandes qualités, je lui représentai que depuis la grande maladie dont j'avois pensé mourir à Barko, je n'avois pu me rétablir, quelques remèdes que j'eusse faits, et quelques précautions que j'eusse prises; que je ne pouvois recouvrer ma santé que je ne changeasse de climat, et que je reprisse mon air natal; que j'étois au désespoir d'être obligé de m'éloigner d'un si grand prince, mais que je mourrois infailliblement si je m'opiniâtrois à demeurer plus long-temps dans ses états. L'empereur, plein de bonté, m'accorda, quoique avec peine, la grâce que je lui demandai avec tant d'instance; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois bien rétabli, je retournerois en Éthiopie, et afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints Évangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, et que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçue pour le roi, sur ce que je lui avois dit, et sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un prince dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, et à lui envoyer un ambassadeur avec des lettres et des présens. Il jeta d'abord les yeux sur un abbé appelé *Abona Gregorios*, et dans cette vue, il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce religieux avoit beaucoup d'esprit, et qu'il parloit et écrivoit parfaitement en arabe, il fit en peu de temps un progrès très-considérable dans cette langue; mais parce qu'en Éthiopie on se sert plus volontiers pour les ambassades des étrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au ministre Mourat de faire nommer son neveu pour l'ambassadeur de France. L'empereur le déclara publiquement, et lui fit préparer ses présens, qui consistoient en éléphans, en chevaux, en jeunes enfans éthiopiens et autres présens.

Étant à l'audience de l'empereur, avant qu'il ne fût déterminé sur le choix d'un ambassadeur, il fit venir les princes ses enfans, et s'adressant à l'un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune prince lui répondit avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui; mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joie. L'empereur m'adressant ensuite la parole, me demanda de quelle manière on traiteroit son fils à la cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand et le plus puissant prince d'Afrique. « Il est encore trop jeune, repartit l'empereur, et le voyage est trop long et trop difficile; mais quand il sera plus fort et plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre. »

Mon départ étant arrêté, l'empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus en sa présence, le grand trésorier apporta un bracelet d'or, que l'empereur eut la bonté de me mettre au bras au son des tymbales et des trompettes. Cet honneur répond en Éthiopie à celui que font les princes d'Europe quand ils donnent leurs ordres. Ensuite il me donna le manteau de cérémonie, et comme c'étoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir et de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'étoit pas si haute. Après dîner, je pris congé de l'empereur, qui ordonna au grand trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

pulation nomade, mahométane ou idolâtre, car il y en a de toutes les espèces.

Quant le catholicisme tendoit à prendre racine et à s'étendre en Abyssinie, ses relations avec l'Europe s'établissoient aussi et tendoient chaque jour à s'accroître. Mais depuis que les missionnaires ont cessé de fréquenter ces provinces, notre commerce s'est réduit presqu'à rien, et la barbarie s'est perpétuée dans le pays.

Mon départ fut fixé au second jour de mai de l'année 1700. On me donna un officier avec une escorte de cent cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'empire, et un interprète qui savoit les langues des provinces par où nous devions passer ; car chaque province a sa langue particulière. Plusieurs marchands qui alloient à Messua se joignirent à moi, et furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'ambassadeur Mourat me pressât de partir de peur des pluies qui commençoient déjà à tomber toutes les nuits, il ne put se mettre sitôt en chemin, parce que l'empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à Duverna pour continuer ensemble notre route. Je ne pus sans être attendri quitter l'empereur, qui me marqua mille bontés, et me parut sensible à cette séparation. J'avoue que je ne pense jamais à ce grand prince qu'avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, et sans mes incommodités, je me serois attaché à sa personne, et j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux seigneurs de sa cour me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues, selon les ordres qu'il leur en avoit donnés.

Nous prîmes notre route par la ville d'Emfras, dont j'ai déjà parlé. L'officier qui nous conduisoit arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le gouverneur, ou chez le chef du village, et lui montroit les ordres de la cour qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son col avec des cordons de soie. Sitôt qu'il est arrivé, les principaux de la ville ou du lieu s'assemblent devant la porte du gouverneur, où en leur présence il détache sa courge, la rompt, et en tire le petit rouleau de parchemin qui s'appelle en langue du pays *ati Heses*, c'est-à-dire commandemens de l'empereur ; il le remet avec beaucoup de respect au gouverneur, en lui disant que, s'il ne l'exécute, il y va de sa tête. Lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur, pour marquer son respect et son obéissance, le prend et le met sur sa tête ; il donne ensuite ses ordres pour défrayer par tous les lieux de son gouvernement l'officier et toute sa compagnie.

Nous employâmes un jour pour aller de Gondar à Emfras, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette montagne un grand monastère avec une église dédiée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, et on y vient de fort loin en pèlerinage. On voit dans ce monastère une fontaine d'une eau très-claire et très-fraîche, les pèlerins en boivent par dévotion ; ils prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sainte Anne, à laquelle les Éthiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à Emfras le troisième jour de mai, et nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux Mourat. On m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe et d'une espèce de violon qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espèce de spectacle ; les acteurs chantent des vers à l'honneur de ceux qu'ils veulent divertir, et font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites tymbales, et comme ils sont lestes et légers, ils font en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nu dans une main et tenant un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant, et font des sauts si surprenans, qu'on ne le pourroit croire si on ne les avoit pas vus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague, et me dit de la cacher ou de la faire cacher par quelqu'un, et qu'il sauroit bientôt me dire où elle seroit. Je la pris, et je la cachai si bien, que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après je fus fort surpris que cet homme s'approcha de moi en dansant toujours en cadence, et me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, et que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main et un verre plein d'hydromel de l'autre, et sautent prodigieusement haut sans qu'ils en répandent une goutte.

On me pria de voir une personne de qualité qui étoit malade. Un des assistans me dit à l'oreille *mich*, c'est-à-dire, *l'esprit malin l'a frappé.* Lorsque j'étois à Gondar, on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribue au démon, et l'empereur même m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment ; je lui répondis que Dieu ne permettoit ces obsessions que pour nous punir de nos péchés, ou pour faire éclater sa puissance ; que nous avions un

remède infaillible dans le signe de la croix, et que le diable n'avoit aucun pouvoir sur les véritables chrétiens. C'est ici où les exorcismes de l'église catholique seroient fort nécessaires pour la guérison de ces maladies. On a vu souvent dans ces pays schismatiques des effets merveilleux des prières dont l'église se sert dans ces occasions.

D'Emfras nous allâmes coucher à Coga : c'étoit autrefois la demeure des empereurs d'Éthiopie. La ville est petite, mais la situation en est charmante, et les dehors en sont très-agréables. J'allai loger chez le gouverneur de la province, qui me fit beaucoup d'honneur aussi bien que tous les autres gouverneurs et chefs des villages chez qui je logeai dans toute la route. On commença à Coga à confier nos bagages aux seigneurs des villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontière de la manière dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux où nous avons passé; la grande foiblesse où j'étois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'avois souhaité.

Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'Ogara, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année, je n'oserais l'assurer. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc, et on me fit voir un endroit où des jeunes gens s'étant allés cacher pour faire la débauche, y furent tous pétrifiés. Ceux qui me racontèrent cette aventure, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchés dans la posture où ils se trouvèrent quand ils furent changés en pierre. Je crois que ces figures sont ces congélations dans lesquelles la nature se joue quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons, qu'il semble que ce soit une ville continuëlle. Elles sont bâties en rond; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé, est de jonc et appuyé sur des murailles qui s'élèvent à dix ou douze pieds de terre. L'intérieur des maisons est propre et orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous côtés ces marchés, où l'on vend toutes sortes de denrées et de bétail: l'on voit partout un monde infini.

De la province d'Ogara nous entrâmes dans celle de Siry, où l'on commence à parler la langue de Tigra. Avant que d'arriver à Siry, capitale de cette province, nous passâmes la rivière de Tekesel, c'est-à-dire l'épouvantable: c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine n'est à Paris; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau et le plus fertile pays que j'aie vu en Éthiopie. Il y a de très-belles plaines, arrosées de fontaines et remplies de forêts d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Éthiopie qu'ils y viennent sans aucun soin et sans culture; les prairies et les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lis, de rosiers chargés de roses blanches et rouges, et de mille autres sortes de fleurs que nous ne connoissons pas, et qui embaument l'air d'une manière plus forte et plus délicieuse que ces beaux endroits qu'on voit en Provence. L'officier qui nous conduisoit a dans cette province un fort beau château, où il me régala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomac diminuoit, et que l'exercice et l'air de la campagne me donnoient de l'appétit, et faisoient sur moi un bon effet. Je reçus dans ce château la visite, dont le gouverneur de la province m'honora par ordre de l'empereur. Il y fit amener un jeune éléphant que l'ambassadeur devoit conduire en France, et présenter au roi. C'étoit là l'effet des ordres renfermés dans les petites courges.

De la province de Siry, nous passâmes dans celle d'Adoua, dont la capitale porte le même nom. Le gouverneur de cette province est un des sept premiers ministres de l'empire. L'empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits gouvernemens ou principautés. Lorsque nous fûmes arrivés à sa ville capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son palais pour m'y recevoir; il me logea dans un très-bel appartement, et me régala pendant seize jours que je demeurai chez lui, avec une magnificence digne de sa qualité et de son rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir abondamment tout ce qui me seroit nécessaire pour mon embarquement sur la mer Rouge, et il le fit de la manière du monde la plus obligeante. Je mangeai par régal du bœuf sauvage que les Éthiopiens estiment fort; la chair en est très-bonne et très-délicate. Ces

bœufs n'ont point de cornes, et ne sont pas si gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de chevreuils dans cette province; mais je n'y vis ni biches, ni cerfs. Après avoir remercié ce seigneur qui nous combla d'honnêtetés, nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes une forêt pleine de singes de toutes les grandeurs, qui montoient sur les arbres avec une vitesse surprenante, et qui nous divertissoient par mille et mille sauts qu'ils faisoient. Nous entrâmes ensuite dans la province de Saravi, où j'eus le chagrin de voir mourir le petit éléphant dont je m'étois chargé.

C'est dans cette province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Éthiopie, et d'où on tire ceux des écuries de l'empereur; c'étoit aussi dans cette province où l'ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux, qui sont pleins de feu, et qui sont aussi gros que les chevaux arabes, ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sait en Éthiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux, ni les autres bêtes de charge.

De Saravi, nous arrivâmes enfin à Duvarna, capitale du royaume de Tigra. Il y a deux gouverneurs dans cette province; je n'en sais pas la raison, ni quels sont leurs départemens. On les appelle *Barnagas*, c'est-à-dire rois de la mer, apparemment parce qu'ils sont voisins de la mer Rouge.

Duvarna est divisé en deux villes, la haute et la basse; les mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer Rouge passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées; elles ont des terrasses au lieu de toits. La rivière de Moraba, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekesel; elle est peu large, mais fort rapide, et on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois et demi à nous rendre de Gondar en cette ville, où je devois attendre Mourat.

Peu de temps après mon arrivée, les deux gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du prince Basile, fils aîné et présomptif héritier de l'empire. Ce prince, qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture et un cœur généreux et libéral, ce qui le rendoit les délices de toute la cour. Une fièvre maligne l'emporta en huit jours au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'empereur son père, contre les Gallas, où il s'étoit signalé; car il avoit combattu et poursuivi si vivement les ennemis, qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit été le père s'il avoit vécu. Il le fit bien paroître la veille de sa mort; l'empereur l'étant allé voir, accompagné des plus grands seigneurs de la cour, le prince lui dit qu'il n'avoit qu'une grâce à lui demander : « C'est que vous vouliez bien, seigneur, soulager votre peuple qui est opprimé et accablé par l'avarice insatiable des ministres et des gouverneurs. » Ces paroles touchèrent si vivement l'empereur qu'il ne put retenir ses larmes, et qu'il lui promit d'y prendre garde et d'y mettre ordre. J'appris cette circonstance de celui qui apporta à Duvarna la nouvelle de cette mort, et l'ordre de faire des prières pour le prince défunt, et de le pleurer selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus est digne d'une éternelle mémoire. L'empereur son père étant un jour tombé dans une embuscade des ennemis, le jeune prince accourut à toute bride à son secours, se jeta au milieu de la mêlée, les chargea de tous côtés, et fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie à son père au péril de la sienne.

L'empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, et s'absente avec deux ou trois confidens, sans qu'on sache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroître, ce qui jeta le prince, son fils, dans de terribles inquiétudes et dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'empereur mort.

Quelques seigneurs des plus considérables de la cour, qui étoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune prince, lui proposèrent de prendre en main le gouvernement, et de se faire déclarer empereur, parce qu'il étoit à craindre que dans les conjonctures présentes, quelqu'un de ses frères ne le prévînt, et ne fît soulever quelques provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidélité, et qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service.

Le prince, qui avoit un amour tendre et un

attachement inviolable pour son père, rejeta avec indignation la proposition de ces courtisans intéressés, et leur déclara qu'il ne vouloit jamais monter sur le trône que quand il auroit vu le corps de son pére, et qu'il seroit certain de sa mort. L'empereur retourna quelques jours après, et sut, par quelque courtisan affidé, les pernicieux conseils que l'on avoit donnés à son fils. Comme il est extrêmement sage et réservé, il n'en fit pas de bruit; mais les flatteurs disparurent sans qu'on les ait jamais vus depuis ce temps-là. Le présomptif héritier de l'empire a une principauté qui est attachée à sa personne.

Je passai par cette principauté en allant à Duvarna; la ville se nomme *Heleni* : il y a un très-beau monastère et une magnifique église; c'est la plus belle et la plus grande que j'aie vu en Éthiopie, elle est dédiée à sainte Hélène, et c'est apparemment de cette église que la ville a pris le nom d'Heleni. Au milieu de la grande place qui est devant l'église, on voit trois aiguilles pyramidales et triangulaires, de granit, toute remplies de hiéroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier, car les Éthiopiens ne se servent pas de serrures, et n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piédestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que l'obélisque qu'on voit dans la place de Saint-Pierre de Rome, posé sur son piédestal. On croit que ce pays est celui de la reine de Saba : plusieurs villages qui dépendent de cette principauté portent encore aujourd'hui le nom de Sabaim. On trouve dans les montagnes du marbre, qui ne cède en rien à celui d'Europe; mais ce qui est plus considérable, c'est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, et on m'en apporta en secret quelques morceaux que je trouvai très-fins. Les religieux de cette église sont habillés de peaux jaunes, et portent une calotte de la même couleur et de la même peau.

Après l'arrivée du courrier qui portoit la triste nouvelle de la mort du prince Basile, les Barnagas la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête; ce qui se pratique par tout l'empire, tant à l'égard des hommes et des femmes que des enfans. Le lendemain les deux gouverneurs, escortés de toute la milice et d'une multitude infinie de peuple, allèrent à l'église dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le prince, après lequel on retourna au palais dans le même ordre. Les deux Barnagas s'assirent dans une grande salle, et me placèrent au milieu d'eux; ensuite les officiers et les personnes de considération, hommes et femmes, se rangèrent autour de la salle. Des femmes avec des tambours de basque, et des hommes sans tambours, se placèrent au milieu de la salle, et commencèrent à faire mutuellement en l'honneur du prince, des récits en forme de chansons, mais d'un ton si lugubre que je ne pus m'empêcher d'en être attendri, et de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit qui, pour marquer leur chagrin, se déchiroient le visage, et se le mettoient tout en sang, ou se brûloient les tempes avec des bougies. Il n'y avoit dans cette salle que des personnes de qualité; le peuple étoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables qu'il auroit attendri les personnes les plus dures. Ces cérémonies durèrent trois jours, selon la coutume.

Il faut remarquer que lorsque quelque Éthiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulières, et après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une salle avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris et les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'âme du défunt; les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse et touchante, dure jusqu'à ce que les religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques psaumes et fait les encensemens, ils se mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer et un livre de prières à la gauche : ils portent eux-mêmes le corps, et psalmodient pendant tout le chemin. Les parens et amis du défunt suivent et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, qui est la marque du deuil, comme je l'ai déjà dit. Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête; on y fait quelques

prières ; ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens ; on chante pendant quelque temps les psaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les églises, et les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix à peu près de la même manière que font les pères chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours, matin et soir, pour pleurer, et on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, et de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le prince héritier, ou quelque autre d'une qualité très-distinguée meurt, l'empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées. Comme il vouloit envoyer un ambassadeur en France, il fit venir Mourat, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le roi ; et après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit présenter au roi moururent en chemin. Mourat renvoya en cour pour en avoir d'autres : cet accident retarda son voyage, et me fit prendre la résolution d'aller l'attendre à Messua pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les Barnagas, après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à Duvarna, donnèrent ordre à cent lances à pied, qui avoient un officier à cheval à leur tête, de se tenir prêtes à marcher le lendemain pour m'escorter jusqu'à Messua. Je renvoyai une partie de mes domestiques, et je n'en gardai que trente. Je partis de Duvarna le 8 septembre de l'an 1700, et je passai avec bien de la peine et du danger une rivière très-rapide nommée Moraba.

Depuis Duvarna les seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux, mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *bers*, et qui sont d'une espèce différente de ceux qu'on nomme *frida*, qui sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange pas la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de notre vaisseau, et l'autre nos tentes ; parce que depuis que les pluies avoient cessé, nous couchions la nuit à la campagne.

Les habitans de ce pays, qui sont en partie mahométans et en partie chrétiens, apportent des vivres et des provisions aux caravanes qui passent. J'appris qu'à une journée de notre route on voyoit quelque chose de fort extraordinaire dans un des plus fameux monastères du pays. Je voulus m'en assurer par moi-même ; je quittai le grand chemin, et pris avec moi vingt lances et le commandant pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'un jour à monter une montagne toute couverte de bois. Quand nous fûmes en haut, nos trouvâmes une croix et le monastère que nous cherchions.

Ce monastère est au milieu d'une forêt, dans une affreuse solitude. Il est bien bâti et a une vue fort étendue, on y découvre la mer Rouge et un vaste pays. Il y a cent religieux dans cette maison qui y mènent une vie très-austère, et qui sont habillés de la même manière que ceux d'Heleni. Leurs cellules sont si étroites qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres religieux d'Éthiopie. Ils sont toujours appliqués à Dieu et à la méditation des choses saintes ; c'est là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ soixante et six ans, qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles d'olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remèdes, et je lui prescrivis un régime de vie beaucoup plus doux. C'étoit un très-bel homme et très-poli, frère du gouverneur de Tigra. L'abbé du monastère nous reçut avec beaucoup de charité. Sitôt que nous fûmes arrivés, il nous lava les pieds et nous les baisa, pendant que ses religieux récitoient des prières. Après cette cérémonie on nous conduisit à l'église processionnellement, les religieux chantant toujours, et nous allâmes ensuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le régal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre et en de la bière ; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce couvent, et on n'y boit même jamais de vin que pour dire la messe. L'abbé nous tint toujours compagnie, mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'église, je vis le prodige qui faisoit le sujet de mon voyage, et que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré que du côté de l'épître on voyoit en l'air, sans aucun appui ni soutien, une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé et qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrois pas; ainsi je priai l'abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avoit point quelque appui qu'on ne vît pas. Pour m'en assurer d'une manière à ne pas en douter, je passai un bâton par dessus et par dessous et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette d'or étoit véritablement en l'air[1]; ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les religieux m'en racontèrent l'histoire de la manière dont je vais la rapporter.

« Il y a environ trois cent trente-six ans, me » dirent-ils, qu'un solitaire nommé *Abona* » *Philippos*, ou père Philippe, se retira dans » ce désert; il ne se nourrissoit que d'herbes et » ne buvoit que de l'eau. La réputation de sa » sainteté se répandit de tous côtés; il fit plu- » sieurs prédictions, qui se vérifièrent dans la » suite. Un jour que ce solitaire étoit en con- » templation, Jésus-Christ se fit voir à lui, et » lui ordonna de bâtir un monastère dans l'en- » droit du bois où il trouveroit une baguette » d'or suspendue en l'air : l'ayant trouvée et » vu le miracle dont vous êtes témoins, me dit » celui qui parloit, Abona Philippos ne douta » plus de la volonté de Dieu. Il obéit et bâtit ce » monastère, qui se nomme *Bihen Jésus*, c'est- » à-dire vision de Jésus, à cause de cette appari- » tion. » Je laisse au lecteur à faire les réflexions qu'il lui plaira sur ce prodige que j'ai vu, et sur ce que ces religieux m'ont dit là-dessus.

Le lendemain ayant pris congé de l'abbé et des religieux, qui me firent l'honneur de m'accompagner fort loin, j'allai rejoindre la caravane que j'avois quittée, et je continuai mon voyage. Je ne vis rien dans le reste de ma route qui mérite qu'on y fasse attention. Huit jours après être parti de Duvarna, nous arrivâmes à Arcouva, petite ville sur le bord de la mer Rouge, que les géographes appellent fort mal *Arequies;* nous n'y demeurâmes qu'une nuit. Nous passâmes le lendemain en bateau un bras de mer, et nous allâmes à Messoua, qui est une petite île, ou plutôt un rocher stérile, sur lequel est bâtie une forteresse qui appartient au grand-seigneur, et qui est la demeure d'un pacha.

C'est peu de chose que cette forteresse, et un vaisseau de guerre bien armé s'en saisiroit aisément. Pendant que j'y étois, un vaisseau anglois vint mouiller à la rade, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'île. On songeoit déjà à se mettre en sûreté, lorsque le capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le commandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, qui étoient amis du grand-seigneur. Le pacha de Messoua met un gouverneur à Suaquen, ville dépendant de l'empire ottoman, sur le bord de la mer Rouge. C'est là qu'est la pêche des perles et des tortues dont on fait un grand commerce, et dont le grand-seigneur tire un gros revenu. Le bacha de Messoua me reçut avec beaucoup d'honnêteté, à la recommandation de l'empereur d'Éthiopie qu'on craint beaucoup en ce pays-là, et avec raison : car les Éthiopiens pourroient aisément se rendre maîtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant et refusant de l'eau aux habitans de Messoua, qui sont obligés d'en faire venir d'Arcouva, car il n'y en a point dans l'île.

Pendant que j'étois à la cour d'Éthiopie, j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Éthiopiens; mais, soit que la différence de religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes orientales leur aient donné de la jalousie, il est certain que les Éthiopiens n'en veulent point avoir avec eux, et je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent point les saints, et qui ne croient pas la réalité de Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Les Anglois ont aussi envie de se lier avec les Éthiopiens, et je sais qu'un marchand arménien, nommé *Agapyri*, s'étoit associé aux Anglois pour entrer dans ce commerce qui leur seroit avantageux : car outre l'or, la civette, les dents d'éléphant, etc., on tireroit de l'Éthiopie l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin

[1] Les légendes éthiopiennes sont souvent fort extraordinaires, mais ce témoignage de Poncet l'est encore davantage. Il atteste une imposture ou un mensonge. (*Note de l'ancienne édition.*)

et le café, dont les Éthiopiens ne font pas un grand cas, et qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Éthiopie dans l'Yémen ou l'Arabie-Heureuse, d'où on le tire à présent, car on ne le cultive aujourd'hui en Éthiopie que par curiosité.

La plante du café est à peu près comme le myrte; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges et plus touffues. Il porte un fruit comme une pistache, et au-dessus une gousse où sont renfermées deux fèves, et c'est ce qu'on appelle le café. Cette gousse est d'abord verte; mais en mûrissant elle devient brune. Il est faux que l'on fasse passer le café par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme quelques-uns l'ont assuré; on le tire des gousses où il est renfermé, et on l'envoie sans autre préparation.

Les retardemens de l'ambassadeur Mourat m'inquiétoient, parce que j'appréhendois de perdre la *mousson*. Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à Gedda. Il me répondit que je pouvois y aller, et qu'il tâcheroit de s'y rendre; que la mort du prince Basile, et les embarras qu'il avoit trouvés sur sa route, l'avoient empêché de me joindre. Ainsi je congédiai tous mes domestiques, et je les récompensai d'une manière qui leur aura donné de l'estime pour les François. Ils fondoient en larmes et vouloient tous me suivre; mais je ne le leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du pacha de Messoua, et je m'embarquai le 28 octobre sur une barque qui avoit été construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissoient fort mauvais et peu sûrs, les planches, quoique goudronnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi bien que les voiles, qui ne sont que de nattes de feuilles de domi. Cependant ces bâtimens, si mal équipés et encore plus mal gouvernés, portent beaucoup; et, quoiqu'ils n'aient que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes, deux jours après notre départ de Messoua, à une petite île nommée *Deheleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire aiguade et d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair et de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette île, parce que le vent nous devint contraire; mais sitôt qu'il fut bon, nous passâmes à une autre île nommée *Abugafar*, qui signifie *père du pardon*. Le capitaine ne manqua pas de descendre et de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux Abugafar. Les mahométans craindroient de faire naufrage s'ils y manquoient, et ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu saint. Nous cinglâmes ensuite en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau et très-fréquens, ce qui rend cette navigation fort périlleuse; mais les pilotes qui connoissent ces écueils passent sans crainte tout au travers, quoiqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivâmes le sixième jour à Kautumbul : c'est un rocher fort élevé dans la mer, à une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie; nous y jetâmes l'ancre entre l'écueil et la terre, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous côtoyâmes l'Arabie, et nous mouillâmes à Ibrahim Mersa, c'est-à-dire au mouillage d'Abraham. Nous continuâmes ensuite notre route; et, après huit jours de navigation, nous abordâmes à Consita. C'est une jolie ville qui appartient au roi de la Mecque, et le premier port de mer de ses états du côté du midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paie qu'une douane, et qu'il faut en payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magasins; on y met les marchandises qu'on débarque, et qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à Gedda, qui en est éloignée de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à l'ancre à Consita pour nous reposer et pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de marchands mahométans, arabes et indiens. On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché et en plus grande abondance qu'à Gedda, où nous arrivâmes le 5 décembre 1700. Depuis Kautumbul jusqu'à Gedda, nous ne naviguions que le jour, et nous mouillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer, à demi-journée de la Mecque. Le port, ou plutôt la rade, en est assez sûre, quoiqu'elle ait le nord-ouest pour traversier. Le fond en est assez bon en certains endroits, et les petits vaisseaux y sont à flot; mais les gros sont

obligés de rester à une lieue. J'allai à terre, et je logeai dans un *oquel*. Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins; les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces oquels dans Gedda. D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres et des magasins qui lui conviennent, et dont il paie au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse et une cuisine. Ces oquels sont des asiles et des lieux sacrés, où on ne craint ni les insultes ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien; il faut se meubler, acheter et préparer soi-même ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiques.

Deux jours après que je fus arrivé à Gedda, le roi de la Mecque y vint avec une armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes et campa à la porte de la ville qui conduit à la Mecque. Je le vis : c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux; il a la lèvre inférieure fendue du côté droit; ses sujets et ses voisins ne se louent pas de sa douceur ni de sa clémence. Il obligea le pacha qui est à Gedda, de la part du grand-seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, et le menaça de le chasser s'il ne lui obéissoit sur-le-champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du grand-seigneur, qui y sont établis pour le négoce, et il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravanes des Indes et de Turquie en pèlerinage à la Mecque. Il y en a de fort riches; car les marchands se joignent à ces caravanes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, et d'Europe aux Indes. Quand ces caravanes arrivent à la Mecque, il s'y tient une grande foire, où se trouvent une multitude infinie de marchands mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le roi de la Mecque s'avisa de faire piller les caravanes des Indes et de Turquie en 1699 et 1700. Ce prince s'appelle *chérif* ou noble par excellence, parce qu'il prétend être descendu du prophète Mahomet. Le grand-seigneur étoit depuis longtemps en possession de donner l'investiture de ce royaume; mais ce chérif, qui est fier et hautain, s'est soustrait à l'autorité du grand-seigneur, qu'il appelle par mépris *Elon Mamluq*, c'est-à-dire fils d'une esclave.

Médine est la capitale de son royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la Mecque est célèbre par sa naissance. Le prince ne demeure pas souvent à Médine, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées. Les Turcs, en arrivant à Médine, ôtent leurs habits par respect, ne gardant qu'une écharpe qui leur couvre le milieu du corps; ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage. Ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi, paient une somme d'argent pour faire un sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'est pas un lieu où les chrétiens puissent s'établir, particulièrement les Francs, à cause du voisinage de la Mecque, les mahométans ne le souffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce; car les vaisseaux qui reviennent des Indes y mouillent. Le grand-seigneur entretient ordinairement dans ces mers trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient être percés pour cent pièces de canon, n'en ont point. Tout est cher à Gedda, jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations différentes. Une pinte d'eau, mesure de Paris, coûte deux ou trois sols, parce qu'on l'apporte de quatre lieues loin. Les murailles de la ville ne valent rien : la forteresse, qui est du côté de la mer, est un peu meilleure; mais elle ne pourroit pas soutenir un siége, quoiqu'il y ait quelques pièces de canon pour sa défense. La plupart des maisons sont de pierres; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la manière des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer, à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent être celui d'Ève, notre première mère. Les environs de Gedda sont tout-à-fait désagréables : on ne voit que des rochers stériles et des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la Mecque; mais il y a défense aux chrétiens d'y paroître, sous peine de la vie. Il n'y a point de rivière entre Gedda et la Mecque, comme quelques-uns l'ont avancé mal à propos : il n'y a qu'une fontaine

où l'on va puiser l'eau qu'on boit à Gedda.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'ambassadeur Mourat ne viendroit pas sitôt; et que s'il perdoit la mousson, il seroit obligé de demeurer encore un an en Éthiopie. Cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se disposoient pour aller à Suez, et de visiter le mont Sinaï où Mourat m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vînt pas à Gedda.

Je m'embarquai le douzième jour de janvier de l'année 1701, sur des vaisseaux que le grand-seigneur avoit fait bâtir à Surate. Quoique ces vaisseaux soient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevés, qu'un homme de la plus haute taille étant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont très-épais et très-durs; leurs mâts et leurs voiles sont peu différens des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres ou citernes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans, que l'eau s'y conserve très-pure et très-nette, et beaucoup mieux que dans les tonneaux dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils qui sont autour de Gedda, et dont toute cette mer est remplie, ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Nous jetions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les pilotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse : on les voit à fleur d'eau de tous côtés, et ces pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviguer sur ces mers; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bâtimens, qu'on peut regarder comme de grands magasins flottans. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'île d'Hassama, à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très-bonne. De là jusqu'à Suez, on mouille tous les soirs près de terre, et les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraîchissemens.

Douze ou treize jours après être parti d'Hassama, nous arrivâmes à la rade d'Yambo. C'est une ville assez grande, défendue par un château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au roi de la Mecque. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces quartiers volent les passans, et maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade. Deux jours après notre départ d'Yambo, nous mouillâmes entre deux écueils, et nous y essuyâmes une si furieuse tempête, que nos deux câbles se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre; mais la tempête ne dura pas.

Nous abordâmes à Mieula. C'est une ville à peu près de la même grandeur qu'Yambo, qui a aussi un château de peu de défense. De là nous passâmes à Chiurma. C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent les Arabes. Nous arrivâmes à Chiurma le 12 avril, à cause que les vents nous arrêtèrent long-temps. La mousson étant avancée, je désespérai de pouvoir tenir plus long-temps la mer, et je débarquai à Chiurma; j'y pris des chameaux qui me conduisirent à Tour en six jours. Tour appartient au grand-seigneur : il y a garnison dans le château avec un aga qui y commande, et un grand nombre de chrétiens grecs dans le village. Ils ont un monastère de leur rit, lequel dépend du grand monastère du mont Sinaï. J'appris en ce lieu-là que l'archevêque du monastère du mont Sinaï, qui étoit paralytique, et qui avoit été informé de mon arrivée à Gedda, avoit donné ses ordres à Tour pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, et je pris la route de ce fameux monastère, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables et par des montagnes très-difficiles. Le monastère du mont Sinaï est situé au pied de la montagne, les portes en sont toujours murées à cause des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, et on y fit entrer mes hardes de la même manière.

Je saluai d'abord l'archevêque, qui est un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois depuis quelques années, parce que je l'avois traité au Caire d'une maladie dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en état de célébrer pontificalement la messe

le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps.

Ce monastère est solidement bâti, ayant de bonnes et fortes murailles. L'église est magnifique; c'est un ouvrage de l'empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à leur tête. Leur vie est très-austère; ils ne boivent point de vin, et ne mangent jamais de viande, même dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente, elle vient d'une source qui est au milieu du monastère. On leur donne, trois fois la semaine, un petit verre d'eau-de-vie qu'on fait avec des dattes. Ils jeûnent très-austèrement les quatre carêmes qui sont en usage dans l'église orientale : hors ce temps-là, on leur sert à table des légumes et du poisson salé. Ils se lèvent la nuit pour chanter l'office divin, et ils en passent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une châsse de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la sainte, qui est fort desséchée, et dont les doigts sont pleins de bagues et d'anneaux d'or. L'archevêque, qui est aussi abbé du monastère, a sous lui un prieur dont le pouvoir est fort borné quand l'archevêque n'est pas absent. J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne, jusqu'au lieu où Dieu donna les deux Tables de la loi à Moïse. L'archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ses religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a bâti une chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la chapelle d'Élie; nous déjeûnâmes à la fontaine, et nous revînmes au monastère après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plus haute; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvais encore accablé de la première journée. C'est sur cette seconde montagne que le corps de sainte Catherine fut transporté par les anges, après qu'elle eut été martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce monastère, en attendant l'ambassadeur Mourat. Je commençois à m'y ennuyer, et je désespérois de le voir lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin et qu'il alloit arriver au monastère. Cette nouvelle me causa une joie très-sensible. J'allai le recevoir, et je le présentai à l'archevêque, qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgrâces de son voyage; il m'apprit que la mort du prince Basile avoit d'abord retardé son départ; que l'empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience et l'avoit expédié; qu'il s'étoit arrêté à Duvarna pour attendre de nouveaux ordres de l'empereur. Il me dit les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la part du roi de la Mecque, qui lui avoit enlevé les enfans éthiopiens qu'il amenoit en France; et que, pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel étoient les présens avoit fait naufrage près de Tour; que neuf gros vaisseaux chargés de café étoient demeurés dans ce port, parce qu'ils étoient partis trop tard, et qu'ils avoient perdu le temps de la mousson. Ce retardement a rendu le café fort cher au Caire, ces vaisseaux n'ayant pu gagner Suez, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du blé, du riz, et autres denrées qu'ils tirent du Caire en échange de celles des Indes.

Après que l'ambassadeur Mourat se fut reposé pendant cinq jours au mont Sinaï, nous reprîmes la route de Tour, où nous rejoignîmes ses gens et ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, et nous partîmes le lendemain par terre, en côtoyant presque toujours la mer, pour aller à Suez où nous arrivâmes en cinq jours.

Suez est une petite ville au fond de la mer Rouge. C'est le port du Caire, dont elle est éloigné de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique et mal fortifié. Il y a un gouverneur avec deux cents hommes de garnison, et de très-beaux magasins. Le pays n'est pas agréable; on ne voit que déserts remplis de rochers et de sables. Cette ville n'a point d'eau non plus que Gedda; on l'y porte de dehors, mais elle y est à meilleur marché.

A mon arrivée à Tour, j'écrivis à M. Maillet, consul de France au Caire, pour lui faire savoir l'arrivée de l'ambassadeur. Il me pria de me rendre au Caire le plus tôt que je pourrois. J'obéis, et je me servis de la première caravane qui partit. Elle étoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai un dromadaire; et après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris les devants, et j'arrivai en vingt-quatre heures au Caire. Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux; leur pas est

rude, mais fort vite, et ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au Caire, je rendis compte de mon voyage à M. notre consul, et je fis préparer une belle maison pour loger l'ambassadeur qui arriva deux jours après.

M. Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraîchissemens, et convint avec lui que je passerois en France, pour instruire la cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois écrire beaucoup d'autres particularités qui regardent l'Éthiopie, et parler du gouvernement de ce grand empire, de la religion, des charges, des tribunaux de justice, de la botanique même et de la médecine; mais il faut pour cela que je jouisse du repos qu'on cherche avec empressement après de si longs et si pénibles voyages, et que l'air de France m'ait rendu la santé, dont on ne goûte la douceur que lorsqu'elle est parfaite. Car, nous autres médecins qui guérissons les autres, nous ne savons souvent pas l'art de nous guérir nous-mêmes.

MÉMOIRE

Sur l'Éthiopis. — Révolutions politiques. — Sectes religieuses.

Le premier nom de cette vaste partie de la Haute-Afrique, que nous appelons Éthiopie, a été Lud, Lydie; c'est sous ce nom qu'en parle Moïse, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel. Le savant Bochard prouve que le cours tortueux du Nil avoit fait donner ce nom à la Lydie africaine, où il prend sa source, comme les détours du Méandre ont fait donner le même nom à la Lydie asiatique.

Moïse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une colonie égyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjugués par les Éthiopiens, c'est-à-dire, les Nègres que l'Écriture appelle *Chus*, lesquels partis des bords de l'Inde, fondèrent un puissant empire dans la Lydie africaine, et lui donnèrent le nom d'Éthiopie. Ils se répandirent ensuite dans l'Afrique, où ils possèdent encore à présent plusieurs royaumes.

J'ai dit que les Éthiopiens étoient venus de l'Inde; apparemment on les connoissoit sous le nom d'Indiens, et c'est la vraie cause du mécompte de tant d'auteurs anciens et modernes qui ont confondu l'Inde avec l'Éthiopie.

Les Abyssins qui y dominent aujourd'hui ne s'en emparèrent que plusieurs siècles après l'invasion des Éthiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête. On sait seulement qu'elle a précédé la fin de l'empire de Constantin; ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du royaume d'Yémen, c'est-à-dire du midi, dont Saba est la capitale. Le peuple portoit le nom d'Homérites; la reine qui vint voir Salomon régnoit sur eux, et si l'on en croit la tradition ancienne et constante de ce peuple, elle eut de Salomon un fils nommé Menilehec; la reine et le peuple embrassèrent la religion juive. Les empereurs d'Éthiopie prétendent descendre de ce fils de Salomon; et le père Tellez, jésuite, qui nous a donné en portugais une histoire d'Éthiopie, généralement estimée, critique judicieux et juge rigoureux des traditions éthiopiennes, avoue qu'il n'oseroit rejeter cette origine de la famille royale d'Éthiopie. M. Ludolf, docte allemand, auquel l'Europe doit une connoissance plus distincte de la langue, des mœurs et de l'histoire des Abyssins, propose quelques conjectures assez foibles, contre ce fait avoué par tous ceux qui ont écrit la même histoire.

Il est constant que les Abyssins, quand ils se convertirent au christianisme, faisoient profession du judaïsme; depuis le règne du fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur histoire n'offre rien de certain; elle n'apprend pas même quand une partie des Homérites, jointe à d'autres Arabes, passa la mer, conquit la province de Tigré sur les Éthiopiens, et fonda le royaume d'Axuma. Les Homérites les regardoient comme un amas de malheureux, contraints par la misère à chercher une nouvelle demeure, et le nom d'Abyssins, selon son étymologie arabe, est une injure. Les peuples à qui nous le donnons le refusent; ils prennent le nom d'Agassiens, c'est-à-dire, dans leur langue, *libres, indépendans*. Ils se servent aussi, en parlant de leur pays, du nom d'Éthiopie, non qu'ils soient noirs, leur couleur est olivâtre; ils sont fort différens des Nègres, et ordinairement ils sont bien faits et ont l'air grand.

Le royaume d'Axuma étoit gouverné par deux frères, Abraham et Atzbée. Quand Frumence, fils d'un marchand alexandrin et captif, leur annonça l'Évangile, les deux rois, dont l'histoire et les hymnes qu'on chante encore louent la concorde, renoncèrent au judaïsme. Saint Athanase ordonna Frumence, premier

évêque de cette nation, qui depuis n'a jamais eu qu'un seul évêque pour tout le pays, et a regardé l'église d'Alexandrie comme sa mère spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise, puisqu'elle a reçu d'elle les erreurs de Dioscore, et s'est séparée comme elle de l'église catholique. Les Abyssins lui étoient encore unis sous l'empire de Justinien, leur roi. Elesbaam, dont l'église catholique honore la mémoire comme d'un saint, repassa la mer, détrôna Dunaam, roi des Homérites, juif et persécuteur des chrétiens, et mit le fils Aretas sur le trône. Après cette glorieuse expédition, il envoya sa couronne à Jérusalem, et il embrassa l'institut monastique. Les Éthiopiens lui donnent le nom de *Caleb*. Tous leurs princes ont deux noms, et souvent plusieurs; car ils en prennent un nouveau lorsqu'ils parviennent à la couronne, et quelquefois un autre dans les grands événemens.

On n'a que des conjectures sur le temps où l'Éthiopie fut engagée dans les erreurs des jacobites. La Nubie, voisine de l'Égypte, ne fut pervertie que vers le milieu du huitième siècle. L'histoire des jacobites nous fournit une preuve certaine que les patriarches d'Alexandrie hérétiques ne consacroient point l'évêque d'Éthiopie au commencement de ce huitième siècle. Enfin, on ne voit dans cette histoire la communication de l'église éthiopienne, avec les patriarches jacobites, qu'au commencement du neuvième siècle: on peut donc supposer que l'Éthiopie a conservé la foi jusqu'au neuvième siècle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de religion excitât des troubles. L'évêque jacobite envoyé par le patriarche d'Alexandrie, Jacob, éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années; mais le parti hérétique prévalut enfin. L'Abouna[1] jacobite fut rappelé. L'église éthiopienne ne pouvoit alors tirer aucun secours de l'église grecque, infectée et persécutée par les iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut, vers l'an 960, détruire la famille de Salomon; elle réussit en partie, elle usurpa la couronne, et elle la laissa à un fils né de son mariage avec un seigneur éthiopien. Cette nouvelle race royale a donné de grands rois à l'Éthiopie; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac, descendant du seul prince de la maison de Salomon, échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le royaume de ses pères. Un de ses successeurs, nommé Constantin, envoya ses députés au concile de Florence. David, son arrière-petit-fils, âgé de douze ans, et sous la tutelle de sa grand'mère Hélène, demanda à Emmanuel, roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, et des prédicateurs qui l'instruisissent de la foi catholique.

Après la mort de cette sage régente, David se plongea dans l'oisiveté et dans le libertinage; Hamet Ganhé, visir du roi d'Adel, mahométan, le chassa de presque tous ses états. Dans cette triste situation, il eut recours à Jean III, roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude, son fils et son successeur, fut plus heureux. Le roi de Portugal lui envoya des troupes qui lui furent très-utiles. Ce religieux prince joignit à ces troupes un patriarche, des évêques et des missionnaires orthodoxes; saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que le pape Jules III chargea de cette entreprise apostolique, choisit Jean Nugnez pour patriarche, et pour suffragans et coadjuteurs du patriarche, André Oviedo et Melchior Carnero. Le patriarche partit de Lisbonne l'an 1550.

Cependant Claude avoit succédé à David son père, sous le nom d'Atznaf Saghed[1]. Le roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le patriarche à l'inconstance du prince abyssin; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa le retour de Jacques Dias, son ambassadeur vers l'empereur d'Éthiopie. Gonsalve Rodriguez, jésuite, accompagnoit l'ambassadeur. Ils trouvèrent le nouvel empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait paroître. Claude avoit de grandes qualités, de l'esprit, et plus d'étude qu'un prince n'en a d'ordinaire; il faisoit le théologien, et il pouvoit le faire, car les missionnaires avouèrent qu'il en savoit plus que ses docteurs, et que dans les disputes qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil et fort imposant. Il publia une confession de foi pour justifier son église suspecte du judaïsme; il avoit l'âme grande: avec le secours

[1] Abouna signifie père, c'est le nom qu'on donne à l'évêque d'Éthiopie.

[1] Saghed ou Seghed signifie en éthiopien, auguste, vénérable. Tous les empereurs d'Éthiopie que nous connoissons depuis David ont pris ce surnom; les historiens pour n'avoir pas fait cette remarque, ont jeté une grande confusion dans l'histoire d'Éthiopie.

de quatre cents Portugais, il reconquit ses états. Mais après dix-huit ans et quelques mois de guerre contre les mahométans d'Adel, abandonné de ses troupes dans une bataille, il fit ferme avec dix-huit Portugais, et mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Éthiopie, dès l'an 1557; et quoique l'empereur lui eût défendu de parler de religion à ses sujets, il en avoit converti un petit nombre.

Adamas Seghed, frère et successeur de Claude, prince féroce, exila Oviedo et ses compagnons sur une haute montagne froide et stérile. Ils y passèrent huit mois, exposés aux injures de l'air, aux bêtes féroces et à un peuple plus farouche que les bêtes. Privés de la consolation de pouvoir dire la messe, on leur avoit ôté jusqu'à leur calice. On persécuta encore plus cruellement les nouveaux fidèles : plusieurs obtinrent la couronne du martyre. Une princesse du sang royal, que la curiosité, ou plutôt que la Providence avoit conduite à la caverne qui servoit de retraite aux jésuites exilés, et qu'elle vit environnés d'une lumière miraculeuse, obtint d'Adamas le rappel des saints missionnaires. Ils font de nouvelles conversions : le barbare Adamas s'irrite. Cinq Abyssins, qui avoient quitté l'erreur, sont exposés à des lions affamés. Le miracle de Daniel se renouvelle, la férocité des lions se change en douceur; mais le cœur du tyran ne changea pas. Il condamna Oviedo, ses compagnons et ses disciples, à un exil plus éloigné et plus affreux que le premier. Ils alloient périr de faim et de soif, quand Dieu, touché de la prière d'Oviedo, fit paroître à leurs yeux une rivière, qui, s'entr'ouvrant après avoir apaisé leur soif, leur présenta une multitude de poissons suffisante pour les nourrir. Un de ces saints confesseurs et un des soldats qui les conduisoient, et que le miracle convertit, l'ont attesté avec serment dans des informations juridiques. Le bruit de ce miracle fit rappeler encore une fois les exilés. L'heureux succès du zèle d'Oviedo ranima bientôt la rage du persécuteur. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint évêque; il le bannit une troisième fois avec tous les Portugais, dont il retint les femmes et les enfans dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux catholiques; ses sujets maltraités élevèrent sur le trône Tazcar, fils naturel de Jacob son frère. Adamas, pressé par les rebelles, fit revenir dans son camp les Portugais et les jésuites. D'abord il fut vaincu : dans une seconde bataille, il vainquit l'usurpateur, et lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand capitaine éthiopien, Isaac Barnagas, lequel, mécontent d'Adamas, introduisit dans l'Éthiopie les Turcs, et réduisit Adamas à de grandes extrémités. Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires, l'an 1563.

Les grands d'Éthiopie se partagèrent entre plusieurs prétendans à l'empire, et ce ne fut qu'après dix-sept ans que Malac-Seghed, fils d'Adamas, posséda tranquillement la couronne. Quoique attaché aux erreurs de la secte, il laissa les catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence des mœurs et de la vie sainte des jésuites, quelque éloigné qu'il fût de leur doctrine. Il n'eut point de fils légitime; mais il en eut deux naturels : quoique son inclination le portât à mettre sur le trône Jacob, le plus jeune de ses fils, la justice l'emporta; et se voyant près de mourir, il déclara Zadenghel, son neveu, son légitime successeur. Les grands, qui vouloient profiter d'une minorité, n'eurent aucun égard à la dernière volonté de l'empereur, et ils préférèrent Jacob, qui n'avoit que sept ans, à Zadenghel. Leur ambition fut trompée : Jacob, sorti de l'enfance, voulut être le maître. Les deux principaux seigneurs qui l'avoient mis sur le trône, ramenés à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié, tirèrent de prison Zadenghel, leur roi légitime, et le couronnèrent. Il prit le nom d'Aznaf-Seghed II. Jacob, fuyant avec huit gardes, qui seuls n'avoient point changé, comme sa fortune, fut arrêté et livré à l'empereur, qui, sans écouter des défiances assez bien fondées et une politique cruelle, pardonna à l'usurpateur, et se contenta de le bannir.

Tous les partisans de l'usurpateur éprouvèrent la clémence de leur monarque légitime; il ne se vengea d'eux qu'en leur montrant, par sa conduite, combien il étoit digne de l'empire, et combien ils avoient été injustes à son égard. L'Éthiopie n'a point eu de souverain plus accompli : s'il ménageoit la vie de ses sujets même rebelles, il ne ménageoit point la sienne quand le salut de l'état le demandoit. Les Galles, peuple barbare et belliqueux, perpétuels ennemis des Éthiopiens, avoient fait marcher trois armées pour profiter des troubles de la cour abyssine. Le général envoyé contre eux avoit été

défait : le roi marche, les Galles viennent au-devant de lui, attaquent ses troupes fatiguées. Déjà les Abyssins, poussés avec vigueur, cédoient, rompoient leurs rangs, et fuyoient. Les chefs pressèrent le roi de se retirer : « Que ceux qui craignent la mort plus que l'infamie abandonnent leur prince, dit-il ; pour moi, je saurai vaincre ou mourir en roi. » Il met pied à terre et s'élance sur l'ennemi. La honte ranime le courage des Abyssins ; ils se rallient autour de leur prince, et chargent les Galles avec tant d'ardeur, qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux armées de Galles à combattre ; Atznaf, sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses troupes dans des chemins rudes et coupés par des montagnes, surprend la seconde armée des Galles et la taille en pièces. La troisième armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo, devenu patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena, l'an 1577, au mois de septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffroit avec une patience invincible ; sa charité, les fréquens miracles que Dieu opéroit par son serviteur, le faisoient rechercher également des catholiques et des schismatiques. Après sa mort, tous honorèrent son sépulcre. Les guérisons des malades et les conversions qui se firent à son tombeau, le faisoient regarder comme un homme miraculeux, qui exerçoit encore après sa vie son apostolat.

Les cinq compagnons d'Oviedo continuèrent de travailler à la conversion de l'Éthiopie. François Lopez mourut le dernier, l'an 1597. Leur mémoire fut long-temps vénérable aux schismatiques, dont quelques-uns rendoient un témoignage bien persuasif de leur sainteté dans les informations juridiques que l'archevêque de Goa en fit faire par Michel de Sylva, son grand-vicaire.

Le père Pierre Paëz, Castillan, choisi par ses supérieurs pour la mission d'Éthiopie, avoit, dès l'an 1580, tenté ce voyage. Dieu, qui voulut lui faire acheter, par de cruelles souffrances, les succès qui lui étoient réservés, l'éprouva par les plus tristes aventures, par de dures prisons, par l'affreux travail des galères auxquelles les Turcs le condamnèrent. Enfin, l'an 1603, il pénétra jusque dans l'Éthiopie, et fut favorablement reçu par l'usurpateur Jacob. Après la révolution qui rétablit le prince légitime, Paëz trouva encore plus de faveur auprès de ce prince. Atznaf-Seghed avoit autant d'esprit que de courage ; droit et sincère, il aima et embrassa la vérité sitôt qu'il l'aperçut. « Je ne puis, disoit-il, ne pas reconnoître pour chef de l'église le successeur de Pierre, auquel Jésus-Christ a donné le soin de paître les brebis et les agneaux, et sur lesquels il a fondé son église. Je crois que lui refuser l'obéissance, c'est la refuser à Jésus-Christ[1]. » Il abjura ses erreurs ; et après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement catholique, et il écrivit l'an 1604 au roi d'Espagne, Philippe III, pour demander un patriarche, des évêques et des missionnaires.

La faveur extraordinaire de Læça-Mariam avoit irrité les grands ; ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les édits du prince, en faveur de la religion romaine, leur en offrirent un qu'ils ne négligèrent pas. Zaflacé, homme d'une naissance obscure, mais que son mérite militaire égaloit aux premiers de la cour, donna le signal de la révolte, ingrat et perfide à son souverain qui l'avoit rappelé de l'exil auquel l'usurpateur Jacob l'avoit condamné. L'empereur suivit le rebelle pour le combattre ; mais dans la marche il fut abandonné de Ras-Athanase. Ce premier officier de la couronne, fier d'avoir donné deux maîtres à l'Éthiopie, ne savoit point obéir. Plusieurs des principaux officiers suivirent son exemple. Le père Paëz et le général portugais conseilloient au roi de modérer son zèle et sa valeur, de traîner en longueur la guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurés. L'empereur n'écouta pas leur conseil. L'abouna ou l'évêque hérétique Pierre étoit parmi les révoltés. Par un attentat inouï en Éthiopie, il osa absoudre les Abyssins du serment prêté à l'empereur. On combattit, et l'empereur, trahi par ses propres troupes, mourut en combattant ; Læça-Mariam justifia l'amitié que son prince avoit pour lui, et fut tué en le couvrant de son corps.

Susneios, arrière-petit-fils de l'empereur David, et héritier légitime de l'empire après Atznaf-Seghed, s'étoit retiré parmi les Galles, pour éviter la cruauté de l'usurpateur Jacob ; il saisit l'occasion de monter sur le trône, et il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux Ras-Athanase, qui avoit déjà disposé deux fois

[1] Ceci est tiré de Ludolf, historien hérétique.

de la couronne. Mais pour assurer l'effet de la négociation, il suivit lui-même avec ses troupes le député qu'il envoyoit. Athanase délibéroit, quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu souverain par toute l'armée d'Athanase. Zaslacé étoit encore à la tête d'une armée rebelle. Le nouvel empereur lui mande fièrement qu'il ne diffère pas de se soumettre. Zaslacé demande du temps sous prétexte de la parole qu'il avoit donnée à Jacob, en le mettant sur le trône; mais il ajouta que si Jacob, dans un mois pour tout délai, ne venoit le joindre, il dégageroit sa parole et se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaslacé fut mal reçue; l'empereur marcha promptement contre lui. Zaslacé, sans s'effrayer, s'avança de son côté; Susneios s'aperçut assez tôt de l'inégalité de ses forces, pour faire une retraite prudente dans les montagnes d'Amhara; la lenteur de Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eût servi. Les chefs de l'armée de Zaslacé voyant que Jacob ne paroissoit pas, s'impatientèrent et forcèrent le général d'envoyer dix députés rendre hommage à Susneios. Les députés partent; mais par un contretemps bizarre, Jacob arrive. Zaslacé change encore une fois de parti, rappelle ses députés et couronne Jacob. Ras-Athanase abandonne Susneios, qui, aussi sage que vaillant, cède au malheur, et attend en sûreté dans des montagnes impraticables des circonstances plus favorables. Jacob, pour s'assurer l'empire, envoie lui offrir trois provinces, avec le titre et l'autorité de roi. Susneios refuse tout partage. Jacob ayant perdu toute espérance de paix, crut pouvoir finir la guerre; il alla chercher son rival dans sa retraite. L'empereur, après avoir éludé la première impétuosité des troupes rebelles par des contre-marches adroites, et étant instruit que Zaslacé campoit séparément, et que, par un mépris de l'ennemi toujours funeste, il négligeoit de faire bonne garde, tomba subitement sur cette partie des rebelles et la défit entièrement. Zaslacé n'eut point d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéissance de Susneios; il crut effacer, par cette démarche la honte de sa défaite. Jacob, qui craignoit que l'exemple de Zaslacé ne fût contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une bataille décisive; il se confioit à la multitude de ses troupes. Susneios, en grand capitaine, évita de combattre jusqu'à ce qu'il eût attiré les rebelles dans un terrain serré, où il ne pouvoit être enveloppé et où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la bataille et la vie. L'abouna, c'est-à-dire l'évêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'usurpateur, périt dans le carnage, et l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'empereur et ses sujets fidèles retomba sur lui. Zaslacé, toujours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déjà qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois empereurs d'Éthiopie, que Zadenghel et Jacob attendoient le troisième. Susneios le relégua dans un désert du royaume de Goyame; il s'échappa et tenta d'exciter de nouveaux troubles: mais méprisé et réduit à commander des voleurs, il fut tué par des paysans. Ras-Athanase n'eut guère un meilleur sort. Privé de ses emplois, chassé de la cour, abandonné par sa femme, il mourut bientôt dans l'obscurité et dans l'indigence: justes châtimens de son ambition et de ses perfidies. Un faux Jacob ne parut que comme un éclair; il prit bientôt la fuite, et la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Éthiopie, et vint mourir en France sous le nom de Zagaechit, fils de Jacob.

Susneios, qui avoit pris le nom de Seltan-Segbed, étant tranquille sur son trône, s'attacha à rétablir la justice, et à remédier aux maux que les guerres civiles avoient causés. La religion eut sa première attention: il fit venir à la cour le père Pierre Paëz jésuite, qui avoit converti son prédécesseur, Atznaf-Seghed; le père Paëz gagna la confiance de Susneios, aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur d'Atznaf; ce digne missionnaire, selon le témoignage des hérétiques mêmes, joignoit à une vertu héroïque, à un esprit universel, une prudence rare, et une politesse perfectionnée par la vraie charité. Il ouvroit les yeux du prince aux lumières de la foi. Susneios, sans être effrayé par les disgrâces d'Atznaf, pensa sérieusement à rendre l'Éthiopie catholique. Les moines abyssins et l'abouna ou métropolitain hérétique, furent confondus dans plusieurs conférences. Ras-Zelachrist, frère utérin de l'empereur, beaucoup de grands, et plusieurs officiers distingués, renoncèrent au schisme. L'empereur crut ne devoir plus différer à ordonner que tous ses sujets reçussent le concile de Calcédoine. L'abouna Siméon, à la tête des

moines, employa d'abord les sollicitations lés plus fortes; enfin il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne religion. On fit peu d'attention à des excommunications si téméraires. La révolte d'Emana Christo, frère utérin de l'empereur et d'Æluis, gendre de l'empereur, donna plus d'inquiétude; elle fut bientôt apaisée par la mort d'Æluis et de l'abouna Siméon. D'autres rebelles qui s'élevèrent l'un après l'autre, eurent le même sort. L'empereur profita de tant d'heureux succès. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espèce de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des patriarches d'Alexandrie et des métropolitains d'Éthiopie. Les moines schismatiques, que les jesuites avoient tant de fois réduits au silence, eurent recours aux calomnies; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les pères odieux : ils disoient qu'ils étoient des descendans de Pilate, parce qu'ils étoient romains comme ce mauvais juge.

La mission d'Éthiopie fit l'an 1622, au mois de mai, une grande perte. Le père Pierre Paëz, appelé par l'empereur pour entendre sa confession générale, mourut d'une maladie contractée par la fatigue du voyage et d'un jeûne rigoureux, qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps, usé par les travaux apostoliques, n'y put résister. La cour le regretta, mais l'empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'église des jésuites se jeter sur le tombeau du père, et l'arrosa de ses larmes : « Ne me parlez point de modérer ma douleur, s'écrioit-il, j'ai perdu l'ami le plus fidèle, j'ai perdu mon père; le soleil qui a dissipé les ténèbres dont l'Éthiopie étoit couverte, s'est donc éclipsé, nous n'aurons donc plus devant les yeux ce modèle de pénitence, de dévotion, d'humilité. » C'est ainsi que son affliction s'exprimoit. Quatre ans après la mort du père Paëz, l'empereur avoit écrit au pape et au roi d'Espagne, pour demander un patriarche et des missionnaires. Alphonse Mendez, jésuite portugais, fut nommé patriarche, et sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la cour d'Éthiopie vers la fin de l'année suivante. Il profita des favorables dispositions dans lesquelles il la trouva; l'empereur, le prince son fils, les grands, plusieurs moines, plusieurs clercs firent leur profession solennelle d'une sincère soumission au successeur de saint Pierre, comme au chef de l'église. On douta de la validité des ordinations faites par les métropolitains hérétiques[1]. On ordonna de nouveaux diacres et de nouveux prêtres, le nombre des catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencemens; ils furent troublés par de nouvelles révoltes. Tecla Georges, gendre du roi, se mit à la tête des rebelles; vaincu et pris, il fut pendu à un arbre; la princesse sa sœur, complice de son crime, fut condamnée au même supplice, dont l'infamie irrita au dernier point les princesses de la cour. Le zèle du roi fut trop vif, il voulut trop tôt abolir les anciens rits de l'église éthiopienne, et réduire tout aux lois et usages de l'église romaine. Ces nouveautés aigrirent les esprits : les grands, le peuple animés par les moines, demandèrent fièrement le rétablissement de l'ancienne liturgie. Le patriarche fut obligé de céder, il y fit quelques corrections; mais elles furent mal observées; on prit les armes dans plusieurs provinces. Les Agaves, nation féroce, avoient pour chef Melca Christ, jeune prince du sang royal, qui prit les titres d'empereur et de défenseur de l'ancienne religion. L'empereur, accoutumé à vaincre, poussa les rebelles dans les rochers de Lasta; il ne put les y forcer, et il s'en fallut peu que l'aile gauche de son armée ne fût taillée en pièces. De trois généraux auxquels il laissa ses troupes, Zela-Christ, qui avoit pris la place de Ras-Zela-Christ, envoyé par le roi pour soumettre la province d'Amhara révoltée, fut vaincu et périt dans le combat. Malca-Christ battit encore une fois l'armée impériale; les hérétiques imputèrent ce malheur à Zela-Christ; ils obtinrent de l'empereur que le prince son frère fut dépouillé d'une partie de ses biens et exilé : c'est ainsi qu'on récompensoit sa valeur toujours victorieuse; on lui faisoit un crime de n'avoir pas vaincu là où il n'étoit pas; on le rendoit responsable des fautes ou de l'infortune de son successeur. Après avoir ôté aux catholiques leur protecteur, on ne cessa de leur susciter des affaires, et de fatiguer l'empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'état, s'il ne rétablissoit prompte-

[1] Ce n'étoit pas sans raison, puisque toute la cérémonie de l'ordination consiste en ce que le patriarche assis, récite le commencement de l'Évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres : pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction, sans réciter l'Évangile.

(*Note de la première édition.*)

ment l'ancienne religion. Le vice-roi de Goyam se déclara pour les rebelles, et tenta d'engager dans la conspiration le prince héritier de l'empire, Faciladas. Le traître fut bientôt puni ; la troisième expédition de Susneios contre les rebelles fut malheureuse, mais la quatrième réussit; huit mille périrent dans une bataille, dont l'empereur eut tout l'avantage. Les partisans de l'hérésie saisirent cette occasion, ils montrèrent au prince ces cadavres : « Ce n'est point, lui dirent-ils, des ennemis de la nation dont nous avons versé le sang, ce sont nos frères, ce sont des chrétiens; leur attachement à l'ancienne religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers et prévenus. » L'empereur fut touché. L'impératrice, le prince héritier, presque toute la cour, profita de cette compassion : « Les deux religions, disoient-ils, n'étoient pas si opposées; on reconnoissoit des deux côtés Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour vrai homme. » L'empereur fut ébranlé, et fit publier un édit, par lequel il accordoit aux hérétiques liberté de conscience; le patriarche tâcha de restreindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la religion romaine, et d'en faire exclure les relaps, il ne put l'obtenir. Le roi affoibli par l'âge, étonné par tant de révoltes, obsédé par sa cour, par sa famille, crut faire assez en continuant de protéger les catholiques. Il ne rétracta point la profession de foi qu'il avoit faite si solennellement de la foi romaine; il fut fidèle à la grâce de sa conversion jusqu'à sa mort, qui arriva à la fin du troisième mois depuis la publication de l'édit de tolérance,

Faciladas son fils lui succéda, et prit le même nom que son père avoit porté, Seltan-Seghed. Il fit d'abord éclater son aversion pour la religion romaine; on ôta aux missionnaires les églises, les principaux des catholiques furent condamnés à mort ou à l'exil ; du nombre de ces derniers étoit le secrétaire d'état, qui avoit toute la confiance du dernier empereur. Zela-Christ, oncle de l'empereur, fut amené devant lui chargé de chaînes; Faciladas lui offrit de le rétablir dans ses dignités, de le mettre à la tête de ses armées, s'il vouloit renoncer à la religion romaine. Le généreux confesseur de Jésus-Christ, plus grand dans ce moment que dans les jours de ses triomphes, refusa des offres si brillantes. Il entendit avec joie prononcer l'arrêt de sa mort. Facilidas ne voulut pas qu'il fût exécuté; il se contenta de reléguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le patriarche et les jésuites. Apollinaire d'Almeida, évêque de Nicée, et sept jésuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle plutôt que d'abandonner les fidèles, demeurèrent dans l'Éthiopie et se dispersèrent; la violence de la persécution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux; ils donnèrent à l'église de nouveaux catholiques, dont les persécuteurs firent des martyrs. Les missionnaires reçurent eux-mêmes, en mourant pour la foi, la récompense de leur zèle. Gaspard Paëz et Jean Pereira furent martyrisés l'an 1635; l'évêque de Nicée, et les pères Hyacinthe Franceschi et François Rodriguez eurent le même bonheur, l'an 1638.

Bruno Bruni et Louis Cardeira finirent par un glorieux supplice leur course apostolique, l'an 1640. Le père Bernard de Noguera resta long-temps seul prêtre catholique, et suivit enfin au martyre le prince Zela-Christ, l'an 1653.

Faciladas avoit pris d'exactes mesures pour empêcher qu'aucun prêtre catholique n'entrât dans ses états. La congrégation de la Propagande tenta deux fois d'y faire entrer des capucins; de sept qu'elle envoya d'abord, le père Cassien de Nantes, et Agathange de Vendôme, pénétrèrent jusqu'à la cour de l'empereur, et furent incontinent mis à mort; deux furent massacrés sur la route par des voleurs; trois qu'on envoya ensuite, furent décapités par l'ordre du pacha turc de Suaquen, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les moines d'Éthiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des catholiques, ils irritèrent l'empereur, qui tourna contre eux la fureur qu'ils avoient allumée contre les catholiques : il en fit périr sept mille.

Faciladas, né l'an 1607, étoit monté sur le trône l'an 1632, et il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son père. Juste, son frère aîné, lui succéda; Jean, son frère, régnoit en 1673, sous le nom d'Aclaf-Seghed, Jésus, fils de Jean, commença de régner l'an 1680, sous le nom d'Adiam-Seghed. Le père Charles de Brevedent, jésuite françois, entreprit, vers l'an 1700, de porter la foi dans l'Éthiopie; il mourut avant d'y être arrivé: M. Poncet, médecin françois, qui l'accom

pagnoit, et qui a écrit la relation de son voyage, fait un portrait charmant de l'empereur d'Éthiopie : « C'est, dit-il, l'homme de son royaume le mieux fait; il a l'air d'un héros, l'esprit vif, pénétrant, l'humeur douce, affable; il aime les sciences et les beaux-arts; mais sa passion est pour la guerre, intrépide et toujours à la tête de ses troupes, toujours victorieux. Il a conquis le royaume d'Agave et repoussé les Galles dans leurs montagnes. Il est inviolablement attaché à la justice, et son exactitude tient tous les juges dans le devoir : cette exactitude ne va pas jusqu'à la rigueur. Sa clémence modère sa justice: « Il faut (c'est sa maxime) qu'un prince chrétien soit avare du sang des chrétiens; » les crimes étoient rares sous son règne, et il ne les punissoit qu'après bien des recherches et de soigneuses informations. Ses sujets le craignoient et l'aimoient jusqu'à l'adoration. Ce grand prince fit paroître à M. Poncet du penchant pour la religion romaine, et un grand désir de s'instruire; il regretta surtout le père de Brevedent; ce prince avoit quarante et un ans en 1699, et sa santé étoit affoiblie. On ne sait pas quand il a cessé de régner. Les pères Liberat, Veis, Pié de Zerbe et Samuel de Bienno, religieux allemands de l'ordre de Saint-François, envoyés par le pape Clément XI en Éthiopie, trouvèrent en 1714 Juste, successeur de Jésus, sur le trône. Peut-être régnoit-il depuis plusieurs années; il reçut favorablement les missionnaires; il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie, et il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté et du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement, dans la crainte d'émouvoir le peuple : « L'ouvrage, disoit-il, que nous entreprenons est difficile, il demande du temps, du ménagement et de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours. » Les missionnaires firent quelques conversions; mais les moines s'aperçurent bientôt du dessein de ces étrangers, et de l'inclination du roi pour eux; on fit passer les religieux européens pour les ennemis déclarés de la Mère de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies : que le pain qu'ils consacroient à la messe, étoit fait avec de la moelle de chiens et de porcs; que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Éthiopie. Les calomnies ont leur effet, la sédition devient presque générale. On parle de déposer l'empereur : on l'empoisonne; le poison lui cause une paralysie universelle, on le chasse du palais. Fidèle à sa parole, il avoit fait conduire les missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de sûreté. La fureur du peuple à qui l'on avoit enlevé ses victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison royale, nommé David; le nouvel empereur fit ramener les missionnaires à Gondar, capitale d'Éthiopie : ils y arrivèrent le 17 février 1718. Le 2 de mars, David les condamna à être lapidés. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la religion romaine : ils rejetèrent avec horreur cette proposition. L'empereur fut touché de leur fermeté, se contenta de les exiler; mais les saints religieux s'offrirent sans peine à mourir : ils furent lapidés le 3 de mars 1718. Un prêtre éthiopien jeta la première pierre, en criant : *Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis.*

On a donné d'abord en Europe le nom de prêtre Jean à l'empereur d'Éthiopie. On ne fut pas long-temps à reconnoître combien cette erreur étoit grossière et que l'empire du prêtre Jean avoit été dans l'Asie, voisine de la Chine. Scaliger et d'autres savans allèrent chercher dans le persan, dans l'arabe, l'étymologie, de ce nom. Le simple et le naturel n'est pas du goût de certains savans; malheureusement leurs idées ne s'accordoient ni avec le persan ni avec l'arabe; sans s'épuiser en conjectures, ils auroient dû faire ce qu'a fait M. du Cange, chercher la vérité dans les auteurs contemporains. Guillaume de Tripoli, Albéric et Vincent de Beauvais leur auroient appris que vers le milieu du douzième siècle, un prêtre nestorien nommé Jean, plus propre à combattre qu'à prêcher, assembla des troupes de sa secte, et leur faisant croire qu'il étoit de la race des rois mages, s'empara des états de Choriem-Kan son roi, qui venoit de mourir; soumit soixante-douze rois dans la haute Asie, et étendit sa domination dans les Indes et dans la Tartarie. Il envoya, l'an 1165, des ambassadeurs à Manuel, empereur d'Orient, et à Frédéric, empereur d'Occident. David Ungean, son frère, lui succéda et fut détrôné par le fameux Gengis-Kan. Le prêtre conquérant n'avoit pas appris de Jésus-Christ, mais de Mahomet, cette étrange manière de convertir les in-

fidèles. L'église s'est établie, et elle s'étend par d'autres moyens. Un esclave convertit les Éthiopiens; une captive soumit à la foi les Ibériens; une autre captive procura le même bonheur à l'Arménie; ces personnes que Dieu choisit dans un état bas et vil en apparence, font respecter leur vertu et aimer l'Évangile qui la leur a inspirée. Ne voyons-nous pas des hommes apostoliques marcher après les apôtres à travers les croix, aussi pauvres qu'eux, triompher comme eux de l'orgueil, de la volupté et des préventions de leurs ennemis? Ils manquent de tout, et ils exécutent ce que toute la puissance du monde n'exécuteroit pas; ils gagnent les cœurs et les soumettent à la pratique de l'Évangile de Jésus-Christ Les champs qu'ils ont arrosés de leurs sueurs, ne sont souvent fertiles qu'après avoir été arrosés de leur sang. C'est ainsi que l'église catholique a fait adorer dans tous les temps la croix du Sauveur à tant de nations différentes.

Pour les sectes hérétiques, soit qu'elles imitent la violence du prêtre Jean, soit qu'elles usent des artifices qui leur sont ordinaires, elles n'établiront jamais nulle part le royaume de Dieu, et le mauvais arbre ne sauroit porter de bons fruits. La conversion des gentils est un des plus brillans caractères de la vraie église; Dieu ne le donnera point aux assemblées schismatiques. Ils pourront corrompre les mœurs des fidèles, et corrompre ensuite leur foi; mais les infidèles n'écouteront jamais favorablement des hérétiques et des schismatiques : leur sincère conversion est l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ, des prières et des travaux de ses véritables enfans.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Voici une nouvelle série de Lettres sur l'Amérique, qui offre un intérêt plus puissant peut-être que les missions du Levant. Le Levant est un des sols les plus anciennement explorés par nous; c'est le grand chemin de l'humanité. Tous les peuples y ont laissé plus ou moins profondément leurs traces. Les luttes les plus solennelles s'y sont livrées entre la barbarie et la civilisation.

L'Amérique, au contraire, lorsqu'elle fut visitée par les jésuites, n'offroit sur ses côtes orientales que deux ou trois peuples régulièrement organisés. Au centre et à l'ouest on ne rencontroit que d'immenses forêts vierges, entrecoupées de plaines marécageuses, et pour seuls habitans des animaux de toute sorte et des tribus sauvages.

Guidés par la charité chrétienne, les jésuites pénétrèrent dans ces régions presque inaccessibles. Ils ne craignirent pas de se faire les hôtes des Indiens. Ils les suivirent dans leurs chasses lointaines, partagèrent leurs dangers, se mêlèrent à leurs familles, s'initièrent à leurs coutumes, étudièrent les productions de leur sol, leurs armes, leurs querelles; et le tableau qu'ils en tracèrent lutte de vie et de couleur avec l'original même.

Ce fut à l'abri de la croix et de l'Évangile, quoique souvent cette pieuse armure leur attirât la mort, qu'ils purent ainsi nous introduire à leur suite, au milieu de ces farouches peuplades, que l'Espagne et l'Angleterre voulurent trop souvent civiliser avec le glaive; car c'est une justice à rendre à la cour de France. Son principal soin fut d'envoyer en Amérique, moins des troupes que des ministres de paix, et de fonder moins des comptoirs que des églises.

Les Lettres sur l'Amérique ont cela de précieux qu'elles renferment toute la fleur des premières découvertes. On sent qu'elles ont été écrites en présence de la nature. Les plus admirables romans de Cooper ne les surpassent pas en fraîcheur, en relief, et en richesses de détails.

Mais l'Amérique n'est plus ce qu'elle étoit alors. Des contrées, jadis inconnues, sont aujourd'hui sillonnées, dans tous les sens, par des routes et par des canaux, puissans véhicules de civilisation. De vastes forêts sont tombées sous les efforts réunis d'infatigables pionniers, et des rivages autrefois inhabités sont maintenant couverts de villes florissantes et populeuses. C'étoit là ce qu'il falloit marquer en prenant pour point de départ les admirables lettres des missionnaires. C'est là aussi ce qui nous a engagé à donner sur ces différens pays des renseignemens administratifs, commerciaux, statistiques et autres, puisés aux sources les plus récentes et les plus sûres. On nous tiendra compte, nous l'espérons, de nos ef-

forts pour répandre quelques nouvelles lumières sur des régions si vastes, et dont les peuples voient s'ouvrir devant eux un si brillant avenir.

LETTRE DU P. GABRIEL MAREST,

AU P. DE LAMBERVILLE,

PROCUREUR DE LA MISSION DU CANADA.

Précis sur la découverte de la baie d'Hudson. — Faits particuliers sur cette mer et sur les peuplades qui habitent ses bords.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Il est un peu tard pour me demander des nouvelles de la baie d'Hudson. J'étois bien plus en état de vous en dire quand je repassai en France, en retournant des prisons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous envoyer un extrait du petit journal que j'écrivis en ce temps-là, et dont j'ai conservé une copie. Il commence par notre départ de Québec, et finit par le retour des deux vaisseaux qui nous portèrent à cette baie. Trouvez bon néanmoins qu'auparavant je vous fasse part de ce que j'avois appris à Québec, soit par rapport aux deux jésuites qui avoient fait avant moi le même voyage, soit touchant la première découverte de la baie d'Hudson.

Il y a déjà plus de deux siècles que les navigateurs de différentes nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine et au Japon par le nord, sans qu'aucun d'eux y ait pu réussir, Dieu y ayant mis un obstacle invincible par les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers [1]. C'étoit dans le même dessein qu'en 1611, le fameux Hudson, Anglois, pénétra 500 lieues et davantage plus avant que les autres, par la grande baie qui porte aujourd'hui son nom, et dans laquelle il passa l'hiver. Il vouloit continuer sa route au printemps de l'année suivante : mais les vivres commençant à lui manquer, et les maladies ayant affoibli son équipage, il se vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une seconde tentative, et il avança en 1614 jusqu'au 82e degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, et il eut tant de peine à s'en retirer, que depuis ce temps-là, ni lui ni aucun autre n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les marchands anglois, pour profiter des voyages et des découvertes de leurs compatriotes, ont fait depuis un établissement à la baie d'Hudson, et y ont commencé le commerce de pelleteries avec plusieurs Indiens septentrionaux, qui pendant le grand été viennent, dans leurs pirogues, sur les rivières qui se déchargent dans cette baie. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maisons pour y passer l'hiver et y attendre les sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, et plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les pelleteries que les sauvages apportent à cette baie sont très-belles, et que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutés par l'intempérie de l'air, ni par la rigueur du climat. Les François du Canada voulurent s'y établir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la nouvelle France, ils avoient droit d'y négocier par le 51e degré, et même plus haut.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux nations; chacun bâtit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes les uns des autres. Les fréquentes maladies et les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligèrent les François à ne la point entreprendre, sans avoir avec eux un aumônier. C'est en cette qualité que le père Dalmas, natif de Tours, s'embarqua pour la baie d'Hudson. Y étant arrivé, il s'offrit à rester dans le fort, tant pour y servir les François qu'on y laissoit en garnison, que pour avoir occasion d'apprendre la langue des sauvages, qui y apportent leurs pelleteries pendant l'été, et pour pouvoir ensuite leur aller annoncer l'Évangile. Le vaisseau qui devoit leur apporter des vivres l'année suivante, ayant toujours été repoussé par la violence des vents contraires, ceux qui étoient restés dans le fort périrent pour la plupart de faim ou de maladie : ils étoient réduits à huit seulement; cinq desquels s'étant détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laissèrent dans le fort le père Dalmas, le chirurgien et un taillandier.

[1] On n'a point encore renoncé à l'espoir de trouver ce passage, et les récits des capitaines Ross et Parry qui ont voyagé dans ce but, ont été lus avec un grand intérêt quoique le succès n'ait pas répondu à leurs efforts.

Étant de retour quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver ni le père ni le chirurgien. Ils demandèrent au taillandier ce qu'ils étoient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir de ce misérable et à le mettre aux fers. Se voyant arrêté et pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'étant mal depuis longtemps avec le chirurgien, il l'avoit assassiné un matin, et qu'il avoit traîné son corps dans la rivière, où il l'avoit jeté par un trou qu'il avoit fait à la glace; qu'ensuite étant retourné au fort, il y trouva le père dans la chapelle qui se préparoit à dire la messe. Ce malheureux demanda à lui parler; mais le père le remit après la messe, qu'il lui servit à son ordinaire.

La messe étant dite, il lui découvrit tout ce qui étoit arrivé, lui témoignant le désespoir où il étoit, et la crainte qu'il avoit que les autres, étant de retour, ne le missent à mort. « Ce n'est pas ce que vous avez le plus à craindre, lui répondit le père, nous sommes un trop petit nombre, et on a trop besoin de vos services pour qu'on veuille vous perdre. Si on vouloit le faire, je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai. Mais je vous exhorte à reconnoître devant Dieu l'énormité de votre crime, à lui demander pardon et à en faire pénitence. Ayez soin d'apaiser la colère de Dieu; pour moi j'aurai soin d'apaiser celle des hommes. »

Le père lui ajouta que s'il souhaitoit il iroit au-devant de ceux qui étoient allés chasser; qu'il tâcheroit de les adoucir, et de leur faire promettre qu'ils ne le maltraiteroient point à leur arrivée. Le taillandier accepta cette offre, parut se calmer, et le père partit. Mais à peine étoit-il sorti du fort que ce malheureux se sentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, et se mit en tête que le père le trompoit, et qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre lui.

Dans cette pensée il prit sa hache et son fusil pour courir après le père. L'ayant aperçu le long de la rivière, il lui cria de l'attendre, ce que fit le missionnaire. Sitôt qu'il l'eut atteint, il lui reprocha qu'il étoit un traître, et qu'il le trompoit, et en même temps lui donna un coup de son fusil, qui le blessa. Pour se soustraire à la fureur de ce misérable, le père se jeta sur une grande-glace qui flottoit sur l'eau. Le taillandier y sauta après lui, et l'assomma de deux coups de hache qu'il lui déchargea sur la tête, et après avoir jeté son corps sous la glace même sur laquelle le père s'étoit réfugié, il revint au fort, où les cinq autres arrivèrent bientôt après. Voilà ce que ce malheureux avoua lui-même pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit résolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers vaisseaux sur lesquels on devoit l'embarquer : mais, avant qu'il pût venir du secours, les Anglois attaquèrent le fort. Ceux qui le gardoient avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons et de fusils, et par-là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu, qui leur tua et leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le fort. C'est pourquoi ils s'en retournèrent, mais dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet, et se préparèrent à attaquer la place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister, se sauvèrent la nuit par une embrasure de canon, et gagnèrent les bois, ayant laissé le taillandier seul et lié comme il étoit. On n'a point su ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort, trois moururent en chemin, et deux seulement arrivèrent après bien des fatigues à Mont-Réal. C'est d'eux qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.

L'accident arrivé au père Dalmas n'empêcha pas le père Sylvie de retourner quelque temps après à la baie d'Hudson pour y servir aussi d'aumônier, mais en même temps à dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prêcher l'Évangile aux sauvages les plus septentrionaux, qui jusqu'ici ont été sans instruction. Ce père y fut tellement incommodé, qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Québec, où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette baie. Je fus destiné à la même fonction dès que j'arrivai en Canada, et je ne vous dissimulerai pas que ce fut contre mon inclination. Mon dessein, en partant de France, étoit de me consacrer le plus tôt que je pourrois au service des sauvages, et je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves capitaines que nous ayons eu dans la nouvelle

France, avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la baie d'Hudson. On avoit pour cela équipé deux vaisseaux de guerre *le Poli*, qu'il devoit monter, et *la Salamandre*, commandée par M. de Serigny. Il demanda à notre père supérieur un missionnaire qui pût servir d'aumônier aux deux vaisseaux. Le père supérieur jeta les yeux sur moi, apparemment parce qu'étant nouvellement arrivé, et ne sachant encore aucune langue sauvage, j'étois le moins nécessaire en Canada.

Nous nous embarquâmes donc le 10 d'août 1694, et nous allâmes mouiller vers le minuit proche la traverse du Cap Tourmente [1]. Nous le doublâmes le 11 sur les sept à huit heures du matin. Nous ne fîmes guère de chemin le reste du jour, ni les trois jours suivans, parce que le vent nous étoit contraire. Je profitai de ce loisir pour engager une bonne partie de notre équipage à bien célébrer la fête de la Sainte-Vierge. Le 14, je distribuai dans *le Poli* les images de Notre-Dame que m'avoit données à Québec madame de Champigny, intendante du Canada, et je passai tout le soir et le lendemain matin à entendre les confessions : plusieurs firent leurs dévotions le jour de la fête. Comme je finissois la messe, le vent changea, et on appareilla aussitôt. Le 20, le vent ayant tout-à-fait calmé, je passai du *Poli* à *la Salamandre* pour voir M. de Serigny, et pour dire la messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, et plusieurs profitèrent de cette occasion pour s'approcher des sacremens.

Le 21, nous dépassâmes Belle-Ile. Cette île, qui paroît de figure ronde, est par la hauteur de 52 degrés à 220 lieues de Québec, au milieu d'un détroit que forme l'île de Terre-Neuve, avec la terre ferme de Labrador. Nous commençâmes dès-lors à apercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flottent dans la mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroissoient de loin comme des montagnes de cristal, et quelques-unes comme des rochers hérissés de pointes.

Le 22, nous eûmes le matin un grand calme, et l'après midi un vent contraire qui continua le 24 et le 25. Les deux jours suivans, un grand calme qui nous étoit aussi préjudiciable que le vent contraire. La saison étoit avancée; nous allions dans un pays où l'hiver vient avant l'automne; nous n'étions que par la hauteur de 56 degrés; il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangereuse, à cause des grands bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu desquels il falloit se faire un passage jusque par les 63 degrés.

Le 28, sur les huit heures du soir, il s'éleva un petit vent alisé, qui nous prenant en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31, le vent changea un peu, sans cesser néanmoins de nous être favorable; mais il nous amenoit une grosse brume, qui nous empêchoit de voir les terres dont nous estimions n'être pas éloignés, et dont nous étions en effet assez proche. Sur le midi, le temps s'éclaircit, et nous vîmes à l'aise la côte bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme *pains de sucre*, parce qu'ils en ont la figure; ils étoient encore tout couverts de neige. Sur le soir, nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut passer pour aller à la baie d'Hudson.

Ce détroit, qu'on appelle le canal ou le détroit du Nord, est très-difficile à cause des glaces qui viennent continuellement des pays froids, et qui se déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement ouest-nord-ouest, et est-sud-est. Il y a au commencement et à la fin du détroit des îles situées du côté du sud. Les îles qu'on trouve à l'entrée du détroit, du côté d'Europe, s'appellent les îles Boutons : elles sont vers le 60e degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du même détroit, se nomment les îles Digues; elles sont vers le 63e degré. Il y en a outre cela, plusieurs le long et au milieu du détroit, lequel a cent trente-cinq lieues de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieues, mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes baies, surtout après les îles Boutons. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la baie d'Hudson; mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort long-temps à passer le détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entrés à quatre heures du matin le 1er septembre, et nous

[1] Ce cap n'est éloigné que de huit lieues de Québec. Il s'appelle *Tourmente*, parce que pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y paroit agitée comme en pleine mer.

en sortîmes le 5, aussi le matin, avec un vent qui n'étoit pas trop favorable, et qui s'augmenta beaucoup le 6. Le 7, le temps se calma, et donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8, le 9 et le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse et d'inquiétude à tout l'équipage. J'exhortai nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la patronne du pays, et que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçue avec joie, et nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin et soir, des prières publiques en l'honneur de la sainte. Dès la nuit suivante, le vent devint favorable.

Le 12, nous découvrîmes la terre du nord, mais au-dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant devenu encore contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup; le froid s'augmentoit, et nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens me vinrent proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'étoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ces vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mon avis, et s'approchèrent des sacremens. Le lendemain les matelots voulurent imiter les Canadiens, et faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui étoit celle du 21 au 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24, sur les six heures du soir, nous entrâmes dans la rivière Bourbon. La joie fut grande dans tout l'équipage : c'étoit un vendredi; nous chantâmes l'hymne *Vexilla regis*, et surtout l'*O crux ave,* que nous répétâmes plusieurs fois pour honorer la croix adorable du Sauveur, dans un pays où elle est inconnue aux barbares, et où elle a été tant de fois profanée par les hérétiques qui y ont abattu avec mépris toutes les croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La rivière à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, est appelée par les Anglois la rivière de *Pornetton* [1], d'où vient que plusieurs François nomment encore le pays des environs, les terres de *Pornetton*. Cette rivière est grande, large, et s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs rapides, elle est moins commode pour le commerce des sauvages : c'est pour cela que les Anglois n'ont pas bâti leur fort sur le bord de cette rivière.

Au sud-est de la rivière de Bourbon, et dans la même anse, se décharge aussi une autre grande rivière, que les François, qui ont été les premiers à la découvrir, appelèrent la rivière de *Sainte-Thérèse,* parce que la femme de celui qui en fit la découverte portoit le nom de cette grande sainte [2].

Ces deux rivières ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une et dans l'autre de très-grandes battures. Leurs embouchures sont par le 57e degré quelques minutes. Elles courent toutes les deux par le même rumb de vent; et pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de deux lieues. Les battures, dont ces deux rivières sont remplies, les rendent dangereuses aux gros vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de Bourbon, on se détermina à faire hiverner *le Poli* dans cette rivière, et *la Salamandre* dans celle de Sainte-Thérèse, sur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur fort dans la langue de terre qui sépare les deux rivières.

Nous étions arrivés, comms je l'ai déjà dit, le 24 septembre, dans la rivière de Bourbon, sur les six heures du soir. Cette nuit-là même on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de surprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à aborder à cause des battures : il fallut se jeter à l'eau, ce qui incommoda beaucoup, les bords de la rivière étant déjà glacés. Un sauvage Iroquois, qu'on m'avoit dit de baptiser, étoit du nombre de ceux qui furent envoyés à terre. Voyant les périls auxquels il alloit être exposé, je ne crus pas devoir différer plus long-temps son bâptême

[1] Ce fleuve se compose du Sakatchawan et du Nelson.

[2] Les Anglois donnent à ce cours d'eau le nom de rivière d'Hill.

que j'avois remis jusqu'à ce jour-là afin qu'il fût mieux instruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue iroquoise, m'a beaucoup servi à l'instruire. Les gens que nous avions envoyés à terre ne purent surprendre aucun Anglois, parce que nous en avions été aperçus au moment de notre arrivée, et que sur-le-champ tous s'étoient retirés dans le fort; mais ils nous amenèrent le 25 deux sauvages qu'ils avoient pris auprès du fort.

M. d'Iberville étoit allé le même jour sonder la rivière, et chercher un endroit où notre vaisseau pût être à l'abri pendant l'hiver. Il en avoit trouvé un fort commode. Après avoir visité ceux qu'il avoit fait débarquer, et leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigny de conduire *le Poli* à l'endroit marqué, et il passa le 27 dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du même jour à l'entrée de la rivière de Sainte-Thérèse: nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde rivière. Le 28 nous avançâmes une lieue et demie dans la rivière à la faveur de la marée, le vent nous étant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous côtés. Le 29 nous fîmes encore une petite lieue, et M. d'Iberville alla à terre pour marquer son camp, et l'endroit où il feroit aborder le vaisseau. Il en trouva un à son gré, une demi-lieue au-dessus du fort. Une grande pointe de terre assez haute qui s'avance dans la rivière, y forme une manière d'anse, où le vaisseau pouvoit être tout-à-fait à l'abri du refoulement des glaces qui est fort à craindre au printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui étoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt; mais les sauvages du pays avoient dit aux Anglois qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêchés de sortir du fort.

Le 30, il nous fut impossible d'avancer. Le 1er octobre nous fûmes dans le même état; toujours le vent contraire, échouant à chaque basse marée, et dans l'impossibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croissoient tous les jours. Nous nous voyions à une lieue de l'endroit où nous devions débarquer, et nous étions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en étoit alarmé. Je les exhortai à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avoit point encore manqué dans le voyage. On fit sur *la Salamandre* le même vœu qu'on avoit fait sur *le Poli;* et ce jour-là même le temps changea et devint fort beau.

Sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, la lune étant fort belle; et à la faveur de la marée notre chaloupe, armée de seize rames, remorqua le vaisseau, et le conduisit jusqu'à une portée de fusil de l'endroit où nous voulions aller, et où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En passant vis-à-vis le fort, on nous tira trois à quatre volées de canon, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *sass Koués* : c'est le nom que les sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en signe de réjouissance.

Le 2, notre vaisseau pensa périr. Comme nous appareillions, dans l'espérance de nous rendre bientôt au port que nous touchions, pour ainsi dire, un gros tourbillon de neige nous cacha la terre, et un gros vent du nord-ouest nous jeta sur une haute batture, où nous échouâmes à marée haute. Nous y passâmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir, les glaces, emportées par les courans et poussées par les vents, commencèrent à donner contre notre vaisseau avec une violence et un bruit si épouvantable qu'on pouvoit l'entendre d'une lieue : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient si rudement le navire, qu'elles percèrent le bois et emportèrent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville, pour décharger le vaisseau, fit jeter sur la batture douze pièces de canon et diverses autres choses qui ne pouvoient pas se perdre dans l'eau, ni s'y gâter. Il fit depuis couvrir de sable ces pièces de canon, de peur qu'elles ne fussent entraînées au printemps par le refoulement des glaces.

Le 3, le vent s'étant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son vaisseau, qui étoit toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la chaloupe, parce qu'il n'étoit pas possible de la manier à travers des glaces qui couloient toujours en grande quantité; mais nous y employâmes les canots d'écorce que nous avions apportés de Québec, et que nos Canadiens conduisoient au travers des glaces avec une adresse admirable.

J'étois incommodé depuis quelques jours, et j'avois même eu la fièvre; M. d'Iberville me pressoit d'aller à terre; mais je ne pouvois me résoudre à quitter le vaisseau dans le péril où il étoit, et dans l'alarme où je voyois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprîmes bientôt. M. de Châteauguai, jeune officier de dix-neuf ans, et frère de M. d'Iberville, étoit allé faire le coup de fusil vers le fort des Anglois, pour les amuser et leur ôter la connoissance de notre embarras. S'étant trop avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour se confesser, et je m'y transportai sur-le-champ. Nous crûmes d'abord que la blessure n'étoit pas mortelle : nous fûmes bientôt détrompés, car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous avions appris des nouvelles du *Poli*, et nous avions su que ce vaisseau n'étoit pas moins en danger que le nôtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit été contraire; une fois qu'il étoit échoué, il étoit sorti un grand éclat de la quille: quatre pompes ne suffisoient pas pour vider l'eau qui y entroit. Plusieurs barils de poudre avoient été mouillés en déchargeant ce vaisseau. Il n'étoit point encore rendu, et il étoit en danger de ne pouvoir se rendre à l'endroit où il devoit hiverner.

Tant de tristes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il étoit extraordinairement touché de la mort de son frère, qu'il avoit toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il vouloit mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paroîtroit sur son visage jetteroit tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour; une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger, et les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqués.

Le 5, je baptisai deux enfans d'un sauvage, qui étoient malades depuis long-temps, et que je jugeois en danger. Je me pressai de les baptiser, parce que, dès le lendemain, les sauvages devoient partir pour aller passer l'hiver dans les bois fort loin de nous. Mais, avant que de les baptiser, je fis promettre à leur père, que s'ils revenoient de leurs maladies, il me les rameneroit au printemps pour les instruire. Ils étoient tous deux enfans du même père, mais de différentes mères, la polygamie étant en usage parmi les sauvages de ce pays. L'un des deux mourut, et le père me ramena l'autre le printemps suivant, comme il me l'avoit promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner, à décharger le vaisseau et à préparer tout pour le siége.

Le 9, je partis pour me rendre au *Poli*, où M. de Tilly, lieutenant, étoit dangereusement malade depuis quelques jours. C'est là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous falloit passer est fort marécageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marais. L'eau commençoit à geler, mais la glace n'étoit pas assez forte pour nous porter : nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainsi cinq lieues sur la neige et dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme, car il n'y a point en ce pays-là de bois francs; ce ne sont quasi que des broussailles et des épines assez épaisses en quelques endroits, et mêlées en d'autres de beaucoup de savanes claires.

Quand nous fûmes arrivés au bord de la rivière Bourbon, nous nous trouvâmes fort embarrassés; le vaisseau étoit de l'autre côté : la rivière en cet endroit-là a une lieue et demie de large; elle est fort rapide et traînoit alors beaucoup de glaces. Ceux qui m'accompagnoient jugèrent que le passage étoit impraticable : j'eus même de la peine à vaincre leur résistance; mais peu aprés la riviére se fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baissante. Nous nous embarquâmes aussitôt après avoir porté notre canot sur les glaces qui bordoient la riviére. Nous partîmes au soleil couchant, et nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit.

Nous trouvâmes le navire dans un endroit sûr et commode. On commençoit à se remettre des fatigues passées. J'allai voir le malade que je consolai; je le confessai le lendemain, et lui donnai le saint viatique. Je passai l'après-dînée à visiter nos Canadiens et nos matelots, qui s'étoient cabanés à terre. A mon retour, on m'avertit que la rivière étoit praticable, et je m'embarquai aussitôt, parce que j'avois promis de retourner incessamment à cause de l'at-

taque du fort. Nous arrivâmes fort tard à l'autre bord, et nous y fîmes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fîmes avec beaucoup de négligence, parce que le ciel paroissoit fort serein. Nous nous en repentîmes; car nous y fûmes pendant trois heures exposés à la neige.

Le 11, nous arrivâmes à notre camp, où tout étoit fort avancé pour le siége. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon, les mortiers et les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on étoit près de tirer, on envoya sommer les ennemis de se rendre, et leur offrir de bonnes conditions, s'ils se rendoient d'abord. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponse, et prièrent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apportèrent leurs conditions. On y souscrivit sans peine; car ils ne demandoient pas même leurs armes, ni leur pavillon. Leur ministre avoit mis la capitulation en latin, et moi je servis d'interprète de notre côté. La peur les avoit saisis dès notre arrivée. Depuis ce temps-là, ils s'étoient toujours tenus renfermés, sans oser même sortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la rivière qui bat le pied du fort.

M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas, son lieutenant, avec soixante hommes, pour prendre possession du fort. Il y alla lui-même le lendemain, jour de Sainte-Thérèse, et il le nomma le fort Bourbon. J'y dis la messe le même jour, et nous y chantâmes le *Te Deum*. Ce fort n'est que de bois, plus petit et plus foible que nous n'avions cru. Le butin qu'on y trouva fut aussi moins considérable que nous n'avions espéré. Les Anglois y étoient au nombre de cinquante-trois, tous assez grands et bien faits : celui qui les commandoit étoit plus habile dans le commerce que dans la profession des armes qu'il n'avoit jamais exercée; c'est ce qui fut cause qu'il se rendit si aisément. Nous admirâmes la disposition merveilleuse de la Providence divine. En entrant dans la rivière de Sainte-Thérèse, nous avions invoqué avec confiance la grande sainte, dont cette rivière portoit le nom; et Dieu arrangea tellement les choses que, justement le jour de la fête de la même sainte, nous entrâmes dans le fort; ce qui nous rendit les maîtres de la navigation et de tout le commerce de cette grande rivière.

Ce jour-là même, je crus devoir retourner voir M. de Tilly, que j'avois laissé bien mal. Je partis donc après dîner, et j'arrivai au bord de la rivière Bourbon, que nous trouvâmes absolument impraticable. Nous cabanâmes, et nous passâmes là toute la nuit. Le lendemain, la rivière n'étant pas meilleure, nous fîmes sur le bord de grandes fumées, qui étoit le signal dont on étoit convenu, pour donner connoissance au *Poli* de la prise du fort. On répondit par des signaux semblables, et nous retournâmes au fort. Trois jours après, c'est-à-dire le 18 octobre, je me joignis à M. de Caumont, frère de M. de Tilly, à deux autres de ses parens, et à un autre Canadien, pour tâcher de passer ensemble au *Poli*. Nous trouvâmes encore la rivière mauvaise, et le lendemain elle n'étoit pas meilleure. Nous hasardâmes néanmoins à la passer : ce ne fut pas sans courir beaucoup de risque; mais enfin nous arrivâmes heureusement. Je ne quittai plus le malade jusqu'au 28, qui fut le jour de sa mort. Après ses obsèques, je voulois retourner au fort célébrer la fête de la Toussaint, mais il fut impossible de passer la rivière que le jour des Morts. Nous nous égarâmes ce soir-là dans les bois, et après avoir long-temps marché, nous nous trouvâmes quasi à l'endroit d'où nous étions partis; nous y passâmes la nuit, et je n'arrivai au fort que le 3 novembre. J'ai fait souvent dans la suite ces petits voyages; car la maladie et le scorbut s'étant mis dans nos équipages, j'étois obligé d'aller continuellement du fort au *Poli*, et du *Poli* au fort pour assister tous les malades. J'eus moi-même quelques atteintes du scorbut : les mouvemens que je me donnai pour aller secourir de côté et d'autre ceux qui étoient en quelque danger, dissipèrent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La rivière de Sainte-Thérèse étoit tout-à-fait prise dès le mois d'octobre, à trois ou quatre lieues au-dessus du fort où il y a des îles qui en rendent le canal plus étroit : mais on ne commença à passer dessus, vis-à-vis le fort, que le 3 novembre. La rivière de Bourbon ne fut tout-à-fait prise que la nuit du 23 au 24 janvier 1695. Depuis ce temps-là, nous passâmes dessus la glace pour aller au *Poli*, et cela nous abrégeoit bien du chemin. Les glaces commencèrent à se briser dans la rivière de Sainte-Thérèse le 30 mai, et le 11 juin seulement dans la rivière de Bourbon. Le 30 juillet nous nous

embarquâmes pour aller avec nos deux vaisseaux en rade à l'entrée de la rivière de Sainte-Thérèse, et y attendre les vaisseaux anglois qui ont coutume d'y venir vers ce temps-là. Mais nous les avons attendus en vain : il n'en a paru aucun.

J'avois pris le parti, dès mon arrivée, d'apprendre la langue des sauvages : je voulus pour cela me servir de deux d'entre eux qui étoient restés pendant l'hiver dans une cabane près du fort; mais mes fréquentes courses d'une rivière à l'autre m'en ont empêché. D'ailleurs l'homme étoit un esclave d'une autre nation, qui ne savoit qu'imparfaitement leur langue ; la femme, qui haïssoit les François, ne me parloit que par fantaisie et me trompoit souvent. Cependant les visites que je leur rendois eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme, et je commençois à l'instruire le mieux qu'il m'étoit possible : il tomba malade ; il me demanda le baptême, et j'eus la consolation de le lui donner avant qu'il mourût. Voici maintenant ce que j'ai pu apprendre des sauvages de ce pays.

Il y a sept ou huit nations différentes qui ont rapport au fort, et il y en est bien venu en traite cette année 1695, trois cents canots ou davantage. Les plus éloignés, les plus nombreux et les plus considérables sont les Assiniboëls et les Kriqs, ou autrement, les Kiristinnons ; il n'y a même que les langues de ces deux nations-là à apprendre. La langue des Kriqs qui est algonquine, et celle des sauvages les plus voisins du fort, est la même, à quelques mots près, et quelque peu de différence dans l'accent. La langue des Assiniboëls [1] est fort différente de celle-ci ; elle est la même que celle des Scioux [2], où mon frère a fait deux voyages. On prétend même que ces Assiniboëls sont une nation sciouse, qui s'en est séparée il y a longtemps, et qui lui fait depuis continuellement la guerre. Les Kriqs et Assiniboëls sont alliés ensemble; ils ont les mêmes ennemis et entreprennent les mêmes guerres. Plusieurs Assiniboëls parlent kriq, et plusieurs Kriqs assiniboël.

Les Kriqs sont nombreux, et leur pays plus vaste; ils s'étendent jusque vers le lac supérieur, où plusieurs vont en traite. J'en ai vu qui ont été au Sault de Sainte-Marie, et à Michilimakinak. J'en ai vu même qui ont été jusqu'à Montréal. La rivière Bourbon va jusqu'au lac des Kriqs : il faut d'ici vingt ou vingt-cinq jours pour y aller; il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les Assiniboëls.

Ces sauvages ont le corps bien fait, ils sont grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les Assiniboëls ont de grands traits sur le corps, qui représentent des serpens, des oiseaux et diverses autres figures, et qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus, et en remplissant ces piqûres de poussières de charbon détrempé. Ils sont posés et paroissent avoir beaucoup de flegme. Les Kriqs sont plus vifs, toujours en action, toujours dansant ou chantant. Les uns et les autres sont braves et aiment la guerre. On compare les Assiniboëls aux Flamands, et les Kriqs aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations. Ces sauvages n'ont point de villages ni de demeure fixe. Ils sont toujours errans et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été néanmoins ils s'assemblent sur des lacs, où ils sont deux ou trois mois; et ensuite ils vont ramasser de la folle avoine dont ils font leur provision.

Les sauvages qui sont plus proches d'ici, ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois, sans s'arrêter dans aucun endroit, ni l'hiver ni l'été, sinon quand ils font bonne chasse ; car pour lors ils cabanent là, et y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, manque de prévoyance. Ils sont comme les autres, endurcis au froid et accoutumés à la fatigue; mais du reste, ils sont lâches, timides, fainéans, grossiers, et tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la religion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres sauvages : je ne saurois encore dire bien précisément en quoi consiste leur idolâtrie. J'ai su qu'ils ont des espèces de sacrifices : ils sont grands jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent calumet; ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes, ils ont fait fumer notre fort, notre vaisseau : je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent

[1] Assinipoils ou Assinibonis.
[2] Sioux.

avoir de la Divinité, n'ayant pu l'approfondir. Je vous ajouterai seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchés, qu'ils vivent dans la polygamie et dans un grand éloignement de la religion chrétienne.

Par-là, vous voyez, mon révérend père, qu'il sera fort difficile d'établir la religion parmi ces peuples. Je crois que si on veut y faire quelque progrès, il faut commencer par les Kriqs et les Assiniboëls. Outre que ces sauvages sont en plus grand nombre, il me semble qu'ils ne sont pas si éloignés de la religion : ils ont plus d'esprit, ils sont du moins sédentaires pendant trois ou quatre mois ; on peut former plus aisément dans leur pays une mission. Ce n'est pas que je ne voie les peines qu'on auroit à s'y établir. Je ne sais si nos premiers pères en ont eu autant dans leurs premières missions du Canada que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui doit nous effrayer, Dieu prendra soin de nous, et j'espère que plus ces missions seront pénibles, plus il se trouvera de missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés.

Il me reste encore, mon révérend père, à parler du climat et de la température de ce pays. Le fort est, comme je l'ai déjà dit, vers le 57e degré de latitude, situé à l'embouchure de deux belles rivières ; mais la terre y est très-ingrate ; c'est un pays tout marécageux et rempli de savanes. Il y a peu de bois, et il est très-petit. Du fort, à plus de trente et quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids et des neiges qui y sont presque continuelles. Dès le mois de septembre le froid commence, et il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, et les geler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de juin ; mais le froid ne quitte pas pour cela.

Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds (car il n'y a guère de milieu entre le grand chaud et le grand froid) ; mais cela dure peu, les vents du nord qui sont si fréquens dissipent bientôt cette première chaleur : et souvent, après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur cet hiver a été deux ou trois pieds.

Ce long hiver, quoiqu'il soit toujours froid, ne l'est cependant pas toujours également. Il y a souvent, à la vérité, des froids excessifs, pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui n'en aient porté des marques ; et un matelot entre autres y a perdu les deux oreilles ; mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluie ; et qu'après certain temps de neige et de poudrerie (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige qui s'insinue partout), l'air y est net et clair. Si j'avois à choisir de l'hiver ou de l'été de ce pays, je ne sais lequel je prendrois ; car dans l'été, outre que les chaleurs y sont brûlantes, qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, et qu'on y a rarement trois beaux jours de suite, il y a encore tant de maringouins ou cousins, que vous ne sauriez sortir sans en être couvert et piqué de tous côtés. Ces moucherons sont ici en plus grand nombre et plus forts qu'en Canada ; ajoutez que les bois sont pleins d'eau, et pour peu qu'on avance on en a souvent jusqu'à la ceinture.

Quoique le pays soit tel que je viens de dire, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse vivre aisément ; les rivières sont pleines de poissons, la chasse y est abondante : tout l'hiver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le printemps et l'automne on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, de bernaches, et d'autres oiseaux de rivière. Mais la meilleure chasse est celle du caribou[1] ; elle dure toute l'année, et surtout au printemps et dans l'automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cents à la fois, et davantage. M. de Serigny nous a dit que le jour de la Toussaint et le jour des Morts il en avoit bien passé dix mille à une lieue des cabanes, que ceux du *Poli* avoient de l'autre côté de la rivière Bourbon. Les caribous ressemblent assez aux daims, à leurs cornes près. Les matelots, la première fois qu'ils en virent, en eurent peur et s'enfuirent. Nos Canadiens en tuèrent quelques-uns ; et les matelots qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves, et en ont tué aussi dans la suite. Voilà comment Dieu a soin de ces sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, et

[1] Espèce de renne.

leur donnant même une adresse particulière pour le tuer.

Outre les nations qui viennent en traite à la rivière de Sainte-Thérèse, il y en a encore d'autres qui sont plus au nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les Ikovirinioucks, qui sont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les sauvages du pays, et n'ont point de commerce avec le fort. Plus loin on trouve les Eskimaux, et à côté des Ikovirinioucks une grande nation qui leur est alliée : on les appelle les Alimouspigut. C'est une nation nombreuse : elle a des villages, et s'étend jusque derrière les Assiniboëls, avec qui elle est presque toujours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la langue des sauvages, et cependant il n'en est point venu au fort à qui je n'aie parlé de Dieu. J'avois un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les François. Je leur ai dit que j'irois dans leur pays pour leur faire connoître le Dieu que j'adorois ; ils en ont été bien aises, et m'y ont invité. J'ai encore plus de peine à entendre le sauvage qu'à le parler. Je sais déjà la plus grande partie des mots : M. de la Motte m'en a beaucoup donné, et un Anglois, qui sait fort bien la langue, m'en a donné bien davantage. J'ai fait un dictionnaire de tous ces mots, selon notre alphabet, et pour peu que je fusse avec les sauvages, je crois que je commencerais à parler aisément et à entendre leur langue. J'ai traduit le signe de la croix, le *Pater,* l'*Ave*, le *Credo*, et les Commandemens de Dieu. J'ai seulement baptisé deux sauvages adultes, qui sont morts incontinent après. J'ai baptisé encore trois enfans, dont deux sont allés au ciel ; et si j'avois pu y aller parmi eux, j'y en aurois mis davantage.

Nos deux vaisseaux partirent au commencement de septembre 1695, pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimai mieux rester dans le fort avec les quatre-vingts hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'aumônier. J'étois persuadé qu'ayant plus de loisir après le départ des vaisseaux, je pourrois apprendre tout-à-fait la langue des sauvages, et me mettre en état d'y commencer une mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne : les Anglois nous vinrent assiéger et nous prirent. Je vous en ai dit, en repassant en France, le détail avec l'histoire de notre prison. Il seroit inutile de vous le répéter ici. Je suis dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

GABRIEL MAREST, missionnaire.

LETTRE DU PÈRE CHOLENEC

AU P. AUGUSTE LEBLANC,

PROCUREUR DES MISSIONS DU CANADA.

Détails sur la jeune Tegahkouita, surnommée la Geneviève de la Nouvelle-France.

Au Sault de Saint-Louis, le 27 août 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Les merveilles que Dieu opère tous les jours par l'intercession d'une jeune vierge iroquoise, qui a vécu et qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroit porté à vous informer des particularités de sa vie, quand même vous ne m'auriez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorsque vous remplissiez ici avec tant de zèle les fonctions de missionnaire ; et vous savez que le grand prélat qui gouverne cette église, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mémoire de cette sainte fille, l'a appelée avec raison la Geneviève de la Nouvelle-France. Tous les François qui habitent ces colonies, de même que les sauvages, ont une singulière vénération pour elle : ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, et plusieurs, par son entremise, ont été guéris sur-le-champ de leurs maladies, et ont reçu du ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien, mon révérend père, que je n'aie vu moi-même, lorsque j'ai eu soin de sa conduite, ou que je n'aie appris du missionnaire qui lui a conféré le saint baptême.

Tegahkouita (c'est le nom de la sainte fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1656, à Gandaouagué, l'une des bourgades des Iroquois inférieurs appelés Agniez. Son père étoit Iroquois et infidèle ; sa mère, qui étoit chrétienne, étoit Algonquine ; elle avoit été

baptisée dans la ville des Trois-Rivières, où elle fut élevée parmi les François.[1]

Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares, et menée captive dans leur pays. On a su depuis que, dans le sein de l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon et une fille, qui est celle dont je parle : mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grâce du baptême. Une petite vérole, qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva, elle et son fils, en peu de jours. Tegahkouita en fut attaquée comme les autres; mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans, sous la conduite de ses tantes, et au pouvoir d'un oncle qui étoit le plus distingué du village.

La petite vérole lui avoit affoibli les yeux, et cette incommodité l'empêcha pendant quelque temps de paroître au grand jour. Elle demeuroit les jours entiers retirée dans sa cabane : peu à peu elle s'affectionna à la retraite, et dans la suite elle fit par goût ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire au génie de la jeunesse iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa dans le domestique à rendre à ses tantes tous les services dont elle étoit capable et qui convenoient à son sexe : elle piloit le blé, elle alloit quérir de l'eau, elle portoit le bois : car c'est, parmi nos sauvages, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle se passoit à faire de petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence : l'oisiveté, si ordinaire ici aux personnes du sexe, et qui est pour elles la source d'une infinité de vices; et la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, et d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées; les femmes de nos sauvages, surtout les jeunes filles, affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achètent des Européens, en des manteaux de fourrures, et en divers coquillages dont elles se couvrent de la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des bracelets, des pendans d'oreilles, des ceintures ; elles en garnissent même leurs souliers, car ce sont là toutes leurs richesses, et c'est parmi elles à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustemens.

La jeune Tégahkouita, qui avoit naturellement de l'aversion pour toutes les parures propres de son sexe, ne put résister aux personnes qui lui tenoient lieu de père et de mère ; et pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorsqu'elle fut chrétienne, elle s'en fit un grand crime, et elle expia cette complaisance qu'elle avoit eue, par des larmes presque continuelles, et par une sévère pénitence.

M. de Thracy, ayant été envoyé de la cour pour mettre à la raison les nations iroquoises qui désoloient nos colonies, porta la guerre dans leur pays, et y brûla trois villages des Agniez. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, et ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs députés furent bien reçus des François, la paix se conclut à l'avantage des deux nations.

On saisit cette occasion, qui paroissoit favorable, pour envoyer des missionnaires aux Iroquois. Ils avoient déjà quelque teinture de l'Évangile qui leur avoit été prêché par le père Jogues, surtout ceux d'Onnontagué, parmi lesquels ce père avoit fixé sa demeure. On sait que le missionnaire reçut alors la récompense qu'il devoit attendre de son zéle ; ces barbares le tinrent dans une dure captivité, et lui mutilèrent les doigts : ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il se déroba pour un temps à leur fureur. Il semble pourtant que son sang devoit être la semence du christianisme dans cette terre infidèle ; le père Jogues ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa mission auprès de ces peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie apostolique dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux compagnons furent couronnés par une mort semblable ; et c'est sans doute au sang de ces premiers apôtres de la nation iroquoise, qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zéle de ceux qui leur succédèrent dans le ministère évangélique.

Le père Frémin, le père Bruyas, et le père Pierron, qui savoient la langue du pays, furent choisis pour accompagner les députés iroquois dans leur retour, et pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur être accordée. On confia aux missionnaires les présens que faisoit le gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arrivèrent dans le temps que ces peuples ont accoutumé de se plonger dans toute sorte de débauches, et personne ne se trouva en état de les recevoir.

Ce contre-temps procura à la jeune Tegahkouita l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute perfection : elle fut chargée de loger les missionnaires et de subvenir à leurs besoins : sa modestie, et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes ; elle, de son côté, fut frappée de leurs manières affables, de leur assiduité à la prière, et des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la disposoit ainsi à la grâce du baptême, qu'elle auroit demandée, si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisième jour de leur arrivée ils furent appelés à Tionnontoguen, où se fit leur réception : elle fut des plus solennelles. Deux des missionnaires s'établirent dans ce village ; le troisième commença une mission dans le village d'Onneiout, qui est à trente lieues au-delà dans les terres. L'année suivante, on forma une troisième mission à Annontagué. La quatrième fut établie à Tsonnontouan, et la cinquième au village de Goiogoen. Les nations des Agniez et des Tsonnontouans étant nombreuses et séparées en plusieurs bourgades, on fut oblige d'augmenter le nombre des missionnaires.

Cependant Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, et ses parens étoient intéressés à lui trouver un époux, parce que, selon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chasse est au profit de la femme, et de tous ceux de la famille. La jeune Iroquoise avoit des inclinations bien opposées aux desseins de ses parens ; elle avoit un grand amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu, et tout ce qui étoit capable de la souiller tant soit peu lui faisoit horreur. Ainsi, quand on lui proposa de s'établir, elle s'en excusa sous divers prétextes; elle allégua surtout sa grande jeunesse, et le peu d'inclination qu'elle avoit pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ses raisons; mais peu après ils résolurent de l'engager lorsqu'elle y penseroit le moins, sans même lui laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetèrent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, et ils lui en firent faire la proposition aussi bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire étant conclue de part et d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui étoit destinée, et il vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se font les mariages parmi nos sauvages : bien que ces infidèles poussent le libertinage et la dissolution jusqu'à l'excès, néanmoins il n'y a point de nation qui garde si scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais déshonoré, s'il s'arrêtoit à converser publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'est aux parens à traiter l'affaire, et il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler : il suffit même qu'on parle de marier un jeune sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir et de se parler. Quand les parens agréent de part et d'autre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, et il s'assied auprès d'elle, c'est-à-dire qu'il la prend pour femme, et qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle ; elle rougit d'abord, et se leva brusquement ; elle sortit avec indignation de la cabane, et ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fût dehors. Cette fermeté outragea ses parens, qui crurent recevoir par là un affront, et ils résolurent de ne pas en avoir le démenti. Ils tentèrent encore d'autres stratagêmes, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur nièce.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On la traita comme une esclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible et de plus rebutant; ses actions les plus innocentes étoient interprétées malignement ; on lui reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses parens, ses manières farouches et sa stupidité, car c'est ainsi qu'on appeloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage: on l'attribuoit à une haine secréte qu'elle por-

toit à la nation iroquoise, parce qu'elle étoit de race algonquine. Enfin, on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible, et sans rien perdre de son égalité d'âme et de sa douceur naturelle; elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle avec une attention et une docilité qui étoient au-dessus de son âge et de ses forces. Peu à peu ses parens s'adoucirent, ils lui rendirent leurs bonnes grâces, et ils ne l'inquiétérent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là le père Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de notre jeune Iroquoise, et il reçut ordre de ses supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce père allât se joindre à son frére qui avoit soin de la mission des Iroquois d'Onnontagué. Tegahkouita ne manqua pas d'assister aux instructions et aux prières qui se faisoient tous les jours dans la chapelle; mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'être chrétienne : soit qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendoit absolument, et à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les chrétiens; soit que sa pudeur même la rendît trop timide, et l'empêchât de découvrir ses sentimens au missionnaire.

Enfin, l'occasion de déclarer le désir qu'elle avoit d'être baptisée se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village, tandis que la plupart des femmes faisoient dans les champs la récolte du blé d'Inde. Le missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, et pour instruire à loisir ceux qui étoient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkouita. Cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue du missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur en présence de ses compagnes mêmes, sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des chrétiens : elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, et dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté et sa candeur, firent juger au missionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des vérités chrétiennes, mais il ne crut pas devoir se rendre sitôt à ses instances, la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes, surtout dans ce pays-ci, qu'avec précaution et après de longues épreuves. Tout l'hiver fut employé à son instruction et à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que, malgré le penchant que les sauvages ont à médire, surtout les personnes du sexe, il ne s'en trouvât aucune qui ne fît l'éloge de la jeune catéchumène : ceux même qui l'avoient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le missionnaire ne balança plus à lui administrer le saint baptême, qu'elle demandoit avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676, et elle fut nommée Catherine : c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite de cette lettre.

La jeune néophyte ne songea plus qu'à remplir les engagemens qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques communes, elle se sentoit appelée à une vie plus parfaite. Outre les instructions publiques auxquelles elle assistoit régulièrement, elle en demanda de particulières pour sa conduite intérieure. Ses prières, ses dévotions, ses pénitences, furent réglées, et elle fut si docile à se former, selon le plan de perfection qui lui avoit été tracé, qu'en peu de temps elle devint un modèle de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Ses parens mêmes ne parurent pas désapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint-Esprit nous avertit par la bouche du sage, que l'âme fidèle qui commence à s'unir à Dieu, doit se préparer à la tentation; et c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de ceux mêmes qui l'admiroient: ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs déréglemens; et dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcèrent par divers artifices de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-même, son assiduité à la prière, sa délicatesse de conscience qui lui faisoit appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnèrent une victoire entière sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit tous les jours de fête à la chapelle, fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté

de ses proches. Le chapelet récité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours: cette espèce de psalmodie réveille l'attention des néophytes et anime leur dévotion. On y mêle des hymnes et des cantiques spirituels que nos jeunes sauvages chantent avec beaucoup de justesse et d'agrément : ils ont l'oreille fine, la voix belle, et un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane qu'elle s'abstînt ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne; on en vint à des paroles aigres, on lui reprocha que le christianisme l'avoit amollie et l'accoutumoit à une vie fainéante; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre, du moins par la faim, à suivre ses parens et à les aider dans leur travail. La néophyte supporta constamment leurs reproches et leurs mépris; elle aima mieux se passer ces jours-là de nourriture, que de violer la loi qui ordonne la sanctification des fêtes, et de manquer à ses pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit irrita de plus en plus ses parens infidèles. Quand elle alloit à la chapelle, ils la faisoient poursuivre à coups de pierres par des gens ivres, ou qui faisoient semblant de l'être, en sorte que, pour se mettre à couvert de leurs insultes, elle étoit souvent obligée de prendre des chemins détournés. Il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui la montroient au doigt, qui crioient après elle et l'appeloient par dérision la *chrétienne*. Un jour qu'elle étoit retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement les yeux étincelans de colère, et la hache à la main, qu'il leva comme pour la frapper : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoi qu'il en soit des intentions de ce barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paroître la moindre émotion. Une intrépidité si peu attendue étonna si fort le sauvage, qu'il prit aussitôt la fuite, comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience et de piété que Catherine passa l'été et l'automne qui suivirent son baptême. L'hiver lui procura un peu plus de tranquillité : elle ne laissa pas néanmoins d'avoir à souffrir quelques traverses, surtout de la part d'une de ses tantes : c'étoit un esprit double et dangereux, qui ne pouvoit souffrir la vie régulière de sa nièce, et qui censuroit jusqu'à ses actions et à ses paroles, même les plus indifférentes. C'est un usage parmi les sauvages que les oncles donnent le nom de filles à leurs nièces, et que, réciproquement, les nièces appellent leurs oncles du nom de père : de là vient que les cousins germains s'appellent communément frères. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeler de son nom propre, et non pas de celui de père, le mari de sa tante : c'étoit tout au plus une méprise ou un manque de réflexion. Il n'en fallut pas davantage à cet esprit mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette manière de s'exprimer, qui lui paroissoit trop familière, étoit l'indice d'une liaison criminelle, et à l'instant elle alla trouver le missionnaire pour la décrier dans son esprit et lui faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit pour la néophyte. « Eh bien ! lui dit-elle en l'abordant, Catherine, dont vous estimez tant la vertu, est pourtant une hypocrite qui vous trompe; elle vient en ma présence de solliciter mon mari au péché ! » Le missionnaire, qui connoissoit cette femme pour un mauvais esprit, voulut savoir sur quoi fondée elle formoit une accusation de cette nature; et ayant appris ce qui donnoit lieu à un soupçon si odieux, il lui fit une sévère réprimande, et la renvoya bien confuse. Quand il en parla à la néophyte, elle lui répondit avec une candeur et une assurance qui ne s'empruntent guère du mensonge. Ce fut en cette occasion qu'elle déclara, ce qu'on auroit peut-être ignoré si elle n'avoit pas été mise à cette épreuve, que, par la miséricorde du Seigneur, elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais terni la pureté de son corps, et qu'elle n'appréhendoit point de recevoir aucun reproche sur cet article au jour du jugement.

Il étoit triste pour Catherine d'avoir tant de combats à soutenir, et de voir son innocence exposée sans cesse aux outrages et aux railleries de ses compatriotes; d'ailleurs, elle avoit tout à craindre dans un pays où si peu de gens goûtoient encore les maximes de l'Évangile : elle souhaitoit passionnément de se transplanter dans une autre mission, où elle pût servir Dieu en paix et en liberté : c'étoit le sujet de ses prières les plus ferventes, c'étoit aussi l'avis du missionnaire; mais la chose n'étoit pas facile à exécuter. Elle étoit sous la puissance

d'un oncle attentif à toutes ses démarches, et incapable de goûter sa résolution par l'aversion qu'il portoit aux chrétiens. Dieu, qui exauce jusqu'aux simples désirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos et la consolation de la néophyte.

Il s'étoit formé depuis peu, parmi les François, une colonie d'Iroquois. La paix qui étoit entre les deux nations donnoit la liberté à ces sauvages de venir chasser sur nos terres : plusieurs d'entre eux s'étoient arrêtés vers la prairie de la Madeleine : des missionnaires de notre compagnie qui y demeuroient les rencontrèrent, et les entretinrent à diverses fois de la nécessité du salut. Dieu agit en même temps sur leurs cœurs par l'impression de sa grâce ; ces barbares se trouvèrent tout à coup changés, et ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie et de demeurer parmi nous. Ils reçurent le baptême après les instructions et les épreuves accoutumées.

L'exemple et la piété de ces nouveaux fidèles attirèrent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, et en peu d'années la mission de saint François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'on l'appelle) devint célèbre par le grand nombre et par la ferveur extraordinaire des néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour, quoiqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parens et ses amis, il perdoit aussitôt le désir de retourner dans sa patrie. La charité des néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine ; mais où elle éclatoit davantage, c'étoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des vérités de la foi : ils y employoient des jours entiers, et souvent une partie de la nuit. Leurs discours, pleins d'onction et de piété, faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes, et les transformoient, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Tel qui peu auparavant ne respiroit que le sang et la guerre, devenoit doux, humble, docile, et capable des plus grandes maximes de la religion.

Ce zèle ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver, il les portoit encore à faire des excursions dans les différentes bourgades de leur nation, et ils revenoient toujours accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le baptême, le plus considérable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa nation qu'il avoit gagnés à Jésus-Christ. La néophyte eût bien voulu le suivre ; mais elle dépendoit, comme je l'ai dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à regret le dépeuplement de sa bourgade, et qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitoit pour l'exécution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive, qui s'étoit retirée avec son mari à la mission du Sault. Le zèle qu'avoient les nouveaux fidèles pour attirer leurs parens et leurs amis dans la nouvelle colonie, lui inspira la même pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari, qui lui donna les mains. Celui-ci se joignit aussitôt à un sauvage de Lorette et à plusieurs autres néophytes qui, sous prétexte d'aller faire la traite des castors avec les Anglois, parcouroient les bourgades iroquoises, à dessein d'engager ceux de leur connoissance à les suivre et à participer au bonheur de leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la bourgade de Catherine, qu'il l'avertit secrètement du sujet de son voyage et du désir que sa femme avoit de l'avoir auprès d'elle dans la mission du Sault, dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la néophyte parut transportée à ce discours, il l'avertit de se tenir prête à partir aussitôt qu'il seroit de retour d'un voyage qu'il ne faisoit chez les Anglois que pour ne point donner d'ombrage à son oncle. Cet oncle de Catherine étoit alors absent, et n'avoit garde d'entrer dans aucun soupçon du dessein de sa nièce. Catherine alla sur-le-champ prendre congé du missionnaire, et le prier de la recommander aux pères qui gouvernoient la mission du Sault. Le missionnaire, de son côté, qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, et lui donna les conseils qu'il jugea lui être nécessaires dans la conjoncture présente.

Comme le voyage du beau-frère n'étoit qu'un prétexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientôt de retour à la bourgade ; et, dès le lendemain de son arrivée, il partit avec Catherine et avec le sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'aper-

cevoir dans le village que la néophyte avoit disparu, et l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux sauvages. On dépêcha aussitôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Ce vieux capitaine, jaloux de l'accroissement de sa nation, frémit de colère à cette nouvelle. A l'instant il chargea son fusil de trois balles, et courut après ceux qui emmenoient sa nièce. Il fit tant de diligence qu'il les joignit en peu de temps. Les deux sauvages, qui avoient prévu qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre, avoient caché la néophyte dans un bois épais, et s'étoient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver sa nièce avec ces sauvages. Après un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il se persuada qu'il avoit cru trop légèrement un premier bruit qui s'étoit répandu, et il retourna sur ses pas vers le village. Catherine regarda cette retraite subite de son oncle comme un effet de la protection de Dieu sur elle; et, continuant sa route, elle arriva à la mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frère qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une chrétienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anastasie, dont le soin étoit d'instruire les personnes de son sexe qui aspiroient à la grâce du baptême. Le zèle avec lequel elle remplissoit les devoirs de cet emploi, ses entretiens et ses exemples, charmèrent Catherine; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la piété de tous les fidèles qui composoient cette nombreuse mission. Elle étoit surtout frappée de voir des hommes devenus si différens de ce qu'ils avoient été lorsqu'ils demeuroient dans son pays; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licencieuse qu'elle leur avoit vu mener; et reconnoissant le doigt de Dieu dans un changement si extraordinaire, elle le bénissoit sans cesse de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

Pour répondre à cette faveur du ciel, elle crut qu'elle devoit se donner tout entière à Dieu, sans user d'aucune réserve et sans se permettre le moindre retour sur elle-même. Le lieu saint fit dès-lors toutes ses délices : elle s'y rendoit dès les quatre heures du matin; elle entendoit la messe du point du jour, et assistoit ensuite à celle des sauvages, qui se dit au lever du soleil. Pendant le cours de la journée, elle interrompoit de temps en temps son travail pour aller s'entretenir avec Jésus-Christ aux pieds des autels. Le soir, elle revenoit encore à l'église, et n'en sortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle étoit en prières, elle paroissoit toute renfermée au-dedans d'elle-même : le Saint-Esprit l'éleva en peu de temps à un don si sublime d'oraison, qu'elle passoit souvent plusieurs heures de suite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la prière, elle joignoit une application presque continuelle au travail, et elle se soutenoit dans le travail par de pieux discours qu'elle tenoit avec Anastasie, cette fervente chrétienne dont j'ai parlé, et avec qui elle avoit lié une amitié très-étroite. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu, sur les moyens de lui plaire et d'avancer dans la vertu, sur quelques traits de la vie des saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du péché, et sur le soin d'expier, par la pénitence, ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes et de ses imperfections, pour les effacer dans le sacrement de pénitence dont elle approchoit tous les samedis au soir : elle s'y disposoit par diverses macérations dont elle affligeoit son corps; et quand elle s'accusoit de ses fautes, même les plus légères, c'étoit avec des sentimens si vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, et que ses paroles étoient entrecoupées de soupirs et de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la majesté de Dieu lui faisoit regarder la moindre offense avec horreur; et quand il lui en étoit échappé quelqu'une, elle ne pouvoit se la pardonner.

Des vertus si marquées ne me permirent pas de lui refuser plus long-temps la permission qu'elle me demandoit instamment de faire sa première communion à la fête de Noël qui approchoit. C'est une grâce qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'après bien des années et après beaucoup d'épreuves : mais la piété de Catherine la mettoit au-dessus des règles ordinaires. Elle participa, pour la première fois de sa vie, à la sainte eucharistie avec une ferveur qui égaloit l'estime qu'elle faisoit de cette grâce, et les empressemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la sainte table, ce fut toujours avec les mêmes dispositions. Son simple extérieur inspiroit alors de la piété

aux plus tièdes; et lorsqu'il se faisoit une communion générale, les néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès d'elle; parce que, disoient-elles, la seule vue de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël, la saison étant propre pour la chasse, elle ne put se dispenser de suivre dans les bois sa sœur et son beau-frère. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa providence nous conduit; elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires; sa piété lui suggéra de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étoient incompatibles avec le séjour des forêts. Son temps étoit réglé pour toutes ses actions. Dès le matin, elle se mettoit en prières, et elle ne les finissoit qu'avec celles que les sauvages font en commun selon leur coutume. Le soir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison : c'étoit à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la messe dans la mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire. Là elle se mettoit en esprit au pied des autels; elle unissoit son intention à celle du prêtre; elle prioit son ange gardien d'assister pour elle au saint sacrifice, et de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée, elle s'occupoit du travail avec les autres personnes de son sexe; mais, pour bannir les discours frivoles, et afin de s'entrenir dans l'union avec Dieu, elle entamoit toujours quelque discours de piété, ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes et des cantiques à la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-sobres, et souvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour : encore mêloit-elle secrètement de la cendre aux viandes qu'on lui servoit, pour ôter à son goût toute la pointe qui en fait le plaisir. C'est une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas aperçue.

Le séjour des bois ne plaisoit guère à Catherine, bien qu'il soit si agréable aux femmes des sauvages; parce que, débarrassées des soins domestiques, elles passent le temps dans les divertissemens et les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coutume de retourner au village. L'église, la présence de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de nos autels, le saint sacrifice de la messe, les exhortations fréquentes, et les autres exercices de la mission dont on est privé quand on est occupé de la chasse, étoient les seuls objets qui la touchassent. Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la mission, elle se fit une loi de n'en plus sortir. Elle y arriva vers le temps de la semaine sainte; et c'est pour la première fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas, mon révérend père, à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un spectacle aussi touchant que celui des douleurs et de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes; elle répandit des larmes presque continuelles, et elle forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de Jésus-Christ. Depuis ce temps-là elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes légères qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la majesté divine, soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour. Les entretiens d'Anastasie qui lui parloit souvent des peines de l'enfer, et des rigueurs que les saints ont exercées sur eux-mêmes, fortifièrent l'attrait qu'elle avoit pour les austérités de la pénitence. Elle s'y sentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba plus tôt qu'elle ne l'avoit prévu : elle eut assez de temps pour éviter, en se retirant, le gros de l'arbre qui l'auroit écrasée par sa chute; mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, et qui la jeta évanouie par terre. Elle revint peu après de son évanouissement, et on lui entendit prononcer doucement ces paroles : « Je vous remercie, ô bon Jésus! de m'avoir secourue dans ce danger. » Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée pour lui donner le loisir d'expier ses péchés par la pénitence : c'est ce qu'elle déclara à une compagne qui se sentoit appelée comme elle à une vie austère, et avec qui elle fut dans une liaison si intime, qu'elles se communiquoient l'une à l'autre ce qui se passoit de plus secret dans leur intérieur. Cette nouvelle compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis m'empêcher de vous en parler.

Thérèse (c'est ainsi qu'elle s'appeloit) avoit été baptisée par le pére Bruyas dans le pays des Iroquois ; mais la licence qui régnoit parmi ceux de sa nation, et les mauvais exemples qu'elle avoit sans cesse devant les yeux, lui firent bientôt oublier les engagemens de son baptême. Le séjour même qu'elle faisoit depuis quelque temps à la mission du Sault, où elle étoit venue demeurer avec sa famille, n'avoit produit qu'un médiocre changement dans ses mœurs. Une aventure des plus étranges qui lui arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle étoit allée à la chasse avec son mari et un jeune neveu vers la rivière des Outaouacs : quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, et ils formèrent une troupe composée de onze personnes ; savoir, de quatre hommes, de quatre femmes et de trois jeunes gens. Thérèse seule étoit chrétienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là les mit hors d'état de chasser : leurs provisions furent bientôt consommées, et ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour se faire des souliers : ils mangèrent ensuite leurs souliers mêmes ; et enfin, pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus que des herbes et de l'écorce des arbres. Cependant le mari de Thérése tomba dangereusement malade, et obligea les chasseurs à s'arrêter. Deux d'entre eux, savoir, un Agnié et un Tsonnontouan, prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promesse d'être de retour au plus tard dans dix jours. L'Agnié revint effectivement au temps marqué, mais il revint seul, et assura que le Tsonnontouan avoit péri de faim et de misére. On le soupçonna de l'avoir tué, et d'avoir vécu de sa chair : car il avouoit qu'il n'avoit trouvé aucune bête, et cependant il étoit plein de force et de santé. Peu de jours après le mari de Thérèse mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, et le reste de la troupe se mit en chemin pour gagner le bas de la rivière, et se rendre aux habitations françoises. Après deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle sorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le désespoir leur inspira une étrange résolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande, afin de faire vivre les autres. On jeta les yeux sur la femme du Tsonnontouan et sur ses deux enfans qui furent égorgés l'un après l'autre. Ce spectacle effraya Thérèse : elle avoit lieu de craindre le même traitement ; alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience ; elle se repentit de s'être engagée dans les forêts, sans s'être purifiée auparavant par une bonne confession ; elle demanda pardon à Dieu des désordres de sa vie : elle promit de s'en confesser au plus tôt, et d'en faire pénitence. Sa prière fut écoutée ; après des fatigues incroyables, elle arriva enfin au village avec quatre autres qui restoient encore de cette troupe. A la vérité, elle garda une partie de sa promesse, car elle se confessa aussitôt après son retour, mais elle fut plus lente à réformer ses mœurs, et à embrasser les rigueurs de la pénitence.

Un jour qu'elle considéroit la nouvelle église qu'on bâtissoit au Sault, lorsqu'on y transporta la mission qui étoit auparavant à la prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit aussi cet édifice : elles se saluèrent l'une l'autre pour la première fois ; et pour entrer en conversation, Catherine lui demanda quel lieu étoit réservé pour les femmes. Thérèse lui montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. « Hélas ! reprit Catherine en soupirant, ce n'est pas dans ce temple matériel que Dieu se plaît davantage à demeurer, c'est au-dedans de nous-mêmes qu'il veut habiter : notre cœur est le temple qui lui est le plus agréable. Mais, malheureuse que je suis, combien de fois l'ai-je forcé d'abandonner ce cœur où il vouloit régner lui seul ! et ne méríterois-je pas que, pour me punir de mon ingratitude, on me fermât à jamais l'entrée de ce temple qu'on éléve à sa gloire ? »

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Thérèse : elle se sentit pressée en même temps par les remords de sa conscience, d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur, et elle ne douta point que Dieu ne lui eût adressé cette sainte fille pour la soutenir de ses conseils et de ses exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embrasser. Elle s'ouvrit donc à Catherine sur les saints désirs que Dieu lui inspiroit, et insensiblement l'entretien les porta à se faire part de leurs pensées les plus secrètes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allèrent s'asseoir au pied d'une croix qui est placée au bord du fleuve Saint-Laurent. Cette première entrevue, où se

découvrit la conformité de leurs sentimens et de leurs inclinations, commença à serrer les liens d'une amitié sainte qui dura jusqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps-là elles furent inséparables; elles alloient ensemble à l'église, dans les bois et au travail; elles s'animoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété, elles se communiquoient leurs peines et leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austères, et par-là elles se servirent infiniment l'une l'autre à avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Dieu préparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soutenir. Des vues intéressées inspirèrent à sa sœur le dessein de la marier : elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la mission du Sault qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, et qu'ayant à choisir dans tout le village, elle auroit pour beau-frère quelque habile chasseur qui porteroit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultés de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette généreuse fille avoit soutenues : mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier, et après lui avoir témoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux sauvages, quand il s'agit de leur propre intérêt.

« Il faut l'avouer, ma chère sœur, lui dit-elle avec un air plein de douceur et d'affabilité, vous avez de grandes obligations au Seigneur de vous avoir tirée, aussi bien que nous, de notre malheureuse patrie, et de vous avoir conduite à la mission du Sault, où tout vous porte à la piété. Si vous avez de la joie d'y être, je n'en ai pas moins de vous avoir auprès de moi : vous l'augmentez tous les jours cette joie par la sagesse de votre conduite qui vous attire l'estime et l'approbation générale. Il ne vous reste plus qu'une chose à faire, qui mettra le comble à notre bonheur, c'est de songer sérieusement à vous établir par un bon et solide mariage. Toutes les filles prennent parmi nous ce parti; vous êtes en âge de le prendre comme elles, et vous y êtes obligée plus particulièrement que d'autres, soit pour éviter les occasions du péché, soit pour subvenir aux nécessités de la vie. Il est vrai que nous nous faisons un plaisir, votre beau-frère et moi, de vous les fournir; mais vous savez qu'il est sur le penchant de l'âge, et que nous sommes chargés d'une nombreuse famille. Si nous venions à vous manquer, à qui auriez-vous recours? Croyez-moi, Catherine, mettez-vous à couvert des malheurs qui accompagnent l'indigence, pensez au plus tôt à les prévenir pendant que vous pouvez le faire si aisément, et d'une manière si avantageuse pour vous et pour votre famille. »

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature; mais sa complaisance et le respect qu'elle avoit pour sa sœur lui firent dissimuler sa peine, et elle se contenta de lui répondre, en la remerciant de ses avis, que la chose étoit de conséquence, et qu'elle y penseroit sérieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette première attaque. Aussitôt elle vint me trouver pour se plaindre amèrement des importunes sollicitations de sa sœur. Comme je ne paroissois pas me rendre tout-à-fait à ses raisons, et que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire pencher vers le mariage : « Ah! mon père, me dit-elle, je ne suis plus à moi, je me suis donnée tout entière à Jésus-Christ, il ne m'est pas possible de changer de maître. La pauvreté dont on me menace ne me fait pas peur : il faut si peu de chose pour fournir aux besoins de cette misérable vie, que mon travail peut y suffire, et je trouverai toujours quelque méchant haillon pour me couvrir. » Je la renvoyai en lui disant qu'elle se consultât bien elle-même, que la chose méritoit qu'elle y fît des attentions sérieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane, que sa sœur, impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irrésolutions par un établissement utile. Mais ayant jugé par la réponse de Catherine qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, elle sut mettre dans ses intérêts Anastasie, que l'une et l'autre regardoient comme leur mère. Celle-ci crut aisément que Catherine prenoit trop légèrement sa résolution, et elle employa tout l'ascendant que son âge et sa vertu lui donnoient sur l'esprit de cette jeune fille, pour lui persuader que le mariage étoit le seul parti qu'elle eût à prendre.

Cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, et Anastasie, qui avoit trouvé jusque-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déférence qu'elle avoit pour ses conseils. Elle lui en fit des reproches amers, et la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prévint, et après m'avoir raconté les peines qu'on lui faisoit pour la déterminer à prendre un parti, qui étoit si peu de son goût, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-même à Jésus-Christ, et de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie et de sa sœur. Je louai son dessein, mais en même temps je lui conseillai de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette importance, et de faire pendant ce temps-là des prières extraordinaires, afin de mieux connoître la volonté de Dieu : après quoi, si elle persistoit dans sa résolution, je lui promis de mettre fin aux importunités de ses parentes. Elle acquiesça d'abord à ce que je lui proposois; mais un demi-quart d'heure après, elle vint me trouver. « C'en est fait, me dit-elle en m'abordant, il n'est plus question de délibérer, mon parti est pris depuis long-temps; non, mon père, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. » Je ne crus pas devoir m'opposer davantage à une résolution qui me paroissoit ne lui être inspirée que par le Saint-Esprit : je l'exhortai donc à la persévérance, et je l'assurai que je prendrois sa défense contre tous ceux qui voudroient désormais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse lui rendit sa première tranquillité, et rétablit dans son âme cette paix intérieure qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fut-elle retirée, qu'Anastasie vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conseil, et ne suivoit que sa propre fantaisie. Elle alloit continuer, lorsque je l'interrompis, en lui disant que j'étois instruit de son mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne chrétienne comme elle désapprouvât une action qui méritoit les plus grands éloges; et que si elle avoit de la foi, elle devoit connoître quel est le prix d'un état aussi sublime que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux anges mêmes.

A ces paroles, Anastasie revint comme d'un profond assoupissement; et comme elle avoit un grand fond de piété, elle se blâma aussitôt elle-même; elle admira le courage de cette vertueuse fille, et dans la suite elle fut la première à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur; elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété; toute infirme qu'elle étoit, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeûnes et ses autres austérités.

C'étoit alors la fin de l'automne, où les sauvages ont accoutumé de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hiver dans les forêts. Le séjour que Catherine y avoit déjà fait, et la peine qu'elle y avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au village, lui avoit fait prendre la résolution, comme je l'ai dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air, et la nourriture qui est meilleure dans les forêts, pourroient rétablir sa santé, laquelle étoit fort altérée; c'est pourquoi je lui conseillai de suivre sa famille et les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit, avec cet air de piété, qui lui étoit si naturel : « Il est vrai, mon père, que le corps est traité plus délicatement dans les bois; mais l'âme y languit, et ne peut y rassasier la faim; au contraire, dans le village, le corps souffre, j'en conviens, mais l'âme trouve ses délices auprès de Jésus-Christ. Eh bien! j'abandonne volontiers ce misérable corps à la faim et à la souffrance, pourvu que mon âme ait sa nourriture ordinaire. »

Elle resta donc pendant tout l'hiver au village, où elle ne vécut que de blé d'inde, et où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides, qui pouvoient à peine le soutenir, elle le livra encore à des austérités et à des pénitences excessives, sans prendre conseil de personne, se persuada que lorsqu'il s'agissoit de se mortifier, elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inspiroit sa ferveur. Elle étoit portée à ces saints excès par les grands exemples de mortifications qu'elle avoit sans cesse devant les yeux. L'esprit de pénitence régnoit parmi les chrétiens du Sault : les jeûnes, les disciplines sanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer, étoient des austérités communes. Quelques-uns d'eux se disposèrent, par

ces macérations volontaires, à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre s'étoit allumée entre les François et les Iroquois; ceux-ci invitèrent leurs compatriotes, qui étoient à la mission du Sault, à revenir dans leurs pays, où ils leur promettoient une entière liberté pour l'exercice de leur religion. Le refus, qui suivit de semblables offres, les transporta de fureur, et les chrétiens iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarés aussitôt ennemis de la patrie. Un parti d'Iroquois, qui en surprit quelques-uns à la chasse, les emmena dans leur pays : ils y furent brûlés à petit feu. Ces généreux fidèles, au milieu des plus cuisantes douleurs, prêchoient Jésus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, et les conjuroient d'embrasser au plus tôt le christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un, entre autres, nommé Étienne, signala sa constance et sa foi : il étoit environné de flammes et de fers ardens; sans cesse il encourageoit sa femme, qui souffroit le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de Jésus. Étant près d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, et, à l'exemple de son saint patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares, touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau, abandonnèrent leur pays, et vinrent à la mission du Sault pour demander le baptême et y vivre selon les lois de l'Évangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente; elles alloient même à des excès que nous avions soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit le plus piquant; d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture, dans des lieux écartés, et demeuroient long-temps exposées aux rigueurs de la saison, sur les bords d'une rivière glacée, où le vent souffloit avec fureur. Il y en a eu qui, après avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeoient jusqu'au col, autant de temps qu'il en falloit pour réciter plusieurs dizaines de leur rosaire. Une entre autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fièvre si violente qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrêmement par sa simplicité : j'appris que, non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille, qui n'avoit que trois ans, dans une rivière glacée, et l'en avoit retirée à demi morte. Comme je lui reprochois vivement son indiscrétion, elle me répondit, avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avoit pas cru mal faire, et que, dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance la peine que méritoit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications, fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine, qui avoit l'esprit vif et pénétrant, ne laissa pas, sur diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret; et comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jésus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur pour le mettre aussitôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit pour la première fois des religieuses, elle fut si charmée de leur piété et de leur modestie, qu'elle s'informa curieusement de la manière dont vivoient ces saintes filles, et des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoit des vierges chrétiennes qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déjà fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, et m'être assuré de nouveau que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, et qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Notre Seigneur se fut donné à elle dans la sainte communion, elle prononça, avec une ferveur admirable, le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle; elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge, à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour la prier de présenter à son fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même

après quoi elle passa plusieurs heures au pied des autels, dans un grand recueillement d'esprit, et dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps-là Catherine ne tint plus à la terre, et elle aspira sans cesse au ciel, où elle avoit fixé tous ses désirs. Il sembloit même qu'elle goûtoit par avance les douceurs de ce bienheureux séjour; mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soutenir le poids de ses austérités, et l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente, dont elle ne s'est jamais bien rétablie; il lui en resta toujours un mal d'estomac, accompagné de fréquens vomissemens, et d'une fièvre lente qui la mina peu à peu, et la jeta dans une langueur qui la consuma insensiblement.

Cependant, on eût dit que son âme prenoit de nouvelles forces à mesure que son corps dépérissoit : plus elle approchoit de son terme, plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont fait le plus d'impression, et qui étoient comme la source et le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu. Son unique plaisir étoit de se tenir recueillie en sa présence, de méditer ses grandeurs et ses miséricordes, de chanter ses louanges, et de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'étoit principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées, qu'elle se plaisoit si fort à la solitude. Anastasie et Thérèse étoient les deux seules chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers, parce qu'elles parloient bien de Dieu, et que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour.

De là venoit cette dévotion particulière qu'elle avoit pour la sainte eucharistie et pour la passion du Sauveur. Ces deux mystères de l'amour de Dieu, caché sous le voile eucharistique, et mourant sur une croix, occupoient sans cesse son esprit, et embrasoient son cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours passer des heures entières au pied des autels, immobile et comme transportée hors d'elle-même; ses yeux expliquoient souvent les sentimens de son cœur, par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, et elle trouvoit dans ces larmes de si grandes délices, qu'elle étoit comme insensible à la froideur des plus rudes hivers. Quelquefois la voyant transie de froid, je la renvoyois dans sa cabane pour s'y chauffer : elle obéissoit à l'instant; mais un moment après elle revenoit à l'église, et y continuoit de longs entretiens avec Jésus-Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystère de la passion du Sauveur, et l'avoir toujours présente à sa mémoire, elle portoit au col un petit crucifix que je lui avois donné; elle le baisoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour Jésus souffrant, et de la plus vive reconnoissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour, voulant particulièrement honorer Jésus-Christ dans ce double mystère de son amour, après avoir reçu la sainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de son âme à Jésus dans l'eucharistie, et de son corps à Jésus attaché à la croix; et dès lors elle fut ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manières d'affliger et de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hiver, elle suivoit de loin ses compagnes, elle ôtoit ses souliers, et marchoit nu-pieds sur la glace et sur la neige. Ayant ouï dire à Anastasie que de tous les tourmens, celui du feu étoit le plus affreux, et que la constance des martyrs qui avoient souffert ce supplice pour défendre leur foi, devoit être d'un grand mérite auprès du Seigneur, la nuit suivante elle se brûla les pieds et les jambes avec un tison ardent, à peu près de la même manière que les Iroquois brûlent leurs esclaves, se persuadant que par cette action elle se déclaroit l'esclave de son Sauveur. Une autre fois, elle parsema la natte où elle se couchoit, de grosses épines dont les pointes étoient fort aiguës; et à l'exemple de saint Benoît et du bienheureux Louis de Gonzague, elle se roula trois nuits de suite sur ces épines, qui lui causèrent des douleurs très-vives. Elle en eut le visage tout pâle et tout défait, ce qu'on attribuoit à ses indispositions. Mais Thérèse, cette compagne en qui elle avoit pris tant de confiance, ayant découvert la source de cette pâleur extraordinaire, lui en fit scrupule, en lui déclarant que c'étoit offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austérités, sans la permission de son confesseur. Catherine, qui trembloit aux seules apparences du péché, vint aussitôt me trouver, pour m'avouer sa faute et en demander pardon à Dieu.

Je la blâmai de son indiscrétion, et lui ordonnai d'aller jeter ces épines au feu. Elle le fit aussitôt; car elle avoit une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient sa conscience; et quelque éclairée qu'elle fût des lumières dont Dieu la favorisoit, elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toujours une paix et une égalité d'âme qui nous charmoient. Il ne lui échappa jamais, ou de se plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie, ses souffrances furent extraordinaires : elle étoit obligé de se tenir jour et nuit dans la même posture, et le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-aiguës. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit plus contente, s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-même, de vivre et de mourir sur la croix, et unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la religion; c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique. Son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul désir de lui plaire. Sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes; son union avec Dieu intime et continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime.

Enfin, rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, et qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grâce qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, et qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage et de la dissolution. C'est cet amour pour la pureté qui produisoit dans son cœur cette tendre affection pour la reine des vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre-Dame qu'avec transport; elle avoit appris par cœur ses Litanies, et elle les récitoit tous les soirs en particulier, après les prières communes de la cabane. Elle portoit toujours sur elle un chapelet qu'elle récitoit plusieurs fois le jour. Les samedis et les autres jours, qui sont particulièrement consacrés à l'honorer, elle faisoit des austérités extraordinaires, et elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on célébroit quelqu'une de ses fêtes, et elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveler ceux qu'elle avoit déjà faits.

Une vie si sainte devoit être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ses vertus, et surtout par sa patience et par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le temps où les hommes sont à la chasse dans les forêts, et où les femmes sont occupées depuis le matin jusqu'au soir dans la campagne. Alors ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de blé d'inde, et un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie. Mais ce qui auroit accablé une autre de tristesse, contribuoit à augmenter sa joie, en lui fournissant de quoi augmenter son mérite. Accoutumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettoit à profit sa solitude, et elle s'en servoit pour s'attacher davantage à son Créateur par des prières et par des méditations ferventes.

Cependant le temps de son dernier sacrifice approchoit, et ses forces diminuoient chaque jour. Elle baissa considérablement le mardi de la semaine sainte, et je jugeai à propos de lui donner le saint viatique, qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Je voulois lui administrer en même temps l'extrême-onction; mais elle me dit que rien ne pressoit encore, et sur sa parole, je crus pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour et la nuit suivante dans de fervens entretiens avec Notre Seigneur, et avec la sainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la dernière onction avec les mêmes sentimens de piété, et, sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de Jésus et de Marie, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connoissance jusqu'au dernier soupir, je m'aperçus

qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui suggérois. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita, dans la vingt-quatrième année de son âge, ayant rempli cette mission de l'odeur de ses vertus, et de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage, qui avoit été extrêmement exténué par ses maladies et par ses austérités continuelles, parut si changé et si agréable quelques momens après sa mort, que les sauvages qui étoient présens ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, et qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'espérer qu'elle venoit de prendre possession, rejaillissoit jusque sur son corps. Deux François, qui venoient de la prairie de la Madeleine, pour assister le jeudi matin au service, la voyant étendue sur sa natte avec ce visage si frais et si doux, se dirent l'un à l'autre : Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent un moment après que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée; ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, et se recommandèrent à ses prières. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

Je me sers de ce terme, mon révérend père, avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à honorer la mémoire de cette vertueuse fille, par une infinité de guérisons miraculeuses qui se sont faites après sa mort, et qui se font encore tous les jours par son intercession. C'est ce qui est connu, non-seulement des sauvages, mais encore des François qui sont à Québec et à Montréal, et qui viennent souvent à son tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des grâces qu'elle leur a obtenues du ciel. Je pourrois vous rapporter ici un grand nombre de ces guérisons miraculeuses, qui ont été attestées par des gens dont les lumières et la probité ne peuvent être suspectes; mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertu et de mérite, qui ont éprouvé eux-mêmes le pouvoir de cette sainte fille auprès de Dieu, et qui ont cru devoir en laisser un monument public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois et leur piété et leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de M. de la Colombière, chanoine de la cathédrale de Québec, grand-vicaire du diocèse. Il s'explique en ces termes :

« Ayant été malade à Québec l'année passée, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juin, d'une fièvre lente, contre laquelle tous les remèdes avoient été inutiles, et d'un flux que l'ipécacuanha même n'avoit pu guérir; on jugea à propos que je fisse le vœu, au cas qu'il plût à Dieu de faire cesser ces deux maladies, de monter à la mission de saint François Xavier, pour prier sur le tombeau de Catherine Tegahkouita. Dès le jour même la fièvre cessa, et le flux étant beaucoup diminué, je m'embarquai quelques jours après pour m'acquitter de mon vœu. A peine eus-je fait le tiers du chemin, que je me trouvai parfaitement guéri. Comme ma santé est quelque chose de si inutile que je n'aurois osé la demander, si la déférence que je dois avoir pour des serviteurs de Dieu ne m'y avoit obligé, on ne peut raisonnablement s'empêcher de croire que Dieu, en m'accordant cette grâce, n'a point eu d'autre vue que celle de faire connoître le crédit que cette bonne fille a auprès de lui. Pour moi, je craindrois de retenir la vérité dans l'injustice, et de refuser aux missions du Canada la gloire qui leur est due, si je ne témoignois, comme je fais, que je suis redevable de ma guérison à cette vierge iroquoise. C'est pourquoi je donne la présente attestation avec tous les sentimens de reconnoissance dont je suis capable, pour augmenter, si je puis, la confiance que l'on a en ma bienfaitrice, mais encore plus pour exciter le désir d'imiter ses vertus. Fait à Villemarie, le 14 septembre 1696.

J. DE LA COLOMBIÈRE,

P. J. Chanoine de la cathédrale de Québec. »

Le second témoignage est de M. de Luth, capitaine d'un détachement de la marine, et commandant au fort Frontenac. C'est ainsi qu'il parle :

« Je soussigné, certifie à qui il appartiendra, qu'étant tourmenté de la goutte depuis vingt-trois ans, avec de si grandes douleurs qu'elle ne me donnoit pas du repos l'espace de trois mois, je m'adressai à Catherine Tegahkouita, vierge iroquoise, décédée au Sault Saint-Louis en opi-

nion de sainteté, et je lui promis de visiter son tombeau, si Dieu me rendoit la santé par son intercession. J'ai été si parfaitement guéri à la fin d'une neuvaine que je fis faire à son honneur, que depuis quinze mois je n'ai senti aucune atteinte de mes gouttes. Fait au fort Frontenac, ce 15 août 1696.

»J'ai cru que le récit des vertus de cette sainte fille, née au milieu de la gentilité et parmi les sauvages, pourroit servir à édifier les personnes qui, étant nées dans le sein du christianisme, ont encore de plus grands secours pour s'élever à une haute sainteté. J'ai l'honneur d'être, etc.

J. du Luth,
Capitaine d'un détachement de la marine, commandant au fort de Frontenac. »

LETTRE DU P. CHOLENEC AU P. DU HALDE.

Missions chez les Iroquois. — Caractère de ces peuples.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

J'apprends avec beaucoup de consolation qu'on a été édifié en France du précis que j'y ai envoyé des vertus de la jeune vierge iroquoise qui est morte ici en odeur de sainteté, et que nous regardons comme la protectrice de cette colonie. C'est la mission de saint François Xavier du Sault qui l'a formée au christianisme, et les impressions que ses exemples y ont laissées durent encore, et dureront longtemps, comme nous l'espérons de la miséricorde de Dieu. Elle avoit prédit la mort glorieuse de quelques chrétiens de cette mission long-temps avant qu'elle arrivât, et il est à croire que c'est elle qui, du ciel où elle est placée, a soutenu le courage de ces généreux fidèles, lesquels ont signalé leur constance et leur foi dans les plus affreux supplices. Je vous rapporterai en peu de mots l'histoire de ces fervens néophytes, et je me persuade que vous en serez touché.

Les bourgades iroquoises se dépeuploient insensiblement par la désertion de plusieurs familles qui se réfugioient dans la mission du Sault pour y embrasser le christianisme. Étienne *te Ganonakoa* fut de ce nombre. Il vint y demeurer avec sa femme, une belle-sœur et six enfans. Il avoit alors environ trente-cinq ans; son naturel n'avoit rien de barbare, et la solidité de son mariage dans un pays où règne la licence, et où l'on change aisément de femme, étoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demandèrent instamment le baptême, et on le leur accorda après les épreuves et les instructions accoutumées. On fut bientôt édifié dans le village de l'union qui étoit dans cette famille, et du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Étienne veilloit à l'éducation de ses enfans avec un zèle digne d'un missionnaire. Il les envoyoit tous les jours, soir et matin, aux prières et aux instructions qu'on fait à ceux de cet âge: il ne manquoit pas lui-même de leur donner l'exemple par son assiduité à tous les exercices de la mission, et par la fréquente participation des sacremens.

C'est par une conduite si chrétienne qu'il se préparoit à triompher des ennemis de la religion et à défendre sa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre pour engager tous ceux de leur nation qui étoient au Sault à retourner dans leur terre natale: les prières et les présens ayant été inutiles, ils en vinrent aux menaces, et ils leur signifièrent que s'ils persistoient dans leur refus, ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis, mais que leur haine deviendroit irréconciliable, et qu'ils les traiteroient en ennemis déclarés. La guerre, qui étoit alors entre les François et les Iroquois, servit de prétexte à ceux-ci pour assouvir leur rage sur ceux de leurs compatriotes qui, après les avoir ainsi abandonnés, tomboient entre leurs mains. Étienne partit en ce temps-là, vers le mois d'août de l'année 1690, pour la chasse d'automne: il étoit accompagné de sa femme et d'un sauvage du Sault. Le mois de septembre suivant ces trois néophytes furent surpris dans les bois par un parti ennemi de quatorze Goïogoens, qui se saisirent d'eux, les enchaînèrent, et les menèrent captifs dans leur pays.

Aussitôt qu'Étienne se vit à la merci des Goïogoens, il ne douta point qu'il ne dût être bientôt livré à la mort la plus cruelle. Il s'en expliqua ainsi à sa femme, et lui recommanda sur toutes choses de persévérer dans la foi, et au cas qu'elle retournât au Sault, d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Il ne cessa

pendant tout le chemin de l'exhorter à la constance et de la fortifier contre les dangers où elle alloit être exposée parmi ceux de sa nation.

Les trois captifs furent conduits non pas à Goïogoen, où il étoit naturel qu'on les menât, mais à Onnontagué. Dieu vouloit, ce semble, que la force et la constance d'Étienne éclatât dans un lieu qui étoit pour lors célèbre par la quantité de sauvages qui y étoient assemblés en foule, et qui s'y plongeoient dans les plus infâmes débauches. Quoique ce soit la coutume d'attendre les captifs à l'entrée du village, la joie qu'ils eurent d'avoir entre les mains des habitans du Sault, les fit tous sortir de leur bourgade pour aller assez loin au-devant de leur proie. Ils s'étoient parés de leurs plus beaux habits, comme pour un jour de triomphe : ils étoient armés de couteaux, de haches, de bâtons, et de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main ; la fureur étoit peinte sur leurs visages. Quand ils eurent joint les captifs, l'un de ces barbares abordant Étienne : « Mon frère, lui dit-il, tu es mort, ce n'est pas nous qui te tuons, c'est toi qui te tues toi-même, puisque tu nous a quittés pour demeurer parmi ces chiens de chrétiens du Sault. Il est vrai, répondit Étienne, que je suis chrétien, mais il n'est pas moins vrai que je fais gloire de l'être. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne crains ni vos outrages, ni vos tourmens ; je donne volontiers ma vie pour un Dieu qui a répandu tout son sang pour moi. »

A peine eut-il achevé ces paroles, que ces furieux se jetèrent sur lui et lui firent de cruelles incisions aux bras, aux cuisses et partout le corps qu'ils ensanglantèrent en un instant. Ils lui coupèrent plusieurs doigts des mains et lui arrachèrent les ongles. Ensuite un de la troupe lui cria : Prie Dieu. Oui, je le prierai, dit Étienne ; et levant ses mains liées, il fit le mieux qu'il put le signe de la croix en prononçant à haute voix en leur langue ces paroles : Au nom du père, etc. Aussitôt ils lui coupèpèrent la moitié des doigts qui lui restoient, et lui crièrent une seconde fois : Prie Dieu maintenant. Étienne fit de nouveau le signe de la croix, et à l'instant ils lui coupèrent tous les doigts jusqu'à la paume de la main. Puis ils l'invitèrent une troisième fois à prier Dieu, en l'insultant et vomissant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux néophyte se mettoit en devoir de faire le signe de la croix avec la paume de la main, ils la lui coupèrent entièrement. Non contens de ces premières saillies de fureur, ils lui tailladèrent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marqués du signe de la croix, c'est-à-dire, au front, à l'estomac et au-devant de l'une et de l'autre épaule, comme pour effacer ces augustes marques de la religion qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce sanglant prélude, on mena les captifs au village. On arrêta d'abord Étienne auprès d'un grand feu qui y étoit allumé et où l'on avoit fait rougir des pierres. On lui mit des pierres entre les cuisses, en les pressant violemment l'une contre l'autre. On lui ordonna alors de chanter à la manière iroquoise ; et comme il refusa de le faire, et qu'au contraire il répétoit à haute voix les prières qu'il récitoit tous les jours, un de ces furieux prit un tison ardent et le lui enfonça bien avant dans la bouche. Puis, sans lui donner le temps de respirer, on l'attacha au poteau.

Quand le néophyte se vit au milieu des fers rouges et des tisons ardens, loin de témoigner de la frayeur, il jeta un regard tranquille sur toutes ces bêtes féroces qui l'environnoient, et leur parla ainsi : « Repaissez-vous, mes frères, du plaisir barbare que vous vous faites de me brûler ; ne m'épargnez pas, mes péchés méritent encore plus de souffrances que vous ne m'en procurerez ; plus vous me tourmenterez, plus vous augmenterez la récompense qui m'est préparée dans le ciel. »

Ces paroles ne servirent qu'à augmenter leur fureur : chacun des sauvages prit à l'envi des tisons ardens et des fers rouges, dont ils brûlèrent lentement tout le corps d'Étienne. Le courageux néophyte souffrit tous ces tourmens sans pousser le moindre soupir. Il paroissoit tranquille, les yeux élevés au ciel, où son âme étoit attachée par une oraison continuelle. Enfin, lorsqu'il sentit ses forces défaillir, il demanda trêve pour quelques instans, et alors ranimant toute sa ferveur, il fit sa dernière prière ; il recommanda son âme à Jésus-Christ, et il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Enfin, après de nouveaux tourmens, soufferts avec la même constance, il rendit son âme à son créateur, triomphant par son courage de toute la cruauté iroquoise.

On donna la vie à sa femme, comme il l'avoit prédit. Elle resta encore quelque temps captive dans le pays, sans que ni les prières ni les menaces pussent ébranler sa foi. S'étant rendue à Agnié, qui est le lieu de sa naissance, elle y demeura jusqu'à ce que son fils l'allât chercher et la ramenât au Sault.

Au regard du sauvage qui fut pris en même temps qu'Étienne, il en fut quitte pour avoir quelques doigts coupés, avec une grande incision qu'on lui fit à la jambe. Il fut conduit à Goïogoen, où on lui accorda la vie. On mit tout en œuvre pour l'engager à s'y marier et à se livrer aux désordres ordinaires de la nation; mais il répondit constamment que sa religion lui défendoit ces sortes d'excès. Enfin, étant venu un parti de guerriers vers Montréal, il se rendit à la mission du Sault, où il a vécu depuis avec beaucoup de piété.

Deux ans après, une femme de la même mission fit paroître une constance pareille à celle d'Étienne, et finit comme lui sa vie dans les flammes. Elle s'appeloit Françoise Gonannhatenha. Elle étoit d'Onnontagué, et avoit été baptisée par le père Frémin. Toute la mission étoit édifiée de sa piété, de sa modestie et de la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres. Comme elle étoit à son aise, elle partageoit ses biens à plusieurs familles qui se soutenoient de ses libéralités. Ayant perdu son premier mari, elle épousa un vertueux chrétien qui étoit d'Onnontagué comme elle, et qui demeuroit depuis long-temps à Chasteau-Guay, qui est à trois lieues du Sault. Il y passoit tous les étés à la pêche, et il y étoit actuellement, lorsqu'on lui apprit la nouvelle d'une incursion des ennemis. Aussitôt Françoise se mit en canot avec deux de ses amies pour aller chercher son mari et le délivrer du péril où il se trouvoit. Elles y arrivérent à temps, et cette petite troupe se croyoit en sûreté, lorsqu'à un quart de lieue du Sault, elle fut prise à l'imprévu par l'armée ennemie, qui étoit composée d'Onnontagués, de Tsonnontouans et de Goïogoens. On coupa sur-le-champ la tête au mari, et les trois femmes furent emmenées captives.

La cruauté qu'on exerça sur elles, la première nuit qu'elles passèrent dans le camp iroquois, leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traitemens les plus inhumains. Ces barbares se divertirent à leur arracher les ongles et à leur fumer les doigts dans leurs calumets: c'est, dit-on, un tourment très-douloureux. Des avant-coureurs portèrent à Onnontagué la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire. Les deux amies de Françoise furent aussitôt données à Onneïout et à Tsonnontouan, et l'on donna Françoise à sa propre sœur, qui étoit fort considérée dans le village. Celle-ci se dépouillant de la tendresse que la nature et le sang devoient lui inspirer, l'abandonna à la discrétion des anciens et des guerriers, c'est-à-dire, qu'elle la destina au feu.

A peine les captives furent-elles arrivées à Onnontagué qu'on fit monter Françoise sur un échafaud qui étoit dressé au milieu du village. Là, en présence de ses parens et de tous ceux de sa nation, elle déclara à haute voix qu'elle étoit chrétienne de la mission du Sault, et qu'elle s'estimoit heureuse de mourir dans son pays et par la main de ses proches, à l'exemple de Jésus-Christ qui avoit été mis en croix par ceux mêmes de sa nation qu'il avoit comblés de bienfaits.

Un parent de la néophyte qui étoit présent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant pour l'engager à retourner avec lui. Tous les artifices qu'il employa pour lui persuader de quitter la mission furent inutiles; elle lui répondit constamment qu'elle estimoit plus sa foi que son pays et que sa vie, et qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépôt. Le barbare entretenoit depuis long-temps dans son cœur l'indignation qu'il avoit conçue d'une pareille résistance, et, piqué encore plus d'entendre les discours de Françoise, il sauta sur l'échafaud, il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au col, et d'un couteau qu'il tenoit à la main, il lui fit une double incision en forme de croix. « Tiens, lui dit-il, voilà la croix que tu estimes tant et qui t'empêcha d'abandonner le Sault, lorsque je pris la peine de t'aller chercher. Je te remercie, mon frère, lui répondit Françoise, je pouvois perdre cette croix que tu m'as ôtée, mais tu m'en donnes une que je ne perdrai qu'avec la vie. »

Elle continua ensuite à entretenir ses compatriotes des mystères de la foi, et elle leur parla avec une véhémence et une onction qui étoient au-dessus de sa portée et de ses talens. « Enfin, dit-elle en finissant, quelque affreux que soient les tourments auxquels vous me destinez, ne croyez pas que mon sort soit à plain-

dre, c'est le vôtre qui mérite des pleurs et des gémissemens; ce feu que vous allumez pour mon supplice, ne durera que quelques heures; mais pour vous, un feu qui ne finira jamais vous est préparé dans les enfers. Il est pourtant encore en votre pouvoir de l'éviter, suivez mon exemple, faites-vous chrétiens, vivez selon les règles d'une loi si sainte, et vous vous déroberez aux flammes éternelles. Du reste, je vous déclare que je ne veux aucun mal à ceux que je vois tout prêts à m'arracher la vie; non-seulement je leur pardonne ma mort, mais je prie encore le souverain arbitre de la vie et de la mort d'ouvrir leurs yeux à la vérité, de toucher leurs cœurs, de leur faire la grâce de se convertir et de mourir chrétiens comme moi. »

Ces paroles de Françoise, loin de fléchir ces cœurs barbares, ne firent qu'augmenter leur fureur. Ils la promenèrent trois nuits de suite par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace brutale. Le quatrième jour ils l'attachèrent au poteau pour la brûler. Ces furieux lui appliquèrent à toutes les parties du corps des tisons ardens et des canons de fusil tout rouges. Ce supplice dura plusieurs heures, sans que cette sainte victime poussât le moindre cri : elle avoit les yeux sans cesse élevés au ciel, et l'on eût dit qu'elle étoit insensible à des douleurs si cuisantes. M. de Saint-Michel, seigneur de la côte de ce nom, qui étoit alors captif à Onnontagué, et qui s'échappa comme par miracle des mains des Iroquois une heure avant le temps où ils devoient le brûler, nous raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit autour de lui tous les habitans du Montréal, et la simple exposition de ce qu'il avoit vu, tiroit des larmes de tout le monde. On ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois[1] se sont divertis longtemps à brûler peu à peu leurs captifs, ils leur cernent la tête, ils leur enlèvent la chevelure, ils leur jettent sur la tête de la cendre chaude, et ils les détachent du poteau; après quoi, ils prennent un nouveau plaisir à les faire courir, à les poursuivre avec des huées horribles, et à les assommer à coups de pierre. Ils en usèrent de la même sorte à l'égard de Françoise. M. de Saint-Michel nous rapporta que ce spectacle le fit frémir; mais qu'un moment après il fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il vit cette vertueuse néophyte se jeter à genoux, et, levant les yeux au ciel, offrir à Dieu en sacrifice les derniers souffles de vie qui lui restoient. Elle fut accablée à l'instant d'une grêle de pierres que lui jetèrent les Iroquois, et elle mourut, comme elle avoit vécu, dans l'exercice de la prière, dans l'union avec Notre Seigneur.

Une troisième victime de la mission du Sault fut sacrifiée l'année suivante à la fureur des Iroquois. Son sexe, sa grande jeunesse, et l'excès des tourmens qu'on lui fit souffrir, rendent sa constance mémorable. On la nommoit Marguerite Garongoüas : elle n'avoit que vingt-quatre ans, elle étoit d'Onnontagué, et elle avoit reçu le baptême à l'âge de treize ans. Elle se maria peu après, et Dieu bénit son mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avec grand soin dans la piété. Le plus jeune étoit encore à la mamelle, et elle le portoit entre ses bras lorsqu'elle fut surprise.

Ce fut vers l'automne de l'année 1693, qu'étant allé visiter son champ à un quart de lieue du fort, elle tomba entre les mains de deux sauvages d'Onnontagué : ils étoient de son pays, et il est même probable qu'ils étoient de ses parens. La joie qu'on avoit eue à Onnontagué de la prise des deux premiers chrétiens du Sault, fit juger à ces sauvages que cette nouvelle captive leur attireroit de grands applaudissemens. Ils la menèrent donc en diligence à Onnontagué.

Au premier bruit de son arrivée, tous les sauvages sortirent du village, et allèrent attendre la captive sur une éminence où elle devoit passer. Une fureur nouvelle s'étoit emparée de tous les esprits. Dès que Marguerite parut, elle fut reçue avec des cris affreux, et elle ne fut pas plutôt sur l'éminence, qu'elle se vit investie de tous ces barbares, au nombre de plus de quatre cents. On lui arracha d'abord son enfant, on la dépouilla de ses habits, ensuite tous

[1] Les Iroquois habitoient autour du lac Ontario. Ils avoient pris le parti des Anglois dans nos guerres du Canada. La forme de leur gouvernement étoit représentative, il se composoit de deux conseils, l'un des vieux, l'autre des jeunes, qui décidoient de toutes les affaires de la nation. Les Iroquois se divisoient en plusieurs peuplades : les Mohawks, les Sénékas, les Altighanis, les Onéïdas, les Ondontagos, les Tusiaroras. Deux de leurs colonies s'étoient portées aux environs de Montréal et du Sault de Saint-Louis. De tous ces Indiens, ceux qu'on n'a pu civiliser ont été rejetés bien loin dans l'intérieur, et leur nombre diminue chaque jour.

se jetérent sur elle pêle-mêle, et ils l'ensanglantèrent à coups de couteaux. Tout son corps étoit devenu une seule plaie. Un de nos François, qui fut témoin d'un si effroyable spectacle, attribuoit à une espèce de miracle qu'elle n'ait pas expiré sur l'heure. Marguerite l'aperçut, et le nommant par son nom : « Hé bien ! lui dit-elle, vous voyez quel est mon sort ; il n'y a plus que quelques instans de vie pour moi. Dieu en soit béni ! Je n'appréhende point la mort, quelque cruelle que soit celle qu'on me prépare : mes péchés en méritent davantage ; priez le Seigneur qu'il me les pardonne, et qu'il me donne la force de souffrir. » Elle parloit à haute voix et dans sa langue. On ne pouvoit assez s'étonner que, dans le triste état où elle étoit réduite, elle eût encore l'esprit si présent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabane d'une Françoise habitante de Montréal, qui étoit aussi en captivité. La Françoise prit ce temps-là pour encourager Marguerite, et pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vue des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, et elle lui répéta ce qu'elle avoit déjà dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, et qu'elle l'acceptoit de bon cœur. Elle ajouta même que depuis son baptême elle avoit demandé à Dieu la grâce de souffrir pour son amour, et que, voyant son corps tout déchiré, elle pouvoit douter que Dieu n'eût exaucé sa prière ; qu'elle mouroit contente, et qu'elle ne souhaitoit aucun mal à ses parens ni à ses compatriotes qui devenoient ses bourreaux ; qu'au contraire elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, et de leur faire la grâce de se convertir à la foi. C'est une chose remarquable, que les trois néophytes dont je parle aient prié à la mort pour le salut de ceux qui les traitoient si cruellement : c'est une preuve bien sensible de la charité qui règne dans la mission du Sault.

Les deux captives s'entretenoient encore des vérités éternelles, et du bonheur des saints dans le ciel, lorsqu'une troupe de sauvages vint chercher Marguerite, pour la conduire au lieu où elle devoit être brûlée. Ils n'eurent nul égard ni à sa jeunesse, ni à son sexe, ni à sa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'être la fille d'un des plus distingués du village, qui en étoit même comme le chef, et au nom duquel se faisoient toutes les affaires de la nation. Tout cela auroit infailliblement sauvé la vie à toute autre qu'à une chrétienne de la mission du Sault.

Marguerite fut donc liée au poteau, et on lui brûla tout le corps avec une cruauté qu'il n'est pas aisé de décrire. Elle souffroit ce long et rigoureux supplice sans donner aucun signe de douleur. On l'entendoit invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, et les prier de la soutenir dans ce rude combat, jusqu'à ce que son sacrifice fût consommé. Elle demandoit aussi de temps en temps un peu d'eau ; mais après quelques réflexions, elle pria qu'on lui en refusât, quand même elle en demanderoit. « Mon Sauveur, dit-elle, eut soif en mourant pour moi sur la croix, n'est-il pas juste que je souffre la même incommodité ? » Les Iroquois la tourmentèrent depuis midi jusqu'au soleil couché. Dans l'impatience où ils étoient de lui voir rendre le dernier soupir, avant que la nuit les forçât de se retirer, ils la détachèrent du poteau, ils lui arrachèrent la chevelure, ils lui couvrirent la tête de cendre chaude, et ils lui ordonnèrent de courir. Elle, au contraire, se mit à genoux, et élevant les yeux et les mains au ciel, elle recommanda son âme au Seigneur. Ces barbares lui déchargèrent sur la tête plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuât de prier. Enfin, l'un d'eux s'écriant : « Est-ce que ce chien de chrétien ne peut mourir, » prit un couteau tout neuf, et le lui enfonça dans le bas-ventre. Le couteau, quoique poussé avec roideur, se brisa, au grand étonnement des sauvages, et les morceaux tombèrent à ses pieds. Un autre prit le poteau même où elle avoit été attachée, et lui en frappa violemment la tête. Comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui étoit dans la place, et ils y jetèrent son corps qui fut bientôt consumé. C'est de là que Marguerite alla sans doute recevoir au ciel la récompense que méritoit une sainte vie terminée par une mort si précieuse.

Il étoit naturel qu'on accordât la vie à son fils ; mais un Iroquois à qui il avoit été donné, voulut se venger sur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des François. On fut surpris, trois jours après la mort de Marguerite, d'entendre au commencement de la nuit un cri de mort. A ce cri, tous les sauvages sortirent de leurs cabanes pour se rendre au lieu d'où il partoit.

L'habitante de Montréal dont j'ai parlé y courut comme les autres. Là se trouva un feu allumé, et l'enfant prêt à y être jeté. Les sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle ; mais ils le furent bien davantage lorsque cet enfant, qui n'avoit qu'un an, levant ses petites mains vers le ciel avec un doux sourire, appela par trois fois sa mère, témoignant par son geste qu'il vouloit l'embrasser. L'habitante de Montréal ne douta point que sa mère ne lui eût apparu : il est du moins probable qu'elle avoit demandé à Dieu que son fils lui fût réuni au plus tôt, afin de le préserver d'une éducation licencieuse qui l'auroit tout-à-fait éloigné du christianisme. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne fut pas abandonné aux flammes ; un des plus considérables du pays l'en délivra, mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'étoit guère moins cruelle : il le prit par les pieds, et l'élevant en l'air, il lui fracassa la tête contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher, mon révérend père, de vous parler encore d'un quatrième néophyte de cette mission, lequel, bien qu'il ait échappé au feu qui lui étoit préparé, a eu pourtant le bonheur de donner sa vie pour ne pas s'exposer au danger de perdre sa foi. C'étoit un jeune Agnié, nommé Haonhouentsiontaouet. Il fut pris par un parti d'Agniés, qui le menèrent esclave dans leur pays. Comme il y avoit beaucoup de parens, on lui accorda la vie, et on le donna à ceux de sa cabane. Ceux-ci le sollicitèrent fortement de vivre selon les coutumes de la nation, c'est-à-dire de se livrer à tous les désordres d'une vie licencieuse. Étienne, loin de les écouter, leur opposoit les vérités du salut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force et d'onction, et il les exhortoit sans cesse à venir avec lui à la mission du Sault pour y embrasser le christianisme. Il parloit à des gens nés et élevés dans le vice, dont ils s'étoient fait une trop douce habitude pour se résoudre à le quitter. Ainsi les exemples et les exhortations du néophyte ne servirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'aperçut que son séjour à Agnié n'étoit d'aucune utilité pour ses parens, et qu'il devenoit même dangereux pour son salut, il prit la résolution de retourner au Sault ; il s'en ouvrit à ses proches, lesquels y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils se voyoient délivrés par-là d'un censeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de sa nation. Il quitta donc une seconde fois son pays et sa famille, pour conserver sa foi qui lui étoit plus chère que tout le reste.

A peine étoit-il en chemin, que le bruit de son départ se répandit dans toutes les cabanes. On en parla surtout dans une, où de jeunes ivrognes faisoient actuellement la débauche : ils s'échauffèrent contre Étienne, et, après bien des invectives, ils conclurent qu'il ne falloit pas souffrir qu'on préférât ainsi le village des chrétiens à leur pays, que c'étoit un affront qui rejaillissoit sur toute la nation, qu'ils devoient contraindre ce chien de chrétien de revenir au village, ou lui casser la tête, afin d'intimider ceux qui seroient tentés de suivre son exemple,

Aussitôt trois d'entre eux s'armèrent de leurs haches, et coururent après Étienne : ils l'eurent bientôt atteint, et l'abordant la hache levée : « Retourne sur tes pas, lui dirent-ils brusquement, et suis-nous ; tu es mort si tu résistes, nous avons ordre des anciens de te casser la tête. » Étienne leur répondit, avec sa douceur ordinaire, qu'ils étoient les maîtres de sa vie, mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi et son salut dans leur village ; qu'il alloit à la mission du Sault, et que c'étoit là qu'il étoit résolu de vivre et de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration si précise de ses sentimens, ces brutaux se mettoient en devoir de le tuer, il les pria de lui accorder quelques instans pour prier Dieu ; ils eurent cette condescendance, tout ivres qu'ils étoient, et Étienne s'étant mis à genoux, fit tranquillement sa prière, où il remercia Dieu de la grâce qu'ils lui faisoient de mourir chrétien. Il pria pour ses parens infidèles, et en particulier pour ses bourreaux, qui, dans le moment, levèrent leurs haches et lui fendirent la tête.

Nous apprîmes une mort si généreuse et si chrétienne, par quelques Agniés qui vinrent dans la suite fixer leur demeure à la mission du Sault.

Je finirai cette lettre par l'histoire d'une autre chrétienne de cette mission, dont la vie a été un modèle de patience et de piété. C'est la première compagne de Catherine Tegahkouita, et la plus fidèle imitatrice de ses vertus. Jeanne Goüastrahra, c'est son nom, étoit Onneiou de nation. Elle fut mariée à un jeune Agnié, dans la mission de Notre-Dame de Lorette ; la douceur de son naturel, et sa rare

vertu, devoient lui attirer toute la tendresse de son mari; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de sa nation, je veux dire, à l'ivrognerie et à l'impureté; et son libertinage fut pour la néophyte une source continuelle de mauvais traitemens. Il quitta bientôt le village de Lorette, et devint errant et vagabond. Sa vertueuse femme ne voulut jamais le quitter; elle le suivit partout dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même, et de le gagner à Jésus-Christ; elle supportoit ses débauches et ses brutalités, avec une patience inaltérable; elle pratiquoit même en secret de fréquentes austérités, pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault, où il avoit des parens: elle l'y accompagna, et elle eut pour lui des complaisances et des attentions capables d'attendrir le cœur le plus dur. Enfin, après bien des courses, et toujours plongé dans le libertinage et la dissolution, il renonça enfin à la foi, et il retourna chez les Agniés. Ce fut l'unique endroit où la néophyte refusa de le suivre. Elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette chez les parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches. Mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que cet apostat avoit été tué par des sauvages, dont il attaquoit la cabane au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excès.

Une mort si funeste la toucha vivement; quoiqu'elle fût encore à la fleur de son âge, elle renonça pour jamais à l'état du mariage, et elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en veuve chrétienne, et où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus et par de continuelles austérités. Elle mourut peu après en odeur de sainteté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa dernière maladie: elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre, l'un n'avoit que six ans, et l'autre n'en avoit que quatre; elle appréhendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite, et qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux pére. Elle eut recours à notre Seigneur, avec cette ferveur, cette confiance, dont elle animoit toutes ses prières; et elle lui demanda la grâce de ne point séparer les enfans de la mére. Sa prière fut exaucée: quoique ces enfans fussent alors dans une santé parfaite, l'un tomba aussitôt malade, et mourut avant la mère; l'autre la suivit huit jours après qu'elle fut décédée.

Je serois infini, mon révérend pére, si je vous parlois encore de plusieurs néophytes dont la vertu et la foi ont été pareillement éprouvées: ce que j'ai l'honneur de vous écrire, suffit pour vous donner une idée de la ferveur qui règne dans la mission de saint François Xavier du Sault. Monseigneur l'évêque de Québec qui a visité nos néophytes, a rendu un témoignage public à leur vertu; c'est ainsi qu'en parle ce grand prélat dans une relation qu'il fit de l'état de la Nouvelle-France, et qu'il rendit publique en 1688. « La vie commune de tous les chrétiens de cette mission n'a rien de commun, et l'on prendroit leur village pour un véritable monastère. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur pays, que pour assurer leur salut auprès des François, on les voit tous portés à la pratique du plus parfait détachement, et ils gardent parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y ajouter quelque chose.

J'espère, mon révérend père, que votre zéle vous portera à prier souvent le Dieu des miséricordes pour ces nouveaux fidèles, afin qu'il les conserve dans cet état de ferveur où il les a mis par sa grâce. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE DU P. SEBASTIEN RASLES,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS DANS LA NOUVELLE-FRANCE,

A MONSIEUR SON NEVEU.

Détails sur les Abnakis.

A Nanrantsouak, ce 25 octobre 1722.

MONSIEUR MON CHER NEVEU,

La paix de N. S.

Depuis plus de trente ans que je vis dans les forêts avec les sauvages, je suis si occupé à les instruire et à les former aux vertus chrétiennes, que je n'ai guère le loisir d'écrire de fréquentes lettres aux personnes mêmes qui me sont le plus chères. Je ne puis cependant vous refuser le petit détail que vous me demandez de mes occupations. Je le dois par recon-

noissance de l'amitié qui vous fait si fort vous intéresser à ce qui me touche.

Je suis dans un canton de cette vaste étendue de terre, qui est entre l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre; deux autres missionnaires y sont occupés comme moi auprès des sauvages Abnakis, mais nous sommes fort éloignés les uns des autres. Les sauvages Abnakis, outre les deux villages qu'ils ont au milieu de la colonie françoise, en ont encore trois autres considérables, situés sur le bord d'une rivière. Les trois rivières se jettent dans la mer au sud du Canada, entre la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie.

Le village où je demeure se nomme *Nanrantsouak;* il est situé sur le bord d'un fleuve, qui se décharge dans la mer à trente lieues de là. J'y ai bâti une église qui est propre et très-ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner ni pour sa décoration, ni pour la beauté des ornemens qui servent à nos saintes cérémonies : paremens, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre et seroit estimé dans nos églises d'Europe. Je me suis fait un petit clergé d'environ quarante jeunes sauvages qui assistent au service divin en soutanes et en surplis : ils ont chacun leurs fonctions, tant pour servir au saint sacrifice de la messe, que pour le chant de l'office divin, pour la bénédiction du saint sacrement, et pour les processions qui se font avec un grand concours de sauvages, lesquels viennent souvent de fort loin pour s'y trouver. Vous seriez édifié du bel ordre qu'ils y gardent, et de la piété qu'ils y font paroître.

On a bâti deux chapelles à trois cents pas environ du village : l'une, qui est dédiée à la très-sainte Vierge, et où l'on voit sa statue en relief, est au haut de la rivière; l'autre qui est dédiée à l'ange Gardien, est au bas de la même rivière : comme elles sont l'une et l'autre, sur le chemin qui conduit ou dans les bois, ou dans les campagnes, les sauvages n'y passent jamais qu'ils n'y fassent leur prière. Il y a une sainte émulation entre les femmes du village, à qui ornera le mieux la chapelle dont elles ont soin, lorsque la procession doit s'y rendre : tout ce qu'elles ont de bijoux, de pièces de soie ou d'indienne, et d'autres choses de cette nature, est employé à la parer.

Le grand luminaire ne contribue pas peu à la décoration de l'église et des chapelles; je n'ai pas lieu de ménager la cire, car ce pays-ci m'en fournit abondamment. Les îles de la mer sont bordées de lauriers sauvages qui portent en automne des graines à peu près semblables à celles que portent les genévriers. On en remplit des chaudières, et on les fait bouillir avec de l'eau. A mesure que l'eau bout, la cire verte surnage et se tient au-dessus de l'eau. D'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de cire; elle est très-pure et très-belle, mais elle n'est ni douce, ni maniable. Après quelques épreuves, j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif de bœuf ou de mouton, ou d'orignac, que de cire, on en fait des cierges, beaux, fermes, et d'un très-bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire et autant de suif, on fera deux cents bougies longues d'un pied de roi. On trouve une infinité de ces lauriers dans les îles et sur les bords de la mer : une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre. J'en ai envoyé une branche à Québec avec un pain de cire : elle a été trouvée excellente.

Tous mes néophytes ne manquent pas de se rendre deux fois chaque jour à l'église, dès le grand matin, pour y entendre la messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des sauvages, trop aisés à se distraire, j'ai composé des prières propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos autels : ils les chantent, ou bien ils les récitent à haute voix pendant la messe. Outre les prédications que je leur fais les dimanches et les fêtes, je ne passe guère de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de penchant, ou pour les affermir dans la pratique de quelque vertu.

Après la messe, je fais le catéchisme aux enfans et aux jeunes gens : grand nombre de personnes âgées y assistent et répondent avec docilité aux questions que je leur fais. Le reste de la matinée jusqu'à midi, est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. C'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines et de leurs inquiétudes, ou me communiquer les sujets qu'ils ont de se plaindre de leurs compatriotes, ou me consulter sur leur mariage et sur leurs autres affaires particulières. Il me faut instruire les uns, consoler les autres, rétablir la paix dans les familles désunies, calmer les consciences troublées,

corriger quelques autres par des réprimandes mêlées de douceur et de charité ; enfin, autant qu'il est possible, les renvoyer tous contens.

L'après midi, je visite les malades et je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière. S'ils tiennent un conseil, ce qui arrive souvent parmi les sauvages, ils me députent un des principaux de l'assemblée pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations. Je me rends aussitôt au lieu où se tient le conseil. Si je juge qu'ils prennent un sage parti, je l'approuve; si, au contraire, je trouve à dire à leur décision, je leur déclare mon sentiment, que j'appuie de quelques raisons solides, et ils s'y conforment. Mon avis fixe toujours leurs résolutions. Il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appelé. Les invités apportent chacun un plat de bois ou d'écorce ; je donne la bénédiction aux viandes ; on met dans chaque plat le morceau préparé. La distribution étant faite, je dis les grâces, et chacun se retire ; car tel est l'ordre et l'usage de leurs festins.

Au milieu de ces continuelles occupations, vous ne sauriez croire avec quelle rapidité les jours s'écoulent. Il a été un temps qu'à peine avois-je le loisir de réciter mon office et de prendre un peu de repos pendant la nuit ; car la discrétion n'est pas la vertu des sauvages. Mais depuis quelques années, je me suis fait une loi de ne parler à personne depuis la prière du soir jusqu'après la messe du lendemain, et je leur ai défendu de m'interrompre pendant ce temps-là, à moins que ce ne fût pour quelque raison importante, comme, par exemple, pour assister un moribond, ou pour quelque autre affaire qui ne pût pas se différer. Je jouis de ce temps-là pour vaquer à la prière et me reposer des fatigues de la journée.

Quand les sauvages vont à la mer, pour y passer quelques mois à la chasse des canards, des outardes et des autres oiseaux qui s'y trouvent en quantité, ils bâtissent dans une île une église qu'ils couvrent d'écorce, auprès de laquelle ils dressent une petite cabane pour ma demeure. J'ai soin d'y transporter une partie des ornemens, et le service s'y fait avec la même décence et le même concours de peuple qu'au village.

Voilà, mon cher neveu, quelles sont mes occupations. Pour ce qui me regarde personnellement, je vous dirai que je ne vois, que je n'entends, que je ne parle que sauvage. Mes alimens sont simples et légers : je n'ai jamais pu me faire le goût à la viande et au poisson boucanné des sauvages; ma nourriture n'est que de blé de Turquie qu'on pile, et dont je me fais chaque jour une espèce de bouillie que je cuis avec de l'eau. Le seul adoucissement que j'y apporte, c'est d'y mêler un peu de sucre pour en corriger la fadeur. On n'en manque point dans ces forêts. Au printemps, les érables renferment une liqueur assez semblable à celle que contiennent les cannes des îles. Les femmes s'occupent à la recevoir dans des vases d'écorce, lorsque ces arbres la distillent; elles la font bouillir, et elles en tirent un assez bon sucre. Le premier qui se tire est toujours le plus beau.

Toute la nation abnakise est chrétienne, et très-zélée pour conserver sa religion. Cet attachement à la foi catholique lui a fait préférer jusqu'ici notre alliance, aux avantages qu'elle eût retirés de l'alliance des Anglois ses voisins. Ces avantages sont très-intéressans pour nos sauvages ; la facilité qu'ils ont de faire la traite avec les Anglois, dont ils ne sont éloignés que d'une ou de deux journées, la commodité du chemin, le grand marché qu'ils trouvent dans l'achat des marchandises qui leur conviennent, rien n'étoit plus capable de les attirer. Au lieu qu'en allant à Québec, il leur faut plus de quinze jours pour s'y rendre ; qu'ils doivent se munir de vivres pour le voyage ; qu'ils ont différentes rivières à passer, et de fréquens portages[1] à faire. Ils sentent ces incommodités, et ils ne sont point indifférens sur les intérêts ; mais leur foi leur est infiniment plus chère ; et ils conçoivent que s'ils se détachoient de notre alliance, ils se trouveroient bientôt sans missionnaire, sans sacremens, sans sacrifice, sans presque aucun exercice de religion, et dans un danger manifeste d'être replongés dans leurs premières infidélités. C'est là le lien qui les unit aux François. On s'est efforcé vainement de le rompre, soit par des piéges qu'on a tendus à leur simplicité, soit par des voies de fait qui ne peuvent manquer d'irriter une na-

[1] Faire portage, c'est transporter son canot et son bagage d'une rivière à une autre, avec laquelle il n'y a point de communication. Ces portages sont quelquefois de plusieurs lieues, et c'est la principale raison qui engage les sauvages à se servir de canots d'écorce, car ils sont fort légers et aisés à transporter.

tion infiniment jalouse de ses droits et de sa liberté. Ces commencemens de mésintelligence ne laissent pas de m'alarmer et de me faire craindre la dispersion du troupeau que la Providence a confié à mes soins depuis tant d'années, et pour lequel je sacrifierois volontiers ce qui me reste de vie. Voici les divers artifices auxquels on a recours pour les détacher de notre alliance.

Le gouverneur général de la Nouvelle-Angleterre envoya, il y a quelques années, au bas de la rivière, le plus habile des ministres de Boston, afin d'y tenir une école, et d'y instruire les enfans des sauvages, et de les entretenir aux frais du gouvernement. Comme la pension du ministre devoit croître à proportion du nombre de ses écoliers, il n'oublia rien pour se les attirer; il les alloit chercher, il les caressoit, il leur faisoit de petits présens, il les pressoit de venir le voir : enfin il se donna bien des mouvemens inutiles pendant deux mois, sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses et de ses invitations ne le rebuta point. Il s'adressa aux sauvages mêmes; il leur fit diverses questions touchant leur créance; et sur les réponses qui lui étoient faites, il tournoit en risée les sacremens, le purgatoire, l'invocation des saints, le chapelet, les croix et les images, le luminaire de nos églises, et toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la religion catholique.

Je crus devoir m'opposer à ces premières semences de séduction; j'écrivis une lettre honnête au ministre, où je lui marquois que mes chrétiens savoient croire les vérités que la foi catholique enseigne, mais qu'ils ne savoient pas en disputer; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposoit, il avoit apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées; que je saisissois avec plaisir cette occasion qu'il m'offroit d'en conférer avec lui ou de vive voix, ou par lettres; que je lui envoyois sur cela un mémoire, et que je le suppliois de le lire avec une attention sérieuse. Dans ce mémoire, qui étoit d'environ cent pages, je prouvois par l'Écriture, par la tradition, et par des raisonnemens théologiques, les vérités qu'il avoit attaquées par d'assez fades plaisanteries. Je lui ajoutois, en finissant ma lettre, que s'il n'étoit pas satisfait de mes preuves, j'attendais de lui une réfutation précise et appuyée sur des raisons théologiques; et non pas des raisonnemens vagues qui ne prouvent rien, encore moins des réflexions injurieuses, qui ne convenoient ni à notre profession, ni à l'importance des matières dont il s'agissoit.

Deux jours après avoir reçu ma lettre, il partit pour s'en retourner à Boston; et il m'envoya une courte réponse qu'il me fallut lire plusieurs fois pour en comprendre le sens, tant le style en étoit obscur, et la latinité extraordinaire. Je compris néanmoins, à force d'y rêver, qu'il se plaignoit que je l'attaquois sans raison; que le zèle pour le salut des âmes l'avoit porté à enseigner le chemin du ciel aux sauvages; que du reste mes preuves étoient ridicules et enfantines. Lui ayant envoyé à Boston une seconde lettre, où je relevois les défauts de la sienne, il me répondit au bout de deux ans, sans jamais entrer en matière, que j'avois l'esprit chagrin et critique, et que c'étoit la marque d'un tempérament enclin à la colère. Ainsi se termina notre dispute qui écarta le ministre, et qui fit avorter le projet qu'il avoit formé de séduire mes néophytes.

Cette première tentative ayant eu si peu de succés, on eut recours à un autre artifice. Un Anglois demanda la permission aux sauvages de bâtir sur leur rivière une espèce de magasin pour y faire la traite avec eux, et il leur promit de vendre ses marchandises à beaucoup meilleur marché qu'ils ne les achetoient à Boston même. Les sauvages, qui y trouvoient leur profit, et qui s'épargnoient la peine du voyage de Boston, y consentirent volontiers. Un autre Anglois demanda peu après la même permission, offrant des conditions encore plus avantageuses que le premier. Elle lui fut également accordée. Cette facilité des sauvages enhardit les Anglois à s'établir le long de la rivière, sans en demander l'agrément : ils y bâtirent des maisons, y élevérent des forts dont trois sont de pierre.

Cette proximité des Anglois fit d'abord assez de plaisir aux sauvages, qui ne s'apercevoient pas du piége qu'on leur tendoit, et qui ne faisoient attention qu'à l'agrément qu'ils avoient de trouver chez leurs nouveaux hôtes tout ce qu'ils pouvoient désirer. Mais enfin se voyant insensiblement comme environnés d'habitations angloises, ils commencèrent à ouvrir les yeux et à entrer en défiance. Ils demandèrent aux Anglois par quel droit ils s'établissoient ainsi sur leurs terres, et y construisoient même des forts.

La réponse qu'on leur fit, savoir que le roi de France avoit cédé leur pays au roi d'Angleterre, les jeta dans de plus grandes alarmes; car il n'y a aucune nation sauvage qui ne souffre impatiemment qu'on la regarde comme assujettie à quelque puissance que ce soit : elle se dira bien son alliée, et rien de plus. C'est pourquoi les sauvages députèrent sur-le-champ quelques-uns des leurs vers M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur général de la Nouvelle-France, pour s'informer s'il étoit vrai qu'en effet le roi eût ainsi disposé d'un pays dont il n'étoit pas le maître. Il ne fut pas difficile de calmer leur inquiétude; on ne fit que leur expliquer les articles du traité d'Utrecht qui concernent les sauvages, et ils en parurent contens.

Vers ce temps-là, une vingtaine de sauvages entrèrent dans une des habitations angloises, ou pour y trafiquer, ou pour s'y reposer. Il n'y avoit que peu de temps qu'ils y étoient, lorsqu'ils virent la maison investie tout à coup par une troupe de près de deux cents hommes armés. « Nous sommes morts, cria l'un d'eux, vendons cher notre vie.» Ils se préparoient déjà à se jeter sur cette troupe, lorsque les Anglois s'apercevant de leur résolution, et sachant d'ailleurs de quoi le sauvage est capable dans les premiers accès de fureur, tâchèrent de les apaiser, en les assurant qu'on n'avoit aucun mauvais dessein, et qu'on venoit seulement inviter quelques-uns d'eux de se rendre à Boston pour y conférer avec le gouverneur sur les moyens d'entretenir la paix et la bonne intelligence qui devoit régner entre les deux nations. Les sauvages, un peu trop crédules, députèrent quatre de leurs compatriotes qui se rendirent à Boston; mais quand ils y furent arrivés, la conférence dont on les avoit amusés, aboutit à les retenir prisonniers.

Vous serez surpris sans doute qu'une si petite poignée de sauvages ait prétendu tenir tête à une troupe aussi nombreuse qu'étoit celle des Anglois. Mais nos sauvages ont fait une infinité d'actions qui sont beaucoup plus hardies. Je ne vous en rapporterai qu'une seule qui vous fera juger des autres.

Pendant les dernières guerres, un parti de trente sauvages revenoit d'une expédition militaire contre les Anglois. Comme les sauvages, et surtout les Abnakis, ne savent ce que c'est de se mettre en garde contre les surprises, ils s'endormirent dès la première couchée, sans penser même à poser, pendant la nuit, une sentinelle. Un parti de six cents Anglois, commandé par un colonel, les poursuivit jusqu'à leur cabanage [1]; et les trouvant plongés dans le sommeil, il les fit environner par sa troupe, se promettant bien qu'aucun d'eux ne lui échapperoit. Un des sauvages s'étant éveillé, et ayant aperçu les troupes anglaises, avertit aussitôt ses compatriotes, en criant selon la coutume: «Nous sommes morts, vendons chèrement notre vie.» La résolution fut bientôt prise: ils formèrent à l'instant six pelotons de cinq hommes chacun; puis la hache d'une main et le couteau de l'autre, ils se jetèrent sur les Anglais avec tant d'impétuosité et de furie, qu'après avoir tué plus de soixante hommes, au nombre desquels étoit le colonel, ils mirent le reste en fuite.

Les Abnakis n'eurent pas plutôt appris de quelle manière on traitoit à Boston leurs compatriotes, qu'ils se plaignirent amèrement de ce qu'au milieu de la paix dont on jouissoit, on violoit de la sorte le droit des gens. Les Anglois répondirent qu'ils ne retenoient les prisonniers que comme des otages du tort qu'on leur avoit fait en tuant quelques bestiaux qui leur appartenoient; qu'aussitôt qu'on auroit réparé ce dommage, qui montoit à deux cents livres de castor, les prisonniers seroient relâchés. Bien que les Abnakis ne convinssent pas de ce prétendu dommage, ils ne laissèrent pas de payer les deux cents livres de castor, ne voulant point, pour si peu de chose, qu'on pût leur reprocher d'avoir abandonné leurs frères. Cependant, nonobstant le paiement de la dette contestée, on refusa de rendre la liberté aux prisonniers.

Le gouverneur de Boston, craignant que ce refus ne forçât les sauvages d'en venir à un coup d'éclat, proposa de traiter amiablement cette affaire dans une conférence : on convint du jour et du lieu où elle se tiendroit; les sauvages s'y rendirent avec le père Rasles, leur missionnaire; le père de la Chasse, supérieur général de ces missions, qui faisoit pour lors sa visite, s'y trouva aussi; mais le gouverneur ne parut point. Les sauvages augurèrent mal

[1] Les sauvages appellent ainsi le lieu où ils campent, quand ils vont à la guerre ou à la chasse; leur premier soin, en arrivant au lieu où ils doivent se reposer, est d'y construire des cabanes.

de son absence. Ils prirent le parti de lui faire connoître leurs sentimens par une lettre écrite en sauvage, en anglois et en latin ; et le père de la Chasse, qui possède ces trois langues, fut chargé de l'écrire. Il paroissoit inutile d'y employer d'autre langue que la langue angloise ; mais le père étoit bien aise que, d'un côté, les sauvages connussent par eux-mêmes que la lettre ne contenoit que ce qu'ils avoient dicté ; et que, d'un autre côté, les Anglois ne pussent pas douter que la traduction angloise ne fût fidèle. Le sens de cette lettre étoit : 1° que les sauvages ne pouvoient comprendre qu'on retînt dans les fers leurs compatriotes, après la parole qu'on avoit donnée de les rendre aussitôt que les deux cents livres de castor seroient payées ; 2° qu'ils n'étoient pas moins surpris de voir qu'on s'emparât de leur pays sans leur agrément ; 3° que les Anglois eussent à en sortir au plus tôt, et à élargir les prisonniers; qu'ils attendoient leur réponse dans deux mois, et que si, après ce temps-là, on refusoit de les satisfaire, ils sauroient bien se faire justice.

Ce fut au mois de juillet de l'année 1711 que cette lettre fut portée à Boston par quelques Anglois qui avoient assisté à la conférence. Comme les deux mois s'écoulèrent sans qu'il vînt de réponse de Boston, et que d'ailleurs les Anglois cessèrent de vendre aux Abnakis la poudre, le plomb et les vivres, ainsi qu'ils le faisoient avant cette contestation, nos sauvages se disposèrent à user de représailles : il fallut tout le crédit que M. le marquis de Vaudreuil a sur leur esprit, pour leur faire suspendre encore quelque temps les voies de fait.

Mais leur patience fut poussée à bout par deux actes d'hostilité que les Anglois exercèrent sur la fin de décembre de l'année 1721 et au commencement de l'année 1722. Le premier fut l'enlèvement de M. de Saint-Casteins. Cet officier est lieutenant dans nos troupes ; sa mère étoit abnakis, et il a toujours vécu avec nos sauvages, dont il a mérité l'estime et la confiance à un point, qu'ils l'ont choisi pour leur commandant général: en cette qualité il ne pouvoit pas se dispenser d'assister à la conférence dont je viens de parler, où il s'agissoit de régler les intérêts des Abnakis ses confrères. Les Anglois lui en firent un crime : ils dépêchèrent un petit bâtiment vers le lieu de sa demeure. Le capitaine eut soin de faire cacher son monde, à la réserve de deux ou trois hommes qu'il laissa sur le pont. Il fit inviter M. de Saint-Casteins, dont il étoit connu, à venir sur son bord pour se rafraîchir. M. de Saint-Casteins, qui n'avoit nulle raison de se tenir sur la défiance, s'y rendit seul et sans suite. Mais, à peine y eut-il paru, qu'on appareilla et qu'on le conduisit à Boston. Là, on le tint sur la sellette, et on l'interrogea comme un criminel. On lui demanda, entre autres choses, pourquoi, et en quelle qualité il avoit assisté à la conférence qui s'étoit tenue avec les sauvages ; ce que signifioit l'habit d'ordonnance dont il étoit revêtu ; et s'il n'avoit pas été député à cette assemblée par le gouverneur du Canada? M. de Saint-Casteins répondit qu'il étoit Abnakis par sa mère ; qu'il passoit sa vie parmi les sauvages ; que ses compatriotes l'ayant établi le chef de leur nation, il étoit obligé d'entrer dans leurs assemblées pour y soutenir leurs intérêts ; que c'est en cette qualité seule qu'il avoit assisté à la dernière conférence ; qu'au reste, l'habit qu'il portoit n'étoit point un habit d'ordonnance, comme ils se le figuroient; qu'à la vérité il étoit propre et assez bien garni, mais qu'il n'étoit pas au-dessus de sa condition, indépendamment même de l'honneur qu'il avoit d'être officier dans nos troupes.

M. notre gouverneur ayant appris la détention de M. de Saint-Casteins, écrivit aussitôt au gouverneur de Boston pour lui en faire ses plaintes. Il ne reçut point de réponse à sa lettre. Mais à peu près vers le temps que le gouverneur anglois s'attendoit à en recevoir une seconde, il rendit la liberté au prisonnier, après l'avoir tenu renfermé pendant cinq mois.

L'entreprise des Anglois sur moi-même fut le second acte d'hostilité, qui acheva d'irriter à l'excès la nation abnakise. Un missionnaire ne peut guère manquer d'être pour ces messieurs un objet de haine. L'amour de la religion qu'il s'efforce de graver dans le cœur des sauvages retient fortement ces néophytes dans notre alliance, et les éloigne de celle des Anglois. Aussi me regardent-ils comme un obstacle invincible au dessein qu'ils ont de s'étendre sur les terres des Abnakis, et de s'emparer peu à peu de ce continent, qui est entre la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie. Ils ont souvent tâché de m'enlever à mon troupeau, et plus d'une fois ma tête a été mise à l'enchère. Ce fut vers la fin de janvier 1722 qu'ils firent une nouvelle ten-

tative, qui n'eut d'autre succès que de manifester leur mauvaise volonté à mon égard.

J'étois resté seul au village avec un petit nombre de vieillards et d'infirmes, tandis que le reste des sauvages étoit à la chasse. Ce temps-là leur parut favorable pour me surprendre, et, dans cette vue, ils firent partir un détachement de deux cents hommes. Deux jeunes Abnakis qui chassoient le long de la mer, apprirent que les Anglois étoient entrés dans la rivière; aussitôt ils tournèrent leurs pas de ce côté-là pour observer leur marche. Les ayant aperçus à dix lieues du village, ils les devancèrent en traversant les terres pour m'en donner avis, et faire retirer en hâte les vieillards, les femmes et les enfans. Je n'eus que le temps de consumer les hosties, de serrer dans un petit coffre les vases sacrés, et de me sauver dans les bois. Les Anglois arrivèrent sur le soir au village, et ne m'y ayant pas trouvé, ils vinrent le lendemain me chercher jusqu'au lieu de notre retraite. Ils n'étoient qu'à une portée de fusil, lorsque nous les découvrîmes : tout ce que je pus faire fut de m'enfoncer avec précipitation dans la forêt. Mais comme je n'eus pas le loisir de prendre mes raquettes, et que d'ailleurs il m'est resté beaucoup de foiblesse d'une chute, où j'eus, il y a quelques années, la cuisse et la jambe cassées, il ne me fut pas possible de fuir bien loin. La seule ressource qui me resta fut de me cacher derrière un arbre. Ils parcoururent aussitôt les divers sentiers frayés par les sauvages, lorsqu'ils vont chercher du bois, et ils parvinrent jusqu'à huit pas de l'arbre qui me couvroit, et d'où naturellement ils devoient m'apercevoir; car les arbres étoient dépouillés de leurs feuillages: cependant, comme s'ils eussent été repoussés par une main invisible, ils retournérent tout à coup sur leurs pas, et reprirent la route du village.

C'est ainsi que, par une protection particulière de Dieu j'échappai de leurs mains. Ils pillèrent mon église et ma petite maison : par-là ils me réduisirent à mourir presque de faim au milieu des bois. Il est vrai que quand on sut mon aventure à Québec, on m'envoya aussitôt des provisions; mais elles ne purent arriver que fort tard, et pendant tout ce temps-là, je me vis dépourvu de tout secours et dans des besoins extrêmes.

Ces insultes réitérées firent juger aux sauvages qu'il n'y avoit plus de réponse à attendre, et qu'il étoit temps de repousser la violence, et de faire succéder la force ouverte aux négociations pacifiques. Au retour de la chasse, et après avoir ensemencé leurs terres, ils prirent la résolution de détruire les habitations angloises nouvellement construites, et d'éloigner de chez eux des hôtes inquiets et redoutables, qui empiétoient peu à peu sur leurs terres, et qui méditoient de les asservir. Ils députèrent dans les différens villages des sauvages, pour les intéresser dans leur cause, et les engager à leur prêter la main, dans la nécessité où ils étoient d'une juste défense. La députation eut son succès. On chanta la guerre parmi les Hurons de Lorette, et dans tous les villages de la nation abnakise. Nanrantsouak fut le lieu destiné à rassembler les guerriers, afin d'y concerter ensemble leur projet.

Cependant les Nanrantsouakiens descendirent la rivière : arrivés à son embouchure, ils enlevèrent trois ou quatre petits bâtimens des Anglois. Puis, remontant la même rivière, ils pillèrent et brûlèrent les nouvelles maisons que les Anglois avoient construites. Ils s'abstinrent néanmoins de toute violence à l'égard des habitans, ils leur permirent même de se retirer chez eux, à la réserve de cinq qu'ils gardèrent en otage, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu leurs compatriotes détenus dans les prisons de Boston. Cette modération de la part des sauvages n'eut pas l'effet qu'ils espéroient : au contraire un parti anglois ayant trouvé seize Abnakis endormis dans une île, fit sur eux une décharge générale, dont il y en eut cinq de tués et trois de blessés.

C'est là un nouveau signal de la guerre qui va s'allumer entre les Anglois et les sauvages. Ceux-ci n'attendent point de secours des François à cause de la paix qui règne entre les deux nations; mais ils ont une ressource dans toutes les autres nations sauvages, qui ne manqueront pas d'entrer dans leur querelle et de prendre leur défense.

Mes néophytes, attendris sur le péril où je me trouve exposé dans leur village, me pressent souvent de me retirer pour quelque temps à Québec. Mais que deviendra le troupeau, s'il est destitué de son pasteur? Il n'y a que la mort qui puisse m'en séparer. Ils ont beau me représenter qu'au cas que je tombe au pouvoir de leurs ennemis, le moins qui puisse m'arriver, c'est de languir le reste de mes jours dans

une dure prison. Je leur ferme la bouche avec les paroles de l'apôtre que la bonté divine a fortement gravées dans mon cœur: Ne vous inquiétez point, leur dis-je, sur ce qui me regarde ; je ne crains pas les menaces de ceux qui me haïssent sans avoir mérité leur haine, « et je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même, pourvu que j'achève ma course, et le ministère de la parole qui m'a été confié par le seigneur Jésus [1].» Priez-le, mon cher neveu, qu'il fortifie en moi ce sentiment qui ne vient que de sa miséricorde, afin que je puisse vivre et mourir sans cesser de travailler au salut de ces âmes abandonnées, qui sont le prix de son sang, et qu'il a daigné commettre à mes soins.

Je suis, etc.

[1] Acte des apôtres, chap. 20, v. 24.

LETTRE DU P. RASLES,

A SON FRÈRE.

Mœurs des sauvages. — Langue abnakise, langue argonkine, langue huronne, langue illinoise.

A Nanrantsouak, ce 12 octobre 1723.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER FRÈRE.

La paix de N. S.

Je ne puis me refuser long-temps aux aimables instances que vous me faites dans toutes vos lettres, de vous informer un peu en détail de mes occupations, et du caractère des nations sauvages, au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des désirs si empressés de votre part, je satisfais encore plus à votre tendresse qu'à votre curiosité.

Ce fut le 23 de juillet de l'année 1689 que je m'embarquai à la Rochelle; et après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Québec le 13 d'octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos sauvages. Cette langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification, et de se faire une provision de mots et de phrases, il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut guère attraper que par le commerce et la fréquentation de ces peuples.

J'allai donc demeurer dans un village de la nation abnakise, situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Ce village étoit habité par deux cents sauvages, presque tous chrétiens. Leurs cabanes étoient rangées à peu près comme les maisons dans les villes : une enceinte de pieux hauts et serrés formoient une espèce de muraille qui les mettoit à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leurs cabanes sont bientôt dressées : ils plantent des perches qui se joignent par le haut, et ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de la cabane; ils étendent tout autour des nates de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, et prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau, ou bien en une pièce d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes, et qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, et qui leur sert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons faits de peau d'élan, et garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour s'ajuster aux raquettes, par le moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, et sont larges d'un pied et demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines : lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout à coup si habile, que les sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois que j'en faisois usage.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, et surtout de l'orignac [1] : ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige; ainsi il n'est pas difficile aux sauvages de les atteindre, et souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton,

[1] Espèce d'élan.

ils les tuent, se nourrissent de leur chair; et après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François et les Anglois, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches et des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un sauvage, représentez-vous un homme grand, fort, agile, d'un teint basané, sans barbe, avec des cheveux noirs, et dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustemens, vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme des rassades : c'est une espèce de coquillage, ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, et qu'on enfile de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec cette rassade que nos sauvages nouent et tressent leurs cheveux sur les oreilles et par derrière; des colliers, des jarretières, des ceintures larges de cinq à six pouces, et avec cette sorte d'ornemens ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un européen avec tout son or et ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au village, et d'y faire, avec de l'écorce, des paniers, des sacs, des boîtes, des écuelles, des plats, etc. Elles cousent l'écorce avec des racines, et en font divers meubles fort proprement travaillés. Les canots se font pareillement d'une seule écorce; mais les plus grands ne peuvent guère contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces canots, faits d'une écorce qui n'a guère que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, et qu'ils naviguent sur les plus dangereuses rivières et sur des lacs de quatre à cinq cents lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois, qu'en traversant le fleuve de Saint-Laurent, je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, et le canot en fut crevé; aussitôt les deux sauvages qui me conduisoient, s'écrièrent : « Nous sommes morts; c'en est fait, il faut périr! » Cependant, faisant un effort, ils sautèrent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, et après avoir tiré le canot, nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là il fallut nous remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon; et c'est ainsi que, sautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, sans autre incommodité que d'être bien mouillés et transis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couvert d'une étoffe et d'une petite peau d'ours, dans laquelle ils les enveloppent, et c'est là leur berceau. Les mères les portent sur le dos, d'une manière commode pour les enfans et pour elles. A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris, et j'aurois peine à le croire, si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant. Après avoir rempli de viande leur chaudière, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, et la partagent à tous ceux qui sont dans la cabane. Chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit, et ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. Pourquoi ne manges-tu pas, me dirent-ils ? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi de la viande, sans y joindre un peu de pain. Il faut te vaincre, me répliquèrent-ils, cela est-il si difficile à un patriarche qui sait prier parfaitement? Nous nous surmontons bien, nous autres, pour croire ce que nous ne voyons pas. Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien se faire à leurs manières et à leurs usages, afin de mériter leur confiance, et de les gagner à Jésus-Christ.

Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tandis qu'ils ont de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivans.

Ils aiment passionnément le tabac; hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir que de leur donner leur pesant d'or.

Au commencement de juin, et lorsque la

neige est presque toute fondue, ils sèment du skamgnar, c'est ce que nous appelons du blé de Turquie ou du blé d'Inde. Leur façon de semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, et de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'août.

C'est au milieu de ces peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos sauvages, que je fis l'apprentissage de missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre, surtout quand on n'a point d'autres maîtres que des sauvages. Ils ont plusieurs caractères qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres; *ou*, par exemple, est de ce nombre, et c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caractères. Je passois une partie de la journée dans leurs cabanes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disoient, et en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste, le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait au manége de leurs lettres gutturales, je ne répétois que la moitié du mot, et par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin, après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes, mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire pour attraper le tour et le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie et du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps, et me mettre plus tôt en état d'exercer mes fonctions, je fis choix de quelques sauvages qui avoient le plus d'esprit, et qui parloient le mieux. Je leur disois grossièrement quelques articles du catéchisme, et eux me le rendoient dans toute la délicatesse de leur langue; je les mettois aussitôt sur le papier, et par ce moyen je me fis en assez peu de temps un dictionnaire, et un catéchisme qui contenoit les principes et les mystères de la religion.

On ne peut disconvenir que la langue des sauvages n'ait de vraies beautés, et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé? Vous me répondriez que c'est pour le connoître, l'aimer et le servir, et par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un sauvage, il me répondra ainsi dans le tour de sa langue : Le grand Génie a pensé de nous : qu'ils me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent et qu'ils m'obéissent, pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois vous dire dans leur style, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : Je pense de vous, mon cher frère, qu'il aura de peine à apprendre la langue sauvage.

La langue des Hurons est la maîtresse langue des sauvages; et quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations iroquoises. C'est la plus majestueuse, et en même temps la plus difficile de toutes les langues des sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens; car souvent deux mots composés des mêmes caractères ont des significations toutes différentes. Le père Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons, en a composé une grammaire qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette mission. Néanmoins, un missionnaire est heureux lorsque, avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation sauvage a sa langue particulière : ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, etc., ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues; et, quand on en auroit, ils seroient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre missions différentes de sauvages, savoir, parmi les Abnakis, les Algonkins, les Hurons et les Illinois, et que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais vous en donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entre elles. Je choisis la strophe d'une hymne du Saint Sacrement, qu'on chante d'ordinaire pendant la messe à l'élévation de la sainte hostie, et qui commence par ces mots : *O salutaris hostia !* Telle est la traduction en vers de cette strophe dans les

quatre langues de ces différentes nations.

En langue abnakise.

Kighist 8i-nuanur8inns
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

En langue algonkine.

K8erais Jesus teg8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio vllighe miang
Vas mama vik umong.

En langue huronne.

Jes8s 8to etti x'ichie
8to etti skuaalichi-axe
J chierche axera8ensta
D'aotierti xeata-8ien.

En langue illinoise.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi Nanghi
Keninama 8i 8 Kangha
Mero 8inang 8siang hi.

Ce qui signifie en françois : « O hostie salu-» taire ! qui es continuellement immolée, et qui » donnes la vie; toi par qui on entre dans le » ciel, nous sommes tous attaqués; çà fortifie-» nous. »

Il y avoit près de deux ans que je demeurois chez les Abnakis, lorsque je fus rappelé par mes supérieurs : ils me destinèrent à la mission des Illinois, qui venoient de perdre leur missionnaire. J'allai donc à Québec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue algonkine, je m'embarquai le 13 août dans un canot, pour me rendre chez les Illinois; leur pays est éloigné de Québec de plus de huit cents lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares ne se peut faire sans courir de grands risques, et sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, et où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs; mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche plate, où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, le seul moyen de s'en garantir est de se mettre sous le canot renversé.

On court encore de plus grands dangers sur les rivières, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot vole comme un trait; et s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pièces. Ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots, et c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort; car mon canot donna plusieurs fois contre ces rochers, sans en recevoir le moindre dommage.

Enfin, on risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel : la longueur et la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de blé de Turquie : on suppose que la chasse fournira, sur la route, de quoi vivre; mais si le gibier y manque, on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a est de chercher une espèce de feuilles que les sauvages nomment *kengnessanach*, et les François *tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert ou bouillies ou rôties; celles-ci, dont j'ai mangé, sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage : le mauvais temps ayant dispersé leurs canots, ils ne purent me joindre. J'arrivai le premier à Missilimakinak [1] d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seroient morts de faim. Ils avoient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau qu'ils avoient tué plutôt par hasard que par adresse, car ils n'avoient pas la force de se soutenir.

La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cents lieues. Ainsi il me fallut rester à Missilimakinak, où il y avoit deux de nos missionnaires, l'un parmi les Hurons [2], et l'autre chez les Outaouacks. Ceux-ci

[1] Otawas, peuplade algonquine.

[2] Les Hurons habitoient les environs du lac de leur nom. Ils formoient une nation redoutée qui s'étoit jointe aux François et qui passoit pour la plus spirituelle de toutes les peuplades sauvages. Elle avoit embrassé le christianisme. Mais elle fut presque détruite par les Iroquois, et il n'en restoit plus que quelques bourgades, lorsque les États-Unis s'emparèrent du pays qu'elles occupoient.

Chez les Hurons, les femmes jouissoient d'une grande influence. Cependant l'autorité souveraine appartenoit à la race masculine. Mais c'étoit le fils de la plus proche parente du chef défunt, et non le fils de ce dernier, qui lui succédoit.

sont fort superstitieux et très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles, et chaque famille est composée de cinq cents personnes.

Les uns sont de la famille de Michabou, c'est-à-dire du Grand-Lièvre. Ils prétendent que ce Grand-Lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur; qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit pieds de profondeur, et que l'eau lui venoit à peine aux aisselles; qu'un jour, pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre; mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite île; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, et que cette île devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au ciel, qui est sa demeure ordinaire; mais qu'avant que de quitter la terre, il ordonna que, quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, et on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le ciel; que, s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs et leurs rivières demeureroient glacés, et que, ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printemps.

En effet, il y a peu d'années que l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les sauvages de la famille du Grand-Lièvre. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées; ils s'assemblèrent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux : « Mes enfans, leur dit-elle, vous n'avez pas d'esprit, vous savez les ordres qu'a laissés le Grand-Lièvre, de brûler les corps morts et de jeter leurs cendres au vent, afin qu'ils retournent plus promptement au ciel leur patrie; et vous avez négligé ses ordres, en laissant à quelques journées d'ici un homme mort sans le brûler, comme s'il n'étoit pas de la famille du Grand-Lièvre. Réparez incessamment votre faute, ayez soin de le brûler, si vous voulez que la neige se dissipe. — Tu as raison, notre mère, répondirent-ils, tu as plus d'esprit que nous, et le conseil que tu nous donnes nous rend la vie. » Aussitôt ils députèrent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employèrent environ quinze jours dans ce voyage. Pendant ce temps-là le dégel vint, et la neige se dissipa. On combla d'éloges et de présens la vieille femme qui avoit donné l'avis; et cet événement, tout naturel qu'il étoit, servit beaucoup à les entretenir dans leur folle et superstitieuse crédulité.

La seconde famille des Outaouaks prétend être sortie de Namepich, c'est-à-dire de la carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la rivière, et le soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils sont descendus. Ainsi ils se disent de la famille de la carpe.

La troisième famille des Outaouacks attribue son origine à la patte d'un machova, c'est-à-dire d'un ours, et ils se disent de la famille de l'ours, mais sans expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair; ils lui parlent, ils le haranguent : « N'aie point de pensée contre nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué : tu as de l'esprit, tu vois que nos enfans souffrent la faim, ils veulent te faire entrer dans leurs corps, ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des enfans de capitaine? »

Il n'y a que la famille du Grand-Lièvre qui brûle les cadavres, les deux autres les enterrent. Quand quelque capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil, où, après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre et de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, des vivres, son casse-tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, et tous les présens qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, et qu'il sera mieux reçu des grands capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur manière, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, et remuant en cadence

un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *Manitou*; comme ils ne connoissent guère que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Il y a, selon eux, des manitous communs à toute la nation, et il y en a de particuliers pour chaque personne. Oussakita, disent-ils, est le grand manitou de toutes les bêtes qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne : ainsi lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb et des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, et l'élèvent en l'air : « Oussakita, lui disent-ils, nous te donnons à fumer, nous t'offrons de quoi tuer des bêtes, daigne agréer ces présens, et ne permets pas qu'elles échappent à nos traits; laisse-nous en tuer un grand nombre et des plus grasses, afin que nos enfans ne manquent ni de vêtemens, ni de nourriture. »

Ils nomment *Michibichi* le manitou des eaux et des poissons, et ils lui font un sacrifice à peu près semblable lorsqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudières, en lui demandant que les eaux de la rivière coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs canots, et qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces manitous communs, chacun a le sien particulier, qui est un ours, ou un castor, ou une outarde, ou quelque bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse, et dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, et qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un sauvage veut se donner un manitou, le premier animal qui se présente à son imagination pendant son sommeil, est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix : il tue une bête de cette espèce, il met sa peau, ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabane, il prépare un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux, après quoi il est reconnu pour son manitou.

Aussitôt que je vis arriver le printemps, je partis de Missilimakinak pour me rendre chez les Illinois. Je trouvai sur ma route plusieurs nations sauvages, entre autres Maskoutings, les Jakis, les Omikoues, les Iripegouans, les Outagamis, etc. Toutes ces nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reste ils ne diffèrent en rien des Outaouacks. Un missionnaire qui demeure à la baie des Puants, fait de temps en temps des excursions parmi ces sauvages, pour les instruire des vérités de la religion.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la rivière des Illinois, et ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui étoit de trois cents cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu est toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité par le principal chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus considérables de la nation. Il avoit fait pour cela tuer plusieurs chiens; un pareil festin passe parmi les sauvages pour un festin magnifique; c'est pourquoi on le nomme le festin des capitaines. Les cérémonies qu'on y observe sont les mêmes parmi toutes ces nations. C'est d'ordinaire dans ces sortes de festins que les sauvages délibèrent sur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix.

Quand tous les conviés furent arrivés, ils se rangèrent tout autour de la cabane, s'asseyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le chef se leva et commença sa harangue. Je vous avoue que j'admirai son flux de paroles, la justesse et la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix et la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que si j'eusse mis par écrit ce que ce sauvage nous dit sur-le-champ et sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditation et d'étude, ne pourroient guère composer un discours plus solide et mieux tourné.

La harangue finie, deux sauvages, qui faisoient la fonction d'écuyers, distribuèrent les plats à toute l'assemblée, et chaque plat étoit

pour deux conviés : ils mangèrent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes; et quand le repas fut fini, ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats.

Les Illinois [1] ne donnent point de ces festins qui sont en usage chez plusieurs autres nations sauvages, où l'on est obligé de manger tout ce qui a été servi, dût-on en crever. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule, il s'adresse à celui des conviés qu'il sait être de meilleur appétit : «Mon frère, lui dit-il, aie pitié de moi, je suis mort si tu ne me donnes la vie. Mange ce qui me reste, je te ferai présent de telle chose. » C'est l'unique moyen qu'ils aient de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture, et du reste ils vont tout nus ; divers compartimens de toutes sortes de figures, qu'ils se gravent sur le corps d'une manière ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils assistent à l'église, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau passée pendant l'été, et durant l'hiver d'une peau passée, avec le poil qu'ils y laissent pour se tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes et des couronnes, qu'ils ajustent assez proprement; ils ont soin surtout de se peindre le visage de diverses couleurs, mais surtout de vermillon; ils portent des colliers et des pendans d'oreilles faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de pierres précieuses : il y en a de bleues, de rouges et de blanches comme de l'albâtre, à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bizarres ornemens leur donnent de la grâce et leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe ou en jeux, ou dans les festins, ou à la danse. Ils ont de deux sortes de danses : les unes qui se font en signe de réjouissance, et auxquelles ils invitent les femmes et les filles les plus distinguées; les autres se font pour marquer leur tristesse à la mort des plus considérables de leur nation. C'est par ces danses qu'ils prétendent honorer le défunt, et essuyer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches, pourvu qu'ils fassent des présens à cette intention. Les danses durent plus ou moins de temps, à proportion du prix et de la valeur des présens, et ensuite on les distribue aux danseurs. Leur coutume n'est pas d'enterrer les morts; ils les enveloppent dans des peaux, et les attachent par les pieds et par la tête au haut des arbres.

Hors le temps des jeux, des festins et des danses, les hommes demeurent tranquilles sur leurs nattes, et passent le temps ou à dormir, ou à faire des arcs, des flèches, des calumets, et autres choses de cette nature. Pour ce qui est des femmes, elles travaillent depuis le matin jusqu'au soir comme des esclaves. C'est à elles à cultiver la terre, et à semer le blé d'inde pendant l'été; et dès que l'hiver commence, elles sont occupées à faire des nattes, à passer des peaux, et à beaucoup d'autres sortes d'ouvrages; car leur premier soin est de pourvoir la cabane de tout ce qui y est nécessaire.

De toutes les nations du Canada, il n'y en a point qui vive dans une si grande abondance de toutes choses que les Illinois. Leurs rivières sont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards et de sarcelles. A peine fait-on une lieue, qu'on trouve une multitude prodigieuse de coqs d'inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cents. Ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étoient du poids de trente-six livres. Ils ont au col une espèce de barbe de crin, longue d'un demi-pied.

Les ours et les cerfs y sont en très-grande quantité; on y voit aussi une infinité de bœufs et de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils, et plus de deux mille bœufs; on voit dans les prairies à perte de vue des quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos, et la tête extrêmement grosse. Leur poil, excepté celui de la tête, est frisé et doux comme de la laine; la chair en est naturellement salée, et elle est si légère, que bien qu'on la mange toute crue,

[1] Les *Illinois* habitoient les bords de la rivière qui porte leur nom et qui se jette dans le Mississipi, au-dessus de Saint-Louis.

La vallée que cette rivière parcourt est très-fertile. On y trouve des mines de charbon.

Après avoir fait partie de la Nouvelle-France, elle appartient aujourd'hui à la république américaine, et forme un état particulier sous le nom d'*État d'Illinois*.

elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre, ils se contentent d'en prendre la langue, et en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre et à la chasse. Ces flèches sont armées par le bout d'une pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent; faute de couteau, ils s'en servent aussi pour dépouiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, et ils le font avec tant de vitesse, qu'ils auront plus tôt decoché cent flèches qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivières, parce que l'abondance des bêtes de toutes sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférens pour le poisson. Cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot avec leurs arcs et leurs flèches; ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poisson, et aussitôt qu'ils l'ont aperçu, ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime et la vénération publiques, c'est, comme chez les autres sauvages, de se faire la réputation d'habile chasseur, et encore plus de bon guerrier; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite, et c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cents lieues au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues et le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les bêtes, n'étant que blessées, s'enfuient avec la flèche dans le corps, et n'avertissent leur ennemi de se mettre en état de défense; car leur manière de faire la guerre, de même que parmi tous les sauvages, est de surprendre leurs ennemis : c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre et leur marche, ou pour examiner s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabanes, le casse-tête en main, et ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils aient pu songer à se défendre.

Le casse-tête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le casse-tête d'une main et un couteau de l'autre. Aussitôt qu'ils ont assené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un sauvage revient dans son pays chargé de plusieurs chevelures, il y est reçu avec de grands honneurs; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers, et qu'il les amène vifs. Dès qu'il arrive, tout le village s'assemble et se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle : les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles; quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'assemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs guerriers a été tué, et qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabane, ils donnent à cette cabane un de leurs prisonniers, qui tient la place du défunt, et c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

Quand le prisonnier est condamné à la mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains; on lui fait chanter la chanson de mort, et tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusils, et d'autres ferremens. Ensuite ils viennent les uns après les autres, et les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps, il y en a qui les brûlent avec des tisons ardens; quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie, et la mangent en sa présence; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre, et lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin, chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jeter, sont aigus et perçans, plus le spectacle est agréable et di-

vertissant pour ces barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort, et ce n'est que par droit de représailles que les Illinois, à leur tour, traitent leurs prisonniers Iroquois avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *christianisme*, n'est connu parmi tous les sauvages que sous le nom de *prière*. Ainsi, quand je vous dirai dans la suite de cette lettre, que telle nation sauvage a embrassé la prière, c'est-à-dire, qu'elle est devenue chrétienne, ou qu'elle se dispose à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois, si la prière leur permettoit la polygamie : ils avouent que la prière est bonne, et ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs femmes et à leurs enfans ; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle, et de les résoudre à n'avoir qu'une femme, et à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'assemble, le matin et le soir, pour prier, tous se rendent dans la chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands jongleurs, c'est-à-dire, aux plus grands ennemis de la religion, qui envoient leurs enfans pour être instruits et baptisés. C'est là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces sauvages, et duquel on est le plus assuré : car dans le grand nombre d'enfans qu'on baptise, il ne se passe point d'année que plusieurs ne meurent avant l'usage de la raison ; et parmi les adultes, la plupart sont si fervens et si affectionnés à la prière, qu'ils souffriroient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner.

C'est un bonheur pour les Illinois d'être extrêmement éloignés de Québec, car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie, comme on fait ailleurs ; cette boisson est parmi les sauvages le plus grand obstacle au christianisme, et la source d'une infinité de crimes les plus énormes. On sait qu'ils n'en achètent que pour se plonger dans la plus furieuse ivresse : les désordres et les morts funestes dont on est témoin chaque jour, devroient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois, lorsque je fus rappelé pour consacrer le reste de mes jours chez la nation abnakise. C'étoit la première mission à laquelle j'avois été destiné à mon arrivée en Canada, et c'est celle apparemment où je finirai ma vie. Il fallut donc me rendre à Québec, pour aller de là rejoindre mes chers sauvages. Je vous ai déjà entretenu de la longueur et des difficultés de ce voyage ; ainsi, je vous parlerai seulement d'une aventure bien consolante, qui m'arriva à quarante lieues de Québec.

Je me trouvai dans une espèce de village, où il y a vingt-cinq maisons françoises, et un curé qui en a soin. Près de ce village, on voyoit une cabane de sauvages, où se trouvoit une fille âgée de seize ans, qu'une maladie de plusieurs années avoit réduite à l'extrémité. M. le curé, qui n'entendoit pas la langue de ces sauvages, me pria d'aller confesser la malade, et me conduisit lui-même à la cabane. Dans l'entretien que j'eus avec cette jeune fille, sur les vérités de la religion, j'appris qu'elle avoit été fort bien instruite par un de nos missionnaires, mais qu'elle n'avoit pas encore reçu le baptême. Après avoir passé deux jours à lui faire toutes les questions propres à m'assurer de ses dispositions : « Ne me refuse pas, je t'en conjure, me dit-elle, la grâce du baptême que je te demande ; tu vois combien j'ai la poitrine oppressée, et qu'il me reste très-peu de temps à vivre : quel malheur seroit-ce pour moi, et quels reproches n'aurois-tu pas à te faire si je venois à mourir sans recevoir cette grâce ! » Je lui répondis qu'elle s'y préparât pour le lendemain, et je me retirai. La joie que lui causa ma réponse, fit en elle un si prompt changement, qu'elle fut en état de se rendre de grand matin à la chapelle. Je fus extraordinairement surpris de son arrivée, et aussitôt je lui administrai solennellement le baptême. Après quoi elle s'en retourna dans sa cabane, où elle ne cessa de remercier la divine miséricorde d'un si grand bienfait, et de soupirer après l'heureux moment qui devoit l'unir à Dieu pour toute l'éternité. Ses désirs furent exaucés, et j'eus le bonheur de l'assister à la mort. Quel coup de providence pour cette pauvre fille, et quelle consolation pour moi d'avoir été l'instrument dont Dieu ait bien voulu se servir pour la placer dans le ciel !

Vous n'exigez pas de moi, mon cher frère, que j'entre dans le détail de tout ce qui m'est arrivé depuis plusieurs années que je suis dans cette mission ; mes occupations sont toujours les mêmes, et je m'exposerois à des redites ennuyeuses : je me contenterai de vous rapporter

certains faits, qui me paroîtront mériter le plus votre attention. Je puis vous dire en général que vous auriez de la peine à retenir vos larmes, si vous vous trouviez dans mon église avec nos sauvages assemblés, et si vous étiez témoin de la piété avec laquelle ils récitent leurs prières, ils chantent les offices divins, et participent aux sacremens de la pénitence et de l'eucharistie. Quand ils ont été éclairés des lumières de la foi, et qu'ils l'ont sincèrement embrassée, ce ne sont plus les mêmes hommes, et la plupart conservent l'innocence qu'ils ont reçue au baptême. C'est ce qui me remplit de la plus douce joie, lorsque j'entends leurs confessions qui sont fréquentes; quelques interrogations que je leur fasse, à peine souvent puis-je trouver matière à les absoudre.

Mes occupations avec eux sont continuelles. Comme ils n'attendent de secours que de leur missionnaire, et qu'ils ont en lui une entière confiance, il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon ministère pour la satisfaction de leurs âmes, il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je sois toujours prêt à les consoler lorsqu'ils viennent me consulter, que je décide leurs petits différends, que je prenne soin d'eux quand ils sont malades, que je les saigne, que je leur donne des médecines, etc. Mes journées sont quelquefois si remplies, que je suis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la prière, et de réciter mon office.

Le zèle dont Dieu m'a rempli pour mes sauvages, fut fort alarmé en l'année 1697, lorsque j'appris qu'une nation de sauvages amalingans venoit s'établir à une journée de mon village. J'avois lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire les sacrifices qu'ils font au démon et les désordres qui en sont la suite ordinaire, ne fissent impression sur quelqu'un de mes jeunes néophytes : mais grâce à la divine miséricorde, mes frayeurs furent bientôt dissipées de la manière que je vais vous le dire.

Un de nos capitaines, célèbre dans cette contrée par sa valeur, ayant été tué par les Anglois, dont nous ne sommes pas éloignés, les Amalingans députèrent plusieurs de leur nation dans notre village, pour essuyer les larmes des parens de cet illustre mort; c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, pour les visiter, leur faire des présens, et leur témoigner par leurs danses la part qu'ils prenoient à leur affliction. Ils y arrivèrent la veille de la Fête-Dieu. J'étois alors occupé à entendre les confessions de mes sauvages, qui durèrent tout ce jour, la nuit suivante, et le lendemain jusqu'à midi que commença la procession du Très-Saint Sacrement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre et de piété, et, bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe et de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spectacle, qui étoit nouveau pour les Amalingans, les attendrit, et les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient, et après les avoir assemblés, je leur fis le discours suivant en style sauvage.

« Il y a long-temps, mes enfans, que je souhaite de vous voir : maintenant que j'ai ce bonheur, peu s'en faut que mon cœur n'éclate. Pensez à la joie qu'a un père qui aime tendrement ses enfans, lorsqu'il les revoit après une longue absence où ils ont couru les plus grands dangers, et vous concevrez une partie de la mienne; car, quoique vous ne priez pas encore, je ne laisse pas de vous regarder comme mes enfans, et d'avoir pour vous une tendresse de père, parce que vous êtes les enfans du grand Génie, qui vous a donné l'être aussi bien qu'à ceux qui prient, qui a fait le ciel pour vous aussi bien que pour eux, qui pense de vous comme il pense d'eux et de moi, qu'ils jouissent d'un bonheur éternel. Ce qui fait ma peine, et diminue la joie que j'ai de vous voir, c'est la réflexion que je fais actuellement, qu'un jour je serai séparé d'une partie de mes enfans, dont le sort sera éternellement malheureux, parce qu'ils ne prient pas; tandis que les autres qui prient, seront dans la joie qui ne finira jamais. Lorsque je pense à cette funeste séparation, puis-je avoir le cœur content? Le bonheur des uns ne me fait pas tant de joie, que le malheur des autres m'afflige. Si vous aviez des obstacles insurmontables à la prière, et si demeurant dans l'état où vous êtes je pouvois vous faire entrer dans le ciel, je n'épargnerois rien pour vous procurer ce bonheur. Je vous y pousserois, je vous y ferois tous entrer, tant je vous aime, et tant je souhaite que vous soyez heureux; mais c'est ce qui n'est pas possible. Il faut prier, il faut être baptisé, pour pouvoir entrer en ce lieu de délices. »

Après ce préambule, je leur expliquai fort au long les principaux articles de la foi, et je continuai ainsi :

« Toutes les paroles que je viens de vous expliquer, ne sont point des paroles humaines; ce sont les paroles du grand Génie: elles ne sont point écrites comme les paroles des hommes sur un collier, auquel on fait dire tout ce qu'on veut; mais elles sont écrites dans le livre du grand Génie, où le mensonge ne peut avoir d'accès. »

Pour vous faire entendre cette expression sauvage, il faut remarquer, mon cher frère, que la coutume de ces peuples, lorsqu'ils écrivent à quelque nation, est d'envoyer un collier, ou une large ceinture, sur laquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier, en lui disant : Voilà ce que dit le collier à telle nation, à telle personne, et on le fait partir. Nos sauvages auroient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit, et ils y seroient peu attentifs, si l'on ne se conformoit pas à leur manière de penser et de s'exprimer. Je poursuivis ainsi :

» Courage, mes enfans, écoutez la voix du grand Génie qui vous parle par ma bouche, il vous aime; et son amour pour vous est si grand, qu'il a donné sa vie pour vous procurer une vie éternelle. Hélas! peut-être n'a-t-il permis la mort d'un de nos capitaines, que pour vous attirer dans le lieu de la prière, et vous faire entendre sa voix. Faites réflexion que vous n'êtes pas immortels. Un jour viendra qu'on essuiera pareillement les larmes pour votre mort: que vous servira-t-il d'avoir été en cette vie de grands capitaines, si, après votre mort, vous êtes jetés dans les flammes éternelles? Celui que vous venez pleurer avec nous, s'est félicité mille fois d'avoir écouté la voix du grand Génie, et d'avoir été fidèle à la prière. Priez comme lui, et vous vivrez éternellement. Courage, mes enfans, ne nous séparons point, que les uns n'aillent pas d'un côté, et les autres d'un autre : allons tous dans le ciel, c'est notre patrie, c'est à quoi vous exhorte le seul maître de la vie, dont je ne suis que l'interprète; pensez-y sérieusement. »

Aussitôt que j'eus achevé de parler, ils s'entretinrent ensemble pendant quelque temps, ensuite leur orateur me fit cette réponse de leur part : « Mon père, je suis ravi de t'entendre. Ta voix a pénétré jusque dans mon cœur, mais mon cœur est encore fermé, et je ne puis pas l'ouvrir présentement, pour te faire connoître ce qui y est, ou de quel côté il se tournera : il faut que j'attende plusieurs capitaines et autres gens considérables de notre nation qui arriveront l'automne prochain, c'est alors que je te découvrirai mon cœur. Voilà, mon cher père, tout ce que j'ai à te dire présentement. »

« Mon cœur est content, leur répliquai-je; je suis bien aise que ma parole vous ait fait plaisir, et que vous demandiez du temps pour y penser; vous n'en serez que plus fermes dans votre attachement à la prière, quand vous l'aurez une fois embrassée. Cependant je ne cesserai de m'adresser au grand Génie, et de lui demander qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il fortifie vos pensées afin qu'elles se tournent du côté de la prière.» Après quoi je quittai leur assemblée, et ils s'en retournèrent à leur village.

Quand l'automne fut venu, j'appris qu'un de nos sauvages devoit aller chercher du blé chez les Amalingans, pour ensemencer ses terres. Je le fis venir, et je le chargai de leur dire de ma part que j'étois dans l'impatience de revoir mes enfans, que je les avois toujours présens à l'esprit, et que je les priois de se souvenir de la parole qu'ils m'avoient donnée. Le sauvage s'acquitta fidèlement de sa commission: Voici la réponse que lui firent les Amalingans.

« Nous sommes bien obligés à notre père de penser sans cesse à nous. De notre côté, nous avons bien pensé à ce qu'il nous a dit. Nous ne pouvons oublier ses paroles, tandis que nous avons un cœur, car elles y ont été si profondément gravées, que rien ne les peut effacer. Nous sommes persuadés qu'il nous aime, nous voulons l'écouter, et lui obéir en ce qu'il souhaite de nous. Nous agréons la prière qu'il nous propose, et nous n'y voyons rien que de bon et de louable; nous sommes tous résolus de l'embrasser, et nous serions déjà allé trouver notre père dans son village, s'il y avoit des vivres suffisans pour notre subsistance, pendant le temps qu'il consacreroit à notre instruction. Mais comment pourrions-nous y en trouver? Nous savons que la faim est dans la cabane de notre père, et c'est ce qui nous afflige doublement, que notre père ait faim et que nous ne puissions pas aller le voir pour nous faire instruire. Si notre père pouvoit venir passer ici quelques temps avec nous, il vivroit et nous instruiroit. » Voilà ce que tu diras à notre père.

Cette réponse des Amalingans me fut rendue dans une favorable conjoncture : la plus grande partie de mes sauvages étoit allée, pour quelques jours, chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du blé d'inde : leur absence me donna le loisir de visiter les Amalingans, et dès le lendemain je m'embarquai dans un canot pour me rendre à leur village. Je n'avois plus qu'une lieue à faire pour y arriver, lorsqu'ils m'aperçurent ; et aussitôt ils me saluèrent par des décharges continuelles de fusils, qui ne cessèrent qu'à la descente du canot. Cet honneur qu'ils me rendoient, me répondoit déjà de leurs dispositions présentes. Je ne perdis point de temps, et dès que je fus arrivé, je fis planter une croix, et ceux qui m'accompagnoient élevèrent au plus tôt une chapelle qu'ils firent d'écorces de la même manière que se font leurs cabanes, et ils y dressèrent un autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail, je visitai toutes les cabanes des Amalingans, pour les préparer aux instructions que je devois leur faire. Dès que je les commençai, ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois trois fois par jour dans la chapelle ; savoir, le matin après ma messe, à midi, et le soir après la prière. Le reste de la journée je parcourois les cabanes, où je faisois encore des instructions particulières.

Lorsque après plusieurs jours d'un travail continuel, je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits, je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du saint baptême. Les premiers qui se rendirent à la chapelle, furent le capitaine, l'orateur, trois des plus considérables de la nation, avec deux femmes. Aussitôt après leur baptême, deux autres bandes, chacune de vingt sauvages, se succédèrent, qui reçurent la même grâce. Enfin tous les autres continuèrent d'y venir ce jour-là, et le lendemain.

Vous jugez assez, mon cher frère, que quelques travaux qu'essuie un missionnaire, il est bien dédommagé de ses fatigues, par la douce consolation qu'il ressent d'avoir fait entrer une nation entière de sauvages dans la voie du salut. Je me disposois à les quitter, et à retourner dans mon village, lorsqu'un député vint me dire de leur part, qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, et qu'ils me prioient de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que je parus au milieu d'eux, l'orateur m'adressant la parole au nom de tous les autres : « Notre père, me dit-il, nous n'avons point de termes pour te témoigner la joie inexprimable que nous ressentons tous d'avoir reçu le baptême. Il nous semble maintenant que nous avons un autre cœur ; tout ce qui nous faisoit de la peine est entièrement dissipé, nos pensées ne sont plus chancelantes, le baptême nous fortifie intérieurement, et nous sommes bien résolus de l'honorer tout le temps de notre vie. Voilà ce que nous te disons avant que tu nous quittes. » Je leur répondis par un petit discours, où je les exhortois à persévérer dans la grâce singulière qu'ils avoient reçue, et à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfant de Dieu, dont ils avoient été honorés par le saint baptême. Comme ils se préparoient à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour, nous déterminerions ce qui seroit le plus à propos, ou que nous allassions demeurer avec eux, où qu'ils vinssent former avec nous un seul et même village.

Le village où je demeure s'appelle Nanrantsouack, et est placé dans un continent qui est situé entre l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre. Cette mission est à environ quatre-vingts lieues de Pantagouet, et l'on compte cent lieues de Pantagouet au Port-Royal. Le fleuve de ma mission est le plus grand de tous ceux qui arrosent les terres des sauvages. Il doit être marqué sur la carte, sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les François à donner à ces sauvages le nom de *Kanibals*[1]. Ce fleuve se jette dans la mer à Sankderank, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Pemquit. Après l'avoir monté quarante lieues depuis Sankderank, on arrive à mon village qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées tout au plus des habitations angloises ; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Québec, et ce voyage est très-pénible et très-incommode. Il étoit naturel que nos sauvages fissent leur traite avec les Anglois, et il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer et gagner leur amitié : mais tous leurs efforts ont été inutiles, et rien n'a pu les détacher de l'alliance des François. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis, est leur ferme attachement à la foi catholique. Ils sont convaincus que s'ils se livroient aux An-

[1] On a appelé plus proprement cannibales, les Caraïbes ou habitans primitifs des Antilles Ils dévoroient leurs ennemis et les étrangers.

glois, ils se trouveroient bientôt sans missionnaire, sans sacrifice, sans sacrement, et presque sans aucun exercice de religion, et que peu à peu ils se replongeroient dans leurs premières infidélités. Cette fermeté de nos sauvages a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils aient pu rien obtenir.

Dans le temps que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les puissances de l'Europe, le gouverneur anglois nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos sauvages une entrevue sur la mer, dans une île qu'il désigna. Ils y consentirent, et me prièrent de les y accompagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assurer que leurs réponses n'auroient rien de contraire, ni à la religion, ni aux intérêts du service du roi. Je les suivis, et mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le gouverneur. Comme nous approchions de l'île, au nombre de plus de deux cents canots, les Anglois nous saluèrent par une décharge de tous les canons de leurs vaisseaux, et tous les sauvages répondirent à ce salut par une décharge pareille de tous leurs fusils. Ensuite le gouverneur paroissant dans l'île, les sauvages y abordèrent avec précipitation; ainsi je me trouvai où je ne souhaitois pas être, et où le gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse. Dès qu'il m'aperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, et après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens; et moi avec les sauvages.

« C'est par ordre de notre reine, leur dit-il, que je viens vous voir : elle souhaite que nous vivions en paix. Si quelque Anglois étoit assez imprudent pour vous faire du tort, ne songez pas à vous en venger, mais adressez-moi aussitôt votre plainte, et je vous rendrai une prompte justice. S'il arrivoit que nous eussions la guerre avec les François, demeurez neutres, et ne vous mêlez point de nos différends : les François sont aussi forts que nous, ainsi laissez nous vider ensemble nos querelles. Nous fournirons à tous vos besoins; nous prendrons vos pelleteries, et nous vous donnerons nos marchandises à un prix modique. » Ma présence l'empêcha de dire tout ce qu'il prétendoit, car ce n'étoit pas sans dessein qu'il avoit amené un ministre avec lui.

Quand il eut cessé de parler, les sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avoient à faire. Pendant ce temps-là, le gouverneur me tirant à part : « Je vous prie, monsieur, me dit-il, de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre. » Je lui répondis que ma religion et mon caractère de prêtre m'engageoient à ne leur donner que des conseils de paix. Je parlois encore, lorsque je me vis tout à coup environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignoient que le gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les Sauvages s'avancèrent, et l'un deux fit au gouverneur la réponse suivante :

« Grand capitaine, tu nous dis de ne point nous joindre aux François, supposé que tu lui déclares la guerre; sache que le François est mon frère; nous avons une même prière lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux; il a un feu et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la cabane du côté du feu où est assis mon frère le François, je t'observe de dessus ma natte, où je suis assis à l'autre feu. Si, en t'observant, je m'aperçois que tu portes une hache, j'aurai la pensée que prétend faire l'Anglois de cette hache? Je me lève pour lors sur ma natte, pour considérer ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper mon frère le François, je prends la mienne, et je cours à l'Anglois pour le frapper. Est-ce que je pourrois voir frapper mon frère dans ma cabane, et demeurer tranquille sur ma natte? Non, non, j'aime trop mon frère, pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis, grand capitaine; ne fais rien à mon frère, et je ne te ferai rien; demeure tranquille sur ta natte, et je demeurerai en repos sur la mienne. »

C'est ainsi que finit cette conférence. Peu de temps après, quelques-uns de nos sauvages arrivèrent de Québec, et publièrent qu'un vaisseau françois y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France et l'Angleterre. Aussitôt nos sauvages, après avoir délibéré selon leur coutume, ordonnèrent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le festin de guerre, et y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le festin se fit; on leva la chaudière, on dansa, et il se trouva deux cent cinquante guerriers. Après le festin, ils déterminèrent un jour pour venir se confesser. Je les exhortai à être aussi attachés à leur prière que s'ils étoient au village, à bien observer les

lois de la guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer personne que dans la chaleur du combat, à traiter humainement ceux qui se rendroient prisonniers, etc.

La manière dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leurs guerriers plus redoutable que ne le seroit un corps de deux ou trois mille soldats européens. Dès qu'ils sont entrés dans le pays ennemi, ils se divisent en différens partis, l'un de trente guerriers, l'autre de quarante, etc. Ils disent aux uns: A vous, on donne ce hameau à manger (c'est leur expression), à vous autres, on donne ce village, etc. Ensuite, le signal se donne pour frapper tous ensemble, et en même temps dans les diverses contrées. Nos deux cent cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux et des maisons: au jour marqué ils donnèrent tous ensemble dès le grand matin; en un seul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois, ils en tuèrent plus de deux cents, et firent cent cinquante prisonniers, et n'eurent de leur part que quelques guerriers blessés assez légèrement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le temps que dura la guerre, ils portèrent la désolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglois; ils ravagèrent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enlevèrent une infinité de bestiaux, et firent plus de six cents prisonniers. Aussi ces messieurs, persuadés avec raison qu'en maintenant mes sauvages dans leur attachement à la foi catholique, je resserre de plus en plus les liens qui les unissent aux François, ont mis en œuvre toutes sortes de ruses et d'artifices pour les détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur aient faites, s'ils vouloient me livrer entre leurs mains, ou du moins me renvoyer à Québec, et prendre en ma place un de leurs ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre et pour me faire enlever; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille livres sterlings à celui qui leur porteroit ma tête. Vous croyez bien, mon cher frère, que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider, ni de ralentir mon zèle: trop heureux si j'en devenois la victime, et si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers et de verser mon sang pour le salut de mes chers sauvages!

Aux premières nouvelles qui vinrent de la paix faite en Europe, le gouverneur de Boston fit dire à nos sauvages que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il confèreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les sauvages se rendirent au lieu marqué, et le gouverneur leur parla ainsi.

« Toi, homme Naranhous, je t'apprends que la paix est faite entre le roi de France et notre reine, et que par le traité de paix, le roi de France cède à notre reine, Plaisance et Portrail avec toutes les terres adjacentes. Ainsi, si tu veux, nous vivrons en paix toi et moi: nous y étions autrefois; mais les suggestions des François te l'ont fait rompre, et c'est pour lui plaire que tu es venu nous tuer. Oublions toutes ces méchantes affaires, et jetons-les dans la mer, afin qu'elles ne paroissent plus, et que nous soyons bons amis. »

« Cela est bien, répondit l'orateur au nom des sauvages, que les rois soient en paix, j'en suis bien aise, et je n'ai pas de peine non plus à la faire avec toi. Ce n'est pas moi qui te frappe depuis douze ans, c'est le François qui s'est servi de mon bras pour te frapper. Nous étions en paix, il est vrai, j'avois même jeté ma hache je ne sais où, et comme j'étois en repos sur ma natte, ne pensant à rien, des jeunes gens m'apportèrent une parole, que le gouverneur du Canada m'envoyoit, par laquelle il me disoit: Mon fils, l'Anglois m'a frappé, aide-moi à m'en venger, prends ta hache, et frappe l'Anglois. Moi qui ai toujours écouté la parole du gouverneur françois, je cherche ma hache, je la trouve enfin toute rouillée, je l'accommode, je la pends à ma ceinture pour te venir frapper. Maintenant le François me dit de la mettre bas; je la jette bien loin, pour qu'on ne voie plus le sang dont elle est rougie. Ainsi, vivons en paix, j'y consens.

» Mais tu dis que le François t'a donné Plaisance et Portrail, qui est dans mon voisinage, avec toutes les terres adjacentes: il te donnera tout ce qu'il voudra; pour moi j'ai ma terre que le grand Génie m'a donnée pour vivre: tant qu'il y aura un enfant de ma nation, il combattra pour la conserver. » Tout se termina ainsi à l'amiable. Le gouverneur fit un grand festin aux sauvages, après quoi chacun se retira.

Les heureuses conjectures de la paix, et la tranquillité dont on commençoit de jouir, firent

naître la pensée à nos sauvages de rebâtir notre église qui avoit été ruinée dans une subite irruption que firent les Anglois, pendant qu'ils étoient absens du village. Comme nous sommes fort éloignés de Québec, et beaucoup plus près de Boston, ils y députèrent quelques-uns des principaux de leur nation pour demander des ouvriers, avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même rétablir votre église, leur dit-il, et j'en userai mieux avec vous que n'a fait le gouverneur françois, que vous appelez votre père. Ce seroit à lui à la rebâtir, puisque c'est lui en quelque sorte qui l'a ruinée, en vous portant à me frapper; car pour moi, je me défends comme je puis; au lieu que lui, après s'être servi de vous pour sa défense, il vous abandonne. J'agirai bien mieux avec vous, car non-seulement je vous accorde des ouvriers, je veux encore les payer moi-même, et faire tous les frais de l'édifice que vous voulez construire : mais comme il n'est pas raisonnable que moi, qui suis Anglois, je fasse bâtir une église, sans y mettre aussi un ministre anglois pour la garder, et pour y enseigner la prière, je vous en donnerai un dont vous serez contens, et vous renverrez à Québec le ministre françois qui est dans votre village.

« Ta parole m'étonne, répondit le député des sauvages, et je t'admire dans la proposition que tu me fais. Quand tu es venu ici, tu m'as vu long-temps avant les gouverneurs françois; ni ceux qui t'ont précédé, ni tes ministres ne m'ont jamais parlé de prière, ni du grand Génie. Ils ont vu mes pelleteries, mes peaux de castor et d'orignac, et c'est à quoi uniquement ils ont pensé; c'est ce qu'ils ont recherché avec empressement, je ne pouvois leur en fournir assez; et quand j'en apportois beaucoup, j'étois leur grand ami, et voilà tout. Au contraire, mon canot s'étant un jour égaré, je perdis ma route, et j'errai long-temps à l'aventure, jusqu'à ce qu'enfin j'abordai près de Québec, dans un grand village d'Algonkins, que les robes noires [1] enseignoient. A peine fusje arrivé, qu'une robe noire vint me voir. J'étois chargé de pelleteries, la robe noire françoise ne daigna pas seulement les regarder : il me parla d'abord du grand Génie, du paradis, de l'enfer et de la prière, qui est la seule voie d'arriver au ciel. Je l'écoutai avec plaisir, et je goûtai si fort ses entretiens, que je restai long-temps dans ce village pour l'entendre. Enfin, la prière me plut, et je l'engageai à m'instruire; je demandai le baptême, et je le reçus. Ensuite, je retourne dans mon pays, et je raconte ce qui m'est arrivé : on porte envie à mon bonheur, on veut y participer; on part pour aller trouver la robe noire et lui demander le baptême. C'est ainsi que le François en a usé envers moi. Si dès que tu m'as vu, tu m'avois parlé de la prière, j'aurois eu le malheur de prier comme toi; car je n'étois pas capable de démêler si ta prière étoit bonne. Ainsi, je te dis que je tiens la prière du François ; je l'agrée, et je la conserverai jusqu'à ce que la terre brûle et finisse. Garde donc tes ouvriers, ton argent, et ton ministre, je ne t'en parle plus : je dirai au gouverneur françois, mon père, de m'en envoyer. »

En effet, M. le gouverneur n'eut pas plutôt appris la ruine de notre église, qu'il nous envoya des ouvriers pour la rebâtir. Elle est d'une beauté qui la feroit estimer en Europe, et je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, et parmi ces nations sauvages, le service divin se fait avec beaucoup de décence et de dignité. C'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois chaque année pour y trouver de quoi vivre. Nos sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils. Les ours et les castors y sont devenus très-rares. Ils n'ont guère pour vivre que du blé de Turquie, des fèves et des citrouilles. Ils écrasent le blé entre deux pierres pour le réduire en farine; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le blé leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du blé : après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une chaudière avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi, je le mange sec, et il me tient lieu de pain.

[1] Les jésuites.

En un certain temps, ils se rendent à une rivière peu éloignée, où pendant un mois les poissons montent la rivière en si grande quantité, qu'on en rempliroit cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des espèces de gros harengs fort agréables au goût, quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, et on les puise comme de l'eau. Les sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, et ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au printemps qu'ils sèment le blé, et ne lui donnent la dernière façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Après avoir délibéré, ils m'envoient prier de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous les autres : «Notre père, ce que je te dis, c'est ce que te disent tous ceux que tu vois ici; tu nous connois, tu sais que nous manquons de vivres; à peine avons-nous pu donner la dernière façon à nos champs, et nous n'avons d'autre ressource jusqu'à la récolte, que d'aller chercher des alimens sur le bord de la mer. Il seroit dur pour nous d'abandonner notre prière; c'est pourquoi nous espérons que tu voudras bien nous accompagner, afin qu'en cherchant de quoi vivre nous n'interrompions point notre prière. Tels et tels t'embarqueront, et ce que tu auras à porter sera dispersé dans les autres canots. Voilà ce que j'ai à te dire. » Je ne leur ai pas plutôt répondu *kekikberba* (c'est un terme sauvage qui veut dire, *je vous écoute,* mes enfans, j'accorde ce que vous demandez), que tous crient ensemble 8ri8rie, qui est un terme de remercîment. Aussitôt après on part du village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches d'espace en espace de la forme d'une chapelle; on l'entoure d'une grande tente de coutil, et elle n'est ouverte que par-devant. Tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cèdre longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir; c'est ce qui sert d'autel, au-dessus duquel on place un dais fort propre. J'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie; une natte de jonc teinte et bien travaillée, ou bien une grande peau d'ours sert de tapis. On porte cela tout préparé, et il n'y a qu'à le placer dès que la chapelle est dressée. La nuit je prends mon repos sur un tapis; les sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, et qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver, on ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle, et on la dresse à l'ordinaire. On y fait chaque jour la prière du soir et du matin, et j'y offre le saint sacrifice de la messe.

Quand les sauvages sont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une église, qu'ils dressent avec leurs écorces. Je porte avec moi ma chapelle, et tout ce qui est nécessaire pour orner le chœur, que je fais tapisser d'étoffes de soie et de belles indiennes. Le service divin s'y fait comme au village, et en effet, ils forment une espèce de village de toutes leurs cabanes faites d'écorces, qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption, ils quittent la mer et retournent au village pour faire leur récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'après la Toussaint, qu'ils retournent une seconde fois à la mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chère. Outre les grands poissons, les coquillages et les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, et toute sorte de gibier, dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils cabanent, qui est partagé par un grand nombre de petites îles. Les chasseurs qui partent le matin pour la chasse des canards et d'autres espèces de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le mercredi des Cendres, on retourne au village : il n'y a que les chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignacs, des chevreuils et des castors.

Ces bons sauvages m'ont souvent donné des preuves du plus sincère attachement pour moi, surtout en deux occasions, où, me trouvant avec eux sur les bords de la mer, ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour qu'ils étoient occupés de leur chasse, le bruit se répandit tout à coup qu'un parti anglois avoit fait irruption dans mon quartier, et m'a-

voit enlevé. A l'heure même ils s'assemblèrent, et le résultat de leur délibération fut qu'ils poursuivroient ce parti jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, et qu'ils m'arracheroient de ses mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députèrent au même instant deux jeunes sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étois occupé à composer la vie d'un saint en langue sauvage. « Ah! notre père, s'écrièrent-ils, que nous sommes aises de te voir! J'ai pareillement bien de la joie de vous voir, leur répondis-je; mais qu'est-ce qui vous amène ici par un temps si affreux? C'est vainement que nous sommes venus, me dirent-ils, on nous avoit assurés que des Anglois t'avoient enlevé : nous venions pour observer leurs traces, et nos guerriers ne tarderont guère à venir pour les poursuivre, et pour attaquer le fort, où, si la nouvelle eût été vraie, les Anglois t'auroient sans doute renfermé. Vous voyez, mes enfans, leur répondis-je, que vos craintes sont mal fondées; mais l'amitié que mes enfans me témoignent, me remplit le cœur de joie; car c'est une preuve de leur attachement à la prière. Demain, vous partirez d'abord après la messe, pour détromper au plus tôt nos braves guerriers, et les délivrer de toute inquiétude. »

Une autre alarme également fausse me jeta dans de grands embarras, et m'exposa à périr de faim et de misère. Deux sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avoient vu les Anglois à une demi-journée : « Notre père, me dirent-ils, il n'y a point de temps à perdre, il faut que tu te retires, tu risquerois trop de demeurer ici; pour nous, nous les attendrons, et peut-être irons-nous au-devant d'eux. Les coureurs partent en ce moment pour les observer; mais pour toi, il faut que tu ailles au village avec ces gens-ci que nous amenons pour t'y conduire. Quand nous te saurons en lieu de sûreté, nous serons tranquilles. »

Je partis dès la pointe du jour avec dix sauvages qui me servoient de guides; mais après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions. Mes conducteurs tuèrent un chien qui les suivoit, et le mangèrent; ils en vinrent ensuite à des sacs de loups marins, qu'ils mangèrent pareillement. C'est à quoi il ne m'étoit pas possible de tâter. Tantôt je vivois d'une espèce de bois qu'on faisoit bouillir, et qui, étant cuit, est aussi tendre que des raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur et qu'on jette : ce bois n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'avaler. Tantôt on trouvoit attachées aux arbres de ces excroissances de bois qui sont blanches comme de gros champignons : on les faisoit cuire, et on les réduisoit en une espèce de bouillie, mais il s'en falloit bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois on faisoit sécher au feu de l'écorce de chêne vert, on la piloit ensuite, et on en faisoit de la bouillie, ou bien l'on faisoit sécher ces feuilles qui poussent dans les fentes des rochers et qu'on nomme *tripes de roche;* quand elles sont cuites, on en fait une bouillie fort noire et désagréable. Je mangeai de tout cela, car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens, nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un lac qui commençoit à dégeler, et où il y avoit déjà quatre doigts d'eau sur la glace. Il fallut le traverser avec nos raquettes; mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peau, dès qu'elles furent mouillées, elles devinrent fort pesantes, et rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin, j'enfonçai tout à coup jusqu'aux genoux; un autre qui marchoit à côté de moi enfonça aussitôt jusqu'à la ceinture, en s'écriant : Mon père, je suis mort! Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous causoient nos raquettes, dont nous ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins, je courus encore moins de risque de me noyer, que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi glacé.

De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain au passage d'une rivière qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes. Nous nous en tirâmes heureusement, et enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de blé d'inde que j'avois laissé dans ma maison, et j'en mangeai, tout cru qu'il étoit, pour apaiser la première faim, tandis que ces pauvres sauvages se donnoient toute sorte de mouvemens pour me bien régaler. Et en effet, le repas qu'ils m'apprêtèrent, quelque frugal et quelque peu appétissant qu'il vous pa-

roîtra, étoit, dans leur idée, un véritable festin. Ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de blé d'inde. Pour le second service, ils me donnèrent un petit morceau d'ours, avec des glands et une galette de blé d'inde cuite sous la cendre. Enfin, le troisième service, qui formoit le dessert, consistoit en un épi de blé d'Inde grillé devant le feu, avec quelques grains du même blé cuits sous la cendre. Comme je leur demandois pourquoi ils m'avoient fait faire si bonne chère : « Hé quoi! notre père, me répondirent-ils, il y a deux jours que tu n'as rien mangé : pouvions-nous faire moins ? Eh! plût à Dieu que nous puissions bien souvent te régaler de la sorte! »

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues, un des sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la mer, et qui ignoroit mon retour au village, causa une nouvelle alarme. Étant venu dans mon quartier, et ne m'y trouvant point, non plus que ceux qui étoient cabanés avec moi, il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti anglois; et suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier, il arriva sur le bord d'une rivière. Là, il lève l'écorce d'un arbre, sur laquelle il peint avec du charbon les Anglois autour de moi, et l'un d'eux qui me coupoit la tête. (C'est là toute l'écriture des sauvages, et ils s'entendent aussi bien entre eux par ces sortes de figures, que nous nous entendons par nos lettres.) Il met aussitôt cette espèce de lettre autour d'un bâton qu'il plante sur le bord de la rivière, afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de temps après, quelques sauvages qui passoient par là dans six canots pour venir au village, aperçurent cette écorce : « Voilà une écriture, dirent-ils; voyons ce qu'elle apprend. Hélas! s'écrièrent-ils en la lisant, les Anglois ont tué ceux du quartier de notre père; pour ce qui est de lui, ils lui ont coupé la tête. » Ils ôtèrent aussitôt la tresse de leurs cheveux qu'ils laissèrent négligemment éparpillés sur leurs épaules, et s'assirent auprès du bâton jusqu'au lendemain, sans dire un seul mot. Cette cérémonie est parmi eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuèrent leur route jusqu'à une demi-lieue du village où ils s'arrêtèrent : puis ils envoyèrent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du village, afin de voir si les Anglois n'étoient pas venus brûler le fort et les cabanes. Je récitois mon bréviaire en me promenant le long du fort et de la rivière, lorsque ce sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. Aussitôt qu'il m'aperçut : « Ah! mon père, s'écria-t-il, que je suis aise de te voir! Mon cœur étoit mort, et il revit en te voyant. Nous avons vu l'écriture qui disoit que les Anglois t'avoient coupé la tête. Que je suis aise qu'elle ait menti! » Comme je lui proposois de lui envoyer un canot pour passer la rivière : « Non, répondit-il, c'est assez que je t'aie vu; je retourne sur mes pas pour porter cette agréable nouvelle à ceux qui m'attendent, et nous viendrons bientôt te rejoindre. » En effet, ils arrivèrent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher frère, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le précis que je viens de vous faire de la nature de ce pays, du caractère de nos sauvages, de mes occupations, de mes travaux et des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez sans doute que c'est de la part de messieurs les Anglois de notre voisinage que j'ai le plus à craindre. Il est vrai que depuis long-temps ils ont conjuré ma perte : mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent [1], ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau; je le recommande à vos saintes prières, et suis avec le plus tendre attachement, etc.

[1] Il fut massacré l'année suivante.

LETTRE DU P. DE LA CHASSE,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS DE LA NOUVELLE-FRANCE,

AU PÈRE ***,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Sur la mort du P. Rasles.

A Québec, le 29 octobre 1724.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Dans l'extrême douleur que nous ressentons de la perte d'un de nos plus anciens missionnaires, c'est une douce consolation pour nous qu'il ait été la victime de sa charité, et de son zèle à maintenir la foi dans le cœur de ses néophytes. D'autres lettres vous ont déjà appris quelle a été la source de la guerre qui s'est al-

lumée entre les Anglois et les sauvages : dans ceux-là, le désir d'étendre leur domination; dans ceux-ci, l'horreur de tout assujettissement et l'attachement à leur religion ont causé d'abord des mésintelligences, qui ont enfin été suivies d'une rupture ouverte.

Le père Rasles, missionnaire des Abnakis, étoit devenu fort odieux aux Anglois. Convaincus que son application à fortifier les sauvages dans la foi formoit le plus grand obstacle au dessein qu'ils avoient d'envahir leurs terres, ils avoient proscrit sa tête, et plus d'une fois ils avoient tenté de l'enlever ou de le faire périr. Enfin, ils sont venus à bout de satisfaire les transports de leur haine, et de se délivrer de l'homme apostolique; mais en même temps ils lui ont procuré une mort glorieuse, qui fut toujours l'objet de ses désirs; car nous savons qu'il aspiroit depuis long-temps au bonheur de sacrifier sa vie pour son troupeau. Je vais vous décrire en peu de mots les circonstances de cet événement.

Après plusieurs hostilités faites de part et d'autre entre les deux nations, une petite armée d'Anglois et de sauvages leurs alliés, au nombre de onze cents hommes, vint attaquer à l'improviste le village de Nanrantsouak. Les broussailles épaisses dont ce village est environné les aidèrent à cacher leur marche; et comme d'ailleurs il n'étoit point fermé de palissades, les sauvages pris au dépourvu ne s'aperçurent de l'approche des ennemis que par la décharge générale de leurs mousquets dont toutes les cabanes furent criblées. Il n'y avoit alors que cinquante guerriers dans le village. Au premier bruit des mousquetades, ils prirent tumultuairement les armes, et sortirent de leurs cabanes pour faire tête à l'ennemi. Leur dessein étoit, non pas de soutenir témérairement le choc de tant de combattans, mais de favoriser la fuite des femmes et des enfans, et de leur donner le temps de gagner l'autre côté de la rivière, qui n'étoit pas encore occupé par les Anglois.

Le père Rasles, averti par les clameurs et le tumulte du péril qui menaçoit ses néophytes, sortit promptement de sa maison, et se présenta sans crainte aux ennemis. Il se promettoit, ou de suspendre par sa présence leurs premiers efforts, ou du moins d'attirer sur lui seul leur attention, et aux dépens de sa vie de procurer le salut de son troupeau.

Aussitôt qu'on aperçut le missionnaire, il s'éleva un cri général, qui fut suivi d'une grêle de mousquetades qu'on fit pleuvoir sur lui. Il tomba mort au pied d'une grande croix qu'il avoit plantée au milieu du village, pour marquer la profession publique qu'on y faisoit d'y adorer un Dieu crucifié. Sept sauvages qui l'environnoient, et qui exposoient leur vie pour conserver celle de leur père, furent tués à ses côtés.

La mort du pasteur consterna le troupeau : les sauvages prirent la fuite, et passèrent la rivière, partie à gué et partie à la nage. Ils eurent à essuyer toute la fureur des ennemis, jusqu'au moment qu'ils se retirèrent dans les bois qui sont de l'autre côté de la rivière. Ils s'y trouvèrent rassemblés au nombre de cent cinquante. De plus de deux mille coups de fusil qu'on tira sur eux, il n'y eut que trente personnes de tuées, y comprenant les femmes et les enfans, et quatorze blessés. Les Anglois ne s'attachèrent point à poursuivre les fuyards; ils se contentèrent de piller et de brûler le village; le feu qu'ils mirent à l'église fut précédé de l'indigne profanation des vases sacrés et du corps adorable de Jésus-Christ.

La retraite précipitée des ennemis permit aux Nanrantsouakiens de retourner au village. Dès le lendemain, ils visitèrent les débris de leurs cabanes, tandis que de leur côté les femmes cherchoient des herbes et des plantes propres à panser les blessés. Leur premier soin fut de pleurer sur le corps de leur saint missionnaire; ils le trouvèrent percé de mille coups, sa chevelure enlevée, le crâne enfoncé à coups de hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés et tous les membres mutilés. On ne peut guère attribuer qu'aux sauvages alliés des Anglois, ces sortes d'inhumanités exercées sur un corps privé de sentiment et de vie.

Aprés que ces fervens chrétiens eurent lavé et baisé plusieurs fois le respectable dépôt de leur père, ils l'inhumèrent dans l'endroit même où la veille il avoit célébré le saint sacrifice de la messe, c'est-à-dire à la place où étoit l'autel avant l'incendie de l'église.

C'est par une mort si précieuse que l'homme apostolique finit, le 23 août de cette année, une carrière de trente-sept ans passés dans les travaux pénibles de cette mission. Il étoit dans la 67e année de sa vie. Ses jeûnes et ses fatigues

continuelles avoient à la fin affoibli son tempérament; il se traînoit avec assez de peine depuis environ dix-neuf ans qu'il fit une chute, où il se rompit tout à la fois la cuisse droite et la jambe gauche. Il arriva alors que le calus s'étant mal formé dans l'endroit de la fraction, il fallut lui rompre la jambe gauche de nouveau. Dans le temps qu'on la tiroit le plus violemment, il soutint cette douloureuse opération avec une fermeté extraordinaire et une tranquillité admirable. Notre médecin [1], qui fut présent, en parut si étonné, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : « Hé! mon père, laissez du moins échapper quelques plaintes, vous en avez tant de sujet. »

Le père Rasles joignoit aux talens qui font un excellent missionnaire, les vertus que demande le ministère évangélique pour être exercé avec fruit parmi nos sauvages. Il étoit d'une santé robuste; et je ne sache pas, qu'à la réserve de l'accident dont je viens de parler, il ait eu jamais la moindre indisposition. Nous étions surpris de sa facilité et de son application à apprendre les différentes langues sauvages. Il n'y en a aucune dans ce continent dont il n'eût quelque teinture. Outre la langue abnakise qu'il a parlée le plus long-temps, il savoit encore la hurone, l'outaouaise et l'illinoise. Il s'en est servi avec fruit dans les différentes missions où elles sont en usage. Depuis son arrivée en Canada, on ne le vit jamais démentir son caractère ; il fut toujours ferme et courageux, dur à lui-même, tendre et compatissant à l'égard des autres.

Il y a trois ans que, par ordre de M. notre gouverneur, je fis un tour à l'Acadie [2]. M'entretenant avec le père Rasles, je lui représentai qu'au cas qu'on déclarât la guerre aux sauvages, il couroit risque de la vie; que son village n'étant qu'à quinze lieues des forts anglois, se trouvoit exposé aux premières irruptions; que sa conservation étoit nécessaire à son troupeau, et qu'il falloit prendre des mesures pour mettre ses jours en sûreté. « Mes mesures sont prises, me répondit-il d'un ton ferme, Dieu m'a confié ce troupeau, je suivrai son sort, trop heureux de m'immoler pour lui. Il répétoit souvent la même chose à ses néophytes, pour fortifier leur constance dans la foi. « Nous n'avons que trop éprouvé, m'ont-ils dit eux-mêmes, que ce cher père nous parloit de l'abondance du cœur; nous l'avons vu d'un air tranquille et serein affronter la mort, s'opposer lui seul à la fureur de l'ennemi, retarder ses premiers efforts pour nous donner le temps de fuir le danger et de conserver nos vies. »

Comme sa tête avoit été mise à prix, et que l'on avoit tenté diverses fois de l'enlever, au dernier printemps les sauvages lui proposèrent de le conduire plus avant dans les terres du côté de Québec, où il seroit à couvert des périls dont sa vie étoit menacée. « Quelle idée avez-vous de moi, leur répondit-il avec un air d'indignation; me prenez-vous pour un lâche déserteur? Hé! que deviendroit votre foi si je vous abandonnois? Votre salut m'est plus cher que la vie. »

Il étoit infatigable dans les exercices de son zèle : sans cesse occupé à exhorter les sauvages à la vertu, il ne pensoit qu'à en faire de fervens chrétiens. Sa manière de prêcher véhémente et pathétique faisoit de vives impressions sur leurs cœurs. Quelques familles de Loups [1] arrivées tout récemment d'Orange, m'ont déclaré la larme à l'œil, qu'elles lui étoient redevables de leur conversion au christianisme, et qu'ayant reçu de lui le baptême depuis environ trente ans, les instructions qu'il leur avoit faites pour lors n'avoient pu s'effacer de leur esprit, tant sa parole étoit efficace et laissoit de profondes traces dans le cœur de ceux qui l'écoutoient.

Il ne se contentoit pas d'instruire presque tous les jours les sauvages dans son église, il les visitoit souvent dans leurs cabanes : ses entretiens familiers les charmoient. Comme il sa-

[1] M. Sarrazin.

[2] Acadie, Nouvelle-France, colonie formée en 1604, dans une presqu'île située au sud de Terre-Neuve, à l'est du Canada.

Les Anglois s'en emparèrent et lui donnèrent le nom de *Nouvelle-Écosse*. Ils la rendirent à la France en 1661; puis enfin elle leur fut cédée par la paix d'Utrecht et elle leur est restée avec son nouveau nom.

Les Anglois, en prenant définitivement possession de la presqu'île, laissèrent quelque temps libres et sans les inquiéter, les François propriétaires et cultivateurs; mais ensuite ils les enlevèrent de force, donnèrent leurs biens à de nouveaux colons, et les jetèrent sur d'autres terres qu'il leur fallut défricher et où ils moururent de misère et de chagrin.

L'Acadie est admirablement bien située pour le commerce; aussi en fait-elle beaucoup. Ses ports sont excellens. et, quel que soit le vent qui souffle, on y peut toujours entrer sans péril.

[1] Nations sauvages.

voit les assaisonner d'une gaieté sainte qui plaît beaucoup plus aux sauvages, qu'un air grave et sombre; aussi avoit-il l'art de leur persuader tout ce qu'il vouloit : il étoit parmi eux comme un maître au milieu de ses élèves.

Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos maisons. Il se levoit et faisoit son oraison à l'heure qui y est marquée. Il ne se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle; il s'étoit prescrit pour la faire les premiers jours de carême, qui est le temps que le Sauveur entra dans le désert. « Si l'on ne fixe un temps dans l'année pour ces saints exercices, me disoit-il un jour, les occupations se succèdent les unes aux autres, et après bien des délais on court risque de ne pas trouver le loisir de s'en acquitter. »

La pauvreté religieuse éclatoit dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses habits. Il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvoit au milieu des François; de la bouillie faite de farine de blé d'inde fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de gland: loin de se plaindre alors, il ne parut jamais plus content. Les trois dernières années de sa vie que la guerre empêcha les sauvages de chasser librement, et d'ensemencer leurs terres, les besoins devinrent extrêmes, et le missionnaire se trouva dans une affreuse disette. On avoit soin de lui envoyer de Québec les provisions nécessaires à sa subsistance. « Je suis honteux, m'écrivoit-il, du soin que vous prenez de moi; un missionnaire né pour souffrir ne doit pas être si bien traité. »

Il ne souffroit pas que personne lui prêtât la main pour l'aider dans ses besoins les plus ordinaires, et il se servit toujours lui-même. C'étoit lui qui cultivoit son jardin, qui préparoit son bois de chauffage, sa cabane et sa sagamité, qui rapiéçoit ses habits déchirés, cherchant par esprit de pauvreté à les faire durer le plus long-temps qu'il lui étoit possible. La soutane qu'il portoit lorsqu'il fut tué parut si usée et en si mauvais état à ceux qui l'en dépouillèrent, qu'ils ne daignèrent pas se l'approprier, comme ils en eurent d'abord le dessein. Ils la rejetèrent sur son corps, et elle nous fut renvoyée à Québec.

Autant qu'il se traitoit durement lui-même, autant il étoit compatissant et charitable pour les autres. Il n'avoit rien à lui, et tout ce qu'il recevoit, il le distribuoit aussitôt à ses pauvres néophytes. Aussi la plupart ont-ils donné à sa mort des démonstrations de douleur plus vives que s'ils eussent perdu leurs parens les plus proches.

Il prenoit un soin extraordinaire d'orner et d'embellir son église, persuadé que cet appareil extérieur qui frappe les sens, anime la dévotion des barbares, et leur inspire une plus profonde vénération pour nos saints mystères. Comme il savoit un peu de peinture, et qu'il tournoit assez proprement, elle étoit décorée de plusieurs ouvrages qu'il avoit travaillés lui-même.

Vous jugez bien, mon révérend père, que ces vertus dont la Nouvelle-France a été témoin depuis tant d'années, lui avoient concilié le respect et l'affection des François et des sauvages.

Aussi est-il universellement regretté. Personne ne doute qu'il n'ait été immolé en haine de son ministère et de son zèle à établir la vraie foi dans le cœur des sauvages. C'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prières qui est entre nous, il me répondit en se servant des paroles si connues de saint Augustin, que c'étoit faire injure à un martyr que de prier pour lui. *Injuriam facit martyri qui orat pro eo.*

Plaise au Seigneur que son sang répandu pour une cause si juste, fertilise ces terres infidèles, si souvent arrosées du sang des ouvriers évangéliques qui nous ont précédés; qu'il les rende fécondes en fervens chrétiens, et qu'il anime le zèle des hommes apostoliques à venir recueillir l'abondante moisson que leur présentent tant de peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort!

Cependant comme il n'appartient qu'à l'église de déclarer les saints, je le recommande à vos saints sacrifices, et à ceux de tous nos pères.

J'espère que vous n'y oublierez point celui qui est avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE DU PÈRE ***,

MISSIONNAIRE CHEZ LES ABNAKIS.

Nouveaux renseignemens sur ces peuples et sur les Algonkins.—Guerre des François et des Anglois au Canada.

De Saint-François, le 21 octobre 1757.

Je partis le 12 juillet de Saint-François, principal village de la mission abnakise, pour me rendre à Montréal [1]. Le motif de mon voyage étoit uniquement de conduire à M. le marquis de Vaudreuil une députation de vingt Abnakis destinés à accompagner le père Virot, qui est allé essayer de fonder une nouvelle mission chez les Loups d'Oyo [2], ou de la belle rivière. La part que je puis avoir dans cette glorieuse entreprise, les événemens qui l'ont occasionnée, les difficultés qu'il a fallu surmonter, pourront fournir dans la suite une matière intéressante pour une nouvelle lettre. Mais il faut attendre que les bénédictions répandues aient couronné les efforts que nous avons faits pour porter les lumières de la foi chez des peuples qui paroissent si disposés à les recevoir.

Arrivé à Montréal, distant de ma mission d'une journée et demie, je me comptois au terme de mon voyage : la Providence en ordonna autrement. On méditoit une expédition contre les ennemis, et sur les dispositions des nations sauvages, on s'attendoit au plus grand succès. Les Abnakis devoient être de la partie, et comme tous les sauvages chrétiens sont accompagnés de leurs missionnaires qui s'empressent de leur fournir les secours propres de leur ministère, les Abnakis pouvoient être sûrs que je ne les abandonnerois pas dans une circonstance aussi critique. Je me disposai donc au départ ; mes équipages furent bientôt prêts : une chapelle, les saintes huiles, ce fut tout, me confiant pour le reste à la Providence qui ne m'a jamais manqué. Je m'embarquai deux jours après sur le grand fleuve de Saint-Laurent, de compagnie avec deux messieurs de Saint-Sulpice. L'un étoit M. Picquet, missionnaire des Iroquois de la Galette, et le second M. Mathavet, missionnaire des Nipistingues, du lac des deux Montagnes. Mes Abnakis étoient campés à Saint-Jean, un des forts de la colonie, éloigné d'une journée de chemin de Montréal. Mon arrivée les surprit, ils n'étoient pas prévenus. A peine m'eurent-ils aperçu, qu'ils firent retentir du bruit de mon arrivée les bois et les montagnes voisines ; il n'y eut pas jusqu'aux enfans (car chez les sauvages on est soldat dès qu'on peut porter le fusil); les enfans eux-mêmes me donnèrent des marques de leur satisfaction. *Nemittangoustena, nemittangoustena!* s'écrièrent-ils dans leur langue ; *ourionni eri namihoureg!* c'est-à-dire, notre père, notre père, que nous te sommes obligés de ce que tu nous procures le plaisir de te voir! Je les remerciai en peu de mots de la bonne volonté qu'ils me témoignoient. Je ne tardai pas à m'acquitter auprès d'eux des devoirs de mon ministère. A peine eus-je fait dresser ma tente, que je me hâtai de les rejoindre. Je les conduisis au pied d'une grande croix placée sur le bord de la rivière. Je leur fis à haute voix la prière du soir. Je la terminai par une courte exhortation, où je tâchai de leur retracer les obligations d'un guerrier que la religion conduit dans les combats. Je les congédiai après leur avoir annoncé la messe pour le lendemain. Je comptois que ce seroit le jour de notre départ : le mauvais temps trompa nos espérances. Nous fûmes obligés de camper encore ce jour-là, qui fut employé à faire les dispositions propres à assurer notre marche.

Sur le soir, la libéralité d'un officier nous procura un de ces spectacles militaires sauvages, que bien des personnes admirent, comme étant capables de faire naître dans les cœurs des plus lâches cette ardeur martiale qui fait les véritables guerriers ; pour moi je n'y ai jamais aperçu qu'une farce comique, capable de faire éclater de rire quiconque ne seroit pas sur ses gardes. Je parle d'un festin de guerre. Figurez-vous une grande assemblée de sauvages parés de tous les ornemens les plus capables de défigurer une physionomie à des yeux européens. Le vermillon, le blanc, le vert, le jaune, le noir fait avec de la suie ou de la raclure des marmites, un seul visage sauvage réunit toutes ces différentes couleurs méthodiquement appliquées, à l'aide d'un peu de suif qui sert de pommade. Voilà le fard qui se met en œuvre dans ces occasions d'appareil, pour embellir non-seulement le visage, mais encore la tête, presque tout-à-fait rasée, à un petit flocon de

[1] Sur le fleuve Saint-Laurent.
[2] Ohio.

cheveux près, réservé sur le sommet pour y attacher des plumes d'oiseaux ou quelques morceaux de porcelaine, ou quelque autre semblable colifichet. Chaque partie de la tête a ses ornemens marqués : le nez a son pendant. Il y en a pour les oreilles, qui, fendues dès le bas âge, et tellement allongées par les poids dont elles ont été surchargées, viennent flotter et battre sur les épaules. Le reste de l'équipement répond à cette bizarre décoration. Une chemise barbouillée de vermillon, des colliers de porcelaine, des bracelets d'argent, un grand couteau suspendu sur la poitrine, une ceinture de couleurs variées, mais toujours burlesquement assorties, des souliers de peaux d'orignal, voilà quel est l'accoutrement du sauvage. Les chefs et les capitaines ne sont distingués de ceux-ci que par le hausse-col, et ceux-là que par un médaillon qui représente d'un côté le portrait du roi, et au revers Mars et Bellone qui se donnent la main avec cette devise, *virtus et honor*.

Figurez-vous donc une assemblée de gens ainsi parés et rangés en haie. Au milieu sont placées de grandes chaudières remplies de viandes cuites et coupées par morceaux, pour être plus en état d'être distribuées aux spectateurs. Après un respectueux silence, qui annonce la majesté de l'assemblée, quelques capitaines députés par les différentes nations qui assistent à la fête, se mettent à chanter successivement. Vous vous persuaderez sans peine ce que peut être cette musique sauvage, en comparaison de la délicatesse et du goût de l'européenne. Ce sont des sons formés, je dirai presque au hasard, et qui quelquefois ne ressemblent pas mal à des cris et à des hurlemens de loups. Ce n'est pas là l'ouverture de la séance, ce n'en est que l'annonce et le prélude, pour inviter les sauvages dispersés à se porter au rendez-vous général. L'assemblée une fois formée, l'orateur de la nation prend la parole, et harangue solennellement les conviés. C'est l'acte le plus raisonnable de la cérémonie. Le panégyrique du roi, l'éloge de la nation françoise, les raisons qui prouvent la légitimité de la guerre, les motifs de gloire et de religion, tous propres à inviter les jeunes gens à marcher avec joie au combat : voilà le fond de ces sortes de discours, qui, pour l'ordinaire, ne se ressentent point de la barbarie sauvage. J'en ai entendu plus d'une fois qui n'auroient pas été désavoués par nos plus beaux esprits de France. Une éloquence puisée toute dans la nature n'y faisoit pas regretter le secours de l'art.

La harangue finie, on procède à la nomination des capitaines qui doivent commander dans le parti. Dès que quelqu'un est nommé, il se lève de sa place et vient se saisir de la tête d'un des animaux qui doivent faire le fond du festin. Il l'élève assez haut pour être aperçue de toute l'assemblée, en criant : « Voilà la tête de l'ennemi ! » Des cris de joie et d'applaudissemens s'élèvent alors de toutes parts et annoncent la satisfaction de l'assemblée. Le capitaine, toujours la tête de l'animal en main, parcourt tous les rangs, en chantant sa chanson de guerre, dans laquelle il s'épuise en fanfaronnades, en défis insultans pour l'ennemi, et en éloges outrés qu'il se prodigue. A les entendre se prôner dans ces momens d'un enthousiasme militaire, ce sont tous des héros à tout emporter, à tout écraser, à tout vaincre. A mesure qu'il passe en revue devant les sauvages, ceux-ci répondent à ces chants par des cris sourds, entrecoupés et tirés du fond de l'estomac, et accompagnés de mouvemens de corps si plaisans, qu'il faut y être fait pour les voir de sang-froid. Dans le cours de la chanson, il a soin d'insérer de temps en temps quelque plaisanterie grotesque. Il s'arrête alors comme pour s'applaudir, ou plutôt pour recevoir les applaudissemens sauvages que mille cris confus font retentir à ses oreilles. Il prolonge sa promenade guerrière aussi long-temps que le jeu lui plaît : cesse-t-il de lui plaire, il la termine en jetant avec dédain la tête qu'il avoit entre les mains, pour désigner, par ce mépris affecté, que c'est une viande de toute autre espèce qu'il lui faut pour contenter son appétit militaire. Il vient ensuite reprendre sa place, où il n'est pas plutôt assis qu'on lui coiffe quelquefois la tête d'une marmite de cendres chaudes ; mais ce sont là de ces traits d'amitié, de ces marques de tendresse qui ne se souffrent que de la part d'un ami bien déclaré et bien reconnu : une pareille familiarité dans un homme ordinaire seroit censée une insulte. A ce premier guerrier en succèdent d'autres qui font traîner en longueur la séance, surtout quand il s'agit de former de gros partis, parce que c'est dans ces sortes de cérémonies que se font les enrôlemens. Enfin la fête s'achève par la distribution et la consommation des viandes.

Tel fut le festin militaire donné à nos sauvages, et le cérémonial qui s'y observa. Les Algonkins [1], les Abnakis, les Nipistingues et les Amenecis étoient de cette fête. Cependant des soins plus sérieux demandoient ailleurs notre présence ; il se faisoit tard, nous nous levâmes, et chaque missionnaire, suivi de ses néophytes, alla mettre fin à la journée par les prières accoutumées. Une partie de la nuit fut employée à faire les dernières dispositions pour le départ fixé au lendemain. Le temps pour cette fois nous favorisa. Nous nous embarquâmes après avoir mis notre voyage sous la protection spéciale du Seigneur, par une messe chantée solennellement avec plus de méthode et de dévotion qu'on ne sauroit se l'imaginer, les sauvages se surpassant toujours dans ce spectacle de religion. L'ennui de la marche me fut adouci par l'avantage que j'eus chaque jour de célébrer le saint sacrifice de la messe, tantôt sur quelques îles, tantôt sur les rivages des rivières, mais toujours dans un endroit assez découvert pour favoriser la dévotion de notre petite armée. Ce n'étoit pas une légère consolation pour des ministres du Seigneur d'entendre chanter ses louanges en autant de langues différentes qu'ils étoient de peuples assemblés. Tous les jours chaque nation se choisissoit un endroit commode où elle campoit séparément. Les exercices de religion s'y pratiquoient aussi régulièrement que dans leurs villages ; de sorte que la consolation des missionnaires auroit été complète, si tous les jours de cette campagne eussent été aussi innocens que le furent les jours de notre marche.

Nous traversâmes le lac Champlain, où la dextérité des sauvages à pêcher nous fournit un spectacle fort amusant. Placés sur le devant du canot, debout et la lance à la main, ils dardoient avec une adresse merveilleuse, et amenoient de gros esturgeons, sans que leurs petites nacelles, que le moindre mouvement irrégulier pouvoit faire tourner, parussent pencher le moins du monde, ni à droite, ni à gauche ; il n'étoit pas nécessaire, pour favoriser une pêche si utile, qu'on suspendît la marche. Le seul pêcheur cessoit de nager ; mais en récompense, il étoit chargé de pourvoir à la subsistance de tous les autres, et il y réussissoit. Enfin, après six jours de route, nous nous rendîmes au fort Vaudreuil, autrement nommé Carillon, où l'on avoit assigné le rendez-vous général de nos troupes. A peine commença-t-on à distinguer le sommet des fortifications, que nos sauvages se rangérent en bataille, chaque nation sous son pavillon. Deux cents canots placés dans ce bel ordre formoit un spectacle que messieurs les officiers françois accourus sur le rivage ne jugèrent pas indigne de leur curiosité.

Dès que j'eus mis pied à terre, je m'empressai d'aller rendre mes devoirs à M. le marquis de Montcalm, que j'avois eu l'honneur de connoître à Paris. Les sentimens dont il honore nos missionnaires m'étoient connus. Il me reçut avec cette affabilité qui annonçoit la bonté et la générosité de son cœur. Les Abnakis, moins pour se conformer au cérémonial que pour satisfaire à leurs inclinations et à leurs devoirs, ne tardèrent pas à se présenter chez leur général. Leur orateur le complimenta brièvement, comme on l'en avoit prié. « Mon père, lui dit-il, n'appréhende pas, ce ne sont pas des éloges que je viens te donner ; je connois ton cœur, il les dédaigne ; il te suffit de les mériter. Eh bien, tu me rends service ; car je n'étois pas dans un petit embarras de pouvoir te marquer tout ce que je sens. Je me contente donc de t'assurer que voici tes enfans tous prêts à partager tes périls, bien sûrs qu'ils ne tarderont pas à en partager la gloire. » La tournure de ce compliment ne paroîtra pas venir d'un sauvage ; mais on n'auroit là-dessus aucun doute, si l'on connoissoit le caractère d'esprit de celui qui le prononça.

J'appris chez M. de Montcalm la belle défense qu'avoit faite quelques jours auparavant un officier canadien, nommé M. de Saintout ; il avoit été envoyé à la découverte sur le lac

[1] Les Algonquins étoient le peuple le plus ancien et le plus puissant parmi ceux qui habitoient autour des cinq grands lacs d'où sort le fleuve Saint-Laurent.

Ils occupoient le nord de ces lacs ; les Iroquois, l'est ; les Illinois, l'ouest ; et les Hurons, le sud.

Mais les Algonquins, attaqués par leurs voisins réunis, furent presque entièrement détruits, et se divisèrent en petites peuplades qui se confondirent avec les vainqueurs, particulièrement avec les Iroquois sous l'effort desquels les Hurons finirent aussi par succomber.

Les Algonquins s'étoient joints aux Anglois dans les guerres que ceux-ci nous firent dans l'Amérique du nord.

Cependant les Abnakis qui étoient de la race algonquine, s'unirent à nos armes, et embrassèrent en grande partie la religion catholique.

Saint-Sacrement, lui onzième, dans un seul canot d'écorce. En doublant une langue de terre, il fut surpris par deux berges angloises, qui, cachées en embuscade, l'attaquèrent brusquement. La partie n'étoit pas égale. Une seule décharge faite à propos sur le canot auroit décidé de la victoire ou de la vie des François. M. de Saintout, en homme sage, gagna à la hâte une île que formoit dans le lac un rocher escarpé. Il fut vivement poursuivi par les ennemis. Mais il suspendit bientôt leur ardeur par une décharge qu'il fit faire sur eux, avec autant de prudence que de bonheur. Les ennemis, déconcertés pour quelques momens, revinrent bientôt à la charge; mais ils furent de nouveau si bien reçus, qu'ils prirent le parti de débarquer sur la grève, qui étoit à la portée du fusil. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, mais avec un succès toujours égal pour nous. M. de Saintout s'apercevant que les ennemis n'étoient pas d'humeur à le venir attaquer dans son poste, et qu'il ne pouvoit aller à eux sans risquer de voir son canot couler bas, pensa à la retraite. Il la fit en homme d'esprit, comme il s'étoit défendu en homme de cœur. Il s'embarqua en présence des Anglois, qui, n'osant le poursuivre, se contentèrent de faire sur lui un feu continuel. Nous eûmes dans cette rencontre trois blessés, mais légèrement, dont M. de Saintout en étoit un, et M. de Grosbois, cadet dans les troupes de la colonie, fut tué sur la place. Les ennemis, de leur aveu, étoient sortis de leur fort trente-sept; dix-sept seulement y rentrèrent. De pareils coups surprennent en Europe; mais ici la valeur des Canadiens les a si souvent multipliés, qu'on seroit étonné de ne les voir pas renouvelés plus d'une fois dans le cours d'une campagne: la suite de cette lettre en fournira la preuve.

Après avoir pris congé de M. de Montcalm, je me rendis au quartier des Abnakis. Je fis avertir l'orateur d'assembler incessamment ses compatriotes, et de leur annoncer que devant aller dans quelques jours à l'attaque du fort anglois, j'attendois de leur religion qu'ils se prépareroient à cette périlleuse expédition par toutes les démarches propres à en assurer le succès devant Dieu: je leur fis savoir en même temps que ma tente seroit ouverte en tout temps et à tout le monde, et que je serois toujours prêt, au péril de ma vie, de leur fournir les secours qu'exigeoit mon ministère. Mes offres furent acceptées. Une partie me donna la consolation de les voir s'approcher du tribunal de la pénitence. J'en disposai quelques-uns à la réception de l'auguste sacrement de nos autels. Ce fut le dimanche suivant, 24 de juillet, qu'ils jouirent de ce bonheur. Je n'oubliai rien pour donner à cette action le plus d'éclat qu'il m'étoit possible. Je chantai solennellement la messe, pendant laquelle je leur fis la première exhortation abnakise que j'aie faite dans les formes. Elle roula sur l'obligation où ils étoient de faire honneur à leur religion par leur conduite, en présence de tant de nations idolâtres, qui, ou ne la connoissoient pas, ou la blasphémoient, et qui avoient les yeux attachés sur eux. Les motifs les plus propres à faire impression, je tâchai de les présenter sous des couleurs frappantes; je n'oubliai pas de leur rappeler les périls inséparables de la guerre que leur courage et leur valeur ne servoient qu'à multiplier. Si l'attention de l'auditeur et un maintien modeste décidoit du fruit d'un discours, j'aurois eu tout lieu de me féliciter de mes foibles efforts. Ces exercices nous menèrent bien avant dans la matinée; mais le sauvage ne compte pas les momens qu'il donne à la religion, il se montre avec décence et avec empressement dans nos temples. Les libertés que les François s'y permettent, et l'ennui qu'ils portent peint sur leur front ne sont que trop souvent le sujet de leur scandale. Ce sont là d'heureuses dispositions pour en faire un jour de parfaits chrétiens.

Voilà les occupations auxquelles je me livrai avec bien du plaisir durant notre séjour aux environs du fort Vaudreuil. Il ne fut pas long; le troisième jour expiré, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre l'armée françoise, campée à une lieue plus haut, vers le Portage, c'est-à-dire vers l'endroit où une grande chute d'eau nous obligeoit de transporter par terre dans le lac Saint-Sacrement les munitions nécessaires pour le siége. On faisoit les dispositions pour le départ, lorsqu'elles furent arrêtées par un spectacle qui fixa tous les yeux.

On vit paroître au loin, dans un des bras de la rivière, une petite flotte de canots sauvages qui, par leurs arrangémens et leurs ornemens, annonçoient une victoire. C'étoit M. Marin, officier canadien d'un grand mérite, qui revenoit glorieux et triomphant de l'expédition

dont on l'avoit chargé. A la tête d'un corps d'environ deux cents sauvages, il avoit été détaché pour aller en parti vers le fort Lydis; il avoit eu le courage, avec un petit camp volant, d'en attaquer les retranchemens avancés, et le bonheur d'en enlever un principal quartier. Les sauvages n'eurent que le temps d'emporter trente-cinq chevelures de deux cents hommes qu'ils tuèrent, sans que leur victoire fût ensanglantée d'une seule goutte de leur sang et leur coûtât un seul homme. L'ennemi, au nombre de trois mille hommes, chercha en vain d'avoir sa revanche, en les poursuivant dans leur retraite; elle fut faite sans la moindre perte. On étoit occupé à compter le nombre des trophées barbares, c'est-à-dire des chevelures angloises dont les canots étoient parés, lorsque nous aperçûmes d'un autre côté de la rivière une barque françoise qui nous amenoit cinq Anglois liés et conduits par des Outaouacks, dont ils étoient les prisonniers.

La vue de ces malheureux captifs répandit la joie et l'allégresse dans les cœurs des assistans, mais c'étoit dans la plupart une joie féroce et barbare qui se produisit par des cris effroyables et par des démarches bien tristes pour l'humanité. Un millier de sauvages tirés des trente-six nations réunies sous l'étendart françois étoient présens et bordoient le rivage.

Dans l'instant, sans qu'il parût qu'ils se fussent concertés, on les vit courir avec la dernière précipitation vers les bois voisins. Je ne savois à quoi devoit aboutir une retraite si brusque et si inopinée. Je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après ces furieux, armés de bâtons, qui se préparoient à faire à à ces infortunés Anglois la plus cruelle des réceptions. Je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs. Les larmes couloient de mes yeux : ma douleur cependant ne fut point oisive. J'allai, sans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches; mais, hélas! que pouvoit ma foible voix? que pousser quelques sons, que le tumulte, la diversité des langues, plus encore la férocité des cœurs, rendoient inintelligibles : du moins les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abnakis qui se trouvèrent sur mon chemin; l'air vif qui animoit mes paroles les amena à des sentimens d'humanité. Confus et honteux, ils se séparèrent de la troupe meurtrière, en jetant les cruels instrumens dont ils se disposoient à faire usage. Mais qu'étoit-ce que quelques bras de moins sur deux mille déterminés à frapper sans pitié? Voyant l'inutilité des mouvemens que je me donnois, je me déterminai à me retirer pour n'être pas témoin de la sanglante tragédie qui alloit se passer. Je n'eus pas fait quelques pas, qu'un sentiment de compassion me rappela sur le rivage, d'où je jetai les yeux sur ces malheureuses victimes dont on préparoit le sacrifice. Leur état renouvela ma sensibilité. La frayeur qui les avoit saisis leur laissoit à peine assez de force pour se soutenir; leurs visages consternés et abattus étoient une vraie image de la mort. C'étoit fait de leur vie : en effet, ils alloient expirer sous une grêle de coups, si leur conservation ne fût venue du sein même de la barbarie, et si la sentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce semble, devoient être les premiers à la prononcer. L'officier françois qui commandoit dans la barque s'étoit aperçu des mouvemens qui s'étoient faits sur le rivage : touché de cette commisération si naturelle à un honnête homme à la vue d'un malheureux, il tâcha de la faire passer dans les cœurs des Outaouacks, maîtres des prisonniers; il mania si adroitement les esprits, qu'il vint à bout de les rendre sensibles, et de les intéresser en faveur de la cause des misérables. Ils s'y portèrent avec un zèle qui ne pouvoit qu'infailliblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage, pour que la voix pût y porter, qu'un Outaouack, prenant fièrement la parole, s'écria d'un ton menaçant : « Ces prisonniers sont à moi! je prétends qu'on me respecte, en respectant ce qui m'appartient : trêve d'un mauvais traitement dont tout l'odieux rejailliroit sur ma tête. » Cent officiers françois auroient parlé sur ce ton, que leur discours n'auroit abouti qu'à leur attirer à eux des mépris, et à leurs captifs un redoublement de coups; mais un sauvage craint son semblable, et ne craint que lui : leurs moindres disputes vont à la mort: aussi n'en viennent-ils guère là. Les volontés de l'Outaouack furent donc aussitôt respectées que notifiées : les prisonniers furent débarqués sans tumulte et conduits au fort, sans même que la moindre huée les y accompagnât. Ils furent d'abord séparés; ils subirent un interrogatoire, où il ne fut pas nécessaire d'user d'artifices pour en tirer les éclaircissemens qu'on souhaitoit. La frayeur dont ils n'étoient pas trop bien

revenus leur délioit la langue, et leur prêtoit une volubilité, qui apparemment n'auroit pas eu lieu sans cela. J'en visitai un dans un appartement du fort, occupé par un de mes amis. Je lui donnai par signes les assurances les plus propres à le tranquilliser; je lui fis présenter quelques rafraîchissemens qu'il me parut recevoir avec reconnoissance.

Après avoir satisfait ainsi autant à ma compassion qu'aux besoins d'un malheureux, je vins hâter l'heure de l'embarquement; il se fit sur l'heure. Le trajet n'étoit pas long : deux heures suffirent pour nous rendre. La tente de M. le chevalier de Levi étoit placée à l'entrée du camp. Je pris la liberté de présenter mes respects à ce seigneur, dont le nom annonce le mérite, et dans qui le nom est ce qu'il y a de moins respectable. La conversation rouloit sur l'action qui avoit décidé du sort des cinq Anglois, dont je viens de détailler la périlleuse aventure; j'étois bien éloigné d'en savoir les circonstances : elles auront de quoi surprendre. Les voici.

M. de Corbiese, officier françois, servant dans les troupes de la colonie, avoit été commandé la nuit précédente pour aller croiser sur le lac Saint-Sacrement. Sa troupe se montoit environ à cinquante François, et à un peu plus de trois cents sauvages. Au premier point du jour, il découvrit un corps de trois cents Anglois, détachés aussi en parti dans une quinzaine de berges. Ces sortes de bateaux, hauts de bord et forts en épaisseur, en concurrence avec de frêles canots, compensoient, suffisamment et au-delà, la petite supériorité que nous pouvions avoir du côté du nombre. Cependant nos gens ne balancèrent pas à aller engager l'action; l'ennemi parut d'abord accepter le défi de bonne grâce; mais cette résolution ne se soutint pas. Les François et les sauvages, qui ne pouvoient raisonnablement fonder l'espérance de la victoire que sur l'abordage que leur nombre favorisoit, et qui d'ailleurs risquoient tout à se battre de loin, se mirent à serrer de près l'ennemi, malgré la vivacité du feu qu'il faisoit. L'ennemi ne les vit pas plutôt à ses trousses, que la terreur lui fit tomber les armes des mains. Il ne rendit plus de combat, ce ne fut plus qu'une déroute. De tous les partis, le moins honorable sans contredit, mais, qui plus est, le plus dangereux, étoit de gagner la grève : c'est celui auquel il se détermina. Dans l'instant on le voit tirer avec précipitation vers le rivage : quelques-uns d'entre eux, pour y arriver plus tôt, se mettent à la nage, en se flattant de pouvoir se sauver à la faveur des bois; entreprise mal concertée, dont ils eurent tout le temps de pleurer la folie. Quelque vitesse que les efforts redoublés des rameurs pussent donner à des bateaux que l'art et l'habileté de l'ouvrier en avoient rendu susceptibles, elle n'approchoit pas, à beaucoup près, de la célérité d'un canot d'écorce; il vogue, ou plutôt il vole sur l'eau avec la rapidité d'un trait. Aussi les Anglois furent-ils bientôt atteints. Dans la première chaleur du combat, tout fut massacré sans miséricorde, tout fut haché en pièces. Ceux qui avoient déjà gagné les bois n'eurent pas un meilleur sort. Les bois sont les élémens des sauvages; ils y coururent avec la légèreté des chevreuils. Les ennemis y furent joints et coupés par morceaux. Cependant les Outaouacks, voyant qu'ils n'avoient plus à faire à des combattans, mais bien à des gens qui se laissent égorger sans résistance, pensèrent à faire des prisonniers. Le nombre en monta à cent cinquante-sept, celui des morts à cent trente-un; douze seulement furent assez heureux pour échapper à la captivité et à la mort. Les berges, les équipages, les provisions, tout fut pris et pillé. Pour cette fois, monsieur, vous vous attendez, sans doute, qu'une victoire si incontestable nous coûta cher. Le combat se donna sur l'eau, c'est-à-dire dans un lieu tout-à-fait découvert; l'ennemi n'y fut pas pris au dépourvu. Il eut tout le temps de faire ses dispositions; il combattoit de plus de haut en bas, pour ainsi dire; du haut de ses berges, il déchargeoit la mousqueterie sur de foibles écorces, qu'un peu d'adresse, ou plutôt qu'un peu de sang-froid auroit aisément fait submerger avec tous ceux qui les défendoient. Cela est vrai : cependant un succès si complet fut acheté au prix d'un seul sauvage blessé, dont le poignet fut démis par un coup de feu.

Tel fut le sort du détachement de l'infortuné M. Copperelh, qui en étoit le commandant, et que le bruit général dit avoir péri sous les eaux. Les ennemis ne s'expriment sur les désastres de cette journée, qu'en des termes qui marquent également et leur douleur et leur surprise. Ils conviennent ingénûment de la grandeur de leur perte. Il seroit en effet difficile de s'inscrire en faux contre la moindre

particularité : les cadavres des officiers et de leurs soldats, en partie flottans sur les eaux du lac Saint-Sacrement, en partie encore étendus sur le rivage, déposeroient contre ce désaveu. Quant à leurs prisonniers, la plus grande partie gémit encore dans les fers de M. le chevalier de Levi. Je les vis défiler par bandes, escortés de leurs vainqueurs, qui, occupés en barbares de leurs triomphes, ne paroissoient guère d'humeur d'adoucir leur défaite aux vaincus. Dans l'espace d'une lieue qu'il me fallut faire pour rejoindre mes Abnakis, je fis rencontre de plusieurs petites troupes de ces captifs. Plus d'un sauvage m'arrêta sur mon chemin pour faire montre de sa prise en ma présence, et pour jouir en passant de mes applaudissemens. L'amour de la patrie ne me permettoit pas d'être insensible à des succès qui intéressoient la nation. Mais le titre de malheureux est respectable non-seulement à la religion, mais à la simple nature. Ces prisonniers, d'ailleurs, s'offroient à moi sous un appareil si triste, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de sueur et même de sang, la corde au cou. A cet aspect, les sentimens de compassion et d'humanité avoient bien droit sur mon cœur. Le rum dont s'étoient gorgés les nouveaux maîtres avoit échauffé leurs têtes et irrité leur férocité naturelle. Je craignois à chaque instant de voir quelque prisonnier, victime et de la cruauté et de l'ivresse, massacré sous mes yeux, tomber mort à mes pieds ; de sorte que j'osois à peine lever la tête, de peur de rencontrer les regards de quelques-uns de ces malheureux. Il me fallut bientôt être témoin d'un spectacle tout autrement horrible que ce que j'avois vu jusque-là.

Ma tente avoit été placée au milieu du camp des Outaouacks. Le premier objet qui se présenta à mes yeux, en y arrivant, fut un grand feu ; des broches de bois plantées en terre désignoient un festin. C'en étoit un. Mais, ô ciel ! quel festin ! Les restes d'un cadavre anglois écorché et décharné plus de moitié. J'aperçus, un moment après, ces inhumains mangeant avec une famélique avidité de cette chair humaine ; je les vis puiser à grandes cuillers leur détestable bouillon, et ne pouvoir s'en rassasier. On m'y apprit qu'ils s'étoient disposés à ce régal, en buvant à pleins crânes le sang humain ; leurs visages encore barbouillés, et leurs lèvres teintes assuroient la vérité du rapport. Ce qu'il y a de plus triste. c'est qu'ils avoient placé tout auprès une dizaine d'Anglois pour être spectateurs de leur infâme repas. L'outaouack approche de l'abnakis ; je crus qu'en faisant à ces monstres d'inhumanité quelque douce représentation, je gagnerois quelque chose sur eux. Je me flattois. Un jeune déterminé prit la parole, et me dit en mauvais françois : « Toi avoir le goût françois, moi sauvage, cette viande bonne pour moi. » Il accompagna son discours par l'offre qu'il me fit d'un morceau de grillade anglaise. Je ne répliquai rien à son raisonnement digne d'un barbare. Quant à ses offres, on s'imagine aisément avec quelle horreur je les rejetai.

Instruit par l'inutilité de cette tentative que mes secours ne pouvoient qu'être tout-à-fait infructueux pour les morts, je me tournai du côté des vivans, dont le sort me paroissoit cent fois plus à plaindre. J'allai aux Anglois : un de la troupe fixa mon attention, aux ornemens militaires dont il étoit encore paré, je reconnus un officier ; sur-le-champ mon parti fut pris de l'acheter, et de lui assurer sa liberté avec la vie. Je m'approchai dans cette vue d'un vieillard outaouack, persuadé que le froid de la vieillesse ayant modéré sa férocité, je le trouverois plus favorable à mon dessein ; je lui tendis la main, en le saluant poliment, dans l'espérance de me le gagner par ces manières prévenantes. Mais ce n'étoit pas un homme avec qui j'avois à traiter, c'étoit pis qu'une bête féroce, qu'on adoucit au moins par des caresses. « Non », me dit-il d'un ton foudroyant et menaçant, tout propre à remplir de frayeur, si j'avois été dans ce moment susceptible d'autres sentimens que ceux qu'inspirent la compassion et l'horreur ; « Non, je ne veux point de tes amitiés, retire-toi. » Je ne crus pas devoir attendre qu'il me réitérât un compliment de cette espèce : je lui obéis.

J'allai me renfermer dans ma tente, et m'y livrer aux réflexions que la religion et l'humanité peuvent suggérer dans ces sortes de circonstances. Je ne pensai point à prendre des mesures pour précautionner mes Abnakis contre des excès si crians. Quoique l'exemple soit un écueil redoutable pour tous les hommes en matière de tempérance et de mœurs, ils étoient incapables de se porter à ces extrémités ; on leur doit même cette justice, que, dans les temps où ils étoient plongés le plus avant dans les té-

nèbres du paganisme, jamais ils n'ont mérité l'odieux nom d'anthropophages. Leur caractère humain et docile sur cet article les distinguoit dès-lors de la plus grande partie des sauvages de ce continent. Ces considérations me conduisirent bien avant dans la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, je comptois qu'il ne resteroit plus autour de ma tente aucun vestige du repas de la veille. Je me flattois que les vapeurs de la boisson dissipées, et l'émotion inséparable d'une action étant apaisée, les esprits seroient devenus plus rassis et les cœurs plus humains. Je ne connoissois pas le génie et le goût outaouack. C'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Dès l'aurore ils n'avoient rien de si pressé que de recommencer leur exécrable cuisine. Déjà ils n'attendoient plus que le moment désiré où ils pussent assouvir leur faim plus que canine, en dévorant les tristes restes du cadavre de leur ennemi. J'ai déjà dit que nous étions trois missionnaires attachés au service des sauvages. Durant toute la campagne notre logement fut commun, nos délibérations unanimes, nos démarches uniformes et nos volontés parfaitement conformes. Cette intelligence ne servit pas peu à adoucir les travaux inséparables d'une course militaire. Après nous être concertés, nous jugeâmes tous que le respect dû à la majesté de nos mystères ne nous permettoit pas de célébrer le sacrifice de l'Agneau sans tache dans le centre même de la barbarie. D'autant mieux que ces peuples adonnés aux plus bizarres superstitions, pouvoient abuser de nos plus respectables cérémonies, pour en faire la matière ou même la décoration de leurs jongleries. Sur ce fondement, nous abandonnâmes ce lieu proscrit par tant d'abominations, pour nous enfoncer dans les bois. Je ne pus faire ce mouvement, sans me séparer tant soit peu de mes Abnakis. J'y étois autorisé, ce me semble; j'eus presque lieu cependant de regretter mon premier campement, vous en jugerez par les suites. Je ne fus pas plutôt établi dans mon nouveau domicile, que je vis se renouveler dans les cœurs de mes néophytes leur ardeur à s'approcher du tribunal de la pénitence. La foule en grossit si fort, que j'avois peine à suffire à leur empressement. Ces occupations, jointes aux autres devoirs de mon ministère, remplirent si bien quelques-unes de mes journées qu'elles disparurent presque sans que je m'en aperçusse. Heureux si je n'eusse eu à me prêter qu'à de si dignes fonctions! tout mon sang, ce n'auroit pas été trop pour payer ce bonheur : mais les consolations des ministres de Jésus-Christ ne sont pas durables ici-bas, parce que les succès des travaux entrepris pour la gloire de leur maître ne le sont pas. Trop d'ennemis conspirent à les traverser, pour ne pas jouir enfin du triste triomphe d'y réussir.

Tandis que plusieurs de mes Abnakis ménageoient en chrétiens leur réconciliation et leur grâce auprès du Seigneur, d'autres cherchoient en téméraires à irriter sa colère et à provoquer ses vengeances. La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les nations sauvages, et par malheur il n'est que trop de mains avides qui la leur versent, en dépit des lois divines et humaines. Il n'est pas douteux que la présence du missionnaire, par le crédit qu'il tient de son caractère, n'obvie à bien des désordres. Par les raisons que j'ai déduites plus haut, je m'étois un peu éloigné de mes gens, j'en étois séparé par un petit bois. Je ne pouvois m'aviser de le franchir de nuit pour aller observer si le bon ordre régnoit dans leur camp, sans m'exposer à quelque sinistre aventure, non-seulement de la part des Iroquois attachés au parti anglois, lesquels, à la porte même du camp, avoient enlevé quelques jours auparavant la chevelure à un de nos grenadiers, mais encore de la part de nos idolâtres sur lesquels l'expérience m'avoit appris qu'on ne pouvoit faire de fond. Quelques jeunes Abnakis, joints à des sauvages de différentes nations, profitèrent de mon absence et des ténèbres de la nuit, pour aller, à la faveur du sommeil général, dérober à la sourdine de la boisson dans les tentes françoises. Une fois nantis de leur précieux trésor, ils se hâtèrent d'en faire usage, et bientôt les têtes furent dérangées. L'ivresse sauvage est rarement tranquille, presque toujours bruyante. Celle-ci éclata d'abord par des chansons, par des danses, par du bruit en un mot, et finit par des coups. A la pointe du jour, elle étoit dans le fort de ses extravagances : ce fut la première nouvelle dont je fus servi à mon réveil. J'accourus promptement à l'endroit d'où partoit le tumulte. Tout y étoit dans l'alarme et dans l'agitation. C'étoit l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes gens. Je les pris sans façon par la main l'un après l'autre. Je les conduisis sans

résistance dans leur tente où je leur ordonnai de reposer.

Le scandale paroissoit apaisé, lorsqu'un Moraïgan, naturalisé Abnakis et adopté par la nation, renouvela la scène sur un ton un peu plus sérieux; après s'être pris de paroles avec un Iroquois, son compagnon de débauches, ils en vinrent aux mains. Le premier, beaucoup plus vigoureux, après avoir terrassé son adversaire, faisoit pleuvoir sur lui une grêle de coups; et qui plus est, lui déchiroit les épaules à belles dents. Le combat étoit le plus échauffé, lorsque je les atteignis: je ne pouvois emprunter d'autre secours que celui de mes bras pour séparer les combattans, les sauvages se redoutant trop mutuellement pour s'ingérer jamais, à quelque prix que ce soit, dans les disputes des uns et des autres. Mais mes forces ne répondoient point à la grandeur de l'entreprise, et le victorieux étoit trop animé pour relâcher sitôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leurs excès; mais je craignois que la scène ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions: je redoublai mes efforts. A force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouoit, il tourne alors sa tête: ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut; il ne se mit pas néanmoins à la raison, il lui fallut quelques momens pour se remettre; après quoi il donna à l'Iroquois le champ libre pour s'évader, dont celui-ci profita de bonne grâce.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renoûment de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne sauroit croire de la course que je venois de faire; mais il me fallut bientôt recommencer. Je fus averti qu'une troupe de mes guerriers assemblés sur le rivage, autour des bateaux où étoit le dépôt des poudres, s'y amusoit à faire le coup de fusil, en dépit de la garde, et au mépris des ordres, ou plutôt des prières des officiers; car le sauvage est son maître et son roi, et il porte partout avec lui son indépendance. Je n'avois pas pour cette fois à lutter contre l'ivresse; il ne s'agissoit que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis: aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres. Tels furent à ma présence ces guerriers si redoutables: ils disparurent à mon approche, au grand étonnement des François. A peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai, d'un ton d'indignation, s'il étoit las de vivre, ou s'il avoit conjuré notre perte? Il me répondit d'un ton fort radouci: Mon père, mon père! Pourquoi donc, ajoutai-je, pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air, et nous faire sauter nous-mêmes par l'embrasement des poudres? Taxez-nous d'ignorance, répliqua-t-il, mais non de malice. Nous ignorions qu'elles fussent si près. Sans faire tort à la probité, on pouvoit suspecter la vérité de son excuse; mais c'étoit beaucoup qu'il voulût descendre à une justification, et plus encore qu'il voulût mettre fin à son dangereux badinage, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

L'inaction à laquelle je voyois condamnés nos sauvages chrétiens, jointe à leur mélange avec tant de nations idolâtres, me faisoit trembler, non pour leur religion, mais pour leur conduite. Je soupirois après le jour où, les préparatifs nécessaires pour l'expédition une fois consommés, on pourroit se mettre en mouvement. L'esprit occupé, le cœur est plus en sûreté. Il arriva enfin ce moment si désiré. M. le chevalier de Levi, à la tête de trois mille hommes, avoit pris la route par terre, le vendredi 29 juillet, afin d'aller protéger la descente de l'armée qui devoit aller par eau. Sa marche n'eut aucune de ces facilités que fournissent en Europe ces grands chemins faits avec une magnificence royale pour la commodité des troupes. Ce fut d'épaisses forêts à percer, des montagnes escarpées à franchir, des marais boueux à traverser. Après une marche forcée de toute une journée, c'étoit beaucoup si on se trouvoit en avant de trois lieues, de sorte qu'il fallut cinq jours pour faire un trajet de douze. Sur ces obstacles, qu'on avoit bien prévus, le départ de ce corps avoit précédé de quelques jours. Ce fut le dimanche que nous nous embarquâmes avec les sauvages seulement, qui pouvoient faire un gros de douze cents hommes alors, les autres étant partis par terre.

Nous n'eûmes pas fait quatre à cinq lieues sur le lac, que nous aperçûmes des marques sensibles de notre dernière victoire: c'étoient des berges angloises abandonnées, qui, après avoir flotté long-temps au gré des eaux et des vents, étoient enfin allées échouer sur la grève. Mais le spectacle le plus frappant fut une assez grande quantité de cadavres anglois, étendus

sur le rivage, ou épars çà et là dans les bois. Les uns étoient hachés par morceaux, et presque tous étoient mutilés de la façon la plus affreuse. Que la guerre me parut un fléau terrible! Il auroit été bien consolant pour moi de procurer de ma main les honneurs de la sépulture à ces tristes restes de nos ennemis; mais ce n'étoit que par condescendance qu'on avoit débarqué dans cette anse. Ce fut un devoir et une nécessité pour nous de nous remettre incessamment en route, conformément aux ordres qui nous pressoient de nous rendre. Nous abordâmes sur le soir au lieu qui nous avoit été assigné pour camper. C'étoit une côte semée de ronces et d'épines, qui étoit le repaire d'une multitude prodigieuse de serpens à sonnettes. Nos sauvages, qui leur donnèrent la chasse, en attrapèrent plusieurs qu'ils m'apportèrent.

Ce reptile venimeux, s'il en fut jamais, a une tête dont la petitesse ne répond pas à la grosseur de son corps; sa peau est quelquefois régulièrement tachetée d'un noir foncé et d'un jaune pâle; d'autres fois elle est entièrement noire. Il n'est armé d'aucun aiguillon, mais ses dents sont extrêmement affilées. Il a l'œil vif et brillant; il porte sous la queue plusieurs petites écailles qu'il enfle prodigieusement, et qu'il agite violemment l'une contre l'autre quand il est irrité. Le bruit qui en résulte a occasionné le nom sous lequel il est connu. Son fiel boucané est un spécifique contre le mal de dents. Sa chair, aussi boucanée et réduite en poudre, passe pour un excellent fébrifuge. Du sel, mâché et appliqué sur la plaie, est un topique assuré contre ses morsures, dont le venin est si prompt qu'il donne la mort dans moins d'une heure.

Le lendemain, sur les quatre heures du soir, M. de Moncalm arriva avec le reste de l'armée. Il fallut nous remettre en route malgré le déluge de pluie qui nous inondoit. Nous marchâmes presque toute la nuit, jusqu'à ce que nous distinguâmes le camp de M. de Levi, en trois feux placés en triangle sur la croupe d'une montagne. Nous fîmes halte dans un endroit, où l'on tint un conseil général, après lequel les troupes de terre se mirent de nouveau en marche vers le fort George, distant seulement de quatre lieues. Ce ne fut que vers le midi que nous remontâmes en canot. Nous nagions lentement pour donner le temps aux bateaux chargés de l'artillerie de nous suivre. Il s'en falloit bien qu'ils le pussent: sur le soir, nous avions plus d'une grande lieue d'avance. Cependant, comme nous étions arrivés à une baie dont nous ne pouvions doubler la pointe sans nous découvrir entièrement aux ennemis, nous nous déterminâmes, en attendant de nouveaux ordres, à y passer la nuit. Elle fut marquée par une petite action, qui fut le prélude du siége.

Sur les onze heures, deux berges parties du fort parurent sur le lac. Elles naviguoient avec une assurance et une tranquillité dont elles ne tardèrent pas à revenir. Un de mes voisins, qui veilloit pour la sûreté générale, les distingua dans un assez grand éloignement. La nouvelle fut portée à tous les sauvages, et les préparatifs pour les recevoir, terminés avec une promptitude et un silence admirables. Je fus sommé dans l'instant de pourvoir à ma sûreté, en gagnant la terre, et de là l'intérieur des bois. Ce ne fut point par une bravoure déplacée dans un homme de mon état que je fis la sourde oreille à l'avis qu'on avoit la bonté de me donner; mais je ne le croyois pas sérieux, parce que je croyois avoir des titres pour suspecter la vérité de la nouvelle. Quatre cents bateaux ou canots, qui couvroient depuis deux jours la surface des eaux du lac Saint-Sacrement, formoient un attirail trop considérable pour avoir pu échapper aux yeux attentifs et éclairés d'un ennemi. Sur ce principe, j'avois peine à me persuader que deux berges eussent la témérité, je ne dis pas de se mesurer, mais de se présenter devant des forces si supérieures; je raisonnois, et il ne falloit qu'ouvrir les yeux. Un de mes amis, spectateur de tout, m'avertit encore, d'un ton trop sérieux pour ne pas me rendre, que j'étois déplacé. Il avoit raison. Un bateau assez vaste réunissoit tous les missionnaires. On y avoit mis une tente pour nous mettre à l'abri des injures de l'air, pendant les nuits assez froides dès-lors sous ce climat; ce pavillon ainsi dressé, formoit en l'air une espèce d'ombrage qu'on découvroit aisément à la lueur des étoiles. Curieux de s'éclaircir, c'étoient là directement que tendoient les Anglois. Faire une telle route, et courir à la mort, c'étoit à peu près la même chose. Peu, en effet, l'auroient échappée, si, par bonheur pour eux, une petite aventure ne nous eût trahis de quelques momens trop tôt. Un des moutons de notre armée se prit à bêler;

à ce cri, qui décéloit l'embuscade, les ennemis tournèrent face, firent route vers le rivage opposé, et forcèrent de rames pour s'y sauver à la faveur des ténèbres et des bois. Cette manœuvre aussitôt reconnue, que faire? douze cents sauvages s'ébranlèrent et volèrent à leur poursuite avec des hurlemens aussi effrayans par leur continuité que par leur nombre. Cependant, des deux côtés, on sembla d'abord se respecter; pas un seul coup de fusil ne fut lâché. Les agresseurs n'ayant pas eu le temps de se former, craignoient de se tirer mutuellement, et vouloient d'ailleurs des prisonniers. Les fugitifs employoient plus utilement leurs bras à accélérer leur fuite. Ils touchoient presque au terme, lorsque les sauvages, qui s'aperçurent que leur proie échappoit, firent feu. Les Anglois, serrés de trop près par quelques canots avant-coureurs, furent obligés d'y répondre. Bientôt un silence sombre succéda à tout ce fracas. Nous étions dans l'attente d'un succès, lorsqu'un faux brave s'avisa de se faire honneur dans l'histoire fabuleuse du combat, auquel il n'avoit sûrement pas assisté. Il débuta par assurer que l'action avoit été meurtrière pour les Abnakis. C'en fut assez pour me mettre en action. Muni des saintes huiles, je me jetai avec précipitation dans un canot pour aller au-devant des combattans. Je priois à chaque instant mes guides de faire diligence. Il n'en étoit pas besoin, du moins pour moi. Je fis rencontre d'un Abnakis, qui, mieux instruit parce qu'il avoit été plus brave, m'apprit que cette action si meurtrière s'étoit terminée à un Nipistingue tué et un autre blessé à l'abordage. Je n'attendis pas le reste de son récit; je me pressai d'aller rejoindre nos gens pour céder ma place à M. Mathavet, missionnaire de la nation nipistingue. J'arrivois par eau, lorsque M. de Montcalm, qui, au bruit de la mousqueterie, avoit pris terre un peu au-dessous, arriva à travers les bois, il apprit que je venois de la découverte, et s'adressa à moi pour être mieux au fait : mon Abnakis, que je rappelai, lui fit un court récit du combat. L'obscurité de la nuit ne permettoit pas de savoir le nombre des morts ennemis; on s'étoit saisi de leurs berges, et on leur avoit fait trois prisonniers. Le reste erroit à l'aventure dans les bois. M. de Montcalm, charmé de ce détail, se retira pour aller aviser, avec sa prudence accoutumée, aux opérations du lendemain.

Le jour commençoit à peine à paroître, que la partie de la nation nipistingue procéda à la cérémonie des funérailles de leur frère, tué sur la place dans l'action de la nuit précédente, et mort dans les erreurs du paganisme. Ces obsèques furent célébrées avec toute la pompe et l'appareil sauvages. Le cadavre avoit été paré de tous les ornemens, ou plutôt surchargé de tous les atours que la plus originale vanité puisse mettre en œuvre dans des conjonctures assez tristes par elles-mêmes : colliers de porcelaine, bracelets d'argent, pendans d'oreilles et de nez, habits magnifiques, tout lui avoit été prodigué; on avoit emprunté le secours du fard et du vermillon pour faire disparoître, sous ces couleurs éclatantes, la pâleur de la mort, et pour donner à son visage un air de vie qu'il n'avoit pas. On n'avoit oublié aucune des décorations d'un militaire sauvage : un hausse-col, lié avec un ruban de feu, pendoit négligemment sur la poitrine; le fusil appuyé sur son bras, le casse-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudière pleine à ses côtés. Sous cette attitude guerrière et animée, on l'avoit assis sur une éminence revêtue de gazon, qui lui servoit de lit de parade. Les sauvages rangés en cercle autour de ce cadavre, gardèrent, pendant quelques momens, un silence sombre, qui n'imitoit pas mal la douleur. L'orateur le rompit en prononçant l'oraison funèbre du mort; ensuite succédèrent les chants et les danses, accompagnés du son des tambours de basque entourés de grelots. Dans tout cela éclatoit je ne sais quoi de lugubre qui répondoit assez à une triste cérémonie. Enfin, le convoi funèbre fut terminé par l'inhumation du mort, auprès duquel on eut bien soin d'enterrer une bonne provision de vivres, de crainte, sans doute, que, par le défaut de nourriture, il ne mourût une seconde fois. Ce n'est point en témoin oculaire que je parle : la présence d'un missionnaire ne cadreroit guère avec ces sortes de cérémonies, dictées par la superstition et adoptées par une stupide crédulité; je tiens ce récit des spectateurs.

Cependant la baie dans laquelle nous avions mouillé, retentissoit de toutes parts de bruits de guerre. Tout y étoit en mouvement et en action. Notre artillerie, qui consistoit en trente-deux pièces de canon et cinq mortiers, posés sur des plates-formes, qui étoient assises sur des bateaux amarrés ensemble, défila la pre-

mière. En dépassant la langue de terre qui nous déroboit à la vue de l'ennemi, on eut soin de saluer le fort par une décharge générale, qui ne fut d'abord que de pure cérémonie, mais qui en annonçoit de plus sérieuses. Le reste de la plus petite flotte suivit, mais lentement. Déjà un gros de sauvages avoit assis son camp sur les derrières du fort George, ou sur le chemin du fort Lydis, pour couper toute communication entre les deux forts anglois. Le corps de M. le chevalier de Levi occupoit les défilés des montagnes, qui conduisoient au lieu projeté de notre débarquement. A la faveur de ces mesures si sages, notre descente se fit sans opposition, à une bonne demi-lieue au-dessous du fort. Les ennemis avoient trop affaire chez eux pour entreprendre d'y venir former des obstacles. Ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége. Je ne sais trop de quel principe partoit leur confiance. Les environs de leurs forts étoient occupés par une multitude de tentes encore toutes dressées à notre arrivée; on y remarquoit une quantité de baraques propres à favoriser les assiégeans. Il fallut nettoyer ces dehors, détendre les tentes, brûler les baraques; ces mouvemens ne purent se faire sans essuyer bien des décharges de la part des sauvages, toujours attentifs à profiter des avantages qu'on leur donne. Leur feu auroit été bien plus vif et plus meurtrier, si un autre objet n'eût amusé une partie de leur attention. Des troupeaux de bœufs et de chevaux, qu'on n'avoit pas eu le temps de mettre à couvert, erroient dans les bas-fonds, situés au voisinage du fort. Les sauvages se firent d'abord une occupation de donner la chasse à ces animaux; cent cinquante bœufs tués ou pris, cinquante chevaux furent d'abord les fruits de cette petite guerre; mais ce n'étoit là que comme les préliminaires et les dispositifs du siége.

Le fort George étoit un carré flanqué de quatre bastions; les courtines en étoient fraisées; les fossés creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pieds, l'escarpe et la contrescarpe étoient talutées de sable mouvant; les murs étoient formés de gros pins terrassés et soutenus par des pieux extrêmement massifs, d'où il résultoit un terre-plain de quinze à dix-huit pieds qu'on avoit eu soin de sabler tout-à-fait. Quatre à cinq cents hommes le défendoient à l'aide de dix-neuf canons, dont deux de trente-six, les autres de moindre calibre, et de quatre à cinq mortiers. La place n'étoit protégée par aucun autre ouvrage extérieur que par un rocher fortifié, revêtu de palissades assurées par des monceaux de pierres. La garnison en étoit de dix-sept cents hommes, et rafraîchissoit sans cesse celle du fort. La principale défense de ce retranchement consistoit dans son assiette qui dominoit tous les environs, et qui n'étoit accessible à l'artillerie que du côté de la place, à raison des montagnes et des marais qui en bordoient les différentes avenues. Tel étoit le fort George, selon les connoissances que j'ai prises sur les lieux après la reddition de la place; il n'étoit pas possible de l'investir et de lui boucher entièrement tous les passages. Six mille François ou Canadiens et dix-sept cents sauvages, qui faisoient toutes nos forces, ne répondoient point à l'immensité du terrain qu'il auroit fallu embrasser pour y parvenir. A peine vingt mille hommes auroient-ils pu y suffire. Les ennemis jouirent donc toujours d'une porte de derrière pour se glisser dans les bois, ce qui auroit pu leur servir d'une utile ressource, s'ils n'avoient pas eu en tête des sauvages; mais rarement échappe-t-on de leurs mains par cette voie. Leurs quartiers étoient d'ailleurs placés sur le chemin Lydis, si fort au voisinage des bois, et où ils battoient si souvent l'estrade, que ç'auroit été bien aventurer sa vie que d'y chercher un asile. A peu de distance étoient logés les Canadiens postés sur le sommet des montagnes, et toujours à portée de leur donner la main. Enfin les troupes réglées venues de France, à qui proprement appartenoient les travaux du siége, occupoient la lisière des bois fort près du terrain où devoit s'ouvrir la tranchée; suivoit le camp de réserve, muni de forces suffisantes pour le mettre à couvert de toute insulte.

Ces arrangemens pris, M. le marquis de Montcalm fit porter à l'ennemi des propositions qui lui auroient épargné bien du sang et bien des larmes, si elles eussent été acceptées. Voici à peu près en quels termes étoit conçue la lettre de sommation qui fut adressée à M. Moreau, commandant de la place au nom de sa majesté britannique. « Monsieur, j'arrive avec des forces suffisantes pour emporter la place que vous tenez, et pour couper tous les secours qui pourroient vous venir d'ailleurs; je compte à ma suite une foule de nations sauvages que la moindre effusion de sang pourroit aigrir au point de les

arracher pour toujours à tous sentimens de modération et de clémence. L'amour de l'humanité m'engage à vous sommer de vous rendre dans un temps où il ne me sera pas impossible de les faire condescendre à une composition honorable pour vous et utile pour tous. J'ai, etc., signé Montcalm. » Le porteur de la lettre fut M. Fontbrane, aide-de-camp de M. de Levi. Il fut accueilli par MM. les officiers anglois, dont plusieurs étoient de sa connoissance, avec une politesse et des égards dont les lois de l'honneur ne dispensent personne, quand il fait la guerre en honnête homme. Mais cette favorable réception ne décida de rien pour la reddition de la place, il y parut par la réponse. La voici : « Monsieur le général Montcalm, je vous suis obligé en particulier des offres gracieuses que vous me faites ; mais je ne puis les accepter : je crains peu la barbarie. J'ai d'ailleurs sous mes ordres des soldats déterminés comme moi à périr ou à vaincre. J'ai, etc., signé Moreau. » La fierté de cette réponse fut bientôt publiée au bruit d'une salve générale d'artillerie ennemie. Il s'en falloit bien que nous fussions en état de riposter sur-le-champ. Avant que de venir à bout d'établir une batterie, il falloit transporter nos canons l'espace d'une bonne demi-lieue à travers les rochers et les bois. Grâce à la voracité des sauvages, nous ne pouvions emprunter pour cette manœuvre le secours d'aucune de nos bêtes de somme. Ennuyés, disoient-ils, de la viande salée, ils n'avoient point fait de difficulté de s'en saisir et de s'en régaler quelques jours auparavant sans consulter que leur appétit ; mais au défaut de ce secours, tant de bras animés par le courage et par le zèle envers le souverain, se prêtèrent de si bonne grâce au travail, que les obstacles bientôt aplanis et vaincus, l'ouvrage fut porté à la perfection. Durant tous ces mouvemens, j'étois logé auprès de l'hôpital où j'espérois d'être à portée de donner aux mourans et aux morts les secours de mon ministère. J'y demeurai quelque temps sans avoir la moindre nouvelle de mes sauvages. Ce silence m'inquiétoit ; j'avois une grande envie de les assembler encore une fois pour profiter des périlleuses conjonctures où ils étoient, et pour les amener tous, s'il étoit possible, à des sentimens avoués de religion. Sur cela je pris le parti de les aller chercher. Le voyage avoit ses difficultés et ses périls, outre sa longueur ; il me fallut passer au voisinage de la tranchée, où un soldat occupé à admirer le prodigieux effet d'un boulet de canon sur un arbre, fut bientôt lui-même, à quelques pas de moi, la victime de son indiscrétion. En faisant ma route, je vous avouerai que je fus frappé de l'air dont se portoient les François et les Canadiens aux travaux pénibles et hasardeux auxquels on les occupoit. A voir la joie avec laquelle ils transportoient à la tranchée les fascines et les gabions, vous les auriez pris pour des gens invulnérables au feu vif et continuel de l'ennemi. Une pareille conduite annonce bien de la bravoure et bien de l'amour pour la patrie : aussi est-ce là le caractère de la nation. Je parcourus tous les quartiers, sans trouver que quelques pelotons d'Abnakis dispersés çà et là, de sorte que je fus de retour de ma course, sans avoir autre chose que le mérite de la bonne volonté. Ainsi éloigné de mes gens, je ne pus guère leur être de grande utilité : mais mes services y furent du moins de quelque usage en faveur d'un prisonnier Moraignan dont la nation est dans les intérêts et presque totalement sous la domination de l'Angleterre. C'étoit un homme dont la figure n'avoit assurément rien de revenant et de gracieux. Une tête énorme par sa grosseur avec de petits yeux, une corpulence épaisse et massive jointe à une taille raccourcie, des jambes grosses et courtes, tous ces traits et bien d'autres lui fournissoient, sans contredit, de justes titres pour avoir place parmi les hommes difformes ; mais pour être disgracié de la nature, il n'en étoit pas moins homme, c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas moins droit aux attentions et eux égards de la charité chrétienne : il n'étoit pourtant que trop la victime autant de sa mauvaise mine que de sa malheureuse fortune. Il étoit lié à un tronc d'arbre, où sa figure grotesque attiroit la curiosité des passans ; les huées ne lui furent d'abord pas épargnées ; mais les mauvais traitemens vinrent après, jusque-là, que d'un soufflet rudement appliqué, on lui arracha presque un œil de la tête. Ce procédé me révolta ; je vins au secours de l'affligé, d'auprès de qui je chassai tous les spectateurs avec un ton d'autorité que je n'aurois sans doute osé jamais prendre si j'avois été moins sensible à son malheur. Je fis sentinelle à ses côtés une partie de la journée ; enfin je fis si bien que je vins à bout d'intéresser les sauvages (ses maîtres) en sa faveur, de sorte qu'il

ne fut plus besoin de ma présence pour le dérober à la persécution. Je ne sais s'il fut trop sensible à mes services; du moins un coup d'œil sombre fut tout ce que j'en tirai; mais indépendamment de la religion, j'étois trop payé par le seul plaisir d'avoir secouru un malheureux. Il ne manquoit pas de gens dont le sort étoit aussi à plaindre. Chaque jour l'activité et la bravoure sauvages multiplioient les prisonniers, c'est-à-dire les misérables. Il n'étoit pas possible à l'ennemi de faire un pas hors de la place, sans s'exposer, ou à la captivité, ou à la mort, tant les sauvages étoient alertes. Jugez-en par ce seul récit. Une femme angloise s'avisa d'aller ramasser des herbages dans les jardins potagers presque contigus aux fossés de la place. Sa hardiesse lui coûta cher : un sauvage, caché dans un carré de choux l'aperçut, et avec son fusil, la coucha sur le carreau. Il n'y eut jamais moyen que les ennemis vinssent enlever son cadavre, le vainqueur toujours caché fit sentinelle tout le jour, et lui enleva la chevelure.

Cependant toutes les nations sauvages s'ennuyoient fort du silence de nos gros fusils; c'est ainsi qu'ils désignent nos canons : il leur tardoit de ne plus faire seuls les frais de la guerre, de sorte que, pour les contenter, il fallut hâter la tranchée et y dresser notre première batterie. La première fois qu'elle joua, ce furent des cris de joie dont toutes les montagnes retentirent avec fracas. Il ne fut pas nécessaire, durant tout le cours du siége, de se donner grands mouvemens pour être instruit du succès de notre artillerie. Les cris des sauvages en portoient à tous les momens la nouvelle dans tous les quartiers. Je pensai sérieusement à quitter le mien; l'inaction où j'y étois condamné, à raison de l'éloignement de mes néophytes, m'y détermina; mais nous eûmes, avant ce changement, une vive alarme à essuyer. Les fréquens voyages que les ennemis avoient faits pendant le jour vers leurs bateaux, avoient donné à soupçonner qu'ils préparoient quelque grand coup. Le bruit se répandit que leur dessein étoit de venir incendier nos munitions de bouche et de guerre. M. de Launay, capitaine des grenadiers dans un régiment de France, fut proposé pour veiller à la garde des bateaux qui en étoient les dépositaires. Les dispositions qu'il avoit faites en homme du métier, firent presque regretter que les ennemis ne se fussent pas montrés. Ces alarmes dissipées, je rejoignis mes Abnakis, pour ne plus m'en séparer dans tout le cours de la campagne. Il ne se passa aucun événement remarquable durant quelques jours, que la promptitude et la célérité avec laquelle les ouvrages de la tranchée s'avançoient. La seconde batterie fut établie dans deux jours. Ce fut une nouvelle fête que les sauvages célébrèrent à la militaire. Ils étoient sans cesse autour de nos canonniers, dont ils admiroient la dextérité. Mais leur admiration ne fut ni oisive, ni stérile. Ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles. Ils s'avisèrent de devenir canonniers; un entre autres se distingua : après avoir pointé lui-même son canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avoit assigné pour but. Mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des François, alléguant, pour raison de son refus, qu'ayant atteint dès son essai le degré de perfection auquel il pouvoit aspirer, il ne devoit plus hasarder sa gloire dans une seconde tentative. Mais ce qui fut le sujet de leur principal étonnement, ce fut ces divers boyaux qui, formant les différentes branches d'une tranchée, sont autant de chemins souterrains si utiles pour protéger les assiégeans contre le canon des assiégés. Ils examinèrent, avec une avide curiosité, la manière dont nos grenadiers françois s'y prenoient pour donner à ces sortes d'ouvrages le degré d'achèvement qu'ils exigent. Instruits par leurs yeux, ils exercèrent bientôt leurs bras à la pratique. On les vit armés de pelles et de pioches, tirer un boyau de tranchée vers le rocher fortifié, dont l'attaque leur étoit échue en partage. Ils les poussèrent si avant, qu'ils furent bientôt à la portée du fusil. M. de Veillers, frère de M. de Jamonville, officier, dont le nom seul est un éloge, profita de ces avances pour venir à la tête d'un corps de Canadiens attaquer les retranchemens avancés. L'action fut vive, long-temps disputée et meurtrière pour les ennemis. Ils furent chassés de leurs premiers postes, et il est à présumer que les retranchemens auroient été emportés ce jour-là même, si leur prise eût dû décider de la reddition de la place. Chaque jour étoit signalé par quelque coup d'éclat de la part des François, des Canadiens et des sauvages.

Cependant les ennemis se soutenoient toujours par l'espérance d'un prompt secours. Une

petite aventure, arrivée dans ces conjonctures, dut bien diminuer leur confiance. Nos découvreurs rencontrèrent dans les bois trois courriers partis du fort Lydis ; ils tuèrent le premier, prirent le second, et le troisième se sauva par sa légèreté à la course. On se saisit d'une lettre insérée dans une balle creusée, si bien cachée sur le corps du défunt, qu'elle auroit échappé aux recherches de tout autre qu'à celles d'un militaire qui se connoît à ces sortes de ruses de guerre. La lettre étoit signée du commandant du fort Lydis et adressée à celui du fort George. Elle contenoit en substance la déposition d'un Canadien, fait prisonnier la première nuit de notre arrivée. Suivant sa déclaration, notre armée se montoit à onze mille hommes, et le corps de nos sauvages à deux mille, et notre artillerie étoit des plus formidables. Il y avoit du mécompte dans cette supputation. Nos forces y étoient amplifiées bien au-delà du vrai. Cette erreur de calcul ne doit point cependant s'attribuer à la fraude et à la supercherie, qui, quoique utiles à la patrie, ne sauroient se justifier au tribunal de l'honnête homme le plus passionné et le plus national. Jusqu'à cette guerre, les plus nombreuses armées du Canada n'avoient guère passé huit cents hommes ; la surprise et l'étonnement grossissoient les objets à des yeux peu accoutumés à en apercevoir de considérables. J'ai été témoin, dans le cours de la campagne, de méprises bien plus grandes en ce genre. Le commandant de Lydis concluoit sa lettre par avertir son collègue que les intérêts du roi son maître ne lui permettant pas de dégarnir sa place, c'étoit à lui à capituler et à se ménager les conditions les plus avantageuses.

M. de Montcalm ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de cette lettre, que de la faire remettre à son adresse par celui des courriers même qui étoit tombé vivant entre nos mains. Il en reçut de l'officier anglois des remercîmens, accompagnés de la modeste prière de vouloir bien lui continuer long-temps les mêmes politesses. Un pareil compliment, ou tenoit du badinage, ou promettoit une longue résistance. L'état actuel de la place ne la présageoit pas. Une partie de ses batteries démontées et hors de service par le succès des nôtres, la frayeur répandue parmi les assiégés, qu'on ne rendoit plus soldats qu'à force de leur verser du rum, les désertions fréquentes en annonçoient la chute prochaine. Telle étoit du moins l'opinion générale des déserteurs, dont la foule auroit été tout autrement considérable qu'elle n'étoit, si les armes sauvages n'avoient multiplié les périls de la désertion.

Parmi ceux qui vinrent se rendre à nous, il en fut un, sujet d'une république voisine, et notre fidèle alliée, qui me procura la douce consolation de lui préparer les voies à sa prochaine réconciliation à l'église. J'allai le visiter à l'hôpital, où ses blessures le détenoient. Dès l'entrée de la conversation, je compris qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter à un bon esprit les dogmes de la véritable religion, dès que le cœur étoit dans une situation à ne plus être trop sensible aux trompeuses douceurs des passions humaines.

J'étois à peine de retour de cette course, qui m'avoit coûté une marche de trois lieues, dont les peines me furent bien adoucies par les motifs qui l'animèrent, et par les succès qui la couronnèrent, que j'aperçus un mouvement général dans tous les quartiers de notre camp. Chaque corps s'ébranloit, François, Canadiens et sauvages, tous couroient aux armes, tous se préparoient à combattre : le bruit de l'arrivée du secours tant attendu de l'ennemi, produisoit cette subite et générale évolution. Dans ces momens d'alarme, M. de Montcalm avec un sang-froid, qui décide le général, pourvut à la sûreté de nos tranchées, au service de nos bateaux. Il partit ensuite pour aller se remettre à la tête de l'armée.

J'étois assis tranquillement à la porte de ma tente, d'où je voyois défiler nos troupes, lorsqu'un Abnakis vint me tirer de ma tranquillité. Il me dit sans façon : « Mon père, tu nous as donné parole que, au péril de ta vie même, tu ne balancerois pas à nous fournir les secours de ton ministère : nos blessés pourroient-ils venir te chercher ici à travers les montagnes qui te séparent du lieu du combat ; nous partons et nous attendons l'effet de tes promesses. » Une apostrophe si énergique me fit oublier mes fatigues. Je doublai le pas, je perçai au-delà des troupes réglées : enfin, après une marche forcée, j'arrivai sur une terre, où mes gens, à la tête de tous les corps, attendoient le combat. Je députai sur-le-champ quelques-uns d'entre eux pour rassembler ceux qui étoient dispersés. Je me préparois à leur suggérer les actes de religion propres à

la circonstance, et à leur donner une absolution générale à l'approche de l'ennemi; mais ils ne parurent point. M. de Montcalm, pour ne pas perdre le prix de tant de démarches, s'avisa d'un stratagème qui auroit pu faire naître l'occasion d'une action que nous étions venus chercher à si grands frais : il se proposa d'ordonner aux François et aux Canadiens de se livrer mutuellement un combat simulé. Les sauvages cachés dans les bois devoient faire face aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire une vigoureuse sortie. L'expédient exposé à nos Iroquois fut d'une invention admirable; mais ils se retranchèrent sur ce que le jour étoit trop avancé. Le reste des sauvages eut beau appeler de ce jugement, l'excuse fut jugée de mise et acceptée; ainsi chacun s'en retourna dans son poste sans avoir vu que l'appareil d'un combat. Enfin, le lendemain, veille de la Saint-Laurent, le septième jour de notre arrivée, la tranchée poussée jusqu'aux jardins, on se disposoit à établir notre troisième et dernière batterie. La proximité du fort faisoit espérer que, dans trois ou quatre jours, on pourroit donner un assaut général, à la faveur d'une brèche raisonnable; mais les ennemis nous en épargnèrent la peine et les dangers; ils arborèrent pavillon françois et demandèrent à capituler.

Nous touchons à la reddition de la place et à la sanglante catastrophe qui l'a suivie. Sans doute que tous les coins de l'Europe ont retenti de cette triste scène, comme d'un attentat dont l'odieux rejaillit peut-être sur la nation et la flétrit. Votre équité va juger dans le moment si une imputation si criante porte sur d'autres principes que sur l'ignorance ou la malignité. Je ne rapporterai que des faits d'une publicité et d'une authenticité si incontestable, que je pourrois, sans craindre d'être démenti, les appuyer du témoignage même de MM. les officiers anglois qui en ont été les témoins et les victimes. M. le marquis de Montcalm, avant que d'entendre à aucune composition, jugea devoir prendre l'avis de toutes les nations sauvages, afin de les adoucir par cette condescendance, et de rendre inviolable le traité par leur agrément. Il en fit assembler tous les chefs, à qui il communiqua les conditions de la capitulation, qui accordoient aux ennemis le droit de sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre, et leur imposoit, avec l'obligation de ne point servir de dix-huit mois contre sa majesté très-chrétienne, celte de rendre la liberté à tous les Canadiens pris dans cette guerre. Tous ces articles furent universellement applaudis : muni du sceau de l'approbation générale, le traité fut signé par les généraux des deux couronnes. En conséquence, l'armée françoise en bataille s'avança vers la place, pour en prendre possession au nom de sa majesté très-chrétienne; tandis que les troupes angloises rangées en bel ordre en sortoient pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens. Leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit des gens. Mais les sauvages ne tardèrent pas à y donner atteinte. Pendant le cérémonial militaire, qui accompagna la prise de possession, ils avoient pénétré en foule dans la place par les embrasures de canons pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur livrer; mais ils ne s'en tinrent pas à piller : il étoit resté dans les casemates quelques malades, à qui leur état n'avoit pas permis de suivre leurs compatriotes dans l'honorable retraite accordée à leur valeur. Ce furent là les victimes sur lesquelles ils se jetèrent impitoyablement, et qu'ils immolèrent à leur cruauté. Je fus témoin de ce spectacle. Je vis un de ces barbares sortir des casemates, où il ne falloit rien moins qu'une insatiable avidité de sang pour y entrer, tant l'infection qui en exhaloit étoit insupportable. Il portoit à la main une tête humaine, d'où découloient des ruisseaux de sang, et dont il faisoit parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir.

Ce n'étoit là qu'un bien léger prélude de la cruelle tragédie du lendemain. Dès le grand matin les sauvages se rassemblèrent autour des retranchemens. Ils débutèrent par demander aux Anglois les marchandises, provisions, toutes les richesses en un mot que leurs yeux intéressés pouvoient apercevoir : mais c'étoient des demandes faites sur un ton à annoncer un coup de lance pour prix d'un refus. On se dessaisit, on se dépouilla, on se réduisit à rien, pour acheter au moins la vie par ce dépouillement universel. Cette condescendance devoit adoucir les esprits; mais le cœur des sauvages ne semble pas fait comme celui des autres hommes : vous diriez qu'il est, par sa nature, le siége de l'inhumanité. Ils n'en furent pas moins dispo-

sès à se porter aux plus dures extrémités. Le corps de quatre cents hommes de troupes françoises, destiné à protéger la retraite des ennemis, arriva et se rangea en haie. Les Anglois commencèrent à défiler. Malheur à tous ceux qui fermèrent la marche, ou aux traîneurs que l'indisposition ou quelque autre raison séparoit tant soit peu de la troupe. Ce furent autant de morts dont les cadavres jonchèrent bientôt la terre, et couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques sauvages, fut le signal qui en fit de presque tous autant de bêtes féroces. Ils déchargeoient à droite et à gauche de grands coups de hache à ceux qui leur tomboient sous la main. Le massacre ne fut cependant pas de durée ni aussi considérable que tant de furie sembloit le faire craindre; il ne monta guère qu'à quarante à cinquante hommes. La patience des Anglois qui se contentoient de plier leur tête sous le fer de leurs bourreaux, l'apaisa tout d'un coup, mais elle ne les amena pas à la raison et à l'équité. En poussant toujours de grands cris, ils se mirent à faire des prisonniers.

J'arrivai sur ces entrefaites. Non, je ne crois pas qu'on puisse être homme, et être insensible dans de si tristes conjonctures. Le fils enlevé d'entre les bras du père, la fille arrachée du sein de sa mère, l'époux séparé de l'épouse, des officiers dépouillés jusqu'à la chemise, sans respect pour leur rang et pour la décence, une foule de malheureux qui courent à l'aventure, les uns vers les bois, les autres vers les tentes françoises, ceux-ci vers le fort, ceux-là vers tous les lieux qui sembloient leur promettre un asile : voilà les pitoyables objets qui se présentoient à mes yeux : cependant les François n'étoient pas spectateurs oisifs et insensibles de la catastrophe. M. le chevalier de Levi couroit partout où le tumulte paroissoit le plus échauffé pour tâcher d'y remédier, avec un courage animé par la clémence si naturelle à son illustre sang. Il affronta mille fois la mort à laquelle, malgré sa naissanse et ses vertus, il n'auroit pas échappé, si une providence particulière n'eût veillé à la sûreté de ses jours, et n'eût arrêté les bras sauvages déjà levés pour le frapper. Les officiers françois et les Canadiens imitèrent son exemple avec un zèle digne de l'humanité qui a toujours caractérisé la nation; mais le gros de nos troupes, occupé à la garde de nos batteries et du fort, étoit, par cet éloignement, hors d'état de lui prêter main-forte. De quelle ressource pouvoient être quatre cents hommes contre environ quinze cents sauvages furieux, qui ne nous distinguoient pas de l'ennemi? Un de nos sergens, qui s'étoit opposé fortement à leur violence, fut renversé par terre d'un coup de lance. Un de nos officiers françois, pour prix du même zèle, avoit reçu une large blessure qui le conduisit aux portes du tombeau; d'ailleurs, dans ces momens d'alarmes, on ne savoit de quel côté tourner. Les mesures qui sembloient le plus dictées par la prudence aboutissoient à des fins désastreuses et sinistres. M. de Montcalm, qui ne fut instruit que tard à raison de l'éloignement de sa tente, se porta au premier avis vers le lieu de la scène avec une célérité qui marquoit la bonté et la générosité de son cœur. Il se multiplioit, il se reproduisoit, il étoit partout : prières, menaces, promesses, il usa, il essaya de tout; il en vint enfin à la force. Il crut devoir à la naissance et au mérite de M. le colonel Yonn, d'arracher d'autorité et avec violence son neveu d'entre les mains d'un sauvage; mais, hélas! sa délivrance coûta la vie à quelques prisonniers que leurs tyrans massacrèrent sur-le-champ par la crainte d'un semblable coup de vigueur. Le tumulte cependant croissoit toujours, lorsque quelqu'un s'avisa heureusement de crier aux Anglois qui formoient un corps considérable de doubler le pas. Cette marche forcée eut son effet; les sauvages, en partie par l'inutilité de leurs poursuites, en partie satisfaits de leurs prises, se retirèrent; le peu qui resta fut aisément dissipé. Les Anglois continuèrent tranquillement leur route jusqu'au fort Lydis, où ils n'arrivèrent que d'abord au nombre de trois ou quatre cents. J'ignore le nombre de ceux qui, ayant gagné les bois, furent assez heureux pour s'y rendre à la faveur du canon qu'on eut soin de tirer pendant plusieurs jours pour les guider. Le reste de la garnison n'avoit cependant pas péri par le fer, et ne gémissoit pas non plus sous le poids des chaînes. Plusieurs avoient trouvé leur salut dans les tentes françoises ou dans le fort. Ce fut là où je me rendis après que le désordre fut une fois apaisé. Une foule de femmes éplorées vinrent en gémissant m'environner. Elles se jetoient à mes genoux; elles baisoient le bas de ma robe, en poussant de temps en

temps des cris lamentables qui me perçoient le cœur. Il n'étoit pas en moi de tarir la cause de leurs pleurs; elles redemandoient leur fils, leurs filles, leurs époux dont elles déploroient l'enlèvement. Pouvois-je les restituer? L'occasion du moins ne tarda pas à se présenter de diminuer le nombre de ces misérables; je l'embrassai avidement. Un officier françois m'avertit qu'un Huron actuellement dans son camp étoit en possession d'un enfant de six mois dont la mort étoit assurée si je n'accourois sur-le-champ à sa délivrance. Je ne balançai point. Je courus en hâte à la tente du sauvage, entre les bras de qui j'aperçus l'innocente victime qui baisoit tendrement les mains de son ravisseur, et qui jouoit avec quelques colliers de porcelaine qui le paroient. Ce coup d'œil donna une nouvelle ardeur à mon zèle. Je commençai par flatter le Huron par tous les éloges que la vérité pouvoit me permettre de donner à la valeur de sa nation. Il me comprit du premier coup: Tiens, me disoit-il fort civilement, vois-tu cet enfant? je ne l'ai point volé; je l'ai trouvé délaissé dans un bois; tu le veux, mais tu ne l'auras pas. J'eus beau lui remontrer l'inutilité de son prisonnier, sa mort assurée par le défaut de nourriture convenable à la délicatesse de son âge, il me produisit du suif pour le régaler, ajoutant qu'après tout il trouveroit, en cas de mort, un coin de terre pour l'ensevelir, et qu'il me seroit libre alors de lui donner ma bénédiction. Je lui répliquai à son discours par l'offre que je lui fis de lui remettre une assez grosse somme d'argent, s'il vouloit se dessaisir de son petit captif; il persista dans la négative; il se relâcha dans la suite jusqu'à exiger en échange un autre Anglois. S'il n'eût rien diminué de ses prétentions, c'étoit fait de la vie de l'enfant. Je croyois déjà son arrêt de mort porté, lorsque je m'aperçus qu'il tenoit conseil en huron avec ses compagnons: car jusqu'alors la conversation s'étoit tenue en françois qu'il entendoit. Ce pourparler fit luire à mes yeux un rayon d'espérance; elle ne fut pas trompée. Le résultat fut que l'enfant étoit à moi, si je lui délivrois une chevelure ennemie. La proposition ne m'embarrassa point: Il paroîtra dans peu, lui répliquai-je en me levant, si tu es un homme d'honneur. Je partis en diligence pour le camp des Abnakis. Je demandai au premier venu, s'il étoit maître de quelque chevelure, et s'il vouloit me faire le plaisir de m'en gratifier. J'eus tout lieu de me louer de sa complaisance; il délia son sac et me donna le choix. Pourvu d'une de ces barbares dépouilles, je la portois en triomphe, suivi d'une foule de François et de Canadiens curieux de savoir l'issue de l'aventure. La joie me prêta des ailes; je fus dans un moment à mon Huron. Voilà, lui dis-je en abordant, voilà ton paiement: Tu as raison, me répondit-il, c'est bien une chevelure angloise, car elle est rouge. C'est en effet la couleur qui distingue assez ordinairement les colons anglois de ces contrées. Eh bien! voilà l'enfant, emporte-le, il t'appartient. Je ne lui donnai pas le temps de revenir sur son marché. Je pris sur-le-champ entre mes mains le petit malheureux. Comme il étoit presque nu, je l'enveloppai dans ma robe. Il n'étoit pas accoutumé à être porté par des mains aussi peu habiles que les miennes. Le pauvre enfant poussoit des cris qui m'instruisoient autant de ma maladresse que de ses souffrances; mais je me consolai dans l'espérance de le calmer bientôt, en le montrant à des mains plus chéries. J'arrive au fort; aux cris du petit, toutes les femmes accoururent. Chacune se flattoit de retrouver l'objet de la tendresse maternelle. Elles l'examinèrent avidement; mais ni les yeux, ni le cœur d'aucune n'y distingua son fils. Elles se retirèrent à l'écart pour donner de nouveau un libre cours à leurs lamentations et à leurs plaintes. Je ne me trouvai pas dans un petit embarras par cette retraite, éloigné de quarante à cinquante lieues de toute habitation françoise; comment nourrir un enfant d'un âge si tendre? J'étois enseveli dans mes réflexions, lorsque je vis passer un officier anglois qui parloit fort bien la langue françoise. Je lui dis d'un ton ferme: Monsieur, je viens de racheter ce jeune enfant de la servitude, mais il n'échappera pas à la mort, si vous n'ordonnez à quelqu'une de ces femmes de lui tenir lieu de mère et de l'allaiter, en attendant que je puisse pourvoir à le faire élever ailleurs. Les officiers françois qui étoient présens appuyèrent ma demande. Sur cela, il parla à ces femmes angloises. Une s'offrit à lui rendre ce service, si je voulois répondre de sa vie et de celle de son mari, me charger de leurs subsistances et les faire conduire à Boston par Montréal. J'acceptai sur-le-champ la proposition; je priai M. du Bourg-la-Marque de détacher trois grenadiers pour escorter mes

Anglois jusqu'au camp des Canadiens, où je me flattai de trouver des ressources pour remplir mes nouveaux engagemens; ce digne officier répondit avec bonté à ma requête.

Je me disposois à quitter le fort, lorsque le père de l'enfant se retrouva blessé d'un éclat de bombe et dans l'impossibilité de se secourir lui-même; il ne put qu'acquiescer avec plaisir aux dispositions que j'avois faites pour la sûreté de son fils. Je partis donc accompagné de mes Anglois, sous la sauvegarde de trois grenadiers. Après deux heures d'une marche pénible, mais heureuse, nous arrivâmes au quartier où étoient logés les Canadiens; je n'entreprendrai pas de vous rendre fidèlement la nouvelle circonstance qui couronna mon entreprise : il est des événemens qu'inutilement se flatteroit-on de présenter au naturel. Nous étions à peine aux premières avenues du camp, lorsqu'un cri vif et animé vint subitement frapper mes oreilles : étoit-ce de la douleur? étoit-ce de la joie? C'étoit tout cela et plus encore; car c'étoit la mère qui, de fort loin, avoit distingué son fils, tant les yeux de la tendresse maternelle sont éclairés. Elle accourut avec une précipitation qui dénotoit ce qu'elle étoit à cet enfant. Elle l'arracha des mains de l'Angloise avec un empressement qui sembloit désigner la crainte qu'elle avoit qu'on ne le lui enlevât une seconde fois. Il est aisé de s'imaginer à quels transports de joie elle s'abandonna, surtout lorsqu'elle fut assurée et de la vie et de la liberté de son mari, à qui elle croyoit avoir fait les derniers adieux : il ne manquoit à leur bonheur que leur réunion. Je crus la devoir à la perfection de mon ouvrage.

Je repris la route du fort. Mes forces suffirent à peine pour m'y rendre : il étoit plus d'une heure après midi, sans que j'eusse pris aucune nourriture. Aussi je tombai presqu'en défaillance en y arrivant. La politesse et la charité de MM. les officiers françois m'eut bientôt mis en état de continuer la bonne œuvre. Je fis chercher l'Anglois en question; mais les recherches furent pendant plusieurs heures sans succès. Les douleurs de sa blessure l'avoient obligé de se retirer dans le lieu le plus solitaire du fort, pour y prendre du repos : on le trouva enfin. Je me disposois à l'emmener, lorsque son épouse et son fils reparurent. Les ordres avoient été donnés de ramasser tous les Anglois dispersés dans les différens quartiers, au nombre de près de cinq cents, et de les conduire au fort, afin qu'on pût pourvoir plus sûrement à leur subsistance, en attendant qu'on pût les faire conduire à Orange. Ce qui fut heureusement exécuté quelques jours après. Les démonstrations de joie furent renouvelées avec encore plus d'épanchement qu'auparavant. Les remercîmens ne me furent pas épargnés, non-seulement de la part des intéressés, mais encore de MM. les officiers anglois, qui eurent la bonté de me les réitérer plus d'une fois. Quant à leurs offres de service, elles ne m'ont flatté que par le sentiment d'où elles partoient. Un homme de mon état n'a aucune récompense à attendre que de Dieu seul.

Je ne dois pas passer ici sous silence le prix qu'a eu de sa charité l'autre femme angloise qui s'étoit obligée à servir de mère à l'enfant en l'absence de la vraie mère, la Providence lui ménagea, par l'entremise de M. Picquet, le recouvrement du fils qui lui avoit été injustement ravi. Je restai encore quelques jours aux environs du fort, où mon ministère ne fut pas infructueux, soit envers quelques prisonniers, dont je fus assez heureux pour briser les fers, soit envers quelques officiers françois dont l'ivresse sauvage menaça les jours, et que je vins à bout de mettre à couvert.

Telles ont été les circonstances de la malheureuse expédition qui a déshonoré la valeur que les sauvages avoient fait éclater durant tout le cours du siége, et qui nous a rendus onéreux jusqu'à leurs services. Ils prétendent la justifier. Les Abnakis, en particulier, par le droit de représailles, alléguant que plus d'une fois, dans le sein même de la paix, ou dans des pourparlers tels que l'hiver passé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux sous les coups de la trahison dans les forts anglois de l'Acadie. Je n'ai ni les lumières, ni les connoissances pour juger une nation, qui, pour être notre ennemie, n'en est pas moins respectable par bien des titres. Je ne sache pas, au reste, que dans le tissu de cette relation, il me soit échappé une seule particularité dont on puisse avec justice infirmer la certitude, encore moins pourrois-je me persuader que la malignité puisse découvrir un seul trait qui l'autorise à rejeter sur la nation françoise l'indignité de cet événement.

On avoit fait agréer aux sauvages le traité de la capitulation, pouvoit-on prévenir plus sûrement l'infraction ?

On avoit assigné aux ennemis, pour assurer leur retraite, une escorte de quatre cents hommes, dont quelques-uns mêmes ont été les victimes d'un zèle trop vif à réprimer le désordre; pouvoit-on plus efficacement empêcher l'inobservation du traité ?

Enfin, on est allé jusqu'à racheter à grands frais les Anglois, et à les tirer à prix d'argent des mains des sauvages, de sorte que près de quatre cents sont à Québec, prêts à s'embarquer pour Boston. Pouvoit-on plus sincèrement réparer la violation du traité ? Ces réflexions me paroissent sans réplique.

Les sauvages sont donc seuls responsables de la violation du droit des gens, et ce n'est qu'à leur insatiable férocité et à leur indépendance qu'on peut en attribuer la cause. La nouvelle de cette fatale exécution, répandue dans les colonies angloises, y a semé la désolation et l'effroi au point qu'un seul sauvage a bien osé pousser la témérité jusqu'à aller enlever des prisonniers presqu'aux portes d'Orange, sans qu'on l'ait inquiété, ni dans son expédition, ni dans sa retraite. Aussi les ennemis n'ont-ils formé aucune entreprise contre nous dans les jours qui ont suivi la prise du fort. Rien cependant de plus critique pour nous que la situation où se trouvoit l'armée françoise. Les sauvages, aux Abnakis, et aux Nipistingues près, avoient disparu dès le jour même de leur malheureuse expédition; douze cents hommes étoient occupés à la démolition du fort, près de mille étoient employés à faire le transport des provisions immenses de bouche et de guerre dont nous nous étions emparés. A peine restoit-il une poignée de gens pour faire tête à l'ennemi, s'il avoit pris le parti de l'offensive. Sa tranquillité nous fournit les moyens de consommer notre ouvrage. Le fort George a été détruit et renversé de fond en comble, et les débris consumés par le feu. Ce ne fut que dans l'incendie que nous comprîmes la grandeur de la perte des ennemis. Il se trouva des casemates et des souterrains cachés remplis de cadavres, qui, pendant quelques jours, fournirent un nouvel aliment à l'activité des flammes. Pour notre perte, elle consiste dans vingt-un morts, dont trois sauvages, et dans environ vingt-cinq blessés. C'est tout.

Enfin, le jour de l'Assomption, je remontai en bateau pour Montréal, par un temps des plus pluvieux et des plus froids. Ce voyage n'a été marqué que par la continuité des orages et des tempêtes qui faillirent à submerger une de nos berges, et à faire périr ses conducteurs. Mais les peines en ont été bien tempérées, non-seulement par la compagnie des autres missionnaires, mais encore par celle de M. Fiesch, envoyé à Montréal en qualité d'otage. Cet officier, Suisse de naissance, et autrefois au service de France, est un des plus honnêtes hommes qu'on puisse trouver. Il a servi, dans son séjour au milieu de la colonie, la nation à laquelle il est lié avec une fidélité digne de tous les éloges.

Arrivé à Montréal, je comptois y prendre un repos nécessaire ; mais les sauvages y multiplièrent si fort mes occupations, et toutes si peu consolantes pour mon ministère, que je hâtai mon départ pour ma mission. J'avois une raison de plus de me presser ; il s'agissoit d'acquitter la parole que j'avois donnée à MM. les officiers anglois, de ne point m'épargner dans ce village pour engager les sauvages à la restitution du reste des prisonniers. Il étoit temps d'y venir mettre la main à l'œuvre. Un de nos Canadiens, échappé des prisons de la Nouvelle-Angleterre, ne tarissoit point sur les mauvais traitemens qu'il y avoit essuyés; il rapportoit même qu'un Abnakis, pris à l'action de M. de Dieskau, avoit péri de faim cet hiver dans les prisons d'Orange. Cette nouvelle ébruitée auroit pu faire périr bien des innocens. Je suis venu à bout de l'ensevelir dans un silence profond qui a favorisé le départ de tous les Anglois injustement détenus dans les fers.

Voilà l'histoire fidèle de tous les événemens qui ont signalé la campagne qui vient de se terminer; vous y avez vu avec satisfaction que la valeur françoise s'y est soutenue avec éclat et a opéré des prodiges : mais vous avez dû aussi vous apercevoir que les passions, partout les mêmes, produisent partout les mêmes ravages, et que nos sauvages, pour être chrétiens, n'en sont pas plus irrépréhensibles dans leur conduite. Leur vie errante et vagabonde n'est pas une des moindres causes de leurs malheurs. Abandonnés à eux-mêmes, et aux prises avec leurs passions, sans être soutenus même par le secours d'aucun exercice extérieur de religion, ils échappent durant la plus grande partie de l'année aux empressemens du zèle le plus actif, qui, condamné durant ce long terme à la plus triste inaction, est réduit à ne pouvoir former en leur faveur que des vœux presque tou-

jours inutiles et superflus. Peut-être le Dieu des miséricordes éclairera-t-il un jour ces malheureux sur les dangers de leur étrange façon de vivre, et fixera-t-il leur instabilité et leurs courses ; mais si c'est là un évènement qu'il est bien permis à un missionnaire de souhaiter, il n'est pas en sa puissance de le ménager.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DU P. GABRIEL MAREST,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. GERMON,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Particularités sur les Illinois.

Aux Cascaskias, village illinois, autrement dit de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, le 9 novembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je souhaiterois pouvoir vous donner de nos missions des connoissances qui répondissent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vastes pays semés de villes et de bourgades, où une multitude innombrable d'idolâtres se présente en foule au zèle des missionnaires, donneroit lieu de croire que les choses sont ici sur le même pied ; il s'en faut bien, mon révérend père, dans une grande étendue de pays, à peine trouve-t-on trois ou quatre villages : notre vie se passe à parcourir d'épaisses forêts, à grimper sur les montagnes, à traverser en canot des lacs et des rivières pour atteindre un pauvre sauvage qui nous fuit, et que nous ne saurions apprivoiser ni par nos discours, ni par nos caresses.

Rien de plus difficile que la conversion de ces sauvages, c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur ; il faut d'abord en faire des hommes, et travailler ensuite à en faire des chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujettis à aucune loi, l'indépendance dans laquelle ils vivent, les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des chefs parmi eux, mais ces chefs n'ont nulle autorité : s'ils usoient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verroient aussitôt abandonnés de ceux mêmes qui les auroient choisis pour chefs ; ils ne s'attirent de la considération et du respect, qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudière, c'est-à-dire, de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent.

C'est de cette indépendance que naissent toutes sortes de vices qui les dominent. Ils sont lâches, traîtres, légers et inconstans, fourbes, naturellement voleurs, jusqu'à se faire gloire de leur adresse à dérober ; brutaux, sans honneur, sans parole, capables de tout faire quand on est libéral à leur égard, mais en même temps ingrats et sans reconnoissance. C'est même les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien ; ils en deviennent plus insolens : « On me craint, disent-ils, on me recherche. » Ainsi quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on est contraint de leur faire valoir les petits services qu'on leur rend.

La gourmandise et l'amour du plaisir sont, surtout, les vices qui règnent le plus parmi nos sauvages : ils se font une habitude des actions les plus malhonnêtes, avant même qu'ils soient en âge de connoître toute la honte qui y est attachée : si vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils mènent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous conviendrez aisément que la raison doit être bien abrutie dans ces gens-là, et qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'Évangile. Mais plus ils sont éloignés du royaume de Dieu, plus notre zèle doit-il s'animer pour les en approcher et les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous savons en même temps que tout nous est possible avec le secours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par notre ministère, que nous sommes à couvert de l'orgueil et de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces conversions, ni aux solides raisonnemens du missionnaire, ni à son éloquence, ni à ses autres talens qui peuvent être utiles en d'autres pays, mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos sauvages : on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là, qui des pierres mêmes sait faire, quand il lui plaît, des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un pays fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que

nous le représente l'auteur de la relation de l'Amérique méridionale, qui a paru sous le nom de M. le chevalier de Tonti. J'ai ouï dire à M. de Tonti lui-même qu'il désavouoit cet ouvrage, et qu'il n'y reconnoissoit que son nom qui est à la tête.

Il faut convenir pourtant que le pays est très-beau : de grandes rivières qui l'arrosent, de vastes et épaisses forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays soit plus au sud que la Provence, l'hiver y est plus grand : les froids y sont pourtant assez modérés. Pendant l'été la chaleur y est moins brûlante : l'air est rafraîchi par les forêts, et par la quantité de rivières, de lacs et d'étangs dont le pays est coupé.

La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39e degré de latitude : elle a environ cent cinquante lieues de longueur, et ce n'est guère que vers le printemps qu'elle est bien navigable. Elle court au sud-ouest, et vient du nord-est ou est-nord-est. Les campagnes et les prairies sont toutes couvertes de bœufs, de chevreuils, de biches, de cerfs et d'autres bêtes fauves. Le gibier y est encore en plus grande abondance : on y trouve surtout quantité de cygnes, de grues, d'outardes et de canards : les folles avoines qui croissent naturellement dans les campagnes les engraissent de telle sorte, qu'il en meurt très-souvent que la graisse étouffe. Les poules d'Inde y sont pareillement en grand nombre, et elles sont aussi bonnes qu'en France.

Ce pays ne se borne pas à la rivière des Illinois, il s'étend encore le long du Mississipi de l'un et de l'autre coté, et a environ deux cents lieues de longueur, et plus de cent de largeur. Le Mississipi est un des plus beaux fleuves du monde : une chaloupe le monta ces dernières années jusqu'à huit cents lieues : des chutes d'eau l'empêchèrent d'aller plus loin.

Sept lieues au-dessous de l'embouchure du fleuve des Illinois, se trouve une grande rivière nommée le Missouri, ou plus communément *Pekitanoui*, c'est-à-dire eau bourbeuse[1], qui se décharge dans le Mississipi, du côté de l'ouest : elle est extrêmement rapide, et elle salit les belles eaux du Mississipi, qui coulent de là jusqu'à la mer. Elle vient du nord-ouest, assez près des mines que les Espagnols ont dans le Mexique, et est fort commode aux François qui voyagent en ce pays-là.

Environ quatre-vingts lieues au-dessous, du côté de la rivière des Illinois, c'est-à-dire du côté de l'est (car le Mississipi court ordinairement du nord au sud), se décharge encore une autre belle rivière appelée Ouabache[1]. Elle vient de l'est-nord-est. Elle a trois bras, dont l'un va jusqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie et la Caroline, et le troisième s'étend jusqu'aux Miamis. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans ce pays-ci des mines de plomb et d'étain, et que si des mineurs de profession venoient creuser cette terre, ils y trouveroient peut-être des mines de cuivre et d'autre métal.

Outre ces grands fleuves qui arrosent un pays si étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivières. C'est sur une de ces rivières qu'est situé notre village du côté de l'est entre le fleuve Ouabache et le Pekitanoui. Nous sommes par le 38e degré. On voit quantité de bœufs et d'ours qui paissent sur les bords du fleuve Ouabache. La chair des jeunes ours est un mets très-délicat.

Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, comme sont les pommes de terre, et d'autres dont il est inutile de marquer ici les noms barbares. Les arbres y sont fort hauts et fort beaux : il y en a un auquel on a donné le nom de cèdre du Liban : c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espèce de couronne. Le *copal* est un autre arbre dont il sort de la gomme, qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne sont pas ici en grande quantité : on y trouve des pommiers et des pruniers sauvages, qui produiroient, peut-être, de bons fruits, s'ils étoient greffés ; beaucoup de mûriers dont le fruit n'est pas si gros qu'en France, et différentes espèces de noyers. Les pacanes (c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'un de ces noyers) sont de meilleur goût que nos noix de France : on nous a rapporté des pêchers du Mississipi qui viennent fort bien. Mais

[1] D'autres missionnaires prétendent que les eaux du Missouri sont plus claires et meilleures que celles du Mississipi.

[1] C'est l'Ohio.

parmi les fruits du pays, ceux qui me paroissent les meilleurs, et qui seroient certainement estimés en France, ce sont les *piakimina* et les *racemina*. Ceux-ci sont longs deux fois à peu près comme le doigt, et gros environ comme le bras d'un enfant : ceux-là ressemblent assez aux nèfles, à la réserve que la couronne en est plus petite. Nous avons aussi du raisin, mais il n'est que médiocrement bon ; c'est au haut des arbres qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la messe. Nos sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir le fruit aux arbres ; ils croient faire mieux d'abattre les arbres mêmes ; ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs des villages.

Il semble qu'un pays aussi beau et aussi étendu que celui-ci, devroit être semé de villages bien peuplés ; cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieues d'ici, où il y a huit à neuf cents sauvages, et l'autre est sur le Mississipi à vingt-cinq lieues de notre village. Les hommes sont communément d'une taille haute, fort lestes et bons coureurs, étant accoutumés dès leur plus tendre jeunesse à courir dans les forêts après les bêtes. Ils ne se couvrent qu'à la ceinture, ayant le reste du corps tout nu : pour les femmes, elles se couvrent encore le sein d'une peau de chevreuil. Mais les uns et les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'église : ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les Illinois sont beaucoup moins barbares que les autres sauvages ; le christianisme et le commerce des François les a peu à peu civilisés : c'est ce qui se remarque dans notre village dont les habitans sont presque tous chrétiens ; c'est aussi ce qui a porté plusieurs François à s'y établir, et tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces sauvages ne manquent pas d'esprit, ils sont naturellement curieux, et tournent une raillerie d'une manière assez ingénieuse. La chasse et la guerre sont toute l'occupation des hommes ; le reste du travail regarde les femmes et les filles ; ce sont elles qui préparent la terre que l'on doit ensemencer, qui font la cuisine, qui pilent le blé, qui construisent les cabanes et qui les portent sur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres de telle sorte, que la pluie ne peut y pénétrer quand elles sont neuves. Outre cela elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, et à en faire des jarretières, des ceintures et des sacs ; car les bœufs sont ici bien différens de ceux d'Europe ; outre qu'ils ont une grosse bosse sur le dos, vers les épaules, ils sont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos sauvages de celles qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes ainsi occupées et humiliées par le travail, en sont plus dociles aux vérités de l'Évangile. Il n'en est pas de même vers le bas du Mississipi où l'oisiveté qui règne parmi les personnes du sexe, donne lieu aux plus affreux déréglemens et les éloigne entièrement de la voie du salut.

Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos sauvages ; elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des bêtes et aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des charlatans qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espèce de génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou ;* et, à les entendre, c'est ce génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Un oiseau, un bœuf, un ours, ou plutôt le plumage des oiseaux et la peau de ces bêtes, voilà quel est leur manitou : ils l'exposent dans leurs cabanes, et ils lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux.

Les guerriers portent leurs manitous dans une natte, et ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les charlatans ont pareillement recours à leurs manitous quand ils composent leur médecine, ou qu'ils pansent leurs malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses et de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs manitous ; et en même temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête et tantôt une autre ; ensuite il se met à sucer la partie du corps où le malade sent de la

douleur ; après l'avoir sucée pendant quelque temps, il se lève tout à coup et il lui jette une dent d'ours, ou de quelque animal qu'il tenoit cachée dans la bouche : Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit ; après quoi il dit en s'applaudisant : Qui peut résister à mon manitou ? n'est-ce pas lui qui est le maître de la vie? Si le malade vient à mourir, il a aussitôt une fourberie toute prête pour rejeter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considère, qu'on le regarde lui-même comme un manitou ; et qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village pour le régaler.

L'autorité que se donnent ces sortes de charlatans met un grand obstacle à la conversion des sauvages : embrasser le christianisme, c'est s'exposer à leurs insultes et à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille chrétienne en fit l'expérience : elle passoit tenant son chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces imposteurs ; celui-ci s'imaginant que la vue d'un chapelet semblable avoit causé la mort à son père, entra aussitôt en fureur, prit son fusil, et étoit sur le point de tirer sur cette pauvre néophyte, sans qu'il fût arrêté par quelques sauvages qui se trouvèrent présens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes, ni combien de fois j'aurois expiré sous leurs coups, sans une protection particulière de Dieu, qui m'a préservé de leur fureur. Une fois, entre autres, l'un d'eux m'auroit fendu la tête d'un coup de hache, si je ne m'étois détourné dans le temps même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Grâce à Dieu, notre village est purgé de tous ces fourbes. Le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remèdes que nous leur donnons, et qui opèrent la guérison de la plupart, ont perdu les charlatans de crédit et de réputation, et les ont forcés d'aller s'établir ailleurs.

Il y en a pourtant parmi eux qui ne sont pas tout-à-fait si brutaux ; on peut quelquefois les entretenir et essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs manitous : mais il n'est pas ordinaire d'y réussir. Un entretien qu'un de nos pères eut avec un de ces charlatans, vous fera connoître jusqu'où va leur entêtement à cet égard, et quelle doit être la condescendance d'un missionnaire pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les François étoient venus établir un fort sur le fleuve Ouabache : ils demandèrent un missionnaire, et le père Mermet leur fut envoyé. Ce père crut devoir aussi travailler à la conversion des Mascoutens, qui avoient fait un village sur les bords du même fleuve : c'est une nation de sauvages qui entend la langue illinoise, mais qui, par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du missionnaire.

Le parti que prit le père Mermet fut de confondre en leur présence un de ces charlatans, qui adoroit le bœuf comme son grand manitou. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avouer que ce n'étoit point le bœuf qu'il adoroit, mais un manitou de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, et qui rend la vie à ses malades ; il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un manitou qui est sous la terre : Sans doute, répondit le charlatan. Mais si cela est, reprit le missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un manitou qui les anime. Rien de plus certain, dit le charlatan. Cela me suffit, répliqua le missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable ; car si l'homme qui est sur la terre est le maître de tous les animaux ; s'il les tue, s'il les mange, il faut que le manitou qui anime les hommes soit aussi le maître de tous les autres manitous : où est donc votre esprit de ne pas invoquer celui qui est le maître de tous les autres ? Ce raisonnement déconcerta le charlatan, et c'est tout l'effet qu'il produisit, car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules superstitions qu'ils l'étoient auparavant.

Dans ce temps-là même une maladie contagieuse désola leur village, et enlevoit chaque jour plusieurs sauvages : les charlatans n'étoient pas égargnés, et ils mouroient comme les autres. Le missionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant soin de tant de malades : il s'y appliqua sans relâche, et son zèle pensa lui coûter plusieurs fois la vie. Les services qu'il leur rendoit n'étoient payés que

d'outrages ; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher des flèches contre lui, qui tombèrent à ses pieds, soit qu'elles fussent poussées par des mains trop foibles, ou que Dieu, qui destinoit le missionnaire à d'autres travaux, ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le père Mermet ne laissa pas de conférer le baptême à quelques sauvages qui le demandèrent avec instance, et qui moururent peu après l'avoir reçu.

Cependant les charlatans s'éloignèrent un peu du fort, pour faire un grand sacrifice à leur manitou. Ils immolèrent jusqu'à quarante chiens, qu'ils portèrent au haut d'une perche en chantant, en dansant et en faisant mille postures extravagantes. La mortalité ne cessoit pas pour tous ces sacrifices. Le chef des charlatans s'imagina que leur manitou, plus foible que le manitou des François, étoit contraint de lui céder. Dans cette persuasion il fit plusieurs fois le tour du fort, en criant de toutes ses forces : « Nous sommes morts ! doucement, manitou des François, frappe doucement, ne nous tue pas tous. Puis s'adressant au missionnaire : Arrête, bon manitou, fais-nous vivre, tu as la vie et la mort dans ton coffre ; laisse la mort, donne la vie. » Le missionnaire l'apaisa, et lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avoit fait jusqu'alors ; mais nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différens de ces sauvages, et de ce qu'ils étoient eux-mêmes autrefois. Le christianisme, comme je l'ai déjà dit, a adouci leurs mœurs farouches, et ils se distinguent maintenant par certaines manières douces et honnêtes, qui ont porté des François à prendre de leurs filles en mariage. De plus, nous trouvons en eux de la docilité et de l'ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons chaque jour dans cette mission. Dès le grand matin on appelle les catéchumènes à l'église, où ils font la prière ; ils écoutent une instruction et chantent quelques cantiques. Quand ils sont retirés, on dit la messe, à laquelle tous les chrétiens assistent, les hommes placés d'un côté et les femmes de l'autre : on y fait aussi la prière, qui est suivie d'une instruction ; après quoi chacun va à son travail. Nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remèdes nécessaires, à les instruire et à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction.

Après midi se fait le catéchisme, où tout le monde se trouve, chrétiens et catéchumènes, hommes et enfans, jeunes gens et vieillards, et où chacun, sans distinction de rang ni d'âge, répond aux questions que lui fait le missionnaire. Comme ces peuples n'ont aucun livre, et que naturellement ils sont indolens, ils auroient bientôt oublié les principes de la religion, si on ne leur en rappeloit le souvenir par ces instructions presque continuelles. La visite des cabanes nous occupe le reste de la journée.

Le soir, tout le monde s'assemble encore à l'église pour y entendre une instruction, faire la prière et chanter quelques cantiques. Les dimanches et les fêtes, on ajoute aux exercices ordinaires une instruction qui se fait après les vêpres. La ferveur avec laquelle les bons néophytes se rendent à l'église à toutes ces heures est admirable ; ils interrompent leur travail, et accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulières qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes ; et là ils récitent le chapelet à deux chœurs, et chantent, bien avant dans la nuit, des cantiques. Ces cantiques sont de véritables instructions, qu'ils retiennent d'autant plus aisément, que les paroles sont sur des airs qu'ils savent et qui leur plaisent.

Ils s'approchent souvent des sacremens, et l'usage est parmi eux de se confesser et de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourroient se confesser, sans quoi ils ne nous laisseroient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions. C'est le samedi et le dimanche de chaque semaine que nous les entendons, et ce jour-là nous sommes accablés par la foule des pénitens. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'est surtout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux : leur docilité est parfaite alors, et nous avons la consolation, assez ordinaire, de les voir mourir dans une grande paix et avec une vive espérance d'être bientôt réunis à Dieu dans le ciel.

Cette mission doit son établissement au feu père Gravier. A la vérité, le père Marquet fut le premier qui découvrit le Missisipi il y a en-

viron trente-neuf ans ; mais ne sachant pas la langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, et de travailler à la conversion de ces peuples : la mort, qui nous l'enleva lorsqu'il étoit en chemin, laissa à un autre le soin d'exécuter cette entreprise. Ce fut le père Daloës qui s'en chargea ; il savoit la langue des Oumiamis, laquelle approche assez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il étoit qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique.

Ainsi, c'est proprement le père Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la mission des Illinois ; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur langue, et qui les a réduits selon les règles de la grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, et sa vie fut exposée à de continuels dangers ; mais rien ne le rebutoit, et il surmonta tous les obstacles par sa patience et par sa douceur. Étant obligé de partir pour Michillimakinac, sa mission fut confiée au père Bineteau et au père Pinet. Je travaillai quelque temps avec ces deux missionnaires, et, après leur mort, je restai seul chargé de toutes les fatigues de la mission jusqu'à l'arrivée du père Mermet. J'étois auparavant dans le grand village des Peouarias, où le père Gravier, qui y étoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année ; mais je regrette infiniment un de nos instructeurs, dont la vie et la mort ont été très-édifiantes. Nous appelons ici instructeurs ce que dans d'autres missions on appelle catéchistes, parce que ce n'est pas dans l'église, mais dans les cabanes, qu'ils instruisent les catéchumènes et les nouveaux fidèles. Il y a pareillement des instructrices pour les femmes et pour les filles. Henry (c'est ainsi que se nommoit l'instructeur dont je parle), quoique d'une famille assez basse, s'étoit rendu respectable à tout le monde par sa grande piété. Il n'y avoit que sept à huit ans qu'il demeuroit dans notre village : avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de missionnaires, et n'avoit pas même la première idée du christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier. Il fut attaqué de la petite vérole, lui et toute sa famille : cette maladie lui ravit d'abord sa femme et quelques-uns de ses enfans ; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes : il fut lui-même réduit à l'extrémité. Lorsqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui sembla voir des missionnaires qui lui rendoient la vie, qui lui ouvroient la porte du ciel, et qui le pressoient d'y entrer ; et dès ce moment il commença de se mieux porter.

A peine fut-il en état de marcher, qu'il vint nous trouver dans notre village, et nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la religion : à mesure que nous l'instruisions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos instructions, et toute cette famille fut bientôt disposée à recevoir le baptême. Un de ses enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands sentimens de piété que nous découvrîmes en lui. Dans les cruelles maladies, dont il fut long-temps affligé, sa prière étoit continuelle, et il est mort, depuis quelques années, dans une grande innocence. Henry, son père, a passé pareillement par de rudes épreuves : une longue et fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu, et l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je conférai aussi le baptême à une jeune catéchumène âgée de dix-sept ans, qui a fort édifié nos chrétiens par sa fermeté et par son attachement inviolable au christianisme. Les exemples domestiques étoient bien capables de la séduire : fille d'un père et d'une mère idolâtres, elle trouvoit dans sa propre famille les plus grands obstacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaisie à un jeune libertin de l'épouser : il mit tout en œuvre pour la faire consentir à ce mariage, jusqu'à promettre qu'il se feroit chrétien. Le père et la mère de notre catéchumène, qui avoient été gagnés par le jeune homme, la traitèrent avec la dernière inhumanité pour ébranler sa constance. Son frère en vint jusqu'à la menacer qu'il la tueroit, si elle s'obstinoit à refuser son consentement. Ces menaces et ces mauvais traitemens ne firent nulle impression sur elle : toute sa consolation étoit de venir à l'église, et souvent elle me disoit : « La mort dont on me me-

nace ne m'effraie point; je la préférerois volontiers au parti qu'on me propose. C'est un séducteur que ce jeune homme qu'on veut que j'épouse ; il ne pense nullement à se convertir. Mais quand ses promesses seroient sincères, ni lui ni d'autres ne changeront point la résolution que j'ai prise : non, mon père, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. »

La persécution qu'on continua de lui faire dans sa famille fut poussée si loin, qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parens qui étoit chrétien : là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne ralentirent point sa ferveur : ce qui est d'autant plus surprenant, que la moindre adversité est capable de décourager nos sauvages. Ayant appris quelque temps après que sa mère étoit en danger de perdre la vue, par deux cataractes qui lui couvroient les yeux, cette généreuse fille, oubliant les indignes traitemens qu'elle en avoit reçus, courut aussitôt à son secours : sa tendresse et ses soins assidus attendrirent le cœur de la mère, et la gagnèrent à un point qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'église, où elle se fait instruire, pour se disposer à la grâce du baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos sauvages ne vivent guère que de la chair boucanée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des temps, pendant l'année, où tout le monde quitte le village, et se disperse dans les forêts pour courir après les bêtes. C'est un temps critique où ils ont plus besoin que jamais de la présence du missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ces courses.

Il y a surtout deux grandes chasses : celle d'été, qui ne dure guère que trois semaines, et celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu père Bineteau ; il suivoit les sauvages dans les plus grandes chaleurs du mois de juillet ; tantôt il étoit en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui sont extrêmement hautes ; tantôt il souffroit cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'apaiser. Le jour, il étoit tout trempé de sueur, et la nuit il lui falloit prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, et à plusieurs autres misères dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causèrent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'hiver, les sauvages se partagent en plusieurs bandes, et cherchent les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété, et leur administrer les sacremens. Notre village est le seul où il soit permis à quelques sauvages d'y demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élèvent des poules et des cochons à l'exemple des François qui s'y sont établis ; et ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de chasses. Le père Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction : la délicatesse de sa complexion le met entièrement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages. Cependant, malgré sa foible santé, je puis dire qu'il est l'âme de cette mission : c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions pathétiques, et le talent singulier qu'il a de s'attirer le respect et l'amitié des sauvages, qui ont mis notre mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi, qui suis fait à courir sur la neige, à manier l'aviron dans un canot, et qui ai, grâce à Dieu, les forces nécessaires pour résister à de semblables travaux, je parcours les forêts avec le reste de nos sauvages, dont le plus grand nombre passe une partie de l'hiver à chasser.

Ces courses qu'il nous faut faire de temps en temps, soit à la suite des sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernières années, lesquelles pourront vous donner une idée de la manière dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, elles sont du moins précieuses et salutaires par les travaux et les fatigues qui en sont inséparables.

A vingt-cinq lieues d'ici se trouve le village des Tamarouas. C'est une mission qui d'abord avoit été confiée au père Pinet, dont Dieu bénit tellement le zèle et les travaux, que j'ai été témoin moi-même que son église ne pouvoit contenir la multitude de sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce père eut pour successeur

M. Bergier, prêtre du séminaire des missions étrangères. Ayant appris qu'il y étoit dangereusement malade, je m'y transportai aussitôt pour le secourir. Je demeurai huit jours entiers auprès de ce digne ecclésiastique : les soins que je pris de lui, et les remèdes que je lui donnai semblèrent le rétablir insensiblement, en telle sorte que, croyant se trouver mieux, et sachant d'ailleurs combien ma présence étoit nécessaire dans ma mission, à cause du départ des sauvages, il me pressa de m'en retourner. Avant de le quitter, je lui donnai par précaution le saint viatique; il m'instruisit de l'état de sa mission, en me la recommandant, au cas que Dieu disposât de lui. Je chargeai le François qui avoit soin du malade de nous avertir aussitôt qu'il seroit en danger, et je repris le chemin de ma mission.

Comme il n'y a que vingt-cinq lieues de l'un à l'autre village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvu qu'on marche bien : les repas qu'on prend en chemin consistent en quelques épis de blé et quelque morceau de bœuf boucané qu'on porte avec soi. Lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de quelque ruisseau pour avoir de quoi boire, on fait griller le blé et la viande, après quoi on se couche auprés du feu, se tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon qu'on a besoin de se réchauffer.

Lorsque j'arrivai à notre village, presque tous les sauvages étoient partis : ils s'étoient dispersés le long du Mississipi. Je me mis aussitôt en chemin pour aller les joindre. A peine avois-je fait six lieues, que je trouvai trois cabanes, dans l'une desquelles étoit un bon vieillard fort malade. Je le confessai, je lui donnai quelques remèdes, et je lui promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avoit encore plusieurs jours à vivre.

Cinq ou six lieues plus loin, je trouvai un grand nombre de cabanes qui faisoient un espèce de village : je m'y arrêtai quelques jours pour faire mes fonctions accoutumées. Dans l'absence du missionnaire, on ne manque point de s'assembler tous les jours dans une grande cabane; et là, on fait la prière, on récite le chapelet, on chante des cantiques, quelquefois bien avant dans la nuit : car c'est principalement pendant l'hiver, lorsque les nuits sont longues, qu'on en passe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons soin de nommer quelqu'un de nos néophytes des plus fervens et des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avois demeuré quelque temps avec ces chers néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à dix-huit lieues encore plus loin, en descendant le Mississipi, il y avoit des malades qui avoient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pyrogue : c'est une espèce de bateau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, et qui est fort massif; ce qui donne beaucoup de peine quand il faut remonter la rivière. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre; et comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces dix-huit lieues en un seul jour.

Les malades n'étoient pas dans un danger aussi pressant qu'on me les avoit dépeints, et je les eus bientôt soulagés par mes remèdes. Comme il y avoit là une église et un grand nombre de cabanes, j'y demeurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes néophytes par de fréquentes instructions, et par la participation des sacremens. Nos sauvages ont une telle confiance au missionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable tout ce qui s'est passé durant son absence : ainsi quand il est arrivé quelque désordre, ou lorsque quelqu'un a donné quelque occasion de scandale, le missionnaire en étant informé, est en état de remédier au mal, et de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir.

Il me fallut séparer de mes néophytes plus tôt que je n'aurois voulu : ce bon vieillard que j'avois laissé assez mal, et la maladie de M. Bergier m'inquiétoient sans cesse, et me pressoient de retourner au village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Mississipi, mais ce fut avec de grandes fatigues : je n'avois qu'un sauvage avec moi, et son peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin, j'arrivai à temps dans la cabane de ce fervent chrétien qui se mouroit : il se confessa pour la dernière fois, et il reçut le saint viatique avec de grands sentimens de piété, exhortant son fils et tous les assistans à vivre selon les maximes de l'Évangile, et à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la foi qu'ils avoient embrassée.

Aussitôt que je fus arrivé à notre village, je

voulus aller voir M. Bergier, mais on s'y opposa, et on m'allégua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avoit promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvoit douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison, mais peu de jours après, j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune esclave vint sur les deux heures après midi nous apprendre sa mort, et nous prier d'aller faire ses obsèques. Je partis à l'heure même. J'avois déjà fait six lieues lorsque la nuit me prit : une grosse pluie qui survint ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour, que le temps s'étant un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, et je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au village; Dieu m'ayant donné la force de faire ces quinze lieues en un jour et une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la messe pour le défunt, et je le mis en terre.

La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le François qui étoit auprès de lui : il la sentit venir tout à coup, et dit qu'il étoit inutile de venir me chercher, puisqu'il seroit mort à mon arrivée. Il prit seulement le crucifix entre ses mains, qu'il baisa affectueusement, et il expira. C'étoit un missionnaire d'un vrai mérite, et d'une vie très-austère. Au commencement de sa mission, il eut à soutenir de rudes assauts de la part des charlatans, qui, profitant du peu de connoissance qu'il avoit de la langue des sauvages, lui enlevoient tous les jours quelques chrétiens; mais dans la suite il sut se faire craindre à son tour de ces imposteurs. Sa mort fut pour eux un sujet de triomphe. Ils s'assemblèrent autour de la croix qu'il avoit plantée; et là, ils invoquèrent leur manitou, en dansant, et s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le missionnaire; après quoi ils brisèrent la croix en mille pièces. C'est ce que j'appris quelque temps après avec douleur.

Je crus qu'un pareil attentat ne devoit pas être impuni; c'est pourquoi je priai les François de ne plus faire de traite avec eux, qu'ils n'eussent réparé l'insulte qu'ils avoient faite à la religion. Cette punition eut tout l'effet que je souhaitois: les principaux du village vinrent deux fois de suite me témoigner le sensible regret qu'ils avoient de leur faute, et ils m'engagèrent par cet aveu à aller de temps en temps les voir. Mais, il faut l'avouer, un missionnaire ne fait pas pas grand bien auprès des sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux, et qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela, ils oublient bientôt toutes les instructions qui leur ont été faites, et peu à peu ils retournent à leurs anciens désordres.

C'est cette connoissance que nous avons de l'inconstance des sauvages, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la mission des Peouarias : l'éloignement où nous étions de ce village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchoit d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs les mauvais traitemens qu'ils avoient faits au feu père Gravier, avoient obligé MM. les gouverneurs de Canada et de la Mobile de défendre aux François de faire la traite chez eux. A la vérité, plusieurs chrétiens de ce village étoient venus se rendre auprès de nous; mais il y en restoit beaucoup d'autres qui, n'étant pas soutenus par les instructions ordinaires, pouvoient chanceler dans la foi.

Enfin, dans le temps que nous pensions aux moyens de rétablir cette mission, nous apprîmes de quelques François qui y avoient fait la traite secrètement, que ces sauvages étoient fort humiliés de l'abandon où on les avoit laissés; que dans plusieurs rencontres ils avoient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étoient pas fournis par les François; qu'ils paroissoient vivement touchés de la manière indigne dont ils avoient traité le père Gravier, et qu'ils demandoient avec instance un missionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger au père Mermet, au père de Ville et à moi, qu'il falloit profiter de la disposition favorable où étoient les Peouarias pour remettre la mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissoit un moyen tout naturel : il étoit nécessaire que l'un de nous fît un voyage à Michillimakinac, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues d'ici, pour conférer avec le père Joseph Marest, mon frère, sur les affaires de nos missions dont il est supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvoit se dispenser de passer par le village des Peouarias; et l'on espéroit que la présence d'un missionnaire les détermineroit à renouveler les instances qu'ils avoient déjà faites, et les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'étois parfaitement connu de ces sauvages, le père Mermet et le père de Ville me chargèrent de l'entreprise. Je partis donc le vendredi de la semaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour à me préparer à un si long voyage, parce que j'étois pressé par deux Peouarias qui vouloient s'en retourner, et dont j'étois bien aise d'être accompagné. Quelques autres sauvages vinrent avec nous jusqu'au village des Tamarouas, où j'arrivai le second jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant sur moi que mon crucifix et mon bréviaire, et n'étant accompagné que de trois sauvages. Deux de ces sauvages n'étoient pas chrétiens, et le troisième n'étoit encore que catéchumène.

Je vous avoue, mon révérend père, que je fus un peu embarrassé, quand je me vis à la merci de ces trois sauvages, sur lesquels je ne pouvois guère compter. Je me représentois d'un côté la légèreté de ces sortes de gens, que la première fantaisie porteroit peut-être à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre alarme. D'un autre côté, l'horreur de nos forêts, ces vastes pays inhabités, où je périrois infailliblement si j'étois abandonné, se présentoient à mon esprit, et m'ôtoient presque tout courage. Mais enfin me rassurant sur le témoignage de ma conscience, qui me disoit intérieurement que je ne cherchois que Dieu et sa gloire, je m'abandonnai entièrement à la Providence.

Les voyages qu'on fait en ce pays-ci ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des bourgs et des villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour passer les rivières, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous remettent dans le droit chemin, si vous vous égarez. Ici rien de tout cela : nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule âme. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât : tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu des broussailles remplies de ronces et d'épines : d'autrefois nous avions à passer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie et aux injures de l'air : heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau ; autrement, quelque altéré qu'on soit, la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa soif. On allume du feu, et quand on a tué quelque bête en chemin faisant, on en fait griller des morceaux qu'on mange avec quelques épis de blé d'inde, si l'on en a.

Outre ces incommodités, communes à tous ceux qui voyagent dans ces déserts, nous avons eu celles de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'est pas que nous ne trouvassions quantité de chevreuils, de cerfs, et surtout de bœufs, mais nos sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient ouï dire la veille de notre départ, que le pays étoit infesté de partis ennemis, les avoit empêché de prendre leurs fusils, de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embarrassés, s'il leur falloit prendre la fuite : ainsi ils ne se servoient que de leurs flèches, et les bœufs qu'ils dardoient, s'enfuyoient avec la flèche dont ils étoient percés, et alloient mourir fort loin de nous.

Du reste, ces pauvres gens avoient grand soin de moi ; ils me portoient sur leurs épaules lorsqu'il falloit passer quelque ruisseau ; et quand il y avoit de profondes rivières à traverser, ils ramassoient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils lioient ensemble, et me faisoient asseoir sur cette espèce de bateau, ils se mettoient à la nage et me poussoient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque parti de guerriers, il n'y auroit point eu de quartier pour eux ; ou ils auroient eu la tête cassée, ou bien on les auroit faits prisonniers, pour les brûler ensuite à petit feu, ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les guerres de nos sauvages. Ce ne sont ordinairement que des partis de vingt, de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne sont que de six ou sept personnes, et ce sont les plus redoutables. Comme ils font consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher, pour faire plus sûrement le coup qu'ils méditent ; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front et lorsqu'il est sur ses gardes ; il faut pour cela qu'ils soient dix con-

tre un; encore, dans ces occasions-là, chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste, et d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi, ou bien de se mettre en embuscade aux environs des villages, de casser la tête au premier qui sort, et de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses compatriotes; et voici comme la chose se pratique.

Aussitôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, il lui cerne la tête, il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans son village : il suspend, durant plusieurs jours, cette chevelure au haut de sa cabane, et alors tous ceux du village viennent le féliciter de sa valeur, et lui apportent des présens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers; mais aussitôt ils leur lient les mains, et ils les font courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmènent. Le sort de ces prisonniers est bien triste, car souvent on les brûle à petit feu, et d'autres fois on les met dans la chaudière pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admirai combien la vue de nos sauvages est perçante; ils me montroient sur l'herbe leurs vestiges; ils distinguoient où ils s'étoient assis, où ils avoient marché, combien ils étoient; et moi, j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les saisît pas à ce moment, ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois; mais peu après, moi-même je leur donnai une rude alarme. Une enflure que j'avois aux pieds me faisoit marcher lentement, et ils m'avoient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention : je m'aperçus tout à coup que j'étois seul, et vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussitôt à les appeler; mais ils ne me firent aucune réponse; je criai plus fort; et eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeoient déjà de leurs paquets pour courir plus vite : je redoublois mes cris, et leur frayeur augmentoit de plus en plus; les deux sauvages idolâtres commençoient déjà à prendre la fuite; mais le catéchumène, ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissoit. Quand il s'aperçut qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit signe à ses camarades; puis, en m'abordant : « Vous nous avez bien fait peur, me dit-il d'une voix tremblante; mes compagnons s'enfuyoient déjà; mais, pour moi, j'étois résolu à mourir avec vous, plutôt que de vous abandonner. » Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage, et, de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avois aux pieds devenoit plus considérable. Dès le commencement du voyage, je m'y étois fait quelques ampoules que je négligeai, me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles et des halliers, afin que l'ennemi ne pût s'approcher de nous sans se faire entendre; que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état; je ne marchois plus que sur des plaies, ce qui toucha tellement les sauvages qui m'accompagnoient, qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour : ils me rendirent ce service deux jours de suite; mais ayant gagné la rivière des Illinois, et n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des Peouarias, j'engageai un de de mes sauvages à prendre les devans pour donner avis aux François de mon arrivée, et de la fâcheuse situation où je me trouvois. Je ne laissai pas que d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant comme je pouvois, et étant porté de temps en temps par les deux sauvages qui étoient restés avec moi.

Le troisième jour, je vis arriver sur le midi plusieurs François, qui m'amenoient un canot et des rafraîchissemens. Ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant : c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, et de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquèrent dans leur canot; et, comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos et les bons traitemens qu'ils me firent m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds.

D'un autre côté, je fus fort consolé des dé-

marches que firent les Peouarias; tous les chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir, et me conjurant d'oublier leurs fautes passées, et de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, et je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux aussitôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appeloient à Michillimakinac.

Après avoir demeuré quinze jours dans le village des Peouarias, et m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit de moi, je songeai à continuer ma route. J'avois espéré que les François, qui devoient s'en retourner vers ce temps-là, me méneroient avec eux jusqu'à mon terme; mais, comme il n'étoit point encore tombé de pluie, il ne leur fut pas possible de sortir de la rivière. Ainsi, je pris le parti d'aller à la rivière de Saint-Joseph, dans la mission des Pouteautamis, qui est gouvernée par le père Chardon. En neuf jours de temps je fis ce second voyage, qui est de soixante-dix lieues, et je le fis partie sur la rivière, laquelle est pleine de courans, partie en coupant par les terres. Dieu me conserva d'une façon toute particulière dans ce voyage. Un parti de guerriers ennemis des Illinois vint fondre sur des chasseurs, à une portée de fusil du chemin que je tenois: ils tuèrent l'un d'eux, et en emmenèrent un autre dans le village, qu'ils mirent dans la chaudière, et dont ils firent un festin de guerre.

Comme j'approchois du village des Pouteautamis, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines par une de ces aventures imprévues qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des sauvages qui ensemençoient leurs terres, m'ayant aperçu de loin, allèrent avertir le père Chardon de mon arrivée. Le père vint aussitôt au-devant de moi, suivi d'un autre jésuite. Quelle agréable surprise, quand je vis mon frère qui se jetoit à mon cou pour m'embrasser! Il y avoit quinze ans que nous étions séparés l'un de l'autre, sans espérance de nous revoir jamais. Il est vrai que j'étois parti pour le joindre; mais ce n'étoit qu'à Michillimakinac que devoit se faire notre entrevue, et non à plus de cent lieues en-deçà. Dieu lui avoit inspiré, sans doute, le dessein de faire en ce temps-là sa visite dans la mission de Saint-Joseph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues passées. Nous bénîmes l'un et l'autre la divine miséricorde, qui nous faisoit venir de lieux si éloignés, pour nous donner une consolation, qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le père Chardon participa à la joie de cette heureuse rencontre, et nous fit tous les bons traitemens que nous pouvions attendre de sa charité.

Après avoir demeuré huit jours dans la mission de Saint-Joseph, je m'embarquai avec mon frère dans son canot, pour nous rendre ensemble à Michillimakinac. Ce voyage me fut fort agréable, non-seulement parce que j'avois le plaisir d'être avec un frère qui m'est extrêmement cher, mais encore parce qu'il me procuroit le moyen de profiter plus longtemps de ses entretiens et de ses exemples.

Il y a plus de cent lieues de la mission de Saint-Joseph à Michillimakinac. On va tout le long du lac de Michigan, que dans les cartes on nomme, sans aucun fondement, le lac *des Illinois*, puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeurent aux environs. Le mauvais temps nous arrêta dix-sept jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours.

Michillimakinac est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs et plusieurs rivières. C'est ce qui fait que ce village est l'abord ordinaire des François, des sauvages, et de presque toutes les pelleteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poissons durant la plus grande partie de l'année. Les eaux, qui en font l'agrément pendant l'été, en rendent le séjour bien triste et bien ennuyeux pendant l'hiver : la terre y est couverte de neiges depuis la Toussaint jusqu'au mois de mai.

Le génie de ces sauvages se sent du climat sous lequel ils vivent : il est âpre et indocile; la religion n'y prend pas d'aussi fortes racines qu'on le souhaiteroit, et il n'y a que quelques âmes qui se donnent de temps en temps véritablement à Dieu, qui consolent le missionnaire de toutes ses peines. Pour moi, j'admirais la patience avec laquelle mon frère supportoit leurs défauts, sa douceur à l'épreuve de leurs caprices et de leur grossièreté, son assiduité à les voir, à les instruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la religion, son zéle et sa charité, capables d'embraser leurs cœurs,

s'ils eussent été moins durs et plus traitables; et je me disois à moi-même que le succès n'est pas toujours la récompense des hommes apostoliques, ni la mesure de leur mérite.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeurai avec mon frère, il fallut nous séparer. Comme c'étoit Dieu qui ordonnoit cette séparation, il sut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le père Chardon, avec qui je demeurai quinze jours. C'est un missionnaire plein de zèle, et qui a un rare talent pour apprendre les langues : il sait presque toutes celles des sauvages qui sont sur les lacs; il a même appris assez d'illinois pour se faire entendre, quoiqu'il n'ait vu de ces sauvages qu'en passant, lorsqu'ils viennent dans son village : car les Pouteautamis et les Illinois vivent en bonne intelligence, et se rendent visite de temps en temps. Leurs mœurs sont pourtant bien différentes : ceux-là sont brutaux et grossiers; ceux-ci, au contraire, sont doux et affables.

Après avoir pris congé du missionnaire, nous montâmes la rivière de Saint-Joseph pour aller faire un portage à trente lieues de son embouchure. Voici ce que nous appelons faire portage. Les canots dont on se sert pour naviguer en ce pays-ci, n'étant que d'écorce, sont fort légers, bien qu'ils portent autant qu'une chaloupe. Quand le canot nous a portés longtemps sur l'eau, nous le portons à notre tour sur la terre pour aller gagner une autre rivière; et c'est ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui étoit dans le canot vers la source de la rivière des Illinois, qu'on appelle *Huakiki*; ensuite nous y portâmes notre canot, et après l'avoir chargé, nous nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage, qui est long d'une lieue et demie. Des pluies abondantes qui vinrent en cette saison, enflèrent nos petites rivières, et nous délivrèrent des courans que nous appréhendions. Enfin nous aperçûmes notre agréable pays; les bœufs sauvages et les troupeaux de cerfs se promenoient sur le bord de la rivière, et du canot on en tiroit de temps en temps quelques-uns qui servoient à nos repas.

A quelques lieues du village des Peouarias, plusieurs de ces sauvages vinrent au-devant de moi, pour me faire escorte et pour me défendre des partis de guerriers qui courent dans les forêts; et quand j'approchai du village, ils y dépêchèrent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plupart montèrent dans le fort qui est situé sur un rocher au bord de la rivière. Lorsque j'entrai dans le village, ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjouissance : la joie étoit peinte effectivement sur tous les visages, et c'étoit à qui la feroit éclater en ma présence. Je fus invité avec les François et les chefs illinois, à un festin que nous donnèrent les plus distingués des Peouarias. Ce fut là qu'un de leurs principaux chefs me parlant au nom de la nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la manière indigne avec laquelle ils avoient traité le père Gravier; et il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux et de leurs enfans, et de leur ouvrir la porte du ciel qu'ils s'étoient fermée à eux-mêmes.

Pour moi je rendois grâce à Dieu, au fond du cœur, de voir l'accomplissement de ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur : je leur répondis en peu de mots que j'étois touché de leur repentir, que je les regardois toujours comme mes enfans; et qu'après avoir fait un tour à ma mission, je viendrois fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à rentrer dans la voie du salut, dont ils s'étoient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joie, et chacun à l'envi me témoigna sa reconnoissance. Pendant deux jours que je demeurai dans ce village, je dis la messe en public, et je fis toutes les fonctions de missionnaire.

Ce fut vers la fin d'août que je m'embarquai pour retourner à ma mission des Cascaskias, éloignée de cent cinquante lieues du village des Peouarias. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de Scioux crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, et nous aperçûmes un campement de guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avoit bien cent personnes. Nous fûmes justement effrayés, et nous étions sur le point de rebrousser chemin vers le village que nous quittions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieues.

Ces Scioux sont les plus cruels de tous les sauvages; nous étions perdus si nous fussions tombés entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits

canots d'écorce faits en forme de gondole, et guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'est-à-dire donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, et puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité et de vitesse, que leurs canots semblent voler sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention, nous jugeâmes que ces sauvages avoient fait leur coup, et se retiroient. Nous nous tînmes cependant sur nos gardes, et nous marchâmes plus lentement pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi, nous allâmes à force de rames. Enfin, le 10 de septembre, j'arrivai à ma chère mission en parfaite santé, après cinq mois d'absence.

Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir; vous jugez assez combien elle fut grande de part et d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avois donnée aux Peouarias, d'aller demeurer avec eux, les François et les sauvages s'y opposèrent, apparemment parce qu'ils étoient accoutumés à mes manières, et qu'ils ne se plaisoient point au changement. Ce fut donc le père de Ville qui y fut envoyé à ma place. Ce père, qui étoit depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par son zèle, par le talent qu'il a de gagner les sauvages, et par le progrès qu'il fait parmi eux, que Dieu le destinoit à cette mission, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma mission, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment et de blé sauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des salines dans le voisinage, qui nous sont d'une grande utilité. On vient de nous amener des vaches qui nous rendront les mêmes services, pour le labour, que les bœufs rendent en France. On s'est efforcé d'apprivoiser les bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir. Les mines de plomb et d'étain ne sont pas loin d'ici : on en trouveroit peut-être de plus considérables, comme je l'ai dit plus haut, si quelque personne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne sommes qu'à trente lieues du Missouri ou Pekitanoui. C'est une grande rivière, qui se jette dans le Mississipi, et l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'est au haut de cette rivière que sont les meilleures mines des Espagnols. Enfin nous sommes assez près de la rivière Ouabache, qui pareillement se décharge au-dessous de nous dans le Mississipi. On peut facilement, par le moyen de cette rivière, commercer avec les Miamis et avec une infinité d'autres nations plus éloignées; car elle s'étend jusqu'au pays des Iroquois.

Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques François de s'établir dans notre village. De vous dire si ces sortes d'établissemens doivent contribuer au bien de la religion, c'est sur quoi il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les François qui viendront parmi nous, ressemblent à ceux que j'y ai vus autrefois, qui édifioient nos néophytes par leur piété, et par la régularité de leurs mœurs, rien ne sera plus consolant pour nous, ni plus utile au progrès de l'Évangile. Mais si par malheur quelques-uns d'entre eux viennent à faire profession de libertinage, et peut-être d'irréligion, comme il est à craindre, ce serait fait de notre mission : leur pernicieux exemple feroit plus d'impression sur l'esprit des sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préserver des mêmes déréglemens; ils ne manqueroient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déjà fait en quelque endroit, que nous abusons de la facilité qu'ils ont à nous croire; que les lois du christianisme ne sont pas aussi sévères que nous l'enseignons; qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les François, et élevées dans le sein de la religion, voulussent courir à leur perte, et se précipiter dans l'enfer, s'il étoit vrai que telle et telle action méritât un châtiment si terrible. Tous les raisonnemens que le missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple, n'auroient nulle force sur l'esprit d'un peuple qui n'est guère touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon révérend père, aidez-moi à prier le seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, et qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

P. Gabriel Marest,
missionnaire.

MÉMOIRE

Sur la vie de M. Picquet, missionnaire au Canada ; par M. de la Lande, de l'Académie des sciences.

Un missionnaire, recommandable par son zèle et par les services qu'il a rendus à l'église et à l'état, né dans la même ville que moi, et avec qui j'ai eu des relations particulières, m'avoit mis à portée de donner une idée de ses travaux ; j'ai cru que cette notice méritoit de trouver place dans les *Lettres édifiantes*, ayant précisément le même objet que les autres pièces de ce recueil, et j'ai été flatté de pouvoir rendre un témoignage honorable à la mémoire d'un compatriote et d'un ami aussi estimable que M. l'abbé Picquet.

François Picquet, docteur de Sorbonne, missionnaire du roi, et préfet apostolique au Canada, naquit à Bourg en Bresse, le 6 décembre 1708. Les cérémonies de l'église lui plurent dès son enfance, d'une manière qui sembloit annoncer sa vocation ; il apporta en naissant beaucoup de facilité : la bonne éducation qu'un père estimable lui donna, seconda ses heureuses dispositions, et il fit ses premières études avec les applaudissemens de tous ses supérieurs et de ses professeurs, quoique, dans la dissipation et le feu de la jeunesse, il se fût livré à des occupations tout-à-fait étrangères à ses études. M. Picquet en effet aimoit à essayer ses goûts dans beaucoup de genres, et il y réussissoit ; mais ses premiers amusemens avoient annoncé ses premiers penchans, et l'état ecclésiastique étoit sa principale vocation. Dès l'âge de dix-sept ans, il commença dans sa patrie les fonctions de missionnaire avec succès, et à vingt ans l'évêque de Sinope, suffragant du diocèse de Lyon, lui donna, par une exception flatteuse, la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté qui dépendoient du diocèse.

L'enthousiasme de son nouvel état lui fit désirer d'aller à Rome ; mais l'archevêque de Lyon lui conseilla d'aller à Paris faire sa théologie. Il suivit ce conseil ; il entra dans la congrégation de Saint-Sulpice. Bientôt on lui proposa la direction des nouveaux convertis ; mais l'activité de son zèle lui fit chercher une plus vaste carrière, et l'entraîna au-delà des mers en 1733 dans les missions de l'Amérique septentrionale, où il a demeuré pendant près de trente ans, et où son tempérament affoibli par le travail, acquit une force et une vigueur qui lui ont procuré une santé robuste jusqu'à la fin de sa vie. Après avoir long-temps travaillé en commun avec d'autres missionnaires, à Montréal, on le jugea digne de former seul de nouvelles entreprises, dont la France devoit profiter pour ramener la paix dans nos vastes colonies.

Vers 1740, il s'établit près du lac des Deux-Montagnes, au nord de Montréal, à portée des Algonkins, des Nipissings et des sauvages du lac Témiscaming, à la tête de la colonie, et sur le passage de toutes les nations du nord, qui descendoient par la grande rivière de Michillimakinac au lac Huron.

Il y avoit eu une ancienne mission sur le lac des Deux-Montagnes ; mais elle étoit abandonnée. M. Picquet profita de la paix dont on jouissoit alors pour y construire un fort en pierres. Le fort commandoit les villages des quatre nations qui composoient la mission du lac. Il fit faire ensuite des enceintes à chacun de ces villages, avec des pieux de cèdre ; il les flanqua de bonnes redoutes. Le roi paya la moitié de cette dépense ; le missionnaire fit faire le reste par corvées. Il y fixa deux nations errantes des Algonkins et des Nipissings, en leur faisant bâtir un beau village, et les faisant semer et récolter, ce qui avoit paru jusque-là impossible. Ces deux nations ont été dans la suite les premières à donner du secours aux François. Les douceurs qu'elles goûtèrent dans cet établissement, les attachèrent à la France et au roi, sous le nom duquel M. Picquet leur procuroit des secours d'argent, de denrées, et tout ce qui pouvoit satisfaire les besoins de ces nations.

Il y fit élever un calvaire, qui étoit le plus beau monument de la religion en Canada, par la grandeur des croix qui y furent plantées sur le sommet d'une des deux montagnes, par les différentes chapelles et les différens oratoires, tous également bâtis de pierres, voûtés, ornés de tableaux, et distribués par stations, dans l'espace de trois quarts de lieue. Il s'appliqua dès-lors à entretenir une exacte correspondance avec les nations du nord, par le moyen des Algonkins et des Nipissings, et avec celles du sud et de l'ouest, par le moyen des Iroquois et des Hurons. Ses négociations réussirent si bien, que toutes les années, la veille de Pâques et de la Pentecôte, il baptisoit à la fois trente

à quarante adultes. Lorsque les sauvages chasseurs avoient passé huit mois dans les bois, il les gardoit pendant un mois dans le village; il leur faisoit une espèce de mission, plusieurs entretiens par jour, deux catéchismes, des conférences spirituelles. Il leur apprenoit les prières et les chants de l'église; il imposoit des pénitences à ceux qui donnoient dans quelques désordres. Une partie étoit sédentaire et domiciliée. Enfin, il parvint, contre toute espérance, à déterminer ces nations à se soumettre entièrement au roi, et à le rendre maître de leurs assemblées nationales, avec une pleine liberté d'y faire connoître ses intentions, et de nommer tous leurs chefs. Dès le commencement de la guerre de 1742, ces sauvages montrèrent leur attachement pour la France et pour le roi dont M. Picquet leur avoit annoncé le caractère paternel, et qu'il leur avoit représenté comme le bien-aimé et l'idole de la nation.

Voici un discours qu'adressoit au roi dans son enthousiasme, un guerrier sauvage du lac des Deux-Montagnes, et que les trois nations prièrent le gouverneur d'envoyer au roi au commencement de la guerre. Je le rapporterai pour donner une idée de leur style et de leurs figures oratoires. Si ce n'est pas mot à mot le discours du sauvage, on est sûr au moins qu'il a été rédigé par celui qui connoissoit le mieux leur style et leurs dispositions.

MON PÈRE,

« Fais moins attention à ma façon de parler qu'aux sentimens de mon cœur : jamais nation ne fut capable de me dompter, ni digne de me commander. Tu es le seul dans le monde qui puisse régner sur moi, et je préfère à tous les avantages que l'Anglois peut m'offrir pour me faire vivre avec lui, la gloire de mourir à ton service.

» Tu es grand dans ton nom, je le sais; Onnontio (le général) [1] qui me porte ta parole, et la robe noire (le missionnaire) qui m'annonce celle du grand Esprit, Kichemanitou [2], m'ont dit que tu étois le chef fils aîné de l'épouse de Jésus qui est le grand maître de la vie, que tu commandes un monde de guerriers; que ta nation est innombrable, que tu es plus maître et plus absolu que les autres chefs qui commandent des hommes et gouvernent le reste de la terre.

» Maintenant que le bruit de ta marche frappe mes deux oreilles, que j'apprends de ton ennemi même que tu n'as qu'à paroître, et les forts tombent en poussière et ton ennemi à la renverse; que la paix de la nuit et les plaisirs du jour cèdent à la gloire qui t'emporte, que l'œil pourroit à peine te suivre dans tes courses et au travers de tes victoires; je dis que tu es grand dans ton nom et plus grand par le cœur qui t'anime, que ta vertu guerrière surpasse même la mienne : les nations me connoissent, ma mère m'a conçu dans le feu d'un combat, m'a mis au jour avec le casse-tête à la main, et ne m'a nourri qu'avec du sang ennemi.

» Eh! mon père, quelle joie pour moi, si je pouvois à ta suite soulager un peu ton bras, et considérer moi-même le feu que la guerre allume dans tes yeux.

» Mais il faut que mon sang répandu pour ta gloire sous ce soleil, te réponde de ma fidélité, et la mort de l'Anglois de ma bravoure. J'ai la hache de guerre à la main et l'œil fixé sur Onnontio qui me gouverne ici en ton nom. J'attends sur un pied seulement et la main levée, le signal qu'il me doit donner pour frapper ton ennemi et le mien. Tel est, mon père, ton guerrier du lac des Deux-Montagnes. »

Les sauvages tinrent parole, et les premiers coups qui furent portés aux Anglois, dans le Canada, partirent de leurs mains.

M. Picquet fut des premiers à prévoir la guerre qui s'alluma entre les Anglois et les François vers 1742. Il s'y prépara long-temps d'avance; il commença par réunir dans sa mission, tous les François dispersés aux environs, pour se fortifier et donner plus de liberté aux sauvages. Ceux-ci faisoient tous les détachemens qu'il leur demandoit; ils étoient continuellement sur les frontières pour épier les mouvemens des ennemis. M. Picquet apprit par un de ces détachemens, que les Anglois faisoient des préparatifs de guerre à Sarasto, et poussoient leurs établissemens jusque sur le bord du lac du Saint-Sacrement. Il en donna avis au général, et lui proposa d'y envoyer un corps de troupes pour intimider au moins les ennemis, si nous ne pouvions en faire davantage. La partie fut liée. M. Picquet y alla lui-même avec M. Marin qui comman-

[1] Ils appellent le roi Ononti-io-goa.

[2] Ils appellent Matchimanitou le mauvais esprit ou le diable.

doit ce détachement; on brûla le fort, les établissemens de Lydius, plusieurs moulins à scie, les planches, les madriers et autres bois de construction, les amas de vivres, les provisions, les troupeaux, sur près de quinze lieues d'habitation, et l'on fit cent quarante-cinq prisonniers, sans avoir perdu un seul François, et même sans qu'aucun eût été blessé. Cette seule expédition empêcha les Anglois de rien entreprendre de ce côté-là pendant le cours de cette guerre.

Après la prise de l'Isle-Royale, toute la colonie étoit dans la consternation; l'on craignoit tout de la flotte angloise à Québec, et des nations leurs alliées dans le haut de la colonie. M. Picquet répondit de cette partie; il sut attirer ces mêmes nations au lac des Deux-Montagnes, les conduire lui-même à Québec, comme autant d'otages, au nombre de soixante chefs avec leur suite : il commença à leur prêcher l'Évangile, et les détermina à nous prêter la main contre les Anglois, s'ils venoient nous attaquer. M. Hocquart lui donna dès-lors le titre d'apôtre des Iroquois. Cet heureux événement rassura entièrement la colonie, malgré les alarmes que devoit nous causer la perte d'un combat naval. En effet, M. de la Jonquière fut obligé de se battre, quoique inférieur en nombre, lorsqu'il alloit en Canada pour être gouverneur général. Il fut fait prisonnier, et remplacé par M. de la Galissonnière.

M. Picquet sut bientôt par ses sauvages découvreurs, que les Anglois formoient un gros détachement auquel se joignoient quelques sauvages, avec ordre de frapper en plusieurs endroits de la colonie, pour jeter la terreur parmi les habitans. Il en prévint M. de la Galissonnière, qui fit tenir des troupes légères prêtes à partir au premier signal. Les ennemis furent surpris, on les prit presque tous avec leurs prisonniers, ils furent conduits, chargés de chaînes, à Québec; le reste du détachement fut tué ou noyé au pied des cascades : quelques-uns qui s'échappèrent périrent dans les bois. Depuis ce temps, aucun parti ne parut du côté du lac des Deux-Montagnes. Notre missionnaire resta deux jours et deux nuits, pendant cette expédition, sans fermer l'œil; mais la destruction de ce détachement fit que l'on demeura tranquille, comme dans la plus profonde paix, jusqu'à la fin de la guerre. La terreur qui s'étoit répandue parmi les ennemis, étoit telle qu'ils ne se tenoient plus que sur la défensive.

Pendant cette guerre de 1742 à 1748, M. Picquet contribua deux fois à la conservation de la colonie; mais il ne passa pas quatre nuits de suite dans un lit, il veilloit sans cesse; on le voyoit coucher dans les bois et sur la neige, marcher à pied, en hiver, des journées entières, souvent dans l'eau, passer le premier les rivières, au milieu des glaçons, pour donner le bon exemple à ses guerriers, exposant sa vie comme un militaire, tandis que ses connoissances lui faisoient trouver des expédiens dans les occasions qui paroissoient les plus désespérées. Il prit possession, lui douzième, d'un pays que les Anglois étoient sur le point d'occuper, et il s'y conserva, malgré leurs intrigues et leurs efforts.

Ses négociations réussissoient aussi bien que les entreprises militaires qu'il dirigeoit : les chefs de la colonie lui en confièrent, dans les occasions les plus critiques et les plus intéressantes, et lui en témoignèrent cent fois toute leur satisfaction. La paix ayant été rétablie en 1748, notre missionnaire s'occupa du moyen de remédier pour l'avenir aux inconvéniens dont il avoit été témoin. La route qu'il avoit vu prendre aux sauvages et aux partis ennemis que les Anglois envoyoient sur nous, lui fit choisir un poste qui pût à l'avenir intercepter les passages des Anglois. Il proposa à M. de la Galissonnière de faire l'établissement d'une mission de la Présentation, près du lac Ontario, qui a réussi au-delà de ses espérances, et qui a été le plus utile de tous ceux du Canada.

M. Rouillé, ministre de la marine, écrivoit le 4 mai 1749 : « Un grand nombre d'Iroquois ayant déclaré qu'ils désiroient embrasser le christianisme, il a été proposé d'établir une mission du côté du fort Frontenac, pour y en attirer le plus qu'on pourra. C'est le sieur abbé Picquet, missionnaire zélé, et auquel ces nations paroissent avoir de la confiance, qui a été chargé de la négociation. Il a dû, l'année dernière aller choisir un terrain propre à l'établissement de la mission, et constater le plus précisément qu'il aura été possible, à quoi l'on peut s'en tenir par rapport aux dispositions de ces mêmes nations. Par une lettre du 5 octobre dernier, M. de la Galissonnière a informé que, « quoiqu'on ne doive pas prendre une con-

fiance entière dans celles qu'ils ont marquées, il est néanmoins d'une si grande importance de pouvoir les diviser, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut y contribuer : c'est par cette raison que sa majesté désire que vous suiviez le projet d'établissement proposé. S'il pouvoit avoir un certain succès, il ne devroit pas être difficile pour lors de faire entendre aux sauvages, que le seul moyen de s'affranchir des prétentions des Anglois sur eux et sur leurs terres, c'est de détruire Chouegiuen, afin de les priver par-là d'un poste qu'ils ont principalement établi dans la vue de pouvoir contenir leurs nations. Cette destruction est d'une si grande conséquence, tant par rapport à nos possessions que par rapport à l'attachement des sauvages et à leur traite, qu'il convient de mettre tout en usage pour engager les Iroquois à l'entreprendre : cette voie est actuellement la seule qu'on puisse employer pour cela, mais vous devez sentir qu'elle exige beaucoup de prudence et de circonspection. »

Les qualités que le ministre désiroit, pour réussir à éloigner les Anglois de notre voisinage, M. Picquet les possédoit éminemment. Aussi, le général, l'intendant et l'évêque s'en rapportèrent absolument à lui pour le choix de l'établissement de cette nouvelle mission ; et malgré les efforts de ceux qui avoient des intérêts opposés, il fut chargé de l'entreprise.

Le fort de la Présentation est situé à 302° 40' de longitude et à 44° 50' de latitude, sur la rivière de la Présentation, que les sauvages nomment Soëgatsi, 30 lieues au-dessus de Montréal, à 15 lieues du lac Ontario, ou du lac de Frontenac qui donne naissance au fleuve Saint-Laurent, conjointement avec le lac Champlain ; 15 lieues à l'occident de la source de la rivière d'Hudson qui va tomber dans la mer à New-York. On avoit bâti près de là, en 1617, le fort de Frontenac, pour arrêter les incursions des Anglois et des Iroquois : la baie servoit de port à la marine marchande et militaire, qu'on avoit formée dès-lors sur cette espèce de mer où les tempêtes sont aussi fréquentes et aussi dangereuses que sur l'Océan. Mais le poste de la Présentation parut encore plus important, parce que le port est très-bon, que la rivière y gèle rarement, que les barques en peuvent sortir par les vents de nord, d'est et de sud; que les terres y étoient excellentes, et qu'on pouvoit fortifier cet endroit avec plus d'avantage.

D'ailleurs, cette mission étoit propre, par sa situation, à nous concilier les sauvages iroquois des cinq nations qui habitent entre la Virginie et le lac Ontario. M. le marquis de Beauharnois, et ensuite M. de la Jonquière, gouverneur général de la Nouvelle-France, désiroient beaucoup qu'on parvînt à l'établir, surtout dans un temps où la jalousie des Anglois, irritée par une guerre de plusieurs années, cherchoit à éloigner de nous les nations du Canada.

Cet établissement étoit comme une clé de la colonie, parce que les Anglois, les François, les Sauvages du haut Canada ne pouvoient passer ailleurs que sous le canon du fort de la Présentation, lorsqu'ils descendoient du côté du sud ; que les Iroquois au midi et les Micisagués au nord, étoient à sa portée : aussi parvint-il, dans la suite, à en rassembler de plus de cent lieues de distance. Cependant les officiers, les interprètes et les négocians regardoient cet établissement comme une chimère. La jalousie et les contradictions l'auroient fait échouer, sans la fermeté de M. l'abbé Picquet, soutenue par celle de l'administration. Cet établissement servoit à protéger, à secourir et à soulager les postes déjà établis sur le lac Ontario : l'on pouvoit y construire les barques et canots pour transporter les effets du roi avec un tiers moins de dépense qu'ailleurs, parce que le bois y étoit plus commun, d'une meilleure qualité, et plus facile à exploiter, surtout quand M. Picquet y eut fait faire un moulin à scie pour l'exploitation et le débit de ces bois. Enfin, il pouvoit faire, pour les colons françois un établissement important, et un point de réunion des Européens et des sauvages, qui s'y trouvoient très à portée de la chasse et de la pêche dans la partie supérieure du Canada.

M. Picquet partit avec un détachement de soldats ouvriers et quelques sauvages; il se mit d'abord, le mieux qu'il lui fut possible, à l'abri des insultes de l'ennemi, ce qui lui réussit toujours depuis.

Le 20 octobre 1749, il avoit fait construire un fort de pieux, une maison, un hangar, une écurie, une redoute, un four; il avoit défriché des terres pour des sauvages. On estimoit ses travaux 30 à 40,000 livres : il les avoit faits pour 3,485 livres, mais il y mettoit autant d'intelligence que d'économie; il animoit les ou-

vriers, et l'on travailloit depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Quant à lui, son désintéressement étoit extrême; il ne recevoit alors ni appointemens, ni gratifications; il se soutenoit par son industrie et son crédit, car il ne touchoit pas même son patrimoine. Il n'avoit du roi qu'une ration de deux livres de pain et une demi-livre de lard; aussi les sauvages, lui ayant apporté un chevreuil et des perdrix, lui disoient: Nous ne doutons point, mon père, qu'il ne se fasse de mauvais raisonnemens dans ton estomac de ce que tu n'as que du lard à manger; voilà de quoi raccommoder tes affaires. Les chasseurs lui fournissoient de quoi faire subsister les François, et de quoi traiter les généraux, dans l'occasion. Il a eu des truites de quatre-vingts livres que ses sauvages lui apportoient.

Lorsque la cour lui eut fait un traitement, il ne l'employa qu'au profit de son établissement. Il eut d'abord six chefs de famille en 1749, quatre-vingt-sept l'année suivante et trois cent quatre-vingt-seize en 1751. Toutes ces familles étoient des plus anciennes et des plus considérables, en sorte que cette mission étoit dès-lors assez puissante pour nous attacher les cinq nations, qui pouvoient faire en tout vingt-cinq mille habitans, et il en compta jusqu'à trois mille dans sa colonie. En attachant à la France les cantons iroquois, et les mettant bien dans nos intérêts, on étoit sûr de n'avoir rien à craindre des autres nations sauvages, et c'étoit le moyen de mettre des bornes à l'ambition des Anglois. M. Picquet profita avantageusement de la paix pour augmenter cet établissement, et il le porta, en moins de quatre ans, à la perfection que l'on pouvoit désirer, malgré les contradictions qu'il eut à combattre, les obstacles qu'il eut à surmonter, les railleries et les propos indécens qu'il lui fallut essuyer; mais son bonheur et sa gloire n'y perdirent rien : l'on vit, avec étonnement, plusieurs villages s'y élever presqu'à la fois, un fort commode, logeable et agréablement situé; des défrichemens prodigieux couverts presqu'en même temps du plus beau maïs. Plus de cinq cents familles, encore toutes infidèles, qu'il y rassembla, rendirent bientôt cet établissement le plus beau, le plus riant et le plus abondant de la colonie. Il avoit dans ses dépendances la Présentation, la Gallette, Suegatzi, l'île aux Galots et l'île Picquet dans le fleuve Saint-Laurent. Il avoit dans le fort sept petits pierriers, et onze pièces de quatre à six livres de balles.

Les familles les plus distinguées des Iroquois étoient distribuées, à la Présentation, en trois villages : celui qui étoit voisin du fort François contenoit en 1754, quarante-neuf cabanes d'écorce, dont quelques-unes avoient soixante à quatre-vingts pieds de long, et suffisoient à trois ou quatre familles. L'endroit leur plaisoit à cause de l'abondance de la chasse et de la pêche.

On auroit pu augmenter sans doute cette mission; mais il auroit fallu avoir assez de terres défrichées pour faire semer toutes les familles, et les aider à subsister, et pour que chaque canton eût un quartier séparé.

M. Picquet auroit désiré que, pour en tirer un grand parti, on fît défricher pendant un certain temps, cent arpens de terre chaque année; qu'on aidât les sauvages à se bâtir solidement, et à entourer leur village d'une palissade; qu'on fît construire une église, et une maison pour sept à huit missionnaires. Les nations le désiroient, et c'étoit un moyen efficace de les fixer. Tout cela pouvoit se faire avec 15,000 livres par an, et il proposoit de les assigner sur un bénéfice, comme étant destinées au progrès de la religion.

En attendant, notre missionnaire s'appliqua d'abord à instruire ses sauvages; il en baptisa un grand nombre. M. l'évêque de Québec, voulant être témoin, et s'assurer par lui-même des merveilles que l'on racontoit de l'établissement de la Présentation, fit le voyage en 1749, accompagné de quelques officiers, des interprètes du roi, des prêtres des autres missions, de plusieurs autres prêtres, et y passa dix jours à examiner et à faire examiner les catéchumènes; il en baptisa lui-même cent trente-deux, et ne cessa, pendant son séjour, de bénir le ciel des progrès de la religion parmi ces infidèles.

A peine furent-ils baptisés, que M. Picquet songea à leur donner une forme de gouvernement : il établit un conseil de douze anciens; il choisit les plus accrédités chez les cinq nations, il les mena à Montréal, où ils prêtèrent serment de fidélité au roi, entre les mains de M. le marquis du Quesne, au grand étonnement de toute la colonie, où personne n'auroit osé espérer un pareil événement.

Attentif au bien de l'administration comme à celui de la religion, M. Picquet avertissoit les chefs de la colonie des abus dont il étoit témoin. Il fit, par exemple, un mémoire contre l'établissement des traiteurs qui étoient venus s'établir au Long-Sault et à Carillon pour faire la traite ou le commerce, qui trompoient les sauvages, en leur vendant fort cher des choses inutiles, et les empêchoient de venir jusqu'à la mission, où on les auroit détrompés, instruits dans la religion, et attirés à la France.

Les garnisons que l'on établissoit dans les missions contrarioient beaucoup les projets de notre missionnaire. « J'ai déjà vu, disoit-il dans un mémoire, avec consolation, supprimer celles qui étoient au Sault Saint-Louis et au lac des Deux-Montagnes, et je pensois que le gouvernement, informé par d'autres que par moi du tort qu'elles font, tant à la religion qu'à l'état, ne manqueroit pas de retirer bientôt celle qui est à la Présentation, où elle est aussi inutile et bien plus pernicieuse que dans les autres missions. Personne ne connoît mieux que moi les désordres qui augmentent à mesure que l'on rend cette garnison plus nombreuse; la ferveur de nos premiers chrétiens s'éteint peu à peu par les mauvais exemples et les mauvais conseils; la docilité envers le roi s'affoiblit aussi insensiblement; les difficultés se multiplient presque continuellement entre les nations dont les mœurs, le caractère et les intérêts sont si différens: enfin, les commandans et les gardes-magasins opposent habituellement mille obstacles aux fruits du zèle des missionnaires.

» Depuis près de vingt-quatre ans que je suis chargé de la conduite des sauvages, j'ai toujours reconnu avec ceux qui ont étudié leurs mœurs et leur caractère que la fréquentation des François les perdoit entièrement, et que, s'ils ne font que très-peu de progrès dans la religion, les mauvais exemples, les mauvais conseils et l'âme mercenaire et intéressée des nations européennes qui les fréquentent dans leurs villages, en sont la principale cause. De là vient quelquefois leur indocilité aux ordres des gouverneurs, même leur infidélité au roi, et leurs apostasies.

» Il est de notoriété publique qu'au Sault Saint-Louis et au lac des Deux-Montagnes, missions autrefois si ferventes, et qui ont rendu depuis près de cent ans des services très-importans à la colonie, les garnisons y ont causé des maux et des désordres presque irréparables; qu'elles y ont introduit non-seulement le libertinage et toutes sortes de débauches, mais encore l'indépendance et la révolte. » M. Picquet craignoit surtout l'introduction d'un crime contre nature, heureusement inconnu chez les sauvages.

Les commandans n'étoient occupés alors dans nos missions qu'à diminuer la confiance des sauvages dans leurs missionnaires : il sembloit que c'étoit une victoire gagnée, dès que l'on en avoit séparé quelques-uns, ou même quand l'on avoit su adroitement prévenir un général contre les missionnaires, et les noircir dans son esprit. Un saint religieux, missionnaire aussi infatigable pour le service du roi qu'il l'étoit pour celui de Dieu, succomba même sous le poids de l'autorité, au détriment de la mission du Sault Saint-Louis, à force d'accusations que les commandans du fort inventèrent contre lui. Alors l'irréligion, le libertinage, l'infidélité envers le roi et l'insolence des sauvages prirent aussitôt la place de la la piété, de l'attachement, de la soumission et de l'obéissance dont ils avoient donné tant de preuves depuis si long-temps sous la conduite des missionnaires. Enfin, pour remédier à tant de maux, l'on supprima des garnisons qui avoient mis les deux missions dans le plus grand danger; mais les jésuites furent obligés de transporter leur mission du Sault Saint-Louis au-dessus du lac Saint-François, pour éloigner les sauvages de la fréquentation des François.

L'expérience a toujours prouvé que c'étoit par la religion que nous réussissions le mieux à nous attacher les sauvages, et que les missionnaires formoient et resserroient ces liens. En effet, nos missions ont toujours persévéré dans la même fidélité, lorsque les missionnaires y ont exercé librement leur ministère : au lieu que l'on a vu déserter de beaux villages qui étoient établis au fort Frontenac, à Niagara, au-dessus du portage, et dans presque tous les autres postes du haut Canada. Les commandans de ces mêmes postes, avec leurs garnisons, ont tellement dispersé et détruit ces établissemens, qu'il n'en restoit plus aucune trace du temps de M. Picquet. Ces sauvages étant sans missionnaires, sans conseils et sans consolateurs, avoient tous abandonné les pos-

les françois pour se ranger la plupart du côté des Anglois, et ces sortes de transfuges étoient plus dangereux pour nous que les sauvages qui ne nous avoient jamais connus.

Avant que les missionnaires nous eussent concilié les peuples du haut Canada, ils conspiroient dans tous les postes contre les François : ils cherchoient l'occasion de les égorger. Ceux qui étoient pour nous n'étoient presque d'aucun secours en temps de guerre. On n'en eut tout au plus que quarante dans les expéditions des premières années de la guerre de 1755; et même, excepté les chrétiens domiciliés, l'on ne voyoit presque point de sauvages des pays d'en haut, pendant plus des trois quarts de l'année, malgré les invitations et les négociations continuelles; mais les chrétiens domiciliés, lorsqu'ils étoient tranquilles avec leurs missionnaires dans leurs villages, étoient toujours prêts au premier signal de la volonté des gouverneurs généraux. On les a vus courir sur leur propre nation, lorsqu'elle nous étoit contraire, et n'épargner pas même leur famille; car dans l'affaire de M. Dieskau, ils tuèrent tous leurs parens qu'ils avoient faits prisonniers; au lieu que dans la guerre de 1745, tandis qu'il y avoit des garnisons dans leurs villages, tantôt ils refusoient de prendre les armes, et vouloient demeurer neutres, tantôt nous trahissoient, ou servoient nos ennemis, et l'on ne pouvoit les faire marcher qu'à force de sollicitations, de caresses ou de présens, encore falloit-il que les missionnaires se missent en marche avec eux.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les gouverneurs généraux, MM. de Beauharnois, de la Galissonnière, de la Jonquière et du Quesne, ont eux-mêmes découvert, plusieurs fois, que les sauvages avoient été poussés, par les commandans des forts, à aller contre les ordres des généraux, afin sans doute que pareilles fautes rejaillissent sur les missionnaires, et diminuassent la confiance que ces généraux paroissoient avoir en eux. Quand ils étoient parvenus à les écarter, rien ne s'opposoit plus aux excès qui étoient une suite du feu de l'âge, de la violence des passions, des habitudes invétérées de la plupart des militaires. Les commandans et les gardes-magasins étoient même plus dangereux que les soldats, les uns par leur autorité ou leur indépendance, et comme ayant en leur disposition les effets du roi; les autres, par la facilité qu'ils avoient également de faire des présens; tous par la facilité des femmes de ces pauvres nations, dont l'usage, avant leur conversion, étoit de rechercher les hommes. Tout cela introduisoit bientôt le libertinage dans une mission, la division dans les mariages, la confusion dans les villages, et le mépris de la nation; par conséquent l'éloignement général de ces peuples pour les François, quelques dispositions que les missionnaires pussent leur inspirer pour les engager à se ranger de notre côté.

On pouvoit craindre cependant qu'il ne fût dangereux de supprimer la garnison dans les temps de guerre; mais M. Picquet étoit persuadé que cela seroit encore moins dangereux que de les y maintenir, parce que, disoit-il, les Anglois songeront moins à attaquer un village où il n'y aura que des sauvages, que celui où il y auroit garnison; 1° ils savent bien qu'il n'y a rien à gagner avec des sauvages, qu'il est difficile de les surprendre; qu'un village ainsi rassemblé est comme un nid de guêpes, qui paroissent s'envoler dans l'instant qu'on les chagrine, mais qui tombent bientôt sur leurs agresseurs de tous côtés, et ne les abandonnent qu'à la dernière extrémité; 2° les Anglois n'auroient plus, pour s'excuser, le prétexte de dire qu'ils n'en veulent qu'aux François, ils se mettroient à dos toutes les nations, et les irriteroient d'une manière à les rendre irréconciliables : c'eût été le coup le plus heureux pour les François; mais les Anglois n'avoient garde de l'entreprendre.

Au mois de juin 1751, M. Picquet fit un voyage autour du lac Ontario, avec un canot du roi et un canot d'écorce, où il avoit cinq sauvages affidés, dans l'intention d'attirer des familles de sauvages au nouvel établissement de la Présentation. Il s'est trouvé dans ses papiers un Mémoire à ce sujet, et je vais en donner un extrait.

Il visita d'abord le fort Frontenac ou Cataracoui, situé à douze lieues à l'occident de la Présentation; il n'y trouva point de sauvages, quoique ce fût autrefois un rendez-vous des cinq nations. Le pain et le lait y étoient mauvais; il n'y avoit pas même de l'eau-de-vie pour panser une plaie.

Arrivé à l'endroit du lac Ontario, que l'on nomme *Kaoï*, il y trouva un nègre fugitif de la Virginie; on lui assura, à cette occasion, qu'il

ne seroit pas difficile d'avoir bientôt la plus grande partie des nègres et négresses de la Nouvelle-Angleterre, dès qu'on les recevroit bien en Canada, qu'on les nourriroit pendant la première année, qu'on leur concéderoit des terres comme aux habitans ; les sauvages leur serviroient volontiers de guides ; les nègres seroient les plus terribles ennemis des Anglois, prévoyant qu'il n'y auroit jamais de pardon à espérer pour eux, si les Anglois devenoient les maîtres du Canada ; et ils contribueroient beaucoup à l'établissement de cette colonie par leur travail. Il y avoit même des Flamands, des Lorrains et des Suisses qui auroient suivi leur exemple, parce qu'ils étoient mal avec les Anglois, et qu'ils ne les aimoient pas.

A la baie de Quinté, il visita la place de l'ancienne mission, que M. Dolliers de Kléus et l'abbé d'Urfé, prêtres du séminaire de Saint-Sulpice, y avoient établie. L'endroit est charmant, mais le terrain n'est pas bon.

Il visita le fort de Toronto, à soixante-dix lieues du fort Frontenac, à la partie la plus occidentale du lac Ontario ; il y trouva de bon pain et de bon vin, et tout ce qui étoit nécessaire pour la traite, tandis que l'on en manquoit dans tous les autres postes. Il y trouva des Mississagues qui s'assemblèrent autour de lui ; ils parlèrent d'abord du bonheur que leurs jeunes gens, les femmes et les enfans auroient, si le roi avoit pour eux les mêmes bontés qu'il avoit pour les Iroquois, à qui il procuroit des missionnaires : ils se plaignoient de ce que, au lieu de leur bâtir une église, l'on n'avoit placé auprès d'eux qu'un cabaret d'eau-de-vie. M. Picquet ne les laissa pas achever, et leur répondit qu'on les traitoit suivant leur goût ; qu'ils n'avoient jamais témoigné le moindre zèle pour la religion, que leur conduite y étoit très-opposée, et que les Iroquois, au contraire, avoient marqué leur amour pour le christianisme ; mais, comme il n'avoit point d'ordre pour les attirer à sa mission, il évita une plus longue explication.

De là il passa à Niagara ; il examina la situation de ce fort, n'ayant point de sauvages à qui il pût parler. Il est situé très-avantageusement pour la défense, n'étant commandé d'aucun côté ; on y voit de très-loin, on y jouit de l'abord des canots et barques qui y viennent jusqu'à terre, et y sont en sûreté ; mais le terrain s'y détruisoit peu à peu par les pluies, malgré les grandes dépenses que le roi avoit faites pour le soutenir. M. Picquet pensoit que l'on pourroit remplir la distance qui est entre la terre et le quai que l'on avoit fait pour le soutenir, et y faire un glacis. Cette place étoit importante pour faire la traite, et pour assurer la possession du Portage, de Niagara et du lac Ontario.

De Niagara, M. Picquet alla au portage, qui est à six lieues de ce poste ; il alla voir le même jour la chute ou le saut de Niagara, par lequel les quatre grands lacs du Canada se déchargent dans le lac Ontario. Cette cascade est aussi prodigieuse par sa hauteur et la quantité d'eau qui y tombe, que par la diversité de ses chutes qui sont au nombre de six principales, séparées par une petite île qui en laisse trois au nord et trois au sud : elles font entre elles une symétrie singulière et un effet étonnant. Il mesura la hauteur d'une de ces chutes du côté du sud, et il la trouva d'environ cent quarante pieds.

Cet établissement du Portage, qui étoit des plus importans pour le commerce, étoit le plus mal pourvu : les sauvages, qui y venoient en grand nombre, étoient dans la meilleure disposition d'y traiter ; mais ne trouvant point ce qu'ils y cherchoient, ils alloient à Choueguen ou Choëguen, à l'embouchure du fleuve du même nom. M. Picquet y compta jusqu'à cinquante canots. Il y avoit cependant à Niagara une maison de traite, où le commandant et le traiteur étoient logés ; mais elle étoit trop petite, et les effets du roi n'y étoient pas en sûreté.

M. Picquet négocia avec les Sonnontoans, qui lui promirent de se rendre à sa mission, et lui donnèrent douze enfans pour otages, en lui disant que les parens n'avoient rien de plus cher, et le suivroient incessamment, ainsi que le chef du *petit Rapide*, avec toute sa famille. Les jeunes sauvages qui accompagnoient M. Picquet avoient parlé à ce vieillard en véritables apôtres. M. Picquet s'étant éloigné pour dire son bréviaire, les sauvages et les Sonnontoans, sans perdre de temps, s'assemblèrent tous pour tenir conseil avec M. de Jonquière, qui le tira quelque temps après en particulier, et lui dit : Vos sauvages et les Sonnontoans, connoissant votre fermeté dans vos résolutions, et sachant que vous aviez dessein de passer par Choëguen en vous en retournant, m'ont prié instamment

de vous engager à n'en rien faire; ils sont informés des mauvaises dispositions des Anglois, qui vous regardent comme le plus redoutable ennemi de leur colonie, et comme celui qui leur fait le plus de tort. Ils sont bien disposés à se faire tailler en pièces plutôt que de souffrir qu'il vous arrive le moindre mal; mais tout cela n'aboutiroit à rien, et vos enfans, les sauvages, vous perdroient toujours par l'adresse de cette nation qui vous hait. Pour moi, ajouta M. de Jonquière, je vous conjure en mon particulier de n'y point passer : les sauvages m'en ont dit encore davantage. M. Picquet répondit à l'instant *ethonciaouin,* cela sera comme vous le désirez, mes enfans.

Il se mit en marche avec tous ces sauvages, pour revenir au fort Niagara : M. Chabert de Jonquière ne voulut pas les abandonner. A chaque endroit où se trouvoient des campemens, des cabanes, des entrepôts, ils étoient salués par la mousqueterie des sauvages, qui ne cessoient jamais de marquer leur considération au missionnaire. M. Picquet avoit pris le devant avec les seuls sauvages des côtes; MM. de Jonquière et Rigouille venant après lui avec la recrue, il s'embarqua avec trente-neuf sauvages, dans son grand canot, et il fut reçu, en arrivant au fort, dans le plus grand cérémonial, au bruit même du canon, ce qui flatta beaucoup ces sauvages. Le lendemain, il assembla pour la première fois les Sonnontoans dans la chapelle du fort, pour y faire des actes de religion.

M. Picquet revint le long de la côte méridionale du lac Ontario : du côté de Choëguen, une jeune Sonnontoane rencontra son oncle, qui venoit de son village avec sa femme et ses enfans; cette jeune fille parla si bien à son oncle, quoiqu'elle n'eût que peu de connoissance de la religion, qu'il vint promettre, avec sa famille, qu'ils se rendroient à la Présentation dès le petit printemps prochain, et qu'il espéroit gagner aussi sept autres cabanes des Sonnontoans dont il étoit le chef.

A vingt-cinq lieues de Niagara, il visita la rivière de Gascouchagou, où il rencontra une foule de serpens à sonnettes. Les jeunes sauvages sautèrent au milieu d'eux, et en tuèrent quarante-deux, sans avoir été mordus d'aucun.

Il visita ensuite les cascades de cette rivière : les premières qui se présentent à la vue, en montant, ressemblent beaucoup à la grande cascade de Saint-Cloud, excepté que l'on ne les a point embellies, et qu'elles ne paroissent pas si hautes; mais elles ont des beautés naturelles qui les rendent fort curieuses; les secondes, à un quart de lieue plus haut, sont moins considérables, et sont néanmoins remarquables; la troisième, aussi à un quart de lieue plus haut, a des beautés vraiment admirables par ses rideaux, ses chutes qui font aussi, comme à Niagara, une symétrie et une variété charmantes : elle peut avoir cent et quelques pieds de haut. Dans les intervalles qui sont entre les chutes, il y a cent petites cascades qui présentent aussi un spectacle curieux; et si les hauteurs de chaque chute étoient réunies ensemble, et qu'elles n'en fissent qu'une, comme à Niagara, elle auroit peut-être quatre cents pieds de haut; mais il y a quatre fois moins d'eau qu'à la chute de Niagara, ce qui fera passer toujours celle-ci comme une merveille qui est peut-être l'unique dans le monde. Les Anglois, pour mettre le désordre dans cette nouvelle levée, envoyèrent beaucoup d'eau-de-vie. Il y eut en effet des sauvages qui s'enivrèrent, et que M. Picquet ne put remmener : aussi désiroit-il beaucoup que l'on pût détruire Choëguen, et empêcher les Anglois de le rebâtir; et pour que nous fussions décidément les maîtres de la côte méridionale du lac Ontario, il proposoit de bâtir un fort près de là, dans la baie des Goyongoins, qui feroit un très-beau port et un très-bon mouillage. Il n'y avoit pas d'endroit plus commode pour établir un fort.

Il examina attentivement le fort de Choëguen, l'établissement le plus pernicieux à la France que les Anglois eussent formé. Il étoit commandé presque de tous les côtés, et l'on pouvoit aisément en temps de guerre en faire les approches : c'étoit une maison à deux étages fort bas, pontée sur le haut comme les navires, et un mâchicoulis qui se levoit par-dessus, le tout entouré d'une enceinte de pierres, flanquée seulement de deux bastions du côté de l'éminence la plus proche. Deux batteries, chacune de trois canons de douze, auroient été plus que suffisantes pour réduire en cendres cet établissement. Ce poste nous étoit encore plus préjudiciable par la facilité qu'il donnoit aux Anglois d'avoir relation avec toutes les nations du Canada, que par le commerce, qui s'y faisoit autant par les François de la colonie, que par les sauvages; car Choëguen étoit fourni de marchandises qui n'étoient propres qu'aux François, au moins autant que de celles qui ne

convenoient qu'aux sauvages ; ce qui indiquoit un commerce illicite. Si les ordres du ministère avoient été exécutés, le commerce de Choëguen seroit presque tombé, du moins avec les sauvages du haut Canada ; mais il falloit fournir Niagara, et surtout le Portage, plutôt que Toronto. La différence qu'il y a entre ces deux premiers postes et celui-ci, est que trois ou quatre cents canots peuvent venir chargés de pelleteries au Portage, et qu'il ne peut aller à Toronto de canots que ceux qui ne peuvent passer devant Niaraga, et au fort Frontenac, comme les Otaois du fond du lac, les Mississagues, de sorte que Toronto ne pouvoit que diminuer le commerce de ces deux postes anciens qui auroient été plus que suffisans pour arrêter tous les sauvages, si les magasins avoient été fournis des marchandises qu'ils aiment. L'on avoit voulu imiter les Anglois dans les bagatelles qu'ils vendoient aux sauvages, comme des brasselets d'argent, etc. Les sauvages les avoient confrontés et pesés, comme l'assuroit le garde-magasin de Niagara ; il s'étoit trouvé que les brasselets de Choëguen, qui étoient aussi pesans, d'un argent plus pur et d'un meilleur goût, ne leur coûtoient que deux castors, tandis que l'on vouloit les vendre dans les postes du roi dix castors. Ainsi, l'on nous avoit décrédités, et cette argenterie restoit en pure perte dans les magasins du roi. L'eau-de-vie françoise avoit la préférence sur celle des Anglois ; mais cela n'empêchoit pas les sauvages d'aller à Choëguen. Il auroit fallu pour faire tomber le commerce, que les postes du roi fussent munis des mêmes marchandises que Choëguen, et au même prix ; on auroit dû aussi empêcher les François d'y envoyer les sauvages domiciliés ; mais cela eût été fort difficile.

M. l'abbé Picquet revint ensuite au fort Frontenac ; jamais réception ne fut plus solennelle. Les Nipissings et les Algonkins, qui alloient en guerre avec M. de Belestre, se mirent d'abord en haie de leur propre mouvement, plus haut que le fort Frontenac où l'on avoit arboré trois drapeaux : ils firent plusieurs décharges de leur mousqueterie, et les cris de joie étoient sans fin. On leur répondit dans le même goût, de tous les petits navires d'écorce. M. de Verchère et M. de la Valtrie firent en même temps tirer les canons du fort, et les sauvages transportés de joie de l'honneur qu'ils recevoient, faisoient aussi un feu continuel avec des cris et des acclamations qui réjouissoient tout le monde. MM. les commandans et les officiers vinrent recevoir notre missionnaire sur le rivage. Il ne fut pas plus tôt débarqué que les Algonkins et Nipissings du lac vinrent l'embrasser en lui disant qu'on leur avoit dit que les Anglois l'avoient arrêté, et que si cette nouvelle s'étoit confirmée, il les auroit bientôt vus le débarrasser ; enfin, lorsqu'il fut de retour à la Présentation, il fut reçu avec cette affection, cette tendresse que des enfans pourroient éprouver en recouvrant un père qu'ils auroient perdu.

En 1753, M. Picquet vint en France pour y rendre compte de ses travaux, et solliciter des secours pour le bien de la colonie.

Il amena avec lui trois sauvages dont la vue pouvoit intéresser davantage au succès de ses établissemens, et qui, en qualité d'otages, pouvoient servir à contenir sa nouvelle mission pendant son absence. Les nations assemblées y consentirent, et parurent même le désirer, ainsi que les chefs de la colonie. Il conduisit ses sauvages à Paris et à la cour ; ils furent reçus avec tant d'agrément et de bienveillance, qu'ils disoient sans cesse : il seroit à souhaiter que nos nations connussent aussi bien que nous le caractère et la bonté des François, elles n'auroient bientôt qu'un même cœur et des intérêts communs avec la France.

Tandis que M. Picquet étoit à Paris en 1754, M. Rouillé, alors ministre de la marine, lui fit faire divers mémoires, spécialement un mémoire général sur le Canada, dans lequel il proposoit des moyens infaillibles de conserver à la France cette colonie. Il fit aussi ses observations sur les hostilités que certains esprits inquiets, imprudens et brouillons occasionnoient dans le Canada. Le ministre l'approuva fort, et l'assura qu'il écriroit au général, pour prévenir dans la suite de pareils désordres, qui ne pouvoient être que pernicieux dans une colonie encore foible, et trop éloignée des secours qui lui étoient nécessaires.

Le ministre voulut lui donner une pension de mille écus ; mais M. de Laporte, premier commis, la transporta à l'abbé Maillard. Le ministre en fut mécontent ; cependant M. Picquet n'eut qu'une gratification de mille écus, dont, à la vérité, l'ordonnance étoit conçue dans les termes les plus honorables, et des

livres dont le roi lui fit présent; et lorsqu'il prit congé, le ministre lui dit : Sa majesté vous donnera bientôt de nouvelles marques de son contentement. Le roi lui témoigna les mêmes sentimens toutes les fois qu'il eut occasion de lui parler à Versailles, ou à Bellevue.

Cependant M. de Laporte fut mécontent de ce voyage de l'abbé Picquet, parce qu'il étoit en liaison avec un autre ecclésiastique; jaloux de l'impression que faisoit à la cour et à la ville M. Picquet, il lui fit défendre de continuer à montrer ses sauvages, et le réduisit même à se justifier de l'avoir fait.

Enfin, il repartit à la fin d'avril 1754, et retourna à la Présentation avec deux missionnaires. Le séjour des trois sauvages en France produisit un très-bon effet parmi les nations du Canada. La guerre ne fut pas plus tôt déclarée en 1754, que les nouveaux enfans de Dieu, du roi, et de M. Picquet, ne songèrent qu'à donner des preuves de leur fidélité et de leur valeur, ainsi que l'avoient fait ceux du lac des Deux-Montagnes dans la guerre précédente. Les généraux durent à M Picquet la destruction de tous les forts, tant sur la rivière de Corlac que sur celle de Choëguen. Ses sauvages se distinguèrent surtout au fort Georges, sur le lac Ontario, où les seuls guerriers de la Présentation, avec leurs canots d'écorce, détruisirent la flotte angloise, commandée par le capitaine Beccan, qui fut fait prisonnier avec quantité d'autres; et cela à la vue de l'armée françoise, commandée par M. de Villiers qui étoit dans l'île au Galop. Les postes de guerre qui sortoient et rentroient continuellement, remplissoient la mission de tant de prisonniers anglois que plusieurs fois leur nombre passoit celui des guerriers; ce qui obligeoit d'en vider les villages, et de les envoyer au général. Enfin, une infinité d'autres expéditions dont M. Picquet étoit le principal auteur, ont procuré l'avancement de beaucoup d'officiers; mais quelques-uns avouoient qu'il n'y avoit ni grâces, ni pensions, ni gratifications, ni avancemens, ni marques de distinction accordées par le roi à ceux qui avoient servi en Canada, qui ne dussent être un titre pour M. Picquet.

M. du Quesne, à l'occasion de l'armée du général Bradoc, lui recommandoit d'envoyer le plus qu'il seroit possible, de détachemens sauvages, et lui donnoit à cette occasion tout pouvoir. En effet, les exhortations que M. Picquet leur faisoit de donner l'exemple du zèle et du courage pour le roi leur père, et les instructions qu'il leur donnoit, produisirent enfin la défaite entière de ce général ennemi, dans l'été de 1755, près du fort du Quesne sur l'Ohio. Cet événement qui a fait plus d'honneur aux armes du roi que tout le reste de la guerre, on le dut principalement aux soins que se donna M. Picquet pour l'exécution des ordres de M. le marquis du Quesne dans cette expédition, et par le choix qu'il fit de guerriers aussi fidèles qu'intrépides. L'assurance qu'il leur donna qu'ils vaincroient l'ennemi, échauffa tellement leur imagination, qu'ils croyoient dans le combat voir le missionnaire à leur tête les encourager et leur promettre la victoire, quoiqu'il fût éloigné d'eux de près de cent cinquante lieues : c'étoit là une de leurs superstitions dont il avoit bien de la peine à les faire revenir.

Il se trouvoit lui-même souvent avec ses sauvages à l'avant-garde, lorsque les troupes du roi avoient ordre de marcher à l'ennemi. Il se distingua surtout dans les expéditions de Sarasto, du lac Champlain, de la pointe de la Chevelure, des Cascades, du Carillon, de Choëguen, de la rivière de Corlac, de l'île au Galop, etc. Les établissemens qu'il avoit formés pour le roi, mirent à couvert la colonie pendant toute la guerre.

M. du Quesne disoit que l'abbé Picquet valoit mieux que dix régimens; il lui écrivoit le 23 septembre 1754 : « Je n'oublierai jamais un aussi bon citoyen; je me souviendrai, tant que je vivrai, des preuves que vous m'avez données de votre générosité et de votre zèle inépuisable pour tout ce qui concourt au bien. »

Le 9 juin 1755, M. du Quesne, sur le point de partir, lui mande que les Anglois pensent à enlever Niagara; il ajoute : « Les précautions doivent toutes émaner de votre zèle, prudence et prévoyance. »

Les Anglois tâchoient alors, et par menaces et par promesses, de gagner les sauvages, surtout depuis la leçon que M. du Quesne leur avoit donnée dans la belle rivière.

Au mois de mai 1756, M. de Vaudreuil l'engagea à députer les chefs de ses missions vers les cinq nations des Sonnontoans, Goyangoins, Notaguès, Thascarorins et Onnoyotes, pour les attacher de plus en plus aux François. Les

Anglois avoient surpris et tué leurs neveux dans les trois villages loups.

M. de Vaudreuil le prioit de former des partis qui pussent se succéder pour inquiéter et dégoûter les Anglois : il lui demandoit ses projets, pour former un camp, le prioit de donner un libre cours à ses idées, et lui marquoit de son côté la plus grande confiance, en lui faisant part de toutes les opérations qu'il se proposoit de faire, et lui disant que le succès de ces opérations seroit l'ouvrage de M. Picquet. Les lettres de M. de Vaudreuil depuis 1756 jusqu'en 1759, qui sont parmi les papiers de notre missionnaire, sont remplies de ces témoignages de confiance et de satisfaction ; mais comme les lettres de M. Picquet ne s'y trouvent point, il m'auroit été difficile d'y chercher de quoi faire l'histoire de ces événemens, auxquels on voit seulement que M. Picquet avoit beaucoup de part.

A mesure que les circonstances devenoient plus embarrassantes pour nous, le zèle de M. Picquet devenoit plus précieux et plus actif. En 1758, il détruisit les forts anglois sur la rive de Coriac ; mais enfin, la bataille du 13 septembre 1759, où M. le marquis de Montcalm fut tué, entraîna la perte de Québec et bientôt celle du Canada. M. de Vaudreuil, retiré à Montréal, au mois d'octobre, négocioit encore avec les sauvages par le moyen de M. l'abbé Picquet ; mais le général Amherst qui avoit une armée à Choëguen, ne tarda pas à s'emparer de tout le Canada.

Alors M. Picquet termina cette longue et pénible carrière par sa retraite, le 8 mai 1760 ; mais il ne s'y détermina que de l'avis et du consentement du général, de l'évêque et de l'intendant, et lorsqu'il vit que tout étoit désespéré, afin de ne pas tomber entre les mains des Anglois. L'estime qu'ils avoient pour son mérite, les éloges qu'ils en faisoient dans le particulier, auroient pu lui faire trouver de l'avantage à y rester ; mais il ne se seroit jamais déterminé à prêter serment de fidélité à une puissance, quelque séduisans que fussent les motifs que plusieurs françois, des missionnaires même et des sauvages, lui proposoient pour l'y engager, en lui faisant envisager les avantages qui en résulteroient. Il espéroit encore dans cette retraite emmener avec lui les grenadiers de chaque bataillon, suivant l'avis de M. le marquis de Lévis, pour sauver ainsi les drapeaux et l'honneur de leur corps : mais il n'en fut pas le maître. Il étoit bien sûr de les faire subsister abondamment ; mais il fut obligé de se contenter de vingt-cinq françois qui l'accompagnèrent jusqu'à la Louisiane, et il échappa ainsi avec eux aux Anglois, quoiqu'il eût été le plus exposé pendant la guerre, et qu'il n'eût pas reçu le moindre secours pour un si long voyage. Mais il avoit avec lui deux petits détachemens de sauvages, dont l'un le précédoit de quelques lieues, et l'autre l'accompagnoit ; et ils étoient relevés successivement par de pareils détachemens, à mesure qu'il trouvoit différentes nations. Celle qui le quittoit, le remettoit à une autre nation, en le recommandant comme un père. Partout on lui faisoit des réceptions admirables, malgré les circonstances déplorables où nous étions ; partout il trouvoit les sauvages dans les meilleures dispositions, et recevoit leurs protestations de zèle et d'attachement inviolable envers le roi leur père. Il passa à Michillimakinac entre le lac Huron et le lac Michigan ; mais les sauvages entendoient tous l'iroquois ou l'algonkin, en sorte que M. Picquet n'y étoit point embarrassé [1].

Il revint ainsi par le haut Canada, le pays des Illinois et la Louisiane : il passa vingt-deux mois à la Nouvelle-Orléans où il ne s'occupa qu'à réunir les esprits, en calmant une espèce de guerre civile qu'il y avoit entre le gouverneur et les habitans, et à prêcher la paix en public et en particulier. Il eut la satisfaction de l'y voir régner assez heureusement pendant son séjour.

Le général Amherst, en prenant possession du Canada, s'informa d'abord du lieu où M. Picquet pouvoit s'être réfugié, et sur l'assurance qu'on lui donna qu'il étoit parti pour retourner en France par l'ouest, il disoit hautement : J'en suis fâché ; cet abbé n'auroit pas été moins fidèle au roi d'Angleterre, s'il lui avoit une fois prêté serment de fidélité, qu'il l'a été au roi de France : nous lui aurions donné toute notre confiance, et nous aurions gagné la sienne.

[1] J'aurois bien voulu trouver dans ses papiers des mémoires sur les mœurs des habitans du Canada ; mais j'ai ouï dire à M. Picquet que cet article étoit assez bien traité dans l'ouvrage du père Lafitau qui avoit habité pendant cinq ans au Sault Saint-Louis, vers Montréal.

Ce général se trompoit : M. Picquet avoit un amour extrême pour sa patrie ; il n'auroit pu en adopter une autre. Aussi, les Anglois avoient-ils fini par le proscrire et mettre sa tête à prix comme celle d'un ennemi dangereux.

Cependant les Anglois eux-mêmes ont contribué à établir la gloire et les services de cet utile missionnaire : on lisoit dans une de leurs gazettes : « Le jésuite de l'ouest a détaché de nous toutes les nations, et les a mises dans les intérêts des François.» Ils le nommoient le jésuite de l'ouest, parce qu'ils n'avoient pas encore vu alors son rabat, ni les boutons de sa soutane, comme lui écrivoit en plaisantant M. le marquis de la Galissonnière qui lui envoyoit l'extrait de cette gazette; ou, pour parler sérieusement, parce que le zèle des jésuites, si connu dans le nouveau monde, faisoit croire qu'un aussi grand missionnaire ne pouvoit être qu'un jésuite. Il y en avoit qui le représentoient comme l'auteur de toutes les pertes des Anglois et des avantages que la France remportoit sur eux. Quelques-uns même insinuoient qu'il y avoit quelque chose de surnaturel. En effet, nos ennemis se croyoient perdus lorsqu'il étoit à l'armée, à cause de la troupe nombreuse de sauvages aguerris qui le suivoient toujours. Ils ne parloient que de *Picquet et de son bonheur*. C'étoit même un proverbe qui avoit cours dans la colonie.

Un officier anglois, ayant voulu le faire enlever et mettre sa tête à prix, les sauvages parvinrent à prendre ce chef anglois ; ils l'amenèrent en sa présence, et dansant autour de lui avec leurs casse-têtes, demandoient le signal au missionnaire, qui ne répondit qu'en faisant grâce à l'ennemi.

Aussi, l'on essaya tous les moyens possibles pour l'engager à être au moins neutre entre les Anglois et les François. On eut recours à la médiation des sauvages ; on lui offrit de lui laisser annoncer librement la foi catholique aux nations, même aux Européens domiciliés ; de lui payer deux mille écus de pension, avec tous les secours nécessaires pour son établissement ; de ratifier la concession du lac Gannenta et de ses environs, lieu charmant que les six cantons iroquois avoient donné à M. Picquet dans la plus célèbre assemblée qui se soit tenue au château de Québec.

Les colliers, qui sont les contrats de ces nations, furent déposés dans son ancienne mission du lac des Deux-Montagnes ; mais il déclara qu'il préféreroit toujours la ration que le roi lui donnoit, et qui étoit tout le traitement qu'on lui faisoit alors, à tous les avantages que pouvoit lui offrir une puissance étrangère ; que le mot de neutralité dans les circonstances où l'on étoit, outrageoit sa fidélité ; enfin que l'idée seule lui en faisoit horreur. Il auroit pu faire fortune sans eux ; mais son caractère étoit bien éloigné de cette espèce de cupidité. Les services, la fidélité et le désintéressement de M. Picquet lui méritèrent la plus haute considération.

Aussi, les généraux, les commandans, les troupes, lui marquoient, par des honneurs militaires, leur estime et leur reconnoissance d'une manière extraordinaire, mais digne de la nature de ses services. Il recevoit ces honneurs, soit à l'armée, soit à Québec, à Montréal, aux trois rivières, dans tous les forts où il passoit, et même sur les escadres, malgré la jalousie de quelques sujets médiocres, tel que M. de*** qui avoit cherché à affoiblir la gloire du missionnaire ; mais celui-ci n'en a été que trop vengé par le procès et la condamnation qu'a essuyés son détracteur. Nous l'avons vu à Bourg, long-temps après, recevoir les marques de vénération et de reconnoissance des officiers d'un régiment qu'il avoit vu en Canada.

On voit dans plusieurs lettres des ministres les témoignages que l'on rendoit à son zèle et à ses succès ; elles lui font d'autant plus d'honneur, qu'on y voit les inquiétudes de la cour sur les obstacles qu'il y avoit à surmonter, et sur l'ancienne inimitié de ces nations avec lesquelles nous avions été presque toujours en guerre ; mais leurs liaisons avec les Anglois avoient fait place à leur attachement pour la France, dont le ministère eut des preuves par la conduite que ces nations ont tenue pendant le reste de la guerre, et long-temps après. On voit dans l'ouvrage de Thomas Raynal, que les sauvages avoient une prédilection marquée pour les François ; que les missionnaires en étoient la principale cause ; mais ce qu'il dit à ce sujet est principalement applicable à l'abbé Picquet.

Pour donner créance à ce que j'ai dit de ses services, il me suffira de transcrire le témoignage que lui rendoit, en 1764, le gouverneur général, après leur retour en France et la perte du Canada :

« Nous, marquis du Quesne, commandeur » de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, » chef d'escadre des armées navales, ancien » lieutenant général, commandant la Nouvelle-France et les gouvernemens de Louisbourg et de la Louisiane,

» Certifions que sur les témoignages avantageux qui nous ont été rendus en Canada, » des services de l'abbé Picquet, missionnaire » du roi parmi les nations sauvages, de la » confiance que lui avoient donnée nos prédécesseurs dans cette colonie, et de la grande » réputation qu'il s'y étoit acquise par les beaux » établissemens qu'il y avoit formés pour le » roi; les conversions nombreuses et surprenantes des infidèles qu'il n'attachoit pas » moins à l'état qu'à la religion par son zèle, » son désintéressement, ses talens, et son » activité pour le bien du service de sa majesté : nous l'avons employé à différens objets du même gouvernement général, et qu'il » a toujours réussi à notre satisfaction. Il a » ainsi servi la religion et l'état, avec un succès incroyable, pendant près de trente années. Il avoit d'abord rendu le roi maître » absolu des assemblées nationales des quatre » nations qui composoient sa première mission » du lac des Deux-Montagnes, avec la liberté » de nommer tous leurs chefs à sa volonté; il » a fait prêter serment de fidélité à sa majesté » entre nos mains par tous les chefs des nations » qui composoient sa dernière mission de la » Présentation où il a fait des établissemens » admirables; en un mot, il s'est rendu d'autant plus digne de notre reconnoissance, » qu'il a mieux aimé retourner au Canada, et » continuer ses services, que de vivre dans sa » patrie, et recueillir l'héritage de ses parens » qui l'ont déshérité, comme nous l'avons appris, pour n'avoir pas voulu rester en » France, il y a dix ans, lorsqu'il y vint accompagné de trois sauvages. Nous pourrions » de vive voix détailler les services importans » que cet abbé a rendus, si sa majesté ou » ses ministres l'exigeoient, et lui rendre la » justice qui lui est due, pour lui obtenir du » roi les marques de satisfaction qu'il a lieu » d'espérer; en foi de quoi nous avons signé » le présent certificat, et scellé de nos armes. » *Signé,* le marquis du Quesne. »

M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur et lieutenant général pour le roi, dans toute la Nouvelle-France, certifioit de même, en 1765, que M. Picquet avoit servi pendant près de trente ans dans cette colonie, avec tout le zèle et la distinction possibles, tant par rapport aux intérêts de l'état, que relativement à ceux de la religion; que ses talens pour gagner l'esprit des sauvages, ses ressources dans les momens critiques, et son activité, lui avoient mérité constamment les éloges et la confiance des gouverneurs et des évêques; qu'on avoit surtout éprouvé l'utilité de ses services dans la dernière guerre, par différentes négociations auprès des Iroquois et des nations domiciliées, par les établissemens qu'il avoit formés, et qui avoient été d'un grand secours, par les soins infatigables et continuels qu'il s'étoit donnés pour maintenir et fortifier les sauvages dans leur attachement à la France, en même temps qu'il les affermissoit dans le christianisme.

M. de Bougainville, devenu célèbre par ses expéditions maritimes, et qui fit ses premières armes dans la guerre du Canada, certifioit, en 1760, que M. l'abbé Picquet, missionnaire du roi, connu par les établissemens utiles qu'il a faits dans ce pays-là pour le bien de la religion et de l'état, dans toutes les campagnes où il s'étoit trouvé avec lui, avoit contribué par son zèle, son activité et ses talens, au bien du service du roi et à la gloire de ses armes; que son crédit auprès des nations sauvages et ses ressources personnelles, avoient été de la plus grande utilité pour les affaires tant militaires que politiques.

Tous ceux qui étoient revenus du Canada s'empressoient à faire valoir des services aussi longs et aussi constans, rendus aux François pendant près de trente ans; à faire connoître le mérite d'un citoyen qui s'étoit expatrié pour remplir les intentions de la cour, qui avoit sacrifié sa jeunesse, son héritage, des espérances dont on le flattoit en France, qui avoit exposé mille et mille fois sa vie, sauvé souvent les sujets du roi et la gloire de ses armes, et qui pouvoit même dire qu'il n'y avoit point eu d'actions glorieuses à la France, pendant son séjour en Canada, auxquelles il n'eût eu grande part. Si ses services n'eurent pas le même effet dans la dernière guerre pour la conservation du Canada, les actions brillantes et presque incroyables auxquelles il contribua, ont au moins conservé dans l'esprit des nations sauvages la haute idée qu'elles avoient de la valeur fran-

çoise, et peut-être que dans la suite ces mêmes dispositions pourroient encore nous être utiles.

Je voudrois pouvoir rapporter toutes les lettres des ministres, des gouverneurs généraux et particuliers, des évêques, des intendans et autres personnes en place; et l'on y verroit avec étonnement les projets, les négociations, les opérations dont ce missionnaires fut chargé, les félicitations qu'il recevoit sur des succès aussi prompts qu'inespérés, sur les ressources, sur les expédiens que lui suggéroient son zèle et son expérience dans les occasions critiques, et que son activité mettoit toujours en exécution. Je lui ai souvent demandé d'en faire l'histoire, elle seroit curieuse et honorable à la France : on trouve une partie de ces lettres dans ses papiers. J'ai vu entre autres celles de M. de Montcalm qui l'appelle mon cher et très-respectable patriarche des cinq nations.

M. le marquis de Lévis désiroit surtout de faire valoir les travaux et les succès de M. Picquet dont il avoit été témoin, et qu'il avoit admirés, ainsi que son désintéressement tant à l'égard de la France que vis-à-vis des Anglois, après la conquête du Canada, et j'ai été témoin des sollicitations que M. de Lévis lui faisoit pour exciter son ambition, ou diriger vers quelque place importante un zèle qu'il savoit être bien digne de l'épiscopat.

Le témoignage des supérieurs ecclésiastiques ne pouvoit être qu'également favorable au zèle de notre missionnaire. L'évêque de Québec, en 1760, partant pour l'Europe, après s'être transporté dans la nouvelle mission que M. Picquet avoit établie parmi les Iroquois, et y avoir baptisé plus de cent adultes, enjoignoit à tous les prêtres de son diocèse de l'aider autant qu'ils le pourroient; lui donnoit tous ses pouvoirs, même ceux d'approuver les autres prêtres, et d'absoudre des censures réservées au souverain pontife.

M. Picquet de retour en France, passa quelques années à Paris; mais une partie de son temps fut employé à exercer le ministère dans tous les endroits où M. l'archevêque de Paris jugea qu'il pourroit être utile. Son activité pour le travail le fixa assez long-temps au mont Valérien où il fit reconstruire un clocher.

Il avoit été obligé, pour faire son voyage, de vendre les livres dont le roi lui avoit fait présent en 1754 : on lui avoit retiré le traitement qu'on lui avoit fait au Canada; et quoiqu'il fût réduit à un très-petit patrimoine, il ne pouvoit se résoudre à employer son activité pour obtenir les récompenses qu'il avoit si bien méritées.

Cependant l'assemblée générale du clergé de 1765 lui offrit une gratification de 1200 liv., en chargeant M. l'archevêque de Reims et M. l'archevêque d'Arles de solliciter une récompense du roi. L'assemblée suivante en 1770 lui donna encore une gratification semblable; mais son départ de Paris empêcha le succès des espérances que ses amis avoient conçues des récompenses de la cour.

En 1772, il voulut se retirer en Bresse où une famille nombreuse le désiroit, et le reçut avec un extrême empressement. Il alla d'abord à Verjon, où il fit bâtir une maison dans l'intention d'y faire un établissement d'éducation pour de jeunes filles. Il prêchoit, il catéchisoit, il confessoit; et son zèle n'avoit jamais assez de quoi s'exercer. Le chapitre de Bourg lui décerna le titre de chanoine honoraire. Les dames de la Visitation le demandèrent pour directeur : on l'attira ainsi dans la capitale de la province.

En 1777 il fit un voyage à Rome où sa réputation l'avoit dévancé, et où le saint-père le reçut comme un missionnaire qui devoit être cher à l'église, et lui donna une gratification de 5000 liv. pour son voyage. On fit des efforts inutiles pour l'y fixer. Il revint en Bresse, et il y apporta des reliques qu'il exposa à la vénération des fidèles dans l'église collégiale de Bourg.

La réputation de l'abbaye de Cluny et l'amitié que M. Picquet avoit pour un de ses neveux établi à Cluny, le portèrent vers cette habitation célèbre dans le christianisme. Il acquit même dans les environs, en 1779, une maison et un terrain qu'il vouloit faire valoir; mais en 1781 étant revenu chez sa sœur à Verjon pour ses affaires, il fut attaqué successivement d'un rhume opiniâtre, d'une hémorragie qui l'affoiblit beaucoup, et d'une espèce d'hydropisie; enfin, une hernie qu'il avoit depuis long-temps ayant empiré, lui causa la mort le 15 juillet 1781.

M. Picquet étoit d'une taille avantageuse et imposante; il avoit une physionomie ouverte et engageante; il étoit d'une humeur gaie et amusante. Malgré l'austérité de ses mœurs, il ne respiroit que la gaieté : il faisoit des conversions au son des instrumens; il étoit

théologien, orateur, poëte ; il chantoit et composoit des cantiques soit en françois, soit en iroquois, avec lesquels il récréoit et intéressoit les sauvages. Il étoit enfant avec les uns, héros avec les autres. Son industrie même en mécanique le faisoit quelquefois admirer des sauvages. Enfin, il savoit employer tous les moyens propres à attirer des prosélytes et à se les attacher : aussi eut-il tout le succès qu'on pouvoit attendre de son industrie, de ses talens et de son zèle. C'est pour cela que j'ai cru devoir faire connoître un compatriote et un ami digne d'être offert pour exemple à ceux qu'enflammeroit le zèle de la religion et de la patrie.

LETTRE DU P. DU POISSON

AU P. PATOUILLET.

Mission au pays des Akensas [1].

MON RÉVÉREND PÈRE,

Recevez les complimens d'un pauvre mississipien qui vous a toujours estimé, et si vous lui permettez de le dire, qui vous a aimé autant que le meilleur de vos amis. La distance des lieux où la Providence nous a placés tous deux, n'affoiblira jamais en moi ces sentimens à votre égard, non plus que la reconnoissance que j'ai de l'amitié que vous avez bien voulu avoir pour moi pendant que nous avons vécu ensemble. La grâce que je vous demande désormais, c'est de penser un peu à moi, de prier Dieu pour moi, et de me donner de temps en temps de vos chères nouvelles. Je ne suis pas encore assez au fait du pays et des mœurs des sauvages, pour vous en donner des nouvelles ; je vous dirai seulement que le Mississipi ne présente au voyageur rien de beau, rien de rare que lui-même : rien ne le dépare que la forêt continuelle qui est à ses deux bords, et la solitude affreuse où l'on est pendant tout le voyage. N'ayant donc rien de curieux à vous mander de ce pays, permettez-moi de vous entretenir de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans le poste auquel la Providence m'a destiné.

Deux jours après mon arrivée, le village des Sauthouis me députa deux sauvages pour me demander si je trouvois bon qu'ils vinssent me chanter le calumet : ils étoient en habit de cérémonie, bien mataché, c'est-à-dire tout le corps peint de différentes couleurs, ayant des queues de chats sauvages aux endroits où l'on peint des ailes à Mercure, le calumet à la main, et sur le corps des grelots qui m'annoncèrent de loin leur arrivée. Je leur répondis que je n'étois point comme les chefs françois qui commandent aux guerriers, et qui viennent avec du butin pour leur faire des présens ; que je n'étois venu que pour leur faire connoître le grand Esprit qu'ils ne connoissent pas, et que je n'avois apporté que les choses nécessaires à ce dessein ; que cependant j'acceptois leur calumet pour le temps qu'il seroit monté quelque pirogue pour moi : c'étoit les remettre au calendes grecques. Ils me passèrent le calumet sur le visage, et s'en retournèrent porter ma réponse. Deux jours après, les chefs vinrent me faire la même demande, ajoutant que c'étoit *sans dessein* qu'ils vouloient danser devant moi le calumet. *Sans dessein* signifie parmi eux qu'ils font un présent sans aucune vue de retour : j'étois prévenu sur tout cela ; je savois que l'espérance du butin les rendoit si empressés, et que quand le sauvage donne même sans dessein, il faut lui rendre au double, ou bien on le mécontente : aussi je leur fis la même réponse qu'aux députés. Enfin ils revinrent encore à la charge pour me demander si je trouvois bon que du moins leurs jeunes gens vinssent danser chez moi sans dessein la danse de la *découverte* (c'est celle qu'ils font lorsqu'ils envoient à la découverte de l'ennemi). Je leur répondis que je ne m'ennuyois point, mais que leurs jeunes gens pouvoient venir danser, que je les verrois avec plaisir. Tout le village, excepté les femmes, vint le lendemain à la pointe du jour : ce ne fut que danses, que chants, que harangues jusqu'à midi. Leurs danses, comme vous pouvez bien l'imaginer, ont quelque chose de bizarre : l'exactitude avec laquelle ils observent la cadence est aussi surprenante que les contorsions et les efforts qu'ils font.

[1] On dit aujourd'hui Arkansas. C'est le nom d'une rivière ; on l'a donné aux peuplades qui habitent sur ses bords. Cette rivière prend sa source sur le versant oriental des Montagnes pierreuses, vers le 110e degré de longitude et 43e de latitude nord.

Elle reçoit plusieurs rivières, entre autres la Negracka, au sud ; la rivière Blanche, au nord ; et se jette dans le Mississipi, au-dessous du village de Chactas.

Je vis bien qu'il ne falloit pas les renvoyer sans leur faire chaudière haute. J'empruntai d'un François une chaudière semblable à celles qui sont à la cuisine des Invalides ; je leur donnai du maïs à discrétion : tout se passa sans confusion. Deux d'entre eux firent l'office de cuisiniers, firent les parts avec la plus exacte égalité, et les distribuèrent de même : on n'entendoit que l'exclamation ordinaire *ho*, que chacun prononçoit lorsqu'on lui présentoit un morceau. Jamais je n'ai vu manger de si mauvaise grâce et de meilleur appétit. Ils s'en retournèrent fort contens ; mais auparavant un des chefs me parla encore de recevoir leur calumet : je les amusai comme j'avois fait jusqu'alors. Au reste, c'est une dépense considérable que de recevoir leur calumet. Dans les commencemens où il falloit les ménager, les directeurs de la concession de M. Law et les commandans qui recevoient leur calumet leur faisoient de grands présens : ces sauvages ont cru que j'allois ramener l'ancienne mode ; mais quand je pourrois le faire, je m'en garderois bien, parce qu'il y auroit du danger que dans la suite ils ne m'écoutassent parler de religion que par intérêt, parce que d'ailleurs on sait par expérience que plus on donne au sauvage, moins on a sujet d'en être content, et que la reconnoissance est une vertu dont ils n'ont pas la moindre idée.

Je n'ai pas encore eu jusqu'ici le loisir de m'appliquer à leur langue : cependant comme ils me rendent de fréquentes visites, je les questionne *talon jajai?* Comment appelles-tu cela ? J'en sais assez pour me faire entendre dans les choses les plus communes ; il n'y a ici aucun François qui la sache à fond : ils n'en ont appris, encore fort superficiellement, que ce qui leur est nécessaire d'en savoir pour le commerce : j'en sais déjà autant qu'eux. Je prévois qu'il me sera très-difficile de l'apprendre autant qu'il faut pour parler de religion à ces sauvages. J'ai lieu de croire qu'ils sont persuadés que je sais parfaitement leur langue. Un François parlant de moi à un d'entre eux, celui-ci lui dit : « Je sais qu'il est un grand esprit, qu'il sait tout. » Vous voyez qu'ils me font infiniment plus d'honneur que je ne mérite. Un autre me tint une longue harangue : je n'entendois que ces mots *indatai*, mon père, *uyginguai,* mon fils. Je lui répondois à tout hasard, quand je voyois qu'il m'interrogeoit : *ai*, oui, *igalon,* cela est bon. Puis il me passa la main sur le visage et sur les épaules, et ensuite il en faisoit autant sur lui-même. Après tous ces *agios,* il s'en alla d'un air content. Un autre vint quelques jours après pour la même cérémonie. Aussitôt que je m'en aperçus, je fis venir un François, et le priai de m'expliquer ce qu'il me diroit sans qu'il parût qu'il me servît d'interprète : j'étois bien aise de savoir si je m'étois trompé en répondant à l'autre. Il me demanda si je trouvois bon que je l'adoptasse pour mon fils ; que quand il reviendroit de la chasse il jetteroit, sans dessein, son gibier à mes pieds ; que je ne lui demanderois pas comme les autres François de quoi as-tu faim (cela veut dire, que veux-tu que je donne pour cela?), mais que je le ferois asseoir, que je lui donnerois à manger comme à mon fils, et que quand il reviendroit une autre fois me voir, je lui dirois : Asseois-toi, mon fils ; tiens, voilà du vermillon, de la poudre ; et vous voyez le génie du sauvage ; il veut paroître généreux en donnant sans dessein, et ne veut cependant rien perdre. Je répondis à son discours : *igalon thé,* cela est très-bon, je l'approuve, j'y consens : après quoi il me passa la main comme l'autre avoit fait. Voici encore un trait qui marque combien ils sont généreux : je reçus avant hier la visite d'un chef, je lui présente à fumer : y manquer, ce seroit manquer à la politesse. Un moment après, il va prendre une peau de chevreuil matachée qu'il avoit laissée dans l'allée de la maison où je suis, et me la met sur les épaules : c'est leur manière quand ils font ces sortes de présens. Je priai un François de lui demander, sans qu'il parût que ce fût de ma part, ce qu'il vouloit que je lui donnasse? « J'ai donné sans dessein, répondit-il, est-ce que je traite avec mon père ? » (Traiter signifie ici rendre.) Cependant quelques momens après, il dit au même François que sa femme n'avoit point de sel, et son fils de poudre : son but étoit que ce François me le redît. Le sauvage ne donne rien pour rien, et il faut observer la même maxime à leur égard, sans quoi on s'expose à leur mépris. Une peau matachée est une peau peinte par les sauvages de différentes couleurs, et sur laquelle ils peignent des calumets, des oiseaux, des animaux. Celles de chevreuils peuvent servir de tapis de table, et celles de bœufs de couvertures de lit.

L'établissement françois des Akensas seroit considérable, si M. Law avoit encore été en crédit quatre ou cinq ans. Sa concession étoit ici dans une prairie à perte de vue, dont l'entrée est à deux portées de fusil de la maison où je suis. La compagnie des Indes lui avoit concédé seize lieues en carré : cela fait bien, je crois, cent lieues de tour. Son dessein étoit d'y bâtir une ville, d'y établir des manufactures, d'y avoir quantité de vassaux, des troupes ; d'y fonder un duché. Il ne commença l'ouvrage qu'un an avant sa chute. Les effets qu'il envoya alors dans le pays montoient à plus de quinze cent mille livres. Il y avoit entre autres choses de quoi armer et équiper superbement deux cents hommes de cavalerie. Il avoit aussi acheté trois cents nègres. Les François engagés pour cette concession, étoient gens de toutes sortes de métiers. Les directeurs et les subalternes, avec cent hommes, montérent le fleuve sur cinq bateaux, pour venir ici commencer l'établissement : ils devoient d'abord faire des vivres pour être en état de recevoir ceux qu'ils avoient laissés au bas du fleuve. L'aumônier mourut en chemin, et fut enterré sur une batture du Mississipi. Douze mille Allemands étoient engagés pour cette concession. Ce n'étoit pas mal s'y prendre pour une première année ; mais M. Law fut disgracié [1]. De trois ou quatre mille Allemands qui avoient déjà quitté leur pays, une grande partie mourut à l'Orient, presque tous en débarquant dans le pays ; les autres furent contremandés. La compagnie des Indes reprit la concession, et l'abandonna peu après : tout s'en est allé ainsi à la débandade. Environ trente François sont restés ici ; la seule bonté du climat et du terrain les a retenus ; car, du reste, ils n'ont reçu aucun secours. Mon arrivée leur a fait plaisir, parce qu'ils ont jugé que la compagnie des Indes n'avoit pas dessein d'abandonner ce quartier, comme ils se l'étoient imaginé, puisqu'elle y envoyoit un missionnaire : je ne saurois vous exprimer avec quelle joie ces bonnes gens m'ont reçu. Je les ai trouvés dans une grande disette de toutes choses : cette misère, avec les chaleurs excessives et extraordinaires qu'il a fait cette année, a mis tout le monde sur le grabat. Je les ai soulagés autant que j'ai pu. Le peu de remèdes que j'ai portés avec moi leur est venu fort à propos. L'occupation que m'ont donnée les malades ne m'a point empêché de faire, chaque dimanche et chaque fête, une exhortation pendant la messe, et une instruction après les vêpres. J'ai eu la consolation de voir que la plupart en ont profité pour s'approcher des sacremens, et que les autres sont disposés à en profiter. On est bien dédommagé des plus grandes peines, quand elles ne seroient suivies que de la conversion d'un seul pécheur.

[1] Après cette disgrace, tout fut arrêté et confisqué dans la *concession*.

Les fatigues de la mer et celles du Mississipi, qui sont encore plus grandes, le changement de climat, de nourriture, de tout, n'a nullement altéré ma santé. Je suis le seul des François qui ait été préservé de la maladie depuis que je suis ici ; on me plaignoit cependant sur la foiblesse de ma complexion, lorsque je quittai la France ; l'on ne plaignoit pas, par la raison contraire, le père Souel, qui a déjà été trois fois malade depuis qu'il est dans le pays. Priez Dieu qu'il me fasse la grâce de consacrer ce que j'ai de force à la conversion des sauvages : à en juger humainement, il n'y a pas grand bien à faire parmi eux, du moins dans les commencemens. J'espère tout de la grâce de Dieu. J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

LETTRE DU P. DU POISSON

AU P. ***.

Sur les Akensas, les Chactas et le Mississipi.

Êtes-vous curieux, mon cher ami, d'apprendre la chose du monde la moins curieuse, et qui coûte le plus d'apprendre par expérience? c'est la manière de voyager sur le Mississipi ; ce que c'est que ce pays si vanté, si décrié tout à la fois en France, et quelle espèce de gens on y trouve. Je n'ai rien autre chose à vous mander à présent. Si la relation que je vais vous faire de notre voyage n'est pas intéressante, prenez-vous-en au pays ; si elle est trop longue, prenez-vous-en à l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous.

Pendant notre séjour à la Nouvelle-Orléans, nous y avons vu la paix et le bon ordre rétabli par les soins et la sagesse du nouveau commandant général : il y avoit deux partis parmi

ceux qui étoient à la tête des affaires; on appeloit l'un la grande bande, et l'autre, la petite bande. Cette division est dissipée, et il y a tout lieu d'espérer que la colonie s'établira plus solidement que jamais. Quoi qu'il en soit, on attendoit chaque jour l'arrivée de la Gironde qui portoit les pères Tartarin, Doutreleau, un de nos frères et les religieuses : c'est ce qui fit précipiter notre départ pour épargner au révérend père de Beaubois un surcroît d'embarras, quoique ce fût la mauvaise saison pour voyager sur le Mississipi. D'ailleurs ce père avoit sur les bras le frère Simon qui, avec quelques engagés, étoit descendu des Illinois, et nous attendoit depuis trois ou quatre mois. Simon est un *donné* de la mission des Illinois : on appelle ici *engagés* des gens qui se louent pour ramer dans une pirogue ou un bateau, et l'on pourroit ajouter, pour faire enrager ceux qu'ils conduisent.

Nous nous embarquâmes donc le 25 mai 1727, les pères Souel, Dumas et moi, sous la conduite du bon homme Simon. Les pères de Guienne et le Petit devoient dans peu de jours prendre une autre route. Le premier, comme vous le savez, pour les Alibamons, et le second pour les Chasses [1]. Notre bagage et celui de nos engagés faisoient un volume de plus d'un pied au-dessus des bords de nos deux pirogues ; nous étions perchés sur un tas de coffres et de ballots, sans avoir la liberté de changer de posture. On nous prophétisa que nous n'irions pas loin avec cet équipage. En remontant le Mississipi, on va terre à terre, parce que le courant est trop fort : à peine avions-nous perdu de vue la Nouvelle-Orléans, qu'une branche qui s'avançoit, et qui ne fut point aperçue par celui qui gouvernoit, accroche un coffre, le renverse, fait faire la culbute à un jeune homme qui étoit auprès, et frappe rudement le père Souel. Par bonheur elle se rompit dans ce premier effort, sans quoi et le coffre et le jeune homme étoient dans l'eau. Cet accident nous détermina, lorsque nous fûmes arrivés aux Chapitoulas, à trois lieues de la Nouvelle-Orléans, à dépêcher au père Beaubois, pour lui demander une plus grande pirogue.

Pendant ce temps-là, nous étions en pays de connoissance. Le nom barbare qu'il porte marque qu'il a été autrefois habité par des sauvages : on appelle à présent de ce nom cinq concessions qui sont le long du Mississipi. M. Dubreuil, parisien, nous reçut dans la sienne. Les trois suivantes appartiennent à trois frères canadiens, qui sont venus dans ce pays, le bâton blanc à la main, et le brayer autour des reins, pour s'y établir, et qui ont plus avancé leurs affaires que les concessionnaires de France qui ont envoyé des millions pour fonder leurs concessions qui sont *fondues* à présent pour la plupart. La cinquième est à M. de Koli, suisse de nation, seigneur de la terre de Livry, près de Paris, un des plus honnêtes hommes qu'on puisse voir; il avoit passé dans le même vaisseau que nous, afin de voir par lui-même l'état de la concession pour laquelle il a équipé des vaisseaux et fait des dépenses infinies. Il y a dans chacune de ces concessions au moins soixante nègres : on y cultive le maïs, le riz, l'indigo, le tabac; ce sont celles de la colonie qui ont le mieux réussi. Je vous parle de concessions; j'aurai encore besoin d'en parler aussi bien que d'établissemens et d'habitations : vous ne savez peut-être pas ce que c'est que tout cela, ayez donc la patience d'en lire l'explication.

On appelle concession une certaine étendue de terrain concédée par la compagnie des Indes à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher et faire valoir ce terrain. C'est ce qu'on appeloit, dans le temps de la plus grande vogue du Mississipi, les comtés, les marquisats du Mississipi : ainsi les concessionnaires sont les gentilshommes de ce pays. La plupart n'étoient point gens à quitter la France; ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de gardes-magasins, de commis, d'ouvriers de différens métiers, de vivres et d'effets de toutes les sortes. Il s'agissoit de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrain, d'en brûler les cannes et les arbres. Ces commencemens paroissoient bien durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux; les directeurs et leurs subalternes s'amusèrent pour la plupart dans les endroits où il y avoit déjà quelques François établis; ils y consommèrent leurs vivres. A peine l'ouvrage étoit-il commencé, que la concession étoit déjà ruinée ; l'ouvrier mal payé ou mal nourri refusoit de travailler, ou se payoit par lui-même;

[1] Sauvages chactas.

les magasins étoient au pillage : ne reconnoissez-vous pas là le François ? C'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établit comme il devroit l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela.

On appelle habitation une moindre portion de terre accordée par la compagnie. Un homme avec sa femme, ou son associé, défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorces, sème du maïs et du riz pour sa provision. Une autre année, il fait un peu plus de vivres et une plantation de tabac. S'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre nègres, le voilà tiré d'affaires : c'est ce que l'on appelle *habitation, habitant :* mais combien sont aussi gueux que lorsqu'ils ont commencé !

On appelle établissement un canton où il y a plusieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui font une espèce de village.

Outre les concessionnaires et les habitans, il y a encore dans ce pays des gens qui ne font d'autre métier que de courir : 1° femmes ou filles tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpétrière ou autre lieu d'aussi bon renom, qui trouvent que les lois du mariage sont trop dures, et la conduite d'un ménage trop gênante : les voyages de quatre cents lieues ne font point peur à ces héroïnes ; j'en connois déjà deux dont les aventures feroient la matière d'un roman. 2° Les voyageurs : ce sont pour la plupart de jeunes gens envoyés pour cause au Mississipi par leurs parens ou par la justice, et qui trouvant que la terre est trop basse pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer, et courir d'un bord à l'autre. 3° Les chasseurs : ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cents lieues, dans le pays où il y a des bœufs ; ils font des plats côtés, c'est-à-dire qu'ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf ; ils salent le reste, et font de l'huile d'ours. Ils descendent vers le printemps et fournissent de viande la colonie. Le pays qui est depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'ici, rend ce métier nécessaire, parce qu'il n'est pas assez habité, ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici, on commence seulement à trouver les bœufs ; ils sont par troupeaux dans les prairies ou sur les rivières. Un Canadien descendit l'année passée à la Nouvelle-Orléans quatre cent quatre-vingts langues des bœufs qu'il avoit tués pendant son hivernement avec son associé seulement.

Nous quittâmes les Chapitoulas le 29. Quoiqu'on nous eût envoyé une plus grande pirogue, et malgré le nouvel arrimage de nos gens, nous étions presque aussi envolumés qu'auparavant. Nous n'avions que deux lieues à faire ce jour-là, pour aller coucher aux Cannes brûlées, chez M. de Benac, directeur de la concession de M. d'Artagnan ; il nous reçut avec amitié, et nous régala d'une carpe du Mississipi, qui pesoit trente-cinq livres. Les Cannes brûlées sont deux ou trois concessions le long du Mississipi : c'est un endroit à peu près comme les Chapitoulas ; la situation m'en parut plus belle.

Le lendemain nous fîmes six lieues, on n'en fait guère davantage en remontant ce fleuve, et nous couchâmes, ou plutôt nous cabanâmes aux Allemands. C'est le quartier que l'on assigna au reste languissant de cette troupe d'Allemands qui avoient péri de misère, soit à l'Orient, soit en arrivant à la Louisiane. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement où l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le Mississipi. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter à chaque jour la même chose.

Nous étions partis dans le temps des plus grandes eaux, le fleuve avoit monté à son ordinaire plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse, et par conséquent il étoit inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de cabanage, c'est-à-dire de terre pour faire chaudière et pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche. Si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage afin que le matelas n'enfonce point dans la vase ; on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, et des draps si l'on en a ; on plie trois ou quatre cannes en demi cercle, dont on fiche les deux bouts en terre, et que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas : sur celles-ci on en attache trois autres en travers, on étend ensuite sur ce petit édifice son baire, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par-dessous le matelas. C'est sous ces tombeaux, où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se cou-

cher. La première chose que l'on fait en mettant à terre, c'est de faire son baire en diligence : les maringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvoit coucher à découvert, on goûteroit la fraîcheur de la nuit, on seroit trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage : alors on amarre la pirogue à un arbre. Si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point, et l'on ne se couche point; on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reste, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottants que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes : on en trouve qui fourniroient de bois votre bonne ville de Tours pendant trois hivers. Ces endroits sont difficiles et dangereux à passer. Il faut raser ces embarras; le courant y est rapide, et s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottants, elle disparoit aussitôt, elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

C'étoit aussi la saison des plus grandes chaleurs qui augmentoient chaque jour; pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couvert, toujours un soleil brûlant sur nos têtes, sans avoir pu pratiquer sur nos pirogues un petit tendelet qui nous fît un peu d'ombrage; d'ailleurs, la hauteur des arbres et l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route des deux bords du fleuve ne laissent pas goûter le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse, l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse l'eau du Mississipi avec des cannes pour nous désaltérer; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchissement que nous avions, c'étoient les raisins qui pendent des arbres presque partout, et que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays du moins aux Akensas deux sortes de raisins, dont l'un mûrit en été, et l'autre à l'automne. C'est la même espèce; les grains en sont fort petits, et rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre espèce, la grappe n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de damas : nos sauvages l'appellent *asi*, *contal raisin*, *prune*.

Nos provisions de vivres consistoient en biscuit, lard salé et bien rance, riz, maïs, pois, et le biscuit nous manqua un peu au-dessus des Natchez. Nous n'avions déjà plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle-Orléans; nous vécûmes de pois, ensuite de riz qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici : l'assaisonnement consistoit en sel, huile d'ours, et dans un riche appétit. La nourriture la plus ordinaire de ce pays, presque l'unique pour bien des gens, et surtout pour les voyageurs, c'est le gru : on pile le maïs pour lui ôter sa première pellicule, on le fait bouillir long-temps dans l'eau; les François l'assaisonnent quelquefois avec de l'huile : voilà ce que c'est que le gru. Les sauvages pilant le maïs bien menu, le font cuire quelquefois avec du suif, et plus souvent avec de l'eau seulement : c'est de la sagamité. Au reste, le gru tient lieu de pain; une cuillerée de gru et un morceau de viande marchent ensemble.

Mais le plus grand supplice sans lequel tout le reste ne seroit qu'un jeu, mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce sont les maringouins, c'est la cruelle persécution des maringouins. La plaie d'Égypte, je crois, n'étoit pas plus cruelle; *dimittam in te et in servos tuos et in populum tuum, et in domos tuas omne genus muscarum et implebuntur domus Ægyptiorum diversi generis et universa terra in quâ fuerint.* Il y a ici des frappe-d'abord; il y a des brulots, ce sont de très-petits moucherons, dont la piqûre est si vive ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des moustiques; ce sont des brulots, à cela près qu'ils sont encore plus petits, à peine les voit-on, ils attaquent particulièrement les yeux; il y a des guêpes, il y a des taons; il y a en un mot *omne genus muscarum* : mais on ne parleroit point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les François sont au Mississipi que l'on n'avoit juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin

avec le voyageur ; quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guère ; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque ; le bras se lasse plus tôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution : je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudroit faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible ; le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins, au soleil couchant, on met à terre ; aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudière et la boucane, chacun y est pour soi ; alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre : c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles ; le visage, les mains, le corps en est couvert ; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. Chicagon, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des François qu'il avoit vus, leur disoit qu'il y en avoit autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de maringouins dans les bois. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque adresse, quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit.

Telles sont les incommodités du voyage mississipien. Combien de voyageurs les souffrent pour un gain souvent très-modique ! Il y avoit, dans une pirogue qui montoit avec nous, une de ces héroïnes dont je vous ai parlé, qui alloit rejoindre son héros ; elle ne faisoit que babiller, que rire, que chanter. Si pour un petit bien temporel, si pour le crime même on fait un pareil voyage, des hommes destinés à travailler au salut des âmes doivent-ils le craindre !

Je reviens à mon journal. Le 31 nous fîmes sept lieues : le soir point de cabanage ; de l'eau, du biscuit pour la collation, couchés dans la pirogue, mangés des maringouins pendant la nuit. C'étoit la vigile de la Pentecôte, jour de jeûne.

Le 1er juin nous arrivâmes aux Oumas à une habitation françoise, où nous trouvâmes assez de terrain qui n'étoit pas inondé pour y cabaner. Nous y séjournâmes le lendemain, pour donner du repos à notre équipage. Le père Dumas et moi nous nous embarquâmes le soir sur une pirogue qui devoit faire pendant la nuit le même chemin que nous devions faire le lendemain : nous évitions par-là la grande chaleur.

Le 3 nous arrivâmes en effet de bon matin aux Bayagoulas (nation détruite), chez M. du Buisson, directeur de la concession de messieurs Paris. Nous trouvâmes des lits, dont nous avions déjà presque perdu l'habitude ; pendant la matinée nous reprîmes le repos que les maringouins ne nous avoient pas permis de prendre pendant la nuit. M. du Buisson n'oublia rien pour nous soulager : il nous régala d'un dindon sauvage (ils sont en tout semblables aux dindons domestiques, mais d'un meilleur goût). La concession nous parut bien arrangée et en bon état : elle vaudroit encore mieux si elle avoit toujours eu un pareil directeur. Nos gens arrivèrent le soir, et nous quittâmes les Bayagoulas le lendemain, charmés des bonnes manières et des gracieusetés de M. du Buisson.

Framboise, chef des Sitimachas, qui a été esclave de M. de Bienville, nous y étoit venu voir et nous avoit invités à dîner chez lui, où nous devions passer vers midi : il nous avoit déjà fait la même invitation lorsqu'il étoit descendu avec sa nation à la Nouvelle-Orléans, pour chanter le calumet au nouveau commandant. Cela donna occasion à une aventure dont nous nous serions bien passés, et dont vous vous passeriez bien aussi de lire le récit ; mais n'importe.

L'inondation avoit contraint les Sitimachas de s'enfoncer dans les bois ; nous tirâmes un coup de fusil pour annoncer notre arrivée ; un coup de fusil dans les bois du Mississipi est un

coup de tonnerre, aussitôt voilà un petit sauvage qui se présente : nous avions un jeune homme avec nous qui savoit la langue, il lui parle, et nous fait réponse que le petit sauvage étoit envoyé pour nous conduire, que le village n'étoit pas éloigné. Il faut observer que ce jeune homme avoit bon appétit, et qu'il voyoit bien que nous ne pourrions faire chaudière à cause des eaux. Sur sa parole, nous nous mettons dans une pirogue sauvage qui étoit là ; l'enfant nous conduit, nous n'étions guère avancés lorsque l'eau manqua à la pirogue, ce n'étoit presque plus que de la vase : nos gens, qui nous assuroient qu'il n'y avoit plus qu'un pas, poussent la pirogue à force de bras ; l'espérance de faire festin chez Framboise les encourageoit ; mais enfin nous ne trouvâmes plus que des arbres renversés, de la vase, et quelques bas-fonds où l'eau croupissoit. Ce petit sauvage nous laisse là et disparoît en un moment. Que faire dans ces bois sans guide ? Le père Souel saute dans l'eau, nous en fîmes autant ; c'étoit quelque chose de plaisant de nous voir barboter parmi les ronces et les broussailles, et dans l'eau jusqu'aux genoux ; notre plus grande peine étoit d'arracher nos souliers de la vase. Enfin, bien crottés, bien harassés, nous arrivâmes au village qui étoit éloigné du fleuve de plus d'une demi-lieue. Framboise fut surpris de notre arrivée ; il nous dit froidement qu'il n'avoit rien. A ce trait nous reconnûmes le sauvage. Notre interprète nous avoit trompés, car Framboise ne nous avoit pas envoyé chercher, il ne nous attendoit pas, et avoit cru qu'il ne risquoit rien de nous inviter, persuadé que l'inondation nous empêcheroit bien d'aller chez lui. Quoi qu'il en soit, nous retournâmes bien vite et sans guide, nous nous égarâmes un peu, nous retrouvâmes la pirogue sauvage ; nous nous remîmes dedans, et nous regagnâmes les nôtres comme nous pûmes. Ceux qui étoient restés se divertirent de notre équipage et de notre aventure ; jamais nous n'avons tant ri, ou plutôt, c'est la seule fois que nous ayons ri. Il n'y avoit pas terre pour faire chaudière, comme je l'ai déjà dit ; il fallut se contenter d'un morceau de biscuit. Nous arrivâmes le soir au-dessus de Manchat ; c'est une branche du Mississipi qui se jette dans le lac Maurepas : point de terre, point de chaudière, point de cabanage, des millions de maringouins pendant la nuit ; *nota iterum :* c'étoit un jour de jeûne : les eaux commençoient à baisser, ce qui nous faisoit espérer que nous ne coucherions plus dans la pirogue.

Les Sitimachas habitoient le bas du fleuve dans les commencemens de la colonie : ils tuèrent alors M. de Saint-Côme, missionnaire. M. de Bienville, qui commandoit pour le roi, vengea sa mort. La carte du Mississipi place mal la nation des Sitimachas ; ce n'est pas la seule faute qui s'y trouve. Après ces petits traits d'érudition mississipienne, je reviens à notre voyage.

Le 4 nous couchâmes au Bâton-Rouge [1] ; ce lieu est ainsi appelé, parce qu'il y a un arbre rougi par les sauvages, et qui sert de bornes pour la chasse des nations qui sont au-dessus et au-dessous. Nous y vîmes les restes d'une habitation françoise, abandonnée à cause des chevreuils, des lapins, des chats sauvages, des ours qui ravageoient tout. Quatre de nos gens allèrent à la chasse, et revinrent le lendemain sans autre gibier qu'un hibou.

Le 7 nous dînâmes à la concession de M. Mézières : elle a l'air d'une habitation qui commence : nous y vîmes une baraque, des nègres, et un bon manant qui ne nous fit ni bien ni mal. Nous cabanâmes le soir à la Pointe-Coupée, devant la maison d'un habitant qui nous reçut fort bien. La pluie nous y arrêta le lendemain, et ne nous permit de faire qu'une lieue ce jour-là jusque chez un autre habitant : sa maison, posée sur quatre fourches, nous mit, tant bien que mal, à couvert d'un orage affreux. Que ces bonnes gens ont besoin de consolation et spirituelle et temporelle !

Le 9, à peine fûmes-nous embarqués, qu'il sortit hors du bois une odeur exécrable : on nous dit qu'il y avoit à terre une bête que l'on appelle *bête puante*, qui répand cette mauvaise odeur partout où elle est. Nous cabanâmes le soir aux petits Tonicas dans les cannes : pendant l'hiver on y met le feu ; pendant l'été il faut les couper pour y pouvoir cabaner. Le village sauvage est dans les terres ; de là aux grands Tonicas il y a dix ou douze lieues par le Mississipi ; par terre, il n'y a qu'une pointe ou langue de terre qui sépare les deux villages : autrefois on faisoit un portage en traversant par terre. On appelle encore ce trajet *le portage de la Croix*. Le fleuve a pénétré cette

[1] C'est aujourd'hui un bourg. Le village de Saint-François est au-dessus, et la ville nommée Iberville est au-dessous.

pointe et l'inonde entièrement dans les grandes eaux : c'est ce que nous avions à faire le lendemain, c'est-à-dire deux lieues, pour éviter les dix lieues qu'il faudroit faire si on continuoit sa route par le Mississipi. Nous prîmes un sauvage aux petits Tonicas pour nous servir de guide.

Le 10, nous entrâmes donc dans ce bois, dans cette mer, dans ce torrent, car c'est tout cela à la fois. Notre guide, dont personne n'entendoit la langue, nous parloit par signes; l'un les interprétoit d'une façon, et l'autre de l'autre; ainsi nous allions au hasard. Au reste, quand on est engagé dans ce bois, il faut continuer sa route ou périr, car si on se laissoit aller au courant pour reculer, ce courant rapide jetteroit immanquablement la pirogue contre un arbre qui la briseroit en mille pièces. Sans cela, nous nous serions retirés d'un si mauvais pas aussitôt que nous nous y vîmes engagés. Il falloit sans cesse virer la pirogue en zig-zag pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres; quelquefois elle se trouvoit serrée entre deux arbres qui ne laissoient pas assez d'espace pour passer, contre l'attente de celui qui gouvernoit. Tantôt c'étoit un torrent dont l'entrée étoit presque fermée par un embarras, ou seulement par deux arbres d'une longueur et d'une grosseur énorme, renversés en travers des deux bords du courant, et qui le rendoit plus impétueux; tantôt l'entrée étoit entièrement barrée par un arbre, il falloit changer de route au hasard de trouver le même obstacle un moment après, ou de ne trouver que très-peu d'eau, de la vase et des broussailles, alors il falloit passer la pirogue à force de bras; souvent un de nos hommes étoit obligé de se jeter dans l'eau jusqu'au cou pour aller amarrer la pirogue à un arbre plus avancé, afin que, si le courant l'emportoit sur la force des rames, et fît reculer la pirogue, elle n'allât point se briser contre un arbre. La nôtre risqua le plus; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avoit fait reculer, et nous vîmes le moment où elle alloit couler à fond; la force des rames nous sauva, et par bonheur il n'y avoit point là ni embarras, ni arbres renversés. Après en avoir passé un autre, qui ne laissoit de passage que la largeur de la pirogue, elle demeura un moment immobile entre la force du courant et la force des rames; nous ne savions si elle reculeroit ou si elle avanceroit, c'est-à-dire que dans ce moment nous étions entre la vie et la mort; car si la rame eût cédé à la force du courant, nous allions nous briser contre un gros arbre qui barroit presque entièrement le courant. Nos gens de l'autre pirogue, qui avoit passé avant nous, nous attendoient dans un morne et triste silence, et jetèrent un grand cri de joie quand ils nous virent hors de danger. Je ne finirois point si je voulois vous raconter tous les travaux de cette journée. Ce passage est bien nommé le passage *de la Croix;* un voyageur qui sait ce que c'est, et ne laisse pas d'y passer, mérite les Petites-Maisons s'il en réchappe. On n'abrége le voyage par ce raccourci que d'une très-petite journée. Le Seigneur nous sauva la vie, et nous vînmes enfin à bout de faire ces deux lieues fatales.

Nous arrivâmes donc à quatre ou cinq heures du soir aux grands Tonicas. Le chef de cette nation vint au bord de l'eau nous recevoir, nous serra la main, nous embrassa, fit étendre une natte et des peaux devant la cabane, et nous invita à nous y coucher; ensuite il nous fit présenter un grand plat de mûres de ronces, et une manne (c'est-à-dire une hotte) de fèves vertes : c'étoit un vrai régal pour nous. Le passage de la Croix ne nous avoit pas permis de nous arrêter pour dîner.

Ce chef a été baptisé, aussi bien que quelques-uns de sa nation, par M. Davion; mais depuis le retour de ce missionnaire en France, où il se retira peu de temps après l'arrivée des pères capucins dans le pays, il n'a guère de chrétien que le nom, une médaille et un chapelet. Il parle un peu françois, il nous demanda des nouvelles de M. Davion. Nous lui dîmes qu'il étoit mort; il en témoigna du regret, et il nous parut souhaiter un missionnaire. Il nous montra aussi une médaille du roi, que M. le commandant général lui a envoyée au nom de sa majesté, avec un écrit qui porte que c'est en considération de l'attachement qu'il a toujours eu pour les François que ce présent lui a été fait. Il y a quelques François aux Tonicas; ils nous firent de grands gémissemens de ce qu'ils n'avoient point de missionnaire. Le père Dumas dit la messe le lendemain de grand matin dans la cabane du chef, et nous fûmes édifiés de l'empressement qu'eurent quelques François de profiter de cette occasion pour s'approcher des sacremens.

Le 11, nous passâmes la nuit pour la der-

nière fois dans la pirogue. Le 12, nous cabanâmes aux Écors blancs, et le 13, aux Natchez. Nous rendîmes aussitôt notre visite au révérend père Philibert, capucin, qui en est curé; c'est un homme de bon sens, qui n'a pas été effarouché de nous voir, comme ses confrères l'avoient été à la Nouvelle-Orléans; d'ailleurs, c'est un homme de bien et très-zélé. Nous descendîmes ensuite au bord de l'eau pour y faire nos baires.

L'établissement françois des Natchez devient considérable. On y fait beaucoup de tabac, qui passe pour le meilleur du pays. C'est un canton fort élevé; de là on voit serpenter le Mississipi comme dans un abîme; ce sont des buttes continuelles et des bas-fonds; le terrain des concessions est plus uni et plus beau. La chaleur excessive nous empêcha d'y aller, aussi bien qu'au village sauvage.

Le village est éloigné d'une lieue des François : c'est la seule, ou presque la seule nation où l'on voit une espèce de gouvernement et de religion. Ils entretiennent un feu perpétuel, et ils savent par tradition que s'il venoit à s'éteindre, il faudroit l'aller allumer chez les Tonicas. Le chef a beaucoup d'autorité sur ceux de sa nation et il s'en fait obéir : il n'en est pas ainsi de la plupart des autres nations, ils ont des chefs qui n'en ont que le nom, chacun est maître, et l'on ne voit cependant jamais de sédition parmi eux. Quand le chef des Natchez meurt, un certain nombre d'hommes et de femmes doit s'immoler pour le servir dans l'autre monde : plusieurs se sont déjà dévoués à la mort pour le temps que celui-ci mourra; on les étrangle dans ces occasions. Les François font ce qu'ils peuvent pour empêcher cette barbarie, mais ils ont bien de la peine d'en sauver quelqu'un. Ils disent que leurs ancêtres ont passé les mers pour venir dans ce pays : des personnes qui connoissent leurs mœurs et leurs usages mieux que moi prétendent qu'ils sont venus de la Chine.

Quoi qu'il en soit, les Tonicas et les Natchez sont deux nations considérables qui devroient avoir chacune un missionnaire. Le chef des Tonicas est déjà chrétien, comme je vous l'ai dit; il a beaucoup d'autorité sur les siens, et d'ailleurs tout le monde convient que cette nation est très-bien disposée pour le christianisme. Un missionnaire trouveroit le même avantage aux Natchez, s'il avoit le bonheur de convertir le chef; mais ces deux nations sont dans le district des révérends pères capucins, qui, jusqu'ici, n'ont appris aucune langue sauvage.

Nous quittâmes les Natchez le 17, et nous nous embarquâmes, le père Dumas et moi, sur une pirogue qui partoit pour la chasse. Les nôtres n'avoient pas encore fait leurs vivres, c'est-à-dire acheté et fait piler du maïs.

Les battures commençoient à se découvrir, nous y trouvions des œufs de tortues, nouveau régal pour nous; ces œufs sont un peu plus gros que ceux de pigeons : on les trouve dans le sable des battures; le soleil les fait éclore; les traces que les tortues ont laissées, font découvrir les endroits où elles ont caché leurs œufs. On en trouve en quantité, et l'on en fait des omelettes qui sont bonnes pour des gens qui ne mangent que du gru.

On compte de la Nouvelle-Orléans aux Natchez près de cent lieues, et des Natchez aux Yatous quarante; nous fîmes cette seconde traversée, sans autre aventure, sinon que nous fûmes surpris pendant une nuit d'un orage violent, avec des éclairs et du tonnerre : jugez si on est bien à couvert de la pluie sous une toile. Le lendemain un sauvage qui remontoit avec nous, mit à terre pour aller à la chasse; nous continuâmes notre route; nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, qu'il parut sur le rivage avec un chevreuil sur les épaules. Nous cabanâmes sur la première batture pour faire sécher nos hardes et pour faire chaudière haute. Ces repas que l'on fait après une bonne chasse, sont tout-à-fait à la sauvage : rien n'est plus plaisant; la bête est en pièces dans un moment; rien n'est perdu; nos voyageurs tirent du feu ou de la marmite, chacun selon son goût; leurs doigts et quelques petits bâtons leur tiennent lieu de toutes sortes d'instrumens de cuisine et de table. A les voir couverts seulement d'un brayer, plus hâlés, plus boucanés que des sauvages, étendus sur le sable ou accroupis comme des singes, dévorer ce qu'ils tiennent en main, on ne sait si c'est une troupe de bohémiens ou de gens qui font festin au sabbat.

Le 23 nous arrivâmes aux Yatous : c'est un poste françois à deux lieues de l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans le Mississipi. Il y a un officier sous le nom de commandant, une douzaine de soldats et trois ou quatre habitans. C'étoit là où étoit la concession de M. le Blanc, qui est allé en déca-

dence comme bien d'autres. Le terrain est élevé par buttes, il est peu découvert; l'air y est, dit-on, mal sain. Le commandant, à notre arrivée, fit tirer toute l'artillerie du fort, qui consiste en deux pièces de trés-petits canons. Ce fort est une baraque où loge le commandant, entourée d'une palissade, mais bien défendue par la situation du lieu. Le commandant nous reçut chez lui avec beaucoup d'amitié; nous cabanâmes dans sa cour; nos deux pirogues, dont l'une portoit le père Souel, missionnaire des Yatous, arrivèrent deux jours après nous: le fort lui fit les mêmes honneurs qu'il nous avoit faits. Ce cher pére avoit été dangereusement malade pendant la traversée des Natchez aux Yatous; il commençoit à se rétablir. Il m'a écrit depuis mon arrivée ici qu'il étoit retombé malade, et qu'il étoit en convalescence lorsqu'il m'écrivoit. Pendant notre séjour aux Yatous, il acheta une maison, ou plutôt une cabane à la françoise, en attendant qu'il prît ses arrangemens pour se placer parmi les sauvages qui sont à une lieue du poste françois. Il y a trois villages qui parlent trois langues différentes et qui composent une nation peu nombreuse: je ne les connois pas davantage.

Le 26, nous nous rembarquâmes, le père Dumas et moi; des Yatous aux Akensas on compte soixante lieues: nous y arrivâmes le 7 juillet, sans autre aventure que d'avoir fait une fois *chaudière haute* d'un ours qu'un de nos gens avoit tué à la chasse.

Les villages des Akensas sont mal placés sur la carte. La rivière à son embouchure fait une fourche; dans la branche d'en haut se jette une rivière que les sauvages appellent *Niska*, eau blanche[1], qui n'est point marquée sur la carte, quoiqu'elle soit considérable. Nous entrâmes par la branche d'en bas: de l'embouchure de cette branche à l'endroit où la rivière se sépare en deux, il y a sept lieues; de là il y a deux lieues au premier village qui renferme deux nations, les Tourimas et les Tougingas. De ce premier village au second, il y a deux lieues par eau et une lieue par terre; on l'appelle le village *des Southouis*. Le troisième village est un peu plus haut, du même bord de la rivière, ce sont les Kappas; de l'autre bord, et vis-à-vis ce dernier village, sont les habitations françoises. Les trois villages sauvages, qui renferment quatre nations qui portent des noms différens, n'en font qu'une sous le nom commun d'Akensas, que les François ont aussi donné à la rivière, quoique les sauvages l'appellent *Ni gitai*, eau rouge. Ils parlent la même langue, et font en tout environ douze cents âmes.

Nous étions peu éloignés de ces villages, lorsqu'une bande de petits sauvages nous ayant aperçus, fit un grand cri et courut au village; une pyrogue françoise, qui nous avoit précédés d'un jour, avoit averti de notre arrivée: nous trouvâmes tout le village assemblé au débarquement. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, un sauvage demanda à un de nos gens qu'il connoissoit et qui savoit la langue, *combien de lunes le chef noir* demeureroit parmi eux? *Toujours*, répondit ce François. *Tu mens*, repartit le sauvage. Le François lui répondit que non, qu'il y en auroit toujours parmi eux pour leur apprendre à connoître le grand Esprit, comme il y en a aux Illinois. Le sauvage le crut, et lui dit: « Mon cœur rit quand tu dis cela. » Je me fis conduire par ce même François au village des Southouis, par terre. Avant que d'y arriver, nous trouvâmes le chef sous son *antichon*: c'est le nom que les François donnent à une espèce de cabane ouverte de tous côtés, que les sauvages ont à leur désert (à leur campagne), et où ils vont prendre le frais; il m'invita à me coucher sur sa natte, et me présenta de la sagamité; il dit un mot à son petit enfant qui étoit là. Celui-ci fit aussitôt le cri sauvage, et cria de toutes ses forces: *Panianga sa, panianga sa!* le chef noir, le chef noir! Dans un instant tout le village entoura l'antichon. Je leur fis dire dans quel dessein j'étois venu. Je n'entendois de tous côtés que ce mot, *Igaton!* Mon interpréte me dit qu'il signifioit, cela est bon. Toute cette troupe me conduisit au bord de l'eau en poussant de grands cris. Un sauvage nous fit traverser la rivière dans sa pyrogue; et, après avoir marché un demi-quart de lieue, nous arrivâmes aux habitations françoises. Je me logeai dans la maison de la compagnie des Indes, qui étoit celle des commandans lorsqu'il y en avoit ici, et je sentis bien de la joie d'être au bout des deux cents lieues que j'avois à faire: j'aimerois mieux faire deux fois le voyage que nous avions fait sur mer dans la même saison,

[1] La rivière Blanche est maintenant marquée sur les cartes.

que de recommencer celui-ci. Le père Dumas n'étoit qu'au milieu de sa route pour se rendre aux Illinois ; il se rembarqua le lendemain de son arrivée. On ne trouve pas la moindre habitation d'ici aux Illinois ; mais on ne manque guère de tuer quelques bœufs, qui raccommodent bien des gens qui n'ont que du gru pour vivre.

Me voici au bout de ma longue et ennuyeuse relation ; je n'ai écrit que pour vous et pour un ami aussi indulgent que vous, c'est le père Bernard, à qui je vous prie d'adresser cette lettre ; il est à Dijon : je tâcherai de contenter davantage votre curiosité, lorsque je connoîtrai mieux les mœurs des sauvages de ce quartier. Vous n'avez pas la même excuse que moi ; vous êtes sur le grand théâtre qui change de scène tous les jours, et fournit matière aux lettres les plus longues et les plus curieuses. Je vous ai écrit de la Nouvelle-Orléans : avez-vous reçu ma lettre ?

Je vous prie de faire mes honneurs au révérend père de Fontenai, et de me recommander à ses saints sacrifices. Je me recommande aussi aux vôtres : vous êtes tous deux dans tous mes *memento*. Présentez aussi mes respects au révérend père Davaugour et au cher frère Talard ; je prie ce cher frère de m'adresser, dans le premier envoi qu'il fera au révérend père de Beaubois, le plus qu'il pourra d'estampes, et surtout celles qui représentent les différens mystères de la vie de Notre Seigneur. M. Cars lui en donnera, en le saluant de ma part ; il m'en a promis. C'est un des grands moyens que l'on puisse prendre pour donner quelque idée des mystères de notre religion aux sauvages ; ils sont tout extasiés quand ils voient l'image de saint Régis que j'ai dans ma chambre, qui a été gravée par M. Cars ; ils se mettent la main devant la bouche, c'est un signe d'admiration parmi eux. *Ouakantaqué*, s'écrient-ils, c'est le grand Esprit. Je leur dis que non, qu'il a été chef à robe noire comme moi ; qu'il a bien écouté et observé la parole du grand Esprit pendant sa vie, et qu'après sa mort il est allé au ciel avec lui. Quelques-uns passent leur main en différentes fois sur le visage du saint, et puis la portent sur leur visage : c'est une cérémonie qu'ils font quand ils veulent donner une marque de vénération à quelqu'un ; puis ils se mettent en différens endroits de ma chambre, et disent à chaque fois en riant : « Il me regarde, il parle presque, il ne lui manque que la parole. » Voilà bien des minuties : il est temps que nous reprenions haleine tous deux.

Adieu, etc.

Aux Akensas, ce 3 octobre 1727.

LETTRE DU P. LE PETIT

AU P. D'AVAUGOUR,

PROCUREUR DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Colonie françoise des Natchez sur les bords du Mississipi.

A la Nouvelle-Orléans, le 12 juillet 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous n'avez pu ignorer le triste événement qui a désolé cette partie de la colonie françoise établie aux Natchez, sur la droite du fleuve du Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure. Deux de nous, missionnaires occupés à la conversion des sauvages, ont été compris dans le massacre presque général que cette nation barbare a fait des François, dans le temps même qu'on n'avoit nulle raison de se défier de sa perfidie. Une si grande perte, que vient de faire cette mission naissante, sera longtemps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pu savoir que d'une manière confuse les suites d'une si noire trahison, je vais vous en développer toutes les circonstances ; mais auparavant je crois devoir vous faire connoître le caractère de ces perfides sauvages appelés *Natchez*. Quand je vous aurai décrit la religion, les mœurs et les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'histoire du tragique événement dont j'ai dessein de vous entretenir, et je vous en raconterai toutes les particularités dans un détail, dont je m'assure que vous n'avez eu nulle connoissance.

Cette nation de sauvages habite un des plus beaux et des plus fertiles climats de l'univers : ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé : leur religion, en certains points, approche assez de celle des anciens Romains : ils ont un temple rempli d'idoles ; ces idoles sont différentes figures d'hommes et d'animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur temple ressemble à un four de terre qui auroit

cent pieds de circonférence : on y entre par une petite porte, haute de quatre pieds, et qui n'en a que trois de largeur : on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus et en dehors sont trois figures d'aigles de bois peints en rouge, en jaune et en blanc. Au-devant de la porte est une espèce d'appentis avec une contre-porte, où le gardien du temple est logé ; tout autour règne une enceinte de palissade, sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs guerriers ont rapportées des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur nation.

Dans l'intérieur du temple, il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres ; on y a placé des paniers de cannes de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens chefs, et à côté ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs idoles : ce sont des figures d'hommes et de femmes faites de pierres et de terre cuite, des têtes et des queues de serpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cristaux, et des mâchoires de grands poissons. Il y avoit en l'année 1669 une bouteille et une patte de verre qu'ils gardoient précieusement.

Ils ont soin d'entretenir dans ce temple un feu perpétuel, et leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter chacun à leur tour une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des gardiens du temple est fixé, et ils servent par quartier. Celui qui est en exercice est comme en sentinelle sous l'appentis, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre : il l'entretient avec deux ou trois grosses bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, et qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand chef qui aient la liberté d'entrer dans le temple : cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les ossemens reposent dans le temple. Les mets se donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille où sont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte et sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne conçoivent rien qui soit au-dessus de cet astre, rien aussi ne paroît plus digne de leurs hommages : et c'est par la même raison que le grand chef de cette nation, qui ne connoît rien sur la terre au-dessus de soi-même, prend la qualité de frère du Soleil : la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on élève une butte de terre rapportée, sur laquelle on bâtit sa cabane, qui est de même construction que le temple : la porte est exposée au levant. Tous les matins le grand chef honore de sa présence le lever de son frère aîné, et le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horizon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet [1], et il lui fait une offrande des trois premières gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-dessus de la tête, et se tournant de l'orient à l'occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabane plusieurs lits à gauche en entrant : mais sur la droite il n'y a que le lit du grand chef orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paillasse de cannes et de joncs fort durs, avec une bûche carrée qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabane on voit une petite borne : personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, et avancent jusqu'au fond de la cabane sans jeter les yeux du côté droit où est le chef : ensuite on fait un nouveau salut en élevant les bras au-dessus de la tête et hurlant trois fois. Si c'est une personne que le chef considère, il répond par un petit soupir, et lui fait signe de s'asseoir : on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le chef, on hurle une fois avant que de lui répondre ; et lorsqu'on prend congé de lui, on fait traîner un hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

[1] Le calumet est une grande pipe dont se servent les sauvages.

Lorsque le grand chef meurt, on démolit sa cabane, puis on élève une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa dignité, et qui ne loge jamais dans celle de son prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs lois au reste du peuple : une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand chef, comme étant frère du soleil, et le maître du temple ; ils croient l'immortalité de l'ame. Lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensés ou punis. Les récompenses qu'ils se proposent consistent principalement dans la bonne chère, et le châtiment dans la privation de tout plaisir. Ainsi ils croient que ceux qui ont été fidèles observateurs de leurs lois, seront conduits dans une région de délices, où toutes sortes de viandes les plus exquises leur seront fournies en abondance; qu'ils y couleront des jours agréables et tranquilles au milieu des festins, des danses et des femmes; enfin qu'ils goûteront tous les plaisirs imaginables. Qu'au contraire les infracteurs de leurs lois seront jetés sur des terres ingrates et toutes couvertes d'eau, qu'ils n'auront aucune sorte de grains, qu'ils seront exposés tout nus aux piquantes morsures des maringouins; que toutes les nations leur feront la guerre; qu'ils ne mangeront jamais de viande, et qu'ils ne se nourriront que de la chair des crocodiles, de mauvais poissons et de coquillages.

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontés du grand chef : ils le regardent comme le maître absolu, non-seulement de leurs biens, mais encore de leur vie, et il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête lorsqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur est défendu d'en exiger aucun salaire. Les François, qui ont souvent besoin de chasseurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adressent qu'au grand chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on souhaite, et reçoit le paiement sans en faire part à ces malheureux, à qui il n'est pas même permis de se plaindre. Un des principaux articles de leur religion, surtout pour les domestiques du grand chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui pour aller le servir dans l'autre monde. Ces aveugles se soumettent volontiers à cette loi, dans la folle persuasion où ils sont qu'à la suite de leur chef, ils vont jouir du plus grand bonheur [1].

Pour se faire une idée de cette sanglante cérémonie, il faut savoir que dès qu'il naît au grand chef un héritier présomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune prince, et dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table ; les autres sont employés à l'agriculture ; d'autres ne servent qu'à lui faire cortége. S'il vient à mourir, tous ses domestiques s'immolent avec joie pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, et se rendent dans la place qui est vis-à-vis le temple, et où tout le peuple est assemblé. Après avoir dansé et chanté assez long-temps, ils se passent au col une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, et aussitôt les ministres préposés à cette sorte d'exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, et de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Les principaux domestiques du grand chef ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, surtout ceux des bras et des cuisses ; on les laisse se dessécher pendant deux mois dans une espèce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, et les placer dans le temple à côté de ceux de leur maître. Pour ce qui est des autres domestiques, leurs parens les emportent chez eux, et les font enterrer avec leurs armes et leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'observe pareillement à la mort des frères et des sœurs du grand chef. Les femmes se font toujours étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'aient des enfans à la mamelle ; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins plusieurs qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place selon les cérémonies ordinaires, et ainsi que la loi l'ordonne.

Ce gouvernement est héréditaire ; mais ce n'est pas le fils du chef régnant qui succède à

[1] Comme les Germains et les Perses.

son père, c'est le fils de sa sœur ou de la première princesse du sang. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient du sang royal, au lieu que le fils de la sœur du grand chef l'est du moins du côté de la mère.

Les princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, et n'ont qu'un mari, mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, et d'en choisir un autre parmi ceux de la nation, pourvu qu'il n'y ait entre eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la princesse lui fait casser la tête à l'instant. Elle n'est point sujette à la même loi, car elle se peut donner autant d'amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect; il ne mange point avec elle, il la salue en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, c'est d'être exempt de travail, et d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la princesse.

Autrefois la nation des Natchez étoit considérable : elle comptoit soixante villages et huit cents soleils ou princes; maintenant elle est réduite à six petits villages et onze soleils. Dans chacun de ces villages il y a un temple où le feu est toujours entretenu comme dans celui du grand chef, auquel tous ces chefs obéissent.

C'est le grand chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'état; tels sont les deux chefs de guerre, les deux maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le temple, les deux officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer lorsque des étrangers viennent traiter de la paix; celui qui a inspection sur les ouvrages; quatre autres chargés d'ordonner les festins dont on régale publiquement la nation, et les étrangers qui viennent la visiter. Tous ces ministres qui exécutent les volontés du grand chef, sont respectés et obéis, comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres.

Chaque année le peuple s'assemble pour ensemencer un vaste champ de blé d'inde, de fèves, de citrouilles et de melons. On s'assemble de la même manière pour faire la récolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte. Chaque été, vers la fin de juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours et trois nuits; chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, etc. Ce sont des danses presque continuelles; le grand chef et sa sœur sont dans une loge élevée et couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets; les princes, les princesses, et ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du chef, auquel ils marquent leur respect et leur soumission par une infinité de cérémonies.

Le grand chef et sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'assemblée sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes; tout le peuple danse et chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette fête il fait approcher tous ses sujets et leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la religion; il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le temple, et de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zéle, il en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le temple, et l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfans au milieu des flammes pour apaiser le couroux du ciel. Le grand chef appela ces héroïnes, et donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher. Il finit son panégyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les péres de famille ne manquent point d'apporter au temple les prémices des fruits, des grains et des légumes; il en est de même des présens qui se font à cette nation : ils sont aussitôt offerts à la porte du temple, où le gardien, après les avoir étalés et présentés aux esprits, les porte chez le grand chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne témoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre que les grains n'aient été présentés au temple avec les céré-

monies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du temple, ils lèvent les bras par respect, et poussent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, se relèvent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que passer devant le temple, on s'arrête simplement en le saluant les yeux baissés et les bras levés. Si un père ou une mère s'apercevait que son fils manquât à cette cérémonie, il seroit puni sur-le-champ de quelques coups de bâton.

Telles sont les cérémonies des sauvages Natchez, par rapport à la religion. Celles de leurs mariages sont très-simples. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au père de la fille, ou, à son défaut, au frère aîné. On convient du prix, qui se paie en pelleteries ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pour peu qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Du reste ils ne s'embarrassent pas de quelle famille elle est, pourvu qu'elle leur plaise. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on auroit droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis; et lorsqu'il a, ou en gibier, ou en poisson, suffisamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille, on sert en particulier les nouveaux mariés, et ils mangent au même plat. Le repas fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme, et ensuite ses propres parens, après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain, et alors le mari conduit sa femme chez son beau-père, et il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabane particulière. Pendant qu'on la construit, il passe toute la journée à la chasse pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les lois permettent aux Natchez d'avoir autant de femmes qu'ils veulent, cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilége de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces chefs se fait avec moins de cérémonie; ils se contentent d'envoyer quérir le père de la fille qu'ils veulent épouser, et ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors le mariage est fait; ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au père et à la mère. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes : les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît.

Il y a certains temps de la lune où les sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs, que plusieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble, pourvu néanmoins qu'elles ne leur aient point donné d'enfans : car s'il en est né de leur mariage, il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette nation fait un détachement pour la guerre, le chef du parti plante deux espèces de mais bien rougis depuis le haut jusqu'au bas, ornés de plumes rouges, de flèches et de casse-têtes rougis. Ces mais sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parés et barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le chef de guerre. Cette harangue que chacun fait l'un après l'autre, et qui dure près d'une demi-heure, consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui; qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art de lever des chevelures; et qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au chef de guerre, il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la *médecine de guerre* : c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cents hommes, s'étant assis autour de la chaudière, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, et de les rendre aussitôt par la bouche avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le chef de guerre fixe

le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la campagne. Pendant ce temps-là, les guerriers se rendent soir et matin dans la place, où, après avoir bien dansé et raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chansons de mort.

A voir l'extrême joie qu'ils font paroître en partant, on diroit qu'ils ont déjà signalé leur valeur par quelque grande victoire ; mais il faut bien peu de chose pour déconcerter leurs projets. Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes, qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entreprise, et les obliger de revenir sur leurs pas quand ils sont en marche. On voit des partis qui, après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler, rompent tout à coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'instant leur ardeur pour la gloire se change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, et s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toute chose, et en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil, et se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelle pendant la nuit ; mais aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. Le soir le chef de guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond, et de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit, et mis en déroute.

Comme les chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent leurs esprits, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit penchée du côté des ennemis. Les guerriers, avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, et faisant de grandes menaces du côté ou sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, et qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte. S'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas ; il n'y a que quelques petites troupes de dix ou de vingt hommes qui se séparent, et qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des villages ; à leur retour, ils chantent les chevelures qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter et danser pendant quelques jours devant le temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, et essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les Natchez, comme toutes les autres nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des guerriers. Pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves ou levé vingt chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du guerrier fait connoître tous ses exploits. Ceux qui, pour la première fois, ont levé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes et ne mangent d'aucune viande ; ils ne doivent se nourrir que de poissons et de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'âme de celui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilége, qu'ils ne remporteroient plus d'avantage sur leurs ennemis, et que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si sa valeur l'emportoit, et qu'il vînt à être tué, les chefs du parti et les autres principaux guerriers seroient mis à mort à leur retour ; mais ces sortes d'exécutions sont presque sans exemple, par les précautions qui se prennent pour le préserver de ce malheur.

Cette nation, comme les autres, a ses médecins ; ce sont pour l'ordinaire des vieillards qui, sans étude et sans aucune science, entreprennent de guérir toutes les maladies ; ils ne se servent pour cela ni de simples, ni de drogues ; tout leur art consiste en diverses jongleries ;

c'est-à-dire, qu'ils dansent, qu'ils chantent nuit et jour autour du malade, et qu'ils fument sans cesse en avalant la fumée du tabac. Ces jongleurs ne mangent presque point tout le temps qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades; mais leurs chants et leurs danses sont accompagnés de contorsions si violentes, que, bien qu'ils soient tout nus, et qu'ils doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits; c'est-à-dire de petites racines de différentes espèces, des têtes de hibou, de petits paquets de poil de bêtes fauves, quelques dents d'animal, des petites pierres ou cailloux, et d'autres semblables fariboles.

Il paroît que pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort et étourdit, par son odeur, les serpens. Après s'être frotté les mains et le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux sans craindre leur piqûre, qui est mortelle. D'autres incisent, avec une pierre à fusil, la partie affligée du malade, puis ils en sucent tout le sang qu'ils peuvent tirer; et en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même temps un petit morceau de bois, de paille ou de cuir qu'ils avoient caché sous la langue; et en le faisant remarquer aux parens du malade : Voilà, disent-ils, la cause de son mal. Ces médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain est assez considérable : mais s'il meurt, ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque jamais, et les parens mêmes des médecins n'y trouvent point à redire, et n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps; ce sont d'ordinaire des vieillards fainéans, qui, voulant se soustraire au travail que demande la chasse, la pêche et la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps, la nation se cottise pour acheter de ces jongleurs un temps favorable aux biens de la terre. Si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, et on leur casse la tête. Ainsi, ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout. Du reste, leur vie est fort oisive; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner et de danser avec un chalumeau à la bouche plein d'eau, et percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais; ils tiennent d'une main le *sicicouet*, qui est une espèce de hochet, et de l'autre leurs esprits qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux, mais ils montent sur les toits de leurs cabanes, et du bras ils font signe au nuage, en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres, et de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils dansent et chantent autour de leurs esprits qu'ils posent proprement sur une espèce d'oreiller : ils redoublent leur jeûne, et quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, et présentent leurs pipes au ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grâce à ces charlatans, lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand, par hasard ils réussissent, est si grand, qu'on voit un grand nombre de ces sauvages qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'est une autre espèce de charlatans qui a ce privilége; et quand on leur en demande la raison, ils répondent hardiment que leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier; ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-dire qu'on lui peint le visage et les cheveux, et qu'on l'orne de ses plumages; après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtés ses armes, une chaudière et des vivres. Pendant l'espace d'un mois, ses parens vont, dès le point du jour et à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse. Chacun nomme son degré de parenté. Si c'est un père de famille, la femme crie : Mon cher mari, ah! que je te regrette! les enfans crient : Mon cher père! d'autres: Mon oncle! mon cousin! etc. Ceux qui sont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois; ils se coupent les

cheveux en signe de deuil ; ils cessent de se peindre le corps, et ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque nation étrangère vient traiter de la paix avec les sauvages Natchez, on envoie des courriers donner avis du jour et de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand chef ordonne aux maîtres de cérémonie de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers, car ce n'est jamais le chef qui fait cette dépense ; ce sont toujours ses sujets. On nettoie ensuite les chemins ; on balaie les cabanes ; on arrange les bancs dans une grande halle qui est sur la butte du grand chef à côté de sa cabane. Son siége, qui est sur une élévation, est peint et orné ; le bas est garni de grandes nattes.

Le jour que les ambassadeurs doivent faire leur entrée, toute la nation s'assemble. Les maîtres de cérémonie font placer les princes, les chefs des villages et les anciens chefs de famille près du grand chef, sur des bancs particuliers. Quand les ambassadeurs arrivent, et qu'ils sont à cinq cents pas du grand chef, ils s'arrêtent et chantent la paix. Cette ambassade est ordinairement de trente hommes et de six femmes. Six des mieux faits, et qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement, règlent la cadence avec le *sicicouet* : les six femmes font le dessus.

Quand le chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent ; ceux qui ont les calumets chantent et dansent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, et tantôt se présentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens et des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle, ils dansent autour du siége sur lequel le chef est assis ; ils se frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets ; et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprés du chef, et le font fumer : ils poussent la première gorgée vers le ciel, la seconde vers la terre, et les autres autour de l'horizon : aprés quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux princes et aux autres chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les ambassadeurs, en signe d'alliance, vont frotter leurs mains sur l'estomac du chef, et se frottent eux-mêmes tout le corps ; puis ils posent leurs calumets devant le chef sur de petites fourches. Celui des ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, et fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politesse. Après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée, et on les régale.

Le soir au soleil couchant, les ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand chef, et le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabane. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui, et posant les mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir et matin pendant quatre jours, le grand chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la dernière visite aux ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau au pied duquel ils s'asseyent. Les guerriers de la nation ayant pris leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, et racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudières, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, etc.

Le lendemain de cette derniére cérémonie, il est permis aux ambassadeurs de se promener par tout le village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant : on leur donne alors tous les soirs des spectacles, c'est-à-dire, que les hommes et les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place, et dansent jusque bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts à s'en retourner, les maîtres de cérémonie leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Aprés vous avoir donné une légère idée du génie et des mœurs des sauvages Natchez, je

vais, mon révérend père, entrer, comme je vous l'ai promis, dans le détail de leur perfidie et de leur trahison. Ce fut le 2 de décembre de l'année 1729 que nous apprîmes qu'ils avoient surpris les François, et les avoient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous fut d'abord apportée par un des habitans qui avoit échappé à leur fureur : elle nous fut confirmée les jours suivans par d'autres François fugitifs ; et enfin, des femmes françoises qu'ils avoient faites esclaves, et qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités.

Au premier bruit d'un événement si funeste, l'alarme et la consternation fut générale dans la Nouvelle-Orléans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux : chacun pleuroit la perte de son parent, de son ami, de ses biens ; tous craignoient pour leur propre vie ; car il y avoit lieu d'appréhender que la conspiration des sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 novembre vers les neuf heures du matin. Quelque sujet de mécontentement que les Natchez crurent avoir de M. le commandement, et l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées pour la garnison et pour les habitans, les déterminèrent à brusquer leur entreprise, et à faire leur coup bien plus tôt qu'ils n'en étoient convenus avec les nations conjurées. Voici comment ils exécutèrent leur projet : d'abord ils se partagèrent, et mirent dans le fort, dans le village, et dans les deux concessions, autant de sauvages qu'il y avoit de François dans chacun de ces endroits ; ensuite feignant de partir pour une grande chasse, ils se mirent à traiter avec les François de fusils, de poudre, et de balles, offrant de les payer comptant, et même plus cher qu'à l'ordinaire. Et en effet, comme il n'y avoit aucune raison de soupçonner leur fidélité, on fit au même moment l'échange de leurs poules et de leurs maïs, avec quelques armes, et des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous. Il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance, mais on la crut si peu fondée, qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayoient de leur ombre. On étoit bien en garde contre les Tchactas ; mais pour les Natchez, on ne s'en défioit nullement, et ceux-ci en étoient tellement persuadés, que c'est ce qui augmenta leur hardiesse. S'étant ainsi postés en différentes maisons avec nos armes, ils attaquèrent en même temps chacun leur homme, et en moins de deux heures ils massacrèrent plus de cent François : les plus connus sont M. de Chepar, commandant du poste ; M. du Codère, commandant des Yazous ; M. des Ursins ; MM. de Kolly, père et fils ; MM. de Longrays, des Noyers, Bailly, etc.

Le P. du Poisson venoit de faire les obsèques de son compagnon le frère Crucy, qui étoit mort presque subitement d'un coup de soleil : il s'étoit mis en route pour consulter M. Perrier, et prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les Akensas [1] sur le bord du Mississipi [2] pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les Natchez le 26 novembre, c'est-à-dire deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, il dit la messe paroissiale, et prêcha en l'absence du curé. Il devoit retourner l'après midi à sa mission des Akensas, mais il fut arrêté par quelques malades, auxquels il falloit administrer les sacremens. Le lundi, il venoit de dire la messe, et de porter le saint viatique à un de ses malades qu'il avoit confessé la veille lorsque le massacre commença. Le chef à la grosse jambe le prit à bras-le-corps, et l'ayant jeté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le père ne dit en tombant que ces paroles : Ah, mon Dieu ! ah, mon Dieu ! M. de Codère tiroit son épée pour le défendre, lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil par un autre sauvage qu'il n'apercevoit pas.

Ces barbares n'épargnèrent que deux François, un tailleur et un charpentier qui pouvoient les servir dans le besoin : ils ne maltraitèrent point les esclaves nègres ou sauvages qui voulurent se rendre ; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, et ils égorgèrent toutes celles qui allaitoient des enfans, parce qu'ils étoient importunés de leurs cris et de leurs pleurs. Ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs esclaves, et les traitèrent de la manière la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent maîtres. Les moins malheureuses étoient celles qui savoient coudre, parce qu'on les occupoit à faire des chemises, des habits, etc. Les autres

[1] Arkansas.

[2] Le fleuve que les missionnaires françois ont nommé Mississipi, est le Mécha-Chébé des sauvages. (Le vieux père des eaux.)

étoient employées à couper et à charrier le bois pour la chaudière, et à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses surtout augmentoient la honte et la rigueur de leur esclavage : c'étoit, en premier lieu, d'avoir pour maîtres ceux-là mêmes qu'elles avoient vu tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris ; en second lieu, de leur entendre dire continuellement que les François avoient été traités de la même manière dans tous les autres postes, et que le pays en étoit entièrement délivré.

Pendant le massacre, le soleil ou le grand chef des Natchez étoit tranquillement assis sous le hangard à tabac de la compagnie. Ses guerriers apportèrent à ses pieds la tête du commandant autour de laquelle ils rangèrent celles des principaux François du poste, laissant leurs cadavres en proie aux chiens, aux carencros, et aux autres oiseaux carnassiers.

Quand ils furent assurés qu'il ne restoit plus aucun homme dans le poste françois, ils se mirent à piller les maisons, le magasin de la compagnie des Indes, et toutes les voitures qui étoient encore chargées au bord de la rivière. Ils employèrent les nègres à transporter les marchandises ; ils les partagèrent entre eux, à la réserve des munitions de guerre qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière. Tandis qu'ils eurent de l'eau-de-vie, dont ils trouvèrent une bonne provision, ils passèrent les jours et les nuits à boire, à chanter, à danser, à insulter de la manière la plus barbare aux cadavres et à la mémoire des François ; les Tchactas et les autres sauvages étant de leur complot, ils étoient tranquilles, et ne craignoient point qu'on se portât à la vengeance que méritoit leur cruauté et leur perfidie. Une nuit qu'ils étoient plongés dans l'ivresse et dans le sommeil, madame des Noyers voulut se servir des nègres pour venger la mort de son mari et des François : mais elle fut trahie par celui à qui elle confia son dessein, et il s'en fallut peu qu'on ne la brûlât toute vive.

Quelques François se dérobèrent à la fureur des sauvages en se réfugiant dans les bois, où ils souffrirent extrêmement de la faim et des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici soulagea un peu l'inquiétude où l'on étoit, sur le poste que nous occupions chez les Yazous, qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des Natchez par eau, et à quinze ou vingt seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il étoit saisi, il sortit du bois à la faveur de la nuit pour aller se réchauffer dans une maison françoise : lorsqu'il en fut proche, il y entendit des voix de sauvages, et il délibéra s'il y entreroit. Il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces barbares, que de mourir de faim et de froid. Il fut agréablement surpris lorsqu'il vit ces sauvages s'empresser à lui rendre service, le combler d'amitiés, le plaindre, le consoler, lui fournir des vivres, des habits, et une pyrogue pour se sauver à la Nouvelle-Orléans. C'étoient des Yazous qui revenoient de chanter le calumet aux Oumas. Le chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des Yazous, qu'ils ne perdroient pas l'esprit, c'est-à-dire qu'ils demeureroient toujours attachés aux François, et qu'il partiroit incessamment avec sa troupe, pour avertir toutes les pyrogues françoises qui descendroient le fleuve, de se tenir sur leurs gardes contre les Natchez.

Nous crûmes long-temps que les promesses de ce chef étoient bien sincères, et nous ne craignions plus rien de la perfidie indienne pour le poste des Yazous. Connoissez, mon révérend père, quel est le génie des sauvages, et si l'on peut se fier à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. A peine furent-ils rendus dans leur village, que, chargés des présens qu'ils reçurent des Natchez, ils suivirent leur exemple et imitèrent leur trahison. Se joignant aux Corroys, ils convinrent ensemble d'exterminer les François : ils commencèrent par le père Souel leur missionnaire commun, qui demeuroit au milieu d'eux dans leur propre village. La fidélité des Ofogoulas, qui étoient alors à la chasse, n'a pas été ébranlée, et ils font maintenant village avec les Tonikas.

Le 11 de décembre, le père Souel, revenant sur le soir de visiter le chef, et se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusils, et tomba mort sur la place. Les sauvages aussitôt vinrent fondre sur sa cabane pour la piller. Son nègre, qui faisoit toute sa compagnie et toute sa défense, s'arma d'un couteau de bûcheron pour empêcher le pillage, et blessa même un sauvage. Cette action de zèle lui coûta la vie. Heureusement il y avoit

peu de mois qu'il avoit reçu le baptême, et il menoit une vie très-chrétienne.

Ces sauvages qui jusque-là avoient paru sensibles à l'affection que leur portoit le missionnaire, se reprochèrent sa mort dès qu'ils furent capables de réflexion; mais revenant à leur férocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste françois. « Puisque le chef noir est mort, s'écrièrent-ils, c'est comme si tous les François étoient morts, n'en épargnons aucun. »

Dès le lendemain, ils exécutèrent leur barbare projet; ils se rendirent de grand matin au fort qui n'étoit éloigné que d'une lieue. On crut qu'ils vouloient chanter le calumet au chevalier des Roches, qui commandoit ce poste en l'absence de M. de Codère. Il n'y avoit que dix-sept hommes qui ne soupçonnoient aucune mauvaise volonté de la part des sauvages; ils furent tous égorgés, et pas un n'échappa à la fureur de ces barbares. Ils accordèrent néanmoins la vie à quatre femmes et à cinq enfans qu'ils y trouvèrent, et dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces Yazous ayant dépouillé le missionnaire, se revêtit de ses habits, et annonça bientôt aux Natchez que sa nation avoit tenu sa parole, et que les François établis chez elle étoient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville, quand on y apprit ce qui venoit d'arriver au père Doutreleau. Ce missionnaire avoit pris le temps de l'hivernement des sauvages pour venir nous voir, afin de régler quelques affaires de sa mission. Il étoit parti le premier jour de cette année 1730, et ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la messe chez le père Souel, dont il ignoroit la destinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite rivière des Yazous, où il avoit cabané.

Comme il se préparoit à une si sainte action, on vit aborder une pirogue de sauvages; on leur demanda de quelle nation ils étoient: Yazous, camarades des François, répondirent-ils, en faisant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnoient le missionnaire, et en leur présentant des vivres. Pendant que le père dressoit son autel, il passa une compagnie d'outardes sur laquelle les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on alloit commencer la messe. Les sauvages le remarquèrent; ils se mirent derrière les voyageurs comme s'ils avoient dessein d'entendre la messe, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens.

Au temps que le père disoit le *Kyrie eleison*, les sauvages firent leur décharge. Le missionnaire se sentant blessé au bras droit, et voyant un des voyageurs tué à ses pieds, et les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardoit comme certaine. Dans cette posture, il essuya deux ou trois décharges. Quoique les sauvages tirassent presque à bout portant, ils ne lui firent point de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ses habits sacerdotaux, et sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection toute particulière. Il se jeta à l'eau; ayant avancé quelques pas, il saisit la pirogue dans laquelle s'enfuyoient deux des voyageurs, qui le croyoient mort de tous les coups qu'ils avoient entendu tirer sur lui. En montant dans la pirogue, et tournant la tête pour voir si on le suivoit de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes, la plupart des grains s'aplatirent contre ses dents, quelques-uns entrèrent dans les gencives et y restèrent long-temps : j'y en ai vu deux moi-même. Le père Doutreleau, tout blessé qu'il étoit, se chargea de gouverner la pirogue, et ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avoit eu la cuisse cassée d'un coup de fusil, dont il est demeuré estropié.

Vous jugez bien, mon révérend père, que le missionnaire et ses compagnons ne pensèrent plus à remonter la rivière; ils descendirent le Mississipi le plus vite qu'ils purent, et perdirent enfin de vue la pirogue de leurs ennemis, qui les avoient suivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, et qui se vantèrent au village de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre; mais, encouragés par le missionnaire, ils firent peur à leur tour aux sauvages. Une vieille arme, qui n'étoit point chargée ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps en temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pirogue, et les obligea enfin de se retirer.

Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils pansèrent leurs plaies comme ils pu-

rent, et jetant dans le fleuve tout ce qu'ils avoient dans leur pirogue, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtrière, ils ne conservèrent que quelques morceaux de lard cru pour leur nourriture.

Leur dessein étoit de s'arrêter en passant aux Natchez ; mais ayant aperçu les maisons françoises ou abattues ou brûlées, ils ne jugèrent pas à propos d'écouter les complimens des sauvages, qui du bord du fleuve les invitoient à mettre pied à terre : ils gagnèrent au plus vite le large, et par là ils évitèrent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces nations sauvages, et qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle-Orléans, et même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéroient trouver quelque vaisseau françois à portée de recueillir les débris de la colonie.

En passant devant les Tonikas, ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord ; mais ils furent découverts, et une pirogue qu'on avoit dépêchée pour les reconnoître, ne fut pas longtemps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvelèrent, et ils ne prirent le parti de s'arrêter que quand ils s'aperçurent qu'on parloit fort bien françois dans cette pirogue ; alors ils revinrent de leur frayeur, et, dans l'abattement où ils étoient, ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouvèrent la petite armée françoise qui se formoit, des officiers compatissans et tout-à-fait gracieux, un chirurgien et des rafraîchissemens: ils se refirent un peu après tant de dangers et de misères, et ils profitèrent dès le lendemain d'une pirogue qu'on équipoit pour la Nouvelle-Orléans.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, quel fut mon saisissement, quand je vis le père Doutreleau le bras en écharpe, arriver de plus de quatre cents lieues, n'ayant que sa soutane qui ne fut point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures ; je le mis aussitôt entre les mains du frère Parisel, qui visita ses plaies, et qui les a pansées avec un grand soin et un prompt succès.

Le missionnaire n'étoit point encore entièrement guéri de ses blessures, qu'il partit pour aller servir d'aumônier à l'armée françoise, comme il l'avoit promis à MM. les officiers qui l'en avoient prié. Il partagea avec eux les fatigues du siége des Natchez, et il y donna de nouvelles preuves de son zèle, de sa sagesse et de son courage.

A son retour des Natchez, il vint se délasser ici pendant six semaines, qu'il trouva bien longues, et qui me parurent bien courtes. Il étoit dans l'impatience de retourner à sa chère mission ; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire, et il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois. Les risques qu'on couroit sur le fleuve durant ce soulèvement des sauvages, portèrent M. le commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes séparées. Il partit le 16 avec plusieurs autres en assez grand nombre, pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étoient rendus au-dessus des Akensas, sans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaisir de voir le père Doutreleau pour la première fois, et de le voir échappé à tant de périls, fut bien troublé par la vive douleur que je ressentois de la perte de deux missionnaires, dont vous connoissiez aussi bien que moi le mérite. Vous savez qu'à un très-aimable caractère, ils joignoient les qualités propres des hommes apostoliques ; qu'ils étoient très-affectionnés à leur mission ; qu'ils parloient déjà assez bien la langue des sauvages ; que leurs premiers travaux produisoient de grands fruits, et en auroient produit bien d'autres, puisque l'un et l'autre n'avoient guère que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement, ne me permet pas même de penser à la perte que nous avons faite de leurs nègres et de leurs effets, quoiqu'elle dérange bien une mission qui ne fait que de naître, et qui est dans des besoins que vous connoissez mieux que personne.

Au reste, il n'est rien arrivé à ces deux excellens missionnaires que nous pleurons, à quoi ils ne se fussent préparés, lorsqu'ils se consacrèrent aux missions des sauvages de cette colonie. Cette seule disposition, indépendamment de tout le reste, a mis sans doute une grande différence aux yeux de Dieu entre leur mort et celle de tant d'autres, qui ont été les martyrs du nom françois. Aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne ralentira point le zèle de ceux de nos pères qui auroient la pensée de nous suivre, et ne détournera pas nos supérieurs de se rendre aux saints

désirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connoissant comme vous faites, mon révérend père, la vigilance et les vues de M. notre commandant, vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire sans flatterie qu'il s'est surpassé lui-même par les mouvemens continuels qu'il s'est donnés, et par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang françois, et pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la colonie étoient menacés.

Aussitôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des sauvages Natchez, il en fit porter la nouvelle dans tous les postes, et jusqu'aux Illinois, non par la voie directe et ordinaire du fleuve qui étoit fermée, mais d'un côté par les Natchitoches et les Akensas; et de l'autre par la mobile et les Tchicachas; il invita les voisins nos alliés, et particulièrement les Tchactas, à venger cette perfidie; il fournit d'armes et de munitions toutes les maisons de la ville et des habitations; il fit monter deux vaisseaux; savoir le *duc de Bourbon* et l'*Alexandre*, vers les Tonikas. Ces vaisseaux étoient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des sauvages, et en cas d'attaque, deux asiles assurés pour les femmes et pour les enfans; il fit faire un fossé d'enceinte autour de la ville, et il y plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise, qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avoit plus à craindre dans les concessions et les habitations que dans la ville, on s'y est fortifié avec plus de soin : il y a de bons forts aux Chapitoulas, aux Cannes brûlées, aux Allemands, aux Bayagoulas, et à la Pointe-Coupée.

D'abord M. notre commandant n'écoutant que son courage, prit le dessein de se mettre à la tête des troupes; mais on lui représenta qu'il ne devoit point quitter la Nouvelle-Orléans où sa présence étoit absolument nécessaire; qu'il y avoit à craindre qu'il ne prît envie aux Tchactas de tomber sur la ville, si elle étoit dégarnie de troupes, et que les nègres, pour s'affranchir de l'esclavage, ne se joignissent à eux, ainsi que quelques-uns s'étoient joints aux Natchez. D'ailleurs il pouvoit être tranquille sur la conduite des troupes, M. le chevalier de Loubois, dont il connoissoit l'expérience et la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendoit aux Tonikas, sept cents Tchactas ramassés et conduits par M. Lesueur, marchoient vers les Natchez; on fut informé par un parti de leurs gens, que ces sauvages n'étoient nullement sur leurs gardes, et qu'ils passoient toutes les nuits à danser. Les Tchactas les surprirent, et vinrent fondre sur eux le 27 janvier à la pointe du jour; en moins de trois heures ils délivrérent cinquante personnes, tant femmes qu'enfans, avec le tailleur et le charpentier, et cent six nègres ou négresses avec leurs enfans; ils firent dix-huit Natchez esclaves, et levèrent soixante chevelures : ils en auroient levé davantage, s'ils ne s'étoient pas attachés à délivrer les esclaves, comme on le leur avoit recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, et sept ou huit de blessés. Ils se campèrent avec leur prise à la concession de Sainte-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux. La victoire eût été complète, s'ils eussent attendu l'armée françoise, ainsi qu'on en étoit convenu avec leurs députés.

Les Natchez se voyant attaqués par les formidables Tchactas, regardèrent leur défaite comme certaine; ils se renfermérent dans deux forts et passèrent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendoit reprocher aux Tchactas leur perfidie, de ce qu'ils s'étoient déclarés en faveur des Francois contre la parole qu'ils leur avoient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux Natchez avec cinq autres François : ils s'étoient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir sous ce prétexte s'informer de leurs forces et de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti, qui, sans leur donner le temps, leur tua trois hommes, et fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandoient pour otage le sieur de Broutin, qui avoit autrefois commandé chez eux, et le chef des Tonikas : de plus ils exigeoient pour la rançon des femmes, des enfans et des esclaves deux cents barils de poudre, deux cents barils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cents couteaux, deux cents haches, deux cents pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barils de vermillon, deux

cents chemises, vingt pièces de Limbourg, vingt pièces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, et cent habits plus simples. Leur dessein étoit d'égorger les François qui apporteroient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlèrent avec la dernière inhumanité le sieur Mesplex et son compagnon.

Le 8 février, les François avec les Tonikas, et quelques autres petites nations qui sont vers le bas du Mississipi, arrivèrent aux Natchez. Ils s'emparèrent de leur temple dédié au soleil.

L'impatience et l'indocilité des Tchactas, lesquels, comme presque tous les sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, et ensuite se retirent; le trop petit nombre de soldats françois qui se trouvèrent accablés de fatigues; le manque de vivres que les sauvages voloient aux François; le défaut de munitions dont on ne pouvoit rassasier les Tchactas, qui en dépensoient une partie inutilement, et qui mettoient l'autre en réserve pour la chasse; la résistance des Natchez qui s'étoient bien fortifiés, et qui se battoient en désespérés; tout cela détermina à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçoient, si nous persistions dans le siége, de brûler ce qui leur restoit de François, et ils s'offrirent de les rendre, si nous voulions retirer nos sept pièces de canons, qui, dans le fond, faute d'un bon canonnier, et dans les circonstances présentes, n'étoient guère propres qu'à leur faire peur.

Les propositions furent acceptées et accomplies de part et d'autre. Le 25 février, les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avoient promis, et les assiégeans se retirèrent avec leurs canons dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre auprès du fleuve, pour inquiéter toujours les Natchez, et pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguette, pour reconnoître l'intrépidité avec laquelle, durant le siége, il s'exposoit aux plus grands dangers, et bravoit partout la mort.

Avant que les Tchactas se déterminassent à donner sur les Natchez, ils étoient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle : ils les trouvèrent eux et leurs chevaux parés de chasubles et de devants d'autel : plusieurs portoient à leur col des patènes, buvoient et donnoient à boire de l'eau-de-vie dans des calices et des ciboires. Les Tchactas eux-mêmes, quand ils eurent pillé nos ennemis, renouvelèrent cette profanation sacrilége, en faisant dans leurs danses et dans leurs jeux le même usage de nos ornemens et de nos vases sacrés. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont levées, et des François ou des négres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services, et ne donnent guère envie de les employer dans la suite, d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins graves que les petites nations dont ils ne se font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette nation, qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces sauvages ont fait connoître ici leur caractère, on ne peut plus les souffrir : ils sont insolens, féroces, dégoûtans, importuns et insatiables. On plaint et on admire tout à la fois nos missionnaires, de renoncer à toute société pour n'avoir que celle de ces barbares.

J'ai renouvelé connoissance avec Paatlako un des chefs, et avec un grand nombre d'autres Tchactas. Ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées, et m'ont souvent répété le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an lorsque je les quittai. « Nos cœurs et ceux de nos enfans pleurent, m'ont-ils dit, depuis que nous ne te voyons plus; tu commençois à avoir de l'esprit comme nous, tu nous entendois, et nous t'entendions; tu nous aimes, et nous t'aimons; pourquoi nous as-tu quittés? Que ne reviens-tu? Allons, viens-t'en avec nous.» Vous savez, mon révérend père, que je ne pouvois répondre à leurs désirs : ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai; qu'après tout je ne suis ici que de corps, et que mon cœur est demeuré chez eux. « Cela est bon, repartit un de ces sauvages; mais cependant ton cœur ne nous dit rien, il ne nous donne rien.» C'est toujours là qu'ils en reviennent; ils ne nous aiment et ne nous trouvent de l'esprit qu'autant que nous leur donnons.

Il est vrai que Paatlako a combattu avec beaucoup de chaleur contre les Natchez, il y a même reçu un coup de fusil dans les reins : pour le consoler de sa blessure, on l'a reçu avec plus d'estime et d'amitié que les autres. A

peine s'est-il vu dans son village, qu'enflé de ces légères marques de distinction, il a dit au père Baudouin que toute la Nouvelle-Orléans avoit été dans d'étranges alarmes au sujet de sa maladie, et que M. Perrier a informé le roi de sa bravoure et des grands services qu'il a rendus dans la dernière expédition. A ces traits, je reconnois le génie de cette nation ; c'est la présomption et la vanité même.

On a abandonné aux Tchactas trois nègres des plus mutins et qui s'étoient déclarés le plus pour les Natchez ; ils les ont brûlés vifs avec une cruauté qui a inspiré à tous les nègres une nouvelle horreur des sauvages : il en peut résulter un bien pour la sûreté de la colonie. Les Tonikas et les autres petites nations ont remporté de nouveaux avantages sur les Natchez et y ont fait plusieurs prisonniers ; ils ont brûlé trois femmes et quatre hommes, après leur avoir levé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoutumer à un spectacle si barbare.

On ne put s'empêcher d'être attendri, lorsqu'on vit arriver en cette ville les femmes françoises, que les Natchez avoient faites leurs esclaves. Les misères qu'elles ont souffertes étoient peintes sur leurs visages : cependant il paroît qu'elles les ont bientôt oubliées ; du moins plusieurs d'entre elles se sont fort pressées de se remarier, et on assure qu'il y a eu de grandes démonstrations de joie à leurs noces.

Les petites filles, que nul des habitans n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfans ne sert qu'à augmenter leur charité et leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, et on leur a donné deux maîtresses particulières.

Il n'y en a pas une de cette sainte communauté qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfans dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françoises qui risquoient de n'être guère mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine et après laquelle elles soupirent depuis long-temps.

Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des négresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte. Peut-être même que dans la suite elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiroient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différens. Que ne peut point un grand zèle ? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, et elles comptent de les soutenir avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi, je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant de les connoître, disoient qu'elles venoient trop tôt et en trop grand nombre, ont bien changé de sentimens et de langage : témoins de leur conduite édifiante et des grands services qu'elles rendent à la colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard, et qu'il n'en sauroit trop venir de la même vertu et du même mérite.

Les Tchikachas, nation brave mais perfide, et peu connue des François, ont tâché de débaucher la nation illinoise ; ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourroient pas l'attirer au parti des sauvages ennemis de notre nation. Les Illinois leur ont répondu qu'ils sont presque tous de la prière (c'est-à-dire, selon leur manière de s'exprimer, qu'ils sont chrétiens), et que d'ailleurs ils sont inviolablement attachés aux François, par les alliances que plusieurs de leur nation ont contractées avec eux en épousant leurs filles.

« Nous nous mettrons toujours, ajoutèrent-ils, au-devant des ennemis des François ; il faudra nous passer sur le ventre pour aller à eux, et nous frapper nous-mêmes au cœur avant que de leur porter un seul coup. »

Leur conduite s'est soutenue et n'a point démenti leurs paroles. A la première nouvelle de la guerre des Natchez et des Yazous, ils sont venus ici pleurer les robes noires [1] et les François, et offrir les services de leur nation à M. Perrier pour venger la mort des François. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, et je fus charmé des harangues qu'ils firent. Chikagou, que vous avez vu à Paris, étoit à la

[1] C'est ainsi qu'ils nomment les missionnaires.

tête des Mitchigamias, et Mamantouensa à la tête des Kaskakias.

Chikagou parla le premier. Il étendit dans la salle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épic, sur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il en montrant ces deux calumets, deux paroles que nous t'apportons, l'une de religion, et l'autre de paix ou de guerre, selon que tu l'ordonneras. Nous écoutons avec respect les commandans, parce qu'ils nous portent la parole du roi notre père; et plus encore les robes noires, parce qu'elles nous apportent la parole de Dieu même, qui est le roi des rois. Nous sommes venus de bien loin pleurer avec toi la mort des François, et t'offrir nos guerriers pour frapper sur les nations ennemies que tu voudras nous marquer. Tu n'as qu'à parler. Quand je passai en France, le roi me promit sa protection pour la prière, et me recommanda de ne la quitter jamais; je m'en souviendrai toujours. Accorde-nous aussi ta protection pour nous et pour nos robes noires.» Il exposa ensuite les sentimens édifians dont il étoit pénétré pour la religion, que l'interprète Baillarjon nous fit à demi entendre en très-mauvais françois.

Mamantouensa parla ensuite; sa harangue étoit laconique et d'un style bien différent de celui des sauvages, qui répètent cent fois la même chose dans le même discours.

« Voilà, dit-il, en adressant la parole à M. Perrier, deux jeunes esclaves Padoukas, quelques pelleteries, et d'autres bagatelles; c'est un petit présent que je te fais; mon dessein n'est pas de t'engager à m'en faire un plus grand: tout ce que je te demande, c'est ton cœur et ta protection; j'en suis plus jaloux que de toutes les marchandises du monde, et quand je te la demande, c'est uniquement pour la prière. Mes sentimens sur la guerre sont les mêmes que ceux de Chikagou qui vient de parler; vainement répéterois-je ce que tu viens d'entendre.»

Un autre vieux chef, qui avoit l'air d'un ancien patriarche, se leva aussi: il se contenta de dire qu'il vouloit mourir comme il avoit toujours vécu, dans la prière: « La dernière parole, ajouta-t-il, que nous ont dite nos pères, étant sur le point de rendre le dernier soupir, c'est d'être toujours attachés à la prière, et qu'il n'y a point d'autre moyen d'être heureux en cette vie, et bien plus encore dans l'autre après la mort.»

M. Perrier, qui a de grands sentimens de religion, écoutoit avec un sensible plaisir ces harangues sauvages: il s'abandonna aux mouvemens de son cœur, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux déguisemens qui sont souvent nécessaires quand on traite avec le commun des sauvages. A chaque harangue, il fit une réponse telle que ces bons chrétiens pouvoient la souhaiter: il les remercia de leurs offres de service pour la guerre, étant assez forts contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve; mais il les avertit de se tenir sur leurs gardes, et de prendre notre défense contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On se défie toujours des sauvages appelés *Renards* [1], quoiqu'ils n'osent plus rien entreprendre, depuis que le père Guignas a détaché de leur parti les nations des Kikapoux et des Maskoutins [2]. Vous savez, mon révérend père, qu'étant en Canada il eut le courage de pénétrer jusque chez les Sioux, sauvages errans vers la source du Mississipi, à environ huit cents lieues de la Nouvelle-Orléans et à six cents lieues de Québec. Obligé d'abandonner cette mission naissante, par le mauvais succès qu'avoit eu l'entreprise contre les Renards, il descendit le fleuve pour se rendre aux Illinois. Le 15 octobre de l'année 1728, il fut arrêté à mi-chemin par les Kikapoux et les Maskoutins. Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces sauvages, il eut beaucoup à souffrir et tout à craindre. Il vit le moment où il alloit être brûlé vif, et il se préparoit à finir sa vie dans cet horrible tourment, lorsqu'il fut adopté par un vieillard dont la famille lui sauva la vie et lui procura la liberté. Nos missionnaires, qui étoient chez les Illinois, ne furent pas plus tôt instruits de sa triste situation, qu'ils lui procurèrent tous les adoucissemens qu'ils purent. Tout ce qu'il reçut, il l'employa à gagner les sauvages: il y réussit, jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, et à y venir faire la paix avec les François et les sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix, les Maskoutins et les Kikapoux revinrent encore chez les Illinois,

[1] A l'ouest du Mississipi, vis-à-vis les Mascoutens.

[2] Entre la rivière des Roches, celle d'Ouescouting, celle de Fox et le Mississipi.

et emmenèrent le père Guignas pour passer l'hiver avec eux, d'où, selon les apparences, il retournera en Canada. Ces fatigans voyages l'ont extrêmement vieilli; mais son zèle, plein de feu et d'activité, semble lui donner de nouvelles forces.

Les Illinois n'eurent point d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville : ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitoient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendoient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantoient différentes prières de l'église conformes aux différens offices du jour; à la fin de la messe, ils ne manquoient jamais de chanter de tout leur cœur la prière pour le roi. Les religieuses chantoient le premier couplet latin sur le ton ordinaire du chant grégorien, et les Illinois continuoient les autres couplets en leur langue sur le même ton. Ce spectacle, qui étoit nouveau, attiroit grand monde dans l'église, et inspiroit une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantoient souvent, ou seuls ou tous ensemble, diverses prières de l'église, telles que sont le *Dies iræ*, etc. *Vexilla Regis*, etc. *Stabat Mater*, etc. A les entendre, on s'apercevoit aisément qu'ils avoient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques, que le commun des sauvages, et même beaucoup de François n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

On seroit étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos François ne sont pas, à beaucoup près, si bien instruits de la religion que le sont ces néophytes : ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament : ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les sacremens; leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a faite le père le Boullanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auroient besoin dans leurs nouvelles missions. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs : on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposée d'une manière également instructive et solide.

La première pensée qui vient à ceux qui connoissent ces sauvages, c'est qu'il en a bien dû coûter, et qu'il en coûte bien encore aux missionnaires pour les former de la sorte au christianisme. Mais leur assiduité et leur patience est abondamment récompensée par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le père le Boullanger me mande qu'il est obligé, pour la seconde fois, d'augmenter considérablement son église, par le grand nombre de sauvages qui, chaque année, reçoivent le baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les religieuses, Mamantouensa, apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles : « Je vois bien, leur dit-il, que vous n'êtes pas des religieuses sans dessein. » Il vouloit dire qu'elles n'étoient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection : « Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme les robes noires, nos pères; vous travaillez pour les autres. Ah! si nous avions là-haut deux ou trois de vous autres, nos femmes et nos filles auroient plus d'esprit et seroient meilleures chrétiennes. Hé bien! lui dit la mère supérieure, choisissez celles que vous voulez. Ce n'est point à nous à choisir, répondit Mamantouensa, c'est à vous qui les connoissez. Le choix doit tomber sur celles qui sont le plus attachées à Dieu et qui l'aiment davantage. »

Vous jugez assez, mon révérend père, combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un sauvage des sentimens si raisonnables et si chrétiens. Ah! qu'il faudra de temps et de peines pour apprendre aux Tchactas à penser et à parler de la sorte. Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui sait, quand il lui plaît, changer des pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieusement, dans une bourse faite exprès, la magnifique tabatière que feu madame la duchesse d'Orléans lui donna à Versailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire; attention bien remarquable dans un sauvage, dont le caractère est de se dégoûter bientôt de tout ce qu'il a, et de désirer passionnément ce qu'il voit et ce qu'il n'a pas.

Tout ce que Chikagou a raconté de la France à ses compatriotes, leur a paru incroyable : « On t'a payé, lui disoit-on, pour nous faire accroire toutes ces belles fictions. Nous voulons bien croire, lui disoient ses parens, et ceux à

qui sa sincérité étoit moins suspecte, que tu as vu tout ce que tu nous dis; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux; car il n'est pas possible que la France soit telle que tu nous la dépeins. » Lorsqu'il disoit qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres : qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris que de brins d'herbes dans les prairies et de maringouins dans les bois; qu'on s'y promène, et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes; on ne le croyoit pas plus que lorsqu'il ajoutoit qu'il avoit vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles chirurgiens faisoient les plus belles cures. « Écoutez, leur disoit-il plaisamment, vous manque-t-il un bras, une jambe, un œil, une dent, une poitrine, si vous étiez en France, on vous en remettroit d'autres sans qu'il y parût. » Ce qui a le plus embarrassé Mamantouensa, quand il a vu des vaisseaux, c'est de savoir comment, de la terre où l'on construit ces vaisseaux, on peut les lancer à l'eau, et où l'on peut trouver assez de bras pour jeter, et surtout pour lever des ancres d'un poids si énorme. On lui expliqua l'un et l'autre, et il admira le génie des François qui étoient capables de si belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de juin : ils pourront bien se joindre aux Akensas pour tomber sur les Yazous et sur les Corroys. Ceux-ci s'étant mis en chemin pour se retirer chez les Tchikachas, où ils portoient les chevelures françoises qu'ils avoient enlevées, furent surpris en route par les Tchatchoumas et par quelques Tchactas, qui leur levèrent dix-huit chevelures, et délivrèrent les femmes françoises avec leurs enfans. Quelque temps après, ils furent encore attaqués par un parti d'Akensas, qui leur levèrent quatre chevelures et firent plusieurs femmes prisonnières. Ces bons sauvages rencontrèrent à leur retour deux pirogues de chasseurs françois : ils les frôlèrent, selon leur coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds, en pleurant la mort des François et celle de leur père en Jésus-Christ. Ils jurèrent que pendant qu'il y auroit un Akensa au monde, les Natchez et les Yazous ne seroient point sans ennemis. Ils montrèrent une cloche et quelques livres qu'ils apportoient, disoient-ils, pour le premier chef noir qui viendra dans leur village. C'est tout ce qu'ils avoient trouvé dans la cabane du père Souel.

J'étois en peine de savoir ce que ces barbares avoient fait du corps de ce missionnaire; mais une femme françoise, qui étoit alors leur esclave, m'a appris qu'elle les a enfin engagés à lui donner la sépulture. « Je l'ai vu, m'a-t-elle dit plusieurs fois, couché sur le dos dans les cannes assez près de sa maison, on ne lui avoit ôté que sa soutane. Quoiqu'il fût mort depuis quinze jours, il avoit la peau aussi blanche et les joues aussi vermeilles que s'il eût été simplement endormi : je fus tentée d'examiner où il avoit reçu le coup; mais le respect arrêta ma curiosité. Je me mis un moment à genoux, et j'emportai son mouchoir qui étoit auprès de lui. »

Les fidèles Akensas pleurent tous les jours dans leur village la mort du père du Poisson ; ils demandent, avec les dernières instances, un autre missionnaire : on ne peut pas se dispenser de l'accorder à une nation si aimable et de tout temps très-attachée aux François; d'une pudeur que les autres nations ignorent, et qui n'a d'obstacle particulier au christianisme que son extrême penchant pour la jonglerie.

Vous ne devineriez pas, mon révérend père, qu'on a tâché de nous consoler dans notre juste douleur, en nous félicitant de ce que notre perte n'avoit pas été plus générale. En effet, les deux chers missionnaires que nous pleurons ne paroissoient pas à beaucoup près être aussi exposés à la cruauté des sauvages que le sont plusieurs autres, et surtout le père de Guyenne, et encore plus le père Baudouin.

Celui-ci est sans aucune défense au milieu de la grande nation des Tchactas. On a toujours été dans une grande défiance de ces sauvages, même dans le temps qu'ils faisoient pour nous la guerre aux Natchez. Maintenant, ils sont devenus si fiers de leur prétendue victoire, que nous avons encore plus de besoin de troupes pour réprimer leur insolence et les contenir dans le devoir, que pour achever d'exterminer nos ennemis déclarés.

Le père de Guyenne, après bien des contradictions de la part des sauvages du voisinage de la Caroline, s'étoit fait bâtir deux cabanes dans deux différens villages, pour être plus à portée d'apprendre leur langue et de les instruire; elles viennent d'être abattues. Il sera

enfin obligé de borner son zèle au fort françois des Alibamons, ou de chercher une moisson plus abondante sur les bords du Mississipi.

Il ne reste plus, mon révérend père, que de vous informer de la situation de nos ennemis. Ils se sont réunis auprès de la rivière des Ouachitas [1], sur laquelle ils ont trois forts. On croit que les Natchez sont encore au nombre de cinq cents guerriers, sans compter leurs femmes et leurs enfans : ils n'étoient guère que sept cents avant la guerre. Il n'y a pas plus de quarante guerriers parmi les Yazous et les Corroys. Ils ont semé du maïs entre deux petites rivières qui coulent auprès de leurs forts : il ne faudroit que leur couper ce maïs pour les affamer pendant l'hiver; mais la chose n'est pas aisée, à ce que disent les petites nations qui les harcellent continuellement. Ce pays est coupé de bayouks et remplis de cannes, où la quantité incroyable de maringouins ne permet pas de se tenir long-temps en embuscade.

Les Natchez, qui s'étoient cantonnés dans leurs forts depuis la dernière expédition, commencent à reparoître. Outrés de ce qu'un parti d'Oumas et de Bayagoulas leur a enlevé une pirogue, où il y avoit sept hommes, une femme et deux enfans, ils sont allés en grand nombre près d'un petit fort où ils ont surpris dix François et vingt nègres. Il n'y a eu qu'un petit soldat avec deux nègres qui se soit sauvé. Il avoit échappé au massacre que firent les Natchez en se cachant dans un four : il leur a échappé cette fois-ci en se cachant dans un tronc d'arbre.

Vous jugez bien, mon révérend père, que cette guerre retarde l'établissement françois : cependant on se flatte que ce malheur produira un plus grand bien, en déterminant la cour à envoyer les forces nécessaires pour tranquilliser la colonie et la rendre florissante. Quoiqu'il n'y ait rien à craindre à la Nouvelle-Orléans, ni des petites nations voisines, dont nos seuls nègres viendroient à bout dans une matinée, ni même des Tchactas qui n'oseroient s'exposer sur le lac en grand nombre, cependant une terreur panique s'est emparée de presque tous les esprits, surtout des femmes; mais elles seront rassurées à l'arrivée des premières troupes de France que nous attendons incessamment.

[1] Cette rivière débouche par plusieurs branches dans la rivière Rouge et dans le Mississipi.

Pour ce qui est de nos missionnaires, ils sont très-tranquilles : les périls auxquels ils se voient exposés, semblent augmenter leur joie et ranimer leur zèle. Souvenez-vous d'eux et de moi dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE VIVIER

AU PÈRE ***.

Sur le Messachebé et les Illinois.

MON CHER AMI,

P. X.

Quand on part de France pour les pays lointains, il n'en coûte rien pour faire des promesses à ses amis; mais, arrivé au terme, ce n'est pas un petit embarras de les exécuter, surtout les premières années; nous n'avons ici qu'une seule occasion tous les ans pour faire tenir nos lettres en France; il faut donc consacrer une huitaine de jours à écrire sans relâche, si l'on veut effectuer toutes ses promesses. De plus, ce qu'on a à mander de ces pays-ci est si peu curieux, si peu édifiant, que cela ne vaut pas la peine de mettre la plume à la main. C'est moins pour satisfaire votre curiosité que pour répondre à l'amitié que vous me témoignez, que je vous écris aujourd'hui. Tâchons cependant de vous donner quelque idée du pays, de ses habitans et de nos occupations. Les Illinois sont par le 39e degré de latitude septentrionale, environ à 9 degrés de la Nouvelle-Orléans, capitale de toute la colonie; le climat est à peu près comme celui de France, avec cette différence que l'hiver y est moins long et moins continu, et les chaleurs un peu plus grandes en été; le pays, en général, est entrecoupé de plaines et de forêts, et arrosé d'assez belles rivières. Le bœuf sauvage, le chevreuil, le cerf, l'ours, le dinde sauvage, abondent de toutes parts, en toute saison, excepté près des endroits qui sont habités : il faut aller pour l'ordinaire à une ou deux lieues pour trouver le chevreuil, et à sept ou huit pour trouver le bœuf. Pendant une partie de l'automne, pendant l'hiver et une partie du printemps, le pays est inondé de cygnes, d'outardes, d'oies, de canards de trois espèces, de pigeons sauvages, de sarcelles et de certains

oiseaux, gros comme des poules, qu'on appelle faisans en ce pays-ci, mais que je nommerois plutôt gelinottes, qui cependant ne valent pas les gelinottes d'Europe, à ce que je pense. Je ne parle pas des perdrix et des lièvres, parce qu'on ne daigne pas tirer dessus. Les plantes, les arbres, les légumes qu'on a apportés de France ou de Canada, y réussissent assez bien. En général, le pays peut produire toutes les choses nécessaires et même agréables à la vie.

Les habitans sont de trois espèces : des François, des nègres et des sauvages, sans parler des métis, qui naissent des uns et des autres, pour l'ordinaire contre la loi de Dieu. Il y a cinq villages françois et trois villages de sauvages, dans l'espace de vingt-une lieues, situés entre le Mississipi, et une autre rivière, qu'on appelle la rivière des Karkakiad. Dans les cinq villages françois, il peut y avoir onze cents blancs, trois cents noirs, et une soixantaine d'esclaves rouges, autrement sauvages. Les trois villages illinois ne contiennent pas plus de huit cents sauvages de tout âge. Les François habitués en ce pays-ci sont appliqués, pour la plupart, à la culture des terres : ils sèment du froment en quantité ; ils élèvent des bœufs venus de France, des cochons, des chevaux en grand nombre ; ce qui, outre la chasse, leur donne une grande aisance pour vivre. On ne craint point la famine en ce pays-ci : il y a toujours des vivres trois fois plus qu'on n'en peut consommer ; outre le froment, le maïs, autrement blé de Turquie, vient à foison tous les ans ; on transporte à la Nouvelle-Orléans quantité de farines. Voyons les sauvages en particulier : on n'en a que de fausses idées en Europe ; à peine les croit-on des hommes. On se trompe grossièrement. Les sauvages, et surtout les Illinois, sont d'un caractère fort doux et sont sociables : ils ont de l'esprit, et paroissent en avoir plus que la plupart de nos paysans, autant au moins que la plupart des François, ce qui provient de cette liberté dans laquelle ils sont élevés ; le respect ne les rend jamais timides : comme il n'y a point de rang et de dignité parmi eux, tout leur paroît égal. Un Illinois parleroit aussi hardiment au roi de France qu'au dernier de ses sujets ; la plupart sont capables de soutenir une conversation avec qui que ce soit, pourvu qu'on ne traite point de matière hors de leur sphère. Ils entendent très-bien raillerie ; ils ne savent ce que c'est que disputer et s'emporter en conversant ; jamais ils ne vous interrompront dans la conversation : je leur trouve bien des qualités qui manquent aux peuples civilisés. Ils sont distribués par cabanes ; une cabane est une espèce de chambre commune, où il y a communément quinze à vingt personnes ; ils vivent tous dans une grande paix, ce qui provient, en grande partie, de ce qu'on laisse faire à chacun ce que bon lui semble. Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la mi-mars, ils sont en chasse à quarante et cinquante lieues de leur village ; à la mi-mars, ils reviennent à leur village, alors les femmes font les semences du maïs. Pour les hommes, à la réserve de quelques petites chasses qu'ils font de temps en temps, ils mènent une vie parfaitement oisive ; ils causent en fumant la pipe, et c'est tout. En général les Illinois sont fort paresseux et fort adonnés à l'eau-de-vie, ce qui est cause du peu de fruit que nous faisons parmi eux. Nous avions autrefois des missionnaires dans les trois villages. Messieurs des missions étrangères sont chargés de l'un de ces trois villages ; nous avons abandonné le second faute de missionnaire, et parce qu'on y faisoit fort peu de fruits : nous nous sommes bornés au troisième, qui seul est plus considérable que les deux autres. Nous y sommes deux prêtres ; mais la moisson ne répond point à nos travaux. Si ces missions n'ont point eu plus de succès, ce n'est point la faute de ceux qui nous ont précédés ; car leur mémoire est encore en vénération parmi les François et les Illinois ; cela vient peut-être du mauvais exemple des François, mêlés continuellement parmi ces peuples, de l'eau-de-vie qu'on leur vend, et surtout de leur caractère tout-à-fait ennemi de toute gêne, et par conséquent de toute religion. Quand les premiers missionnaires sont venus parmi les Illinois, nous voyons par les écrits qu'ils nous ont laissés qu'ils comptoient cinq mille personnes de tout âge dans cette nation, aujourd'hui on n'en compte pas deux mille. Il faut noter qu'outre ces trois villages que je vous ai marqués, il en est un quatrième de la même nation à quatre-vingts lieues d'ici, presque aussi considérable que les trois autres. Jugez par-là combien ils ont diminué dans l'espace de soixante ans. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Aux Illinois ce 8 juin 1750.

DEUXIÈME LETTRE DU P. VIVIER

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE,

Écrite du pays des Illinois, le 17 novembre 1750.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

J'accepte avec plaisir la proposition que vous me faites. Les foibles mérites que je puis acquérir par mes travaux, je consens volontiers à vous en faire part, dans l'assurance que vous me donnez de m'aider de vos saintes prières. Je gagne trop dans cette société pour n'y pas entrer de tout mon cœur.

Un autre point que vous désirez, et sur lequel je vais vous satisfaire, c'est le détail de nos missions. Nous en avons trois dans ces quartiers : une de sauvages, une de François, une troisième qui est en partie de François et en partie de sauvages.

La première est composée de plus de six cents Illinois, tous baptisés, à la réserve de cinq ou six : mais l'eau-de-vie que leur vendent les François, surtout les soldats, malgré les défenses réitérées de la part du roi, et ce qu'on leur en distribue quelquefois, sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette mission, et a fait abandonner au plus grand nombre notre sainte religion. Les sauvages, et les Illinois en particulier, qui sont les plus doux et les plus traitables des hommes, deviennent, dans l'ivresse, des forcenés et des bêtes féroces. Alors ils se jettent les uns sur les autres, se donnent des coups de couteaux, se déchirent mutuellement. Plusieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leur nez dans ces scènes tragiques. Le plus grand bien que nous faisons parmi eux consiste dans le baptême que nous conférons aux enfans moribonds. Ma résidence ordinaire est dans cette mission de sauvages avec le père Guienne, qui me sert de maître dans l'étude de la langue illinoise.

La cure françoise que dessert le père Vattrin est de plus de quatre cents François de tout âge, et de plus de deux cents cinquante nègres. La troisième mission est à soixante-dix lieues d'ici. Elle est beaucoup moins considérable ; c'est le père Maurin qui en est chargé. Le reste de notre mission de la Louisiane consiste dans une résidence à la Nouvelle-Orléans, où demeure le supérieur général de la mission, un autre de nos pères, avec deux frères. Nous y avons une habitation assez considérable et en assez bon état. C'est des revenus de cette habitation, joints aux pensions que nous fait le roi, qu'on fournit aux besoins des missionnaires.

Quand la mission est suffisamment pourvue d'ouvriers (qui dans cette colonie doivent être jusqu'au nombre de douze), on en entretient un aux Akansas, un autre aux Tchactas, un troisième aux Alibamons. Le révérend père Baudouin, actuellement supérieur général de la mission, résidoit ci-devant parmi les Tchactas ; il a demeuré dix-huit ans parmi ces barbares. Lorsqu'il étoit à la veille d'y faire quelque fruit, les soulèvemens que les Anglois ont excités dans cette nation, et le péril où il étoit évidemment exposé, ont obligé le père Vitri, alors supérieur général, de concert avec M. le gouverneur, à le rappeler à la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui que les troubles commencent à s'apaiser, on pense à rétablir cette mission. Le père Moran étoit, il y a quelques années, aux Alibamons. L'impossibilité d'y exercer son ministère, tant à l'égard des sauvages que des François, a engagé le supérieur à le rappeler pour lui confier la direction des religieuses et de l'hôpital du roi dont nous sommes chargés.

Les Anglois commercent, ainsi que les François, parmi les sauvages alibamons. Vous concevez quel obstacle ce peut être au progrès de la religion. Les Anglois sont toujours prêts à prêcher la controverse. Un pauvre sauvage seroit-il en état de faire un choix, nous n'avons actuellement personne parmi les Akansas. Tel est, mon révérend père, l'état de notre mission. Le reste de ma lettre sera une courte description de ce pays. J'y entrerai dans un détail peut-être assez peu intéressant pour vous, mais qui deviendroit utile à cette contrée, si le gouvernement avoit égard à une partie de ce qu'il renferme.

L'embouchure du Mississipi est par le 29e degré de latitude septentrionale. Le roi y entretient une petite garnison et un pilote pour recevoir les vaisseaux et les introduire dans le fleuve. La multitude des îles, des bancs, non de sable, mais de vase dont elle est remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne

l'a pas pratiquée. Il est question d'en trouver la passe, et il n'y a qu'un pilote habitué dans l'endroit même, qui en ait une parfaite connoissance. Le Mississipi est difficile à remonter pour les vaisseaux. Outre que le flux de la mer ne s'y fait point sentir, il fait des circuits continuels; de sorte qu'il faut ou se touer, ou avoir continuellement à ses ordres tous les rumbs de vent. Depuis le 29e jusqu'au 31e degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine devant Rouen, mais il est infiniment plus profond. En remontant, on le trouve plus large; mais il a à proportion moins de profondeur. On lui connoît plus de sept cents lieues de cours du nord au sud. Au rapport des derniers voyageurs, sa source, qui est à plus de trois cents lieues au nord des Illinois, est formée de la décharge de quelques lacs et marais.

Mississipi signifie grand fleuve en langue illinoise. Il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le Missouri [1]. Avant sa jonction avec cette rivière, le Mississipi n'est pas considérable; il a peu de courant, au lieu que le Missouri est plus large, plus profond, plus rapide, et prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le Mississipi; mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivières ensemble : en voici la preuve. L'eau de la plupart, je pourrois dire de toutes les rivières que reçoit le Mississipi, n'est que médiocrement bonne; celle de plusieurs est positivement malsaine; celle du Mississipi même, avant son alliance avec le Missouri, n'est pas des meilleures; au contraire, l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde. Or, celle du Mississipi, depuis sa jonction avec le Missouri jusqu'à la mer, devient excellente : il faut donc que l'eau du Missouri soit la dominante. Les premiers voyageurs, venus par le Canada, ont découvert le Mississipi : voilà pourquoi celui-ci a acquis le surnom de grand aux dépens de la gloire de l'autre.

Les deux rives du Mississipi sont bordées, dans presque tout son cours, de deux lisières d'épaisses forêts, qui ont tantôt plus, tantôt moins de profondeur, depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues. Derrière ces forêts, vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines et de bois, où les arbres sont presque aussi clairsemés que dans nos promenades publiques : ce qui provient en partie de ce que les sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées. Le feu, qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres : ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrain y étant plus bas, et par là plus aquatique, les herbes conservent plus long-temps leur verdure et sont moins accessibles aux atteintes du feu.

Les plaines et les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes; de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe et beaucoup moins entreprenans; de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans, et autres animaux moins connus et moins considérables. Le fleuve et toutes les rivières qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui chacun en particulier ont assez peu d'étendue, sont la retraite des castors, d'une quantité prodigieuse de canards de trois espèces, de sarcelles, d'outardes, d'oies, de cygnes, de bécassines, et de quelques autres oiseaux aquatiques dont le nom n'est pas connu en Europe, sans parler des poissons de bien des espèces qui y abondent.

Ce n'est qu'à quinze lieues au-dessus de l'embouchure du Mississipi qu'on commence à apercevoir les premières habitations françoises, les terres qui sont plus bas n'étant pas

[1] Le Mississipi (Messachébé) fut découvert par Joliet de Québec, en 1673, et sa source par le lieutenant Irlandais Pokes, en 1806. Ce fleuve, qui coule du nord au sud, a 1500 lieues de cours. Il reçoit beaucoup de rivières; les principales sont : à l'est, l'Ouissousing, celle des Roches, celle des Illinois, l'Ohio qui s'est grossi du Cumberland et du Ténessée, l'Yasous, la rivière des Pères; à l'ouest, le Missouri, l'Arkansas, la rivière Rouge. Son embouchure est semée de bancs et d'écueils, et son lit, en plusieurs endroits, est embarrassé de roches qui forment des sauts et des rapides dangereux. Ses crues sont considérables, et comme ses bords sont généralement bas, elles causent de grandes et funestes inondations.

Le Missouri est d'une extrême rapidité. Il prend sa source dans les Montagnes pierreuses et se jette dans le Mississipi. Son cours, plein de sinuosités, n'a pas moins de 12.0 lieues. Sur ses bords habitent les Osages, les Panis, les Ottos, les Loups, les Yanktons, les Sioux, les Dotames, les Ricaras, les Testons, les Mandaous, les Chipawouases, les Assimniboines, les Pieds noirs, et autres peuplades de sauvages qui se retirent devant les Européens.

habitables; elles sont situées sur les deux bords du fleuve jusqu'à la ville. Les terres, dans cet espace qui est de quinze lieues, ne sont pas toutes occupées; il en est plusieurs qui attendent de nouveaux habitans. La Nouvelle-Orléans, métropole de la Louisiane, est bâtie sur la rive orientale du fleuve : elle est de médiocre grandeur; les rues en sont tirées au cordeau; les maisons sont, les unes de briques, les autres de bois : elle est peuplée de François, de nègres et de quelques esclaves, qui tous ensemble ne montent pas, à ce qui m'a paru, à plus de mille et deux cents personnes.

Le climat, quoique infiniment plus supportable que celui des îles, paroît pesant à un nouveau débarqué. Si le pays étoit moins chargé de forêts, surtout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétreroit tempéreroit beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon; presque toute espèce de légumes y viennent assez bien; on y a de magnifiques orangers; on y recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton, du tabac. La vigne y pourroit réussir : du moins j'y ai vu d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment. Le blé sarrasin, le millet, l'avoine, y réussissent parfaitement. On élève dans le pays toute espèce de volailles, et les bêtes à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand et le plus sûr revenu de bien des habitans; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse, qu'ils préparent avec facilité et avec peu de frais, par le moyen de moulins à planches que plusieurs ont fait construire.

Vous observerez que le terrain, trente lieues au-dessous de la ville, et presque autant au-dessus, est singulièrement disposé. Dans presque tout le pays, le bord d'un fleuve est l'endroit le plus bas : ici, au contraire, c'est l'endroit le plus élevé [1]. Du fleuve à l'entrée des cyprières, qui sont des forêts à plusieurs arpens derrière les habitations, il y a jusqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroser votre terre, faites une saignée à la rivière, et une digue à l'extrémité de votre fossé, en peu de temps elle se couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière; l'eau s'écoule dans les cyprières jusqu'à la mer. Il ne faudroit cependant pas abuser partout de cette facilité; l'eau, ne trouvant pas toujours un écoulement facile, inonderoit à la fin les habitations.

A la Nouvelle-Orléans, rien n'est plus rare que les pierres : vous donneriez un louis pour en trouver une qui fût du pays, que vous ne la trouveriez pas : on y substitue de la brique qu'on y fait. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues, sur le bord du lac de Pontchartrain. On y trouve, chose assez singulière, des montagnes de coquillages : il s'en trouve pareillement bien avant dans les terres, à deux ou trois pieds de la superficie. On fait descendre à la Nouvelle-Orléans, des pays d'en haut et des contrées adjacentes, du bœuf salé, du suif, du goudron, des pelleteries, de l'huile d'ours; et, en particulier, de chez les Illinois, des farines et des lards. Il croît aux environs, et encore plus du côté de la Mobile [1], quantité d'arbres qu'on a nommés ciriers, parce que de leur graine on a trouvé le moyen d'extraire une cire qui, bien travaillée, iroit presque de pair avec la cire de France. Si l'usage de cette cire pouvoit s'introduire en Europe, ce seroit une branche de commerce bien considérable pour la colonie. Vous voyez, par tous ces détails, qu'on peut faire quelque commerce à la Nouvelle-Orléans. C'étoit beaucoup quand il entroit, les années précédentes, huit à dix navires dans le Mississipi; il y en est entré plus de quarante cette année, la plupart de la Martinique et de Saint-Domingue; ils sont venus se charger surtout de bois et de briques, pour réparer deux incendies arrivés, dit-on, dans ces deux îles, par le feu du ciel.

En remontant le fleuve, on trouve, au-dessus de la Nouvelle-Orléans, des habitations françoises comme au-dessous. L'établissement le plus considérable est une petite colonie d'Allemands, qui en est à dix lieues. La Pointe-Coupée est à trente-cinq lieues des Allemands : on y a construit un fort de pieux, où l'on entretient une petite garnison. On compte soixante habitations rangées, dans l'espace de cinq à six lieues, sur le bord occidental du fleuve. A cinquante lieues de la Pointe-Coupée sont les Natchez; nous n'y avons plus qu'une garnison emprisonnée, pour ainsi dire, dans un

[1] C'est ce qu'on remarque aussi dans le Nil.

[1] Rivière qui tombe dans le golfe à l'est du Mississipi.

fort, par la crainte des Chicachats et autres sauvages ennemis. Il y avoit autrefois une soixantaine d'habitations, et une nation sauvage assez nombreuse, du nom de Natchez, qui nous étoit fort attachée, et dont on tiroit de grands services : la tyrannie qu'un commandant françois entreprit d'exercer sur eux les poussa à bout. Un jour ils firent main basse sur tous les François, à la réserve de quelques-uns qui se dérobèrent par la fuite. Un de nos pères, qui descendoit le Mississipi, et qu'on pria de séjourner pour dire la messe le dimanche, fut enveloppé dans le massacre. Depuis ce temps-là, on s'est vengé de ce coup par la destruction presque totale de la nation des Natchez : il n'en reste plus que quelques-uns répandus parmi les Chicachats et les Chéraquis, où ils sont précairement presque comme esclaves.

A la Pointe-Coupée, et encore plus aux Natchez, il croît d'excellent tabac. Si, au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consomme en France, on le tiroit de ce pays-ci, on en auroit de meilleur : on épargneroit l'argent qu'on fait sortir pour cela du royaume, et on établiroit la colonie.

A cent lieues au-dessus des Natchez, sont les Akansas [1], nation sauvage, d'environ quatre cents guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avoit quelques habitans; mais, au mois de mai 1648, les Chicachats, nos irréconciliables ennemis, secondés de quelques autres barbares, ont attaqué subitement ce poste; ils ont tué plusieurs personnes, en ont emmené treize en captivité; le reste s'est sauvé dans le fort, dans lequel il n'y avoit pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer; mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur tambour étoit un déserteur françois, de la garnison même des Akansas.

On compte des Akansas aux Illinois près de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays, vous ne trouverez pas un hameau; cependant, pour nous en assurer la possession, il seroit bien à propos que nous eussions quelque bon fort sur l'Ouabachee, le seul endroit par où les Anglois puissent entrer dans le Mississipi.

Les Illinois sont par le 38[e] degré 15 minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la Nouvelle-Orléans, est à peu près semblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plus tôt et plus vivement, mais elles ne sont ni constantes ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hiver, quand le nord souffle, le Mississipi gèle à porter les charrettes les plus chargées; mais ces froids ne sont pas de durée. L'hiver est ici une alternative de froid piquant et de temps assez doux, selon que règnent les vents du nord et du midi, qui se succèdent assez régulièrement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un temps fort doux, même un peu chaud, dès la mi-février; les arbres entrent en sève, se couvrent de fleurs; survient un coup de vent du nord qui détruit les plus belles espérances.

Le terroir est fertile : toute espèce de légumes y réussiroit presque aussi bien qu'en France, si on les cultivoit avec soin. Le froment n'y donne cependant communément que depuis cinq jusqu'à huit pour un; mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment; et que depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore davantage des brouillards épais et des chaleurs trop précipitées : mais en dédommagement le maïs, connu en France sous le nom de blé de Turquie, y réussit merveilleusement bien : il donne plus de mille pour un; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves, et de la plupart des naturels du pays qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut consommer. Nulle part la chasse n'est plus abondante; depuis la mi-octobre jusqu'à la fin de mars, on ne vit presque que de gibier, surtout de bœuf sauvage et de chevreuil.

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié; elles ne coûtent pour la plupart ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste commune autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarouas. Ces animaux qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages; il faut user d'artifice pour les attraper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans

[1] Arkansas.

la péninsule. Aperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel ; il étend une longue corde avec un nœud coulant ; il se couche : l'animal friand de sel s'approche ; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, et voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux et les poulains : c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux. Au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie : ils vivent long-temps, et ne meurent pour l'ordinaire que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane cinq villages françois, trois d'Illinois, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bordée à l'est par une chaîne de montagnes et par la rivière des Tamarouas, et à l'ouest par le Mississipi. Les cinq villages françois composent ensemble environ cent quarante familles. Les trois villages sauvages peuvent fournir trois cents hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays plusieurs fontaines salées ; l'une desquelles, à deux lieues d'ici, fournit tout le sel qui s'y consomme, ou dans les contrées circonvoisines, et même dans plusieurs postes de la dépendance du Canada. Il y a des mines sans nombre ; mais comme il ne se trouve personne en état de faire les dépenses nécessaires pour les ouvrir et les travailler, elles restent dans leur état primitif. Quelques particuliers se bornent à tirer du plomb de quelques-unes, parce qu'il s'en trouve presque à la superficie des mines. Ils en fournissent le pays, toutes les nations sauvages du Missouri et du Mississipi, et plusieurs postes du Canada. Deux Espagnols et Portugais qui sont ici, et qui prétendent se connoître un peu en fait de mines et de minéraux, assurent que celles-ci ne diffèrent point des mines du Mexique et du Pérou ; et que si on les fouilloit un peu avant, il est à croire qu'on trouveroit du minéral d'argent sous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plomb en est très-fin, et qu'on en tire quelque peu d'argent. On a trouvé aussi du borax dans ces mines, et de l'or en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de cuivre, cela est indubitable, puisque de temps à autre on en trouve de très-grands morceaux dans les ruisseaux.

Il n'est point, dans toute l'Amérique, d'officier particulier dans le département de celui qui commande pour le roi aux Illinois. Au nord et au nord-ouest, l'étendue en est illimitée : il s'étend dans les immenses pays qu'arrosent le Missouri et les rivières qui se jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde. Que de nations sauvages dans ces vastes contrées s'offrent au zèle des missionnaires ! Elles sont du district de messieurs des missions étrangères, à qui M. l'évêque de Québec les a adjugées depuis plusieurs années. Ces messieurs sont ici au nombre de trois, qui desservent deux cures françoises : on ne peut rien de plus aimable pour le caractère, ni de plus édifiant pour la conduite : nous vivons avec eux comme si nous étions membres d'un même corps.

Parmi les nations du Missouri, il en est qui paroissent avoir une disposition particulière à recevoir l'Évangile ; par exemple, les Panismahas. L'un des messieurs dont je viens de parler, écrivit un jour à un François qui commerçoit chez ces sauvages, et il le pria dans sa lettre de baptiser les enfans moribonds. Le chef du village apercevant cette lettre : Qu'y a-t-il de nouveau ? dit-il au François. Rien, repartit celui-ci. Mais quoi, reprend le sauvage, parce que nous sommes de couleur rouge, ne pouvons-nous pas savoir les nouvelles ? C'est le chef noir, reprit le François, qui m'écrit et me recommande de baptiser les enfans moribonds, pour les envoyer au grand Esprit. Le chef sauvage, parfaitement satisfait, lui dit : Ne t'inquiète point, je me charge moi-même de te faire avertir toutes les fois qu'il y aura quelque enfant en danger. Il assemble ses gens : Que pensez-vous, leur dit-il, de ce chef noir ? (Car c'est ainsi qu'ils appellent les missionnaires.) Nous ne l'avons jamais vu ; nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous, au-delà du soleil, et cependant il pense à notre village : il nous veut du bien ; et quand nos enfans viennent à mourir, il veut les envoyer au grand Esprit : il faut que ce chef noir soit bien bon.

Quelques négocians qui venoient de son village, m'ont cité des traits qui prouvent que tout sauvage qu'il est, il n'en a pas moins d'esprit et de bon sens. A la mort de son prédécesseur, tous les suffrages de sa nation se réunirent en sa faveur. Il s'excusa d'abord d'accepter la qualité de chef ; mais enfin contraint d'acquiescer : Vous voulez donc, leur dit-il, que je sois votre chef, j'y consens ; mais songez que je

veux être véritablement chef, et qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves et les orphelins ont été dans l'abandon, je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs besoins; et afin qu'ils ne soient point oubliés, je veux et je prétends qu'ils soient les premiers partagés. En conséquence, il ordonne à son escapia, qui est comme son maître d'hôtel, de réserver, toutes les fois qu'on ira à la chasse, une quantité de viandes suffisante pour les veuves et les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très-peu de fusils. Ils chassent à cheval avec la flèche et la lance; ils environnent une troupe de bœufs, et il en est peu qui leur échappent. Les bêtes mises par terre, l'escapia du chef va en toucher de la main un certain nombre, c'est la part des veuves et des orphelins; il n'est permis à personne d'en rien prendre. Un des chasseurs, par inadvertance sans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le chef sur-le-champ le tua d'un coup de fusil. Ce chef reçoit les François avec beaucoup de distinction; il ne les fait manger qu'avec lui seul, ou avec quelque chef de nation étrangère, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de soleil le François le plus misérable qui se trouvera dans son village; et en conséquence il dit que le ciel est toujours serein tant que le François y séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il est venu saluer notre commandant : je suis allé exprès au fort de Chartres, à six lieues d'ici, pour le voir. C'est un parfaitement bel homme. Il m'a fait politesse à sa manière, et m'a invité à aller donner de l'esprit à ses gens, c'est-à-dire à les instruire. Son village, à ce que rapportent les François qui y ont été, peut fournir neuf cents hommes en état de porter les armes.

Au reste, ce pays-ci est d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour se le conserver; il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du roi, que les convois sont coûteux; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du Canada et la sûreté de tout le bas de la colonie en dépendent. Certainement sans ce poste, plus de communication par terre entre la Louisiane et le Canada. Autre considération, plusieurs quartiers du même Canada, et tous ceux du bas fleuve se trouveroient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois, et qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le roi en faisant ici un établissement solide, pare à tous ces inconvéniens : il s'assure de la possession du plus vaste, du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane, de considérer la situation des Illinois, et la multitude des nations auxquelles ce poste sert communément de barrière.

Je suis en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE DU P. MARGAT,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. ***,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Notions sur Saint-Domingue et ses habitans.

A Notre-Dame de la Petite-Anse, dépendante du Cap, ce 27 février 1725.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je ne puis la lire que mon cœur ne s'attendrisse : je vous avouerai même que les grands sentimens dont elle est remplie ne contribuent pas peu à ranimer mon zèle, et à me soutenir dans les peines attachées au saint ministère, auquel Dieu, par son infinie miséricorde, a daigné m'appeler.

Il y a long-temps, me dites-vous, que vous soupirez après les missions : votre attrait seroit pour les plus laborieuses et pour celles où il y a le plus à souffrir; et une seule difficulté vous arrête, c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle, m'ajoutez-vous, ne se trouve point dans nos missions de l'Amérique méridionale, et c'est ce qui vous les feroit choisir préférablement aux autres. Mais vous êtes bien aise de savoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu et procurer le salut des âmes, et enfin ce qu'on y trouve à souffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'est sur quoi je vais vous satisfaire sans vous rien déguiser et avec toute la sincérité que vous me connoissez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation que celle d'être chargés de la conduite spirituelle des François, que la richesse du com-

merce attire ici de toutes les provinces, il y auroit, ce me semble, de quoi contenter le zèle d'un homme apostolique : prêcher, confesser, catéchiser, administrer les sacremens, visiter les malades, assister les moribonds, entretenir la paix et l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre ministère; mais ce n'en est qu'une partie : les nègres esclaves ne sont pas un moindre objet de notre zèle, nous pouvons même les regarder comme notre couronne et notre gloire.

En effet, il semble que la Providence ne les ait tirés de leur pays, que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promission, et qu'il ait voulu récompenser la servitude temporelle à laquelle le malheur de leur condition les assujettit, par la véritable liberté des enfans de Dieu, où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grâce et aux bénédictions du Seigneur.

Vous ne serez pas fâché de connoître le caractère et le génie d'une nation, à la conversion de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne sera pas tout-à-fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos commerçans qui croient leur faire beaucoup d'honneur de les distinguer du commun des bêtes, et qui ont de la peine à s'imaginer que des peuples d'une couleur si différente de la leur puissent être de la même espèce que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général, ils sont communément grossiers, stupides, brutaux, plus ou moins, selon la différence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils ont avec les Européens et avec leurs compatriotes, anciens dans la colonie, les civilise et les rend dociles. Il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit et du talent pour les arts auxquels on les applique, et où souvent ils réussissent mieux que les François.

Leur simplicité naturelle les dispose en quelque sorte à mieux recevoir les vérités chrétiennes. Ils sont peu attachés aux superstitions de leur pays, et la plupart arrivent ici sans aucune teinture de religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du christianisme, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs désirs. Ils le demandent avec des empressemens incroyables et ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis est le plus sacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains et marraines, acquièrent sur eux un droit auquel ils se feroient un scrupule de n'être pas soumis.

A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, et qui sont fomentés par la licence de leur éducation et par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouveroit presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais quand on les a une fois fixés par les engagemens d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire et ils deviennent d'excellens chrétiens.

Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui nous occupent continuellement dix-huit missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire, que de baptiser les enfans d'une nation qui multiplie beaucoup et qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette colonie, le zèle d'un ouvrier évangélique auroit de quoi se satisfaire; il ne se passe guère de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'église, et quelquefois davantage. Ces enfans nés dans le sein de la religion, en apprennent de bonne heure les principes et les maximes; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs pères; ils ont plus d'esprit, et parlent notre langue plus purement et avec plus de facilité que la plupart des paysans et des artisans de France. Quand ils sont parvenus à un certain âge, et qu'on les a fixés par le mariage, il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles, où règne la crainte de Dieu, l'attachement constant à leurs devoirs, l'assiduité à la prière et aux plus fervens exercices du christianisme. On a vu de jeunes esclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté, et s'exposer aux plus rigoureux traitemens, plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchoient à les séduire.

Quoique les nègres nouvellement arrivés de Guinée n'aient pas, généralement parlant, d'aussi heureuses dispositions, on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien. Il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossièreté de leur génie, mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'é-

vangile : croire un seul Dieu en trois personnes, le craindre et l'aimer, espérer le ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prières, se confesser de temps en temps, communier lorsqu'on les en juge capables, voilà toute leur dévotion.

Du reste, ils ont une docilité entière, ils nous écoutent avec attention, et pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions : ils en confèrent ensemble à leur manière ; les plus savans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus et leur donnent une grande idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au missionnaire afin qu'il les examine ; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris ; et lorsqu'on les trouve suffisamment instruits, et que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite, on détermine le jour qu'on les admettra au baptême.

On ne peut rien ajouter à la confiance et au respect que ces pauvres gens ont pour les missionnaires : ils nous regardent comme leurs pères en Jésus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines ; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens et qui les réconcilions dans leurs querelles ; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auroient attiré de sévères châtimens ; ils sont convaincus que nous avons leurs intérêts à cœur, et que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité, par tous les moyens que la religion et l'humanité nous suggèrent : ils y sont sensibles, et ils cherchent en toute occasion à nous en marquer leur reconnoissance.

Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, nous pourrions parcourir plus souvent pendant l'année les diverses habitations qui sont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'église ; nos instructions plus fréquentes produiroient de plus grands fruits, et ranimeroient la ferveur de ces bonnes gens ; mais comme nous sommes seuls dans chaque district, il ne nous est guère possible de nous éloigner de notre église, de crainte que, pendant notre absence, on ne vienne nous chercher pour des malades qui sont toujours en grand nombre.

Voilà, mon révérend père, une légère idée de ce qui se peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Venons aux peines attachées à notre ministère. On n'en manque point, et ceux qui se consacrent à ces missions, doivent s'attendre à diverses épreuves. Il y en a que cause l'intempérie du climat, d'autres qui sont attachées à la nature des emplois. Il y en a de particulières pour les nouveaux venus, d'autres qui sont le fruit des travaux et du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps et altèrent la santé, et d'autres qui tourmentent l'esprit et affligent l'âme. Dans les unes et les autres, on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que cette île présente un coup d'œil charmant à un missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, et les autres de cannes à sucre, rangés avec art et symétrie ; l'horizon borné ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois qui, s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens. Des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers et d'orangers ; mille fleurs qui réjouissent la vue et parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces îles enchantées qui ne subsistent que dans l'imagination des poëtes. Mais toute riante qu'est cette image, mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des âmes, qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour.

Je regarde, comme une des plus grandes incommodités de cette île, la chaleur excessive du climat, dont j'attribue en partie la cause à la situation même de l'île. Ses côtes sont assez basses ; et, comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paroît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur est sensible. Au contraire, dans les anses et dans les autres endroits plus serrés, tels que sont le Cap, le petit Goave, etc., les chaleurs y sont presque insupportables.

Il est vrai que, par une disposition admirable de la Providence, cette violente chaleur est modérée par deux sortes de vents qui s'élèvent régulièrement chaque jour : l'un, qu'on appelle

brise, s'élève vers les dix heures du matin, et souffle de l'est à l'ouest jusqu'à quatre ou cinq heures du soir; l'autre, qu'on nomme vent de terre, s'élève de l'ouest sur les six ou sept heures du soir, et dure jusqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison, surtout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été, qui dure presque neuf mois entiers.

C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil, qui causent des fièvres accompagnées de transports et de douleurs de têtes inconcevables; elles mettent le sang et les esprits dans un très-grand mouvement: j'en ai vu à qui l'on avoit mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau; l'agitation des esprits la faisoit bouillonner comme si la bouteille avoit été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à un érysipèle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en chaise: c'est une voiture qui est devenue très-commune, et ce n'est plus une distinction de s'en servir. On nous a souvent pressé d'en user comme d'autres religieux qui ont leurs missions dans cette partie de l'île qui dépend de Leogane: mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité, et nous nous contentons de quelques chevaux, souvent assez mauvais, à cause de la rareté des bons, et du prix excessif où les fait monter la quantité de chaises roulantes.

Cependant notre ministère nous engage à de fréquens et pénibles voyages: il nous est même impossible de garder certaines mesures que la prudence sembleroit exiger, pour être en état de rendre de plus longs services. On nous vient chercher à toute heure, et le jour et la nuit, quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres, soit pour confesser, soit pour administrer le baptême. A peine est-on de retour d'un quartier, qu'on nous appelle dans un autre. Souvent, après une course fatigante, lorsqu'on croit prendre un peu de repos, on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil, pour courir à un prétendu moribond, qui se porte quelquefois mieux que nous.

Encore est-on heureux lorsque, pendant ces courses, on n'est point accueilli de ces orages soudains et violens, qui se forment presque toutes les après-dînées depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Les rayons du soleil élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, et en forment le soir des espèces d'ouragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre, et d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on est tout percé. Ce ne seroit ailleurs qu'un rafraîchissement; mais ici ces sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre, ou de quelque autre fâcheuse incommodité.

Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup; elles vous jettent dans l'abattement, et vous ôtent les forces et l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achèvent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent soulagé, lorsque le soleil est sur son déclin: point du tout. Le vent qui tombe tout à coup avec le soleil, vous laisse respirer un air étouffant produit par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne sont plus dissipées par la brise. Si vous voulez sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées, vous vous trouvez investi d'une armée de maringouins, qui vous obligent de rentrer au plus vite dans la maison et de vous y renfermer. Il y a des temps où, quelques précautions qu'on prenne, on en est tourmenté pendant toute la nuit. Le bruit importun de leurs bourdonnemens, et la pointe aiguë de leur trompe vous agitent sans cesse, et vous causent de longues et de dangereuses insomnies.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vers le minuit le temps change, et que le vent de terre qui souffle pour lors avec plus de force, amène la fraîcheur. On seroit tenté d'en jouir; mais il faut bien s'en donner de garde; il faut même avoir soin de se couvrir, si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses maladies.

Ce n'est pas à dire que le soleil ait la même force pendant toute l'année; les vents du nord qui soufflent depuis le mois de novembre jus-

qu'au mois de mars, modèrent les chaleurs et amènent des pluies qui rafraîchissent l'air; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivières débordent, que les chemins se rompent et deviennent presque impraticables. Comme l'air humide et grossier cause dans cette saison une infinité de maladies, c'est le temps où un missionnaire est le plus occupé au dehors. Il est obligé de passer des rivières à la nage, de se traîner dans les boues, de grimper des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps.

Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le père Vanhove. Ce missionnaire, que son zèle entraînoit au-delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avoit grossie. La violence des eaux l'emporta, et ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il étoit tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte, par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre.

Il est difficile qu'un air toujours embrasé, ou épaissi par des vapeurs malignes, ne cause de fréquentes maladies; mais c'est principalement aux nouveaux venus qu'il est contraire. On n'en voit guère qui, à leur arrivée, ne paient le tribut. Il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres six, quelques-uns un an et même deux ans; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque est vive et brusque les huit premiers jours que la maladie se déclare; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison. Le défaut de soins et de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs excessives, qui étant si fâcheuses aux personnes saines, ne peuvent être qu'insupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve, et je crus un temps que je deviendrois absolument inutile à cette mission; mais, grâce à Dieu, ma santé s'est affermie, et je suis plus en état que personne d'en supporter les travaux.

Il ne faut que considérer le petit nombre de missionnaires que nous sommes, pour comprendre qu'il n'est pas possible de ménager la santé des convalescens, autant qu'il seroit nécessaire pour leur parfait rétablissement. Lorsque j'arrivai ici accompagné de plusieurs autres missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacans, et les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage étoit le plus étendu de toute la mission. Je ne tardai guère à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étois du centre de la mission fit que je m'obstinai à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal ne le permettoit. Je me traînois, le mieux qu'il m'étoit possible, en allant assister les malades; et quand je ne pouvois souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisois porter dans un hamac, et souvent il arrivoit qu'en administrant les sacremens je tombois en foiblesse. Enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le père de la Verouillère étant parti pour remplir le poste que je laissois vide, fut pris de la même maladie et en mourut. Mes forces n'étoient pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechutes qui reculèrent ma guérison.

C'est cette complication de travail et de maladie qui a mis au tombeau le père de Baste, le père Lexi, le père Allain et le père Michel. Si l'on eût pu ménager les nouveaux venus, et leur laisser essuyer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge.

Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé: au contraire, ce climat est favorable pour les vieillards, et ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette île. Ils s'y sont sentis comme renaître, et ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail avec plus de courage et de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve, qui peut étonner un nouveau missionnaire accoutumé au tumulte des villes d'Europe et à la vie sociable de nos maisons, c'est la solitude: elle est extrême lorsque son ministère ne l'appelle point au dehors: il se trouve seul dans une maison isolée et environnée de bois et de montagnes, loin des se-

cours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux nègres dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies et des débordemens de rivières très-fréquens, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne.

C'est alors, mon révérend père, que le don de la prière et de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi : la décoration et l'entretien de son église en peuvent fournir ; on peut aussi s'appliquer avec agrément et utilité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste et sauvage qui en rendroit le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année, pour subsister le carême et les jours d'abstinence, le poisson étant ici fort rare, moins par la stérilité des rivières ou de la mer que par la négligence des habitans.

Mais, me direz-vous, nos maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on ne puisse se voir de temps en temps ? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap où est la maison principale. Mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage et par l'appréhension continuelle où l'on est que pendant notre absence on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses : ceux-là ne sortent que rarement, et il y en a tel que je n'ai pu voir qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette mission.

Il est vrai qu'on pourroit égayer sa solitude par le commerce qu'on entretiendroit avec quelques-uns des habitans : mais pour de bonnes raisons, nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienséance ou la charité nous appelle au dehors.

Enfin, mon révérend père, sans parler de beaucoup d'autres incommodités particulières à ces îles, telles que sont une multitude d'insectes de toute espèce, dont les uns sont venimeux et les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi. Ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des nègres. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés.

Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs maladies. On les trouve dans leurs cabanes étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange et de l'ordure, souvent couverts d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, et où il y a toujours du feu, la fumée épaisse et la mauvaise odeur qui y règnent, sont un rude exercice pour un missionnaire obligé d'y passer des heures entières, afin de les disposer à recevoir les sacremens et de les aider à mourir saintement. D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie, et ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la religion qu'on peut les instruire.

C'est surtout dans l'exercice de la confession qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge. D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embarras : nous sommes les juges-nés de leurs différends, et il faut une extrême patience pour les écouter et les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres. S'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire et édifiante, il y en a d'autres dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude et d'affliction pour ceux à qui Dieu a confié le soin de leurs âmes.

Voilà, mon révérend père, un exposé fidèle des travaux et des souffrances que cette mission présente à ceux qui s'y consacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, et que l'exemple d'un zèle aussi ardent que le vôtre ranimera notre ferveur, et nous aidera à soutenir avec plus de courage les peines

attachées à notre ministère. Je suis, avec respect, etc.

LETTRE DU PÈRE MARGAT,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU PÈRE DE LA NEUVILLE,

DE LA MÊME COMPAGNIE, PROCUREUR DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

Dissertation sur la pintade et la méléagride.

A Notre-Dame de la Petite-Anse à Saint-Domingue, dépendante du Cap, ce 20 novembre 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Les *Mémoires de Trévoux* de l'année 1729 me tombèrent, il y a peu de jours, entre les mains. En lisant l'article 59 du mois de juin, je fus arrêté par une dissertation sur la pintade, dont on donne l'extrait : cette dissertation est de monseigneur Fontanini, archevêque titulaire d'Ancyre. Il l'a composée en expliquant une agate antique, sur laquelle est gravée la tête de la déesse Isis.

Parmi les ajustemens qui ornent la tête de la déesse, et dont l'illustre dissertateur donne des explications aussi ingénieuses que savantes, il insiste particulièrement sur un oiseau qui orne la partie supérieure du front de la déesse. Cet oiseau est, selon les antiquaires, celui que les Romains appeloient *Afra-avis,* et que l'on appelle indifféremment en Europe, poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, et le plus ordinairement encore pintade.

Le savant prélat, qui convient de tous ces noms, prétend que quelques auteurs l'ont confondu mal à propos avec un oiseau appelé méléagride. Comme vous n'ignorez pas, mon révérend père, que les pintades sont ici très-communes, vous vous persuadez aisément que nous sommes plus en état de juger de la vérité des faits énoncés dans la dissertation qu'on ne peut l'être en Europe. Je me suis donc imaginé que je ferois plaisir aux naturalistes de donner, par manière d'examen critique, quelques éclaircissemens sur cette dissertation. Les savans sont sujets à se tromper comme les autres ; c'est un apanage de l'humanité, et ce que j'ai à dire ne peut rien diminuer de l'estime que l'on fait avec tant de justice d'un mérite aussi solidement établi que l'est celui du savant archevêque dont je réfute le sentiment. Mon dessein est de faire voir dans cette courte dissertation, que M. Fontanini n'est pas suffisamment fondé à chercher une différence spécifique entre la pintade et la méléagride.

Parmi un assez grand nombre d'auteurs qui ont parlé de la pintade et de la méléagride, il y en a qui les ont confondues et n'en ont fait qu'une espèce ; tels sont Varron, Columelle et Pline. D'autres les ont distinguées, et en ont fait deux diverses espèces ; tels que sont Suétone et Scaliger, avec cette différence, que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné du savant prélat qui critique son opinion.

Il est à propos de rapporter d'abord le passage de Varron, dont le texte est comme la base de cette question, et donne lieu à la dispute qui est entre M. Fontanini et Scaliger. Varron, au neuvième chapitre du troisième livre de l'Agriculture, distingue trois espèces de poule différentes, par autant de noms distingués : il nomme la première *villatica,* la seconde *rustica,* et la troisième *africana.* C'est en parlant de cette troisième espèce qu'il s'explique ainsi : *Gallinæ sunt aliæ, grandes, variæ, gibberæ, quas meleagrides appellant Græci. Hæc novissimæ in triclinium ganearium introierunt è culinâ propter fastidium hominum, veneunt propter penuriam magnò.*

La simple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvoit s'expliquer ni plus clairement ni plus précisément, pour faire entendre que la pintade et la méléagride sont de la même espèce. Cependant Scaliger a cru y trouver deux espèces distinguées, en supposant qu'il devoit y avoir un point après *gibberæ,* et qu'on devoit lire ensuite, *quas meleagrides appellant Græci, hæc novissimæ, etc.* Mais, outre que cette ponctuation est uniquement de l'invention de Scaliger, et qu'on n'en trouve aucun vestige dans les différens exemplaires, c'est qu'elle feroit tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir posé pour principe qu'il n'y a que trois espèces de poules, il y en ajouteroit là même une quatrième ; ce qui est absurde, au sentiment de M. Fontanini.

Comme mon unique but est d'éclaircir cette question, avant que de réfuter le sentiment du

savant prélat, je crois devoir faire un commentaire abrégé de ce texte de Varron. En premier lieu, *gallinæ sunt*, dit-il; la pintade doit être en effet rangée sous le genre des poules; elle en a tous les attributs et toutes les qualités : crête, bec, plumage, pontes, couvées, soin de ses petits. En second lieu, les différences des poules pintades sont fort bien désignées par Varron dans ces paroles : *Grandes, variæ, gibberæ*. *Grandes*, elles sont effectivement plus grosses que les poules communes. *Variæ*, leur plumage est tout moucheté. Il y en a ici de deux couleurs : les premières ont des taches noires et blanches, disposées en forme de rhumboïdes; d'autres sont d'un gris plus cendré. Les unes et les autres sont blanches sous le ventre, au-dessous et aux extrémités des ailes. *Gibberæ*, leur dos en s'élevant forme une espèce de bosse, et représente assez naturellement le dos d'une petite tortue. Cette bosse n'est cependant formée que du replis des ailes; car lorsqu'elles sont plumées, il n'y a nulle apparence de bosse sur le corps; ce qui la fait paroître davantage, c'est que leur queue est courte et recourbée en bas, et non pas élevée et retroussée en haut, comme celle des poules communes.

Cette description que Varron fait de la pintade, est fort juste, mais elle n'est pas complète : je vais suppléer à ce qui lui manque. Elle a le col assez court, fort mince, et légèrement couvert de duvet. Sa tête est singulière : elle n'est point couverte de plumes, mais revêtue d'une peau spongieuse, rude et ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre. Le sommet est orné d'une petite crête en figure de corne; elle est de la hauteur de cinq à six lignes : c'est une substance cartilagineuse. Gesner, à ce qu'on rapporte, la compare au corno du bonnet ducal que porte le doge de Venise. Il y a pourtant de la différence en ce que le corno du bonnet ducal est incliné sur le devant, comme la corne de la licorne; au lieu que la corne de la pintade est un peu inclinée en arrière, comme celle du rhinocéros. De la partie inférieure de la tête, qu'on peut appeler, quoique improprement, les joues de la pintade, pend de chaque coté une barbe rouge et charnue, de même nature et de même couleur que la crête des coqs. Enfin, sa tête est terminée par un bec trois fois plus gros que celui des poules communes, très-pointu, très-dur, et d'une belle couleur rouge.

Ajoutons encore, pour donner une description plus exacte de la pintade, qu'elle pond et couve de même que les poules ordinaires : ses œufs sont plus petits et moins blancs; ils tirent un peu sur la couleur de chair, et sont marquetés de points noirs. On ne peut guère l'accoutumer à pondre dans le poulailler : elle cherche le plus épais des haies et des broussailles, où elle pond jusqu'à cent cinquante œufs successivement, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet guère aux pintades domestiques de couver leurs œufs, parce que les mères ne s'y attachent point et abandonnent souvent leurs petits; on aime mieux les faire couver par des poules d'inde ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes pintades; elles ressemblent à de petits perdreaux : leurs pieds et leur bec rouges, joints à leur plumage qui est alors d'un gris de perdrix, les rend très-agréables. On les nourrit avec du millet; mais elles sont fort délicates et très-difficiles à élever.

La pintade est un animal extrêmement vif, inquiet et turbulent : elle court avec une vitesse extraordinaire, à peu près comme la caille et la perdrix; mais elle ne vole pas fort haut. Elle se plaît néanmoins à percher sur les toits et sur les arbres, et s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulaillers. Son cri est aigre, perçant, désagréable et presque continuel : c'est une fâcheuse musique pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, et encore plus pour les malades, et pour ceux qui sont sujets à des insomnies. Du reste, elle est d'humeur querelleuse, et veut être la maîtresse dans la basse-cour. Les plus grosses volailles, et même les poules d'inde, sont forcées de lui céder. La dureté de son bec et l'agilité de ses mouvemens la font respecter de toute la gent volatille. Sa manière de combattre est à peu près semblable à celle que Salluste attribue aux cavaliers numides : Leurs charges, dit-il, sont brusques et précipitées; si on leur résiste, ils tournent le dos, et un instant après ils font volte-face : cette perpétuelle alternative harcelle extrêmement l'ennemi. Les pintades, qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie numide. Les coqs d'inde, glorieux de leur corpulence, se flattent de venir aisément à bout des pintades; ils s'avancent contre elles avec fierté et gravité; mais celles-ci les désolent par leurs marches et contre-marches : elles

ont plus tôt fait dix tours et donné vingt coups de bec, que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

Les pintades ne sont point naturelles de l'Amérique; elles nous viennent de Guinée. Les Génois les ont apportées avec les premiers nègres, qu'ils s'étoient engagés d'amener aux Castillans dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques; ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois et dans les savanes, où elles sont devenues sauvages; et comme ils ont peu d'inclination pour la chasse des oiseaux, elles s'y sont multipliées à l'infini. On ne peut guère voyager sur les terres espagnoles, qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses. On les appelle *pintades marronnes*. C'est une épithète générale que les Espagnols d'Amérique, et, à leur exemple, nos François donnent à tout ce qui est sauvage et errant. Lorsque les François commencèrent à s'établir dans cette colonie, il y en avoit prodigieusement sur nos terres; mais comme ils sont grands destructeurs de gibier, ils en ont tué une si grande quantité qu'il n'en reste presque plus.

La pintade marronne est un des mets les plus exquis qu'on puisse servir sur table; sa chair est tendre et d'un goût qui surpasse celui des faisans. Le goût des pintades domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles. Une jeune pintade cuite à la broche n'est point inférieure au perdreau : les vieilles ne se mangent qu'en pâté ou bien à la daube : c'est un mets très-délicat.

Il semble que la bonté de cet oiseau et sa fécondité devroient engager nos habitans à en garnir leurs basses-cours, préférablement à toute autre volaille. Deux inconvéniens s'y opposent : le premier est son cri tout-à-fait incommode : on pourroit y remédier en éloignant le poulailler de la maison; mais outre qu'elles seroient en proie aux nègres, il seroit difficile, pour peu qu'elles se multipliassent, de les tenir renfermées dans un même lieu : quelques-unes ne manqueroient pas de s'échapper, qui, se perchant la nuit sur le toit de la maison ou sur les arbres voisins, y feroient entendre continuellement leurs cris importuns. Le second inconvénient, c'est qu'il faudroit se priver de toute autre volaille.

Il est à observer que, quoique les pintades marronnes et domestiques soient d'une même espèce, celles que nous élevons dans nos maisons ne viennent point de race espagnole marronne. On n'a jamais pu les accoutumer à rester dans des basses-cours : elles ont été apportées de Guinée il y a environ treize à quatorze ans. C'est depuis ce temps-là qu'elles ont beaucoup multiplié : leur nombre se seroit bien plus augmenté, sans les raisons que je viens d'apporter.

Après ces éclaircissemens que j'ai cru nécessaires, il s'agit d'examiner la critique de M. Fontanini; sur quoi je dis d'abord, qu'il ne me paroît pas que le savant prélat ait raison de distinguer la pintade de la méléagride. Il a appuyé sur l'autorité de Suétone pour faire cette distinction : mais il me semble que dans la matière dont il s'agit, cet auteur doit être moins écouté que Varron, Columelle et Pline. Ceux-ci sont naturalistes de profession; au lieu que Suétone n'a fait son capital que des faits concernant l'histoire et d'intrigues politiques. D'ailleurs les différences que M. l'archevêque d'Ancyre produit ne sont point assez réelles, ni assez marquées, pour fonder une pareille distinction contre le sentiment de Varron et de Columelle.

La méléagride, dit-on, est marécageuse. Il eût été bon d'en produire la preuve et de citer les auteurs qui en portent ce témoignage. Quoi qu'il en soit, la pintade marronne se trouve également dans les lieux aquatiques, sauvages et marécageux. « La méléagride, ajoute-t-on, est peu soigneuse de ses petits qu'elle abandonne souvent. » La pintade en fait de même, ainsi que je l'ai déjà marqué. On continue : « La chair de la méléagride est mauvaise. » On le dit sans doute sur le témoignage de Pline que nous allons examiner tout à l'heure. « La pintade, dit-on encore, est beaucoup plus grosse et plus grasse que la méléagride. » Il y a des pintades fort grosses; il y en a de sèches et de maigres; il y en a aussi de plus grosses les unes que les autres. Cette même diversité ne se rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires? S'avisera-t-on pour cela d'y trouver des espèces différentes? Enfin, on finit par dire que les appendices charnus et cartilagineux, qui pendent aux joues des pintades, sont rouges, et que les méléagrides les ont bleus. Je voudrois le voir pour en juger. Qu'on rappelle ce que j'ai déjà dit, que la tête de la pintade et une partie de son col sont de couleur bleue, et

l'on verra que cette prétendue différence n'est qu'une erreur, et que faute d'attention on a confondu tantôt les appendices barbus avec la peau, et tantôt la peau avec les appendices.

D'ailleurs, quand les pintades sont encore jeunes, ces barbes ne leur pendent point encore assez sensiblement pour se faire bien remarquer. On ne voit pour lors que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorsque les pintades vieillissent, les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé et plus obscur ; au lieu que la peau du col s'allongeant et se rétrécissant davantage dans les jeunes, frappe plus les yeux, et se fait mieux remarquer que les appendices. C'est ce changement qui aura donné lieu à la méprise des auteurs, qui ont écrit sur la poule de Numidie, et qui aura fondé la différence prétendne des appendices dans la pintade et dans la méléagride, dont on aura fait mal à propos deux espèces différentes.

Revenons maintenant au passage de Varron, et comparons ce qu'il a dit à la fin de ce passage, avec les paroles de Pline, qui ne paroissent pas s'y accorder, et qui par-là jettent de l'obscurité dans cette question. Je répète ses termes : *Hæc novissimæ*, dit-il, *in triclinium ganearium introierunt è culinâ propter fastidium hominum : veneunt propter penuriam, magnò.*

Ces paroles montrent évidemment que les pintades ou méléagrides s'étoient introduites depuis quelque temps à Rome, et que ceux qui tenoient des tables délicatement servies, se dégoûtant des mets ordinaires, ne trouvoient rien de plus propre à réveiller leur appétit que ces oiseaux, ce qui les rendoit extrêmement chers. Rien de plus naturel que le sens de ces paroles, et rien en même temps de plus conforme à la vérité. Horace, Pétrone, Juvénal et Martial nous le confirment en plusieurs endroits de leurs ouvrages. La pintade est en effet excellente, et elle doit faire l'ornement et les délices des meilleures tables.

Il faut rendre justice à M. Fontanini ; il a fort bien compris le sens du passage de Varron, et c'est avec raison qu'il a censuré Pline, du moins quant à un article que je vais examiner. Pline, après s'être expliqué sur les poules de Numidie, à peu près dans les mêmes termes que Varron, finit en disant qu'elles sont chères et très-recherchées à Rome, *propter ingratum virus*.

L'illustre archevêque d'Ancyre critique Pline sur deux choses : 1° sur ce qu'à l'exemple de Varron, il a confondu mal à propos la pintade avec la méléagride ; 2° sur ce qu'il a mal compris, ou mal rendu le sens de Varron touchant le *fastidium hominum*.

A l'égard du premier article, j'ai déjà fait voir que c'est avec raison que Columelle et Varron ont confondu la pintade avec la méléagride, qui ne diffèrent en effet que de nom. Elle s'appelle poule pintade ou africaine chez les Romains, et méléagride chez les Grecs. Par conséquent Pline n'a pu mieux faire que de se conformer au sentiment de ces deux habiles naturalistes.

Pour ce qui est du second article, qui concerne le *fastidium hominum* de Varron, que Pline rend par ces mots, *propter ingratum virus*, je pense comme M. Fontanini, et en quelque sorte je serois porté à croire qu'il est répréhensible : car, supposant, comme le savant prélat en convient, que Pline et Varron sont de même sentiment sur la pintade et la méléagride, qu'ils regardent comme étant une seule et même espèce, il faut nécessairement, ou que Pline n'ait pas compris le *fastidium hominum* de Varron, ou que ces mots *propter ingratum virus* soient fautifs, et que le texte ait été corrompu. En voici la preuve.

Tous deux, Varron et Pline, conviennent que la pintade et la méléagride sont la même chose ; tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains ; qu'elles sont fort chères en Italie, et qu'elles font les délices des bonnes tables : mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées que par les gens de bonne chère, *propter fastidium hominum*, c'est-à-dire que pour piquer leur goût et les remettre en appétit ; et Pline veut qu'elles ne soient rares que *propter ingratum virus* : quel rapport et quelle conséquence !

Le plus savant des commentateurs [1] de Pline, que la mort nous a enlevé depuis peu de temps, dit là-dessus que ce naturaliste a voulu nous faire entendre, que la pintade étoit en soi-même un fort mauvais ragoût, et qu'il n'étoit en vogue que par la fantaisie dépravée des Romains, qui cherchoient, comme on fait encore aujourd'hui, à ranimer leur goût par un mets qui n'avoit rien de bon que sa rareté et sa cherté.

[1] Le P Hardouin, jésuite.

La remarque est fort bonne, tant qu'elle se renferme dans le général; mais on me permettra de la trouver très-mal appliquée à l'espèce particulière dont il s'agit; parce qu'en effet la pintade par elle-même mérite la préférence chez les gens d'un goût délicat, et qu'elle est très-capable de devenir l'objet d'un raffinement de sensualité.

Je conviendrai, si l'on veut, que la rareté d'un mets, quoique d'une bonté médiocre, en fait souvent le prix; qu'il y a même des ragoûts détestables, auxquels une débauche outrée peut donner de la vogue; mais on conviendra aussi avec moi, qu'il est hors de vraisemblance que des auteurs tels que Varron, Pétrone, Horace, Juvénal, et Martial aient fait à l'envi l'éloge de la pintade, si elle avoit été, ainsi que Pline s'exprime, un ragoût d'empoisonneur. *Propter ingratum virus.*

Concluons donc en premier lieu, contre M. Fontanini, que Varron ayant une parfaite connoissance de la pintade et de la méléagride, s'est exprimé très-exactement et très-clairement, soit quand il les a réunies sous une même espèce, soit lorsqu'il a marqué la raison de sa rareté et du prix qu'elle coûtoit à Rome.

Concluons en second lieu, avec M. Fontanini, que Pline n'a pas compris, ou a mal rendu le sens de Varron; ou qu'il n'a pas bien connu la nature de la pintade; ou enfin, ce qui me paroît plus vraisemblable, que le texte de Pline n'est pas fidèlement rapporté de la manière dont on le cite. Je crois avoir raison de m'attacher à ce dernier sentiment, par l'estime que l'on doit avoir pour un si habile homme, n'étant pas croyable que la poule de Numidie fût assez peu connue de ce savant naturaliste, pour qu'il en ait pu porter un jugement si faux.

Ce qui me fait croire que le texte pourroit être altéré dans cet endroit, c'est que les termes qu'on rapporte comme de lui sont extraordinaires et tout-à-fait obscurs : *Veneunt magnò propter ingratum virus.* Ces derniers mots me paroissent incompréhensibles, et nullement faits l'un pour l'autre. A-t-on jamais pensé qu'une viande fût chère et recherchée, parce qu'elle est détestable et capable d'empoisonner? D'ailleurs, que signifie un poison ingrat ou désagréable? Un écrivain, aussi judicieux et aussi sensé qu'est Pline, seroit-il capable d'employer une expression si bizarre et si ridiculement tortillée? Ceux qui sont à portée de consulter les différentes éditions pourront peut-être y trouver de quoi confirmer mon sentiment; c'est ce que j'abandonne à leurs recherches, faute de commodité et de loisir pour pouvoir le faire moi-même.

Je suis, avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE DU PÈRE MARGAT

AU P. DE LA NEUVILLE,

PROCUREUR DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

Histoire de l'île Saint-Domingue.—Anciens habitans.—Nègres marrons.

A Notre-Dame de la Petite-Anse, dépendante du Cap, ce 2 février 1729.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Avant que de répondre aux questions que vous me faites sur les Indiens qui habitoient anciennement l'île de Saint-Domingue, permettez-moi de me réjouir un moment avec vous de l'idée de ce bon ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre. Touché, dites-vous, de l'abandon où on lui a dit qu'étoient les nègres marrons de nos colonies françoises, il a fait des instances à la cour pour être envoyé auprès d'eux en qualité de missionnaire, et leur procurer les secours spirituels dont ils manquent.

Il est vrai que quelque vif qu'ait pu être jusqu'ici notre zèle, il ne s'est pas encore étendu si loin. Si ce vertueux ecclésiastique, dont la charité est louable, eût eu une juste idée des nègres marrons, il auroit sans doute cherché d'autres objets à son zèle et auroit rendu plus de justice à notre conduite.

Le terme de marron, dont l'étymologie n'est pas fort connue, même aux îles, vient du mot espagnol *simaron*, qui veut dire un singe. On sait que ces animaux se retirent dans les bois, et qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, et dont ils font un grand dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui les premiers ont habité les îles, donnèrent aux esclaves fugitifs, et qui a passé depuis dans les colonies françoises.

En effet, lorsque les nègres sont mécontens

de leurs maîtres, ou qu'après avoir fait un mauvais coup, ils appréhendent le châtiment, ils fuient dans les bois et dans les montagnes, ils s'y cachent pendant le jour, et, la nuit, se répandent dans les habitations voisines pour y faire leurs provisions et enlever tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelquefois même, lorsqu'ils ont su se procurer des armes, ils s'attroupent pendant le jour, se mettent en embuscade et viennent fondre sur les passans; en sorte qu'on est souvent obligé d'envoyer des détachemens considérables pour arrêter leurs brigandages et les ranger au devoir.

Jugez de là, mon révérend père, quelle figure feroit un missionnaire parmi ces sortes de gens : s'aviseroit-on en France de donner des curés aux voleurs de grand chemin? Ce seroit pourtant l'emploi d'un missionnaire qu'on destineroit aux nègres marrons. Nous nous contentons d'exhorter nos nègres à ne point faire ce détestable métier, et quand quelqu'un d'eux a eu le malheur de s'y engager, s'il vient nous trouver, nous tâchons d'obtenir son pardon et de le remettre en grâce avec son maître.

Mais venons à l'autre question que vous me faites et qui est plus sérieuse. Vous voulez savoir s'il ne reste plus d'Indiens de ce grand nombre qui peuploient autrefois Saint-Domingue, et vous êtes résolu, ajoutez-vous, de ne rien épargner pour qu'on travaille à leur conversion : c'est sur quoi je vais vous satisfaire.

Il est certain que lorsque l'amiral Christophe Colomb aborda pour la première fois à l'île Haïti (c'est le nom indien de Saint-Domingue[1]), il ne fut pas moins surpris de sa grandeur que de la multitude prodigieuse de ses habitans. Cette terre, de deux cents lieues de longueur sur soixante, et quelquefois quatre-vingts de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines, qui s'étendent depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'île, dans toute la longueur de l'est à l'ouest, mais encore dans les montagnes mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formoient néanmoins des états considérables.

A en croire les historiens espagnols, il n'y avoit pas moins d'un million d'Indiens lorsque Colomb en fit la découverte. En nous décrivant les guerres que ces conquérans du Nouveau-Monde eurent à soutenir, ils nous les représentent combattant contre des armées de cent mille hommes, qui marchoient sous les étendards d'un seul cacique; ils comptent cinq ou six caciques, dont la puissance étoit égale, et qu'on n'a pu réduire que les uns après les autres. On pourroit soupçonner ces historiens d'avoir un peu exagéré ce nombre pour donner plus de lustre à leurs héros; mais Barthélemy de Las-Casas, qui n'étoit certainement pas le panégyriste et l'admirateur de sa nation, en compte un pareil nombre, et c'est sur quoi il fonde une partie des reproches amers qu'il fait à ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit, et pour répondre à votre question, je vous dirai, mon révérend père, que de cette multitude d'Indiens il n'en reste pas un seul, au moins dans la partie françoise de l'île, où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens habitans. Il n'y en a plus dans la partie espagnole, à la réserve d'un petit canton, qui a été long-temps inconnu, et où quelques-uns se sont maintenus comme par miracle au milieu de leurs ennemis, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite.

Vous me demanderez sans doute ce qu'est devenue cette multitude étonnante de peuples. Je vous avoue, mon révérend père, que la religion ne peut s'empêcher de s'élever contre la politique, et que l'humanité a bien de la peine à ne pas se récrier contre la destruction générale d'une nation, qui ne s'est trouvée coupable que pour n'avoir pu souffrir les injustices et les violences de son vainqueur.

On doit rendre justice au zèle et à la piété des rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Encore plus touchés d'étendre l'empire de Jésus-Christ que leur propre domination, ils prirent les précautions les plus sages pour établir la foi parmi leurs nouveaux sujets et assurer leur tranquillité. Rien de plus chrétien que les instructions qui furent données aux chefs de cette noble entreprise : on leur recommande sur toutes choses que l'intérêt de la religion soit le mobile et la règle de toutes leurs démarches; on leur ordonne d'avoir de grands ménagemens pour ces peuples, de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'église, et de les attirer plutôt par la douceur, par la raison et par les bons exemples, que par la violence et par la force.

Surtout la reine Isabelle, qui regardoit la

[1] Cette île a repris son ancien nom.

découverte des Indes comme son ouvrage, n'oublia aucun des devoirs d'une souveraine, qui, aux plus rares qualités d'une héroïne, joignoit les plus vifs et les plus respectueux sentimens que la religion inspire : aussi, dans les différens voyages que fit Colomb pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises, la reine, qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la foi, et ne lui recommandoit rien plus fortement que de ménager ses sujets, qu'une nouvelle domination ne devoit déjà que trop alarmer.

Mais il est assez ordinaire que les rois ne trouvent pas dans leurs ministres de fidèles exécuteurs de leurs volontés : ceux-là principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'amiral Colomb ; ce fut en tout sens un des plus grands hommes de son siècle. Le succès de son entreprise, qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage et de la résolution, l'immortalise avec justice ; mais sa piété singulière, son attachement tendre et solide à toutes les pratiques de la religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatans.

Il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritoit. La troupe des nouveaux Argonautes, que conduisoit ce moderne Jason, n'étoit pas toute composée de héros. Si quelques-uns en avoient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse et la modération : c'étoit pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étoient coupables avoit exilés volontairement de leur patrie, et qui, au hasard d'une mort du moins honorable, aspiroient aux richesses immenses de cette conquête. Le mauvais caractère de ces nouveaux conquérans causa la perte de tant d'âmes qui, avec le temps, auroient pu fonder une nombreuse chrétienté. Ici, mon révérend père, pour vous obéir, je me trouve comme engagé à vous faire un précis historique de la première des révolutions qui produisit, en peu d'années, dans la plus florissante île des Indes, la perte totale d'une si grande nation.

Ce fut, comme on sait, au commencement de décembre de l'année 1497, que Christophe Colomb, après un long trajet et de grands risques, aborda enfin à cette île, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom de *Hispaniola* ou petite Espagne. On ne l'appela Saint-Domingue que dans la suite des temps, et c'est la capitale qui a donné insensiblement ce nom à toute l'île.

Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut : il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du nord ; et remontant avec peine de l'ouest à l'est, il jeta l'ancre dans un port de la province de Marien, entre Mancenille et Monte-Christo, qu'il appela Port-Royal. Ce canton étoit sous la domination d'un des principaux caciques de l'île nommé *Guacanariq*. Son état s'étendoit le long de la côte du nord, et comprenoit tout le pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la *Véga Réal*, jusqu'au cap François, qui retient encore maintenant le nom de ce prince ; car les Espagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption de *Guanarico*.

Il n'y avoit rien de barbare dans les manières de ce prince : ses sujets s'apprivoisèrent bientôt avec ces étrangers, dont la vue les avoit d'abord surpris : ils les reçurent avec toute la cordialité possible, et ils se disputoient les uns aux autres à qui feroit plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connoître que l'or étoit le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers, et de leurs autres ornemens pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnoit en échange, leur sembloit préférable à toutes les richesses qu'ils tiroient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardoient comme descendus du ciel, ils tâchoient de se conformer à leurs manières. Une croix qu'on avoit plantée au milieu de leurs habitations devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternoient à terre, ils se frappoient la poitrine, ils levoient les yeux et les mains vers le ciel, et sembloient déjà rendre leurs hommages au vrai Dieu qu'ils ne connoissoient encore que d'une manière fort imparfaite.

Le vaisseau que montoit l'amiral étoit mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches à fleur d'eau, qu'on nomme

ici récifs. Cet accident déconcertoit les mesures de Colomb, et le mettoit, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon roi Guacanariq n'oublia rien pour le consoler de cette perte : il commanda sur-le-champ une nombreuse escadre de canots pour aller au secours du bâtiment étranger ; et de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, et les fit garder avec soin. Enfin, touché de l'affliction de Colomb, ce bon prince versa des larmes ; et, pour le dédommager autant qu'il lui étoit possible, il lui offrit tout ce qu'il possédoit dans l'étendue de ses états, et le pria d'y fixer sa demeure.

L'amiral, à qui il restoit une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux cacique qu'il ne pouvoit pas demeurer plus long-temps avec lui ; mais qu'en attendant son retour, qui ne seroit pas éloigné, il lui laisseroit une partie de ses gens. Le cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr et commode pour ses nouveaux hôtes : des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parce qu'il étoit entré dans cette baie le jour de la Nativité de Notre-Seigneur. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il étoit défendu d'ailleurs par une compagnie d'environ quarante hommes, sous la conduite d'un brave Cordouan, nommé *Diègue Darasta* : on lui laissa un canonnier expert avec quelques pièces de campagne, un charpentier, un chirurgien, et on les pourvut de munitions pour une année entière.

L'éloignement d'un chef, sage et ferme, fut la source du dérangement de la nouvelle colonie. L'amiral leur avoit recommandé en partant de se comporter en gens d'honneur et en véritables chrétiens ; ils ne l'eurent pas plus tôt perdu de vue, qu'ils oublièrent ses sages remontrances. La division introduisit le désordre, et le libertinage y mit le comble. Également avares et débauchés, ils se répandirent comme des loups ravissans dans tous les lieux circonvoisins, se jetant avec fureur sur l'or et sur les femmes des Indiens ; ils joignirent la cruauté à la violence, et poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sincères, ils en firent des ennemis irréconciliables.

Ce fut vainement que Guacanariq leur remontra qu'ils avoient intérêt à ménager ses sujets, et qu'il ne pourroit plus les contenir, s'ils les poussoient ainsi aux dernières extrémités ; ils n'en continuèrent pas moins leurs brigandages ; ils firent plus : ils abandonnèrent la forteresse, et ayant pénétré chez les nations voisines, ils laissèrent partout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-temps impunis. Les Indiens, qui ne connoissoient ces étrangers que par leurs violences, leur dressèrent des embûches. Caunabo, un des caciques de l'île, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevoient ses femmes, et les massacra tous. Ce fut là comme le signal du soulèvement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Ce succés enfla le cœur des Indiens, qui s'aperçurent qu'il n'étoit pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paroissoient si terribles auparavant, et dont la seule vue les faisoit trembler. Caunabo, à la tête de tout ce qu'il put ramasser de ses vassaux, s'avança jusqu'au fort de la Navidad, où il n'y avoit que cinq soldats qui, fidèles aux ordres de Darasta, ne voulurent jamais le quitter. En vain le fidèle et zélé Guacanariq vola-t-il au secours de ses amis. Surpris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de Caunabo, beaucoup plus forte, eut aisément le dessus, et le cacique blessé fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvoient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares ? Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, et les Indiens n'osoient les approcher pendant le jour ; mais s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'amiral, qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal, le 28 novembre 1498, auroit pu rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille et des brigands dont on avoit purgé l'Espagne et vidé les prisons, des gens de ce caractère n'étoient capables que d'aigrir le mal : d'ailleurs, la plupart des chefs qui commandoient sous lui, jaloux de son autorité, et ne voulant agir que selon leurs vues particulières, ne gardèrent aucun des sages ménagemens que demandoit l'intérêt d'une colonie naissante : la guerre s'alluma de toutes

parts, et elle fut longue et cruelle. Mon dessein n'est pas d'en faire ici la description : je ne prétends qu'indiquer par quels malheurs cette île a été dépeuplée de ses anciens habitans.

Les Castillans, outrés de la résistance qu'ils trouvoient dans leurs nouveaux sujets, ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercèrent, et qui furent détestées de leur propre nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six rois, dont les états étoient fort peuplés, essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auroient mieux défendu leur liberté ; mais les épées et les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nus et désarmés, en faisoient un horrible carnage, et plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, et furent quelque temps tranquilles. La puissance et le crédit de Guacanariq contribuèrent beaucoup à cette paix. Ce cacique, toujours ami des Castillans, avoit porté le zèle jusqu'à les accompagner dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumèrent bientôt le feu mal éteint. Les Indiens songèrent à secouer un joug qui leur étoit insupportable ; mais le moyen qu'ils employèrent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, et de ne plus planter ni manioc, ni maïs, se flattant que dans les bois et les montagnes où ils se retiroient, la chasse et les fruits sauvages leur fourniroient suffisamment de quoi subsister, et que leurs ennemis seroient forcés par la disette d'abandonner leur pays. Ils se trompèrent : les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venoient d'Europe, et n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux, sans cesse harcelés, fuyoient de montagnes en montagnes : la misère, la fatigue et la frayeur continuelle où ils étoient, en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échappèrent à tant de misères, furent enfin obligés de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Jusqu'alors on ne s'étoit pas mis fort en peine d'exécuter les ordres de la cour d'Espagne pour l'instruction de ces infidèles : les guerres fréquentes n'en avoient pas laissé le loisir, et les violences dont on usoit envers eux ne leur inspiroient guère le désir de se faire instruire.

Cependant des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, et quelques ecclésiastiques séculiers étoient passés aux Indes. Ces zélés missionnaires leur prêchèrent les vérités de la foi ; quelques intervalles de modération et de douceur dont on usa par les ordres réitérés de la cour, commencèrent à effacer les fâcheux préjugés qu'ils avoient contre la nation castillane : déjà ils écoutoient les ministres de l'Évangile avec respect et avec docilité ; et il y avoit tout lieu de croire qu'en continuant les voies de douceur, on les feroit entrer insensiblement dans le bercail de Jésus-Christ.

Mais la mort de la reine Isabelle, qui fut bientôt suivie de celle de Christophe Colomb, ruina de si belles espérances. Cette princesse avoit toujours protégé les Indiens ; elle avoit même donné ordre de rechercher exactement la conduite des principaux auteurs de tant de cruautés pour les punir sévèrement ; et voulant laisser un monument éternel de la bonté de son cœur pour ses nouveaux sujets, par un article particulier de son testament, elle chargea le roi Ferdinand son époux, la reine Jeanne sa fille, et le prince Charles son petit-fils, de continuer l'œuvre de Dieu, en laissant la liberté à ces malheureux, et en tâchant, par des voies de douceur, de les amener à la connoissance du vrai Dieu.

Les intentions de cette pieuse princesse ne furent pas mieux suivies dans cette disposition que dans beaucoup d'autres. Les Indiens avoient commencé à jouir d'une espèce de liberté. A la réserve de quelques corvées, et des tributs qu'on exigeoit d'eux, on les laissoit vivre dans leurs villages selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs caciques. L'avarice des principaux officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au conseil de Ferdinand d'asservir entièrement ces sauvages, et de les répartir entre les habitans, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, et aux autres ministères qu'ils jugeroient à propos.

On appuyoit ce projet de motifs de religion et de politique : il est impossible, disoit-on,

que ces peuples se portent à embrasser la foi tandis qu'on les laissera dans le libre exercice de leurs superstitions, et qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire : la politique y trouvoit encore plus d'avantage, parce que, ajoutoit-on, cette dispersion les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupera la racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Les missionnaires qui avoient déjà éprouvé que le fréquent commerce des Européens, et le dérèglement de leurs mœurs, détruisoient en peu de momens tout ce que leurs plus solides instructions n'établissoient qu'avec beaucoup de temps et de travail, virent bien que la servitude où on les jetoit ruineroit entièrement les vues qu'on avoit de les convertir à la foi. Aussi leur zèle éclata-t-il hautement. Les pères Antoine Montesino et Pierre de Cordoue, dominicains, furent les plus ardens à déclamer contre le partage des Indiens. Les officiers castillans, auteurs du projet, et qui en pressoient l'exécution, furent piqués des discours des missionnaires : ils se crurent désignés dans leurs sermons, et en portèrent des plaintes à la cour. Ce fut là la source d'une infinité de contestations, où la religion ne gagna rien, et où la charité perdit beaucoup.

Cependant, sur les représentations réitérées des missionnaires, la cour fit tenir des assemblées de théologiens, où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires, qui ont deux faces et qui présentent de chaque côté de plausibles apparences, trouvent de part et d'autre leurs partisans. La cour se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan ; elle envoya ordre à Michel Passamonte, trésorier des droits du roi, de finir sans délai l'affaire des partages. Cette commission lui donna un grand crédit et une autorité qui éclipsa celle des gouverneurs. Maître de la fortune des habitans, dont les Indiens alloient devenir le plus riche fonds, il se vit en état de se faire beaucoup d'amis et de créatures. On fit donc le dénombrement de ce qui restoit d'Indiens, et il ne s'en trouva plus que soixante mille.

On peut s'imaginer quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quitter leurs anciennes demeures, pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. La servitude est toujours cruelle ; mais elle l'est surtout à ceux qui sont nés libres. Il est vrai que la cour avoit fait des règlemens qui en auroient adouci l'amertume, s'ils eussent été exactement observés ; mais les maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions ; ils chargèrent ces malheureux des plus rudes travaux, et sans égard aux défenses du roi, ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin et la misère en diminuèrent encore le nombre, et lorsque cinq ans après, Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de commissaire distributeur des Indiens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeste succès des partages, qui ne justifioit que trop les plaintes des missionnaires, ranima de nouveau leur zèle. Le célèbre Barthélemy de Las-Casas fut celui qui se signala davantage. C'étoit un vertueux ecclésiastique, que le désir de la conversion des infidèles avoit attiré dans le Nouveau-Monde ; il possédoit la plus grande partie des talens qui font les hommes apostoliques, un grand zèle, une charité ardente, un désintéressement parfait, une pureté de mœurs irréprochable, un tempérament robuste et à l'épreuve des plus rudes fatigues. Ses plus grands ennemis ne lui reprochèrent qu'une vivacité peu mesurée, et ce reproche n'étoit pas sans fondement ; mais sa vertu, son intelligence, et le talent singulier qu'il avoit de gagner la confiance des Indiens, le rendirent très-respectable. Uni de sentimens avec les missionnaires dominicains, il travailla de concert avec eux pour anéantir les partages ; et s'étant enfin déterminé à entrer dans leur ordre, il n'en sortit que pour prendre l'administration de l'évêché de Chiappa.

Tel fut l'homme apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens. On ne peut exprimer les fatigues, les dégoûts et les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein ; il lui fallut souvent traverser cette vaste étendue de mers qui séparent l'Amérique d'avec les autres parties du monde. Ses premières démarches furent mal reçues à la cour de Ferdinand, où les officiers de Saint-Domingue avoient eu soin de le décrier, en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de Ferdinand ayant mis la régence entre les mains du cardinal Ximénès, Las-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein ; il ne fut pas

trompé. Le régent, touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme, de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenoit les Indiens, songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre religieux hyéronimites qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, et surtout pour casser et annuler les partages faits par les précédens commissaires, s'ils le jugeoient à propos pour le bien de la religion. On fut fort surpris dans l'île de l'arrivée de ces commissaires que Las-Casas accompagnoit. Leur commission, qui fut lue et publiée avec les cérémonies accoutumées, jeta la terreur dans l'île.

Une commission si délicate demandoit du courage et de la fermeté. Les pères hyéronimites avoient de bonnes intentions; mais ils étoient timides et peu stylés au train des affaires. Las-Casas s'aperçut bientôt qu'ils mollissoient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, et n'osant toucher aux plus puissans, qui étoient en même temps les plus mauvais maîtres. Il somma les commissaires d'exécuter les ordres du régent; mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencèrent bientôt, et les esprits s'aigrissant de plus en plus, chacun porta ses plaintes à la cour. Las-Casas accusa les hyéronimites de mollesse et de vues intéressées : ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre Las-Casas: c'étoit une procédure à ne finir de long-temps. Les Indiens en furent les victimes.

Après ce peu de succès, le zèle de tout autre se seroit ralenti; celui de Las-Casas n'en devint que plus vif. Les grands voyages ne lui coûtoient rien, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Il prit donc la résolution de repasser en Europe: on voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du roi, qui lui laissoit l'entière liberté d'aller et de venir, comme il le jugeroit à propos. Il trouva les choses bien changées à son arrivée en Espagne. Le cardinal Ximénès étoit mort, le conseil des Indes avoit été gagné, et étoit fort prévenu contre Las-Casas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avoit à faire des commissaires, il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qu'on avoit envoyés contre lui.

L'habile missionnaire se voyant hors d'état de réussir au tribunal des Indes, résolut de s'adresser directement au prince Charles, qui gouvernoit sous le nom et pendant la maladie de la reine Jeanne sa mère. Cette résolution étoit hardie et ne paroissoit guère prudente. Le jeune souverain, obsédé par les ministres flamands, ne s'embarrassoit guère des Indes; il étoit trop occupé d'affaires plus importantes qu'il avoit sur les bras au commencement d'un règne épineux.

Las-Casas se rendit à la cour; et comme on aime à y voir des hommes extraordinaires, il y fut reçu avec distinction. Le seigneur de Chièvres, gouverneur et principal ministre de Charles d'Autriche, l'écouta avec plaisir: les ministres flamands eurent aussi avec lui de fréquentes conférences; la jalousie qui régnoit entre les Espagnols et les Flamands au sujet de la confiance du prince, que ces derniers possédoient, servit beaucoup au missionnaire. Les Flamands furent charmés d'entrer en connoissance d'une affaire qui donneroit un nouveau relief à leur autorité, et leur feroit naître un nouveau moyen de mortifier leurs rivaux. Ils promirent de faire attention à ses remontrances; mais les affaires qui survinrent à Charles, et les mouvemens qu'on se donna pour faire tomber la couronne de l'Empire sur sa tête déjà chargée de tant de diadèmes, occasionnèrent des lenteurs qui donnèrent le loisir aux intéressés de prendre des mesures pour faire échouer le projet du missionnaire. On opposa un homme dont l'autorité étoit capable de balancer celle du vertueux ecclésiastique: c'étoit l'évêque de Darien. L'exemple de Saint-Domingue avoit déjà servi de règle au continent de l'Amérique, et ce bon prélat, plus attentif à ses intérêts qu'à ceux de son troupeau, avoit eu part à la distribution des Indiens. Il passa en Europe plutôt pour traverser Las-Casas, que pour demander l'éclaircissement de quelques prétendues difficultés qui ne les touchoient que médiocrement.

Le prélat alla aussitôt à la cour, où Las-Casas étoit fort assidu. Son premier soin fut de se déclarer contre l'opinion des missionnaires, et de détruire, dans ses visites et dans ses entretiens, les raisons sur lesquelles ils appuyoient la nécessité de révoquer les partages des Indiens. Ce sentiment si favorable à la cour et aux officiers qui y étoient intéressés, ne pouvoit manquer d'être agréé et de former un gros parti. Las-Casas avoit pour lui tous les gens de bien, et si son parti n'étoit pas le plus fort, il paroissoit au moins le plus équitable. Ainsi les disputes

qui avoient déjà été si vives, commencèrent à se rallumer.

Ces contestations, qui partageoient la cour, piquèrent la curiosité du roi. Il résolut de convoquer une assemblée où les parties intéressées feroient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'évêque de Darien et au père de Las-Casas de se trouver au conseil au jour qui fut fixé; le même ordre fut donné à Diègue Colomb, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son père dans la charge d'amiral des Indes, n'avoit pas hérité de son pouvoir ni de sa considération. Il étoit revenu depuis quelques années en Espagne, mécontent des atteintes que les officiers royaux donnoient continuellement à son autorité.

La cour étoit nombreuse, la cause intéressante, et la présence du prince rendoit cette assemblée auguste. Il avoit reçu tout récemment le décret de son élection à l'empire, et ce fut là que pour la première fois il fut traité de sacrée majesté. On avoit dressé un trône au milieu de l'assemblée, et le prince s'y rendit accompagné de ses ministres et d'un brillant cortége. Le seigneur de Chièvres et le grand chancelier étoient assis aux pieds du trône; celui-ci ordonna, de la part de sa majesté, à l'évêque de Darien, de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire étoit trop importante pour la rapporter en public; mais ayant reçu un second ordre, il parla ainsi.

« Il est bien extraordinaire, dit le prélat, qu'on délibère encore sur un point qui a déjà été tant de fois décidé dans les conseils des rois catholiques vos augustes aïeux: ce n'est sans doute que sur une connoissance réfléchie du naturel et des mœurs des Indiens qu'on s'est déterminé à les traiter avec sévérité. Est-il nécessaire de retracer ici les révoltes et les perfidies de cette indigne nation? A-t-on jamais pu venir à bout de les réduire que par la violence? N'ont-ils pas tenté toutes les voies d'exterminer leurs maîtres, et d'anéantir leur nouvelle domination? Ne nous flattons point, il faut renoncer sans retour à la conquête des Indes, et aux avantages du Nouveau-Monde, si on laisse à ces barbares une liberté qui nous seroit fatale.

» Mais que trouve-t-on à redire à l'esclavage où on les a réduits? N'est-ce pas le privilége des nations victorieuses, et la destinée des barbares vaincus? Les Grecs et les Romains en usoient-ils autrement avec les nations indociles qu'ils avoient subjuguées par la force de leurs armes? Si jamais peuples méritèrent d'être traités avec dureté, ce sont nos Indiens, plus semblables à des bêtes féroces qu'à des créatures raisonnables. Que dirai-je de leurs crimes et de leurs débauches qui font rougir la nature? Remarque-t-on en eux quelque teinture de raison? Suivent-ils d'autres lois que celles de leurs plus brutales passions? Mais cette dureté les empêche, dit-on, d'embrasser la religion. Hé! que perd-elle avec de pareils sujets? On veut en faire des chrétiens, à peine sont-ils des hommes. Que nos missionnaires nous disent quel a été le fruit de leurs travaux, et combien ils ont fait de sincères prosélytes.

» Mais ce sont des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort; j'en conviens. A Dieu ne plaise que je prétende les abandonner: soit à jamais loué le zèle de nos pieux monarques pour attirer ces infidèles à Jésus-Christ! mais je soutiens que l'asservissement est le moyen le plus efficace; j'ajoute que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorans, stupides, vicieux comme ils sont, viendra-t-on jamais à bout de leur imprimer les connoissances nécessaires, à moins que de les tenir dans une contrainte utile? Aussi légers et indifférens à renoncer au christianisme qu'à l'embrasser, on les voit souvent au sortir du baptême se livrer à leurs anciennes superstitions. »

Le discours du prélat fut écouté avec attention, et reçu selon les différentes dispositions où l'on étoit. Lorsqu'il eut fini, le chancelier s'adressa au père de Las-Casas, et lui ordonna, de la part du roi, de répondre. Il le fit à peu près en ces termes:

« Je suis un des premiers qui passai aux Indes, lorsqu'elles furent découvertes sous le règne des invincibles monarques Ferdinand et Isabelle, prédécesseurs de votre majesté. Ce ne fut ni la curiosité, ni l'intérêt, qui me firent entreprendre un si long et si périlleux voyage. Le salut des infidèles fut mon unique objet. Que ne m'a-t-il été permis de m'y employer avec tout le succés que demandoit une si ample moisson! Que n'ai-je pu, au prix de tout mon sang, racheter la perte de tant de milliers d'âmes qui ont été malheureusement sacrifiées à l'avarice ou à l'impudicité!

» On veut nous persuader que ces exécutions

barbares étoient nécessaires pour punir ou pour empêcher la révolte des Indiens. Qu'on nous dise donc par où elle a commencé. Ces peuples ne reçurent-ils pas nos premiers Castillans avec humanité et avec douceur? N'avoient-ils pas plus de joie à leur prodiguer leurs trésors, que ceux-ci n'avoient d'avidité à les recevoir? Mais notre cupidité n'étoit pas satisfaite: ils nous abandonnoient leurs terres, leurs habitations, leurs richesses: nous avons voulu encore leur ravir leurs enfans, leurs femmes et leur liberté. Prétendrions-nous qu'ils se laissassent outrager d'une manière si sensible, qu'ils se laissassent égorger, pendre, brûler sans en témoigner le moindre ressentiment?

» A force de décrier ces malheureux, on voudroit nous insinuer qu'à peine ce sont des hommes. Rougissons d'avoir été moins hommes et plus barbares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre chose que de se défendre quand on les attaquoit, que de repousser les injures et la violence par les armes? Le désespoir en fournit toujours à ceux qu'on pousse aux dernières extrémités. Mais on nous cite l'exemple des Romains pour nous autoriser à réduire ces peuples en servitude. C'est un chrétien, c'est un évêque qui parle ainsi; est-ce là son évangile? Quel droit en effet avons-nous de rendre esclaves des peuples nés libres, que nous avons inquiétés sans qu'ils nous aient jamais offensés? Qu'ils soient nos vassaux, à la bonne heure; la loi du plus fort nous y autorise peut-être; mais par où ont-ils mérité l'esclavage?

» Ce sont des brutaux, ajoute-t-il, des stupides, des peuples adonnés à tous les vices. Doit-on en être surpris? Peut-on attendre d'autres mœurs d'une nation privée des lumières de l'Évangile? Plaignons-les, mais ne les accablons pas; tâchons de les instruire, de les redresser; réduisons-les sous la règle, mais ne les jetons pas dans le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la religion dont on veut couvrir une injustice si criante? Quoi! les chaînes et les fers seront-ils les premiers fruits que ces peuples tireront de l'Évangile? Quel moyen de faire goûter la sainteté de notre loi à des cœurs envenimés par la haine et irrités par l'enlèvement de ce qui leur est le plus cher, savoir leur liberté? Sont-ce là les moyens dont les apôtres se sont servis pour convertir les nations? Ils ont souffert les chaînes, mais ils n'en ont pas fait porter. Jésus-Christ est venu pour nous affranchir de la servitude, et non pas pour nous réduire à l'esclavage. La soumission à la foi doit être un acte libre; c'est par la persuasion, par la douceur et par la raison qu'on doit la faire connoître. La violence ne peut faire que des hypocrites, et ne fera jamais de véritables adorateurs.

» Qu'il me soit permis de demander à mon tour au seigneur évêque si, depuis l'esclavage des Indiens, on a remarqué dans ce peuple plus d'empressement à embrasser la religion? si les maîtres, entre les mains de qui ils sont tombés, ont beaucoup travaillé à instruire leur ignorance? Le grand service que les partages ont rendu à l'état et à la religion? Lorsque j'abordai pour la première fois dans l'île, elle étoit habitée par un million d'hommes : à peine aujourd'hui en reste-t-il la centième partie? La misère, les travaux, les châtimens impitoyables, la cruauté et la barbarie en ont fait périr des milliers. On s'y fait un jeu de la mort des hommes; on les ensevelit tout vivans sous des affreux souterrains, où ils ne reçoivent ni la lumière du jour, ni celle de l'Évangile. Si le sang d'un homme injustement répandu crie vengeance, quelles clameurs doit pousser celui de tant de misérables qu'on répand inhumainement chaque jour! »

Las-Casas finit en implorant la clémence de l'empereur pour des vassaux si injustement opprimés, et en lui faisant entendre que c'est à sa majesté que Dieu demandera compte un jour de tant d'injustices, dont il peut arrêter le cours.

L'affaire étoit trop importante pour être décidée sur l'heure. L'empereur loua fort le zèle de Las-Casas, et l'exhorta à retourner dans sa mission, lui promettant d'apporter un remède prompt et efficace aux désordres dont il lui avoit fait une si vive peinture. Ce ne fut que long-temps après que Charles, de retour dans ses états, eut le loisir d'y penser; mais il n'étoit plus temps, du moins pour Saint-Domingue. Tout le reste des Indiens y avoit péri, à l'exception d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur : il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraites assez sûres, et des familles entières de nègres marrons y ont quelquefois subsisté plu-

sieurs années à l'abri des poursuites de leurs maîtres. Ce fut là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un asile; ils le trouvèrent dans les doubles montagnes du Pifial, à seize ou dix-sept lieues de la Véga-Réal. Ils y subsistèrent plusieurs années, inconnus au milieu de leurs vainqueurs, qui croyoient leur race entièrement éteinte. Ce fut une bande de chasseurs qui les découvrit. Leur petit nombre et le pitoyable état où ils étoient ne causèrent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gémissoient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec douceur, et ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur faisoit. Dociles aux instructions qu'ils reçurent, ils embrassèrent la religion chrétienne; et, s'accoutumant peu à peu aux mœurs et aux usages de leurs maîtres, ils contractèrent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes : il les gardent encore maintenant en partie, et ne vivent que de chasse ou de pêche.

Telle a été, mon révérend père, la destinée de la nation indienne dans l'île de Saint-Domingue. Adorons les vues de la Providence, qui semble ne s'être appesantie sur ce peuple que pour lui en substituer un autre. Je parle des nègres, qui, tout mauvais qu'ils sont, ont néanmoins de meilleures dispositions au christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les sauvages du continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitoient cette île. Je crois, mon révérend père, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, etc. [1]

[1] Des aventuriers françois s'emparèrent plus tard d'une partie de cette île, à l'ouest. Cette conquête fut confirmée dans nos mains par un traité, et long-temps les deux couronnes régnèrent ensemble et paisiblement sur cette belle possession La partie occupée par les Espagnols étoit la plus grande, mais la moins bien cultivée. L'île entière finit par nous être abandonnée. Nous n'en jouîmes pas long-temps. Après avoir été le théâtre de luttes sanglantes entre les blancs et les noirs, nous en fûmes chassés, et les vainqueurs formèrent un gouvernement indépendant qui s'est fait reconnoître par la France elle-même, moyennant une indemnité.

LETTRE DU PÈRE MARGAT,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. DE LA NEUVILLE,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

Renseignemens sur les progrès de la colonie et de la mission de Saint-Domingue.

Mon révérend Père,

La paix de N. S.

Vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos missions a la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire.

Nous travaillons à ces missions depuis 1704. Nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers d'établis dans la partie de la côte que le roi confia à nos soins. La colonie s'est bien accrue depuis ce temps-là. On a formé quantité de nouveaux quartiers, et par conséquent de nouvelles paroisses; nous en avons dans notre district dix-neuf, qui, en suivant la côte est et ouest, et la parcourant ensuite nord et sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites paroisses ont plus de six à sept lieues de contour : il y en a qui en ont plus de trente. On compte, dans cette étendue, plus de cent cinquante mille nègres. Le nombre des blancs n'est pas, à beaucoup près, si considérable. Il y a des paroisses dans les plaines dont le terrain est plat et uni; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins et très-difficiles à parcourir.

Je ne répèterai point ici ce que j'ai marqué assez au long dans une de mes lettres précédentes au sujet du climat de Saint-Domingue, de différentes particularités du pays et des occupations des missionnaires; je me borne, dans celle-ci, à vous décrire l'établissement, les progrès et la situation présente de nos missions.

Les colonies françoises commençoient à s'étendre dans l'île de Saint-Domingue vers la fin du dernier siécle. Léogane et toute sa dépendance étoit déjà gouvernée par les révérends pères dominicains, qu'on y appelle, comme dans toutes les îles d'Amérique, les *pères blancs*. Cette portion de la mission qui leur fut confiée leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap, où les progrès de nos François avoient été plus lents, n'avoit presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel. Le peu

de paroisses qu'il y avoit dans les commencemens étoient desservies par les premiers prêtres séculiers ou réguliers que le hasard ou les fonctions d'aumôniers de vaisseaux amenoient aux îles.

La mission du Cap fut dans la suite confiée aux révérends pères capucins et prit une forme plus régulière. Cela dura jusque vers 1702; mais les mortalités, si communes sous ces climats, mirent bientôt ces pères hors d'état de pouvoir soutenir cette mission; la cour proposa donc aux supérieurs jésuites de s'en charger. Le père Gouye, alors procureur général des missions de la compagnie aux îles de l'Amérique, par déférence pour les pères capucins, ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs supérieurs à Paris; mais ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étoient plus en état ni en volonté de fournir des sujets à la mission de Saint-Domingue, et qu'ils en faisoient une cession volontaire à ceux qui, du consentement de la cour, voudroient s'en charger, le père Gouye, sur cette réponse, alla offrir ses missionnaires au ministre, qui les accepta et qui recommanda avec instance d'envoyer au plus tôt des ouvriers, parce que le besoin étoit urgent.

L'île de Saint-Christophe fut, comme chacun sait, envahie par les François sur les Anglois, l'an 1660; alors les habitans de ces colonies furent transportés partie à Sainte-Croix et partie à la Martinique; ils passèrent ensuite pour la plupart à Saint-Domingue, où ces nouveaux colons portèrent un accroissement considérable. Notre mission de Saint-Christophe, qui étoit florissante, suivit le sort de la colonie. Le supérieur reçut ordre de passer à Saint-Domingue pour y prendre possession de la mission du Cap-François. Il s'embarqua et aborda heureusement à la Caye Saint-Louis. C'est la partie la plus sud de l'île Saint-Domingue.

On appelle *Caye* dans l'Amérique les rochers qui s'élèvent du fond de la mer et qui forment quelques fois de petites îles. Sur une de ces îles, à peu de distance de la côte qu'on appelle l'Ile-à-Vache, la compagnie dite de Saint-Domingue bâtissoit actuellement un fort, à l'abri duquel elle se proposoit de défendre tous les établissemens que le roi lui avoit permis de faire dans tout le vaste terrain qu'on nomme ici le Fond de l'Ile-à-Vache. Ce terrain est, de toute la partie de l'île qui appartient aux François, le lieu le plus éloigné du Cap. Il y a par terre plus de cent lieues d'une traversée très-difficile; il y a encore plus loin par mer, puisqu'il faut faire le tour de la moitié de l'île, qui dans son total n'a guère moins de trois cent cinquante lieues de circuit.

Les hommes apostoliques ne sont jamais dépaysés et trouvent partout de quoi s'occuper suivant leur ministère. Le missionnaire attendant une occasion pour passer au Cap, s'occupa pendant quelques mois à faire gagner le jubilé à toute la garnison et à tous les ouvriers qui travailloient actuellement à la construction du fort Saint-Louis. Il le fit avec tant de zèle et une si grande satisfaction pour tout le monde, que MM. les directeur et commandant de la compagnie n'oublièrent rien pour le retenir, ou du moins pour l'engager à procurer à cette portion de l'île une mission de jésuites. Le père leur donna les meilleures paroles qu'il put; mais suivant les ordres pressans de ses supérieurs, il se rendit au Cap où il arriva vers le commencement de juillet 1704.

Le Cap, aujourd'hui ville considérable, étoit alors bien peu de chose, et commençoit à peine à se relever des désastres qu'il avoit essuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois en cinq ans par les Anglois et les Espagnols réunis ensemble contre la France. Les débris sauvés des colonies de Saint-Christophe et de Sainte-Croix avoient jeté du monde au Cap qui commençoit à se repeupler. Mais ces misérables colons, que l'ennemi avoit dépouillés de tous leurs biens, se trouvoient dans une triste situation. Ce fut une ample matière au zèle du missionnaire; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvoit guère leur donner que des assistances spirituelles, les Anglois ayant enlevé tout ce que pouvoit avoir acquis la mission de Saint-Christophe, et le père se trouvant au Cap dans l'embarras d'un nouvel établissement.

La charité qui est ingénieuse, lui fit trouver une ressource aux misères publiques; il les représenta vivement et il proposa, comme un remède nécessaire et convenable, d'établir une association de dames pieuses, qui par leur charité et leurs soins se fissent un devoir de visiter les malades et les personnes nécessiteuses qui n'osent demander ouvertement l'aumône, et de leur procurer tous les soulagemens né-

cessaires. Comme il avoit le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein. Les principales dames de la ville se firent un honneur d'entrer dans la bonne œuvre. On vit donc en peu de temps une confrérie formée de Dames de Miséricorde : on élisoit une supérieure tous les ans, et une trésorière, et chacune des autres dames à leur tour, pour visiter les malades et pour leur procurer chaque mois les secours de la confrérie.

Ces dames ne bornèrent pas là leur charité; elles établirent un hôpital pour les hommes, les femmes et les familles entières, réduits à l'aumône ou malades. On acheta deux maisons pour cela; on établit un syndic; le tout sous la direction du supérieur de la mission qui assembloit ces dames une fois tous les mois. Cet hôpital dura jusqu'en 1707, où M. de Charite, commandant en chef après la mort de M. Augé, ayant besoin des emplacemens de ce nouvel hôpital, pour aligner la nouvelle place d'armes, détruisit les maisons et en renferma le terrain dans cette place, sans donner aucun dédommagement aux Dames de la Miséricorde.

Il n'y avoit alors dans l'étendue de la dépendance du Cap que huit paroisses, savoir : le Cap, le Morne-Rouge, l'Accul, la Petite-Anse, le Quartier-Morin, Limonade et deux au Port-de-Paix. Le père Gouye, procureur de la mission, sachant le besoin qu'on avoit de sujets pour gouverner ces paroisses, avoit déjà écrit avec succès dans toutes les provinces de l'assistance de France pour exciter le zèle et obtenir des missionnaires.

Le père Jean-Baptiste Le Pers, de la province de Flandre, fut des premiers à partir. Il arriva au Cap le 24 d'août 1704, et dans le cours de l'année 1705 il fut suivi des pères Olivier, Le Breton, Laval et Boutin; ainsi, avec le secours de deux prêtres séculiers qui se trouvèrent dans ces quartiers, le supérieur de la mission eut de quoi remplir dès cette année-là toutes les paroisses vacantes.

Il étoit juste de donner une forme stable à cette mission; c'est à quoi travailla efficacement le père Gouye, en obtenant des lettres patentes du roi, qui furent enregistrées au parlement le 29 novembre 1704; par ces lettres, le roi établit les jésuites dans l'administration spirituelle des colonies françoises de la côte de Saint-Domingue, depuis Monte-Christo jusqu'au Mont-de-Saint-Nicolas, avec défense à tous prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette mission, sans le consentement exprès des jésuites. Le supérieur du Cap fut établi supérieur général de la mission.

Rien de plus déplorable que l'état où les missionnaires jésuites, distribués dans les différentes paroisses, trouvèrent leurs églises. La plupart étoient ouvertes de toutes parts et livrées nuit et jour à toutes sortes de profanations par les hommes et par les bêtes, sans que rien pût les défendre. J'excepte l'église du Cap, où il y avoit un tabernacle dans les formes, envoyé par le roi. Le premier soin des nouveaux missionnaires fut donc de travailler à la réparation de leurs églises; c'est en quoi se signalèrent surtout le père Le Pers à Limonade, le père Boutin à Saint-Louis, et le père d'Autriche au Port-de-Paix.

Le Cap, déjà centre des missions, et destiné à être la ville principale et comme la capitale de la colonie françoise à Saint-Domingue, ne se distinguoit pas avantageusement par son église, qui n'étoit encore qu'un assez mauvais bâtiment de bois palissadé à jour, suivant l'ancienne manière de bâtir du pays; d'ailleurs assez malpropre et mal pourvue d'ornemens. C'étoit sans doute en cet état que l'avoit trouvée le père Labat, si connu par ses mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence et qui s'en plaint amèrement dans la description qu'il en fait. Mais quand il y passa en 1707, cette ville ne faisoit encore que de se relever de deux incendies consécutifs; et d'ailleurs les églises de la colonie, en proie, pour ainsi dire, au premier venu qui vouloit s'en emparer, ne pouvoient guère être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zèle des missionnaires réveilla l'indolence des habitans qui se sentoient encore de la licence de la flibuste.

On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une église. Le père Boutin, qui s'y trouvoit alors en qualité de curé et qui venoit tout récemment d'achever l'église de Saint-Louis qu'il avoit bâtie sans le secours d'aucun entrepreneur, prit encore sur lui d'en faire autant au Cap, et il en vint à bout. M. le comte d'Arquian, gouverneur de la ville, fut prié de poser la première pierre. Ce fut le 28 mars 1715, et en trois ans et demi, ce qui est prompt, vu la lenteur ordinaire des entreprises du pays, que l'église se trouva en état d'être bénie le 22 décembre 1718, sous le titre

de l'*Assomption de la Sainte Vierge*. C'est un grand bâtiment de maçonnerie de cent vingt pieds de long sur quarante-cinq de large. En général, il est d'assez bon goût, quoique trop simple par le dedans et trop peu spacieux aussi pour la quantité de monde qui est dans la ville. La sacristie est bien fournie et bien entretenue, ses ornemens sont beaux, et le service divin s'y fait avec autant d'ordre et de dignité qu'en aucune province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'église; c'est une tour carrée où il y a une assez belle sonnerie et une horloge qui s'entend dans toute la ville.

Je ne m'amuserai point ici, mon révérend père, à vous faire le détail des missionnaires arrivés depuis ces temps-là, ni à vous marquer les nouveaux établissemens de paroisses à mesure que la colonie s'est étendue. Vous en jugerez par l'exposé que je vais vous tracer de l'état présent de cette mission. Je parcourrai pour cela assez rapidement les différentes paroisses qui sont sous la direction du supérieur général, et je ne m'arrêterai qu'autant qu'il sera nécessaire, à quelques circonstances particulières qui méritent attention.

Le Cap, qui, dans ses commencemens, n'étoit qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs et de quelques magasins pour les embarquemens, est présentement une ville considérable. Elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie et qui lui font une espèce de couronnement. Ces montagnes, qui sont ou cultivées par des habitations ou boisées par la nature, forment un amphithéâtre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus grande partie de la ville s'étend tout du long de la rade, qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit et qui est toujours remplie d'un grand nombre de toute espèce de bâtimens. Il n'en vient guére moins de cinq cents chaque année, tant grands que petits, ce qui entretient un mouvement continuel qui donne à la ville un air animé. Toutes les rues en sont alignées et se coupent dans les traverses à angles droits; elles ont toutes trente à quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes sur laquelle l'église paroissiale fait face : au milieu est une fontaine; on a planté sur les extrémités des allées d'arbres qui donneront de l'ombrage et de la fraîcheur.

Les maisons n'en sont pas fort belles, mais elles sont assez riantes et bâties pour la fraîcheur et pour la commodité du commerce. C'est à trois incendies que le Cap doit son embellissement. Pour se garantir de pareils accidens, on s'est mis depuis dans le goût de bâtir de maçonnerie, et l'on fait tous les jours de nouvelles maisons qui, avec l'agrément, auront plus de solidité.

Les bâtimens les plus considérables sont d'assez belles casernes où tous les soldats ont leur logement, et un grand magasin du roi, sur le bord de la mer, où le conseil supérieur et la justice ordinaire tiennent leurs séances.

Notre logement est dans un des endroits les plus élevés du Cap; on y arrive par une belle avenue de grands arbres qu'on appelle poiriers de la Martinique, parce que la feuille de ces arbres ressemble assez à celle des poiriers d'Europe. Cette allée donne un ombrage et une fraîcheur qu'on ne sauroit trop estimer dans un pays aussi chaud que celui-ci. La maison ne répond point à cela; c'est une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité; nous y sommes très-mal et très-étroitement logés, mais la situation est belle et l'air fort bon. Ce qu'il y a de plus considérable, c'est une chapelle dédiée à saint François Xavier; elle est toute de pierre de taille et fort bien décorée.

Nous avons à nos côtés (la rue seulement entre deux) le couvent des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes créoles. Cet établissement, si nécessaire, n'a pas encore la forme qu'il doit avoir. Le feu pére Boutin, qui en est le fondateur, avec le plus grand zèle et les meilleures intentions du monde, n'avoit pas le goût le plus sûr pour l'architecture. Comme il n'avoit pensé qu'au plus pressé, tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides ni proportionnés.

Cette ville est la résidence ordinaire du gouverneur, de l'état-major, du conseil supérieur; ce qui, avec les officiers de la juridiction ordinaire, les négocians de la ville et ceux de la rade, les allans et venans de la plaine, tant blancs que noirs et métis, met dans le Cap environ dix à douze mille ames.

Outre un bel hôpital du roi, qui est à une demi-lieue du Cap, qui a plus de quatre-vingts mille livres de revenu, et où sont reçus et traités tous les pauvres et les soldats malades, il s'est

formé en cette ville, depuis quelques années, trois établissemens de charité, qui sont d'une grande ressource pour les pauvres.

Le premier est appelé *Maison de Providence* des hommes. Il y a quelque temps qu'un de nos missionnaires, curé du Cap, fut touché de la misère de quantité de personnes qui viennent ici dans l'espérance de s'enrichir, et qui souvent, n'ayant ni moyen pour subsister, ni asile pour se réfugier, prennent du chagrin, et, bientôt après, saisis par la maladie, périssent misérablement dans le lieu même où ils avoient espéré faire quelque fortune. Ce missionnaire pensa que ce seroit une œuvre bien charitable, et en même temps d'une grande utilité pour la colonie, de former un établissement où ces pauvres gens fussent reçus et entretenus, jusqu'à ce qu'il se présentât des emplois qui pussent leur convenir, suivant leurs talens et leurs professions. Il s'ouvrit sur son projet à un homme vertueux et intelligent, et l'ayant trouvé dans une disposition favorable de se prêter à ses vues, ils mirent incessamment la main à l'œuvre. Le séculier offrit pour cela une petite maison, avec son emplacement qu'il avoit en propre, où l'on se proposa de faire une augmentation de bâtimens, et le missionnaire s'engagea, de son côté, à nourrir et à entretenir les pauvres nouvellement arrivés. On en vint bientôt à l'exécution, et on ne manqua pas de pratiques.

Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la colonie, chacun y applaudit, et se proposa de le favoriser suivant ses facultés. Les gouverneurs généraux, l'intendant et le conseil supérieur du Cap, en prirent connoissance, y donnèrent leur approbation, et promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap, du côté des montagnes, où il y avoit du logement, du terrain, et des nègres pour le faire valoir, et beaucoup de commodités, entre autres une belle source qui est au pied de la maison, avantage si précieux dans des climats tels que ceux-ci; et l'on y transporta le nouvel établissement.

Cette forme, plus solide et plus gracieuse, attira bientôt à cette maison, qu'on appela la Maison de la Providence, des avantages plus considérables. M. le marquis de Lamage, général des îles sous le vent, et M. Maillard, intendant, étant venus au Cap, honorèrent la nouvelle maison de leur visite. Ils se firent exactement informer de tout ce que l'on y faisoit pour le soulagement des pauvres : ils en parurent très-satisfaits, promirent leur protection et s'engagèrent, sitôt que la maison auroit pris une forme encore plus solide, d'obtenir des lettres patentes du roi qui mettroient le sceau à cet établissement.

Ce fut par leur avis, et suivant celui des notables, qu'on nomma des administrateurs et qu'on dressa un règlement pour la conduite de cette maison. Le sieur Castelveyre, qui est celui qui a consacré à ce pieux établissement ses facultés et ses soins, en fut établi le premier hospitalier. Il y fait sa résidence, et tout le détail roule sur lui; on y tient bureau tous les lundis, où se trouvent les deux administrateurs séculiers, et le curé du Cap qui en est administrateur-né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus : ils y sont nourris et entretenus jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap où à la plaine. En attendant, on les occupe à quelque travail pour la maison.

On y reçoit outre ceux-là, tous les convalescens qui sortent de l'hôpital du roi, et tous les pauvres de la ville, dans laquelle on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendians, puisqu'ils trouvoient le vivre et le couvert à la Providence, et que quand ils mendioient, ce n'étoit que pour avoir de quoi s'enivrer : désordre jusqu'à présent trop commun, et auquel on s'est principalement proposé de remédier, en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades, on les fait porter à l'hôpital du roi. Voilà déjà plus de six cents personnes, suivant les registres de cette maison, qui y ont passé, et qui, y ayant été reçus, ont été placés ensuite dans différens endroits. Si on avoit eu, il y a trente ans, un pareil établissement, on auroit conservé dans la seule dépendance du Cap plus de trente mille colons que la misère et le désespoir ont fait périr.

Cette maison prend tellement faveur et est si fort au gré des habitans, qu'il s'y fait depuis quelque temps des legs et des donations considérables. On ne les hasardoit dans les commencemens qu'avec crainte, parcequ'on ne voyoit encore rien de bien solide; mais M. le général et M. l'intendant ont bien voulu y pourvoir, en déclarant, par une ordonnance spéciale, et en vertu de l'autorité du roi, dont ils sont dépositaires, que ces maisons de Providence, si uti-

les au public, doivent être censées capables de recevoir et accepter toutes sortes de donations et de legs. Une déclaration si précise a rassuré le public, et a donné une nouvelle chaleur à à la charité.

Le second établissement est aussi une maison de Providence pour les femmes. Il se trouve parmi le nombre des habitans aisés de cette ville quantité de pauvres femmes âgées, hors d'état de gagner leur vie, et à qui on étoit obligé de fournir de quoi payer les loyers des maisons où elles ont leur logement; ce qui va loin dans cette ville où les loyers sont extrêmement chers. Cela inspira au missionnaire-curé du Cap la pensée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres dans lesquelles on donneroit logement à ces personnes indigentes; et c'est ce qu'il a exécuté avec succès.

Le troisième établissement de charité, qui est tout récent, est un petit hôpital pour les femmes malades : établissement extrêmement nécessaire; car, comme dans un pays aussi malsain que celui-ci, il y a toujours des malades dans la ville, lorsqu'il se trouvoit des femmes ou nouvellement arrivées, sans moyens et sans connoissances, ou anciennes dans le pays mais réduites à la mendicité, on ne sçavoit où les loger pendant leurs maladies : on étoit encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires, faute de domestiques et de personnes capables de les soigner; ou du moins, comme on se trouvoit en ces occasions obligé de partager ses attentions, ces difficultés multiplioient extraordinairement les frais et les dépenses.

Ce qu'on souhaitoit donc depuis long-temps, vient enfin de réussir depuis peu, par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap, nommé François Dolioules, a faite en mourant, d'une jolie maison et de ses dépendances, à condition qu'elle serviroit à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette maison, qui s'appelle *Sainte-Élisabeth*, est gouvernée par les mêmes administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef-lieu de la mission. C'est là où réside le supérieur général, qui, de temps en temps, fait sa tournée pour visiter les paroisses et les églises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre prêtres en comptant le supérieur, et deux frères. Le curé de la paroisse, qui a un vicaire sous lui, est pour les habitans blancs du Cap. Il y a un curé pour les nègres, qui prend aussi soin des marins.

Le supérieur général de la mission est supérieur des religieuses. La cour, par les lettres patentes qu'elle leur a données, les soumet aussi au curé du Cap. Les jours ouvriers, on dit une première messe à la paroisse, que l'on sonne au lever du soleil. Il y en a une seconde de fondation à sept heures, et une que l'on dit ordinairement, quand on le peut, à huit heures, et qui est pour les écoliers. Il y a donc une école pour les garçons; mais elle est peu stable; et une des choses qu'il seroit ici le plus nécessaire d'avoir, c'est, par exemple, des frères des écoles chrétiennes, qui s'acquittassent de l'importante fonction de l'instruction de la jeunesse, non par un esprit mercenaire, comme font ceux dont on est obligé de se servir, mais dans un esprit de religion et avec un désir de procurer la gloire de Dieu. La jeunesse d'ici est perverse, indocile, ennemie de l'application, volage, gâtée par la tendresse aveugle de leurs pères et mères, peut-être par les nègres et négresses auxquels ils sont livrés, dès qu'ils ont vu le jour; apprenant néanmoins aisément à lire, et ayant une disposition marquée pour l'écriture.

Les dimanches et les fêtes, outre la première et la seconde messe, qui se disent toujours à la même heure que les jours ouvriers, il y a encore une grande messe chantée à huit heures et demie; ensuite la messe, qu'on appelle des nègres, parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette messe des cantiques, et on fait aux esclaves qui sont présens, une explication de l'Évangile, et des instructions, qu'on proportionne à leur capacité. Il y a tous les jeudis de l'année un salut de fondation.

Outre le catéchisme qu'on fait toutes les fêtes et dimanches aux enfans, on en fait un trois fois la semaine, pendant le carême, pour les disposer à la première communion. Le curé des nègres fait aussi, toutes les fêtes et dimanches, à l'issue des vêpres paroissiales, une instruction aux nègres, et tous les soirs des jours ouvriers, à la fin du jour, on rassemble ce que l'on peut de nègres pour leur faire la prière, et pour disposer les prosélytes au saint baptême.

Le Cap nous a arrêtés quelque temps : nous parcourrons plus légèrement les paroisses des

plaines. La plus voisine du Cap, en tournant à l'est, est la Petite-Anse. C'est un des quartiers les plus anciennement établis de la colonie. Les fonds de terre y sont admirables : il y a près de cinquante sucreries roulantes, plusieurs belles raffineries, et au moins six mille nègres esclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plupart des propriétaires des habitations de ce quartier, ainsi que ceux du voisinage, sont en France, et font régir leurs biens par des procureurs et par des économes.

L'église paroissiale de ce quartier est la plus belle de toutes celles de la dépendance du Cap. Elle fut commencée du temps du père Larcher, qui en a été curé dix ans, et qui, par ses soins, son activité et la confiance distinguée que les paroissiens avoient en lui, avança extrêmement cet ouvrage. La première pierre en fut posée le 20 mai 1720, par M. le marquis de Sorel, nouvellement arrivé au Cap, avec la qualité de gouverneur général. Elle ne fut achevée que plus de dix ans après. J'étois alors curé de cette paroisse, où j'ai demeuré près de vingt ans. Le père Larcher, dont je viens de parler, célèbre dans la mission, par sa prudence, son affabilité et son application infatigable au travail, extrêmement dur à lui-même, et universellement chéri des grands et des petits, fut nommé supérieur du Cap en 1720. Il eut, peu de temps après, la qualité de préfet apostolique. Il gouverna la mission avec une grande douceur et une estime générale, jusqu'en 1734. Sa santé s'étant alors extrêmement dérangée, les médecins jugèrent qu'il n'y avoit que la France qui pût le rétablir. Il s'embarqua le 10 mars 1734, le jour des Cendres ; mais son mal ayant augmenté, il mourut sur mer le 12 avril suivant.

A deux lieues de la Petite-Anse, un peu plus au nord, est l'église du quartier Morin, laquelle est sous le titre de Saint-Louis. Ce quartier l'emporte sur tous ceux de la colonie pour la bonté du terrain, la beauté des chemins et la richesse des habitations. Il est redevable en partie de tous ces ornemens à feu M. de Charite qui en a été gouverneur, et ensuite lieutenant au gouvernement général, où il mourut en janvier 1720. L'église paroissiale, qui est de brique, et qui a été nouvellement réparée, est fort jolie, et surtout d'une très-grande propreté. Il y a un autel à la romaine, un baldaquin et un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais c'est toute plaine, et la meilleure qualité de terrain qu'on puisse souhaiter pour la culture. Il y a autant de nègres à peu près qu'à la Petite-Anse.

Cette paroisse se glorifie avec raison d'avoir eu assez long-temps pour curé le père Olivier, de la province de Guyenne, homme véritablement respectable par toutes les vertus propres d'un missionnaire. Il arriva au Cap au commencement de 1705. C'étoit un petit homme d'un tempérament assez foible, et qu'il ruina encore par ses austérités et son abstinence presque incroyable. Il avoit une douceur, une modestie et une simplicité religieuse qui lui gagnoient d'abord l'estime et la confiance des personnes qui avoient rapport à lui. Son zèle pour le salut des âmes étoit infatigable. Sitôt qu'il étoit appelé pour quelques malades, il y couroit sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fièvres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les nègres esclaves trouvoient toujours dans lui un père et un défenseur zélé. Il les recevoit avec bonté, les écoutoit avec patience, les instruisoit avec une application singulière.

Le père Olivier joignoit à ces vertus une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choses, une délicatesse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule. Il n'employoit guère moins de trois heures, chaque jour, pour le saint sacrifice, tant pour s'y disposer que pour l'offrir, et pour faire son action de grâces. Il fut supérieur jusqu'en 1720. Il étoit déjà attaqué d'un mal de jambe auquel il ne paroissoit pas faire attention ; cependant se trouvant hors d'état de desservir une paroisse, il demanda d'aller faire sa demeure sur une habitation que nous avons aux Terriers-rouges, à laquelle il donna ses soins en qualité de procureur. Là il se livra à son attrait pour la prière et pour l'oraison qu'il n'interrompoit que pour vaquer à l'instruction de nos nègres, et à quelques soins temporels du ressort de son emploi. Ce fut dans cette solitude que la plaie de sa jambe s'étant fermée, il se sentit peu de temps après attaqué de la maladie dont il mourut. Il vit les approches de ce dernier moment avec une résignation, une constance et une joie dignes de

la sainte vie qu'il avoit menée jusqu'alors. Il mourut le 28 mars 1731, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir été vingt-six ans dans la mission dont il avoit été supérieur pendant quatre ans. Sa mémoire est ici dans une extrême vénération, et toute la colonie le regardoit comme un saint.

En tirant vers l'est, on trouve Limonade qui est à une égale distance du quartier Morin et de la Petite-Anse. Ce quartier n'est point inférieur aux deux précédens, ni pour la bonté du terrain, ni pour la quantité d'esclaves. L'église est sous le titre de Sainte-Anne. Elle est déjà fort ancienne, et n'est que de bois ; mais elle est riche en argenterie et en ornemens. La fête de sainte Anne dont l'église porte le nom, attire tous les ans un grand concours de tous les quartiers de la colonie.

Deux lieues plus haut, en tirant un peu du côté du sud, on trouve le quartier du Trou. Nos premiers colons n'étoient pas d'élégans nomenclateurs, comme il ne paroît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à différens quartiers. Ils appellent *trou*, toute ouverture un peu large qui se prolonge entre deux montagnes, et qui débouche dans quelque plaine. Telle est la situation de la paroisse du Trou, dont l'église a pour patron saint Jean-Baptiste. Ce quartier est plus étendu que les précédens, mais le terroir n'est pas à beaucoup près si bon, quoiqu'il y ait cependant quantité de belles habitations. L'église n'est que de bois, d'assez mauvais goût et fort mal ornée. Il ne tient qu'aux paroissiens d'en bâtir une belle, puisqu'ils ont des fonds très-considérables depuis vingt ans; mais souvent l'indolence, en se bornant aux intérêts particuliers, fait négliger les intérêts communs, surtout quand ils n'ont que la religion pour objet. De là vient que, malgré tous les projets en l'air que l'on a faits, les choses sont toujours demeurées dans une inaction très-préjudiciable au bien de cette paroisse. La situation de cette église est des plus avantageuses; au milieu d'un petit bourg d'environ trente ou quarante maisons, et sur le bord d'une jolie rivière. Cette paroisse, depuis 1739, est desservie par un père cordelier.

En remontant toujours la côte à l'est, on trouve la paroisse de Saint-Pierre-des-Terriers-rouges. Le terroir de ce quartier est médiocre, surtout ce qui est le long de la mer, où les fonds sont maigres et salineux. Il est assez propre pour l'indigo; mais les cannes à sucre n'y viennent pas trop bien. Les terrains sont meilleurs au voisinage des montagnes. C'est dans ce quartier que nous avons une habitation qui est une sucrerie. Il y a d'ordinaire un jésuite résident qui en est comme procureur. La paroisse est à un bon quart de lieue en tirant vers la mer. L'église paroissiale est assez belle et fort bien ornée. On a bâti un presbytère à côté, sur le bord d'une rivière qu'on appelle la *Materie*, qui est les deux tiers de l'année à sec.

Le Fort-Dauphin et Ouanaminle terminent du côté de l'est la dépendance du Cap pour la la juridiction spirituelle. Autrefois tout ce quartier s'appeloit *Baya*, nom qui lui avoit été donné par les Espagnols, à cause d'une baie célèbre, une des meilleures, des plus sûres et des plus spacieuses de toute l'île. Les Espagnols y avoient autrefois un fort à l'endroit qu'on nomme *la Bouque*, dont j'ai vu le plan; on y a même, depuis quelques années, trouvé quelques petites médailles dans les ruines qu'on a fouillées pour faire les ouvrages de fortification qui y sont aujourd'hui. C'est une ville qui est encore petite, mais qui pourra s'augmenter dans la suite. Ce fut M. de la Rocharard, général de cette colonie, qui, en 1726, fit tracer le plan du fort qu'on y voit à présent. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la baie, on en a construit un autre à l'entrée du goulet, par où la mer entre, et forme, en s'élargissant, ce beau port. Il faut nécessairement que les vaisseaux passent par là pour entrer dans le port, ce qu'on ne peut faire qu'à la demi-portée de canon du port de la Bouque.

Il y a à la ville du Fort-Dauphin un état-major composé d'un lieutenant de roi, commandant de tout ce quartier, qui s'étend depuis le Trou jusqu'à l'Espagnol. Il est subordonné au gouverneur du Cap. Il y a aussi un major et quelques compagnies françoises et suisses, une juridiction qui est du conseil supérieur du Cap. L'église fait face sur la place d'armes qui est spacieuse. On en bâtit actuellement une de maçonnerie, qui ne le cèdera à aucune des plus belles de la colonie. Il n'y a présentement qu'un curé, jésuite, qui seul est chargé du soin de la paroisse, et qui est en même temps aumônier du fort, où il va dire une première messe les fêtes et dimanches, après quoi il revient faire

l'office à la paroisse. Les malades de la ville, les soldats et les habitations, à trois ou quatre lieues aux environs, surchargent trop un missionnaire; mais la disette de sujets ne permet pas de faire autrement.

Il y a peu d'années que le curé du Fort-Dauphin étoit chargé de tout ce que les François possèdent jusqu'à l'Espagnol; ce qui faisoit une paroisse immense de plus de vingt-cinq lieues de circuit. On a formé pour son soulagement une paroisse plus proche de la frontière espagnole; elle s'appelle *Ouanaminte*, on y a bâti une église et un presbytère. Le père de Vaugien, jésuite de la province de Champagne, a été le premier missionnaire qui ait desservi cette paroisse dans l'année 1729 : mais il n'y fut pas long-temps, car il mourut quatre mois après son arrivée dans la mission.

Il y a quelques quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux que je viens de vous décrire, ce qui est commun à toute la côte de Saint-Domingue, soit celle du nord, soit celle du sud. Pour vous mettre au fait de ceci, mon révérend père, il est bon de savoir que l'île de Saint-Domingue, dans sa longueur, qui s'étend de l'est à l'ouest, est partagée par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'île, en laissant de part et d'autre jusqu'au bord une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord de la mer.

C'est le long des côtes et dans la plaine, que sont situées les meilleures habitations et les plus beaux établissemens, tant des François que des Espagnols. Ces chaînes de montagnes qui occupent le milieu de l'île, ont quelquefois jusqu'à trente et quarante lieues de largeur. Ce sont pour la plupart des pays inhabitables; cependant il y a d'espace en espace, des vallées considérables dont les terrains sont très-bons, et où l'on a formé des établissemens, des quartiers et des paroisses. Ainsi au quartier de la Petite-Anse, que je vous ai décrit ci-dessus répond le quartier du Dondon, qui est dans l'épaisseur de la montagne, au sud de la Petite-Anse. Il n'y a pas bien des années que ce n'étoit qu'un pays de chasse; ce n'est que depuis vingt ans qu'on l'a cultivé, et qu'il s'y est formé quantité d'habitations qui font aujourd'hui un beau quartier. Il y a une paroisse établie et un curé résident, qui est un religieux du grand ordre de Cluny.

C'est dans cette paroisse que mourut il y a huit ans, le père Le Pers, un des plus célèbres et des plus laborieux missionnaires de cette dépendance. Il étoit le doyen de la mission, y étant venu en 1705. Le père Le Pers, sous un extérieur très-simple et très-négligé, cachoit un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais surtout beaucoup de candeur et un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé et laissé des monumens de son zèle. Son attrait particulier étoit de se confiner dans les endroits les plus sauvages et les moins habités, qu'il prenoit plaisir à former. Sitôt qu'il avoit mis les choses en bon train, que les églises et les presbytères étoient dans un arrangement convenable, il demandoit aussitôt un successeur, et passoit à un autre quartier, pour y continuer le même travail. Cela marque, comme vous le voyez, mon révérend père, un homme bien détaché de lui-même; car on aime naturellement à jouir du fruit de ses travaux. Le père Le Pers ne se réservoit que la peine, et laissoit aux autres la douceur d'un établissement qu'il n'avoient plus qu'à perfectionner.

Son caractère étoit une espèce de philosophie dont le fond étoit la religion. Indifférent pour tout ce qui regardoit la vie temporelle, il sembloit ignorer tout ce qui y a rapport, ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissoient d'y pourvoir. On ne voyoit dans les lieux où il faisoit résidence aucune espèce de cuisine. Presque toujours en voyage, il ne portoit pour toute provision que quelques œufs durs et du fromage. Il s'arrêtoit en route sur le bord du premier ruisseau, où il prenoit sa frugale réfection; et souvent, emporté par le plaisir d'herboriser, qui le faisoit errer dans les bois et dans les montagnes, il falloit que son nègre l'avertît qu'il étoit temps de prendre quelque nourriture. Il joignoit à cela un grand zèle pour le salut des âmes, surtout un attrait et un talent particuliers pour la direction des nègres; une grande affabilité qui le rendoit aimable dans le commerce de la vie, quoiqu'il fût cependant très-retiré, et qu'il n'entretînt commerce avec les séculiers qu'autant qu'il le croyoit nécessaire pour leur salut, ou pour satisfaire à la curiosité qu'il avoit de se mettre au fait de l'histoire du pays.

Cette étude étoit le seul délassement qu'il se

permît au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la mission, il y trouva quantité d'anciens colons, quelques flibustiers et d'autres personnes témoins oculaires des événemens tout récens, passés depuis le commencement des établissemens françois dans cette colonie. Ce fut sur leurs mémoires, corrigés et éclaircis les uns par les autres, qu'il dressa une histoire de Saint-Domingue. Il trouva dans Oviédo, et dans d'autres historiens espagnols, ce qui regardoit les temps antérieurs, c'est-à-dire la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de Christophe Colomb, jusqu'au commencement de l'arrivée des François, et de leurs premiers exploits à la côte. Il ajouta à cela l'état présent de l'île; dont il avoit parcouru une bonne partie, et l'histoire naturelle, autant qu'il l'avoit pu étudier par lui-même, en profitant des lumières d'Oviédo, d'Acosta et d'autres sources. Il garda long-temps cette histoire manuscrite, se défiant de son style, qui, effectivement avoit bien des défauts. Il se détermina enfin à envoyer ses papiers au pére de Charlevoix, qui, dans son histoire de Saint-Domingue, rend compte de l'usage qu'il a fait des mémoires du pére Le Pers.

Ce missionnaire, peu satisfait de la maniére dont il avoit traité l'histoire naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la botanique. La méthode de M. de Tournefort lui étant tombée entre les mains, l'ardeur d'herboriser le saisit et lui tint désormais, aprés les fonctions de son ministère, lieu de toute autre occupation. Il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue. Ce travail l'occupoit encore quand il mourut; il avoit demandé au père supérieur de la mission d'aller desservir la paroisse du Dondon, nouvellement établie, où pas un jésuite n'avoit encore été. C'étoit là, comme j'ai dit, son attrait : il pouvoit encore y en trouver un particulier par la situation de ce quartier, qui est un pays haut, coupé de montagnes, où il y a bien plus de fraîcheur et d'humidité ; par conséquent très-favorable à la botanique. Il jouit bien peu de temps de cet avantage si conforme à son inclination. Comme il étoit déjà sur l'âge, affoibli par ses grands travaux et par le peu d'attention qu'il avoit pour sa santé, accoutumé d'ailleurs aux grandes chaleurs, la fraîcheur de ce quartier lui fut mortelle, et il y termina sa carrière âgé de cinquante-neuf ans. M. Desportes, médecin, son ami, et botaniste de profession, se trouvant auprès de lui quand il mourut, profita, avec la permission du père Levantier, supérieur général, des manuscrits du défunt, dont il est à croire qu'il rendra, avec le temps, compte au public.

Au bas des montagnes du Dondon est situé le quartier de la Grande-Rivière, où il y a une paroisse, dont sainte Rose est la patrone. Cette paroisse est à une égale distance de Limonade, du quartier Morin et de la Petite-Anse, environ à deux lieues de ces trois quartiers. Celui-ci est une gorge qui se prolonge fort avant entre deux chaînes de montagnes. Il peut avoir sept à huit lieues de longueur, sur une demi-lieue et quelquefois moins de largeur. Toute cette gaîne n'est proprement que le lit d'une assez belle rivière, qui prend sa source dans la double chaîne des montagnes qui sont sur le terrain espagnol, et qui après avoir coulé long-temps entre des falaises très-hautes, vient arroser ce quartier, delà elle fait différens tours dans ceux de Saint-Louis et de Limonade, d'où elle se décharge dans la mer vis-à-vis du nord. Il n'y a de plaine en ce quartier que ce que la rivière, dont le lit change à chaque débordement, veut bien y laisser. Les habitations sont placées sur l'un et l'autre bord. Il la faut passer et repasser à chaque moment quand on veut parcourir le quartier, ce qui est fort incommode et très-dangereux, surtout pour les missionnaires que leur ministère appelle sans cesse en divers lieux.

Il y a vingt ans que ce quartier étoit un des plus peuplés et des plus florissans. Les habitans, quoique du médiocre étage, y étoient fort à leur aise. L'indigo et le tabac, dont les manufactures avoient de la réputation, les faisoient vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un des plus furieux débordemens de la rivière, dont on eût encore entendu par ler. Il arriva le 22 octobre 1722. Elle descendit comme un foudre du haut des montagnes d'où elle prend sa source : ses eaux enflées se répandirent de part et d'autre, et entraînèrent maisons, jardins, hommes et bestiaux. Son cours, quoique moins gêné à la sortie de ce défilé, n'en fut pas moins violent. Elle se joignit à tous les ruisseaux et ravins qui se trouvèrent sur son passage, et les ayant gonflés,

elle se répandit avec eux dans la plaine : le quartier Morin, la Petite-Anse et Limonade, furent en partie inondés. Elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maisons, entraîna jusqu'aux énormes chaudières de cuivre et de potin où l'on fait le sucre, et causa, dans tous ces lieux-là, des dommages inestimables. Les habitans de la Grande-Rivière, comme les plus voisins et les plus foibles, furent aussi les plus maltraités. Grand nombre de blancs surpris par cette inondation subite et nocturne y périrent, il s'y noya encore un bien plus grand nombre de nègres, et quantité de bestiaux de toute espèce. Les habitans qui échappèrent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étoient la veille, se trouvèrent le lendemain sans nègres, sans terres, sans argent et quelques-uns sans famille et sans logement.

La charité des fidèles éclata fort dans cette occasion. On fit des quêtes dans tous les quartiers de la dépendance du Cap. Les aumônes furent abondantes. On les fit distribuer par les mains des missionnaires, suivant l'estimation de la perte que chacun pouvoit avoir faite. Ce soulagement, quoique prompt et général, ne put cependant réparer le dommage que le débordement avoit causé au quartier. Comme les chemins étoient rompus, les jardins couverts de galet ou ensevelis sous l'eau; les propriétaires furent obligés, partie d'abandonner leurs habitations, partie de les vendre presque pour rien. Ceux qui restèrent, instruits par leurs malheurs ont depuis porté leurs établissemens sur les côtières des montagnes.

Le père Meric étoit dans ce temps-là curé de cette paroisse. Son zèle apostolique le faisoit souvent déclamer avec force contre deux vices communs alors en ce quartier, l'ivrognerie et l'impureté. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens de bien qui gémissoient avec le missionnaire de quantité d'excès et de scandales publics que rien ne pouvoit arrêter. Le père Meric, qui faisoit de ces excès le sujet le plus ordinaire de ses discours à ses paroissiens, voyant que tout cela profitoit peu, se sentit un jour extraordinairement animé par quelques nouvelles impiétés qui s'étoient commises dans un cabaret assez voisin de l'église. Il en parla avec plus de véhémence dans un prône de sa messe paroissiale, un jour que le saint sacrement étoit exposé. Il prit Jésus-Christ à témoin des outrages qui lui avoient été faits, et transporté tout à coup par un mouvement intérieur dont il ne se sentit pas le maître : « Hé bien, leur dit-il, puisque mes discours et mes remontrances ont été jusqu'à présent si infructueux, sachez que dans peu, Dieu vous fera sentir qu'on ne l'outrage pas toujours impunément. » Trois ou quatre jours après arriva cet horrible débordement qui bouleversa ce quartier d'une manière à ne jamais s'en relever. C'est de lui même que j'ai su cette circonstance qui m'a été confirmée depuis par quantité d'habitans qui y étoient présens.

En partant du Cap et retournant à l'ouest, partie opposée à celle que nous venons de parcourir, on trouve à deux lieues et demie de cette ville, le quartier de la plaine du nord. Le terroir y est fort; mais un fond de terre glaise le rend humide et moins propre aux cannes que les autres terrains qui environnent le Cap. Les sucres qu'on y fabrique sont gros, mais en récompense ce sol est de nature à souffrir moins dans les sécheresses. La paroisse, il y a 20 ans étoit à une demi-lieue plus proche du Cap, au quartier appelé le *Morne-rouge :* l'église fut transportée où elle est maintenant, pour être plus au centre du quartier. Quoiqu'elle ne soit que de bois, elle est cependant solide et d'assez bon goût, bien propre et bien entretenue. Le presbytère est un des plus beaux de la mission : tout le terrain en est cultivé avec goût et intelligence. Il y a quantité d'allées d'arbres fruitiers des meilleurs du pays, disposés avec symétrie, et qui joignent l'agréable à l'utile, et un fort joli jardin potager, où la plupart des légumes et des racines d'Europe viennent parfaitement bien. On peut dire que c'est un des plus agréables déserts de la colonie.

Le quartier de l'Accul, à deux lieues de la plaine du nord, borne la plaine du Cap du côté du Cap. Nos insulaires américains appellent *Accul* une barrière que les montagnes opposent aux voyageurs. Ce quartier, où il y a une jolie paroisse, n'a qu'une lieue de large sur sept de longueur, et se termine au nord par une baie qu'on appelle *Camp de Louise*. Le terroir en est médiocre, quoiqu'on y fasse en plusieurs endroits de très-beau sucre. L'église qui est de maçonnerie est fort bien ornée, et le presbytère dans une agréable situation. Dans les gorges des montagnes, le long desquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que

sont ceux de la Souffrière, de la Coupe-à-David et quelques autres.

Toutes les autres paroisses qui sont au-delà de l'Accul en tirant à l'ouest, sont dans des pays montueux et difficiles. Telle est d'abord celle du Limbé. Ce quartier a été nommé ainsi par une assez mauvaise allusion aux limbes, parce qu'après avoir franchi une haute montagne on se trouve à la descente de l'autre côté dans un pays profond, tel à peu près que celui où l'on se figure que sont les limbes. Ce quartier qui est très-étendu en longueur, et de plus de huit lieues, n'en n'a pas une de largeur, et dans quelques endroits beaucoup moins. Ce n'est qu'un vallon au milieu duquel coule une belle rivière qui prend sa source dans les doubles montagnes et qui n'a point de lit fixe; ce qui dans les débordemens qui sont fréquens, incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Cette rivière après l'avoir parcouru se jette dans la mer au nord. L'église paroissiale, dont saint Pierre est le patron, est située au milieu du quartier, qui est aujourd'hui un des plus peuplés, quoiqu'il s'y fasse beaucoup plus d'indigo que de sucre. La paroisse est fort difficile à desservir à cause de cette rivière qu'il faut sans cesse passer et repasser, et toujours avec quelque danger.

A deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, est le port Margot, quartier moins considérable que le Limbé et bien moins riche. L'église a pour patronne sainte Marguerite, elle est desservie par un père cordelier. Une dépendance de cette paroisse qui la rend difficile, est un quartier nommé *le Borgne*, qui en est séparé par une montagne âpre et difficile. C'est encore un vallon, mais plus étroit, où il y a cependant plus de soixante habitations établies; on y demande une paroisse, et on a déjà pris pour cela toutes les mesures nécessaires; mais nous manquons tellement d'ouvriers, qu'on a de la peine à remplir les plus anciennes paroisses.

En partant du Limbé et prenant plus à l'ouest, on se trouve, après deux lieues, au pied d'une haute montagne qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaisance*, sans doute par antiphrase. C'est un lieu nouvellement établi, semblable à ceux que nous venons de parcourir, mais bien moins bon, et où il y a peu d'habitations considérables. On n'a que de l'indigo et du caffé dans ces vallons, où la trop grande humidité et l'incommodité des voitures empêche qu'on ne fasse du sucre. Il y a une paroisse à Plaisance, où l'on a aussi la même incommodité de passer sans cesse une rivière qui serpente dans toute l'étendue de ce quartier.

Après Plaisance est le Pilate. C'étoit autrefois une paroisse; mais depuis bien du temps elle est vacante, de même que Plaisance, faute de missionnaires. Un quartier nommé *le Gros-Morne* confine au Pilate: il y a plus de quarante habitations, mais aucune sucrerie. Le terrain n'en est pas des plus féconds. Une grande partie est en savanes[1] naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été; mais il y fait fort sec pendant l'hiver. Il y a une église et une paroisse desservie par un père cordelier. Ces trois derniers quartiers sont de la dépendance du Port-de-Paix, où il y a un lieutenant de roi commandant. On compte, du Gros-Morne au Port-de-Paix, environ douze lieues. Le chemin pour y aller est un plat pays, couvert de savanes et entrecoupé de bocages. Il seroit fort beau et fort commode, sans l'obligation où l'on est de passer souvent, et avec danger, une grosse rivière qu'on appelle *les trois rivières*, parce qu'elle est effectivement composée de trois rivières qui se réunissent dans une. Son lit est parsemé de grosses roches, que les chevaux ont bien de la peine à franchir. Outre cela, cette rivière est assez souvent grossie par les pluies qui tombent dans les montagnes. Cela cause des débordemens subits qui surprennent le voyageur: on se voit alors arrêté sans pouvoir avancer ni reculer, parce que la rivière n'est plus guéable; ainsi c'est une nécessité d'attendre que les eaux aient baissé; ce qui se fait par bonheur assez promptement, à cause de l'extrême rapidité de cette rivière, qui coule comme un torrent.

A douze lieues du Gros-Morne, à l'ouest de la plaine du Cap, on trouve enfin la ville du Port-de-Paix, qui est très-peu de chose, quoique ce soit un des plus anciens établissemens

[1] On appelle *savanes* d'immenses prairies qui se déroulent à perte de vue comme un océan de verdure; et qui sont peuplées d'innombrables troupeaux de bisons.

On donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées pendant tout le cours de la saison pluvieuse.

Enfin, on a donné ce nom à des forêts d'arbres résineux qui s'élèvent sur un sol humide et couvert de mousse.

de la colonie. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un lieutenant de roi, commandant de la dépendance du Cap, et une juridiction. L'église qui est de maçonnerie, est petite mais très-jolie.

A deux lieues du Port-de-Paix est un quartier nommé Saint-Louis, où nous avons une habitation dans un fort mauvais terrain. Tous ces quartiers-là sont fort vastes, parce que le sol n'en est que médiocrement bon. Le curé du Port-de-Paix s'est vu plus de trente lieues de pays à desservir. Cela est présentement un peu plus partagé. C'est encore un père cordelier qui dessert cette cure. Le jésuite, procureur de notre habitation de Saint-Louis, est en même temps curé de la paroisse, et a un vicaire qui est un carme.

Jean-Rabel à l'ouest du Port-de-Paix, est une petite plaine, presque toute environnée de mornes, excepté du côté de la mer. Il y a une petite rade où les bateaux peuvent entrer. Ce quartier qui n'étoit d'abord qu'un boucan de chasseur, s'est établi en paroisse depuis quelques années. C'est encore un père cordelier qui en est le desservant.

Vous voyez, mon révérend pére, qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons assez de missionnaires pour pouvoir en mettre dans toutes les paroisses qui sont de la dépendance du Cap. Mais comment faire? cette île est une terre qui dévore ses habitans. Les premières maladies sont terribles à essuyer, et la plupart y succombent. Voilà cinquante-six jésuites morts depuis la fondation de cette mission, c'est-à-dire depuis 1703. Ce qui reste ici de missionnaires jésuites, sont presque tous gens âgés, infirmes et proches de leur fin.

Cependant, mon révérend père, cette mission est une des plus belles que nous ayons. Rien de plus florissant que l'état des colonies françoises de Saint-Domingue, qui font tous les jours de nouveaux progrès. Je ne parlerai point du bien qu'il y a à faire ici parce que je me suis assez expliqué ailleurs sur ce sujet. Je terminerai cette lettre par le juste éloge qui est dû à la mémoire du père Pierre Louis Boutin, que la mission a perdu le 22 décembre de l'année précédente. Tout le monde le regarde avec justice comme l'apôtre de Saint-Domingue. Il y vint, comme nous avons dit, en 1705, et pendant trente-sept ans qu'il a passés dans la mission, il y a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque, qui, bien loin de se démentir un seul moment, a paru aller en augmentant jusqu'à la fin de ses jours. La réputation de son mérite et de sa sainteté, s'etoit répandue par toute la France bien des années avant son décès, surtout dans les ports de mer et parmi les marins auxquels il avoit un rapport plus spécial, s'étant chargé du soin de la rade où il faisoit toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parloient que du père Boutin qui étoit leur père et leur directeur.

Ce saint missionnaire étoit natif de la Tour-Blanche, en Périgord, et avoit été reçu jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçoit dans lui une sainteté éminente; un visage pâle et exténué, un regard extrêmement modeste, des yeux cependant vifs qui s'allumoient quand il prêchoit ou parloit de Dieu, une voix plus forte que ne sembloit promettre un corps aussi maigre et aussi décharné. Sa manière de prêcher étoit simple et peu recherchée. Il parloit de l'abondance du cœur, et cherchoit plus à corriger les mœurs qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux esprits. Il avoit cependant des saillies d'une éloquence forte, qu'animoient encore des tons de voix éclatans qui portoient la frayeur dans l'âme des plus endurcis. Sa morale étoit sévère, et son extérieur ne respiroit qu'austérité; mais les pécheurs pénitens étoient sûrs de trouver en lui toute la charité et toute la douceur qui pouvoient achever de les gagner à Jésus-Christ. Aussi le confessionnal faisoit-il une des occupations les plus pénibles et les plus continuelles de sa vie. Il se rendoit à l'église paroissiale dès la pointe du jour, et se tenoit toujours prêt pour écouter ceux qui vouloient s'adresser à lui. On le voyoit surtout les fêtes et les dimanches, assidu au tribunal. Les matelots et les nègres étoient ceux à qui il donnoit plus volontiers son attention; il les écoutoit avec patience, et ne finissoit point avec eux qu'il ne les eût instruits suivant leurs besoins.

Les premiers essais de son zèle à son arrivée dans la mission furent d'abord employés à l'Acul, et ensuite dans les quartiers les plus éloignés, c'est-à-dire les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avoit fait au Port-de-Paix et à Saint-Louis, où il avoit été pendant quelque temps chargé seul du soin de ces deux immenses quartiers. On ne peut se figurer la fatigue que lui causa la construction de l'église de Saint-Louis. Il eut le malheur de trouver le commandant de

ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de sorte que bien loin d'en être soutenu ou aidé dans l'entreprise du bâtiment de l'église, il en fut sans cesse contrarié et molesté. Mais le caractère naturellement ferme du père Boutin quand il s'agissoit de la gloire de Dieu et du bien spirituel du prochain, le soutint au milieu de ces contradictions. Et d'ailleurs M. le comte de Choiseul, alors gouverneur général de la colonie, ayant pris connoissance de ces différends, plein lui-même de zèle pour la religion et d'amitié pour les missionnaires jésuites, les fit cesser par son autorité, et ordonna que le père ne fût plus troublé dans ses pieux travaux. Il les continua donc et vint à bout d'achever cette église, non-seulement par ses soins, mais encore par ses épargnes sur sa nourriture, ayant pour cet effet obtenu une permission spéciale de notre révérend père général. Ces travaux et les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles et si étendus, donnèrent une atteinte fâcheuse à sa santé, qui étoit naturellement assez robuste.

Ce fut singulièrement au Cap (où il se trouva fixé par l'obéissance, neuf années après avoir travaillé dans différentes paroisses des environs) qu'il eut occasion de faire éclater son zèle et ses talens apostoliques. En qualité de curé du Cap, il se trouva, comme je l'ai dit, chargé du détail de la conduite de l'église que les habitans firent alors bâtir. Il n'eut pas peu à souffrir de la part de certains génies, qui n'aiment point à faire le bien, et qui sont jaloux lorsqu'ils le voient faire aux autres. Le saint missionnaire, après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui vouloient bien l'entendre, n'opposoit aux autres qu'une patience inaltérable et une application continuelle à pousser l'ouvrage entrepris. Il n'en étoit pas moins assidu à l'église, ni auprès des malades, pour l'assistance desquels Dieu lui avoit donné un talent particulier. On a demandé cent fois et on est encore à comprendre comme il étoit possible qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes. Il n'en paroissoit cependant pas plus ému, quelque affaire qu'il eût ; et son extérieur toujours composé étoit le signe de la tranquillité intérieure dont il jouissoit au milieu des plus accablantes occupations.

Ce ne pouvoit être que le fruit d'une union avec Dieu qu'il avoit toujours présent et qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut assurer qu'il pratiquoit à la lettre le précepte évangélique de prier sans cesse. Toujours levé à l'heure marquée par la règle, après son oraison, il se rendoit dans la chapelle domestique, où, après avoir éveillé les nègres de la maison, il leur faisoit la prière; après quoi rendu à l'église paroissiale, il y restoit à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessionnal. Il passoit en cette posture quelquefois deux ou trois heures dans un recueillement et une dévotion qui étoit d'un grand exemple. On disoit qu'il falloit qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps, dans un pays si chaud, une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la cure du Cap, il se borna alors au soin des nègres et à celui des marins. Ce n'est que depuis peu qu'on a porté un règlement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin. Ce règlement est, que les commandans des bâtimens, doivent sitôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin au Cap pour leur faire administrer les derniers sacremens s'il est besoin ; et de là les faire porter à l'hôpital. Avant cela il falloit que le missionnaire allât près d'une lieue en rade, et se rendît en canot au bord de chaque bâtiment où il y avoit des malades ; de sorte qu'il arrivoit souvent qu'à peine le missionnaire étoit de retour d'un bâtiment, qu'il falloit repartir pour se rendre à un autre, et cela jour et nuit.

Le soin des nègres est au Cap d'un détail bien fatigant. Il y en a plus de quatre mille, soit dans la ville, soit dans la dépendance de la paroisse, qui s'étend à une grande lieue aux environs, dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-dessus des autres, très-difficiles à aborder.

Le père Boutin s'étoit fait une étude particulière pour la conduite et l'instruction des nègres ; ce qui demande une patience et un zèle à toute épreuve. Ces gens-là sont grossiers, d'une conception dure, ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guère et qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le saint missionnaire qui regardoit ces malheureux comme des élus que la Providence tire de leur pays dans la vue de leur faire gagner le ciel, par la misère et par la captivité à la-

quelle leur condition les assujettit, étoit venu à bout, par un travail long et opiniâtre, de les entendre et d'en être lui-même entendu. Il avoit acquis une connaissance suffisante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée, qu'on transporte dans nos colonies; connaissance infiniment difficile à acquérir, parce que ces langues barbares qui n'ont aucune affinité avec les langues connues, sont encore très-différentes entre elles, et qu'un Sénégalois, par exemple, n'entend en aucune manière un Congo, etc.

Il se servoit de ces connaissances pour les nègres nouveaux, qui tombant malades avant que d'avoir appris assez de françois pour être disposés au baptême, n'auroient pu autrement recevoir cette grâce avant leur mort. Quant à ceux qui après un séjour de quelque temps dans ces colonies, commençoient à entendre un peu le françois, le père Boutin, dans les instructions publiques qu'il leur faisoit, proportionnoit le style de ses discours à leur manière de s'exprimer, qui est un espèce de baragouinage dont ils ne se défont jamais, et suivant lequel il est nécessaire de leur parler, si l'on veut en être entendu. Cette méthode d'instruire est très-rebutante, parce que le nègre qui a une intelligence bornée, et une émulation au-dessous du médiocre, demande, pour faire quelque fruit, qu'on lui rebatte en cent façons différentes, et dans sa manière de penser, les premiers principes de la religion.

C'est le père Boutin qui le premier a mis les chefs de famille, qui ont des nègres à baptiser, sur le pied de les envoyer tous les soirs sur le perron de l'église, où il leur faisoit le catéchisme pour les disposer à recevoir le saint baptême, ce que l'on continue encore aujourd'hui. Il se conformoit pour le baptême des adultes à l'ancienne coutume de l'église; c'est-à-dire, qu'excepté quelques circonstances particulières, il ne faisoit ces sortes de baptêmes que deux fois l'année : le Samedi-Saint et la veille de la Pentecôte. C'étoient pour lui des jours d'une fatigue incroyable, n'ayant guère moins à la fois de deux ou trois cents adultes. C'est aussi lui qui a établi, les fêtes et les dimanches, une messe particulièrement pour les nègres, laquelle se dit quelque temps après la grande messe paroissiale. Il commençoit cette messe par des cantiques spirituels sur le saint sacrifice, qu'il chantoit, et dont il leur faisoit répéter après lui chaque vers; il leur faisoit faire la prière ordinaire du matin. Après il leur expliquoit l'Évangile du jour; le tout suivant leur style, mais en y mêlant de temps en temps bien des choses pour l'instruction des blancs, qui assistent à cette messe. Il la terminoit par le catéchisme ordinaire, ce qui le tenoit presque tous ces jours-là jusqu'à midi, et cela si régulièrement, que pendant vingt-trois ans qu'il a été au Cap, à peine y a-t-il manqué une fois; sans doute par une bénédiction particulière du Seigneur, qui, malgré la foiblesse apparente de sa complexion, le soutenoit ainsi dans un travail si continuel, et dans un climat où les chaleurs violentes épuisent et abattent ceux-mêmes qui sont dans l'inaction.

Il s'étoit rendu l'abstinence si familière, qu'on peut dire que toute l'année étoit un carême perpétuel pour lui. Il étoit rare de lui voir prendre quelque chose avant midi. Il ne se rendoit que vers cette heure-là à la maison, épuisé par ses fonctions ordinaires : mais il ne se plaignoit jamais. Il n'usoit aux repas que des viandes les plus communes, et ne buvoit que de l'eau rougie. Après le repas, et surtout le soir, il se rendoit à la chapelle et passoit à genoux devant le saint sacrement le temps que la règle même permet de donner à quelque récréation; mais ce saint homme ne connoissoit aucune espèce de délassement. Il terminoit la journée par la prière aux nègres domestiques, qu'il leur faisoit tous les jours, soir et matin.

Le zèle du fervent missionnaire, toujours attentif au bien spirituel de la colonie, lui faisoit sans cesse former des projets, dont on ne pouvoit venir à bout que par une patience aussi laborieuse que la sienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du roi, qui n'étoit pas aussi rangé qu'il l'est actuellement, le père Boutin en forma un dans la ville même, et y reçut tous les malades qui s'y présentèrent. Ils y étoient traités avec le secours des charités qu'il pouvoit obtenir. Cet établissement inquiéta les religieux de la Charité chargés du soin de l'hôpital du roi : il eut à ce sujet des plaintes et des représentations. Le père, qui ne cherchoit que le soulagement des pauvres, ne demanda pas mieux qu'à s'épargner les frais et les peines de soutenir un hôpital à ses dépens, pourvu que les religieux de l'hôpital du roi consentissent à recevoir tous

les malades nécessiteux de la ville. On fit donc une assemblée de notables, à laquelle présidèrent MM. le général, l'intendant, le gouverneur du Cap, et où se trouvèrent avec les religieux de la Charité, le père Boutin, et le père supérieur de la mission, qui étoit pour lors le père Olivier. Les religieux de la Charité ayant consenti à recevoir tous les malades de la ville qui se présenteroient, le père Boutin renonça à son hôpital, et ne pensa plus qu'à tourner son zèle vers d'autres objets de charité.

Il y avoit alors grand nombre de filles orphelines qui avoient peine à trouver des personnes charitables qui les fissent subsister. Le père Boutin ne crut pas pouvoir employer plus utilement les fonds qu'il pouvoit avoir acquis, soit par le casuel que des priviléges particuliers permettent à nos missionnaires de recevoir pour les employer en œuvres pies, soit par des aumônes qu'on lui mettoit entre les mains. Il avoit dans cette vue, acquis des emplacemens au Cap, sur lesquels il fit bâtir. Il ne fut pas long-temps sans y avoir une quinzaine de petites orphelines. Deux personnes dévotes se consacrèrent à leur conduite. Elles se chargèrent outre cela de l'école pour les petites filles du Cap, qu'elles y enseignoient gratuitement. On formoit dans cette maison ces jeunes filles non-seulement à la piété, mais encore à la lecture et à l'écriture. On les instruisoit à travailler à tous les petits ouvrages qui sont du ressort du sexe, et qui pouvoient leur servir par la suite, ou à gagner leur vie, ou à se rendre utiles dans un ménage. On a vu quantité de ces orphelines s'établir avantageusement et porter avec elles dans les familles les fruits d'une éducation chrétienne.

Cet établissement n'étoit là que le prélude d'un projet plus solide et plus étendu, et qui tenoit fort au cœur du vertueux missionnaire : c'étoit de faire venir des religieuses d'Europe pour faire élever ici les jeunes filles créoles. Les habitans de Saint-Domingue, isolés dans leurs habitations, n'ont ni les moyens, ni peut-être le courage d'élever leurs enfans comme il faut. Les plus aisés prenoient le parti de les envoyer en France ; mais ce qui est utile et nécessaire aux garçons est rempli d'inconvéniens pour les filles, parce que les retours, à un certain âge où il faut les confier à des marins, deviennent tout-à-fait hasardeux : dangers trop réels et dont nous n'avons malheureusement vu que trop d'exemples.

La colonie sentoit vivement ce besoin : le père Boutin eut seul le courage d'entreprendre d'y remédier. Il en falloit beaucoup pour surmonter toutes les difficultés qui se présentoient dans l'exécution d'un pareil projet : c'est pourtant de quoi il est heureusement venu à bout. Il crut que personne n'étoit plus convenable pour cela que les filles religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dont le premier établissement s'est fait à Bordeaux, et qui ont plusieurs maisons dans la Guyenne, dans le Périgord et dans d'autres provinces de France. Le père Boutin, qui les avoit connues particulièrement, leur écrivit plusieurs lettres pour leur proposer son projet et pour les déterminer à accepter ses offres. En leur faisant envisager le bien qu'il y avoit à faire, il ne leur dissimula pas ce qu'elles auroient à souffrir. Il n'eut pas de peine à décider ces saintes filles, qui, ne cherchant, suivant leur institut, que la gloire de Dieu et le salut des âmes, parurent ravies de se prêter à une aussi sainte œuvre que celle qu'on leur proposoit.

Le père Boutin avoit cependant disposé toutes choses de longue main : il s'étoit hâté d'accommoder la maison des orphelines et de la mettre en état, par les augmentations et les arrangemens qu'il y fit, de recevoir la communauté qu'il attendoit et les pensionnaires qu'elles ne pouvoient manquer d'avoir. Dans une assemblée des puissances du pays et des notables, il passa un acte de donation entière de tout ce qu'il avoit en fonds de terre, en maisons et autres choses, aux dames religieuses de Notre-Dame. Cet acte, signé de lui et du supérieur de la mission, et accepté par la colonie, fut envoyé en cour, qui expédia les lettres patentes pour l'établissement de ces filles au Cap.

Elles arrivèrent enfin. Le choix n'en pouvoit être mieux fait : la plupart étoient d'une condition distinguée et d'un âge mûr. C'étoit leur maison de Périgueux qui avoit fourni ces premiers sujets. On admira avec raison le courage de ces saintes filles, qui paroissoit bien au-dessus de leur sexe. Elles ne tardèrent pas à mettre la main à l'œuvre : on vouloit de toutes parts leur envoyer des pensionnaires ; mais, faute de bâtimens, il fallut se borner à un nombre assez médiocre. Le père Boutin, comme leur fondateur, prit le soin de les diriger dans

le temporel comme dans le spirituel. Il se chargea encore du soin des pensionnaires, ce qu'il a continué jusqu'à la fin de ses jours. Il ne cessa, depuis l'arrivée de ces religieuses, de faire travailler à augmenter ou à réparer leurs bâtimens, où, comme je l'ai déjà dit, il a fait plus paroître de zèle que d'intelligence. Ce n'est pas qu'il manquât de lumières pour l'architecture; mais cette maison, commencée pour d'autres desseins, et augmentée pièce à piéce, suivant les besoins, ne pouvoit guère prendre une forme bien régulière : aussi l'intention du roi est-elle que, ces dames laissant là tous ces bâtimens qu'elles occupent présentement, elles en commencent un autre plus commode pour elles et pour les pensionnaires; c'est à quoi elles travaillent présentement.

Le père Boutin eut la consolation de goûter pendant les dernières années de sa vie le fruit de ses travaux. Il vit les religieuses établies; et s'appliquant avec courage à l'éducation de la jeunesse, il vit quantité de ces pensionnaires, aprés y avoir fait leur temps, s'établir dans le monde et faire honneur à l'éducation qu'elles y avoient reçue : mais ce ne fut pas sans essuyer bien des croix et des contradictions. La liberté apostolique de ses discours, ses démarches pour s'opposer au vice, son activité pour l'exécution de ses pieux desseins, lui suscitérent des ennemis de tout état, et des persécutions de plus d'une sorte. La prudence charnelle blâma plus d'une fois sa façon d'agir; et l'envie particulière, masquée de l'apparence du bien public, s'attacha à décrier ses projets et à noircir sa réputation. Le saint missionnaire n'opposa jamais à tout cela que sa fermeté à soutenir les intérêts de Dieu et à souffrir les effets de la malice des hommes. C'est ainsi qu'il surmonta tout, et qu'il força enfin tout le monde à lui rendre justice, et à convenir que le zéle de la gloire de Dieu étoit le seul ressort qui le fît agir. Il y avoit déjà plusieurs années que ses adversaires étoient devenus ses admirateurs et ses panégyristes, tant la vertu solide et soutenue a de force et d'ascendant sur l'esprit de ceux même qui lui sont le moins favorables.

Pour nous, mon révérend père, qui étions à portée de voir de plus près le fond d'une vertu dont les personnes de dehors n'apercevoient qu'un éclat qui paroissoit malgré lui, nous avons toujours été infiniment édifiés de ses vertus vraiment religieuses. Nous avons admiré en lui une régularité qui ne s'est jamais démentie, un amour singulier de la pauvreté, une mortification continuelle, une charité tendre pour ses fréres; enfin une union intime et continuelle avec Dieu, ce qui ne l'empêchoit cependant pas de cultiver, à quelques momens perdus, les plus hautes sciences, et particuliérement celle du mouvement des corps célestes; le tout, par l'utilité que cette étude peut avoir pour la religion. Il observoit exactement toutes les éclipses et les autres phénoménes célestes. Les Mémoires de Trévoux sont remplis de ses observations.

Le pére Boutin avoit paru jouir d'une assez bonne santé pendant une longue suite d'années. Depuis ving-trois ans qu'il étoit au Cap, à peine l'avoit-on vu s'aliter une ou deux fois; tandis que les tempéramens les plus robustes de quantité de nos missionnaires nouveaux venus, cédoient tous les jours à la violence des maladies qui emportent tant de monde en ces colonies. C'étoit une espéce de prodige, qui jetoit tout le monde dans l'étonnement : comment un homme si sec, si décharné, accablé de tant de travail, et n'usant, à l'égard de lui-même, d'aucun ménagement, pouvoit se soutenir et vaquer à cette multiplicité d'occupations qui auroient donné de l'exercice à plusieurs autres.

Mais enfin son heure arriva. On s'apercevoit depuis quelques mois qu'il tomboit, quoiqu'il ne se plaignît de rien, et qu'on ne vît aucun changement à son train de vie ordinaire. Il fut attaqué tout à coup d'une espèce de pleurésie, qui ne parut pas extrêmement dangereuse les premiers jours. On le crut même tiré d'affaire, lorsque tout d'un coup il tourna à la mort. Elle fut semblable à sa vie : le peu de jours qu'il fut alité, ce fut la même tranquillité, la même patience, et la même union avec Dieu; ne parlant aux hommes qu'autant que la nécessité ou la bienséance l'exigeoit. Sa maladie ne dura que quatre ou cinq jours. Il vit la mort d'un œil tranquille, et l'accepta avec une parfaite résignation. Sa vie entière n'avoit été qu'une préparation à ce dernier passage. Il y avoit peu de temps qu'il sortoit de la retraite qu'il ne manquoit jamais de faire suivant nos règles chaque année. Il reçut les derniers sacremens avec les sentimens qu'il avoit lui-même tant de fois inspirés aux autres. Delà jusqu'à ce qu'il eût absolument perdu la parole, il ne cessa de

prier : il le fit même pendant le délire qui précéda son agonie, tant étoit grande l'habitude qu'il en avoit contractée. Ce fut ainsi qu'il plut au seigneur de couronner une vie que nous croyons tous ici n'avoir point été inférieure à tout ce que notre compagnie a eu de plus respectable et de plus édifiant. Il mourut le vendredi 21 novembre 1742, âgé de 69 ans et quelques mois.

Comme on s'étoit flatté que sa maladie ne tireroit point à conséquence, ayant paru hors de danger le vendredi au soir, la nouvelle de sa mort, qui fut annoncée le samedi matin, et qui se répandit partout en un moment, causa une consternation générale dans toute la ville. Connu partout, partout aimé et respecté, il fut universellement regretté. Il n'y eut en cela aucune différence entre les blancs et les nègres : tous en gémissant sur la perte que faisoit la colonie, ne tarissoient point sur son éloge et ne balançoient point à le mettre au rang des âmes bienheureuses les plus élevées dans le ciel. Son corps ayant été exposé dans notre chapelle domestique, ce fut toute la journée un concours prodigieux de personnes de tous les ordres qui s'empressoient à lui donner non-seulement des marques de regrets, mais encore plus, des témoignages de vénération; et l'on vit se renouveler tout ce qui arrive d'ordinaire à la mort des saints, surtout cette ardeur d'obtenir quelques pièces de ses pauvres vêtemens, ou quelque autre chose qui eût été à son usage.

Comme nous nous trouvâmes peu de missionnaires au Cap, et qu'on se préparoit à faire les obsèques avec peu d'appareil dans notre chapelle domestique, il n'y eut pas moyen de tenir contre les cris du public et les instances réitérées de tous les marguilliers de l'église paroissiale, qui demandoient au nom de tous que, si on ne vouloit pas leur accorder le corps du père Boutin pour l'inhumer dans leur église, on ne leur refusât pas au moins la consolation de sa présence pendant l'office de ses funérailles. Le supérieur général crut devoir se rendre à un empressement si unanime et en même temps si honorable à la mémoire du défunt. L'affluence fut grande : elle l'auroit été bien plus si les habitans de la plaine avoient eu le temps de s'y rendre. Mais ceux qui ne purent y assister des quartiers éloignés ne marquèrent pas moins, par leurs regrets et par leurs éloges, combien ils étoient sensibles à cette perte. On peut dire qu'il n'y a pas eu deux voix à ce sujet. Toute la colonie lui a dressé, dans son cœur et dans sa mémoire, un monument plus précieux que ceux qu'on élève si souvent, à si grands frais, à la politique et à la vanité.

Je suis, etc.

Au Cap, le 20 juillet 1743.

SITUATION ACTUELLE DE L'AMÉRIQUE.

Depuis un siècle, et même depuis dix années seulement, tout a changé de face en Amérique, du nord au sud. Toutes les sciences de l'Europe y ont été portées, toutes les industries y ont pris racine. Sans doute les guerres sanglantes qui l'ont parcourue tout entière la ravagent encore sur plusieurs points. Mais de grands principes ont été proclamés, et l'on découvre déjà les bases sur lesquelles commence à s'asseoir le nouvel édifice social. Partout le christianisme et la liberté sont l'âme des institutions; partout les gouvernemens locaux qui se sont violemment substitués à la tutelle de la mère-patrie, ont émancipé les indigènes, et les ont admis à la jouissance du droit commun. L'esclavage seul des noirs proteste hautement contre le progrès général. Il est impossible que cette voix accusatrice ne soit enfin entendue. L'Europe n'y peut rien que de ses vœux et de ses conseils, car elle ne possède plus dans ce vaste continent que quelques parties isolées. Les Français n'y ont conservé de leurs colonies nombreuses qu'une province et plusieurs îles.

Les cours de Madrid et de Lisbonne ont vu tout d'un coup tomber leur colossale domination.

Les Anglais, repoussés vers le pôle, tâchent de revenir par l'équateur et de raffermir leur crédit sous les tropiques.

Dans un coin du nord-est les Danois se sont établis, toujours menacés par les glaces; mais les Russes qui se montrent au nord-ouest y font redouter leur esprit envahisseur.

Les Hollandais n'ont qu'un pied en terre ferme, et ne se maintiennent dans ces îles qu'en fraudeurs.

Les jésuites ont depuis long-temps disparu du Nouveau-Monde, comme chefs, organisateurs et souverains, mais leur souvenir ne doit pas s'effacer de la mémoire des hommes. Ce qu'ils firent en Amérique est prodigieux. Ils conquirent plus de peuples par la parole, que les armées par le fer et le feu. Leurs victoires ne coûtoient point de larmes; le sang qu'ils versoient, c'étoit le leur. Admirons leur génie autant que leur courage, et reconnoissons que c'est leur énergie et leur patience qui ont ouvert en Amérique une large voie à la civilisation. Leur glorieux exemple guide encore aujourd'hui les missionnaires de l'Europe et les pousse à pénétrer, souvent même au péril de leur vie, dans les parties encore mal connues

de l'Amérique pour y porter la lumière du christianisme.

L'œuvre commerciale et scientifique se poursuit avec non moins d'ardeur et de succès que l'œuvre religieuse. Percer l'isthme de Panama pour abréger le trajet de l'Europe à la Chine, et découvrir au nord un passage pour aller de l'Atlantique à la mer de Sibérie et au détroit de Béhring, tel est aujourd'hui le double but que l'on se propose d'atteindre.

Souvent le projet a été conçu de percer l'isthme de Panama. Entre les plans proposés pour cette grande opération, voici les cinq qui ont le plus fixé l'attention :

1° Percer l'isthme par la baie de Tehuantipu. Il a quarante-cinq lieues de large. Mais à l'aide de deux rivières dont les sources se rapprochent, il n'y a plus besoin que d'un canal de 6 à 7 lieues. Un portage par un très-beau chemin remplit dès à présent l'objet de ce passage quoique avec un peu plus de frais.

2° Prendre par le lac de Nicaragua et la rivière Saint-Jean.

3° Faire un canal de Panama à Porto-Bello, au moyen du Rio-Chayre qui tombe dans la mer des Antilles. On a proposé de donner au canal une largeur assez grande pour que les vaisseaux qui vont aux Philippines et au Bengale puissent y naviguer.

4° Profiter de la baie de Guipuca et de deux rivières opposées ; de la sorte on n'aurait plus qu'un canal de 5 ou 6 lieues à creuser.

5° Compléter le travail entrepris par un simple curé de campagne, il y a cinquante ans, au midi du cap Corrientès. Ce bon ecclésiastique fit creuser par ses paroissiens un petit canal qui va d'une mer à l'autre, mais qui ne peut porter que des canots. L'espace parcouru est de 75 lieues.

C'est le premier de ces projets qui a été adopté par le congrès mexicain, et quand les combats et les troubles auront cessé, quand la paix aura relevé l'industrie et que le gouvernement se sera consolidé, nous verrons se réaliser en peu d'années un dessein, qui, jusqu'ici, n'existe que sur le papier.

Quant au passage que l'on cherche au nord, mille tentatives ont été faites pour le découvrir ; aucune n'a réussi. Tout récemment encore, les capitaines Ross et Parry ont pareillement échoué dans cette entreprise, mais ce qu'ils ont vu et pressenti donne lieu à mille conjectures. On croit à présent qu'il y a des terres sous le pôle, et qu'un isthme comme celui de Panama unit peut-être l'Amérique actuelle du nord à un nouveau continent, qui se rejoindrait par des côtes ou des îles encore inconnues, à la Nouvelle-Zemble et à l'Asie.

En résumé, la situation actuelle de l'Amérique est loin d'être brillante. Tous les gouvernemens qui s'y sont formés ne se dessinent pas encore bien nettement dans leurs limites et dans leurs institutions. Les États-Unis sont sous le coup d'une crise financière dont rien n'annonce le terme. Mais tout fait espérer que ces secousses passagères vont bientôt prendre fin, que l'esclavage des noirs ne souillera plus la terre classique de la liberté, et que le Nouveau-Monde ressaisira sa place à côté de l'Ancien.

FIN DU PREMIER VOLUME DES LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TABLE DES LETTRES ET MÉMOIRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

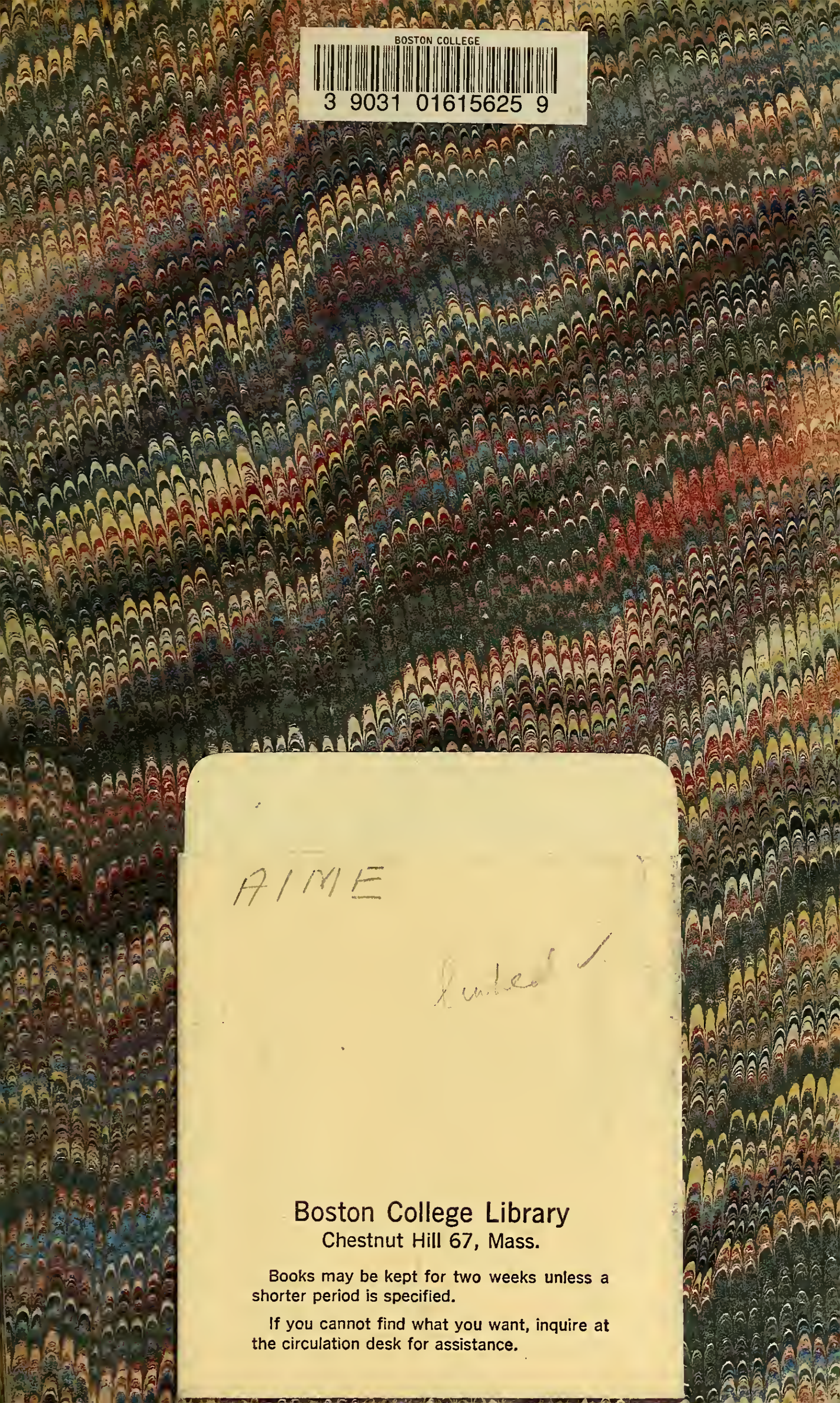
MISSIONS D'AMÉRIQUE.

1re Partie : Amérique septentrionale.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Date Due
Michaud
Demco 293-5


BOSTON COLLEGE
3 9031 01615625 9
AIME
Boston College Library
Chestnut Hill 67, Mass.
Books may be kept for two weeks unless a shorter period is specified.
If you cannot find what you want, inquire at the circulation desk for assistance.

